This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

303327144R

9151.

MANUEL

D'HISTOIRE ANCIENNE

DE L'ORIENT

IMPRIMERIE L. TOINON ET C^e^, A SAINT-GERMAIN

MANUEL

D'HISTOIRE ANCIENNE

DE L'ORIENT

JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES

PAR

FRANÇOIS LENORMANT

sous-bibliothécaire de l'Institut

TOME PREMIER

TEMPS PRIMITIFS — ISRAÉLITES ÉGYPTIENS

PARIS

A. LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 29

1869

ASHMOLEAN MUSEUM
MARGOLIOUTH
BEQUEST
1940
OXFORD

A MES CHERS NEVEUX ET NIÈCES

AMELIE, CHARLES, ALBERTINE, MARTIAL,
ADOLPHE, LOUISE, PIERRE,

Je dédie ce livre qu'a surtout inspiré la pensée
de leur instruction.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Le fait dominant des cinquante dernières années, dans l'ordre scientifique, a été certainement la rénovation des études de l'histoire et surtout la conquête du vieux passé de l'Orient par la critique moderne, armée du flambeau qui fait pénétrer la lumière jusque dans les plus obscurs replis de ces annales pendant si longtemps ensevelies dans l'oubli.

Il y a seulement un demi-siècle, on ne connaissait guère de l'ancien monde que les Romains et les Grecs. Habitués à voir dans ces deux grands peuples les représentants de la civilisation antique, on consentait sans peine à ignorer ce qui s'était

passé en dehors de la Grèce et de l'Italie. Il était à peu près convenu qu'on n'entrait dans le domaine de l'histoire positive que quand on avait mis le pied sur le sol de l'Europe.

On savait cependant que, dans cette immense contrée qui s'étend entre le Nil et l'Indus, il y avait eu de grands centres de civilisation, des monarchies embrassant de vastes territoires et d'innombrables tribus, des capitales plus étendues que nos capitales modernes de l'Occident, des palais aussi somptueux que ceux de nos rois; et de vagues traditions disaient que leurs orgueilleux fondateurs y avaient retracé la pompeuse histoire de leurs actions. On savait également que ces vieux peuples de l'Asie avaient laissé des traces puissantes de leur passage sur la terre. Des débris amoncelés dans le désert et sur le rivage des fleuves, des temples, des pyramides, des monuments de toute sorte recouverts d'inscriptions présentant des caractères étranges, inconnus; tout ce que racontaient les voyageurs qui avaient visité ces contrées attestait un grand développement de culture sociale. Mais cette grandeur apparaissait à travers des ruines ou dans les récits incomplets des historiens grecs, et dans quelques passages de la Bible. Et comme, dans ce monde primitif de l'Orient, tout revêt des proportions colossales, on était naturellement disposé à croire que la fiction

occupait une grande place dans les récits de la Bible et dans les pages d'Hérodote.

Aujourd'hui les choses ont bien changé. Dans toutes ses branches la science des antiquités a pris un essor qu'elle n'avait pas connu jusqu'alors, et ses conquêtes ont renouvelé la face de l'histoire. Après les grandes œuvres des érudits de la Renaissance, on croyait connaître à fond la civilisation de la Grèce et de Rome, et pourtant sur cette civilisation même l'archéologie est venue jeter des lueurs inattendues. L'étude et l'intelligence véritable des monuments figurés, l'histoire de l'art, ne datent pour ainsi dire que d'hier. Winckelmann clôt le XVIII^e^ siècle, et c'est celui-ci qu'inaugure Visconti. Les innombrables vases peints et les monuments de toute nature qu'ont fourni, que fournissent encore chaque jour les nécropoles de l'Étrurie, de la Grèce, de la Cyrénaïque et de la Crimée, constituent un champ immense, inconnu il y cinquante ans et qui a prodigieusement élargi l'horizon de la science.

Mais ces conquêtes dans le domaine du monde classique ne sont rien à côté des mondes nouveaux qui se sont tout à coup révélés à nos yeux ; à côté de l'Égypte, ouverte pour la première fois par les Français, et dont les débris ont rempli les musées de l'Europe, nous initiant jusqu'aux moindres détails de la civilisation la plus antique du monde ;

à côté de l'Assyrie, dont les monuments, découverts aussi par un Français, sortent du sol où ils sont demeurés enfouis depuis plus de deux mille ans, et nous font connaître un art, une culture, dont les témoignages littéraires ne faisaient qu'indiquer l'existence. Et ce n'est pas tout : voici la Phénicie, dont l'art, l'histoire et la civilisation, intermédiaire entre l'Égypte et l'Assyrie, se révèlent, et dont les catacombes commencent à rendre leurs trésors. Voici la Syrie araméenne qui livre ses vieilles inscriptions et ses souvenirs. Voici que de hardis explorateurs nous font connaître les vestiges de tous les peuples divers qui se pressaient en foule sur l'étroit territoire de l'Asie Mineure : Cypre, avec son écriture étrange et les sculptures de ses temples ; la Lycie, avec sa langue particulière, ses inscriptions, ses monnaies, ses grottes sépulcrales ; la Phrygie, avec ses grands bas-reliefs sculptés sur les rochers et les tombeaux des rois de la famille de Midas. L'Arabie rend à la science les vieux monuments de ses âges antérieurs à l'islamisme, les textes gravés par les pèlerins sur les rochers du Sinaï et les nombreuses inscriptions qui remplissent le Yémen. Et comment oublier dans cette énumération la Perse, avec les souvenirs de ses rois Achéménides et Sassanides, ou l'Inde, dont l'étude des Vêdas a renouvelé la connaissance ?

Mais ce n'est pas seulement le champ à parcourir qui s'est élargi. Les progrès de la science ont été aussi grands que son domaine est maintenant étendu. Partout, sur ces routes nouvelles, de vaillants et heureux pionniers ont planté leurs jalons et fait pénétrer la lumière au sein des ténèbres. L'Europe achève en notre siècle de prendre possession définitive du globe. Ce qui se passe dans l'ordre des événements se passe aussi dans le domaine de l'étude. La science reprend possession du monde ancien et des âges disparus.

C'est par l'Égypte qu'a commencé cette renaissance des premières époques des annales de la civilisation. La main de Champollion a déchiré le voile qui cachait aux yeux la mystérieuse Égypte, illustrant le nom français par la plus grande découverte de ce siècle. Grâce à lui, nous savons enfin ce que cachaient jusqu'ici les énigmes des hiéroglyphes, et nous pouvons désormais nous avancer d'un pas ferme sur un terrain solide et définitivement conquis, au lieu du sol trompeur et mal assuré où s'égaraient ceux qui l'ont précédé.

La découverte de Champollion a été le point de départ des recherches savantes, ingénieuses, auxquelles nous devons la restauration de l'histoire égyptienne. Dans toute l'étendue de la vallée du Nil, les monuments ont été interrogés, et il nous ont raconté les actions des rois qui gouvernèrent

l'Égypte depuis les temps les plus reculés. La science a pénétré dans ces sombres nécropoles où dormaient les Pharaons, et elle y a retrouvé ces nombreuses dynasties dont il ne restait de traces que dans les écrits mutilés du vieux Manéthon. On connaissait à peine, au commencement de ce siècle, les noms de quelques souverains séparés les uns des autres par de bien longs intervalles, et ces noms ne rappelaient qu'un petit nombre d'événements altérés par la crédulité des voyageurs grecs ou amplifiés par la vanité nationale. Maintenant nous connaissons à bien peu de chose près toute la série des monarques qui régnèrent sur l'Égypte pendant plus de 4000 ans.

L'art pharaonique a été apprécié dans ses formes diverses, architecture, sculpture, peinture, et la loi qui réglait les inspirations du génie égyptien a été reconnue. La religion a été étudiée dans son double élément sacerdotal et populaire, et il a été prouvé que, sous ce symbolisme étrange et désordonné qui consacrait l'adoration des animaux, il y avait une théologie savante qui embrassait l'univers entier dans ses conceptions, et au fond de laquelle se retrouvait la grande idée de l'unité de Dieu, écho vague et altéré d'une révélation primitive. Nous savons aussi à quoi nous en tenir sur l'état des sciences chez cette nation fameuse. On a fait passer dans notre langue les morceaux les

plus importants de sa littérature, dont le style et l'action rappellent étroitement ceux de la Bible. En un mot, l'Égypte a complétement reconquis sa place dans l'histoire positive, et nous pouvons maintenant raconter ses annales d'après les documents originaux et contemporains, comme nous raconterions celle d'une nation moderne.

La résurrection de l'Assyrie a été, s'il est possible, plus extraordinaire encore. Ninive et Babylone n'ont pas laissé, comme Thèbes, des ruines gigantesques à la surface du sol. D'informes amas de décombres amoncelés en collines, voilà tout ce que les voyageurs y avaient vu. On pouvait donc croire que les derniers vestiges de la grande civilisation de la Mésopotamie avaient péri pour toujours, quand la pioche des ouvriers de M. Botta, puis de ceux de M. Layard et de M. Loftus, rendit à la lumière les majestueuses sculptures que l'on peut admirer au Louvre et au Musée Britannique, gages certains de découvertes plus brillantes et plus étendues encore quand les recherches pourront être poussées dans toutes les parties de l'Assyrie et de la Chaldée.

Et maintenant ils revivent sous nos yeux dans les bas-reliefs de leurs palais, ces rois superbes qui emmenaient des nations entières en captivité. Voilà ces figures qui nous apparaissent si terribles dans les récits enflammés des prophètes hébreux.

On les a retrouvées, ces portes où, suivant l'expression de l'un d'eux, les peuples passaient comme des fleuves. Voilà ces idoles d'un si merveilleux travail, que leur vue seule corrompait le peuple d'Israël et lui faisait oublier Jéhovah. Voilà, reproduite en mille tableaux divers, la vie des Assyriens : leurs cérémonies religieuses, leurs usages domestiques, leurs meubles si précieux, leurs vases si riches ; voilà leurs batailles, les siéges des villes, les machines ébranlant les remparts.

D'innombrables inscriptions couvrent les murailles des édifices de l'Assyrie et ont été exhumées dans les fouilles. Elles sont tracées avec ces bizarres caractères cunéiformes dont la complication est si grande qu'elle paraissait à jamais défier la sagacité des interprètes. Mais il n'est pas de mystère philologique qui puisse résister aux méthodes de la science moderne. L'écriture sacrée de Ninive et de Babylone a été forcée de livrer ses secrets après celle de l'Égypte. Les travaux de génie de sir Henry Rawlinson, du docteur Hincks et de M. Oppert ont donné la clef du système graphique des bords de l'Euphrate et du Tigre. On lit maintenant, d'après des principes certains, les annales des rois d'Assyrie et de ceux de Babylone, gravées sur le marbre ou tracées sur l'argile pour l'instruction de la postérité. On lit le récit qu'ils ont eux-mêmes donné de leurs campagnes, de leurs

conquêtes, de leurs cruautés. On y déchiffre la version officielle assyrienne des événements dont la Bible, dans le Livre des Rois, nous fournit la version juive, et cette comparaison fait ressortir d'une manière éclatante l'incomparable véracité du livre saint.

La révélation de l'antiquité assyrienne est venue aussi jeter les lumières les plus précieuses et les moins attendues sur les origines et la marche de la civilisation. Il était impossible qu'une culture aussi brillante restât enfermée dans les limites de l'Assyrie, et en effet, l'influence des arts et de la civilisation assyrienne se propagea au loin avec les armes des conquérants ninivites.

A l'orient et au nord, elle s'étendit sur la Médie et sur la Perse, où, en se combinant avec le génie si fin et si délicat des Iraniens sous les Achéménides, elle enfanta les merveilleuses créations de Persépolis.

L'art de la Grèce, dont on avait cherché vainement la source en Égypte, retrouve ses origines à Ninive. L'influence assyrienne pénétra dans la Syrie, dans l'Asie Mineure, dans les îles de la Méditerranée; par les villes grecques du littoral, il s'introduisit au sein des tribus helléniques. C'est ainsi que les premiers sculpteurs de la Grèce reçurent les inspirations et les enseignements de l'école des sculpteurs assyriens, qui parvinrent jusqu'à eux

en gagnant de proche en proche, et prirent pour modèles les œuvres asiatiques. De l'Asie Mineure, cette tradition passa avec les colons lydiens en Italie, où elle servit de base au développement de la civilisation étrusque, qui fournit à celle de Rome les éléments de sa primitive grandeur. Et c'est ainsi que s'expliquent ces monuments, ce luxe, ces richesses des villes de l'Etrurie, qui excitèrent si longtemps les âpres convoitises des grossiers enfants de Romulus.

Ainsi l'histoire des plus vieux empires du monde, de ceux chez lesquels la civilisation prit naissance, se trouve désormais accessible à l'Europe dans les conditions aujourd'hui reconnues comme les seules garanties d'études historiques sérieuses, c'est-à-dire avec l'aide et la connaissance des documents originaux. On peut maintenant apprécier à leur juste valeur les notions confuses et informes que les écrivains les plus accrédités de l'antiquité classique nous ont transmises sur ces peuples, dont ils ignoraient les idiomes et dont la tradition historique était déjà probablement bien altérée quand ils en recueillaient à l'aveugle quelques rares débris. On peut, on doit aujourd'hui encore, parler avec respect de l'exactitude avec laquelle Hérodote a raconté ce que lui ont dit les Égyptiens et les Perses, avec sympathie du zèle

que Diodore de Sicile a montré pour les recherches de l'érudition. On peut et on doit faire entrer dans l'enseignement les traits de mœurs qu'ils ont recueillis.

Mais reproduire l'ensemble des faits qu'ils racontent et le donner comme l'enchaînement des événements principaux dans l'histoire d'Égypte ou d'Assyrie, ce n'est pas donner de cette histoire une idée sommaire telle qu'elle conviendrait assurément à de jeunes esprits, c'est en donner une idée absolument fausse. Les récits d'Hérodote et de Diodore sur l'Égypte et l'Assyrie ne sont pas plus une histoire réelle que ne le serait, pour notre pays, celle qui supprimerait l'invasion des barbares, la féodalité, la Renaissance; qui ferait de Philippe-Auguste le prédécesseur de Charlemagne, de Napoléon le fils de Louis XIV, et qui expliquerait les embarras financiers de Philippe-le-Bel par le contre-coup de la bataille de Pavie.

« Et pourtant, comme le disait récemment un savant estimable, M. Robiou, c'est là qu'en sont encore, avec quelques corrections empruntées à Josèphe, la majorité des livres classiques. Sans doute, il en est qui tiennent compte dans une certaine mesure des progrès de la science, qui ont éliminé de grossières erreurs. Mais au point où en sont arrivées les connaissances, quand l'histoire des peuples orientaux peut être racontée d'une

manière suivie et précise, et fournit des lumières qu'il n'est plus permis d'ignorer sur les origines de nos arts et de notre civilisation, il ne suffit pas de supprimer quelques énormités. Il n'y a plus de raison pour laisser de vastes lacunes, pour oublier des faits du plus haut intérêt, pour conserver, à côté de rectifications importantes, des erreurs qui faussent l'ensemble de cet enseignement. »

Une réforme complète est donc indispensable à introduire chez nous dans l'enseignement de l'histoire et dans les livres classiques, en ce qui touche à la première période de l'histoire ancienne, aux annales des vieux empires de l'Orient, aux origines de la civilisation. Les immenses conquêtes de la science doivent passer dans le domaine de tous, leurs résultats principaux doivent entrer dans cette somme de connaissances indispensables qu'il n'est permis à personne d'ignorer et qui font la base de toute éducation sérieuse. On ne saurait plus aujourd'hui, sans une ignorance impardonnable, s'en tenir à l'histoire telle que l'ont écrite le bon Rollin et le peuple de ses imitateurs. Que dirait-on d'un professeur ou d'un homme du monde qui parlerait encore des quatre éléments ou des trois parties de l'univers habité ; qui ferait, avec Ptolémée, tourner le soleil autour de la terre ? C'est là qu'en sont aujourd'hui même, au sujet de

l'Égypte et de l'Assyrie, la grande majorité de nos livres d'histoire.

La nécessité absolue de la réforme dont nous parlons frappe, du reste, tous les esprits. Il n'y a pas un des maîtres de la science qui ne l'ait hautement proclamé et le sentiment commence à en devenir général. Mais ce qui manque jusqu'à présent pour les sciences historiques et archéologiques, c'est ce que l'on a produit en foule depuis quelques années pour les sciences naturelles et ce qui en a fait pénétrer les notions dans tous les rangs de la société, des livres de vulgarisation, des manuels. Les résultats du prodigieux mouvement des études d'antiquités et de philologie orientale depuis cinquante ans n'ont pas été mis suffisamment à la portée du grand public. Il faut aller les chercher dans des ouvrages spéciaux, volumineux, coûteux, et que l'appareil d'érudition qui s'y développe ne rend accessibles qu'à un bien petit nombre. Combien de fois n'avons-nous pas entendu dans le monde et dans le corps enseignant les hommes les plus instruits, les meilleurs esprits dire : Oui, nous savons que l'histoire primitive de l'Orient, cette histoire qui est le point de départ de toute autre, a été complétement renouvelée depuis un demi-siècle, qu'elle a changé de face ; mais où trouver réuni, clairement exposé, l'ensemble des faits que la science est parvenue à reconstituer.

C'est cette lacune que nous avons essayé de combler dans le Manuel que nous publions aujourd'hui.

Sans doute nous ne sommes pas tout à fait le premier à hasarder cette tentative. Outre M. Henry de Riancey qui, dans son *Histoire du Monde*, a donné place à une partie des résultats des recherches modernes, deux membres distingués de l'Université, M. Guillemin, recteur de l'Académie de Nancy, et M. Robiou, professeur d'histoire, ont essayé d'introduire dans l'enseignement public l'histoire véritable des antiques empires de l'Orient. Ils ont l'un et l'autre publié dans cette intention des résumés dignes d'estime, qui n'ont pas eu le retentissement qu'ils méritaient. Ces livres nous ont frayé la voie, et en plus d'un point nous avons suivi leurs traces. Mais, malgré tout leur mérite, ils ne nous ont point paru répondre complétement aux besoins. Ils offrent encore de graves lacunes, et, suffisants et utiles pour les élèves des colléges, ils ne le sont pas pour les gens du monde et pour les professeurs, auxquels ils ne fournissent pas tous les moyens de renouveler leur enseignement. On y sent un peu trop que les auteurs n'ont abordé qu'en partie l'étude directe des sciences dont ils exposent les résultats, qu'ils n'en connaissent certaines branches que de seconde main, et pas toujours d'après les meilleures sources. D'ailleurs ces livres

ont déjà plusieurs années de date. La science a marché depuis qu'ils ont paru, et maintenant ils se trouvent en arrière.

Nous croyons pouvoir affirmer que le lecteur trouvera dans notre Manuel le résumé complet de l'état des connaissances à l'heure présente, sauf bien entendu le degré d'imperfection que nul homme — et nous moins qu'aucun autre — ne saurait se vanter d'éviter. La science dont j'y expose les résultats est celle à laquelle un père illustre et dont j'essaie de continuer les travaux m'a formé, qui est le but et l'occupation de ma vie. Il n'est pas une de ses branches comprises dans la présente publication à laquelle je n'aie consacré une étude directe et approfondie.

Dans l'histoire de chaque peuple, nous avons pris pour guides les autorités les plus imposantes, celles dont les jugements font loi dans le monde savant.

Pour ce qui est des Israélites pendant la période des Juges et celle des Rois, dans tous les cas où le déchiffrement des inscriptions égyptiennes et assyriennes n'est pas venu apporter des lumières nouvelles et inattendues, nos guides ont été M. Munk, enlevé beaucoup trop tôt à ces études bibliques où il était le maître par excellence dans notre pays, et M. Ewald, dans les écrits duquel tant d'éclairs de génie et un si profond sentiment de la poésie de

l'histoire brillent au milieu d'idées souvent bizarres et téméraires.

Pour l'Égypte nous nous sommes appuyé sur les admirables travaux des continuateurs de Champollion, de MM. de Rougé et Mariette en France, Lepsius et Brugsch en Allemagne, Birch en Angleterre. Mais nous nous sommes surtout servi de la grande *Histoire d'Égypte* de M. Brugsch, et encore plus de l'excellent *Abrégé* composé par M. Mariette pour les écoles de l'Egypte, véritable chef-d'œuvre de sens historique, de clarté dans l'exposition, de méthode prudente et de concision substantielle. Nous avons emprunté à ce dernier livre des pages entières, surtout en ce qui touche les dynasties de l'*Ancien* et du *Moyen Empire*, car nous n'avions rien à ajouter à ce que disait le savant directeur des fouilles du gouvernement égyptien, et nous n'aurions pu mieux dire.

Les écrits de MM. Rawlinson, Hincks et par dessus tout de M. Oppert nous ont fourni les éléments nécessaires à la reconstitution des annales de l'Assyrie et de Babylone, dont M. Oppert avait commencé un tableau d'ensemble, qui demeure malheureusement inachevé. Les traductions d'inscriptions historiques des rois de Ninive que nous avons insérées dans notre texte sont empruntées aux ouvrages de l'éminent orientaliste que la France a enlevé à l'Allemagne pour en faire notre compatriote, mais

nous les avons toutes revues sur les monuments originaux, et en les offrant à nos lecteurs nous affirmons ne pas nous borner à jurer *in verba magistri.*

Notre immortel Eugène Burnouf, M. Spiegel, le commentateur allemand du Zend-Avesta, Westergaard, et enfin M. Oppert, ont été les autorités auxquelles nous avons recouru pour la connaissance des antiquités, des doctrines et des institutions de la Perse.

Enfin, quant à ce qui est de la Phénicie, les belles études de Movers ont été naturellement notre point de départ, mais nous en avons complété ou modifié les résultats à l'aide des écrits de M. le duc de Luynes, de M. Munk, de M. de Saulcy, de M. le docteur A. Levy, de Breslau, de M. Renan, et de M. le comte de Vogüé.

Le résumé des œuvres des maîtres de la science, des conquêtes de l'érudition européenne depuis cinquante ans dans le champ des antiquités orientales, fait donc le fond de notre livre et en constituera la véritable valeur. Mais dans ces études, qui sont les nôtres propres, il nous a été impossible, quelque effort que nous ayons fait sur nous-même, de nous borner au simple rôle de rapporteur. On trouvera donc dans ce Manuel une part considérable de recherches personnelles, et même quelques assertions dont nous devons assumer entièrement la responsabilité. Mais nous avons du moins toujours pris

soin d'indiquer ce qui était de nos hypothèses et de nos opinions personnelles.

Un mot encore sur les principes et les idées qu'on verra se refléter à chaque page de ce livre.

Je suis chrétien, et je le proclame hautement. Mais ma foi ne s'effraie d'aucune des découvertes de la critique, quand elles sont vraies. Fils soumis de l'Église dans toutes les choses nécessaires, je n'en revendique qu'avec plus d'ardeur les droits de la liberté scientifique. Et par cela même que je suis chretien, je me regarde comme étant plus complétement dans le sens et dans l'esprit de la science que ceux qui ont le malheur de ne pas posséder la foi.

En histoire, je suis de l'école de Bossuet. Je vois dans les annales de l'humanité le développement d'un plan providentiel qui se suit à travers tous les siècles et toutes les vicissitudes des sociétés. J'y reconnais les desseins de Dieu, respectant la liberté des hommes, et faisant invinciblement son œuvre par leurs mains libres, presque toujours à leur insu, et souvent malgré eux. Pour moi, comme pour tous les chrétiens, l'histoire ancienne tout entière est la préparation, l'histoire moderne la conséquence du sacrifice divin du Golgotha.

C'est pour cela que, fidèle aux traditions de mon père, j'ai la passion de la liberté et de la dignité de l'homme. C'est pour cela que j'ai l'horreur du des-

potisme et de l'oppression, et que je n'éprouve aucune admiration devant ces grands fléaux de l'humanité qu'on appelle les conquérants, devant ces hommes que l'histoire matérialiste élève aux honneurs de l'apothéose, qu'ils s'appellent Sésostris, Sennachérib, Nabuchodonosor, César, Louis XIV ou Napoléon.

C'est pour cela surtout que mon âme est invinciblement attachée à la doctrine du progrès constant et indéfini de l'humanité, doctrine que le paganisme ignorait, que la foi chrétienne a fait naître, et dont toute la loi se trouve dans ce mot de l'Évangile : « Soyez parfaits, *estote perfecti.* »

PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION

Ce livre a trouvé auprès du public un accueil que je n'eusse pas osé espérer. Deux éditions épuisées en quelques mois, une contrefaçon allemande, une traduction anglaise, m'ont prouvé qu'il répondait effectivement à un besoin, qu'il comblait une lacune assez généralement sentie. Mais ce qui m'a surtout rendu à la fois fier et reconnaissant, c'est le bienveillant suffrage que mon *Manuel* a obtenu de la part des hommes dont la parole a la plus haute autorité dans les études historiques, ce sont les encouragements que MM. Guizot, Mignet, Vitet, Guigniaut ont bien voulu donner à cette tentative de répandre *dans le public* et de faire pénétrer dans l'éducation

les résultats des grands travaux par lesquels l'archéologie orientale a, depuis cinquante ans, renouvelé la connaissance des périodes les plus anciennes de l'histoire.

De tels encouragements m'imposaient le devoir de faire de nouveaux et considérables efforts pour rendre mon livre un peu moins indigne de la bienveillance de ces maîtres, de le revoir soigneusement, de le corriger et de le compléter autant que possible. C'est ce que j'ai tenté dans la présente édition.

Révisée d'un bout à l'autre, étendue, rédigée à nouveau dans un certain nombre de parties, elle compte un volume de plus que les éditions qui l'ont précédée, et présente avec elles des différences considérables, que je crois devoir signaler ici.

Avant tout, j'ai voulu déférer à une critique qui m'a été adressée par des personnes dont l'opinion a un grand poids à mes yeux. Elles voyaient avec raison un sérieux défaut dans l'absence de toute indication de sources, qui permissent au lecteur de recourir aux documents originaux ou aux travaux des fondateurs de la science, et qui fournissent en même temps la justification des faits énoncés dans le récit. Cependant il ne m'était pas possible—autrement que pour un petit nombre de cas exceptionnels — de donner dans des notes perpétuelles la

suite des renvois qu'eût réclamés l'*apparatus* d'érudition complet d'un semblable livre. Il eût fallu pour cela donner à l'ouvrage une étendue à laquelle l'éditeur se refusait d'une manière absolue. Mais dans cette situation j'espère avoir satisfait jusqu'à un certain point à ce qu'on réclamait si légitimement, en plaçant à la tête de chaque chapitre une longue bibliographie, où toutes les sources mises en usage sont énumérées dans un ordre méthodique.

Je crois aussi avoir adopté une division plus claire et plus régulière en multipliant le nombre des chapitres et en les groupant en huit livres, qui correspondent à chacun des peuples dont j'expose successivement les annales.

Mais le défaut principal du *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, sous sa première forme, était de n'avoir pas une destination suffisamment définie, et par suite un caractère bien uniforme. Ce n'était complétement ni le livre des élèves, ni celui des professeurs. Certaines parties, et en particulier le premier chapitre, étaient beaucoup trop élémentaires — je dirai même trop enfantines — pour répondre à ce que demande le grand public. La plupart des chapitres, au contraire, étaient infiniment trop détaillés et trop scientifiques pour être compris par les enfants. Je me suis efforcé de faire disparaître ce défaut. Tel que je le réimprime aujourd'hui, le *Manuel* s'a-

dresse exclusivement aux professeurs et aux gens du monde qui voudront se mettre au courant des progrès récents de l'histoire orientale. Pour les écoliers — dont il était nécessaire de s'occuper dans cette entreprise pour déraciner de l'enseignement des erreurs surannées — j'ai rédigé un *Abrégé* succinct, qui paraîtra bientôt et qui m'a été demandé par la Suisse, toujours en avance sur les autres pays dans ce qui touche l'éducation.

Le premier livre est complétement nouveau. C'est comme une préface aux autres, où j'ai essayé de résumer le petit nombre de données que l'on possède sur les temps primitifs de l'humanité. Ainsi que le commandaient à la fois les principes d'une saine critique et les convictions les plus profondément enracinées dans mon âme, j'y ai donné la première place au récit biblique, que j'ai fait suivre de l'exposé des traditions parallèles conservées chez d'autres peuples de l'antiquité. Vient ensuite un rapide aperçu des découvertes de l'archéologie préhistorique, qui nous renseignent sur un tout autre ordre de faits que les récits de la Bible et nous font pénétrer dans la vie matérielle et quotidienne des premiers hommes. Enfin le livre se termine par quelques notions générales sur les races humaines et sur les familles de langues, qui m'ont paru devoir

former une introduction presque nécessaire au récit historique.

Dans le second livre, consacré aux annales des Israélites, je n'ai changé que peu de chose aux précédentes éditions. J'ai ajouté seulement quelques développements, et surtout j'ai pu profiter du beau et récent travail dans lequel M. Oppert a définitivement fixé la chronologie des rois d'Israël et de Juda, au moyen des éclipses de soleil et de lune mentionnées dans les inscriptions assyriennes.

Quelques passages des chapitres qui forment ce livre ont étonné certaines personnes, que je serais d'autant plus désolé de scandaliser que je partage entièrement leur foi, et m'ont paru leur donner le change sur ma pensée. Je crois donc nécessaire de placer ici deux mots d'explication sur le point de vue où je me suis mis en racontant l'histoire du peuple de Dieu.

Il y a deux choses constamment unies dans cette histoire : l'action de Dieu, permanente, directe, surnaturelle, telle qu'elle ne se présente dans les annales d'aucune autre nation, en faveur du peuple qu'il a investi de la sublime mission de conserver le dépôt de la vérité religieuse et du sein duquel sortira le Rédempteur, puis les événements humains qui se déroulent sous cette action divine. Celui qui écrit une *Histoire sainte* doit naturellement, d'après le point de vue même où il s'est placé, considérer

avant tout le côté divin des annales d'Israël. Au contraire, ayant entrepris un tableau des civilisations de l'Asie antique et faisant figurer dans ce tableau l'histoire des Israélites, je devais la considérer principalement sous son aspect humain, sans qu'il en résulte pour cela que j'aie voulu méconnaître un seul instant le caractère tout exceptionnel de cette histoire. Aussi dans mon récit n'ai-je donné que peu de place aux miracles dont elle est remplie, quoiqu'il fût bien loin de ma pensée de contester les miracles reconnus par l'Eglise et surtout de nier en principe le surnaturel et le miracle.

J'ai cru qu'il m'était permis d'examiner si, dans certains récits de la Bible, le langage allégorique ne tenait pas plus de place que ne l'ont pensé beaucoup d interprètes, et si quelques faits déterminés ne pouvaient pas s'expliquer dans l'ordre naturel. Je l'ai fait un peu hardiment peut-être, mais avec un profond respect pour le livre inspiré. Il est possible que je me sois trompé dans mes conjectures, et je les soumets au jugement de ceux qui ont autorité pour prononcer en ces matières. Mais je tiens à bien établir que je n'ai parlé que de faits spéciaux et qu'à aucun prix je ne voudrais que l'on pût me confondre avec ceux qui prétendent effacer le caractère miraculeux de l'histoire biblique.

Aussi bien le miracle, l'intervention surnaturelle, spéciale et directe de la puissance divine dans un

événement, n'impliquent pas d'une façon nécessaire la dérogation aux lois de la nature. L'action miraculeuse de la Providence se manifeste aussi par la production d'un fait naturel dans une circonstance donnée, conduisant à un résultat déterminé. Dieu n'a pas toujours besoin de suspendre pour l'accomplissement de ses desseins les lois qu'il a données au monde physique; il sait se servir aussi dans un but direct de l'effet de ces lois. Aussi l'historien chrétien peut-il chercher dans certains cas à expliquer le *comment* d'un fait exceptionnel voulu par la Providence, sans nier en même temps son essence surnaturelle et miraculeuse. Mais, je le répète, si j'ai cru pouvoir agir ainsi par rapport à quelques-uns des faits de la Bible, ce n'est aucunement avec l'intention de me jeter dans la voie dangereuse du naturalisme et de m'écarter des enseignements de l'Eglise dans la question des miracles.

Le troisième livre, contenant l'histoire d'Egypte, n'a subi que peu de modifications. Quelques courtes additions y ont été faites, entre autres l'analyse rapide du *Rituel funéraire*, et quelques erreurs qui avaient échappé dans les éditions précédentes en ont été effacées.

Au contraire, le quatrième livre traitant des Assyriens et des Babyloniens, a vu son étendue doublée et a été récrit presque en entier. Depuis un an la science a continué à marcher et j'ai dû tenir

compte de ses progrès. Moi-même, d'ailleurs, je me suis adonné d'une manière toute spéciale à l'étude des textes assyriens. J'ai donc pu apporter dans l'exposé des renseignements historiques qui ressortent de ces textes une compétence plus directe, et même insérer dans le récit des annales de la monarchie ninivite quelques traductions nouvelles de documents qui n'avaient pas encore été étudiés. Comme ces traductions sont empruntées pour la plupart aux tablettes inédites du Musée Britannique, j'ai eu soin d'indiquer la cote dont elles sont revêtues dans le Musée, afin que les assyriologues puissent recourir aux originaux et vérifier l'exactitude de ma version.

Les deux livres suivants ont trait, l'un aux annales des Mèdes et des Perses jusqu'aux premières querelles de Darius, fils d'Hystaspe, avec les Grecs, l'autre à l'histoire des Phéniciens et aux débuts de la puissance carthaginoise. Ils n'ont pas été changés d'une manière essentielle, mais ils ont été l'objet d'une révision attentive, d'où sont sorties quelques additions et un plus grand nombre de corrections.

Par contre, le septième et le huitième livre sont entièrement nouveaux ; les peuples dont ils traitent avaient été laissés de côté dans les deux premières éditions. Le septième livre expose les annales de l'Arabie antique, considérée principalement dans son rôle d'intermédiaire entre l'Inde et les ci-

vilisations de l'Asie occidentale. J'y ai pour point de départ l'admirable ouvrage de M. Caussin de Perceval sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme, qui est depuis bien des années classique dans la science, et j'y ai joint les données nouvelles qui ressortent du déchiffrement des textes monumentaux de l'Egypte et de l'Assyrie, ainsi que des antiques inscriptions du Yémen.

L'absence de l'histoire de l'Inde dans mon *Manuel* a été généralement considérée comme une lacune regrettable, qu'il importait de combler. Sans doute l'Inde n'a pas eu d'action politique sur l'Asie occidentale; mais elle n'est cependant pas restée absolument isolée des nations voisines de la Méditerranée. Elle est mêlée à l'histoire de la Perse à partir du règne de Darius, à celle de la Grèce au temps d'Alexandre et de ses successeurs. Puis, surtout, l'Inde aryenne tient une place trop considérable dans le mouvement de l'esprit humain aux siècles de la haute antiquité, pour être exclue d'un tableau général des grandes civilisations de l'Asie. Le reproche qu'on m'adressait pour l'avoir laissée de côté était juste et j'ai tenu à ne plus le mériter. J'ai donc consacré un livre — un peu plus développé peut-être que les autres à cause de l'importance capitale du sujet — à l'histoire de l'Inde antique, telle que notre siècle l'a vue se révéler par les travaux successifs des William Jones, des Colebrook, des

Schlegel, des Wilson, des Eugène Burnouf, des Lassen, des Max Müller et des Weber.

Mais j'ai cru devoir m'arrêter à l'Inde. Quelques personnes avaient exprimé le désir de voir également ajouter un chapitre sur les époques les plus anciennes des annales de la Chine. Je dois d'abord l'avouer, je me suis senti trop absolument incompétent pour traiter ce sujet. De plus il m'a paru que l'histoire de la Chine a toujours été si complétement isolée de celle du reste du monde qu'elle n'avait pas une place naturelle dans le cadre de mon livre et qu'elle ne rentrait point dans l'étude des civilisations qui ont eu dans la formation de la nôtre une influence plus ou moins directe.

En même temps que cette nouvelle édition de mon *Manuel*, je publie chez le même éditeur un *Atlas d'histoire ancienne de l'Orient*, composé de 24 cartes, qui représentent les états successifs de la géographie politique et de l'ethnographie des contrées dont j'ai essayé de raconter l'histoire. C'est un ouvrage distinct, et qui, je crois, présente au point de vue scientifique une certaine nouveauté. Mais, quoique séparé du *Manuel*, il sera de nature, pour beaucoup de lecteurs, à en éclaircir les récits.

LIVRE PREMIER

Les Temps primitifs

CHAPITRE PREMIER

RÉCIT DE LA BIBLE

Sources : *Genèse*, chapitres I-XI.

§ 1. — L'espèce humaine jusqu'au Déluge.

1. — Il n'existe sur l'histoire des premiers hommes et les origines de notre espèce, de récit précis et suivi que celui de l'Écriture Sainte. Ce récit sacré, lors même qu'il n'emprunterait pas une autorité certaine et auguste au caractère d'inspiration du livre dans lequel il se trouve, devrait toujours, en saine critique, être la base du récit de tout historien, car, considéré à un point de vue purement humain, il contient la plus antique tradition sur les premiers jours de la race des hommes, la seule qui n'ait pas été défigurée par l'introduction de mythes fantastiques, dans lesquels une imagination déréglée s'est donné libre carrière. Les principaux traits de cette tradition, qui fut originairement commune à toute l'humanité et qu'un soin particulier de la Providence fit se conserver plus intacte

qu'ailleurs chez le peuple choisi, se reconnaissent, mais altérés, dans les souvenirs des contrées les plus éloignées les unes des autres, et dont les habitants n'ont pas eu de communications depuis des milliers d'années. Et l'unique fil conducteur qui permette de se guider au milieu du dédale de ces fragments de traditions privés d'enchaînement, est le récit de la Bible. C'est donc lui que l'histoire doit enregistrer tout d'abord, en lui reconnaissant un caractère à part; et de plus il a pour le chrétien une valeur dogmatique, qui permet de l'interpréter conformément aux éclaircissements qu'il reçoit des progrès de la science, mais qui en fait le pivot invariable autour duquel doivent se grouper les résultats des investigations humaines.

L'interprétation historique de ce récit offre, du reste, encore de graves difficultés. On a beaucoup discuté, même parmi les théologiens les plus autorisés et les plus orthodoxes, sur le degré de latitude qu'il ouvre à l'exégèse. En bien des points on ne saura sans doute jamais d'une manière absolument précise déterminer dans quelle mesure il faut y admettre l'emploi de la figure et du langage allégorique, qui tient toujours une si grande place dans la Bible. Remarquons-le, du reste, le récit biblique laisse à côté de lui le champ le plus large ouvert à la liberté des spéculations scientifiques, par les lacunes qu'il présente. Il faut se garder, par respect même pour l'autorité des Livres Saints, d'y chercher ce qu'ils ne contiennent pas et ce qui n'a jamais été dans la pensée de ceux qui les écrivaient sous l'inspiration divine. Moïse n'a point prétendu faire une histoire complète de l'humanité primitive, surtout au point de vue de la naissance et des progrès de la civilisation matérielle. Il s'est borné à retracer quelques-uns des traits essentiels et principaux de cette histoire; présentés de manière à être à la portée du peuple auquel

il s'adressait. Il s'est attaché à mettre en lumière l'enchaînement des patriarches élus de Dieu qui conservèrent au travers des siècles le dépôt de la révélation primitive, et surtout à faire éclater, en opposition avec les monstrueuses cosmogonies des nations dont les Hébreux étaient entourés, les grandes vérités que l'idolâtrie avait obscurcies, la création du monde, tiré du néant par un acte de la volonté et de la toute-puissance divine, l'unité de l'espèce humaine sortie d'un seul couple, la déchéance de notre race et l'origine du mal sur la terre, la promesse d'un rédempteur, enfin l'intervention constante de la Providence dans les affaires de ce monde.

II. — Le récit de la création elle-même, son accord avec les découvertes des sciences naturelles, sont choses qui ne sauraient entrer dans le cadre de notre ouvrage. C'est seulement au moment où Dieu, après avoir créé le monde et tous les êtres qui l'habitent, mit le sceau à son œuvre en faisant l'homme, que nous devons prendre le récit du premier livre de la Bible, la Genèse, ainsi nommée en Europe d'un mot grec qui signifie *génération*, parce que le livre débute par raconter la formation de l'univers.

« Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et à » notre ressemblance ; qu'il domine sur les poissons de » la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les animaux, sur » toute la terre et sur tout reptile qui se meut à la surface » de la terre. » Dieu créa l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu, et il le fit mâle et femelle.... Jéhovah Dieu forma l'homme du limon de la terre et lui souffla dans les narines le souffle de la vie, et l'homme fut fait âme vivante. »

Après le récit de la formation du premier couple humain, vient celui de la déchéance. Le père de tous

les hommes, Adam (dont le nom dans les langues sémitiques signifie *l'homme* par excellence), créé par Dieu dans un état d'innocence absolue et de bonheur, désobéit au Seigneur par orgueil dans les délicieux jardins d'Eden où il avait été d'abord placé, et cette désobéissance le condamna, lui et sa race, à la peine, à la douleur et à la mort. Dieu l'avait créé pour le travail, dit formellement le livre inspiré, mais ce fut en expiation de sa chute que ce travail devint pénible et difficile; « tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, » lui dit le Seigneur, et cette condamnation pèse encore sur tous les hommes.

Voici comment la Genèse raconte la séduction et la faute dont le poids s'est étendu à toute la descendance de nos premiers pères. « Le serpent était le plus rusé de tous les animaux de la terre que Jéhovah Dieu avait faits. Il dit à la femme : « Pourquoi Dieu vous » a-t-il ordonné de ne pas manger de tous les arbres » du Paradis? » La femme lui répondit : « Nous » pouvons manger du fruit des arbres qui sont dans » le Paradis, mais quant au fruit de l'arbre qui est » au milieu du Paradis (l'arbre de la science du bien » et du mal), Dieu nous a ordonné que nous n'en » mangions pas, de peur que nous en mourions. » Et le serpent dit à la femme : « Point du tout, vous » ne mourrez pas de mort, car Dieu sait qu'au jour » où vous en aurez mangé, vos yeux s'ouvriront et » vous serez comme des dieux, connaissant le bien et » le mal. » La femme donc vit que cet arbre était bon pour se nourrir et qu'il était beau aux yeux et délectable au regard; et elle prit du fruit, et elle en mangea, et elle en donna à son mari, qui en mangea. Et les yeux de tous deux s'ouvrirent; et ayant vu qu'ils étaient nus, ils tressèrent des feuilles de figuier et s'en firent des ceintures. »

« Prodigieuse et accablante vérité, dit Chateaubriand : *L'homme mourant pour s'être empoisonné avec le fruit de vie !* L'homme perdu pour avoir goûté à l'arbre de la science, pour avoir su trop connaître le bien et le mal ! Qu'on suppose toute autre défense de Dieu relative à un penchant quelconque de l'âme, que deviennent la sagesse et la profondeur de l'ordre du Très-Haut? Ce n'est plus qu'un caprice indigne de la Divinité, et aucune moralité ne résulte de la désobéissance d'Adam. Toute l'histoire du monde, au contraire, découle de la loi imposée à notre premier père... Le secret de l'existence morale et politique des peuples, les mystères les plus profonds du cœur humain sont renfermés dans la tradition de cet arbre admirable et funeste. »

III. — La Bible n'assigne pas une date précise à la naissance du genre humain, elle ne donne aucun chiffre positif à ce sujet. Elle n'a pas en réalité de chronologie pour les époques initiales de l'existence de l'homme, ni pour celle qui s'étend de la Création au Déluge, ni pour celle qui va du Déluge à la Vocation d'Abraham. Les dates que les commentateurs ont prétendu en tirer sont purement arbitraires et n'ont aucune autorité dogmatique. Elles rentrent dans le domaine de l'hypothèse historique et l'on pourrait énumérer plus de cent manières d'après lesquelles on a essayé de les calculer. Ce que les Livres Saints affirment seulement, et ce que la science démontre d'accord avec eux, c'est que l'apparition de l'homme sur la terre (quelque haute qu'en puisse être la date) est récente par rapport à l'immense durée des périodes géologiques de la création, et que l'antiquité de plusieurs myriades d'années que certains peuples, comme les Egyptiens, les Chaldéens, les Indiens et les Chi-

nois, se sont complaisamment attribuée dans leurs traditions mythologiques, est entièrement fabuleuse.

Aussi superflue et aussi dénuée de fondement solide que les calculs sur la date de la création de l'homme, serait la tentative de celui qui chercherait à déterminer d'après la Bible le lieu précis où fut le berceau de notre espèce, ainsi que la situation de l'Eden. La tradition sacrée ne fournit aucune indication précise à cet égard. Les commentateurs les plus savants et les plus orthodoxes des Livres Saints ont laissé la question indécise. Tout nous commande d'imiter leur réserve, et de nous en tenir à l'opinion commune, qui place en Asie l'origine de la première famille humaine et le berceau de toute civilisation.

IV. — Adam et Ève (*Hava*), le premier couple humain sorti des mains de Dieu, eurent deux fils, Caïn et Abel (*Hébel*)[1]. Ils menaient l'un la vie agricole et l'autre la vie pastorale, dont la Bible place ainsi l'origine au début même de l'humanité. Caïn tua son frère Abel, par jalousie pour les bénédictions dont le Seigneur récompensait sa piété ; puis il s'expatria, dans le désespoir de ses remords, et il se retira avec les siens à l'orient d'Eden, où il fonda la première ville, qu'il appela Enoch, du nom de son premier-né. Dieu avait créé l'homme avec les dons de l'esprit et du corps qui

1. Ces noms sont significatifs et tirés des langues sémitiques, comme tous ceux que le récit biblique attribue aux premiers ancêtres de notre race; ce sont en réalité de véritables épithètes qualificatives, qui expriment le rôle et la situation de chaque personnage dans la famille originaire. Adam, nous l'avons déjà dit, veut dire *homme*, Ève *vie*, « parce qu'elle a été la mère de tous les vivants », dit le texte sacré; Caïn signifie *la créature, le rejeton*, Abel est le mot qui, dans les plus anciens idiomes sémitiques, exprimait l'idée de *fils*, et s'est conservé en assyrien; enfin, Seth, comme la Bible le dit formellement, est *le substitué*, celui que Dieu accorde à ses parents pour compenser la perte de leur fils bien-aimé.

devaient le mettre en état de remplir le but de son existence et par conséquent de former des sociétés régulières et civilisées. C'est à la famille de Caïn que le livre de la Genèse attribue la première invention des arts industriels. D'Enoch, fils de Caïn, y est-il dit, naquit, à la quatrième génération, Lamech, qui eut à son tour plusieurs enfants : Jabel, « le père de ceux qui demeurent sous les tentes et des pasteurs; » Jubal, l'inventeur de la musique; Tubalcaïn, l'auteur de l'art de fondre et de travailler les métaux; enfin une fille, Noëma, qui inventa celui de filer la laine des troupeaux et d'en tisser des étoffes. Ce dernier trait n'est pas dans le texte sacré; c'est l'historien juif Josèphe qui l'ajoute d'après une très-ancienne tradition de sa nation.

La Bible rapporte à Lamech l'origine des sanguinaires habitudes de vengeance qui jouèrent un si grand rôle dans la vie des peuples antiques. « Lamech dit à » ses femmes : « Écoutez ma voix, femmes de Lamech, » soyez attentives à mes paroles; j'ai tué un homme » parce qu'il m'avait blessé, un jeune homme parce » qu'il m'avait fait une plaie. Caïn sera vengé soixante » et dix fois, et Lamech septante fois sept fois. »

V. — Adam eut un troisième fils, nommé Seth, et Dieu lui accorda encore un grand nombre d'enfants. Seth vécut neuf cent douze ans et eut une nombreuse famille, qui, tandis que les autres hommes s'abandonnaient à l'idolâtrie et à tous les vices, conserva fidèlement les traditions religieuses de la révélation primitive jusqu'au temps du Déluge, après lequel elle passa dans la race de Sem. Les descendants de Seth furent Énos, « qui commença à invoquer Dieu sous le nom de Jéhovah, » Caïnan, Malaléel (*Makalalel*), Jared, Hénoch, « qui marcha pendant trois cent soixante-cinq ans

» dans les voies de l'Éternel » et qui fut ravi au ciel ; Mathusalem (*Métouschelah*), qui de tous vécut la plus longue vie, neuf cent soixante-neuf ans, Lamech, enfin Noé (*Noah*), qui fut père de Sem, Cham et Japhet. Chacun d'eux fut la tige d'une postérité nombreuse.

§ 2. — Le Déluge.

I. — Cependant la corruption des hommes allait en grandissant et ne connaissait plus de limites. Leurs iniquités devinrent telles que le Seigneur irrité voulut exterminer leur race. Seul, le juste Noé, descendant de Seth, trouva grâce devant lui. Dieu lui fit bâtir une arche dans laquelle il s'enferma avec les siens et sept couples de tous les animaux, purs et impurs; puis le déluge commença. « Les sources de l'abîme furent ouvertes et les cataractes du ciel furent rompues. Et la pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits..... Et les eaux furent multipliées, et elles élevèrent l'arche au-dessus de la terre ; car elles l'inondèrent violemment et remplirent tout sur la surface de la terre ; or, l'arche était portée sur les eaux. Et les eaux crurent prodigieusement sur la terre, et toutes les montagnes élevées sous le ciel furent couvertes, et l'eau fut plus haute de quinze coudées que les montagnes qu'elle couvrait. Et toute chair qui se mouvait sur la terre, oiseaux, bétail, animaux, reptiles, et tous les hommes furent détruits; tout ce qui avait souffle de vie mourut. Noé resta seul, et avec lui tout ce qui était dans l'arche. Et les eaux occupèrent la terre pendant cent cinquante jours. »

Il y a quelques observations d'une importance capitale à faire sur ce récit. La distinction des animaux *purs et impurs* prouve que les espèces enfermées dans

l'arche ne comprenaient que les animaux utiles à l'homme et susceptibles de jouer le rôle de ses serviteurs domestiques, car c'est seulement à ceux-là que s'appliquent chez les Hébreux la division dans ces deux classes. Le mode suivant lequel s'opéra le déluge, qu'il faut absolument distinguer du fait lui-même, est présenté suivant les notions grossières de la physique des contemporains de Moïse, et c'est ici le cas d'appliquer les sages paroles d'un des théologiens catholiques les plus éminents de l'Allemagne, le docteur Reusch [1] : « Dieu a donné aux écrivains bibliques une lumière surnaturelle ; mais cette lumière surnaturelle n'avait pour but, comme la révélation en général, que la manifestation des vérités religieuses, et non la communication d'une science profane ; et nous pouvons, sans violer les droits que les écrivains sacrés ont à notre vénération, sans affaiblir le dogme de l'inspiration, accorder franchement que dans les sciences profanes, et conséquemment aussi dans les sciences physiques, ils ne se sont point élevés au-dessus de leurs contemporains, que même ils ont partagé les erreurs de leur époque et de leur nation..... Par la révélation Moïse ne fut point élevé, pour ce qui regarde la science, au-dessus du niveau intellectuel de son temps ; de plus, rien ne nous prouve qu'il ait pu s'y élever par l'étude et par ses réflexions personnelles. »

Enfin les termes dont s'est servi le rédacteur du texte sacré doivent être scrupuleusement notés, car ils peuvent avoir une large influence sur la manière dont on interprétera ce texte. Il y a deux mots en hébreu pour désigner la terre : *haretz*, dont le sens est susceptible à la fois de l'acception la plus large et de l'acception la plus restreinte de l'idée, et que la Bible em-

1. *La Bible et la Nature*, trad. française, p. 27.

se disperser, chaque famille ou groupe de familles emportant avec elle le langage distinct qu'elle parla dès lors, et d'où sont provenus les idiomes que la science classe aujourd'hui d'après leurs analogies. C'est ainsi que se formèrent les trois grandes races qui ont peuplé le monde : les fils de Cham dans une portion de l'Asie et de l'Afrique, les enfants de Sem en Asie, et les descendants de Japhet en Europe. La tour, restée inachevée, fut appelée *Babel*, c'est-à-dire « la confusion, » car c'était là que les langues s'étaient confondues.

III. — La confusion des langues et la dispersion générale des hommes eut lieu, d'après le sens le plus naturel d'un passage de l'Écriture qui a fort exercé la sagacité des commentateurs, au temps de Phaleg, cinquième descendant de Sem, et vers l'époque de sa naissance, puisque son nom, qui veut dire « séparation, » lui fut donné en souvenir de cet événement. Rien, du reste, dans le texte biblique, n'interdit de penser que quelques familles s'étaient déjà séparées antérieurement de la masse des descendants de Noé et s'en étaient allées au loin former des colonies en dehors du centre commun, où le plus grand nombre des familles destinées à repeupler la terre demeuraient encore réunies.

CHAPITRE II

TRADITIONS PARALLÈLES AU RÉCIT BIBLIQUE

Sources principales : Ph. Buttmann, *Mythologie oder gesammelte Abhandlungen über die Sagen des Alterthums*, t. I. — De Beauvoir-Priaulx, *Quæstiones mosaïcæ, or the book of Genesis compared with the remains of ancient religions*. Londres, 1863. — Cantù, *Histoire universelle*, t. I. — L'abbé Darras, *Histoire de l'Église*, t. I. — Luken, *Traditions de l'humanité*, traduit par Van der Haeghen. Bruxelles, 1863. — De Rougemont, *le Peuple primitif*, t. I.

§ 1. — La création, la déchéance et les patriarches antédiluviens.

I. — Le récit biblique, que nous venons de résumer, n'est pas un récit isolé, sans rapports avec les souvenirs des autres peuples, et qui ne s'est produit que sous la plume de Moïse. C'est au contraire, nous l'avons déjà dit, la forme la plus complète et la plus authentique d'une grande tradition primitive, remontant aux âges les plus vieux de l'humanité, qui a été à l'origine commune à toutes les races et à tous les peuples, et qu'en se dispersant sur la surface de la terre ces races ont emportée avec elles sous les cieux divers. En racontant cette histoire, le législateur des Hébreux a fidèlement reproduit les antiques souvenirs qui s'étaient conservés d'âge en âge chez les patriarches, et qu'une disposition spéciale de la Providence, favorisée par la vie d'isolement à l'état nomade que menait la famille d'Abraham, avait maintenus plus purs chez eux que

chez les peuples d'alentour. Il l'a fait, éclairé par les lumières de l'inspiration, en rendant aux faits leur véritable caractère, trop souvent obscurci ailleurs par le polythéisme et l'idolâtrie, mais, comme l'a dit saint Augustin, sans se préoccuper de faire des Hébreux un peuple de savants, pas plus en histoire ancienne qu'en physique et en géologie.

Nous allons maintenant rechercher dans les diverses parties du monde, chez les peuples répandus sous les latitudes les plus éloignées, les débris épars de cette tradition primitive, dont le récit mosaïque nous a montré l'enchaînement. Nous en retrouverons ici et là tous les traits essentiels, même ceux où il est difficile de prendre la tradition au pied de la lettre et où l'on est autorisé à penser qu'elle avait revêtu un caractère allégorique et figuré. Mais cette recherche présente des écueils ; il est nécessaire de s'y imposer des règles sévères de critique. Autrement on serait exposé à prendre, comme l'ont fait quelques défenseurs trop zélés de l'autorité des Écritures, pour des traditions antiques et séparées coïncidant d'une manière frappante avec le récit mosaïque des légendes dues à une communication plus ou moins directe, à une sorte d'infiltration de ce récit. Il faut donc avant tout, et pour plus de sûreté, laisser de côté tout ce qui appartient à des peuples sur les souvenirs desquels on puisse admettre une influence quelconque de prédications juives, chrétiennes ou même musulmanes. Il faut s'attacher aux traditions dont on peut établir l'antiquité, qui s'appuient sur de vieux monuments écrits, et quand il s'agira des peuples sauvages, qui n'ont pas de livres, n'admettre exclusivement que celles qui ont été recueillies par des témoins entièrement dignes de foi, antérieurement à la venue d'aucun missionnaire.

II. — Et d'abord chez plusieurs peuples nous trouvons la notion de l'homme formé du limon de la terre. Les Grecs représentent dans leurs légendes Prométhée, jouant le rôle d'un démiurge ou créateur secondaire, qui façonne avec l'argile les premiers individus de notre espèce et leur communique la vie au moyen du feu qu'il dérobe du ciel. Dans la cosmogonie du Pérou, le premier homme, créé par la toute-puissance divine, s'appelle *Alpa camasca*, « terre animée. » Parmi les tribus de l'Amérique du Nord, les Mandans racontent que le Grand Esprit forma deux figures d'argile, qu'il dessécha et anima du souffle de sa bouche, et dont l'un reçut le nom de *premier homme* et l'autre celui de *compagne*. Le grand dieu de Taïti, Taeroa, forme l'homme avec de la terre rouge, et les Dayaks de Bornéo, rebelles à toutes les influences musulmanes, se racontent de génération en génération que l'homme a été modelé avec de la terre.

La religion de Zoroastre est la seule parmi les religions savantes et orgueilleuses de l'ancien monde qui admette la création de l'homme par l'opération toute-puissante d'un dieu personnel et distinct de la matière primordiale. Les idées fondamentales de panthéisme et d'émanatisme qui étaient la base de toutes les autres, dans la Chaldée ou dans l'Egypte comme dans l'Inde, permettaient de laisser dans le vague l'origine et la production des hommes. On les regardait comme issus, ainsi que toutes les choses, de la substance même de la divinité confondue avec le monde; ils en sortaient spontanément, par le développement de la chaîne des émanations, non par un acte libre et déterminé de la volonté créatrice, et on s'inquiétait peu de définir autrement que sous une forme symbolique et mythologique le *comment* de l'émanation.

II. — C'est aussi le mazdéisme zoroastrien qui seul parmi les religions du monde antique conserva la notion de la faute originelle et de la déchéance de la race humaine. Le livre sacré intitulé le *Boundéhesch* contient un récit de la tentation des premiers humains presque exactement semblable à celui de la Bible, où tous les traits essentiels s'en retrouvent jusqu'à la forme du serpent prise par le tentateur ; et pourtant il n'est pas possible d'admettre que le *Boundéhesch* l'ait emprunté à la Bible plus que la Bible ne l'ait emprunté au zoroastrisme. On trouvera ce récit plus loin, dans le chapitre de notre manuel où nous exposons le système du législateur religieux des Iraniens.

La même croyance se chercherait vainement chez les prêtres égyptiens, chaldéens ou indiens. Sans doute, comme l'a dit si éloquemment Pascal, « le nœud de notre condition prend ses retours et ses replis dans cet abîme, de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme ; » mais la vérité de la déchéance et de la tache originelle est une de celles contre lesquelles l'orgueil humain s'est le plus constamment révolté, celle à laquelle il a cherché tout d'abord à se soustraire. Aussi de toutes les parties de la tradition primitive sur les débuts de l'humanité est-ce celle qui s'est oblitérée le plus vite. Dès que les hommes ont senti naître le sentiment de superbe que leur inspiraient les progrès de leur civilisation, les conquêtes sur le monde matériel, ils l'ont répudiée. Toutes les philosophies religieuses qui se sont fondées en dehors de la révélation dont le dépôt se maintenait chez le peuple choisi, n'ont pas tenu compte de la déchéance. Et comment d'ailleurs cette doctrine eût-elle pu cadrer avec les rêveries du panthéisme et de l'émanation?

Aussi la tradition de la chute de nos premiers auteurs

ne se rencontre-t-elle conservée, en dehors du zoroastrisme et du récit mosaïque, que chez certaines nations sauvages, auxquelles leur condition misérable avait continué de faire sentir dans toute sa rigueur le poids de la déchéance. C'est ainsi que les habitants des îles Carolines, dans les légendes que les premiers navigateurs européens recueillirent de leur bouche, disaient : « Au commencement on ne connaissait point la mort ; mais un certain Erigiregers, qui était un des esprits malfaisants, un des Elus Melabut, et qui se faisait un supplice du bonheur des humains, leur procura un genre de mort dont on ne se réveille plus [1]. » Les Hottentots professaient aussi que « leurs premiers parents avaient commis un péché si énorme et offensé si grièvement le Dieu suprême, qu'il les avait maudits, eux et leur postérité [2]. »

III. — Mais si la doctrine du péché originel et de la déchéance est de toutes les données du récit mosaïque celle qui se retrouve le moins dans les traditions d'autres peuples, si c'est le point où le chrétien doit reconnaître le plus manifestement le sceau de l'inspiration divine, car c'est celui qui touche le plus directement aux choses dont l'Écriture Sainte était destinée à nous instruire, notre origine, notre fin et nos devoirs ; la forme sous laquelle Moïse raconte la faute qui produisit cette déchéance, se retrouve au contraire, mais revêtue d'une tout autre signification, sans portée morale, transportée dans une sphère d'idées toutes matérielles, dans les légendes les plus antiques d'un certain nombre de peuples. Il est en effet impossible de méconnaître un étroit rapport originaire, dans la forme

1. *Histoire générale des voyages*, t. XVII.
2. Kolbe, *Description du cap de Bonne-Espérance*, t. I.

et non dans l'idée, entre la tradition biblique de l'arbre de la science du bien et du mal, et un cycle de vieux mythes communs à tous les rameaux de la race aryenne, à l'étude desquels un savant allemand, M. Adalbert Kuhn, a consacré un livre du plus grand intérêt [1]. Ce sont ceux qui ont trait à l'invention du feu et au breuvage de vie; on les trouve à leur état le plus ancien dans les Védas, et ils ont passé, plus ou moins modifiés par le cours du temps, chez les Grecs, les Romains et les Slaves, comme chez les Iraniens et les Indiens. La donnée fondamentale de ces mythes, qui ne se montrent complets que sous leurs plus vieilles formes, se représente l'univers comme un arbre immense, dont les racines embrassent la terre et dont les branches forment la voûte du ciel. Le fruit de cet arbre est le feu, indispensable à l'existence de l'homme et symbole matériel de l'intelligence; ses feuilles distillent le breuvage de vie. Les dieux se sont réservé la possession du feu, qui descend quelquefois sur la terre dans la foudre, mais que les hommes ne doivent pas produire eux-mêmes. Celui qui, comme le Prométhée des Grecs, découvre le procédé qui permet d'allumer artificiellement la flamme et le communique aux autres hommes, est un impie, qui a dérobé à l'arbre sacré le fruit défendu; il est maudit, et le courroux des dieux le poursuit, lui et sa race.

L'analogie de forme entre ces mythes et le récit de la Bible est saisissante. C'est bien la même tradition, mais prise dans un tout autre sens, symbolisant une invention de l'ordre matériel au lieu de s'appliquer au fait fondamental de l'ordre moral, défiguré de plus par cette monstrueuse conception, trop fréquente dans le

1. *Die Herabkunft des Feuers und des Gœttertranks*. Berlin, 1859. — Voyez sur cet ouvrage d'importants articles de M. F. Baudry, dans la *Revue germanique* de 1861.

paganisme, qui se représente la divinité comme une puissance redoutable et ennemie, jalouse du bonheur et du progrès des hommes. L'esprit d'erreur avait altéré chez les gentils ce mystérieux souvenir de l'événement qui décida du sort de l'humanité. Moïse le reprit sous la forme même qu'il avait évidemment conservée chez les Hébreux, de même qu'elle s'était maintenue chez les nations aryennes malgré l'altération du sens, mais il lui rendit sa véritable signification et il en fit ressortir l'enseignement solennel.

IV. — Nous nous sommes avancé jusqu'à présent sur un terrain mouvant, où nous devions craindre de nous égarer. Les lueurs de la tradition primitive que nous avons pu entrevoir de droite et de gauche étaient encore si rares et si fugitives qu'il eût été plus sage de ne pas marcher dans cette voie si nous n'avions dû jamais en rencontrer d'un caractère plus précis. Mais désormais le terrain se raffermit. Au lieu de quelques anneaux isolés d'une chaîne dont il eût été encore possible de contester l'unité, nous voyons subitement se grouper une multitude de témoignages concordants, qui arrivent des quatre vents du ciel et ne permettent plus de douter de l'antique communauté des récits sur les premiers jours du monde.

C'est pour le nombre assigné par la Bible aux patriarches antédiluviens, que cet accord des traditions des peuples les plus divers commence à se manifester d'une manière frappante. Ils sont dix dans le récit de la Genèse, et une persistance singulière fait reproduire ce même nombre de dix dans les légendes d'un très-grand nombre de nations pour leurs ancêtres primitifs encore enveloppés dans le brouillard des fables. A quelque époque qu'elles fassent remonter ces ancêtres, avant ou après le déluge, que le côté mythique ou his-

torique prédomine dans leur physionomie, ils offrent toujours ce nombre sacramentel de dix, que l'on chercherait vainement à rattacher à quelqu'une des spéculations postérieures des philosophies religieuses du paganisme sur la valeur mystérieuse des nombres. En Chaldée, Bérose nous énumère les dix rois antédiluviens, dont nous reparlerons au chapitre de Babylone et dont le règne fabuleux a duré des milliers d'années ordinaires, formant dix jours cosmiques. Les légendes de la race iranienne commencent par le règne des dix monarques Peischdadiens « les hommes de l'ancienne loi, » qui se nourrissaient « du pur *homa* (breuvage d'immortalité) et qui gardaient la sainteté. » Dans l'Inde, nous rencontrons les neuf Brahmadikas, qui sont dix avec Brahmah, leur auteur, et qu'on appelle les dix Pitris ou « pères ». Les Chinois comptent dix empereurs participant à la nature divine avant l'aurore des temps historiques. Enfin, pour ne pas multiplier les exemples outre mesure, les Germains et les Scandinaves croyaient aux dix ancêtres d'Odin, comme les Arabes aux dix rois mythiques des Adites, le peuple primordial de leur péninsule. Un tel accord ne saurait être fortuit et doit nécessairement se rattacher à une source commune.

§ 2. — Le Déluge.

I. — La tradition universelle par excellence entre toutes celles qui ont trait à l'histoire de l'humanité primitive, est la tradition du déluge. Ce serait trop que de dire qu'on la retrouve chez tous les peuples, mais elle se reproduit dans toutes les grandes races de l'espèce humaine, sauf pourtant une, il faut bien le remarquer, la race noire, chez laquelle on en a vainement cherché

un vestige, soit parmi les tribus africaines, soit parmi les populations noires de l'Océanie. Ce silence absolu d'une race sur le souvenir d'un événement aussi capital, au milieu de l'accord de toutes les autres, est un fait que la science doit soigneusement noter, car il peut en découler des conséquences importantes.

Fidèle au plan que nous nous sommes tracé, nous allons passer en revue les principales traditions sur le déluge éparses dans les divers rameaux de l'humanité. Leur concordance avec le récit biblique en fera nettement ressortir l'unité première, et nous reconnaîtrons ainsi que cette tradition est bien une de celles qui datent d'avant la dispersion des peuples, qu'elle remonte à l'aurore même du monde et qu'elle ne peut se rapporter qu'à un fait réel et précis.

Mais nous devrons d'abord écarter certains souvenirs légendaires que l'on a rapprochés à tort du déluge biblique et que leurs traits essentiels ne permettent pas d'y assimiler en bonne critique. Ce sont ceux qui se rapportent à quelques phénomènes locaux et d'une date historique relativement assez voisine de nous. Sans doute la tradition du grand cataclysme primitif a pu s'y confondre, amener à en exagérer l'importance; mais les points caractéristiques du récit admis par Moïse ne s'y retrouvent pas, et le fait garde nettement, même sous la forme légendaire qu'il a revêtue, sa physionomie restreinte et spéciale. Commettre la faute de grouper les souvenirs de cette nature avec ceux qui ont trait au déluge, serait infirmer la valeur des conséquences que l'on est en droit de tirer de l'accord des derniers, au lieu de la fortifier.

Tel est le caractère de la grande inondation placée par les livres historiques de la Chine sous le règne d'Yao. Elle n'a aucune parenté réelle, ni même aucune ressemblance avec le déluge biblique ; c'est un événe-

ment purement local et dont on peut parvenir à déterminer la date, bien postérieure au début des temps pleinement historiques en Égypte et à Babylone. Les écrivains chinois nous montrent alors Yu, ministre et ingénieur, rétablissant le cours des eaux, élevant des digues, creusant des canaux et réglant les impôts de chaque province dans toute la Chine. Un savant sinologue, Edouard Biot, a prouvé dans un mémoire sur les changements du cours inférieur du Hoang-ho [1], que c'est aux inondations fréquentes de ce fleuve que fut due la catastrophe ainsi relatée ; la société chinoise primitive établie sur les bords du fleuve eut beaucoup à souffrir de ses débordements. Les travaux d'Yu ne furent autre chose que le commencement des endiguements nécessaires pour contenir les eaux, lesquels furent continués dans les âges suivants.

Le caractère d'événement local n'est pas moins clair dans la légende de Bochica, telle que la rapportaient les Muyscas, anciens habitants de la province de Cundinamarca dans l'Amérique Méridionale, bien que la fable s'y soit mêlée dans une beaucoup plus forte proportion à l'élément historique fondamental. Qu'y voyons-nous en effet? L'épouse d'un homme divin nommé Bochica, laquelle s'appelait Huythaca, se livrant à d'abominables sortiléges pour faire sortir de son lit la rivière Funzha; toute la plaine de Bogota bouleversée par les eaux ; les hommes et les animaux périssant dans cette catastrophe, quelques-uns seulement échappant à la destruction en gagnant les plus hautes montagnes. La tradition ajoute que Bochica brisa les rochers qui fermaient la vallée de Canoas et de Tequendama, pour faciliter l'écoulement des eaux; puis il rassembla les restes dispersés de la nation des Muyscas, leur enseigna le culte du Soleil et mourut.

1. *Journal asiatique*, année 1843.

II. — Des traditions véritablement relatives au grand cataclysme, sans contredit la plus curieuse est celle des Chaldéens que l'historien Borose fit connaître aux Grecs et que l'on trouvera tout au long dans le chapitre de ce manuel qui traite des Babyloniens. C'est le récit le plus exactement parallèle à celui de la Bible, dont il n'omet aucune particularité caractéristique dans les circonstances mêmes de détail, comme les deux oiseaux envoyés hors de l'arche. Il est bien évident pour quiconque compare les deux récits qu'ils n'ont dû en faire qu'un jusqu'au moment où Abraham sortit du milieu des Chaldéens pour gagner la Palestine. Mais dans la cosmogonie chaldéenne, la tradition n'a plus la portée morale qu'elle a dans la Bible ; le cataclysme n'est qu'un événement fortuit, une sorte d'évolution fatale dans l'existence du monde, au lieu d'être un châtiment des iniquités de la race humaine. L'homme choisi par le ciel pour échapper au déluge, s'appelle dans Bérose Xisuthrus, nom dont nous ne connaissons pas la forme originale et par conséquent la signification. La légende chaldéenne ajoute de plus un trait qui n'est pas dans le récit biblique. Suivant elle, Xisuthrus, averti par les dieux de l'imminence du cataclysme, enfouit à Sippara, la ville du Soleil, des tables où il avait gravé la révélation des mystères de l'origine du monde et des lois religieuses ; ses enfants les déterrèrent après le déluge et elles devinrent la base des institutions sacerdotales de la Chaldée.

En revanche, les monuments et les textes originaux de l'Égypte, au milieu de toutes leurs spéculations cosmogoniques, n'ont pas offert une seule allusion, même lointaine, à un souvenir du cataclysme. Il est vrai que les spéculations religieuses des Égyptiens s'occupent beaucoup plus de l'origine de l'univers et des corps célestes que de l'origine et des premiers temps de

l'humanité. D'après un passage du prêtre Manéthon fort suspect, au reste, d'interpolation, Thoth ou Hermès Trismégiste avait lui-même, avant le cataclysme inscrit sur des stèles, en hiéroglyphes et en langue sacrée, les principes des connaissances. Après le cataclysme, le second Thoth traduisit en langue vulgaire le contenu de ces stèles. Ce serait la seule mention du déluge qui proviendrait d'une source égyptienne ; le même Manéthon n'en parle pas dans ce qui nous reste de ses dynasties, son seul ouvrage complétement authentique. Le silence de tous les autres mythes de la religion pharaonique sur le même souvenir, rend très-vraisemblable qu'il n'y ait dans ce récit qu'une tradition étrangère, d'une introduction récente, et sans doute d'origine asiatique et chaldéenne; aussi la Terre Sériadique, où le passage en question dit qu'étaient placées les colonnes hiéroglyphiques, pourrait fort bien n'être pas autre que la Chaldée. Cette tradition, quoique étrangère à la Bible, avait cours à l'état de légende populaire chez les Juifs au commencement de l'ère chrétienne, ce qui confirme notre supposition, le peuple hébreu ayant dû la recevoir pendant la captivité de Babylone. Josèphe[1] nous dit que le patriarche Seth, pour ne pas laisser périr la sagesse et les découvertes astronomiques, éleva, dans la prévoyance de la double destruction par le feu et par l'eau qu'Adam avait prédite, deux colonnes, l'une en brique, l'autre en pierre, sur lesquelles furent gravées ces connaissances et qui subsistaient encore dans la Terre Sériadique.

La tradition du déluge, moins exactement conforme au récit mosaïque que dans la Chaldée, mais en conservant encore tous les points essentiels et nettement caractérisée, existe dans les plus antiques souvenirs de

1. *Ant. jud.*, I, 2, 3.

tous les rameaux de la race aryenne ou japhétique, sans exception. Nous en donnons les versions propres aux Indiens, aux Iraniens, aux Celtes et aux Slaves dans le chapitre où nous traitons des Aryâs primitifs, de leur organisation et de leurs idées religieuses. L'importance de la tradition du cataclysme chez tous les peuples aryens est d'autant plus curieuse à noter que le nom de Noé, à la différence de ceux des autres patriarches primitifs, ne s'explique pas naturellement par les idiomes sémitiques et paraît tirer son origine de quelqu'une des langues de la souche aryenne. Son radical fondamental est *na*, auquel dans toutes les langues de cette dernière souche s'attache l'idée d' « eau » : νάειν, couler; νᾶμα, eau; νήχειν, nager; *Nympha*, *Neptunus*, divinités des eaux; *Nix*, *Nick*, ondin des peuples du Nord, etc. Il semble donc avoir été appliqué par la tradition du juste épargné par la volonté divine précisément à raison du déluge, et il peut par conséquent être comparé au nom d'Ogygès, impliquant une idée semblable, qu'une des formes de la légende grecque met en rapport avec le déluge.

Cette observation sur la vraisemblance d'une origine aryenne pour le nom de Noé (*Noah* dans le texte hébreu), fait comprendre comment nous le retrouvons avec la simple modification d'un redoublement initial dans celui du roi Nannachus, sous lequel la tradition phrygienne plaçait le cataclysme [1]. Le souvenir de cet événement tenait une grande place dans les légendes de la Phrygie; la ville d'Apamée en tirait son surnom de Cibotus ou « arche, » prétendant être le lieu où l'arche s'était arrêtée. Aussi l'histoire de Noé, accompagnée de son nom, fut-elle gravée sur certaines médailles qui sortirent de l'atelier monétaire

1. Suid. *V.* Ναννακός.

d'Apamée dans le IIIe siècle de notre ère, alors que les idées chrétiennes s'étaient répandues dans tout le monde romain et commençaient à s'infiltrer même dans l'esprit de ceux qui demeuraient attachés au paganisme.

III. — « C'est un fait très-digne de remarque, dit M. Maury, de rencontrer en Amérique des traditions relatives au déluge infiniment plus rapprochées de celles de la Bible et de la religion chaldéenne, que chez aucun peuple de l'ancien monde. On conçoit difficilement que les émigrations qui eurent lieu très-certainement de l'Asie dans l'Amérique septentrionale par les îles Kouriles ou Aléoutiennes, et qui s'accomplissent encore de nos jours, aient apporté de semblables souvenirs, puisqu'on n'en trouve aucune trace chez les populations mongoles et sibériennes [1], qui furent celles qui se mêlèrent aux races autochthones du nouveau monde... Sans doute, certaines nations américaines, les Mexicains et les Péruviens, avaient atteint, au moment de la conquête espagnole, un état social fort avancé ; mais cette civilisation porte un caractère qui lui est propre, et elle paraît s'être développée sur le sol où elle florissait. Plusieurs inventions très-simples, telles que la pesée par exemple, étaient inconnues à ces peuples, et cette circonstance nous montre que ce n'était pas de l'Inde ou du Japon qu'ils tenaient leurs connaissances. Les tentatives que l'on a faites pour retrouver en Asie, dans la société bouddhique, les origines de la civilisation mexicaine n'ont pu amener encore à aucun fait suffisamment concluant. D'ailleurs le bouddhisme eût-il, ce qui nous paraît

1. La traduction du déluge existe pourtant d'une manière formelle chez les Kalmouks. Malte-Brun, *Précis de géographie*, liv. LX.

douteux, pénétré en Amérique, il n'eût pu y apporter un mythe qu'on ne rencontre pas dans ses livres. La cause de ces ressemblances des traditions diluviennes des indigènes du Nouveau Monde avec celle de la Bible, demeure donc un fait inexpliqué. » Cet aveu, émané de la plume d'un homme dont l'érudition est immense et qui, dans l'écrit même auquel nous empruntons notre citation [1], s'efforce de détruire l'autorité du récit mosaïque du déluge, est doublement précieux. Mais à nos yeux le fait inexplicable pour M. Maury a une explication fort simple et seule possible. Il prouve jusqu'à l'évidence que la tradition du déluge est une des plus vieilles de l'humanité, une tradition tellement primitive qu'elle est antérieure à la dispersion des familles humaines et aux premiers développements de la civilisation matérielle, et que la race rouge, qui fournit la population de l'Amérique, l'emporta avec elle du berceau commun de notre espèce dans ses nouvelles demeures, en même temps que les Sémites, les Chaldéens et les Aryâs l'emportaient aussi chacun de leur côté.

Parmi les légendes américaines sur le déluge, les plus importantes sont celles du Mexique, parce qu'elles avaient une forme écrite et complétement fixée avant tout contact avec les Européens.

Don Fernando d'Alva Extlilxochitl dit dans son Histoire des Chichimèques[2], entièrement rédigée sur les documents indigènes, que suivant les traditions de ce peuple le premier âge, appelé *atonatiuh*, c'est-à-dire « soleil des eaux, » fut terminé par un déluge universel. Le Noé du cataclysme mexicain est Coxcox, appelé par certaines populations Teo-Cipactli ou Tezpi. Il se

1. Article DÉLUGE, dans l'*Encyclopédie moderne*.

2. Ternaux-Compans, *Voyages, relations et mémoires sur l'Amérique*, t. XII, p. 2.

sauva, conjointement avec sa femme, Xochiquetzal, dans une barque ou, selon d'autres traditions, sur un radeau de bois de cyprès. Des peintures représentant le déluge de Coxcox ont été retrouvées chez les Aztèques, les Miztèques, les Zapotèques, les Tlascalans et les Méchoacanèses. La tradition de ces derniers, en particulier, offre une ressemblance plus frappante encore avec le récit biblique. Il y est dit que Tezpi s'embarqua dans un vaisseau spacieux, avec sa femme, ses enfants, plusieurs animaux et des graines dont la conservation était nécessaire à la subsistance du genre humain. Lorsque le grand esprit Tezcatlipoca ordonna que les eaux se retirassent, Tezpi fit sortir de la barque un vautour. L'oiseau, qui se nourrit de chair morte, ne revint pas à cause du grand nombre de cadavres dont était jonchée la terre récemment desséchée. Tezpi envoya d'autres oiseaux, parmi lesquels le colibri seul revint en tenant dans son bec un rameau garni de feuilles. Alors Tezpi, voyant que le sol commençait à se couvrir d'une verdure nouvelle, quitta son navire sur la montagne de Colhuacan [1]. D'après une autre tradition, répandue chez les Indiens de Cholula et consignée dans un manuscrit du Vatican, de Pedro de los Rios, religieux dominicain qui, en 1566, copia sur les lieux toutes les peintures hiéroglyphiques qu'il put se procurer [2], avant la grande inondation, qui eut lieu 4,800 ans après la création du monde, le pays d'Anahuac était habité par des géants : tous ceux qui ne périrent pas furent transformés en poissons, à l'exception de sept personnages qui se réfugièrent dans des cavernes.

Les Péruviens, dont la civilisation ne le cédait pas

1. Humboldt, *Monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, t. II, p. 177 et suiv.

2. Humboldt, t. I, p. 114.

à celle des Mexicains, connaissaient aussi la tradition du déluge et plaçaient cet événement sous le roi Viracocha, le premier des Incas de Cuzco [1].

Les récits des tribus américaines demeurées à l'état sauvage peuvent, par leur nature même, donner une certaine prise au doute. Ils n'ont pas été fixés par l'écriture en dehors de toute possibilité d'influence étrangère ; ils ont été recueillis à des époques tardives, quand les tribus avaient eu déjà des contacts prolongés avec les Européens et avaient vu vivre au milieu d'elles plus d'un aventurier qui avait pu faire pénétrer des éléments nouveaux dans leurs traditions. Ces récits méritent pourtant d'être mentionnés, mais avec la réserve que nous venons d'indiquer.

Il est question, dans les chants des habitants de la Nouvelle Californie, d'une époque très-reculée où la mer sortit de son lit et couvrit la terre. Tous les hommes et tous les animaux périrent à la suite de ce déluge, envoyé par le dieu suprême Chinigchinig, à l'exception de quelques-uns, qui s'étaient réfugiés sur une haute montagne où l'eau ne parvint pas [2]. Selon le P. Charlevoix, les tribus de l'Amérique du Nord rapportaient, dans leurs grossières légendes, que tous les humains avaient été détruits par un déluge, et qu'alors Dieu pour repeupler la terre avait changé les animaux en hommes. Le voyageur Henry raconte cette tradition, qu'il avait recueillie chez les Indiens des lacs : « Autrefois le père des tribus indiennes habitait vers le soleil levant. Ayant été averti en songe qu'un déluge allait désoler la terre, il construisit un radeau, sur lequel il se sauva avec sa famille et tous les animaux. Il

1. Ulloa, *Mémoires sur la découverte de l'Amérique*, trad. Villebrune, t. II, p. 346 et suiv.

2. Duflot de Mofras, *Exploration du territoire de l'Orégon*, t. II, p. 366 et suiv.

flotta ainsi plusieurs mois sur les eaux. Les animaux, qui parlaient alors, se plaignaient hautement et murmuraient contre lui. Une nouvelle terre apparut enfin ; il y descendit avec toutes les créatures, qui perdirent dès lors l'usage de la parole, en punition de leurs murmures contre leur libérateur [1]. » M. Catlin a cru retrouver dans la grande tribu américaine des Mandans des traditions tout à fait analogues au récit biblique, notamment des souvenirs de la colombe et de la sortie de l'arche. Des ressemblances du même genre ont été indiquées par d'autres voyageurs. Mais elles ont été indiquées d'une manière trop vague pour que l'on puisse se fier aux détails dont ceux qui les rapportent les ont accompagnées.

Il n'est pas jusqu'à l'Océanie où l'on ne retrouve, non dans la race noire ou australienne mais dans la race polynésienne, originaire de l'Asie, la tradition diluvienne, mêlée à des traits empruntés aux ras de marée qui sont un des fléaux les plus habituels de ces îles. Le plus frappant de ces récits de l'Océanie est celui de Taïti, que certains traits bien caractérisés rattachent d'une manière positive à la grande tradition des premiers âges [2]. Mais les récits diluviens de cette partie du monde ont revêtu le caractère enfantin de toutes les légendes des populations canaques.

La longue revue à laquelle nous venons de nous livrer nous permet d'affirmer hautement, comme nous l'avons déjà fait, que le récit du déluge est une tradition universelle dans tous les rameaux de l'humanité, à l'exception toutefois de la race noire. Mais un souvenir partout aussi précis et aussi concordant ne saurait être celui d'un mythe inventé à plaisir. C'est néces-

1. Thatcher, *Indian traits*, t. II, p. 108 et suiv.
2. Rienzi, *l'Océanie*, t. II, p. 337.

sairement celui d'un événement réel et terrible, qui frappa assez puissamment l'imagination des premiers ancêtres de notre espèce pour n'être jamais oublié de leur descendance.

§ 3. — Le berceau de l'humanité postdiluvienne [1].

I. — Le lieu où le récit biblique montre l'arche s'arrêtant après le déluge, le point de départ qu'elle assigne aux Noachides est le mont Ararat. A dater d'une certaine époque ce souvenir s'est appliqué à la plus haute montagne de la chaîne de l'Arménie, qui, dans le cours des migrations diverses dont ce pays a été le théâtre, a reçu en effet le nom d'Ararat, après avoir été désigné sous celui de Masis par les premiers habitants indigènes. La plupart des interprètes de l'Écriture Sainte ont adopté cette manière de voir, bien que d'autres, dans les premiers siècles du christianisme, préférassent suivre les données de la tradition chaldéenne rapportée par Bérose, laquelle mettait le lieu de descente de Xisuthrus dans une autre partie de la même chaîne, aux monts Gordyens.

Cependant, si l'on examine attentivement le texte sacré, il est impossible d'admettre que dans la pensée de Moïse l'Ararat du déluge fût situé en Arménie. En effet, quelques versets plus loin, il est dit formellement que ce fut en marchant toujours de l'est à l'ouest que la postérité de Noé parvint dans les plaines de Sennaar. Ceci reporte forcément, dans la recherche d'un très-haut sommet comme celui où l'arche se fixa, à la

1. Sur cet ordre de traditions, voyez principalement d'Eckstein, *De quelques légendes brahmaniques qui se rapportent au berceau de l'espèce humaine*. Paris, 1856. — Renan, *De l'origine du langage*, 2e édition, p. 218-235. — Obry, *Le Berceau de l'espèce humaine selon les Indiens, les Perses et les Hébreux*. Amiens, 1838.

chaîne de l'Hindou-Kousch, ou plutôt encore aux montagnes où l'Indus prend sa source. C'est exactement au même point que convergent les traditions sur le berceau de l'humanité postdiluvienne des deux grands peuples du monde antique qui ont conservé les souvenirs les plus nets et les plus circonstanciés des âges primitifs, les Indiens et les Perses.

II. — Dans toutes les légendes de l'Inde, l'origine des humains est placée au mont Mérou, résidence des dieux, colonne qui unit le ciel à la terre. Le Mérou est situé au nord, par rapport même à la première habitation des tribus aryennes sur le sol indien, dans le Penjab et sur le haut Indus. Et ce n'est pas là une montagne fabuleuse, étrangère à la géographie terrestre; M. le baron d'Eckstien a complétement démontré son existence réelle, sa situation vers la Sérique des anciens, c'est-à-dire la partie sud-ouest du Thibet.

Mais les indications des Iraniens sont encore plus précises, encore plus concordantes avec celles qui résultent de la Bible, parce qu'ils se sont moins éloignés du berceau primitif, qui n'a pas pris par conséquent pour eux un caractère aussi nuageux. Les souvenirs si précieux sur les stations successives de la race qui sont contenus dans un des plus antiques chapitres des livres attribués à Zoroastre [1], caractérisent l'*Airyanem Vaêdjô*, point de départ originaire des hommes et particulièrement des Iraniens, comme une contrée septentrionale, froide et alpestre, d'où la race des Perses descendit au sud vers la Sogdiane. Là s'élève l'ombilic du monde, la montagne sainte, le Berezat du Zendavesta, l'Albordj

1. Voy. Ritter, *Erdkunde*, t. VIII, 1re part., p. 29-31, 50-69. — Haug, *Der erste Kopitel des Vendidâd*, dans le dernier volume de Bunsen, *Ægyptens Stelle*. — Kiepert, dans le Bulletin de l'Académie de Berlin, décembre 1853, — Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 4 et suiv.

des Persans modernes, du flanc duquel découle le fleuve non moins sacré de l'Arvand, dont les premiers hommes burent les eaux. Notre illustre Eugène Burnouf a démontré, d'une manière qui ne laisse pas place au doute, que le Berezat est le Bolor ou Belourtagh et que l'Arvand est l'Iaxarte[1]. Il est vrai que les noms de Berezat et d'Arvand ont servi plus tard à désigner des montagnes et des fleuves fort éloignés de la Bactriane: on les trouve successivement appliqués à des montagnes et à des fleuves de la Perse, de la Médie, de la Mésopotamie, de la Syrie, de l'Asie-Mineure, et ce n'est pas sans surprise qu'on les reconnaît dans les noms classiques de l'*Oronte* de Syrie et du *Bérécynthe* de Phrygie. Mais c'est là un effet du déplacement que subissent toutes les localités de la géographie légendaire des premiers âges. Les races portent avec elles dans leurs migrations les noms antiques auxquels se rattachent leurs souvenirs, et les appliquent aux montagnes et aux fleuves nouveaux qu'elles trouvent dans les pays où elles s'établissent. C'est ce qui est arrivé aussi au nom d'Ararat. M. Obry a fait voir que la montagne que les tribus japhétiques regardaient comme le berceau sacré de l'humanité avait originairement porté dans leurs souvenirs le nom d'Airyaratha, source de celui d'Ararat, et que c'est seulement beaucoup plus tard que les Arméniens, dans leur migration, le transportèrent au mont Masis. Ainsi la donnée biblique d'un Ararat primitif situé très-à l'est du pays de Sennaar coïncide exactement avec les traditions des peuples aryens.

Nous voici donc reportés, par l'accord de la tradition sacrée et des plus respectables parmi les traditions pro-

1. *Commentaire sur le Yaçna*, t. I, p. 239 et suiv., CXI et suiv., CXIII et suiv.

fanes, au massif montueux de la Petite-Boukharie
du Thibet occidental comme au lieu d'où sortirent l
races humaines. C'est là que les plus grands fleuves d
l'Asie, l'Indus, l'Oxus et l'Iaxarte prennent leur source
Les points culminants en sont le Belourtagh et le vas
plateau de Pamir, si propre à nourrir des populatio
primitives encore à l'état pastoral, et dont le nom so
sa forme primitive était Upa-Mérou, « le pays du som
met du Mérou. » C'est encore là que certains souveni
des Grecs nous forcent à tourner nos regards, particu
lièrement l'expression sacrée μέροπες ἄνθρωποι, qui n
peut vouloir dire que « les hommes issus du Mérou.
Les souvenirs d'autres peuples sur la patrie d'origin
de leurs ancêtres convergent aussi dans la même direc
tion, mais sans en atteindre le point central, oblitéré
qu'ils sont en partie par l'éloignement. Les tribus mon
goles rattachent leurs légendes les plus anciennes a
Thian-Chan et à l'Altaï, les tribus finnoises à l'Oural
parce que ces deux chaînes leur dérobent la vue d'u
plan de montagnes plus reculé. Mais prolongez le
deux lignes de migration qu'indiquent ces souvenir
vers un berceau moins voisin, vous les verrez se ren
contrer dans la Petite-Boukharie.

III. — Ces lieux ayant été le berceau de l'humanit
postdiluvienne, les peuples qui en avaient gardé l
souvenir furent amenés par une pente assez naturelle à
y placer le berceau de l'humanité antédiluvienne. Chez
les Indiens, les hommes d'avant le déluge, comm
ceux d'après le déluge, descendent du mont Mérou.
C'est là que se trouve l'*Outtara-Kourou*, véritable pa
radis terrestre. C'est là aussi que nous ramène, chez
les Grecs, le mythe paradisiaque des Méropes, les gens
du Mérou. Les Perses dépeignent l'*Airyanem Vaédjô*,
situé sur le mont Berezat, comme un paradis exacte-

ment semblable à celui de la Genèse, jusqu'au jour où la déchéance des premiers pères et la méchanceté d'Ahriman, l'esprit du mal, le transforme en un séjour que le froid rend inhabitable. Il n'est pas jusqu'au nom même de l'Éden qui n'ait été appliqué à une certaine époque à cette région, car il se retrouve clairement dans le nom du royaume d'Oudyâna ou du « jardin, » près de Cachmyr, arrosé précisément par quatre fleuves comme l'Eden mosaïque.

Il est certain que deux des fleuves paradisiaques, dans le récit de la Bible, sont les deux plus grands fleuves qui prennent leur source dans le massif du Belourtagh et de Pamir, l'un vers le nord et l'autre au sud. Le Gihon est l'Oxus, appelé encore aujourd'hui Djihoun par ses riverains. On ne saurait méconnaître dans le Phison le haut Indus, et le pays d'Havila riche en or et en pierres précieuses, qu'il longe, semble bien être le pays de Darada (vers Cachmyr), célèbre par ses richesses. Mais faut-il en conclure, avec un certain nombre de savants, l'identité absolue de l'Éden biblique avec l'*Outtara-Kourou* et l'*Airyanem Vaédjô ?* Faut-il supposer avec ces critiques que la présence des noms du Tigre et de l'Euphrate comme ceux des deux autres fleuves du paradis terrestre est le résultat d'une confusion postérieure? Nous ne le croyons pas, et il nous semble, comme à M. Bunsen, que dans la pensée de Moïse l'Éden avait une beaucoup plus grande étendue que le paradis des Indiens et des Iraniens. En les prenant à la lettre, les indications de la Bible sur les quatre fleuves sortis de l'Éden déterminent nettement une vaste région qui va des montagnes d'où sortent l'Oxus et l'Indus, à l'est, aux montagnes d'où coulent le Tigre et l'Euphrate, à l'ouest, région fertile, tempérée, véritable séjour de délices situé entre des pays brûlés du soleil ou désolés par le froid. C'est là très-

probablement que le législateur inspiré des Hébre regardait notre espèce comme ayant fait sa premi apparition à la lumière.

§ 4. — La Tour des langues.

I. — Les traditions parallèles à celles de la Bibl que nous avons jusqu'à présent examinées, avaient u caractère véritablement universel ; elles se retrouvaie chez les peuples des races et des contrées les plus d verses. Il n'en est plus de même pour celle de la co fusion des langues et de la Tour de Babel. Celle-ci pour théâtre dans la Bible les plaines de Sennaar o de la Chaldée, et elle est particulière aux habitants d cette contrée ou aux peuples qui en sortirent à un époque historiquement appréciable.

Le récit de la Tour des langues existait dans les plu anciens souvenirs des Chaldéens et il faisait aussi parti des traditions nationales de l'Arménie, où il était venu des nations civilisées du bassin de l'Euphrate et du Tigre. Bérose le rapporte sous une forme presque sem blable à celle de la Bible, que l'on trouvera plus loin dans le chapitre des Babyloniens.

II. — Pour les Chaldéens la tradition, si elle demeura immuable, ne s'appliqua pas toujours au même lieu. Il résulte d'une précieuse glose introduite dans le texte du prophète Isaïe [1] par la version des Septante, qu'une version du récit plaçait la Tour des langues dans la ville de Chalanné, la même qu'Our, la plus antique cité de la Chaldée méridionale ; c'était un souvenir des âges reculés où la civilisation du bassin de

1. IX, 10.

l'Euphrate et du Tigre avait eu pour foyer principal les provinces les plus voisines du golfe Persique.

Mais la tradition la plus généralement admise chez les Chaldéens, d'accord avec la Bible, mettait la fameuse tour dans le voisinage immédiat de Babylone. Elle la reconnaissait dans la grande pyramide à sept étages de Borsippa. On a retrouvé et traduit il y a quelques années une inscription du roi Nabuchodonosor, qui se vante de l'avoir réparée et achevée en l'honneur d'un de ses dieux. Il l'appelle « la tour à sept » étages, la maison éternelle, le temple des sept lu» mières de la terre (les sept planètes), auquel se rat» tache le plus ancien souvenir de Borsippa, que le » premier roi a bâtie, mais sans pouvoir en achever le » faîte. » Nabuchodonosor ajoute : « *Les hommes l'a» vaient abandonnée depuis les jours du déluge, proférant » leurs paroles en désordre.* Le tremblement de terre et » le tonnerre avaient ébranlé la brique crue, avaient » fendu la brique cuite des revêtements; la brique crue » des massifs s'était éboulée en formant des collines. » La découverte de cette inscription permet de reconnaître les débris, encore gigantesques, du monument regardé du temps de Nabuchodonosor comme la tour de Babel, parmi les ruines qui s'élèvent autour de l'emplacement de l'antique Babylone. C'est celle que les habitants du pays appellent actuellement Birs-Nimroud, « la tour de Nemrod, » et qui se dresse au milieu de la plaine comme une montagne. La description que Nabuchodonosor donne de l'état où il l'avait trouvée lorsqu'il la répara convient parfaitement à son état présent. Ce n'est plus qu'un amas prodigieux et informe de briques simplement séchées au soleil, qui se sont éboulées en formant des collines.

III. — Le déchiffrement des inscriptions cunéi-

formes, en nous faisant connaître la forme originale du nom de Babel, lui assigne une tout autre étymologie que celle qui semblerait ressortir du texte biblique ; c'est *Bab-ilou*, « la porte du dieu Ilou. » L'étymologie *babel*, « confusion, » est donc le résultat d'une allitération inspirée par les récits qui s'attachaient à ce lieu. Mais en revanche la connaissance de la langue assyrienne nous a révélé que le nom de Borsippa signifiait dans cet idiome « la tour des langues. » Babylone est souvent désignée dans les textes cunéiformes par un nom symbolique, composé d'idéogrammes qui signifient « la ville de la racine des langues, » Borsippa par un autre dont le sens est « la ville de la dispersion des » tribus. » Ce sont comme autant de médailles de la vieille tradition relative aux plaines de Sennaar.

CHAPITRE III

VESTIGES MATÉRIELS DE L'HUMANITÉ PRIMITIVE

Sources principales : Boucher de Perthes, *Antiquités celtiques et antédiluviennes*. Paris, 1849-1864, 3 vol. — Garrigou, *l'Homme fossile* Paris, 1868. — Lyell, *l'Ancienneté de l'homme prouvée par la géologie*, trad. franç. Paris, 1864. — Ed. Lartet et H. Christy, *Reliquiæ Aquitanicæ*, Paris, 1865-1868. — G. de Mortillet, *Matériaux pour l'histoire positive et philosophique de l'homme*. Paris, 1864-1868. — J. Lubbock, *l'Homme avant l'histoire*, trad. franç. Paris, 1866. — Paul Gervais, *Zoologie et paléontologie générales*, 1re série. Paris, 1868. — Bulletin de la Société anthropologique de Paris. — Reusch, *la Bible et la nature*, trad. franç. Paris, 1867. — Saintes, *l'Homme, sa haute antiquité, son origine et le problème de l'unité de sa race*. Neufchâtel, 1867.

§ 1. — Restes de l'époque archéolithique.

I. — Nous avons écouté jusqu'à présent la grande voix de l'humanité racontant, dans la tradition sacrée et dans la tradition profane, les souvenirs qu'elle avait gardés de ses premiers âges. Il nous faut maintenant aborder un tout autre ordre d'informations pour essayer de compléter les renseignements que l'on peut grouper dans l'état actuel sur l'existence primitive de l'homme. Ce sont désormais les pierres qui vont parler. Nous demanderons aux couches constitutives de notre sol les secrets qu'elles cachent dans leur sein ; nous examinerons soigneusement les vestiges matériels qu'a laissés le passage des populations antérieures à toute histoire. Et nous pourrons ainsi placer à côté des faits généraux transmis par la tradition de nombreux détails sur la vie

des premiers hommes, ainsi que sur les phases successives de leurs progrès matériels.

Il s'agit là d'une science toute nouvelle, qui n'a pas encore vingt ans d'existence et qu'on a appelée l'archéologie préhistorique. Comme toutes les sciences qui en sont encore à leurs débuts, elle est très-orgueilleuse ; elle prétend, du moins dans la bouche d'une partie de ses adeptes, bouleverser la tradition, en réduire à néant l'autorité et expliquer à elle seule tout le problème de nos origines. Ce sont là des prétentions bien hardies et qui ne se réaliseront jamais. Sans viser si haut, la science nouvelle, dans les vraies limites de ce qui lui est possible, a déjà un rôle assez considérable et assez brillant à remplir pour pouvoir s'en contenter. Combler avec certitude les énormes lacunes de la tradition, en éclaircir les données obscures au moyen de faits positifs, scientifiquement constatés ; c'est là ce qu'elle doit faire un jour et ce qu'elle a déjà fait en partie. L'archéologie préhistorique, au reste, n'est encore qu'imparfaitement constituée ; elle présente de grandes lacunes, des problèmes jusqu'à présent dépourvus de solution. L'esprit de système s'y est trop souvent donné carrière, et bien des savants se sont hâtés d'y échafauder des théories avant d'avoir mené assez loin les observations. Enfin tous les faits de cette science ne sont pas établis d'une manière parfaitement certaine.

Mais malgré ces imperfections, inévitables dans une étude commencée depuis si peu d'années, la science des vestiges archéologiques de l'humanité primitive a pris rang parmi les sciences positives. Elle a rassemblé déjà un très-grand nombre de faits absolument certains dont la synthèse commence à se dessiner. Ses recherches ont fait réapparaître les scènes de la vie rude et sauvage des premiers hommes, et de ses succès jusqu'à présent on peut augurer ceux qui suivront. Il est dé-

sormais impossible de faire un livre dans le genre de celui que nous avons entrepris et de le mettre à la hauteur de l'état des connaissances, sans y donner une place aux résultats de cette étude. Comme de raison, les faits indubitablement constatés doivent seuls être insérés dans un résumé tel que le nôtre. Aussi avons-nous fait avec le plus grand soin le départ des choses certaines et des choses encore douteuses.

Malheureusement les recherches de l'archéologie préhistorique n'ont pas pu être poussées encore dans toutes les parties du globe. Elles ont eu jusqu'à présent pour théâtre principal l'Europe occidentale, et en particulier la France et l'Angleterre. Ceci nous met loin des lieux où l'espèce humaine dut faire son apparition, où vécut le couple de nos premiers pères. C'est en cela que la science présente une de ses plus regrettables lacunes, qui sera sans doute un jour comblée. Mais, comme on va le voir, les faits mêmes constatés en Europe, bien que ne pouvant pas être regardés comme absolument primordiaux, ont un intérêt de premier ordre qui ne permettait pas de les passer ici sous silence.

II. — Pour trouver les plus anciens vestiges de l'existence et de l'industrie de l'homme dans notre Europe occidentale, il faut remonter à la période que les géologues ont appelée *quaternaire*, période qui a immédiatement précédé le début de l'époque géologique présente. La forme des continents se rapprochait dès lors beaucoup de celle que nous leur voyons aujourd'hui. L'Amérique n'a pas changé depuis lors. En Afrique l'Océan couvrait entièrement les vastes plaines qui constituent le désert du Sahara, où tout révèle un fond de mer récemment desséché — *récemment* étant, comme de juste, entendu dans le sens que lui assignent les géologues, pour qui, en comparaison des périodes

de formation de la terre, des faits bien antérieurs à l'histoire sont déjà modernes. Le massif montueux du Maroc, de l'Algérie et de Tunis formait une longue presqu'île, dirigée d'est en ouest, qui se reliait à l'Espagne, le détroit de Gibraltar n'existant pas encore. Un continent, enfoncé depuis sous la mer en même temps que le Sahara se soulevait et dont la légende de l'Atlantide conserve un vague souvenir, a laissé pour derniers débris et comme indications de son étendue d'alors les Canaries et les Açores. La Sicile tenait à l'extrémité de l'Italie, les Iles Britanniques au nord de la France. Dans le nord de l'Asie, une vaste mer méditerranée, que des révolutions postérieures du sol ont fait disparaître, remplissait tout le bassin de la Caspienne et du lac d'Aral, couvrait une grande partie des steppes situées entre l'Oural et le Volga, ainsi que le pays des Kalmouks, baignant au sud le pied du Caucase. Les limites orientales en sont incertaines; mais, d'après les observations des voyageurs et les indices tirés des annales de la Chine, elle paraît avoir rempli le désert de Gobi, au nord du Thibet.

Les conditions de climat, et par suite la faune et la flore, étaient alors tout autres qu'elles ne l'ont été dans le cours des temps pleinement historiques. Après avoir subi une chaleur moyenne plus élevée que celle dont nous jouissons aujourd'hui, nos continents éprouvèrent vers ce temps un très-considérable abaissement de température, qui amena la période nommée *glaciaire* par les géologues. Le changement dut être subit, et ce n'est pas ici le lieu d'en rechercher les causes, encore imparfaitement expliquées. L'Europe méridionale, jusqu'à la latitude de la Sicile, offrait alors à peu près le même aspect qu'aujourd'hui la Sibérie. D'immenses glaciers couvraient en entier l'Irlande, l'Écosse et la Scandinavie ; ceux des Alpes s'avançaient jusque dans

les plaines du Piémont et de la Lombardie, dont une partie restait encore sous les eaux. Le glacier du Rhône venait rejoindre le Jura. Toutes les vallées des Carpathes, des Balkans, des Pyrénées, des Apennins, étaient encombrées de glaces. Ces conditions de climat étaient les mêmes pour tout l'hémisphère boréal, dont une partie notable venait d'émerger du sein des eaux, par suite d'un mouvement de bascule qui avait au contraire, couvert de vastes étendues de territoire dans l'hémisphère austral. On a retrouvé en Amérique les indications laissées par des glaciers non moins énormes que ceux de l'Europe. L'Asie porte aussi leurs traces jusque sous une latitude presque tropicale, car on voit très-bien qu'un grand glacier embrassait le cours supérieur du Tigre et de l'Euphrate et descendait sur l'Assyrie.

Ce n'est qu'un peu plus tard, quand il se fut opéré un retour à un climat moins rigoureux, que la végétation put être assez abondante pour nourrir les nombreux animaux qui caractérisent la fin de cette période de froid excessif. C'est alors que se répandirent sur les terres, en partie débarrassées de la neige et des glaces, les mammouths ou éléphants à crinière, les rhinocéros à narines cloisonnées, à qui leur épaisse fourrure permettait de vivre sous une température très-rigoureuse et qui descendirent au Sud jusque dans la Castille et la Grèce, les aurochs, les bœufs sauvages, les cerfs, tous d'une taille plus élevée que leurs congénères actuels, qui se mêlaient au gigantesque ours des cavernes, aux hyènes et à d'énormes carnassiers de race féline supérieurs en taille et en force au tigre et au lion. A cette époque l'hippopotame et le castor habitaient nos fleuves. Les marmottes, les bouquetins, les chamois, maintenant relégués sur la cime des Alpes et des Pyrénées, habitaient les plaines basses de la Méditerranée. Le bœuf musqué, que l'on ne trouve plus que par delà le

60° parallèle dans l'Amérique septentrionale, errait dans les campagnes du Périgord. Le renne, plus arctique encore, abondait sous la même latitude.

Ce qui marquait surtout d'un cachet tout particulier cette époque, immédiatement postérieure à la période glaciaire, c'était l'extraordinaire humidité du climat, à laquelle contribuait pour beaucoup sans doute la fonte des grands glaciers, et l'abondance presque inimaginable des eaux répandues à la surface des continents de l'hémisphère boréal. Presque toutes les hautes vallées étaient occupées par des lacs, qui se sont successivement desséchés en rompant leurs barrages naturels. Les fleuves étaient énormes et occupaient presque toute la largeur des vallées où coulent aujourd'hui leurs successeurs, car ces vallées ne sont pour la plupart que leurs anciens lits, profondément creusés par le passage de pareilles masses d'eau. Pour reconstituer la Somme, le Rhin, le Rhône de cet âge, c'est à 100 mètres pour le premier de ces fleuves, à plus de 60 pour le second, à 50 au moins pour le dernier, qu'il faut relever le niveau présenté par eux actuellement.

III. — Tel était l'aspect de nos contrées, telles étaient les conditions rigoureuses que leur climat et leur faune encore monstrueuse faisaient à l'existence, lorsque l'homme y fit sa première apparition. Les ossements des animaux que nous venons d'énumérer se trouvent associés aux silex taillés et à quelques autres objets en pierre dénotant le travail le plus grossier et l'état social le plus rudimentaire dans les sables et les graviers fluviatiles du comté de Suffolk et du Bedfordshire, dans les dépôts de transport des vallées de la Somme et de l'Oise, dans les sablières du Champ de Mars à Paris. De cet âge également paraissent être celles des cavernes ossifères des Pyrénées qui sont si-

tuées à une hauteur de 250 à 150 mètres au-dessus du niveau des vallées d'aujourd'hui, et certaines des grottes du Périgord, celle de Moustier, par exemple, dont les silex travaillés sont pareils à ceux que l'on recueille à Saint-Acheul et à Abbeville.

Les armes et les ustensiles de cet âge primitif sont pour la plupart des haches lancéolées, taillées à grands éclats. On reconnaît aisément que ces silex, couverts d'une patine blanchâtre qui révèle leur excessive antiquité, étaient destinés à trancher, à fendre et à percer. Quand les pointes sont aiguës, elles ont été obtenues par des cassures à plus petits éclats. Quelques-unes de ces pierres figurent de véritables grattoirs, qui servaient sans doute à racler intérieurement les peaux dont se couvraient les sauvages du premier âge *de la pierre* pour se défendre contre le froid.

On peut, du reste, se faire une idée assez exacte de ce qu'était leur vie. La culture de la terre et l'élève des animaux domestiques leur étaient inconnues; ils erraient dans les forêts et s'abritaient dans les cavernes naturelles des montagnes. Ceux qui habitaient les bords de la mer se nourrissaient de poissons harponnés au milieu des rochers et de coquillages ; les peuplades de l'intérieur vivaient de la chair des animaux qu'elles frappaient avec leurs armes de pierre. Les accumulations d'ossements d'animaux observées dans les grottes en sont la preuve, et certains de ces os portent encore la trace de l'instrument qui en a détaché les chairs. Mais les hommes de cette époque ne se bornaient pas à dévorer les parties charnues de la dépouille des ruminants, des solipèdes, des pachydermes, des carnassiers même, ils étaient très-friands de la moelle, ainsi que l'indique le mode presque constant de fracture des os longs. C'est un goût que l'on a observé chez la plupart des barbares.

Les hommes dont on retrouve la trace dans les dépôts quaternaires étaient donc des sauvages aussi peu avancés que le sont aujourd'hui ceux des îles Andaman ou de la Nouvelle-Calédonie. Leur vie était profondément misérable; mais c'étaient déjà bien des hommes; même dans leur état d'abjection, l'étincelle divine existait chez eux. Déjà l'homme était en possession du feu, cette invention primordiale et prodigieuse qui établit un abîme entre lui et les animaux les plus élevés. Ne l'oublions pas, d'ailleurs, les inventions les plus rudimentaires sont celles qui ont réclamé le plus grand effort d'intelligence, car elles ont été les premières et rien ne les avait précédées. Au début de l'humanité il a fallu plus de génie encore pour arriver à tailler dans le silex les haches grossières que nous restituent les sables des alluvions fluviales qu'il n'en faut aujourd'hui pour combiner les plus savantes et les plus ingénieuses machines.

Si l'on contemple d'ailleurs en même temps dans les salles de nos musées ces seules armes de l'humanité primitive et les squelettes des animaux formidables au milieu desquels il lui fallait vivre, on comprend qu'il a fallu à l'homme, si faible et si mal armé, déployer toutes les ressources de l'intelligence qu'il avait reçue du Créateur pour ne pas être rapidement anéanti dans de telles conditions. L'imagination peut maintenant se représenter avec exactitude les luttes terribles des premiers hommes contre les monstres encore subsistants des créations aujourd'hui disparues. A chaque instant il leur fallait disputer des cavernes à ces carnassiers plus grands et plus redoutables que ceux de notre âge, ours, hyènes et tigres. Souvent, surpris par ces fauves redoutables, ils en devenaient la proie. Ils parvenaient cependant, à force de ruse et d'adresse, à vaincre ces grands carnassiers devant lesquels ils étaient si faibles

et si impuissants, et ceux-ci peu à peu reculaient devant l'homme. Les sauvages de la période quaternaire avaient aussi creuser des fosses qui leur servaient de piéges pour capturer les éléphants et les rhinocéros, et la viande de ces colosses du règne animal entrait pour une part importante dans leur alimentation.

IV. — Un second âge du développement de l'humanité s'annonce par un progrès dans le travail des instruments de pierre; mais des caractères zoologiques tranchés ne le distinguent pas du premier. Les débris datant de cette époque se trouvent surtout dans les cavernes, dans celles du pied des Pyrénées et dans celles du Périgord, dont les fouilles ont fourni par milliers à l'étude de la science les vestiges d'une humanité sauvage encore, mais un peu plus avancée que celle qui vivait lors de la formation des dépôts des vallées de la Somme et de l'Oise. Pendant cet âge les grands carnassiers paraissent avoir disparu, ce qui explique l'énorme multiplication des herbivores. Les mammouths et les rhinocéros existent encore, mais tendent graduellement à s'éteindre; le renne abonde dans le midi de la France où il forme de grands troupeaux errant dans les pâturages des forêts.

L'homme de cette seconde époque emploie à la fois pour son usage les os, les cornes des animaux, et la pierre, qu'il façonne avec plus d'adresse. Tous les objets enfouis dans grottes du Périgord et de l'Angoumois annoncent chez notre espèce de notables progrès dans la fabrication des engins et des ustensiles. Les flèches sont barbelées; certains silex sont ébréchés de manière à former de petites scies; on rencontre des ornements de pure parure exécutés avec des dents et des cailloux. On a extrait de plusieurs grottes des phalanges de ruminants creusées et percées d'un trou, visiblement des-

tinées à servir de sifflet, car ces pièces en rendent encore aujourd'hui le son. Mais l'homme qui menait dans ces cavernes la vie de troglodyte ne maniait pas seulement la taille avec habileté; il réussissait, avec ses outils de pierre, à ciseler et à fouiller l'ivoire et le bois de renne, ainsi que l'établissent de nombreux spécimens. Enfin, chose plus remarquable, il avait déjà l'instinct du dessin, et il figurait sur le schiste, l'ivoire ou la corne, avec la pointe d'un silex, l'image des animaux dont il était entouré.

Les espèces qu'on a le plus souvent tenté de reproduire dans ces essais d'un art préhistorique — on pourrait presque dire antédiluvien — sont le bouquetin et le renne, soit isolé, soit en troupe. Une plaque de schiste nous offre une excellente représentation de l'ours des cavernes. Mais de tous ces dessins à la pointe le plus surprenant, sans contredit, est celui qui a été découvert dans la grotte de la Madeleine (commune de Turzac, arrondissement de Sarlat); c'est une lame d'ivoire fossile où a été figurée, par une main fort inexpérimentée et qui s'y est reprise à plusieurs fois, l'image nettement caractérisée du mammouth, avec la longue crinière qui le distinguait de tous les éléphants actuellement vivants.

La plupart des représentations ainsi tracées par les hommes contemporains de l'énorme multiplication du renne dans nos contrées, sont extrêmement grossières. Mais il en est d'autres qui sont de l'art véritable. Jamais on n'eût cru pouvoir attendre, dans ces œuvres de purs sauvages, une telle hardiesse et une telle sûreté de dessin, une si fière tournure, une imitation si vraie de la nature vivante, une telle propriété dans la reproduction des attributs propres à chaque espèce animale. Ainsi l'art a précédé les premiers développements de la civilisation matérielle. Dès cet âge primitif, alors

qu'il n'était point encore sorti de l'état le plus sauvage, déjà l'homme se montrait artiste et avait le sentiment du beau. Cette faculté sublime que Dieu avait déposée en lui en « le faisant à son image, » s'était éveillée l'une des premières, avant qu'il eût encore senti le besoin d'améliorer les dures conditions de sa vie. Il avait aussi dès lors des croyances religieuses, car l'attitude repliée qu'affectent les squelettes dans les grottes sépulcrales de ces temps primitifs, comme celle d'Aurignac, dénote incontestablement certains rites funéraires dont l'origine se lie nécessairement à des idées sur l'autre vie. Dès les premiers jours de son apparition dans le monde, l'homme a porté la tête haute et regardé le ciel :

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri.

V. — Nous n'avons jusqu'à présent parlé que des faits constatés en France, car c'est chez nous seulement que l'étude des vestiges de l'humanité antérieurs au début de la période géologique actuelle a pu être faite d'une manière complète, c'est chez nous que les observations ont été les plus nombreuses et les plus probantes. On a trouvé déjà des stations de *l'âge du renne* dans plus de trente de nos départements. On en a découvert aussi dans la Belgique, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie et la Grèce, en moins grand nombre, il est vrai, mais assez pour constater que dans ces contrées l'homme s'est montré vers le même temps que dans notre pays et y a vécu d'abord dans les mêmes conditions. L'Europe n'est pas, du reste, la seule partie du monde où l'on ait reconnu l'extrême antiquité de la présence de l'homme, sa coexistence avec les races des mammifères éteintes et son ignorance originelle de l'emploi des métaux. M. Louis Lartet a signalé dans le

Liban, tout auprès de Beyrouth, des grottes ossifères où des silex taillés sont mêlés à des débris d'os de ruminants. Dans l'Inde, les dépôts quaternaires du pied de l'Himalaya fournissent à leurs explorateurs des haches du même type que celles de la vallée de la Somme. On en a également rencontré en Amérique. Un naturaliste français, M. Marcou, a découvert dans les États du Mississipi, de Missouri et de Kentucky, des ossements humains, des pointes de flèches et des haches en pierre, engagés dans des couches inférieures à celles qui renferment les restes des mastodontes, des mégathériums, des mégalonyx, des hipparions et d'autres animaux qui ont disparu de la faune présente. Ainsi l'espèce humaine s'était déjà répandue sur la plus grande partie de la surface du globe pendant la période géologique quaternaire.

On réunit assez généralement en un même groupe les deux âges successifs des grands carnassiers et du renne, qui tous les deux appartiennent à cette période géologique et ont en commun la coexistence de l'homme avec des espèces animales aujourd'hui disparues dans des conditions de climat autres que celles du temps actuel, et on désigne la réunion de ces deux âges sous le nom d'*époque archéolithique*, expression tirée du grec, qui caractérise l'époque ainsi nommée comme la plus ancienne parmi celles où l'homme, ne connaissant pas encore l'art de fondre les métaux, employait exclusivement la pierre taillée par éclats à faire ses armes et ses outils.

§ 2. — Restes de l'époque néolithique.

I. — Le troisième âge du progrès graduel de l'homme est marqué par l'apparition de la pierre polie, car il

est à noter que dans l'époque précédente, quelque habileté que révèle déjà le travail de la pierre et de l'os, on n'a encore aperçu aucun spécimen d'arme ou d'outil quelconque en pierre portant des traces de polissage. Ce ne sont plus les alluvions quaternaires et les cavernes qui fournissent les pierres polies, les haches en silex, en serpentine, en néphrite, en obsidienne de cet âge; on les trouve dans les tourbières, dans des amoncellements sans doute fort anciens, mais qui s'élèvent sur le sol actuel, dans des sépultures d'une très-haute antiquité, mais postérieures au début de notre période géologique, dans certains camps retranchés qui furent plus tard occupés par les Romains. On en a recueilli par milliers presque partout en France, en Belgique, en Suisse, en Angleterre, en Italie, en Grèce, en Espagne, en Allemagne et en Scandinavie.

Il ne faudrait pas croire, du reste, qu'un changement brusque et subit sépare l'âge du renne de l'âge de la pierre polie. On passe de l'un à l'autre par des gradations successives, qui prouvent que la nouvelle période du développement de l'industrie humaine a été le résultat d'un progrès lent et continu. La géologie moderne a également reconnu — fait exactement parallèle — que la transition de la période quaternaire à la période présente n'avait pas été brusque et violente, mais graduelle. Elle fut le résultat d'une série de phénomènes successifs et locaux qui achevèrent de donner aux continents la forme qu'ils ont maintenant et changèrent peu à peu le climat, ce qui amena forcément la disparition ou la retraite vers d'autres latitudes de certaines espèces animales.

II. — Les haches de l'époque de la pierre polie diffèrent de celles de l'époque archéolithique en ce que celles-ci fendaient ou perçaient par leur petite extré-

mité, tandis que celles de l'âge nouveau ont le tranchant à l'extrémité la plus large. Certaines haches de cette époque étaient emmanchées dans la corne de cerf ou le bois, tandis que d'autres semblent avoir été tenues directement à la main et avoir servi de couteau ou de scie pour l'os, la corne et le bois. A cela près, la nature des armes et des ustensiles est la même aux deux âges, avec la seule différence de l'habileté et de la perfection du travail : ce sont des haches, des couteaux, des pointes de flèches barbelées, des grattoirs, des alènes, des pierres de fronde, des disques, des poteries grossières, des grains de colliers en coquillages ou en terre qui déjà se montrent à l'époque précédente. Bien qu'on donne souvent le nom d'*âge de la pierre polie* à la troisième phase de la période préhistorique, il ne faudrait pas s'imaginer que ce soit toujours le poli de la matière qui la caractérise; le fini, la perfection de l'exécution, peuvent aussi faire juger que des armes et des ustensiles non polis s'y rapportent. Aussi vaut-il mieux se servir de l'expression d'époque *néolithique*, qui dénote seulement le caractère relativement plus récent de ce nouvel âge de l'emploi exclusif des instruments de pierre.

On a observé sur divers points de l'Europe les vestiges incontestables d'ateliers où les instruments de pierre de cette époque étaient préparés, et dont l'emplacement est décelé par les nombreuses pièces inachevées qui s'y trouvent réunies à côté d'armes de la même matière amenées à leur dernier degré de perfection. Les silex paraissent ordinairement avoir été taillés dans la carrière même et portés ailleurs pour être polis. Il y avait donc, dès cet âge, des centres industriels, des lieux spéciaux de fabrication ; par suite, il y avait aussi commerce. Les peuplades qui fabriquaient sur une grande échelle les armes et les ustensiles de pierre ne

devaient pas vivre dans un état d'isolement complet, où elles n'auraient su que faire des produits de leur travail. Elles les portaient chez les peuplades qui n'avaient pas chez elles des matériaux aussi propices à cette fabrication, et les échangeaient contre d'autres productions du sol de ces dernières. C'est ainsi que le besoin établissait peu à peu les diverses relations de la vie sociale. On a trouvé en Bretagne des haches en fibrolithe, matière qui ne se rencontre en France que dans l'Auvergne et les environs de Lyon. A l'île d'Elbe, où l'on a recueilli un grand nombre d'instruments en pierre taillée, dont l'usage est certainement antérieur aux premières exploitations des mines de fer, ouvertes par les Étrusques, la plupart de ces armes primitives sont faites d'un silex qui ne se rencontre pas dans le sol, et a été, par conséquent, apporté par mer.

Les débris d'animaux que l'on trouve avec les objets de travail humain appartenant à l'âge néolithique, se joignent aux indications fournies par les gisements pour démontrer que celui-ci n'appartient plus à l'époque quaternaire, mais à notre époque géologique, et se trouve ainsi placé sur le seuil des temps historiques. Les grands carnassiers et les grands pachydermes, comme l'éléphant et le rhinocéros, n'existaient plus alors. L'urus (*bos primigenius*), qui vivait encore au commencement des siècles historiques, est le seul animal de cet âge qui n'appartienne plus à la faune contemporaine. Les ossements qui se rencontrent avec les ustensiles de pierre polie sont ceux du cheval, du cerf, du mouton, de la chèvre, du chamois, du sanglier, du loup, du chien, du renard, du blaireau, du lièvre. Le renne ne se montre plus dans nos contrées. En revanche, on commence à trouver les animaux domestiques, qui manquent absolument dans les cavernes du

Périgord. Évidemment, le climat de nos pays était devenu dès lors ce qu'il est aujourd'hui.

III. — Tout le monde a vu, en France ou en Angleterre, au moins quelqu'un de ces étranges monuments en pierres énormes non taillées, connus sous le nom de *dolmens* et d'*allées couvertes*, que l'on a regardés longtemps comme des autels et des sanctuaires druidiques. L'exploration soigneuse de ces monuments y a fait reconnaître des tombeaux, que recouvrait presque toujours à l'origine un tertre sous lequel la construction en pierres brutes était dissimulée. La plupart de ces tombes étaient violées depuis des siècles : mais dans le petit nombre de celles que les fouilles de nos jours ont retrouvées intactes, on a pu se convaincre de l'absence presque constante de tout objet de métal. On n'y découvre, avec les os et les cendres des morts, que des instruments et des armes en silex, en quartz, en jade, en serpentine, et des poteries. Cependant il en est quelques-uns d'où l'on a tiré des objets de bronze, ce qui montre que l'usage de ces monuments se continua dans notre pays jusqu'à l'époque où l'on commença à travailler les métaux.

Tous les indices concordent à prouver que les dolmens et les allées couvertes de la France sont les sépultures d'une race différente de celle des Celtes, qui occupait antérieurement le sol de la Gaule et que les Celtes anéantirent ou plutôt subjuguèrent en s'amalgamant avec elle. On a fait déjà bien des conjectures pour déterminer à quel rameau de l'humanité appartenait cette race ; mais toutes jusqu'à présent ont été prématurées et sans fondement assez solide.

Ce n'est, du reste, pas seulement en France et en Angleterre que l'on rencontre les monuments de ce genre : on en a observé en Syrie, en Algérie et jusque

dans l'Hindoustan. Les haches et les couteaux en silex, en obsidienne, en quartz compacte, extraits des tombelles de l'Attique, de la Béotie, de l'Achaïe, des Cyclades, sont identiques aux armes pareilles qu'on recueille sur notre sol ; celles qui ont été colligées dans les diverses provinces de la Russie rentrent aussi exactement dans les mêmes types. La Scandinavie a ses dolmens, ses tertres funéraires, qui offrent avec ceux de la France une saisissante analogie. Les corps qu'ils renfermaient avaient été également déposés dans la tombe sans être brûlés ; le bronze s'y montre encore plus rarement que sous nos dolmens. Les objets en pierre et en os provenant de ces tombeaux affectent les formes les plus variées et sont d'une exécution particulièrement délicate. Mais une notable portion des collections danoises provient, non des dolmens, mais des tourbières, où on trouve ces objets dans les couches les plus inférieures avec des troncs de pins en partie décomposés, fait d'une haute importance pour établir l'antiquité à laquelle remontent les instruments de l'époque néolithique, car cette essence forestière a disparu du Danemark depuis des siècles ; elle a été remplacée par le chêne, puis par le hêtre. Deux circonstances expliquent, du reste, le degré de perfection toute particulière que le travail de la pierre atteignit en Scandinavie ; d'abord la période de l'emploi exclusif des instruments de pierre s'y prolongea plus tard que dans aucun autre pays de l'Europe, et par conséquent cette forme de l'industrie humaine eut le temps, plus que partout ailleurs, d'y perfectionner ses procédés ; puis le silex y est d'une qualité supérieure et s'y prête à la taille mieux que dans notre pays.

IV. — Ce sont encore les contrées scandinaves qui ont livré à l'étude de la science d'autres bien curieux

dépôts de la même phase de l'histoire de l'homme. Les côtes du Danemark et de la Scanie offrent, de distance en distance, des amas considérables de coquilles d'huîtres et d'autres mollusques comestibles. Ces dépôts n'ont pas été apportés par les flots : se sont des accumulations manifestes de débris de repas, d'où le nom de *kjækkenmœddinger*, ou « rebuts de cuisine, » sous lequel ils sont connus dans le pays. Ils s'étendent souvent sur des longueurs de plusieurs centaines de mètres, avec une épaisseur qui atteint quelquefois jusqu'à près de dix pieds. On n'a jamais rencontré dans ces amas aucun objet de métal, mais au contraire de nombreux silex taillés, des morceaux d'os et de corne travaillés, des poteries grossières et faites à la main. L'imperfection du travail dans les objets qui en proviennent rappelle la période des cavernes, le second âge de l'époque archéolithique. Mais le style des armes et des ustensiles ne saurait être le seul critérium pour juger de la date d'un dépôt de ce genre. Il faut avant tout prendre en sérieuse considération la faune qui s'y révèle. Or on n'a rencontré dans les *kjækkenmœddinger* aucun débris d'espèces caractéristiques d'un autre âge géologique; sauf le lynx et l'urus, qui n'ont disparu que depuis l'époque historique, il ne s'y est trouvé aucun ossement d'animaux qui aient cessé d'habiter ces climats ; on y a même trouvé des indices de l'existence du porc et du chien à l'état d'animaux domestiques. Les *kjækkenmœddinger* se placent donc, dans l'ordre chronologique, à côté des plus anciens dolmens. Si l'industrie s'y montre encore aussi rudimentaire, c'est seulement parce que les tribus qui ont abandonné sur les bords de la mer du Nord les débris de leurs grossiers festins étaient demeurées en arrière de leurs voisins, placés dans de meilleures conditions et déjà notablement plus avancés dans la voie de la civilisation.

Des dépôts analogues aux *kjækkenmæddinger* ont été signalés dans les derniers temps en d'autres contrées. On en connaît dans le Cornouailles, sur la côte nord de l'Ecosse, aux Orcades, et bien loin de là, sur les rivages de la Provence. Les *terramare* des bords du Pô, amas contenant des cendres, du charbon, du silex et des os travaillés, des ossements d'animaux dont la chair paraît avoir été mangée, des tessons de poterie et d'autres restes de la vie des premiers âges, offrent également une grande analogie avec les dépôts du Danemark et de la Scanie, et appartiennent bien évidemment à la même *période* du développement de l'humanité.

V. — Mais les restes les plus intéressants de l'âge néolithique, ceux qui révèlent l'état de société le plus avancé et marquent la dernière phase de progrès des populations de l'Europe occidentale avant l'introduction de l'usage des métaux, sont les palafittes ou villages lacustres.

En 1853, la baisse extraordinaire des eaux du lac de Zurich permit d'observer des vestiges d'habitations sur pilotis qui paraissaient remonter à une très-haute antiquité. M. F. Keller ayant appelé l'attention sur cette découverte, on se mit à explorer d'autres lacs pour rechercher s'ils ne contenaient pas de semblables restes. Les investigations, auxquelles demeure attaché le nom de M. Troyon, furent couronnées d'un plein succès. Non-seulement un grand nombre de lacs de la Suisse recélaient des palafittes, mais on en découvrit également dans les lacs de la Savoie, du Dauphiné, de l'Italie septentrionale et même de la Grèce. Les habitations des villages lacustres étaient voisines du rivage, construites sur une vaste plate-forme, que composaient plusieurs couches croisées de troncs d'arbres et de perches reliées par un entrelacement de branches et cimen-

tées par de l'argile, et que supportaient des pieux plantés au milieu des eaux. Hérodote décrit très-exactement des habitations de ce genre qui subsistaient encore de son temps sur les lacs de la Macédoine. Les voyageurs modernes ont encore trouvé des villages entiers construits de la même manière dans la Nouvelle-Guinée.

L'usage d'établir ainsi les demeures sur pilotis au milieu de l'eau, se continua dans l'Helvétie et les contrées voisines pendant bien des siècles, car les objets qui ont été retirés des palafittes appartiennent à des âges très-différents. Tandis que dans les moins anciens on a recueilli des ustensiles en bronze et même en fer, métal dont l'usage détermine encore une période nouvelle dans la marche des inventions humaines, dans d'autres, et c'était le plus grand nombre, on n'a découvert que des armes et des outils de pierre polie ou d'os. La forme et la nature du travail de ceux-ci se rapprochent beaucoup des objets fournis par les dolmens et les tourbières de la France, de la Grande-Bretagne, de la Belgique et de la Scandinavie ; seulement la variété des instruments y est plus grande. Les animaux dont la drague a ramené les ossements du milieu des palafittes sont ceux-là mêmes qui vivent encore aujourd'hui dans les montagnes de la Suisse : l'ours brun, le blaireau, la fouine, la loutre, le loup, le chien, le renard, le chat sauvage, le castor, le sanglier, le porc, la chèvre, le mouton. Seuls, l'élan, l'urus et l'aurochs manquent à la faune actuelle du pays ; mais on sait, par des témoignages formels, qu'ils y habitaient encore au commencement de l'ère chrétienne.

Ainsi les villages lacustres caractérisent nettement dans notre Europe occidentale la fin de l'âge néolithique, et les populations qui les avaient établis continuèrent même à les habiter dans les premiers temps où elles se servirent des métaux que leur avaient fait con-

autre des nations plus avancées. L'ensemble des objets que les savants de la Suisse ont retirés de leurs emplacements dénote, du reste, en bien des choses, même dans les plus anciens, une véritable civilisation. La poterie est encore façonnée à la main, mais affecte une grande variété de formes et un certain goût d'ornementation. Les plus grands de ces vases servaient à conserver les céréales pour l'hiver. On y a recueilli du froment, de l'orge, de l'avoine, des pois, des lentilles. Les habitants des villages lacustres s'adonnaient donc à l'agriculture, art absolument inconnu encore des hommes, dont les cavernes du Périgord nous ont conservé les vestiges. Ils élevaient des bestiaux ; ils connaissaient l'usage de la meule. Enfin, dans les palafittes de la plus haute date, on a rencontré des lambeaux d'étoffes qui prouvent que dès lors, au lieu de se contenter pour tout vêtement de peaux de bêtes, on savait tresser et tisser les fibres du lin.

§ 3. — Relation de temps entre ces deux époques.

I. — La succession chronologique des diverses périodes de l'âge d'emploi exclusif de la pierre, s'établit donc maintenant d'une manière positive et précise. Nous y retrouvons les trois premières étapes de la race humaine dans la voie de la civilisation, après lesquelles l'emploi du métal marque une évolution nouvelle, et d'une importance capitale. Non toutefois qu'il faille s'exagérer l'état d'avancement auquel correspond le début du travail des métaux. Les anciens nous représentent les Massagètes, qui étaient pourtant plongés dans un grand degré de barbarie, comme étant en possession d'instruments de métal ; et chez les tribus de race ougrienne, le travail des mines a certainement pris naissance dans un

état social peu avancé. On trouve dans l'Oural et l'Alta des traces d'anciennes exploitations qui pénètrent quelquefois la terre à plus de trente mètres de profondeur. Certaines populations nègres savent aussi travailler les métaux, et même fabriquer l'acier, sans que pour cela elles aient atteint la civilisation véritable. Cependant il est incontestable que le travail des métaux a été un des plus puissants agents de progrès, et c'est en effet précisément chez les populations les plus anciennement civilisées que nous voyons l'origine de cette invention remonter le plus haut.

Au reste, excepté dans la Bible, qui nomme un personnage humain et réel comme le premier qui pratiqua cet art, l'histoire de l'invention des métaux est entourée de fables chez tous les peuples de l'antiquité. L'invention paraissait si merveilleuse et si bienfaisante que l'imagination populaire y voyait un présent des dieux. Aussi presque toujours le prétendu inventeur que l'on cite n'est que la personnification mythologique du feu, qui est l'agent naturel de ce travail : tel est le Twachtri des Védas, l'Héphæstos des Grecs, le Vulcain des Latins. Le premier métal employé pour faire des armes et des ustensiles fut le cuivre, dont le minerai est le plus facile à réduire à l'état métallique, et on apprit bientôt à le rendre plus résistant par un alliage d'étain, qui constitue le bronze. L'emploi du fer, dont le travail est plus difficile, marqua un nouveau progrès dans l'invention.

II. — Tous les rameaux de l'humanité, sans exception, ont traversé les trois étapes de l'âge de la pierre, et partout on en découvre les traces. Mais de ce que chaque peuple et chaque pays offrent aux regards de l'observateur la même succession de trois âges répondant à trois moments du développement social, on se

tromperait grandement si l'on allait supposer que les différents peuples y sont parvenus dans le même temps. Il n'existe pas entre les trois phases successives, pour les diverses parties du globe, un synchronisme nécessaire ; l'âge de la pierre n'est pas une époque déterminée dans le temps, c'est un état du progrès humain, et la date en varie énormément de contrée à contrée. On a découvert des populations entières qui n'étaient pas encore sorties, à la fin du siècle dernier et même de nos jours, de l'âge de la pierre. Tel était le cas de la plupart des Polynésiens lorsque Cook explora l'océan Pacifique. Un voyageur français rencontrait encore en 1854, sur les bords du Rio-Colorado de la Californie, une tribu indienne qui ne se servait que d'armes et d'ustensiles en pierre et en bois. Les races qui habitaient le nord de l'Europe n'ont reçu la civilisation que bien après celles de la Grèce et de l'Italie ; les palafittes des lacs de la Suisse continuaient certainement à subsister, quand déjà Marseille et d'autres villes grecques étaient fondées sur le littoral de la Provence ; toutes les vraisemblances semblent indiquer que, lorsque les dolmens de l'âge de pierre commençaient à s'élever chez nous, les populations de l'Asie étaient déjà depuis des siècles en possession du bronze et du fer et de tous les secrets d'une civilisation matérielle extrêmement avancée. En effet, l'emploi des métaux remonte, en Égypte, en Chaldée, en Chine, à l'antiquité la plus reculée.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, la tradition biblique désigne un des fils du patriarche Lamech, Tubalcaïn, comme ayant le premier forgé le cuivre et le fer, donnée qui ferait remonter, pour certaines races, l'invention du travail des métaux à près de mille ans avant le déluge. L'usage ne s'en répandit sans doute d'abord que lentement, et resta longtemps concentré

comme un monopole exclusif entre les mains de quelques populations dont le progrès, par suite de causes de natures diverses, avait devancé celui des autres. Les Chalybes étaient déjà renommés pour les armes et instruments de fer et de bronze qu'ils fabriquaient dans leurs montagnes, quand certaines tribus nomades de l'Asie centrale en restaient encore aux engins de pierre.

Bien plus, on a découvert partout des preuves positives que l'invention du travail des métaux ne fit pas disparaître tout d'abord les armes et les instruments de pierre. Les objets de métal revenaient à un grand prix, et avant que l'usage ne s'en fût complétement généralisé, la majorité continua d'abord pendant un certain temps à préférer par économie les vieux ustensiles auxquelles elle était habituée. Chez la plupart des tribus à demi-sauvages qui travaillent le métal, comme celles des nègres, cette industrie est, dans l'intérieur même de la tribu, une sorte d'arcane que certaines familles se transmettent traditionnellement de père en fils sans le communiquer aux individus qui les entourent et leur demandent leurs produits. Tout donne lieu de penser qu'il dut en être de même pendant une longue suite de générations dans l'humanité primitive. Et par conséquent il put et dut arriver que certains essaims d'émigration qui se lançaient en avant dans les forêts du monde encore désert, bien que partant de centres où quelques familles travaillaient déjà les métaux, ne savaient encore fabriquer eux-mêmes que des instruments de pierre et n'emportèrent pas avec eux d'autre tradition d'industrie dans leurs établissements lointains. Aussi n'y a-t-il pas contradiction nécessaire du récit de la Bible, qui place l'invention première de la métallurgie longtemps avant le déluge, dans ce fait que la race rouge de l'Amérique, qui ne se sépara cer-

tainement du noyau de l'humanité sur le plateau de Pamir qu'après le cataclysme, puisqu'elle en a conservé le souvenir, arriva dans sa patrie définitive en ne connaissant que les outils de pierre et y inventa séparément l'art de travailler les métaux, comme le prouve le caractère original de sa métallurgie, tout à fait différente de celle de l'ancien monde. Et ce fait ne dut pas se produire pour les seules populations qui allèrent habiter le nouveau continent, car celui qui étudie les méthodes anciennes de travail des métaux reconnaît à des indices matériels incontestables qu'elles rayonnèrent suivant les contrées de trois centres d'invention distincts, l'un, le plus ancien de tous, celui dont parle la Bible, situé en Asie, le second en Afrique, dans la race noire, où l'emploi du bronze ne paraît avoir jamais été connu et où la nature spéciale des minerais de la contrée permit d'arriver du premier coup à la production du fer, le troisième enfin en Amérique, dans la race rouge.

Il y a même eu dans certains cas, et par suite de circonstances exceptionnelles, retour à l'âge de pierre de la part de populations qui au moment de leur émigration connaissaient le travail des métaux, mais n'avaient pas encore entièrement abandonné les usages de l'état de civilisation antérieur. C'est ce qui paraît être arrivé pour la race polynésienne. Elle est, les belles recherches de M. de Quatrefages l'ont démontré, originaire de la Malaisie, et autant que l'on peut arriver à déterminer approximativement la date de son émigration première, le départ n'en eut lieu qu'à une époque peu ancienne, où nous savons par des monument positifs que l'usage et la fabrication des métaux étaient déjà répandus généralement dans les îles malaises, mais sans avoir tout à fait déraciné l'emploi des ustensiles de pierre. Mais les îles où les ancêtres des

Polynésiens s'établirent d'abord, dans le voisinage de Taïti, et où ils se multiplièrent pendant plusieurs siècles avant de rayonner dans le reste des archipels océaniens, ne renfermaient dans leur sol aucun filon minier. Le secret de la métallurgie, en supposant que quelqu'un des individus de l'émigration le possédait, se perdit donc au bout de peu de générations, faute d'usage, et il ne se conserva pas d'autre tradition d'industrie que celle de la taille de la pierre, que l'on avait l'occasion d'exercer tous les jours. Aussi les essaims postérieurs de la race polynésienne en demeurèrent-ils à l'âge de pierre, même lorsqu'ils allèrent s'établir dans des lieux riches en mines, comme la Nouvelle-Calédonie.

III. — Ces remarques sur l'impossibilité de considérer l'âge de la pierre comme une époque historique déterminée dans le temps et la même pour tous les pays, s'appliquent aux faits qui appartiennent à la période géologique actuelle, particulièrement à l'âge néolithique ou de la pierre polie, qui a été certainement très-court, qui n'a peut-être même pas existé pour les populations chez lesquelles le travail des métaux commença d'abord, qui au contraire pour d'autres populations a duré des milliers d'années. Mais il n'en est pas de même de l'âge archéolithique, correspondant à la période quaternaire. Là les changements du climat du globe et du relief des continents marquent dans le temps des époques positives et synchroniques qui ont leurs limites déterminées, bien qu'on ne puisse pas les évaluer en années ou en siècles.

La période glaciaire a été simultanée dans notre Europe occidentale, en Asie et en Amérique. Les conditions de climat et de surabondance des eaux qui lui ont succédé et au milieu desquelles nous trouvons les

plus anciens vestiges humains, ont été des conditions communes à tout l'hémisphère boréal, et elles avaient cessé d'être, elles étaient remplacées par les conditions actuelles aux temps les plus anciens où nous puissions remonter dans les civilisations de l'Égypte ou de la Chaldée. Les vestiges géologiques ne permettent pas de supposer — et le simple raisonnement y suffirait — que nos pays se soient encore trouvés dans l'état particulier de l'âge des grands pachydermes et du renne quand l'Asie était parvenue à l'état qui dure encore aujourd'hui. La période quaternaire est une dans ses conditions pour toute la surface du globe, et on ne saurait la scinder. Mais, nous le répétons, le changement du climat et de la faune, qui caractérise le passage d'une époque géologique à l'autre, est antérieur à tout monument des plus vieilles civilisations orientales, antérieur à toute histoire précise. Par conséquent les débris d'industrie humaine qu'on rencontre dans les couches du terrain quaternaire et dans les cavernes de la même époque, que ce soit en France ou dans l'Himalaya, appartiennent certainement à l'humanité primitive, aux siècles les plus anciens de l'existence de notre espèce sur la terre. Ils nous fournissent des renseignements directs sur la vie des premiers hommes, tandis que les vestiges de l'époque néolithique ne donnent sur les âges réellement primordiaux que des indications par analogie, du même genre que celles que l'on peut tirer de l'étude des populations qui encore aujourd'hui mènent la vie de sauvages.

§ 4. — L'archéologie préhistorique et la Bible.

I. — Existe-t-il accord ou contradiction entre les données de la tradition biblique, corroborée par les souve-

nirs universels de l'humanité, et les faits positifs, mais uniquement relatifs aux conditions de vie matérielle des premiers hommes, qui se sont inscrits dans les couches quaternaires de l'écorce du globe ? Si l'on prend les faits eux-mêmes, dans leur simplicité, en dehors des conclusions téméraires que certains savants en ont tirées d'après des systèmes préconçus, mais qui n'en découlent pas nécessairement ; si l'on examine en même temps le récit de la Bible avec la largeur d'exégèse historique que la plus sévère orthodoxie admet sans hésiter et que repoussent seuls ceux qui veulent à tout prix détruire l'autorité des Livres Saints ; la contradiction n'existe aucunement. Mais comme on a essayé de l'établir avec une persistance marquée dans la plupart des livres consacrés récemment à l'exposé des découvertes de la nouvelle science de l'archéologie préhistorique, il est du devoir de l'historien de s'y arrêter et de consacrer un examen approfondi aux trois questions sur lesquelles pourraient exister des difficultés de quelque gravité, à celles où certaine école a prétendu trouver la Bible démentie par les découvertes sur l'homme fossile. Ces trois questions sont : l'antiquité de l'homme, la condition sauvage et misérable des premiers humains dont on découvre les vestiges, enfin l'absence de traces géologiques du déluge.

II. — *L'ancienneté de l'homme.* Sans doute les faits actuellement acquis et certains prouvent une antiquité de l'homme sur la terre beaucoup plus grande que celle que pendant longtemps on avait cru pouvoir conclure d'une interprétation inexacte et trop étroite du récit biblique. Mais si l'interprétation historique, toujours susceptible de modification et sur laquelle l'Église ne prononce pas doctrinalement, ne doit pas être maintenue telle qu'on l'admettait généralement, le récit lui-

même en voit-il son autorité le moins du monde ébranlée? Se trouve-t-il contredit en quelque point? Aucunement, car la Bible ne donne point de date formelle pour la création de l'homme.

Un des plus grands érudits de notre siècle dans les études orientales, qui était en même temps un grand chrétien, Silvestre de Sacy, avait l'habitude de dire : « Il n'y a pas de chronologie biblique. » Le savant et vénérable ecclésiastique qui était dernièrement encore l'oracle de l'exégèse sacrée dans notre pays, M. l'abbé Le Hir, disait aussi : « La chronologie biblique flotte *indécise* : c'est aux sciences humaines qu'il appartient de retrouver la date de la création de notre espèce. » Les calculs que l'on avait essayé de faire d'après la Bible reposent en effet uniquement sur la généalogie des Patriarches depuis Adam jusqu'à Abraham et sur les indications relatives à la durée de la vie de chacun d'eux. Mais d'abord le premier élément d'une chronologie réelle et scientifique fait absolument défaut; on n'a aucun élément pour déterminer la mesure du temps au moyen de laquelle est comptée la vie des Patriarches, et rien au monde n'est plus vague que le mot d'année, quand on n'en a pas l'explication précise.

D'ailleurs, entre les différentes versions de la Bible, entre le texte hébreu et celui des Septante, dont l'autorité est égale, il y a, dans les générations entre Noé et Abraham et dans les chiffres d'années de vie, de telles différences que les interprètes ont pu arriver à des calculs qui s'éloignent les uns des autres de deux mille ans, suivant la version qu'ils ont préféré prendre pour guide. Dans le texte tel qu'il est parvenu jusqu'à nous les chiffres n'ont donc aucun caractère certain ; ils ont subi des altérations qui les ont rendus discordants et dont on ne peut pas apprécier l'étendue, altérations qui, du reste, ne doivent en rien troubler la conscience du

chrétien, car on ne saurait confondre la copie plus ou moins exacte d'un chiffre avec l'inspiration divine qui a dicté la Sainte Écriture pour éclairer l'homme sur son origine, sa voie, ses devoirs et sa fin. Et même en dehors du manque de certitude sur la leçon première des chiffres donnés par la Bible pour l'existence de chacun des Patriarches entre Noé et Abraham, la généalogie de ces Patriarches ne peut guère être considérée par une bonne critique comme présentant un autre caractère que les généalogies habituellement conservées dans les souvenirs des peuples sémitiques, les généalogies arabes par exemple, qui s'attachent à établir la filiation directe au moyen de ses personnages les plus saillants, en omettant bien des degrés intermédiaires.

C'est pour ces raisons décisives qu'il n'y a pas en réalité de chronologie biblique, partant point de contradiction entre cette chronologie et les découvertes de la science. Quelque haute que soit la date à laquelle les recherches sur l'homme fossile devront un jour faire remonter l'existence de l'espèce humaine, — aussi bien que les monuments égyptiens, impossibles à resserrer dès à présent dans le chiffre de quatre mille ans, autrefois généralement accepté — le récit des Livres Saints n'en sera ni ébranlé ni contredit, puisqu'il n'assigne d'époque positive, ni à la création de l'homme, ni au déluge. La seule chose que la Bible dise d'une manière formelle, c'est que l'homme est la dernière créature que Dieu ait placée sur la terre, et ceci les découvertes de la science, au lieu de le démentir, le confirment de la manière la plus éclatante.

Mais, tout en reconnaissant que la foi n'apporte aucune entrave à la plus grande liberté des spéculations scientifiques sur l'antiquité de l'homme, nous devons constater que la science, tout en grandissant cette antiquité, n'est pas encore en mesure, dans l'état actuel,

de l'évaluer par des chiffres. Nous ne possédons aucun chronomètre pour déterminer, même approximativement, le nombre de siècles qui se sont écoulés depuis les premiers hommes dont on retrouve les vestiges dans le terrain quaternaire. Nous sommes en effet en présence de dépôts géologiques dont la formation a pu être précipitée ou ralentie par les causes les plus diverses, sans que nous puissions les apprécier. Rien, même dans l'état actuel du monde, n'est plus variable de sa nature, par une multitude d'influences extérieures, que la rapidité plus ou moins grande des alluvions fluviatiles, telles que sont les dépôts de l'époque quaternaire. Et de plus les faits de cette époque ne sauraient être mesurés à la même échelle que ceux de la période actuelle, car leurs causes avaient alors des proportions qu'elles n'ont plus. Ainsi les centaines de milliers d'années que certains savants à l'imagination trop vive ont voulu compter entre les plus anciens vestiges de l'homme fossile et notre temps ne sont-elles en réalité que des hypothèses sans base, des fantaisies capricieuses. La date de l'apparition de l'espèce humaine d'après la géologie est encore dans l'inconnu et y demeurera probablement toujours.

III. — *État misérable de l'humanité primitive.* Ici encore la contradiction entre le récit mosaïque et les découvertes de l'archéologie préhistorique nous est impossible à trouver. Les écrivains qui ont prétendu l'établir étaient peu au courant des croyances chrétiennes et n'ont oublié qu'une chose, le dogme de la déchéance. Ils ont cru que l'état misérable de la vie des sauvages de l'époque quaternaire démentait la vie heureuse et sans nuages de l'Eden, l'état de perfection absolue, dans lequel le premier homme était sorti des mains du Créateur. C'était ne pas tenir compte de l'a-

Lime que creuse entre la vie édénique de nos premiers pères et ces générations humaines, quelque antiques qu'elles soient, la première désobéissance, la faute originelle, qui changea les conditions de l'homme et le condamna au travail pénible, à la douleur et à la mort.

Rien de plus instructif, au contraire, pour le chrétien qui le regarde à la lueur de la tradition sacrée, que le spectacle fourni par les découvertes de la géologie dans les terrains quaternaires. La condamnation prononcée par la colère divine est empreinte d'une manière saisissante dans la vie si dure et si difficile que menaient alors les premières tribus humaines éparses sur la surface de la terre, dans les conditions du climat de cette époque et au milieu des formidables animaux contre lesquels il leur fallait à chaque instant défendre leur existence. Il semble que le poids de cette condamnation pesât alors sur notre race, au lendemain de la chute, plus lourdement qu'elle n'a fait depuis. Et lorsque la science nous montre les premiers hommes parvenus dans nos contrées, vivant au milieu des glaces sous des conditions de climat analogues à celles où vivent aujourd'hui les Esquimaux, conditions qui ne s'étaient encore jamais produites dans la zone tempérée et qui n'y ont pas reparu depuis, on est naturellement amené à se souvenir que la tradition antique de la Perse, pleinement conforme aux données bibliques au sujet de la déchéance de l'humanité par la faute de son premier auteur, range au premier rang parmi les châtiments qui suivirent cette faute, en même temps que la mort et les maladies, l'apparition d'un froid intense et permanent, que l'homme pouvait à peine supporter et qui rendait la terre presque inhabitable [1].

N'exagérons pas, du reste, les couleurs du tableau.

1. Vendidad-Sadé, chap. I.

Si les données de la géologie révèlent de dures et misérables conditions d'existence, elles ne montrent pas la race humaine dans un état d'abjection. Bien au contraire, l'homme de l'âge quaternaire se montre en possession des facultés qui sont le sublime apanage de notre espèce. Il a de hautes aspirations, des instincts de beau qui contrastent avec sa vie sauvage. Il croit à l'existence future. C'est déjà l'être pensant et créateur ; et l'abîme infranchissable que l'essence immatérielle de son âme établit entre lui et les animaux qui s'en rapprochent le plus par leur organisation, est déjà aussi large qu'il le sera jamais. Enfin n'oublions pas que l'on n'a encore retrouvé les traces que de tribus clairsemées qui s'étaient lancées au milieu des forêts et des déserts, vivant du produit de leur chasse et de leur pêche, à une énorme distance du berceau premier autour duquel se concentrait encore le noyau principal des descendants d'Adam. Aussi de ce que ces premiers coureurs aventureux des solitudes du vaste monde, *wide wide world*, comme disent nos voisins d'outre-Manche, ne pratiquaient pas l'agriculture et n'avaient pas emmené avec eux d'animaux domestiques, on ne peut pas en conclure d'une manière absolue que la vie agricole et pastorale n'existait pas déjà dans le groupe plus compacte, et naturellement plus avancé, qui n'avait pas quitté ses primitives demeures. Donc, pas de démenti formel du récit de la Bible qui montre Caïn et Abel, l'un agriculteur et l'autre pasteur, dans le voisinage de l'Éden, dès la seconde génération de l'humanité. Prétendre que ce démenti résulte des faits constatés en France ou en Amérique serait commettre la même erreur que celle de l'individu qui voudrait confondre la vie des coureurs des bois du Canada avec celle des agriculteurs qui entourent Québec et Montréal.

Hors ce point, la vie des hommes dont les terrains quaternaires ont conservé les vestiges n'est-elle pas, même dans ses détails, celle que le récit de la Bible attribue aux premières générations humaines après la sortie du paradis terrestre? Ils n'avaient pour couvrir leur nudité contre les intempéries des saisons que les peaux des animaux qu'ils parvenaient à tuer; c'est ce que la *Genèse* dit formellement d'Adam et d'Ève. Ils n'avaient pour armes et pour instruments que des pierres grossièrement taillées; la Bible place celui qui, le premier, forgea les métaux, six générations après Adam, et l'on sait combien de siècles représentent dans le récit biblique ces générations antédiluviennes. Les faits colligés par l'archéologie préhistorique prouvent que le progrès de la civilisation matérielle est l'œuvre propre de l'homme et le résultat d'inventions successives; notre tradition sacrée ne fait pas des arts de la civilisation, comme les cosmogonies du paganisme, un enseignement du ciel révélé à l'humanité par une voie surnaturelle; elle les présente comme des inventions purement humaines dont elle nomme les auteurs, et elle montre à nos regards le progrès graduel de notre espèce comme l'œuvre des mains libres de l'homme, qui accomplissent, le plus souvent sans en avoir eux-mêmes conscience, le plan de la Providence divine.

IV. — *Le déluge*. C'est ici le seul point où la difficulté soit grave, nous devons l'avouer. Il n'y a pas contradiction radicale et à tout jamais insoluble entre le récit de la Bible et les faits résultant des recherches de la géologie; mais il y a un problème dont la clef n'est pas encore trouvée et sur lequel on ne peut proposer que des hypothèses, celui de la place qu'on doit assigner au déluge mosaïque parmi les phénomènes

dont notre globe fut témoin pendant la période quaternaire.

Il est aujourd'hui prouvé, d'une manière qui rend la discussion même impossible, qu'aucun des trois ordres de dépôts principaux constituant le terrain quaternaire n'est dû, comme une observation superficielle l'avait fait penser d'abord, à un cataclysme universel tel qu'aurait été le déluge si l'on prenait au pied de la lettre les expressions de la Bible. Ces différents dépôts sont le résultat de phénomènes diluviens partiels et locaux, que les mêmes conditions de climat ont fait se reproduire successivement dans toutes les parties de la terre, mais qui n'en ont pas affecté toute la surface, et dont l'action ne s'est nulle part fait sentir à plus de trois cents mètres au-dessus du niveau actuel de la mer. Il est vrai qu'avec l'interprétation généralement acceptée aujourd'hui et formellement reconnue comme admissible par l'Église, qui entend l'universalité du déluge par rapport aux hommes et aux régions qu'ils habitaient, non par rapport à la surface totale du globe, une constatation pareille de la science ne soulèverait pas d'insurmontables difficultés pour l'exégèse, puisqu'un des déluges partiels qui furent si multipliés pendant la période quaternaire, suffirait à remplir les conditions du cataclysme qui châtia les iniquités de l'espèce humaine.

Mais voici où s'élève le difficile problème.

D'un côté nous avons le récit de la Bible, appuyé sur une tradition universelle dans toutes les races de l'humanité, moins une, qui proclame le grand fait du déluge. De l'autre, les découvertes de la géologie montrent l'homme déjà répandu sur presque toute la surface de la terre, dès l'âge des grands carnassiers et des grands pachydermes d'espèces éteintes, depuis lequel on ne trouve pas de traces d'un cataclysme universel, comme il l'eût fallu pour détruire partout ces hommes.

Aucune interruption violente ne se marque, d'ailleurs, depuis cette époque dans le cours du progrès de l'humanité, dont on voit l'industrie se perfectionner graduellement, par une marche continue, de même que les espèces animales d'alors, qui ne vivent plus aujourd'hui, disparaissent graduellement, sans brusque secousse.

Il n'y a pas moyen de nier ni l'un ni l'autre des termes du problème. Force est donc d'en chercher la conciliation. Mais ici, nous le répétons, la solution définitive n'est pas encore trouvée ; on ne peut que proposer des hypothèses. Trois paraissent possibles. Nous allons les exposer fidèlement sans prononcer entre elles, et en nous gardant bien de leur donner un caractère de certitude qu'elles ne sauraient avoir.

La première consisterait à reculer la date probable du déluge et à le regarder comme antérieur à l'époque quaternaire. L'absence de chronologie précise dans la Bible entre Abraham et le déluge la rendrait possible. Cette hypothèse s'appuierait sur les vestiges d'existence de l'homme que des savants d'un haut mérite, M. Desnoyers et M. l'abbé Bourgeois, pensent avoir constatés dans la couche supérieure des terrains tertiaires, mais qui, déjà probables, demandent cependant encore une plus ample confirmation. Si l'homme s'est déjà montré dans nos contrées aux derniers temps de la période géologique tertiaire, une interruption brusque, absolue et prolongée, sépare cette première humanité de celle de la période quaternaire. On pourrait alors assimiler au déluge mosaïque l'immense invasion des eaux sur une grande partie de l'Europe et de l'Asie qui mit fin à la période tertiaire en produisant ce que les géologues ont appelé le *phénomène erratique du nord*, alors que les glaces flottantes de la mer apportèrent sur toutes les parties de l'Angleterre, sur les plaines de l'Allemagne

et de la Russie, des blocs énormes de rochers arrachés aux régions du pôle.

La seconde hypothèse est celle qu'a soutenue récemment M. l'abbé Lambert [1]. Elle consisterait à regarder l'universalité du déluge par rapport à l'humanité répandue sur la surface de la terre comme composée d'actes successifs, et à y englober tous les phénomènes diluviens partiels de la période quaternaire.

Enfin la dernière, limitant l'universalité du déluge en ce qui concerne l'humanité comme en ce qui concerne l'étendue de la surface terrestre, regarderait ce grand fait, qui a laissé de si vivants souvenirs dans la mémoire des hommes, comme ayant frappé seulement le noyau principal de l'humanité, demeuré près de son berceau premier, sans atteindre les quelques peuplades qui s'étaient déjà répandues bien loin dans les espaces presque déserts. Elle expliquerait ainsi l'absence absolue de toute tradition du déluge chez la race noire, quand toutes les autres races sont d'accord sur cet événement. Il est certain que les récits de la Bible débutent par des faits généraux à toute l'espèce humaine, pour se réduire ensuite aux annales d'une race plus particulièrement choisie par les desseins de la Providence. L'opinion dont nous parlons tendrait à faire commencer ce caractère restreint du récit plus tôt qu'on ne le fait généralement.

L'hypothèse est d'une grande hardiesse et s'écarte beaucoup des idées les plus universellement reçues. Mais nous la voyons soutenue par des savants du plus sérieux mérite, qui sont des fils respectueux et soumis de l'Église, M. Schœbel [2] et M. d'Omalius d'Halloy [3].

1. *Le Déluge mosaïque, l'Histoire et la Géologie.* Paris, 1868.

2. *De l'Universalité du Déluge.* Paris, 1838.

3. *Discours prononcé à la classe des Sciences de l'Académie de Belgique.* Bruxelles, 1866.

C'est celle à laquelle se range une des autorités les plus considérables en matière d'anthropologie, M. de Quatrefages, de même que Cuvier l'a formellement énoncée dans son fameux discours sur les *Révolutions du globe*, destiné à faire ressortir l'accord de la tradition sacrée et de la géologie. Un naturaliste éminent de la Compagnie de Jésus, le R. P. Bellynck, sans aller jusqu'à l'adopter, reconnaissait dernièrement qu'elle n'a rien de formellement contraire à l'orthodoxie [1].

Cette hypothèse sourit aux anthropologistes, c'est-à-dire aux savants qui consacrent leurs veilles à l'étude de l'histoire naturelle de l'homme, car elle laisse plus de latitude pour expliquer les changements profonds qui se sont produits dans certaines races, en reculant la séparation de ces races d'avec le tronc principal de la descendance d'Adam et en la plaçant dans une période où les influences de climat et de milieux étaient forcément bien plus puissantes dans leur action qu'aujourd'hui, puisque les phénomènes terrestres et atmosphériques avaient une plus grande intensité. Elle n'est pas en contradiction formelle avec le sens que les habitudes du langage poétique de la Bible permettent d'attribuer aux expressions du récit du déluge; car on a rassemblé bien des passages où les Livres Saints emploient les mots « tous les hommes, toute la terre, » sans qu'il soit possible de les prendre au pied de la lettre. Un examen particulièrement attentif des premiers chapitres de la Genèse dans lequel on pèse tous les mots avec soin, permet même de relever certains indices d'après lesquels on pourrait soutenir avec quelque vraisemblance que Moïse n'a pas voulu peindre le cataclysme comme absolument universel, mais qu'il

1. *Études religieuses* des RR. PP. de la Compagnie de Jésus, avril 1868.

admettait, au contraire, que certaines fractions de l'humanité en auraient été préservées. « L'auteur de la Genèse, dit M. Schœbel, en parlant des hommes qui furent engloutis par le déluge, les désigne toujours par HAADAM, *l'humanité adamique*. Cela n'indique-t-il pas qu'il parle d'une seule et même famille, non encore divisée en peuples différents, GOÏM ? Cependant cette division existait déjà dans la race humaine.

» L'auteur, au chapitre IV, nous avait montré la race de Caïn vivant et se propageant séparément de la race de Sem, tant par l'espace que par la religion et les *mœurs*. Elle n'était donc plus dans l'unité adamique, elle était donc vraiment un peuple différent du peuple de Seth. Pourquoi, ce peuple distinct étant compris dans le châtiment du déluge, l'auteur ne le dit-il pas ? Pourquoi ne le fait-il entendre en aucune manière ? Le crime qui attira le déluge sur les hommes, l'auteur nous le dit : ce fut l'excès de la corruption, de la dépravation des *enfants de Jéhovah*, ses adorateurs. Ainsi, la cause du déluge ce furent ceux qui connaissaient Jéhovah, qui invoquaient son nom ; les Caïnites ne connaissaient pas Jéhovah, ils n'invoquèrent jamais son nom, car *Caïn sortit de la présence de Jéhovah.* » Ce qui est encore plus significatif, c'est que lorsque Moïse, en parlant de Jabel, fils de Lamech, dit qu'il fut « le père des pasteurs et de ceux qui vivent sous les tentes, » la construction de la phrase hébraïque est telle qu'elle implique le présent, « ceux qui vivent » au moment où l'auteur écrit.

Au reste, la question de savoir si, d'après la Bible même, quelques personnages n'auraient pas échappé au déluge, bien que ne se trouvant pas dans l'arche avec Noé, a été déjà discutée anciennement parmi les Juifs et parmi les chrétiens, et l'Église ne l'a jamais tranchée dogmatiquement d'une manière formelle.

D'après le texte des Septante, Mathusalem aurait encore vécu quatorze ans après le déluge, tandis que le texte hébreu le fait mourir l'année même de cet événement. La donnée du texte grec a été suivie par beaucoup de docteurs israélites. Un certain nombre d'écrivains chrétiens des premiers siècles l'ont adoptée, entre autres les chronographes tels qu'Eusèbe. Saint Jérôme, dans ses *Questions hébraïques sur la Genèse*, nous apprend que de son temps cette difficulté célèbre était l'objet de nombreuses controverses.

V. — Résumons-nous. Les récits de la tradition biblique et les découvertes amenées par les recherches de la science moderne sur les vestiges les plus anciens de l'homme éclairent l'histoire des âges primitifs de notre espèce de deux côtés tout à fait différents. La Bible a principalement en vue les faits de l'ordre moral, d'où peut sortir un enseignement religieux; l'archéologie préhistorique, par suite de la nature même des seuls documents qu'elle puisse interroger, embrasse exclusivement les faits de l'ordre matériel. Les deux domaines de la foi et de la science, là comme partout ailleurs, se côtoient sans se confondre. Mais dans leurs points de contact, nous l'avons fait voir, la tradition sacrée et la science ne se contredisent nulle part d'une manière formelle. Il y a un problème dont la solution définitive n'est pas encore trouvée, celui du déluge; il n'y a pas antinomie irréductible. Les choses étant ainsi, nous ne saurions mieux conclure ce chapitre délicat que par les sages et judicieuses paroles de M. l'abbé Lambert : « La science ne doit pas demander à l'auteur inspiré raison de tout ce qu'elle découvre, ou de ce qu'elle croit découvrir dans l'univers matériel qu'elle étudie. Tout ce qu'on peut raisonnablement exiger de lui, c'est que les faits avérés par la science ne soient pas en contra-

diction avec son récit. Ainsi, il n'est pas nécessaire de démontrer rigoureusement leur accord avec le texte sacré ; il suffit de prouver que l'opposition et l'incompatibilité entre les faits et la parole divine n'existent pas ; qu'il n'y a rien dans le récit de contraire à la vérité scientifique ou à la raison ; et que les découvertes de la science peuvent se placer sans danger dans les vides de la narration mosaïque. »

CHAPITRE IV

LES RACES HUMAINES ET LES LANGUES

SOURCES PRINCIPALES. — **Pour l'ethnologie générale** : Les mémoires des Sociétés ethnologiques de Paris et de New-York; le bulletin de la Société d'anthropologie de Paris. — J.-C. Prichard, *Histoire naturelle de l'homme*, trad. française. Paris, 1843. — Ch. Pickering, *The races of man and their geographical distribution*. Londres, 1851. — R.-G. Latham, *The natural history of the varieties of man*. Londres, 1850. — Edwards, *Des caractères physiologiques des races humaines*. Paris, 1829. — Nott et Gliddon, *Types of mankind*. Boston, 1854. — D'Omalius d'Halloy, *Des Races humaines*. Paris, 1845. — Hollard, *De l'homme et des races humaines*. Paris, 1853. — A. De Gobineau. *Essai sur l'inégalité des races humaines*. Paris, 1855. — Rob. Knox, *The races of men*. Londres, 1850. — Ch.-V. de Bonstetten, *l'Homme du Midi et l'homme du Nord*. Genève, 1824. — Foissac, *De l'influence des climats sur l'homme*. Paris, 1837. — Hotz, *The moral and intellectual diversity of races*. Philadelphie. 1856. — Camper, *Dissertation sur les variétés naturelles qui caractérisent la physionomie des hommes*, trad. française. Paris, 1791. — A. Maury, *la Terre et l'Homme*. Paris, 1857. — De Quatrefages, *Rapport sur les progrès de l'anthropologie*. Paris, 1868.

Pour la linguistique : Michaëlis, *De l'Influence des opinions sur le langage*. Brême, 1763. — Adelung, *Mithridates*. Berlin, 1806-1817. — Bopp, *Grammaire comparée des langues indo-européennes*, trad. par Bréal. Paris, 1865-1867. — Balbi, *Atlas ethnographique du globe*. Paris, 1826. — Rapp, *Versuch einer Physiologie der Sprache*. Stuttgard, 1836. — Pott, *Etymologische Forschungen*. Lemgo, 1833-1836. — Nève, *Introduction à l'histoire générale des littératures orientales*. Louvain, 1845, in-8. — Marcel. *Language as a means of mental culture*. Londres, 1853. — Obry, *Étude historique et philologique sur le participe passé et les verbes auxiliaires*. Paris, 1852. — Egger, *Notions élémentaires de grammaire comparée*. Paris. 1854. — Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*. Paris, 1855; *De l'origine du langage*. Paris. 1858. — Pott, *Die Ungleichheit menschlicher Rassen*, Lemgo, 1856. — A. Maury, *la Terre et l'Homme*. Paris, 1857. — Max Muller, *Leçons sur la science du langage*, trad. française. Paris, 1864; *Nouvelles leçons sur la science du langage*. Paris, 1868.

— *F. Baudry, Grammaire comparée des langues classiques.* Paris, 1868.
— *Le Journal de philologie comparée,* dirigé à Berlin, par M. Adalbert Kuhn.

§ 1. — L'unité de l'espèce humaine et ses variations.

I. — La tradition sacrée nous enseigne que l'humanité tout entière, dans ses races les plus diverses, descend d'un seul couple primordial. A la parole divine seule il appartenait de prononcer d'une manière affirmative et précise sur cette question capitale au point de vue religieux, comme au point de vue philosophique, car elle intéresse le dogme même fondamental du christianisme, celui de la rédemption. La science humaine ne saurait en pareille matière avoir des affirmations aussi absolues, qui échappent à ses recherches. Elle ne peut remonter que par induction au couple primordial; le résultat qu'il est donné à ses investigations d'atteindre est la démonstration de ce fait que toutes les variétés de races d'hommes appartiennent à une espèce unique, ce qui suppose presque nécessairement le couple unique des premiers auteurs.

Il existe aujourd'hui deux écoles de naturalistes adonnés à l'étude de l'homme envisagé au point de vue de son organisation physique; l'une admet, conformément à la tradition sacrée, l'unité de l'espèce humaine; l'autre suppose plusieurs espèces d'hommes apparues dans les lieux divers, mais ses adeptes n'ont jamais pu s'accorder sur le nombre de ces espèces, qu'ils font varier de deux à seize. C'est ce qu'on appelle les *monogénistes* et les *polygénistes*. Ces derniers partent pour la plupart d'idées philosophiques préconçues et sont moins des naturalistes que des adversaires des doctrines bibliques. Tous les savants qui ont abordé la question sans idées faites d'avance, en la considérant

uniquement en elle-même, d'après les lois de la méthode scientifique et à l'aide de l'observation, se sont résolûment prononcés, comme conséquence de leurs études, pour le monogénisme. Les preuves qui permettent à la science pure d'affirmer et de démontrer l'unité de l'espèce humaine ont été groupées une fois de plus en faisceau tout dernièrement par M. de Quatrefages, le plus éminent anthropologiste de notre pays, et présentées à certains points de vue d'une manière plus saisissante qu'on n'avait fait jusqu'alors, en profitant des derniers progrès des connaissances. C'est là que nous puiserons les éléments d'un rapide résumé d'une telle démonstration, qui sans doute appartient au domaine de la physiologie, mais qui ne saurait être laissée de côté par l'histoire, sur les jugements et la méthode d'appréciation de laquelle la question de savoir si tous les hommes sont frères, ou si des différences d'espèces créent entre eux des barrières infranchissables, ne saurait manquer d'avoir une grave influence. Notre origine, d'ailleurs, est nécessairement le premier chapitre de notre histoire.

II. — L'homme, considéré au point de vue du naturaliste, est le siége de phénomènes communs à tous les êtres doués de vie et d'organisation. Lors donc qu'il présente un problème dont il ne peut par lui-même donner la solution, la marche à suivre est d'interroger sur ce point les animaux, les végétaux eux-mêmes, et de conclure d'eux à lui. C'est par cette voie qu'on arrive à établir scientifiquement l'unité de notre espèce.

Mais d'abord il faut bien définir ce que c'est qu'une *espèce*. « L'espèce est l'ensemble des individus, plus ou moins semblables entre eux, qui sont descendus, ou qui peuvent être regardés comme descendus d'une paire primitive unique par une succession ininterrompue de

familles. » Les individus qui s'écartent du type général d'une manière prononcée sont des *variétés*. La *race* est une variété qui se transmet par génération.

Les caractères propres à chacune des races humaines ne sauraient être considérés comme des caractères d'espèces, car les variations qu'on observe dans une même espèce chez les animaux, surtout les animaux domestiques, et qui vont jusqu'à affecter les parties les plus essentielles du squelette, sont bien autrement considérables que celles qui séparent le blanc du nègre, les deux types humains les plus éloignés. D'ailleurs on ne peut pas établir de séparation bien tranchée entre les races d'hommes, qui passent de l'une à l'autre par une infinité d'intermédiaires. Or, quand il s'agit d'espèces animales, quelque rapprochées qu'elles soient, on arrive à déterminer un ou plusieurs caractères, absents chez les unes, présents chez les autres, et qui les différencient nettement. Il n'en est pas ainsi des races. Les caractères s'entrecroisent pour ainsi dire, si bien que, lorsqu'elles sont un peu nombreuses, on a de la peine à dire quel est le trait qui les distingue réellement.

Si nous consultons les croisements, ils révèlent à leur tour des différences fondamentales entre l'*espèce* et la *race*. Le croisement entre espèces est très-rare dans la nature. Lorsqu'il s'opère sous l'influence de l'homme, il est infécond dans l'immense majorité des cas. Le croisement entre races est toujours fécond. Or les unions entre les types les plus opposés de l'humanité présentent constamment ce dernier caractère; il arrive même quelquefois que la fécondité des races ainsi unies s'y augmente.

La race, avons-nous dit, est une variété que l'hérédité parvient à propager. Les influences du milieu, c'est-à-dire l'action des conditions d'existence au milieu

desquelles se développe un animal, est la principale des causes qui produisent dans une même espèce les variétés, origines des races. Cette influence des milieux, due au climat, à la nature du sol, au mode de vie, fut bien évidemment celle qui détermina la naissance des différentes races de l'humanité. Sans doute nous ne la voyons plus produire des effets aussi puissants dans les émigrations européennes des siècles modernes. Mais cela tient à la manière intelligente dont l'homme civilisé se défend contre le milieu où il réside. Cette lutte, il la soutient sans cesse, dans le lieu même qui fut le berceau de la race à laquelle il appartient; émigrant, il agit de même avec plus de soin encore. L'habitant des zones tempérées qui arrive en Sibérie perfectionne ses moyens de chauffage; dans l'Inde ou au Sénégal il s'efforce d'échapper à la chaleur, et il y réussit en partie ; partout il transporte avec lui des mœurs, des habitudes, des pratiques qui font aussi partie du milieu et tendent à diminuer l'influence du changement.

Toutefois l'homme a beau se défendre, il n'en subit pas moins dans une certaine mesure l'action du climat et du sol nouveau, où il fixe sa demeure. L'individu européen peut, quand il renonce à la lutte, être rapidement transformé au point de devenir méconnaissable pour ses compatriotes. La race anglaise qui, plus qu'aucune autre, emporte avec elle tout ce qui peut la protéger contre les actions dont il s'agit, est attaquée dès la première génération en Australie, où pourtant elle prospère merveilleusement. Aux États-Unis, elle s'est assez transformée pour pouvoir être considérée comme ayant donné naissance à une race nouvelle.

S'il en est ainsi de nos jours, pour l'homme pourvu de tous les moyens de défense que fournit la civilisation la plus raffinée, combien ces influences auxquelles il ne parvient jamais à se soustraire entièrement, n'ont-

elles pas dû avoir d'action sur les familles primitives qui se sont répandues dans le monde encore à l'état sauvage. Dans les conditions de cet âge de l'humanité, l'influence du milieu a été forcément la même sur l'homme que sur les animaux, et les changements qu'éprouvent toutes les espèces animales transportées dans de nouveaux climats, ne sont pas moindres que les différences qui séparent entre elles les races humaines. Un changement complet dans le mode de vie d'une population, sous le même climat, suffit d'ailleurs à produire des faits analogues à ceux qui se sont produits ainsi dans l'époque primordiale de l'humanité et qui ont donné naissance à ses races. On en a vu un exemple saisissant dans l'Irlande à la suite des guerres du XVII^e^ siècle. Des populations entières, refoulées dans les contrées les plus sauvages de l'île et vouées pendant plusieurs générations à la misère, à la faim, à l'ignorance, sont pour ainsi dire revenues à l'état sauvage; et leurs caractères physiques, profondément altérés, modifiés, en ont fait une race parfaitement distincte de celle d'où elles sont sorties et que l'on retrouve avec ses caractères primitifs dans les comtés voisins.

III. — Rien, du reste, ne prouve d'une manière plus manifeste l'unité de l'espèce humaine, sa descendance d'une même souche et la production de la variété de ses races par des influences de milieu, que le spectacle de la distribution géographique des différents rameaux de l'humanité sur la surface du globe et du rapport de leurs types avec les conditions physiques et sociales dans lesquelles ils sont placés.

« Toutes les traditions concourent à placer la formation de la race blanche, c'est-à-dire de la race la plus élevée dans l'échelle intellectuelle, celle qui possède au plus haut degré la convenance, la proportion, le parfait

équilibre des forces et de l'organisation physique, dans la partie septentrionale de l'ancien monde, située pour ainsi dire à égale distance de ses deux extrémités. L'étude des migrations des peuples, la comparaison des langues, les témoignages historiques, s'accordent à faire rayonner la race blanche de la contrée située au pied du Caucase, comprise entre la Méditerranée, la mer Rouge et la mer des Indes, les steppes de l'Asie centrale et les montagnes de l'Himalaya. Plus nous nous éloignons de ce berceau de notre race, plus les caractères de ce beau type s'altèrent ou s'effacent. C'est en Europe qu'il se conserve davantage. Toutefois on ne retrouve déjà plus dans les traits des populations européennes cette régularité parfaite, cette noble symétrie qui nous frappent tant dans les figures des Orientaux, chez les habitants de l'Arménie, de la Perse, ou chez les femmes de la Géorgie et de la Circassie. Chez les Européens il y a, par contre, plus d'animation, plus de mobilité, plus d'expression; la beauté est, en un mot, moins physique, mais plus morale.

» Pénétrons en Afrique, et nous allons rencontrer un autre ordre d'altérations. Déjà l'Arabe qui habite le voisinage de l'isthme de Suez, et qui peuple à la fois l'un et l'autre littoral de la mer Rouge et s'avance sur les bords de la Méditerranée, a les traits moins intelligents et moins réguliers. Son front est plus fuyant, et sa tête plus allongée; son visage n'a ni la beauté du coloris, ni la fermeté des chairs du Persan ou de l'Arménien, ni la fraîcheur de l'Européen; sa peau est jaunâtre et parfois bistrée. Avance-t-on au midi, au delà du tropique du Cancer, la couleur prend une teinte encore plus sombre, en même temps que les cheveux deviennent crépus, les lèvres épaisses. Telle est la physionomie des Gallas de l'Abyssinie. Plus avant vers le sud, sur la côte orientale de l'Afrique, ce type s'en-

laidit encore. Alors apparaît le Cafre à la chevelure laineuse, aux lèvres épaisses, et dont les mâchoires sont déjà légèrement proéminentes. Enfin, à l'extrémité même de l'Afrique, au point le plus éloigné de ce côté du monde où l'espèce humaine puisse atteindre, ses caractères physiques et moraux sont arrivés à leur point extrême de dégradation. Le Hottentot nous présente le type le plus enlaidi et le moins intelligent de l'humanité.

» Sur la côte d'Afrique opposée, à des distances encore plus éloignées du berceau de la race blanche, la dégénérescence s'opère par une progression plus rapide. Les races berbères du Sahara se rattachent sans contredit à la souche blanche, mais déjà on découvre dans leur type comme les avant-coureurs de l'altération profonde qui s'opère dans le Soudan. La tête est allongée, la bouche forme une saillie prononcée, les membres sont maigres et mal proportionnés, la couleur de la peau se fonce. Le Fellatah du Soudan est déjà un nègre, mais un nègre dont la figure respire l'intelligence. Ce reste de noblesse dans les traits disparaît chez le noir de la Sénégambie, et est remplacé par un peu plus de laideur. Le nègre du Congo nous fournit enfin le type pur de sa race : front déprimé et rejeté en arrière, mâchoire inférieure proéminente, lèvres épaisses, nez camus, chevelure laineuse, occiput développé, intelligence bornée et confinée presque tout entière dans l'adresse manuelle. Enfin, aux extrémités de cette côte occidentale d'Afrique, le Buschman ou Boschiman nous offre les traits enlaidis, s'il est possible, du Hottentot.

» Cette dégénérescence graduelle du type humain qui vient d'être constatée, pour ainsi dire en latitude, des bords de la mer Caspienne au cap de Bonne-Espérance, on la retrouve non moins prononcée lorsqu'on s'éloigne du même berceau, dans la direction de l'est et du sud-est. Si nous pénétrons dans les steppes de

l'Asie Centrale, nous rencontrons le Mongol aux pommettes proéminentes, aux yeux petits et bridés, relevés à leur angle externe, à la face triangulaire, aux formes carrées et épaisses. Toute harmonie dans les lignes a disparu. La race dravidienne, repoussée par les hommes de race blanche de la majeure partie de l'Hindoustan, réfugiée dans les montagnes de son ancienne patrie, la race malaie, qui en forme comme l'avant-garde et qui de la presqu'île transgangétique s'est répandue dans les îles, depuis les Moluques jusqu'à Madagascar, offrent des traits plus sauvages que les Mongols et une coloration plus prononcée. Chez les plus barbares, la peau est presque noire, et les membres laissent déjà percer cette maigreur et ces formes grêles qui, en Afrique, annoncent le voisinage de la race noire. L'Alfourou présente différentes teintes variant du brun clair au brun foncé. Sa chevelure affecte une disposition par touffes énormes, qui commence chez les populations malayennes les plus abruties. Enfin, au delà de la race alfourou qui les repousse devant elle, çà et là répandus, des îles Andaman aux Philippines, à l'intérieur desquelles ils habitent, les Australiens et les *Negritos*, dont la patrie s'avance jusque dans la terre de Van-Diémen, nous offrent le dernier degré de la grossièreté et de la laideur, de la stupidité et de l'abjection.

» Si, au lieu de descendre au sud-est, on s'avance au delà des Mongols, dans la direction du nord et du nord-est, on observe une altération d'un autre genre, mais moins profonde. Comme l'espace ne s'offre pas aussi étendu à la migration des peuples, que notre espèce ne peut pas s'éloigner autant du point où elle atteint son plus haut degré de développement, la dégénérescence n'a point eu un champ si ouvert à ses progrès. Les races ougro-finnoises, qui s'étendent sur tout le nord du globe, depuis la Laponie jusqu'au pays des

Esquimaux, rappellent encore la race mongole ; mais leurs yeux sont généralement moins obliques, leur peau ne prend plus une teinte jaune aussi prononcée, leur chevelure est plus abondante, leur front plus déprimé, leur figure respire moins d'intelligence.

» L'Amérique, en en excluant la partie septentrionale habitée par la race boréale, renferme une autre race dont le mode de distribution ne correspond plus toutefois avec la loi que nous venons de constater. Dans l'Amérique du Nord, l'homme se présente avec un caractère d'énergie dans les traits tout particulier. Les lignes de la figure sont arquées, le front est extraordinairement fuyant, sans être pour cela déprimé à la façon de celui du nègre, la peau est rouge, la barbe est nulle ou rare, l'œil est très-légèrement relevé sur les bords, les pommettes sont proéminentes. Ce type atteint son point culminant de beauté et d'intelligence dans les régions équatoriales du Mexique et du Pérou. Au delà de ces régions, à mesure qu'on descend vers le sud, la peau se fonce ou plutôt se brunit, les traits s'enlaidissent, les lignes perdent de leur courbure et de leur régularité, les membres de leur bonne conformation. Tel est le caractère des Guaranis, des Botocoudos, des Aymaras. Lorsqu'on arrive à l'extrémité méridionale de l'Amérique, on ne trouve plus que la plus difforme et la plus misérable des populations, la plus abrutie et la plus stupide, les Pécherais de la Terre de Feu.

» Cette distribution nouvelle et en apparence anomale des races du Nouveau Monde, loin d'être une exception à la loi qui nous présente le type humain d'autant plus parfait que les conditions climatologiques sont plus favorables, ne fait, au contraire, que la confirmer. L'Amérique a aussi sa contrée tempérée ; cette contrée est située plus au sud que celle de l'Europe,

parce que ce continent est plus froid ; la chaîne de montagnes qui lui sert comme d'arête, détermine une succession de plateaux élevés. C'est en effet au Mexique et au Pérou, c'est-à-dire dans des contrées placées, à raison de leur altitude, dans des conditions plus favorables à la vie, que la civilisation indigène américaine avait atteint son plus haut degré de développement. »

(A. Maury.)

IV. — La diffusion de l'humanité dans toutes les parties du globe et sous tous les climats, dont nous venons d'esquisser le tableau, est encore un des faits où la science de l'anthropologie, guidée par l'analogie des observations les plus modernes sur la distribution géographique des animaux, découvre la preuve décisive de l'unité de notre espèce, en constatant qu'elle a dû se répandre partout en partant d'un point unique et restreint, où elle avait fait sa première apparition à la vie.

Les animaux, comme les plantes, ne sont pas distribués au hasard sur le globe. L'observation nous apprend que chaque région a ses espèces, ses genres, ses types particuliers. L'expérience démontre que certaines espèces peuvent être transportées d'une région dans une autre, y vivre et y prospérer. Mais il n'existe pas une seule espèce qui soit naturellement cosmopolite. Aussi faut-il, pour les animaux et les plantes, abandonner l'idée d'un centre de création unique et accepter celle des centres de création multiples.

Ces centres de création multiples, les partisans des doctrines polygénistes sont obligés de les admettre pour les hommes, du moment qu'ils en distinguent plusieurs espèces. Mais là encore ils viennent se heurter contre les lois que la science proclame comme ayant présidé à la répartition des êtres organisés. En effet, pour avoir

une aire plus étendue que les espèces, les genres n'en présentent pas moins des faits de cantonnement analogues, car, comme l'a si bien dit M. de Candolle, « les mêmes causes ont pesé sur les espèces et sur les genres. » Plus l'organisation d'un végétal ou d'un animal devient complète, plus son aire devient restreinte. Dans la série des mammifères particulièrement, on peut suivre pas à pas le rétrécissement de l'aire occupée à mesure qu'on s'élève dans l'organisation. Quand nous en arrivons aux grands singes anthropomorphes, qui sont les animaux les plus rapprochés de nous au point de vue physique, nous constatons que presque chaque genre est représenté par une unique espèce, que pas un de ces genres n'est commun à l'Asie et à l'Afrique, pas un ne s'étend sur l'ensemble de la partie du monde qu'il habite, enfin que tous sont remarquablement cantonnés. Supposer donc que le genre humain se subdivise en plusieurs espèces, issues d'origines distinctes, admettre que ce type, le plus perfectionné de tous même au point de vue purement organique, a pris naissance dans tous les centres de création, qu'il n'en a caractérisé aucun, ce serait faire de l'homme une exception unique aux lois de la nature.

Ainsi l'observation directe et la science de la physiologie mettant en état d'affirmer, suivant l'ingénieuse expression de M. de Quatrefages, que « tout est *comme si* l'ensemble des hommes avait commencé par une paire primitive et unique. » Elles ne nous apprennent rien sur l'existence de ce couple originaire. La parole divine pouvait seule nous instruire à ce sujet.

§ 2. — Les quatre grandes races humaines.

I. — Les nombreuses variétés de l'espèce humaine, dont nous avons indiqué la distribution géographique,

se répartissent en quatre races principales, en quatre grands types, que relient des races secondaires et mixtes et qui comprennent chacune un certain nombre de familles, puis de nations.

Ces quatre races sont :

La blanche, appelée aussi, mais à tort, *caucasique* par quelques auteurs, dont nous avons tout à l'heure indiqué le centre, et qui a rayonné dans l'Inde, l'Arabie, la Syrie, l'Asie Mineure et l'Egypte ;

La rouge, qui habite exclusivement l'Amérique ;

La jaune, qui existe en Chine depuis la plus haute antiquité, et qui s'étend dans toutes les contrées habitées par les populations mongoliennes, ainsi que dans la presqu'île de l'Indo-Chine et dans la Malaisie ;

La noire enfin, qui répond à l'Afrique centrale et occidentale, et qui s'est étendue sous la zone intertropicale depuis la côte orientale de l'Afrique jusqu'en Australie.

II. — Les nègres du type le plus caractérisé ont le crâne allongé, comprimé, étroit surtout aux tempes. L'os de la mâchoire supérieure se projette en avant par cette disposition que les naturalistes appellent *prognathisme*; de là les traits les plus saillants du visage de la race noire, le peu de saillie du nez, son épatement à l'endroit des narines et le développement exagéré des lèvres. Les cheveux sont noirs, courts et crépus, le système pileux en général très-peu développé, ce qui se remarque aussi chez les différents mammifères des pays qu'habite le nègre. Avec quelques particularités dans la forme du torse et une courbure sensible des jambes, ce sont là les caractères essentiels et distinctifs de la race noire, bien plus que la couleur, car il est tel peuple de race blanche, comme les Abyssins, à qui un

long séjour dans l'Afrique équatoriale a donné une teinte de peau tout aussi foncée.

Le crâne de la race jaune présente une forme arrondie; l'ovale de la tête est plus large que chez les Européens. Les pommettes sont fortement saillantes, les joues relevées vers les tempes; par suite, l'angle externe des yeux se trouve élevé, les paupières comme bridées et à demi-closes. Le front s'aplatit au-dessus des yeux. Le nez est écrasé vers le front, le menton court, les oreilles démesurément grandes et détachées de la tête. La couleur de la peau se montre généralement jaune et tourne au brun dans certains rameaux. Les poils sont peu abondants sur le corps, la barbe rare, les cheveux durs et presque constamment noirs comme les yeux.

Nous avons indiqué plus haut les principaux traits qui distinguent le visage de l'homme du type rouge, très-voisin dans sa construction osseuse du type blanc, mais s'en distinguant par la couleur, toujours d'un brun rouge ou cuivrée, avec plus ou moins d'intensité dans le ton, puis par la rareté du système pileux, car toutes les populations américaines ont les cheveux rares et courts, et sont imberbes.

Quant à notre race blanche, elle est avant tout caractérisée par la beauté de l'ovale que forme sa tête. Les yeux sont horizontaux et plus ou moins largement découverts par les paupières; le nez est plus saillant que large; la bouche est petite ou modérément fendue, les lèvres sont assez minces. La barbe est fournie, les cheveux longs, lisses ou bouclés, et de couleur variable. La peau, d'un blanc rosé, a plus ou moins de transparence, selon le climat, les habitudes et le tempérament. Sous le rapport intellectuel et moral, la race blanche a une supériorité marquée sur les autres. C'est parmi les peuples qui y appartiennent que nous rencontrons, depuis une haute antiquité, le plus grand

développement de civilisation et les tendances les plus progressives.

III. — Il serait d'un grand intérêt, parmi ces quatre types humains, que nous trouvons déjà complétement constitués et aussi distincts qu'aujourd'hui dès les temps les plus anciens où remontent l'histoire positive et les monuments de la civilisation, d'arriver à déterminer quel est le plus antique et s'il en est un qui représente encore avec un certain degré d'exactitude l'homme primitif. Malheureusement c'est là une question à laquelle la science est impuissante à donner une réponse positive. Elle n'a pas d'éléments certains pour déterminer quel était le type primitif de notre espèce.

Ce qui paraît bien probable c'est que ce type n'existe plus dans le monde et qu'il n'était celui d'aucune des races actuelles. Les conditions de milieu dans lesquelles l'homme est apparu sur la terre ont profondément changé, puisque c'étaient celles d'une autre période géologique. Comment admettre que de tels changements aient permis la conservation du type exact des premiers humains?

Il y a des anthropologistes qui ont voulu chercher l'homme primitif dans les tribus placées aux derniers rangs de l'espèce humaine, comme les Hottentots ou les Australiens. Mais pareille opinion n'est pas scientifiquement admissible, car ces tribus attestent par leurs caractères physiques un état de dégradation qui indique un état antérieur plus élevé, et qui est le résultat des conditions d'existence au milieu desquelles les a conduits le passé de leur race. Par contre, il est bien difficile, surtout quand on voit combien elle s'altère quand elle retombe dans une vie presque sauvage, de ne pas admettre dans la race blanche un perfectionnement du type, dû aux conditions exceptionnellement favorables

de climat dans lesquelles elle a vécu et surtout à la longue pratique de la civilisation.

On observe chez toutes les espèces animales qui présentent des variétés nombreuses un genre de phenomènes que les naturalistes ont qualifié du nom d'*atavisme*. C'est l'apparition sporadique, dans toutes les variétés, d'individus qui reproduisent, au lieu du type de leurs auteurs directs, le type originaire de l'espèce, antérieur à la formation des variétés. Certains faits qui se reproduisent de temps à autre dans les différentes races de l'humanité paraissent devoir être regardés comme des faits d'atavisme. Les anthropologistes les plus habiles, comme M. de Quatrefages et M. le docteur Pruner-Bey, les considèrent comme pouvant jeter quelque lumière sur ce qu'étaient les ancêtres primitifs de notre espèce. Deux points surtout paraissent en ressortir : c'est que le visage des premiers hommes devait présenter un certain prognathisme et que leur teint n'était pas noir.

Le trait anatomique du prognathisme, surtout de la saillie de la mâchoire supérieure, existe chez toutes les familles de la race noire; il n'est pas moins accusé chez une partie de la race jaune. On y remarque une tendance sensible dans le type des races ougro-finnoises. Il apparaît assez fréquemment chez des individus isolés dans les rameaux les plus purs de la race blanche. Les quelques restes de têtes humaines que l'on a pu jusqu'à présent recueillir dans les cavernes de la fin de la période quaternaire sont toutes décidément prognathes. « Tout semble donc indiquer, dit M. de Quatrefages, que ce caractère devait exister chez les premiers ancêtres de l'homme actuel. »

Il est permis d'être plus affirmatif sur ce point que les auteurs de notre espèce n'étaient pas noirs. Le ton plus foncé de la peau, le développement exagéré de la

matière noire ou *pigmentum* qui se forme sous le derme est très-positivement un effet des climats brûlants et de l'ardeur du soleil, qui ne se produit que dans la région intertropicale, où certainement le berceau primitif de l'humanité ne s'est pas trouvé. De plus, on voit assez fréquemment apparaître, par un effet d'atavisme, des individus blancs ou jaunes dans les populations nègres; on ne voit jamais naître de nègre au sein des populations blanches ou jaunes.

M. de Quatrefages est même d'avis qu'on pourrait aller encore plus loin, que d'après d'autres faits de même classe on serait dans une certaine mesure en droit de conjecturer que le type originaire de l'humanité devait plutôt se rapprocher de celui de la race jaune, dont les langues sont aussi celles qui se sont conservées à l'état le plus primitif. Mais nous n'osons pas le suivre sur ce terrain encore bien peu assuré, et nous préférons nous borner aux deux points, l'un probable et l'autre certain, que nous venons d'indiquer.

§ 3. — La descendance des fils de Noé dans la Genèse [1].

I. — Noé, comme nous l'avons déjà dit, avait trois fils, Sem, Cham et Japhet. Dans le dixième chapitre de la Genèse, Moïse donne le tableau des peuples connus de son temps, rattachés à la filiation de ces trois grands chefs de race de l'humanité nouvelle, postérieure au déluge. C'est le document le plus ancien, le plus précieux et le plus complet sur la distribution des peuples dans le monde de la haute antiquité. On est même en droit de le considérer comme antérieur à Moïse, car il

1. Sur ce sujet, voyez Bochart, *Phaleg*, t. I de ses *Œuvres complètes*. Leyde, 1712. — Ch. Lenormant, *Introduction à l'Histoire de l'Asie occidentale*. Paris, 1838. — Knobel, *Die Vœlkertafel der Genesis*. Giessen, 1850.

présente un état des nations que les monuments égyptiens nous montrent déjà changé sur plusieurs points importants à l'époque de l'Exode. De plus, l'énumération y est faite dans un ordre géographique régulier autour d'un centre qui est Babylone et la Chaldée, non l'Égypte ou la Palestine. Il est donc probable que ce tableau des peuples et de leurs origines fait partie des souvenirs que la famille d'Abraham avait apportés avec elle de la Chaldée et qu'il représente la distribution des peuples connus dans le monde civilisé au moment où le patriarche abandonna les rives de l'Euphrate, c'est-à-dire 2000 ans environ avant l'ère chrétienne.

Ce document fournit une base d'un prix inestimable pour les recherches historiques de l'ethnographie, c'est-à-dire de la science qui s'occupe de rechercher la parenté des nations entre elles et leurs origines. L'étude attentive des traditions de l'histoire, la comparaison des langues et l'examen des caractères physiologiques des diverses nations fournissent des résultats pleinement d'accord sur cette matière avec le témoignage du livre inspiré. Nous allons exposer aussi brièvement que possible les faits qui ressortent des renseignements ethnographiques de la Genèse et les constatations de la science moderne qui sont venues les compléter ou les éclaircir.

II. — *Famille de Cham.* — Cham, dont le nom veut dire « le brûlé du soleil, » est le père de la grande famille dont les peuples de la Phénicie, de l'Égypte et de l'Éthiopie étaient primitivement descendus. Ce groupe de populations, que représentent encore de nos jours les fellahs de l'Égypte, les Nubiens, les Abyssins et les Touaregs, présente tous les traits caractéristiques de la race blanche, mais se distingue par le teint tou-

jours foncé, qui passe du brun clair à la couleur du bronze et presque au noir, par la taille peu élevée, le menton fuyant, les lèvres grosses sans être très-proéminentes, la barbe clair-semée, les cheveux très-frisés sans être jamais crépus. Les classifications de l'anthropologie, fondées uniquement sur les caractères physiques, le délimitent exactement de même que le texte sacré.

Suivant la Genèse, Cham eut quatre fils : ***Kousch***, ***Misraïm***, ***Phut*** et ***Chanaan***.

L'identité de la race de ***Kousch*** et des Éthiopiens est certaine ; les inscriptions hiéroglyphiques de l'Égypte désignent toujours les peuples du Haut-Nil, au sud de la Nubie, sous le nom de ***Kousch***.

Dans les Livres saints, ***Misraïm*** est l'appellation constante de l'Égypte, et de nos jours encore les Arabes appliquent le nom de ***Misr*** soit à la capitale de l'Égypte, soit à l'Égypte entière.

L'identité de la descendance de ***Phut*** avec les peuples qui habitaient les côtes septentrionales de l'Afrique n'est pas établie d'une manière aussi certaine. Les critiques les plus compétents sont cependant d'avis que ce nom, pris dans sa plus grande extension, désigne les Libyens primitifs, au milieu desquels des tribus japhétiques vinrent ensuite s'établir.

Sous le nom de *Chanaan* sont compris les Phéniciens et toutes les tribus étroitement apparentées à eux, qui, avant l'établissement des Hébreux, habitaient la contrée dite de Chanaan, depuis Sidon et Gaza, jusqu'à Sodome et Gomorrhe, c'est-à-dire le pays compris entre la Méditerranée et la mer Morte, qui fut plus tard la Terre-Sainte.

Il paraît certain que la famille de Cham peupla d'abord la plus grande partie de l'Asie occidentale et méridionale avant les enfants de Sem, qui l'en chas-

sèrent. Nemrod, descendant de Kousch, régna sur Babylone, bâtit Erech et Chalanné dans le pays de Sennaar, et fonda le plus ancien empire. Des Chamites furent les premiers habitants du pays bordé par l'Oxus et qui s'étend vers le cours supérieur de l'Indus; de là le nom d'Hindou-Kousch, demeuré toujours à la grande chaîne de cette région. Tous les savants sont aujourd'hui d'accord pour reconnaître que les bords du Tigre, la Perse méridionale et une partie de l'Inde elle-même — où on appelait les tribus de ce sang *Kauçikas*, — ont été peuplés par la famille de Kousch avant d'être occupés par les descendants de Sem et par les Aryâs, issus de la famille de Japhet. Il y a aussi de sérieuses raisons de penser que les Cariens, premiers habitants d'une grande partie de l'Asie Mineure, appartenaient à la famille de Cham. Enfin, la même famille domina d'abord en souveraine incontestée sur les côtes de la Carmanie et de la Gédrosie, le long de l'Océan Indien, et sur tout le midi de la péninsule arabique.

On le voit, les Chamites, des trois grandes familles qui se séparèrent après la confusion des langues, furent ceux qui s'éloignèrent les premiers du centre commun de l'humanité, se répandirent d'abord sur la plus vaste étendue de territoire et fondèrent les plus antiques monarchies. Ce fut chez eux que la civilisation matérielle fit d'abord les plus rapides progrès. Mais Noé avait maudit son fils Cham pour lui avoir manqué de respect dans son ivresse et pour avoir tourné en dérision la nudité paternelle. « Tu seras le serviteur de Sem et de Japhet, » lui avait-il dit. Cette malédiction s'accomplit dans sa plénitude. Les empires fondés par les Chamites se trouvèrent bientôt en contact avec les deux autres races, qui entrèrent en lutte avec eux, les vainquirent et s'emparèrent des pays qu'ils occupaient. Les Sémites les remplacèrent dans la

ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM

Chaldée, dans l'Assyrie, dans la Palestine et dans l'Arabie ; les Aryâs dans l'Inde et la Perse. Les descendants du fils maudit ne maintinrent leur puissance qu'en Afrique et particulièrement en Égypte, où s'éleva la plus florissante de leurs colonies. Et même encore là, dans la suite des siècles, les effets de la malédiction paternelle ont fini par les atteindre. Si Cham y est resté libre et maître plus longtemps qu'ailleurs, il n'y est pas moins à la fin devenu le serviteur de Sem. Après avoir été conquis par les Grecs et les Romains, descendants de Japhet, la Phénicie, l'Égypte et le nord de l'Afrique obéissent depuis des siècles à des Arabes ; les Éthiopiens ont été conquis par des tribus sémitiques, qui se sont amalgamées avec eux. Si la famille de Cham subsiste encore dans un certain nombre de pays et y forme toujours le fond de la population, nulle part, depuis des centaines et des centaines d'années, elle n'a une vie propre et nationale et ne forme un État indépendant.

Les descendants de Cham furent les premiers, après le Déluge, à marcher dans la voie de la civilisation matérielle, qu'ils poussèrent à un haut degré de développement. Mais s'ils avaient sous ce rapport des aptitudes remarquables, leur race garda toujours l'empreinte des tendances dépravées et grossières qui avaient attiré sur Cham la malédiction paternelle. Les peuples chamites ont été tous profondément corrompus. Leurs religions ne sortaient pas du matérialisme le plus absolu, exprimé sans pudeur, par des fables révoltantes et par des symboles d'une inconcevable obscénité. Aussi le triomphe des familles de Sem et de Japhet a-t-il été partout la substitution d'une civilisation plus haute et plus épurée à celle que les Chamites avaient établie, l'avénement d'une morale plus pure et d'une religion plus spirituelle, même au milieu des erreurs de l'idolâtrie.

III. — Famille de Sem. — Les descendants de Sem furent les seconds à se répandre dans le monde en quittant la contrée que les hommes avaient d'abord habitée à la suite du Déluge. Ils occupèrent le pays qui s'étend depuis la haute Mésopotamie jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Arabie et depuis les bords de la mer Méditerranée jusqu'au delà du Tigre.

Le premier-né de Sem, dans la Genèse, est *Elam*, qui représente les Élyméens de la Susiane. La première couche d'une double population chamite et touranienne fut en effet dans cette contrée remplacée par des habitants de race sémitique ; mais ceux-ci ne purent pas non plus s'y maintenir et furent plus tard conquis par les Aryâs descendus de Japhet. Le pays de Suse, entre la Perse proprement dite et le Tigre, garda toujours ces divers éléments confondus dans sa population, qui paraît avoir été essentiellement mixte.

Assur, second fils de Sem, est le chef de cette nation puissante qui, sous le nom d'Assyriens, joua un si grand rôle dans l'histoire de l'Asie occidentale. « *Assur*, dit » la Bible, fonda les villes de Ninive, Resen et Calach. » A Babylone et dans toute la Chaldée la langue, nous le savons maintenant par les monuments, était la même qu'à Ninive ; l'influence prépondérante appartenait aussi à la race d'*Assur ;* mais le fond de la population paraît y être resté chamite, du rameau de *Kousch*, par lequel avait été fondé l'empire de Nemrod, avec un mélange d'autres éléments encore.

Le livre de la Genèse nomme ensuite *Arphaxad;* ce nom signifie « limite du Chaldéen » ou plutôt encore « limitrophe du Chaldéen. » Comme la plupart de ceux qui sont donnés aux petits-fils de Noé, il contient plutôt une désignation géographique du pays où résida d'abord la descendance du personnage, qu'il ne doit avoir été son appellation même. Il détermine le ber-

ceau qu'habitèrent dans les premiers siècles après le cataclysme et d'où descendirent plus tard les familles étroitement apparentées entre elles, qui furent la souche des Hébreux et des Arabes. En effet, parmi la descendance d'*Arphaxad*, nous voyons figurer *Héber*, ancêtre direct d'Abraham et de la nation hébraïque, puis *Jectan*, qui fut le père des plus anciennes tribus arabes, de celles avec lesquelles se fondirent plus tard les enfants d'Ismaël, qui prirent sur elles la suprématie. Au reste, nous verrons tout à l'heure qu'au moment de sa vocation Abraham habitait encore au milieu des Chaldéens.

Lud est le quatrième fils de Sem. Il personnifie les anciens habitants de la Lydie. Suivant toutes les vraisemblances, ce peuple habitait originairement le voisinage de l'Assyrie et de la Mésopotamie, d'où, par une migration ultérieure, il vint se fixer à l'extrémité occidentale de l'Asie Mineure. Les investigations les plus récentes de la science sur le peu que l'on possède de l'idiome des Lydiens et sur leurs traditions prouvent en effet que leur sang était sémitique.

Le dernier des enfants du même patriarche, tels que les énumère la Bible, est *Aram*. C'est l'auteur de la race syrienne, qui couvrait tout le pays entre la Méditerranée et l'Euphrate. Il y avait même des Araméens dans la portion occidentale de la Mésopotamie. Aussi les Hébreux divisaient-ils le pays d'Aram en plusieurs régions : 1° L'*Aram-Naharaïn* ou Aram des deux fleuves, c'est-à-dire la Mésopotamie des Grecs, entre l'Euphrate et le Tigre; 2° l'*Aram* proprement dit, c'est-à-dire la Syrie, dont la ville la plus antique et la plus considérable était Damas; 3° l'*Aram-Sobah*, qui était la région dans laquelle se forma plus tard le royaume de Palmyre.

Le groupe des populations sémitiques, dont les re-

présentants principaux sont de nos jours les Arabes et les Juifs, présente un type de la race blanche plus pur et plus beau que les populations chamitiques. La barbe est mieux fournie, le teint beaucoup plus clair, quoique déjà bistré, la taille plus élevée, la complexion particulièrement sèche. Le visage est généralement long et mince, le front peu élevé, le nez aquilin, la bouche et le menton fuyants, ce qui donne au profil un contour arrondi plutôt que droit, les yeux enfoncés, noirs et brillants.

IV. — ***Famille de Japhet.*** — Le nom de ce dernier né des fils de Noé signifie « extension » parce que sa postérité couvrit une immense étendue de pays. C'est celui dont la descendance resta groupée le plus tard et quitta la dernière les environs mêmes du lieu où Noé sortant de l'arche avait fixé sa demeure. La Genèse lui donne sept fils : *Gomer*, *Magog*, *Madaï*, *Thubal*, *Mesoch*, *Thiras* et *Javan*.

Gomer personnifie les familles originairement établies autour du Pont-Euxin et au Nord de la péninsule hellénique. C'est d'elles que devaient sortir un jour les peuples si connus des historiens grecs ou romains sous le nom de Cimmériens, Cimbres ou Kimrys, qui furent pendant des siècles la terreur de l'Asie et de l'Europe et qui firent trembler Rome même dans tout l'éclat de sa puissance. Trois fils sont attribués à *Gomer* : *Askenaz*, dont le nom paraît composé des deux radicaux gothiques AS-CHUNIS, « la race des Ases, » et qui représente les nations germaniques et scandinaves, non encore séparées et habitant en un seul faisceau au nord-est du Pont-Euxin ; *Riphath*, c'est-à-dire le groupe des Celtes ou Gaulois, établis alors dans leur premier séjour en Europe, aux monts Riphées, les Carpathes actuels, avant d'avoir entrepris leur dernière migra-

tion vers notre France; enfin ***Thogorma***, dans lequel la tradition a toujours reconnu les Arméniens.

La synonymie de ***Madaï*** et des Mèdes est certaine. Il représente le grand rameau des Iraniens, qui tient une place si importante parmi les populations japhétiques et aryennes.

L'identité de ***Thubal*** et des Tibaréniens est également bien établie ; ce peuple habitait encore aux siècles classiques les montagnes voisines de la Colchide. C'est de lui que descendent les populations tout à fait à part qui vivent encore aujourd'hui dans les vallées du Caucase.

Mosoch semble correspondre aux Moschiens d'Hérodote, qui occupaient le territoire compris entre le pays des Tibaréniens et la Phrygie. Au même rameau devaient appartenir les nations voisines du nord de l'Asie Mineure, Paphlagoniens, Mariandyniens, habitants du Pont.

Thiras ne peut être que l'auteur des Thraces. Les historiens grecs nous affirment d'ailleurs que les Thraces étaient originaires de l'Asie Mineure et que, partis de la Bithynie à une époque inconnue, ils étaient venus, à travers l'Hellespont, chercher des demeures dans les contrées situées au nord de la Macédoine.

Javan ou ***Joun*** est le père des Ioniens et des Grecs. Sortis des contrées méridionales de l'Asie Mineure, les fils de ***Javan*** s'étendirent sur les côtes et dans les îles de la mer Egée.

De ces Ioniens primitifs vinrent ***Elisah***, ***Tharsis***, ***Kétim***, et ***Dodanim***. ***Elisah*** est l'Hellas, c'est-à-dire la Grèce. ***Dodanim*** personnifie la race pélasgique des Epirotes, dont le centre religieux le plus important était Dodone. ***Kétim*** représente les habitants des îles de l'Archipel et de Chypre, où cette population avait fondé la ville de Citium. Enfin ***Tharsis*** doit être rapproché

des Pélasges Tyrrhéniens, dont on trouve un rameau établi en Grèce et qui formaient la population primitive d'une grande partie de l'Italie.

Moïse, en énumérant les fils de Japhet, n'y a naturellement fait figurer que les populations de cette famille qui pouvaient être connues des Hébreux de son temps. Mais la science contemporaine, en se guidant sur les affinités physiologiques et linguistiques, est parvenue à compléter sur ce point le témoignage de la Genèse et à rattacher encore un grand nombre de peuples à la source japhétique. On s'accorde universellement à reconnaître parmi les descendants de Japhet, en Europe, les Grecs et les Romains, les Germains, les Celtes, les Scandinaves et les Slaves; en Asie, les Perses, l'aristocratie des Mèdes, les Bactriens et les castes supérieures de l'Inde. Ces derniers peuples, réunis sous le nom d'Aryâs, restèrent longtemps concentrés dans les contrées arrosées par l'Oxus et l'Iaxarte, c'est-à-dire dans la Bactriane et la Sogdiane, région qui fut la demeure première de toute la race. De là une branche se dirigea vers le midi, franchit l'Hindou-Kousch et pénétra dans l'Inde en détruisant ou subjuguant les populations antérieures, de souche chamitique et dravidienne. L'autre s'établit dans le pays qui s'étend entre la mer Caspienne et le Tigre, et dans les montagnes de la Médie et de la Perse. On les voit même se mêler très-anciennement aux Assyriens et les dominer pendant plusieurs siècles.

La race de Japhet est donc celle que l'on désigne aussi, pour peindre l'étendue de ses domaines, sous le nom d'*indo-européenne*. C'est celle à laquelle nous appartenons. C'est la race noble par excellence, celle à qui a été confiée la mission providentielle de porter à un degré de perfection inconnu de toutes les autres les arts, les *sciences* et la philosophie. « Béni soit Japhet,

» dit Noé suivant la Bible, que Dieu étende au loin s
» postérité, qu'il habite dans les tentes de Sem et qu
» Cham soit son serviteur. » Cette bénédiction et cett
prophétie se sont accomplies, car la descendance d
Japhet n'est pas devenue seulement la plus nombreus
et la plus étendue, elle est aussi la race dominatrice d
monde, celle qui chaque jour encore s'avance vers l
souveraineté universelle.

V. — Il est un des fils de Japhet dont nous n'avon
pas encore parlé, car il mérite des explications un pe
plus développées. Il représente un groupe de popula
tions beaucoup plus étendu que les autres et d'un
physionomie très-particulière; c'est *Magog*. Ce nom es
presque toujours associé à celui de *Gog* dans l'Écritur
Sainte. Les allusions si fréquentes des prophètes hé
breux aux incursions et aux ravages des fils de *Gog* e
de *Magog* doivent faire chercher en eux des tribus no
mades du nord-est, voisines de la mer Caspienne. On
comparé leur nom à celui des *Massagètes*. L'historie
Josèphe, interprète des traditions constantes de la na
tion juive, les appelle les *Scythes*. Tout semble don
prouver que sous le nom de *Magog* l'écrivain inspiré d
la *Genèse* a voulu représenter les nombreuses tribus qu
constituent la race secondaire désignée aujourd'hu
dans la science sous le nom de *touranienne*. Cette race
l'une des plus étendues par le nombre de ses membre
comme par l'espace qu'elle a occupé, se subdivise e
deux grands rameaux, celui des *Ougro-Finnois* et celu
des *Dravidiens*. Le premier doit encore être scindé e
deux, le groupe *turc*, dans lequel sont réunies les popu
lations du Turkestan et des steppes de l'Asie Central
et aussi les Hongrois, depuis longtemps établis en Eu
rope, puis le groupe *ouralo-finnois*, qui comprend le
Finlandais, les Esthoniens, les Tchoudes, et en généra

presque toutes les tribus de la zone septentrionale de l'Europe et de l'Asie. La patrie du rameau dravidien est, au contraire, méridionale. Ce rameau se compose en effet des populations indigènes de la péninsule de l'Hindoustan, Tamouls, Telingas, Carnates, qui furent subjugués par la race aryenne et qui paraissent avoir originairement refoulé devant eux des nègres du groupe australien, premiers habitants du sol, dont le sang est resté prédominant dans la tribu presque sauvage des Khonds.

La race touranienne est une des plus vieilles du globe. Elle semble s'être répandue en même temps que les Chamites et on peut reconstituer les principaux traits d'une époque où les fils de Touran et de Kousch occupaient seuls la plus grande partie de l'Europe et de l'Asie, tandis que les Sémites et les Aryens n'avaient pas encore quitté les régions où notre espèce avait trouvé son berceau. Les crânes découverts en France, en Angleterre ou en Belgique dans les cavernes de la fin de l'époque quaternaire paraissent nettement caractérisés comme appartenant à la race touranienne, au groupe ouralo-finnois, et ressemblent surtout à ceux des Esthoniens. Presque partout où la race japhétique ou indo-européenne pure s'étendit, elle rencontra une couche de population touranienne antérieurement établie, qu'elle soumit et s'assimila. Les choses se passèrent ainsi dans les contrées de l'Europe occidentale, où les Basques, descendants des antiques Ibères, sont peut-être le dernier débris de cette couche première d'habitants, dans l'Hindoustan, dans l'intérieur de la Perse et de la Carmanie, dont le littoral sud était occupé par les Kouschites. Dans la Médie et la Susiane l'élément touranien lutta plus avantageusement et parvint à se maintenir presque sur un pied d'égalité avec l'élément aryen. Nous verrons aussi plus loin qu'il entrait pour

une part considérable dans la population originaire de la Chaldée et de la Babylonie, et qu'il paraît y avoir fourni la classe dominante et surtout sacerdotale.

La race touranienne, dont l'ethnographie et la linguistique attestent également l'unité fondamentale, malgré son étendue, se présente aujourd'hui à nos regards comme une race mixte, intermédiaire entre la race blanche et la race jaune, de l'une à l'autre desquelles elle fait passer par une série de degrés successifs. Aux deux extrémités de l'échelle elle offre des types qui se confondent presque entièrement avec ceux de ces races; les Uzbecs, les Turcs Osmanlis et les Hongrois ne se distinguent pas, dans l'apparence physique, des rameaux les plus parfaits de la race blanche ; les Tchoudes se confondent presque avec les Tongouses, qui sont de race jaune. La physionomie intermédiaire des Touraniens peut tenir à deux causes. Ou bien ils sont le produit de la fusion d'éléments blancs et d'éléments jaunes, ou bien, si la conjecture de M. de Quatrefages sur le caractère primordial de certains des traits propres à la race jaune se trouvait vérifiée, ils représentent un arrêt de développement dans la marche entre le type de l'homme primitif et le perfectionnement complet de la race blanche par la civilisation. Dans tous les cas, la présence de cette race dans la descendance de Japhet au chapitre X de la Genèse, est justifiée en ce qu'elle est apparentée de très-près, au moins par un côté, avec la race blanche, particulièrement avec la famille japhétique, ainsi que l'ont établi les savants qui se sont occupés avec le plus de succès de la place des langues touraniennes dans la philologie comparée : M. Pott en Allemagne, M. Max Müller en Angleterre et M. Oppert en France. Toutes les probabilités sont pour faire regarder la race touranienne comme un premier rameau de la famille de Japhet, qui s'élança dans le monde

avant tous les autres et par cette séparation prématurée par une vie d'isolement et d'antagonisme, prit ou plutôt garda une physionomie très-distincte. Ce qui tendrait en effet à la faire considérer comme un type de la race blanche incomplétement arrivé à la perfection plutôt que comme le produit du croisement de deux races, c'est la disposition marquée au prognathisme qui existe dans tous ses rameaux et qui, nous l'avons déjà dit, paraît être une particularité très-primitive, effacée graduellement par les conditions favorables de vie et par la civilisation.

VI. — La descendance de Sem, de Cham et de Japhet, si bien exposée par Moïse, ne comprend donc, on le voit, qu'une seule des races humaines, la race blanche, dont elle nous présente les trois divisions principales, reconnues par les anthropologistes. Les trois autres races, jaune, noire et rouge, n'ont pas de place dans le tableau que donne la Bible des peuples issus de Noé. On ne saurait s'en étonner pour ce qui est de la première et de la troisième. Le rédacteur inspiré du livre de la Genèse ne pouvait parler aux hommes de son temps que des nations dont ils avaient connaissance. Or, du temps de Moïse on n'avait en Egypte ou parmi les Israélites aucune notion de l'existence des Chinois ou de la race rouge américaine. Les nègres, au contraire, étaient parfaitement connus. Moïse surtout, élevé en Egypte, avait dû en voir en grand nombre, car les Pharaons de son époque guerroyaient contre eux et les ramenaient captifs par milliers dans les cités égyptiennes. Ce n'est donc pas par ignorance ou par omission qu'il ne les a pas fait figurer dans son énumération des descendants des trois fils de Noé ; c'est volontairement et sans aucun doute avec une intention formelle, bien que nous ne puissions pas nous l'expliquer.

Ceux qui supposent que dans la pensée de l'auteur inspiré l'universalité du déluge ne s'étendait pas à tous les rameaux déjà formés de l'espèce humaine, qu'il y eût des tribus qui échappèrent au cataclysme en dehors de la famille de Noé, trouvent dans ce fait un de leurs arguments les plus spécieux.

Au reste, le texte de la Bible n'a rien qui s'oppose formellement à l'hypothèse que Noé aurait eu, postérieurement au déluge, d'autres enfants que Sem, Cham et Japhet, d'où seraient sorties les races qui ne figurent pas dans la généalogie de ces trois personnages. Elle ne nie non plus en aucune façon, comme nous l'avons déjà dit, l'hypothèse que certaines familles issues des trois patriarches Noachides aient pu s'éloigner du centre commun avant la construction de la Tour de Babel et la confusion des langues et aient pu donner naissance à de grandes races qui, se développant dans un isolement absolu, auraient pris une physionomie tout à fait à part et seraient demeurées en dehors de l'histoire du reste des hommes. Dans le tableau de filiation du X^e^ chapitre de la Genèse, Moïse n'a prétendu comprendre que les nations qui, après avoir vécu toutes ensemble et parlant la même langue dans le pays de Sennaar, s'étaient dispersées à la suite de l'événement de Babel. Et ces nations étaient seulement celles qui composaient la race blanche, la race supérieure et dominatrice, à laquelle on ne saurait refuser la primauté sur toutes les autres et la gloire d'être l'humanité par excellence.

§ 4. — Familles principales des langues.

I. — Ce n'est pas dans un livre du genre de celui-ci que l'on pourrait aborder la discussion du difficile et

tout philosophique problème de l'origine du langage. Il ne saurait rentrer dans notre cadre et n'a pour l'histoire aucune utilité pratique. Quelque opinion que l'on se forme à ce sujet, une chose est certaine, c'est que le développement graduel des langues, qui en a fait un instrument toujours plus parfait d'expression de la pensée, que leur variété, correspondant aux mœurs et à l'état de civilisation de chaque peuple, sont une œuvre purement humaine, produit des facultés spéciales et sublimes que le Créateur déposa dans notre espèce. Etudier comparativement les langues infiniment variées que parlent les hommes, en découvrir les lois générales, les grouper par familles, en rechercher les parentés et la filiation, tel est l'objet que se propose la philologie comparée, science nouvelle encore mais qui tient un des premiers rangs parmi les conquêtes de notre siècle dans le domaine de l'érudition. Elle prend les langues telles qu'elles se présentent à nous pour en faire l'objet de ses investigations et elle ne s'efforce de remonter dans les origines que jusqu'au point où elle peut atteindre au moyen de données d'une nature positive. La question d'origine primordiale, par révélation, par convention voulue entre les hommes ou par une production spontanée et nécessaire de leur organisation, tant de fois débattue entre les philosophes, ne la préoccupe pas ; si elle aborde quelquefois le problème, c'est comme corollaire de ses observations.

L'espace nous manque malheureusement pour donner aux paragraphes où nous allons dire quelques mots des langues, après avoir parlé des races d'hommes, tout le développement qu'un pareil sujet mériterait. Nous ne pouvons même pas faire une esquisse rapide, mais seulement indiquer les points principaux du tableau. Force sera donc de nous borner à dire en peu de mots quelles sont les principales familles des idiomes

parlés sur la terre, puis nous ajouterons quelques détails de plus sur les langues les plus parfaites, les plus avancées dans leur développement, celles qui ont eu en même temps le plus d'action sur la civilisation, car ce sont les seules qui aient une littérature vraiment digne de ce nom, les langues à flexions des Sémites et des peuples japhétiques ou indo-européens.

II. — Depuis que l'homme a commencé de parler, c'est-à-dire depuis qu'il a commencé d'exister, les langues des diverses races ont passé par des modifications innombrables dues à la marche de l'esprit chez ceux qui les parlaient, dues à des mélanges, à des influences réciproques d'idiomes les uns sur les autres. Il est donc impossible de remonter à la langue primitive, comme on a vu qu'il est impossible de remonter à la race primitive. Trop de révolutions se sont opérées depuis que l'humanité est sortie de son berceau. On peut tout au plus retrouver dans quelques langues anciennes des traces de cet idiome primordial, autrement dit saisir un certain nombre des procédés par lesquels l'homme a d'abord révélé sa pensée. « Le premier des traits de ces langues primitives, observe M. Maury d'accord avec tous les philologues de notre époque, fut sans doute la prédominance de la sensation dans la création du signe, et la forme éminemment concrète qu'affectait l'expression de la pensée. De même que l'esprit humain revêt ses premières aperceptions, non de la forme abstraite et générale qui ne s'obtient que par élimination et analyse, mais de la forme particulière, laquelle est en un sens plus synthétique en tant que renfermant et confondant une donnée accessoire avec la vérité absolue; de même les langues primitives durent ignorer presque entièrement l'abstraction métataphysique. Sans doute la raison pure s'y réfléchissait

comme dans tous les produits des facultés humaines. L'exercice le plus humble de l'intelligence implique les notions les plus élevées; la parole, aussi à son état le plus simple, supposait des moules absolus et éminemment purs; mais tout était engagé dans une forme concrète et sensible. »

Dans l'expression des choses physiques, l'imitation ou l'onomatopée paraît avoir été le procédé ordinaire employé par l'homme pour former les appellations. La voix humaine étant à la fois signe et son, il était naturel que l'on prît le son de la voix pour signe des *sons* de la nature. D'ailleurs, comme le choix d'appel*lation* n'est pas arbitraire et que jamais l'homme ne se décide à assembler des sons au hasard pour les faire signes de sa pensée, on peut assurer que de tous les mots actuellement usités, il n'en est pas un seul qui n'ait sa raison suffisante, ou comme fait primitif ou comme débris de langue plus ancienne. Or, le fait primitif qui a dû déterminer l'élection des mots est sans doute l'effort pour imiter l'objet qu'on voulait exprimer, surtout si l'on considère les instincts sensibles qui durent présider aux débuts de l'esprit humain.

La recherche comparative dans les diverses langues des traces de formes élémentaires, peut donner ainsi une certaine idée du langage des premiers humains. C'est cette étude qui a permis au célèbre philologue Jacob Grimm [1] de tracer l'esquisse suivante de ce que dut être la première langue : « A son apparition, la langue était simple, sans procédés artificiels, pleine de la vie et du mouvement de la jeunesse. Tous les mots étaient courts, monosyllabiques, formés la plupart de voyelles brèves et de consonnes simples. Les mots se

1. *Mémoire sur l'origine du langage*, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin pour 1851.

pressaient et s'agglomeraient dans le discours comme les brins d'herbe dans le gazon. Tous les concepts découlaient d'une sensation, d'une intuition claire, constituant déjà une pensée et devenant le point de départ d'une foule d'autres pensées également simples. Les rapports qui liaient les mots à la pensée étaient naïfs ; mais ils furent bientôt déparés par l'addition de mots disposés sans ordre. A chaque pas qu'elle fit, la langue parlée revêtit plus de plénitude et de flexibilité, mais elle se manifestait encore sans mesure et sans harmonie. La pensée n'avait rien de fixe et d'arrêté ; et voilà pourquoi la langue primitive n'a pu laisser aucun monument de son existence. » Les langues qui sortirent de cet idiome primitif subirent des modifications soumises à des lois fixes, comme tous les phénomènes de la nature. La philologie comparée est parvenue à saisir les plus essentielles de ces lois, dont les effets se présentent différemment suivant la diversité des langues à l'évolution desquelles elles ont présidé.

« Trois époques distinctes marquent l'histoire du langage : le monosyllabisme, l'agglutination et la flexion. Non pas que toutes les langues aient passé nécessairement par ces trois phases, mais parce que les idiomes qui appartiennent à la dernière époque, celle de la flexion, portent l'empreinte d'une organisation plus développée que celle de l'époque intermédiaire correspondant à l'agglutination, ces dernières langues étant elles-mêmes d'une organisation supérieure à celle des langues monosyllabiques. Entre les langues parlées jadis et celles qu'on parle aujourd'hui sur le globe, les unes ont passé par ces trois phases, les autres se sont arrêtées dans leur développement. Ainsi, l'agglutination renferme le monosyllabisme ; la flexion renferme à la fois le monosyllabisme et l'agglutination. Absolument de même que parmi les espèces animales, les unes se sont

arrêtées à un organisme élémentaire, tandis que d'autres se sont élevées, dans la période de gestation, de cet organisme primitif à une organisation plus riche et plus développée. » (A. Maury.)

III. — Dans les langues monosyllabiques il n'existe encore que des mots simples, rendus par une seule émission de la voix. Ces mots sont à la fois substantifs et verbes ; ils expriment la notion, l'idée, indépendamment de l'emploi du mot, et c'est la manière dont ce mot est mis en relation avec d'autres mots, qui indique son sens catégorique dans la phrase.

La plupart des langages de la race jaune se sont arrêtés à cet état de développement. Le chinois antique nous l'offre dans toute sa pureté. Il existe encore, mais avec des tendances à l'agglutination commençant à poindre, dans le chinois moderne, l'annamite, le siamois, le barman, dans tous les idiomes de l'Indo-Chine en général, et aussi dans le thibétain, de même que dans le langage de quelques tribus primitives du nord de l'Inde, refoulées par la conquête aryenne dans les vallées de l'Himalaya.

On passe par une transition presque insensible des derniers dialectes que nous venons de nommer aux langues agglutinatives. Celles-ci constituent dans le monde ancien, — car nous laisserons de côté les langues indigènes de l'Amérique et leur procédé particulier d'agglutination, — un vaste groupe, qui embrasse les idiomes parlés par toutes les populations touraniennes, et a reçu de MM. Max Müller et Logan le même nom de « groupe des langues touraniennes. »

Le caractère fondamental de ce groupe et de l'état du langage qu'il représente est l'existence d'une série de particules monosyllabiques indiquant toutes les catégories du langage, toutes les notions de relation pos-

sibles entre les mots dans la phrase. Ces particules ou *postpositions* viennent se coller à la suite du radical, qui demeure invariable, et le déterminer en allongeant le mot presque indéfiniment, mais sans aucune fusion, aucune contraction, soit entre elles, soit avec le radical ou mot primitif. Les langues touraniennes ou agglutinatives de l'ancien monde présentent en général une grande harmonie dans leur vocalisation, une tendance encore marquée à éviter les rencontres de plusieurs consonnes, à terminer toujours le mot fondamental ou la racine par une voyelle. Les lois grammaticales, le mode caractéristique de formation, sont les mêmes pour toutes et attestent l'unité essentielle de ce groupe, très-nettement délimité. Mais le vocabulaire varie presque à l'infini de l'une à l'autre, circonstance que l'on observe, du reste, dans toutes les familles de langues parlées par des peuples qui n'ont pas atteint à la civilisation complète et que leur genre de vie tient fort isolés les uns des autres, même dans un proche voisinage.

Les langues touraniennes se divisent en familles qui correspondent exactement aux divisions des populations touraniennes. Il y a de même deux familles principales: *tartaro-finnoise* et *dravidienne*. La première se compose de trois rameaux subdivisés en un nombre très-considérable de plus petits groupes et d'idiomes : d'abord le rameau *turc* qui, comme son nom l'indique, est formé par les langages de toutes les tribus du Turkestan et de celles qui en sont descendues, comme les Osmanlis ; puis le rameau *ouralo-finnois*, représenté en Europe par le finlandais, le magyar, l'esthonien et le lapon, en Asie par les dialectes parlés dans les régions de l'Oural et de l'Altaï, comme l'ostiak et le samoïède; enfin le rameau *tartare* proprement dit, dont le domaine s'étend sur les peuples septentrionaux de la race jaune, Mongols et Tongouses ; on pourrait y join-

dre un quatrième rameau, que formeraient le japonais et le coréen, provenus également de la même souche. Quant à la famille dravidienne, elle est constituée par les langues de la partie méridionale de l'Hindoustan, dont les principales sont le tamoul, le télinga et le canara.

La famille tartaro-finnoise offre à celui qui l'étudie un état du langage un peu plus avancé que dans la famille dravidienne. Les radicaux y sont généralement dissyllabiques, avec l'accent sur la première ; mais sous ce dissyllabisme on retrouve la trace incontestable d'un *monosyllabisme* primitif, qui existe encore pour les radicaux dans la famille dravidienne. Les langues de cette dernière sont plus harmonieuses ; par comparaison avec elles, les langues tartaro-finnoises sont dures et comme hérissées par le froid des contrées où on les parle, surtout le magyar ; le finlandais fait seul exception ; il égale en douceur et en harmonie les langues les plus musicales de l'Hindoustan.

IV. — Les langues à flexion sont propres à la race blanche ; ce sont celles qui ont atteint le plus haut degré de développement. Elles sont le produit du progrès le plus complet de la pensée et de la civilisation.

« Dans ces langues, le radical subit une altération phonétique destinée à exprimer les modifications résultant des différences de relations qui lient ce radical aux autres mots. Les éléments qui présentaient encore un caractère rigide et non modifiable dans les langues d'agglutination, sont devenus plus simples et plus organiques. Une langue à flexions représente le plus haut degré de structure grammaticale, et se prête le mieux à l'expression et au développement des idées.

» Rien ne peut mieux faire ressortir la différence qui sépare les langues d'agglutination des langues

à flexions, que le rapprochement de la déclinaison et de la conjugaison respectives de ces deux classes d'idiomes.

» Dans la déclinaison, les langues d'agglutination n'offrent qu'une séparation peu sensible entre le cas et sa postposition; le nombre est simplement exprimé par une terminaison; la fusion entre ces mots et le mot principal ou radical n'existe pas encore; les genres ne sont guère distingués. Mais dans les langues à flexions toutes les circonstances du mot, circonstances de genre, de nombre, de relation, sont exprimées par des modifications qui portent sur le substantif lui-même et en changent incessamment le son, la forme et l'accent.

» Dans le verbe, la transformation du radical est encore plus complète et plus profonde. On n'y trouve plus, comme dans la classe des langues d'agglutination, la syllabe extérieurement accolée, mais c'est tout le corps du mot qui se modifie suivant les temps et suivant les modes; il conserve néanmoins quelques-unes des articulations du radical, qui servent à rappeler le sens originaire modifié dans ses relations avec les autres mots. » (A. Maury.)

« La flexion des personnes et des nombres, écrit M. Schleicher [1], diffère tout à fait, dans les langues de flexion, de ce qu'on voit d'analogue dans les idiomes d'agglutination. Chez ces dernières langues, les personnes sont indiquées par un pronom suffixe faiblement altéré, et le pluriel est souvent marqué par le signe du pluriel du substantif. Il n'en saurait être autrement, puisque, dans les idiomes d'incorporation, la différence du substantif et du pronom ne fait que commencer. Dans les langues à flexions, les terminaisons personnelles du verbe sont sans doute aussi dans un

1. *Les Langues de l'Europe moderne*, trad. française, p. 183.

rapport visible avec le pronom, mais les formes du verbe à flexions se distinguent fondamentalement de toutes les autres. Une force énergique a formé dans ce cas le tout indissoluble appelé *mot*, et on ne saurait se méprendre sur le caractère respectif du substantif et du verbe. Précisément parce que l'unité du mot se maintient avec rigueur dans la flexion, on n'y peut exprimer beaucoup de relations par un seul mot; tandis que les changements, les allongements démesurés que les langues agglutinantes font subir à leurs verbes et à leurs substantifs, ne peuvent avoir lieu qu'aux dépens de l'unité du mot. Le verbe à flexions marque donc moins de relations que le verbe agglutinant. De là aussi la grande difficulté de décomposer en éléments simples les formes à flexions. Les éléments exprimant la relation subissent dans l'idiome à flexions les changements les plus considérables, seulement pour conserver l'unité du mot. »

La classe des langues à flexions se divise en deux grandes familles, les langues sémitiques et les langues indo-européennes ou aryennes. A ces deux familles appartiennent les idiomes des grandes civilisations antiques dont nous avons entrepris de raconter l'histoire. Elles sont si importantes que nous croyons nécessaire de nous y arrêter quelques instants et de consacrer à chacune un paragraphe spécial.

§ 5. — Les langues sémitiques.

I. — Les langues qui composent la famille appelée *sémitique* sont au nombre de huit principales :

1° L'*hébreu*, parlé par les Israélites, par les Phéniciens et probablement aussi par les autres tribus de Chanaan ;

2° L'*araméen*, parlé jadis en Syrie et qui formai plusieurs dialectes : l'*araméen biblique*, dans leque ont été composés, au vr^e^ siècle avant notre ère, quel ques-uns des livres de la Bible, notamment une parti de ceux de Daniel et d'Esdras ; l'*araméen targumique* qu'on retrouve dans les *targums* ou paraphrases de l Bible qui remontent au commencement de notre ère ; le *syro-chaldaïque*, langue vulgaire qui se forma che les Juifs par suite des altérations de l'hébreu, que l'on parlait en Palestine au temps du Christ, et qui est employée dans les grandes compositions rabbiniques appelées Talmud ; le *nabatéen*, dialecte des anciens habitants de l'Arabie Pétrée ; enfin le *samaritain*, qui se forma sur le territoire de l'ancienne tribu d'Ephraïm après la conquête assyrienne et qui s'est conservé littérairement chez les descendants de ces dissidents du culte juif ;

3° Le *sabien*, usité aujourd'hui encore dans la partie méridionale du bassin de l'Euphrate, chez les Mendaïtes, secte particulière sortie des ruines de l'ancien paganisme assyro-persique ;

4° Le *syriaque*, langue qui fut écrite dans les contrées d'Edesse et de Nisibe, et dont le développement et l'existence littéraire s'étendirent du II^e^ au VI^e^ siècle de l'ère chrétienne ;

5° L'*assyrien*, langage commun de Babylone et de Ninive, dans lequel sont conçues les inscriptions cunéiformes de ces deux fameuses cités ;

6° L'*himyarite* ou ancien idiome de l'Arabie méridionale, que nous ne possédons plus que par quelques inscriptions ;

7° Le *ghez*, ancienne langue de l'Abyssinie, dont le développement et l'existence littéraire sont postérieurs à l'établissement du Christianisme dans ce pays, c'est-à-dire au III^e^ siècle de notre ère ;

8° Enfin l'*arabe*, la seule des langues sémitiques encore aujourd'hui parlée, et qui ne présente qu'un petit nombre de dialectes faiblement accusés ; grâce à l'influence du Coran, cet idiome, qui n'était d'abord que celui de la tribu ismaélite ou maaddique, s'est répandu depuis la Babylonie jusqu'à l'extrémité du Maroc, depuis la Syrie jusqu'à l'Yémen.

II. — Ces langues constituent un groupe très-homogène, et ne se ramifient pas en ces branches nombreuses que l'on remarque dans les autres familles *linguistiques*. Les radicaux y sont tous composés de deux syllabes, et le monosyllabisme primitif ne se retrouve que fort difficilement sous cette forme inflexible qu'ont revêtue les éléments fondamentaux du vocabulaire. Les idiomes qualifiés de sémitiques sont essentiellement analytiques; au lieu de rendre dans son unité l'élément complexe du discours, ils préfèrent le disséquer et l'exprimer terme à terme. Dans tous se manifeste une disposition marquée à accumuler l'expression des rapports autour de la racine essentielle. C'est ce que l'on observe particulièrement en hébreu. Ces langues participent donc encore des idiomes d'agglutination, bien qu'elles soient déjà très-nettement à l'état de langues à flexions. Le sujet, le régime pronominal, les conjonctions, l'article, n'y forment qu'un seul mot avec l'idée même; l'idée principale se voit comme circonscrite de particules qui en modifient les rapports, et qui forment alors des dépendances.

Les mots du dictionnaire offrent une très-étroite ressemblance entre les différentes langues de la famille sémitique. Ce qui a beaucoup contribué au maintien de cette étroite homogénéité dans la famille, c'est que les idiomes qui la composent n'ont jamais eu la puissance de végétation propre qui a porté les langues indo-

européennes ou aryennes à se modifier sans cesse, par un développement continu. Leur moule est resté le même, et, suivant la juste expression de M. Renan, elles ont moins vécu que duré. Ce cachet d'immutabilité distingue au plus haut degré les langues sémitiques ; elles ont eu une grande puissance de conservation qui tenait à la forme très-arrêtée de la prononciation des consonnes qui les a défendues contre les altérations résultant de l'adoucissement des articulations et des échanges qui s'opèrent bientôt entre elles. Il semble vraiment qu'une disposition spéciale de la Providence leur ait communiqué cette faculté de conservation immuable en vue du rôle particulier qu'avait à remplir l'une d'elles en conservant sans altérations au travers des siècles le livre inspiré où étaient déposés les principes des vérités religieuses.

III. — Au reste, le nom de *sémitique*, attribué par Eichorn à cette famille de langues et depuis lors universellement adopté, est fort impropre et même de nature à produire des erreurs regrettables. L'usage n'en était pas en effet restreint aux populations de la descendance de Sem ; une notable partie des nations chamites, sinon la majorité, parlaient des langues soi-disant *sémitiques*. L'hébreu n'était autre à l'origine que l'idiome des Chananéens, cette population si profondément chamite par son génie comme par les traits de sa physionomie ; c'est en vivant au milieu d'eux pendant plusieurs générations que la famille d'Abraham la reçut et l'adopta à la place du langage qu'elle parlait antérieurement, langage très-probablement plus voisin de l'arabe, à cause de la parenté originaire des races d'Héber et de Jectan. Le ghez est parlé par une population dont le fond est resté en très-grande majorité chamitique, et où les quelques éléments sémitiques qui se

sont infiltrés de manière à devenir dominateurs, venant de l'Yémen, auraient apporté l'himyarite comme ils ont apporté l'écriture de l'Arabie Méridionale, si le langage venait d'eux. Les monuments de Babylone et de la Chaldée mettent en mesure d'affirmer que la langue dite *assyrienne* était à l'origine celle des Kouschites du bas Euphrate et que c'est du milieu d'eux que les Assyriens l'emportèrent en allant s'établir au nord. L'himyarite lui-même est l'idiome d'un pays où les peuples de Kousch précédèrent les tribus de la descendance de Jectan et formèrent toujours un élément considérable dans la population. Si les Jectanides de l'Arabie méridionale eurent, au temps de leur civilisation, un langage différent de celui des tribus de même souche qui s'étaient établies dans le reste de la péninsule, n'est-il pas très-vraisemblable de penser qu'ils le durent à l'influence de la race antérieure qui se fondit avec eux? On pourrait, du reste, au point de vue purement linguistique, former dans la famille *sémitique* un groupe particulier, composé de l'assyrien, de l'himyarite et du ghez, groupe que l'on appellerait *kouschite* et dont l'existence se marque par certains traits propres à ces trois idiomes et étrangers au reste de la famille.

IV. — Les autres peuples descendus de Cham parlent des idiomes étroitement apparentés entre eux et formant une famille spéciale, que l'on appelle *nilotique*, la plupart des langues qui la composent, et surtout la plus importante, ayant pour patrie la vallée du Nil.

C'est d'abord l'égyptien, de toutes les langues du monde celle dont nous possédons les monuments écrits les plus anciens. Quelque peu altérée par le cours du temps, elle s'est conservée en usage sous le nom de copte jusqu'au XVII^e^ siècle de notre ère, date où elle a

définitivement disparu devant l'arabe, ne restant plus qu'à l'état de langue liturgique pour les chrétiens indigènes de l'Égypte.

Viennent ensuite l'idiome des Gallas de l'Abyssinie et toute une série de dialectes qui se groupent avec lui, parlés dans la région qui s'étend entre le Nil blanc et la mer Rouge. Le malgache ou langue de Madagascar paraît aussi s'y rattacher par un côté, mais présente un mélange profond avec des éléments d'origine malaise. Les langues de la Nubie et du Kordofan forment à leur tour un groupe particulier dans la famille; elles sont nombreuses; chaque peuplade a la sienne et il serait oiseux de les énumérer ici. Disons seulement que l'une d'elles, le bischarri, paraît être le dernier débris de l'idiome dans lequel sont conçues les inscriptions hiéroglyphiques des Éthiopiens de Méroé. Une dernière division de la même famille est représentée par les langues berbères, issues de l'ancien libyen et parlées par une grande partie des populations qui s'étendent au nord et au nord-ouest de l'Afrique. C'est à ce groupe qu'appartiennent le kabyle-algérien et le touareg. Une langue fort alliée au berbère était parlée par les Guanches, anciens habitants des îles Canaries.

Tous les idiomes dont nous venons d'énumérer les principaux et qui composent la famille ***nilotique***, offrent à celui qui les étudie la parenté originaire la plus étroite avec la famille dite ***sémitique***. Le système grammatical est foncièrement le même; certaines des parties les plus importantes du discours, comme les pronoms, présentent des deux côtés une identité absolue. L'organisme est seulement moins complet, moins perfectionné. Quant au vocabulaire, une bonne moitié de ses racines pour le moins est commune aux deux familles. Les langues nilotiques les présentent seulement dans un état plus ancien, antérieur au tra-

vail, sous bien des rapports tout artificiel, qui les amena dans les langues sémitiques à une forme invariablement dissyllabique. Le reste provient des langues proprement africaines, de celles que parlent les diverses peuplades nègres.

Il est donc bien difficile de ne pas admettre, avec Charles Lenormant, M. Bunsen et M. Stuart Poole, que les langues nilotiques sortent d'une même souche que les langues sémitiques et forment avec elles une seule classe, divisée en deux familles. Le langage était originairement commun entre les fils de Sem et de Cham; seulement l'égyptien et les idiomes congénères se séparèrent du tronc avant les autres, à un état de développement moins parfait, et s'immobilisèrent alors dans une vie séparée, fixés par l'écriture en Égypte, tandis que les langues des Kouschites d'Asie, des Chananéens et des peuples de Sem continuaient à progresser et arrivaient à une forme plus perfectionnée, qui leur donna le caractère d'une famille distincte.

§ 6. — Les langues indo-européennes.

I. — La grande famille des langues indo-européennes, aryennes ou japhétiques est exclusivement la propriété des peuples issus de Japhet, qui tous en parlent ou en ont parlé les idiomes. Ces langues sont très-nombreuses, car elles avaient une force interne de végétation qui leur a fait subir des développements, des progrès et des changements incessants, dans l'espace et dans le temps. Ce sont celles où le mécanisme des flexions est le plus complet, le plus développé, sans qu'il y reste aucun vestige actuel de l'agglutination originaire.

L'organisme commun de ces langues est révélé par

la comparaison systématique des idiomes qui sont le représentants les plus anciens et les plus complets d tous les rameaux de la famille. Tous les idiomes indo européens se rapprochent plus ou moins du sanscrit qui en est le plus riche et celui dont l'état est demeur le plus près de la forme primitive. Plus on recule l'est, plus on trouve de ressemblance entre les langue de cette nombreuse et noble famille et celle que l'o peut considérer comme en constituant le type. Ainsi le langues celtiques, les plus occidentales de toute la fa mille, sont celles qui s'éloignent davantage du sans crit. Le berceau primitif de ces idiomes est la contré qui s'étend entre la mer Caspienne et l'Hindou-Kouch. Là fut parlée, avant que les diverses tribus de Japhet ne se dispersassent, quand elles vivaient encore réunies, la langue première qui fut la souche de toutes les autres. La science moderne l'appelle *aryaque* et parvient à en reconstituer en partie les traits les plus essentiels.

Dès l'époque la plus haute où l'on puisse remonter dans leur histoire, les langues aryennes sont essentiellement synthétiques; leurs mots sont disposés dans la phrase suivant le système de construction dont le latin est pour nous le type. Ce n'est que dans les temps modernes, par suite des nécessités imposées par les formes nouvelles de la pensée, qu'on a vu sortir de cette souche des langues aux procédés plus analytiques, comme nos idiomes néo-latins et l'anglais. Dans l'état même le plus primitif, dans ce qu'on peut connaître de l'aryaque, le génie de la famille a un caractère de complexité qui la distingue essentiellement de la famille sémitique, avec laquelle son vocabulaire n'a qu'un bien petit nombre de mots communs; et encore ce fonds commun, si faible, pourrait-il à la rigueur résulter de l'identité des procédés employés à

leur origine par les deux systèmes de langues, c'est-à-dire l'onomatopée. Cependant il serait fort exagéré de déclarer impossible que ces deux familles linguistiques aient été sœurs à l'origine. Des philologues d'une grande autorité regardent même les langues aryennes comme nées de l'influence modificatrice que les langues sémitiques ont exercée sur les langues touraniennes.

Sans rien préjuger sur la filiation réciproque et plus ou moins directe des idiomes indo-européens entre eux, filiation dont l'établissement présente encore de graves difficultés, on peut répartir ces idiomes en six groupes : 1° *indien*; 2° iranien; 3° pélasgique ou gréco-latin; 4° slave; 5° germanique, et 6° celtique.

II. — Le sanscrit forme la base du groupe indien; c'est l'idiome sacré de la religion et de la science des Brahmanes. Parlé il y a plus de vingt siècles, il a vécu ensuite comme langue littéraire, et il doit à cette longue existence d'être devenu le type le plus parfait d'une langue à flexions, ainsi que l'indique la signification du nom même que les Indiens lui ont donné, *sanscrita*, c'est-à-dire « ce qui est achevé en soi-même. » Cette langue sonore, très-riche en articulations, que l'improvisation poétique a singulièrement assouplie, est désignée par ceux qui l'écrivent sous le nom de « langue des dieux, » de même que son alphabet est appelé « écriture des dieux, » *dévandgari*.

La langue que l'on peut considérer comme la fille aînée du sanscrit est le pali, parlé jadis à l'orient de l'Hindoustan et devenu depuis la langue savante et religieuse du bouddhisme à Ceylan, dans le Maduré, dans l'empire barman et dans l'Indo-Chine. Les dialectes pracrits constituent une seconde génération. Ce nom de *pracrita* signifie « inférieur, imparfait, » et a été donné aux idiomes qui constituaient le langage

vulgaire de l'Inde dans les siècles immédiatement ar térieurs à l'ère chrétienne. Ces dialectes nous ont é particulièrement conservés par les drames indiens, o ils sont mis dans la bouche des personnages inférieur

Viennent ensuite les langues dérivées postérieure ment et restreintes à des provinces déterminées, d'o elles tirent leurs noms. Ce sont celles que l'on parl encore aujourd'hui : l'hindi avec ses sept dialectes l'hindoustani, langage des classes élevées de tout l'Inde centrale, depuis Calcutta jusqu'à Bombay, l cachmirien, le bengali, le guzarati, le mahratte, l népalais. Il faut y joindre le tzigane, idiome de cett race étrange, originaire de l'Inde, qui erre en nomade au travers de l'Europe et qu'on désigne, suivant les pays, par les noms de Zigeuner, Zingari, Gitanos, Bohémiens ou Gypsies.

III. — Le type le plus ancien des idiomes du groupe iranien est fourni par le zend et par le perse des inscriptions cunéiformes des rois Achéménides. Le zend est originaire de la Bactriane ; c'est la langue des livres de Zoroastre. De même que le sanscrit, il avait cessé d'être parlé bien avant l'ère chrétienne et était devenu un idiome purement littéraire. L'échelle des articulations est moins variée dans ces langues que dans le sanscrit ; on n'y compte non plus que trois voyelles, *a*, *i*, *u*.

Vers l'époque des Sassanides, le perse avait déjà subi des altérations notables, des modifications qui s'accrurent encore lors de l'invasion musulmane. Alors se forma le parsi, qui constitue le chaînon intermédiaire entre l'idiome des Achéménides et le persan moderne. Ce dernier, sorti de la province du Farsistan, a été perpétué par plusieurs générations de poëtes éminents sous les dynasties indépendantes de la Perse du moyen

âge, mais pénétré dans sa phraséologie de formes et de locutions turques et arabes. Des altérations d'une autre nature subies par le zend ont donné naissance au guèbre, parlé par les descendants des sectateurs obstinés du zoroastrisme, réfugiés dans l'Inde.

Au groupe iranien se rattachent aussi, parmi les idiomes encore vivants, l'afgan ou pouschtou, le béloutchi, le kurde, l'arménien, dont la riche littérature a fleuri pendant quatorze siècles et dont il existe plusieurs dialectes vulgaires, enfin l'ossète, parlé par une petite nation du centre de la chaîne du Caucase.

Le pehlevi est le produit d'un mélange d'éléments sémitiques et iraniens; la grammaire est araméenne, son vocabulaire perse. Il a été en usage à la cour des premiers monarques Sassanides, et un des livres attribués à Zoroastre, le *Boundéhesch*, n'est parvenu jusqu'à nous que dans cette langue.

IV. — « Le groupe gréco-latin comprend la plus grande partie des langues de l'Europe méridionale. L'épithète de *pélasgique* le caractérise assez clairement, car la Grèce et l'Italie furent peuplées d'abord par une race commune, les Pélasges, dont l'idiome paraît avoir été la souche du grec et du latin.

» La première de ces langues n'est point en effet la mère de l'autre, comme on l'avait cru dans le principe; ce sont simplement deux sœurs, et si l'on devait leur assigner un âge différent, la langue latine aurait des droits à être regardée comme l'aînée. Cette langue, en effet, présente un caractère plus archaïque que le grec classique. Le dialecte le plus ancien de l'idiome hellénique, celui des Eoliens, ressemble au latin bien plus que les dialectes plus récents du grec. Le latin n'a en aucune façon le caractère d'une langue due à la décomposition d'une autre plus ancienne ou à son mé-

lange avec d'autres. Elle porte à un haut degré le caractère synthétique des idiomes anciens. Les éléments grammaticaux n'y ont point encore été séparés en autant de mots différents, et la phraséologie, comme la conjugaison de son verbe et les formes les plus anciennes de ses déclinaisons, offrent une ressemblance frappante avec le sanscrit. Son vocabulaire contient une foule de mots dont la forme archaïque, qui nous a été conservée, est tout aryaque.

» Le latin appartient à un groupe de langues, aujourd'hui disparues, et qu'il semble avoir graduellement absorbées : le sabin, qui a fourni lui-même, dès le principe, beaucoup de mots au latin, l'ombrien, l'osque, parlé dans la Campanie, le messapien et le japygien.

» L'étrusque, que nous ne connaissons que par un petit nombre de mots, paraît avoir formé une branche à part du tronc pélasgique.

» La langue actuelle des Albanais ou Schkypétars, quoique aujourd'hui singulièrement pénétrée de mots grecs et slaves, semble être un des dérivés les moins altérés de l'idiome pélasgique. Par plusieurs de ses formes, il nous ramène en effet à un système grammatical plus voisin du sanscrit que n'est le grec. »

(A. Maury.)

La décomposition du latin dans le moyen âge a donné naissance aux langues actuelles de l'Europe méridionale, réunies sous le nom commun « d'idiomes néo-latins » : l'italien, le français, le provençal, l'espagnol, le portugais, la langue du pays des Grisons et le roumain des Principautés Danubiennes.

V. — Le groupe des langues lettiques et slaves rappelle de très-près les langues indiennes et iraniennes. La sève primitive du génie aryaque y circule encore

avec une remarquable énergie. Ce groupe se divise en deux rameaux, lettique et slave proprement dit. Le premier correspond à une période moins avancée que le second. Le substantif lithuanien n'a, par exemple, que deux genres, tandis que le slave en reconnaît trois. La conjugaison slave est aussi supérieure à la lithuanienne, où l'on ne distingue pas les troisièmes personnes du singulier, du duel et du pluriel.

Le rameau lettique comprend d'abord le lithuanien, celui de tous les idiomes actuellement parlés en Europe qui se rapproche le plus du sanscrit, puis le borussien ou ancien prussien, qui a été dépossédé par l'allemand, enfin le lette ou livonien.

Le rameau slave est infiniment plus étendu; on peut même dire que de tous les groupes linguistiques de l'Europe, c'est celui qui est parlé par le plus grand nombre de bouches. Son appellation de *slave* vient du nom, impliquant l'idée de gloire, que se donnent à elles-mêmes toutes les populations parlant les idiomes de ce genre. A l'exception du bulgare, qui a subi des altérations profondes, les langues slaves conservent entre elles une similitude beaucoup plus grande que les langues germaniques, par exemple. Le voyageur qui en connaît une à fond peut se faire comprendre dans toute l'étendue du territoire où elles sont parlées, depuis le Monténégro jusqu'au Kamchatka.

Il faut distinguer dans les langues slaves deux grandes branches, orientale et occidentale. La forme la plus ancienne connue de la première est le slavon, langue liturgique de l'Église de Russie, qui depuis la fin du moyen âge a cessé d'être vivante dans l'usage parlé. A côté de lui on doit ranger le bulgare, qui représente également un état de langue fort ancien et qui a été porté du voisinage de l'Oural aux bords du Danube,

où il tend à disparaître graduellement; le russe, d
la conquête a si prodigieusement étendu les domai
et qui supplante peu à peu les idiomes ouralo-finn
et tartares; enfin le serbe, parlé entre la mer Adr
tique et le Danube.

Les idiomes slaves de l'ouest sont le polonais,
tchèque ou bohême, le sorabe ou vinde de la Bas
Lusace, auxquels il faut joindre quelques langues
racinées depuis plusieurs siècles déjà par l'allemar
comme le cachoube du Lauenbourg, le polabe et l'ol
trite des bords de l'Elbe. En général ces idiomes so
plus durs, moins harmonieux, plus surchargés de co
sonnes que ceux dela branche orientale, surtout
tchèque.

VI. — « La vaste famille des langues germanique
qui a repoussé peu à peu les langues slaves, embras
aujourd'hui un grand nombre d'idiomes, lesquels o
succédé eux-mêmes à d'autres de la même famille
dont nous avons conservé quelques monuments. Tout
ces langues se distinguent par des caractères commun
qui découlent eux-mêmes de la grammaire aryaque
dent ils ne sont que des altérations régulières. Un de
plus célèbres philologues de l'Allemagne, qui est de
venu par ses travaux comme le législateur de la gram
maire comparée des langues germaniques, Jacol
Grimm, a distingué quatre caractères fondamentau
dans cette famille. C'est d'abord la propriété qu'a l
voyelle de s'adoucir en se prononçant pour indique
une modification dans la signification ou l'emploi d
mot. C'est ensuite la transformation d'une consonne en
une consonne de la même classe, plus douce, plus
forte ou aspirée. C'est en troisième lieu l'existence de
conjugaisons fortes et faibles, c'est-à-dire de conjugai-
sons dans lesquelles la voyelle radicale change d'après

certaines lois, et de conjugaisons dans lesquelles elle demeure invariable. » (A. MAURY.)

Les langues germaniques forment deux rameaux, gothique et allemand. Nous ne connaissons l'ancien gothique que par un petit nombre de monuments écrits, parmi lesquels il faut placer en première ligne les fragments de la version de la Bible faite par l'évêque Ulphilas au IVe siècle. Au même rameau appartiennent : 1° le norse, idiome des anciens Scandinaves, qui s'est conservé presque intact en Islande et qui a donné naissance, par des altérations graduelles, au danois et au suédois ; 2° l'anglo-saxon qui, par son mélange avec le vieux français et par un effet de modifications propres, dues surtout aux influences celtiques, a produit l'anglais ; 3° le bas-allemand, qui comprend lui-même plusieurs dialectes : le frison, le hollandais et le flamand. Ces dernières langues sont comme les résidus de l'idiome saxon, qui se parlait avec de légères différences de canton à canton dans tout le nord-ouest de l'Allemagne, depuis l'Elbe et le Weser jusqu'au Rhin et à l'Escaut.

Quant au rameau allemand proprement dit, il comprend quatre dialectes : le haut-allemand, devenu depuis Luther la langue des lettres et de la société dans toute l'Allemagne, le souabe, l'autrichien et le franconien.

VII. — Les langues celtiques, aujourd'hui restreintes dans un petit nombre de cantons de la France et des Iles Britanniques, sont de toutes les langues indo-européennes les plus éloignées du berceau primitif dans la direction de l'ouest ; ce sont aussi les plus altérées. Ces idiomes rappellent sans doute la grammaire sanscrite, mais n'offrent plus avec elle qu'une ressemblance générale. En suivant les lois de la permutation des con-

sonnes, que nous avons indiquées tout à l'heure propos des langues germaniques, on parvient à remo ter du vocabulaire des langues celtiques à celui de l' ryaque et du sanscrit ; mais les formes grammatical ont été tellement altérées, qu'il est souvent difficile (les rattacher, au moins directement, aux types hab tuels de la famille indo-européenne.

Le gaulois a disparu, supplanté par le latin ; il n'e subsiste qu'un petit nombre d'inscriptions, encore in parfaitement expliquées. On classe les idiomes celti ques encore vivants en deux groupes, kymrique o breton et gallique ou gaélique. Le premier compren le kymrique proprement dit ou langage du pays d Galles, le cornique, demeuré en usage jusqu'au siècl dernier en Angleterre, dans le comté de Cornouailles enfin l'armoricain ou breton, d'un usage général dan nos départements des Côtes-du-Nord, du Finistère, d Morbihan et dans une partie de la Loire-Inférieure Au second appartiennent l'irlandais, le gaélique pro prement dit ou langue erse, parlé dans la Haute-Écosse enfin le manx ou dialecte de l'île de Man.

Le coup d'œil que nous venons de jeter sur les races humaines et les diverses familles de langues, nous a insensiblement conduit des temps primitifs de l'humanité aux choses de nos jours. Nous nous sommes ainsi trouvés entraînés bien loin de l'histoire ancienne des civilisations orientales, à laquelle cette étude était pourtant une introduction nécessaire. Mais nous allons y revenir désormais, pour ne plus nous en écarter.

LIVRE DEUXIÈME

Les Israélites.

CHAPITRE PREMIER

LES PATRIARCHES — LES ISRAÉLITES EN ÉGYPTE. MOÏSE

SOURCES PRINCIPALES : La Bible, livres de la *Genèse*, de l'*Exode*, des *Nombres*, du *Lévitique* et du *Deutéronome*. — Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. I-III.

Les dissertations accompagnant le *Pentateuque* dans la Bible de D. Calmet et dans celle de M. Cahen. — Munk, *la Palestine*. Paris, 1845. — Ewald, *Geschichte der Volkes Israël*. Gœttingue, 1843-1847. — Wallon, *la Sainte Bible*. Paris, 1854. — J. Salvador, *Histoire des institutions de Moïse*, 3e édit. Paris, 1862.

§ 1. — Abraham.

I. — Les diverses nations du genre humain oublièrent peu à peu les grands souvenirs de leur histoire primitive, ou du moins n'en conservèrent que des traits épars qui se mêlèrent aux rêves de leur imagination. L'idée même de Dieu s'obscurcit graduellement dans leurs âmes, et l'idolâtrie s'établit sur toute la surface de la terre. « Les hommes ensevelis dans la chair et » dans le sang, dit Bossuet, avaient pourtant conservé une

» idée obscure de la puissance divine, qui se soutenait » par sa propre force, mais qui, brouillée avec les images » venues par leurs sens, leurs faisait adorer toutes les » choses où il paraissait quelque activité et quelque » puissance. Ainsi, le soleil et les astres, qui se faisaient » sentir de si loin, le feu et les éléments, dont les effets » étaient si universels, furent les premiers objets de » l'adoration publique. »

Pour arrêter les progrès d'un si grand mal et pour empêcher son triomphe définitif qui eût fait disparaître du monde la notion vraie de la divinité, Dieu, dans sa toute-puissance et sa miséricorde infinie, choisit une famille parmi cette race de Sem, sur laquelle le second père du genre humain, Noé, avait attiré ses bénédictions spéciales, et l'appelant à une vocation sublime, il la chargea de conserver intacte l'ancienne croyance, tant de la création de l'univers que de la providence particulière avec laquelle il gouverne les choses humaines, ainsi que le dépôt de ses préceptes et des promesses qu'il avait faites au genre humain.

II. — Tharé (*Térach*), descendu d'Arphaxad, habitait encore aux lieux mêmes que désigne le nom de son ancêtre, c'est-à-dire dans le midi de la Chaldée ; sa résidence était dans la ville d'Our, appelée aussi Chalanné, le Mougheïr de nos jours, dont les ruines ont été explorées par le voyageur anglais M. Loftus. Il eut trois fils, Abram, Nachor et Aran. Celui-ci mourut du vivant de son père, tandis que la famille habitait encore sa première résidence, et laissa un fils du nom de Lot. L'état de culture du pays où il vivait et qui n'offrait que peu de pâturages libres à une race tout entière adonnée à la vie pastorale, décida Tharé à changer de résidence et à se diriger vers les contrées septentrionales avec toute sa famille. Il vint dans la ville de Harrân,

dans la partie nord de la Mésopotamie, s'y établit et y mourut à l'âge de deux cent cinq ans.

C'est là que Dieu révéla sa mission à Abram, destiné par lui à devenir la tige des croyants. Il avait alors soixante-quinze ans, et son père ne devait mourir que soixante ans plus tard. « Sors de ton pays, de ta parenté » et de la maison de ton père, lui dit le Seigneur, et » viens au pays que je te montrerai ; je ferai sortir de » toi un grand peuple, je rendrai ton nom célèbre et » toutes les nations de la terre seront bénies dans un » de tes descendants. » Les traditions populaires des Juifs et des Arabes, qui paraissent en ceci reposer sur des bases antiques, ajoutent que cette émigration était devenue nécessaire par suite des dangers qui menaçaient le pieux Abram au milieu de populations idolâtres et dans la maison même de son père, ardent adorateur des faux dieux. L'historien Josèphe, écho des légendes de la Synagogue, dit que les habitants du pays de Harrân s'étaient soulevés en armes contre lui et voulaient le punir de son mépris pour leurs divinités. On pourrait aussi rattacher cet événement à la conquête élamite qui vint alors, ainsi que nous le montrerons dans notre livre IV, peser sur tout le bassin de l'Euphrate et du Tigre.

III. — Abram obéit aux ordres du Seigneur. Laissant à Harrân son père et son frère Nachor, il partit en se dirigeant vers le sud, avec sa femme Saraï, son neveu Lot et tous ses gens. Il franchit l'Euphrate, traversa la Syrie et vint enfin dans le pays de Chanaan, qui fut plus tard la Judée et dont le nom signifiait « le pays » d'en bas, » par opposition à la contrée d'Aram ou « pays d'en haut. » Il était alors occupé tout entier par les tribus chananéennes de la race de Cham, qui y avaient fondé des villes et y menaient la vie sédentaire,

mais laissaient des tribus nomades de Sémites errer en pasteurs dans les campagnes voisines de leurs cités, de même qu'encore aujourd'hui les tribus bédouines errent presque jusqu'aux portes des villes de la Syrie et de la Palestine.

Arrivé dans le pays de Chanaan, Abram eut, dans le canton de Sichem, une vision dans laquelle Dieu lui annonça que toute la contrée appartiendrait un jour à sa postérité. Il éleva un autel au lieu où le Seigneur lui était apparu, puis un autre entre Béthel et Aï, à l'endroit où il avait fixé ses tentes, dans les riches pâturages du cours inférieur du Jourdain, et après y avoir invoqué le nom de Jehovah, il continua sa route vers le midi.

Une famine l'obligea d'aller séjourner quelque temps en Égypte. Craignant de voir enlever sa femme Saraï, qui était très-belle, et d'être lui-même l'objet de quelque violence, il lui demanda de se faire passer pour sa sœur, dont il était le protecteur naturel. Le roi, que la Bible ne désigne, comme tous ceux dont il est question dans la Genèse ou dans l'Exode, que par son titre de Pharaon en égyptien (*pir-aa*), ayant entendu parler de la beauté de Saraï, la fit venir dans son palais; il traita Abram avec beaucoup de distinction et lui fit de riches cadeaux en esclaves et bestiaux. Mais arrêté dans son projet par un châtiment céleste, et ayant su que Saraï était la femme d'Abram, il la rendit à son mari, les engagea à quitter le pays et les fit accompagner par ses gens.

IV. — Abram revint donc, toujours accompagné de son neveu Lot, au lieu de son premier campement, entre Béthel et Aï. La vie qu'Abram et Lot menaient était exactement celle des scheikhs arabes de nos jours. Une foule de serviteurs héréditaires erraient comme eux d'un pâturage à l'autre, à mesure que le premier était épuisé, avec les troupeaux de leurs maîtres ou plutôt

de leurs seigneurs, car chaque famille patriarcale formait une sorte de petit État ambulant, où probablement les pasteurs tenaient au chef de la tribu par les liens de parenté plus ou moins éloignés. L'immensité des troupeaux de l'oncle et du neveu rendit difficile le pacage commun ; leurs serviteurs se prirent de querelle à ce sujet, et il fallut se séparer. Abram laissa Lot maître de choisir la région qu'il voudrait habiter. Il se décida pour les rives fécondes du bas Jourdain et le bassin de la mer Morte, qui lui offrait à son extrémité méridionale un pays d'admirables pâturages dans la plaine appelée aujourd'hui Ghôr-Safieh, que les tribus bédouines de cette partie de la Syrie regardent encore comme un véritable paradis terrestre. Cette plaine était immédiatement voisine de Sodome, la principale des cinq cités confédérées bâties sur la mer intérieure ; les quatre autres étaient Gomorrhe, Adama, Séboïm et Ségor ou Zoar. Leurs habitants paraissent avoir été de sang chananéen ; mais ils étaient horriblement corrompus, adonnés à l'impiété, à toutes les iniquités et aux vices les plus infâmes, qui attirèrent sur eux la vengeance céleste. Malgré cela, Lot fixa sa demeure dans la ville même de Sodome, laissant ses troupeaux dans le Ghôr.

Après le départ de son neveu, Abram eut une nouvelle vision, dans laquelle Dieu lui renouvela ses promesses d'une innombrable postérité, à laquelle appartiendrait tout le pays à l'entour. Il vint demeurer alors dans le bocage de Mambré, près de Hébron, ville alors occupée par les Héthéens, l'une des nations de la race de Chanaan. Il y éleva un nouvel autel à Jéhovah.

V. — Cependant, Chodorlahomor, roi des Élamites, c'est-à-dire de la Susiane, avait conquis la vallée du Jourdain et soumis à son sceptre les cinq villes des rives

de la mer Morte, c'est-à-dire la contrée où Lot s'étai établi. Il en était resté douze ans le maître ; dans l treizième année, les petits rois de cette région, voyan Chodorlahomor occupé de guerres dans le nord d l'Arabie, crurent pouvoir secouer le joug. Mais le ro des Élamites revint sur eux avec ses vassaux Amraphel, roi de Sennaar ou de la Babylonie, Arioch, roi d'Ellassar c'est-à-dire des Assyriens, et Targal [1], roi des peuples ou des tribus nomades. La bataille se livra dans un lieu nommé la *Vallée sauvage*, au bord de la mer Morte, où se trouvaient des puits de bitume ; les indigènes furent mis en déroute. Sodome, Gomorrhe et les trois autres villes furent pillées, et Lot fut emmené captif. Abram en fut instruit par un fuyard. Il habitait à ce moment Mambré et avait fait alliance avec le prince chananéen du pays. Il partit avec son allié, les deux fils de celui-ci et tous ses serviteurs, et se mit à la poursuite des ennemis, qui se retiraient. Il les atteignit à l'extrémité septentrionale de la Palestine, à l'endroit où s'éleva plus tard la ville de Dan. Une surprise nocturne lui donna la victoire ; les quatre rois furent poursuivis jusqu'au delà de Damas ; Lot fut délivré et tout le butin repris. C'est alors qu'Abram reçut la bénédiction de Melchisédech, roi de Salem et prêtre du Très-Haut, dont la tribu, sans aucun doute d'origine sémitique, était une de celles, en bien petit nombre, qui dans la vie pastorale avaient su conserver intacte la croyance primitive à l'unité de Dieu. Il refusa généreusement de prendre pour lui la moindre portion du butin que lui offrait le roi de Sodome et ne réclama que la part de ses alliés.

Abram, pénétré de reconnaissance pour le succès

1. Nous expliquerons plus loin, dans le premier chapitre du livre IV, pourquoi nous avons préféré, pour le nom de ce prince, la leçon *Targal*, du texte des Septante à la leçon *Tidal* du texte hébraïque.

qu'il avait obtenu avec l'aide de Dieu, eut encore à ce moment une de ces visions qui signalaient chaque événement important de sa vie, et qui le fortifiaient dans la foi, en lui inspirant la plus grande confiance pour l'avenir. « Je suis ton bouclier, lui dit le Seigneur, ta » récompense sera très-grande. » — « Mais à quoi me ser- » vent tous ces biens, demanda Abram, puisque je n'ai » pas d'enfants et que mon héritage doit passer à l'in- » tendant de ma maison? » — « Non, fut la réponse; » ta postérité sera nombreuse comme les étoiles du ciel; » je suis Jéhovah qui t'ai fait sortir de la contrée d'Our » des Chaldéens, pour te donner ce pays en héritage. » Abram accomplit alors, sur l'ordre de Dieu, la cérémonie symbolique qui devait consacrer son alliance avec l'Éternel; il sacrifia plusieurs animaux qu'il coupa en morceaux, et il vit Dieu lui-même, sous la forme d'une flamme de feu, passer au milieu des morceaux. C'était ainsi que chez les Orientaux d'alors se juraient les alliances, et saint Ephrem le Syrien, dans son Commentaire sur la Genèse, raconte que l'usage en subsistait encore de son temps chez les Chaldéens. Celui qui jurait alliance, en passant ainsi entre les morceaux découpés des victimes, voulait dire qu'il consentait à être traité comme elles s'il manquait à son serment. C'est d'usages semblables que dérivent en grec l'expression de ὅρκια τέμνειν et en latin celle de *fœdus ferire*.

VI. — Après dix ans de séjour dans le pays de Chanaan, Saraï, désespérant de donner elle-même un fils à Abram, lui demanda de prendre pour femme l'Égyptienne Hagar, sa servante. Celle-ci devenue orgueilleuse, fit sentir son dédain à sa maîtresse, qui s'en plaignit à Abram. La servante, livrée aux mauvais traitements d'une maîtresse jalouse, prit la fuite. Elle était assise auprès d'une source dans le désert, lorsqu'elle

fut visitée par un ange, qui lui annonça que le fils qu'elle portait dans son sein serait puissant un jour et aurait une nombreuse postérité, et qui lui ordonna de retourner chez Saraï et de s'humilier devant elle. Revenue dans la maison d'Abram, elle lui donna un fils qui fut appelé Ismaël (Yischmaël, *Dieu exauce*). Abram avait alors quatre-vingt-six ans.

Treize ans après cet événement, Dieu renouvela son alliance avec Abram. Ce nom qui signifiait *père élevé*, fut changé par Dieu lui-même en celui d'Abraham (*père de la multitude*), désignant l'immense postérité qui devait sortir du patriarche, et la circoncision fut instituée, comme symbole de la nouvelle alliance et comme signe distinctif des Abrahamides. Saraï reçut le nom de Sara (*maîtresse, princesse*) et Dieu promit à Abraham qu'il aurait d'elle un autre fils dans lequel se perpétuerait l'alliance divine. Quant à Ismaël, le Seigneur annonça que douze princes sortiraient de sa souche et que sa postérité serait très-nombreuse.

VII. — Cependant Abraham était arrivé à l'âge de quatre-vingt dix-neuf ans et Sarah en avait quatre-vingt-dix. Sans doute, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, la vie des hommes qui conservaient l'existence active et frugale des patriarches était encore très-longue par comparaison à celle des autres hommes contemporains ; mais elle était bien au-dessous de ce qu'elle avait été avant le déluge, et à l'âge qu'avaient atteint Abraham et sa femme, toutes les vraisemblances naturelles annonçaient qu'ils ne pourraient plus avoir d'enfants. Un jour, trois inconnus se présentèrent devant la tente d'Abraham, qui les supplia d'entrer et se hâta de remplir envers eux les devoirs de l'hospitalité. Ils se révélèrent alors à lui comme des anges envoyés de Dieu et lui renouvelèrent l'assurance que l'année suivante

Sara lui donnerait un fils. La femme nonagénaire, qui du fond de la tente entendait cette prédiction, ne put s'empêcher de rire ; mais elle fut blâmée par les anges pour avoir douté de la toute-puissance divine, qui pouvait opérer en elle un miracle.

VIII. — C'est alors qu'eut lieu la catastrophe de Sodome et des autres villes riveraines de la mer Morte. Leurs iniquités et leur corruption étaient parvenues à un tel degré que Dieu résolut de donner un exemple au monde par leur châtiment. En vain, Abraham invoqua sa miséricorde en faveur des villes maudites ; il ne se trouva pas dans Sodome les dix justes dont la présence aurait suffi, suivant la parole du Seigneur, pour détourner le fléau de sa colère. Averti par les anges, Lot s'enfuit en toute hâte à Ségor avec ses filles, dont les fiancés, dédaignant ses avertissements, refusèrent de le suivre. Alors Sodome, Gomorrhe, Adama et Séboïm furent réduites en cendres, sans qu'aucun habitant pût échapper, par une effroyable convulsion de la nature, que la Bible appelle poétiquement « une pluie de feu » et de soufre ; » mais qui paraît avoir été en réalité une prodigieuse éruption volcanique, vomie par un grand nombre de cratères à la fois et dont toute la contrée environnante offre encore aujourd'hui les vestiges aux regards de l'observateur [1].

Lot, craignant de rester à Ségor où il ne se croyait pas à l'abri du danger, se retira avec ses deux filles dans une caverne du désert, située à l'orient de la mer Morte. C'est là que la Genèse place la naissance incestueuse de Moab et d'Ammon, pères des nations que Moïse et Josué trouvèrent établies sur la rive orientale du Jourdain et de la mer intérieure.

1. Voy. De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*. Paris, 1853.

IX. — Continuant à mener sa vie errante de nomade pasteur, Abraham vint s'établir pour quelque temps dans le pays de Gérar, auprès de Gaza, sur la frontière entre l'Égypte et la Palestine. Il y fit alliance avec le roi du pays, nommé Abimélech, auprès d'un puits qui fut appelé, en mémoire de cet événement, Beerséba (le puits du serment).

C'est dans cette contrée que, suivant la promesse des messagers divins, Sara mit au monde un fils qui reçut le nom d'Isaac, du mot hébreu *Yischak* (ou rit); tout le monde, avait dit Sara, *rira* en entendant cette nouvelle. A un festin qu'Abraham donnait à l'occasion du sevrage d'Isaac, Sara vit un rire moqueur sur le visage d'Ismaël, fils de Hagar, et elle exigea de nouveau le bannissement de la servante et de son fils. Hagar et Ismaël entrèrent dans le désert de Beerséba, et ils étaient sur le point de mourir de soif, lorsqu'une voix du ciel les consola et leur donna du courage. Une fontaine se présenta à leurs regards et ils se désaltérèrent.

Ismaël grandit dans l'exil et devint un habile archer; sa mère le maria avec une Égyptienne. Il devint la souche des tribus qui formèrent la seconde souche des Arabes nomades et se mêlèrent aux premières tribus issues de Jectan, sur lesquelles elles prirent, avec le temps, la primauté. La plus illustre de toutes les tribus arabes issues directement d'Ismaël, fut celle de Koreïsch, qui habitait la Mecque et y possédait le fameux sanctuaire de Caâbah, fondé, dit la tradition, par Ismaël et Abraham. C'est dans cette tribu que naquit Mahomet.

X. — Abraham remonta vers le nord et resta de longues années fixé à Mambré. C'est là que sa piété fut mise à la plus dure épreuve. Dieu lui ordonna d'immoler son fils Isaac. Déchiré de douleur, il n'hésita

pas cependant à obéir à l'ordre du Seigneur; déjà il était sur le point de consommer ce cruel sacrifice, lorsqu'il fut arrêté par une voix d'en haut qui lui apprenait que Dieu se contentait de cette preuve de son dévouement. Au même moment il aperçut un bélier devant lui, et il l'immola au lieu de son fils.

Peu de temps après, Sara mourut, âgée de cent vingt-sept ans. Abraham acheta des Héthéens de Hébron, alors appelée Kiriath-Arba, une grotte sépulcrale auprès de cette ville pour en faire un tombeau de famille, et y déposa le corps de Sara.

§ 2. — Isaac et Jacob.

I. — Lorsqu'Abraham se vit très-avancé en âge et sentit que sa fin approchait, il voulut marier son fils Isaac, qui devait être le père du peuple élu. Répugnant à une alliance avec les filles des Chananéens, il envoya son intendant Éliézer en Mésopotamie pour choisir à Isaac une épouse de sa race. Arrivé aux portes de la ville de Harrân, dans laquelle une branche de la famille de Tharé était restée après le départ d'Abraham, Éliézer s'arrêta près d'une fontaine et aperçut une jeune fille d'une grande beauté, qui était venue y puiser de l'eau. Comme elle s'en retournait avec son vase rempli, Éliézer lui demanda à boire. Elle inclina le vase pour le lui présenter, et s'offrant pour abreuver aussi ses chameaux, elle retourna puiser d'autre eau qu'elle leur donna. A ce trait de mœurs gracieuses et naïves, Éliézer reconnut le signe qu'il avait demandé au Seigneur pour connaître la femme destinée à l'héritier des promesses divines ; il apprit d'ailleurs que la jeune fille, nommée Rébecca (*Ribka*, la génisse grasse), était fille de Bathuel, fils de Nachor, frère d'Abraham,

et par conséquent la nièce de son maître. Il accepta l'hospitalité qui lui fut offerte chez Bathuel, fit connaître la mission qu'il avait reçue, et Rébecca partit avec les bénédictions de sa famille.

Bien qu'Abraham eût alors cent quarante ans, il prit encore, après le mariage de son fils, une nouvelle femme, nommée Cétura, dont il eut six fils. L'un fut Madian, père des Madianites qui habitèrent entre la mer Morte et le golfe Élanitique de la mer Rouge, à l'orient des Nabatéens. Abraham dota richement ses nouveaux enfants, mais les renvoya de la Palestine, où son héritage devait passer tout entier à Isaac. Celui-ci, qui avait quarante ans lors de son mariage, resta vingt ans sans enfants. Enfin Dieu exauça ses prières et Rébecca lui donna deux jumeaux. Celui qui vit le premier le jour fut appelé Esaü (*Esav*) et aussi Edom (le rouge) à cause de la couleur de son teint ; le second reçut le nom de Jacob (le supplanteur). Abraham avait vécu assez longtemps pour voir s'accomplir la promesse divine dans la postérité d'Isaac. Il mourut quinze ans après la naissance des deux frères, à l'âge de cent soixante-quinze ans, et il fut enterré par Isaac et Ismaël dans son tombeau de famille, auprès de sa femme Sara. Ce tombeau, dit-on, désigné par une tradition constante et ininterrompue, subsiste encore sous la grande mosquée de Hébron ; mais les musulmans interdisent à tout chrétien de le visiter.

II. — La vie d'Isaac n'offre aucun événement bien saillant. Continuant la vie nomade de son père, le second patriarche passa toute son existence, en partie dans les pâturages de Mambré, et en partie dans ceux du pays de Gérar, tantôt en étroite alliance avec le roi de cette dernière contrée, qui s'appelait Abimélech comme son prédécesseur du temps d'Abraham, tantôt,

au contraire, en butte à la malveillance et à la jalousie des habitants sédentaires et agriculteurs, toujours assez mal disposés envers les nomades pasteurs. La Genèse lui fait arriver, dans un de ses séjours à Gérar, la même aventure exactement qu'à Abraham en Égypte. Il y a évidemment là double emploi, deux traditions sur un même fait qui se sont juxtaposées.

Esaü était l'aîné des fils d'Isaac ; mais Rébecca favorisait particulièrement Jacob. Celui-ci un jour acheta de son frère son droit d'aînesse, puis, avec l'aide de sa mère, parvint par ruse à recevoir à la place d'Esaü la bénédiction paternelle qui devait le sacrer héritier des promesses de Dieu sur la race d'Abraham. Il se vit dès lors en butte à une haine furieuse de son frère, et pour y échapper il dut s'enfuir en Mésopotamie, près de Laban, frère de Rébecca, sur le conseil de sa mère elle-même et sur l'ordre d'Isaac, qui, à l'exemple d'Abraham, ne voulait pas donner à l'héritier de sa race une épouse chananéenne. C'est dans sa fuite que Jacob eut à Louz, la fameuse vision dans laquelle il aperçut une échelle sur le sommet de laquelle apparaissait Jéhovah lui-même et où ses anges montaient et descendaient. Il nomma, et sa race d'après lui, le lieu Béthel, « demeure de dieu, » en mémoire de cet événement.

III. — Arrivé au delà de l'Euphrate, Jacob rencontra des pasteurs de Harrân, et ils lui montrèrent Rachel (la brebis), une des filles de Laban, qui faisait paître elle-même les troupeaux de son père. Jacob se fit connaître et fut reçu amicalement par Laban ; mais celui-ci ne voulut lui accorder sa fille Rachel qu'après qu'il l'eut servi quatorze ans et qu'il eut épousé Lia, sœur de Rachel. Il eut douze fils, Ruben, Siméon (*Schimon*), Lévi, Juda (*Yehouda*), Dan, Nephthali (*Naphthouli*), Gad, Aser, Issachar, Zabulon, Joseph et

Benjamin, qui furent les ancêtres des douze tribus d'Israël, et une fille du nom de Dina. Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon et Dina étaient nés de Lia; Dan et Nephthali de Bilha, servante de Rachel; Gad et Aser de Zilpa, servante de Lia : enfin les deux derniers-nés, Joseph et Benjamin, de Rachel elle-même, pendant de longues années stérile.

Après un séjour prolongé chez Laban, Jacob se décida enfin à revenir auprès de son père, qui vivait encore. Il se réconcilia avec Ésaü, qui lui abandonna la possession et la jouissance exclusive des pâturages de la terre de Chanaan, et se retira avec les siens dans la montagne de Séir, aujourd'hui Scherah, au nord du golfe Élanitique, où il devint la souche du peuple des Iduméens ou Édomites. Une circonstance du récit de la Bible relativement à ce retour montre que l'idolâtrie existait chez Laban, comme nous avons vu plus haut qu'elle existait déjà chez son ancêtre Tharé. C'est aussi dans le cours de ce voyage que le livre de la Genèse place la lutte mystérieuse de Jacob avec un ange, d'où lui vint le nom d'Israël (*combattant de Dieu*), seul conservé par ses héritiers, qui s'intitulèrent « enfants d'Israël » ou Israélites.

IV. — De cruelles épreuves attendaient Jacob après son retour dans le pays de Chanaan. Sichem, fils de Hamor, le prince des Sichémites, enleva sa fille Dina et la déshonora. Il la demanda ensuite en mariage; mais les fils de Jacob méditèrent une vengeance terrible contre tous les Sichémites. Ils consentirent en apparence au mariage de Dina avec Sichem, sous condition que tous les habitants mâles de la ville se soumettraient immédiatement à la circoncision. Le troisième jour, quand les Sichémites étaient encore souffrants, Siméon et Lévi dirigèrent une attaque contre eux et les égor-

gèrent tous, après quoi les autres fils de Jacob pillèrent la ville et emmenèrent les femmes, les enfants et les troupeaux. Jacob fut très-affligé de cet événement, et il reprocha sévèrement à ses fils leur action atroce et leur perfidie.

Toute la famille quitta le canton de Sichem, où elle ne se sentait plus en sûreté. A Ephrath, qui fut plus tard appelé Bethléem, Jacob eut la douleur de perdre Rachel, qui mourut en donnant le jour à son second fils Benjamin. Encore aujourd'hui l'on montre le tombeau de Rachel aux environs de Bethléem.

Jacob se rendit ensuite à Mambré, où vivait encore son père Isaac, qui ne mourut qu'à l'âge de cent quatre-vingts ans. Il dut donc être témoin du fait qui nous reste à raconter et du désespoir de son fils Jacob.

V. — Joseph, premier-né de Rachel, était l'objet tout particulier de l'affection de son père, qui lui donnait souvent des marques de tendresse et se montrait disposé à lui accorder les priviléges qui, par droit de naissance, appartenaient aux fils de Lia. D'ailleurs les aînés des enfants de Jacob s'étaient attiré par des fautes graves la défaveur de leur père. Ruben, le premier-né, avait perdu son droit par un inceste ; Siméon et Lévi avaient mécontenté Jacob par leur trahison envers les Sichémites. Joseph, enfant chéri de son père et traité en ennemi par ses frères jaloux, rendait compte à Jacob de tout ce qu'il pouvait y avoir de blâmable dans la conduite de ses fils aînés, et ne cachait pas à ceux-ci ses espérances et ses rêves de grandeur. Attachant, dès son enfance, une grande importance aux songes dans lesquels il lisait l'avenir, Joseph n'hésitait pas à raconter à ses frères des visions nocturnes, présages du futur éclat de sa vie. Ses frères conçurent contre lui une haine mortelle et conspirèrent sa perte. Un jour, Jacob en-

voya Joseph demander des nouvelles de ses frères qui faisaient paître leurs troupeaux dans les environs de Sichem. Le voyant seul, l'idée de le tuer s'empara d'eux ; néanmoins Ruben, l'aîné, sur lequel eût pesé la plus grande responsabilité, tâcha de sauver Joseph, et il engagea ses frères à le jeter dans une citerne sans eau, d'où il avait le dessein de le retirer plus tard. Mais en son absence une caravane de marchands arabes, vint à passer, se rendant en Égypte. Juda décida ses frères à leur vendre Joseph, et ceux-ci à leur tour le vendirent à Putiphar ou Pétépra (*celui qui appartient au Soleil*), officier des troupes d'un roi d'Égypte que l'Ecriture Sainte désigne seulement par son titre de Pharaon. Les fils aînés de Jacob firent croire à leur père qu'une bête féroce avait dévoré Joseph.

§ 3. — Joseph en Égypte.

I. — Joseph, emmené en esclavage, acquit rapidement les bonnes grâces de son maître, qui lui confia l'intendance de sa maison. Mais, calomnié par la femme de Pétépra, il fut mis en prison, et là Dieu lui révéla le sens des songes mystérieux de deux compagnons de captivité. L'un d'eux, échanson du roi, rentra bientôt en faveur auprès de son maître, comme Joseph le lui avait prédit, et oublia d'abord le fils de Jacob; mais deux ans plus tard, le roi, à son tour, ayant vu en songe sept vaches maigres et sept épis maigres qui dévoraient sept vaches grasses et sept beaux épis, son esprit en fut fort agité, et il demanda qu'on lui interprétât cette vision. Alors l'échanson se souvint de l'esclave hébreu qui lui avait si bien prédit son sort. On envoya chercher Joseph dans sa prison; il fut présenté au roi et lui annonça que sept années de stérilité devaient

succéder bientôt à sept années d'abondance. Remarquons ici en passant qu'il ne faut pas prendre à la lettre ces chiffres de sept années. Le nombre *sept* s'employant chez les Égyptiens comme un nombre indéterminé, la vision des sept vaches grasses et des sept vaches maigres avait dû se présenter d'autant plus naturellement à l'esprit du roi que précisément les *sept vaches épouses du taureau divin* étaient un des symboles importants du paganisme égyptien [1]. Enfin dans une inscription égyptienne datant de la XII[e] dynastie (nous expliquerons cette expression dans notre livre III) et par conséquent antérieure de plusieurs siècles à Joseph, un gouverneur de province se vante d'avoir créé des greniers d'abondance *pour sept années*, c'est-à-dire des greniers capables de suffire à plusieurs années de disette de suite.

II. — L'Égypte, au temps où Joseph y avait été conduit, se trouvait divisée en deux royaumes, par suite d'événements que nous raconterons dans notre livre III, en faisant l'histoire de ce pays. Il n'y avait plus de princes nationaux que dans la Thébaïde. La Basse-Égypte était occupée depuis plusieurs siècles déjà par des envahisseurs de race chananéenne, connue sous le nom de Pasteurs, qui avaient fini par prendre les mœurs égyptiennes et avaient constitué une dynastie de princes de leur sang. C'est un de ces rois, nommé Apophis ou Apépi, devant lequel Joseph fut amené. Naturellement il n'avait pas et ne pouvait pas avoir pour les services d'un étranger la même répugnance que les Égyptiens proprement dits, puisqu'il était lui-même d'origine étrangère.

Frappé des avis de Joseph et de sa clairvoyance, il

1. Voy. le chapitre CXLVIII du *Rituel funéraire* de l'Égypte.

jugea que personne ne pouvait mieux combattre le fléau annoncé qu'un homme si favorisé du ciel. Il lui mit au doigt un anneau, au cou un collier d'or (marque d'honneur retracée et mentionnée plusieurs fois sur les monuments de l'Égypte), le revêtit d'une robe de lin et le fit monter sur un char, accompagné d'un héraut qui annonçait à tout le peuple qu'on eût à fléchir le genou devant lui, car il était choisi pour administrer tout le royaume. Le roi décora le fils de Jacob d'un nom égyptien qui signifiait « nourrisseur du monde » (Tsaf-en-to), c'est-à-dire nourrisseur du pays, car dans la langue égyptienne le pays (le pays par excellence, l'Égypte) et le monde s'exprimaient par le même mot (*to*). Le nouveau ministre épousa la fille d'un prêtre d'Héliopolis, nommé Pétépra comme son ancien maître; elle s'appelait, dit la Bible, Aseneth, c'est-à-dire « la précieuse Neith ; » Neith était une déesse des Égyptiens. De ce mariage Joseph eut deux fils, Manassès (*Ménaschè*) et Éphraïm.

III. — Joseph recueillit dans des greniers publics construits exprès une partie de la moisson surabondante des années de fertilité et la distribua, au nom du roi, aux Égyptiens pendant les années de disette. En retour de cette prévision et des secours qui les avaient sauvés, le fils de Jacob exigea des habitants de l'Égypte qu'ils cédassent au roi ce que les jurisconsultes appelleraient *le domaine supérieur* de leurs terres, avec redevance d'un cinquième des produits pour le droit de possession. Les prêtres en furent exceptés, parce qu'ils recevaient leur nourriture des greniers publics.

Les approvisionnements créés par la prévoyance de Joseph étaient si considérables, que non-seulement il put nourrir la population de la Basse-Égypte pendant toute la durée de la disette, mais encore il eut le moyen

de vendre des grains aux habitants des contrées voisines, où la famine se faisait sentir. C'est alors que ses frères vinrent en Égypte, envoyés par Jacob pour acheter des vivres. A leur second voyage il se fit reconnaître par eux, leur pardonna et appela toute sa famille à résider en Égypte. En agissant ainsi, il ne faisait que pratiquer la politique constante des Pharaons, qui avait toujours consisté à attirer des tribus de la Palestine et de la Syrie comme colons dans les terres du Delta, qu'une agriculture savante conquérait graduellement et péniblement sur les marais. Et cette *politique*, qui avait été celle des souverains indigènes, devait être encore bien plus celle des rois Pasteurs, lesquels avaient tout intérêt à fortifier dans leur État l'élément non égyptien pour s'assurer un appui contre une réaction nationale.

IV. — Jacob se rendit avec tous les siens à l'appel de Joseph; il était alors âgé de cent trente ans. Le Pharaon les accueillit avec faveur et les établit dans la terre de Gessen, que l'on croit avoir été le territoire de la ville actuelle de Belbéis, à la frontière du Delta et du désert, au N.-N.-E. de Memphis et de la ville moderne du Caire. C'est là que Jacob mourut, dix-sept ans après son établissement. A son lit de mort il bénit ses fils et déclara que l'héritage des promesses divines sur le sang d'Abraham et la qualité de chef de famille passaient à Juda, à l'exclusion de ses trois frères aînés, Ruben, Siméon et Lévi, qui s'en étaient rendus indignes par leurs crimes. On porta son corps, embaumé à la mode égyptienne, dans le tombeau d'Abraham à Hébron.

Joseph vécut encore un demi-siècle et demeura toujours le protecteur actif de la colonie israélite. Enfin il mourut à son tour, âgé de cent dix ans, recommandant

à ceux de ses frères qui lui survivraient que sa momie fût emportée dans la terre de Chanaan quand la race d'Israël quitterait l'Égypte.

§ 4. — Les Israélites en Égypte et l'Exode.

I. — Les Hébreux demeurèrent 430 ans dans le fertile pays de Gessen et s'y multiplièrent énormément. Ils y formèrent un petit peuple, séparé des Égyptiens par ses mœurs, son culte, son langage et son régime patriarcal. La Bible se tait sur l'époque qui suivit immédiatement la mort de Joseph et de ses frères; mais il est certain que les Hébreux restaient isolés des Égyptiens. Leur profession de pasteurs, leurs mœurs nomades, méprisées de la population proprement égyptienne, avaient établi entre les deux peuples une barrière insurmontable. Le culte patriarcal, à la vérité, ne s'était pas conservé dans sa pureté primitive; mais le culte idolâtre des Égyptiens était trop en opposition avec les traditions des Israélites pour qu'il eût pu prévaloir parmi ces derniers. Les enfants d'Israël conservaient des notions du *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob*, quoiqu'ils n'eussent plus de ce Dieu que des idées bien confuses. Placés sous la dépendance des rois d'Égypte, ils étaient gouvernés cependant par leurs propres chefs. Les tribus étaient divisées en familles, qui avaient chacune son *zakén* [1] ou *scheikh*, et ces chefs de familles se trouvaient sous les ordres des chefs supérieurs de leurs tribus respectives, appelés *kak* en égyptien. A côté de ceux-ci se trouvaient encore des officiers portant le titre de *schoterim* ou « scribes, » qui, bien que

1. Exode, chap. III et VI.

choisis dans la race d'Israël, étaient auprès d'elle les représentants de l'autorité du gouvernement égyptien et répondaient personnellement envers le gouvernement de l'exécution des charges imposées à la colonie hébraïque [1].

II. — Cependant l'existence des Israélites en Égypte fut loin d'être toujours aussi heureuse qu'elle l'était d'abord. De grandes révolutions s'étaient accomplies dans ce pays, que nous raconterons en détail lorsque nous traiterons de l'Égypte. Les souverains étrangers de la Basse-Égypte avaient été chassés; l'unité du pays et sa pleine indépendance avaient été rétablies. Une dynastie nationale, dynastie glorieuse, guerrière et conquérante, était montée sur le trône. Elle paraît avoir laissé les Hébreux dans une grande paix et les avoir favorisés. Il semble même que les enfants d'Israël se soient associés à plusieurs reprises aux premières campagnes asiatiques de cette dynastie et en aient profité pour tenter dès lors, dans la terre promise à leur race, des établissements qui échouèrent. C'est ainsi qu'il est question d'une expédition entreprise par les fils d'Éphraïm contre les habitants de Gath, dont ils voulaient prendre les bestiaux et qui les tuèrent [2]. Une fille d'Éphraïm fonda plusieurs villes dans le pays de Chanaan [3]. Enfin on raconte que des membres de la famille de Séla, fils de Juda, firent quelques conquêtes sur le territoire des Moabites [4].

Mais plus tard, à la suite de troubles auxquels, ainsi que nous le verrons plus loin, l'influence des Israélites n'aurait peut-être pas été tout à fait étrangère, une

1. Exode, chap. v.
2. I Chron., VII, 21.
3. I Chron., VII, 24.
4. I Chron., IV, 21-23.

nouvelle dynastie encore, celle que l'on compte en Égypte comme la dix-neuvième, parvint au pouvoir. « Il s'éleva, dit l'Écriture, un roi nouveau qui ne con- » naissait pas Joseph. » Les services qu'il avait rendus à l'Égypte ayant été mis en oubli, les descendants de Jacob, regardés comme dangereux à cause de leur nombre et de leur origine, furent en butte aux plus injustes et aux plus cruelles persécutions. Le Pharaon qui commença à les persécuter dans le but d'anéantir leur force s'appelait Rhamsès, nous le savons maintenant par les documents d'origine égyptienne; c'était un prince guerrier, et en même temps un despote implacable, un véritable tyran. Il accabla les Israélites de travaux et les employa, sous la conduite de *chefs de corvée*, à toutes les plus rudes opérations de la construction de villes. C'est à des travaux forcés de ce genre que les rois d'Égypte avaient coutume de mettre leurs prisonniers de guerre; les peintures de plusieurs tombeaux égyptiens retracent des scènes où l'on voit des prisonniers de race sémitique fabriquant des briques et élevant des murailles sous l'œil de surveillants égyptiens armés de longs fouets, scènes qui peuvent servir d'illustrations aux récits de la Bible sur la servitude des Israélites. Une inscription hiéroglyphique, datée du règne de Rhamsès, énumère les populations ainsi employées aux travaux publics et mentionne dans le nombre les *Aberiou* ou Hébreux [1]. Ils construisirent dans leur servitude deux villes à l'orient du Delta, Pithom et Rhamsès, cette dernière ainsi appelée d'après le nom du roi, villes qui sont l'une et l'autre fréquemment mentionnées dans les monuments égyptiens.

III. — Le Pharaon espérait écraser les Israélites à

1. Voy. Chabas, *Mélanges égyptologiques*, t. I.

force de mauvais traitements. Voyant qu'au contraire leur nombre allait toujours croissant, il ordonna de jeter dans le Nil tous les enfants mâles qui leur naîtraient.

C'est alors que Moïse vint au monde. Il était fils d'Amrâm et de Jochabed, l'un et l'autre de la tribu de Lévi, qui avaient eu déjà antérieurement deux autres enfants, un fils du nom d'Aaron et une fille nommée Marie. Sa mère le cacha pendant trois mois; enfin, ne pouvant plus dissimuler son existence, elle l'exposa sur le bord du fleuve dans une corbeille enduite de bitume et de poix. La fille de Pharaon, que l'historien Josèphe appelle Thermouthis (en égyptien *t-ouer-maut*, « la grande mère »), étant allée se baigner, vit la corbeille et recueillit l'enfant, pour lequel Jochabed elle-même s'offrit comme nourrice. Elle lui donna le nom de Moïse (*Mosché*), qui signifie « tiré des eaux, » puis, l'enfant ayant grandi, elle le rendit à la princesse, qui le fit élever à la cour.

L'Écriture Sainte ne dit rien sur la jeunesse de Moïse et sur son éducation, mais on peut accepter avec une certaine confiance la tradition juive rapportée par Josèphe. Suivant cette tradition, la princesse Thermouthis aurait fait élever l'enfant sauvé du Nil par les prêtres, dans toutes les sciences des Egyptiens, et en même temps elle aurait su le préserver contre les embûches de la caste sacerdotale et des devins, qui prédirent au roi ce que l'Égypte aurait à redouter de cet enfant. Il fut aussi formé aux choses de la guerre et exerça un commandement militaire important dans une expédition en Éthiopie.

IV. — La faveur dont il jouissait à la cour n'empêchait pas Moïse, devenu homme, d'être très-sensible à l'oppression qui pesait sur ses compatriotes; il allait

souvent au milieu d'eux pour les consoler. Un jour, dans son indignation, il tua un Égyptien qui frappait un Hébreu. Poursuivi pour cette action, il s'enfuit dans l'Arabie Pétrée. Tandis qu'il y errait en proscrit, il eut une fois, se trouvant dans le voisinage d'une tribu madianite, l'occasion de défendre les sept filles de Jéthro, chef et prêtre de la tribu, qui étaient venues abreuver les troupeaux de leur père, contre l'agression des bergers qui voulaient les repousser de la fontaine. Jéthro, ayant appris de ses filles la généreuse conduite de Moïse, l'invita à venir chez lui et lui offrit l'hospitalité. Moïse ayant consenti à rester chez Jéthro, celui-ci lui donna pour femme sa fille Séphora.

Moïse passa de longues années chez les Madianites, menant la vie de pasteur. Pendant ce temps rien n'avait changé dans la situation de ses frères en Égypte; un nouveau roi, que les monuments égyptiens nous apprennent s'être appelé Merenphtah, était monté sur le trône ; mais il continuait à l'égard des Hébreux le système inique de son prédécesseur. Dans la solitude auprès de ses troupeaux, Moïse put méditer sur le sort des Israélites ; les traditions des patriarches occupaient son esprit, et la pensée de Jéhovah, le Dieu de ses pères, occupait tout son être.

V. — Un jour qu'il avait porté ses pas auprès du mont Horeb, il vit un buisson qui était enflammé sans être consumé par le feu. Ne pouvant se rendre compte de ce phénomène, il voulut s'approcher pour l'examiner de plus près ; mais une voix se fit entendre du milieu du buisson et l'avertit qu'il se trouvait sur un terrain sanctifié par la présence de Dieu. Nous ne considérons ici les faits de l'Histoire Sainte que sous le rapport purement et exclusivement historique; nous ne reproduirons donc pas ici le sublime dialogue que la

Bible place à cet endroit entre Moïse et le Seigneur. Tous les sentiments du futur libérateur, sa confiance en Dieu, sa méfiance dans sa propre capacité, ses hésitations, se retracent dans ce dialogue, où Dieu, suivant l'expression de Bossuet, « se fait connaître à ce grand » homme plus qu'il n'avait jamais fait à aucun homme » vivant. » Dieu ordonne à Moïse de retourner en Égypte et lui révèle qu'il l'a choisi pour délivrer son peuple de l'esclavage et pour lui faire connaître de nouveau le Dieu de ses pères comme l'*être absolu*. « Je suis celui qui suis » (ÉHYÉ), tel est le nom sous lequel Dieu *veut se* faire *annoncer* à son peuple, en se faisant connaître comme le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

VI. — Moïse rejoignit alors son frère Aaron, dont le concours lui avait été annoncé par la voix divine dans le buisson ardent et qui, plus éloquent que lui, devait être, auprès des Hébreux et du roi d'Égypte, l'interprète de ses inspirations venues d'en haut. Ils rentrèrent ensuite en Égypte et, après avoir rassemblé les chefs des tribus israélites, leur avoir rendu courage et les avoir décidés à leur obéir, ils se présentèrent devant le Pharaon.

Bien qu'ils n'eussent réclamé pour leurs compatriotes que la liberté d'aller sacrifier dans le désert, leur demande fut repoussée avec mépris, et, loin d'accorder la moindre relâche au peuple d'Israël, un surcroît de travaux lui fut imposé. Alors Dieu, par le ministère de Moïse et d'Aaron, frappa le pays des divers fléaux si célèbres sous le nom des dix plaies d'Égypte. Les maux qui vinrent alors affliger la vallée du Nil et terrifier les Égyptiens sont aussi énumérés dans la Bible : 1° les eaux du Nil prirent une couleur rouge de sang, une odeur infecte et malsaine, il fallait creuser des puits pour avoir de l'eau potable ; 2° les grenouilles se

multiplièrent de façon à tout envahir et à devenir une gêne insupportable pour les habitants ; 3° des moustiques innombrables tourmentèrent les hommes et les bestiaux ; 4° d'autres insectes nuisibles, dans lesquels il faut sans doute reconnaître des cancrelats ou blattes, fourmillèrent dans les maisons et dans les champs, dont elles ravagèrent les récoltes ; 5° une épizootie enleva la plupart des bestiaux du pays ; 6° des pustules enflammées se formèrent sur le corps des hommes et des animaux ; 7° une forte grêle, accompagnée d'éclairs et de tonnerre, sévit sur les campagnes ; 8° des nuées de sauterelles survinrent et dévorèrent tout ce que la grêle avait épargné ; 9° d'épaisses ténèbres, produites sans doute par les tourbillons de sable qu'apportait le vent du désert, couvrirent toute l'Égypte ; 10° une épidémie subite enleva tous les premiers-nés des familles. On remarquera que ces fléaux sont tous ceux qu'on voit sévir de temps à autre sous le climat de l'Égypte. Ce qui constituait donc le fait miraculeux était leur intensité extraordinaire et leur réunion dans un court espace de temps. Plusieurs fois le roi, touché de repentir ou de crainte, pria les deux frères d'obtenir de Dieu la cessation de ces désastres ; mais lorsque le fléau avait cessé, il revenait à l'endurcissement de son cœur. Enfin la mort de tous les premiers-nés du royaume et du fils même du roi brisa sa résolution, et il laissa partir les Israélites.

Le soir du départ, Moïse institua en mémoire de cet événement le repas de la Pâque. Les Hébreux montaient alors à six cent mille hommes adultes, sans compter les femmes et les petits enfants. Tous se mirent en route sous la conduite de Moïse.

VII. — Leur marche ne pouvait être que très-lente ; ils furent trois jours à gagner les bords de la mer

Rouge, par un itinéraire dont il est difficile maintenant de déterminer les stations d'une manière précise.

Le Pharaon, se ravisant et regrettant la permission qu'il leur avait donnée de partir, s'était mis à leur poursuite avec 600 chars de guerre et une grande masse d'infanterie. Il les atteignit sur le rivage. Les Hébreux avaient devant eux, à l'est, le golfe de Suez, à droite et à gauche des montagnes inaccessibles, et derrière eux ils voyaient l'armée des Égyptiens. Sans un secours miraculeux ils étaient perdus. Déjà ils s'abandonnaient au désespoir, quand Moïse leur *promit* de la part du Tout-Puissant une délivrance éclatante. La nuit venue, Moïse étendit sa main sur les eaux : une violente tempête venue de l'est se mit alors à souffler, sépara les eaux du golfe, au point où les Israélites étaient campés, et ouvrit un passage au milieu des eaux, refoulées de chaque côté. Les Hébreux s'engagèrent aussitôt dans ce chemin miraculeusement frayé, et toute la nuit fut occupée par le passage, qui s'opéra probablement dans le voisinage du mont Attaka où la mer a maintenant six lieues de largeur. Là se trouvent, sur le rivage arabe, des sources que les indigènes d'aujourd'hui appellent Ayoun-Mousa (les sources de Moïse), et où ils placent traditionnellement le passage des enfants d'Israël.

Au point du jour les Égyptiens aperçurent ceux qu'ils poursuivaient campés sur l'autre rive. Leur premier mouvement fut de s'élancer en toute hâte sur les traces des Hébreux sans calculer les dangers d'une telle entreprise. Ils se hasardèrent à suivre les fugitifs dans le lit du golfe, avec leurs chars et leurs chevaux; mais les chars ne pouvaient pas rouler et la marche fut très-pénible. Tout à coup Moïse étendit de nouveau sa main dans la direction de la mer. Aussitôt le vent d'est cessa de souffler, les flots revinrent sur eux-mêmes et

coupèrent la retraite à l'armée égyptienne, qui fut en gloutie dans la mer.

On ajoute d'habitude que le Pharaon périt dans le eaux avec son armée; mais c'est là une de ces *interpr tations*, un de ces *développements* que trop souvent o ajoute au récit de la Bible. Le livre saint ne dit rien d semblable, et même aucune de ses expressions ne jus tifie ni ne motive une semblable assertion. C'est l'armée non le roi, qui fut engloutie. Et en effet, nous verron dans le chapitre de l'histoire d'Égypte que le Pharao Mérenphtah dut survivre à ce désastre et mourut dan son lit.

§ 5. — Les Israélites au Sinaï.

I. — Ce n'est pas sans une intention bien arrêtée et mûrement réfléchie que Moïse avait conduit les Israélites vers la mer Rouge et la péninsule du Sinaï. La route la plus courte et qui semblait la plus naturelle pour se rendre d'Égypte dans le pays de Chanaan était de passer au nord, le long de la côte de la Méditerranée, et de gagner Gaza en traversant Rhinocorura (El-Arisch). Mais cette route était, sur tout son parcours, jalonnée de forteresses redoutables occupées par des garnisons égyptiennes qui auraient entravé le passage des Hébreux. L'armée du Pharaon les eût facilement rejoints sur cette voie, qu'elle avait l'habitude de suivre pour ses campagnes en Asie, et les eût indubitablement taillés en pièces. Il eût été d'ailleurs de la plus grande imprudence de mettre immédiatement le peuple d'Israël, abaissé par un long esclavage et sans habitude du maniement des armes, en collision avec les belliqueuses populations chananéennes, qui, si la guerre s'était en-

gagée, auraient été secourues par toutes les forces du roi d'Égypte, alors leur souverain.

De plus, avant d'entrer en possession de la Terre Promise et de constituer un peuple indépendant, les Hébreux avaient absolument besoin de traverser un noviciat d'épreuve et d'être régénérés dans l'isolement. Pour devenir digne de ses hautes destinées, il fallait que la nation fût séparée pendant quelque temps, dans la solitude du désert, des populations païennes au milieu desquelles elle n'avait que trop longtemps vécu, et surtout de la corruption des villes. C'est seulement de cette manière que pouvait être réveillée chez elle la foi au Dieu de ses pères, obscurcie pendant la servitude; c'est uniquement ainsi que Moïse pouvait façonner conformément aux volontés divines un peuple nouveau, lui donner des lois, le discipliner et le mettre en état non-seulement de conquérir la terre que le Seigneur lui avait promise, mais de s'y constituer de manière à pouvoir y remplir le rôle sublime auquel la Providence l'appelait.

Telles furent les raisons qui décidèrent Moïse, guidé par l'inspiration divine, à conduire les enfants d'Israël dans le désert du Sinaï, afin d'éviter, autant que possible, la rencontre de peuples ennemis, à les y maintenir tout le temps nécessaire à l'établissement de la loi et à l'organisation complète de la nation; enfin, plus tard, à leur faire aborder la Palestine par la frontière du sud-est, que ne couvraient pas les forteresses égyptiennes.

II. — L'entreprise offrait, du reste, d'énormes difficultés, et un secours constant et direct de la Providence pouvait seul la faire réussir. Nous avons dit tout à l'heure quel était au moment de l'Exode, c'est-à-dire de la sortie d'Égypte, le nombre des Hébreux. Mais ils

n'étaient pas seuls; la Bible nous apprend qu'une multitude de gens du peuple les avaient suivis. C'étaient, selon toute apparence, des tribus étrangères à la race égyptienne, qui, opprimées aussi, avaient saisi cette occasion pour se soustraire à la servitude. On ne peut donc pas évaluer à moins de trois millions le nombre des individus qui suivaient Moïse. Or, cette foule immense se trouvait conduite, avec des troupeaux nombreux, dans un désert où à peine quelques tribus d'Arabes trouvent de loin en loin un peu d'eau et de pâturages.

Dès les premiers jours, Dieu pourvut à la vie de son peuple en faisant adoucir par Moïse l'eau amère de Marah, station qui doit correspondre au lieu actuel de Howara, à quelque distance au sud du point où s'était fait le passage, lieu dont les eaux, encore aujourd'hui, ne sont pas possibles à boire à cause de leur amertume. Ensuite, lorsqu'ils se furent éloignés des fontaines d'Elim pour se rendre, à travers le désert de Sin, au canton de Raphidim près du mont Horeb, Dieu leur envoya un passage de cailles qui les rassasia, et fit sortir l'eau du rocher de la vallée actuellement appelée Ouady-Mokatteb, prodige qu'il renouvela encore plus tard pour sauver son peuple d'une mort infaillible. C'est alors aussi que Dieu commença à faire tomber la manne, qui nourrit les Hébreux durant les quarante années qu'ils furent retenus dans le désert en punition de leur peu de foi. La manne tombait chaque matin dans le camp; chacun en recueillait promptement (car elle fondait aux premiers rayons du soleil) la quantité nécessaire à la consommation du jour, mais non davantage, car le lendemain elle était corrompue; cependant, la veille du sabbat, on pouvait, sans qu'elle se corrompît, en amasser pour deux jours, afin d'observer exactement le jour consacré au Seigneur.

La contrée dans laquelle il faut chercher le désert de Sin possède encore aujourd'hui beaucoup de tamariscs, des rameaux desquels la piqûre d'un insecte fait découler une substance résineuse que les Arabes du pays mangent avec le pain comme du miel et que les modernes ont appelée *manne* [1]. Plusieurs voyageurs y ont même trouvé une espèce de manne qui semble tomber de l'air et qui s'attache aux pierres, aux broussailles et aux herbes ; c'est de la manne végétale enlevée par les vents [2]. Faut-il y voir la substance qui servit de nourriture aux Hébreux? Dans tous les cas les faits naturels *observés* par les voyageurs ne sont pas suffisants pour expliquer le récit biblique, car cette manne ne se trouve que dans la péninsule du Sinaï et seulement pendant les mois de juin et de juillet, tandis que, selon la Bible, les Hébreux recueillirent celle qui faisait leur principal aliment tous les jours pendant quarante ans et sur toute leur route jusqu'à Edréi et à Guilgal. D'ailleurs la production actuelle est bien loin de ce qu'il faudrait pour les besoins d'une aussi grande multitude d'hommes.

Les Hébreux étaient encore à Raphidim, lorsqu'ils y furent attaqués par les Amalécites, l'une des plus anciennes et des plus puissantes tribus de l'Arabie proprement dite, qui devait descendre de Jectan et dont il est déjà question dans le récit des conquêtes de Chodorlahomor. Dieu accorda la victoire aux Israélites, qui furent conduits au combat par Josué, le futur conquérant de la Terre Promise.

III. — Partis de Raphidim, les enfants d'Israël arrivèrent, le troisième mois depuis leur sortie d'Égypte, au pied du mont Sinaï, où Dieu leur donna sa loi, annoncée par le bruit du tonnerre, la lueur des éclairs,

1. Voy. Ehrenberg, *Symbolæ physicæ*, *Insecta*, t. I.
2. Voy. Œdmann, *Sammlungen*, 6e cahier, chap. I.

les nuées et la fumée qui couvrirent la montagne Il promulgua d'abord les devoirs fondamentaux d l'homme envers Dieu, son prochain et lui-même c'est ce qu'on nomme le Décalogue ou les dix commandements. Beaucoup de préceptes plus détaillés furent ajoutés à ceux-là, et le peuple promit d'observer la loi du Seigneur.

Mais, tandis que Moïse était retourné sur le Sinaï où il disparut aux regards, enveloppé d'une nuée, e demeura quarante jours et quarante nuits, écoutant les ordres que Dieu lui donnait pour la célébration de son culte, le peuple léger et grossier d'Israël n'eut pas la patience de subir cette première et facile épreuve de sa fidélité à la loi suprême qui allait être sa grande institution nationale, le principe même de sa constitution. Durant la courte absence du prophète il oublia et la majesté du Dieu qui l'avait tiré de servitude, et ses propres engagements; il dit à Aaron : « Fais-nous des » dieux qui nous précèdent. » Aaron leur fabriqua un veau d'or, en imitation du culte égyptien d'Apis, et les Israélites dirent en le voyant : « Voilà tes dieux, Israël, » qui t'ont fait sortir de la terre d'Égypte. » Aaron lui éleva un autel, et on offrit des victimes à ce honteux simulacre.

Moïse intercéda près du Seigneur pour qu'il n'anéantît point ce peuple impie et infidèle, mais, dans le transport de son indignation, il lança et brisa contre terre les tables de pierre où Dieu lui-même avait tracé sa loi. Il jeta au feu l'idole et envoya la tribu de Lévi fondre sur les rebelles à la loi divine, loi de la nation elle-même, que Dieu avait miraculeusement affranchie et créée pour ainsi dire. Un grand nombre tomba sous le glaive. D'autres tables de pierre furent taillées par Moïse d'après l'ordre du Seigneur, et les dix commandements y furent de nouveau tracés.

§ 6. — La loi de Moïse [1].

I. — Nous ne pouvons exposer ici dans tous ses détails la législation dictée en différentes fois à Moïse par la parole divine et destinée à enseigner au peuple hébreu les principes essentiels de la croyance, les lois de la morale, la forme du culte et les institutions politiques et civiles qui devaient en faire un peuple à part parmi les nations du monde antique. Mais il est du moins nécessaire d'en exposer ici, le plus brièvement que faire se pourra, les principes fondamentaux et les dispositions les plus essentielles.

La loi mosaïque offre ce spectacle, unique dans l'histoire du monde, d'une législation complète dès l'origine d'une nation et subsistant durant de longs siècles, malgré des infractions fréquentes, mais toujours réparées, et quoique, par sa sublimité même, elle froissât souvent les inclinaisons grossières du peuple qu'elle régissait. Celui-là seul pouvait l'imposer aux Israélites qui pouvait dire en tête du livre : « Je suis le Seigneur ton » Dieu, » et confirmer cette parole par quarante années de miracles.

Sans doute, il y a dans ce code des traits qui ne sont pas directement empruntés à la perfection divine ; on y rencontre la sanction de coutumes imparfaites ou regrettables, qui devaient antérieurement exister chez un peuple sortant du milieu des idolâtres ; la loi les tolère en partie, se bornant à prescrire des règles pour en restreindre l'application. Mais, quelque éloignée qu'elle soit de la perfection évangélique, réservée pour une époque où l'exemple du Sauveur et l'institution des sacrements devaient apporter au genre humain une

1. Voy. sur cette matière, Michaëlis, *Mosaisches Recht*. Francfort, 1775.

force morale inconnue jusque-là, la loi de Moïse dépasse encore de la distance du ciel à la terre les institutions de tous les peuples anciens, sans en excepter ceux qui surpassèrent les Hébreux par la vivacité de l'intelligence ou l'élévation du caractère.

II. — Le principe fondamental de cette législation est l'autorité de Dieu sur le peuple d'Israël. Il est, dans le sens littéral du mot, leur souverain, et toute autre autorité est subordonnée à l'exercice permanent de la sienne, même dans l'ordre politique ou civil. Du reste, les autres pouvoirs sont institués par Dieu pour administrer conformément à ses lois, mais ne sont pas d'ordinaire choisis parmi les prêtres, descendants d'Aaron, ni dans la tribu de Lévi, consacrée aux diverses fonctions du culte.

Chaque tribu avait ses autorités civiles, essentiellement patriarcales et fondées sur l'organisation de la famille, bien que certaines causes fussent réservées à un tribunal suprême ; mais l'unité de la nation reposait surtout sur l'unité de croyance et de culte, sur les grands souvenirs rappelés chaque année par des fêtes solennelles, la Pâque ou Fête des azymes (sortie d'Égypte), la Pentecôte (promulgation de la loi) et la Fête des tabernacles ou des tentes (commémoration du séjour dans le désert). Le tabernacle unique, où s'offraient des sacrifices solennels et où reposait l'arche, symbole de l'alliance formée entre Dieu et son peuple, était le centre politique comme le centre religieux de la nation.

III. — Les lois pénales proclamées par Moïse n'admettaient ni les supplices recherchés, ni la torture, par laquelle (triste héritage du droit romain) les nations modernes cherchaient encore, il y a un siècle, à arracher dans les douleurs les aveux d'un accusé. On ne

devait point prononcer la peine de mort sur la déposition d'un seul témoin, et, contrairement aux mœurs politiques de l'Asie, le supplice du père ne pouvait jamais entraîner celui des enfants. Mais l'idolâtrie qui, dans ces contrées comme partout ou presque partout ailleurs, s'alliait à d'affreuses débauches, l'idolâtrie qui était à la fois un outrage à la divinité même et une attaque formelle au principe constitutif de la nation, à la condition essentielle de son unité, emportait la peine de mort.

Il y avait aussi peine de mort pour la divination, autre forme de l'idolâtrie, pour l'inceste et les crimes contre nature, la rébellion du fils contre son père, le plagiat ou le vol et la vente de l'homme libre, enfin le crime de la fiancée qui n'aurait point défendu sa pudeur ou de la jeune femme qui aurait trompé son mari en l'épousant.

Au reste, c'est dans la partie des lois pénales que l'intrusion de la coutume et les conséquences de la dureté de mœurs des Israélites sont le plus sensibles. A côté de lois fort équitables sur le vol et sur le dommage, il en est d'autres d'une justice implacable ; telle est la loi du talion appliquée aux blessures : « œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied. » Loi terrible dans la forme, mais qui, dans l'application, n'entraînait peut-être qu'une compensation pécuniaire. Le meurtrier, par suite du même principe, était puni de mort ; mais ici l'ancien usage n'acceptait point de compensation, même pour le meurtre involontaire : quelque fortuite qu'eût été la cause de la mort, elle devait être vengée par la mort, et les parents de la victime étaient tenus, sur leur honneur, de cette sanglante expiation. Moïse, ne pouvant attaquer de front cette coutume, essaya de la tourner. Il établit les villes de refuge. Six villes devaient être désignées après

la conquête de la Terre Promise, trois sur chaque rive du Jourdain, pour recueillir ceux qui fuyaient ces terribles représailles ; et la position de ces villes, les facilités de leur abord, les indications placées au changement des chemins, tout devait favoriser la fuite du malheureux poursuivi. Dès qu'il était arrivé dans l'enceinte protectrice, il avait à subir un jugement sur le meurtre dont il était l'auteur. Déclaré coupable, il était livré aux membres de la famille offensée, qui, en satisfaisant leur vengeance, n'étaient plus que les exécuteurs de la justice. Reconnu innocent, il était admis dans la ville : on lui donnait une habitation et une part dans le territoire d'alentour pour subvenir à son entretien. S'il en sortait, il s'exposait à la vengeance des parents du mort; mais dans ces limites elle ne pouvait l'atteindre sans se rendre eux-mêmes coupables d'homicide. Et le législateur n'imposait pas seulement ces limites de lieu aux représailles des familles; il leur imposait aussi des limites de temps. A la mort du grand prêtre, les réfugiés pouvaient regagner leurs anciennes demeures sans être inquiétés désormais.

IV. — La propriété de la terre était soumise à des conditions, à des restrictions, qui, dans leur bienfaisante sagesse, devaient rappeler souvent à l'Israélite le don direct et spécial que Dieu lui avait fait, en chargeant son peuple de châtier la dépravation des Chananéens et en lui abandonnant leur territoire. Non-seulement la dîme du revenu, sorte d'impôt perçu au nom de Dieu même, souverain du peuple hébreu, était destinée à l'entretien des Lévites, exclus par la loi de toute part à la possession des champs et pourvus seulement de certaines villes avec une étroite banlieue ; mais, chaque septième année ou année sabbatique, la terre se reposait et les productions qu'elle rendait sans cul-

ture devaient être partagées avec les serviteurs et les étrangers. De plus, l'année jubilaire, c'est-à-dire la cinquantième année ou plutôt encore la septième année sabbatique, qui représente la cinquantième, en comptant celle du point de départ selon l'usage d'un grand nombre de peuples anciens, devait rétablir chaque famille en possession de l'héritage qui lui serait assigné lors de la conquête. Ainsi la vente des biens ruraux ne pouvait jamais être qu'un engagement de la terre pour les années qui restaient à écouler jusqu'à la prochaine année jubilaire ; en sorte que l'imprévoyance, la prodigalité ou la mauvaise conduite d'un père ne pouvaient compromettre que temporairement le sort de sa famille. Au bout d'un terme fixe, elle recouvrait son ancienne aisance, et cela sans que les droits de personne fussent compromis. Le père ne pouvait non plus, comme chez les Romains, exercer un droit de vie et de mort sur ses enfants.

V. — Mais l'institution des années sabbatique et jubilaire avait une autre portée encore et un but plus élevé : elles rendaient la liberté aux esclaves hébreux. Le sort de l'esclave dans la société israélite ne ressemblait presque en rien à ce qu'il était chez les peuples les plus policés de l'Europe antique. La loi de Moïse punissait de mort le maître meurtrier de son serviteur, et affranchissait, sans indemnité aucune, l'esclave blessé par son maître. Le repos du sabbat et des fêtes lui appartenait comme à l'homme libre. « C'est pour les esclaves aussi que ce repos est institué, » disait la loi; et elle ajoutait cette raison touchante : « Souvenez-vous que vous avez été vous-mêmes esclaves en Égypte. » Mais cette servitude si adoucie, et qui n'avait d'ailleurs pour origine que la punition d'un crime ou l'acquittement d'une dette par le travail dans une famille autre-

ment insolvable, cette servitude ne devait, en aucun cas, dépasser l'espace de six ans, puisqu'à la septième année — par laquelle il faut, selon toute apparence, entendre l'année sabbatique, — l'Israélite esclave redevenait libre, s'il ne s'y refusait lui-même, auquel cas sa servitude se prolongeait jusqu'au prochain jubilé.

Il est vrai que les esclaves étrangers étaient exclus de cette bienfaisante disposition, les Hébreux usant envers eux du droit des gens que les étrangers pratiquaient eux-mêmes. Mais en se déclarant prosélyte, en ouvrant les yeux à la lumière et en embrassant la loi divine du Sinaï, tout étranger était admis à l'égalité avec les enfants d'Israël. L'esclave d'origine étrangère se trouvait donc, par le fait seul de sa conversion, profiter de toutes les dispositions établies en faveur des Hébreux tombés en servitude.

VI. — Le prêt fait par un Israélite à un étranger pouvait rapporter un intérêt, dont la loi ne limitait pas le taux; il était en effet considéré comme fait dans un but commercial. Mais le prêt entre Israélites devait se faire sans intérêts, l'emprunt, dans les conditions de vie purement agricole et de petite propriété que l'esprit de la loi tendait à faire aux enfants d'Israël, étant un emprunt non de spéculation, mais de nécessité. Or, vouloir qu'un capital produise un intérêt quand lui-même, loin d'être productif entre les mains de l'emprunteur, il est consommé pour les besoins de sa famille, c'est vouloir vivre de la substance du malheureux, c'est trafiquer de sa misère. En pareil cas, l'intérêt, si faible qu'il puisse être, est toujours une détestable usure.

Le gage était l'objet des plus délicates et des plus touchantes prescriptions. « Quand tu demanderas à ton voisin une chose qu'il te doit, tu ne pénétreras

point dans sa maison pour en tirer un gage; mais tu te tiendras dehors, et il t'apportera ce qu'il a. S'il est pauvre, son gage ne passera point la nuit chez toi; mais tu le lui rendras avant le coucher du soleil, afin que, dormant dans son vêtement, il te bénisse et que tu trouves justice devant le Seigneur ton Dieu..... Tu ne prendras point pour gage le vêtement de la veuve. »

VII. — « La charité la plus entière était d'ailleurs prescrite aux Israélites envers les étrangers, contrairement aux mœurs de tous les autres peuples antiques. « Que l'étranger soit chez vous comme l'indigène, » disait la loi, et vous l'aimerez comme vous-même, » car vous aussi, vous avez été étrangers sur la terre » d'Égypte. » Il avait part aux dîmes, et il était associé à l'orphelin et à la veuve dans le droit de glaner, droit formellement établi par la loi. La législation juive était essentiellement partiale pour le pauvre; elle commandait l'aumône, prescrivait la charité même envers les animaux, et admettait l'étranger au temple et aux sacrifices. Tout ce que le monde ancien abaissait et repoussait, la loi mosaïque le relevait. Dans la société qu'elle fondait, l'étranger n'était plus un ennemi, l'esclave était encore un homme, et la femme, assise dignement à côté du chef de la famille, y était entourée des mêmes respects. » (Robiou.)

§ 7. — Le Tabernacle.

I. — Une fois la loi promulguée, Moïse s'occupa d'organiser le culte extérieur et visible de Jéhovah, qu'il importait d'instituer au plus tôt pour retenir dans la foi un peuple amoureux des pompes extérieures et

fort enclin, par cet amour même des cérémonies, à retomber dans l'idolâtrie. Il communiqua ses inspirations divines à ce sujet, d'abord à Aaron et aux chefs des tribus, puis à la nation tout entière, et il leur exposa le plan du temple portatif dans lequel le culte devait être désormais célébré pour toute la nation. Aaron et ses quatre fils furent désignés comme les prêtres de ce culte, et la mission de les assister dans leurs fonctions fut remise à la tribu de Lévi tout entière, en récompense du dévouement qu'elle venait de manifester pour la cause de l'unité divine.

Sur l'appel que fit Moïse à la générosité de la nation, les matériaux, les métaux et autres objets précieux nécessaires à la confection du *Tabernacle* (c'est ainsi qu'on a pris l'habitude de désigner le temple portatif), des autels, des vases sacrés, etc., furent apportés avec profusion. De nombreux ouvriers se mirent à l'œuvre, sous la direction de deux artistes, Besalel, de la tribu de Juda, et Oholiab, de celle de Dan. Le travail marcha avec rapidité, et au premier jour de la seconde année le Tabernacle put être dressé et consacré.

II. — Il était semblable aux tentes de luxe des chefs nomades; mais la tenture en était soutenue par un échafaudage de planches qui lui donnait plus de consistance [1]. Le tout formait un carré oblong dont les côtés les plus longs allaient du levant au couchant, et se composait du sanctuaire proprement dit, appelé *mischcan* (demeure), et d'un vaste parvis qui l'entourait de tous les côtés.

Dans ce parvis, en plein air, se trouvaient l'autel des sacrifices, en bois revêtu de lames de bronze, sur lequel

1. Sur le Tabernacle et son mobilier, voy. De Saulcy, *Histoire de l'art judaïque*. Paris, 1858.

on brûlait les victimes immolées, et le vaste bassin de bronze, posé sur un piédestal du même métal, dans lequel les prêtres se lavaient les pieds et les mains avant d'approcher de l'autel ou d'entrer dans le sanctuaire.

Le sanctuaire proprement dit était divisé par un voile d'étoffe magnifique et brochée en deux parties, le *lieu saint* et le *saint des saints*. Le lieu saint renfermait, en fait de meubles sacrés, la table des pains de proposition, en bois revêtu d'or, où étaient placés chaque jour de sabbat les douze pains azymes offerts par les douze tribus, le fameux chandelier d'or à sept branches, enfin le petit autel portatif en bois revêtu de lames d'or où l'on brûlait les parfums. La table des pains de proposition et le chandelier à sept branches sont représentés dans les bas-reliefs de l'arc de triomphe de Titus, à Rome, parmi les trophées enlevés de Jérusalem après la prise de cette ville par les Romains. On trouve aussi dans certains monuments égyptiens la figure d'une table d'offrandes sur laquelle paraît avoir été copiée celle des pains de proposition.

Le saint des saints, dans lequel le grand-prêtre et Moïse avaient seuls le droit d'entrer, et à de certains jours déterminés, ne renfermait autre chose que l'arche sainte, symbole de l'alliance conclue entre Dieu et son peuple choisi. Elle était en bois incorruptible, revêtu de lames d'or. La description qu'en donne le livre de l'Exode est très-obscure et très-incomplète, mais tout semble indiquer que l'arche avait été faite sur le modèle de ces *naos* ou chapelles portatives en bois que contenait le sanctuaire de chaque temple de l'Égypte et que leurs bas-reliefs représentent souvent. Dans les *naos* ou arches égyptiennes, dont les portes demeuraient toujours closes, était enfermée l'image, invisible pour les profanes, de la divinité à laquelle

chacun était consacré et qui était censée y résider. Dan l'arche sainte du Tabernacle mosaïque, il n'y avait pa d'image de ce genre, puisque la loi, pour éviter l danger de l'idolâtrie, défendait de représenter Die sous une figure visible et matérielle quelconque. Moïs y avait placé les tables du décalogue, qui constituaien comme l'instrument de l'alliance entre l'Éternel et le Israélites. Les deux figures emblématiques qui enve loppaient l'arche de leurs ailes étendues, et que l Bible appelle des *Cherubim*, devaient être, d'après leur nom qui signifie « taureaux » et d'après les passages qui leur prêtent une face humaine et des ailes, de ces taureaux ailés à tête d'homme dont on a trouvé les images gigantesques à la porte de tous les palais d'Assyrie.

III. — On s'est étonné souvent de la magnificence du Tabernacle tel qu'il est décrit dans le livre de l'Exode et surtout des énormes travaux métallurgiques qu'en avait réclamés l'exécution. De semblables travaux ne peuvent pas être produits par un peuple de pasteurs nomades errant sous des tentes ; ils nécessitent un outillage perfectionné, des établissements fixes et étendus. La critique antireligieuse s'est donc hâtée de tirer parti de cette difficulté pour taxer les Livres Saints d'exagération et même de mensonge, et pour dire que les travaux du Tabernacle devaient être relégués dans le domaine des fables. Mais aujourd'hui ces objections spécieuses s'écroulent devant le progrès des connaissances, et la véracité du Livre divin se montre éclatante ici comme dans tous ses autres récits.

Les explorateurs les plus récents de l'Arabie Pétrée, M. le comte de Laborde, M. Lepsius et M. Lottin de Laval, ont trouvé dans le massif montueux du Sinaï, tout auprès de l'endroit où les Hébreux séjournèrent

sous la conduite de Moïse les deux ans que réclamèrent les travaux du Tabernacle, dans un lieu qui s'appelle actuellement Ouady-Magarah, d'importantes mines de cuivre exploitées par les Égyptiens depuis le temps de leurs plus anciennes dynasties, et les ruines, parfaitement reconnaissables encore, de vastes usines métallurgiques qu'ils y avaient fondées. Les inscriptions abondent dans ces ruines. Il devient donc bien évident que les Israélites, une fois qu'ils furent parvenus au Sinaï et voulurent exécuter les objets nécessaires à leur culte, s'emparèrent des usines de Ouady-*Magarah* et très-probablement firent travailler les ouvriers égyptiens pour leur compte sous la direction des chefs de travaux que nomme la Bible. Ce fut là qu'Aaron fit sans doute fabriquer le veau d'or, ce fut là qu'avec les fourneaux établis par l'ordre des Pharaons et l'outillage qui en dépendait, Besabel et Oholiab fondirent les nombreux objets d'or et de bronze qui formaient le mobilier du Tabernacle.

§ 8. — Séjour dans le désert.

I. — Le Tabernacle une fois dédié, quelques jours après la seconde Pâque anniversaire de la sortie d'Égypte, Moïse fit lever le camp et reprendre la marche. Il avait choisi pour guide, dans la partie du désert qui restait à traverser et qu'il ne connaissait pas personnellement, son beau-frère Hobab le Madianite, qui était venu le rejoindre au Sinaï et qui lui avait amené sa femme et ses enfants. La route fut prise au nord, vers le désert de Pharân et la frontière méridionale de la Palestine.

Mais, dès le début du voyage les murmures recommencèrent. La chaleur (car on était à la fin de mai)

faisait un certain nombre de victimes dans cette fou agglomérée ; bientôt le bas peuple se plaignit du manq de nourriture et se prit à regretter l'abondance dont avait joui en Égypte. Encore une fois de nombreus volées de cailles arrivèrent dans le camp ; les Hébre se jetèrent avec une telle avidité sur cette nourritu que beaucoup payèrent de la vie leur intempéranc On parvint enfin à Kadesch-Barna dans le désert d Pharân, très-près de l'extrémité méridionale de la m Morte.

II. — C'est de là que Moïse envoya douze homme un par chaque tribu, pour explorer le pays de Chanaa et pour lui faire un rapport sur les habitants, sur l villes qu'ils occupaient et sur l'aspect du pays en g néral. Revenus après quarante jours, ces homme louèrent beaucoup la fertilité du pays de Chanaan mais ils en présentèrent la conquête comme une chos impossible, à cause de la force des habitants, homme d'une stature gigantesque et établis dans des villes bie fortifiées. A ce rapport le découragement s'empara d peuple; en vain Josué et Caleb, qui avaient été d nombre des explorateurs, cherchèrent-ils à calme l'exaspération de la foule et à vaincre sa défiance pa des récits plus favorables. Un soulèvement général me naça de détruire entièrement le plan de Moïse, et o parlait déjà d'élire un autre chef pour retourner e Égypte. Moïse sentit alors l'impossibilité de poursuivr son œuvre avec la génération présente, habituée à l'esclavage et incapable d'un dévouement héroïque. I reprocha sévèrement au peuple sa défiance envers l Dieu qui s'était manifesté à lui par tant de miracles, et il lui annonça l'arrêt divin qui condamnait tous le hommes au-dessus de vingt ans (à l'exception de Josué et de Caleb) à mourir dans le désert, et réservait à la

jeune génération la conquête du pays de Chanaan.

A la parole de Moïse, les Hébreux sentirent combien leur conduite était criminelle et voulurent immédiatement se mettre en marche contre les Chananéens; mais l'arrêt était irrévocablement prononcé. Malgré la défense de Moïse, qui refusa de quitter le camp, on tenta une attaque; les Israélites furent repoussés avec perte par les Chananéens et les Amalécites ligués contre eux, et ils durent se résigner à continuer leur vie nomade dans le désert.

Le rejet à quarante années de l'entrée dans la Terre Promise était un châtiment divin du peu de foi des *Hébreux*; résultat d'une sage disposition de la Providence, il eut pour conséquence de faciliter beaucoup dans l'ordre des choses humaines la conquête du pays de Chanaan. Non-seulement il mit aux prises avec les belliqueuses populations chananéennes une génération endurcie et aguerrie, née dans les épreuves de la liberté, au lieu de celle qui était née et avait grandi dans l'esclavage, mais il amena l'invasion dans le moment historique qui pouvait être le plus favorable. Si les Hébreux étaient entrés sur la terre de Chanaan deux ans après l'Exode, ils n'auraient pas eu affaire aux seuls Chananéens, mais à toutes les forces de l'empire égyptien, encore formidable et maître de la Palestine entière. Quarante ans après, au contraire, les circonstances avaient changé. L'Égypte était aux mains de rois fainéants qui ne s'occupaient plus des choses de la guerre et qui laissèrent les Israélites et les Chananéens se heurter comme ils voulurent dans la Palestine, en se bornant à revendiquer sur ce pays une suzeraineté purement nominale, que ni les uns ni les autres ne paraissent s'être inquiétés de contester.

III. — Pendant trente-huit ans les Hébreux, triste-

ment résignés à la vie de nomades, parcoururent le désert auquel les Arabes ont donné le nom d'*El-tyh* ou *Tyh Beni Israël* (égarement des enfants d'Israël), allant du nord au midi jusqu'à Aziongaber sur le golfe Élanitique, et retournant de là au nord jusqu'à Kadesch-Barna.

Ils ne paraissent y avoir été troublés par des attaques d'aucune sorte. Ce long espace de temps se passa sans incidents remarquables dont la mémoire ait mérité d'être transmise à la postérité. Du moins les documents historiques du Pentateuque ne relatent de cette époque qu'un seul événement qui ait quelque importance : c'est la révolte excitée par le lévite Coré (*Korah*), et dont la cause est attribuée au privilége du sacerdoce accordé à Aaron et à sa famille. On sait quel fut le châtiment divin qui atteignit Coré et ses principaux complices. Le peuple ayant trouvé ce châtiment trop sévère, Dieu punit ses murmures par une peste qui fit de nombreuses victimes.

IV. — Au commencement de la quarantième année depuis la sortie d'Égypte, Aaron, frère de Moïse, mourut à Masera, sur le mont Hor. Il était alors âgé de cent vingt-trois ans, et le souverain sacerdoce fut transmis à Éléazar, son fils. L'entrée de la Terre Promise venait de lui être refusée par un arrêt divin, ainsi qu'à Moïse, parce qu'ils avaient chancelé dans leur foi quand Dieu leur avait prescrit de commander au rocher de Kadesch de donner de l'eau à son peuple.

Le mont Hor se trouve sur la frontière du pays alors occupé par les Édomites, descendant d'Ésaü, à qui Moïse venait de demander le passage en faisant appel aux souvenirs de leur commune origine et aux marques visibles de la protection dont Dieu avait couvert les Israélites. Le législateur, en effet, sentant sa fin appro-

cher, avait voulu du moins assurer l'œuvre de toute sa vie en conduisant lui-même son peuple sur la rive gauche du Jourdain, où les limites de la terre de Chanaan n'étaient point fortifiées par la nature et n'avaient d'autre défense que le fleuve, guéable en plusieurs endroits. En demandant passage au travers de l'Idumée, Moïse avait promis qu'aucun Hébreu ne s'écarterait de la route frayée et que le peuple paierait l'eau qu'il pourrait boire. Les Édomites refusèrent; alors les Hébreux, à qui Dieu avait défendu de combattre leurs frères, furent obligés de se détourner au sud-est jusqu'au rivage du golfe Élanitique, pour remonter ensuite vers le nord. Attaqués dans leur marche par les Chananéens d'Arad, ils furent d'abord vaincus, puis bientôt prirent une éclatante revanche; mais les Édomites les laissèrent défiler sur leur frontière sans les inquiéter. Dieu défendit également aux Hébreux d'attaquer les Moabites et les Ammonites, descendants de Lot, et ils suivirent la lisière du désert jusqu'au torrent de Zared (aujourd'hui Ouady-Karak), puis gagnèrent celui d'Arnon, qui formait la frontière des Moabites et des Amorrhéens, l'une des nations chananéennes. Le torrent d'Arnon se jette dans la mer Morte, vers le milieu de la côte orientale de cette mer, et celui de Zared sur la même côte, plus au sud.

§ 9. — Conquête du pays à l'est du Jourdain.

I. — Une ambassade pacifique fut alors adressée par Moïse à Sihon, roi des Amorrhéens, pour demander le passage, en promettant encore de ne pas s'écarter de la route et de ne faire aucun dommage. Ce Sihon était un aventurier conquérant, qui très-peu de temps auparavant, se mettant à la tête des tribus chananéennes can-

tournées jusqu'alors autour d'Engaddi, sur la rive occidentale de la mer Morte, avait passé le Jourdain et s'était formé, entre le Yabbok et l'Arnon, aux dépens des Ammonites et des Moabites, un royaume dont Hésebon était la capitale. Il avait ravagé tout le pays de Moab et en avait même enlevé d'assaut la capitale. Un grand bas-relief sur lave, d'un travail imité de celui des Égyptiens mais plus grossier, qui a été découvert par M. de Saulcy dans les ruines d'un monument triomphal de ce prince tout auprès de l'Arnon, dans un lieu auquel les Arabes donnent encore le nom très-significatif de Tell-Schihân (le monticule de Sihon), a été rapporté récemment en France par les soins de M. le duc de Luynes, qui l'a généreusement offert au musée du Louvre ; il représente le conquérant perçant de sa lance un ennemi renversé à terre. Enorgueilli outre mesure par ses succès précédents, Sihon rejeta les demandes des Israélites, réunit ses troupes et s'avança dans le désert pour combattre le peuple guidé par Moïse. Complétement vaincus, les Amorrhéens se virent enlever toutes leurs villes, et leur territoire devint la conquête des Hébreux.

Après cette première victoire, Moïse, sans perdre un moment, dirigea les forces d'Israël contre le royaume de Basan, qui prenait les armes pour venger Sihon. Ce royaume, dont les capitales étaient Astaroth-Karnaïn et Édréï, avait été également fondé, aux dépens des Ammonites, rejetés plus à l'est autour de Rabbath-Ammon (plus tard Philadelphia), et des cantons méridionaux de l'état araméen de Damas, par des tribus amorrhéennes que dirigeait un aventurier d'une taille énorme et d'une force prodigieuse, nommé Og ; il descendait de la population des Réphaïm, qui avaient occupé une partie de la Palestine avant la venue des Chananéens et que la tradition représente comme des géants. Og,

s'étant constitué l'adversaire des Israélites, eut le même sort que Sihon ; il fut vaincu et tué. Par sa défaite les Hébreux se trouvèrent maîtres de toute la rive gauche du Jourdain, depuis la mer Morte jusqu'au mont Hermon où ce fleuve prend sa source, c'est-à-dire de toute la contrée que plus tard les Grecs appelèrent la Pérée, ou « pays au delà du fleuve. »

II. — Après ces deux victoires, le peuple d'Israël vint camper dans les plaines enlevées par Sihon aux Moabites, en face de Jéricho. Balak, roi de Moab, s'effraya de leur présence et s'allia pour se défendre contre eux avec les chefs des Madianites. Se sentant pourtant trop faibles pour attaquer les Hébreux, les alliés firent venir du pays des Ammonites un devin fameux, nommé Balaam, pour maudire ces redoutables ennemis et jeter sur eux un sort funeste. Le projet n'ayant pas réussi, ils invitèrent les Hébreux aux fêtes célébrées en l'honneur de leur dieu Baal-Phégor. Le culte immoral et voluptueux de ce Dieu séduisit un grand nombre d'Israélites. Zamri, chef d'une famille de la tribu de Siméon, osa passer devant Moïse avec la fille d'un prince madianite ; tous deux furent tués sur-le-champ par Phinéhas, fils du grand-prêtre Eléazar. Moïse fut obligé de déployer la plus terrible sévérité, et il ordonna aux juges de faire punir de mort tous les coupables. Une guerre d'extermination fut ensuite entreprise contre les Madianites ; Moïse donna le commandement à Phinéhas, qui attaqua l'ennemi avec douze mille hommes et en fit un massacre formidable. Phinéhas ne prit point, du reste, possession du territoire madianite ; il se contenta de dévaster le pays, et l'expédition revint au campement avec un immense butin.

III. — On fit alors le dénombrement des familles

d'Israël ; il donna 601,730 hommes en état de porter les armes. De nouveaux préceptes furent ajoutés à la loi des Hébreux, et Josué fut désigné par Dieu comme successeur de Moïse, mais avec ordre de consulter le grand prêtre Eléazar dans les déterminations qu'il aurait à prendre.

Le moment de franchir le fleuve approchant, les tribus de Ruben et de Gad, fort riches en troupeaux et charmées de l'abondance des pâturages que présentait la contrée qui venait d'être conquise, prièrent Moïse de leur permettre de s'y établir. Moïse leur reprocha de semer ainsi le découragement parmi le peuple, mais ces deux tribus ayant promis de prendre part aux combats de la conquête de Chanaan sans réclamer aucune autre parcelle de territoire, le législateur y consentit. Les deux tribus s'établirent donc entre l'Arnon et le Yabbok, Ruben au midi et Gad au nord. Une partie de la tribu de Manassé, issue de Joseph, obtint le même privilége et reçut pour son lot le territoire de Basan.

IV. — Enfin Moïse fixa les limites du territoire dont on devait faire la conquête : il chargea Josué, Eléazar et les chefs des dix tribus de veiller au partage des terrains, qui devaient être tirés au sort. Il ordonna d'assigner aux lévites, dans les différents cantons, quarante-huit villes, dont six devaient en même temps servir d'asile à ceux qui auraient tué un homme par imprudence. Après avoir ainsi réglé d'avance l'œuvre de la conquête, il sentit la nécessité de rappeler à la nouvelle génération la miraculeuse conservation des Hébreux dans le désert, et tout ce qu'il avait fait lui-même afin de consolider le bonheur de son peuple pour les siècles à venir. Il adressa aux Israélites une série de discours, dans lesquels il rappela les points principaux de sa législation, avec plusieurs modifications et additions que

le temps avait rendues nécessaires. Il exhorta les Hébreux à la piété et à la vertu, leur prédisant les malheurs dont ils seraient frappés, si jamais ils négligeaient la loi divine. Le document qui renfermait la loi fut remis aux prêtres avec l'ordre d'en faire lecture au peuple, tous les sept ans, à la fête des Tabernacles.

Après avoir donné de nouveau ses avertissements dans un sublime cantique que les Hébreux devaient apprendre par cœur, Moïse installa Josué dans le pouvoir. Puis il donna sa bénédiction aux tribus d'Israël et se retira sur le mont Nébo, d'où il jeta un coup *d'œil* sur le pays que son peuple allait conquérir. Il mourut sur cette montagne à l'âge de cent vingt ans. « Personne, dit l'Ecriture, n'a connu son tombeau. »

CHAPITRE II

ÉTABLISSEMENT DES ISRAÉLITES DANS LA TERRE PROMISE — LES JUGES

SOURCES PRINCIPALES : **La Bible, livres de Josué et des Juges ; premier livre de Samuel, désigné dans la Vulgate comme le premier des Rois. — Josèphe, *Antiquités judaïques*, livres V et VI.**
Les écrivains modernes indiqués en tête du chapitre précédent.

§ 1. — Conquête du pays de Chanaan — Josué.

I. — Lorsque les trente jours de deuil par lesquels les Israélites honorèrent la mort de Moïse furent terminés, quarante ans précisément après la sortie d'Égypte, Josué franchit, à la tête des douze tribus, le Jourdain, dont les eaux s'entr'ouvrirent pour leur laisser passage, et vint attaquer Jéricho, dont les défenses, suivant l'expression de la Bible, tombèrent au son des trompettes d'Israël. Les habitants de Aï (ville située à l'est et près de Béthel), attirés dans une embuscade, succombèrent bientôt à leur tour, après avoir remporté un premier succès sur les envahisseurs. Immédiatement après ce double succès, qui leur livrait les clefs du pays de Chanaan et assurait leur supériorité morale, les Hébreux se portèrent au cœur du pays, à Sichem, qu'ils paraissent avoir emporté sans coup férir. Là, Josué fit élever sur le mont Hébal, en monument de la conquête,

un grand autel où fut gravé le résumé de la loi de Moïse.

II. — Cependant les rois des diverses tribus chananéennes commençaient à revenir de la première stupeur dans laquelle ils avaient été jetés par l'invasion. Une coalition générale se forma contre les Hébreux. Les Héthéens du sud (car il y en avait d'autres beaucoup plus puissants dans la vallée de l'Oronte et au pied du mont Amanus, qui restèrent indifférents aux événements de la Palestine), les Jébuséens, les Amorrhéens *d'en deçà* du Jourdain, qui habitaient les montagnes, les Chananéens proprement dits, qui vivaient dans les plaines voisines de la mer et du fleuve, se réunirent pour les combattre.

Les Hévéens de Gabaon ayant fait leur paix séparément et à des conditions très-avantageuses avec les Israélites, Adonisédec, roi de Jébus (qui fut plus tard Jérusalem), appela à lui les peuples d'Hébron, de Jérimoth, de Lachis et d'Eglon, et ces cinq nations, qui étaient les plus fortes dans la portion méridionale du pays, vinrent attaquer Gabaon, qui implora le secours de Josué. Celui-ci accourut et remporta une victoire éclatante, dans laquelle il anéantit l'armée ennemie. C'est à l'occasion de cette victoire que la Bible, citant, comme elle le dit formellement, un cantique compris dans un recueil de poésies antiques qui ne revêtit pas le caractère canonique, le « Livre du juste » (*Sépher hayaschar*), se sert de l'expression poétique du soleil s'arrêtant pour laisser à Israël le temps de détruire les Chananéens.

Les cinq rois, faits prisonniers à la bataille de Gabaon, furent pendus. A la suite de cette bataille, les Hébreux enlevèrent de vive force les villes de Mackédah, Libnah, Lachis, Eglon, Hébron et Débir, dont ils ex-

terminèrent les habitants, et de cette façon tout le midi de la Palestine fut réduit en leur pouvoir.

III. — Mais une seconde coalition, plus formidable encore, se forma, comprenant les Chananéens de l'est et de l'ouest et toutes les tribus du nord, Héthéens, Phérézéens, Hévéens du pied du mont Hermon. Elle était conduite par le plus puissant prince de cette portion du pays, Jabin, roi de Hazor. Mais Dieu avait résolu de châtier les crimes des nations chananéennes. Josué fut encore une fois victorieux, dans une bataille livrée sur les bords du lac Samochonitis ou lac de Mérôm, et poursuivit l'ennemi jusque dans les environs de Sidon, alors la principale des villes phéniciennes de la côte. Le roi de Hazor, tombé aux mains des Israélites, fut mis à mort, et une grande partie des villes du nord furent conquises.

Une attaque dirigée ensuite contre les Enacim de l'extrémité méridionale de la Terre Promise ne fut pas couronnée de moins de succès.

Enfin, après six ou sept ans de luttes acharnées dans lesquelles trente et une principautés chananéennes furent détruites, la Palestine se trouva presque complétement au pouvoir des Hébreux, depuis Baalgad, au pied de l'Hermon, jusqu'aux montagnes qui se rattachent à celles de Séir, c'est-à-dire jusqu'au pays des Edomites.

IV. — Cependant les Chananéens étaient parvenus à se maintenir dans beaucoup d'endroits notamment dans un grand nombre de places fortes. Josué, déjà avancé en âge, avait acquis la conviction que l'œuvre de la conquête ne pourrait être achevée de sitôt et qu'il devait considérer sa mission comme terminée. Au lieu de faire de nouvelles tentatives, qui auraient exigé de

grands efforts, il préféra consolider ses conquêtes et organiser les affaires intérieures des Hébreux, abandonnant aux différentes tribus le soin d'achever de réduire les villes qui devaient leur appartenir. C'est alors que les deux tribus qui avaient obtenu les terres de la Pérée retournèrent les occuper, et que le sol conquis en deçà du Jourdain fut partagé entre les autres par vingt et un commissaires.

Au sud-est restèrent indépendantes, Gaza, Gath, Azoth, Ascalon et Accaron, c'est-à-dire les cinq villes qui, bientôt après, devinrent la possession des Philistins, mais qui furent d'abord, au moment même de la conquête, le refuge des Enacim, expulsés de leurs montagnes. Les Jébuséens conservèrent Jérusalem dans le territoire que la tribu de Juda reçut depuis le désert de Pharân et les frontières des Edomites, la mer Morte et l'embouchure du Jourdain jusqu'à la Méditerranée auprès d'Accaron. Des Chananéens en grand nombre restaient encore sur les domaines d'Ephraïm et sur les terres que la demi-tribu de Manassé obtint en deçà du Jourdain. Le pays qui fut ainsi donné aux descendants de Joseph allait du Jourdain auprès de Jéricho jusqu'à la mer auprès de Gazer; Ephraïm s'étendait au nord et au midi de cette fraction de Manassé. Au nord était la tribu d'Aser, et à l'est celle d'Issachar, avec des enclaves données à Manassé, entre autres Mageddo. Zabulon fut établi au nord d'Issachar, entre la côte occupée par la tribu d'Aser et le territoire de Nephthali, un peu plus reculé vers l'est : celui-ci côtoyait le Jourdain depuis sa source jusqu'au lac de Génézareth et suivait le bord occidental de ce lac même. Siméon obtint des villes d'abord destinées à Juda : il occupait l'extrémité sud-ouest du territoire israélite, sur la frontière du pays des Philistins, et avait au nord la tribu de Dan. Comme nous l'avons déjà dit, la tribu de Lévi

n'eut point de territoire à part, mais seulement des villes répandues au milieu des diverses autres tribus.

Le Tabernacle et l'Arche d'alliance, centre du culte et de la nation même, furent établis à Siloh, ville du territoire assigné à la tribu d'Ephraïm, la tribu à laquelle appartenait Josué.

V. — Se sentant près de mourir, le héros réunit le peuple à Sichem et dans un discours que la Bible nous a conservé rappela tous les bienfaits dont Jéhovah avait comblé les Hébreux. Il exhorta les Israélites à la fidèle observation des lois de Moïse et à la continuation de la guerre contre les Chananéens, leur prédisant de grands malheurs s'ils abandonnaient le culte du vrai Dieu et s'ils se mêlaient avec les infidèles, restés encore trop nombreux dans le pays. Les Hébreux promirent d'obéir et sanctionnèrent de nouveau leur alliance avec Jéhovah. Josué en dressa un acte, qui fut écrit dans le livre de Moïse, puis il fit élever sur le lieu de l'assemblée une pierre monumentale, qui devait servir de témoin contre le peuple, si jamais il reniait son Dieu.

Bientôt après Josué mourut, à l'âge de cent dix ans, soixante-cinq ans après la sortie d'Egypte. Il fut enseveli dans la propriété que le peuple lui avait décernée en reconnaissance de ses services, à Timnath-Sérah, où un voyageur français, M. Victor Guérin, a récemment découvert son tombeau, vaste et creusé dans le roc. Il avait été pendant vingt-cinq ans le chef suprême du peuple d'Israël. Le grand prêtre Eléazar le suivit rapidement dans la tombe et fut enterré sur une colline qui appartenait à son fils Phinéhas, dans les montagnes d'Ephraïm. On était alors dans la seconde moitié du XIV^e^ siècle avant l'ère chrétienne. C'est tout ce que l'on peut affirmer en l'absence de données chronologiques précises. Toutes les dates plus positives que l'on a pré-

tendu jusqu'à présent établir pour la sortie d'Egypte, le passage du Jourdain et la mort de Josué sont de pures hypothèses sans valeur réelle, et dont un sage historien doit s'abstenir d'une manière absolue, faute de bases fixes et solides pour les calculs de chronologie.

§ 2. — Période de repos. — Première servitude. Commencement des Juges.

I. — Tant que vécurent les anciens qui avaient été *contemporains* de Josué et qui avaient assisté à la conquête, les Hébreux furent maintenus dans le respect de la loi et dans le culte de Jéhovah. Conformément à la dernière exhortation de Josué, quelques tribus recommencèrent les hostilités, soit pour faire de nouvelles conquêtes, soit pour reprendre des villes déjà conquises à la première invasion et dont les Chananéens avaient pu de nouveau se rendre maîtres. C'est ainsi que les tribus de Juda et de Siméon attaquèrent quelques peuplades chananéennes près de Bezec, ville dont la position précise est inconnue, mais qui devait être située entre Jérusalem et le Jourdain. Dix mille Chananéens furent défaits près de cette ville, dont le roi, nommé Adonibezec, eut les pouces et les orteils coupés, supplice que, de son propre aveu, il avait fait subir à soixante-dix rois. Jérusalem, il est vrai, ne put être enlevée aux Jébuséens, mais tout le reste de la montagne de Juda fut déblayé, et on s'empara même momentanément des villes de Gaza, Ascalon et Accaron. Béthel tomba par trahison au pouvoir des Ephraïmites.

Cependant les tribus manquèrent de force ou d'énergie pour expulser complétement ou exterminer les Chananéens, comme l'avait ordonné Moïse. Josué avait fait une grande faute en ne se désignant pas de successeur ;

le manque de chef, l'absence d'unité et d'ensemble dans les opérations paralysèrent les forces des Hébreux. Ce furent surtout les tribus du nord, celles de Dan, Manassé, Ephraïm, Azer, Zabulon, Nephthali, qui ne purent s'emparer de toutes les villes qui leur avaient été destinées, ou qui se contentèrent de rendre les Chananéens tributaires, en leur permettant de demeurer au milieu d'elles. En général, les cités du littoral repoussèrent victorieusement les efforts des Israélites et demeurèrent aux mains de leurs anciens possesseurs. C'est là ce qui explique comment les campagnes du dernier grand pharaon guerrier de l'Égypte, Rhamsès III, campagnes qui eurent lieu à cette époque et ne touchèrent la Palestine que par son littoral, ne se mêlent pas à l'histoire des Hébreux. Dans les inscriptions égyptiennes qui les racontent, il n'est pas question des enfants d'Israël, et en même temps le livre des Juges ne fait aucune mention du passage des armées de l'Égypte.

II. — Un messager des volontés divines se présenta pour montrer aux Hébreux les conséquences funestes de leur faiblesse. Le peuple reconnut la vérité de tout ce que disait l'homme de Dieu ; mais il ne pouvait déjà plus répondre à son appel que par des larmes. Les Chananéens devinrent de plus en plus dangereux, par leur force matérielle qui n'était pas encore brisée, et plus encore par leur culte plein de séductions pour les sens et par leurs mœurs corrompues. Les anciens qui avaient entouré Josué moururent peu à peu ; des beaux temps de l'élan guerrier et de l'enthousiasme religieux il ne resta plus que le grand prêtre Phinéhas, qui ne pouvait, de son bras vieilli, venger comme autrefois l'outrage fait aux mœurs et au nom de Jéhovah, et qui n'était pas capable de maintenir l'unité politique et religieuse des tribus, en les préservant de l'anarchie.

L'idolâtrie et la corruption des mœurs augmentèrent de jour en jour; les tribus, manquant de chef et de centre commun, devinrent étrangères les unes aux autres, et leur indifférence mutuelle menaça de dégénérer en hostilité.

Deux événements racontés dans le livre des Juges, et que nous devons faire remonter à l'époque qui suivit la mort de Josué et des anciens, montrent ce qu'étaient devenues après si peu de temps les belles espérances de Moïse et de son successeur. L'une est celle de ce lévite que les gens de la tribu de Dan prirent avec eux lorsqu'ils enlevèrent aux Chananéens la ville de Laïsch et l'appelèrent Dan, et qui, représentant Jéhovah par une idole au mépris du premier et du plus essentiel des préceptes du Décalogue, institua dans cette ville un culte rival de celui du Tabernacle de Siloh. L'autre est le massacre de la tribu de Benjamin par les autres tribus confédérées pour venger les outrages commis sur la femme d'un lévite d'Éphraïm. Les détails de ce dernier événement nous offrent le plus triste tableau des mœurs barbares de l'époque : la conduite infâme des habitants de Gabaa, le cadavre dépecé de la femme du lévite envoyé dans toutes les tribus pour servir de provocation à la guerre, le carnage qu'on fait des Benjamites, et où les innocents se trouvent confondus avec les coupables; enfin l'expédition contre Jabès de Galaad dont on massacre les habitants, demeurés inactifs pendant les événements, pour donner leurs filles aux survivants de la tribu de Benjamin et permettre ainsi à cette tribu de se reconstituer. Ce sont là autant d'actes indignes d'un peuple policé, vivant sous un gouvernement régulier et sous des lois civilisatrices.

« En ce temps-là, dit le livre des Juges, après avoir rapporté ces deux horribles exemples, il n'y avait pas de roi dans Israël, et chacun faisait ce qui lui semblait

bon. » Toute vie politique commune avait en effet cessé depuis la mort de Josué; aucune autorité centrale n'existait plus. Les Israélites vivaient sous le régime morcelé des tribus et n'avaient pas d'autre gouvernement. La tribu se partageait en maisons, la maison en familles, comprenant les individus; chacune de ces divisions collectives avait ses chefs : les princes des tribus, des maisons, des familles. Mais on eût cherché vainement une institution commune, en dehors de celle du corps sacerdotal, qui n'avait pas de pouvoir effectif et politique. Sous un pareil régime, les liens nationaux devaient bien vite se relâcher, les tribus devenir indifférentes les unes aux autres. Deux choses seules pouvaient et auraient dû maintenir l'unité du peuple : d'abord l'unité de croyance et de culte qui groupait toutes les tribus autour du Tabernacle de Siloh, puis les dangers de divisions quand on était entouré de toutes parts de populations hostiles. Mais ces liens d'une nature purement morale n'étaient pas en réalité suffisants pour un peuple du caractère des Hébreux, et bientôt on vit combien ils conservaient peu de puissance.

III. — Se plaisant dans les douceurs de la paix, les Hébreux s'allièrent avec les Chananéens, et abandonnant de plus en plus le sanctuaire national de Siloh, ils ne craignirent bientôt plus de se livrer au culte de Baal, d'Astoreth et de toutes les divinités phéniciennes. Le sentiment patriotique, qui devait toujours se retremper dans l'unité religieuse et dans les assemblées solennelles des fêtes mosaïques, se relâcha chaque jour davantage; et bientôt les tribus isolées et sans chef se virent attaquées, soit par les nations voisines, soit par les ennemis qu'on avait eu l'imprudence de tolérer dans l'intérieur du pays, et qui commencèrent à se re-

connaître et à acquérir des forces. De temps en temps, il est vrai, un homme énergique se mettait à la tête de certaines tribus, ou même de la nation tout entière, pour faire revivre l'esprit national et pour secouer le joug étranger; mais il n'avait pas toujours la faculté, ni même la volonté de faire renaître le sentiment religieux et l'amour des institutions mosaïques, et après sa mort le peuple retombait dans l'anarchie. Pendant plusieurs siècles ce fut une vicissitude perpétuelle de revers et de prospérités, d'anarchie et de dictature; mais des institutions données à Israël sur le Sinaï, il *n'en est pas* question. C'est cette période que l'on a pris l'habitude d'appeler celle des ***Juges***, traduisant ainsi le titre hébreu donné aux libérateurs temporaires, qui devenaient par leurs exploits premiers magistrats de la nation ou plus souvent d'une partie seulement de la nation. Mais ce nom est fort mal choisi, car il ne donne aucunement l'idée exacte du rôle et du pouvoir des hommes qu'il désigne. Il vaudrait beaucoup mieux ici employer le mot hébreu lui-même et appeler les prétendus ***Juges*** (dont l'autorité n'était nullement judiciaire) les ***Suffètes d'Israël***, puisque ce nom de ***Suffètes*** est consacré dans l'histoire romaine pour désigner les premiers magistrats de la République carthaginoise, dont le titre était le même et le pouvoir semblable. Pour notre part, c'est de cette expression que nous nous servirons préférablement.

IV. — C'est du vivant même de la génération qui suivit celle de la conquête, qu'eut lieu la première servitude d'Israël, destinée à châtier l'adhésion de la majorité du peuple au culte des divinités chananéennes. Un roi de la Mésopotamie occidentale (***Aram Naharaïn***), nommé Kouschan-Rischathaïm, étendit alors sa domination à l'ouest de l'Euphrate jusqu'aux frontières

du pays de Chanaan. Dans l'état où se trouvaient Hébreux, ils ne purent défendre leur indépendan et ils devinrent tributaires de Kouschan, qui les prima pendant huit ans. Touché de leurs supplicatio le Seigneur suscita pour les délivrer Othoniel, ne de Caleb, qui, par la défaite des étrangers, les remit liberté, état où ils se maintinrent quarante années.

Ce fut là le commencement des alternatives de ser tude et de délivrance qui répondirent, durant toute période des Juges ou Suffètes, aux alternatives d'in délité et de retour vers Dieu. Mais on tomberait dans u grande erreur historique et on se jetterait dans des d ficultés inextricables si l'on croyait que ces années servitude et d'indépendance s'étendirent toujours à to le peuple d'Israël. C'est là un point depuis longtem éclairci, et s'il reste des obscurités pour la science, c'e seulement quand il s'agit de déterminer exactement limite géographique de chacune de ces invasions et leu dates relatives. Quant à celle de Kouschan, je ne vo aucun motif de la borner, comme l'ont fait quelqu critiques, aux contrées situées à l'est du Jourdain, q ce roi dut rencontrer les premières. Outre que la chr nologie ne trouve point d'embarras à faire entrer c huit années de servitude et ces quarante années de r pos dans l'histoire générale de la nation hébraïque, u peuple qui vient châtier l'adhésion des tribus d'Israël a culte phénicien n'a pas dû manquer d'envahir la Pale tine occidentale, d'où ce culte avait sans doute pénét chez les tribus de l'orient.

V. — Il est, du reste, impossible de présenter d l'époque des Juges ou Suffètes un tableau historique e surtout chronologique complet. Le livre des Juges, qu seul nous pouvons consulter pour cette époque, n'es point proprement un livre d'histoire ; tout y est racont

d'une manière décousue, et les événements s'y succèdent sans suite rigoureuse, sans que l'auteur s'y soit astreint à un ordre de temps invariable. C'est un recueil de traditions détachées sur la phase républicaine de la nation, composé probablement sur d'anciens poëmes et sur des légendes populaires qui célébraient la gloire des héros de cet âge. Ce recueil, qui date des premiers temps de la royauté, paraît avoir eu surtout pour but d'encourager le nouveau gouvernement à achever l'œuvre commencée par Josué et de montrer au peuple tous les avantages d'une monarchie héréditaire. Pour cet objet, *il suffisait* de faire voir par une série d'exemples quels avaient été les désordres auxquels s'étaient livrés les Hébreux avant la fondation de la royauté ; quelles suites malheureuses avait eues la faiblesse des Israélites envers les Chananéens, et comment le pouvoir temporaire d'un seul les avait toujours préservés d'une ruine totale. Il ne faut donc pas penser à établir avec exactitude l'ordre chronologique des faits et l'époque de chaque suffète. Les savants qui l'ont tenté se sont donné une peine inutile, et tous leurs efforts ont échoué. Non-seulement le premier livre de Samuel et le premier livre des Rois donnent deux chiffres absolument différents pour la durée de la période des Juges ; mais l'historien Josèphe, rapporteur fidèle des traditions de la Synagogue, a jusqu'à trois manières opposées de compter le même intervalle de temps. Et maintenant que le progrès des connaissances dans le domaine de l'histoire et de la chronologie égyptienne permet de nourrir l'espérance d'arriver à déterminer bientôt d'une manière certaine, par le synchronisme avec les annales de l'Egypte, la date précise de l'Exode, on est forcé de reconnaître qu'il faudra réduire le temps écoulé de la sortie d'Égypte à l'établissement de la monarchie en Israël beaucoup plus que ne le faisait aucun des calculs jusqu'à présent proposés.

§ 3. — Aod, Samgar, Débora, Gédéon et Jephté.

I. — Quarante ans après la première servitude, eu lieu l'invasion d'Églon, roi des Moabites, uni aux Am monites et aux Amalécites, qui tint sous le joug pendan dix-huit ans les Israélites prévaricateurs. Il est éviden que cette grande coalition ne se borna pas non plus à envahir le territoire des tribus de l'est, voisines de Ammonites. Le pays de Moab était au sud-est de la mer Morte, et c'était par le sud que les Amalécites pouvaien le plus facilement aborder la Terre Promise : ces peu ples avaient dû, par conséquent, attaquer la tribu de Juda, et d'ailleurs les circonstances du soulèvement montrent que l'ennemi s'était établi jusqu'au cœur du pays. En effet, Aod (*Éhoud*), fils de Géra, de la tribu de Benjamin, ayant frappé Églon d'un coup mortel en lui présentant le tribut de son district dans une audience particulière à Jéricho, ville où ce prince se tenait alors, appela le peuple à prendre les armes; les Israélites occupèrent les gués du Jourdain qui formaient la voie la plus directe de communication entre la Palestine centrale et le territoire de Moab, et ils tuèrent dix mille soldats moabites qui essayaient de regagner leur pays. Mais on ne peut appliquer aussi à la Palestine entière les quatre-vingts ans de repos qui furent obtenus par là.

II. — En effet, c'est après ce succès des Israélites que l'Écriture mentionne la résistance opposée dans le sud aux Philistins par Samgar, fils d'Anath, à la tête d'une troupe de laboureurs armés de leurs instruments aratoires. Vers le même temps, elle nous raconte une nouvelle servitude, qui ne dut s'étendre aussi qu'à une portion du pays.

Les Chananéens du nord, jadis vaincus par Josué, étaient redevenus très-puissants et avaient repris la plus grande part du pays conquis par les Hébreux. Comme du temps de Josué, ils avaient à leur tête un roi du nom de Jabin, qui résidait à Hazor, leur ville principale, dont M. de Saulcy retrouvait il y a quelques années les gigantesques remparts[1]. Avec ses neuf cents chars de guerre et une nombreuse armée, il opprima les tribus du nord, sur lesquelles il fit peser son joug pendant vingt années. Ses troupes étaient commandées par Sisara, qui avait son quartier général dans une ville appelée *Haroseth des païens*.

Barac, fils d'Abinoam, de la tribu de Nephthali, fut alors appelé aux armes par la prophétesse Débora, qui rendait la justice et prêchait les préceptes de la loi aux populations de son voisinage, assise dans un bois de palmiers entre Rama et Béthel, dans la montagne d'Éphraïm. Il marcha à l'ennemi accompagné de la prophétesse, et vainquit complétement Sisara, qui fut assassiné dans sa fuite par Jahel, femme d'un descendant du beau-frère de Moïse. Un célèbre cantique de Débora, que la Bible nous a conservé, célébra cette victoire. Les Hébreux enlevèrent ensuite la ville de Haroseth, puis celle de Hazor, et mirent à mort le roi Jabin. La Bible dit formellement que c'est avec les seules forces de Nephthali et de Zabulon, avec dix mille combattants seulement, que Barac prit l'initiative de la guerre et gagna la bataille du torrent de Cison. Il ressort du cantique que le général hébreu reçut ensuite l'assistance des Benjaminites, de la tribu d'Issachar et de celle d'Ephraïm ; mais Ruben se divisa, une partie de ses chefs refusant de prendre part à la guerre. Les tribus de Juda et de Siméon, reculées vers le sud,

1. *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques*, t. II.

ASHMOLEAN OXFORD MUSEUM

furent tout à fait en dehors de ces événements. Le pays de Galaad, au delà du Jourdain, demeura immobile et les tribus maritimes de Dan et d'Aser, bien voisines pourtant du théâtre de la guerre, ne quittèrent pas leurs occupations pacifiques. C'est là un des plus frappants exemples de ces divisions ou de cette timide et apathique indifférence entre les tribus, qui, résultant du relâchement de la foi commune, fut alors plus d'une fois funeste aux Hébreux. Dieu se sert souvent de nos vices mêmes pour nous en infliger le châtiment.

III. — Quarante années de paix suivirent cette lutte, mais pour les tribus qui y avaient combattu seulement; car les fautes du reste d'Israël lui attirèrent un autre fléau, et il fut livré sept ans à la tyrannie des Madianites. Les Amalécites et les tribus bédouines de l'orient s'étaient joints à eux pour faire des incursions continuelles en Palestine. Parcourant le pays de l'est à l'ouest, jusque vers Gaza, ils y campaient avec leurs troupeaux et leurs nombreux chameaux; ils pillaient les bestiaux des Hébreux, et, semblables aux nuées des sauterelles, ils ravageaient les campagnes, détruisaient les récoltes et amenaient la famine. Les Israélites étaient obligés alors de mettre leurs bestiaux et les produits de leurs terres à l'abri dans des souterrains et dans des lieux fortifiés. Le peuple humilié implora l'assistance de Dieu, et Dieu fit appel par la voix d'un ange à la foi et au courage de Gédéon, fils de Joas, de la tribu de Manassé. Celui-ci donna le signal de l'insurrection contre les étrangers en renversant l'autel élevé dans son village à Baal. A la première nouvelle du mouvement, les Madianites et leurs alliés se mirent en campagne. Gédéon, appelant à lui les tribus de Manassé, d'Aser, de Zabulon et de Nephthali, que les dévastations avaient moins épuisées que les autres et qui, par conséquent,

étaient plus en état de faire la guerre, se prépara à combattre. Mais Dieu ne voulut pas que son peuple attribuât la victoire au nombre des combattants. Par son ordre, Gédéon mit à part trois cents hommes seulement; tout le reste fut tenu en arrière comme armée de réserve. Les trois cents combattants d'élite surprirent de nuit, partagés en trois corps, le camp des Madianites. Ils s'étaient armés de trompettes et de torches renfermées dans des vases qu'ils brisèrent en criant: « L'épée du Seigneur et de Gédéon. » Les ennemis, saisis de trouble et croyant voir un Israélite dans *chacun de* ceux qu'ils rencontraient, s'entr'égorgèrent. Les hommes de Nephthali, d'Aser et de Manassé se mirent à leur poursuite; les Ephraïmites occupèrent les gués du Jourdain, et Gédéon poursuivit, jusqu'au delà du fleuve, ceux qui avaient échappé : l'armée ennemie fut exterminée. Ce fut, sans contredit, une des plus complètes et des plus décisives victoires qu'aient jamais remportées les Hébreux, car, à dater de ce jour, l'histoire ne fait plus mention des Madianites. Des excès, qui montrent combien les mœurs des Israélites étaient alors dures et sauvages, souillèrent ce succès. Gédéon égorgea de sa main les deux principaux chefs de l'ennemi, devenus ses prisonniers. Il fit mettre à mort dans les plus atroces supplices tous les anciens des deux bourgs de Succoth et de Phanuel, qui, craignant la vengeance des Madianites, avaient refusé des provisions à ses soldats.

IV. — Gédéon refusa la royauté que lui offrait une partie des Israélites, mais il administra pendant assez longtemps les tribus qui l'avaient suivi à la guerre. Le livre des Juges dit pendant quarante ans, mais on ne saurait prendre à la lettre cette expression qui y revient à chaque instant et qui, on l'a prouvé, y indique sim-

plement un espace de temps indéterminé, correspondant approximativement à la durée d'une génération. La fidélité à la loi divine, déjà fort ébranlée sous la direction de Gédéon, qui croyait honorer Jéhovah en lui élevant une idole dans sa ville natale, disparut tout à fait après sa mort, et Baal fut adoré chez le peuple de Dieu. L'un des fils du vainqueur des Madianites, Abimélech, soutenu par les habitants de Sichem, recruta des misérables et des vagabonds, avec lesquels il égorgea presque tous ses frères et se forma, dans le pays de Sichem, un petit royaume qu'il garda trois ans ; il périt alors dans une guerre civile, en assiégeant la ville de Thébès. Une pierre de meule lancée par une femme, lui brisa la tête.

Thola, son cousin, fut reconnu suffète d'Israël pendant vingt-trois années, et après lui Jaïr de Galaad pendant vingt-deux ans. Nous ne savons pas quelles furent les particularités de leur gouvernement, mais l'Écriture nous apprend qu'Israël s'étant adonné au culte des idoles de Sidon, de Moab, d'Ammon et des Philistins, Dieu le livra de nouveau à ses ennemis.

V. — Les Ammonites envahirent le territoire des tribus de la Pérée, qu'ils tinrent sous leur autorité pendant dix-huit ans. De là, franchissant le Jourdain, ils poussaient quelquefois des incursions sur les terres de Juda, de Benjamin et d'Ephraïm. Les supplications des opprimés touchèrent à la fin le Seigneur, qui voulut bien assister son peuple, et la guerre commença. Les habitants de Galaad, qui était comme la capitale de la Pérée, n'ayant parmi eux aucun homme en état de conduire les opérations, s'adressèrent à un chef de bande du voisinage, appelé Jephté (*Yiphtah*) ; le métier de voleur de grands chemins n'était pas alors, aux yeux des Hébreux, plus déshonorant qu'il ne l'est aujour-

d'hui pour les Arabes. Il fut reconnu comme général, et les négociations qu'il tenta d'ouvrir n'ayant point abouti, il remporta sur les Ammonites de grands avantages qui délivrèrent la contrée. C'est alors que Jephté, par suite d'un vœu coupable et insensé, sacrifia sa propre fille. Il avait juré d'offrir en holocauste, s'il était vainqueur, le premier être vivant qu'il rencontrerait sur le seuil de sa demeure. Ce fut sa fille qui, la première, accourut vers lui avec des instruments de musique et des chants de triomphe. Jephté se crut obligé par son serment, et sa fille ne fit pas de résistance. C'était là un sacrifice impie et formellement contraire à la loi de Moïse, qui ne permettait de sacrifier que certains animaux et interdisait les immolations humaines. Mais ces horribles immolations étaient habituelles parmi les populations païennes qui environnaient les Israélites, et les préceptes de la Loi étaient tombés dans un complet oubli.

Les Ephraïmites, qui n'avaient point pris part à la guerre, eurent honte de leur conduite, et, s'en prenant à Jephté, ils lui reprochèrent de ne les avoir pas appelés à combattre ; la querelle s'envenimant, ils en vinrent même aux mains avec les habitants de Galaad, qui en firent un grand carnage. Les gens de Galaad, ayant occupé les gués du Jourdain, tuèrent pendant plusieurs jours tous les Ephraïmites qui essayaient de passer pour regagner leur pays et qu'ils reconnaissaient à certaines particularités de prononciation. Après six ans d'une administration si agitée, Jephté mourut, et il eut pour successeur Abesan de Bethléem, Elon de la tribu de Zabulon, et enfin Abdon de Pharathon en Ephraïm dont les gouvernements comprennent un espace d'environ vingt-cinq ans. Mais aucun de ces suffètes n'étendit son autorité au delà des tribus du nord et de la Pérée. Pendant qu'ils y gouvernaient,

d'autres événements, beaucoup plus graves et plus importants, se passaient chez les tribus du sud et de l'ouest.

§ 4. — Héli et Samuel.

I. — Nous allons voir maintenant une lutte longue et opiniâtre commencer dans le midi de la Palestine, lutte qui amènera d'abord pour les Hébreux des désastres plus considérables qu'à aucune des époques antérieures, mais qui finira par réunir toutes les tribus d'Israël sous un même drapeau et par faire revivre, avec le culte de Jéhovah, l'esprit national et l'amour des anciennes institutions. A l'époque de leur histoire où nous sommes parvenus, les Israélites se trouvent tout d'un coup en face d'un nouvel ennemi, que Moïse et Josué ne paraissent pas avoir prévu, qu'ils ne mentionnent pas au nombre des dangers dont le peuple aura à se garder, mais qui entre en scène avec une puissance presque irrésistible et menace d'anéantir toute indépendance et toute vie nationale chez les Hébreux. Les Chananéens à ce moment disparaissent presque absolument de l'histoire de la Palestine; ils ne menacent plus Israël de l'oppression, ils ont cessé d'être un danger; tout montre que leur puissance est définitivement brisée, non pas tant par suite de la dernière victoire de Barac et de Débora, mais par une cause extérieure. C'est au sud que se montre le nouvel ennemi, les Philistins. Dans tout le Pentateuque, Moïse ne les nomme jamais parmi les populations que les Hébreux devaient expulser de la Terre Promise; il n'en est pas non plus question sous Josué, ni tout de suite après sa mort, lorsque la tribu de Juda s'empara temporairement des villes de Gaza, Ascalon et Accaron, alors

détenues par les Enacim. La première mention des Philistins, que la Bible renferme, est faite à l'occasion des exploits de Samgar, mais ils ne paraissent pas encore à ce moment avoir été bien redoutables; rien ne fait prévoir l'ascendant supérieur avec lequel ils vont se montrer dans la période des annales hébraïques dont nous avons atteint le seuil.

Ce n'est en grande partie que tout récemment, et à l'aide des documents hiéroglyphiques de l'Égypte, que l'origine, la race et les débuts de l'histoire des Philistins ont été définitivement éclaircis. Mais les conquêtes de la science ont été assez considérables pour que l'on *puisse* être maintenant affirmatif sur ces différents sujets. Les Philistins n'avaient aucun rapport d'origine avec les autres populations de la Syrie. Ils n'étaient ni du sang de Cham, comme les Chananéens, ni de celui de Sem, comme les Israélites, mais bien du sang de Japhet. Étroitement apparentés aux peuplades primitives de la Grèce et de l'Archipel, ils appartenaient de même à cette grande race des Pélasges qui domina dans un temps sur tout le bassin de la Méditerranée, et leur nom de ***Philistins*** ou ***Pilistins*** renferme les mêmes éléments essentiels que celui de ***Pelasgi*** [1]. Un grand nombre de témoignages de la littérature sacrée et des auteurs profanes s'accordent à désigner l'île de Crète comme ayant été leur berceau, ou du moins leur premier établissement connu [2]. C'est de là qu'ils vinrent

1. Le caractère pélasgique des Philistins a été d'abord établi par : Hitzig, *Urgeschichte und Mythologie der Philistæer*. Leipzig, 1845. — Stark, *Forschungen zur Geschichte und Alterthumskunde der Hellenischen Orients*. Iéna, 1852.

2. Tacite dit formellement qu'ils venaient de Crète. (*Hist.*, V, 2.) Le premier livre de Samuel (xxx, 14), Ezéchiel (xxv, 16), et Sophonias (II, 5), appellent les Philistins *Crethim*, c'est-à-dire « Crétois. » Le géographe Étienne de Byzance attribue la fondation de Gaza au fabuleux Minos, personnification de la puissance crétoise. Enfin le grand dieu de cette ville, Marnas, a toujours été assimilé au Jupiter de Crète.

par mer attaquer et occuper le pays qui reçut d'eux le nom de Palestine. Nous verrons, dans le livre de ce manuel qui traitera de l'histoire d'Égypte, que les grands bas-reliefs historiques du palais de Médinet-Abou, à Thèbes, retracent précisément toutes les péripéties de la guerre acharnée et terrible dans laquelle le pharaon Rhamsès III, quelques années après la conquête du pays de Chanaan par Josué, s'efforça de repousser leur invasion. Les Philistins furent alors vaincus, mais incomplétement, et en échange de leur soumission à son sceptre, le roi d'Égypte dut se décider à leur accorder des terres sur le littoral où ils avaient abordé. Ce fut le noyau de leurs établissements et de leur puissance. Ils commencèrent humblement, faibles encore et soumis au vasselage de l'Égypte; et telle devait être leur situation lors de la tentative sur les tribus les plus méridionales d'Israël, que Samgar ne paraît pas avoir eu grand'peine à les repousser avec quelques bandes de paysans rassemblées à la hâte et mal armées.

Mais la décadence rapide de la puissance égyptienne permit bientôt aux Philistins de secouer toute suzeraineté. De nouvelles émigrations venues de la Crète les fortifièrent; ils devinrent maîtres des cinq villes puissantes de Gaza, Azoth, Ascalon, Gath et Accaron, qui formèrent les capitales de cinq principautés unies par un lien étroit de confédération. Tandis qu'Israélites et Chananéens s'épuisaient dans des guerres continuelles, leur puissance grandissait en silence. Un jour vint où ils se sentirent assez forts pour prétendre à la domination sur tout l'ancien pays de Chanaan. Ils avaient une flotte considérable et l'avaient exercée dans le honteux métier de la piraterie. Ils vinrent par mer assaillir les villes de la côte de Phénicie, où s'étaient concentrées toute la vie et toute la puissance nationale des Chana-

néens, depuis que leur force sur terre avait été brisée par Josué. Ce qui restait de petites principautés chananéennes dans l'intérieur du pays ne se soutenait plus dès lors que par l'appui de ces villes, parvenues par le commerce maritime à un degré d'opulence sans égale. En 1209 avant Jésus-Christ les Philistins prirent et réduisirent en cendres Sidon, la principale des cités phéniciennes, qui avait alors la suprématie sur toutes les autres[1]. Le désastre fut si complet que la Phénicie disparaît alors de l'histoire pour un demi-siècle, jusqu'au jour où Tyr est devenue assez forte pour reprendre l'héritage de Sidon. C'est vers la même époque, qu'après avoir anéanti temporairement de cette manière la puissance phénicienne, les Philistins entreprirent de soumettre à leur autorité le peuple d'Israël.

II. — Lorsque les Ammonites envahirent la Pérée et y établirent cette domination qui fut brisée par Jephté, ils étaient alliés aux Philistins, qui entrèrent concurremment sur le territoire des tribus méridionales et y imposèrent leur joug, d'autant plus lourd que la tyrannie de ce peuple était exercée avec ordre et méthode, conformément à des pratiques administratives savantes et régulières. Tandis que les tribus du nord et de l'est parvenaient à se délivrer des Ammonites et jouissaient d'un repos momentané sous le gouvernement des trois suffètes successeurs de Jephté, les Philistins continuaient à opprimer les provinces méridionales, et chaque jour leur puissance s'y consolidait et s'y étendait, malgré la résistance de la population israélite. C'est cette résistance populaire que le livre des Juges personnifie dans les exploits de Samson. Sans doute ce

1. *Justin*, XVIII, 3.

Samson, fils de Manué (*Manoah*), du village de Saraa dans la tribu de Dan est un personnage historique, qui, comme le dit très-bien le savant historien des Philistins, M. Stark[1], jouait alors dans le sud de la Palestine le rôle d'un défenseur du peuple et offrait aux Israélites de ces districts un centre de résistance nationale et d'unité dans une localité déterminée, mais sans parvenir à former un établissement politique sérieux. Les indications que fournit le livre des Juges sur son mariage avec une femme philistine de Thamnatha, sur les désordres de sa vie, enfin sur la manière dont il périt, victime de la trahison d'une femme, ont un caractère précis qu'il serait impossible de méconnaître. Le reste de son histoire est un tissu de faits qui sortent évidemment de l'ordre naturel, et ne peuvent s'expliquer que par l'intervention divine. Plusieurs de ces prodiges ont un caractère tel, que de bons interprètes ont cherché à apporter, dans l'explication des textes qui les racontent, des tempéraments plus ou moins recevables. Nous ne dirons rien de ces faits, parce que nous ne voulons pas entrer dans les discussions dont ils ont été l'objet. Ces discussions sont de la pure critique; aussi ne sauraient-elles trouver place dans un livre simplement historique comme le nôtre.

III. — Tandis que ces choses se passaient dans le sud, de grands efforts avaient lieu dans le nord de la terre d'Israël pour rétablir la pureté de la religion et l'unité nationale, dont elle était la sauvegarde. Un prêtre de la lignée d'Ithamar, dernier fils d'Aaron, nommé Héli, avait usurpé le souverain sacerdoce sur la lignée d'Eléazar, à qui cette fonction appartenait légi-

1. *Forschungen*, p. 159-160

timement, par le choix de Moïse [1]. Il se fit pardonner son usurpation en restaurant le tabernacle de Siloh, abandonné depuis plusieurs générations et tombé dans le plus déplorable état de délabrement; à force de zèle et de soins il parvint à ramener le concours des fidèles vers cet unique sanctuaire légal du culte du vrai Dieu, centre véritable institué par Moïse de la vie nationale du peuple choisi. Abdon étant mort, Héli fut élu juge ou suffète par les tribus du nord et de l'est, demeurées seules indépendantes. Celles du sud et de l'ouest, écrasées sous le poids de la domination philistine, tournèrent leurs regards vers lui et le considérèrent comme leur chef légitime, dont la tyrannie étrangère empêchait seule l'autorité de s'exercer.

Cette réunion du pouvoir civil et du pouvoir sacerdotal sur la tête d'Héli, ce retour du peuple israélite à la foi de ses pères et aux idées d'unité, auraient dû avoir les résultats les plus heureux. Mais Héli n'était pas l'homme capable de sauver à la fois la religion et l'État, de réunir tout Israël sous un seul drapeau pour le conduire à la victoire. Il n'avait rien du génie nécessaire à cette magnifique mission. Vers la fin de sa vie surtout, la déplorable faiblesse du grand prêtre pour ses deux fils, Ophni et Phinéhas, vint compromettre tout le bien qu'il avait pu faire et aggraver considérablement la mauvaise situation du pays. Les fils d'Héli profanaient le lieu saint, détournaient les offrandes

1. Il y avait eu seulement trois grands prêtres de la lignée d'Éléazar, entre Phinéhas et Héli. Ceci prouve surabondamment combien il est nécessaire de réduire les calculs habituellement faits sur la durée de la période des Juges ou Suffètes. Les plus modérés de ces calculs comptent en effet près de trois siècles entre la mort de Josué et l'avénement d'Héli au pontificat. Trois pontifes seulement ne peuvent avoir rempli un pareil intervalle de temps, et la succession des chefs du sacerdoce est le seul élément de chronologie positive et régulière que nous ayons pour cette époque de l'histoire des Israélites.

faites au Seigneur et excitaient les murmures de tout le peuple. Les femmes même n'étaient pas en sûreté quand elles veillaient au seuil du Tabernacle. Le grand prêtre se contentait d'adresser à ses indignes fils quelques molles réprimandes. Vainement un prophète vint annoncer à Héli qu'il serait puni de sa faiblesse, que sa famille perdrait le pouvoir qu'il n'avait pas su exercer, et que ses fils périraient. Un enfant inspiré de Dieu rappela plusieurs fois, mais sans effet, au malheureux père les menaces suspendues sur sa tête. C'était le jeune Samuel, de la tribu de Lévi, fils d'une femme de Rama, dans le pays d'Ephraïm, accordé aux vœux de sa mère après une longue stérilité, et élevé dans le tabernacle, où il servait le grand prêtre à l'autel des sacrifices. C'était lui que la Providence avait choisi pour remplir un peu plus tard la mission du libérateur.

IV. — La prédiction, souvent répétée par Samuel, ne tarda pas à s'accomplir. Les Philistins, toujours ambitieux et résolus à s'emparer de tout le pays, menacèrent les tribus du nord. Ils rassemblèrent une armée pour les attaquer, à Aphec, dans la plaine d'Esdrelon (*Yezreël*). Les Hébreux vinrent les y combattre et furent repoussés avec une perte de quatre mille hommes. On fit venir alors, ce qui ne s'était plus fait depuis la prise de Jéricho, l'arche d'alliance elle-même, conduite par Ophni et Phinéhas, dans le camp d'Israël, pour donner à ses guerriers plus d'ardeur et de courage dans l'action qui allait décider de l'indépendance nationale. Mais une nouvelle et plus terrible épreuve attendait encore les Hébreux. Ils furent mis en déroute après avoir laissé trente mille hommes sur le champ de bataille ; les deux fils d'Héli périrent en défendant l'arche sainte, qui tomba aux pouvoir des Philistins. Héli, à cette dernière

nouvelle, saisi de désespoir et de stupeur, tomba de son siége, se brisa la nuque et mourut.

Cependant la main de Dieu s'appesantit sur les Philistins, qui avaient déposé l'arche comme un trophée à Azoth, dans le temple de leur dieu Dagon. Une épidémie ravagea leurs villes ; ils y reconnurent un châtiment de cette profanation, et, après quelque hésitation, ils se décidèrent à rendre aux Israélites l'arche, qui fut d'abord déposée à Bethsamès (*Bet-Schemasch*), l'une des villes lévitiques, puis à Kiryath-Yarim. Mais ils ne recouvrèrent pas pour cela au pouvoir que la victoire leur avait donné sur le peuple vaincu. La bataille livrée aux environs d'Aphec leur avait livré dans sa totalité le territoire des tribus septentrionales, jusqu'alors demeuré à l'abri de leurs atteintes. Israël tout entier leur demeura soumis, privé de son indépendance et durement opprimé. Mais cette oppression même prépara la délivrance définitive, en faisant enfin comprendre à tous les Israélites où les menait l'abandon du culte du vrai Dieu et des préceptes de la Loi, en leur montrant qu'il n'y avait de salut possible qu'à se grouper résolûment autour de Jéhovah.

V. — La servitude dura vingt ans, que Samuel passa dans le silence et dans la retraite, se préparant à la mission à laquelle Dieu l'appelait et méditant sur les moyens de l'accomplir. Lorsqu'il crut enfin le moment venu, il sortit de sa retraite pour se mettre à la tête de ses concitoyens et les encourager à reconquérir leur indépendance. Il les exhorta d'abord à quitter toute espèce de culte idolâtre, pour n'adorer que le Dieu d'Abraham et de Moïse, qui seul pouvait les délivrer du joug des Philistins. Voyant les Hébreux sincèrement disposés à se laisser guider par lui et à former un ensemble compacte autour des symboles du Dieu unique,

il convoqua une assemblée générale du peuple à Masphah, sur le territoire de Gad, où l'on était un peu moins sous les regards directs des Philistins. Là les représentants des diverses tribus confessèrent hautement qu'Israël avait péché en s'éloignant du culte de son Dieu; en signe de pénitence, un jour de jeûne fut ordonné. Puis l'assemblée proclama solennellement Samuel suffète d'Israël.

Les Philistins s'indignèrent de cet acte d'indépendance de la part d'une nation qu'ils croyaient assujettie à toujours, et se mirent en campagne pour châtier les rebelles. Mais Dieu les effraya par un orage; attaqués à Masphah, les Israélites les culbutèrent et les mirent en pleine déroute, en leur tuant beaucoup de monde. Profitant immédiatement de ce succès, les Hébreux, conseillés par Samuel, prirent alors eux-mêmes l'offensive contre les Philistins, les battirent dans toutes les rencontres, les forcèrent à rendre les villes qu'ils avaient prises et à signer une paix très-honorable pour Israël, dont ils durent reconnaître l'indépendance après l'avoir opprimé pendant quarante ans. Cette paix laissa pourtant aux Philistins le droit d'entretenir un poste armé à Gabaa, et une autre clause imposa aux districts hébreux voisins de leur frontière de rester désarmés pour être hors d'état de les attaquer.

VI. — Tant que gouverna Samuel, les Philistins, suivant l'expression de la Bible, « furent tenus en échec par la main du Seigneur, » et n'osèrent plus attaquer les Israélites. Les peuplades chananéennes qui demeuraient mêlées aux tribus du nord, et que la défaite des Philistins avait délivrées de la servitude autant que les Hébreux, vivaient en paix avec ceux-ci et entretenaient avec eux les relations du plus amical voisinage. Tout tendait donc à favoriser les projets de Samuel, qui dé-

sormais pouvait tranquillement travailler à restaurer le culte mosaïque dans ses voies essentiellement spirituelles, et à rétablir l'unité absolue à la fois dans la république et dans le culte. Il fixa sa résidence à Rama, sa ville natale, où il avait dressé un autel à Jéhovah; mais tous les ans il faisait des tournées à Béthel, à Galgala, près de Jéricho, et à Masphah, où se tenaient des assemblées populaires, et où il dirigeait les délibérations des affaires publiques.

La plus importante et la plus féconde des institutions de Samuel, dont le rôle ressemblait tant à celui de Moïse, car il était alors le chef spirituel autant que temporel du peuple, bien que n'étant pas investi du souverain sacerdoce, fut l'institution des *colléges des prophètes*. Elle réclame quelques explications.

Le mot *prophète* (en hébreu *nabi*) a dans la Bible deux significations bien distinctes. Il s'applique quelquefois, et c'est le sens le plus généralement adopté dans notre langage ecclésiastique, à ces hommes inspirés de Dieu devant les yeux de qui la grâce divine soulevait les voiles de l'avenir, afin qu'ils pussent exhorter le peuple à la pénitence et annoncer au monde la venue future du Rédempteur destiné à effacer les péchés des hommes. Dans cette acception, *prophète* est synonyme de *voyant* (en hébreu *roéh*). Mais plus ordinairement dans la Bible, surtout aux anciennes époques, ce mot est le titre des membres de corporations religieuses qui jouaient chez les Israélites le même rôle que les ordres prêcheurs dans l'Eglise catholique, corporations du sein desquelles sortaient presque toujours les *voyants*. Ce sont celles que fonda Samuel.

« L'expérience de ce qui s'était passé depuis la mort de Josué ne lui permettait pas de se faire d'illusion sur

la force et la stabilité d'une loi écrite, sans autre garantie que la sanction du peuple obtenue par la force des circonstances, et sans qu'il y eût toujours, à la tête de la nation, des hommes qui sussent faire respecter cette loi. Il sentait également que la loi de Moïse aurait besoin de se développer et de se modifier avec les progrès de la nation, et que cependant, d'un autre côté, il serait très-dangereux de toucher à la lettre de la Loi, environnée d'un caractère sacré. Il fallait donc des hommes qui sussent interpréter la Loi, en inspirant la vie et le mouvement à la lettre morte, des hommes entrant dans le vrai sens de la Loi et participant, pour ainsi dire, à l'inspiration du législateur, des hommes enfin qui se dévouassent à prêcher constamment le peuple, à lui reprocher ses manquements, quelque danger qu'ils pussent encourir, et à replacer sans cesse sous ses yeux ses devoirs envers son Dieu. » C'est dans ce but que Samuel jeta les bases de l'organisation des colléges de prophètes. « Loin du bruit des armes et de la trompette guerrière, les jeunes prophètes chantaient les louanges de Jéhovah aux sons plus doux du luth, de la flûte et de la harpe ou *kinnor;* dans une paisible retraite, ils se préparaient à leurs chaleureuses prédications en méditant sur Dieu et sur le vrai sens de la Loi. Ils vivaient ensemble dans plusieurs villes, où ils occupaient des quartiers particuliers, et ces villes sont généralement celles où se tenaient les assemblées publiques et que Samuel visitait habituellement. Nous les trouvons à Rama, sa résidence, où ils habitaient un quartier appelé *Nayoth* (les demeures); là leur assemblée était présidée par Samuel lui-même; des congrégations du même genre sont signalées à Béthel, à Jéricho, à Galgala. Ces colléges de prophètes étaient destinés à exercer, tant que le peuple hébreu demeurerait indépendant, une grande influence, et à prendre

rang parmi les pouvoirs de l'État, en représentant la Loi selon son véritable esprit, avant tout spirituel, en face des prêtres souvent trop attachés au culte matériel ou se laissant aller au relâchement, et surtout en face de l'autorité royale dont ils devaient empêcher les empiétements. » (MUNK.)

CHAPITRE III

ROYAUTÉ UNIQUE SUR LE PEUPLE D'ISRAËL
SAÜL, DAVID, SALOMON

SOURCES PRINCIPALES : La Bible, livres de Samuel ; premier livre des Rois ; premier et second livre des Chroniques ou Paralipomènes. — Josèphe, *Antiquités judaïques*, livres VII et VIII.
Les écrivains modernes indiqués en tête du chapitre Ier.

§ 1. — Établissement de la royauté. — Saül.

(1097-1068)

I. — Samuel, étant devenu vieux et se sentant trop faible pour supporter seul toutes les charges de l'administration, voulut partager les fonctions de magistrat suprême avec ses deux fils, Joël et Abias, qu'il installa comme suffètes à Beerséba, à l'extrémité méridionale de la Palestine. Mais les fils ne marchèrent pas sur les traces de leur père ; de graves plaintes s'élevèrent contre leur administration, car ils se laissaient guider par leur intérêt personnel et leur avidité, et, au lieu de l'intégrité de Samuel, on ne voyait chez eux que corruption et injustice.

Les anciens d'Israël, inquiets de l'avenir, se réunirent et vinrent trouver Samuel à Rama pour le prier de leur donner un roi. En vain le Seigneur exprima par l'organe de son prophète l'indignation que lui causait

le vœu d'un peuple rejetant une constitution dont Dieu même était l'auteur, constitution qui ne reconnaissait que Dieu pour souverain d'Israël. En vain il fit représenter aux Hébreux par Samuel l'abaissement auquel sont réduits les peuples orientaux sous la domination d'un maître absolu qui ne reconnaît ni la liberté des personnes, ni l'inviolabilité des biens. « Il prendra, dit-il, vos fils pour les mettre sur ses chars de guerre; il les placera dans sa cavalerie; il les fera courir devant ses quadriges; il en fera des officiers dans ses armées, des laboureurs et des moissonneurs dans ses champs, des ouvriers pour fabriquer ses armes et ses chars. Il fera de vos filles des parfumeuses, des cuisinières, des boulangères à son service. Il prendra vos champs, vos vignes et vos plants d'olivier pour les donner à ses esclaves. Il lèvera la dîme sur vos moissons et vos vendanges pour en faire la part de ses eunuques et de ses gens. Il prendra vos serviteurs et vos servantes, l'élite de vos jeunes hommes, ainsi que vos ânes, pour les employer à ses travaux; il exigera la dîme de vos troupeaux, et vous-mêmes vous devrez le servir de vos personnes. »

Le peuple ne voulut rien écouter; il exigea un roi comme ceux des autres nations, pour le gouverner et le conduire à la guerre. Dieu alors les châtia, comme fait souvent sa Providence, en exauçant leurs désirs imprudents : Saül, fils de Kis, de la tribu de Benjamin, tout jeune encore, mais célèbre pour sa beauté, pour son courage et sa vigueur, fut désigné par lui, sacré par Samuel, et reconnu par une partie des Hébreux dans une assemblée populaire, à Masphah.

II. — Il y avait pourtant une opposition assez nombreuse à l'établissement de la royauté. Aussi crut-on prudent de différer pour quelque temps l'installation

solennelle de Saül. Mais bientôt après Nahas, roi de Ammonites, vint menacer la ville de Jabès-Galaad Quand la nouvelle en parvint à Saül, qui résidait encor à Gabaa dans sa maison et ramenait alors une paire d bœufs du labourage, il frappa ces animaux, les mit e pièces, et, envoyant des messagers dans tout Israël, i fit dire au peuple : « Quiconque ne se mettra pas e » campagne pour suivre Saül et Samuel verra de même » traiter ses bœufs. » Le peuple entier le suivit; trois cent mille Israélites furent passés en revue : trente mille hommes étaient fournis par la tribu de Juda, car pour de très-courtes campagnes, une levée en masse était parfaitement praticable. L'ennemi, attaqué à la pointe du jour, fut taillé en pièces, et les restes de son armée furent entièrement dispersés.

Israël, saisi d'enthousiasme, voulut faire périr ceux qui avaient refusé d'abord de reconnaître Saül. Mais celui-ci, par une modération qu'il ne devait pas conserver toujours, ne consentit point à souiller sa victoire par des excès de ce genre. « Personne, dit-il, ne sera » mis à mort en ce jour, parce que le Seigneur a donné » le salut à Israël. » Son règne fut alors inauguré solennellement à Galgala par Samuel et par le peuple.

III. — En résignant le pouvoir dont il avait été jusqu'alors investi, Samuel ne renonçait nullement à toute influence politique; il se proposait, au contraire, de surveiller le nouveau roi et de lui retirer sa protection dès qu'il cesserait d'être un fidèle vassal de Jéhovah et de sa Loi. Dans l'idée de Samuel, la royauté ne devait être qu'une judicature permanente et héréditaire, une autorité surtout militaire, et les institutions, malgré ce changement, devaient rester ce qu'elles avaient été jusqu'alors. Longtemps le nouveau chef du gouvernement demeura soumis à l'influence du sanctuaire, et Samuel

continua à le diriger dans l'administration. Le prophète lui-même avait rédigé la nouvelle constitution, qui fut déposée dans le Tabernacle. Conformément à l'esprit de la Loi, on ne devait prendre les armes qu'au nom du Seigneur, dont l'arche était au milieu du camp. Quant à ce qui est du roi lui-même, il ne devait être qu'un capitaine toujours armé, sans cour ni résidence fixe, aux ordres de Jéhovah, dont Samuel restait l'interprète.

Mais Saül ne resta pas longtemps soumis aux ordres de Samuel ; il voulut s'affranchir d'une tutelle qui commençait à lui paraître importune, et surtout tendit à s'emparer des fonctions du sacerdoce, unies au pouvoir royal dans toutes les monarchies qu'il voyait autour de lui, chez les nations païennes du voisinage. Après son installation solennelle, Saül avait renvoyé les Israélites dans leurs foyers, gardant seulement sous les armes trois mille hommes de milice permanente, dont il avait deux mille avec lui, et dont les mille autres étaient dans les provinces méridionales avec son fils Jonathas (*Yehonathan*). Celui-ci, très-brave et animé du plus ardent zèle patriotique, ne supportait qu'avec peine la présence du poste militaire que les Philistins avaient gardé à Gabaa, sur le territoire de Benjamin. Un jour il le surprit et l'enleva. Les Philistins, pour venger cet affront, mirent en campagne une armée immense. Saül convoqua le peuple à Galgala pour la levée qui devait permettre de repousser l'invasion. Samuel devait venir y sacrifier au Seigneur avant l'entrée en campagne ; on l'attendit sept jours, et comme il ne paraissait pas encore, Saül, qui voyait le peuple commencer à perdre patience, crut le moment favorable pour consommer l'usurpation qu'il rêvait du pouvoir sacerdotal. Il offrit donc lui-même le sacrifice, au lieu d'attendre avec confiance le secours de Dieu, qui avait tant de fois sauvé

Israël. Samuel arriva quelques instants après; indigné de l'acte du roi, dont il avait du premier moment senti toute la gravité, car il ne tendait à rien moins qu'à constituer la monarchie d'Israël sur les mêmes bases que celles des infidèles et à mettre le pouvoir spirituel à la merci des caprices du pouvoir politique en donnant à ce dernier la haute main dans les choses du sanctuaire, le prophète reprocha sévèrement à Saül son manquement aux préceptes de la Loi; parlant au nom du Seigneur, il lui annonça que le secours divin l'abandonnerait, que son règne ne subsisterait pas et qu'une autre maison royale serait substituée à la sienne.

Saül cependant marcha contre les ennemis, campés à Machmas; mais il n'avait pas pris le temps d'emmener avec lui les levées des tribus du nord, et arrivé parmi celles du sud il se trouva dans un grand embarras. Par une disposition maintenue même dans le traité avec Samuel, les Philistins avaient depuis longtemps interdit chez ces tribus l'industrie des armuriers et des forgerons, en sorte que le peuple était désarmé, ou du moins n'avait pour combattre que des instruments agricoles, qu'encore il fallait faire réparer chez les Philistins. Aussi, complétement découragé, ne fournit-il que six cents hommes au roi pour sa marche hardie. Cependant Jonathas, seul avec son écuyer, escalada un poste de Philistins entre Machmas et Gabaa. Troublés par cet exploit, comme autrefois les Madianites, ils tournèrent leurs armes les uns contre les autres. Les Hébreux, qu'ils avaient fait marcher de force sous leurs drapeaux en assez grand nombre, les abandonnèrent pour rejoindre leurs compatriotes, et ceux qui s'étaient cachés dans les montagnes d'Ephraïm sortirent de leurs retraites. Saül se trouva bientôt à la tête de dix mille hommes; l'ennemi fut poursuivi jusqu'à Béthaven.

IV. — Les Philistins étant rentrés dans leurs frontières, Saül, pendant les années qui suivirent, continuant son rôle de roi militaire, repoussa avec un égal succès l'agression d'autres peuples voisins, tels que les Ammonites, les Moabites, les Iduméens et les Syriens de Sobah. Les tribus de l'est du Jourdain vainquirent aussi sous son règne les Hagaréens, nomades arabes, et s'étendirent par le désert jusque vers l'Euphrate. Saül s'attendait encore à de longues et pénibles luttes avec les Philistins, et il tâcha de s'entourer de tout ce qu'Israël possédait d'hommes forts et exercés dans la guerre. Il se mit en mesure d'avoir, en cas de besoin, des troupes expérimentées et convenablement armées, et il donna le commandement général des forces militaires à Abner, fils de Ner et son propre cousin germain. C'est le seul grand dignitaire que nous trouvions auprès de Saül. En général, il avait conservé sa simplicité d'autrefois; il ne tenait pas de cour, et sa maison se composait des seuls membres de sa famille.

Un jour Samuel, bien près déjà de sa fin, se rendit auprès de Saül, et, rappelant au roi que c'était à lui qu'il devait la couronne, il lui ordonna au nom de Jéhovah de porter ses armes contre les Amalécites, les plus anciens et les plus intraitables ennemis des Hébreux, et de leur faire une guerre d'extermination. Saül obéit, et son expédition fut couronnée de succès; mais au lieu de tout exterminer, ainsi que l'avait ordonné le prophète, on ramena comme butin les meilleurs bestiaux et les autres objets précieux. Agag, roi d'Amalec, fut fait prisonnier; mais les Amalécites ne furent pas entièrement détruits, comme Moïse l'avait commandé lui-même, et on pouvait craindre de leur part de nouvelles attaques, d'autant plus que Saül, sensible à l'appât de l'argent, avait accepté d'entrer en pourparlers pour la rançon

d'Agag. Indigné de cette désobéissance aux ordres célestes et de cette avidité qui, pour l'appât le plus vulgaire, pouvait compromettre gravement l'avenir du peuple et sa sécurité, Samuel courut au-devant de Saül jusqu'à Galgala et le maudit au nom du Seigneur, lui annonçant que Dieu le rejetait désormais, et renouvelant la prophétie d'un avenir funeste pour lui et sa race. En même temps, pour rendre impossible le projet formé de rendre le roi des Amalécites moyennant une rançon, Samuel tua Agag de sa propre main.

V. — A dater de ce moment la rupture fut définitive et complète entre Saül et Samuel, suivi de tout le parti sincèrement attaché à la Loi ; la protection divine abandonna le roi d'Israël. Par l'ordre de Dieu, Samuel se rendit à Bethléem et sacra mystérieusement comme héritier du trône, à l'exclusion des fils de Saül, le plus jeune des enfants du riche Jessé (*Isaï*), David, qui avait déjà signalé son courage en défendant son troupeau contre les lions et les ours. Ce nouvel élu de Dieu appartenait à la tribu de Juda et descendait directement de Nahschôn, qui avait été le chef de la tribu dans le désert. Sa grand'mère était cette Ruth, dont un livre spécial de la Bible raconte la touchante histoire.

Depuis le moment où le prophète l'avait maudit, Saül était resté livré à des accès d'une mélancolie noire, dont il ne sortait que pour se livrer à des actes de cruauté. David seul, que l'influence secrète de Samuel avait introduit dans le palais, pouvait, par les sons mélodieux qu'il tirait de sa harpe, dissiper ses sombres hallucinations. Aussi le jeune berger, dont on ne connaissait pas encore la mystérieuse élection, ne tarda pas à devenir nécessaire au roi, qui le combla de ses faveurs et le nomma son écuyer.

VI. — Une circonstance vint révéler sa valeur. La guerre s'était rallumée avec les Philistins. Tandis que les deux armées demeuraient en présence, un guerrier d'une taille gigantesque, nommé Goliath, natif de la ville de Gath et issu de l'antique race des Enacim, sortait chaque jour du camp des Philistins pour défier les Israélites; nul n'osait affronter cet homme redoutable, qui ne se présentait que couvert d'une puissante armure. David, n'ayant pour arme que sa fronde, eut le courage de se mesurer avec lui : d'un coup de pierre il le renversa, et, se jetant sur lui, il lui coupa la tête. Les *Philistins*, épouvantés de la mort de leur plus illustre guerrier, s'enfuirent précipitamment, et les Israélites les chassèrent jusqu'aux portes d'Accaron et de Gath, faisant de leurs troupeaux un grand carnage. A la suite de ce triomphe et de quelques autres exploits non moins glorieux contre les mêmes ennemis, Saül accorda à David la main de sa fille, et Jonathas conçut pour lui une affection qui ne se démentit jamais.

Mais la jalousie entra dans l'âme du roi, quand il entendit les Israélites célébrer les victoires de David en chantant : « Saül en a tué mille, et David en a tué dix » mille. » A dater de ce jour, il lui voua une haine profonde et chercha par tous les moyens à le faire périr. Sauvé à diverses reprises par Michol sa femme, par Jonathas, et par le grand-prêtre Achimélec, David, averti par Jonathas des résolutions funestes de Saül, se vit contraint de fuir chez le prince de Gath, où il contrefit l'insensé pour échapper à la vengeance des Philistins. Mais il n'y demeura pas : il réunit autour de lui quelques centaines de désespérés, et après avoir habité quelque temps le pays de Moab, il reparut dans la terre de Juda, sans néanmoins provoquer la guerre civile. La forêt de Hareth devint son lieu de refuge.

Samuel venait de mourir à Rama, pleuré par tout le

peuple, dans une vieillesse très-avancée. Saül ne connut plus alors de frein dans les passions sanguinaires qui s'étaient emparées de lui. Il se mit à persécuter sans relâche et sans pitié, comme amis et partisans de David, les prêtres, les lévites, les colléges de prophètes, en un mot tout ce qui représentait l'autorité de la religion et le pouvoir de la Loi. On eût dit que dans sa folie il avait déclaré la guerre à Jéhovah lui-même. Ayant fait arrêter le grand-prêtre Achimélec et les quatre-vingt-cinq prêtres qui vivaient avec lui dans la ville de Nob, il les fit tous égorger sous ses yeux ; puis, comme enivré par ce carnage, il fit passer au fil de l'épée toute la population de Nob, hommes, femmes et enfants. Un seul fils d'Achimélec, nommé Abiathar, héritier du souverain sacerdoce, parvint à échapper au massacre et se réfugia près de David.

Errant de retraite en retraite pour sauver sa vie, plus d'une fois trahi dans son malheur, trahi même par les gens de Céila qu'il avait sauvés, avec le secours des siens, d'une incursion ennemie, le fils de Jessé épargna cependant la vie du roi, qu'il eut deux fois en son pouvoir, une fois dans le désert de Ziph et une autre fois auprès d'Engaddi. C'est cependant au milieu de cette vie errante qu'il trouva moyen de prendre deux nouvelles épouses, Abigaïl, veuve du riche Nabal, qui lui avait fourni les plus généreux secours, et Achinoam d'Esdrelon, tandis que Saül, au mépris des lois de la morale, donnait sa première femme Michol à un autre mari. Enfin il se vit contraint encore de se retirer à Gath, dont le roi Achis le reçut favorablement et lui donna la ville de Siceleg. David y passa plusieurs années, faisant de fréquentes incursions sur les terres des Amalécites et servant ainsi toujours, même dans son exil, la cause d'Israël.

VII. — Au bout d'un certain temps la guerre reprit entre Saül et les Philistins. Achis, prince de Gath, entra en campagne et força David, qu'il avait en son pouvoir, de marcher avec lui. Mais heureusement les défiances des chefs philistins, en obligeant Achis à renvoyer de son camp le héros israélite, le dégagèrent bientôt de la cruelle alternative de trahir son bienfaiteur ou de combattre ses compatriotes.

Les Philistins s'étaient avancés jusqu'à Sunam, dans la Palestine septentrionale; Saül, à la tête de son armée, avait pris position sur les auteurs de Gelboé, en vue des ennemis. C'est là que s'engagea une bataille où les Israélites furent taillés en pièces et où s'accomplirent les sinistres prédictions de Samuel. Saül, ayant perdu Jonathas et deux autres de ses enfants, se jeta sur son épée pour ne pas recevoir la mort de la main des Philistins. Les ennemis lui coupèrent la tête et déposèrent ses armes comme trophées à Ascalon, dans le temple de la déesse Astoreth, la Vénus asiatique. Il avait régné quarante ans.

§ 2. — David.

(1058-1019)

1. — David, à la nouvelle de la mort de Saül, fit éclater la douleur la plus vive et la plus sincère; les persécutions qu'il avait essuyées de la part de ce roi ne lui avaient pas fait oublier les bienfaits qu'il en avait d'abord reçus. Il pleurait surtout son ami Jonathas, et il exhala ses regrets dans une touchante élégie, dont la Bible nous a conservé les fragments. « Ne le dites pas dans Gath, ne l'annoncez pas dans les rues d'Ascalon, afin que les filles des Philistins ne s'en réjouissent pas, que les filles des incirconcis ne fassent pas éclater leur

joie. Montagnes de Gelboé, que ni la rosée ni la pluie, ne descendent sur vous, que vos champs ne produisent plus de riches prémices ; car là fut rejeté le bouclier des héros, le bouclier de Saül... Saül et Jonathas, si aimables, si beaux dans leur vie, inséparables même dans la mort, plus rapides que les aigles, plus forts que les lions. Filles d'Israël, pleurez sur Saül, qui vous couvrait de pourpre et d'étoffes délicieuses, qui ornait d'or vos vêtements... La douleur m'oppresse à cause de toi, mon frère Jonathas, car tu m'étais bien cher ; ton amitié, je la mettais bien au-dessus de l'amour des femmes. »

Mais malgré ses regrets, David se hâta de profiter d'un événement qui le mettait à même de revendiquer les droits résultant de l'onction sainte versée sur son front par Samuel. Il reparut dans son pays et fut proclamé roi à Hébron par la tribu de Juda, qui était la sienne ; mais les autres tribus reconnurent Isboseth, fils de Saül, qu'Abner s'était hâté de faire proclamer à Mahnaïm. Il s'ensuivit une guerre assez sanglante, qui dura sept ans et dans laquelle David et ses capitaines trouvèrent dans Abner un rude antagoniste. Cependant, irrité par la conduite d'Isboseth à son égard, l'ancien général de Saül résolut de se rapprocher de David, et pour gagner sa faveur lui amena à Hébron sa femme Michol. Joab, le principal des lieutenants du fils de Jessé, craignant d'avoir en lui un rival dans la faveur du roi, le fit assassiner à la porte de la ville, et David, profondément irrité de ce crime, n'osa pourtant pas punir un homme qui était un des plus fermes soutiens de sa couronne.

Peu de temps après Isboseth fut lui-même mis à mort par deux traîtres, qui vinrent apporter sa tête à David en demandant un salaire pour leur assassinat. Repoussant avec indignation toute solidarité dans l'attentat, il

les fit exécuter sur l'heure. Cependant Isboseth ne laissait qu'un fils boiteux et incapable de régner, du nom de Méphiboseth. Son trépas rétablit l'unité de la nation hébraïque, car toutes les tribus qui l'avaient soutenu, s'empressèrent alors de reconnaître David.

Les Philistins paraissent s'être montrés d'abord assez favorables à David, pendant le temps de la guerre civile. Embarrassés eux-mêmes par des guerres contre les Syriens, les Phéniciens et d'autres peuples, ils avaient vu avec plaisir la division éclater parmi les Hébreux, et pouvaient croire que David leur subordonnerait son *peuple*, en souvenir de son exil et de l'hospitalité d'Achis. Mais il n'en fut plus de même lorsqu'ils le virent unanimement reconnu par les Hébreux. Ils vinrent l'attaquer, et par deux fois se montrèrent dans la vallée des Réphaïm, près de Jérusalem; mais par deux fois aussi ils furent mis en pleine déroute.

II. — Le règne de David est l'époque la plus glorieuse de l'histoire des Israélites. La monarchie s'organise à l'intérieur et la suprématie de la tribu de Juda sur les autres tribus est établie; au dehors, elle étend sa prépondérance sur les peuples voisins, depuis les bords de la Méditerranée jusqu'à l'Euphrate. Pour constituer définitivement l'unité nationale et pouvoir entrer vigoureusement dans la voie de l'expansion extérieure, il fallait de toute nécessité faire disparaître toute chance de danger au cœur même du pays et écraser les quelques peuplades chananéennes qui demeuraient encore isolées au milieu des tribus. C'est par là que David, âgé de trente-sept ans lorsque toute compétition cessa contre lui, commença son règne véritable. Il enleva aux Jébuséens, qui étaient la plus belliqueuse de ces peuplades, leur citadelle de Jébus, sur le territoire de la tribu de Benjamin, et il en fit Jérusalem. L'acro-

pole de Sion fut alors nommée « la cité de David, » et il y transporta le siége de sa puissance, jusqu'alors fixé à Hébron.

Le grand nombre de héros qui entouraient David dès le début de son règne, et qui, pour la plupart, l'avaient accompagné dans ses courses vagabondes, faisait bien augurer de ses entreprises guerrières. L'histoire nous a conservé les noms d'une trentaine de ces héros, dont quelques-uns avaient fait des prodiges de valeur. Le plus célèbre est Joab, homme d'un caractère féroce mais d'une bravoure à toute épreuve, et doué des qualités qui font le capitaine.

La cour de David se fit remarquer aussi, dès son origine, par un certain luxe, qui contrastait avec la simplicité de Saül. David, dès qu'il fut maître de Jérusalem, s'y fit construire un magnifique palais, pour lequel Hiram, roi de Tyr, avec qui il avait contracté une intime alliance, lui envoya du bois de cèdre du Liban, ainsi que les ouvriers et les artistes nécessaires. Sous le rapport des femmes, il imita la coutume des autres souverains d'Orient. A Hébron déjà, le nombre de ses femmes légitimes, sans compter Michol longtemps séparée de lui, montait à six, dont l'une était la fille de Thalmaï, roi de Gessur en Syrie. Chacune d'elles lui avait donné un fils; Michol seule n'eut jamais d'enfants. Etabli à Jérusalem, David augmenta encore le nombre de ses femmes, et se fit un harem. Ce fut là une première infraction à la loi de Moïse; mais nous verrons plus tard ce roi, entraîné par l'amour des femmes, commettre des fautes bien plus graves encore.

A part cette faiblesse, contre laquelle la loi mosaïque n'élevait pas d'assez fortes digues, David se montra disposé à être un fidèle vassal de Jéhovah, dans le sens où Samuel, interprète du véritable esprit de la Loi, avait

entendu le rôle de la royauté. Deux prophètes, disciples de Samuel, furent ses amis et ses conseillers intimes : l'un était Gad et l'autre Nathan. Ces deux hommes, inspirés de Dieu, se distinguèrent par le noble caractère et par la franchise avec laquelle ils reprochèrent au roi en toute occasion les fautes de sa vie privée ou publique ; et le roi les écoutait toujours avec déférence.

III. — Le règne de David fut avant tout guerrier. De nouveaux succès sur les Philistins assurèrent la fin du *tribut* que certains districts des tribus méridionales leur payaient encore ; Gath et les bourgs de son territoire furent même conquis et réunis au royaume israélite. C'est alors que David fit enlever l'arche d'alliance de la maison d'Abinadab à Kiryath-Yarim, où elle était restée déposée depuis les désastres du temps d'Héli, et la conduisit à Jérusalem, où il la fit entrer avec une procession solennelle, et la déposa dans le Tabernacle, installé sur l'acropole de Sion. Il eut dès lors la pensée d'y élever un temple magnifique et digne de Jéhovah ; mais Nathan l'en détourna, lui révélant que la mission de construire le temple était réservée par la Providence à son successeur, et que lui, David, devait se consacrer entièrement aux choses de la guerre, pour asseoir définitivement la puissance d'Israël.

Il porta donc successivement ses armes contre les nations voisines. Les Moabites furent écrasés et devinrent tributaires. Les Syriens de Sobah, conduits par leur roi Hadadézer, furent vaincus à leur tour ; ceux de Damas, ayant voulu les secourir, furent réduits à payer tribut, *et le roi* de Hamath, nommé Thoï, ennemi du *prince de Sobah*, envoya son propre fils féliciter David *de sa victoire*. A l'autre extrémité du royaume, les *Amalécites* et les Iduméens furent taillés en pièces.

Une insulte faite aux ambassadeurs de David par Hanon, roi des Ammonites, amena une guerre qui paraît avoir été plus difficile. Hanon appela de Syrie des mercenaires, qui vinrent renforcer son armée; mais Joab et Abisaï, son frère, généraux de David, leur livrèrent bataille. Joab, opposé aux Syriens, remporta le premier succès, et les Ammonites, voyant fuir leurs alliés, prirent la fuite à leur tour. Mais cette défaite provoqua une vaste coalition dans laquelle entrèrent tous les peuples établis entre le Jourdain et l'Euphrate. David ne s'en effraya pas, et, marchant lui-même à la tête de son armée, il vainquit tous ses ennemis, se rendit maître des petits royaumes araméens de Damas, de Sobah, de Hamath, et subjugua les Iduméens orientaux, qui furent écrasés dans la Vallée des Salines. Par ces victoires, il étendit sa domination jusqu'à l'Euphrate. En même temps, au sud, il enlevait aux Iduméens orientaux les ports d'Aziongaber et d'Élath (l'Ælana des géographes classiques), à l'extrémité du golfe Élanitique, et il mettait ainsi ses états en communication avec la mer Rouge, et par cette voie avec les contrées les plus reculées de l'Asie et de l'Afrique. Ces résultats obtenus, David revint contre les Ammonites; Rabbath, leur capitale, fut assiégée, et, après s'être défendue encore longtemps, finit par succomber. Joab eut le principal mérite du succès, mais il semble, vu son caractère et ses antécédents, que c'est à lui qu'il faut rapporter aussi les atroces exécutions qui signalèrent cette conquête. Non-seulement dans la capitale prise d'assaut, mais dans toutes les villes des Ammonites, le vainqueur, pour exterminer les classes supérieures et guerrières de la population, est dit avoir employé la scie, la hache, les herses, les roues de char et les fours à chaux.

IV. — C'est au milieu de tant de travaux et de conquêtes que David, entraîné par ses passions, tomba tout à coup dans un double crime. Il était dans son palais pendant le siége de Rabbath-Ammon, quand un jour il aperçut Bethsabée, femme d'Urie l'Héthéen, l'un de ses capitaines les plus vaillants et les plus dévoués, qui se trouvait alors au siége. Il la séduisit et l'enleva; puis Joab, par ses ordres, fit périr traîtreusement Urie dans une rencontre avec les Ammonites. David alors épousa publiquement Bethsabée. Cette conduite odieuse, ce crime aggravé par un nouveau crime, lui fut sévèrement reproché par le prophète Nathan, et David en exprima un repentir sincère et profond, dont plusieurs de ses psaumes portent le témoignage. Mais Dieu ne voulut pas qu'un aussi cruel abus du pouvoir demeurât impuni. David, qui avait si indignement méconnu les droits sacrés de la famille, se vit châtié dans ses propres enfants.

Le premier fils que lui donna Bethsabée mourut. Après la naissance d'un autre fils, nommé Salomon (*Schelomoh*), toute la famille royale fut troublée par les désordres et les crimes de ses membres. Amnon, fils aîné de David, fit violence à sa sœur Thamar et fut ensuite assassiné par son frère Absalom. Absalom lui-même se révolta contre son père, excité par Achitophel, un des principaux conseillers de celui-ci, et entraîna dix tribus dans sa rébellion. Il fallut que David quittât Jérusalem à pied, au milieu de la nuit; et dans cette fuite précipitée, il eut encore à essuyer les insultes de Séméï, parent de Saül, qui lui jeta des pierres et l'accabla de malédictions. Cependant tous ceux qui étaient restés fidèles à David se réunirent autour de lui, et le roi vint, à la tête de 20,000 hommes, présenter la bataille aux rebelles dans la vallée d'Ephraïm. Absalom fut vaincu et tué par Joab, bien que David eût expres-

sément recommandé d'épargner la vie de son fils coupable.

V. — Mais la paix intérieure n'était pas encore complétement affermie par cet événement. La jalousie des tribus d'Israël contre celle de Juda, qu'elles accusaient de vouloir usurper les bonnes grâces du roi, et l'aigreur de celle-ci, amenèrent une nouvelle commotion. Séba, de la tribu de Benjamin, fit soulever les Israélites; mais Joab marcha contre lui, l'assiégea dans Abéla, et les habitants lui jetèrent la tête du rebelle. La guerre civile se trouva ainsi étouffée, et sauf quelques campagnes encore contre les Philistins, le règne de David s'acheva paisiblement.

La population s'accrut même dans une proportion considérable; mais il paraît que le repos l'avait amollie et corrompue, car le Seigneur jugea son peuple digne de châtiment et permit que David attirât sur lui et sur ses sujets un fléau terrible. L'orgueil, ou peut-être le désir d'accroître ses trésors par des taxes nouvelles, et d'assurer les moyens de recrutement d'une nombreuse armée permanente, poussa le roi à ordonner un dénombrement général. Onze cent mille hommes adultes, sans compter les enfants et les femmes, furent trouvés dans Israël, et quatre cent soixante-dix mille dans Juda; encore Lévi et Benjamin ne furent-ils pas recensés. Une peste terrible frappa alors la terre d'Israël; mais à peine avait-elle duré trois jours, que Dieu, touché de la misère du peuple et de la douleur du roi, qui s'humiliait devant lui, arrêta l'ange de sa justice.

VI. — Une tentative de révolte fut encore essayée, à quelque temps de là, par Adonias, l'un des fils du roi. Mais David, qui destinait sa couronne à Salomon, le fit aussitôt sacrer et reconnaître par le peuple. Adonias,

abandonné de ses partisans, se soumit et obtint sa grâce. Le vieux roi ne survécut pas longtemps à cette dernière épreuve. Il mourut, âgé de soixante-dix ans, trente-trois années après avoir transporté le siége de son pouvoir à Jérusalem. A son lit de mort il donna à son successeur Salomon les plus sages instructions, et lui laissa les plans du temple qu'il devait élever au vrai Dieu.

VII. — David n'avait pas seulement fondé la puissance politique et matérielle de l'État hébreu, il avait aussi fixé ses institutions. « Saül, dit le savant Heeren, » n'avait été qu'un général d'armée, agissant d'après » les ordres de Jéhovah transmis par Samuel, sans » cour, sans demeure fixe. La nation n'était encore » qu'un peuple adonné à l'agriculture et au soin des » troupeaux, sans richesse et sans luxe, mais qui devint » insensiblement un peuple guerrier. Sous David, ré- » forme totale de la nation et changement du gouver- » nement ; établissement d'une résidence fixe à Jéru- » salem, qui est en même temps le siége du sanctuaire ; » observation rigoureuse du culte de Jéhovah, comme » culte national et exclusif ; accroissement considérable » de l'État par des conquêtes ; établissement graduel du » despotisme et d'un gouvernement de palais dont les » résultats politiques se font déjà sentir vers la fin du » règne de David par les révoltes de ses fils. » Et en effet, dès que le gouvernement de David est complétement constitué, une armée organisée, des chefs qui servent à tour de rôle, un mois chaque année, avec vingt-quatre mille soldats indigènes, une garde étrangère pour la personne du souverain, composée d'archers crétois et philistins, des gouverneurs de tribus, un service de finances réparti dans les villes et les bourgs, des ministres chargés de surveiller chaque branche de l'agriculture, soit pour la levée des impo-

sitions, soit peut-être pour l'exploitation des domaines royaux, des conseillers d'État, un commandant général des troupes, nous mettent bien loin du temps où Saül, déjà proclamé roi par une partie d'Israël, ramenait lui-même ses bœufs du labourage.

Mais David ne fut pas seulement un organisateur politique, un conquérant heureux; ce fut aussi, et c'est là sa plus grande gloire, un roi-prophète. Il a vu dans l'avenir et célébré avec une magnificence de style incomparable les splendeurs de la Jérusalem nouvelle qui devait s'élever un jour sur les ruines de celle qu'il bâtissait. Il est l'auteur de la majeure partie de ces *Psaumes* où le repentir a trouvé les accents les plus touchants et les plus douloureux, où la prière est arrivée à la forme la plus délicate et la plus sublime. Admirable et sainte poésie, faite pour consoler éternellement et pour soutenir les cœurs vraiment religieux!

§ 3. — Salomon.

(1019-978)

I. — Bien que désigné par son père et sacré avant qu'il eût encore expiré, Salomon ne se mit pas sans peine en possession du trône. Adonias manifesta de nouvelles prétentions, et son frère, pour se débarrasser de cette compétition dangereuse, fut obligé de le faire mettre à mort. Joab fut tué comme son complice, bien que réfugié près de l'autel. Enfin Salomon déposa pour la même cause le grand-prêtre Abiathar.

Le règne de Salomon fut, du reste, pacifique. Il conserva les habitudes d'administration régulière et le système gouvernemental de son père, ainsi qu'on peut le voir par le passage du III[e] livre des Rois (chap. IV, v. 1-8), qui mentionne les scribes du roi, le secrétaire

d'État, le commandant en chef de l'armée ou ministre de la guerre, le chef du conseil d'État, le chef des chambellans, l'*ami* du roi (nom que l'on voit usité plus tard, en Asie et en Égypte, pour désigner un titre ou une fonction de la cour), l'intendant de la maison du roi, le ministre des revenus publics, enfin douze officiers, qui servaient à tour de rôle chacun pendant un mois, pour les approvisionnements du souverain et de sa maison. A peine en possession de la royauté, Salomon s'affermit au dehors par des alliances avec Tyr et avec l'Égypte ; puis, voulant inaugurer son règne par la religion plutôt que par la guerre, il se rendit à Gabaon, et offrit mille holocaustes au Seigneur. Maître paisible des pays conquis par son père, il voyait sa domination reconnue depuis l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée et au torrent d'Égypte. Prince peu guerrier, il vécut en paix avec les peuples voisins, et l'Écriture a exprimé la tranquillité profonde dont les Israélites jouirent sous son règne, en disant : « Juda et Israël » habitaient sans nulle crainte; chacun vivait dans » l'abondance et la joie, à l'ombre de sa vigne et de son » figuier, depuis Dan jusqu'à Beerséba (c'est-à-dire du » nord au midi du royaume), durant tous les jours de » Salomon. »

II. — A la faveur de cette paix, Salomon résolut d'exécuter le grand projet de son père et de construire à Jérusalem le temple de Jéhovah. Hiram, roi de Tyr et intime allié de Salomon comme il l'avait été de David, lui fournit, en échange d'huiles et de céréales que le royaume produisait en abondance, les bois dont il avait besoin, coupés dans les forêts de cèdres du Liban, dont il ne subsiste plus aujourd'hui que quelques arbres, bien des fois séculaires. Salomon fit venir en même temps de Tyr et de Gebal ou Byblos des ouvriers ha-

biles dans l'art de tailler la pierre et de travailler le bois, art où les Israélites étaient alors peu experts, mais pour lequel les Phéniciens étaient renommés. Ce fut aussi un Tyrien, mais né d'une mère israélite, et nommé Hiram comme son roi, que le fils de David attira à Jérusalem pour exécuter, à l'intention du même temple, les ouvrages de bronze, de fer, d'or, d'argent et de marbre, ainsi que pour diriger la teinture des étoffes précieuses en pourpre, en hyacinthe et en écarlate. Sept ans et demi furent employés à cette construction fameuse, commencée dans la quatrième année du règne de Salomon, et où le roi prodigua tout le luxe et toute la richesse de l'Orient. La huitième année, la dédicace en fut faite au milieu d'un immense concours de peuple ; l'arche d'alliance y fut placée dans le Saint des Saints, lieu inaccessible, symbole de l'impénétrable majesté de Dieu ; vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille moutons servirent aux festins de la nation entière convoquée à cette grande solennité. Conformément au strict esprit de la loi mosaïque, il y eut défense de sacrifier ailleurs ; « l'unité de Dieu, dit Bossuet, fut » démontrée par l'unité de son temple. »

La description du temple, de son mobilier et de ses splendeurs remplit plusieurs chapitres du livre des Rois. C'est d'après cette description que M. de Saulcy et M. le comte de Vogüé ont consacré, dans les dernières années, d'intéressants ouvrages à en tenter la restitution complète[1]. Les soubassements, construits en pierres gigantesques, en subsistent encore sur presque tout le pourtour de l'emplacement qu'il occupait au sommet du mont Moriah. La construction du temple n'a pas moins contribué à la célébrité du nom

1. De Saulcy, *Histoire de l'art judaïque*; voy. aussi *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques*, t. II; *Voyage en Terre Sainte*. Paris, 1866 — De Vogüé, *Le Temple de Jérusalem*, Paris, 1864.

de Salomon que la sagesse merveilleuse dont Dieu l'avait comblé et dont il faisait preuve dans tous ses actes et dans toutes ses paroles, principalement lorsqu'il avait à rendre la justice, sagesse que la reine de Saba, dans l'Arabie méridionale, vint de cette lointaine contrée éprouver et admirer, et que les Arabes, avec leur imagination désordonnée, ont transformée en un pouvoir magique qui permettait à Salomon de commander à tous les génies.

III. — Salomon épousa une princesse d'Égypte, à *laquelle* il permit d'exercer son culte dans une petite chapelle bâtie exprès dans le style des constructions religieuses des bords du Nil, chapelle qu'un curieux hasard a conservée intacte jusqu'à nos jours au village de Siloam, à la porte de Jérusalem [1]. Il fit élever pour lui-même et pour elle, sur l'acropole de Sion, des palais d'une extrême magnificence que la Bible décrit en grand détail. Il entoura Jérusalem de fortes murailles; il bâtit ou il agrandit Mageddo, Gazer et Baalath; enfin il fonda, dans le désert qui s'étend de l'Anti-Liban à l'Euphrate, la grande ville de Tadnor, plus tard Palmyre, destinée à être l'entrepôt des caravanes qui se rendaient de Damas à Babylone.

Plus puissant encore que son père, Salomon acheva, par le seul éclat de son nom, la soumission de ce qui restait encore à l'état indépendant des peuplades chananéennes de l'intérieur des terres, jadis combattues par Josué, Amorrhéens, Héthéens, Phérézéens et Hévéens. Il les employa, suivant le système égyptien, aux grands travaux dont il couvrait ses états, tandis qu'il réservait les Israélites pour l'armée et l'administration.

IV. — Mais la principale entreprise du règne de

1. De Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*, pl. XLII.

Salomon fut celle qui ouvrit aux Hébreux la navigation et le commerce des mers du midi. Le commerce de l'Inde remontait à l'antiquité la plus reculée. Depuis des siècles et des siècles les civilisations raffinées de l'Égypte et de la Syrie recherchaient avec avidité les épices, les aromates, les métaux, les bois précieux et odoriférants, les gemmes, l'ivoire, en un mot toutes les marchandises de haute valeur que le sol heureux de l'Inde fournit en abondance. Mais si le commerce avec l'Inde remonte ainsi presque aux premières époques de la civilisation égyptienne, jamais, jusqu'au temps de Salomon, ce commerce ne s'était fait d'une manière directe. Les vaisseaux indiens, lourds et mal construits, profitaient de la mousson pour traverser l'Océan et venir apporter les richesses de leurs pays dans les ports du Yémen ou Arabie Heureuse. De là, les marchandises de l'Inde étaient dirigées par caravanes sur Babylone au travers de l'Arabie ou portées en Égypte par la voie de mer. Les vaisseaux d'Égypte, qui pendant longtemps sillonnèrent seuls la mer Rouge et y dominèrent en maîtres incontestés, venaient les chercher dans le Yémen et les emportaient chez eux. Ce fut Salomon qui conçut le premier la féconde pensée de soustraire ce riche et important commerce aux charges de l'entrepôt forcé dans l'Arabie méridionale, en faisant doubler aux navires la pointe extrême de la Péninsule arabique et en les dirigeant droit jusque dans les ports de l'Inde même. Il profita de ce que la conquête de l'Idumée, par son père, lui avait donné de bons ports sur la mer Rouge, et de ce que l'affaiblissement subi depuis plusieurs générations par la puissance égyptienne; jadis si irrésistiblement prépondérante, permettait la création d'une autre marine sur cette mer.

Mais Salomon ne pouvait pas réaliser à lui seul le plan qu'il avait conçu; les Hébreux n'avaient aucune

expérience des choses maritimes ni aucun des instincts qui font les navigateurs. Il s'entendit donc avec son allié Hiram, roi de Tyr, pour entreprendre à frais communs les navigations de l'Inde. Une flotte fut construite à Elath et à Aziongaber avec les bois de la Judée; on y fit monter des matelots phéniciens, les marins les plus habiles, les plus hardis et les plus fameux de toute l'antiquité. Une première expédition fut conduite à Ophir, contrée que l'illustre historien de l'Inde antique, M. Lassen [1], a définitivement démontré être la contrée d'Abhira, voisine de la province actuelle de Guzarate; *elle* réussit et rapporta de nombreux trésors, que les deux rois se partagèrent. A dater de ce moment et tant que vécut Salomon, la flotte partait tous les trois ans pour la même contrée et en revenait chargée d'épices, d'aromates, d'or, d'argent et d'ivoire. En retour de la part qu'il lui avait donnée dans ces navigations de l'Inde, Hiram associa Salomon aux bénéfices des voyages de long cours que les flottes tyriennes faisaient régulièrement chaque année jusqu'à la côte méridionale d'Espagne, alors désignée par le nom de Tharsis (qui s'était appliqué d'abord à l'Italie), pour y chercher l'étain, le plomb, le cinabre et beaucoup d'autres marchandises d'un grand prix. Aussi la Bible dit-elle que « du temps de Salomon l'argent devint commun à » Jérusalem comme les pierres, et les cèdres comme les » sycomores qui naissent dans les campagnes. »

V. — Mais cette brillante prospérité, cette puissance, ces richesses incalculables, corrompirent le cœur du roi, qui se laissa séduire par l'amour du plaisir et oublia le Dieu de ses pères. Entraîné par la passion des femmes, il ouvrit son harem, devenu scandaleusement

1. *Indische Alterthumskunde*, t. II, p. 584-593.

nombreux, à une foule d'étrangères de Moab, d'Ammon, d'Édom, de Sidon et du pays des Héthéens. « Elles » étaient, dit la Bible, toutes des nations dont il avait » été dit aux enfants d'Israël : « Vous ne prendrez pas » pour vous des femmes de ces pays-là, et vos filles » n'en épouseront pas les hommes, car ils vous perver- » tiraient le cœur pour vous faire adorer leurs dieux. » En effet, on vit Salomon, cédant aux suggestions de ses femmes et de ses concubines étrangères, oublier jusqu'à la majesté incommunicable du Créateur, servir Astoreth, déesse des Sidoniens, Moloch, idole des Ammonites, et bâtir un temple à Chamos, dieu des Moabites. L'alliance avec les peuples voisins, la tolérance accordée aux divinités étrangères étaient choses absolument contraires à la vocation d'Israël et à la loi de Moïse. La conduite de Salomon, de très-bonne heure, causa dans une notable partie du peuple une profonde irritation. Aussi, les avis et les menaces ne lui manquèrent point; mais il ne les écouta pas. Lorsque sa chute eut été complète, lorsqu'il se fut montré publiquement infidèle aux préceptes divins, le châtiment de Dieu commença à s'appesantir sur la tête de ce roi jusque-là si heureux, et il put voir, avant de descendre au tombeau, les menaces qu'il avait méprisées s'accomplir en partie.

Son empire ne demeura pas intact. Il fut témoin du début de son démembrement. L'Iduméen Hadad, soutenu par le roi d'Égypte, lui arracha une partie des cantons voisins de la mer Rouge. Le Syrien Rasin parvint à se rendre indépendant à Damas et y ceignit la couronne. Jéroboam, en excitant les tribus d'Israël à la révolte, prépara la division du peuple hébreu et commença sa ruine. Ce dernier était fils de Nabath, de la tribu d'Ephraïm. Son intelligence avait attiré l'attention de Salomon, qui lui avait confié un emploi administratif important. Mais le roi ayant appris, par la voix

du prophète Abdias, qu'il devait régner sur dix des tribus, et recevant d'un autre côté la nouvelle qu'il préparait une insurrection dans le nord, voulut le faire mourir. Jéroboam s'enfuit auprès de Scheschonk, roi d'Égypte (appelé Sésac dans la Bible), et il y demeura jusqu'à la mort de Salomon, qui eut lieu après quarante ans de règne, c'est-à-dire en l'an 978 avant Jésus-Christ.

Le règne de Salomon est d'une très-grande importance dans l'histoire des Hébreux, en ce qu'il y sert de pivot à toute la chronologie. La première date précise *et positive* que l'on rencontre dans cette histoire est, en *effet*, celle de la dédicace solennelle du temple. C'est d'après elle que l'on peut arriver à déterminer avec certitude, à l'aide des données fournies par le livre des Rois, les autres dates des règnes de Salomon, de David et de Saül.

VI. — « La sagesse de Salomon, nous apprend l'Écriture, surpassa celle de tous les Orientaux et de tous les Égyptiens. Il était (avant sa chute bien entendu) plus sage que tous les autres hommes, et sa réputation était répandue dans les nations voisines. Il composa trois mille paraboles, et fit cinq mille cantiques. Il traita aussi de toutes les plantes, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope qui croît sur les murailles, et il traita de même des animaux de la terre, des oiseaux, des reptiles et des poissons. » Tous ces ouvrages sont perdus; il ne reste, sous le nom de Salomon, que les *Proverbes*, ou recueil de maximes, qui semblent, en effet, l'avoir eu pour auteur, et l'*Ecclésiaste*, où toutes les conditions, toutes les joies de la vie humaine sont appréciées à leur juste valeur et caractérisées par cette conclusion : « Tout est vanité. » L'attribution de ce dernier livre au roi d'Israël est assez douteuse. On

donne aussi à Salomon le *Cantique des cantiques*, où la poésie mystique a pris les formes de l'amour le plus passionné pour figurer l'union de l'âme fidèle avec Dieu, procédé qu'on voit se reproduire plus tard chez les Arabes, dans certaines sectes mystiques de l'islamisme.

CHAPITRE IV

SCHISME DES DIX TRIBUS — ROYAUMES D'ISRAËL ET DE JUDA CHUTE DE SAMARIE ET DE JÉRUSALEM

SOURCES PRINCIPALES : La Bible, livres des Rois et des Chroniques ou Paralipomènes; les Prophéties, et en particulier celles d'Isaïe, Jérémie et Ézéchiel. — Josèphe, *Antiquités judaïques*. livres VIII-X.
Les écrivains modernes mentionnés en tête du chapitre premier.

§ 1. — Roboam et Jéroboam. — Schisme des dix tribus.

(978-967)

1. — Les règnes de David et de Salomon représentent le plus haut degré de gloire et de puissance politique que les Hébreux aient jamais atteint. Mais cette prospérité même et la corruption qu'elle introduisit à la cour, le développement des relations commerciales avec les puissances du dehors, devaient naturellement réagir sur l'état intérieur du royaume d'Israël et exercer une funeste influence sur les mœurs et les croyances du peuple. La religion, seul lien qui tenait les Hébreux réunis, s'affaiblit par suite de l'invasion de l'idolâtrie sous Salomon. La royauté, quelque puissante et respectée qu'elle fût sous David et sous son successeur, ne se trouva pas assez forte pour fonder l'unité de la nation et pour établir solidement la prépondérance de Juda

sur les autres tribus. A la fin même du règne de David on avait vu celles-ci tenter un soulèvement, par jalousie contre l'importance et les prérogatives de la tribu d'où le roi était issu. Les symptômes de révolte s'étaient manifestés de nouveau, et beaucoup plus menaçants, dans les dernières années de Salomon; le prophète Abdias avait clairement annoncé à ce prince la division de son royaume. Les dépenses énormes qu'avaient entraînées les grands travaux de son règne achevèrent de séparer le nord et le midi, et déterminèrent la rupture.

Le successeur de Salomon fut son fils Roboam (*Réhabéam*), qui était alors âgé de quarante et un ans. Les députés des tribus d'Israël, qui devaient rendre hommage au nouveau roi, voulant en même temps lui dicter des conditions et demander une diminution des charges du peuple, jugèrent convenable de ne point se rendre à Jérusalem; ils s'assemblèrent à Sichem, chef-lieu de la puissante tribu d'Ephraïm. Ils rappelèrent d'Égypte Jéroboam et le mirent à leur tête. Roboam fut invité à se rendre à Sichem pour y être proclamé roi, et loin de se douter du piége qui lui était tendu, il se présenta dans l'assemblée. Jéroboam porta la parole au nom des députés. « Ton père, dit-il au roi, a rendu dur » notre joug; mais toi, allége maintenant la dure ser» vitude de ton père et le joug pesant qu'il nous a » imposé, et nous te servirons. » Roboam, surpris, demanda un délai de trois jours. Les vieux conseillers d'État de Salomon furent unanimement d'avis de céder; mais le roi préféra à leurs conseils les pernicieux avis des jeunes courtisans, qui, mettant son amour-propre en jeu, le poussaient à la résistance. Lorsque, au troisième jour, Jéroboam et les députés se présentèrent devant lui, il leur répondit avec hauteur : « Le joug » que mon père a fait peser sur vous, je l'augmenterai

» encore ; mon père vous a châtiés avec des fouets, moi, » je vous châtierai avec des verges piquantes. » Alors, le peuple s'ameuta en criant : « Qu'avons-nous de com- » mun avec David ? Israël, retire-toi sous tes tentes ; et » toi, David, pourvois maintenant à ta maison. » Aduram, chef des corvées, envoyé par Roboam pour calmer l'effervescence populaire, fut tué à coups de pierres. Roboam n'eut que le temps de monter dans son char et de s'enfuir en toute hâte à Jérusalem. Les tribus de Juda et de Benjamin restèrent seules fidèles à la *dynastie* de David, tandis que les autres proclamèrent *roi* Jéroboam. La tribu de Benjamin, qui avait des griefs particuliers contre la maison de David, se serait probablement jointe aux tribus d'Israël, si sa position territoriale ne l'avait enchaînée à celle de Juda. La ville de Jérusalem était en effet située sur le territoire de Benjamin.

Roboam essaya de résister; il mit sous les armes cent quatre-vingt mille hommes pour dompter les tribus séparées. Mais Dieu lui fit dire, par le prophète Achias (*Achiah*), que cet événement s'était accompli d'après l'ordre de sa providence et que ses soldats ne devaient pas combattre contre leurs frères. L'armée se dispersa, et la séparation demeura ainsi consommée.

II. — La Bible ne nous donne aucun détail sur les limites respectives des deux royaumes formés par cette séparation. Elle dit seulement que dix tribus se déclarèrent pour Jéroboam, savoir : Ephraïm, qui s'était placé à la tête du mouvement, Siméon, Dan, Manassé, Issachar, Aser, Zabulon, Nephthali, Ruben et Gad. Le nouvel État, renfermant le gros de la nation, prit de préférence le nom de *royaume d'Israël*, dont on s'était déjà servi autrefois pour désigner le royaume d'Isboseth. Le pays d'Israël renfermait donc toute la Pérée,

avec les pays tributaires jusqu'à l'Euphrate, et la grande moitié de la Palestine en deçà du Jourdain. Le royaume de Roboam, appelé ***royaume de Juda***, n'embrassait que la Palestine méridionale, entre Béthel et Beerseba. Le roi de Juda avait, en outre, la suzeraineté de l'Idumée et du pays des Philistins ; mais toutes les provinces soumises à son sceptre formaient à peine le quart du royaume de Salomon.

Les limites n'étaient pas tracées avec rigueur, et certaines villes des frontières, appartenant aux tribus de l'un des deux royaumes, se trouvaient de fait, soit par la volonté des habitants, soit par la force des choses, au pouvoir de l'autre royaume. Ainsi, par exemple, les villes de Béthel et de Rama, quoique situées sur le territoire de Benjamin, appartenaient au royaume d'Israël; mais en revanche, les villes méridionales de Dan, telles qu'Ayalon, faisaient partie du royaume de Juda. Quant aux villes qui, du temps de Josué, avaient été données à la tribu de Siméon, elles devaient toutes, par leur position géographique, appartenir à l'État de Juda. Si donc, en réalité, Siméon était au nombre des dix tribus qui se déclarèrent pour Jéroboam, il faudrait supposer qu'une partie au moins de la tribu de Siméon avait émigré vers le nord. Un passage du livre des Paralipomènes paraît, en effet, indiquer que les Siméonites ne possédaient plus, depuis le règne de David, les villes qui leur avaient été données par Josué. Quelques débris de cette tribu, qui étaient restés dans le pays de Juda, émigrèrent plus tard, sous Ezéchias, au nombre de cinq cents familles, vers le mont Séir. Un savant orientaliste hollandais, M. Dozy, a récemment consacré un ouvrage très-érudit et très-ingénieux à établir qu'ils avaient dû s'en aller fort loin dans l'Arabie et être les premiers fondateurs de la ville de la Mecque [1].

1. *Die Israeliten zu Mekkah*. Leyde, 1865.

III. La séparation des deux royaumes d'Israël et de Juda dura jusqu'à la prise de Samarie par les Assyriens et l'anéantissement de l'État d'Israël. Il ne semble pas que durant tout ce long espace de temps personne ait même conçu la pensée du rétablissement de l'unité nationale sous un même sceptre. La chronologie des deux royaumes parallèles présente de graves difficultés, que déjà saint Jérôme déclarait inextricables. Elles ont occupé depuis les méditations de bien des savants, qui ont proposé de nombreux systèmes pour *les lever*. Nous ne saurions entrer ici dans l'exa*men* approfondi du problème et dans la discussion de ses éléments; ce sont là des questions et des détails qui ne peuvent être admis dans le cadre d'un livre tel que le nôtre. Bornons-nous donc à dire que le système qui semble le préférable, et que corrobore la chronologie assyrienne, établit de la manière suivante la concordance des listes royales des deux monarchies formées des débris de celle de David et de Salomon :

ROYAUME DE JUDA *Commencement du règne de :*	AV. J.-C.	ROYAUME D'ISRAEL *Commencement du règne de :*	AV. J.-C.
Roboam	978	Jéroboam	978
Abiam	961		
Asa	958		
		Nadab	957
		Baasa	955
		Ela	932
		Zamri	931
		Amri	930
		Achab	919
Josaphat	916		
		Ochozias	899
		Joram	898
Joram	891		
Ochozias	887		
Athalie	886	Jéhu	886

Joas	879
Amasias	839
Ozias	810
Joathan	758
Achaz	742
Ezéchias	727

Joachaz	858
Joas	841
Jéroboam II	827
Interrègne..... 784 à	773
Zacharie	773
Sallum	772
Manahem	772
Phacéias	761
Phacée	739
Manahem II	742
Phacée, une seconde fois.	733
Osée	730
Chute du royaume d'Israël.	721

Le tableau comparatif de la succession des princes dans les deux royaumes était nécessaire à placer sous les yeux du lecteur, afin d'éviter la confusion qui pourrait facilement résulter du récit simultané que l'on est obligé de faire des annales de Juda et d'Israël, qui paraissent par moments s'enchevêtrer d'une manière très-obscure.

Je reprends maintenant la suite des événements.

IV. — Jéroboam, à peine proclamé roi, se hâta de se mettre en garde contre une attaque possible du royaume de Juda, en fortifiant Sichem, sa nouvelle capitale, et quelques-unes des villes de la frontière. Mais il ne sut point user de la position qui lui était faite. Loin de se conduire en prince élu de Dieu, loin d'appuyer l'État qu'il fondait sur la puissance de la vocation divine, il se laissa séduire par un sentiment étroit et bas de politique méfiante, et il devint apostat. Craignant que les Israélites, s'ils allaient, conformément

aux préceptes de la Loi, sacrifier dans le temple unique de Jérusalem, ne rentrassent sous l'autorité de Roboam et n'ébranlassent son trône, il résolut d'interrompre toutes les relations de ses sujets avec le centre religieux de la nation, et, pour mieux réussir dans cette entreprise en y prenant pour auxiliaires les mauvaises passions et les tendances grossières du peuple, il mit en vigueur une idolâtrie révoltante. Aux deux extrémités de son royaume, à Dan et à Béthel, il éleva deux temples, dans lesquels Jéhovah fut adoré sous l'ignoble image d'un veau d'or, et il renouvela ainsi le crime dont les Hébreux s'étaient rendus coupables dans le désert. Le peuple se laissa gagner au culte facile et tout matériel de ces dieux muets; des autels furent élevés sur tous les hauts lieux et de nouveaux prêtres, étrangers à la tribu de Lévi, créés pour cette nouvelle religion. Les prêtres légitimes et les lévites, repoussés par Jéroboam, abandonnèrent leurs possessions et vinrent chercher un refuge dans le royaume de Juda, suivis du petit nombre des hommes qui, dans les tribus d'Israël, voulurent rester fidèles à la loi divine et préférèrent l'expatriation à l'apostasie.

Les avertissements divins ne manquèrent pourtant pas à Jéroboam pour l'exciter à sortir de la voie criminelle dans laquelle il s'était engagé; mais il n'en tint aucun compte. C'est ainsi qu'un jour un prophète zélé du royaume de Juda osa se présenter dans le temple de Béthel et maudire l'autel au moment même où il y offrait l'encens. Abias (*Abiah*), fils du roi, étant ensuite tombé gravement malade, Jéroboam eut l'idée d'envoyer sa femme déguisée interroger le prophète Achias, qui avait arrêté la guerre entre les deux royaumes et dans lequel le souverain d'Israël espérait trouver un protecteur auprès du ciel. Mais Achias, au lieu de se montrer favorable, reprocha dans les termes les plus

sévères à la reine l'idolâtrie de Jéroboam et lui prédit la chute prochaine de sa dynastie, ainsi que la ruine du royaume d'Israël, dont les habitants seraient transportés au delà de l'Euphrate. « Quant à ton enfant, ajouta-t-» il, au moment où tu rentreras dans ta ville, il » mourra. »

V. — L'habileté politique la plus élémentaire commandait à Roboam, en présence de la conduite de son rival, de montrer un grand zèle pour le culte mosaïque orthodoxe, qui seul pouvait, même humainement, devenir sa planche de salut. Il en fut ainsi pendant trois ans. Mais ce zèle ne se ralentit que trop tôt; il fit place à une coupable indifférence, qui fut bientôt suivie d'une invasion de l'idolâtrie phénicienne, accompagnée de toutes les abominables débauches qui formaient son cortége habituel. En même temps le culte schismatique des hauts lieux s'établit dans toutes les parties du royaume parmi ceux qui demeuraient fidèles au dogme de l'unité de Dieu; sans doute le culte s'adressait encore à Jéhovah, mais en multipliant les sanctuaires il violait les préceptes de la Loi, et il détournait les adorations du temple unique qui excluait tout autre lieu de sacrifices.

La tiédeur pour le sanctuaire national et pour la ville sainte devint si grande que, malgré les forteresses qui garnissaient sa frontière méridionale, Roboam ne put faire aucune résistance aux troupes égyptiennes qui, dans la cinquième année de son règne (970 avant Jésus-Christ), envahirent le royaume de Juda, probablement par les intrigues de Jéroboam, et pénétrèrent jusqu'à Jérusalem. Roboam trembla dans sa résidence, et le prophète Sémeïas (*Sémaïah*) profita de ce moment pour reprocher au roi, en pleine cour, son infidélité envers Jéhovah, cause de son malheur. Le roi et tous

les grands qui l'entouraient montrèrent un sincère repentir et s'écrièrent : « Jéhovah est juste ! » Sémeïas alors les rassura, en leur montrant que ce n'était là qu'un orage passager, et qu'il fallait accepter avec résignation ce châtiment du ciel. Scheschonk, roi d'Égypte, à la tête d'une nombreuse armée, fit son entrée dans la capitale sans coup férir, et pilla les trésors du temple. Mais, comme Sémeïas l'avait annoncé, il n'avait d'autre but que d'humilier et de rançonner le roi de Juda, et son armée se retira après le pillage.

Roboam régna encore douze ans après l'invasion des Égyptiens. Aucun événement mémorable ne signala cet espace de temps. Les hostilités continuèrent toujours entre Roboam et Jéroboam ; mais elles se bornèrent à des tracasseries mutuelles, et il ne paraît pas qu'il y ait eu jamais entre les deux rois un engagement de quelque importance.

VI. — Roboam étant mort et son fils Abiam lui ayant succédé, Jéroboam crut le moment du passage d'un règne à l'autre favorable pour tenter de conquérir le pays de Juda. Des deux côtés on se prépara à une lutte décisive et on eut recours à la levée en masse des populations. Aussi Jéroboam mit-il sous les armes 800,000 hommes et Abiam 400,000. Les deux armées se rencontrèrent dans les montagnes d'Ephraïm, près de la hauteur de Samaraïm. Malgré une embuscade que Jéroboam plaça sur les derrières des troupes de Juda, celles-ci s'emparèrent de Béthel et de quelques autres villes israélites. Abiam, aussi peu zélé que son père pour la religion, commit la faute de ne pas profiter de cet événement pour abolir le culte du veau d'or à Béthel, et la ville retomba bientôt au pouvoir d'Israël. Abiam mourut après trois ans de règne.

Son fils et successeur Asa montra, dès ses premières

années, une grande ardeur pour le culte de Jéhovah. Quoique très-jeune encore, il déploya beaucoup d'énergie contre l'idolâtrie ; il n'épargna même pas sa grand'mère Maacha, veuve de Roboam, qui favorisait le culte phénicien et prétendait le dominer. Asa la dépouilla de toute influence dans les affaires du gouvernement ; la statue d'Astoreth, qu'elle avait osé élever dans Jérusalem, fut brûlée dans la vallée du Cédron. Partout on détruisit les autels des divinités chananéennes, et les personnes prostituées à leur culte honteux furent expulsées du pays. Le seul reproche que l'Écriture adresse à Asa est d'avoir laissé subsister les autels schismatiques des hauts lieux, afin d'occuper et de donner un moyen de subsistance aux nombreux prêtres que l'apostasie des dix tribus avait fait refluer dans le petit royaume de Juda.

§ 2. — Désordres et revers dans le royaume d'Israël.

(957-919)

I. — Jéroboam avait régné vingt-deux ans. Après sa mort, la prédiction du prophète Achias contre sa famille s'accomplit presque immédiatement. Au bout de deux ans de règne seulement, son fils Nadab fut assassiné par un de ses principaux officiers nommé Baasa, de la tribu d'Issachar, tandis qu'il assiégeait Gibbethon, ville de la tribu de Dan, qui était tombée au pouvoir des Philistins. Baasa s'empara de la couronne, et pour se mettre à l'abri des compétitions possibles, fit égorger tous les proches parents de Jéroboam.

II. — Pendant que ces événements s'accomplissaient dans le royaume d'Israël, Asa rétablissait dans le pays de Juda le culte du vrai Dieu, et, régnant avec sagesse

et gloire, développait sous toutes ses formes la prospérité nationale. Un de ses soucis principaux était l'armée, qu'il s'occupait de mettre sur le pied le plus respectable. Les événements se chargèrent bientôt de montrer combien cette conduite avait été prudente et pleine de prévoyance.

Dans la quinzième année du règne d'Asa (943 av. J.-C.), le flot d'une formidable invasion vint fondre sur les frontières méridionales de la Palestine. Zérach ou Azerch-Amen, roi d'Éthiopie [1], à la tête d'une nombreuse armée recrutée dans toutes les peuplades barbares du Haut-Nil, s'était abattu sur l'Égypte comme un torrent dévastateur auquel rien n'avait été en état de résister. Après l'avoir subjuguée un moment et y avoir promené la dévastation du sud au nord, dans toute son étendue, il franchit le torrent de Rhinocorura et assaillit le royaume de Juda, qu'il comptait aussi piller, avec toute la Syrie. Asa conduisit son armée au-devant des Ethiopiens et leur livra bataille dans la vallée de Séphatha, près de Marésa. Zérach fut vaincu et obligé de fuir, abandonnant un immense butin aux troupes de Juda. La défaite fut si complète que le roi d'Éthiopie ne put pas même se maintenir en Égypte et fut forcé de se retirer en toute hâte jusque dans son royaume, au-dessus des cataractes du Nil.

Au retour d'Asa vainqueur dans sa capitale, le prophète Asarias (*Azariah*) se présenta devant le roi et, dans une allocution qu'il adressa à lui et à son armée, montra comment ce succès était une récompense du retour à la

1. C'est par erreur que quelques historiens ont confondu ce prince avec Tahraka, roi d'Éthiopie et d'Égypte en même temps, qui vivait près de deux siècles plus tard. D'autres y ont vu Ouasarkin, roi d'Égypte et non d'Éthiopie, dont le nom ne se prêtait aucunement à une pareille transcription en hébreu. Le Zérach de la Bible est le roi Azerch-Amen, dont le nom se lit sur plusieurs monuments de l'Éthiopie. Cette importante rectification est due à M. Brugsch.

vérité religieuse, de même que les désastres de Roboam avaient été un juste châtiment de son infidélité. Asa continua à déployer une grande sévérité contre l'idolâtrie ; il fit aussi d'importantes réparations au temple et y offrit de splendides sacrifices en reconnaissance de sa victoire sur Zérach. De nombreux habitants du pays d'Israël, demeurés encore fidèles, malgré le schisme officiel, au Dieu de leurs pères, et voyant les succès du pieux Asa, vinrent assister à cette fête et s'établirent dans le pays de Juda.

III. — Baasa, l'usurpateur de la couronne d'Israël, ne put voir sans inquiétude la puissance toujours croissante d'Asa et de son royaume. Il commença bientôt des actes d'hostilité contre lui en fortifiant la ville de Rama, et en y plaçant une garnison qui devait empêcher les gens d'Israël de communiquer avec le royaume de Juda et de se rendre au temple. Asa ne pouvait souffrir l'établissement de cette forteresse menaçante à deux lieues seulement de Jérusalem. Il épuisa le trésor royal et celui du temple pour acheter l'alliance de Ben-hidri[1], roi de Syrie, qui résidait à Damas et s'était fait un État considérable des provinces araméennes jadis tributaires de David et de Salomon. Ses offres ayant été acceptées, Ben-hidri envahit le nord de la Palestine, jusqu'aux environs du lac de Génésareth, et s'empara de plusieurs villes importantes. Asa, dans le même temps, marcha sur Rama, l'emporta, et, ayant fait démolir les ouvrages de fortification déjà très-

1. Ce nom, porté successivement par plusieurs rois de Syrie, est écrit Ben-hadad dans le texte hébreu de la Bible, et Ben-hader dans la version des Septante. La leçon que nous avons adoptée est celle que fournissent les inscriptions cunéiformes assyriennes contemporaines de ces princes; elle est assez exactement conforme à celle qu'ont suivie les Septante.

avancés, les employa à construire, à Guébah et à Masphath, deux forteresses qui servissent de boulevards à ses États contre le royaume d'Israël.

Mais les prophètes virent avec peine une alliance conclue avec un païen contre le roi d'Israël et payée avec le trésor sacré. Un prophète nommé Hanani reprocha amèrement à Asa de s'être appuyé sur la Syrie, au lieu de compter sur le secours exclusif de Jéhovah, qui lui aurait soumis en même temps et les Syriens et les Israélites. Les paroles de l'orateur inspiré ne furent pas sans influence sur le peuple et soulevèrent quelques troubles. Asa se crut en droit d'user de répression et osa même faire arrêter Hanani comme perturbateur. A dater de ce moment jusqu'à la fin de son règne, il se vit en butte à la malveillance de l'ordre des prophètes, qui le regarda comme un tyran. Cependant, malgré sa rupture avec cette corporation qui représentait l'élément vivant et zélé de la religion mosaïque, il ne s'éloigna pas de la vérité religieuse et servit toujours fidèlement Jéhovah. Son orthodoxie et sa vigilance à repousser toute introduction des cultes étrangers lui valurent encore un grand nombre d'années d'un règne paisible, et il ne mourut qu'en 916, après quarante et un ans de prospérités, laissant dans son fils Josaphat un digne successeur.

IV. — Pendant ce temps, le désordre et le crime, juste châtiment du schisme et de l'apostasie, sévissaient dans le royaume d'Israël. Baasa régna encore dix ans après l'invasion des Syriens, mais sans s'être jamais relevé de cette humiliation. La Bible ne mentionne pas de nouvelles collisions entre lui et Asa, mais les deux rois restèrent en état d'hostilité.

Baasa, on a pu le voir par ce que nous avons raconté de sa vie, était animé d'un grand esprit d'impiété ; il

s'était posé en ennemi déclaré de l'orthodoxie mosaïque, dans laquelle il voyait un danger pour sa couronne et une force pour le roi de Juda. Le prophète Jéhu, fils du prophète Hanani, qui avait affronté la colère d'Asa en condamnant son alliance avec les Syriens, osa se présenter devant Baasa pour lui reprocher d'avoir imité les péchés de Jéroboam, après avoir été élevé de la poussière pour renverser sa dynastie; il lui annonça l'arrêt divin qui, en punition de cette impiété, le frapperait, lui et sa race : « La maison de Baasa, dit-il, » aura le même sort que celle de Jéroboam. » Asa put assister encore à l'accomplissement de cette prophétie et voir une troisième dynastie monter sur le trône fondé par Jéroboam, car les événements se succédèrent rapidement dans le pays d'Israël.

Baasa transmit cependant la couronne à son fils Ela; il mourut après avoir régné près de vingt-trois ans. Mais Ela succomba dès la deuxième année de son règne, frappé, comme le fils de Jéroboam, par la main d'un conspirateur. Pendant que les troupes, commandées par le général en chef Amri, étaient occupées à un nouveau siége de la ville de Gibbethon contre les Philistins, Zamri, l'un des deux capitaines des chars de guerre, assassina à Thirsa, qui était alors la capitale d'Israël, le roi Ela, un jour où celui-ci s'était enivré dans la maison d'Arsa, son maître d'hôtel. L'assassin, s'étant emparé du trône, massacra les membres de la famille royale, et la prédiction du prophète Jéhu s'accomplit ainsi à la lettre.

Lorsque la nouvelle du forfait de Zamri arriva au camp de Gibbethon, les troupes indignées proclamèrent leur général Amri (*Omri*) roi d'Israël. Amri abandonna aussitôt le siége pour marcher sur Thirsa, et l'usurpateur, se voyant forcé de rendre la ville, mit le feu au palais et s'y brûla lui-même, après avoir régné sept

jours. Cependant Amri, élu par l'armée, trouva un concurrent dans un certain Thebni, fils de Ginath, auquel le peuple de la capitale avait décerné la couronne. Une lutte s'établit entre les deux prétendants, et, bien que le parti d'Amri fût le plus considérable, la mort de Thebni fit seule reconnaître son compétiteur par tout Israël. Le texte des Écritures nous laisse deviner que la guerre civile entre Amri et Thebni avait duré quatre ans, car il ne fait commencer le règne d'Amri que dans la 31e année d'Asa (927), quoiqu'il fasse remonter la conspiration de Zamri et sa mort à la 27e année du même prince (931), dans laquelle Amri fut proclamé roi par l'armée.

Dans la septième année de son règne, deux ans après la mort de Thebni, Amri, voulant se créer une nouvelle capitale, sans doute parce qu'il se défiait de l'esprit de désordre et des tendances révolutionnaires des habitants de Thirsa, acheta, d'un individu nommé Samar, une hauteur située dans une position très-forte au milieu du territoire d'Ephraïm et non loin de Sichem ; il paya cet emplacement cent talents d'argent et il y bâtit une ville qui fut appelée Samarie. C'est là que désormais, et jusqu'à la destruction du royaume d'Israël par les Assyriens, la résidence de ses souverains demeura fixée. La fondation de Samarie est le seul fait remarquable que l'on rapporte du règne d'Amri, sauf une guerre malheureuse contre les Syriens, dans laquelle il perdit plusieurs villes. Il gouverna dans le même esprit que ses prédécesseurs, en maintenant le culte schismatique et idolâtre établi par Jéroboam. Il mourut enfin dans la douzième année de son règne, laissant le trône à son fils Achab.

§ 3. — Achab, Josaphat et leurs enfants.

(949-886)

I. — Josaphat, fils d'Asa, monta sur le trône de Jérusalem à l'âge de trente-cinq ans. Héritier des vertus de son père, il manifesta un zèle plus grand encore pour le culte national, et fit disparaître les dernières traces de l'idolâtrie. Pour inspirer au peuple de meilleurs sentiments religieux, il chargea, dans la troisième année de son règne, cinq des principaux personnages de sa cour, accompagnés de deux prêtres et de neuf lévites, et munis du livre de la Loi, de faire une tournée dans tout le pays et d'instruire les habitants. En même temps, Josaphat fit élever de nouveaux forts et remplir les arsenaux d'approvisionnements de toute sorte ; il réorganisa soigneusement l'administration et l'armée. Cette dernière se composa désormais de deux divisions très-fortes, l'une de Juda, et l'autre de Benjamin. La paix qui régnait alors dans le pays de Juda, auquel plusieurs peuples voisins payaient tribut, favorisa singulièrement les réformes du roi Josaphat, que nous verrons bientôt prendre encore de plus grands développements.

II. — La cour de Samarie formait alors un complet contraste avec celle de Jérusalem. Tandis que Josaphat ne cessait de faire les plus grands efforts pour rétablir le culte de Jéhovah dans toute sa pureté, Achab, qui surpassa en impiété tous les rois d'Israël, non content du culte des veaux d'or, et dominé par sa femme phénicienne, Jézabel, fille d'Ethbaal, roi de Tyr, avait introduit le culte de Baal et d'Astoreth, qui avaient des temples et des autels jusque dans la ville de Samarie.

Le débordement du paganisme phénicien jeta le trouble et le désordre dans tout le royaume d'Israël, où l'on vit naître des collisions sanglantes entre les adorateurs de Baal et le petit nombre de partisans zélés que comptait encore la religion de Jéhovah. Le parti des premiers était devenu le plus fort; Baal n'avait pas moins de quatre cent cinquante prêtres ou prophètes à son service, et Astoreth en comptait quatre cents, tous nourris aux frais de Jézabel. Soutenus par l'énergie d'une reine fanatique et cruelle, ils sévissaient avec une extrême fureur contre les prophètes de Jéhovah, qu'ils tâchaient d'exterminer.

Ces derniers étaient encore assez nombreux; dans la persécution même dont ils étaient l'objet, quelques-uns d'entre eux puisèrent un zèle et un courage qu'on ne leur avait pas remarqués jusqu'alors, et, quand l'occasion se présentait, ils usaient de sanglantes représailles contre leurs adversaires. Leur chef était le célèbre prophète Elie, et à la cour ils avaient un protecteur secret dans Obadiah, intendant de la maison du roi. Mais la masse du peuple, indécise ou indifférente, ne prêtait son appui à aucun des deux partis; c'est pourquoi Elie lui reprochait de *boiter des deux côtés*, et de ne se déclarer ni pour Jéhovah ni pour Baal. Le roi Achab lui-même, homme sans énergie et sans conviction, peut être mis au premier rang de ces indécis: tantôt il se prosternait devant Baal et se livrait à toutes les abominations des cultes chananéens; tantôt, effrayé par les paroles d'un prophète, il s'humiliait devant Jéhovah, en déchirant ses vêtements; un jour il laissait massacrer les prophètes de Jéhovah par les ordres de Jézabel, un autre jour il livrait les prophètes de Baal à la vengeance d'Elie.

Le royaume d'Israël ne pouvait sortir de cette malheureuse situation que par un coup violent; il fallut

un homme énergique, inspiré d'en haut, plein de courage et de dévouement, pour entraîner les indécis, pour faire triompher la sainte cause de Jéhovah et de la nationalité hébraïque contre la tyrannique fureur de la princesse phénicienne. Israël, dans ces temps calamiteux, vit paraître un sauveur, qui entreprit à lui seul, sinon d'accomplir, du moins de préparer une révolution, et de renverser la dynastie impie qui voulait effacer jusqu'aux dernières traces du culte du vrai Dieu. Cet homme fut le prophète Elie, le héros de l'époque. Plein d'un enthousiasme fougueux, qu'excitait encore une inspiration céleste presque continuelle, il bravait, par son courage et sa constance, les fureurs de Jézabel et faisait trembler maintes fois le roi Achab, qui, tout en le détestant, ne pouvait lui refuser son respect. Comme Samuel, il était inflexible lorsqu'il s'agissait d'arriver à son but, et ne craignait pas de se montrer dur et même quelquefois cruel pour accomplir ce qu'il regardait comme nécessaire. Malheureusement Israël était déjà tombé trop bas pour pouvoir être entièrement relevé. Elie lui-même n'éleva jamais sa voix contre le culte des images de Béthel et de Dan, mais il fit tous ses efforts pour faire triompher le nom de Jéhovah sur l'odieux culte des Phéniciens ; et lorsque, sur la fin de ses jours, il dut laisser son œuvre inachevée, il se donna un successeur qui pût la continuer et l'accomplir.

III. — Cependant le règne d'Achab parut s'affermir par des victoires éclatantes. Ben-hidri, roi de Syrie, fils de celui qui avait fait la guerre à Baasa et à Amri, vint, suivi de trente-neuf princes, ses vassaux ou ses alliés, assiéger Samarie, qui était devenue, comme nous l'avons dit, la capitale du royaume. Le roi d'Israël s'humilia d'abord devant lui et offrit de se déclarer son vassal ; mais Ben-hidri répondit par une telle insolence

que, sur le conseil des anciens, Achab se résolut à résister. Dieu lui fit dire par un prophète : « Voici ce que » dit le Seigneur : Tu as vu cette multitude immense ! » eh bien, je la livrerai en tes mains, pour que tu saches » que c'est moi qui suis le Seigneur. » Sentant sa foi se ranimer dans le péril, il ordonna une sortie de sept mille hommes, qui tomba sur le camp des ennemis au moment où ils se livraient à l'orgie, et les mit en pleine déroute.

Mais les courtisans du roi de Syrie, voulant consoler leur orgueil et celui de leur maître, dirent à Ben-hidri : « Le dieu d'Israël est un dieu de montagnes ; c'est pour » cela qu'ils nous ont vaincus ; il faut combattre les » Israélites en plaine, et nous l'emporterons sur » eux. » Le roi se laissa persuader de remplacer les hommes, les chevaux, les chars de guerre qu'il avait perdus, et rentra en campagne l'année suivante, avec des troupes incomparablement supérieures en nombre à celles d'Achab. Mais Dieu montra qu'il savait confondre les *blas*phèmes des ennemis d'Israël ; cent mille Syriens furent taillés en pièces sous les murs d'Aphec, dans la plaine d'Esdrelon, et Ben-hidri dut implorer la clémence de l'ennemi qu'il avait si insolemment défié.

Achab, qui pouvait faire prisonnier le roi de Syrie, ne se borna pas à lui conserver la liberté. Sous la garantie d'un article qui lui donnait le droit de tenir garnison à Damas, il conclut avec lui un traité d'intime alliance, qui assurait Ben-hidri du concours des troupes israélites dans ses guerres. Aussi une précieuse inscription de Salmanassar V, roi d'Assyrie, découverte aux sources du Tigre et maintenant conservée au Musée Britannique, en racontant une défaite que ce prince fit éprouver l'année suivante à Ben-hidri, dans le voisinage de la ville de Karkar, mentionne-t-elle, parmi les troupes qui combattaient pour ce dernier, « dix mille

hommes d'*Achab 'd'Israël* [1]. » Un prophète vint reprocher sévèrement à Achab cette alliance avec un infidèle que Dieu avait fait tomber entre ses mains, et le menaça de la colère céleste; mais il ne fut pas écouté.

IV. — Un crime horrible, auquel l'entraîna la reine Jézabel, valut bientôt à Achab, de la part d'Élie, une prophétie encore plus accablante. Un certain Naboth, à Esdrelon, possédait une vigne voisine du palais du roi dans cette ville; Achab, désirant joindre cette vigne à son jardin, demanda à Naboth de la lui vendre à perpétuité. C'était introduire dans le droit civil un principe formellement contraire à la Loi mosaïque, qui n'admettait pas que la propriété du sol pût sortir à jamais des mains de la famille à laquelle elle avait été accordée lors de la conquête, mais ordonnait qu'elle lui fît constamment retour dans les années jubilaires. Naboth, fidèle à l'esprit de la Loi, refusa de vendre l'héritage de ses ancêtres, ce dont le roi se montra fort affligé. Jézabel, ayant appris la cause de son chagrin, le consola en lui promettant qu'il aurait la vigne de Naboth. Elle envoya des ordres, au nom du roi, aux autorités d'Esdrelon, pour faire accuser Naboth de haute trahison. On gagna de faux témoins, qui affirmèrent que Naboth avait blasphémé contre Dieu et contre le roi; il fut condamné à mort et lapidé. Jézabel avertit son époux de la mort de Naboth, et l'engagea à confisquer les biens du condamné au mépris des prescriptions de la Loi. Achab s'étant rendu à la vigne de Naboth pour en prendre possession, le prophète Élie vint l'y trouver. « As-tu assassiné pour hériter? dit-il au roi; ainsi a » parlé Jéhovah : A l'endroit où les chiens ont léché le » sang de Naboth, ils lècheront aussi ton propre sang. »

1. Voy. Oppert, *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 140.

— « Viens-tu encore me trouver, mon ennemi? » s'écria le roi. — « Oui, répondit le prophète; parce » que tu t'es livré au crime, le malheur fondra sur toi; » ta maison aura le sort de celles de Jéroboam et de » Baasa, et les chiens dévoreront Jézabel sous les rem- » parts d'Esdrelon. »

V. — La prophétie ne tarda pas à s'accomplir dans sa première partie. Ben-hidri, depuis trois ans que le traité de paix avait été conclu avec lui à la suite de la *bataille* d'Aphec, n'en avait pas exécuté les conventions; Ramoth, une des villes les plus importantes du pays de Galaad ou de la Pérée, demeurait au pouvoir des Syriens. Achab manifesta l'intention de recommencer la guerre contre le roi de Syrie et de lui enlever cette ville de vive force, puisqu'il ne voulait pas la rendre.

A cette époque, Josaphat, roi de Juda, qui depuis son avénement avait profité des bienfaits de la paix pour continuer ses réformes dans le culte et dans l'administration, alla voir le roi d'Israël, avec lequel il s'était allié par mariage, en faisant épouser à son fils Joram la fille d'Achab et de Jézabel, nommée Athalie. Ce fut la première fois, depuis le schisme, qu'un roi de Juda se montra comme ami et allié sur le territoire d'Israël, et on peut s'étonner de ce que ce fut précisément sous le pieux Josaphat et l'impie Achab que la paix s'établit entre les deux royaumes et que les deux cours contractèrent des liens de famille. Peut-être Josaphat espérait-il par là pouvoir agir sur le faible Achab et le ramener à de meilleurs sentiments.

Au moment de marcher contre les Syriens, Achab témoigna le désir que le roi de Juda voulût prendre part à l'expédition. Josaphat y consentit et promit le concours de ses troupes, mais sous la condition que le roi d'Israël interrogerait d'abord les prophètes. Achab en

réunit quatre cents à la porte de Samarie, qui tous déclarèrent qu'il fallait faire la guerre et que le roi d'Israël en sortirait vainqueur. Mais Josaphat se méfia de ces quatre cents voix unanimes ; il ne lui parut pas possible qu'après tant de persécutions l'appel d'Achab pût réunir un si grand nombre de véritables prophètes de Jéhovah, parlant avec sincérité et indépendance. Sur son insistance on fit venir Michée (*Michaïah*), qui n'avait pas été convoqué, et qui annonça un désastre terrible avec la mort d'Achab.

Celui-ci cependant persistant à marcher sur Ramoth, Josaphat l'y accompagna. Le roi d'Israël, ayant appris que les officiers syriens avaient reçu l'ordre de diriger l'attaque contre lui personnellement, se déguisa pour se confondre dans les rangs des soldats, tandis que Josaphat garda ses vêtements royaux. Les Syriens, prenant ce dernier pour le roi d'Israël, se dirigèrent sur lui et l'environnèrent. Josaphat appela au secours ; mais les officiers de Ben-hidri, reconnaissant leur erreur, se retirèrent aussitôt. En même temps Achab était mortellement frappé d'une flèche qu'un soldat avait tirée au hasard ; il expira au coucher du soleil, et aussitôt l'armée israélite battit en retraite. Le corps du roi fut reporté à Samarie, où on l'ensevelit. Son char ensanglanté fut lavé à la piscine de Samarie, et ainsi furent accomplies les paroles d'Élie, qui avait dit que les chiens lècheraient le sang d'Achab. Il eut pour successeur son fils Ochozias (*Achaziah*).

VI. — Josaphat retourna à Jérusalem, où le prophète Jéhu, fils de Hanani, le blâma avec douceur pour avoir prêté son concours à l'impie Achab, ce qui, disait-il, aurait attiré sur le roi la colère de Jéhovah s'il n'avait pas si bien mérité de Dieu en exterminant l'idolâtrie dans ses États. Josaphat continua à agir sur son peuple

dans le même esprit de piété et à introduire des améliorations notables dans l'administration. Il réforma les tribunaux dans les principales villes du royaume, leur recommandant la plus grande impartialité, et il établit à Jérusalem un tribunal suprême, composé de prêtres, de lévites et de chefs de familles, pour décider en dernière instance des affaires difficiles.

A l'exemple de Salomon, Josaphat fit construire des vaisseaux dans le port d'Aziongaber, afin de reprendre les expéditions commerciales vers l'Inde et spécialement vers le pays d'Ophir ; mais il n'avait plus de matelots phéniciens pour les monter, et les vaisseaux ayant fait naufrage dans le golfe même, près d'Aziongaber, Josaphat renonça à cette entreprise, malgré les instances d'Ochozias, roi d'Israël, qui voulut s'y associer.

VII. — Pendant le court règne d'Ochozias, qui ne dura pas à peine plus d'un an, Misa, roi de Moab, qui, comme ses prédécesseurs, avait reconnu la suzeraineté du roi d'Israël, refusa de payer son tribut. Il avait déjà fourni cent mille agneaux et cent mille moutons avec leur laine; car le pays des Moabites était de tout temps riche en troupeaux et l'est encore aujourd'hui. Une chute grave que fit Ochozias, à travers un grillage de la plateforme du palais de Samarie, l'empêcha de prendre des mesures pour soumettre les Moabites. Élevé dans le culte de Baal et dans les superstitions de l'idolâtrie, Ochozias envoya des messagers à Accaron, dans le pays des Philistins, pour interroger le célèbre oracle de Beelzébub sur l'issue de sa maladie. Le prophète Élie, indigné de cet outrage fait au Dieu d'Israël, arrêta en chemin les messagers d'Ochozias. « N'y a-t-il pas de Dieu en » Israël, leur dit le prophète, que vous alliez consulter » Beelzébub, le dieu d'Accaron? Allez dire à votre roi » qu'il ne descendra plus du lit sur lequel il est monté;

» car il mourra. » Ce fut en effet ce qui arriva bientôt après, et comme Ochozias n'avait point de fils, son frère Joram lui succéda (898).

VIII. — Le nouveau roi d'Israël resserra l'alliance que son père avait conclue avec Josaphat et rejeta le culte de Baal, qu'avaient observé ses deux prédécesseurs, mais sans devenir néanmoins vraiment fidèle à la loi de Dieu. Joram ayant demandé le concours de Josaphat contre les Moabites rebelles, le roi de Juda répondit : « Ce qui est à moi est à vous, mon peuple » est votre peuple et mes chevaux sont vos chevaux. » Aidés en outre par le roi des Iduméens, vassal de Josaphat, les deux alliés remportèrent une éclatante victoire sur les Moabites, dont le prince fut réduit à se jeter dans une place forte. Là le roi de Moab, conformément aux affreuses superstitions de plusieurs peuples orientaux, immola pour fléchir ses dieux son propre fils sur la muraille, à la vue des assiégeants, qui s'éloignèrent saisis d'horreur. Élisée, successeur d'Élie, s'était montré pour la première fois dans le camp à l'occasion de cette guerre, et y avait promis le succès aux armes combinées d'Israël et de Juda.

Quelques mois après, les Moabites ayant trouvé des alliés dans les Ammonites et étant parvenus à soulever les tribus iduméennes du mont Seïr, voulant aussi se venger sur Josaphat, qui avait secondé leur ennemi, firent subitement une invasion dans le pays de Juda et pénétrèrent jusqu'à Engaddi. Mais la division ayant éclaté pour un partage de butin entre les hordes indisciplinées des envahisseurs, il fut facile aux troupes de Juda de les mettre en pleine déroute et de les rejeter tous, en quatre jours, au delà de la frontière.

Après cet événement, Josaphat régna encore cinq ou six ans en paix, béni de ses sujets et respecté des peu-

ples voisins. Dans les dernières années de son règne, son fils premier-né Joram, beau-frère du roi Joram d'Israël (car les deux royaumes hébraïques se trouvèrent alors avoir à leur tête des princes du même nom), participa aux affaires comme co-régent. Josaphat mourut à l'âge de soixante ans (891); son peuple, qu'il avait ramené aux vrais principes religieux et doté d'institutions utiles, devait fonder sur ses sept fils les plus belles espérances pour l'avenir; mais bientôt elles s'évanouirent.

IX. — Joram, roi de Juda, oubliant les leçons de son père, et entraîné par sa femme Athalie dans la voie pernicieuse d'Achab et de Jézabel, débuta par le meurtre de ses six frères et de plusieurs grands personnages qui probablement avaient contrarié son penchant pour l'idolâtrie phénicienne. Aussi faible que cruel, il devint un objet de mépris pour ses sujets et ne sut point faire respecter son autorité au dehors. Les Iduméens se révoltèrent et se donnèrent un roi indépendant, après avoir assassiné le prince vassal de Juda. Joram alors marcha contre les rebelles et obtint un succès sur les frontières; mais il n'eut pas la force de reconquérir l'Idumée, qui resta indépendante. En même temps la ville sacerdotale de Libna, dans la plaine de Juda, refusa d'obéir à un roi impie. Des hordes arabes du midi envahirent la malheureuse Judée; aidées par les Philistins, elles ravagèrent le pays et pillèrent les domaines du roi, dont les fils, à l'exception d'un seul, nommé Joachaz ou Ochozias, périrent dans le désordre.

Pendant ce temps, de graves dangers menaçaient la capitale du royaume d'Israël. La guerre s'était rallumée entre ce royaume et celui de Damas; Ben-hidri vint mettre le siége devant Samarie, et la ville, étroite-

ment bloquée par l'ennemi, se vit réduite à une si affreuse famine qu'une mère mangea son propre enfant. Néanmoins Dieu voulut encore sauver le peuple d'Israël et lui donner une occasion éclatante de se souvenir des merveilles prodiguées à ses pères et à lui-même. Conformément à une prédiction d'Élisée, l'armée assiégeante, ayant cru entendre un bruit miraculeux, fut saisie d'une terreur panique; elle s'enfuit dans les ténèbres, et le pillage de son camp par les Israélites ramena subitement l'abondance dans Samarie.

X. — Élie, avant de disparaître, avait annoncé que la couronne d'Israël serait transférée à Jéhu, l'un des généraux d'Achab et de Joram, et celle de Damas à Hazaël, le principal des conseillers de Ben-hidri. Le moment était venu où cette double prophétie devait s'accomplir. Élisée se rendit à Damas au moment où le roi Ben-hidri se trouvait gravement malade. Averti de la venue du prophète, dont la renommée était immense, il envoya vers lui Hazaël pour l'interroger sur l'issue de sa maladie. « Va, répondit Élisée, dis-lui qu'il » vivra; mais Jéhovah m'a fait voir qu'il mourra. » Et après avoir prononcé ces paroles, le prophète fixa longtemps sur Hazaël un regard plein de tristesse, et ses yeux se remplirent de larmes. — « Pourquoi mon » seigneur pleure-t-il? » demanda Hazaël. — « Je sais, » reprit Élisée, tout le mal que tu feras aux enfants » d'Israël; tu mettras le feu à leurs villes fortes, tu » tuerais leurs jeunes gens par le glaive, tu écraseras » leurs nourrissons et tu éventreras leurs femmes en- » ceintes. » — « Mais qui suis-je, demanda encore » Hazaël, pour faire de si grandes choses? » — « Jéhovah » m'a fait voir que tu seras roi de Syrie. » Le lendemain Hazaël, impatient de réaliser la prophétie, étouffait Ben-hidri dans son lit, en lui jetant sur le visage

une couverture mouillée. Monté alors sur le trône de Damas, il continua les hostilités contre la cour de Samarie.

Dans le même temps, Joram, roi de Juda, mourut à l'âge de quarante ans, dans d'horribles souffrances causées par une maladie des entrailles qui avait duré deux ans. Sa mort n'excita pas de regrets. On l'ensevelit hors du sépulcre de la famille royale et on lui refusa les honneurs dus au roi. Son fils Ochozias, âgé de vingt-deux ans, lui succéda. Entièrement dominé par sa mère Athalie et par les conseils de ses parents de la famille d'Achab, il persista dans la voie impie de Joram, son père. Son oncle maternel Joram, roi d'Israël, l'engagea à prendre part à une nouvelle expédition qu'il allait tenter contre le roi de Syrie, toujours pour reconquérir la ville de Ramoth. Joram et Ochozias se rendirent en personne au siége de cette ville. On parvint à s'emparer de Ramoth ; mais le roi Joram fut grièvement blessé et obligé de se retirer à Esdrelon, pour se faire guérir.

XI. — Le prophète Élisée jugea le moment arrivé pour la révolution prédite par Élie et devenue d'autant plus urgente, que l'alliance intime des deux rois des Hébreux et leur tendance commune à l'idolâtrie phénicienne menaçaient d'anéantir le culte de Jéhovah. Élisée chargea un de ses disciples d'aller sacrer secrètement Jéhu comme roi d'Israël. Le disciple se rendit à Ramoth, où se trouvait alors Jéhu avec les autres capitaines de l'armée de Joram. A peine tous ces officiers, compagnons et amis de Jéhu, furent-ils instruits de la mission du prophète, qu'ils proclamèrent solennellement roi au son des trompettes celui qui venait d'être sacré et le firent reconnaître par toute l'armée. Jéhu marcha aussitôt sur Esdrelon, où Joram se trouvait malade de ses blessures et où Ochozias était allé le visiter. Joram se fit porter

dans son char et sortit de la ville pour aller au-devant de lui, accompagné d'Ochozias. Les deux rois rencontrèrent Jéhu près du champ qui avait appartenu à Naboth. « Tout est en paix? » demanda Joram à son ancien général. — « Qu'est-ce que la paix, répliqua Jéhu, » tant que durent les infidélités de ta mère Jézabel et » ses nombreuses sorcelleries? » Aussitôt Joram tourna bride et s'enfuit en criant : « Trahison, Ochozias! » Mais au même instant une flèche tirée par Jéhu le perça entre les deux épaules et l'étendit roide mort dans son char. Jéhu ordonna à l'un de ses gens de jeter le corps de Joram dans le champ de Naboth, afin de venger son sang innocent, versé par Achab et Jézabel. Ochozias avait pris la fuite; Jéhu le fit poursuivre. Il fut atteint près de Jibléam et blessé mortellement; conduit à Mégiddo, il y expira. Son corps fut transporté à Jérusalem et enseveli dans la citadelle de David.

Jéhu, poursuivant son œuvre d'extermination, entra dans Esdrelon. Levant la tête vers une des fenêtres du palais, il aperçut une femme fardée et parée de ses plus beaux ornements : c'était Jézabel. Il la fit jeter par la fenêtre et fouler aux pieds des chevaux. Quand, peu après, on voulut l'ensevelir, on ne trouva plus que le crâne, les pieds et les mains; le reste avait été dévoré par les chiens, conformément à la prédiction d'Elie. Soixante-dix fils d'Achab restaient à Samarie; ils y furent massacrés par le peuple et leurs têtes envoyées à Esdrelon. Tout ce qui restait de la maison d'Achab, tous les grands de sa cour, ses amis, les prêtres de Baal périrent. On brûla la statue de ce dieu et on démolit son temple, à la place duquel on établit des cloaques. Mais malgré son zèle pour le culte de Jéhovah, Jéhu n'essaya même pas de le rétablir dans toute sa pureté; il laissa subsister le veau d'or de Jéroboam. Les prophètes, satisfaits de leur victoire et du châtiment de

l'impiété de la race royale, promirent à Jéhu la consolidation de sa dynastie : mais ils ne purent préserver le royaume d'Israël des attaques qui le menaçaient du dehors, ni lui conserver cette force que, dans les derniers temps, il avait pu déployer maintes fois, grâce à l'étroite alliance qui avait existé entre les deux cours de Samarie et de Jérusalem.

Des événements non moins sanglants avaient lieu en même temps dans le royaume de Juda. Ochozias, mort à l'âge de vingt-trois ans, ne laissait que des fils mineurs. Athalie, sa mère, se trouva de droit investie du gouvernement comme leur tutrice, et avec le titre de régente. Mais elle conçut le projet de s'assurer du pouvoir à toujours par l'extinction de la maison de David, et de faire triompher définitivement le culte de Baal à Jérusalem. Ne reculant pas devant un crime effroyable pour accomplir ce projet, Athalie fit égorger sous ses yeux tous ses petits-fils, les enfants d'Ochozias. Elle régna six ans après cet acte odieux, et Baal remplaça Jéhovah dans les adorations de la cité de David.

§ 4. — Les royaumes de Juda et d'Israël, depuis le règne d'Athalie jusqu'à la mort d'Ozias.

(886-758)

I. — Cependant une sœur d'Ochozias, Josabeth, mariée au grand prêtre Joïada, avait sauvé l'une des victimes dévouées à la mort par l'ambition d'Athalie, le petit Joas, âgé d'un an seulement. L'enfant resta six ans caché dans le temple, inconnu à tous, à l'exception de Joïada. Mais la septième année, le grand prêtre assembla dans le temple les lévites et les chefs de l'armée; il leur déclara alors qu'il restait encore un fils

d'Ochozias, le leur présenta, leur fit jurer de le reconnaître et de le défendre. A cette nouvelle et au bruit des acclamations du peuple qui saluait Joas, Athalie accourut ; mais elle fut aussitôt saisie par les ordres du pontife et mise à mort; comme Jézabel, son cadavre fut foulé aux pieds des chevaux. En même temps le peuple entrait dans le temple de Baal, renversait ses autels, brisait ses images et mettait à mort Mathan, son grand prêtre, devant l'autel même (879).

Joas gouverna pendant sa minorité sous la tutelle du grand prêtre Joïada, qui trouva en lui un élève docile, donnant les plus belles espérances pour l'affermissement du culte national. Lorsque le roi eut atteint l'âge de puberté, Joïada lui fit épouser deux femmes, dont il eut plusieurs enfants de l'un et de l'autre sexe. Un des premiers soins du jeune prince fut la restauration du temple de Jérusalem, qui avait subi de très-nombreuses dégradations sous les règnes précédents. Joas ordonna que les prêtres employassent à cet effet l'argent provenant des rachats et des dons volontaires, et qu'ils fissent en outre des collectes particulières pour les réparations du Temple.

II. — Pendant ce temps, le royaume d'Israël allait s'affaiblissant sous la domination de Jéhu. La vaillance de ce roi et l'appui qu'il trouva dans l'ordre des prophètes ne purent protéger le pays contre l'invasion des Syriens, qui, sous la conduite du roi Hazaël, occupèrent toutes les provinces situées à l'est du Jourdain et y exercèrent des cruautés dont le souvenir se conserva longtemps. C'est évidemment pour se ménager un appui contre ces redoutables ennemis que Jéhu mendia humblement la faveur de Salmanassar V, roi d'Assyrie. Dans l'inscription cunéiforme du fameux obélisque de Nimroud, actuellement conservé au Musée Britannique,

ce dernier prince dit : « J'ai reçu les tributs de Jéhu, » fils d'Amri [1], de l'argent, de l'or, des plats d'or, des » coupes d'or, des vases de diverses espèces en or, des » sceptres, qui sont la main du roi [2]. » Et l'un des bas-reliefs du même monument montre Jéhu se prosternant la face contre terre devant le monarque assyrien, comme s'il se reconnaissait son vassal [3]. Jéhu mourut dans la vingt-huitième année de son règne (858), laissant le trône à son fils Joachaz.

Hazaël continua ses attaques contre le royaume d'Israël sous le nouveau prince, qui fut loin de montrer pour le culte de Jéhovah le même zèle que son père Jéhu ; on vit même les images d'Astoreth reparaître dans Samarie. L'armée de Joachaz, décimée par des combats continuels, se trouva réduite à dix mille hommes d'infanterie, cinquante cavaliers et dix chars de guerre. Cependant ces faibles restes, encouragés probablement par les prophètes, dont le roi Joachaz sut par son repentir regagner la faveur, parvinrent à tenir en échec les troupes syriennes et à rétablir la tranquillité pour un certain temps. Joachaz mourut dans la dix-septième année de son règne ; son fils Joas lui succéda au trône, et de cette manière les deux royaumes hébreux se trouvèrent, pour la seconde fois, gouvernés en même temps par deux princes du même nom.

III. — Joas, roi de Juda, persévéra dans l'orthodoxie religieuse, la fidélité aux préceptes de la Loi et la docilité aux conseils du sanctuaire, tant que vécut le grand prêtre Joïada, qui, dit-on, parvint à l'âge de cent trente ans. Le respect qu'avait inspiré Joïada fut si grand

1. La célébrité d'Amri, fondateur de Samarie, était telle que les Assyriens croyaient que tous les rois d'Israël, même Jéhu, devaient appartenir à sa descendance.
2. Voy. Oppert, *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie*, p. 108.
3. Layard, *Monuments of Nineveh*, pl. LIII.

qu'on lui décerna la sépulture royale. Mais après la mort du vénérable pontife, les partisans du culte phénicien osèrent reparaître de nouveau, et Joas eut la faiblesse de leur accorder une coupable tolérance. Ce fut en vain que les prophètes élevèrent la voix contre ce scandale ; le grand prêtre Zacharie, fils de Joïada, ayant osé un jour, dans le parvis du Temple, reprocher au peuple sa nouvelle défection et le menacer du châtiment du ciel, fut lapidé par les ordres du roi ingrat, et s'écria en expirant : « Dieu te voit et me fera justice.

Le châtiment de Joas ne se fit pas en effet attendre longtemps. Dès l'année suivante, Hazaël ayant pénétré avec son armée jusqu'à Gath, dont il fit la conquête, menaça d'assiéger Jérusalem, et le faible Joas ne put éloigner les ennemis qu'en payant au roi de Syrie un honteux tribut pour lequel il employa les trésors du Temple. Cet événement fit éclater une conspiration, tramée peut-être par les prêtres qui voulurent venger la mort de Zacharie. Joas fut assassiné par deux de ses serviteurs après un règne peu glorieux, qui avait duré quarante ans (839). On lui refusa la sépulture royale.

Amasias (*Amasiah*), fils de Joas, régna ensuite pendant vingt-neuf ans. Il se rendit sans doute agréable aux prêtres et aux prophètes en agissant contre les partisans du culte phénicien, car on ne lui reproche pas autre chose que d'avoir laissé subsister les sanctuaires irréguliers des *hauts lieux*. Après s'être affermi sur le trône, il fit punir de mort les meurtriers de son père ; mais on vante le pardon que, conformément à la loi mosaïque, il accorda aux enfants des coupables. Une expédition qu'il entreprit contre les Iduméens fut couronnée d'un succès éclatant : après les avoir vaincus dans une bataille, il s'empara de Séla, leur capitale, plus tard appelée par les Grecs Pétra.

IV. — Vers la même époque Joas, roi d'Israël, remportait également des avantages signalés sur les Syriens. Hazaël était mort dans un âge très-avancé, et son fils Ben-hidri, le troisième du nom dont il soit question dans la Bible, lui avait succédé. Joas, encouragé par les dernières paroles du prophète Élisée mourant, attaqua Ben-hidri, le défit et reprit sur lui toutes les villes que Hazaël avait enlevées à Joachaz. Mais au milieu de ses succès, les incursions de quelques bandes moabites l'arrêtèrent en lui donnant des inquiétudes, puis une *guerre* s'alluma bientôt entre lui et Amasias, roi de Juda. Les troupes de ce dernier furent totalement défaites et mises en fuite, et Amasias tomba vivant entre les mains de ses ennemis, Joas marcha ensuite sur Jérusalem et y entra par la brèche; il se fit livrer les trésors qui restaient dans le Temple et dans le palais du roi, et s'en retourna à Samarie, emmenant de nombreux otages, probablement en échange de la personne d'Amasias, qui fut remis en liberté. L'Écriture présente le malheur d'Amasias comme un juste châtiment de son infidélité envers Jéhovah ; car elle l'accuse d'avoir adoré les divinités des Iduméens, après la victoire qu'il remporta sur ce peuple, et d'avoir proféré des menaces contre un prophète qui osait l'en réprimander.

Joas d'Israël mourut dans la seizième année de son règne (827), laissant pour successeur son fils Jéroboam II. Quelques années après (810), Amasias succomba victime, comme son père, d'une conspiration. Il fut assassiné à Lachis, où il s'était réfugié : son corps, ramené à Jérusalem, fut déposé dans le sépulcre des rois.

V. — Ozias (*Ouziah*), autrement dit Azarias (*Azariah*), son fils et son successeur, dont l'avénement fut salué avec joie par tout le peuple et calma les discordes des

partis, promettait à Juda des jours de bonheur et de puissance. Le jeune roi manifestait beaucoup d'attachement pour le culte de Jéhovah, et il paraît qu'un prophète du nom de Zacharie exerçait sur lui la plus heureuse influence. Dès les premiers temps de son règne, il acheva la soumission des Iduméens, en reprenant et fortifiant la ville d'Elath, sur le golfe Élanitique. Il fit aussi des conquêtes sur les Philistins, reconquit Gath et s'empara même d'Azoth, qu'il fortifia. Il battit enfin les Ammonites, auxquels il fit payer tribut, et les Arabes de Gurbaal. Malgré son caractère belliqueux, Ozias ne favorisa pas moins les arts de la paix; tandis qu'il relevait et augmentait les défenses de toutes les villes de son royaume, il encourageait activement les progrès de l'agriculture et il avait à son service un grand nombre de laboureurs et de vignerons. Ses troupeaux couvraient les plaines; dans les déserts propres au pâturage, il fit creuser un grand nombre de citernes et élever des forts pour protéger les bergers. Son règne, qui dura près de cinquante-deux ans, fut un des plus glorieux dans l'histoire des Hébreux.

Mais vers la fin de sa vie, Ozias, enorgueilli de ses succès militaires et de sa prospérité, tenta la même usurpation que Saül. Il voulut, au mépris de la Loi et malgré les représentations des prêtres, s'arroger les fonctions sacerdotales. La lèpre le frappa subitement au moment où il offrait lui-même de l'encens sur l'autel des parfums. Il fallut le séquestrer, tout roi qu'il était, conformément aux ordonnances mosaïques, et ce prince fut condamné à finir ses jours dans le plus complet isolement. Son fils Joathan prit la régence.

VI. — Quant à ce qui est du royaume d'Israël, il était redevenu très-puissant sous le règne de Jéroboam II, qui, poursuivant les succès obtenus par son

père sur les Syriens, attaqua ceux-ci sur leur propre territoire et fit des conquêtes dans les environs de Damas et de Hamath. Il paraît même, par un passage du livre des Rois, que les Israélites occupèrent ces deux villes pendant quelque temps. Tout le pays à l'est du Jourdain, depuis Hamath jusqu'à la mer Morte, se trouva de nouveau sous la domination du prince régnant à Samarie. Le prophète Jonas, fils d'Amitthaï, de la tribu de Zabulon, avait encouragé le roi Jéroboam à la guerre et lui avait prédit le succès le plus complet.

La fortune rapide du royaume d'Israël y introduisit la richesse et le luxe, et on y vit bientôt tous les débordements d'une société corrompue. Le prophète Amos, simple berger de Thécoa, dans le pays de Juda, se rendit alors à Béthel, et dans un langage plein d'énergie, de hardiesse et d'un zèle ardent pour le vrai et le juste, il reprocha à Israël le culte des images de Béthel et de Dan, la mollesse et le luxe effréné des riches, l'injustice et l'oppression qu'ils faisaient subir aux pauvres; il menaça Jéroboam et les puissants de Samarie de la colère du ciel, et, au milieu de leur insouciante sécurité, il leur fit voir de loin l'exil et la mort; car déjà le pouvoir assyrien était menaçant, et à la nouvelle de ses progrès rapides, toute l'Asie occidentale était saisie de terreur. Amasias, grand prêtre de Béthel, demanda à Jéroboam la mort d'Amos, mais le prince se borna à l'expulser de son territoire.

VII. — C'est à dater de ce moment surtout que l'on voit le prophétisme prendre de grands développements. S'élevant contre l'idolâtrie ou même contre le trop grand attachement aux formes purement extérieures du culte de Jéhovah, contre la corruption des mœurs, contre les fautes ou la tyrannie des rois, les prophètes sont

à la fois des prédicateurs et des orateurs politiques; en même temps, inspirés par l'esprit de Dieu qui déchire devant leurs yeux le voile de l'avenir, ils commencent à prédire les splendeurs futures de la nouvelle Jérusalem et à annoncer dans les termes les plus précis la venue du Sauveur promis à Israël et aux nations.

A côté d'Amos nous voyons florir le prophète Joël, fils de Péthuel, dont les prédictions nous ont été conservées. Enfin, c'est en même temps que commence à prophétiser Isaïe, dont les écrits furent déposés dans le temple de Jérusalem et préservés avec un soin religieux. C'est surtout au Messie annoncé et attendu que se rapportent les paroles de ce grand prophète. « Le » juste de Sion, dit-il, sera comme une lumière écla» tante, et son sauveur brillera comme un flambeau » allumé. Ceux qui n'avaient pas entendu parler de lui » le verront, ceux à qui il est inconnu le contemple» ront. C'est le témoin donné à tous les peuples; c'est » le chef et le précepteur des gentils. Les gentils ver» ront ce juste; tous les rois de la terre connaîtront cet » homme tant célébré dans les prophéties de Sion. » C'est lui que j'ai choisi, dit le Seigneur, et il ensei» gnera la justice aux gentils... Le temps viendra où » j'assemblerai les peuples de toutes les langues. Ils » viendront et ils verront ma gloire. Je choisirai des » hommes que je marquerai de mon sceau : je les en» verrai aux nations, aux îles les plus reculées, à ceux » qui n'ont point entendu parler de moi et qui n'ont » point connu ma gloire. »

VIII. — Jéroboam II mourut l'an quarante et un de son règne (784), et les dates du livre des Rois nous laissent deviner que son fils Zacharie ne monta sur le trône que onze ou douze ans après (773). Il est probable qu'à la mort de Jéroboam le royaume d'Israël se trouva dé-

chiré par les factions, soit que Zacharie fût encore trop jeune pour régner, soit qu'il fût trop faible pour lutter contre les séditieux qui lui disputaient le trône ou qui voulaient anéantir la royauté. Les discours du prophète Osée (*Hoséah*), qui en partie appartiennent à cette époque, confirment ces suppositions. Le prophète s'exprime en effet ainsi : « Leur cœur s'est partagé, maintenant » ils en portent la peine. Dieu brisera leurs autels; il » détruira leurs statues. Car ils disaient alors : Nous » n'avons pas de roi; puisque nous ne craignons pas » *Jéhovah*, que nous ferait un roi? Ils proféraient de » vaines paroles, prêtaient de faux serments et contrac- » taient des alliances; mais le jugement poussera » comme la ciguë dans les sillons des champs. »

Zacharie parvint enfin à s'asseoir sur le trône de son père l'an trente-huit du règne d'Ozias en Juda; mais il n'y resta que six mois. Un rebelle nommé Sallum, fils de Jabès, l'assassina en présence du peuple, probablement dans une émeute, et s'empara du trône. Ainsi s'éteignit à son tour la dynastie de Jéhu, car aucune de celles qui s'élevaient successivement dans Israël ne pouvait durer au delà de quelques générations. Sallum se maintint un mois seulement. Manahem, fils de Gadi, qui commandait l'armée et se trouvait alors à Thirsa, marcha contre Sallum, et s'étant emparé de Samarie, tua l'assassin du roi, s'empara du trône et sut s'y maintenir pendant dix ans. Une ville, nommée Thipsach, située selon toute apparence dans les environs de Thirsa, et qui n'avait pas voulu reconnaître la royauté de Manahem, fut prise de force et châtiée par le nouveau roi avec la plus implacable cruauté.

IX. — Phul, roi de Chaldée et d'Assyrie, envahit alors la Syrie et menaça le royaume d'Israël. Manahem, ne pouvant combattre contre un ennemi aussi puissant,

extorqua au pays mille talents ou trois millions de sicles d'argent pour les donner à Phul, et racheta ainsi son armée au prix de cinquante sicles par tête, ce qui prouve qu'elle montait à 60,000 hommes. En échange de cette humiliation, qui rappelait celle de Jéhu devant Salmanassar, Phul consentit à retirer ses troupes et à prêter à Manahem main-forte contre ses ennemis de l'intérieur, qui lui contestaient la couronne usurpée par lui.

Mais une telle conduite ne pouvait qu'augmenter la haine contre Manahem et sa famille. Son fils Phacéias (*Pékahiah*) lui succéda dans la cinquantième année du règne d'Ozias en Israël (761). Mais deux ans après, un des officiers de ce prince, Phacée (*Pékah*), fils de Rémalia, forma, avec cinquante hommes de Galaad, une conspiration contre Phacéias, qui fut assassiné dans son palais de Samarie (759). Après ce forfait, Phocée s'empara du trône. Le prophète Osée déroule devant nos yeux le sombre tableau de ce temps d'anarchie et de crimes. « Jéhovah, dit-il, plaide avec les habitants du » pays, car il n'y a dans le pays ni vérité, ni charité, » ni connaissance de Dieu. Faux serment, mensonge, » meurtre, vol, adultère, tous ces crimes se répandent, » et le sang vient se joindre au sang. C'est pourquoi le » pays sera en deuil, et tous ses habitants seront anéan- » tis, avec les animaux des champs et les oiseaux du » ciel, et jusqu'aux poissons de la mer, ils périront » tous... Ils sont tous échauffés comme un four, et ils » dévorent leurs juges : tous leurs rois tombent, nul » d'entre eux ne m'invoque... Ils se sont donné des » rois sans moi; ils ont élevé des princes sans que je le » susse; de leur argent et de leur or, ils se sont fait des » idoles, afin qu'ils soient exterminés. »

A la fin de la première année de Phacée (758), Ozias, roi de Juda, mourut dans la maladrerie de Jérusalem,

où il était relégué, à l'âge de soixante-huit ans et après un règne de cinquante-deux ans. Son fils, le régent Joathan, lui succéda dans le titre royal.

§ 5. — Intervention des Assyriens en Palestine. — Déclin du royaume d'Israël et chute de Samarie.

(758-721)

I. — Joathan, qui, à l'âge de vingt-cinq ans, succéda à *son* père sur le trône de Juda, se distingua par son énergie et sa piété, et son règne fut un des plus heureux de la monarchie. La Bible lui reproche cependant d'avoir laissé subsister les *hauts lieux* et permis que le peuple y offrît des sacrifices. Aux fortifications élevées par son père il en ajouta d'autres pour prévenir les dangers qui menaçaient le pays. Il restaura le Temple et éleva d'importantes constructions à Jérusalem. Il combattit avec succès les Ammonites et les força de payer pendant trois ans un tribut considérable.

Durant ce temps, les désordres et les compétitions au trône continuaient avec autant de violence que jamais dans le royaume d'Israël. Le livre des Rois attribue au règne de Phacée huit ans de moins que l'intervalle qui s'étend entre son avénement au trône et sa mort. Mais ce fait étrange nous est expliqué par deux inscriptions assyriennes[1], dont les conséquences historiques ont été reconnues pour la première fois par M. Oppert. Il en résulte, en effet, que la domination de Phacée fut interrompue pendant sept ans, que vers l'an 742 il fut renversé du trône par un second Manahem, probable-

1. Layard, *Inscriptions in cuneiform character*, pl. L. — *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, t. II, pl. LXVII.

ment fils de Phacéias. Ce prince s'était élevé avec l'appui de Téglathphalasar II., roi d'Assyrie, auquel il payait tribut comme vassal. En 733, une nouvelle révolution lui fit perdre le pouvoir et restaura son compétiteur Phacée.

Celui-ci, ouvertement hostile aux Assyriens, dont il venait de renverser l'ami, avait fait alliance avec Rasin, roi de Damas. Les deux princes, au temps du premier règne de Phacée, avaient formé le projet de renverser du trône la dynastie de David, et d'installer comme roi à Jérusalem un certain Ben-Tabeël, leur créature, probablement afin de pouvoir opposer aux Assyriens une force plus compacte; mais les sages mesures de Joathan ne leur avaient pas permis de mettre ce projet à exécution. Malheureusement Joathan était mort après seize ans de règne, à peine âgé de quarante-deux ans (742).

II. — Son fils et successeur Achaz, jeune homme de vingt et quelques années, ne possédait aucune des qualités paternelles. Il encouragea par son propre exemple l'idolâtrie phénicienne; il fit élever des statues de Baal, et alla jusqu'à prendre part à l'abominable culte de Moloch, en faisant passer par le feu un de ses enfants dans la vallée de Hinnom. Faible et craintif, il ne put tenir en respect ses dangereux voisins; dès les premiers temps de son règne, Phacée et Rasin envahirent le pays de Juda, et Jérusalem fut menacée d'un siége. Achaz résolut de se jeter dans les bras du roi d'Assyrie et d'acheter son secours par un honteux tribut. Le prophète Isaïe essaya en vain de l'en détourner par ses conseils et par ses menaces.

Le danger s'éloigna de Jérusalem même, mais Phacée et Rasin firent subir de sérieux échecs aux troupes d'Achaz. Réalisant alors son projet antipatriotique, le roi de Juda appela à son secours Teglathpha-

lasar, dont il acheta la protection avec les trésors du Temple et ceux du palais. Le monarque assyrien, dont la politique avait une revanche à prendre, ne se fit pas attendre longtemps. Il envahit le royaume de Damas, s'empara de la capitale, tua Rasin et réunit à son vaste empire les États qu'il avait gouvernés. Une grande partie des habitants du royaume de Damas fut transportée en Arménie, sur les bords du fleuve Cyrus. De la Syrie, Teglathphalasar pénétra dans le pays d'Israël, et occupa toute la Pérée et la Galilée, dont il fit transporter en Assyrie les principaux habitants (732). Ce fut le commencement de la captivité des Dix Tribus, et le royaume d'Israël se borna dès lors au petit pays de Samarie. Le roi Phacée dut courber la tête sous le joug et fut assassiné quelques années après (730), victime d'une conspiration à la tête de laquelle était Osée (*Hoséa*), fils d'Ela, qui voulait se placer sur le trône.

Achaz alla trouver le roi d'Assyrie à Damas pour lui rendre un hommage de vassal. A cette occasion, ayant vu le grand autel de Damas, il en envoya le dessin au prêtre Urie à Jérusalem, en lui ordonnant d'en faire élever un pareil dans le parvis du Temple. Le nouvel autel, chargé de symboles idolâtriques, remplaça celui que Salomon avait construit. Non content de cette profanation, Achaz, de retour à Jérusalem, éleva partout des autels aux divinités syriennes, et finit par fermer le sanctuaire du vrai Dieu. Achaz n'eut pas, du reste, à se louer de l'alliance assyrienne qu'il avait si chèrement achetée, et bientôt il put reconnaître combien étaient lourds les liens de vasselage auxquels il s'était soumis. En même temps, les Iduméens firent des incursions sur le territoire de Juda et s'y livrèrent au pillage. Les Philistins, profitant de la faiblesse d'Achaz, lui prirent plusieurs villes importantes. Achaz mourut dans la seizième année de son règne (727); quoique jeune

encore, il ne fut nullement regretté, et on lui refusa même les honneurs de la sépulture royale. Il laissa dans son fils Ezéchias un successeur qui donnait au royaume les plus belles espérances. Dès sa plus tendre jeunesse, le prophète Isaïe avait annoncé en lui le sauveur de Juda, qui devait renouveler l'éclat de la maison de David.

III. — Ezéchias formait en effet, sous tous les rapports, le plus complet contraste avec son père. Il manifesta un zèle ardent pour la religion; dès son avénement au trône il fit rouvrir le Temple, qui avait été fermé par Achaz. Partout les statues des divinités phéniciennes furent brisées, et il fit même supprimer les *hauts lieux*, dont le culte, bien que consacré à Jéhovah, formait une concurrence illégale au sanctuaire central et était contraire aux prescriptions de la loi mosaïque. Voulant détruire tout ce qui pouvait donner lieu à l'idolâtrie, Ezéchias fit briser le serpent d'airain que Moïse avait jadis fait ériger dans le désert, et qui était devenu pour le peuple l'objet d'un culte superstitieux.

La première Pâque célébrée après l'avénement d'Ezéchias le fut avec une extraordinaire solennité; le roi envoya des messagers à Samarie et dans tout ce qui restait du royaume de Juda pour y inviter les hommes demeurés fidèles à la loi du Seigneur. Il en vint un certain nombre à Jérusalem, mais la majorité de la population insulta et maltraita les envoyés d'Ezéchias. Complétant ses réformes, le pieux roi réorganisa le corps des prêtres et des lévites sous les auspices du grand prêtre Azarias.

IV. — Pendant ce temps le royaume de Samarie voyait approcher sa dernière heure. « Il y avait longtemps, dit l'Écriture, que ceux d'Israël péchaient con-

tre le Dieu qui les avait tirés d'Égypte, et qu'ils rendaient un culte à des divinités étrangères. Ils suivaient les coutumes criminelles des peuples que Dieu avait exterminés à cause de leurs abominations. Ils avaient planté des bois profanes sur toutes les hauteurs, et élevé des statues sous les arbres touffus ; ils y brûlaient de l'encens sur les autels, ils adoraient les astres du ciel, ils servaient Baal, ils faisaient passer par les flammes leurs fils et leurs filles, et pratiquaient les divinations, les enchantements; en un mot ils commettaient toutes sortes d'abominations devant le Seigneur. » C'est en vain que les prophètes avaient multiplié les avertissements; Israël était demeuré sourd à toutes les menaces, et l'invasion même du roi d'Assyrie, traînant une partie de la population en captivité, n'avait pas amené le reste à résipiscence. Aussi le jour des châtiments divins était-il arrivé.

Osée, l'assassin de Phacée, était monté sur le trône trois ans avant l'avénement d'Ezéchias (730); il était vassal du roi d'Assyrie et payait un tribut à Salmanassar VII, successeur de Teglathphalasar. Nous savons par les discours des prophètes de cette époque que, dans le royaume d'Israël comme dans celui de Juda, il y avait alors beaucoup de partisans d'une alliance avec l'Égypte, qui se trouvait gouvernée par le belliqueux conquérant éthiopien Schabak, le Sua de la Bible, qui seule était capable d'opposer une digue aux envahissements de l'Assyrie et qui était intéressée elle-même à éloigner de ses frontières une puissance dont la soif de domination extérieure ne paraissait pas devoir se borner à l'Asie. Les prophètes se méfiaient d'une telle alliance et la désapprouvaient avec énergie. Le roi Osée crut cependant y trouver son salut. Il signa un traité avec Schabak, et aussitôt refusa le tribut au roi d'Assyrie. Salmanassar, à cette nouvelle, fondit comme la foudre

sur le pays d'Israël, saisit Osée et le jeta en prison, occupa toute la contrée, et vint mettre le siége devant Samarie, la capitale, où s'était retranchée la turbulente et guerrière aristocratie éphraïmite (723). Samarie opposa aux attaques de l'ennemi une résistance opiniâtre, et bientôt le siége, se relâchant du côté des Assyriens, tourna en blocus. De graves événements étaient en effet survenus à Ninive; Salmanassar était mort et Saryukin avait usurpé le pouvoir. Enfin, dans la troisième année du siége, le nouveau roi vint en personne devant Samarie; il reprit les opérations avec vigueur et le dernier boulevard de l'indépendance d'Israël fut emporté (721). Selon le principe constamment suivi par les conquérants assyriens de cette époque, tous les principaux habitants qui pouvaient donner quelque sujet de crainte, notamment les riches et les guerriers, furent forcés d'émigrer, et le pays conquis fut repeuplé successivement, sous Saryukin et ses successeurs, par différentes peuplades de la vaste monarchie assyrienne, tirées principalement de la Chaldée.

Au moment où le royaume d'Israël tombait ainsi victime de ses luttes intestines, de ses fréquentes révolutions militaires et d'une politique faussement dirigée, le pays de Juda se ranimait d'une vie nouvelle sous le roi Ézéchias. Là, malgré les écarts de plusieurs rois et d'une partie du peuple, le sanctuaire central et la dynastie de David avaient toujours empêché les débordements de l'irréligion et des passions politiques, qui furent si funestes à Israël. Les prophètes étaient mieux écoutés; les prêtres exerçaient une grande influence, et l'État et la dynastie leur avaient dû le salut aux funestes jours d'Athalie. Israël n'avait eu que quelques jours d'éclat et de bonheur sous le roi Jéroboam II, tandis que Juda avait joui de nombreuses années de gloire et de prospérité sous les règnes heureux d'Asa, de

Josaphat et d'Ozias. En outre, la position géographique de Juda était des plus avantageuses, et Jérusalem surtout offrait de grands moyens de défense[1]. Saryukin n'essaya pas de soumettre le royaume de Juda; Samarie prise, il se dirigea au plus vite vers le pays des Philistins pour y rencontrer Schabak, roi d'Égypte, qui, après n'avoir pas su venir à temps au secours d'Israël, entrait à ce moment en Palestine. Après l'avoir vaincu à Raphia et avoir contraint à l'obéissance les cités des Philistins, le conquérant assyrien, retournant sur ses pas, pénétra en Phénicie, où il s'empara de toutes les villes à l'exception de Tyr. Mais au milieu de ces conquêtes, il laissa tranquilles Ézéchias et le royaume de Juda.

§ 6. — Le royaume de Juda, de la prise de Samarie à la bataille de Mageddo.

(721-610)

I. — Les livres historiques de la Bible ne nous disent rien sur ce qui se passait dans le pays de Juda pendant les vingt ans de paix profonde qui succédèrent pour Ézéchias à la terreur que dut tout d'abord lui causer la conquête de Samarie par Saryukin, et l'établissement des garnisons assyriennes jusque sur la frontière de ses États. Mais les écrits du prophète Isaïe nous présentent un tableau très-animé de l'état moral et politique du peuple de Juda à cette époque de son histoire. Heureuse par son roi et se reposant avec assurance sur le courage de ses guerriers, la Judée était troublée par les menées d'un parti qui, au lieu de chercher le salut dans la piété et dans la confiance à

1. Voy. Bernhardi, *Commentatio de causis quibus effectum sit ut regnum Judæ diutius permaneret quam regnum Israël*. Louvain, 1832.

Jéhovah, ne respirait que la guerre et comptait sur les chevaux et les chariots de l'Égypte, que le prophète présente comme inutiles et même dangereux pour Juda. Ce parti, qui comptait dans son sein des personnages importants, même des prêtres et des prophètes, méconnut le vrai sens des préceptes religieux et s'attacha tout au plus à quelques observances extérieures ; il s'abandonna au débordement de ses passions, viola le droit et opprima le peuple. Le pays, disait Isaïe, ne devait être vraiment heureux que lorsque Dieu aurait puni les impies d'un châtiment exemplaire.

II. — Malgré l'influence dont Isaïe jouissait auprès du roi Ézéchias, le parti de la guerre à tout prix et de l'alliance égyptienne prévalut à la cour de Jérusalem, lorsqu'on vit Saryukin mourir, en 704, laissant Babylone arrachée à la domination par une révolte des plus menaçantes. Toutes les nations de la Palestine crurent trouver dans ce changement de règne une occasion favorable pour secouer le joug assyrien. Une coalition générale de leurs princes s'organisa sous les auspices et avec le concours de l'Ethiopien Schabatok (le Séthos d'Hérodote), qui régnait alors sur l'Égypte. Les petits souverains des cités de la Phénicie, ceux des villes des Philistins, les rois d'Ammon, de Moab et d'Édom, refusèrent en même temps le tribut et s'allièrent avec Ézéchias, qui ouvrit les hostilités en prenant Migron, ville de la tribu de Benjamin, sur la frontière de l'ancien royaume d'Israël, que Saryukin avait détachée du territoire de Juda et où il avait installé une de ses créatures avec un titre royal.

Mais le nouveau roi qui venait de monter sur le trône d'Assyrie était le terrible Sennachérib. Il laissa passer plus de trois ans sans venir châtier l'audace des princes

de la Palestine, occupé qu'il était à terrasser l'insurrection du Chaldéen Mérodachbaladan et à ramener Babylone à l'obéissance, puis à réprimer toutes les velléités de révolte qui s'étaient manifestées dans les âpres provinces situées au nord et à l'est de l'Assyrie. Mais une fois qu'il se fut ainsi bien assuré contre toute chance de soulèvements qui, éclatant derrière lui, pourraient le rappeler en arrière quand il se trouverait engagé sur le territoire de la Palestine, il se mit en marche contre cette contrée à la tête de toutes les forces de son empire. Ce fut sur la Phénicie qu'il se jeta d'abord ; il battit Élouli, roi de Tyr, qui avait alors l'hégémonie sur les autres cités phéniciennes ; toutes se soumirent, et les rois d'Ammon, de Moab et d'Édom, épouvantés, se hâtèrent — pour nous servir ici de l'expression des orientaux modernes qui s'y applique mieux qu'aucune autre — de demander l'*aman* sans même avoir combattu. Sennachérib, longeant la mer, se rendit alors chez les Philistins qu'il écrasa, défit sur leur territoire une armée égyptienne qui venait les secourir, enfin se rendit à Migron, où il rétablit le prince sa créature, détrôné par Ézéchias.

III. — Celui-ci restait seul après la défaite de tous ses alliés. C'est à ce moment seulement que la Bible commence le récit, car elle se tait sur les événements qui amenèrent l'invasion de Sennachérib dans le royaume de Juda, et c'est d'après les inscriptions mêmes du monarque assyrien que nous avons dû les raconter [1].

Sennachérib, suivant le livre des Rois, complétement d'accord ici avec les monuments de l'épigraphie assyrienne, envahit le territoire de Juda, s'empara suc-

1. Voy. Oppert, *Les Inscriptions des Sargonides*, p. 44 et suiv.

cessivement de toutes ses forteresses, réduisit une portion considérable de sa population en captivité, enfin vint camper en personne devant Jérusalem. Ézéchias, pour sauver sa capitale et le Temple des profanations dont les menaçait l'armée de Sennachérib, s'humilia devant le roi d'Assyrie, qui lui imposa un tribut de 30 talents d'or et de 300 talents d'argent. Pour le payer, Ézéchias employa jusqu'au revêtement d'or des portes du Temple, voulant probablement faire croire aux Assyriens que ses caisses ne suffisaient pas à payer une somme aussi considérable et qu'il faisait tout ce qu'il pouvait, car moins d'un an après nous le verrons faire parade de ses trésors devant les ambassadeurs de Babylone. Sennachérib partit, après avoir touché ce tribut, pour aller faire en personne le siége de la place très-forte de Lachis, dans la plaine de Juda, qui bientôt fut contrainte à se rendre. En même temps ses avant-postes furent portés jusque devant Péluse, à la frontière d'Égypte, car il comptait envahir ce pays après avoir achevé la soumission de la Judée.

Mais à son camp devant Lachis, l'idée vint à Sennachérib qu'il serait imprudent, au moment de porter ses armes en Égypte, de laisser derrière lui une ville de l'importance de Jérusalem sans y mettre garnison. Il envoya donc un corps de troupes considérable pour réduire la capitale de Juda. Ézéchias, décidé à résister par le conseil même d'Isaïe qui avait repris sur lui tout son légitime ascendant, ne négligea rien pour mettre Jérusalem en état de défense. Il fit obstruer les sources qui pouvaient fournir de l'eau aux assiégeants, réparer les murs partout où il y avait des brèches, démolir les maisons qui pouvaient gêner la défense et détourner en ville l'eau de la fontaine de Siloé.

Bientôt on vit se présenter au pied des remparts le général en chef de l'armée assyrienne (*tartan*), le grand

échanson du roi (*rab saké*) et le chef de ses eunuques (*rab saris*) [1], qui apportaient la sommation de Sennachérib. Ézéchias envoya trois de ses officiers pour conférer avec eux. Le grand échanson assyrien prit la parole et, dans un langage hautain, il taxa de fanfaronnade les plans de défense et la bravoure dont se vantait le roi de Juda, et appela l'Égypte, d'où Ézéchias attendait son salut, un faible roseau qui ne fait que blesser la main de celui qui s'y appuie. « En vain, ajouta-t-il, » vous compteriez sur le secours de Jéhovah, qu'Ézé» chias a offensé en détruisant partout ses hauts-lieux et » ses autels, et en ne laissant subsister qu'un seul autel » à Jérusalem. Vous êtes déjà si faibles que, si je vous » fournissais deux mille chevaux, vous n'auriez pas » assez de cavaliers pour les monter. C'est Jéhovah lui» même qui a envoyé le roi d'Assyrie pour dévaster ce » pays. » Les délégués d'Ézéchias lui demandèrent de parler en syriaque, pour ne pas être entendu du peuple qui était sur le rempart; mais l'Assyrien répondit que c'était justement à ce peuple mourant de faim et de soif que s'adressaient ses paroles; alors, élevant la voix, il parla aux soldats d'Ézéchias en langue hébraïque, disant que leur roi les trompait et qu'il ne pourrait pas les sauver; que le roi d'Assyrie, au contraire, leur offrait le bonheur et la tranquillité, et les conduirait dans un pays plus fertile que le leur; que d'ailleurs Jéhovah ne les sauverait pas plus que les autres dieux n'avaient sauvé leur pays. Ce discours fut écouté dans un profond silence; Ézéchias avait défendu que l'on fît aucune réponse.

Ézéchias et le peuple allèrent au Temple en habits de deuil se prosterner devant Jéhovah et implorer sa

1. La plupart des histoires en font trois personnages qu'elles appellent Tartan, Rabsacès et Rabsaris, prenant leurs titres pour leurs noms propres.

miséricorde. Isaïe les encourageait et leur promettait au nom de Dieu une prochaine délivrance. Cependant Sennachérib avait pris Lachis et, se rapprochant de Jérusalem, était venu camper à Libnah. Il y apprit l'approche du prince royal d'Éthiopie et d'Égypte, Tahraka, chargé du commandement de l'armée par le roi Schabatok, lequel, à la tête de troupes nombreuses recrutées principalement dans les pays du Haut-Nil, s'avançait dans le Delta et se préparait à entrer en Palestine pour y combattre les Assyriens. La position de Sennachérib pouvait devenir très-périlleuse si Tahraka l'attaquait avant qu'il fût venu à bout du royaume de Juda. Dans cette situation des choses, il résolut de brusquer l'assaut de Jérusalem et envoya à Ezéchias une nouvelle sommation, plus impérative encore que la première, qui lui laissait à peine quelques jours pour la réflexion. Le roi lut la lettre, se rendit au Temple et adressa au Seigneur une fervente prière, lui demandant de venger l'outrage fait à son nom. Alors Isaïe, saisi par l'inspiration divine, annonça au roi et au peuple que Jéhovah avait exaucé sa prière, que bientôt Sion et Jérusalem regarderaient avec mépris l'orgueil humilié de Sennachérib, et que celui-ci n'essaierait même pas d'assiéger la ville de Jérusalem. En effet, dans la nuit suivante, « l'ange de la colère de Dieu descendit sur le camp des Assyriens; » 185,000 hommes furent atteints de la peste, qui éclata subitement au milieu de l'armée. Avec ses troupes ainsi ravagées par la contagion, Sennachérib ne pouvait plus songer ni à prendre Jérusalem, ni à tenir tête à l'armée nombreuse et fraîche qu'amenait Tahraka; il se hâta de donner l'ordre de la retraite, et du reste de son règne il ne reparut plus en Palestine. Ézéchias rentra en possession de son territoire dévasté, et même une notable portion des villes de la tribu d'Ephraïm, qui avaient appartenu

au royaume d'Israël, se donnèrent à lui, en secouant le joug assyrien. Quant aux Égyptiens, contents de n'être plus menacés, ils ne paraissent pas avoir poursuivi Sennachérib dans sa retraite, et ils le laissèrent en possession du pays des Philistins jusqu'à Gaza.

Lorsque Hérodote visita l'Égypte, les prêtres de cette contrée lui racontèrent l'événement miraculeux qui l'avait sauvée de l'invasion assyrienne en même temps que le royaume de Juda; seulement, comme de juste, ils attribuaient le prodige à la puissance de leurs dieux[1].

IV. — Juda était délivré des Assyriens, mais l'armée de Sennachérib, en se retirant, avait laissé la peste derrière elle comme dernier fléau. Ézéchias en fut atteint, et bientôt on désespéra de sa vie. Le pieux roi implora le Seigneur avec larmes, en demandant de vivre encore assez pour avoir un héritier qui assurât l'avenir de la couronne de David. Dieu écouta cette prière, et ce fut Isaïe qui reçut la mission d'aller annoncer au roi qu'il guérirait bientôt, malgré toutes les prévisions de la médecine.

L'échec de Sennachérib avait répandu dans toute l'Asie la renommée du royaume de Juda, qui seul avait échappé au conquérant redoutable devant lequel tout tremblait. Aussi vit-on bientôt arriver à Jérusalem des ambassadeurs de Mérodachbaladan, qui s'était soulevé à Babylone contre le joug assyrien et s'attendait à une prochaine attaque de Sennachérib. Ils venaient sous le prétexte de féliciter Ézéchias sur le rétablissement de sa santé, mais en réalité pour lui proposer une alliance contre l'ennemi commun. Ézéchias, flatté de

1. Herodot., II, 141.

cette démarche, mit une imprudente vanité à étaler sous les yeux des envoyés du prince babylonien ses trésors, ses magasins et ses arsenaux. Isaïe, qui demeurait toujours le conseiller du roi, craignit les dangers que pourrait attirer de nouveau sur le pays une alliance avec les insurgés de Babylone, et, éclairé par une vue prophétique, il dit à Ézéchias : « Des jours viendront où » l'on emportera à Babylone tout ce qui est dans ta » maison et ce que tes pères ont amassé jusqu'à ce jour; » rien n'y restera, dit Jéhovah, et tes propres descen- » dants seront des courtisans dans le palais du roi de » Babylone. » La prompte défaite de Mérodachbaladan, quelques mois seulement après, ne permit pas, du reste, à Ézéchias de suivre la velléité qu'il paraît avoir eue d'écouter ses propositions.

V. — Ézéchias passa le reste de sa vie dans une paix profonde, s'occupant à réparer les plaies sans nombre que l'invasion de Sennachérib avait laissées dans le pays. Il ramassa, en prévision de l'avenir, de grands trésors, de nombreux troupeaux, établit des magasins et des arsenaux, et fit relever les fortifications des villes. Trois ans après l'invasion des Assyriens, sa femme lui donna un fils, du nom de Manassé, qui paraît avoir été associé au trône dès sa naissance, car le Livre des Rois compte son règne à partir de cette date (697).

Sous le règne d'Ézéchias la littérature hébraïque, en décadence depuis l'époque de Salomon, prit un nouvel essor; ce fut l'âge d'or de la poésie prophétique. A côté d'Isaïe florissait, à la cour du roi, le prophète Michée (*Micha*), de Moreseth, près de Gath. Ce fut très-probablement aussi vers la fin du règne d'Ézéchias que Nahum prononça la prophétie sublime dans laquelle, à ce moment même des plus éclatantes prospérités de Ninive, il en annonçait la ruine prochaine. Un passage

du livre des Proverbes [1] nous laisse à entendre qu'Ézéchias établit une sorte d'académie chargée de recueillir et de mettre en ordre les anciens monuments littéraires, notamment les apophthegmes attribués à Salomon. Le beau cantique composé par Ézéchias après sa maladie doit faire aussi reconnaître dans ce roi lui-même un des bons poëtes de l'époque.

Ézéchias mourut âgé de cinquante-quatre ans, dans la quarante et unième année de son règne (685) [2]. Ses funérailles furent célébrées avec une grande pompe, au milieu de la douleur universelle du peuple.

VI. — Manassé n'était âgé que de douze ans lorsqu'il monta sur le trône de son père Ézéchias (685). Le prophète Isaïe était trop avancé en âge pour exercer encore une sérieuse influence sur les affaires du pays et les destinées du jeune prince. Le parti antireligieux, qui trouvait un fort appui dans les mauvaises passions des masses et que l'énergie d'Ézéchias avait pu dompter un *moment* sans être capable de le vaincre complétement, releva la tête, s'empara du jeune roi et se livra à des désordres d'autant plus grands qu'il avait à venger sur les prêtres et les prophètes le frein sévère qu'il s'était senti imposer et dont il voulait prévenir le retour. Ce fut sous l'influence de ce parti que se fit l'éducation de

1. XXV, 1.

2. Cette date est absolument différente de celle que l'on trouve jusqu'à présent dans les histoires (697). Mais toute la chronologie de cette époque doit être maintenant remaniée, en prenant pour pivot la date de l'expédition de Sennachérib, définitivement fixée par les monuments assyriens à l'an 700 avant Jésus-Christ. Évidemment, quand le livre des Rois n'attribue que vingt-neuf ans de règne à Ézéchias, il arrête son calcul à la naissance de Manassé et à son association au trône paternel en 697. De même il compte les années de règne de Manassé à partir de cette date, bien qu'il n'ait régné seul et effectivement qu'à partir de 685, quand il avait douze ans, c'est-à-dire quinze ans après l'invasion des Assyriens, comme le dit formellement la Bible.

Manassé; car on ne saurait autrement expliquer la réaction terrible qui éclata sous le fils du pieux Ézéchias. Manassé réunit en lui l'impiété d'Achab à la cruauté de Jézabel. Il rétablit le culte de Baal et d'Astoreth, et jusque dans les parvis du Temple il éleva des autels consacrés au culte des astres. A l'entrée du Temple on vit des chevaux et des chars, emblèmes du dieu Baal considéré comme le soleil, et le sanctuaire fut profané par les abominables mystères d'Astoreth, célébrés par la débauche. Manassé fit passer son enfant par le feu en l'honneur de Moloch, et se livra à toutes sortes de pratiques coupables et superstitieuses, telles que la divination, la nécromancie, etc. Plusieurs prophètes osèrent élever la voix contre ces abominations et prédire à Jérusalem le sort de Samarie et de la maison d'Achab; mais ils ne furent pas écoutés, et la mort fut le prix de leur pieux dévouement; car Manassé, dit l'Ecriture, versa beaucoup de sang innocent, jusqu'à en remplir Jérusalem d'une extrémité à l'autre. Une tradition, constante dans la Synagogue et adoptée par les Pères de l'Église, dit qu'Isaïe fut au nombre des martyrs de cette époque; Manassé, importuné de ses reproches, le fit scier entre deux planches.

Une si criminelle conduite devait nécessairement attirer sur le roi de Juda les châtiments que la Providence divine tient toujours en réserve pour les grands coupables. Le roi d'Assyrie Assarahaddon, un des derniers conquérants ninivites, fit une expédition pour réduire à l'obéissance les cités de la Phénicie révoltées. Après avoir pris et brûlé Sidon, reçu la soumission des autres villes, il marcha sur le royaume de Juda, en défit l'armée, prit Jérusalem, fit prisonnier le roi Manassé et l'interna à Babylone; là ce dernier se repentit de sa conduite et pria Dieu, qui l'exauça. Ramené à Jérusalem au bout de quelque temps de captivité, par

l'ordre d'Assarahaddon, et rétabli sur son trône à la condition de reconnaître la suzeraineté du monarque assyrien et de lui payer tribut, il fit renverser les idoles et rétablir l'autel de Jéhovah. Mais son repentir ne fut pas de longue durée ; après quelque temps il rentra dans la voie coupable qui l'avait pourtant conduit à son désastre, et Jérémie atteste formellement que toute la fin du règne de Manassé fut remplie des mêmes impiétés et des mêmes crimes que le commencement. Manassé mourut en 642, à l'âge de cinquante-cinq ans ; la sépulture royale fut refusée à sa dépouille.

VII. — Son fils Amon, qui lui succéda à l'âge de vingt-deux ans, suivit son exemple en favorisant l'idolâtrie. Quelques officiers de la cour conspirèrent contre Amon et le tuèrent dans son palais ; il avait à peine régné deux ans (640). La sépulture royale lui fut refusée, comme à son père. Le peuple fit mourir les assassins d'Amon et mit sur le trône son fils Josias, qui n'était âgé que de huit ans.

VIII. — Le règne de Josias fut la dernière lueur de la maison de David, la dernière époque brillante du royaume de Juda, qui allait être bientôt englouti dans les grandes révolutions dont l'Asie devint alors le théâtre. Le jeune roi fut élevé sans doute par les prêtres et les prophètes ; car nous le voyons, très-jeune encore, manifester un grand zèle pour le rétablissement du culte orthodoxe et prendre pour modèle son aïeul David. Il se maria de bonne heure, et il était à peine âgé de quatorze ans lorsque sa première femme, Zebida, lui donna un fils qui reçut le nom d'Eliakim. Deux ans après, une autre femme, Hamital, lui donna un second fils, appelé Joachaz, et environ treize ans plus tard il

eut de la même femme un dernier enfant, appelé Mathanias (*Matthaniah*).

Selon les Paralipomènes ou Chroniques, Josias commença, dès la douzième année de son règne, ses réformes religieuses, en sévissant contre les idoles et les idolâtres; et quoique le Livre des Rois ne rapporte aucun fait de Josias avant la dix-huitième année de son régne, la réparation du Temple, qui fut ordonnée dans cette même année, indique d'elle-même la suppression de l'idolâtrie. Le jeune Jérémie, fils de Helcias, prêtre de la ville d'Anathoth, qui prêcha comme prophète depuis la treizième année du règne de Josias, exerça probablement par ses discours quelque influence sur l'esprit du roi; car persécuté dans sa ville natale, et menacé même de mort, il se rendit bientôt à Jérusalem. Le prophète Sophonias florissait également sous Josias, et très-probablement dans la première moitié de son règne.

IX. — La dix-huitième année de Josias fut signalée par un événement important, qui contribua à rendre encore plus ardent le zèle du roi pour le rétablissement du culte mosaïque. Le grand-prêtre Helcias (*Hilkiah*), en dirigeant les réparations du Temple, retrouva dans une cachette le livre de la Loi, c'est-à-dire probablement quelque précieux et antique exemplaire des écrits de Moïse, caché sous le règne de Manassé pour être dérobé à sa fureur et que l'on croyait perdu depuis. Le livre fut porté au roi, qui, peu versé dans la Loi, s'en fit faire la lecture. En entendant toutes les prescriptions, jusqu'alors si mal observées, et les menaces du châtiment céleste qui devait atteindre les transgresseurs, Josias fut saisi de terreur et déchira ses vêtements. Il fit aussitôt convoquer les anciens de son conseil et se rendit avec eux au parvis du Temple; les prêtres, les lévites,

les prophètes et les gens du peuple y accoururent en foule. Placé sur une tribune, Josias lut à haute voix dans le livre de l'alliance et fit renouveler au peuple le serment d'alliance avec Jéhovah. Il ordonna ensuite la destruction totale de tous les monuments des cultes païens et de tout ce qui pouvait rappeler l'idolâtrie des temps passés. On brûla un grand nombre d'idoles, et on en jeta les cendres dans le torrent de Cédron. Les hauts-lieux au midi de la montagne des Oliviers, consacrés jadis par Salomon à différentes divinités du paganisme asiatique, furent rendus impurs par des ossements humains qu'on y déposa. On sévit également contre les hauts-lieux ou les autels particuliers destinés au culte du vrai Dieu ; car le roi, conformément aux stricts préceptes des lois mosaïques, ne voulut plus tolérer d'autre autel que celui du sanctuaire central de la nation. Les réformes de Josias s'étendirent même à la portion de l'ancien royaume d'Israël qui s'était réunie à Juda après la retraite de Sennachérib. Josias se rendit en personne à Béthel, fit détruire le temple du veau d'or, établi par Jéroboam, tuer les prêtres et souiller l'autel. A son retour à Jérusalem, il fit célébrer la Pâque avec un éclat qu'on n'avait pas vu à cette cérémonie, même sous Ézéchias. La cité de David redevint alors le centre du culte, et pour les habitants du pays de Juda, et pour les débris des Dix Tribus qui étaient restés sur l'ancien territoire d'Israël. Jérémie prêcha sur les places publiques au sujet de la nouvelle alliance et prononça la malédiction contre ceux qui voudraient s'y soustraire.

X. — La piété et l'énergie de Josias, unies au courageux dévouement de Jérémie, auraient peut-être suffi pour rétablir l'unité religieuse d'une manière durable et pour constituer solidement l'État sur les bases de la

loi mosaïque; mais les événements de l'Asie, dans lesquels le pays de Juda fut entraîné malgré lui, hâtèrent la ruine du petit royaume, qui était déjà affaibli par tant de secousses. La Judée avait échappé à l'invasion des Scythes, qui, en 625 et 624, avaient traversé la Palestine et menacé l'Égypte, et qui, arrêtés dans leur course par les prières et les cadeaux du Pharaon, avaient pillé, en se retirant, le temple d'Atergatis à Ascalon; sans doute les montagnes de Juda s'étaient trouvées inaccessibles aux cavaliers scythes, qui n'avaient toute leur force que dans les plaines. L'affaiblissement de l'empire assyrien, tombé en pleine décadence entre les mains débiles et efféminées de Sarac, et dont la capitale s'était déjà vue à la veille d'être prise par les Mèdes, avait permis aux Hébreux de respirer depuis trente ans que régnait Josias. Mais dans le roi chaldéen de Babylone, Nabopolassar, qui commençait à se former un empire avec les débris de celui de Ninive, et déjà menaçait les pays en deçà de l'Euphrate, l'Égypte voyait naître un nouvel et redoutable ennemi. Néchao, fils et successeur de Psamétik Ier, voulant arrêter les progrès des Chaldéens et prendre aussi sa part des dépouilles de la monarchie assyrienne, marcha sur l'Euphrate, à l'exemple des Pharaons de la XVIIIe et de la XIXe dynastie, pour s'emparer de la forteresse de Karkemisch ou Circésium et se rendre ainsi maître du point où, depuis des siècles, les armées passaient le plus facilement et le plus habituellement l'Euphrate. Néchao n'avait pas d'intentions hostiles contre le royaume de Juda, qu'il ne toucha même pas dans sa marche. Il traversa le pays des Philistins, qui lui était soumis en grande partie, car Psamétik, après un siége de vingt-neuf ans, s'était emparé de la ville d'Azoth, et lui-même avait pris Gaza. L'armée égyptienne tourna au nord du pays de Juda, par l'ancien territoire d'Israël, et voulut traverser la plaine

d'Esdrelon ; mais là elle fut arrêtée dans sa marche par Josias, qui vint l'attaquer auprès de Mageddo, cédant aux folles suggestions du parti militaire qui voulait chercher à tout prix une occasion de victoire pour achever de relever Juda. Néchao fit dire à Josias qu'il n'en voulait nullement à ses États, qu'il avait hâte de marcher contre ses ennemis, et que Josias ne devait pas engager sans but une lutte qui ne pouvait que lui devenir funeste. Malgré ces avertissements, Josias persista à combattre contre les Égyptiens; mais ses troupes furent battues et lui-même tomba mortellement blessé par la flèche d'un archer d'Égypte. Son corps fut ramené à Jérusalem (610). La mort du pieux roi répandit partout le deuil et la consternation ; avec lui le dernier soutien de la religion descendit dans les sépulcres de Sion, et dès ce moment le royaume de Juda, dont on avait pu espérer un moment la régénération religieuse et politique, marcha à grands pas vers sa ruine totale. Jérémie et tous les poëtes de l'époque composèrent des lamentations sur la mort du roi Josias; on les récitait encore longtemps après, à l'anniversaire de la fatale journée de Mageddo.

§ 7. — Agonie du royaume de Juda. — Nabuchodorossor. Prise de Jérusalem.

(610-588)

I. — Joachaz ou Sallum, second fils de Josias, succéda à son père à l'âge de vingt-trois ans, par la volonté du peuple et au détriment de son aîné Éliakim, qui peut-être se montrait disposé à capituler avec le roi d'Égypte, auquel on espérait encore résister. Pendant ce temps Néchao avait continué sa marche vers le Nord et avait pris Kadesch sur l'Oronte, la Cadytis d'Hé-

dote[1]; il avait renoncé pour le moment à la prise de Karkemisch, voulant d'abord conquérir la Syrie et la Palestine. Il s'arrêta à Riblath, ville syrienne sur le territoire de Hamath, et de là il envoya un corps de troupes occuper Jérusalem. Le roi Joachas fut conduit à Riblath, et Néchao l'envoya captif en Égypte, où il resta jusqu'à sa mort. Il n'avait régné que trois mois. A sa place Néchao mit sur le trône Éliakim, fils aîné de Josias, dont il changea le nom en celui de Joïakim : en même temps il imposa au pays de Juda un tribut de cent talents d'argent et d'un talent d'or.

II. — Joïakim n'était pas plus propre que son frère à relever l'espérance des prêtres et des prophètes; tout au contraire, sa tyrannie et la protection qu'il accorda à l'idolâtrie le firent exécrer par tous les gens de bien. Non content de l'impôt dont il fut forcé de surcharger le peuple pour payer le tribut au roi d'Égypte, il opprima ses sujets et les soumit au régime des corvées pour élever au milieu de la misère publique de somptueuses constructions. La mort menaçait tous ceux qui osaient élever la voix contre l'abominable tyrannie du roi, et le sang innocent coulait à flots dans Jérusalem. Joïakim fit poursuivre jusqu'en Égypte le prophète Urie pour le faire mettre à mort. Jérémie aurait eu le même sort, s'il n'avait pas été protégé par quelques personnages importants; mais le danger qui le menaçait ne put étouffer sa voix; il ne cessait de flétrir dans les termes les plus énergiques la tyrannie de Joïakim et la dépravation de ses courtisans, parmi lesquels on remarquait même des hommes appartenant à la classe des prêtres ou qui prêchaient comme prophètes.

1. II, 159.

III. — Dans la quatrième année du règne de Joïakim, Néchao, après avoir soumis peu à peu les peuples en deçà de l'Euphrate, crut pouvoir entreprendre le siége de Karkemisch. Mais à ce moment Nabuchodonosor [1], prince royal de Babylone, s'avança contre lui à la tête d'une forte armée, tandis que son père Nabopolassar prenait et détruisait Ninive avec Cyaxare, roi des Mèdes; une grande bataille fut livrée devant Karkemisch, et Néchao, vaincu, dut se retirer en toute hâte en Égypte, abandonnant ses récentes conquêtes. C'est à ce moment qu'Habacuc prononça sa prophétie sur la puissance redoutable des Chaldéens, qui menaçait d'engloutir Juda, mais qui devait tomber à son tour, après avoir servi d'instrument à la colère du ciel.

L'année qui suivit la bataille de Karkemisch, les Chaldéens s'avancèrent jusqu'aux frontières de l'Égypte et soumirent toute la Syrie, sans pourtant toucher au royaume de Juda, car ils parvinrent devant Péluse en deux colonnes, dont l'une passa par le pays des Philistins et l'autre par la Pérée, l'Ammonitide et la contrée de Moab. Les Égyptiens dès lors n'osèrent plus sortir de leurs limites. Au mois de décembre de cette année 605, on proclama à Jérusalem un jeûne public pour implorer le secours de Dieu contre les Chaldéens. Jérémie profita de cette occasion pour faire lire publiquement dans le parvis du Temple, par son secrétaire Baruch, le livre de ses prophéties. Joïakim, l'ayant appris, se fit apporter le livre, et après l'avoir lu, le brûla; en même temps il donna l'ordre d'arrêter Jérémie et Baruch, et de les livrer au dernier supplice. Mais ils parvinrent à se cacher dans une sûre retraite,

1. Il faut adopter cette forme, donnée par Bérose et par quelques passages de la Bible, et qui seule représente bien le nom assyrien *Naboukoudourriousour*. Le *Nabuchodonosor* généralement adopté n'est que le résultat d'une faute de transcription dans le livre des Rois.

d'où ils ne sortirent qu'après la mort de Joïakim, et où Jérémie dicta de nouveau les discours qui avaient été brûlés, en y ajoutant une prophétie fulminante contre le roi.

Cependant Joïakim échappa cette fois au danger; Nabuchodorossor, ayant reçu la nouvelle de la mort de son père (604), prit le chemin du désert pour retourner en toute hâte à Babylone et s'y faire proclamer, remettant à un autre moment la soumission de Joïakim et de quelques autres alliés de l'Égypte. Il ne revint en Syrie que deux ans après, mais alors pénétra dans le cœur du royaume de Juda, qu'il rendit tributaire, prit Jérusalem et força Joïakim de le reconnaître pour suzerain (602). Ce fut alors que Nabuchodorossor emporta pour la première fois à Babylone une partie des vases sacrés du Temple, et qu'il emmena plusieurs jeunes gens des familles nobles, tels que Daniel, Ananias, Misaël et Azarias, afin de servir d'otages de la fidélité de Joïakim, qu'il avait eu d'abord l'intention de jeter en prison, mais qu'il se décida ensuite à laisser à Jérusalem. Trois ans plus tard (599), Joïakim, séduit par la fausse politique de certains orateurs ou faux prophètes, et comptant sur le secours de Psamétik II, roi d'Égypte, osa se révolter contre le roi de Babylone. Nabuchodorossor prépara une nouvelle expédition en Judée, et en attendant fit ravager le pays par des bandes de cavalerie chaldéenne, arabe, syrienne et ammonite. Joïakim mourut sur ces entrefaites, à l'âge de trente-six ans, laissant sur son fils Joachin tout le poids des conséquences de sa rébellion.

IV. — Joachin, appelé aussi Jéchonias (*Jéchoniahou*), monta donc, à l'âge de dix-huit ans, sur un trône entouré des plus formidables dangers. L'armée chaldéenne ne tarda pas à paraître devant Jérusalem,

qu'elle assiégea, et bientôt elle fut suivie du roi Nabuchodorossor. Joachin n'était pas en état de soutenir un long siége; ne voyant pas arriver d'Égypte le secours qu'il attendait, il capitula et descendit du trône qu'il avait occupé trois mois et dix jours (599). Les Babyloniens entrèrent alors dans la ville, s'emparèrent de tous les trésors du Temple et du palais royal, et démontèrent tous les ustensiles d'or qui se trouvaient dans le sanctuaire depuis le temps de Salomon. Dix mille des principaux habitants, nobles et industriels, particulièrement tous les forgerons et armuriers, furent transportés à Babylone ; ce fut le commencement des soixante-dix ans de la captivité de Juda. Parmi les transportés se trouva Ézéchiel, alors âgé de vingt-cinq ans, qui cinq années plus tard commença à prêcher et à prophétiser parmi ses frères exilés à Babylone et dans la Chaldée. Le roi Joachin, qui s'était rendu à discrétion, fut enfermé dans une étroite prison à Babylone et y resta plus de trente-six ans, jusqu'à ce qu'Evilmérodach, fils et successeur de Nabuchodorossor, l'en fit sortir et lui permit de passer ses dernières années en liberté. Mathanias, dernier fils de Josias et oncle du malheureux Joachin, fut alors nommé roi de Juda, par Nabuchodorossor, qui changea son nom en celui de Sédécias, se déclarant par là son souverain, comme Néchao avait fait pour Eliakim.

V. — Sédécias (*Sédékiah*), dernier des successeurs de David, n'était donc en réalité qu'un satrape du roi de Babylone. Jeune homme sans expérience, manquant de jugement et d'énergie, il devint le jouet des intrigants de la cour, qui par leurs mauvais conseils hâtèrent sa chute et l'entière ruine de Juda. En observant la foi jurée au monarque babylonien, Sédécias aurait pu jouir d'une certaine tranquillité, pendant laquelle

les forces de son petit peuple se seraient réparées. Jérémie et quelques hommes clairvoyants montrèrent que c'était là le seul parti à prendre pour éviter les plus grands malheurs. Mais le parti aristocratique ne trouvait pas son compte à cette politique prudente, et il usait de toute son influence auprès de Sédécias pour l'engager à secouer le joug des Chaldéens en s'alliant avec les peuples voisins et avec l'Égypte. Il était secondé par les conseils exaltés que les exilés de Babylone adressaient dans toutes leurs lettres à Jérusalem, et contre lesquels Jérémie avait toutes les peines du monde à réagir dans l'esprit des prêtres et du peuple.

La quatrième année du règne de Sédécias (595), des ambassadeurs des rois d'Edom, de Moab, d'Ammon, de Tyr et de Sidon vinrent à Jérusalem; il s'agissait d'un vaste complot à organiser contre l'oppresseur commun. Jérémie, effrayé des conséquences de ces conciliabules et prêchant de ses actes comme de ses paroles, envoya à chacun des ambassadeurs un joug de bois, emblème de la servitude babylonienne, pour leur dire que tous les peuples à l'entour devaient supporter patiemment cette servitude, jusqu'à ce que la puissante Babylone à son tour vît arriver son heure suprême, ce qui ne tarderait pas beaucoup. Lui-même se montra dans les parvis du Temple, portant le joug sur les épaules. Les discours de Jérémie parvinrent à détourner pour quelque temps Sédécias de ses projets imprudents de révolte, et le roi se rendit de sa personne à Babylone pour rendre hommage à son suzerain et pour dissiper les soupçons qu'il pouvait avoir conçus sur sa fidélité.

VI. — Mais Sédécias ne conserva pas longtemps les dispositions pacifiques que le prophète était parvenu à lui inspirer. Entraîné par la fausse politique de ses

conseillers, que tous les prophètes depuis Isaïe combattaient, il entama des négociations avec l'Égypte, où régnait alors Ouahprahet, l'Ophra de la Bible, l'Apriès des écrivains grecs. Celui-ci ayant promis son secours à Sédécias, le roi de Juda se crut assez fort pour briser le joug babylonien, qu'il avait supporté huit ans; il refusa donc le tribut. Les Chaldéens envahirent de nouveau le royaume de Juda, en 590, et occupèrent tout le pays à l'exception des villes fortes de Lachis et de Jérusalem, qui, comptant sur la prochaine arrivée des troupes égyptiennes, se préparèrent à la résistance. Le siége de Jérusalem commença dans les premiers jours de janvier 589. Jérémie, interrogé au nom du roi par le prêtre Séphanias, répondit par une prophétie sinistre. Prévoyant que la ville serait forcée de se rendre tôt ou tard, il insista de nouveau pour que le roi réparât sa faute envers Nabuchodorossor par une soumission volontaire, lui faisant espérer qu'en ce cas il pourrait un jour mourir en paix et reposer dans le tombeau de ses ancêtres; mais il ne fut pas écouté. Pour augmenter le nombre des combattants et se rattacher le peuple, mécontent de le voir soumis à l'influence exclusive de l'aristocratie, Sédécias se souvint de la loi mosaïque, fort peu observée pendant toute la période des rois, qui ne permettait pas de détenir un Hébreu en esclavage plus de six ans; il ordonna de la mettre en pratique et de rendre la liberté à tous les esclaves israélites.

VII. — Sur ces entrefaites, les troupes égyptiennes entrèrent en Judée pour attaquer les Chaldéens, et ceux-ci levèrent le siége de Jérusalem pour aller au-devant des ennemis. Alors le roi et les grands, se croyant délivrés de tout danger, révoquèrent la mesure relative aux esclaves et voulurent ressaisir ceux auquels

ils avaient donné la liberté. L'indignation de Jérémie à ce spectacle ne connut plus de bornes. « Puisque, » dit-il, vous avez refusé la liberté à votre prochain, » Jéhovah donnera la liberté au glaive, à la peste et à » la famine, qui vous rendront l'effroi de tous les » royaumes de la terre. Sédécias et ses grands tombe- » ront aux mains de leurs ennemis, les Babyloniens, » qui prendront Jérusalem, la brûleront, et toutes les » villes de Juda seront dévastées. »

Mais bientôt, conformément aux prédictions de Jérémie, les Égyptiens s'étant retirés presque sans combattre, les Chaldéens vinrent reprendre le siége de Jérusalem, qu'ils poussèrent avec plus de vigueur qu'auparavant. Jérémie ne cessait de répéter ses lugubres prophéties et de dire ouvertement que ceux-là seuls auraient la vie sauve qui se rendraient aux Babyloniens, ce qui irrita les officiers de Sédécias au plus haut degré, d'autant plus que les rangs des défenseurs de Jérusalem commençaient à s'éclaircir par de nombreuses désertions. Ils obtinrent du roi l'ordre d'enfermer le prophète dans une prison, où le parti militaire chercha à le faire périr. Sédécias vint l'y voir et Jérémie lui répéta ses conseils de soumission, que le roi reconnut pour les seuls salutaires, mais qu'il n'osa pas mettre à exécution, par crainte de la vengeance de Nabuchodonossor.

VIII. — Tant qu'il resta des vivres dans la ville, les habitants résistèrent héroïquement à l'armée chaldéenne. La dixième année entière du règne de Sédécias s'écoula sans que les assiégeants fussent parvenus à pratiquer une brèche. Beaucoup de maisons furent démolies pour fortifier les murailles contre les machines de guerre de l'ennemi, dont les approches devenaient chaque jour plus formidables. Mais à la fin, les défen-

seurs de Jérusalem, dont le courage n'avait pas un seul instant fléchi, succombèrent à la fatigue. Ce fut en juillet 588 que les vivres manquèrent entièrement à la ville ; la résistance devint impossible. Une nuit, profitant de l'épuisement des soldats, les Chaldéens purent sans beaucoup de peine pénétrer dans Jérusalem du côté du nord. Sédécias s'enfuit avec le reste de ses troupes par une poterne donnant accès au jardin royal. Les fugitifs se dirigèrent vers le Jourdain ; mais les Babyloniens se mirent à leur poursuite et les atteignirent dans la plaine de Jéricho. La petite troupe de Sédécias se débanda et l'infortuné roi, fait prisonnier, fut conduit au quartier général de Nabuchodorossor, qui était à Riblath, sur le territoire de Hamath. Un affreux traitement l'y attendait ; ses jeunes fils, ainsi que tous les nobles de Juda qui l'avaient encouragé à la révolte, furent égorgés devant lui ; lui-même eut les yeux crevés et fut traîné chargé de chaînes à Babylone, où il pourrit dans un cachot jusqu'à sa mort.

On délibéra ensuite sur le sort de Jérusalem et de ses habitants, et il résulta de l'enquête que tous les personnages importants avaient trempé dans le complot contre l'autorité du monarque babylonien. Un mois après la conquête, Nabuzardan, chef des gardes de Nabuchodorossor, fit son entrée à Jérusalem. Par son ordre on mit le feu au Temple, au palais du roi, à l'hôtel de ville, et à tous les principaux édifices de la capitale de Juda. En peu de jours, la magnifique Jérusalem fut changée en un monceau de ruines. On arrêta le grand prêtre Séraïas, son vicaire Séphanias, plusieurs grands dignitaires et soixante des principaux habitants, qui furent conduits à Riblath, et là mis à mort. La plupart des citoyens et des soldats s'étaient réfugiés dans les campagnes et dans les pays voisins. Les plus considérables de ceux qui restaient dans la ville furent emmenés

captifs à Babylone ; leur nombre ne montait qu'à huit cent trente-deux personnes.

IX. — Mais cette affreuse catastrophe ne devait pas être le dernier acte de la lugubre tragédie de la fin du royaume de Juda. Nabuchodorossor, se bornant à châtier Jérusalem, avait laissé sur leurs terres la plupart des habitants des campagnes. Il avait installé à la tête du pays, comme satrape, sous la surveillance de son général Nabuzardan chargé de maintenir l'occupation militaire pendant quelque temps encore, non un Chaldéen ou un Syrien, mais un Hébreu nommé Godolias (*Guédaliah*), homme pieux, bon patriote, aimé et estimé de la population. Celui-ci avait fixé sa résidence à Misphath, où Jérémie, d'abord emmené prisonnier, puis relâché, était venu le rejoindre et composa ses sublimes lamentations sur la destruction de Jérusalem. L'installation de Godolias, en rassurant sur les intentions de Nabuchodorossor, avait fait reparaître les fugitifs, et parmi eux les principaux capitaines qui avaient dirigé la défense de la ville sainte. L'ordre se rétablissait, on avait repris les travaux de l'agriculture, un culte provisoire avait été reconstitué sur les ruines du Temple. Mais bientôt un traître vint détruire l'espérance des derniers débris de Juda. Sur l'instigation de Baalis, roi des Ammonites, dont la haine traditionnelle voyait avec dépit subsister encore un noyau compacte de nationalité hébraïque, un personnage du nom d'Ismaël, appartenant à la maison de David, assassina Godolias, puis, après ce crime inutile, car il ne pouvait pas espérer de remplacer sa victime ni de se maintenir contre les Chaldéens, s'enfuit dans le pays d'Ammon.

Une panique universelle suivit l'assassinat de Godolias. Tout ce qui était resté de gens considérables dans

le pays, craignant la vengeance des Babyloniens, émigra en Égypte, entraînant de force Jérémie, qui ne voulait pas quitter le sol de Juda. Les émigrés s'établirent à Taphnès, dans la partie orientale du Delta, et quelques années après, ajoutant un nouveau crime à tous ceux qui avaient perdu le peuple hébreu, ils y lapidèrent le prophète Jérémie, qui essayait de s'opposer aux progrès de l'idolâtrie égyptienne parmi eux. Nabuzardan, pour châtier le meurtre de Godolias, transporta encore à Babylone sept cent quarante-cinq notables et installa dans le pays de Juda de nombreuses colonies étrangères. A dater de ce moment jusqu'au retour de Sesbazar, sous Cyrus, la Judée, définitivement écrasée, cessa d'avoir le moindre vestige d'une vie nationale et obéit à des gouverneurs chaldéens, envoyés de Babylone.

LIVRE TROISIÈME

Les Égyptiens

CHAPITRE PREMIER

L'ÉGYPTE — LE NIL ET SES INONDATIONS
ROIS DE L'ANCIEN EMPIRE

SOURCES PRINCIPALES pour les quatre chapitres consacrés à l'histoire d'Égypte :

Écrivains classiques : Les fragments des dynasties de Manéthon, insérés dans le tome II des *Fragmenta historicorum græcorum* de la collection Didot. — Hérodote, livre II. — Diodore de Sicile, livre I^er^. — Le canon royal d'Ératosthène, rapporté par le chronographe byzantin George le Syncelle. — Josèphe, *Contre Apion*, livre I^er^.

Collections de textes égyptiens originaux : Young, *Hieroglyphics*. Londres, 1823, in-f°. — Burton, *Excerpta hieroglyphica*. Le Caire, 1828, in-4°. — Champollion, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*. Paris, 1833-1845, in-f°. — Sharpe, *Egyptian inscriptions from the British Museum*. Londres, 1837, in-f°. — Leemans, *Monuments égyptiens du Musée d'antiquités des Pays-Bas, à Leyde*. Leyde, 1839-1867, in-f°. — Lepsius, *Auswahl der wichtigsten Urkunden der Ægyptischen Alterthums*. Leipzig, 1842, in-f°. Ungarelli, *Interpretatio obeliscorum Urbis*. Rome. 1842, in-f°. — Champollion, *Notices descriptives*. Paris, 1844, in f°. — Prisse d'Avennes, *Monuments égyptiens*. Paris, 1847, in-f°. — *Select papyri of the British Museum*. Londres, 1844, in-f°. — Lepsius, *Denkmæler aus Ægypten und Æthiopien*. Berlin, 1850-1858, in-f°. — Brugsch, *Recueil de monuments égyptiens*. Leipzig, 1862, in-4°; *Matériaux pour servir à la reconstruction du calendrier égyptien*. Leipzig, 1864, in-4°. — Dümichen, *Geographische Inschriften Altægyptischer Denkmæler*. Leipzig, 1865, in-4°; *Kalenderinschriften*. Leipzig, 1866, in-f°; *Historische Inschriften*. Leipzig, 1867, in-f°; *Tempelinschriften*. Leipzig, 1867, in-f°; — De Rougé, *Album photographique de la mission d'Égypte*, Paris, 1865. — Mariette, *le Sérapéum de Memphis*, publication en cours d'exécution.

Ouvrages d'égyptologues modernes : Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*. Paris, 1814; *Lettres à M. le duc de Blacas*. Paris, 1824; *Aperçu des résultats historiques de la découverte de l'alphabet hiéroglyphique*. Paris, 1827; *Lettres écrites d'Égypte*. Paris, 1833; 2e édition, 1868. Champollion-Figeac, *l'Égypte ancienne*. Paris, 1840. — Ch. Lenormant, *Éclaircissements sur le cercueil du roi Mycérinus*. Paris, 1837; *Musée des antiquités égyptiennes*. Paris, 1841. — Barucchi, *Discorsi critici sopra la cronologia egizia*. Turin, 1844. — Bunsen, *Ægyptens Stelle in der Weltsgeschichte*. Gœttingue, 1845-1857; il faut surtout en consulter la traduction anglaise, enrichie des excellentes additions de M. Birch. — Brunet de Presle, *Examen critique de la succession des dynasties égyptiennes*. Paris, 1850. — Lepsius, *Chronologie der Ægypter*. Berlin, 1849; *Briefe aus Ægypten und Æthiopien*. Berlin, 1852; *Ueber die XIIte ægyptische Kœnigsdynastie*. Berlin, 1853; *Kœnigsbuch der Alten Ægypter*. Berlin, 1858. — Les nombreux et capitaux mémoires publiés par M. Birch dans l'*Archæologia* et dans les *Transactions of the Royal Society of Literature*. — De Rougé, *Examen critique de l'ouvrage de M. de Bunsen*. Paris, 1847; *Mémoire sur l'inscription du tombeau d'Ahmès*. Paris, 1851; *Mémoire sur la statuette naophore du Vatican*. Paris, 1851; *le Poëme de Pentaour*. Paris, 1856; *Études sur une stèle de la Bibliothèque impériale*. Paris, 1858; *Notice de quelques textes publiés par M. Greene*. Paris, 1856; *Étude sur divers monuments du règne de Toutmès III*. Paris, 1861; *Mémoire sur les monuments des six premières dynasties*, Paris. 1866; *Notice des monuments égyptiens du Musée du Louvre*, trois éditions successives. — Biot, *Recherches de quelques dates absolues sur les monuments égyptiens*. Paris, 1853; *Sur un calendrier astronomique*. Paris, 1852. — Brusch, *Geographische Inschriften Altægyptischer Denkmæler*. Leipzig, 1857-1860; *Histoire d'Égypte*. Leipzig, 1859. — Dümichen, *Bauurkunde der Tempelanlagen von Dendera*. Leipzig, 1865. — Mariette, *Renseignements sur les soixante-quatre Apis trouvés au Sérapéum*. Paris, 1855; *Notice du Musée de Boulac*. Le Caire, 1862; *Abrégé de l'histoire d'Égypte*. Paris, 1867; *Description du parc égyptien à l'Exposition universelle*. Paris, 1867. — Chabas, *Inscription historique du règne de Séti Ier*. Paris, 1856; *Mélanges égyptologiques*. Chalon-sur-Saône, 1862-1864; *Les papyrus hiératiques de Berlin*. Chalon-sur-Saône, 1863; *les Inscriptions des mines d'or*. Chalon-sur-Saône, 1862; *Voyage d'un Égyptien en Syrie, Phénicie, Palestine*. Chalon-sur-Saône. 1867. — Th. Deveria, *le Papyrus judiciaire de Turin*. Paris. 1866. — F. Lenormant, *l'Antiquité à l'Exposition universelle. L'Égypte*. Paris, 1867. — Les nombreuses dissertations sur les antiquités égyptiennes publiées par MM. De Rougé, Birch, Mariette, Devéria, dans la *Revue archéologique* de Paris. — La collection du Journal de linguistique et d'archéologie egyptiennes, édité à Berlin depuis 1863, d'abord par M. Brugsch, puis par M. Lepsius.

§ 1er — Géographie physique de l'Égypte. — Le Nil. Ses inondations.

I. — « L'Égypte est cette contrée, allongée du sud au nord, qui occupe l'angle nord-est de l'Afrique, ou, comme le disaient les anciens, de la Libye, là où elle communique avec l'Asie par l'isthme de Suez. L'Égypte

est bornée au nord par la Méditerranée, à l'est par l'isthme et la mer Rouge, au sud par la Nubie, que le Nil traverse avant d'entrer en Égypte aux cataractes de Syène, à l'ouest enfin par des déserts parsemés de quelques oasis, ou terres habitables fertilisées par des fontaines. Le désert s'étend jusqu'auprès de la mer, au nord-ouest de l'Égypte comme dans les parages de la mer Rouge.

» Mais de plus il pénètre bien loin dans l'intérieur de l'Égypte elle-même. Tout ce qui n'est pas arrosé par les inondations annuelles du Nil est inhabitable et ne produit ni moissons, ni légumes, ni arbres, ni herbe même; l'eau ne s'y rencontre point : tout au plus trouve-t-on de loin en loin quelques puits, plus ou moins exposés à tarir sous une atmosphère constamment embrasée. Dans la Haute-Égypte ou Égypte méridionale, la pluie est un phénomène extrêmement rare; des sables ou des rochers occupent tout le sol, excepté la vallée du Nil, vallée qui jusqu'à sa bifurcation, c'est-à-dire dans plus des trois quarts de la longueur de l'Égypte, ne dépasse pas une largeur moyenne de quatre ou cinq lieues; en certains cantons, elle est bien loin de l'atteindre. » (Robiou.)

C'est donc avec toute raison qu'Hérodote a dit : « L'Égypte entière est un présent du Nil. » Si le Nil était supprimé, rien ne viendrait rompre l'aride uniformité du désert; en détournant le cours supérieur du fleuve, on anéantirait l'Égypte. L'idée en est venue à un empereur d'Abyssinie, qui vivait au XIII^e^ siècle, et plus tard au Portugais Albuquerque. En effet, le Nil, dans toute la partie inférieure de son cours, offre cette particularité remarquable qu'il ne reçoit aucun affluent, et qu'à l'encontre de tous les fleuves, au lieu d'augmenter en avançant, il diminue, car il alimente les canaux de dérivation, et rien ne lui rend ce qu'il perd ainsi.

II. — « Presque partout la vallée du Nil est resserrée entre deux chaînes de montagnes, nommées *Arabique* à l'est, et *Libyque* à l'ouest. Ces montagnes, surtout vers le sud, se rapprochent quelquefois jusqu'à former de véritables défilés. Cependant la province actuellement appelée Fayoum, à l'ouest du Nil, dans la moyenne Égypte, un peu au-dessus de l'emplacement de Memphis, est fertilisée par des canaux et par un lac. L'Égypte, qui depuis les cataractes n'était autre chose qu'un vallon, occupe dans cette province une certaine largeur. Puis, un peu au-dessous de la ville du Caire, capitale actuelle de l'Égypte, située non loin des restes de Memphis, le Nil se partage en deux branches, dont l'une (celle de Rosette) se dirige au nord-ouest, et l'autre (celle de Damiette) au nord, puis au nord-est. C'est ce qu'on appelait autrefois les branches Bolbitine et Phatnitique ou Bucolique. Mais les anciens en connaissaient cinq autres, qui, depuis, se sont comblées ou du moins sont devenues impropres à la navigation. C'étaient : 1° la branche Canopique, à l'ouest de la Bolbitine, dont elle est un embranchement : Hérodote pensait que c'était l'ancien lit de ce canal et que l'embouchure Bolbitine était artificielle ; 2° la Sébennytique, détachée à l'ouest de la Phatnitique ; 3° la Mendésienne, et 4° la Tanitique, qui se séparent à l'est de la même branche ; enfin 5° la Pélusiaque, la plus orientale de toutes, et qui a d'abord une partie commune avec la Tanitique. Ces cinq canaux prenaient leurs noms de villes situées près de leurs embouchures. Un grand nombre de canaux secondaires découpent l'intérieur de la Basse-Égypte ; mais le terrain y étant peu solide et fort détrempé par les inondations, le cours naturel ou artificiel des eaux y a beaucoup changé dans la durée des âges et change encore souvent.

III. — « Le Nil forme, près de la mer, plusieurs grandes lagunes, fermées par des langues de terre ou de sable et communiquant avec la Méditerranée par des coupures. Les principales sont : le lac Menzaleh, à l'est, qui ne paraît pas de formation très-ancienne, à l'issue des branches Tanitique et Mendésienne ; le lac Bourlos, contenant l'ancien lac Bouto, dans la partie centrale de la côte, et tenant à la mer par un reste de la branche Sébennytique ; enfin, à l'ouest, près de la fameuse Alexandrie, fondée par Alexandre le Grand, au lieu déjà plus antiquement habité qui portait le nom de Racotis, le lac appelé par les anciens Maréotis. L'espace compris entre les branches les plus éloignées est ce qu'on appelle le *Delta*, à cause de sa forme presque triangulaire qui l'a fait comparer à un *delta* grec majuscule. » (Robiou.)

IV. — Chaque année au solstice d'été, c'est-à-dire vers les derniers jours de juin, le Nil commence à se gonfler. Peu après ses eaux atteignent et dépassent la hauteur de ses bords, et alors elles se répandent subitement dans toute la vallée, attendu que celle-ci est généralement plus basse que les rives du Nil. On est aussi parvenu, par un arrosage artificiel, à étendre un peu au delà des limites de l'inondation proprement dite le bienfait qu'elle apporte au sol. A la fin de septembre, les eaux atteignent leur plus grande hauteur, la conservent quelques jours seulement, puis commencent à décroître, et au mois de décembre elles sont rentrées dans leur état premier. Les semailles commencent et se continuent à mesure que les eaux baissent, c'est-à-dire dès la première moitié d'octobre pour la Haute-Égypte, et quinze jours plus tard pour le Delta, la baisse comme la crue des eaux retardant à mesure que l'on descend plus bas sur le cours du fleuve. La récolte se fait en

mars; les opérations du labourage sont faciles dans une terre fertile et bien préparée. Pendant le débordement du fleuve, les habitants, retirés dans les villes et villages qui sont placés sur des élévations de terrain naturelles ou artificielles et forment comme des îles au milieu d'un vaste lac, attendent avec anxiété le moment où ils pourront juger à quelle hauteur s'élèvera l'inondation de l'année, car de là dépend l'abondance des moissons.

Cette merveille d'un fleuve sortant de son lit à époques fixes pour fertiliser la terre, avait beaucoup frappé les anciens, qui ne savaient pas que toutes les rivières dont les sources ou les cours sont dans la zone torride, présentent un phénomène semblable. Ils avaient recours, pour s'en rendre compte, à mille suppositions bizarres, qu'on peut voir dans Hérodote et Diodore de Sicile. La véritable cause de ces débordements, soupçonnée par quelques géographes de l'antiquité comme Eratosthène et Agatharchide, est dans les pluies périodiques qui inondent la Haute-Abyssinie, d'où le Nil descend.

§ 2. — Sources principales de l'histoire d'Égypte.

I. — Pendant bien longtemps, pour écrire l'histoire de l'Égypte, on a dû se contenter des récits des écrivains grecs, nul n'ayant encore pénétré les profonds mystères du système graphique des anciens Égyptiens. Mais les témoignages grecs relatifs à la terre des Pharaons et à ses annales sont en complet désaccord entre eux. Au milieu de leurs contradictions, on croyait devoir accorder la préférence aux données fournies par Hérodote et par Diodore de Sicile. Aujourd'hui les conditions de la science sont tout autres, grâce à l'im-

mortelle découverte de Champollion, qui a permis de lire avec certitude ces hiéroglyphes dont le déchiffrement paraissait un problème insoluble. C'est aux écrits tracés par les Égyptiens eux-mêmes, à leurs inscriptions monumentales et à leurs papyrus, que nous demandons maintenant de nous révéler les annales de cette antique contrée. Depuis que l'histoire est ainsi entrée en possession des documents originaux des rives du Nil, l'autorité des deux auteurs classiques que l'on suivait jadis presque exclusivement pour guides s'est entièrement évanouie. Hérodote est un voyageur d'une exactitude merveilleuse, qui raconte à la fois avec une charmante naïveté et une rare intelligence ce qu'il a vu par lui-même. Pour tout ce qui est de la description des mœurs et des usages des Égyptiens, dont il a été témoin oculaire, son livre est infiniment précieux, et chaque jour les monuments viennent en confirmer le témoignage. Mais en ce qui touche à l'histoire, ne connaissant pas la langue de l'Égypte, il n'a pas pu recourir directement aux sources, et il a dû se contenter des *récits* que lui faisaient ses guides et les prêtres des temples qu'il visitait. Aussi ne donne-t-il pas en réalité, et lui-même l'avoue le premier, même un essai d'histoire complète et sérieuse des dynasties pharaoniques, mais seulement une série d'anecdotes de *ciceroni* sur un certain nombre de princes. Encore ces anecdotes ne se suivent-elles pas dans leur ordre chronologique véritable; il est facile de voir que l'ingénieux voyageur d'Halicarnasse a brouillé les feuillets des notes qu'il avait prises à Memphis sur ce sujet, et il en résulte chez lui des interversions d'époques qui seraient autrement inexplicables. Quant à Diodore de Sicile, fort précieux sur le chapitre des mœurs, qu'il avait observées par lui-même, en histoire, c'est un simple compilateur, qui a confusément et indigestement rassemblé des don-

nées puisées de toutes mains. Ses récits sur les annales de l'Égypte n'ont vraiment aucune valeur, et c'est à peine si l'on peut, du moins, en extraire quelques-unes de ces anecdotes d'origine en réalité égyptienne, comme Hérodote nous en fournit un grand nombre. De tous les écrivains grecs qui ont traité de l'histoire des Pharaons, il n'en est qu'un dont le témoignage ait, depuis le déchiffrement des hiéroglyphes, conservé une très-grande valeur, une valeur qui grandit même toujours davantage, à mesure qu'on peut le confronter avec les monuments originaux, c'est Manéthon. Jadis on le traitait avec mépris, on contestait sa véracité, on regardait comme fabuleuse la longue suite de dynasties qu'il déroule devant nos regards; aujourd'hui ce qui reste de son ouvrage est la première de toutes les sources pour la reconstitution de l'histoire ancienne de l'Égypte.

II. — Manéthon, prêtre de la ville de Sébennytus dans le Delta, écrivit en grec, sous le règne de Ptolémée Philadelphe, une histoire d'Égypte d'après les archives officielles conservées dans les temples. Comme tant d'autres livres de l'antiquité, cette histoire a disparu; nous n'en possédons aujourd'hui qu'un petit nombre de fragments et la liste de tous les rois, que Manéthon avait placée à la fin de son ouvrage, liste heureusement conservée dans les écrits de quelques chronographes de l'époque chrétienne. Cette liste partage en dynasties ou familles royales tous les souverains qui ont successivement régné sur l'Égypte jusqu'à Alexandre. Pour la plupart des dynasties, Manéthon fait connaître le nom des rois, la durée de leur règne, la durée de la dynastie. Pour d'autres (et les moins nombreuses), il se contente de brefs renseignements sur l'origine de la famille royale, le nombre de ses rois

et les chiffres des années pendant lesquelles cette famille régna.

Nous ne saurions donner ici ces listes complètes, dans lesquelles les noms des rois ont été, d'ailleurs, très-souvent altérés par les copistes grecs, absolument ignorants de la langue égyptienne, et ne peuvent se rétablir que par l'étude des monuments directement égyptiens. Mais nous en résumerons du moins les traits principaux dans le tableau suivant :

DYNASTIES.	BERCEAU OU SIÉGE.	NOMS MODERNES.	DURÉE.	AV. J.-C.
I.....	Thinis.....	Harabat-el-Madfouneh.	253 ans.	5004
II.....	—	—	302 —	4751
III.....	Memphis....	Myt-Rahyneh.....	214 —	4449
IV.....	—	—	284 —	4235
V.....	—	—	248 —	3951
VI.....	Éléphantine..	Gezyret-Asouan.....	203 —	3703
VII.....	Memphis....	Myt-Rahyneh.....	70 j.	3500
VIII.....	—	—	142 ans.	3500
IX.....	Héracléopolis.	Ahnas-el-Medineh....	109 —	3358
X.....	—	—	185 —	3249
XI.....	Thèbes.....	Medynet-Abou.....	213 —	3064
XII.....	—	—		
XIII....	—	—	453 —	2851
XIV....	Xoïs.....	Sakha.....	184 —	2398
XV.....	Pasteurs.....	Sân.....		
XVI.....	—	—	511 —	2214
XVII...	—	—		
XVIII...	Thèbes.....	Medynet-Abou	241 —	1703
XIX.....	—	—	174 —	1462
XX.....	—	—	178 —	1288
XXI.....	Tanis.....	Sân.....	130 —	1110
XXII...	Rubastis.....	Tell-Basta.....	170 —	980
XXIII...	Tanis.....	Sân.....	89 —	810
XXIV...	Saïs.....	Sâ-el-Hagar.....	6 —	721
XXV.....	Éthiopiens...	.....	50 —	715
XXVI...	Saïs.....	Sâ-el-Hagar.....	138 —	665
XXVII..	Perses.....	.....	121 —	527
XXVIII.	Saïs.....	Sâ-el-Hagar.....	7 —	406
XXIX...	Mendès.	Aschmoun-er-Rouman.	21 —	399
XXX.....	Sébennytus..	Samanhoud.....	38 —	378
XXXI...	Perses.....	.....	8 —	340

III. — « Il n'y a personne qui ne soit frappé de l'énorme total de temps auquel l'addition des dynasties de Manéthon fait arriver. Par la liste du prêtre égyptien, nous remontons en effet jusqu'aux temps qui passent pour mythiques chez tous les autres peuples, et qui, en Égypte, sont certainement déjà de l'histoire.

» Embarrassés par ce fait, et, d'ailleurs, ne trouvant en aucune façon à mettre en doute l'authenticité et la véracité de Manéthon, quelques auteurs modernes ont supposé que l'Égypte avait été, à diverses périodes de son histoire, partagée en plusieurs royaumes, et que Manéthon nous donne comme *successives* des familles royales dont le règne aurait été *simultané*. Selon eux, la V^e^ dynastie, par exemple, aurait régné à Éléphantine en même temps que la VI^e^ gouvernait à Memphis. La commodité de ce système, pour certaines combinaisons arrêtées à loisir et en vue d'idées préconçues, n'a pas besoin d'être démontrée. En rapprochant certains chiffres, en en corrigeant d'autres, on peut, avec un arrangement ingénieux et même savant des dynasties, raccourcir presque à volonté les listes de Manéthon, et c'est ainsi que là où, dans le tableau précédent, nous arrivons à l'année 5004 avant notre ère pour la fondation de la monarchie égyptienne; d'autres auteurs, comme M. Bunsen, ne font remonter le même événement qu'à l'année 3623.

» De quel côté est la vérité? Plus on étudie cette question, plus on s'aperçoit qu'il est difficile d'y répondre. Le plus grand de tous les obstacles à l'établissement d'une chronologie égyptienne régulière, c'est que les Égyptiens eux-mêmes n'ont jamais eu de chronologie. L'usage d'une ère fixe leur était inconnu, et jusqu'ici on ne saurait prouver qu'ils aient jamais compté autrement que par les années du roi régnant. Or, ces années étaient loin d'avoir elles-mêmes un point initial

fixe, puisque tantôt elles partaient du commencement de l'année dans laquelle était mort le roi précédent, tantôt du jour des cérémonies du couronnement du roi. Quelle que soit la précision apparente de ses calculs, la science moderne échouera toujours dans ses tentatives pour restituer ce que les Égyptiens ne possédaient pas.

» Au milieu de ces doutes, ce qui paraît encore à une science sérieuse et prudente éloigner le moins de la vérité est l'adoption pure et simple des listes de Manéthon. Il serait aujourd'hui contraire aux faits les mieux constatés de prétendre que, de Ménès à la conquête grecque, l'Égypte a toujours formé un royaume unique, et peut-être des découvertes inattendues prouveront-elles un jour que, pendant presque toute la durée de ce vaste empire, il y eut encore plus de dynasties collatérales que les partisans de ce système n'en admettent aujourd'hui. Mais tout montre que le travail d'élimination était déjà fait dans les listes de Manéthon, telles qu'elles nous sont parvenues. Si en effet ces listes contenaient les dynasties collatérales, nous y trouverions, avant ou après la XXI^e^, la dynastie de grands prêtres qui régna à Thèbes pendant que cette XXI^e^ occupait Tanis; nous aurions de même à compter, avant ou après la XXIII^e^, les sept ou huit rois indépendants qui furent ses contemporains, et qui devraient, si Manéthon ne les avait pas écartés, ajouter autant de familles royales successives à la liste du prêtre égyptien; de même la dodécarchie compterait au moins pour une dynastie qui se placerait entre la XXV^e^ et la XXVI^e^, et enfin les rois thébains, rivaux des Pasteurs, prendraient leur rang avant ou après la XVII^e^.

» Il y eut donc incontestablement en Égypte des dynasties simultanées; mais Manéthon les a rejetées pour n'admettre que celles qui furent réputées légi-

times, et elles ne sont plus dans ses listes. Autrement, ce n'est pas 31 dynasties que nous aurions à compter dans la série des familles royales antérieures à Alexandre, c'est jusqu'à 60 peut-être qu'il faudrait monter.

» Jamais aucun des savants qui se sont efforcés de raccourcir les chiffres donnés par Manéthon n'est encore parvenu à produire un seul monument d'où il résultât que deux dynasties données comme successives dans ces listes aient été contemporaines. Au contraire, les preuves monumentales surabondent et ont été recueillies en grand nombre par les égyptologues, qui démontrent que toutes les races royales énumérées par le prêtre de Sébennytus ont occupé le trône les unes après les autres. » (MARIETTE.)

IV. — Il n'est pas en effet de pays, en dehors de l'Égypte, dont l'histoire puisse être écrite sur le témoignage d'un plus grand nombre de preuves vraiment originales. On trouve des monuments égyptiens, non-seulement en Égypte, mais encore en Nubie, au Soudan et jusqu'en Syrie. A cette série déjà si nombreuse il faut ajouter la quantité considérable d'objets antiques qui depuis cinquante ans ont formé les musées que toutes les grandes capitales possèdent et parmi lesquels le musée du Caire tient maintenant un des premiers rangs, grâce aux belles recherches de notre compatriote M. Mariette.

Les monuments historiques de l'Égypte peuvent être distingués en deux séries : ceux qui touchent à l'ensemble de l'histoire et ceux qui se rattachent plus spécialement à une dynastie déterminée, nous la révèlent et servent, pour ainsi dire, à en certifier l'existence.

Nous dirons d'abord quelques mots des plus impor-

tants monuments qui fournissent des lumières générales sur l'ensemble des annales de l'Egypte antique.

V. — « Le premier est un papyrus conservé au musée de Turin, auquel il a été vendu par M. Drovetti, consul général de France. Si ce papyrus était intact, la science des antiquités égyptiennes ne posséderait pas un monument plus précieux. On y trouve en effet une liste de tous les personnages mythiques ou historiques qui étaient regardés comme ayant régné sur l'Egypte depuis les temps fabuleux jusqu'à une époque que nous ne pouvons apprécier, puisque nous ne possédons pas la fin du papyrus. Rédigée sous Rhamsès II (XIX^e^ dynastie), c'est-à-dire à l'une des époques les plus florissantes de l'histoire d'Egypte, cette liste a tous les caractères d'un document officiel, et nous serait d'un secours d'autant plus efficace que chaque nom de roi y est suivi de la durée du règne, et qu'après chaque dynastie intervient le total des années pendant lesquelles elle a gouverné les affaires de l'Egypte. Malheureusement cet inappréciable trésor n'existe plus qu'en minimes fragments (au nombre de 164), qu'il est le plus souvent impossible de rapprocher.

VI. — » Un autre monument précieux a été enlevé du temple de Karnak et rapporté à la Bibliothèque Impériale de Paris. C'est une petite chambre sur les parois de laquelle est représenté Thoutmès III (XVIII^e^ dynastie) faisant des offrandes devant les images de soixante et un de ses prédécesseurs ; on l'appelle la *Salle des Ancêtres*. Ici nous n'avons plus affaire à une série régulière et non interrompue ; un choix a été fait par Thoutmès III parmi ses prédécesseurs, et à ceux-là seuls il adresse ses hommages. A première vue, la Salle des Ancêtres ne peut donc être traitée que comme un

extrait des listes royales de l'Égypte. Le rédacteur, guidé par des motifs qui nous échappent, a pris çà et là quelques noms de rois, tantôt acceptant une dynastie entière, tantôt écartant absolument de longues périodes. Notons, en outre, que l'artiste chargé de l'ornementation de la salle en a conçu le plan au point de vue de la décoration, sans se soucier de donner partout aux figures qu'il employait un ordre strictement chronologique. Enfin de regrettables mutilations (douze noms royaux manquent) font perdre à la liste conservée à Paris une partie de son importance. Il s'ensuit que la Salle des Ancêtres n'apporte pas à la science tout le secours qu'on semblait en droit d'attendre d'elle. Elle a cependant rendu le service de préciser mieux qu'aucune autre liste les noms portés par les rois de la XIII^e^ dynastie.

VII.—»C'est encore un choix du même genre, et fait sous l'inspiration de motifs que nous ne connaissons pas, qui nous est offert par la *Table d'Abydos*, tirée des ruines de cette ville célèbre et conservée au Musée Britannique. L'hommage aux ancêtres est fait cette fois par Rhamsès II. Originairement les noms cités étaient au nombre de cinquante; il n'en reste plus que trente, plus ou moins complets. Cet état déplorable de mutilation enlevait à la Table d'Abydos presque toute valeur historique réelle, lorsque M. Mariette en a tout récemment, dans un autre temple de la même ville, découvert un nouvel exemplaire, beaucoup plus complet et remplissant presque toutes les lacunes du premier exemplaire, datant du règne de Séti I^er^, père et prédécesseur de Rhamsès II. Cette *nouvelle Table d'Abydos* a fourni à la science une liste des rois des six premières dynasties, presque aussi complète que celle de Manéthon, qu'elle contrôle de la manière la plus heureuse. Elle a en

même temps révélé que les noms royaux, au classement jusqu'alors impossible, par lesquels commençait le monument conservé à Londres dans son état de mutilation, devaient désormais servir à combler une partie du vide monumental que l'on observe entre la VI^e^ et la XI^e^ dynastie.

VIII. — » Le témoignage de la *nouvelle Table d'Abydos*, en ce qui regarde les dynasties primitives, est confirmé par la *Table de Sakkarah*, découverte aussi par M. Mariette et maintenant déposée au musée du Caire. Ce monument n'a pas, comme les autres, une origine royale. Il a été trouvé dans la tombe d'un simple prêtre qui vivait sous Rhamsès II et se nommait Tounar-i. Dans les croyances égyptiennes, un des biens réservés aux défunts qui avaient mérité la vie éternelle était d'être admis dans la société des rois. Tounar-i est représenté pénétrant dans l'auguste assemblée : cinquante-huit rois y sont présents; ce sont sans doute ceux dont Memphis honorait le plus la mémoire. Le choix en ressemble beaucoup à celui qui avait été fait à Abydos. Cependant il y a quelques différences intéressantes à noter. Une ou deux fois, un prince omis dans une liste, a été enregistré par l'autre; même quelquefois, de deux princes dont le règne a été incontestablement simultané, l'un figure à Sakkarah et l'autre à Abydos. Ainsi, du temps de la XIX^e^ dynastie, parmi les compétiteurs qu'avaient présentés les annales égyptiennes, on ne s'accordait pas d'une manière absolue sur ceux qui devaient être tenus pour souverains légitimes, et la liste en variait suivant les villes, sans doute suivant que leur pouvoir s'y était ou non exercé. » (Mariette.)

IX. — Quant aux documents qui se rapportent seulement à l'histoire d'une dynastie ou d'un règne, ils

sont en si grand nombre que l'on comprendra facilement que nous ne puissions pas en tenter même ici l'énumération. Nous serons, du reste, tout naturellement amenés à en signaler les plus importants dans le cours de notre récit. Il y en a de deux genres, les manuscrits sur papyrus, poëmes sur les exploits des princes, compositions littéraires, correspondances ou registres de comptes des administrations publiques, et les inscriptions monumentales. Dans ces dernières il faut encore distinguer deux catégories principales, les monuments publics et les monuments privés. Les inscriptions officielles, gravées sur des stèles détachées ou sur les murailles des temples, où elles sont souvent accompagnées de grands bas-reliefs coloriés, racontent surtout les événements saillants et les exploits militaires; il en est qui, longues comme des poëmes, rapportent dans un style tout biblique les incidents d'une ou de plusieurs campagnes jusque dans leurs moindres détails. Les inscriptions des particuliers nous font pénétrer dans la vie intime de la société égyptienne et nous initient au mécanisme de son organisation ; elles fournissent aussi les bases les plus solides et les plus précieuses de la chronologie, car il n'est pas rare d'y rencontrer des épitaphes relatant que tel personnage est né tel jour de tel mois, de telle année de tel autre, et a vécu tant d'années, tant de mois et tant de jours.

§ 3. — Fondation de la monarchie. — Premières dynasties.

I. — Ainsi que nous l'avons déjà dit dans le premier livre de ce manuel, en traitant du tableau ethnographique de la Genèse, la population de l'Egypte formait un des rameaux de la race de Cham. Elle était venue de l'Asie s'établir dans la vallée du Nil, par la route

du désert de Syrie. C'est là un fait désormais acquis d'une manière certaine à la science, et qui confirme pleinement les données de la Genèse. Quant à l'opinion généralement admise autrefois, que le peuple égyptien appartenait à une race africaine dont le premier centre de civilisation aurait été à Méroé et qui aurait graduellement descendu les bords du Nil jusqu'à la mer, elle ne saurait plus se soutenir aujourd'hui. Nous savons, en effet, par les monuments que le plus ancien centre de civilisation en Egypte a été dans la région autour de Memphis, dans l'Egypte inférieure et moyenne, avant *même* la fondation de Thèbes, et nous pouvons suivre la marche graduelle de la culture, remontant le Nil dans la direction de l'Ethiopie, en sens exactement inverse à celui que l'on avait d'abord supposé.

Les souvenirs des premiers temps du séjour des fils de Mitsraïm sur la terre où ils avaient fixé leur demeure sont entièrement perdus dans la nuit des traditions mythiques. C'est l'époque que Manéthon remplit par les dynasties fabuleuses des dieux, des héros et des mânes, que les inscriptions hiéroglyphiques, à plusieurs reprises appellent « le temps des *Hor-schesou*, » c'est-à-dire des « serviteurs d'Horus, » le dieu national par excellence et le pasteur spécial du peuple égyptien. Arrivèrent-ils avec une civilisation déjà développée pendant leur séjour en Asie et étroitement apparentée à celle des premiers Kouschites de Babylone, de l'empire de Nemrod, ou bien, ayant opéré leur migration à l'état barbare, se développèrent-ils par leurs propres efforts, indépendamment de toutes les autres nations? Voilà des questions auxquelles la science ne pourra probablement jamais fournir de réponse, et sur lesquelles on sera toujours réduit aux conjectures.

Ce qui paraît seulement évident, c'est que la population de l'Egypte se composa d'abord de tribus dis-

tinctes, quoique de même origine, qui avaient des existences séparées. Le chapitre X de la Genèse en nomme quatre, représentées chacune par un fils de Mitsraïm. Ce sont d'abord les *Ludim* ou la race égyptienne proprement dite et dominante, appelée en égyptien *rout* ou *lout*, c'est-à-dire « la race des hommes » par excellence, puis les *Pathrusim* ou habitants du pays méridional, c'est-à-dire de la Thébaïde, en égyptien *p-to-rès*, les *Naphthuim* ou gens de Memphis, dont le nom sacerdotal était « le domaine de Phtah, » *Na-Phtah*, enfin les *Anamim*, qui sont les *Anou* des monuments égyptiens, population dont les tribus paraissent avoir été à l'origine dispersées un peu partout dans la vallée du Nil, qui a laissé son nom aux villes d'Héliopolis (en égyptien *An*), Tentyris ou Dendérah (appelée aussi quelquefois *An*) et Hermonthis (*An-rès*, l'An du Sud), dont un rameau enfin garda pendant assez longtemps une vie propre dans une portion de la péninsule du Sinaï. Mais l'histoire de l'Egypte ne commence en réalité qu'au moment où ces diverses populations furent réunies en un seul tout sous le même sceptre, où un pouvoir héréditaire, purement politique et marqué d'une forte empreinte militaire, fonda la monarchie en se substituant à l'autorité théocratique, par laquelle avaient été gouvernées jusque-là les tribus divisées.

II. — L'auteur de cette révolution était originaire de la ville de Thinis (en égyptien *Téni*), plus tard Abydos, dans l'Egypte moyenne. Il s'appelait « Ménès, dit Héro» dote, fut le premier roi d'Egypte et fit bâtir, au rap» port des prêtres, la ville de Memphis. Le Nil, jusqu'au » règne de ce prince, coulait le long de la montagne » sablonneuse qui est du côté de la Libye, mais ayant » comblé le coude que formait le fleuve du côté du

» midi et construit une digue environ à cent stades au-
» dessus de Memphis, il mit à sec son ancien lit et lui
» fit prendre son cours par un nouveau canal, afin qu'il
» coulât à égale distance des montagnes. Il fit ensuite
» construire la ville dans l'endroit même d'où il avait
» détourné le fleuve et qu'il avait converti en terre
» ferme. Il éleva aussi dans la même ville un grand et
» magnifique temple en l'honneur de Vulcain (Phtah). »
Tous les auteurs classiques qui ont parlé de l'Egypte mentionnent le nom de Ménès, et les monuments égyptiens en confirment le témoignage en représentant ce prince comme le fondateur de l'empire. La digue qu'il construisit subsiste encore sous le nom de « digue de Koschéisch, » et règle tout le régime des eaux de cette région. Quant à la ville bâtie par Ménès, elle fut appelée Men-nefer, « la bonne résidence, » d'où les Grecs ont fait Memphis.

Les descendants directs de Ménès forment la première dynastie, qui, d'après Manéthon, régna pendant deux cent cinquante-trois ans. Aucun monument contemporain de ces princes n'est parvenu jusqu'à nous. Le successeur immédiat de Ménès, Téta (l'Athothis de Manéthon), est signalé comme ayant bâti un palais à Memphis et ayant composé des livres de chirurgie ; le nom du cinquième roi de la dynastie, Hesep-ti (Usaphaïdos. M.) [1], est cité à plusieurs reprises dans le *Rituel funéraire* comme celui de l'auteur d'écrits sacrés ; enfin les fragments de Manéthon enregistrent sous le règne du septième, Sémempsès, une peste terrible. Il résulte de la comparaison des listes de Manéthon, de la *nouvelle Table d'Abydos* et de la *Table de Sakkarah*, que l'unité du gouvernement de l'Égypte, fondée par Ménès,

1. C'est ainsi que nous indiquons les formes données pour les noms royaux dans les listes de Manéthon.

ne s'affermit pas du premier coup et sans secousses, mais qu'au contraire une grande partie du temps de la première dynastie se passa en compétitions entre des princes dont les uns régnaient sans doute à Memphis et les autres à Abydos.

III. — La deuxième dynastie, à laquelle Manéthon donne neuf rois, dura trois cent deux ans. Elle était, elle aussi, originaire de Thinis et probablement apparentée à la première, car elle n'en est pas distinguée dans le papyrus de Turin. Des vraisemblances très-puissantes donnent à croire que la grande pyramide à degrés que l'on voit encore à Sakkarah fut bâtie pour servir de sépulture au second roi de cette dynastie, nommé Kékéou (Céchoüs. M.), celui même par lequel fut établi, dit-on, le culte des animaux sacrés, entre autres celui du bœuf Apis, considéré comme une manifestation vivante du dieu Phtah et adoré à Memphis. Ce serait ainsi le plus vieux monument de l'Égypte, et du monde même après les ruines de la Tour de Babel. La porte basse et étroite, au linteau de calcaire blanc chargé d'hiéroglyphes, aux jambages décorés, d'après un système d'ornementation sans autres exemples, par une alternance de pierres calcaires de petit appareil et de cubes de terre émaillée verte, qui donnait entrée dans la chambre sépulcrale de cette pyramide, a été enlevée par M. Lepsius en 1845 et transportée au musée de Berlin. Elle porte en bien des points la marque d'un art encore dans l'enfance et débutant dans la voie de ses premiers essais ; mais elle montre l'ingénieux système d'écriture de l'Égypte déjà constitué.

On attribuait au troisième roi de la deuxième dynastie, Ba-neter-en (Binothris. M.) une loi qui déclarait les femmes aptes à occuper le trône d'Égypte, ce qui se produisit en effet à plusieurs reprises dans le cours de

l'histoire; on racontait des prodiges légendaires arrivés sous le septième, Néferkéra (Néphercherès. M.); enfin on prétendait que le huitième, Sésochris, avait été un véritable géant. Nous possédons quelques monuments de sculpture que l'on peut hardiment rapporter aux derniers règnes de cette dynastie, d'abord le tombeau d'un haut fonctionnaire appelé Thoth-hotep, que les fouilles de M. Mariette ont découvert dans la nécropole de Sakkarah, dans laquelle se déposaient les morts de la grande cité de Memphis; puis trois statues debout, en pierre calcaire, représentant un autre fonctionnaire du nom de Sépa et deux de ses fils, dont s'enorgueillit le musée du Louvre. En les étudiant, on y remarque une rudesse et une indécision de style qui montrent qu'à la fin de la deuxième dynastie, l'art égyptien cherchait encore sa voie et n'était qu'imparfaitement formé.

IV. — Après l'extinction de cette famille, une dynastie originaire de Memphis saisit le pouvoir; c'est la troisième, à laquelle on attribue deux cent quatorze ans de durée. Le deuxième de ses rois, Tses-hor-tsa (Tosorthrus. M.) est donné comme s'étant occupé spécialement de la médecine, de l'écriture et de l'art de la taille des pierres. C'est dans cette maison royale que se rencontrent les premiers conquérants sortis de la terre des Pharaons; Manéthon dit que le chef de la race, Sekerneferké (Néchérophès. M.) soumit une portion des Libyens, terrifiés par la vue d'une éclipse; sur les rochers du Sinaï l'on a trouvé un bas-relief qui représente le roi Snéfrou (Séphouris. M.), avant-dernier prince de la dynastie, domptant les tribus nomades des Anou de l'Arabie Pétrée.

Le tombeau d'un des grands officiers de ce dernier roi, nommé Amten, a été découvert à Sakkarah et

transporté au musée de Berlin. L'art y est plus avancé que dans les œuvres de la deuxième dynastie, mais cependant il n'a pas encore atteint sa perfection. Les représentations de cette tombe, qui remonte à une date si prodigieusement reculée qu'elle écrase l'imagination, nous font pénétrer dans la vie intime de l'époque où elle fut construite. Elles nous montrent la civilisation égyptienne aussi complétement organisée qu'elle l'était au moment de la conquête des Perses ou de celle des Macédoniens, avec une physionomie complétement individuelle et les marques d'une longue existence antérieure. Les habitants de la vallée du Nil ont déjà domestiqué presque toutes les espèces d'animaux utiles à l'homme, et même certains mammifères que nous ne connaissons plus qu'à l'état sauvage. Le bœuf, le chien, les palmipèdes, leur fournissent le service depuis longtemps, et les soins des éleveurs ont su produire de nombreuses variétés de chacune de ces espèces. La seule bête de somme est l'âne; ni le cheval, ni le chameau ne paraissent encore être connus dans l'Égypte. La langue égyptienne est complétement formée avec ses caractères propres et séparée des autres idiomes congénères. L'écriture hiéroglyphique se montre à nous dans les monuments des premières dynasties avec toute la complication qu'elle a conservée jusqu'au dernier jour de son existence.

§ 4. — Quatrième et cinquième dynasties. — Age des grandes pyramides.

I. — Avec la quatrième dynastie, Memphite comme la troisième et qui régna deux cent quatre-vingt-quatre ans, l'histoire s'éclaircit et les monuments se multiplient. C'est l'âge de la construction des trois plus

grandes pyramides, élevées par les trois rois Khoufou (le Chéops d'Hérodote), Schafra (Chéphren) et Menkéra (Mycérinus). Khoufou fut un roi guerrier : les bas-reliefs du Sinaï célèbrent ses victoires sur les Anou qui harcelaient les colonies d'ouvriers égyptiens établies dans cette contrée pour l'exploitation des mines de cuivre. Mais c'est à sa pyramide qu'il doit d'avoir vu son nom traverser les siècles, assuré de l'immortalité tant qu'il y aura des hommes. Hérodote donne sur la construction de ce gigantesque monument des détails qui, bien que mêlés à quelques anecdotes puériles, doivent remonter à une tradition exacte et authentique. Cent mille hommes qui se relayaient tous les trois mois furent, dit-il, employés pendant trente ans à construire la véritable montagne artificielle dont l'orgueil du roi avait conçu le plan pour abriter sa dépouille, et qui est demeurée la plus prodigieuse des œuvres humaines, au moins par sa masse. Toute la population du pays se trouvait successivement requise pour cette corvée. Les travaux étaient d'autant plus pénibles que, les Égyptiens n'ayant à leur disposition que des câbles et des rouleaux et ne connaissant pas les machines, on devait traîner à force de bras les pierres sur des levées en plan incliné, pour les conduire à la hauteur où on voulait les monter. Celle qui servit à conduire des carrières de Tourah sur l'autre rive du Nil, au sommet du plateau des pyramides, les blocs gigantesques du revêtement extérieur subsistent encore de nos jours ; elle avait été conservée comme formant à elle seule un monument digne de l'admiration des générations futures. Les efforts ne durent pas être beaucoup moins grands pour élever les pyramides de Schafra et de Menkéra. La science de construction que révèlent ces monuments est immense, et n'a jamais été surpassée. Avec tous les progrès des sciences ce serait, même de nos jours, un

problème bien difficile à résoudre que d'arriver, comme les architectes égyptiens de la quatrième dynastie, à construire dans une masse telle que celle des pyramides, des chambres et des couloirs intérieurs qui, malgré les millions de kilogrammes qui pèsent sur eux, conservent au bout de soixante siècles toute leur régularité première et n'ont fléchi sur aucun point [1].

Les pyramides ne sont pas, du reste, le seul grand monument d'architecture que nous ait légué l'âge de ces rois. Le grand sphinx de Gizeh, voisin des trois principales pyramides, rocher énorme sculpté et complété par des additions de maçonnerie, paraît avoir été terminé sous le règne de Schafra. Tout à côté, M. Mariette a découvert, enfoui sous les sables du désert, un vaste temple qui doit, d'après des indices très-sûrs, dater du même règne. Il est tout entier construit en blocs énormes de granit noir ou rose et d'albâtre oriental, sans une seule sculpture, même de pure ornementation. La ligne droite seule, dans sa pureté sévère, le décore.

II. — Les premiers règnes de la quatrième dynastie marquent le point culminant de l'histoire primitive de l'Égypte. La splendeur et la richesse intérieure du pays paraissent avoir été immenses sous ces princes, et sont suffisamment attestées par leurs prodigieuses constructions. Les limites de la monarchie allaient alors jusqu'aux cataractes ; la capitale était à Memphis, et le centre de la vie de l'empire demeurait dans ses environs.

Mais les gigantesques travaux des pyramides n'avaient pu s'exécuter qu'au prix d'une monstrueuse oppression ; les corvées avaient accablé le pays d'un insupportable

1. Sur les pyramides, voy. le splendide ouvrage du colonel Vyse, *The pyramids of Ghizeh*. Londres, 1839-1842.

fardeau. Manéthon, Hérodote et Diodore de Sicile se sont faits l'écho de traditions qui prouvent que les princes qui avaient imposé de si rudes obligations à leurs peuples avaient laissé dans la mémoire populaire, à travers les âges, un souvenir odieux. Suivant ces traditions, Khoufou n'aurait pas seulement opprimé les Égyptiens dans les conditions matérielles de leur existence, mais encore fermé les temples et empêché les sacrifices; se repentant ensuite, il aurait été l'auteur d'un livre religieux tenu en grande estime. Schafra aurait suivi l'exemple de la tyrannie et de l'impiété de son prédécesseur, à tel point que tous les deux auraient été exclus par un jugement populaire des sépultures qu'ils s'étaient préparées si splendides. Menkéra aurait aussi fait de même au commencement de son règne; mais bientôt il aurait changé de voie, aurait rouvert les temples et rendu au culte une extrême splendeur, dernier détail qui concorde avec ce fait qu'un des plus importants chapitres mystiques du *Rituel funéraire* est dit, dans une clause additionnelle placée à la fin, avoir été découvert dans un ancien manuscrit sous le règne de Menkéra et publié par ce prince. Tout ceci sans doute n'est que de la légende populaire, remplie de traits fabuleux; par exemple, la fermeture des temples sous Khoufou et Schafra est formellement démentie par les inscriptions de leurs règnes. Mais la légende n'en avait pas moins un fondement historique réel. Tout semble indiquer que la fin de la quatrième dynastie, immédiatement après les princes constructeurs des grandes pyramides, fut un temps de révolutions et de troubles causés par l'oppression précédente. La comparaison de la liste de Manéthon et des monuments de la nécropole de Sakkarah, révèle pendant ce temps des compétitions violentes. Les splendides statues de Schafra en diorite, en granit rose, en albâtre, en basalte, qui

décoraient le temple voisin du sphinx, ont été retrouvées en morceaux dans un puits où elles avaient été précipitées dans un mouvement révolutionnaire évidemment très-peu postérieur à son règne.

III. — La cinquième dynastie était originaire d'Éléphantine, à l'extrémité méridionale de la Haute-Égypte, et y fixa peut-être sa résidence habituelle, bien que sous sa domination Memphis ne soit pas déchue de son éclat. Elle se composa de neuf rois, dont on a retrouvé tous les noms sur les monuments et qui occupèrent le trône pendant deux cent quarante-huit ans. Leurs règnes paraissent avoir été florissants et paisibles, mais nous n'avons à y signaler aucun prince dont le pouvoir ait été marqué par quelque événement bien saillant.

Les monuments privés du temps de cette dynastie, comme de la quatrième, sont très-multipliés. Autour de Memphis, particulièrement à Gizeh et à Sakkarah, la pioche des fouilleurs a rendu à la lumière les hypogées d'un grand nombre de personnages qui tenaient les premiers rangs à la cour de l'une comme de l'autre dynastie.

IV. — Grâce aux inscriptions de ces tombeaux, la science contemporaine est en état de reconstituer l'almanach royal de l'Égypte sous Khoufou, Schafra ou Menkéra, ainsi que sous les rois originaires d'Éléphantine. A ces époques si vieilles, la société égyptienne se montre constituée sur un pied tout aristocratique. Il semble que Ménès, en établissant la royauté, ait été le chef d'une révolution pareille à celles qui, à plusieurs reprises dans l'Inde antique, soumirent les Brahmanes à la suprématie absolue des *Kchatryas* ou guerriers. Dans les monuments des dynasties primitives de l'Égypte, nous voyons tout le pouvoir concentré dans

les mains d'une caste militaire peu nombreuse, d'une aristocratie qui, par certains côtés, a l'air composé de conquérants, et à laquelle le peuple est docilement soumis. Ne seraient-ce pas les *Ludim* de la Genèse, qui, en établissant leur suprématie sur les *Pathrusim*, les *Naphthuim* et les *Anamim* auraient réalisé l'unité du pays? Les familles de cette aristocratie sont peu nombreuses et toutes apparentées plus ou moins étroitement à la race royale, grâce aux nombreux enfants qui naissaient dans le harem des souverains. Véritables grands feudataires, les membres de ces familles occupent héréditairement toutes les fonctions élevées de l'ordre militaire et de l'ordre politique, et se transmettent de père en fils le gouvernement des provinces. Ils se sont même, comme toutes les vieilles aristocraties du paganisme, emparés du sacerdoce, dont ils font un monopole entre leurs mains.

Ce sont constamment des scènes de la vie domestique et agricole qui sont représentées sur les parois des tombeaux memphites de la quatrième et de la cinquième dynastie. A l'aide de ces représentations, nous pénétrons dans tous les secrets de l'existence de féodalité patriarcale que menaient les grands de l'Égypte il y a soixante siècles. Nous visitons les fermes vastes et florissantes, éparses dans leurs domaines; nous connaissons leurs bergeries où les têtes de bétail se comptent par milliers, leurs parcs où des antilopes, des cigognes, des oies de toute sorte d'espèces sont gardées en domesticité. Nous les voyons eux-mêmes dans leurs élégantes demeures, entourés du respect et de l'obéissance de leurs vassaux, on pourrait presque dire de leurs serfs. Nous connaissons les fleurs qu'ils cultivent dans leurs parterres, les troupes de chant et de ballet qu'ils entretiennent dans leurs maisons pour leur divertissement. Les détails les plus minutieux de leur *sport* nous sont

révélés par leurs tombeaux. Ils se montrent à nous passionnés amateurs de chasse et de pêche, deux exercices dont ils trouvaient autant d'occasions qu'ils pouvaient désirer sur les nombreux canaux dont le pays était sillonné dans tous les sens. C'est encore pour le compte des hauts personnages de l'aristocratie que de grandes barques aux voiles carrées, fréquemment figurées dans les hypogées, flottaient sur le Nil, instruments d'un commerce dont tout révèle l'extrême activité.

V. — L'art, dans ces monuments de la quatrième et de la cinquième dynastie, atteint le plus remarquable degré de perfection. Il est tout entier dans la voie du réalisme; il s'efforce avant tout de rendre la vérité de la nature, sans chercher aucunement à l'idéaliser. Le type des hommes y a quelque chose de plus trapu et de plus rude que dans les œuvres des écoles postérieures; les proportions relatives des diverses parties du corps y sont moins exactement observées, les saillies musculaires des jambes et des bras rendues avec trop d'exagération. Mais il y a également dans les sculptures des tombes memphites primitives une élégance de composition, une naïveté et une vérité de mouvement, une vie dans toutes les figures, que les lois hiératiques et immuables du canon des proportions firent disparaître plus tard, tandis que sur d'autres points l'art se perfectionnait. Dans ce premier développement complétement libre de l'art égyptien, quelque imparfait qu'il fût, il y avait les germes de plus encore que l'Égypte n'a donné dans ses plus brillantes époques. Il y avait la vie, que les entraves sacerdotales étouffèrent ensuite. Si les artistes pharaoniques en avaient gardé le secret, alors qu'ils acquirent ces incomparables qualités d'harmonie des proportions et de majesté qu'ils possédèrent à un plus haut degré que personne autre dans le monde, ils

auraient été aussi loin que les Grecs; deux mille ans avant eux, ils auraient atteint la perfection absolue de l'art. Mais une partie de leurs qualités natives fut éteinte dès le berceau, et ils demeurèrent incomplets, laissant à d'autres la gloire d'atteindre ce point qui ne sera jamais dépassé.

VI. — Dans l'ornementation des hypogées dont nous venons de parler et des sarcophages que l'on y rencontre quelquefois, on remarque un style d'architecture tout particulier et différent de celui qu'offriront les monuments d'époques moins reculées, style qui paraît caractéristique de l'âge des pyramides. Dans ce système d'architecture, toute la décoration consiste dans l'arrangement de bandes horizontales et verticales étroites à surface convexe. C'est l'imitation de bâtiments construits en bois légers comme ceux du sycomore et du palmier, les deux arbres principaux de l'Egypte, dont on n'aurait pas même équarri les troncs pour les employer. De même, le plus souvent, dans ces tombeaux, la chambre sépulcrale est couverte par des poutres de pierre, arrondies de manière à reproduire l'aspect de troncs de palmiers. Ainsi les Egyptiens n'avaient pas commencé, comme on l'a cru si longtemps, par mener la vie de troglodytes ou d'habitants de cavernes. Leurs plus anciens édifices ont été des constructions de bois, élevées dans le milieu de la vallée du Nil; et, dans les premiers hypogées qu'ils ont creusés au flanc de la chaîne Arabique et de la chaîne Libyque, ils ont copié le style et la disposition de ces constructions légères, dont le type est toujours demeuré celui de leurs habitations.

VII. — Mais nous n'avons pas seulement des monuments de ces âges auxquels on croirait volontiers que

l'humanité tout entière aurait dû être encore dans un état de complète barbarie. Sous le climat miraculeusement conservateur de l'Egypte, de fragiles feuillets de papyrus ont traversé plus de cinquante siècles et sont parvenus intacts jusqu'à nous. La Bibliothèque Impériale possède un livre daté du règne d'Assa-Tatkéra (Tanchérès. M.), avant-dernier roi de la cinquième dynastie, et composé par un vieillard de sang royal, du nom de Phtah-hotep. C'est une sorte de code de civilité puérile et honnête, un traité de morale toute positive et pratique, apprenant la manière de se guider dans le monde, qui ne s'élève pas jusqu'à une sphère plus haute que les livres de Confucius à la Chine. On y trouve des règles pour respecter l'ordre civil de police sociale et pour faire rapidement son chemin dans le monde sans gêner aucune de ses passions, ou, comme on dit maintenant dans le jargon d'une certaine fausse philosophie, aucun des instincts de la nature.

La base première de la morale et du bon ordre dans le livre de Phtah-hotep est l'obéissance filiale, étendue aux rapports avec le gouvernement établi, que l'on considère comme investi d'une véritable autorité paternelle. « Le fils qui reçoit la parole de son père, y est-il » dit, deviendra vieux à cause de cela..... L'obéissance » d'un fils envers son père, c'est la joie..... Il est cher » à son père et sa renommée est dans la bouche des vi- » vants qui marchent sur la terre. Le rebelle voit la » science dans l'ignorance, les vertus dans les vices ; il » commet chaque jour avec audace toutes sortes de » fraudes, et en cela il vit comme s'il était mort. Ce » que les sages savent être la mort, c'est sa vie de cha- » que jour; il avance dans ses voies, chargé d'une foule » de malédictions. » La récompense de celui qui observe ces préceptes est placée ici-bas, c'est une longue vie et la faveur du prince. « Le fils docile sera heureux

» par suite de son obéissance; il vieillira, il parviendra » à la faveur. » L'auteur se cite lui-même en exemple: « Je suis devenu ainsi un ancien de la terre; j'ai par- » couru cent dix ans de vie avec la faveur du roi et l'ap- » probation des anciens, en remplissant mon devoir » envers le roi dans le lieu de sa faveur. »

Un second traité, contenu dans le même manuscrit et dont il ne reste plus que quelques pages, était un recueil d'apophthegmes comme celui du roi Salomon. En voici quelques maximes : « Le bonheur fait trouver » toute place bonne; un petit échec suffit pour avilir » un très-grand homme. — La bonne parole luit plus » que l'émeraude que la main des esclaves trouve parmi » les cailloux. — Le savant est rassasié de ce qu'il sait; » bon est le lieu de son cœur; agréables sont ses » lèvres. »

§ 5. — De la sixième dynastie à la onzième. — Éclipse temporaire de la civilisation égyptienne.

I. — A la mort du dernier roi de la V^e^ dynastie, une famille nouvelle parvint au trône. Manéthon la dit originaire de Memphis. Le premier roi de cette maison, Ati (Othoès. M.) fut, dit-il, au bout de trente ans de règne, assassiné par ses gardes. Une partie de son pouvoir dut être en effet remplie par des troubles, car les monuments nous montrent contre lui deux compétiteurs qui pourraient bien être descendus de la race royale précédente, Téta et Ouserkéra. Mais son fils et successeur, Pépi-Mérira (Phios. M.), fut un des rois les plus glorieux et les plus puissants. Il posséda sous son sceptre toute la contrée, car on a trouvé de ses monuments dans toutes les parties de l'Égypte, depuis Syène jusqu'à Tanis. Comme Khoufou, Pépi I^er^ fut un roi

guerrier. A cette époque, les cataractes du Nil (surtout la seconde, celle de Ouadi-Halfa) n'offraient pas comme maintenant un insurmontable obstacle à la navigation, et vers le sud, la frontière de l'Égypte était ouverte aux incursions des Oua-oua, peuplade remuante de nègres : Pépi réduisit ces ennemis à l'obéissance. Une peuplade inconnue de bédouins méridionaux (peut-être les Bischaris actuels) fut également soumise par les armes égyptiennes. Enfin, du côté du nord, les tribus hostiles des nomades reçurent de Pépi le châtiment qu'elles s'étaient attiré par leurs agressions contre les ouvriers égyptiens préposés à l'exploitation des mines de cuivre de la presqu'île du Sinaï. On remarque dans les inscriptions relatives à ces campagnes du roi Pépi-Mérira, un fait d'une importance capitale pour l'histoire des migrations des peuples. Les nègres y sont représentés comme venant toucher immédiatement la frontière de l'Égypte et on n'y trouve aucune trace des Ethiopiens Kouschites, que tous les témoignages postérieurs nous montrent occupant précisément cette partie de la vallée du Nil, après avoir rejeté les nègres plus au sud. Lorsque la VI[e] dynastie dominait en Égypte, la race chamite de Kousch n'était donc pas encore venue s'établir en Afrique, où elle pénétra sans doute par le détroit de Bab-el-Mandeb; elle demeurait encore tout entière en Asie, où elle s'était fondé un puissant empire à Babylone. Pépi-Mérira ne fut pas, du reste, seulement un prince guerrier; il s'occupa des travaux publics. Il ressort d'un de ses monuments que ce fut lui qui ouvrit la route par laquelle on va, au travers du désert, de Kéneh dans la Haute-Egypte au port de Kosséïr sur la mer Rouge, qui y établit des stations et y fit creuser des puits pour abreuver les caravanes.

Un second Pépi, surnommé Néferkéra (Phiops.M.), est signalé comme ayant présenté le phénomène, uni-

que dans l'histoire, d'un règne séculaire, sur les événements duquel nous ne savons, d'ailleurs, presque rien.

Mais immédiatement après ce règne si long, et peut-être même déjà dans ses dernières années, les troubles et les discordes civiles éclatèrent avec une violence et une gravité que l'Égypte ne leur avait pas encore vues. Mentemsaf (Menthesouphis. M.), successeur de Pépi-Néferkéra, fut assassiné au bout d'un an seulement de règne. Sa sœur Neth-aker, la Nitocris des Grecs, dont le nom signifie « Neith » ou « Minerve victorieuse, » saisit alors les rênes du gouvernement. Manéthon l'appelle *la belle aux joues roses*, et il est d'accord avec Hérodote pour vanter, d'après les traditions sacerdotales, sa sagesse ainsi que sa beauté. Elle lutta énergiquement contre l'esprit de révolution qui tendait à diviser le pays et qui gagnait jusqu'à la capitale, En même temps, pendant un règne de douze ans troublé par les plus violentes agitations, Neth-aker répara ou plutôt acheva les travaux de la troisième pyramide de Gizeh, et l'on croit qu'elle la destina à sa propre sépulture, sans néanmoins s'approprier la salle funèbre de Menkéra. Elle semble avoir été obligée par les circonstances de ménager pendant une partie de son règne les meurtriers de son frère, mais elle méditait toujours d'en tirer vengeance; un jour elle les attira dans une galerie souterraine, et pendant les joies d'un repas, les eaux du Nil, introduites secrètement, les y noyèrent tous. Mais bientôt elle-même fut obligée de se donner la mort, pour échapper aux représailles de leurs partisans. Neth-aker fut la dernière de sa dynastie.

II. — L'histoire, si cruellement mutilée qu'elle soit pour l'époque suivante, induit à croire du moins que l'Égypte entre alors dans une longue série de déchirements, de démembrements et d'affaissement politique.

La VII^e^ dynastie compta, suivant un récit, cinq rois en moins de trois mois; et suivant une autre tradition plus expressive encore, soixante-dix rois en soixante-dix jours.

L'art primitif avait atteint son apogée sous la VI^e^ dynastie. C'est dans les tombes exécutées alors que l'on trouve ces belles statues élancées, au visage rond, à la bouche souriante, au nez fin, aux épaules larges, aux jambes musculeuses, dont le musée du Louvre possède un des plus remarquables échantillons dans la figure d'un scribe accroupi que l'on a placée au centre d'une des salles du premier étage. Mais à dater des troubles civils dans lesquels périt Neth-aker, une éclipse subite et jusqu'à présent inexplicable se produit dans la civilisation égyptienne. De la fin de la VI^e^ dynastie au commencement de la XI^e^, Manéthon compte quatre cent trente-six ans, pendant lesquels les monuments sont absolument muets. L'Égypte semble alors avoir disparu du rang des nations, et quand ce long sommeil se termine, la civilisation paraît recommencer à nouveau sa carrière, presque sans tradition du passé. L'empire des Pharaons, durant cet intervalle de nuit absolue, subit-il quelque invasion inconnue à l'histoire et les listes de Manéthon ne tiennent-elles compte alors que des familles légitimes et indigènes, reléguées dans leur capitale? Sans doute, quand il s'agit de l'Égypte, l'idée d'une invasion doit être plus qu'autre part facilement admise. Par sa position géographique et par les inépuisables ressources de son sol, cette contrée a toujours attiré les convoitises de ses voisins. Il est à noter d'ailleurs qu'en comparant les squelettes tirés des tombeaux antérieurs à la VI^e^ dynastie et des momies postérieures à la XI^e^, on observe dans la forme des crânes des différences assez sensibles pour donner à croire que la population a dû être dans l'intervalle profondément

modifiée par l'introduction d'un élément nouveau.

Mais quand les preuves monumentales font absolument défaut, il serait téméraire d'affirmer que l'éclipse soudaine qui se manifeste dans la civilisation de l'Égypte, immédiatement après la VI^e^ dynastie, n'eut pas uniquement pour cause une de ces crises de défaillance presque inexplicables, par lesquelles la vie des nations comme celle des hommes est quelquefois traversée. La décadence absolue qui se produit alors est toute positive, et la première civilisation de l'Égypte finit avec la VI^e^ dynastie pour renaître plus tard.

III. — Ainsi se termine la période de dix-neuf siècles à laquelle le nom d'*ancien empire* a été donné par les savants modernes. « Le spectacle qu'offre alors » l'Égypte, » dit M. Mariette dans son excellente histoire de ce pays, « est bien digne de fixer l'attention. » Quand le reste de la terre est encore plongé dans les » ténèbres de la barbarie, quand les nations les plus » illustres qui joueront plus tard un rôle si considéra- » ble dans les affaires du monde sont encore à l'état » sauvage, les rives du Nil nous apparaissent comme » nourrissant un peuple sage et policé, et une monar- » chie puissante, appuyée sur une formidable organi- » sation de fonctionnaires et d'employés, règle déjà les » destinées de la nation. Dès que nous l'apercevons à » l'origine des temps, la civilisation égyptienne se » montre ainsi à nous toute formée, et les siècles à » venir, si nombreux qu'ils soient, ne lui apprendront » presque plus rien. Au contraire dans une certaine » mesure, l'Égypte perdra; car à aucune époque elle » ne bâtira des monuments comme les pyramides. »

Les prêtres égyptiens avaient donc bien le droit de dire à Solon, quand il visitait leurs sanctuaires : « Vous » autres Grecs, vous n'êtes que des enfants. »

CHAPITRE II

LE MOYEN EMPIRE

§ 1. — Onzième et douzième dynasties. — Le Labyrinthe et le lac Mœris.

I. — Thèbes n'existait pas encore au temps de l'éclat de l'*ancien empire*. La ville sainte d'Ammon paraît avoir été fondée pendant la période d'anarchie et d'obscurité qui succéda, comme nous venons de le dire, à la VI[e] dynastie. Elle fut le berceau de la renaissance qui produisit la nouvelle floraison de la monarchie et de la civilisation égyptiennes que l'on a pris l'habitude de désigner sous le nom de *moyen empire*, et qui est en effet comme le moyen âge de la vieille Égypte, un moyen âge antérieur à toute autre histoire.

C'est de Thèbes que sortirent les six rois de la XI[e] dynastie, appelés alternativement Entef et Montouhotep, qui luttèrent énergiquement contre les séparatistes du Delta, représentés par les IX[e] et X[e] dynasties de Manéthon, peut-être contre des conquérants étrangers, et finirent par soumettre à leur sceptre toute l'Égypte. Un de ces princes est constamment désigné par l'épithète de « grand » (*aa*) ; ce fut sans doute celui qui parvint à obtenir ce dernier résultat. Ici nous citerons encore

une fois les judicieuses observations de M. Mariette : « Quand, avec la XI^e^ dynastie, on voit l'Égypte se » réveiller de son long sommeil, les anciennes tradi- » tions sont oubliées. Les noms propres usités dans les » anciennes familles, les titres donnés aux fonction- » naires, l'écriture elle-même et jusqu'à la religion, » tout en elle semble nouveau. Thinis, Éléphantine, » Memphis, ne sont plus les capitales choisies : c'est » Thèbes qui, pour la première fois, devient le siége de » la puissance souveraine. L'Égypte est en outre dé- » possédée d'une partie notable de son territoire, et » l'autorité de ses rois légitimes ne s'étend plus au delà » d'un canton limité de la Thébaïde. L'étude des mo- » numents confirme ces vues générales. Ils sont rudes, » primitifs, quelquefois grossiers, et à les voir, on » croirait que l'Égypte, sous la XI^e^ dynastie, recom- » mence cette période d'enfance qu'elle avait déjà tra- » versée sous la III^e^. »

II. — Une dynastie, probablement apparentée à la famille de ces premiers princes thébains et originaire de la même ville, leur succéda. C'est celle que Manéthon désigne comme la XII^e^. Tous les princes de cette dynastie s'appelèrent Osortasen ou Amenemhé, sauf le dernier, qui fut une reine, appelée Ra-Sevek-nofréou (Skémiophris. M.). La XII^e^ dynastie régna pendant deux cent treize ans, et son époque fut une époque de prospérité, de paix intérieure et de grandeur au dehors. Dès le temps de son second prince, Osortasen I^er^, non-seulement l'Égypte avait repris ses frontières naturelles, mais encore elle avait conquis de nouveau l'Arabie Pétrée, perdue pour les Égyptiens pendant le temps des discordes civiles, et la Nubie se trouvait déjà soumise à l'autorité des Pharaons. Osortasen I^er^ gravait en même temps sur la stèle de Ouadi-Halfa, au fond de

la Nubie, et sur les rochers du Sinaï, le souvenir de ses exploits.

L'Égypte, sous la XII^e^ dynastie, commença en effet à combattre pour cette grande politique qui devait être désormais la sienne pendant trente siècles, et qui devait la pousser sans cesse à revendiquer comme un patrimoine toutes les terres qu'arrose le Nil. A cette époque s'étendait au delà de la première cataracte, presque jusqu'au fond de l'Abyssinie, un État qui était à l'Égypte ancienne ce qu'est le Soudan à l'Égypte moderne : c'était le *pays de Kousch*, ou l'Éthiopie. Sans limites bien précises, sans unité d'organisation ou de territoire, l'Éthiopie nourrissait des populations nombreuses, diverses d'origine et de race ; mais le gros de la nation était formé par les Kouschites du sang de Cham, qui étaient venus s'y établir depuis le temps de la VI^e^ dynastie égyptienne. Or, les Kouschites paraissent avoir été sous la XII^e^ dynastie les vrais ennemis de l'Égypte ; c'est vers l'Éthiopie qu'alors toutes les forces de la nation sont tournées ; c'est contre les peuples de Kousch que sont élevées de chaque côté du Nil, au delà de la deuxième cataracte, les forteresses de Kumneh et de Semneh, qui marquent la limite méridionale à laquelle s'était alors arrêté l'empire des Pharaons. Quel qu'ait été à ce moment l'état politique des autres parties du monde, l'Égypte, sous la XII^e^ dynastie, ne s'éloigna pas des rives de son fleuve sacré.

Amenemhé II continua dans le sud les guerres d'Osortasen I^er^, qui l'avait associé au pouvoir de son vivant ; mais le vrai conquérant de l'Éthiopie, le grand prince militaire de la dynastie, fut Osortasen III, le fondateur de la forteresse de Semneh. Le temple qui lui fut élevé dans ce lieu plusieurs siècles plus tard, temple où deux autres dieux lui servaient en quelque sorte d'assistants, témoigne de la réalité de sa puissance et

de l'impression profonde que la grandeur de son règne avait laissée dans le pays. On a aussi retrouvé à Semneh les stèles mêmes qu'il y avait fait planter pour marquer la frontière méridionale de l'Égypte. Elles portent défense aux nègres de pénétrer dans le pays, sauf pour le commerce des bestiaux. Ce prince, qui fut enterré dans la pyramide en briques de Daschour et dont le nom religieux était Ra-scha-kéou, paraît en outre devoir être assimilé à l'antique et sage législateur Asychis, dont parle Hérodote, comme de celui qui avait réglé le régime des hypothèques. Deux inscriptions du règne de son successeur Amenemhé III parlent d'une grande victoire qu'il aurait remportée sur les nègres, et constatent que le pays asiatique des mines de cuivre lui appartenait toujours.

III. — Pendant ces guerres qui ont donné au nom des Osortasen et des Amenemhé un lustre qui ne s'est jamais effacé, l'Égypte se fortifiait à l'intérieur par l'élan vigoureux qu'elle imprimait à toutes les branches de la civilisation. Des travaux aussi prodigieux que ceux de la IV^e^ dynastie, mais au moins en partie plus utiles, le Labyrinthe et le lac Mœris, s'exécutaient alors. Nous reparlerons plus loin du Labyrinthe, lorsque nous indiquerons en peu de mots les principaux monuments de l'Égypte. Quant au lac Mœris, c'était, de l'aveu de tous les anciens qui l'ont vu, l'une des merveilles des siècles pharaoniques, et rien ne pouvait mieux montrer le degré jusqu'auquel s'était élevée la science des ingénieurs égyptiens de la XII^e^ dynastie, que ce travail dont un de nos compatriotes, M. Linant, a reconnu le premier les vestiges.

Nous avons déjà dit tout à l'heure ce qu'est le Nil pour l'Égypte. « Si son débordement périodique est insuffisant, une partie du sol n'est pas inondée, et, par

conséquent, reste inculte; si le fleuve, au contraire, sort avec trop de violence de son lit, il emporte les digues, submerge les villages et bouleverse les terrains qu'il devrait féconder. L'Égypte oscille ainsi perpétuellement entre deux fléaux également redoutables. Frappé de ces dangers, Amenemhé III conçut et exécuta un projet gigantesque. Il existe à l'ouest de l'Égypte une oasis de terres cultivables, le Fayoum, perdue au milieu du désert et rattachée par une sorte d'isthme à la contrée qu'arrose le Nil. Au centre de cette oasis s'étend un large plateau, dont le niveau général est celui de la vallée de l'Égypte; à l'ouest, au contraire, une dépression considérable de terrain produit une vallée qu'un lac naturel de plus de dix lieues de longueur, le Birket-Kéroun, emplit de ses eaux. C'est au centre du plateau qu'Amenemhé III entreprit de creuser, sur une surface de dix millions de mètres carrés, un autre lac artificiel. La crue du Nil était-elle insuffisante, l'eau était amenée dans le lac et comme emmagasinée pour servir à l'arrosement, non-seulement du Fayoum, mais de toute la rive gauche du Nil jusqu'à la mer. Une trop forte inondation menaçait-elle les digues, les vastes réservoirs du lac artificiel restaient ouverts, et quand le lac à son tour débordait, le trop-plein des eaux était rejeté par une écluse dans le Birket-Kéroun.

« Les deux noms que l'Égypte avait donnés à l'admirable création d'Amenemhé III ont, du reste, mérité de rester populaires. De l'un, *méri*, c'est-à-dire « le lac » par excellence, les Grecs ont en effet tiré ***Mœris***, mal appliqué par eux à un roi, tandis que l'autre, *p-iom*, qui signifiait « la mer, » est devenu, dans la bouche des Arabes, l'appellation de la province tout entière (***Fayoum***), que le génie d'un des rois de la XII^e^ dynastie avait dotée de ce précieux élément de fécondité. » (MARIETTE.)

IV. — Le temps de la XII[e] dynastie est donc, on le voit, une des plus splendides époques de l'histoire égyptienne; elle marque peut-être l'apogée le plus complet et le plus florissant épanouissement de la civilisation pharaonique. L'invasion des Pasteurs, survenue quelque temps après, et dont la rage paraît s'être principalement exercée sur tout ce qui rappelait le souvenir des princes de cette dynastie, n'en a laissé subsister aucun grand édifice. Des constructions officielles des Osortasen et des Amenemhé, il ne reste plus que les deux obélisques d'Héliopolis et du Fayoum, et quelques beaux colosses exhumés dans les fouilles de M. Mariette à Tanis et à Abydos. En revanche, nous avons de magnifiques spécimens de l'état de l'art à cette époque dans une foule de stèles funéraires privées qui remplissent les musées et dans les célèbres tombeaux de Béni-Hassan, dont les façades offrent le type premier et originaire de l'ordre dorique, adopté plus tard par les Grecs. On peut juger par ces tombeaux que l'architecture de la XII[e] dynastie n'avait plus aucun rapport avec celle des âges primitifs. C'est un art tout nouveau, dont les règles seront reprises lorsque, après une seconde éclipse, la culture égyptienne renaîtra encore une fois, à l'aurore de la période historique que l'on appelait le *nouvel empire*.

Mais ce que nous connaissons le mieux dans l'art de la XII[e] dynastie est la sculpture; elle se montre, dans les œuvres de cette époque, parvenue, à l'abri de la paix publique, à un degré de progrès et de perfection que les plus beaux travaux de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie ont pu à peine surpasser. La qualité prédominante dans la sculpture de cet âge est la finesse, l'élégance et l'harmonie des proportions. La réalité et la vie de l'école primitive ne se retrouvent déjà plus; l'art n'a plus la même liberté; il est soumis aux entraves des

règles sacerdotales. Le canon hiératique des proportions est fixé tel qu'il sera repris après l'expulsion des Pasteurs ; il ne reste plus de vestiges de l'art primitif que dans l'énergie et la hardiesse avec laquelle sont encore rendus les muscles des bras et des jambes. Les matières les plus dures et les plus réfractaires sont travaillées avec une délicatesse et un fini d'exécution qui, même dans les œuvres colossales, atteint celui du camée. Mais si la sculpture de la XII^e^ dynastie est beaucoup plus fine que celle des monuments les plus parfaits de la XVIII^e^, elle n'égale pas la grandeur monumentale des productions de cette dernière époque.

V. — Les hypogées si curieux de Béni-Hassan, dont nous venons de parler, sont ceux de grands personnages, investis des plus hautes fonctions de l'État et gouverneurs de province, qui menaient la même existence que les grands seigneurs de l'ancien empire et probablement encore constituaient une aristocratie héréditaire. Le plus intéressant peut-être est celui d'un nommé Améni ; là, l'Égypte de la XII^e^ dynastie se trouve en quelque sorte prise sur le fait. D'un côté ce sont les bestiaux qu'on engraisse, la terre qu'on laboure avec des charrues construites sur le modèle de celles que les fellahs de l'Égypte moderne emploient encore aujourd'hui ; c'est le blé qu'on récolte et qu'on fait dépiquer par des animaux qui en foulent aux pieds les gerbes. D'un autre côté, c'est la navigation du Nil, les grandes barques que l'on construit ou que l'on charge, les meubles élégants que l'on façonne dans des bois précieux, les vêtements que l'on apprête. Dans une longue inscription, Améni prend lui-même la parole et raconte sa vie. Comme général, il a fait une campagne en Éthiopie et il a été chargé de protéger les caravanes qui apportaient à Coptos, au travers du désert,

l'or du Djebel-Atoky. Comme gouverneur de province, il résume ainsi son administration : « Toutes les terres » étaient ensemencées du nord au sud. Des remer- » ciments me furent adressés de la part de la maison du » roi pour le tribut amené en gros bétail. Rien ne fut » volé dans mes ateliers. J'ai travaillé et la province » entière était en pleine activité. Jamais petit enfant ne » fut affligé, jamais veuve ne fut maltraitée par moi ; » jamais je n'ai troublé de pêcheur ni entravé de pas- » teur. Jamais disette n'eut lieu de mon temps et je ne » laissai jamais d'affamé dans les années de mauvaise » récolte. J'ai donné également à la veuve et à la femme » mariée, et je n'ai pas préféré le grand au petit dans » tous les jugements que j'ai rendus. »

§ 2. — Treizième et quatorzième dynasties.

I. — Si l'histoire de la XII^e^ dynastie est claire et bien connue, établie par de nombreux monuments, les annales de l'Égypte ne présentent pas, au contraire, de période plus obscure que celle qui s'étend de là jusqu'à la XIII^e^ dynastie, période longue et remplie de révolutions, de troubles, de déchirements, marquée enfin par une catastrophe terrible, la plus grande et la plus durable qu'enregistre l'histoire égyptienne, qui vint une seconde fois interrompre la marche de la civilisation sur les bords du Nil et rayer l'Égypte du rang des nations. Les dynasties de cette époque ne sont représentées dans les extraits de Manéthon que par des chiffres totaux de durée, et encore les différentes versions que nous possédons de ces extraits ne se trouvent-elles pas d'accord pour le nombre des rois, la longueur du règne des dynasties et quelquefois l'indication de leur origine. Ajoutons, pour comble d'obscurité, que cette partie de l'histoire est la seule pour laquelle Manéthon

avait indubitablement (le témoignage des chronographes est formel) admis dans ses listes des dynasties collatérales, mais qu'en même temps, dans les extraits que nous en avons, aucune indication positive n'indique celles qui furent contemporaines.

II. — La treizième dynastie fut originaire de Thèbes, comme les deux précédentes. Manéthon lui donne soixante rois et quatre cent cinquante-trois ans de durée. On a retrouvé sur les monuments les noms de la plupart de ses princes, qui s'appelaient presque tous Sevekhotep ou Nofréhotep. Aucun édifice de cette dynastie n'est, du reste, parvenu jusqu'à nous. Mais on peut juger par les stèles et les statues de son temps qui ont été découvertes dans les fouilles de Tanis et d'Abydos, ainsi que par quelques admirables morceaux de sculpture conservés dans les musées de l'Europe, que l'Égypte, du moins pendant les premiers siècles de domination de la nouvelle maison royale, n'avait rien perdu de son ancienne prospérité, qu'elle restait maîtresse de tout son territoire et aussi florissante intérieurement que sous la XII^e^ dynastie. Quant aux guerres que les rois de cette époque entreprirent, le silence des monuments permet à peine même les conjectures. On doit conclure cependant de la présence d'un colosse de la XIII^e^ dynastie dans l'île d'Argo, près de Dongolah, que l'Égypte avait encore élargi, du côté du sud, sous cette dynastie, les frontières qu'elle possédait sous la précédente. En outre, c'est à la XIII^e^ dynastie que paraît, d'après son style, devoir être rapporté le fragment d'un colosse en granit rose usurpé plus tard par le roi Amenhotep III (de la XIII^e^ dynastie), fragment que possède le Louvre, et dont la base porte une longue liste de nations nègres, subjuguées. Une inscription du même temps, gravée sur un rocher à El-Hammamat, station de la route qui con-

duit au port de Kosséir sur la mer Rouge, parle d'un grand commerce de pierres précieuses qui se faisait alors avec l'Arabie méridionale, et montre l'influence égyptienne régnant sans partage sur cette dernière contrée.

III. — Une particularité curieuse qui se rapporte à cette époque mérite d'être notée et jette un jour tout nouveau sur l'histoire physique de la vallée du Nil. Il existe à Semneh des rochers à pic situés au-dessus du fleuve et qui portent, à sept mètres au-dessus des plus hautes eaux actuelles, des inscriptions hiéroglyphiques. Or, de la traduction de ces inscriptions il résulte que sous la XII^e^ et la XIII^e^ dynastie le Nil, qui sous la XVIII^e^ dynastie avait déjà le même niveau qu'aujourd'hui, montait à Semneh, dans le temps de l'inondation, à sept mètres plus haut. Cet énorme changement doit être attribué à la lente destruction de masses granitiques, qui, comme un barrage naturel, maintenaient jadis la partie supérieure du fleuve à un niveau beaucoup plus élevé, et qui, à l'une des cataractes du Nil, probablement à Semneh, produisaient une véritable cascade, semblable à celle du Niagara ou à la chute du Rhin près de Schaffouse. Alors le Nil, étendant ses eaux en une profonde et large nappe en amont de Semneh, devait baigner de vastes régions aujourd'hui stériles en partie, telles que le Dongolah, le Fazo'glo, la Nubie méridionale et l'île de Méroé. Mais le fleuve, par l'action séculaire de ses eaux, rongea, molécule à molécule, la barrière de rochers que la nature lui avait opposée, et dont les débris embarrassent encore aujourd'hui son courant. C'est par le même procédé que l'Amazone a creusé dans le roc vif le célèbre défilé de Manzeriche; que le Danube a desséché l'un après l'autre ses cinq bassins ou lacs primitifs; que le Rhin s'est frayé un

passage entre la Forêt-Noire et les Vosges; que le Niagara enfin, corrodant sans cesse le rocher du haut duquel il tombe, recule insensiblement, avec une vitesse que l'on a pu calculer à quelques centaines d'années près, vers le lac Érié, qui restera à sec, ainsi que sa fameuse cataracte, le jour où celle-ci l'aura rejoint en arrière. L'étude des alluvions du Nil a révélé l'existence de trois niveaux successifs. Un savant anglais, sir Gardner Wilkinson, fait remonter, d'après ses observations géologiques, à quinze ou dix-sept siècles avant Jésus-Christ, la principale de ces révolutions. Mais, comme les données monumentales les plus positives prouvent qu'elle était déjà accomplie avant l'expulsion des Pasteurs, on doit reculer de trois ou quatre siècles encore la rupture des barrages naturels du Haut-Nil, et la placer dans l'intervalle entre la XIII[e] et la XVIII[e] dynastie.

IV. — Tous les monuments de la XIII[e] dynastie que nous avons cités tout à l'heure, et qui prouvent une domination s'étendant sur la totalité du territoire égyptien, appartiennent aux premiers règnes. Des princes qui continuèrent cette maison, nous n'avons pas de monuments contemporains; leurs noms sont seulement connus par des listes royales, comme celle de la Salle des Ancêtres de Karnak, ou les fragments du papyrus de Turin. Rien ne s'oppose donc formellement à ce que nous adoptions l'opinion proposée déjà par plusieurs érudits modernes, et qui paraît la plus vraisemblable, d'après laquelle la XIV[e] dynastie de Manéthon, originaire de Xoïs, se serait élevée dans le Delta, en compétition avec la XIII[e] dynastie thébaine, pendant toute la fin de celle-ci. La division de l'Egypte en deux royaumes rivaux et ennemis, ainsi que la décadence qui avait dû résulter de ces troubles, aurait été la cause principale

qui facilita le succès de l'invasion des Pasteurs. Nous ne savons rien, d'ailleurs, de l'histoire de la dynastie xoïte. Les extraits de Manéthon lui donnent soixante-dix rois, nombre évidemment exagéré; quant à sa durée, les chiffres varient, mais parmi ceux qui sont donnés, celui qui paraît avoir pour lui les meilleures autorités est celui de cent quatre-vingt-quatre ans. La XIII[e] dynastie thébaine, si l'on admet comme nous la contemporanéité, aurait donc régné deux cent soixante-neuf ans seule sur toute l'Égypte, et le reste du temps sur les provinces méridionales, en antagonisme avec les rebelles du Delta.

§ 3. — Invasion et domination des Pasteurs.

I. — « Il y eut, » dit Manéthon dans un fragment que nous a conservé l'historien juif Josèphe, « un roi » nommé Amintimaos (nom évidemment corrompu par » les copistes grecs), sous le règne de qui le souffle de » la colère de Dieu s'éleva, je ne sais pourquoi, contre » nous. Contrairement à toute attente, des hommes » obscurs, venant du côté de l'Orient, s'enhardirent à » faire une invasion dans notre pays, dont ils s'empa- » rèrent à main armée, facilement et sans combat. Ils » assujettirent les chefs qui y commandaient, brûlèrent » cruellement les villes et renversèrent les temples des » dieux; ils firent aux habitants tout le mal possible, » égorgeant les uns, réduisant en esclavage les femmes » et les enfants des autres. » Il ajoute un peu plus loin : « Toute cette race fut appelée Hyksôs, c'est-à-dire » « rois pasteurs, » car dans la langue sacrée *hyk* si- » gnifie roi, et *sôs* veut dire pasteurs dans le dialecte » commun. » Les deux mots cités ici se sont retrouvés dans les inscriptions hiéroglyphiques, le premier sous

la forme *hak*, désignant les chefs de tribus sémitiques, le second sous la forme *Schasou*, comme désignation des Bédouins. Cependant, jusqu'à présent, tous les monuments égyptiens connus désignent les envahisseurs, appelés *Hyksôs* dans le fragment de Manéthon, par le nom de *Ména* (Pasteurs).

L'étude des monuments atteste la réalité des affreuses dévastations du premier moment de l'invasion. A l'exception d'un seul, tous les temples antérieurs à cet événement ont disparu, et l'on n'en retrouve que des débris épars, qui portent les traces d'une destruction violente. Bientôt, du reste, après le passage du torrent sur tout le pays, le royaume indigène de la Thébaïde se reforma et réunit les patriotes qui s'étaient d'abord réfugiés en Éthiopie; la Basse et la Moyenne-Égypte demeurèrent seules sous la tyrannie directe des étrangers. Pendant quatre siècles, les princes de la Thébaïde, qui formèrent alors deux dynasties successives, la XV^e^ et la XVI^e^, eurent pour voisins et très-probablement pour maîtres ces barbares envahisseurs. Dire ce que durant ces quatre cents ans l'Égypte eut à subir de bouleversements est impossible. Le seul fait qu'il soit permis de donner comme certain, c'est que pas un monument de cette époque désolée n'est venu jusqu'à nous pour nous apprendre ce que devint, sous les Hyksôs, l'antique splendeur de l'Égypte. Nous assistons donc, sous la XV^e^ et XVI^e^ dynastie, à un nouveau naufrage de la civilisation égyptienne. Si vigoureux qu'il ait été, l'élan donné par les Osortasen s'arrête subitement; la série des monuments s'interrompt, et l'Égypte nous instruit, par son silence même, des calamités dont elle fut frappée.

II. — Qu'étaient les Pasteurs? On peut le dire aujourd'hui, que leur histoire, longtemps obscure et sans aucun document contemporain, commence à s'éclaircir

par les récentes découvertes de M. Mariette. C'était un ramassis de toutes les hordes nomades de l'Arabie et de la Syrie, mais la masse principale en était, comme le disent d'ailleurs les extraits de Manéthon, formée par les Chananéens ; ceux qui tenaient le premier rang, la tribu dirigeante du mouvement, étaient les Khétas des monuments pharaoniques, les Héthéens de la Bible, qu'Abraham avait trouvés établis déjà dans la terre de Chanaan. Nous verrons plus loin, dans le livre de ce manuel qui sera consacré à l'histoire de la Phénicie, que l'invasion de l'Égypte fut le dernier épisode de la grande migration qui, quelques générations auparavant, avait amené la race de Chanaan des bords du golfe Persique, son berceau premier, dans la Palestine. Lorsqu'Abraham y arriva, les Chananéens étaient depuis très-peu de temps dans le pays. Et en effet un papyrus du-musée de Berlin contient le rapport d'un explorateur égyptien envoyé dans la Palestine sous la XII[e] dynastie; il n'y avait trouvé que des tribus nomades de Sémites, et sa relation ne parle pas une seule fois des Chananéens.

III. — « A la fin, » dit Manéthon dans la suite du fragment dont nous avons déjà rapporté le commencement, « les Pasteurs firent roi l'un d'entre eux, nommé » Saïtès (suivant d'autres versions, Salatis). Celui-ci, » qui résidait à Memphis, soumettait au tribut la haute » et la basse région, laissant garnison dans les lieux les » plus convenables. Il se fortifia surtout du côté de » l'Orient, craignant que les Assyriens, alors plus puis- » sants que lui » (c'était précisément, en effet, comme on le verra plus loin, le temps du premier grand empire de Chaldée), « ne vinssent envahir son » royaume. Trouvant, dans la province de Tanis » (les manuscrits portent par erreur : de Sais), « une ville

» très-convenable à son dessein, et nommée Avaris » d'après une ancienne tradition religieuse, il la rebâtit, » la fortifia beaucoup et y plaça, pour garder complé- » tement le pays, une colonie de deux cent quarante » mille hommes complétement armés. C'est là qu'il » résidait pendant l'été, distribuant à ses soldats le blé » et la solde, et les exerçant avec soin aux armes, par » crainte des ennemis du dehors. » Suivent quelques détails sur les successeurs de Saïtès, dont la liste paraît plus exactement conservée dans les extraits faits par le chronographe Jules l'Africain, qui leur donnent 284 ans de règne et les appellent Anon (dans d'autres versions Bnon), Pachnan (ou Apachnas), Staan, Archlès et Apophis. Les mêmes extraits mentionnent l'existence contemporaine d'une dynastie indigène, la XVII^e^, dans la Thébaïde.

Nous voyons en effet par les monuments qu'après un long temps de barbarie absolue et de dévastations sauvages, les Pasteurs dans la Basse-Égypte, comme les Tartares en Chine, se laissèrent conquérir par la civilisation supérieure de leurs vaincus, et se constituèrent en dynastie régulière, en adoptant les mœurs égyptiennes et en se désignant par des noms égyptiens. Le premier roi de la dynastie, le Saïtès de Manéthon, qui s'appelait en réalité Set-aa-pehti Noubti, est mentionné dans une stèle de Rhamsès II (XIX^e^ dynastie), trouvée à Tanis, la même ville qu'Avaris, comme ayant, 400 ans avant ce prince, relevé la ville et y ayant élevé le temple du dieu Set ou Soutekh, le dieu national des Khétas. Le nom de l'Anon des listes de Manéthon, Annoub, se lit dans un fragment du papyrus de Turin, suivi du commencement de celui d'un autre roi, Ap..., qui doit être Apachnas. Enfin la forme réelle du nom du dernier prince de la dynastie, Apépi, transcrit en grec Apophis, a été trouvée sur plusieurs monuments.

C'est cet Apépi, qui régna soixante-un ans, sous lequel, d'après le témoignage formel des extraits de Manéthon, Joseph vint en Égypte et fut fait premier ministre. On voit par les récits de la Genèse que sa cour était tout égyptienne.

Quant aux rois contemporains de la Thébaïde, nous ne connaissons les noms que des deux derniers, Tiaaken et Kamès. Une particularité très-importante par rapport à l'histoire biblique se rattache à ce dernier prince. Dans son protocole royal on lit le titre de « nourrisseur du monde, » écrit précisément sous la même forme (Tsaf-en-to, transcrit en hébreu *Tsaphnath*), que la Genèse donne pour le surnom reçu à la même époque par Joseph à la suite de la famine dont il avait sauvé la population de la Basse-Égypte. Ne faut-il pas en conclure que les réformes économiques de Joseph et ses sages mesures contre la disette avaient été aussitôt copiées par le souverain national de la Haute-Égypte?

IV. — Le moment où la civilisation égyptienne, d'abord comme anéantie par l'invasion, reprit ainsi le dessus dans la Thébaïde sous une forme complétement nationale, dans le Delta en se mettant au service des dominateurs d'origine barbare, est représenté dans les monuments par un certain nombre de débris importants. « La renaissance qui se manifeste à Thèbes, » remarque M. Mariette, sur la haute expérience duquel nous aimons à nous appuyer, « offre des analogies sin- » gulières avec celle que l'on constate au commence- » ment de la XIX^e^ dynastie. Les mêmes vases, les » mêmes armes, les mêmes meubles se retrouvent » dans les tombes. » Le type des sarcophages redevient ce qu'il était sous la XI^e^ dynastie, type tout particulier qui ne se retrouve absolument qu'à ces deux époques. Par allusion au mythe de la déesse Isis protégeant le

cadavre de son frère Osiris, auquel le mort est assimilé, en étendant sur lui ses bras armés d'ailes, les cercueils sont couverts d'un système d'ailes peintes en couleurs variées et éclatantes. En outre, les individus, au moment de la nouvelle renaissance thébaine d'où finit par sortir la délivrance nationale, s'appellent, comme sous la XI^e^ dynastie, Entef, Améni, Ahmès, Aahhotep, si bien qu'aujourd'hui l'œil le plus exercé a peine à distinguer entre eux des monuments que plusieurs siècles et une longue invasion séparent.

La découverte des monuments des rois de la dynastie des Pasteurs est l'un des plus beaux résultats des fouilles de M. Mariette. C'est à Tanis, dans la ville même où les Pasteurs avaient fixé la capitale de leur monarchie et qu'ils avaient dû s'étudier à embellir plus que tous les autres, c'est à Tanis qu'ont été retrouvés ces monuments. L'art en est plus beau, le travail plus fin et plus parfait que dans les monuments de la dynastie contemporaine de la Thébaïde. Et en effet, à ce moment l'État que gouvernaient les rois de la race des envahisseurs devait être plus riche et plus paisible que les quelques provinces du sud qui luttaient péniblement pour secouer leur joug. Ces monuments nous font voir jusqu'à quel degré les Pasteurs étaient devenus de véritables Pharaons, qui prenaient les mêmes titres que ceux des anciennes dynasties. Ils avaient embrassé la religion de l'Égypte, faisant entrer de force dans son panthéon leur dieu Set ou Soutekh, qui finit par y rester définitivement, mais en perdant le premier rang qu'ils lui avaient donné. Leurs mœurs et celles de leurs sujets étaient celles des Égyptiens, mêlées à quelques usages particuliers, en petit nombre, qu'ils avaient apportés de l'Asie.

On n'a, du reste, de l'âge des Pasteurs que des œuvres de sculpture et pas un seul monument d'architecture.

Les morceaux capitaux, tous conservés au musée du Caire, sont d'abord un groupe en granit de la plus splendide exécution, qui représente deux personnages en costume égyptien, mais avec une barbe épaisse et une coiffure en grosses tresses absolument inconnue au vrai sang de Mitsraïm, tenant sur leurs mains étendues une table d'offrandes chargée de poissons, de fleurs de lotus et d'oiseaux aquatiques, en un mot des diverses productions naturelles des lacs du Delta ; puis quatre grands sphinx (lions à tête humaine) en diorite, sur lesquels est gravé le nom du roi Apépi, celui même que servit Joseph. Ces derniers, au lieu de la coiffure ordinaire des sphinx égyptiens, ont la tête couverte d'une épaisse crinière de lion, qui leur donne une physionomie tout à fait particulière. Les diverses sculptures de l'époque des Pasteurs représentent, du reste, une race dont le type est radicalement différent de celui des Égyptiens, une race évidemment sémitique, aux traits anguleux, sévères et vivement accentués. Des fouilles de Tanis est aussi résultée la constatation de ce fait que les derniers rois Pasteurs avaient relevé, dans les temples qu'ils reconstruisaient, les statues d'âges antérieurs provenant des édifices religieux renversés au premier moment de l'invasion, en y gravant seulement leurs noms comme une nouvelle consécration.

§ 4. — Expulsion des Pasteurs. — Ahmès.

I. — Cependant cette situation ne pouvait durer indéfiniment ; une crise suprême se préparait. A mesure que la puissance des princes indigènes et légitimes de la Thébaïde s'affermissait, à mesure qu'ils se sentaient plus forts, ils tendaient à secouer le joug de vasselage que faisaient peser sur eux les étrangers, à attaquer

ceux-ci dans leurs forteresses du Delta et à purger de ces barbares le sol sacré de l'Égypte.

Un précieux papyrus du Musée Britannique, qui paraît le fragment d'une chronique assez étendue de la délivrance nationale, raconte le commencement de la lutte. Il débute ainsi : « Il arriva que le pays d'Egypte » tomba aux mains des ennemis, et personne ne fut » plus roi (du pays entier) au moment où cela arriva. » Et voici que le roi Tiaaken fut seulement un *hak* » (prince vassal) de la Haute-Egypte. Les ennemis » étaient dans Héliopolis et leur chef dans Avaris... » Le roi Apépi se choisit le dieu Soutekh comme sei- » gneur, et ne fut pas serviteur d'aucun autre dieu » existant dans le pays entier... Il lui bâtit un temple » en bon travail durant à toujours. » La chronique montre ensuite le Pasteur Apépi apprenant que le prince de la Thébaïde Tiaaken refuse de reconnaître son dieu Soutekh et de l'adorer, ce qui était une déclaration formelle de rejet de la suzeraineté jusqu'alors acceptée. Apépi s'indigne et envoie une sommation à son vassal rebelle. Tiaaken y répond avec mépris, alors on fait des armements des deux côtés, et bientôt la guerre s'engage.

II. — Elle fut longue et sanglante, et sans doute marquée par bien des péripéties que nous ignorons. Elle remplit la fin du pouvoir de Tiaaken, le règne entier de Kamès, qui paraît, du reste, avoir été fort court, et une grande partie de celui de son fils Ahmès, l'Amosis des listes de Manéthon ; ce n'est que sous ce dernier prince qu'elle se termina. La lutte avait dû présenter des alternatives de succès et de revers, mais les Egyptiens y avaient gagné pied à pied le territoire occupé par les envahisseurs. « A la fin, » dit Manéthon dans un fragment qui nous a été encore conservé par

Josèphe, « les Pasteurs, vaincus, furent chassés du » reste de l'Egypte et renfermés dans un terrain de » dix mille aroures (mesure de superficie), nommé » Avaris. Ce terrain avait été entouré par les Pasteurs » d'un mur haut et solide, pour y garder en sûreté » leurs richesses et leur butin. Le fils du roi essaya de » prendre la ville par force et l'assiégea avec quatre » cent quatre-vingt-mille hommes; mais, désespérant » d'y réussir, il traita à ces conditions : que les enne- » mis abandonneraient l'Egypte et se retireraient en » sûreté, où ils voudraient. Ils se retirèrent donc, em- » portant leurs biens; leur nombre montait à deux » cent quarante mille, et ils prirent par le désert la » route de Syrie. Mais craignant la puissance des As- » syriens, alors dominateurs de l'Asie, ils s'arrêtèrent » dans le pays qu'on nomme aujourd'hui Judée. »

Ici encore l'autorité de Manéthon est appuyée, non pour tous les détails, il est vrai, mais pour l'ensemble des faits, par le témoignage des monuments et spécia- lement par l'inscription funéraire d'un officier supé- rieur égyptien, Ahmès, chef des nautoniers, qui prit part à la guerre de délivrance. Cette inscription, d'un prix extrême pour l'histoire, raconte toute la vie du personnage; elle a été l'objet des études particulière- ment approfondies de notre éminent égyptologue, M. de Rougé. « Lorsque je suis né dans la forteresse d'Ili- » thyia (dans la Haute-Egypte), dit le défunt Ahmès » dans son épitaphe, mon père était lieutenant du feu » roi Tiaaken... Je fis le lieutenant tour à tour avec » lui dans le vaisseau nommé *le Veau*, au temps du feu » roi Ahmès... J'allai à la flotte du nord pour combat- » tre. J'avais le service d'accompagner le souverain » lorsqu'il monta sur son char. Et l'on assiégea la for- » teresse de Tanis (Avaris), et je combattis sur mes » jambes devant Sa Majesté. Voici que je passai sur le

» vaisseau nommé *l'Intronisation à Memphis*. On livra » un combat naval sur l'eau qui porte le nom d'eau de » Tanis (le lac Menzaleh)... La louange du roi me fut » accordée et je reçus le collier d'or pour la bravoure... » Le combat se fit au sud de la forteresse... On prit la » forteresse de Tanis, et j'en enlevai un homme et » deux femmes, en tout trois têtes, que Sa Majesté » m'accorda comme esclaves. » La capitale des Pasteurs une fois enlevée, le gros de la nation passa l'isthme et se réfugia en Asie, où il rejoignit ses frères, les Chananéens de la Palestine. Aux autres, Ahmès permit de garder, pour les cultiver, une partie des terres dont leurs ancêtres s'étaient emparés. Ils formèrent dans l'orient de la Basse-Egypte une colonie étrangère, tolérée au même titre que les Israélites. Seulement ils n'eurent pas d'Exode, et, par une destinée singulière, ce sont eux que nous retrouvons dans ces étrangers aux membres robustes, à la face sévère et allongée, qui peuplent encore aujourd'hui les bords du lac Menzaleh.

III. — Ahmès, pour avoir un appui dans sa lutte contre les envahisseurs asiatiques, s'était tourné vers le sud et avait épousé une princesse éthiopienne, nommée Nofré-t-ari, que les monuments représentent toujours avec les traits réguliers, le nez droit, mais les chairs peintes en noir. Ce mariage fut la source des prétentions que ses successeurs élevèrent constamment à la souveraineté de l'Éthiopie. Ahmès, du reste, possédait la Nubie, comme les princes thébains de la XVII[e] dynastie. Mais pendant les péripéties et les embarras de la guerre du nord, les Nubiens avaient profité des circonstances pour se révolter. Aussitôt Tanis prise, Ahmès se retourna vers la Nubie et en quelques combats dompta les rebelles; nous le savons par l'épitaphe

du chef des nautoniers, Ahmès, qui prit également part à cette expédition.

La fin du règne fut occupée aux travaux de la paix, à relever les ruines et à guérir les plaies de la domination étrangère. Une inscription de la montagne du Mokattam, auprès du Caire, nous apprend qu'Ahmès y fit rouvrir les carrières, dans la vingt-deuxième année de son règne, pour relever les temples de Memphis et de Thèbes. La délivrance du territoire et l'entière destruction du pouvoir des étrangers fut le signal d'une explosion magnifique et immédiate de la vie nationale et de la civilisation, si longtemps comprimées. En quelques années, l'Égypte reconquit les cinq siècles que l'invasion des Pasteurs lui avait fait perdre. De la Méditerranée aux cataractes, les deux rives du Nil se couvrirent d'édifices. Des voies nouvelles furent ouvertes au commerce; l'agriculture, l'industrie, les arts, prirent un prodigieux essor. Les incomparables bijoux découverts par M. Mariette sur la momie de la reine Aah-hotep, veuve de Kamès et mère d'Ahmès, bijoux qui font la gloire du musée du Caire, et que l'on a pu voir à Paris pendant l'Exposition universelle de 1867, prouvent à quel degré de perfection l'art et l'industrie étaient revenus en Égypte quelques années seulement après la fin de l'invasion. A voir la longue chaîne d'or, le pectoral découpé à jour, le diadème et ses deux sphinx d'or, le poignard rehaussé d'ornements en or damasquiné, tous les objets en général qui composent ce trésor, on a peine à croire qu'au moment où ils sortaient de l'atelier des bijoutiers de Thèbes, le pays voyait à peine se terminer des désastres de plusieurs siècles.

IV. — La chronologie elle-même se débrouille à cette époque en même temps que l'histoire. La liste conservée par Josèphe, et contenant la durée des règnes

depuis Thoutmès Ier jusqu'à Rhamsès II, peut, malgré quelques erreurs, généralement faciles à rectifier dans l'état actuel de la science, nous conduire assez près du règne de Rhamsès III, fixé par une observation astronomique à la fin du XIVe siècle avant notre ère. Il en résulte que la XVIIIe dynastie commence à peu près avec le XVIIe siècle : c'est la date qu'il faut donner à l'expulsion des Pasteurs.

CHAPITRE III

LES GRANDS CONQUÉRANTS DU NOUVEL EMPIRE
PUISSANCE EXTÉRIEURE DE L'ÉGYPTE

§ 1. — La dix-huitième dynastie. — Premiers successeurs d'Ahmès.

(XVII^e^ siècle.)

I. — L'entière délivrance du sol national inaugure le règne de la grande et glorieuse dynastie que l'on compte comme la XVIII^e^. Bien que descendu des rois thébains antérieurs, Ahmès a dû à la gloire de ses exploits d'être compté comme chef de race. C'est aussi lui qui ouvre la troisième période historique, désignée par le nom de *nouvel empire*.

A dater de ce moment et pour plusieurs siècles, la puissance extérieure de l'Égypte va prendre un développement énorme; la monarchie des Pharaons va principalement tourner ses efforts vers des conquêtes en Asie. Elle a reconnu, par l'expérience douloureuse des cinq derniers siècles, que c'est de là que désormais le danger peut venir pour elle. Aussi, pour prévenir une nouvelle invasion des Pasteurs, sa politique devient-elle d'aller chercher en Asie, sur leur propre territoire, les ennemis et les envahisseurs possibles, de

les combattre à outrance et de les soumettre à son sceptre. Mais elle n'abandonne pas pour cela les traditions politiques inaugurées par les rois de la XII^e^ dynastie, la revendication de toute la vallée du Haut-Nil comme un patrimoine dépendant légitimement de l'Égypte. Ainsi les expéditions guerrières vers le sud et vers le nord-est alternent constamment et ne cessent pas un seul instant pendant toute la durée de la XVIII^e^ dynastie.

II.—Presque aussitôt après la prise de Tanis ou Avaris sur les Pasteurs, nous voyons Ahmès aller en poursuivre les derniers débris dans le pays de Chanaan, où ils commençaient à se reformer, les vaincre de nouveau, les disperser et s'emparer de plusieurs places fortes qui dominaient le pays, entre autres de la ville de Saruchem, qui appartint plus tard à la tribu de Siméon. Ses successeurs le suivirent dans cette voie et y marchèrent à pas rapides. Bientôt ils eurent soumis toute l'Asie occidentale. Mais avant d'entamer le récit de leurs guerres et de leurs conquêtes d'après les témoignages monumentaux, très-nombreux pour cette époque, je crois nécessaire d'exposer brièvement l'état dans lequel les Égyptiens de la XVIII^e^ dynastie trouvèrent les contrées et les populations asiatiques, et d'en esquisser le tableau, tel que leurs inscriptions historiques nous en font connaître les principaux traits. On pourra déjà juger par ce tableau des facilités et des obstacles que les Pharaons trouvèrent pour leurs entreprises dans cet état de choses.

Immédiatement sur la frontière nord-est de l'Egypte, le désert qui la sépare de la Syrie était occupé par les tribus de Bédouins nomades que les textes hiéroglyphiques appellent toujours Schasou. Les principaux et les plus voisins de l'Egypte étaient les Amalécites de la

Bible, les Amâlika des historiens arabes ; mais ce nom s'appliquait également aux Edomites ou Iduméens et aux Madianites, qui sont quelquefois désignés parmi les Schasou, et même en général à toutes les tribus errantes du désert d'Arabie. La Palestine était tout entière aux mains des Chananéens, qui ne formaient plus, depuis la chute des Pasteurs, une monarchie puissante, mais se trouvaient dans l'état de morcellement où Josué les retrouva encore un peu plus tard lorsqu'il conduisit les Hébreux dans leur pays. Ils étaient divisés en une infinité de petites principautés, chaque ville presque ayant son roi particulier, souvent rival ou même ennemi de ses voisins. Cet état de morcellement et de particularisme local faisait des Chananéens de la Palestine une proie facile pour toute conquête, car il ne leur permettait guère de se grouper tous ensemble contre un ennemi commun. Mais en même temps il rendait difficile une soumission absolue et complète du pays, car il était essentiellement de nature à favoriser des insurrections partielles et sans cesse renaissantes.

Les populations syriennes qui occupaient, au nord des Chananéens, les provinces désignées dans la Bible par le nom commun de pays d'Aram, jusqu'aux rives de l'Euphrate, appartenaient à la confédération des Rotennou ou Retennou, qui s'étendait au delà du fleuve et embrassait également toute la Mésopotamie (Naharaïna). Ce que nous avons dit plus haut des Kouschites peut se répéter de cette confédération. Les Rotennou n'ont ni territoire bien défini, ni unité de race bien constante. Ils possèdent déjà des villes puissantes comme Ninive et Babylone, mais plusieurs tribus sont encore errantes sur les limites indécises de la confédération. Leur nom vient de la ville de Resen, qui paraît avoir été la plus ancienne et originairement la plus

importante ville de l'Assyrie. Le noyau de la confédération des Rotennou était formé par la nation sémitique des Assyro-Chaldéens, qui ne formait pas alors une monarchie compacte, mais une réunion de petites principautés ayant chacune son souverain et rattachées entre elles par un lien dont la nature nous échappe. Le premier grand empire chaldéen, fondé de longs siècles auparavant, et qui avait englobé sous son autorité tout le bassin de l'Euphrate et du Tigre, achevait en effet à ce moment d'expirer, et les derniers descendants de ses rois, relégués à Babylone et peut-être même à Erech, leur premier berceau, n'étaient plus que de simples membres de la confédération des Rotennou. Aux Assyro-Chaldéens, qui la dirigeaient, la confédération joignait les Araméens en deçà et au delà de l'Euphrate, que l'histoire montre toujours en sympathie et en intime liaison avec l'Assyrie.

Les montagnes au nord de la Mésopotamie étaient habitées par les Remenen ou Arméniens, de race japhétique. Enfin, à l'ouest des Rotennou, dans la vallée de l'Oronte et le vaste espace compris entre la rive gauche de l'Euphrate, le Taurus et la mer, celle des nations chananéennes qui paraît avoir été toujours la plus virile et la plus puissante, les Khétas ou Héthéens, dont une petite fraction était demeurée en Palestine auprès de Hébron, avaient fondé un empire guerrier et redoutable, une monarchie fortement centralisée.

C'est là qu'ils habitaient encore au temps de Salomon, lorsque ce prince s'alliait avec eux et épousait la fille de leur roi. Mais la puissance du royaume des Héthéens ne paraît pas avoir été encore sous la XVIII^e^ dynastie assez florissante pour donner ombrage aux Égyptiens, et ce n'est que sous la dynastie suivante que nous les voyons prendre un grand rôle dans les affaires de l'Asie occidentale.

III. — Le premier successeur d'Ahmès fut Amenhotep (sérénité d'Ammon), nommé Aménophis par les Grecs. Sous son règne les Schasou du désert furent soumis, autant du moins que des Bédouins peuvent l'être, car presque tous les autres rois, même les plus puissants, durent envoyer des expéditions châtier de temps en temps leurs brigandages. La conquête du pays de Chanaan fit aussi de grands progrès pendant ce règne, où les troupes égyptiennes furent occupées presque constamment à réduire les hiceques des roitelets de la Palestine. Les Pharaons ne changèrent pas, du reste, l'organisation de ce pays et n'en supprimèrent pas les petites principautés; ils se bornèrent à imposer à chacune d'elles leur suprématie, à leur faire payer tribut et à faire fournir à leurs rois le service militaire. L'inscription du tombeau d'Ahmès, chef des nautoniers, à laquelle nous avons emprunté déjà plusieurs citations, relate une autre guerre d'Amenhotep Ier, dirigée cette fois vers le sud. « J'ai conduit, dit-il, le vaisseau du roi » Amenhotep lorsqu'il fit l'expédition contre l'Éthiopie, » pour élargir les frontières de l'Égypte. Sa Majesté en- » leva captif le chef montagnard au milieu de ses guer- » riers. »

IV.—Thoutmès Ier (appelé Thouthmosis dans les transcriptions grecques de Manéthon) monta ensuite sur le trône. Il poursuivit les succès de son prédécesseur en Éthiopie, et on peut juger du point jusqu'où il recula de ce côté les limites de l'empire égyptien en voyant une inscription de la deuxième année de son règne gravée sur les rochers en face de l'île de Tombos, presque aussi haut sur le cours du Nil que celle d'Argo. Mais ce fut au nord qu'une entreprise plus hardie illustra le nom de Thoutmès Ier. Ayant achevé la soumission des Chananéens de la Palestine, il poussa plus

loin et vint, dans les environs de Damas, se heurter aux Rotennou, qui avaient rassemblé des forces considérables pour repousser un ennemi dont ils n'avaient pu voir qu'avec terreur la puissance grandir rapidement. Les Rotennou furent vaincus, mais le roi Thoutmès, qui avait mesuré leur force, jugea que la domination égyptienne en Syrie ne serait jamais solidement établie s'il ne les réduisait pas à l'impuissance en allant les chercher dans le cœur de leur territoire et en forçant les provinces de la Mésopotamie à se soumettre à son sceptre. Franchissant le désert, il marcha sur l'Euphrate, qu'il atteignit et franchit à Karkémisch, le Circésium de la géographie classique. L'Assyrie, comme l'Éthiopie, sentit alors le poids des armes égyptiennes, et sur l'Euphrate aussi bien que sur le Haut-Nil, Thoutmès laissa des stèles commémoratives de son passage. Son règne marque donc un nouveau pas en avant dans la voie où le pays était désormais engagé; il inaugure l'ère des grandes expéditions en Asie, des conquêtes lointaines. C'est aussi de la guerre de Thoutmès Ier en Mésopotamie que les Égyptiens rapportèrent pour la première fois le cheval, qui apparaît seulement alors dans leurs sculptures et qui semble leur avoir été jusqu'alors inconnu. Le roi établit des haras dans les pâturages de la Basse-Égypte; l'animal qui venait d'être une de leurs plus précieuses conquêtes y prospéra, et, en peu de temps, la vallée du Nil devint un pays de grande production chevaline. En même temps que le cheval, les Égyptiens empruntèrent aux Asiatiques l'usage des chars de guerre, qui dès lors tinrent une place importante dans les armées des Pharaons.

Thoutmès Ier régna vingt et un ans et mourut en laissant la couronne à son fils Thoutmès II. Cette fois l'Éthiopie se montre à la fin soumise, et pour de longs siècles; sur les rochers de Syène on commence à lire

les noms des « princes gouverneurs des pays du sud,» titre alors donné aux fonctionnaires, généralement pris dans la famille royale, qui allaient de l'autre côté des cataractes représenter l'autorité des Pharaons. Il ne paraît pas d'ailleurs que Thoutmès II, dont le règne fut assez court, ait été un prince guerrier. Il eut pour successeur son frère Thoutmès III.

§ 2. — Suite de la dix-huitième dynastie. — Thoutmès III. Apogée de la puissance militaire de l'Égypte.

(Vers 1600; règne d'environ un demi-siècle.)

I. — A son avénement au trône, Thoutmès III était encore un enfant. Sa sœur aînée, Hatasou, qui avait déjà joué un certain rôle dans les affaires publiques sous le règne précédent, se chargea de la tutelle du jeune prince. Mais sa régence fut une véritable usurpation, et en effet, pendant les dix-sept ans que dura son gouvernement, Hatasou s'attribua toutes les prérogatives de la puissance royale. Son règne fut, du reste, éclatant. L'histoire d'Égypte ne connaît pas de roi qui, déjà grand par ses conquêtes et son influence politique, n'ait laissé après lui des preuves de son goût pour les arts et les monuments magnifiques. Hatasou fut de ce nombre. Parmi les œuvres principales dues à l'initiative de cette reine, on doit noter les deux gigantesques obélisques dont l'un encore debout au milieu des ruines de Karnak. Les inscriptions nous apprennent que la reine avait élevé ces deux obélisques en souvenir de son père Thoutmès Ier. Les légendes gravées sur les bases font connaître quelques particularités dignes d'être rapportées. On y voit, par exemple, que le sommet des obélisques devait être recouvert d'un pyramidion formé de l'or enlevé aux ennemis. Dans une autre

passage, l'inscription raconte que l'érection du monument tout entier, depuis son extraction de la montagne de Syène, n'avait duré que sept mois. On juge par ces détails des efforts qu'il fallut faire pour transporter et mettre debout en si peu de temps une masse qui a 30 mètres de hauteur et pèse 374,000 kilogrammes.

Le temple de Deir-el-Bahari, à Thèbes, est également un monument dû à la magnificence de Hatasou. Les exploits guerriers de la reine sont l'objet des représentations gravées sur les murs de cet édifice. Là, de grands bas-reliefs, sculptés avec une hardiesse et une largeur de ciseau qui étonnent, font assister à tous les incidents de la conquête du pays de Poun, c'est-à-dire du Yémen ou Arabie-Heureuse, pays admirablement fertile et riche par lui-même, et qui, devenu l'entrepôt du commerce de l'Inde, devait être l'objet de toutes les convoitises de la monarchie égyptienne, pour qui sa possession était nécessairement une source presque inépuisable de trésors. On voyait une copie de ces intéressantes représentations historiques à l'Exposition universelle de 1867.

En résumé, Hatasou fut la digne sœur des Thoutmès et n'occupe pas une des moindres places dans la série des souverains illustres qui, sous la XVIII[e] dynastie, ont laissé leurs pas si profondément marqués sur le sol égyptien. Nous savons déjà que pendant dix-sept ans elle s'attribua la puissance royale. Mais la majorité de son frère Thoutmès III ne fut pas encore pour elle un motif de retraite. Comme sous Thoutmès II, elle continua pendant quelques années encore à prendre part au gouvernement. Elle mourut enfin, laissant celui dont elle avait usurpé le pouvoir maître définitif de l'Égypte.

II. — De tous les Pharaons de cet âge, et peut-être

de toutes les annales égyptiennes, le plus grand sans contredit est Thoutmès III. Sous son règne, l'Égypte est à l'apogée de sa puissance. A l'intérieur, une prévoyante organisation des forces du pays assure partout l'ordre et le progrès. A l'extérieur, l'Égypte devient par ses victoires l'arbitre de tout le monde alors civilisé; suivant l'expression poétique du temps, « elle pose ses » frontières où il lui plaît, » et son empire s'étend sur l'Abyssinie actuelle, le Soudan, la Nubie, la Syrie, la Mésopotamie, l'Irak-Araby, l'Yémen, le Kurdistan et l'Arménie.

Thoutmès III raconte lui-même, dans les annales de son règne, gravées sur la muraille du sanctuaire du temple de Karnak, qu'il a fait sa première expédition de conquête l'an vingt-deux de son règne, compté en y comprenant sa minorité. Il est sans doute bien difficile, et quelquefois même impossible, malgré les beaux travaux de MM. Birch, Brugsch et de Rougé, qui se sont spécialement occupés de ce long texte, de reconnaître quel est, dans notre géographie, l'équivalent exact de tous les noms de villes ou de peuples successivement énumérés dans l'histoire des guerres de Thoutmès. Mais on en connaît assez aujourd'hui pour se faire une idée satisfaisante de l'ensemble. C'est aux travaux des savants nommés tout à l'heure que nous empruntons l'analyse des données fournies par le monument que l'on a pris l'habitude de désigner sous le nom d'*Annales de Thoutmès III* ou de *Mur numérique de Karnak*, à cause du grand nombre d'indications numériques qu'il contient sur les prisonniers faits ou le butin enlevé. Ces chiffres précis et modestes sont pour nous un garant inappréciable de la sincérité d'une relation pour ainsi dire officielle et statistique, où l'emphase superbe ordinaire aux monarques orientaux ne se retrouve pas.

III. — Les Rotennou venaient de refuser le tribut, croyant sans doute que le jeune roi, privé des conseils de l'expérience de sa sœur Hatasou, ne saurait pas les réduire. Bien plus une formidable insurrection, fomentée et soutenue par eux, avait mis les armes aux mains des Chananéens de la Palestine, dont les petits princes s'étaient groupés dans un effort commun contre la domination pharaonique. A peine quelques places fortes, comme Gaza, étaient-elles restées aux Égyptiens dans cette contrée. L'année 22 fut surtout occupée en préparatifs, et l'on s'y borna au siége de quelques places fortes du midi de la Palestine, attribuées plus tard à la tribu de Siméon, et par la prise desquelles le prince rétablit les communications par terre entre l'Égypte et Gaza. Ce fut cette dernière ville qui fut choisie comme base des grandes opérations de l'année suivante.

Au printemps de l'an 23, le 3 ou le 4 du mois de pachons [1], le roi se trouvait de sa personne à Gaza et prenait le commandement des troupes. Le 5, une forteresse voisine était obligée de se rendre, et Thoutmès se portait aussitôt en avant. Il apprit le 16 que les princes syriens et chananéens confédérés contre lui, sous la conduite du roi de Kadesch, étaient en marche et concentraient leurs forces à Mageddo, dans la plaine d'Esdrelon, champ de bataille où maintes fois s'est décidé le sort de la Syrie. Rejetant le conseil de suivre un chemin plus long pour tourner les montagnes qui le séparaient de l'ennemi et éviter le danger de l'aborder de front, le Pharaon marcha droit aux confédérés et

1. « Le 1er pachons, régulièrement et théoriquement, était censé correspondre au solstice d'été, ce qui eut lieu effectivement en 1785 et en 280 avant Jésus-Christ; mais l'année égyptienne étant de 365 jours, sans années bissextiles, on perdait 97 jours en 400 ans sur l'année vraie, et, sous Thoutmès III, le 1er pachons tombait vers le milieu de mai. » (Robiou.)

campa le 19 sur les premiers escarpements, à l'entrée d'un col difficile, où l'on n'avait pas eu le soin de le prévenir avec des forces assez nombreuses ; il le franchit malgré tous les obstacles, et le 20 il était avec ses troupes sur les bords du ruisseau de Kina, qui sépara plus tard les tribus de Manassé et d'Ephraïm et qui traverse la plaine au sud de Mageddo. Les annales de Karnak contiennent à cet endroit une courte proclamation adressée par le Pharaon à ses troupes, à la veille d'engager la bataille.

Le 21 pachons, à l'aube du jour, il disposa son armée pour l'attaque, appuyant sa droite au ruisseau de Kina et étendant sa gauche jusqu'au nord-ouest de Mageddo : Thoutmès commandait en personne le centre de sa ligne. L'énumération des contingents que lui opposaient les ennemis comprend toutes les villes importantes de la Palestine et des provinces araméennes situées entre l'Anti-Liban et l'Euphrate. Dès le premier choc, les Asiatiques culbutés s'enfuirent vers Mageddo ; mais les défenseurs de la place, saisis d'effroi, avaient fermé leurs portes, et les chefs furent obligés de se faire hisser sur les remparts à l'aide de cordes pour échapper à la poursuite des Egyptiens. Les nombres très-modérés que le texte nous donne pour les morts des ennemis et les captifs faits dans la bataille annoncent un esprit de véracité qui rehausse fort l'intérêt de ce récit. Quatre-vingt-trois morts et trois cent quarante prisonniers sont seulement comptés pour le jour de la bataille de Mageddo. La poursuite avait cependant été vive, car le texte dit qu'au moment où les chefs ennemis gagnaient la forteresse, « les guerriers de Sa Majesté ne firent pas » même attention à saisir le butin qu'ils laissaient » tomber. » Le petit nombre des morts peut s'expliquer par le voisinage des montagnes, où le mouvement des Egyptiens refoula les vaincus ; chez les anciens, à

cause de leurs armes défensives et des conditions dans lesquelles on combattait, la déroute était beaucoup plus meurtrière que la bataille. Mais la prise de deux mille cent trente-deux chevaux et de neuf cent vingt-quatre chars de guerre, ainsi que les chiffres très-considérables du butin, attestent l'entière dispersion de l'armée des Asiatiques. Quelques jours après, la ville de Mageddo, bloquée et réduite à la famine, fut forcée de se rendre sans combat ; comme tous les princes ligués y avaient cherché un refuge, ce fait d'armes décida du succès de la campagne. Thoutmès ne rencontra plus de résistance sérieuse ; le reste de sa marche, à travers la Palestine jusqu'au Liban et les provinces syriennes jusqu'à l'Euphrate, ne fut qu'une marche triomphale. Les chefs qui ne s'étaient pas trouvés à la bataille de Mageddo se hâtèrent de faire leur soumission et de protester de leur fidélité ; les forteresses ouvrirent leurs portes et celles qui essayèrent de tenir furent rapidement enlevées. Avant même la fin de la campagne, Thoutmès avait incorporé dans son armée des légions entières de soldats pris parmi les vaincus, qui s'empressaient de demander à le servir. Après avoir mis garnison dans les trois principales villes des Rotennou d'en deçà de l'Euphrate, il rentra en Egypte, emmenant des milliers de prisonniers et d'otages. Mais dès le printemps suivant il était de nouveau à la tête de ses troupes et passait l'Euphrate à Karkémisch, où il élevait, pour s'assurer toujours la traversée facile du fleuve, une puissante forteresse dont les ruines subsistent encore aujourd'hui. Cette fois il n'eut pas même à combattre ; les Rotennou d'au delà de l'Euphrate, c'est-à-dire les Assyro-Chaldéens, se soumirent sans essayer de résistance, et Thoutmès reçut les tributs de leurs princes, parmi lesquels sont nommés le roi de Resen et le roi d'Assur ou Elassar, aujourd'hui Kalah-Scherghât.

IV. — Quatre ans de paix absolue succèdèrent à ces campagnes victorieuses. Mais les annales du sanctuaire de Karnak font recommencer les guerres dans la vingt-neuvième année du règne. Jusqu'alors les conquérants égyptiens, désireux de se porter au plus vite sur l'Euphrate, afin d'y atteindre les Rotennou au cœur de leur puissance, avaient laissé de côté le massif que forment les deux chaînes parallèles du Liban et de l'Anti-Liban, embrassant entre elles la plaine fertile que les Egyptiens appelaient Tsahi, et qui, dans la géographie classique, porte le nom de Cœlésyrie ou Syrie creuse. Thoutmès III y pénétra et soumit toute la contrée, ainsi que la côte phénicienne, à son sceptre. Le vin (sans doute le fameux « vin d'or » du Liban), le blé, les bestiaux, le miel et le fer figurent parmi les tributs qu'il en exigea. Tounep, ville située dans l'Anti-Liban, non loin de Damas, et Aradus, à l'extrémité septentrionale de la Phénicie, sont au nombre des cités alors conquises.

L'année suivante, une expédition nouvelle, désignée comme la sixième du règne, fut dirigée contre le pays des Rotennou, dans lequel des soulèvements venaient de se produire. Aradus, qui s'était révoltée, est forcée de nouveau à se soumettre. Kadesch, ville forte qui jouera plus tard un grand rôle dans les guerres des rois de la XIX^e^ dynastie, et dont les ruines ont été retrouvées sur l'Oronte, un peu au-dessus d'Emèse, est prise d'assaut. Au bruit de ses succès, les princes assyriens d'au delà de l'Euphrate se hâtent de renouveler leur soumission ; la mention qu'on trouve de cet événement dans la grande inscription de Karnak est faite dans des termes qui nous éclairent sur la nature du pouvoir exercé par les Pharaons dans les contrées asiatiques qu'ils soumettaient à leurs armes : « Voici qu'on » amena les fils des princes et leurs frères pour être

» remis au pouvoir du roi et conduits en Egypte. Si » quelqu'un des chefs venait à mourir, Sa Majesté de- » vait faire partir son successeur pour occuper sa » place. » On le voit, c'est exactement l'organisation des royaumes soumis sous l'empire romain. Chaque contrée conservait un gouvernement national et un roi, mais en reconnaissant la suzeraineté du Pharaon, en lui payant tribut et en fournissant à son armée des contingents auxiliaires. Les jeunes princes étaient gardés en otage à la cour de Thèbes, où ils recevaient sans doute une éducation tout égyptienne, et c'était parmi eux que le Pharaon choisissait et investissait du pouvoir les successeurs des rois vassaux qui venaient à mourir.

L'an 31 de son règne, Thoutmès se rendit en Mésopotamie pour recevoir en personne les tributs et les hommages des rois assyro-chaldéens. A son retour en Égypte, il reçut aussi les tributs de diverses contrées africaines, composés d'ivoire, de poudre d'or, de bois d'ébène, de peaux de lions et de panthères. Dans les années suivantes, on voit Thoutmès retourner encore une fois en Mésopotamie, y faire des captifs et y élever une stèle commémorative « pour avoir élargi les fron- » tières de l'Égyte. » Ninive, Singar et Babylone font alors partie de son empire, et dans la Syrie les villes d'au delà du Jourdain, Hésebon et Rabbath-Ammon, viennent pour la première fois lui payer tribut. Quelques révoltes partielles en Mésopotamie et dans le nord de la Syrie sont victorieusement réprimées. Enfin, à la suite d'une grande expédition dans les montagnes du nord de la Mésopotamie, à laquelle le roi ne paraît pas avoir pris part en personne, les Remenen ou Arméniens se soumettent et payent le tribut dans les dernières années du règne.

V. — Tels sont les faits qu'énumèrent les annales gravées sur la muraille du sanctuaire de Karnak ; mais elles ne comprennent que les événements des guerres d'Asie. Tandis que Thoutmès III poussait ses légions jusqu'à Babylone et jusqu'en Arménie, il était le premier des souverains égyptiens à se créer une flotte considérable sur la Méditerranée, sur les eaux de laquelle il acquérait en peu d'années une suprématie absolue. Cette flotte était sans doute montée par des marins phéniciens, car jamais, à aucune époque, les Égyptiens n'ont été navigateurs, et, du reste, il ressort des monuments qu'à dater de leur soumission à Thoutmès III les cités de Phénicie, à qui sans doute la monarchie égyptienne avait fait des conditions particulièrement favorables, gardèrent pendant plusieurs siècles à cette monarchie une inébranlable fidélité, qui contraste avec la conduite des autres populations chananéennes. Les résultats des campagnes de la flotte de Thoutmès et ses conquêtes dans le bassin de la Méditerranée sont principalement connus par l'inscription d'une stèle monumentale découverte à Karnak par M. Mariette, inscription d'un style tout biblique et d'une admirable poésie, qui a été traduite par M. de Rougé. Nous en citerons quelques versets, comme échantillons du grand style lyrique égyptien. La parole est placée dans la bouche d'Ammon, le dieu suprême de Thèbes :

« Je suis venu, je t'ai accordé de frapper les princes » de Syrie ; je les ai jetés sous tes pieds à travers leurs » contrées. Je leur ai fait voir ta majesté tel qu'un sei- » gneur de lumière, éclairant leurs faces comme mon » image.

» Je suis venu, je t'ai accordé de frapper les habi- » tants de l'Asie; tu as réduit en captivité les chefs des » Assyriens. Je leur ai fait voir ta majesté, revêtue de

» tes ornements; tu saisissais tes armes et tu combat-
» tais sur ton char.

» Je suis venu, je t'ai accordé de frapper les peuples
» de l'Orient; tu as marché dans les provinces de l'Ara-
» bie. Je leur ai montré ta majesté semblable au soleil
» dans le solstice, qui projette la chaleur de ses feux et
» répand sa rosée.

» Je suis venu, je t'ai accordé de frapper les peuples
» d'Occident; Cypre et les Ases sont sous ta terreur. Je
» leur ai fait voir ta majesté, telle qu'un jeune taureau
» au cœur ferme, aux cornes aiguës, auquel on ne peut
» résister.

» Je suis venu, je t'ai accordé de frapper ceux qui
» résident dans leurs ports; les contrées de Maten
» tremblent devant toi. Je leur ai fait voir ta majesté,
» semblable au requin, maître terrible des eaux, qu'on
» ne peut approcher.

» Je suis venu, je t'ai accordé de frapper les habi-
» tants des îles; ceux qui résident au milieu de la mer
» sont atteints par tes rugissements. Je leur ai montré
» ta majesté semblable à un vengeur qui s'élève sur le
» dos de la victime.

» Je suis venu, je t'ai accordé de frapper les Libyens;
» les îles des Grecs sont au pouvoir de tes esprits. Je
» leur ai montré ta majesté, telle qu'un lion furieux
» se couchant sur leurs cadavres, à travers leurs vallées.

» Je suis venu, je t'ai accordé de frapper les extré-
» mités de la mer; le tour de la grande zone des eaux
» est serré dans ta main. Je leur ai montré ta majesté,
» semblable à l'épervier qui plane, embrassant dans
» son regard tout ce qu'il lui plaît. »

On voit, dans l'inscription de la stèle de Thèbes, que les flottes du grand Pharaon, après avoir conquis d'abord Cypre et la Crète, avaient aussi soumis à son sceptre les îles méridionales de l'Archipel, une notable portion

des côtes de la Grèce et de l'Asie-Mineure et peut-être même l'extrémité de l'Italie. Il me paraît que l'on doit conclure du même monument que les navires de Thoutmès III montaient assez habituellement jusque dans la mer Noire, où Hérodote prétend que les Égyptiens avaient fondé en Colchide une colonie pour l'exploitation des mines. Je crois, en effet, reconnaître les ancêtres des Ases germaniques, alors habitant sur les bords des Palus Méotides, les descendants de l'Askenaz du chapitre X de la Genèse, dans l'énumération des peuples septentrionaux qui payaient tribut à la flotte de Thoutmès. Dans une autre direction, les mêmes flottes avaient fait reconnaître la souveraineté du Pharaon sur tout le littoral de la Libye. On a trouvé des monuments du règne de Thoutmès III à Cherchell, en Algérie; il n'y a rien d'impossible à ce qu'ils marquent en réalité jusqu'où s'étendait le pouvoir de ce prince sur les côtes septentrionales de l'Afrique.

VI. — D'autres faits montrent que la domination de Thoutmès était paisiblement assise sur tout le pays de Kousch ou l'Éthiopie. Une grotte d'Ibrim, dans la Basse-Nubie, nous montre le « gouverneur des pays du sud » présentant au Pharaon les tributs en or, en argent et en grains provenant de cette contrée. C'est Thoutmès III qui fonda et dédia au Soleil le temple d'Amada. A Semneh il restaura le temple où l'on adorait le roi de la XII[e] dynastie, Osortasen III; Kumneh, en face de Semneh, le mont Dosche et l'île de Saï, un peu au-dessous de celle de Tombos, puis, plus près de l'Égypte, Korte, Pselcis, Takmis, nous ont aussi conservé sa mémoire. Au delà des limites de l'Éthiopie proprement dite, dans le pays des nègres, les expéditions sous le même règne furent fréquentes et victorieuses. Dans un bas-relief de Karnak nous voyons cent quinze prison-

niers africains défiler devant le roi, chacun portant le nom d'une tribu soumise. Autant qu'on en peut juger, car l'assimilation de ces noms de populations africaines à des contrées connues est encore plus difficile que celle des noms relatifs à l'Asie et à l'Europe, la liste qui résulte de ce monument embrasse la plus grande partie de l'Abyssinie actuelle et s'étend fort à l'ouest dans le Soudan.

VII. — Un règne aussi glorieux et aussi prospère ne pouvait manquer de laisser sur le sol de l'Égypte de nombreux et magnifiques monuments. Ceux de Thoutmès III sont en effet très-multipliés du Delta aux cataractes, tous du plus admirable style, d'une exécution savante et pleine de finesse. C'est à Héliopolis, à Memphis, à Ombos, à Éléphantine et surtout à Thèbes, que se remarquent encore aujourd'hui les plus importants vestiges des grandes constructions élevées par ce prince.

§ 3. — Derniers rois de la dix-huitième dynastie. Troubles religieux.

(XVI^e^ siècle.)

I. — Amenhotep (ou Aménophis) II fut le successeur de Thoutmès III. Il réprima une tentative de la Mésopotamie pour échapper au joug de l'Égypte, et reçut la soumission de Ninive. Une souscription du temple d'Amada en Nubie raconte qu'il battit les ennemis dans le pays d'Assur, que sept rois succombèrent sous ses coups et furent tous portés (leurs corps embaumés, je suppose) sur les bords du Nil, où six furent pendus sous les murs de Thèbes, et le septième à Napata, capitale de l'Éthiopie, « pour que les nègres pussent voir

» les victoires de Sa Majesté durant l'éternité, parmi » toutes les terres et tous les peuples du monde, depuis » qu'elle prit possession des peuples du Sud et châtia » les peuples du Nord. » Une grotte d'Ibrim, au fond de laquelle la statue du roi siége sans façon entre les dieux du pays, contient aussi une inscription qui énumère les tributs apportés par le « prince gouverneur » du pays du sud. » Mais tout indique que le règne d'Amenhotep II fut court. Les listes extraites de Manéthon ne le nomment pas, et les inscriptions le font seules connaître.

Le pouvoir de Thoutmès IV, qui lui succéda, ne fut pas long non plus. Les fragments de Manéthon lui donnent neuf ans et l'on n'en connaît pas d'inscription postérieure à l'an 7; la plus récente représente ce prince comme vainqueur des noirs. Dans un autre monument, il reçoit les tributs de la Mésopotamie. Les limites de l'empire se maintenaient.

II. — L'époque des grandes guerres renaît avec Amenhotep III. On connaît une date de sa trente-sixième année et l'on pourrait faire une longue énumération des contrées asiatiques ou africaines qui, de gré ou de force, lui ont été soumises ; son empire, dit une inscription, s'étendait du nord au sud depuis la Mésopotamie jusqu'au pays de Karo en Abyssinie. Mais il faut avouer que les expéditions de ses troupes n'étaient pas toujours fort chevaleresques et semblent avoir eu souvent pour but (surtout celles que l'on faisait dans le Soudan) la chasse aux esclaves, si l'on en juge par une inscription de Semneh, où il est question de sept cent quarante prisonniers nègres, dont la moitié sont des femmes et des enfants.

Amenhotep III, durant son long règne, fut un prince essentiellement bâtisseur. Il couvrit les rives du Nil de

monuments remarquables par leur grandeur et la perfection des sculptures dont ils sont ornés. Le temple de Djebel-Barkal, l'antique Napata, capitale de l'Éthiopie égyptienne, est l'œuvre de ce règne, ainsi que celui de Soleb, près de la troisième cataracte. A Syène, à Éléphantine, à Silsilis, à Ilithyia, au Sérapéum de Memphis, dans la presqu'île de Sinaï, se rencontrent aussi des souvenirs d'Amenhotep III. Il ajouta des constructions considérables au temple de Karnak et fit bâtir toute la portion du temple de Louxor ensevelie aujourd'hui sous les maisons du village qui porte ce nom. L'emphatique inscription dédicatoire qu'il y fit graver mérite d'être rapportée pour donner au lecteur une idée de ce qu'était le fastueux protocole des souverains égyptiens. « Il est l'Horus, le taureau puissant, celui » qui domine par le glaive et détruit tous les barbares, » il est le roi de la Haute et de la Basse-Egypte, le » maître absolu, le fils du Soleil. Il frappe les chefs de » toutes les contrées. Aucun pays ne tient devant sa » face. Il marche et il rassemble la victoire, comme » Horus, fils d'Isis, comme le soleil dans le ciel. Il » renverse leurs forteresses mêmes. Il obtient pour » l'Egypte les tributs de toutes les nations par sa vaillance, lui, le seigneur des deux mondes, le fils du » Soleil. »

Mais ce n'est pas par ses conquêtes que ce Pharaon a obtenu sa grande célébrité ; ce n'est pas même sous son véritable nom. C'est par la statue colossale qu'il s'éleva à Thèbes en avant d'un temple aujourd'hui détruit, et que l'on y voit encore, statue qui, sous le nom de Memnon, a tant occupé l'imagination des Grecs et des Romains, aux deux premiers siècles de l'empire. Ils croyaient y voir, ou plutôt y entendre Memnon l'Éthiopien, l'un des défenseurs de Troie, saluant sa mère l'Aurore. Un savant mémoire de Letronne, s'appuyant

sur les observations physiques de M. de Rosière, a complétement expliqué ce prétendu prodige, auquel l'empereur Hadrien vint assister en personne. Le bruit mystérieux était produit par le crépitement de la pierre granitique qui forme le colosse, lorsque les premiers rayons du soleil la frappaient tout imprégnée de la rosée de la nuit, qui avait pénétré dans les fissures de cette roche. C'est un phénomène d'histoire naturelle bien constaté ; il ne se produisit dans le colosse de Thèbes qu'à partir du tremblement de terre qui, vers le temps de Tibère, en abattit la partie supérieure et découvrit ainsi dans la masse des veines plus sensibles à l'action de la rosée ; il cessa lorsque la statue fut réparée et mise par Septime Sévère dans l'état où nous la voyons aujourd'hui.

III. — Amenhotep III fut remplacé sur le trône par son fils Amenhotep IV. Celui-ci, dans sa politique extérieure, suivit l'exemple de ses prédécesseurs, et certains monuments nous le font voir, debout sur son char et suivi de ses sept filles qui combattent avec lui, foulant aux pieds de ses chevaux les Asiatiques vaincus. Mais à l'intérieur, le règne de ce prince présente des faits tout particuliers, qui constituent un des épisodes les plus extraordinaires des annales pharaoniques.

Le type de son visage n'a rien d'égyptien, et ses traits, sur tous les monuments, portent l'empreinte d'un idiotisme parfaitement caractérisé, qui devait le livrer tout entier à l'influence qui saurait s'emparer de lui. Le premier peut-être, depuis le commencement de la monarchie égyptienne, il porta la main sur la religion du pays et voulut la réformer, ou plutôt la détruire de fond en comble pour y substituer un autre culte. A la place de la religion jusqu'alors constituée et demeurée invariable, il voulut établir le culte d'un

dieu unique, adoré dans la splendeur du disque solaire, sous le nom d'*Aten*, que l'on a comparé, non sans raison, à l'*Adonaï* sémitique. Une persécution en règle sévit dans tout l'empire : les temples des anciens dieux furent fermés, et leurs figures, ainsi que leurs noms, partout effacés des monuments, surtout la figure et le nom d'Ammon, le dieu suprême de Thèbes. Le roi lui-même changea son nom, qui contenait comme composante celui du dieu proscrit, et au lieu d'Amenhotep se fit appeler Chou-en-Aten, ce qui signifie *éclat du disque solaire*. Voulant rompre avec toutes les traditions de ses ancêtres, le roi réformateur abandonna Thèbes et se bâtit une capitale dans une autre partie de la Haute-Egypte, au lieu appelé aujourd'hui Tell-el-Amarna. Les ruines de cette ville délaissée après sa mort, nous ont conservé beaucoup de monuments de son règne, d'un art fort avancé, où on le voit présidant à toutes les cérémonies de son nouveau culte.

Il semble aujourd'hui prouvé que c'est la mère d'Amenhotep IV, la reine Taïa, femme au-dessus de l'ordinaire et toute-puissante sur l'esprit de son fils, qui l'inspira et le guida dans ses entreprises religieuses. Cette reine n'était pas égyptienne ; les monuments la représentent avec les cheveux blonds, les yeux bleus, les chairs peintes en rose, comme les femmes des races septentrionales. Une inscription conservée au musée du Caire, la cite comme issue d'un père et d'une mère dont les noms ne sont pas égyptiens et qui n'appartenaient cependant pas à un sang royal étranger ; c'était donc l'enfant de quelqu'une des familles d'origine non égyptienne qui peuplaient alors le Delta, épousée pour sa beauté par le roi Amenhotep III. En dressant des autels à un dieu que l'Egypte n'avait pas connu jusqu'alors, Chou-en-Aten aurait avant tout obéi aux traditions du sang étranger qui, par sa mère, coulait dans

ses veines. Il fit pour Aten ou Adonaï ce que les Pasteurs avaient fait pour Soutekh. Avec lui un certain parti étranger triompha, et c'est peut-être par là que peuvent être expliqués les bas-reliefs de Tell-el-Amarna, qui nous montrent ce prince entouré de fonctionnaires à la physionomie aussi singulière et aussi peu égyptienne que la sienne.

Les Hébreux, dont le nombre s'était énormément multiplié depuis près de dix générations qu'ils habitaient l'Égypte, n'eurent-ils pas une part dans la tentative étrange et bien imparfaite de monothéisme d'Amenhotep IV? Je crois que l'on est en droit de le supposer. Il y a de curieux rapprochements à faire entre les formes extérieures du culte des Israélites dans le désert et celles que révèlent les monuments de Tell-el-Amarna; certains meubles sacrés, comme la *Table des pains de proposition*, que le livre de l'Exode décrit dans le Tabernacle, se retrouvent au milieu des objets du culte d'Aten et ne figurent dans les représentations d'aucune autre époque. Mais ce qui est bien plus significatif, c'est que le début de la persécution contre les Hébreux, qui se termina par l'Exode, coïncide assez exactement avec la fin des troubles religieux excités par les tentatives de réforme ou plutôt de révolution absolue dans le culte, du fils de la reine Taïa. Nous avons vu plus haut, dans le deuxième livre de ce manuel, que, pendant leur séjour en Égypte et avant la mission de Moïse, le monothéisme des descendants de Jacob s'était fort altéré. Il s'était surtout matérialisé : entourés d'idolâtres, les Hébreux avaient peine à se décider à adorer Jéhovah sous une forme précise, visible et matérielle. Corrompue de cette manière, leur religion devait être bien près de celle que prétendit établir le roi Amenhotep IV.

IV. — Après la mort de ce prince, l'Égypte demeura désorganisée et en proie aux factions. L'histoire de l'empire des Pharaons est alors pleine d'obscurités, et des découvertes ultérieures pourront seules pleinement l'éclaircir. On voit plusieurs personnages, dont quelques-uns grands officiers de la cour d'Amenhotep Chou-en-Aten et maris de ses filles, se succéder rapidement et se disputer le pouvoir. Le plus important et celui dont l'autorité paraît avoir été le mieux assise est un certain Amontoutankh, autre fils d'Amenhotep III, dont on retrouve des monuments mutilés en Éthiopie, à Thèbes et à Memphis, qui posséda donc toute l'Égypte, sauf peut-être le Delta. Il fit des campagnes en Asie et reçut une ambassade des Assyriens.

Au milieu de tous ces désordres, dont les listes de Manéthon portent la trace manifeste, apparaît aussi la figure du dernier enfant d'Amenhotep III, Har-em-hébi (l'Horus des fragments de Manéthon), qui dans la suite fut tenu pour le seul prince légitime de cette époque. Le début de son règne fut brillant. Une inscription datée de sa deuxième année accompagne à Silsilis le tableau de son triomphe, au retour d'une campagne victorieuse sur le haut Nil. Un chef égyptien reproche aux captifs d'avoir refusé d'entendre celui qui leur disait : « Voici que le lion s'approche de la terre » d'Éthiopie. » Plus loin, l'inscription dit au roi : « Le » dieu gracieux revient, porté par les chefs de tous les » pays,... ce roi, directeur des mondes, approuvé par » le dieu Soleil, fils du Soleil... Le nom de Sa Majesté » s'est fait connaître dans la terre de Kousch, que le » roi a châtiée conformément aux paroles que lui avait » adressées son père Ammon. » Puis, après cette deuxième année, silence complet dans l'histoire, bien que Har-em-hébi ait régné nominalement, et suivant le système des listes postérieures, trente-six à trente-sept

ans. On connaît seulement un petit nombre de monuments qui furent érigés par les ordres de ce prince. On distingue aussi les traces de réactions violentes contre les réformes d'Amenhotep IV et contre tout ce qui tenait à lui. Les noms des prétendants, ses successeurs, sont partout martelés ; les édifices construits par eux sont jetés à terre ; la nouvelle ville de Tell-el-Amarna est détruite et systématiquement dévastée. Tout indique donc un temps rempli de troubles, de révolutions continuelles, de discordes civiles, de secousses violentes en sens contraire. Sans doute une partie des compétitions dont les monuments nous offrent les vestiges durent être contemporaines de Har-em-hébi et remplir peut-être la presque totalité de son règne officiel. Il y a là, nous le répétons, des obscurités encore impénétrables dans l'état actuel de la science, et que la découverte de nouveaux monuments pourra seule un jour dissiper. C'est au milieu de ces obscurités, au milieu des troubles que nous venons d'indiquer, que se termine, avec le règne de Har-em-hébi, la XVIII^e^ dynastie qui, pendant les deux cent quarante et un ans qu'elle occupa le trône, avait su porter au plus haut point la gloire et la puissance de l'Égypte.

§ 4. — Commencement de la dix-neuvième dynastie. Séti I^er^.

(XV^e^ siècle).

I. — Sous la XIX^e^ dynastie, à laquelle le trône passe après la mort de Har-em-hébi, la fortune de l'Égypte se maintient avec un certain éclat ; mais, à travers les lueurs que jettent sur cette époque quelques rois guerriers, on commence à apercevoir divers symptômes qui présagent une dislocation prochaine. Si menaçante

sous la XVIII^e^ dynastie, l'Égypte devient désormais presque toujonrs menacée.

Le prince qui commence cette série royale est Ramsès I^er^. Il paraît avoir été petit-fils, par les femmes, de Har-em-hébi, et peut-être fils d'un des prétendants qui se disputèrent la couronne à la fin de la XVIII^e^ dynastie; aussi le classe-t-on quelquefois comme le dernier roi de cette race. Nous n'avons, du reste, qu'un très-petit nombre de monuments de son règne. Au milieu des désordres qui, pendant bien près d'un demi-siècle, avaient suivi la mort d'Amenhotep III, les possessions asiatiques de la monarchie égyptienne s'étaient trouvées fort ébranlées. Des révoltes s'étaient produites dans la plupart des provinces; les petits princes locaux avaient cessé presque tous de payer le tribut : les conquêtes de Thoutmès III étaient en grande partie à recommencer. Mais c'était surtout la Syrie qui était menacée; la suprématie égyptienne dans cette contrée était devenue beaucoup plus précaire que plus loin, dans la Mésopotamie. Sur les rives de l'Oronte et dans tout le vaste espace compris entre la rive gauche de l'Euphrate, le Taurus et la mer, région laissée jusqu'alors de côté par les conquérants égyptiens, le royaume des Khétas ou Héthéens de la race de Chanaan, qui paraît n'avoir donné aucun ombrage aux Thoutmès et aux Amenhotep, était devenu tout à coup très-puissant, avait saisi la prépondérance sur les nations voisines, groupé autour de lui quelques autres tribus chananéennes et même étendu son influence dans tout le midi de l'Asie-Mineure. Constitués en monarchie unique, possesseurs d'une nombreuse et redoutable armée, les Khétas, descendants des Pasteurs, aspiraient ouvertement à dominer toute la Syrie et à prendre leur revanche des exploits d'Ahmès, en écrasant la puissance extérieure de l'Egypte. Leurs pré-

tentions étaient d'autant plus dangereuses que les Chananéens de la Palestine se sentaient portés, par la communauté de race, à préférer ces dominateurs aux Egyptiens.

Ramsès Ier fit une campagne contre les Khétas sur leur territoire même, et une inscription de Karnak atteste qu'il fut le premier Pharaon qui alla les chercher dans la vallée de l'Oronte. La lutte finit par un traité entre Ramsès et Seploul, roi des Héthéens. Peu de faits d'armes signalèrent d'ailleurs son passage sur le trône, qui fut très-court. Il eut pour successeur Séti Ier, le Séthos de la tradition grecque.

II. — Bien qu'une inscription du palais de Medinet-Abou, à Thèbes, qualifie Séti de fils de Ramsès Ier, il paraît en avoir été seulement le fils adoptif et le gendre. Dans le temple d'Abydos, récemment déblayé par M. Mariette, il est dit de son fils Ramsès II, qu'il avait été roi dès le ventre de sa mère et avant sa naissance; ailleurs, que Séti n'avait gouverné que pour son fils Ramsès, avant même que ce dernier eût vu le jour. De ces expressions étranges et insolites, il semble résulter que Séti Ier était un général renommé, un officier de fortune, étranger par sa naissance à la maison royale, qu'un mariage avec l'héritière de la couronne, fille de Ramsès Ier, avait fait asseoir sur le trône, et qu'au point de vue du droit de légitimité, son règne avait été regardé comme une sorte de régence, grâce à laquelle le trône était conservé à son fils Ramsès, dans les veines duquel, par sa mère, coulait le sang des anciens rois de la XVIIIe dynastie.

Non-seulement Séti Ier n'était pas d'origine princière, mais même il ne semble pas avoir été de pure race égyptienne. Les traits de son visage et de celui de son fils Ramsès, tous deux fort beaux et aux lignes

d'une régularité classique, ne sont aucunement ceux du sang de Mitsraïm; ils révèlent une origine empruntée à quelque autre peuple. Mais ce qui est le plus extraordinaire, c'est que des indices auxquels il est difficile de ne pas ajouter foi révèlent que la race étrangère dont descendait Séti, et par suite tous les princes de la XIX^e^ dynastie, était celle des Pasteurs, demeurés comme colons dans le Delta. C'est ainsi seulement que peut s'expliquer le fait inattendu qui est résulté d'une inscription découverte à Tanis par M. Mariette. Cette inscription est relative au rétablissement, par Ramsès II, du culte de Soutekh, le dieu national des Hyksôs, dans leur ancienne capitale. Or, le fils de Séti I^er^ y donne au roi Set-aa-pehti Noubti, fondateur de la dynastie régulière des Pasteurs, le titre de « son père » ou « son ancêtre, » et fait dater une ère du règne de ce prince.

III. — Séti I^er^, surnommé Mérenphtah, fut un des plus grands et des plus guerriers parmi les souverains de l'Égypte. Ce fut aussi un prince essentiellement bâtisseur. Il fit élever en entier le grand temple d'Osiris à Abydos, long de cent soixante-deux mètres, et l'une des merveilles de l'Égypte, rendu à la lumière par les fouilles récentes. A Thèbes, il fut le fondateur d'un magnifique palais, celui de Kournah, ainsi appelé aujourd'hui d'un village moderne bâti en partie dans la cour même de cet édifice. Le tombeau souterrain du même roi, dont on a peine à comprendre qu'un architecte ait osé même concevoir le plan, doit être aussi rangé parmi les œuvres les plus remarquables de l'art pharaonique. Mais le plus éclatant des souvenirs monumentaux que Séti ait laissés est la fameuse *salle hypostyle* ou salle des colonnes, dans cet immense palais de Karnak à Thèbes, auquel tant de générations successives ont travaillé, salle pour laquelle les voyageurs de nos jours ont

épuisé le langage de l'admiration et dont nous reparlerons encore un peu plus loin.

Les exploits de Séti lui-même sont représentés dans les sculptures des murailles de cette salle gigantesque. Un de ces tableaux, toujours ornés d'inscriptions, représente Séti attaquant les Arabes du désert, les Schasou, que nous connaissons déjà. Ailleurs, les Remenen ou Arméniens, que le roi a domptés avec leurs voisins d'Assyrie, coupent des arbres dans leurs forêts comme pour lui en ouvrir le passage. Les Assyriens sont taillés en pièces et se soumettent au tribut. De grandes batailles sont livrées contre les Khétas du nord de la Syrie. Enfin le roi reparaît en Égypte avec de nombreux captifs. Il est accueilli sur la frontière par les grands de son empire, puis il présente au dieu Ammon, dans Thèbes, ses prisonniers asiatiques. C'est toute une épopée guerrière, une Sétéide complète, qui se déroule en une série d'immenses tableaux de la plus puissante sculpture.

Ainsi la plus belle œuvre d'art de ce règne est même temps un monument historique d'une très-haute importance et contribue largement à nous en faire connaître les annales. En combinant les faits qui ressortent de ces tableaux et de leurs inscriptions avec le témoignage des inscriptions trouvées ailleurs, on arrive à un résultat dont nous ne pouvons malheureusement présenter ici qu'une rapide esquisse.

IV. — Avant de porter ses armes en Syrie, Séti dut tout d'abord, dès la première année de son règne, assurer la tranquillité des frontières de l'Égypte elle-même, du côté de l'isthme de Suez, en châtiant les Schasou, c'est-à-dire les Bédouins, dont les déprédations étaient depuis quelque temps parvenues à leur comble, et qui avaient poussé l'audace jusqu'à venir

ASHMOLE
OXFORD
MUSEUM

attaquer la ville de Zal, chef-lieu du quatorzième nome (province) de la Basse-Égypte, dans laquelle on a reconnu l'Héroopolis des Grecs, auprès des Lacs-Amers. Le Pharaon les battit sans peine, les rejeta dans le désert, et, les y poursuivant, força leurs tribus à rentrer dans l'obéissance.

L'année suivante, Séti se rendit de sa personne en Syrie à la tête d'une très-nombreuse armée. Il ne paraît pas avoir rencontré de résistance en Palestine, où tous les petits princes chananéens se hâtèrent de lui apporter leurs tributs et de fournir des contingents à ses troupes. Marchant droit au danger le plus menaçant, au lieu de se diriger immédiatement vers l'Euphrate comme ses prédécesseurs, il se porta contre les Khétas et assaillit la frontière méridionale de leur pays. La guerre de ce côté fut longue et acharnée, et il ne semble pas que les Égyptiens soient parvenus à pénétrer bien avant sur le territoire ennemi. Cependant, Séti finit par enlever d'assaut la principale forteresse qui couvrait le pays des Khétas, Kadesch, clef de toute la vallée de l'Oronte; elle n'était pas occupée par les Héthéens proprement dits, mais par une autre tribu de la race de Chanaan, vassale de leur roi : les Amorrhéens, frères de la nation du même nom que les Hébreux rencontrèrent un peu plus tard dans la Palestine. Après ce succès, un traité de paix intervint entre Séti et Maoutnour, roi des Khétas, traité par lequel ces derniers conservèrent leurs possessions intactes, même Kadesch qui leur fut rendue, mais s'engagèrent à ne plus attaquer les provinces égyptiennes, à ne plus y fomenter de rébellions contre l'autorité du Pharaon et à laisser celui-ci combattre et réduire en toute liberté les nations, alors révoltées, qui avaient obéi à ses prédécesseurs et qu'il regardait toujours comme ses sujettes.

Rassuré de ce côté, Séti retourna contre les Rotennou, qui ne reconnaissaient plus la suprématie égyptienne et avaient cessé de payer le tribut. Ceux d'entre le Liban et l'Euphrate, c'est-à-dire les Araméens, furent facilement subjugués. Les Rotennou d'au delà de l'Euphrate donnèrent plus de peine au conquérant égyptien ; mais quelques grandes batailles amenèrent la soumission complète de la Mésopotamie, de l'Assyrie et de la Chaldée ; Séti reçut les chefs de Ninive, de Babylone et de Singar. Une dernière campagne, dirigée dans les montagnes de l'Arménie, rétablit la domination du Pharaon sur cette contrée. Toutes les conquêtes territoriales de Thoutmès III se trouvaient recouvrées et l'empire asiatique de l'Égypte complétement reconstitué.

En revanche, Séti Ier ne paraît pas avoir fait aucun effort pour reprendre les conquêtes maritimes de Thoutmès. Aucun indice ne permet de supposer qu'il ait eu sur la Méditerranée une flotte considérable et qu'il ait cherché à rétablir sa domination sur les îles, perdues pendant les troubles de la fin de la XVIIIe dynastie. Il est vrai que de ce côté venait de se former une puissance redoutable, que nous verrons bientôt se mesurer avec les rois d'Égypte, celle de la marine des Pélasges, qui ne paraît pas avoir encore existé sous Thoutmès III.

V. — Du côté du sud, les troubles religieux et politiques n'avaient aucunement ébranlé la paisible possession de l'Éthiopie par les Pharaons. Séti n'eut donc aucune entreprise bien sérieuse à tourner de ce côté. Il se borna à lancer de temps à autre, comme ses prédécesseurs, quelques expéditions, autant de chasse aux esclaves que de guerre, contre les populations à demi barbares limitrophes de l'Éthiopie, et en particulier

contre les nègres. Dans les sculptures d'un temple construit vers les frontières de la Nubie, à l'est du lieu nommé présentement Radesieh, ce prince est représenté tenant par la chevelure un groupe de prisonniers noirs; c'est une représentation destinée à exprimer avec énergie que leurs tribus étaient réduites à sa discrétion.

Sur la frontière nord-ouest de l'Égypte, Séti réprima les menaces des Libyens et envoya quelques expéditions heureuses sur leur territoire. Enfin, il reforma la flotte égyptienne de la mer Rouge, qui vint croiser sur les côtes du pays de Poun, ou du Yémen, et y fit reconnaître de nouveau la suzeraineté pharaonique, établie pour la première fois sous Hatasou.

VI. — Rien n'indique que Séti Ier ait dû recommencer ses grandes expéditions en Asie. Tout semble prouver au contraire que jusqu'à sa mort, la domination qu'il avait rétablie sur la Syrie et la Mésopotamie demeura incontestée. La terreur inspirée par son nom et par l'ascendant de ses armes suffit sans doute, tant qu'il vécut, pour conserver les peuples dans la soumission. Les Khétas eux-mêmes observaient fidèlement le traité, et, tout en se préparant dans le silence à de nouvelles et plus terribles guerres, respectaient avec soin les provinces soumises à l'Égypte. Nous n'avons plus un seul monument daté du règne de Séti postérieurement à sa trentième année, et pourtant, d'après tous les extraits de Manéthon, il occupa le trône plus de cinquante ans. Il semble donc que nul grand événement ne se soit produit durant la dernière partie de son règne, et que l'Égypte ait joui d'un de ces repos heureux pendant lesquels les peuples n'ont pas d'histoire. A moins toutefois, ce qui est peut-être le plus probable, qu'il ne faille résolûment corriger le chiffre des listes de Manéthon et

inscrire trente ans seulement, au lieu de cinquante, pour le règne de Séti Ier.

Dans tous les cas, il est certain que des courses sanglantes à travers l'Asie et des constructions fastueuses n'ont pas seules occupé la monarchie égyptienne sous ce règne. Sachant que des mines d'or, situées dans le désert au midi de l'Égypte, étaient d'un accès difficile et d'un séjour plus difficile encore à cause de l'extrême sécheresse du pays, Séti Ier ordonna, la neuvième année de son règne, d'y creuser un puits artésien (fait important pour connaître l'habileté des ingénieurs égyptiens d'alors), où l'eau vint en abondance. Encouragé par ce succès, le roi résolut de fonder une forteresse et un temple, où il vint en personne adorer ses dieux ; on avait eu soin de le placer lui-même en leur compagnie, comme une des divinités du lieu. Tel est le récit que fournit une longue inscription. « Mais quelque importante qu'ait pu être la création d'un lieu habitable au milieu du désert, un fait d'une bien plus grande valeur nous est révélé par un monument d'une autre espèce. Le bas-relief de la salle hypostyle de Karnak qui représente Séti revenant de ses conquêtes et rentrant en Égypte, offre l'image de plusieurs villes ou châteaux de l'orient du Delta ou de l'isthme de Suez, qui se trouvaient sur son passage. Or, l'une de ces villes, Zal (Héroopolis), est représentée sur un canal contenant des crocodiles et débouchant dans une grande masse d'eau, probablement un lac. M. Brugsch, le savant qui a le plus approfondi l'étude de la géographie pharaonique, en décrivant cette curieuse figure, déclare nettement qu'à ses yeux ce ne saurait être autre chose que le fameux canal du Nil à la Mer Rouge, passant par un lac qu'on nomme encore aujourd'hui dans le pays le Lac des Crocodiles (lac Timsah). Il rappelle que dans les âges postérieurs, la tradition confiée aux

Grecs a confondu souvent ensemble les deux règnes de Séti et de son fils, et l'on sait que Sésostris a passé pour le premier auteur de cette magnifique entreprise, que les rois grecs d'Égypte reprirent plus tard et menèrent à bonne fin, et qui, ruinée par la barbarie d'une autre époque, renaît aujourd'hui, grâce au génie et à l'indomptable persévérance d'un Français. » (Robiou.)

§ 5. — Ramsès II — Sésostris.

(Fin du xv^e^ et première moitié du xiv^e^ siècle.)

I. — Ramsès II, surnommé Mériamoun (l'aimé d'Ammon) avait été, comme nous l'avons déjà dit, associé à la couronne de son père dès sa naissance et même, pour ainsi dire, avant que de naître. « Tu étais encore dans ta première enfance, lui disent les dieux dans une inscription, et déjà on ne faisait pas un monument sans toi, on n'exécutait pas un ordre sans ton concours. » Cependant il ne compta ses années de règne que de la mort de Séti et du moment où il devint maître du pouvoir, à l'âge d'environ dix-huit à vingt ans. Son règne fut un des plus longs des annales égyptiennes ; il occupa seul le trône pendant soixante-sept ans. C'est parmi les Pharaons, le constructeur par excellence. Il est pour ainsi dire impossible de rencontrer en Égypte une ruine, une butte antique, sans y lire son nom. Les deux magnifiques temples souterrains d'Ibsamboul en Nubie, le Ramesséum de Thèbes, une notable portion des temples de Karnak et de Louxor, le petit temple d'Abydos, sont ses œuvres ; il éleva aussi des édifices considérables à Memphis, où un magnifique colosse retrace ses traits, dans le Fayoum et à

Tanis. Rhamsès II dut à la longueur de son règne d'avoir pu réaliser tant de travaux ; il le dut aussi à ses guerres, qui lui livrèrent un nombre considérable de prisonniers qu'il employa, selon l'usage égyptien, aux constructions publiques. A ces causes ajoutons encore la présence sur les bords du Nil de tribus nombreuses de race étrangère, que la fertilité du sol et la politique du gouvernement sous les règnes précédents avaient attirées des plaines de l'Asie dans le Delta. Par les ouvriers qu'ils fournissaient aux travaux des temples, à l'édification des villes, au curage des canaux, ces étrangers rendaient à l'Égypte l'hospitalité qu'elle leur fournissait, et c'est ainsi que, sous ce même Ramsès II, la Bible nous montre les Israélites occupés dans l'est du Delta à la construction de deux villes, dont l'une s'appelait Rhamsès, comme le roi.

II. — Ramsès II a été célèbre en Europe bien avant notre siècle, bien avant que les monuments de l'Égypte n'aient été intelligibles pour nous. Hérodote l'avait appelé Sésostris, et le nom avait fait fortune ; mais l'écrivain grec ne l'avait pas inventé. Ramsès avait reçu de son vivant, et par une cause qui nous échappe, les surnoms populaires de Sestesou et de Sesou, qui, joints au mot Ra (soleil), qualification ordinaire des rois d'Égypte, ont dû produire un son accommodé plus tard aux oreilles grecques par la prononciation Sésostris.

Autour de ces surnoms populaires une légende s'était formée peu à peu dans le cours des siècles, qui réunissait sur la tête d'un même personnage tous les exploits des conquérants et des princes guerriers de l'Égypte, aussi bien des Thoutmès et de Séti que des différents Ramsès, et qui les amplifiait encore en y englobant tous les pays connus, comme fait constamment la légende. Ce sont ces traditions légendaires, ces

récits fabuleux courant dans la bouche du peuple, que les Grecs, aussi bien l'intelligent et exact Hérodote que le compilateur Diodore de Sicile, ont avidement recueillis de leurs *cicerone* en Égypte, incapables qu'ils étaient de recourir directement aux véritables sources historiques. C'est avec ces récits que pendant des siècles et des siècles on a écrit l'histoire d'Égypte, histoire aussi positive et aussi vraie jusqu'à la découverte de Champollion que le serait celle de Charlemagne, si on prétendait la tirer de nos *Chansons de geste* du moyen âge.

Sésostris, suivant les légendes dont les Grecs se sont faits les échos, avait été merveilleusement préparé par son éducation au rôle de conquérant. Dès son enfance, son père avait réuni autour de lui les enfants nés dans le même jour, et lui avait fait faire, ainsi qu'à ses jeunes compagnons, l'apprentissage de la guerre par de rudes exercices, par de longues courses, par des luttes continuelles contre les animaux du désert et contre ses sauvages habitants. Après la mort de son père, Sésostris aspira à d'autres exploits et rêva d'autres conquêtes. L'Éthiopie fut la première contrée qu'il soumit. Il lui imposa un tribut en or, en ébène et en dents d'éléphants. Ensuite il équipa sur le golfe Arabique une flotte de quatre cents vaisseaux longs, les premiers de ce genre que l'Égypte eût vus. Tandis que cette flotte subjuguait les rivages de la mer Rouge, Sésostris, à la tête de son armée de terre, envahissait l'Asie. Il subjugua la Syrie, la Mésopotamie, l'Assyrie, la Médie, la Perse, la Bactriane et l'Inde et pénétra jusqu'au delà du Gange. Remontant ensuite vers le nord, il soumit les tribus scythiques jusqu'au Tanaïs, établit dans l'isthme qui sépare la mer Noire de la mer Caspienne une colonie qui fonda l'État de Colchos, passa en Asie Mineure, où il laissa des monuments de ses

victoires [1]; enfin, traversant le Bosphore, s'avança dans la Thrace, où la disette, la rigueur du climat, la difficulté des lieux, mirent un terme à ses triomphes. Au bout de neuf ans, Sésostris revint dans ses États, traînant à sa suite une foule de captifs, chargé d'immenses dépouilles et couvert de gloire.

Telle est la légende. Le lecteur a déjà pu s'apercevoir qu'elle attribue à Sésostris la conquête de pays depuis longtemps déjà soumis à l'Égypte, comme l'Éthiopie, et des gloires qui appartiennent à des souverains antérieurs, comme la création de la marine et la réduction des côtes de la mer Rouge; mais surtout elle fait parcourir triomphalement par ce prince des pays où jamais, à aucune époque, les armes égyptiennes ne pénétrèrent, par exemple l'Inde et la Perse, et en général tous les pays aryens situés au delà du Tigre, ainsi que les provinces plus septentrionales que l'Arménie. C'est le pendant exact de ceux de nos poëmes du moyen âge qui, enchérissant toujours sur les exploits de Charlemagne et amplifiant ses conquêtes, lui font prendre Jérusalem et délivrer le Saint-Sépulcre.

Si nous recherchons maintenant la réalité des faits, telle qu'elle ressort du témoignage des monuments officiels de Ramsès-Sésostris eux-mêmes, bien emphatiques pourtant dans leur langage et souvent suspects d'exagération, nous voyons s'évanouir tout le mirage de ces prodigieuses conquêtes. Rhamsès II, sans doute, fut un prince guerrier, qui passa la plus grande partie de son règne à combattre; mais il ne fut pas un conquérant. Il n'ajouta pas une seule province à l'Égypte; au sud, au nord, à l'ouest, il fut toujours réduit à la

1. Un de ces monuments que la légende attribuait à Sésostris et qu'Hérodote dit avoir vu, subsiste encore à Nymphi, près de Smyrne, et l'auteur du présent manuel peut en parler *de visu*. Ce n'est en aucune façon une œuvre de l'art égyptien.

Voy. une dissertation de M. Perrot, dans la *Revue archéologique* de 1867.

défensive, en butte à chaque instant à des révoltes des peuples soumis par les Thoutmès et les Amenhotep, et la gloire de son règne se réduit à avoir maintenu, au prix d'énormes efforts, l'intégrité de l'empire. Bien loin qu'il ait pu pénétrer jusqu'aux rives du Gange, il ne porta jamais en Asie ses armes plus loin que Thoutmès III et que Séti, et presque toutes ses campagnes furent concentrées dans la Syrie septentrionale. En un mot, la gigantesque renommée de Sésostris est entièrement fabuleuse; c'est une de ces gloires légendaires et sans fondement, que les Grecs acceptaient trop facilement et qui disparaissent devant la critique ainsi que devant le progrès de la connaissance des faits positifs de l'histoire.

III. — Voyons maintenant ce que fut en réalité le règne de Ramsès II, tel que les monuments des rives du Nil nous le font connaître.

Les changements de règne ont toujours été des moments critiques pour les empires trop vastes et établis seulement par la conquête sur d'immenses étendues de territoire. Presque toujours ils sont accompagnés de révoltes des provinces les plus imparfaitement soumises et les plus éloignées, de celles qui ont le plus souffert de l'oppression et qui se croient le plus en état de s'affranchir par les armes. L'avénement de Ramsès à la place de son père Séti, qui venait de mourir, se passa sans encombre en Asie. Le nouveau prince fut paisiblement reconnu jusque dans la Mésopotamie, et une inscription de la deuxième année de son règne dit que ses ordres y étaient alors fidèlement obéis. Mais les choses ne se passèrent pas de même sur le Haut-Nil. Le midi de l'Ethiopie se souleva, et avec une partie des Ethiopiens toutes les tribus nègres soumises au sceptre des Pharaons. Il fallut une guerre assez longue, san-

glante et acharnée pour rétablir les choses dans l'ordre antérieur et dompter les rebelles. Les murs des temples souterrains d'Ibsamboul et de Beit-Oually en Nubie sont couverts de grands tableaux sculptés et peints qui représentent les victoires remportées par les vice-rois d'Ethiopie sur les vassaux révoltés du Haut-Nil. On voit Ramsès figurer en personne dans quelques-uns de ces tableaux, et en effet, pour encourager son armée, il dut paraître lui-même au milieu d'elle dans une campagne au sud de l'Ethiopie, pendant la deuxième ou la troisième année de son règne.

IV. — Les embarras causés par cette révolte des populations du Haut-Nil, en attirant pendant quelques années vers le sud l'attention et les forces militaires du gouvernement égyptien, parurent aux Khétas ou Héthéens, qui désormais jouaient le premier rôle dans les affaires de l'Asie occidentale, fournir l'occasion favorable pour recommencer la guerre et provoquer un soulèvement général des provinces asiatiques ramenées une première fois à l'obéissance par Séti. L'Arménie, l'Assyrie, la Mésopotamie, la Chaldée, l'Aramée se révoltèrent à la fois et chassèrent les garnisons égyptiennes. Les Khétas se mirent à la tête du mouvement et groupèrent autour d'eux une confédération nombreuse autant que redoutable, composée non-seulement des nations révoltées, mais aussi de la plupart de celles de l'Asie Mineure, qui redoutaient l'accroissement de la puissance pharaonique, et avaient déjà senti le poids de ses armes par mer, sous le règne de Thoutmès III. Une grande armée se réunit dans la Syrie septentrionale, menaçant à la fois la Palestine, où déjà des révoltes partielles éclataient parmi les petits princes chananéens auxquels avait été laissé le gouvernement des différentes villes, et la frontière de l'Egypte elle-même. Les mo-

numents du règne de Ramsès nous ont conservé les noms des douze États dont les troupes coalisées formaient cette armée. C'étaient d'abord les Khétas ou Héthéens, avec le royaume de Kadesch ou des Amorrhéens septentrionaux, et les Gergéséens de la Pérée (habitants du pays actuel de Djerasch), tous issus de la race de Chanaan, et les Phéniciens d'Aradus, seuls infidèles à la monarchie égyptienne pour laquelle tenaient toujours ceux de Byblos et de Sidon ; les populations araméennes y étaient représentées par les États de Helbon (Alep), de Karkemisch, où Thoutmès III avait bâti sa forteresse pour assurer le passage de l'Euphrate ; de Katti, dont il est aussi question dans la Bible, mais dont on ignore la position précise ; d'Aloun, ville qui appartint plus tard à la tribu de Dan ; de Gadara dans la Cœlésyrie, d'Anaougas, la principale cité des Rotennou d'en deçà de l'Euphrate, et de Gazonatan, localité dont le site exact est encore à déterminer. La Mésopotamie, désignée ici comme toujours par le nom de Naharaïn, avait fourni de très-nombreux contingents. Enfin les peuples de l'Asie Mineure qui avaient envoyé des soldats à l'armée commandée par Maoutnour, roi des Héthéens, étaient les Mysiens, les Lyciens, les Pisidiens, les Dardaniens de Troie et une dernière nation appelée Mouschanet dans les textes égyptiens, qui pourrait bien correspondre aux Mosynœques de la géographie classique.

Tout ceci se passait vers la fin de la quatrième année du règne de Ramsès. Le jeune roi ne pouvait se résigner à perdre ainsi la plus grande partie de son empire et ses plus précieuses provinces. Dès le printemps de l'année suivante, ayant rassemblé toutes ses forces militaires et groupé autour de lui les vieux capitaines formés dans les guerres de son père, il se mit en campagne pour reconquérir les possessions asiatiques de

ses prédécesseurs et avant tout pour abattre l'arrogance des Khétas, qui étaient l'âme du soulèvement asiatique.

L'armée de Ramsès traversa d'abord le pays de Chanaan. Aucune inscription ne raconte cette première partie de la campagne, mais il est probable que le Pharaon eut à y combattre plusieurs fois, et à réduire un certain nombre de révoltes dans cette contrée, soumise depuis plusieurs siècles déjà aux souverains de l'Egypte, car il fit sculpter sur les rochers des stèles triomphales, qui subsistent encore aujourd'hui, à Adloun, près de Tyr, et au passage du Nahar-el-Kelb, auprès de Beyrouth. Mais il parvint jusqu'aux environs de Kadesch et à la vallée de l'Oronte sans avoir encore rencontré la grande armée des ennemis. C'est alors que se place un exploit personnel de Ramsès, éternellement rappelé sur ses monuments, où la louange en revient à satiété jusqu'à la fin de son règne, sculpté sur les murailles de tous les temples élevés par ce prince, exploit qui prouve plus de bravoure que de vrais talents militaires. Cet épisode de l'histoire du Sésostris des Grecs fait le sujet d'un poëme épique, long environ comme un chant de l'*Iliade*, que composa un scribe du nom de Pentaour et dont on a trouvé le texte, toujours malheureusement très-mutilé, en trois endroits, gravé tout au long sur la muraille du Rameséum de Thèbes et sur celle du temple d'Ibsamboul, puis écrit en caractères cursifs, dits *hiératiques*, dans un papyrus qui fait partie des collections du Musée Britannique. Ce précieux texte a été traduit en 1856 par M. de Rougé; nous croyons utile d'en placer ici l'analyse avec quelques citations textuelles, pour donner à nos lecteurs une idée de ce qu'est un poëme égyptien, une épopée historique, composée par un des plus fameux lettrés de l'époque, deux ans seulement après l'événement qu'elle célèbre.

V. — On était dans l'été de la cinquième année du règne de Ramsès. Le Pharaon, cherchant les ennemis qui se repliaient lentement devant lui pour faire tête seulement sur leur propre territoire, avait pénétré jusque dans le nord de la Cœlésyrie, non loin de Kadesch, et se trouvait campé sous la forteresse de Schebtoun (lieu encore indéterminé), quand deux Bédouins (Schasou) se présentèrent devant lui. Ils se disaient envoyés par leurs chefs pour rejoindre l'armée égyptienne et lui apporter des nouvelles certaines des Khétas, qui les avaient fait marcher de force avec eux. Ils assuraient que l'ennemi effrayé s'était retiré dans la direction d'Alep, où il se concentrait. Mais c'était là une perfidie, un mensonge tramé par les chefs des Khétas pour faire tomber le Pharaon dans un piége; avec leurs nombreux alliés, ils s'étaient mis en embuscade à quelque distance au nord-ouest de Kadesch. Trompé par les rapports des faux transfuges, Ramsès marchait sans défiance de ce côté, n'ayant avec lui que sa garde, tandis que le gros de son armée se dirigeait du côté d'Alep, dans l'espoir d'y trouver l'ennemi, quand deux hommes, saisis par les serviteurs du roi, furent amenés en sa présence. Forcés de parler sous le bâton, ils avouèrent que, loin de s'enfuir, les Khétas étaient pleins de confiance dans le nombre de leurs troupes et de leurs alliés, parmi lesquels figuraient les peuples de la Mésopotamie et de l'Asie Mineure, et qu'ils se tenaient tout près de là pour le surprendre. Les généraux égyptiens, mandés par Ramsès, furent très-déconcertés de s'être laissé tromper par le premier rapport et de l'avoir ainsi entraîné lui-même dans une erreur si dangereuse. On envoya en toute hâte courir après l'armée pour la rappeler vers le lieu où se trouvait l'ennemi. Mais avant qu'elle ne fût arrivée, toutes les forces des Khétas sortirent de leur embuscade et se jetèrent sur la petite

troupe qui entourait Ramsès, espérant enlever le Pharaon et le faire prisonnier. Avec la téméraire ardeur de la jeunesse, Ramsès, qui devait alors avoir vingt-trois ans, rejeta bien loin les timides conseils des officiers qui voulaient le faire retirer en arrière, et, sans attendre le gros de son armée, engagea le combat.

« Les fantassins et les cavaliers, dit alors le poëte, » faiblirent devant l'ennemi, qui était maître de Ka- » desch, sur la rive gauche de l'Oronte... Alors Sa Ma- » jesté, à la vie saine et forte, se levant comme le dieu » Month, prit la parure des combats ; couvert de ses » armes, il était semblable à Baal dans l'heure de sa » puissance .. Lançant son char, il entra dans l'armée » du vil Khéta ; il était seul, aucun autre avec lui... Il » se trouva environné par deux mille cinq cents chars, » et sur son passage se précipitèrent les guerriers » les plus rapides du vil Khéta et des peuples nom- » breux qui l'accompagnaient... Chacun de leurs chars » portait trois hommes, et le roi n'avait avec lui ni » princes, ni généraux, ni ses capitaines des archers » ou des chars. »

Devant un pareil danger, le roi est un instant troublé. Il invoque le grand Dieu de Thèbes, Ammon, et lui demande de le secourir, en lui rappelant l'éclat dont il a environné son culte et les temples magnifiques qu'il lui a élevés, comme les héros d'Homère rappellent à Jupiter toutes les hécatombes qu'ils ont immolées en son honneur. « Mes archers et mes cavaliers m'ont » abandonné ! Pas un d'eux n'est là pour combattre » avec moi. Quel est donc le dessein de mon père » Ammon ?.... N'ai-je pas marché sur ta parole[1] ? Ta » bouche n'a-t-elle pas guidé mes expéditions, et tes » conseils ne m'ont-ils pas dirigé?... N'ai-je pas cé- » lébré en ton honneur des fêtes éclatantes, et n'ai-je

1. Sans doute sur la foi d'un oracle.

» pas rempli ta maison de mon butin?... Je t'ai im-
» molé trente mille bœufs... Je t'ai construit des tem-
» ples avec des blocs de pierre, et j'ai dressé pour toi
» des arbres éternels..... J'ai amené des obélisques
» d'Éléphantine [1], et c'est moi qui ai fait apporter des
» pierres éternelles.... Je t'invoque, ô mon père! Je
» suis au milieu d'une foule de peuples inconnus, et
» personne n'est avec moi. Mes archers et mes cavaliers
» m'ont abandonné quand je criais vers eux; aucun
» d'eux ne m'a écouté quand je les appelais à mon se-
» cours. Mais je préfère Ammon à des milliards d'ar-
» chers, à des millions de cavaliers, à des myriades de
» jeunes héros, fussent-ils tous réunis ensemble. Les
» desseins des hommes ne sont rien, Ammon l'empor-
» tera sur eux. »

Ici la divinité intervient au milieu de la lutte, comme dans les combats d'Homère; Ammon a entendu la prière de Ramsès; il relève son courage abattu, il lui rend des forces et l'excite par ces paroles : « Je suis près de
» toi, je suis ton père, le soleil; ma main est avec toi,
» et je vaux mieux pour toi que des millions d'hommes
» réunis ensemble. C'est moi qui suis le seigneur des
» forces, aimant le courage; j'ai trouvé ton cœur ferme
» et mon cœur s'est réjoui. Ma volonté s'accomplira...
» ... Je serai sur eux comme Baal dans sa fureur. Les
» deux mille cinq cents chars, quand je serai au
» milieu d'eux, seront brisés devant tes chevaux.....
» Leurs cœurs faibliront dans leurs flancs et tous leurs
» membres s'amolliront. Ils ne sauront plus lancer les
» flèches et ne trouveront plus de cœur pour tenir la
» lance. Je vais les faire sauter dans les eaux, comme
» s'y jette le crocodile; ils seront précipités les uns
» sur les autres et se tueront entre eux. »

1. Entre autres celui qui s'élève maintenant à Paris sur la place de la Concorde.

Raffermi et encouragé par ce secours divin, le roi s'élance sur les Khétas qui s'arrêtent, stupéfaits de sa témérité. Il fait mordre la poussière aux plus vaillants de leurs guerriers, et s'ouvre un passage sanglant sur leurs cadavres. Mais l'ennemi un instant effrayé reprend courage, voyant que l'armée égyptienne n'accourt pas aux cris de son roi. Ramsès est de nouveau enveloppé par les chars de guerre des plus braves chefs de l'armée des Héthéens. « Lorsque mon écuyer [1] vit » que je restais entouré par des chars si nombreux, il » faiblit, et le cœur lui manqua; une grande terreur » pénétra dans tous ses membres. Il dit à Sa Majesté : » Mon bon maître, roi généreux, seul protecteur de » l'Égypte au jour du combat, nous restons seuls au » milieu des ennemis; arrête-toi et sauvons le souffle » de nos vies. »

Mais le roi n'écoute pas ces conseils de la crainte. La grandeur du danger exalte son courage; confiant dans la protection d'Ammon, il lance son char, six fois se précipite au travers des ennemis, et six fois abat quiconque s'oppose à son passage. Il rejoint alors ses gardes, et, avec des paroles sévères, il reproche à ses généraux et à ses soldats de l'avoir abandonné. Il leur rappelle les bienfaits et les faveurs dont il les a comblés, tout le bien qu'il répand sur l'Égypte du haut de son trône : « A toute plainte qui s'adresse à moi, dit-il, je » rends justice tous les jours. » S'adressant en particulier aux officiers chargés de gouverner les provinces de la Syrie et de veiller à la garde des frontières, il leur reproche vivement la négligence qu'ils ont mise à s'informer des mouvements de l'ennemi. Enfin, il les réprimande tous de leur lâcheté, à laquelle il oppose le

1. Le poëte égyptien, par une forme d'emphase assez commune dans les textes de cette langue, a changé la personne du discours et met le récit dans la bouche du roi lui-même.

courage dont il a fait preuve. « J'ai montré ma valeur, » et ni les fantassins ni les cavaliers ne sont venus avec » moi. Le monde entier a donné passage aux efforts de » mon bras, et j'étais seul, aucun avec moi, ni les » princes, ni les généraux, ni les chefs des archers ou » de la cavalerie... Les guerriers se sont arrêtés; ils se » sont retournés en arrière, en voyant mes exploits; » leurs myriades ont pris la fuite et leurs pieds ne » pouvaient plus s'arrêter dans leur course. Les traits » lancés par mes mains dispersaient leurs guerriers » aussitôt qu'ils arrivaient à moi. »

Les soldats égyptiens célèbrent par leurs acclamations unanimes la valeur de leur roi et contemplent avec étonnement les cadavres que sa main a renversés. Mais Ramsès ne répond que par des reproches aux éloges de ses généraux, et, opposant à leur conduite imprudente et pusillanime la constance des deux fidèles animaux qui l'ont arraché au danger, il ordonne de les combler de soins et d'honneurs, comme Alexandre qui, après la défaite de Porus, fonda une ville à laquelle il donna le nom de Bucéphalia, en l'honneur de son cheval qui l'avait porté dans toute la bataille et l'avait plusieurs fois tiré du plus grave péril. « C'est eux (mes » chevaux) qu'a trouvés ma main quand j'étais seul au » milieu des ennemis..... Je veux qu'on leur serve » des grains devant le dieu Ra (le Soleil), chaque jour, » lorsque je serai dans mon palais, parce qu'ils se sont » trouvés au milieu de l'armée ennemie. »

Dans la nuit, le gros de l'armée arrive enfin. Dès que le jour apparaît, Ramsès fait recommencer la bataille. Elle s'engage avec fureur, car d'un côté les Khétas veulent venger la mort de leurs plus braves officiers, et de l'autre les Égyptiens ont à se laver du reproche de lâcheté que leur a adressé leur souverain; ils brûlent d'effacer leur honte de la veille. Bientôt l'armée des

Héthéens est enfoncée, l'élite de leurs soldats tombe sous les coups des *enfants du Soleil*. Ramsès renouvelle encore une fois les prodiges de sa valeur. « Le » grand lion qui marchait auprès de ses chevaux com- » battait avec lui : la fureur enflammait tous ses mem- » bres, et quiconque s'approchait tombait renversé. Le » roi s'emparait d'eux et les tuait sans qu'aucun pût » échapper. Taillés en pièces devant ses coursiers, leurs » cadavres étendus ne formaient qu'un seul monceau » de débris sanglants. »

Le roi des Khétas, voyant la fleur de son armée détruite et le reste fuyant de tous côtés, se résigne à se soumettre au roi d'Égypte et à lui demander l'*aman*, pour nous servir de l'expression moderne des Arabes. Il envoie un parlementaire qui s'adresse au Pharaon. « Fils du Soleil... que l'Égypte et le peuple de Khéta » soient esclaves sous tes pieds : Ra t'a accordé leur » domination... Tu peux massacrer tes esclaves, ils » sont en ton pouvoir; aucun d'eux ne résistera. Tu es » arrivé d'hier et tu en as tué un nombre infini ; tu » viens aujourd'hui, ne continue pas le massacre... » Nous sommes couchés à terre, prêts à exécuter tes » ordres; ô roi vaillant! l'honneur des guerriers, ac- » corde-nous les souffles de la vie. »

Le roi consulte ses principaux officiers sur le message du chef des Khétas et sur la réponse à y faire. D'après leur avis unanime, satisfait de l'éclat donné à ses armes par la double victoire qu'il a remportée, et ne voulant pas pousser à bout ses belliqueux adversaires, Ramsès fait la paix, et, reprenant la route du midi, se dirige vers l'Égypte avec ses compagnons de gloire. Il entre en triomphe dans sa capitale, et le dieu Ammon l'accueille dans son sanctuaire, en lui disant : « Salut à » toi, notre fils chéri, Ramsès. Nous t'accordons des » périodes d'années innombrables. Reste à jamais sur

» le trône de ton père Ammon, et que les barbares » soient écrasés sous tes sandales. »

Sans doute il est impossible de prendre à la lettre cette poésie de cour, qui attribue au bras de Ramsès des exploits fabuleux et impossibles par leur grandeur même. Mais ce qui paraît en ressortir, c'est qu'auprès de Kadesch, Ramsès, tombé dans une embuscade, fut abandonné d'une partie de ceux qui l'accompagnaient, et qu'avec une faible escorte il soutint ou prévint par des charges impétueuses le premier choc des Khétas, en sorte que l'armée eut le temps d'accourir pour le tirer du péril : au moment des événements on exagère sans doute, surtout quand on est poëte et courtisan ; il est difficile de tout inventer dans un événement.

VI. — Mais où le poëte avait certainement exagéré, et s'était trop hâté de chanter victoire, c'était en annonçant une soumission complète et définitive des Khétas et de leurs alliés. Le faisceau de la confédération n'avait aucunement été rompu ; Ramsès s'était contenté d'une soumission nominale des chefs et d'une demande d'*aman*, faite après la bataille de Kadesch, et aussitôt il était retourné en Égypte, sans aller de sa personne dans les provinces de l'Aramée et de la Mésopotamie, sans y relever les forteresses, y laisser des garnisons et y exiger les tributs à la tête de son armée. Aussi la prétendue paix conclue dans l'an 5 ne fut-elle en réalité qu'une trêve très-courte. Deux ans après, c'est-à-dire l'année même où Pentaour écrivait son épopée sur la prouesse du fils de Séti, Maoutnour, roi des Khétas, étant mort et ayant eu pour successeur son frère Khétasar, la guerre recommença plus acharnée que jamais. Elle dura quatorze années entières, sans trêve ni interruption. Nous n'avons malheureusement

que peu de détails sur les événements successifs qui la marquèrent ; mais nous savons du moins que les vicissitudes de succès et de revers y furent très-grandes. Ainsi, dans la onzième année du règne de Ramsès, les Égyptiens étaient presque rejetés par les Asiatiques dans la vallée du Nil, la majeure partie de la Palestine était perdue pour eux et ils se trouvaient réduits à considérer la prise d'Ascalon comme un grand succès, digne d'être représenté sur les monuments publics. Trois ans auparavant, on avait dû faire le siége de Salem, la cité des Jébuséens dont Melchisédech était roi du temps d'Abraham et que beaucoup de commentateurs identifient avec Jérusalem, puis le siége de Dabir ou Kiryath-Sepher, ville des Amorrhéens méridionaux située au pied du mont Thabor ; ces exploits sont représentés sur le pylone du Ramesséum de Kournah, ainsi que la prise de Bethanath et de Kamon, deux autres cités du pays de Chanaan. Plus tard, il est vrai, la fortune sourit aux armes des Égyptiens ; ils chassèrent les armées de la coalition de la Palestine, de la Phénicie et de la Cœlésyrie, emportèrent d'assaut Kadesch, descendirent la vallée de l'Oronte jusqu'à son extrémité et pénétrèrent ainsi dans le cœur du pays des Khétas, poussant même peut-être encore plus loin, dans la direction de la Cilicie et de la Pisidie. Ramsès, pendant cette longue guerre, vint plusieurs fois prendre en personne le commandement de son armée d'Asie.

Un des tableaux historiques du Ramesséum de Thèbes le montre, après une grande bataille contre les Khétas et leurs alliés, recevant de ses généraux le compte des ennemis tués, dont les mains coupées sont entassées à ses pieds. Dans un autre, il assiste au combat ; deux de ses fils sont à la poursuite des ennemis en déroute, qui fuient vers une ville sous les remparts de

laquelle sont déjà deux autres fils du roi, se préparant à livrer l'assaut.

VII. — Enfin, la vingt et unième année du règne de Ramsès et la quatorzième de la guerre, un traité de paix sérieux et définitif fut conclu entre les deux parties belligérantes, traité dont les conditions étaient au moins aussi honorables pour les Héthéens que pour le Pharaon. Le texte de ce traité, le plus antique monument sans contredit de la diplomatie, nous a été conservé dans une inscription de Thèbes, et M. de Rougé l'a traduit. On y lit que le roi d'Égypte reçut, dans la forteresse de son nom qu'il avait fait construire en Cœlésyrie pour mettre la Palestine à l'abri d'une nouvelle invasion, la visite du roi de Khétas lui-même, qui vint lui proposer les articles de la paix. Ils stipulaient amitié et alliance perpétuelle entre les deux nations, en des termes qui montrent que toutes deux traitaient sur un pied d'égalité absolu. Les formules qui interdisent le retour de toute hostilité, soit directe, soit indirecte, sont les mêmes de part et d'autre ; les deux rois se promettent réciproquement de ne pas donner asile aux serviteurs ou sujets qui voudraient changer de patrie. Liberté entière est accordée pour le commerce réciproque des Égyptiens chez les Héthéens et des Héthéens dans les possessions égyptiennes. Telles étaient les stipulations qui mettaient fin à la guerre. Après quatorze ans d'une lutte non interrompue, qui n'était pas sortie des limites de la Syrie, le fameux Sésostris, loin d'avoir subjugué ses adversaires, reconnaissait leur indépendance et l'intégrité de leur territoire ; il y a loin de là aux légendes rapportées par Hérodote et par Diodore de Sicile. Comme gage de l'alliance, Ramsès prit au nombre de ses femmes une fille du roi Khétasar, qui reçut un nom égyptien signi-

fiant : « Bienfait du grand Soleil de justice. » Pour montrer sa bienveillance aux Héthéens, il rétablit dans Tanis le culte de Soutekh, leur dieu national qui avait été celui des Pasteurs, et éleva en son honneur un des temples les plus vastes et les plus magnifiques de l'Égypte, tandis que Khétasar ne paraît avoir rien fait de semblable dans son pays en l'honneur des dieux égyptiens.

Mais en traitant avec Ramsès, le roi des Héthéens s'était séparé de ses alliés; il n'avait rien stipulé pour eux, et, se contentant d'excellentes conditions pour lui-même, il les avait laissés se tirer d'affaire comme ils pourraient. Ceux de l'Asie Mineure, Pisidiens, Lyciens, Mysiens, Dardaniens, rentrèrent paisiblement dans leurs foyers et ne furent pas inquiétés, car il aurait fallu traverser le pays des Héthéens pour venir les attaquer. Quant à ceux de la Mésopotamie et des contrées entre le Liban et l'Euphrate, ils ne se sentirent pas en état de continuer la lutte et se hâtèrent de faire leur soumission au roi d'Égypte, avant qu'il n'eût envahi leur pays. Un des tableaux du Ramesséum représente Rhamsès donnant alors l'investiture aux chefs des Rotennou, c'est-à-dire des Araméens, des Assyriens et des Chaldéens, qui reconnaissent sa suzeraineté. Les conquêtes asiatiques de Thoutmès et de Séti furent ainsi recouvrées sans que le roi franchît l'Euphrate de sa personne; la Mésopotamie recommença à payer tribut; on y envoya des résidents égyptiens à côté des princes indigènes pour surveiller leur conduite; on rétablit des garnisons de soldats du Pharaon dans quelques-unes des plus importantes places fortes, entre autres à Karkemisch; mais les liens de sujétion de ces contrées furent beaucoup moins étroits qu'ils ne l'avaient été sous Thoutmès III; par prudence, on se contenta de beaucoup moins, de satis-

factions d'amour-propre plutôt que d'un pouvoir réel.

A dater de ce moment jusqu'à la fin du règne de Ramsès, c'est-à-dire pendant près d'un demi-siècle, la paix la plus entière ne cessa pas de régner dans l'Asie occidentale, fatiguée d'une longue et sanglante guerre. Les hostilités ne recommencèrent pas entre les Egyptiens et les Khétas, et la bonne harmonie ne paraît pas avoir été troublée entre les deux empires rivaux. On ne trouve non plus dans les monuments aucune trace de révoltes dans la Mésopotamie et dans la Syrie, qui demeurèrent à l'état de demi-soumission rétabli à la fin de la guerre contre les Héthéens. Un papyrus du Musée Britannique contient la lettre d'un fonctionnaire égyptien envoyé à cette époque en mission dans la Phénicie ; il y décrit les villes qu'il a traversées dans ce pays soumis au sceptre de son maître, Gébal ou Byblos, « la ville des mystères, » Béryte, Sidon, Sarepta, Tyr, alors simple bourgade de pêcheurs. Un autre papyrus de la même collection renferme des ordres relatifs aux préparatifs à faire pour le passage d'un corps de troupes dans le midi de la Palestine. Ségor ou Zoar, la seule ville qui eût survécu aux désastres de la Pentapole maudite, y est nommée.

VIII. — Après avoir réduit à leurs justes proportions les fameuses conquêtes de Sésostris, nous devons parler de son gouvernement intérieur, sur lequel la légende ne racontait pas des choses moins fabuleuses. Plus on pénètre dans la connaissance intime de son histoire, moins Ramsès II se montre digne du surnom de Grand, que lui avaient d'abord décerné les premiers interprètes des monuments égyptiens, sur la foi des traditions grecques. On en sait maintenant assez sur lui pour pouvoir dire que c'était, en somme, un homme médiocre enivré de son pouvoir, un despote effréné, dévoré d'am-

bition et fastueux à l'excès, poussant la vanité jusqu'à faire effacer des monuments, partout où il le pouvait, les noms des rois ses prédécesseurs qui les avaient construits, afin d'y substituer le sien propre.

Ce roi-soleil de l'Égypte donna au harem royal un développement qu'il n'avait jamais eu jusqu'alors. Dans les soixante-sept ans que dura son règne, il eut cent soixante-dix enfants, dont cinquante-neuf fils. Se considérant comme au-dessus de toutes les lois morales, il en vint jusqu'à épouser une de ses propres filles, la princesse Bent-Anat!

Le livre de l'Exode représente Ramsès comme un tyran, à cause des persécutions qu'il fit peser sur les Hébreux. C'est, en effet, lui qui tenta de les écraser à force de travaux et qui rendit l'édit de cannibale par lequel tous leurs enfants mâles devaient être mis à mort. Mais les Hébreux ne furent pas ses seuls opprimés et le jugement définitif de l'histoire sur son règne confirmera la qualification sévère que lui inflige la Bible.

Ce n'est qu'avec un véritable sentiment d'horreur que l'on peut songer aux milliers de captifs qui durent mourir sous le bâton des gardes-chiourmes, ou bien victimes des fatigues excessives et des privations de toute nature, en élevant en qualité de forçats les gigantesques constructions auxquelles se plaisait l'insatiable orgueil du monarque égyptien. Dans les monuments du règne de Ramsès il n'y a pas une pierre, pour ainsi dire, qui n'ait coûté une vie humaine. Puis quand les guerres d'Asie furent terminées, il fallait toujours des captifs pour les constructions. Alors la chasse à l'homme dans les malheureuses populations nègres du Soudan s'organisa sur un pied monstrueux, inconnu aux époques antérieures. Il ne s'agissait plus, comme sous les Thoutmès et les Amenhotep, d'étendre de ce côté les fron-

tières de l'empire égyptien pour y englober les pays qui fournissaient l'ivoire et la poudre d'or. Le but principal et pour ainsi dire unique était de se procurer des esclaves. Presque chaque année de grandes razzias partaient de la province d'Ethiopie et revenaient traînant après elles des milliers de captifs noirs de tout âge et de tout sexe, chargés de chaînes. Et les principaux épisodes de ces expéditions de négriers étaient sculptés sur les murailles des temples comme des exploits glorieux !

Ramsès fut aussi le premier parmi les rois d'Égypte à mettre en pratique, pour rendre les révoltes plus difficiles, le système des transplantations en masse de populations conquises, système qui devint plus tard celui des rois d'Assyrie et de Babylone. Il transporta en Asie des tribus entières de nègres arrachées à leurs foyers et envoya en Nubie les populations asiatiques dont il prenait les terres pour les donner à ces nègres.

Ce système barbare n'était pas, du reste, sans dangers. Diodore de Sicile recueillit en Égypte un récit, qui semble présenter tous les caractères de l'authenticité, sur un fait dont, naturellement, les inscriptions officielles de Ramsès ne parlent pas, car il avait été peu glorieux pour la puissance du Pharaon. D'après ce récit, une troupe considérable de prisonniers assyriens et chaldéens d'origine, mis à travailler aux carrières des environs de Memphis, se soulevèrent, ne pouvant plus supporter l'excès des travaux qu'on leur imposait. Ils s'emparèrent d'une place forte de cette région, d'où ils faisaient des razzias sur les campagnes voisines. Après avoir essayé vainement de les réduire par la force, le superbe Sésostris dut entrer en accommodement avec eux. Il leur accorda une amnistie générale et leur laissa la possession de la ville dont ils s'étaient emparés, laquelle reçut d'eux alors le nom de Babylone, en sou-

venir de leur patrie. C'est la ville qui s'appelle actuellement le Vieux-Caire.

Toutes les tribus étrangères, de race sémitique, que la politique des prédécesseurs de Ramsès avaient attirées dans le Delta pour y coloniser les terres conquises sur les eaux, furent soumises à la même oppression, au même régime de corvées et de travaux forcés que les Hébreux. La population rurale indigène et proprement égyptienne n'en fut pas même à l'abri. Le règne d'un despote qui aime la guerre et a la manie de la bâtisse, est toujours et par tous pays une effroyable calamité pour le peuple des campagnes. L'Égypte sous Ramsès II ne fit pas exception à cette règle constante de l'histoire. Un papyrus du Musée Britannique nous a conservé la correspondance du chef des bibliothécaires de Ramsès, Ameneman, avec son élève et ami Pentaour, l'auteur du poëme épique que nous avons analysé un peu plus haut. Une de ces lettres décrit dans les termes suivants, l'état des campagnes et les conditions de la vie des cultivateurs. « Ne t'es-tu jamais représenté » ce qu'est l'existence du paysan qui cultive la terre? » Avant même qu'il n'ait moissonné, les insectes dé» truisent une portion de sa récolte..., des multitudes » de rats sont dans les champs, puis viennent les inva» sions de sauterelles, les bestiaux qui ravagent sa » moisson, les moineaux qui s'abattent en troupes sur » gerbes. S'il néglige de rentrer assez vite ce qu'il a » moissonné, les voleurs viennent le lui enlever;... son » cheval meurt de fatigue en tirant la charrue. Le col» lecteur des finances arrive au débarcadère du district; » il a avec lui des agents armés de bâtons, des nègres » armés de branches de palmier; tous disent : « Donne» nous de ton blé, » et il n'y a pas moyen de repousser » leurs extorsions. Puis le malheureux est saisi, lié et » envoyé de force travailler aux corvées des canaux ;

» sa femme est liée, ses enfants sont dépouillés. Et » pendant ce temps-là ses voisins sont à chacun son » travail. »

IX. — L'art, chez aucun peuple et à aucune époque, n'a résisté à l'influence dégradante d'un certain degré de despotisme. Les monuments de Ramsès II nous font assister à une décadence radicale de la sculpture égyptienne, qui se précipite avec une incroyable rapidité à mesure qu'on s'avance dans ce long règne. Il débute par des œuvres dignes de toute admiration, qui sont le *nec plus ultra* de l'art égyptien, comme les colosses de Memphis et d'Ibsamboul ; mais bientôt l'oppression universelle, qui pèse sur toute la contrée comme un joug de fer, tarit la source de la grande inspiration des arts. La sève créatrice semble s'épuiser dans les entreprises gigantesques conçues par un orgueil sans bornes. Une nouvelle génération d'artistes ne vient pas remplacer celle qui s'était formée sous les souverains précédents. A la fin du règne, la décadence est complète, et dans les dernières années de Ramsès, ainsi que sous son fils Meremphtah, nous voyons apparaître des œuvres tout à fait barbares, des sculptures de la plus étrange grossièreté.

X. — La fin de ce règne si prolongé et si fastueux de Ramsès-Sésostris fut du reste un temps de complète décadence en toutes choses, un temps de désastres que nous ne connaissons encore qu'imparfaitement, quelque chose comme la fin du règne de Louis XIV, mais sans une bataille de Denain pour en relever la gloire au dernier moment. Le pays, énervé par soixante ans d'un despotisme sans frein et guidé par la main débile d'un prince octogénaire, n'était plus en état de résister à ses ennemis. Mais ce ne fut pas cette fois de l'Asie que lui

vint le danger et l'invasion, ce fut de la côte septentrionale d'Afrique et de la mer Méditerranée ; de nouveaux adversaires entrèrent en lice contre la puissance égyptienne.

Depuis le temps de Thoutmès III, qui avait possédé toute la côte de Libye ainsi que l'Archipel, un grand changement s'était opéré dans la population de ces contrées. Un flot de barbares aux cheveux blonds, aux yeux bleus, appartenant à la race japhétique ou indo-européenne, s'était abattu par mer sur la côte africaine, y avait refoulé vers l'intérieur l'ancienne population, issue de la race chamitique de Phut, et y avait fixé sa demeure. C'étaient les ancêtres des populations blondes que nos soldats ont trouvées encore conservées dans l'intérieur des montagnes de la Kabylie, c'étaient les Libyens proprement dits, les Lebou des inscriptions hiéroglyphiques, et les Maschouasch, les Maxyes d'Hérodote. Les Égyptiens les désignaient sous les deux appellations génériques de Tamahou, « hommes du nord, » et Tahennou, « hommes des brouillards. » Ils étaient étroitement alliés, et sans doute apparentés aux nations pélasgiques, qui venaient de se créer une puissante marine et dominaient sur la Méditerranée, ainsi qu'aux habitants de quelques grandes îles, comme les Sardones, les Siculs et les gens de la Crète.

Le flot de ces envahisseurs septentrionaux montant toujours et ne s'arrêtant pas, ils débordèrent bientôt de la Libye, et vers la fin du règne de Séti commencèrent à menacer la Basse-Égypte du côté de l'Occident. Les fertiles campagnes du Delta étaient l'objet de leurs convoitises. Pendant toute la première partie du règne de Ramsès, les troupes égyptiennes parvinrent à les contenir, non sans peine. Dans ses guerres d'Asie, le roi avait plusieurs corps composés de soldats recrutés parmi les prisonniers de ces nations. Mais quand Ramsès fut

devenu vieux, il n'eut plus assez de force pour arrêter le torrent des Libyens japhétiques. Les frontières de la terre de Mitsraïm furent violées, des incursions continuelles dévastèrent toute la Basse-Égypte; la masse de la nation elle-même s'abattit sur les terres fécondes qui demeuraient ouvertes à ses déprédations, et, refoulant la population égyptienne, occupa toute la partie occidentale du Delta. Ainsi l'orgueilleux Sésostris mourut, laissant une partie considérable du royaume de ses pères, du cœur même de sa monarchie, envahie par les barbares.

§ 6. — Fin de la XIXe dynastie. — Invasions étrangères. L'Exode.

(XIVe siècle.)

I. — Ramsès II eut pour successeur son treizième fils, nommé Mêrenphtah (chéri de Phtah). Ses monuments et ses inscriptions se trouvent surtout à Memphis, ville fameuse par le culte du dieu Phtah, où il semble avoir transporté sa résidence. Son règne fut un des plus malheureux de l'histoire d'Égypte; il ne présente qu'une longue succession de désordres, d'invasions et de fléaux de toute nature, préparés par la tyrannie de son père.

Ce fut d'abord aux Libyens et à leurs alliés Pélasges que Mérenphtah eut affaire. Sa guerre contre eux est racontée dans une longue inscription du temple de Karnak, traduite par M. de Rougé. Nous en extrairons les traits principaux de l'événement.

Les peuples septentrionaux de la Libye et de l'Archipel, déjà maîtres depuis quelque temps d'une portion du Delta, avaient vu dans le changement du règne une occasion favorable pour envahir et subjuguer toute

l'Égypte. Une invasion formidable s'organisa sous la conduite de Maourmouiou, fils de Batta [1], roi des Libyens. Les Libyens et les Maschouasch formèrent le gros des envahisseurs, avec les Pélasges Tyrrhéniens de l'Italie, ancêtres des Etrusques; mais il s'y joignit de nombreux contingents des Sardones, des Sicules, des Achéens du Péloponèse et des Laconiens. Le récit égyptien donne ce précieux renseignement que « le » Tyrrhénien avait pris l'initiative de la guerre et que » chacun de ses guerriers avait amené sa femme et ses » enfants, » ce qui indique bien clairement l'intention de chercher un établissement nouveau. Un discours placé par le rédacteur de l'inscription dans la bouche du Pharaon lui-même, décrit les maux que les envahisseurs faisaient peser sur l'Égypte. « Ces barbares » pillent les frontières; ces impies les violent chaque » jour; ils volent... Ils pillent les ports; ils envahis- » sent les champs de l'Égypte, en venant par le fleuve. » Ils se sont établis : les jours et les mois s'écoulent, » et ils restent à demeure. » Les souffrances du pays sont données comme plus grandes mêmes que lors de l'invasion des Pasteurs. « On n'a rien vu de semblable » même au temps des rois de la Basse-Égypte, quand » ce pays d'Égypte était en leur pouvoir et que la » calamité persistait, au temps où les rois de la Haute- » Égypte n'avaient pas la force de repousser les » étrangers. »

Les barbares avançaient sans rencontrer de résistance sérieuse. Déjà Héliopolis et Memphis étaient débordées; l'armée d'invasion avait atteint la ville de Paari dans l'Égypte Moyenne. Il n'était que temps de les arrêter si l'on voulait sauver l'Égypte. Mérenphtah,

1. C'est le nom de *Battus*, que portèrent plus tard une partie des rois grecs de la Cyrénaïque.

réfugié à Thèbes, rassembla une armée dans la Haute-Égypte. Mais il n'osa pas s'exposer personnellement aux chances d'une défaite en se mettant à la tête de ses soldats. Il les envoya donc au combat sous la conduite des survivants des généraux de son père, tandis qu'un second corps d'armée, traversant le désert, pénétrait dans la Libye pour y opérer une diversion sur les derrières de l'ennemi. Une grande bataille fut livrée auprès de Paari. Elle dura six heures et se termina par l'entière déroute des Libyens et de leurs alliés. Le récit officiel donne les chiffres de la perte des envahisseurs étrangers, chiffres que leur modération même indique comme exacts, ainsi qu'il arrive presque toujours dans les bulletins égyptiens. Les Libyens eurent six mille trois cent cinquante-neuf morts, les Maschouasch six mille cent trois, les Kehak, autre tribu japhétique établie dans l'Afrique septentrionale, deux mille trois cent soixante-deux, les Tyrrhéniens sept cent quatre-vingt-dix, les Sicules deux cent cinquante; le chiffre de la perte des Sardones, des Achéens et des Laconiens est malheureusement détruit. On fit neuf mille trois cent soixante-seize prisonniers; on s'empara d'un très-grand butin dans le camp des ennemis, entre autres de mille trois cent sept têtes de gros bétail, enfin on releva sur le champ de bataille une quantité d'armes de bronze abandonnées par les fuyards. Ils furent poursuivis jusqu'en dehors des frontières, sur lesquelles on se hâta de relever les forteresses et de rétablir les garnisons. Maourmouiou, roi des Libyens, avait disparu dans le combat sans que l'on pût savoir quel avait été son sort; la nation élut un autre chef, qui s'empressa de traiter avec le Pharaon.

C'est ainsi que se termina et que fut repoussée cette formidable invasion, qui avait couvert de ruines une partie de l'Égypte. Mais la victoire ne fut pas si com-

plète que Mérenphtah n'en fut réduit à faire comme ces empereurs romains de la décadence, qui, impuissants à refouler complétement les barbares, leur assignaient des terres dans les provinces de l'empire après les avoir vaincus. Les tribus étrangères, appartenant principalement aux Maschouasch, qui s'étaient fixées depuis un certain temps dans le Delta et y avaient formé de véritables colonies, ne furent pas expulsées; on les conserva dans le pays, en leur imposant de reconnaître l'autorité du roi d'Égypte, et on leur accorda même le privilége de fournir un corps de troupes spécial, qui fit désormais partie de la garde des Pharaons.

II. — C'est très-peu de temps après l'invasion des Libyens et des Pélasges que doit être placé l'Exode des Israélites. Ce fut encore un événement désastreux pour l'Égypte, à laquelle il enleva trois millions d'âmes d'une population laborieuse et utile, sans compter les fléaux que l'obstination du Pharaon à résister aux ordres divins annoncés par Moïse fit tomber sur le pays et la destruction de l'élite de l'armée dans les flots de la mer Rouge. Nous ne recommencerons pas ici le récit, déjà donné dans le deuxième livre du présent manuel, de ces événements où la main de Dieu est si manifestement empreinte. Les monuments officiels se taisent à leur sujet, comme ils se taisent sur tous les désastres qu'un succès postérieur n'a pas rachetés. Mais le récit de la Bible porte les traces les plus irrécusables d'une vérité historique absolue, et concorde de la manière la plus saisissante avec l'état des choses en Égypte à cette époque. Ainsi les allées et venues continuelles de Moïse et d'Aaron de la terre de Gessen auprès du Pharaon supposent nécessairement que celui-ci résidait à Memphis; or Mérenphtah est précisément le

seul roi de la XIX^e^ dynastie qui ait fait de cette seconde capitale de l'Egypte sa résidence habituelle.

Nous avons déjà remarqué plus haut que la Bible ne dit en aucune façon, comme on l'a cru souvent, que le Pharaon avait péri dans la mer Rouge avec son armée; nous avons montré que le contraire ressortait nettement de son langage. Et, en effet, Mérenphtah survécut longtemps aux calamités de l'Exode. Il régna trente ans, et son tombeau se voit parmi les sépultures royales de Thèbes.

III. — C'est à la fin du règne de Mérenphtah que se place encore un événement très-malheureux pour l'Égypte, une nouvelle invasion étrangère, que nous connaissons seulement par un récit de Manéthon. Ce récit a été conservé par Josèphe; mais malheureusement l'historien juif, avec sa mauvaise foi habituelle dans la polémique, y a fait manifestement subir des altérations considérables pour y introduire de force le nom de Moïse et le transformer en un récit de l'Exode des Israélites, avec lequel l'événement raconté n'avait en réalité aucun rapport. Cependant, à travers les interpolations de Josèphe on peut encore distinguer les principaux traits de la narration primitive. Le roi Amenophthis (Mérenphtah) ayant réuni dans une même partie de l'Égypte « tous les lépreux et tous les impurs » pour les employer aux travaux forcés des carrières, ceux-ci, au nombre de quatre-vingt mille, se révoltèrent sous la conduite d'un prêtre d'Héliopolis, nommé Osarsiph. Cherchant partout des auxiliaires, ils appelèrent à leur secours les descendants des Pasteurs retirés en Asie, c'est-à-dire bien évidemment les Khétas, possesseurs d'une « ville sainte, » dont Josèphe a fait Jérusalem aussi bien que de la Cadytis d'Hérodote, tandis que ce devait être en réalité, comme cette dernière, la Kadesch

(la sainte) des inscriptions hiéroglyphiques, la fameuse forteresse des bords de l'Oronte. Les descendants des Pasteurs répondirent à cet appel avec empressement. Au nombre de deux cent mille, ils vinrent au secours des « impurs » révoltés et s'abattirent sur la vallée du Nil. « Ils exercèrent envers les habitants de l'Égypte la » plus cruelle et la plus sacrilége tyrannie. Non-seule- » ment ils brûlèrent villes et bourgs, pillèrent et sac- » cagèrent les statues des dieux, mais ils firent cuire les » animaux sacrés, obligeant leurs prêtres et leurs pro- » phètes à les immoler eux-mêmes, et chassant ces » prêtres après les avoir dépouillés. » Le roi ne jugea pas possible de résister à cette invasion et résolut de laisser passer le torrent sans y opposer d'obstacle. Il se retira donc dans la Haute-Égypte avec son armée composée de trois cent mille hommes, après avoir envoyé son fils et héritier Séthos (Séti), âgé de cinq ans, en Éthiopie, où il devait trouver un asile inviolable. Amenophthis (Mérenphtah) mourut bientôt après, quand les envahisseurs étaient encore dans le pays.

IV. — Si les monuments égyptiens parvenus jusqu'à nous ne mentionnent pas l'invasion, ils offrent à nos regards les traces nombreuses des troubles qui en furent la conséquence. Mérenphtah étant mort en laissant le pays foulé par les étrangers et son successeur légitime caché dans les provinces du Haut-Nil, un prince de la famille royale nommé Amenmésès, dont on ne connaît pas très-exactement la place généalogique, ceignit la couronne dans la ville de Chev, l'Aphroditopolis des Grecs, auprès du Fayoum. Il paraît être parvenu à recouvrer au bout de quelques années la plus grande partie de l'Égypte. Son fils, proclamé après sa mort dans la ville de Chev, Mérenphtah II Siphtah lui succéda. Pour légitimer son pouvoir, il épousa une fille de Méren-

phtah Ier, la princesse Taouser, dont le grand chancelier Baï fit reconnaître dans tout le pays les droits, contestés d'abord par un parti assez nombreux. Sur tous ses monuments, ce prince donne le pas à sa femme, comme reconnaissant qu'elle avait plus de titres que lui à la couronne. Le prince Séti lui-même, héritier légitime de Mérenphtah, toujours réfugié en Éthiopie, accepta le fait accompli de la royauté de Mérenphtah Siphtah, et reçut de ce prince le titre de vice-roi des provinces du sud. Mais au bout d'un certain temps, treize ans suivant le récit de Manéthon, il changea d'avis et résolut de faire valoir ses propres droits au trône. Ayant réuni une armée, il descendit le Nil, entra triomphalement à Thèbes et à Memphis, et s'empara de la royauté. Les deux princes successivement proclamés à Chev furent alors traités en usurpateurs et leurs noms martelés sur les monuments. Mais en revanche, Amenmésès et Taouser figurent comme souverains réguliers et légitimes dans les listes de Manéthon; le jugement définitif de la postérité leur avait donc reconnu cette qualité. Le règne de Séti II dut être assez long, mais nous n'en savons aucune particularité et nous n'en possédons presque pas de monuments. Ce prince mourut sans enfants, et avec lui finit la XIXe dynastie, qui avait duré cent soixante-quatorze ans.

V. — L'entrée des Hébreux en Palestine et la conquête de la Terre Promise par Josué furent des événements contemporains du règne de Séti II. Les Égyptiens n'y apportèrent aucun obstacle et ne paraissent pas s'en être beaucoup inquiétés. Ils se considéraient pourtant comme toujours souverains du pays de Chanaan, et les provinces plus lointaines de Syrie et de Mésopotamie continuaient à leur payer tribut. Mais nous avons déjà vu quel était le système de la monarchie égyptienne pour

le gouvernement des pays asiatiques. Elle les laissait administrer par les princes indigènes sous la surveillance de résidents égyptiens. Comme les Assyriens et les Perses plus tard, comme le gouvernement turc encore aujourd'hui, pourvu que la suzeraineté du Pharaon continuât à être reconnue, que le tribut fût exactement payé, que les provinces fournissent toujours à réquisition des contingents militaires, elle s'inquiétait peu des querelles de tribus, et voyait au contraire une garantie du maintien de son pouvoir dans les divisions des petits princes locaux et dans les querelles où ils usaient leurs forces. Les Israélites en s'établissant dans la Terre Promise durent accepter les conditions de la suzeraineté égyptienne; le livre de Josué sans doute ne le dit pas, mais il ne dit aussi rien de formellement contraire. L'Égypte ne leur demandait pas autre chose. Toute troublée elle-même, il eût été pour elle difficile et souverainement imprudent d'essayer de s'opposer à l'irrésistible élan des Israélites, exaltés par la foi religieuse. D'ailleurs, au lendemain d'une nouvelle invasion des Khétas chananéens, la royauté égyptienne ne devait pas voir sans un certain plaisir l'anéantissement des nations chananéennes de la Palestine, toujours disposées par la communauté de race à se tourner du parti de ces redoutables ennemis. Une seule chose eût sans aucun doute motivé une intervention directe des Égyptiens dans les affaires du pays de Chanaan et les eût mis aux prises avec les Israélites. C'eût été si ceux-ci avaient sérieusement menacé la route militaire qui longeait la Méditerranée et mettait l'Égypte en communication avec ses provinces de Syrie et de Mésopotamie. Là les Égyptiens exerçaient une autorité plus directe; là ils avaient leurs forteresses, leurs garnisons; là ils ne pouvaient tolérer aucun trouble. Mais précisément Josué ne se sentit pas assez fort pour attaquer les villes

de la côte, qui demeurèrent dans l'état antérieur. Leur route militaire n'étant ni atteinte, ni menacée, les Égyptiens demeurèrent paisibles spectateurs des luttes entre les Chananéens et les Israélites.

§ 7. — Commencement de la XXe dynastie. — Ramsès III.

(Fin du XIVe siècle.)

I. — Séti II étant mort sans héritiers directs, une nouvelle dynastie, que les listes de Manéthon notent comme thébaine, monta sur le trône. Nous ignorons quelle pouvait être sa parenté avec la précédente et en vertu de quels titres elle parvint au pouvoir. Son fondateur s'appelait Nekht-Set et n'eut qu'un règne très-court, qu'aucun événement important ne paraît avoir signalé.

II. — Mais ce règne insignifiant fut suivi de celui d'un prince glorieux, qui sut jeter un dernier éclat sur les armes de l'Égypte à la veille de leur entière décadence. Le fils de Nekht-Set, Ramsès III, qui d'après un des titres de son protocole royal paraît avoir exercé du vivant de son père une sorte de vice-royauté sur la Basse-Égypte, avec Héliopolis pour capitale, monta sur le trône dans un âge encore fort jeune. La tâche qui lui incombait était difficile à remplir. Les troubles et les revers de l'époque précédente avaient plus que compromis la prépondérance égyptienne en Asie ; les frontières de l'empire étaient attaquées, et il fallait reprendre sur de nouveaux frais une grande partie des conquêtes des dynasties antérieures. Ramsès III fut un habile et vaillant guerrier. Mais ses campagnes furent unique-

ment défensives; comme les Trajan, les Marc-Aurèle et les Septime-Sévère, ses efforts furent consacrés à tenir tête au flot toujours montant des barbares, qui battait de tous les côtés les marches de la monarchie et en présageait la ruine prochaine. Ses efforts, du reste, furent heureux, et il parvint à maintenir intact l'édifice gigantesque de puissance territoriale élevé par Thoutmès III et Séti. Le palais de Médinet-Abou, à Thèbes, est le Panthéon élevé à la gloire de ce grand Pharaon. Chaque pylone, chaque porte, chaque chambre, nous y racontent les exploits qu'il accomplit. De grandes compositions sculptées retracent ses principales batailles.

III. — La première guerre eut lieu dans la cinquième année du règne de Ramsès III. Les Libyens de race blanche, unis aux T'akkaro, peuple des îles ou des côtes septentrionales de la Méditerranée, dont le pays précis n'est pas encore déterminé (peut-être les Thraces) et qui possédait comme les Tyrrhéniens une marine considérable, vinrent attaquer par terre les frontières de l'Égypte du côté de l'occident. Ils furent repoussés avec perte. Malheureusement les détails de cette lutte ne sont pas connus. Trois des grands bas-reliefs historiques de Médinet-Abou en retracent les principales phases; mais le texte qui les accompagne est si peu développé qu'il ne nous apprend pour ainsi dire rien.

IV. — En revanche, une inscription très-longue nous a conservé, malgré de grandes et déplorables lacunes, tous les traits essentiels du récit d'une autre guerre, la plus importante du règne de Ramsès III, qui se produisit dans la neuvième année et eut l'Asie antérieure pour théâtre. Malgré les défaites successives

qu'elles avaient éprouvées, les nations pélasgiques de la Méditerranée n'avaient pas renoncé à leur projet de s'établir dans quelqu'une des fertiles contrées appartenant à l'Égypte. Mais deux désastres l'un après l'autre leur avaient fait voir qu'il y avait peu de chances de succès en débarquant en Libye et en venant attaquer la partie occidentale du Delta. Elles résolurent alors de tenter une nouvelle voie et de se jeter sur la Syrie, où elles pouvaient trouver un point d'appui dans les irréconciliables ennemis qu'y conservaient les Égyptiens. Une alliance se noua entre les Khétas d'une part, les Pélasges et leurs alliés les Libyens de l'autre. Il fut convenu que les Khétas attaqueraient par terre les provinces araméennes dont ils essayeraient de s'emparer, tandis que les peuples de la Méditerranée arriveraient par mer et débarqueraient sur le littoral. Parmi ces derniers, les Philistins, alors établis en Crète, et les T'akkaro paraissent avoir eu l'initiative du projet d'expédition, comme les Tyrrhéniens au temps de Mérenphtah, car ce sont eux qui fournirent la masse de l'invasion, venant avec leurs femmes et leurs enfants comme des gens qui cherchent de nouvelles demeures; les autres peuples de la même race leur fournirent seulement des détachements auxiliaires.

Ramsès, averti de l'attaque des Khétas et du débarquement de la première division des envahisseurs venus par mer, comprit que le salut était pour lui dans la rapidité de ses mouvements, qu'il n'avait de chances de succès qu'en combattant ses ennemis successivement, en détail, avant qu'ils ne se fussent réunis en une seule masse. Il fit donc grande diligence. Un des bas-reliefs de Médinet-Abou représente son départ de Thèbes : « Le roi, dit l'inscription, part pour le pays » de Cœlésyrie, comme une image du dieu Month, » pour fouler aux pieds les peuples qui ont violé les

» frontières. Les soldats sont comme des éperviers au » milieu de petits oiseaux. » Un second tableau montre le prince traversant avec son armée, pour rejoindre l'ennemi, un pays montagneux, boisé et infesté de lions, qui doit être un des contre-forts du Liban. On arriva ainsi dans la Cœlésyrie ou pays de Tsahi, dans lequel l'armée des Khétas avait pénétré. Les Héthéens avaient pour auxiliaires les gens d'Aradus, ceux de Karkémisch et les Katti; les nations de l'Asie Mineure n'avaient pas pris parti dans la lutte, comme sous Ramsès II, et il ne paraît pas que la Mésopotamie se fût soulevée, car ses habitants ne sont jamais nommés parmi les peuples coalisés alors contre l'Égypte. La bataille contre les Khétas et leurs alliés est figurée dans un bas-relief. Elle fut livrée dans le pays des Amorrhéens de la vallée de l'Oronte, probablement en avant de Kadesch. Ce fut une victoire pour l'armée égyptienne; Ramsès dit fièrement dans la longue inscription qui contient le récit de toute la campagne : « J'ai » effacé ces peuples et leur pays, comme s'ils n'eussent » jamais existé. »

Les Khétas battus et rejetés dans leur pays, Ramsès courut au plus vite vers le littoral, le long duquel s'acheminait lentement vers le sud le premier convoi de l'invasion des nations du nord, débarqué depuis déjà quelque temps. Il se composait principalement des Philistins, soutenus et accompagnés par des Maschouasch ou Maxyes africains en assez grand nombre; les sculptures de Médinet-Abou relatives à cette portion de la guerre nous font voir les Philistins suivis de leurs femmes et de leurs enfants, portés dans de lourds chariots que traînent des bœufs. C'est ainsi que les historiens latins décrivent la marche des Cimbres et des Teutons. Assaillie par les troupes disciplinées et aguerries des Égyptiens, cette masse confuse fut facilement

vaincue. On lui tua douze mille cinq cents hommes, on emporta son camp, on la cerna ; et toute l'émigration philistine, après cette défaite, n'eut plus d'autre salut que de se rendre à discrétion.

Sur le lieu même de sa victoire, qui était celui où devait débarquer la seconde division des peuples du nord, Ramsès se hâta d'élever une forteresse qui reçut le nom de « Tour de Ramsès. » Sa flotte vint le rejoindre à cet endroit ; elle était nombreuse et l'inscription dit « qu'elle paraissait sur les eaux comme un mur » puissant. » Tout était prêt pour recevoir les navires qui allaient apporter un autre flot d'ennemis. Bientôt ils arrivèrent : c'étaient les T'akkaro qui constituaient le fond de cette seconde armée d'invasion ; mais à eux s'étaient joints des Sardones en assez grand nombre, des Libyens, des Sicules, des Tyrrhéniens et des gens du Péloponèse, qui dans les inscriptions de Médinet-Abou ne sont plus appelés Achéens mais Danaëns. Et en effet, précisément dans l'intervalle entre le règne de Mérenphtah et celui de Ramsès III, la dynastie de Danaüs s'était substituée sur le trône d'Argos à la dynastie achéenne d'Inachus. Un gigantesque bas-relief nous fait assister au combat naval livré devant la Tour de Ramsès et à la défaite de la flotte des coalisés. Les navires égyptiens manœuvrent à la voile et à l'aviron, et leur proue est ornée d'une tête de lion. Déjà un vaisseau des T'akkaro a coulé bas, et leur flotte se trouve resserrée entre la flotte égyptienne et le rivage, du haut duquel le roi Ramsès en personne et ses fantassins lancent une grêle de traits sur les vaisseaux ennemis. Le récit de la grande inscription concorde très-exactement avec cette représentation, unique dans les monuments égyptiens. « Les vaisseaux étaient » garnis de la proue à la poupe, de braves guerriers, » munis de leurs armes. Sur le rivage, les fantassins,

» l'élite des armées d'Egypte, étaient comme le jeune » lion rugissant sur les montagnes; les cavaliers s'élan- » çaient, se rangeaient auprès de leurs braves capi- » taines; les chevaux eux-mêmes semblaient réunir » toutes leurs forces pour fouler aux pieds les barbares. » Quant à moi, continue le roi dans la bouche duquel » est placé le récit, j'étais vaillant comme le dieu » Month ; je restais à leur tête, ils ont vu les exploits de » mes bras. Moi, le roi Ramsès, j'ai agi comme le » héros qui connaît sa force, qui sort son bras et défend » ses hommes au jour des massacres. Ceux qui se sont » approchés de mes frontières ne moissonneront plus » dans ce monde; le temps de leur âme est compté » dans l'éternité. »

Cependant, par suite de sa victoire sur les Philistins, Ramsès se trouvait avoir entre les mains toute une nation prisonnière. C'était un sérieux embarras; on ne pouvait la massacrer depuis le premier jusqu'au dernier; force était de l'établir quelque part et de lui donner des terres, de réaliser donc en réalité le but de son émigration. Ramsès établit les Philistins sur la côte du pays de Chanaan, autour des villes de Gaza, d'Azoth et d'Ascalon, dont il pensait sans doute que les fortes garnisons égyptiennes les tiendraient en respect. Ce fut là que, fortifiés graduellement par de nouveaux flots d'émigrants venus de la Crète, ils fondèrent, dans la décadence de la monarchie égyptienne, une puissance qui fut quelque temps si redoutable aux Israélites et aux Phéniciens.

V. — D'autres bas-reliefs de Médinet-Abou représentent encore des combats livrés par les Egyptiens à des Asiatiques, l'assaut donné à une forteresse des Khétas et Ramsès III marchant contre eux dans une nouvelle guerre. Divers combats de la onzième et de la

douzième année du règne sont désignés dans les monuments comme autant de victoires remportées sur divers peuples tant d'Asie que de Libye. Une inscription affirme que les chefs du sud apportaient leurs tributs à l'Egypte. « J'accorde, dit aussi le dieu Harmachou, » s'adressant au roi dans ce texte, que des peuples qui » ne connaissaient pas l'Egypte viennent chez toi..... » chargés d'or, d'argent, de lapis-lazuli, de toutes les » pierres précieuses. » A l'est, Ramsès III, ayant reformé la flotte de la mer Rouge, l'envoyait sur les côtes du Yémen ou pays de Poun et soumettait de nouveau cette contrée à un tribut. Enfin des révoltes des tribus du Haut-Nil, du côté du Soudan et de l'Abyssinie, étaient vigoureusement réprimées.

Ces succès militaires furent traversés par des troubles intérieurs. Le musée de Turin et le cabinet des médailles de la Bibliothèque Impériale à Paris possèdent une partie du dossier judiciaire relatif à une conspiration considérable ourdie sous le règne de Ramsès III. Le but politique de cette conspiration n'est pas nettement défini dans les documents parvenus jusqu'à nous; mais on y voit que le harem royal était singulièrement compromis; une grande partie des concubines du prince et des eunuques chargés de les garder avaient pris part au complot. Les opérations magiques « qui » sont en abomination à tous les dieux et à toutes les » déesses, » tenaient une grande place dans les actes des conjurés. Ils furent jugés par une commission spéciale et traités de la manière la plus sévère. Ramsès, trouvant trop douce la sentence des premiers juges qu'il avait désignés, la transforma, par un acte de son autorité suprême, en arrêt de mort et fit décapiter les juges eux-mêmes, afin d'enseigner le zèle à sa magistrature. C'est à M. Théodule Devéria que nous devons la traduction de ces précieux documents.

Le fait d'une opposition violente se traduisant en complots politiques sous le règne de Ramsès III est sans doute ce qui explique le curieux papyrus satirique possédé par le Musée Britannique. C'est un album de caricatures où les principaux bas-reliefs à la gloire du roi sculptés sur les murailles du palais de Médinet-Abou sont parodiés en figures d'animaux. Les sujets de guerre deviennent des combats de chats et de rats [1] ; les scènes de harem se passent entre un lion et des gazelles. Ces dessins vont jusqu'à la plus extrême licence.

On ne connaît pas jusqu'à présent de monuments de Ramsès III portant une date postérieure à l'an 12. Le tombeau de ce prince, vaste édifice souterrain creusé de son vivant, selon l'usage des rois d'Égypte, est un des plus beaux de la vallée de Biban-el-Molouk à Thèbes.

VI. — C'est à dater du règne de Ramsès III que la chronologie égyptienne prend pour la première fois une base fixe et certaine. Elle résulte d'une date précise et astronomique fournie par le monument de Médinet-Abou. Sur une muraille de ce palais, Ramsès fit graver un grand calendrier des fêtes religieuses. Or, le jour où dans ce calendrier est marquée la fête du lever de l'étoile Sothis (Sirius) indique qu'il fut gravé en commémoration de ce que l'an 12 de Ramsès III se trouva être une de ces années qui ne se représentaient qu'à de bien longs siècles d'intervalles, qui servaient de point de départ à la grande période astronomique des Égyptiens, et dans lesquelles leur année vague de 365 jours seulement concordait avec l'année

1. Ce sont les Égyptiens qui sont les rats et les Asiatiques les chats

solaire exacte. Les calculs de l'illustre Biot ont établi que cette coïncidence rare et solennelle s'était produite en l'année 1300 av. J.-C. Par conséquent nous pouvons inscrire avec une certitude mathématique et absolue l'avénement de Ramsès III à l'an 1311.

CHAPITRE IV

DÉCADENCE ET CHUTE DE LA MONARCHIE ÉGYPTIENNE

§ 1. — Fin de la XX^e^ dynastie. — XXI^e^ maison royale.

(Du XIII^e^ au commencement du X^e^ siècle.)

I. — Après le prince guerrier à qui l'on doit le palais de Médinet-Abou, quatorze autres rois du nom de Ramsès, et peut-être même plus, continuèrent la XX^e^ dynastie pendant plus d'un siècle et demi. Mais ils ne forment pas tous une série successive; les listes de Manéthon n'en admettaient que huit dans la suite des rois légitimes. Au milieu des obscurités qui enveloppent cette période historique, sur laquelle nous n'avons qu'un très-petit nombre de documents monumentaux, on discerne quelques troubles, quelques compétitions et surtout, à plusieurs reprises, des partages à l'amiable de l'Égypte entre plusieurs princes. C'est par exemple ce qui arriva entre les fils puînés de Ramsès III après la mort de son premier héritier Ramsès IV, qui paraît avoir gouverné seul et mourut sans enfants. Aucun de ces nombreux rois n'a laissé un nom illustre. Les timides successeurs du héros de Médinet-Abou ne surent pas conserver intact le glorieux dépôt de ses traditions. C'était en vain que

Ramsès III avait, par l'éclat de ses victoires, arrêté un instant l'Égypte sur le bord de l'abîme où elle allait tomber ; cette fois, les temps étaient venus. Bien que la monarchie pharaonique eût encore des gouverneurs en Syrie, la dépendance de ce pays devint de plus en plus fictive. Par son contact prolongé avec les Asiatiques, l'Égypte avait, en outre, perdu cette unité qui jusqu'alors avait fait sa force. Elle avait laissé des mots sémitiques s'introduire dans sa langue. Des dieux étrangers avaient fait invasion dans ses sanctuaires, jusqu'alors inaccessibles. Pendant cette période de défaillance générale, une autre cause d'affaiblissement se produit encore. Les grands prêtres d'Ammon à Thèbes, constitués en race héréditaire, se mettent à jouer le même rôle que plus tard les maires du palais sous nos derniers rois mérovingiens ; ils s'emparent successivement de toutes les hautes fonctions civiles et militaires, minent peu à peu la puissance royale et aspirent à renverser les rois légitimes. L'Égypte paie ainsi l'ambition des conquérants de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie. Humiliée autant qu'elle a été superbe, elle va voir bientôt son sol foulé encore une fois par les étrangers, et après avoir dominé en même temps sur les Kouschites, les Libyens et les Asiatiques, elle recevra d'eux des rois. Comme le dit très-justement M. Mariette, « c'est pour » n'avoir pas su rester sur le terrain qui est véritable- » ment le sien, c'est-à-dire sur les bords du Nil, aussi » loin qu'ils se prolongent vers le sud, c'est pour avoir » essayé de s'imposer là où mille questions de race et » de climat compromettent son autorité, que son em- » pire trop vaste va se démembrer. » Telle en effet sera la fin de la plus brillante période de l'histoire d'Égypte. Impuissant à faire face à tant de dangers, l'empire de Ménès, après Ramsès III, marche douloureusement vers sa décadence. Au nord comme au sud, ses con-

quêtes lui échappent une à une, et au moment où, sous le dernier roi de la XX^e^ dynastie, les grands prêtres placent enfin sur leur tête la couronne des Pharaons, nous voyons l'Égypte réduite à ses plus petites frontières et entourée d'ennemis désormais plus puissants qu'elle.

II. — La soumission nominale de l'Asie antérieure et le paiement d'un tribut pour la Mésopotamie se prolongèrent pourtant assez tard dans le cours de la XX^e^ dynastie. Non-seulement sous Ramsès IV nous voyons les Assyriens rendre hommage au Pharaon, mais près d'un siècle et demi plus tard, sous Ramsès XII, vers 1150, nous savons avec certitude que la Mésopotamie reconnaissait encore la suzeraineté égyptienne et fournissait un tribut. C'est ce qui ressort d'une stèle provenant de Thèbes et conservée à la Bibliothèque Impériale de Paris, dont la longue inscription a été l'objet des études successives de M. Birch et de M. de Rougé. Le récit de cette stèle est assez curieux pour mériter d'être ici analysé. Ramsès XII était allé faire une tournée en Mésopotamie pour y recevoir les tributs, quand il rencontra la fille d'un chef, qui lui plut et qu'il épousa. Quelques années plus tard, Ramsès étant à Thèbes, on vint lui dire qu'un envoyé de son beau-père se présentait, sollicitant du roi que celui-ci envoyât un médecin de son choix auprès de la sœur de la reine, atteinte d'un mal inconnu. Un médecin égyptien partit en effet avec le messager. La jeune fille souffrait d'une maladie nerveuse, et, selon la croyance du temps, on pensait qu'un esprit demeurait en elle. En vain le médecin eut-il recours à toutes les ressources de l'art ; l'esprit, dit la stèle, refusa d'obéir, et le médecin dut revenir à Thèbes sans avoir guéri la belle-sœur du roi. Ceci se passait en l'an 15 de Ramsès.

Onze ans plus tard, en l'an 26, un nouvel envoyé se présenta. Cette fois le beau-père du roi d'Egypte ne demandait plus un médecin ; selon lui, c'était l'intervention directe d'un des dieux de Thèbes qui pouvait seule amener la guérison de la princesse. Comme la première fois, Ramsès consentit à la demande du père de la reine, et l'arche sacrée d'un des dieux de Thèbes, nommé Chons, partit pour opérer le miracle demandé. Le voyage fut long : il dura un an et six mois. Enfin le dieu thébain arriva en Mésopotamie, et l'esprit vaincu fut chassé du corps de la jeune fille, qui recouvra immédiatement la santé. Mais à ce dénoûment ne s'arrête pas le récit gravé sur la stèle. Un dieu dont la seule présence amenait des guérisons si miraculeuses était précieux à bien des titres, et, au risque de se brouiller avec son puissant allié, le père de la jeune princesse résolut de le garder dans son palais. Effectivement, pendant trois ans et neuf mois l'arche de Chons fut retenue en Mésopotamie. Mais, au bout de ce temps, le chef qui avait ordonné cette mesure violente eut un songe. Il lui sembla voir le dieu captif qui s'envolait vers l'Egypte sous la forme d'un épervier d'or, et, en même temps, il fut attaqué d'un mal subit. Le beau-père de Ramsès prit ce songe pour un avertissement céleste. Il donna immédiatement l'ordre de renvoyer le dieu, qui, en l'an 33 du règne, était de retour dans son temple de Thèbes.

Ce qui ajoute encore à l'intérêt de cette curieuse histoire, racontée par un monument contemporain, c'est que l'événement fut de quelques années à peine postérieur aux aventures de l'Arche d'alliance chez les Philistins, telles qu'elles sont rapportées dans le livre de Samuel. Or les deux récits ont des points de contact tout à fait saisissants, qui n'auront pas échappé au lecteur.

Ramsès XII, on le voit par le début de la narration

dans la stèle de la Bibliothèque Impériale, au milieu du XII^e^ siècle avant l'ère chrétienne, se considérait donc encore comme le maître légitime de la Mésopotamie, y faisait quelquefois acte de souveraineté et y percevait des tributs. Mais en dehors de cette marque de vasselage, l'autorité des rois d'Egypte sur les provinces asiatiques était dès lors bien fictive. Au delà de l'Euphrate, ils n'avaient pas été en mesure d'empêcher la formation de l'empire assyrien, dont la puissance, inaugurée dans le commencement du XIV^e^ siècle, suivait une marche graduelle et toujours ascendante. Plus près de leurs frontières, ils avaient laissé les Philistins s'emparer des villes de Gaza, Azoth, Ascalon, Gath et Accaron, et se rendre ainsi maîtres de la route militaire, jadis si soigneusement gardée, qui permettait à l'Egypte de communiquer avec la Syrie et la Mésopotamie. Ils n'étaient pas intervenus dans les querelles des Philistins avec les Israélites et avec les Phéniciens, même quand ceux-ci avaient pris et détruit Sidon, pas plus qu'ils n'étaient intervenus lorsqu'un roi de la Mésopotamie araméenne, Chusan-Rasathaïm, avait conquis momentanément la Syrie septentrionale et toute la Palestine. Fort peu de temps après Ramsès XII, le grand prêtre d'Ammon, Her-Hor, exerça la puissance suprême, et c'est alors que se montre la dernière trace de la puissance des Pharaons en Asie.

III. — Vers ce temps, en effet (dans la seconde moitié du XII^e^ siècle), la puissance de l'empire assyrien prenait un essor subit, les rois de Ninive entraient dans la voie des grandes conquêtes, et bientôt il ne fut plus question, entre le Tigre et l'Euphrate, d'autre domination que de celle-là. Dans l'intérieur de l'Egypte, Her-Hor (l'Horus suprême), après avoir uni à son titre sacerdotal ceux de surintendant des travaux publics et

de généralissime des troupes, finit par prendre, sur les monuments, le titre et les marques de la royauté, tout en conservant le sacerdoce. Ce fut lui qui le premier renonça définitivement à toute prétention à la souveraineté de l'Asie et à tout souvenir de la politique constante des Pharaons depuis Thoutmès Ier. Entrant dans une voie absolument contraire, il s'allia étroitement avec les rois de Ninive, dans l'amitié desquels il chercha un appui pour son usurpation ; cette alliance intime se marque dans les noms purement assyriens qu'il donna à la plupart de ses enfants. Après la mort de Her-Hor, la lignée des descendants légitimes de Ramsès III, qui subsistait encore, paraît avoir un instant repris le dessus ; le titre de grand prêtre est seul accolé au nom du fils de ce personnage, Piankh. Mais bientôt, avec Pinetsem Ier, les dénominations royales reparaissent dans la famille pour s'y continuer pendant plusieurs générations. La race des Ramsès est définitivement détrônée, et pour se donner une légitimité, la famille des prêtres usurpateurs s'allie par mariage à la descendance des compétiteurs de Séti II, dans la personne de la princesse Isi-em-Chev. Elle conserve, du reste, la politique d'alliance avec les Asiatiques inaugurée par son fondateur. Une inscription cunéiforme du Musée Britannique relate l'ambassade que Pinetsem Ier, ou l'un de ses successeurs, envoya au roi d'Assyrie Teglathphalasar Ier, devenu maître des cités phéniciennes. Parmi les présents que porta cette ambassade on mentionne un crocodile, animal qui devait paraître fort extraordinaire aux riverains de l'Euphrate et du Tigre.

IV. — Cependant une dynastie rivale s'élevait dans la Basse-Égypte, à Tanis, où les listes de Manéthon en placent le berceau et où l'on a trouvé le petit nombre

de monuments qui en subsistent. Il paraît aujourd'hui démontré qu'elle ceignit la couronne dans cette ville quand les derniers Ramsès régnaient encore de nom et les grands prêtres d'Ammon de fait, dans la ville de Thèbes. C'est pendant les compétitions de cette dynastie et de la famille du prêtre Her-Hor que David régna sur les Israélites et parvint à leur créer momentanément une grande puissance territoriale, dont l'existence était alors possible par l'affaiblissement de l'Égypte et par ce fait que l'empire assyrien, encore imparfaitement développé, n'osait pas à ce moment faire franchir l'Euphrate à ses armées.

Les rois Tanites parvinrent, après une lutte assez prolongée, à triompher de leurs adversaires et à régner sur toute l'Égypte. Aussi ce furent eux que, plus tard, les historiens tels que Manéthon admirent comme continuant la série des souverains légitimes. L'un d'eux, Psiou-en-Sân, contemporain de Salomon, lui donna sa fille en mariage, preuve évidente de ce que cette dynastie avait renoncé à toute revendication de l'ancienne puissance de l'Égypte en Asie. Elle ne régna pas, du reste, en tout beaucoup plus d'un siècle, et eut pour héritière une autre famille, également venue de la Basse-Égypte, de Bubastis.

Au moment où la dynastie tanite triompha définitivement en Égypte, les descendants de Her-Hor, qui continuaient à unir les titres du sacerdoce suprême à ceux de la royauté, se retirèrent dans la province d'Ethiopie, qu'ils s'étaient occupés à fortifier avec un soin tout particulier, et là ils se formèrent un État indépendant et rival de l'Égypte, bien qu'ayant la même langue et la même civilisation. La ville de Napata (aujourd'hui Djebel Barkal) fut celle qu'ils choisirent pour leur capitale ; ils y fondèrent un sanctuaire d'Ammon avec un oracle, en antagonisme avec celui

de Thèbes, et leur prétention constante fut désormais d'y avoir transféré les droits du sacerdoce légitime.

§ 2. — XXII^e^, XXIII^e^ et XXIV^e^ dynasties.

(X^e^, IX^e^ et VIII^e^ siècles.)

I. — Un fait capital à remarquer en ce qui se rapporte à la XXII^e^ dynastie, que Manéthon qualifie de Bubastite, est celui-ci, que dans la série des rois de cette dynastie et dans les ancêtres paternels de son fondateur connus par quelques monuments, presque tous les noms ont une physionomie asiatique incontestable et tout spécialement assyrienne : Nemrod, Tuglath, Ouasarkin, Nabonasi, Schapheth; c'est un indice décisif de son origine. Au reste, à dater de la défaite des prêtres souverains de la famille de Her-Hor, la prépondérance de Thèbes avait cessé définitivement. Toutes les dynasties postérieures sont issues de la Basse-Égypte et y fixent leur résidence. Ce sont désormais de vraies dynasties de *mamelouks*, comme celles qui gouvernèrent l'Égypte musulmane au moyen âge; toutes sortent des corps de soldats étrangers qu'à partir de ce moment nous voyons former exclusivement la garde des souverains qui règnent sur les bords du Nil.

La manière dont la famille étrangère de la XXII^e^ dynastie parvint au trône nous est connue par le témoignage des monuments. Un certain Ouasarkin, d'origine sémitique et établi à Bubastis, officier supérieur de l'armée, dont la famille s'était antérieurement alliée par mariage à la lignée des usurpateurs thébains descendus de Her-Hor, épousa la fille d'un roi qui paraît avoir été le dernier de la dynastie tânite. L'enfant né de cette union, Scheschonk, adopté par son aïeul maternel, fut d'abord régent de l'empire et gouverna

ensuite comme roi. Ce fut lui qui fut le chef de la nouvelle dynastie.

II. — Scheschonk, que la Bible appelle Sésac, donna asile dans sa cour à Jéroboam fugitif, vers la fin du règne de Salomon ; puis, quand ce personnage se fut mis à la tête des dix tribus schismatiques, Scheschonk, suivant la même politique et d'accord avec lui, envahit le royaume de Juda. Ainsi que nous l'avons vu plus haut, la cinquième année du règne de Roboam (973), il lança sur ce pays 1,200 chars de guerre, 60,000 cavaliers et une foule innombrable de soldats égyptiens, libyens, éthiopiens et troglodytes; il pénétra jusqu'à Jérusalem et enleva les trésors du Temple, ainsi que ceux du monarque. Ces conquêtes sont retracées sur un grand bas-relief de Karnak, daté du règne de Scheschonk lui-même, où l'on voit figurer, avec leurs noms, les 133 villes du royaume de Juda prises par l'armée égyptienne ; la plupart de ces noms sont connus par les Livres Saints; entre autres localités célèbres on y remarque Rabbith, Thaanach, Suram, Rahob, Hapharaïm, Adoraïm, Mahanaïm, Gabaon, Bethoron, Kedemoth, Ayalon et Mageddo. La capitale du royaume ne porte pas sur ce monument son appellation ordinaire de Jérusalem, mais elle se reconnaît avec certitude dans le nom *Iehoudaha-Malek*, « Juda la royale. »

III. — La durée exacte du règne de Scheschonk Ier n'est pas connue d'une manière certaine; mais on sait du moins qu'il atteignit sa vingt et unième année. L'histoire d'Ouasarkin Ier, ou Osorchon, comme ont écrit les Grecs, son fils, est encore pleine d'obscurités. On a seulement lieu de penser que ce fut sous lui ou sous son successeur que Azerch-Amen, roi d'Éthiopie, partant de Napata, envahit l'Égypte et la traversa dans

toute sa longueur, jusqu'aux embouchures du Nil, la soumit momentanément à son sceptre et pénétra dans la Palestine à la tête d'une armée d'Éthiopiens et de Libyens. Nous avons déjà raconté (dans notre livre II) comment ce prince fut vaincu sur le territoire du royaume de Juda par Asa, le petit-fils de Roboam. La défaite du roi d'Éthiopie fut si complète qu'il ne paraît pas même avoir tenté de se maintenir en Égypte, et qu'il s'enfuit jusqu'au fond de ses États. Mais la voie que son invasion avait ouverte devait être bientôt suivie par d'autres conquérants éthiopiens.

IV. — La généalogie et la chronologie de la dynastie bubastite, bien qu'élucidées complétement par les découvertes de M. Mariette au Sérapéum de Memphis, ne nous arrêteront pas, car aucun des Scheschonk, des Ouasarkin et des Tuglath qui la continuèrent n'a marqué dans l'histoire par un acte saillant. Disons seulement que la XXII^e^ dynastie se prolongea plus d'un siècle encore après Ouasarkin I^er^, et que les règnes s'y sont suivis en général par voie d'association, de manière à occuper en réalité un espace de temps très-inférieur à la somme qui résulterait de leur addition totale.

V. — La XXIII^e^ dynastie, tanite comme la XXI^e^, ne compte dans Manéthon que quatre rois, dont trois se retrouvent sur les monuments connus et dont un s'appelle Ouasarkin comme dans la famille précédente; elle nous conduit jusqu'au milieu du VIII^e^ siècle avant Jésus-Christ, et il y a lieu de penser que le système des associations de l'héritier à la couronne du vivant de son père y fut suivi comme il l'avait été constamment sous la XXII^e^ dynastie. Mais les listes de Manéthon ne donnent qu'une très-inexacte idée de l'histoire d'Égypte

à cette époque. Ici, comme dans tous les temps de troubles, le prêtre de Sébennytus n'a enregistré que la dynastie tenue par lui et par les autorités auxquelles il se conformait comme légitime; il n'a fait aucune mention ni tenu aucun compte de ses rivaux et de ses compétiteurs. Mais dans la réalité, le siècle de la XXIII^e^ dynastie fut un temps de troubles, de révolutions, de division du pays entre les familles rivales, de discordes civiles. Les monuments nous fournissent un certain nombre de noms royaux qui se placent forcément à cette époque, et nous font connaître des princes proclamés dans telle ou telle partie de l'Égypte en antagonisme avec les souverains de Tanis. L'existence de plusieurs familles qui se disputaient le trône et possédaient chacune une portion du territoire est, du reste, nettement indiquée dans un passage du prophète Isaïe, qui vivait alors et prédit que l'anarchie conduirait bientôt l'Égypte à la domination étrangère. « Les princes » de Tanis, dit-il, sont devenus insensés, les princes » de Memphis se sont égarés; ils ont séduit l'Égypte, » ceux qui étaient le soutien de ses peuples. Et je livre» rai l'Égypte entre les mains d'un maître violent, qui » la dominera avec empire. »

Le tableau de l'état de désordre complet et d'anarchie où l'Égypte, déchirée par les prétentions rivales, se trouvait alors, peut être facilement tiré de la longue inscription d'une stèle découverte par M. Mariette dans les ruines de Napata, stèle qui était destinée à célébrer la soumission de l'Égypte entière par un roi nommé Piankhi, lequel fit de la Thébaïde une simple province dépendant de l'Éthiopie et soumit la Basse-Égypte à un tribut. L'inscription, traduite par M. de Rougé, raconte en grands détails cet événement, les combats livrés contre les chefs du Delta, et la prise de possession du pouvoir à Thèbes par le prince éthiopien, qui

là fut favorablement accueilli de la population. Il semble en effet que la famille des grands prêtres d'Ammon, même après sa retraite en Éthiopie, avait gardé de nombreux partisans dans cette ville de son sacerdoce, et pendant toute la période de l'histoire égyptienne à laquelle nous sommes parvenus, Thèbes se montre constamment mieux disposée pour les rois éthiopiens et leurs prétentions que pour les princes qui règnent dans le Delta. Quant à la situation de la Basse-Égypte au moment où Piankhi entrait pacifiquement à Thèbes et s'emparait de Memphis par la force, il résulte de la stèle de Napata que les deux dynasties contemporaines mentionnées par Isaïe, celle de Tanis que Manéthon a enregistrée comme légitime et celle de Memphis dont trois rois sont connus par les fouilles du Sérapéum, n'étaient pas les seules à s'y disputer le pouvoir. La Basse et la Moyenne Égypte, et surtout le Delta, étaient divisés en treize petits États rivaux, auxquels commandaient des princes sortis pour la plupart des rangs de la garde libyenne des Maschouasch, véritables janissaires qui avaient peu à peu escaladé les marches du trône sous les rois obscurs et fainéants de la fin de la XXII[e] dynastie. Cinq seulement parmi ces chefs portaient le titre de rois. Les plus puissants, au temps de l'invasion de Piankhi, étaient Ouasarkin, de la lignée tanite admise comme légitime par Manéthon, Tafnekht de Saïs, le Tnéphactus de Diodore de Sicile, et Pefaabast qui régnait à Héracléopolis dans la Moyenne Égypte. Un tel état d'anarchie et de division devait naturellement faire de l'Égypte une proie facile pour toute invasion étrangère qui viendrait s'abattre sur elle. C'est ainsi que Piankhi réussit sans obstacles sérieux à soumettre momentanément tout le pays et à en conserver la partie méridionale, et que bientôt après la vie nationale allait se trouver pour quelque temps interrompue par

une nouvelle conquête venue des rives du Haut-Nil.

VI. — La XXIV^e^ dynastie, saïte, se composa d'un seul roi, Bokenranf, le Bocchoris des Grecs, fils du Tafnekht contemporain de l'invasion de Piankhi, lequel ne régna que six ans. Ce prince réussit-il à expulser les Ethiopiens de la Haute-Égypte, ou fut-il seulement celui des rois partiels du nord qui plaça la Basse-Égypte sous un sceptre unique? On ne sait encore rien de positif sur son règne; les monuments sont muets. Une nouvelle invasion éthiopienne, qui cette fois eut pour résultat de placer pour quelque temps la couronne d'Égypte sur la tête des rois de Napata, emporta bientôt le pouvoir de Bokenranf avec l'indépendance de l'Égypte.

§ 3. — Dynastie éthiopienne.

(725-663 avant Jésus-Christ.)

I. — Nous voici maintenant bien loin des grandes batailles des Osortasen ou des Thoutmès, de ces tributs imposés par le Pharaon vainqueur à *la vile race de Kousch*, de ces victoires qui avaient réduit toute la vallée du Nil, jusqu'en Abyssinie, à l'état de province égyptienne. C'est Kousch maintenant qui traite l'Égypte en pays vaincu et vient régner dans les palais de Thèbes tout pleins de la gloire des Thoutmès, des Amenhotep et des Ramsès.

Bokenranf occupait à peine le trône depuis quelques années lorsque Schabaka, roi d'Éthiopie, le Sabacon des Grecs et le Sua de la Bible [1], descendit des envi-

1. La syllabe *ka*, par laquelle se terminent les noms de tous les rois de la dynastie égyptienne, était l'article dans la langue de Kousch.

rons des cataractes à la tête d'une formidable armée d'Éthiopiens et de nègres et soumit toute l'Égypte à son sceptre, jusqu'aux rivages de la Méditerranée. S'étant emparé de la personne du malheureux Bokenranf, il le fit brûler vif, probablement pour décourager toute résistance par ce terrible exemple. Mais cet acte de barbarie n'effraya pas assez les indigènes pour que la domination des Éthiopiens fût partout et toujours incontestée. Alors, comme au temps des Pasteurs, une royauté nationale continua à vivre et à protester contre la conquête dans certains cantons du royaume. La famille qui forma ensuite la XXVI[e] dynastie (dite de Saïs) exerça, selon toute apparence, l'autorité dans la partie occidentale du Delta, pays de défense assez facile dans une guerre de partisans. Hérodote nous met ici sur la voie, en nous parlant d'un roi réfugié dans les marais pendant le règne des Éthiopiens. Nous savons aussi, non par le témoignage direct des monuments égyptiens, mais par celui des inscriptions assyriennes, que les petits dynastes locaux des villes du Delta relevèrent leur autorité vers la fin de la domination éthiopienne.

II. — Néanmoins ces résistances partielles n'empêchèrent pas la dynastie éthiopienne d'obtenir au dehors une grande considération. Schabaka fut appelé par Osée, roi d'Israël, à son aide contre les Assyriens. Cet appel fut inutile à Osée, mais il paraît que le Pharaon fit une expédition lorsqu'il était déjà trop tard pour

On pouvait donc indifféremment l'ajouter ou le retrancher du nom. Les monuments égyptiens et la liste de Manéthon donnent pour le nom du conquérant fondateur de la dynastie la forme Schabaka, avec l'article; la Bible a basé sa transcription sur la forme Schaba ou Schava, sans l'article; dans l'un et dans l'autre cas le nom est le même en ce qui est de ses éléments essentiels.

secourir Samarie, car dans une inscription de Karnak, la flatterie lui attribue la Syrie comme tributaire. Bientôt après, Saryukin, roi d'Assyrie, lui fit subir une sanglante défaite à Raphia. Le troisième roi de la dynastie, Tahraka, n'étant encore que prince royal, mais envoyé sans doute par son parent le roi Schabatoka (le Sabacon II de certains écrivains grecs, le Séthos d'Hérodote [1]), marcha contre Sennachérib lorsque ce roi de Ninive envahit le royaume de Juda. Nous avons raconté, dans le livre consacré à l'histoire des Hébreux, le désastre vraiment miraculeux qui anéantit alors l'armée de Sennachérib et délivra l'Égypte comme la Palestine d'un formidable danger. Le même Tahraka, devenu roi un peu plus tard, dans les vingt-six ans qu'il occupa le trône, entreprit des guerres considérables en Libye. Il passait pour avoir porté ses armes jusqu'au détroit de Gibraltar, à l'extrémité nord-ouest du continent africain. Un bas-relief de Médinet-Abou le représente tenant d'une main les chevelures réunies de plusieurs chefs vaincus qu'il menace de sa masse d'armes.

Mais la fin du règne de Tahraka, si heureusement commencé, fut pleine de troubles et de désastres. Ce ne sont pas, comme de raison, ses propres inscriptions officielles qui nous les ont fait connaître ; ce sont celles de Ninive. En 671, Assarahaddon, fils de Sennachérib, reprenant et continuant les plans de conquête de son père, entra en Égypte à la tête d'une nombreuse armée, et avec l'alliance des petits rois du Delta. Il battit, en avant de Memphis, les troupes du roi d'Éthiopie et s'empara de toute l'Égypte jusqu'à la première cataracte.

1. Hérodote a suivi pour ce nom la forme Schabato ou Sebavato, sans l'article final *ka*.

Assarahaddon réorganisa le pays suivant les principes que la monarchie assyrienne appliquait d'ordinaire aux provinces vaincues. Il le divisa en vingt petits royaumes, vassaux de la couronne de Ninive ; douze se trouvaient compris dans le Delta, parmi lesquels nous signalerons ceux de Saïs, de Tanis, d'Athribis, d'Héroopolis, de Sébennytus, de Mendès et de Busiris ; la Haute-Égypte en formait huit autres ; les noms de trois sont effacés sur le monument qui fournit ces données ; les cinq qui restent sont ceux d'Oxyrhynchus, Lycopolis, Chemmis, Thinis et Thèbes. Les rois du Delta furent les dynastes vassaux de Tahraka, maintenus dans leur pouvoir ; ceux installés dans la Haute-Égypte étaient en partie indigènes et en partie assyriens ; celui de Thèbes s'appelait Month-Méi Ankhi. Néchao, prince de Saïs, dont la famille s'était toujours montrée la plus énergiquement opposée aux Éthiopiens et la plus vaillante dans ses revendications d'indépendance nationale, fut préposé à tous les autres rois, et à ce titre reçut la possession de Memphis.

Conformément à l'usage des monarques ninivites dans les pays conquis, Assarahaddon imposa des noms assyriens à quelques-unes des principales villes de l'Égypte. Saïs fut nommée Dour-Bilmati (la forteresse du seigneur du pays), Athribis Limour-patis-Assour (la demeure du vicaire d'Assur), Memphis Dour-Assarahaddon (la forteresse d'Assarahaddon) et Tanis Dour-Banit. Assarahaddon fit élever sa statue dans les villes et plaça des garnisons permanentes de soldats assyriens dans les forteresses. Il revint ensuite à Ninive et sur sa route fit sculpter, auprès de Béryte, sur les rochers du Nahar-el-Kelb, une stèle commémorative de la conquête de l'Égypte, qui subsiste encore aujourd'hui.

III. — Le pays demeura deux ans aux mains des Assyriens, et Assarahaddon s'intitula dans ses proto-

coles officiels « roi d'Égypte et d'Éthiopie. » Mais en 669, quand il fut atteint de la maladie dont il devait mourir, Tahraka profita des circonstances pour reconquérir toute la vallée du Nil. Thèbes l'accueillit avec enthousiasme comme un défenseur de la cause d'Ammon, et les prêtres, très-hostiles aux Assyriens, lui ouvrirent les portes de Memphis. Poursuivant le cours de ses succès, il attaqua les dynastes du Delta, les battit en plusieurs rencontres, les chassa de la plupart des villes et les rejeta, avec leurs partisans, dans les cantons entrecoupés de canaux du voisinage de Saïs, où ils se maintinrent péniblement.

Cependant Assourbanipal venait de succéder à son père sur le trône de Ninive. Il rassembla une nombreuse armée et courut vers l'Égypte pour y rétablir ses affaires. Les Assyriens occupèrent, sans coup férir, la ville de Tanis ou Dour-Banit. Tahraka se trouvait alors à Memphis; il dirigea son armée vers le nord et une grande bataille fut livrée en avant de Tanis. Les Éthiopiens furent défaits avec des pertes énormes. Quand Tahraka reçut la nouvelle de la défaite de ses troupes, il renonça à toute idée de résistance dans Memphis et s'enfuit au plus vite à Thèbes, où il espérait trouver un appui plus solide dans la population.

Les rois, qui s'étaient retirés du côté de Saïs, vinrent trouver Assourbanipal et lui rendre hommage. Il fit avec eux une entrée triomphale à Memphis, puis se dirigea sans perdre de temps sur la Haute-Égypte. En quarante jours il remonta jusqu'à Thèbes, où Tahraka n'osa pas l'attendre. Le monarque éthiopien s'étant retiré au delà des cataractes, toute l'Égypte fut de nouveau en la possession des Assyriens. Assourbanipal, ayant rétabli dans le pays l'organisation créée par Assarahaddon et laissé de nouvelles garnisons dans les forteresses, retourna en Assyrie.

Mais à peine était-il parti, que les princes du Delta, qui ne trouvaient aucun avantage réel à avoir échangé la domination éthiopienne pour la domination assyrienne, ourdirent une conspiration pour rappeler Tahraka, sous la condition qu'il les maintînt cette fois dans leur pouvoir. Les chefs étaient Néchao, prince de Saïs et de Memphis, Sarétikdaïri, prince de Tanis, et Pakrour, prince du nome arabique. Le complot ayant été découvert, ils furent arrêtés, chargés de chaînes et envoyés à Ninive. Là ils protestèrent de leur repentir, et Assourbanipal, sans doute par politique, les reçut en grâce.

Pendant ce temps une grande insurrection avait éclaté dans le Delta. Les généraux assyriens étaient parvenus à la dompter, mais seulement après avoir pris de vive force Saïs, Mendès, Tanis et Héroopolis. Puis Tahraka était rentré en Égypte, avait repris toute la région supérieure et établi sa capitale à Thèbes. Marchant vers la Basse-Égypte, il avait bloqué Memphis et avait fait pénétrer ses troupes dans le Delta, dont elles avaient occupé la plus grande partie. Les Assyriens étaient presque entièrement chassés du pays.

Assourbanipal renvoya en Égypte Néchao avec une armée assyrienne. Le prince saïte recouvra le Delta sur les Éthiopiens et installa comme roi local dans Athribis son fils Psamétik, qui avait alors adopté le nom assyrien de Nabosézibanni. Memphis fut ensuite dégagée et Tahraka réduit à la possession de la Haute-Égypte, où il mourut bientôt après.

IV, — Rot-Amen, beau-fils de Tahraka, lui succéda sur le double trône de Thèbes et de Napata. Rempli de l'ardeur de la jeunesse, il entreprit d'expulser les Assyriens. Et en effet il réussit d'abord à gagner sur eux une grande bataille, à prendre Memphis, à en faire la garnison prisonnière et même à se rendre

maître du Delta. Néchao, pris dans Memphis, fut mis à mort par Rot-Amen.

Mais Assourbanipal, ayant été informé du désastre de son armée d'Égypte, entreprit une nouvelle expédition vers ce pays, à la possession duquel les monarques assyriens attachaient le plus haut prix, car elle leur paraissait la seule garantie solide de leur domination en Syrie. Le roi des Arabes fournit à l'armée assyrienne, comme vassal, des chameaux qui portèrent son approvisionnement d'eau à travers le désert. Les troupes de Rot-Amen furent battues auprès de Péluse, et alors le prince éthiopien abandonna Memphis, où Assourbanipal rentra sans coup férir. Les dynastes du Delta se hâtèrent de lui faire leur soumission.

Assourbanipal marcha sur Thèbes, que Rot-Amen évacua, bien qu'il eût élevé en hâte des fortifications pour la couvrir. La cité d'Ammon fut livrée au pillage par les Assyriens et sa dévastation fut telle qu'elle ne s'en releva jamais. Assourbanipal enleva comme trophée et envoya à Ninive les deux obélisques qui s'élevaient devant un des principaux temples[1]. Mais ce succès ne le conduisit à aucun résultat bien sérieux, car il dut reconnaître bientôt l'impossibilité de se maintenir en Égypte et se décider à évacuer le pays.

V. — Du reste, les souvenirs de cette époque ne sont pas exclusivement belliqueux. Hérodote attribue à Sabacon l'abolition de la peine de mort, à laquelle il substitua les travaux forcés. Diodore de Sicile parle de nombreux canaux et Hérodote de terrassements destinés à exhausser les monticules où s'élevaient les villes au-

1. Sur tous ces événements, voyez un travail de M. George Smith, dans le Journal d'Archéologie égyptienne de Berlin, septembre-octobre 1868.

dessus des eaux débordées, travaux qui seraient dus à la dynastie éthiopienne. On a objecté que cette législation et ces travaux ne concordent point avec le caractère violent et féroce du meurtrier de Bokenranf et qu'il faut sans doute les rapporter à quelqu'un de ses successeurs; mais, sans même se demander si Bokenranf n'avait pas attiré sur lui l'atroce vengeance dont il fut la victime, peut-être en ordonnant quelques cruautés sur des prisonniers éthiopiens, ou ne fut pas traité par Schabaka en vassal rebelle, il faut remarquer que les travaux relatifs à l'inondation du Nil sont d'urgente nécessité, et qu'on dut s'y appliquer promptement pour remédier au désordre apporté par la conquête. On voit à Louxor Schabaka faisant des offrandes aux dieux de Thèbes de la même manière qu'un souverain indigène. Lui et ses successeurs avaient adopté des prénoms égyptiens.

Les historiens grecs racontent que, dans la vingt-sixième année de son règne, Tahraka évacua tout à coup l'Égypte et se retira en Éthiopie. Cette retraite volontaire des Éthiopiens paraît un fait réel, mais elle ne fut pas celui de Tahraka, qui mourut roi de la Haute-Égypte; il faut l'attribuer à son beau-fils Rot-Amen. Hérodote prétend qu'elle eut lieu à la suite d'un songe. Sans doute quelque motif superstitieux put contribuer à cette résolution inattendue, mais il est probable qu'elle fut surtout motivée par une vigoureuse insurrection de la Basse-Égypte.

§ 4. — Dodécarchie. — Les rois Saïtes.

(665-527.)

I. — Après avoir raconté la fin de la dynastie éthiopienne, Diodore de Sicile dit : « Il y eut ensuite en » Égypte une anarchie qui dura deux ans, pendant les-

» quels le peuple se livrait aux désordres et aux guerres » intestines. Enfin douze des principaux chefs tramè- » rent une conspiration. Ils se réunirent à Memphis, et » s'étant engagés par des serments réciproques, ils se » proclamèrent rois... Mais au bout de quinze ans le » pouvoir échut à un seul. »

Le principal événement des deux années d'anarchie complète qui suivirent la retraite des Éthiopiens nous est raconté dans l'inscription d'une stèle découverte à Napata par M. Mariette. Le beau-fils de Tahraka étant mort sans héritiers directs, après un règne très-court, un personnage du nom de Amen-méri Nout, qui devait être son parent plus ou moins éloigné, se fit proclamer à sa place. Un songe prophétique lui avait annoncé cette élévation, et aussi qu'il réunirait sur sa tête la couronne d'Égypte à celle d'Éthiopie. En conséquence, profitant de ce que l'Égypte se trouvait sans roi, il partit à la tête d'une nombreuse armée pour s'y faire reconnaître. Thèbes le reçut avec acclamations ; mais à Memphis les choses se passèrent autrement. Les chefs du Delta, interrompant leurs discordes pour se coaliser contre l'envahisseur éthiopien, lui disputèrent l'entrée de la cité sacrée de Phtah ; il fallut un combat sanglant pour lui en ouvrir les portes. Après y avoir séjourné quelque temps, Amen-méri Nout poursuivit ses adversaires jusque dans les marais du Delta; mais il ne put s'emparer de leurs villes, et l'inondation le força bientôt à se retirer à Memphis. Tandis qu'il y préparait une nouvelle expédition, les chefs qui venaient de lui résister avec succès, espérant le voir se retirer après sa cupidité satisfaite, lui envoyèrent un tribut considérable. Content de ce résultat, le roi d'Éthiopie, qui paraît n'avoir en réalité voulu faire en Égypte qu'une de ces grandes razzias dans lesquelles la guerre consiste bien souvent en Orient, reprit la route de ses États, laissant à elle-

même la plus grande partie du pays, c'est-à-dire le Delta et l'Égypte Moyenne.

II. — L'invasion d'Amen-méri Nout, en montrant les dangers de l'anarchie, doit avoir été l'une des causes principales qui ramenèrent un ordre relatif, ainsi que l'établissement régulier de la dodécarchie. Les douze chefs ou rois qui se partagèrent alors amiablement la Basse-Égypte, et qui étaient pour la plupart les mêmes que du temps de Tahraka, appartenaient probablement, pour la plupart, à la milice des Maschouasch, Libyens d'origine, établis dans le Delta depuis le règne de Méreuphtah (XIX^e^ dynastie) et devenus le nerf de la contrée au point de vue militaire. Le fait paraît du moins certain en ce qui est de Psamétik, celui de ces chefs qui finit par demeurer seul. Son nom n'a rien d'égyptien, et la forme en est, au contraire, toute libyque. Mais, bien que d'origine étrangère, sa famille avait su s'identifier aux intérêts et aux passions patriotiques de la population; son père et son aïeul, dans le pays de Saïs, avaient maintenu le drapeau de la résistance pendant la plus grande partie de la domination éthiopienne; son père même, Néchao, comme nous l'avons vu tout à l'heure, était tombé victime de la cause nationale. Quant à lui, il avait été fait, sous un nom assyrien, par Assourbanipal, roi de la ville d'Athribis.

Tandis que la dodécarchie gouvernait ainsi la Basse-Égypte, la Thébaïde continuait à appartenir aux rois éthiopiens. Elle était aux mains de Piankhi II, successeur d'Amen-méri Nout, qui paraît n'avoir fait que passer sur le trône. Ce prince, que tout indique comme un simple parvenu, partageait le pouvoir avec sa femme Améniritis, sœur de Schabaka, qu'il avait épousée pour se créer un droit de légitimité en l'absence d'héritiers di-

rects de Tahraka. Améniritis, du reste, était une femme d'une rare intelligence et d'un mérite supérieur ; elle avait à plusieurs reprises déjà été chargée de la régence de l'Égypte sous les trois souverains de la dynastie éthiopienne, et elle avait su se créer une grande popularité à Thèbes et dans le pays environnant.

III. — La bonne intelligence entre les douze rois confédérés de la Basse-Égypte dura quinze ans. Un oracle, raconte Hérodote, avait prédit que l'Égypte entière finirait par appartenir à celui d'entre eux qui ferait des libations à Phtah avec un vase d'airain. Un jour que les douze princes offraient un sacrifice, le grand prêtre leur présenta des coupes d'or dont ils avaient coutume de se servir. Mais s'étant trompé sur le nombre, il n'en apporta que onze pour les douze rois. Alors Psamétik, qui peut-être avait préparé d'avance cette petite scène pour faire de lui l'homme désigné par l'oracle, voyant qu'il n'avait point de coupe comme les autres, prit son casque, qui était d'airain, et s'en servit pour les libations. Un prompt exil dans les marais du Delta fut la conséquence de cette action, dont les autres rois s'étaient aperçus. Quant à Psamétik, résolu de se venger de l'outrage qui lui était fait, il envoya à son tour consulter l'oracle. Cette fois il lui fut répondu qu'il serait vengé par des hommes de bronze sortis de la mer. Peu de temps après, des Grecs qui avaient fait naufrage sur les côtes descendirent à terre revêtus de leurs armures. Un Égyptien courut en porter la nouvelle à Psamétik dans les marais, et comme jusqu'alors cet Égyptien n'avait jamais vu d'hommes armés de la sorte, il lui dit que des hommes de bronze sortis de la mer pillaient les campagnes. Le roi, comprenant par ce discours que l'oracle était accompli, fit alliance avec les Grecs et les engagea par de grandes promesses à

prendre son parti. Puis, avec ces troupes auxiliaires et les Égyptiens qui lui étaient restés fidèles, Psamétik se mit en campagne, gagna une bataille décisive à Momemphis, détrôna les onze rois ses collègues, expulsa les Éthiopiens de la Thébaïde, et rendit à l'Égypte son ancien territoire, de la Méditerranée à la première cataracte. Pour se concilier les nombreux partisans que les princes éthiopiens comptaient, comme nous l'avons déjà dit, dans la Haute-Égypte, il épousa la princesse Schap-en-ap, fille et héritière de Piankhi II et d'Ameniritis. Les dodécarques reconnaissaient la suzeraineté assyrienne. En les détrônant, Psamétik fit cesser ce vasselage et rétablit la pleine indépendance de l'Égypte. Gygès, roi de Lydie, lui fournit des secours pour cette entreprise.

IV.— Psamétik Ier, le Psammitichus des Grecs, une fois maître unique du pouvoir, considéra comme non avenu tout ce qui s'était passé en dehors de lui depuis la mort de Tahraka, pendant les deux ans de désordres et les quinze ans de la dodécarchie; il se mit à dater ses monuments de la 17e année de son règne.

Élevé par le secours des étrangers, il continua d'en appeler un grand nombre autour de lui. Il fit venir des mercenaires d'Arabie, de Carie et d'Ionie, les combla de présents, et leur assigna pour cantonnement des terres situées entre la bouche Pélusiaque du Nil et la ville de Bubastis, dans un nome qui faisait partie de ceux où la classe militaire était établie. Il confia dans la suite à des étrangers quelques-unes des fonctions les plus élevées du pays. Dans une expédition qu'il fit en Syrie, il alla jusqu'à donner à ses auxiliaires tous les postes d'honneur et les plaça à la droite de l'armée. La caste militaire, blessée dans son orgueil, lésée dans ses intérêts, émigra et alla s'établir en Éthiopie. Cette dé-

sertion de 200,000 hommes, qui représentaient presque toutes les forces militaires du pays, devait naturellement affaiblir beaucoup l'Égypte. En vain Psamétik s'efforça de les rappeler; ils préférèrent rester en Éthiopie. Psamétik alors resserra plus intimement ses liens avec les étrangers, et pour s'assurer au moins l'alliance de la caste sacerdotale, il prodigua ses largesses aux temples des Dieux. Il fit construire à Memphis un pylone devant le temple de Phtah, éleva ou plutôt agrandit l'édifice sacré dans lequel on nourrissait Apis, quand il s'était manifesté. Grâce à ces travaux, l'art égyptien eut une dernière renaissance, qui se prolongea pendant toute la durée de la dynastie saïte et qui, sans atteindre à la vérité et à la grandeur des anciennes écoles, produisit cependant un grand nombre d'œuvres charmantes par leur finesse. Il semble aussi qu'à ce moment on ait procédé à une révision d'une partie au moins des livres sacrés, et particulièrement du fameux *Rituel funéraire*.

Le fondateur du pouvoir réel de la XXVI^e^ dynastie s'occupa aussi activement de l'administration de l'État, augmenta ses revenus en favorisant le commerce extérieur, établit des relations suivies avec la Grèce et la Phénicie, et fit ainsi sortir l'Égypte du mystérieux isolement dans lequel l'avait renfermée une politique de plusieurs siècles. « Psammitichus, dit Diodore de Sicile, » recevait avec hospitalité les étrangers qui venaient » visiter l'Égypte; il aimait tellement la Grèce qu'il fit » apprendre à ses enfants la langue de ce pays. Enfin, » le premier des rois égyptiens, il ouvrit aux autres » nations des entrepôts de marchandises et donna aux » navigateurs une grande sécurité, car ses prédécesseurs avaient rendu l'Égypte inaccessible aux étrangers, en faisant périr les uns et en condamnant les » autres à l'esclavage. »

Désireux d'affermir sa dynastie par la gloire mili-

taire, Psamétik voulut reprendre la politique de la XVIII^e^ et de la XIX^e^ dynastie dans les pays asiatiques et conquérir la Syrie, où la possession des riches cités phéniciennes, dans lesquelles le commerce avait entassé depuis des siècles les trésors du monde, tentait particulièrement sa cupidité. Mais il fut arrêté dès les premiers pas, et presque sur la frontière d'Égypte, par la ville d'Azoth, dont il ne parvint à s'emparer qu'après un siége de vingt-neuf ans.

V. — Néchao, son fils, continua la guerre et fit d'abord de plus rapides progrès. Il battit près de Mageddo, sur l'ancien champ de bataille de Thoutmès III, les Syriens et les Juifs, commandés par Josias, roi de Juda, qui voulaient s'opposer à son passage (609), et s'empara momentanément de toute la Syrie. Mais à cette époque s'élevait entre le Tigre et l'Euphrate un empire redoutable, qui allait atteindre, sous Nabuchodorossor, le plus haut degré de puissance. C'était la monarchie chaldéo-babylonienne. Le choc de ces deux puissances, qui prétendaient toutes deux à la suprématie de l'Asie, était inévitable. Les rois d'Égypte et de Babylone se rencontrèrent sur les bords de l'Euphrate, près de Circésium ou Karkémisch. Néchao fut vaincu, mis en fuite; une seule bataille lui enleva ses conquêtes et le rejeta en Égypte (604).

Mais la guerre extérieure n'était pas la seule préoccupation de ce prince. Comme son père, il avait entrepris l'œuvre pacifique de l'extension du commerce égyptien. Les communications, devenues plus fréquentes avec les étrangers, et rendues plus faciles par l'institution d'une nouvelle corporation d'interprètes, avaient agrandi les idées de ce prince, et lui avaient inspiré les plus nobles projets, entre autres celui de rouvrir le canal de Séti I^er^ entre le Nil et la mer Rouge,

que l'incurie des princes fainéants de la XX^e^ dynastie avait laissé obstruer depuis des siècles par les sables du désert. Le travail était devenu aussi difficile qu'une création nouvelle, et Hérodote prétend que cent vingt mille hommes y périrent, des épidémies ayant éclaté parmi les ouvriers agglomérés. Mais il ne fut pas achevé; Néchao, après quelques années, fit tout à coup suspendre les travaux, sur la réponse d'un oracle qui l'avertit qu'il travaillait pour les barbares.

Si le canal était abandonné, les expéditions maritimes ne le furent pas. Voulant étendre les relations commerciales de l'Égypte, Néchao fit entreprendre la circumnavigation de l'Afrique. Il chargea des Phéniciens de faire le tour du continent africain, à travers des mers alors inconnues du monde entier, en partant du golfe Arabique et en revenant par le détroit des Colonnes d'Hercule. Ce voyage dura trois années, et il fut accompagné de circonstances telles que les Phéniciens n'auraient pu les inventer, s'il n'eût été réellement accompli. Mais il resta sans résultat, et les connaissances acquises par cette hardie navigation furent bien vite oubliées.

VI. — Psamétik II, le Psammis des Grecs, qui succéda à son père Néchao, ne régna que six ans, et mourut au retour d'une expédition contre les Éthiopiens. Il élevait en effet des prétentions à leur couronne, et, pour s'y créer des droits en se rapprochant de leur lignée royale, il avait épousé sa propre tante, la princesse Net-aker, fille de la reine Schap-en-ap et petite-fille d'Améniritis.

L'expédition de ce prince contre l'Éthiopie a laissé de curieux monuments dans les inscriptions grecques et cariennes, tracées par les mercenaires de son armée sur les jambes d'un des fameux colosses qui décorent la façade du temple d'Ibsamboul en Nubie.

VII. — Après lui, son fils Ouahprahet (le Soleil agrandit son cœur), appelé par les Grecs Apriès. monta sur le trône, qu'il occupa pendant vingt-cinq ans. Il reprit la politique des guerres asiatiques, et à la tête d'une nombreuse flotte, après une attaque infructueuse contre l'île de Cypre, il vint assaillir la Phénicie, prit d'assaut la ville de Sidon et répandit la terreur dans toutes les cités phéniciennes. C'est ce même prince, désigné sous le nom d'Ophra par la Bible, qui vint au secours de Sédécias, roi de Juda, menacé par Nabuchodorossor. Mais son intervention fut inutile et attira seulement une invasion babylonienne sur les provinces orientales du Delta.

Quelque temps après, Ouahprahet ayant envoyé une armée contre Cyrène, l'expédition fut malheureuse et l'armée se révolta. Il chargea un certain Ahmès, l'Amasis des Grecs, d'apaiser ce soulèvement. Celui-ci alla trouver les révoltés, mais tandis qu'il les haranguait, un Égyptien qui était derrière lui lui mit un casque sur la tête, en s'écriant : « Qu'il soit notre roi ! » Ahmès ne résista point et marcha contre Ouahprahet, qui se mit à la tête des mercenaires. Les deux armées se rencontrèrent à Momemphis et en vinrent aux mains. Les mercenaires combattirent avec courage, mais, inférieurs en nombre, ils furent défaits. Ouahprahet, fait prisonnier, fut conduit à Saïs et enfermé dans le magnifique palais qu'il avait habité comme roi. Il y était traité généreusement; mais les Égyptiens que ce malheureux prince avait vivement blessés dans leur amour-propre national, en s'appuyant exclusivement sur les étrangers, exigèrent qu'Ahmès le leur abandonnât. Ils ne l'eurent pas plus tôt entre leurs mains qu'ils l'étranglèrent.

VIII. — Ahmès ou Amasis, en imitation de la poli-

tique de ses devanciers, épousa l'héritière des droits de la maison Saïte, la princesse Ankhs-en-Ranofréhet, fille de Psamétik II. Au commencement de son règne, les Égyptiens, d'après ce que nous apprend Hérodote, n'avaient pas pour lui une grande considération, parce qu'il était d'une naissance obscure ; mais il sut se relever par sa prudence et son habileté : il se compara, dans une circonstance solennelle, à un vase d'or employé d'abord à de vulgaires usages, et qui, changé en statue de dieu, devient l'objet de la vénération de tous. Ce prince, homme d'esprit, sut parfaitement concilier avec ses plaisirs les affaires de l'État. C'était lui qui disait à ses amis : « Ne savez-vous pas qu'on ne bande un arc » que quand on en a besoin, et qu'après qu'on s'en est » servi on le détend ? Si on le tenait toujours bandé, il » se romprait, et l'on ne pourrait plus s'en servir au » besoin. Il en est de même de l'homme : s'il était » toujours appliqué à des choses sérieuses, sans rien » donner à ses plaisirs, il deviendrait insensiblement, et » sans s'en apercevoir, fou ou stupide. » Du reste, suivant le témoignage d'Hérodote, « l'Égypte ne fut jamais » plus prospère ni plus florissante que sous le règne » d'Amasis, soit par la fécondité que le fleuve lui pro- » cura, soit par l'abondance des biens que la terre » fournit à ses habitants. Il y avait alors en ce pays » vingt mille villes bien peuplées. » Tout est compris sans doute, villages et hameaux, dans ce chiffre donné par les prêtres, qui aimaient, sous la domination des Perses, à exagérer la splendeur de l'Égypte avant son asservissement.

Le grand commerce que la terre des Pharaons faisait alors avec les étrangers, et surtout avec les Grecs, fut une des causes principales de la prospérité du pays aux derniers moments de son indépendance. Amasis accorda à ce peuple si industrieux, si actif, une protection toute

spéciale, et non-seulement il permit aux Grecs de s'établir à Naucratis, mais il autorisa le libre exercice de leur culte, et leur assigna des places où ils pussent élever à leurs divinités des temples et des autels. Le plus grand et le plus célèbre de ces temples s'appelait Hellénion. Il avait été bâti par les villes grecques de l'Asie Mineure : du côté des Ioniens, Chios, Téos, Phocée, Clazomène; du côté des Doriens, Rhodes, Cnide, Halicarnasse, Phasélis; et du côté des Eoliens, Mitylène. Les Éginètes avaient également bâti pour eux un temple à Jupiter, les Samiens à Junon, et les Milésiens à Apollon. Amasis voulut même contribuer, pour une somme de cent talents, à la reconstruction du temple de Delphes qui avait été détruit par un incendie. En même temps il s'alliait aux Grecs de la Cyrénaïque, en épousant la fille d'un de leurs princes, Laodice, et il envoyait à la ville de Cyrène une statue dorée de Minerve avec son portrait. Il donna en outre à divers temples de la Grèce plusieurs statues et des ouvrages de grand prix, qu'Hérodote assure avoir vus lui-même. L'historien grec nous apprend aussi que l'île de Cypre fut soumise et réunie à l'Égypte par Amasis.

Ce prince magnifique ne pouvait oublier dans ses libéralités les dieux du pays. Le temple d'Isis dans la ville de Memphis, qu'Hérodote qualifie d'admirable, celui de Neith à Saïs, dont les portiques surpassaient, dit-on, tous les monuments de ce genre, tant par leur élévation que par la grosseur de leurs colonnes, enfin la chambre monolithe qu'il fit élever à Éléphantine, prouvaient que sous son règne les arts n'avaient rien perdu de l'éclat qu'avaient su leur rendre les Psamétik.

L'Égypte paraissait donc, au temps d'Amasis, aussi florissante qu'à aucune autre époque de son histoire. Mais cette prospérité dissimulait mal l'affaiblissement de l'esprit public et des institutions nationales. Les rois

Saïtes avaient cru vivifier l'Égypte et rendre un peu de jeune sang à la vieille monarchie fondée par Menès, en permettant au grand courant d'idées libérales dont la Grèce se faisait déjà l'instigatrice de se répandre dans son sein. Sans le savoir, ils avaient par là introduit sur les bords du Nil un nouvel élément de décadence. Exclusivement constituée pour la durée, pour conserver ses traditions en bravant les siècles, la civilisation égyptienne ne pouvait se maintenir qu'en demeurant immobile. Du jour où elle se trouva en contact avec l'esprit de progrès, personnifié dans la race et dans la civilisation grecque, elle devait forcément périr. Elle ne pouvait se lancer dans une voie nouvelle, qui était la négation de son génie, ni continuer son existence immuable. Aussi, dès que l'influence grecque commença à la pénétrer, tomba-t-elle en pleine dissolution et s'affaissa-t-elle sur elle-même dans un état de décrépitude déjà semblable à la mort. La caste militaire ayant émigré presque tout entière, la nation était restée désarmée. Des étrangers odieux au peuple avaient été chargés de veiller à sa défense, et même employés dans des guerres et des conquêtes au dehors qui avaient échoué. L'indignation publique s'était changée en révolte. Un aventurier hardi s'était emparé du trône et avait trouvé le pays si bien lancé dans les voies nouvelles, que lui-même favorisa les étrangers, ce qui contribua à enrichir l'Égypte, mais ce qui excita aussi la cupidité des conquérants. Quand ceux-ci arrivèrent, l'Égypte n'eut à leur opposer qu'un peuple qui avait perdu l'habitude des armes. Aussi, le fils d'Amasis, Psamétik III, le Psamménite des Grecs, ne monta-t-il sur le trône que pour voir, presque aussitôt après son avénement, l'indépendance de l'Égypte succomber définitivement sous les coups des Perses de Cambyse.

CHAPITRE V

CIVILISATION, MŒURS ET MONUMENTS DE L'ÉGYPTE

SOURCES PRINCIPALES. — **Sur les mœurs et l'organisation sociale** : Hérodote, liv. II. — Diodore de Sicile, liv. Ier. — Caillaud, *Recherches sur les arts et métiers de l'ancienne Égypte*. Paris, 1829. — Rosellini, *Monumenti dell' Ejitto e della Nubia*, *Monumenti civili*. Florence, 1833. — Wilkinson, *Manners and customs of ancient Egyptians*. Londres, 1847. — Les grands ouvrages de Champollion et de M. Lepsius.

Sur la langue et l'écriture : Champollion, *Précis du système hiéroglyphique*. Paris, 1828; *Grammaire égyptienne*. Paris, 1836; *Dictionnaire égyptien*. Paris, 1841. — Lepsius, *Lettre à M. Rosellini sur le système hiéroglyphique*. Rome, 1837. — La grammaire, l'essai de dictionnaire et la chrestomathie placés par M. Birch dans le dernier volume de la traduction anglaise de l'ouvrage de M. Bunsen. — Brugsch, *Scriptura Ægyptiorum demotica*. Berlin, 1848; *Grammaire démotique*. Berlin, 1856; *Hieroglyphisch-demotisches Wœrterbuch*. Leipzig, 1868. — De Rougé, *Lettre à M. de Saulcy sur l'écriture démotique*. Paris, 1849; *Grammaire égyptienne*, 1er fascicule. Paris, 1867. — Le Journal de linguistique et d'archéologie égyptienne de Berlin.

Sur la religion : Champollion, *Panthéon égyptien*. Paris, in-4°. — Birch *Gallery of Egyptian antiquities from the British Museum*. Londres, 1844. — De Rougé, *Notice des monuments égyptiens du Musée du Louvre; Mémoire sur la statuette naophore du Vatican*. Paris, 1851. — Mariette, *Mémoire sur la mère d'Apis*. Paris, 1856. — Chabas, *Hymne à Osiris* Paris. 1857 — Lepsius, *Das Todtenbuch der Ægypter*. Leipzig, 1842. — F. Lenormant, *Les livres chez les Égyptiens*. Paris, 1857. — De Rougé, *Études sur le Rituel funéraire*. Paris, 1860.

Sur les monuments : Les volumes d'antiquités dans le grand ouvrage de la Commission d'Égypte. — Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*. Paris, 1833; 2e édit., 1868 — Nestor Lhote, *Lettres d'Égypte*. Paris. — Lepsius, *Briefe aus Ægypten und Æthiopien*. Berlin, 1852; les deux premiers volumes de son grand ouvrage des *Denkmaeler aus Ægypten und Æthiopien*, comprenant les études d'architecture. — Ampère, *Voyage en Égypte*. Paris, 1868. — Ch. Lenormant, *Beaux-arts et voyages*, tome II.

§ 1. — Constitution sociale.

I. — La division du peuple en classes était la base de la constitution sociale de l'Égypte; la royauté en

était le sommet. Le nombre de ces classes varie dans Hérodote et dans Diodore de Sicile. Le premier en distingue sept : les prêtres, les guerriers, les bouviers, les porchers, les gens de métiers, les interprètes, les pilotes. Le second divise autrement la population. Pour lui, il n'y a que cinq classes : les prêtres, les guerriers, les agriculteurs, les pasteurs, les artisans. Cette divergence entre les deux historiens, qui avaient tous deux vu et parcouru l'Égypte, indique que les renseignements qu'ils nous ont transmis sur cette matière étaient incomplets et assez légèrement pris. De plus, bien des conditions civiles que nous voyons signalées et mentionnées sur les monuments ne rentrent naturellement dans aucune des classes énumérées par les deux écrivains grecs.

On a longtemps supposé, sur la foi de témoignages mal interprétés, que le peuple égyptien était sévèrement divisé en castes. Un savant moderne, J.-J. Ampère, a victorieusement réfuté cette idée [1]. La caste, en effet, n'existe qu'à trois conditions imposées à ses membres : s'abstenir de certaines professions qui leur sont interdites, se préserver de toute alliance en dehors de la caste, continuer la profession qu'on a reçue de ses pères. Or, pour ne parler que des classes sacerdotale et militaire, au sein desquelles les professions se seraient transmises de père en fils suivant Hérodote et Diodore, voici ce que nous apprennent les monuments : 1° les fonctions sacerdotales et militaires, loin d'être exclusives, étaient souvent associées les unes avec les autres, et chacune d'elles avec des fonctions civiles, le même personnage pouvant porter un titre sacerdotal, un titre militaire et un titre civil; 2° un personnage revêtu d'un titre mili-

1. Dans un mémoire qui a été réimprimé à la suite de son *Voyage en Égypte*.

taire pouvait s'unir à la fille d'un personnage investi d'une dignité sacerdotale ; 3° les membres d'une même famille, soit le père, soit le fils, pouvaient remplir l'un des fonctions militaires, l'autre des fonctions civiles ; ces fonctions enfin ne passaient pas nécessairement aux enfants.

Il n'y avait donc pas de caste sacerdotale dans le sens rigoureux du mot, puisque les prêtres pouvaient être en même temps généraux ou gouverneurs de province, architectes ou juges. Il en était de même de l'état militaire, dans lequel le même homme était chef des archers et gouverneur de l'Éthiopie méridionale, préposé aux constructions royales et chef de soldats étrangers. L'hérédité n'était pas non plus la loi générale de la société égyptienne. Sans doute le fils héritait souvent de l'emploi de son père, et plus souvent dans les classes sacerdotale et militaire que dans les autres ; mais ce fait, qui se retrouve dans une foule d'autres sociétés, ne prouve nullement que l'hérédité fût absolue et universelle. Il y avait jadis en France une classe essentiellement vouée à la guerre, c'était la noblesse ; il y en avait une autre au sein de laquelle les charges se transmettaient à peu près de père en fils ; c'était la classe des magistrats. On n'en conclura pas cependant que la France ait jamais été soumise au régime des castes. Il serait donc plus juste de traduire par le mot « corporation, » ainsi que l'a fait Ampère, le mot grec auquel on a donné le sens de « caste. »

II. — De toutes les classes entre lesquelles se partageait la société égyptienne, celles des guerriers et des prêtres jouissaient des plus grands honneurs. Les prêtres, surtout sous les dernières dynasties, formaient dans l'État une sorte de noblesse privilégiée. Ils remplissaient les plus hautes fonctions et possédaient la

plus grande et la meilleure partie du sol ; et pour rendre cette propriété inviolable, ils la représentaient comme un don de la déesse Isis, qui leur avait, dans le temps où elle était sur la terre, assigné un tiers du royaume. Ces terres étaient exemptes de toute espèce d'impôts ; elles étaient ordinairement affermées moyennant une redevance qui constituait le trésor commun du temple dont les terres dépendaient, et qui était employée aux dépenses des divinités ainsi qu'à l'entretien des prêtres et de leurs nombreux subordonnés. Ceux-ci, disent les écrivains classiques, ne dépensaient rien de leurs biens propres ; chacun d'eux recevait sa portion des viandes sacrées, qu'on leur donnait cuites ; on leur distribuait même chaque jour une grande quantité de bœufs et d'oies ; on leur donnait aussi du vin, mais il ne leur était pas permis de manger du poisson.

Les prêtres étaient obligés à la plus extrême propreté sur eux et dans leurs vêtements. « Ils se rasent » le corps entier tous les trois jours, » dit Hérodote dont le récit se trouve pleinement d'accord avec les monuments. « Ils ne portent qu'une robe de lin et des » chaussures en écorce de papyrus ; il ne leur est pas » permis d'avoir d'autre habit ni d'autre chaussure. » Ils se lavent deux fois par jour dans l'eau froide et » autant de fois toutes les nuits ; en un mot, ils ont » mille pratiques religieuses qu'ils observent régu- » lièrement. »

III. — Après la classe sacerdotale venait, dans l'ordre d'importance, la classe militaire, qui, elle aussi, jouissait de grands priviléges. Selon Hérodote, la classe des guerriers était divisée en deux corps, qui s'appelaient les *Calasiriens* et les *Hermotybiens*. Ils étaient distribués dans les différents nomes de l'Égypte de la manière

suivante : les nomes des Hermotybiens étaient Busiris, Saïs, Chemmis, Paprémis, l'île Prosopitis et la moitié de Natho. Ces nomes fournissaient cent soixante mille hommes. Les Calasiriens occupaient les nomes de Thèbes, de Bubastis, d'Aphis, de Tanis, de Mendès, de Sébennytus, de Pharbétis, de Thmuis, d'Onuphis, d'Anysis, de Mycéphoris, d'Athribis. Ces nomes pouvaient mettre sur pied, lorsqu'ils étaient le plus peuplés, deux cent cinquante mille hommes.

On voit, par la désignation des différents nomes occupés par la classe des guerriers, que les renseignements recueillis par Hérodote se rapportent à l'époque postérieure à la XXI[e] dynastie, où toute la puissance militaire des Égyptiens s'était concentrée dans la Basse-Égypte. Dans l'intérieur du Delta quatre nomes et demi étaient alors occupés par des Hermotybiens et douze autres par des Calasiriens ; il n'y en avait, au contraire, qu'un seul de chacun d'eux dans la Haute et la moyenne Égypte, savoir, les districts de Chemmis et de Thèbes. Les corps d'origine étrangère, mais fixés à demeure dans le Delta depuis plusieurs générations, comme les Maschouasch, avaient été très-probablement englobés dans l'une ou l'autre de ces catégories.

La classe des guerriers, comme celle des prêtres, était très-richement dotée, et elle possédait à peu près le tiers du sol. Chacun d'eux, au rapport d'Hérodote, avait douze aroures de terre exemptes de toute espèce de charges et redevances. Tous les ans mille hommes, tant des Calasiriens que des Hermotybiens, allaient servir de gardes au roi ; on leur donnait par jour, à chacun, cinq mines de pain (un peu plus de deux kilogr.), deux mines de bœuf (un peu moins d'un kilogr.) et quatre mesures de vin.

Telle fut l'organisation de la force armée en Égypte sous les dernières dynasties de la monarchie pharao-

nique. Les Égyptiens, pendant des siècles, se servirent principalement de troupes nationales, et chez eux le service militaire fut considéré comme un privilége, comme une distinction. Les corps d'auxiliaires étrangers étaient tenus alors dans une situation très-inférieure à celle des corps indigènes; ils n'arrivaient à y être assimilés que lorsque leur existence, conservée héréditairement pendant plusieurs générations, avait fini par en faire de véritables citoyens de l'Égypte, comme les Matoï sous le *Moyen Empire* et les Maschouasch sous le *Nouveau*. Psamétik désorganisa toute cette constitution de l'armée en donnant aux mercenaires grecs, qu'il engageait, le pas sur les troupes nationales. La troupe des guerriers indigènes y vit une violation flagrante de ses priviléges, et deux cent mille guerriers quittèrent spontanément la garnison où le roi les avait, à dessein, relégués, pour aller former des établissements au delà des cataractes.

Dès lors, le nerf de la puissance militaire de l'Égypte fut brisé. Les mercenaires grecs et cariens, dont se composèrent en majorité les armées égyptiennes, devinrent plutôt les instruments des rois que les défenseurs de la nation. La rivalité s'établit entre eux et le reste des guerriers, et l'Égypte fut livrée aux divisions intestines et à l'anarchie. Le jour où l'invasion persique arriva, le pays ne sut pas se défendre, et il suffit d'une bataille pour rendre Cambyse maître de toute la vallée du Nil.

IV. — Toute la portion de la population libre qui n'appartenait ni au corps sacerdotal ni au corps militaire composait, en Égypte, comme un troisième ordre de l'État, qui lui-même se subdivisait en plusieurs classes, dont le nombre et les attributions sont assez mal déterminés par les historiens anciens.

C'est en effet sur ce chapitre que portent les divergences entre Hérodote et Diodore de Sicile. Le premier répartit le peuple en cinq catégories; le second n'en admet que trois : les pasteurs, les agriculteurs et les artisans. Sur certains points il semble assez facile de faire cesser le désaccord. Ainsi les artisans, les marchands, les interprètes, dont Hérodote fait autant de catégories, appartenaient vraisemblablement à la même classe, dont ils ne formaient que des subdivisions; les bouviers et les porchers que le même auteur distingue, rentraient aussi sans doute dans une seule classe, les pasteurs. Mais il reste toujours une différence importante entre Hérodote et Diodore de Sicile, le second admettant une classe particulière d'agriculteurs, que le premier ne connaît pas. Heeren croit qu'ils sont désignés par Hérodote sous le nom de κάπηλοι, hommes de métiers, et alors il faudrait comprendre les agriculteurs parmi les artisans. La nature même de la propriété territoriale en Égypte autorise cette interprétation. En effet, ainsi que le raconte Diodore et que le confirment les monuments, tout le sol de l'Égypte était entre les mains des rois, des prêtres et des guerriers, et les agriculteurs n'étaient pas autre chose que des colons attachés à la glèbe, qui cultivaient, moyennant une redevance, les domaines possédés par les classes privilégiées. On les cédait avec la propriété du sol; ils ne pouvaient pas sortir du territoire sans la permission du gouvernement; le régime des corvées pour les travaux publics pesait sur eux dans toute sa rigueur. Leur position était à peu près semblable à celle des modernes *fellahs*, qui n'ont pas de propriété à eux et qui exploitent le sol de l'Égypte pour le compte du souverain.

La classe des pasteurs comprenait naturellement tous ceux qui faisaient de l'élève du bétail leur princi-

pale occupation. Il ne faut pas confondre ceux d'entre eux qui habitaient les villages et nourrissaient de grands troupeaux dans l'intérieur du pays avec les pasteurs nomades répandus sur les frontières. Ceux-ci étaient généralement odieux aux Égyptiens : Moïse et Hérodote l'attestent. Cette antipathie, qui remontait aux temps les plus anciens de la monarchie et qui a toujours existé dans l'Orient entre les habitants sédentaires et les nomades ou bédouins, s'appliquait aussi aux tribus étrangères établies dans les marécages du Delta et dont une grande partie descendait des Pasteurs d'Avaris. Ces tribus avaient bien adopté les mœurs égyptiennes ; mais, restées à moitié barbares, elles se livraient au brigandage et entretenaient par leurs déprédations la vieille haine qui animait contre elles les autres classes de la société.

La corporation des porchers, qu'Hérodote distingue expressément de celle des bouviers, était méprisée et regardée comme impure. Elle se composait de gens auxquels on interdisait non-seulement l'accès des temples, mais encore tout mélange avec les autres classes. Le porc était aux yeux des Égyptiens, comme aux yeux des Juifs, un animal immonde. Cependant, d'après un ancien usage, on immolait dans une des fêtes d'Osiris un animal de cette espèce.

La classe des marins ou des pilotes devait se composer d'individus voués à la navigation du Nil. L'inondation qui transformait périodiquement l'Égypte en un vaste lac rendait leurs services indispensables. D'ailleurs il y avait ordinairement sur le Nil et sur les nombreux canaux qui sillonnaient le pays un grand mouvement de bâtiments de toute espèce ; car le transport des marchandises et des matériaux nécessaires aux constructions se faisait par eau. Le fleuve était la grande et presque unique voie du commerce intérieur. Les Égyptiens regardaient la mer comme impure et avaient

horreur de s'y aventurer; aussi est-ce une question fort douteuse que celle de savoir s'ils eurent jamais de véritables marins pris parmi eux, et si, dans le temps où les Pharaons entretinrent des flottes considérables sur la Méditerranée et sur la mer Rouge, elles furent montées par d'autres matelots que des Phéniciens.

Les interprètes, dont Hérodote fait encore une classe à part, étaient indispensables aux besoins du commerce, mais ils ne paraissent avoir été organisés en corporation que sous les rois Saïtes, lorsque les relations de négoce avec les étrangers eurent pris un développement et une activité qu'elles n'avaient encore jamais eues.

§ 2. — Organisation politique et administration.

I. — La constitution politique de l'Égypte ne varia pas dans toute l'énorme durée de l'empire des Pharaons. Elle demeura toujours une monarchie, la plus absolue peut-être qui ait existé dans le monde. Ni changements de dynasties, ni compétitions de princes rivaux n'y apportèrent jamais aucune modification.

« Les Égyptiens, dit Diodore de Sicile, respectent et » adorent leurs rois à l'égal des dieux. L'autorité sou- » veraine dont la Providence a revêtu les rois, avec la » volonté et le pouvoir de répandre des bienfaits, leur » paraît être un caractère de la divinité. » Ce passage de l'historien grec est pleinement d'accord avec les faits qui ressortent de l'étude des monuments.

Dès le temps des plus vieilles dynasties on voit exister ce respect sans bornes de la royauté, qui se transforme en un véritable culte et fait du Pharaon le dieu visible de ses sujets. Les monarques égyptiens sont plus que des pontifes souverains, ce sont de réelles divinités. La classe sacerdotale est dans leur dépendance absolue. L'épithète de « fils du dieu Soleil » est l'accessoire

obligé de tout nom de Pharaon. Ils s'intitulent en même temps « le dieu grand, le dieu bon, » ils s'identifient avec la grande divinité Horus, parce que, comme dit une inscription, « le roi est l'image de Ra (le dieu » soleil) parmi les vivants. » Le prince, en montant sur le trône, se transfigurait, pour ainsi dire, aux yeux de ses sujets De son vivant, il obtenait une complète apothéose. Voilà pourquoi il prenait un nom symbolique et mystérieux, une sorte de nom divin, au moment de son intronisation. Ce nom se lit dès les époques les plus reculées dans les légendes royales sur un étendard que surmonte un épervier couronné. On appelle aussi le monarque « le soleil seigneur de justice, » parce que c'est de lui que tout est censé émaner dans l'ordre moral et dans l'ordre matériel; il règle tout, comme l'astre du jour règle les phénomènes cosmiques.

La divinité du roi, commencée sur la terre, se complète en quelque sorte et se perpétue dans l'autre vie. Tous les Pharaons morts deviennent des dieux, de façon qu'après chaque règne le panthéon égyptien s'enrichit d'une nouvelle divinité. La série des Pharaons constituait ainsi une série de dieux auxquels le monarque régnant devait adresser ses hommages et ses invocations. De là ces monuments où l'on voit un Pharaon offrant un culte à ses prédécesseurs. La liste en était si longue que, dans les inscriptions commémoratives de leur piété, les rois sont obligés de faire un choix parmi les noms de tous les princes divinisés.

Ce culte des Pharaons fut si persistant et si révéré qu'on vit subsister jusqu'à l'époque ptolémaïque l'adoration des rois de l'âge primitif. Ces rois avaient leurs prêtres particuliers, attachés quelquefois aux autels de deux ou plusieurs monarques à la fois. Mais ce n'est pas tout. Le Pharaon était si bien homme et dieu, il réunissait en lui si véritablement les deux natures dans l'opinion des Égyptiens, qu'il s'adressait à lui-même

un culte. Divers monuments figurent le prince présentant des offrandes à sa propre image, à son propre nom.

On comprend quel prestige une pareille exaltation de la royauté devait donner en Égypte à la puissance souveraine. Cette puissance, déjà si grande chez les peuples de l'Asie, voisins de cette contrée, prenait le caractère d'une véritable idolâtrie. Les Égyptiens n'étaient à l'égard de leur roi que des esclaves tremblants, obligés par la religion même d'exécuter aveuglément ses ordres; les plus hauts et les plus puissants fonctionnaires ne constituaient que l'humble domesticité du Pharaon. Les plus insignifiantes faveurs de celui-ci à leur égard sont mentionnées dans leurs épitaphes comme leurs titres de gloire les plus éclatants. L'un, par exemple, a été autorisé à toucher les genoux du roi et dispensé de se prosterner jusqu'à terre devant lui; l'autre a obtenu le privilége de garder ses sandales dans le palais du prince. Pour s'accommoder d'un semblable régime, pour consentir à s'annuler complétement comme individu et à n'être que le docile ouvrier de la gloire du maître, il fallait que l'Égyptien, comme l'ont été presque tous les peuples de l'Orient, fût totalement dépourvu de ce sentiment d'indépendance, de dignité personnelle, qui est la force et le titre de noblesse des nations modernes et perce déjà chez les Grecs et les Romains; mais pour que ce régime ait duré tant de siècles sans se modifier notablement, il a fallu aussi que l'Égyptien fût profondément pénétré de l'idée que le gouvernement auquel il était soumis émanait de la volonté divine. Une vive foi religieuse dévoyée dans ce sens dégradant pouvait seule lui inspirer la résignation nécessaire à sa condition servile.

II. — Autour d'un roi-dieu, l'étiquette ne pouvait manquer d'être rigoureuse. Non-seulement tous les actes de la vie publique des rois, mais aussi ceux de

leur vie privée et journalière, étaient réglés d'une manière invariable. Éveillé dès le matin, le roi devait d'abord recevoir et lire les lettres qui lui étaient envoyées de toutes parts, afin de prendre une exacte connaissance de ce qui se passait dans son empire. Ensuite, après s'être baigné et revêtu des insignes de la royauté, il offrait un sacrifice aux dieux. Les victimes étaient amenées à l'autel ; le grand prêtre se tenait près du roi, lui servant d'assistant, et, en présence du peuple, il suppliait à haute voix les dieux de conserver au prince la santé et les autres biens. En même temps il énumérait les vertus du roi, parlait de sa piété envers les dieux et de sa douceur envers les hommes. Il le représentait tempérant, magnanime, ennemi du mensonge, aimant à faire le bien, etc. En un mot, toutes les vertus, toutes les qualités lui étaient attribuées, et nulle part plus qu'en Égypte ne régnait le principe que « le roi » ne peut mal faire. »

Quant à ce qui est des assemblées populaires pour juger les rois après leur mort, dont parlent plusieurs auteurs grecs, c'est un pur et simple roman. Le roi mort était aussi bien dieu que le roi vivant. S'il y a eu dans la série des annales égyptiennes quelques rois privés de sépulture et dont les noms ont été effacés sur les monuments, ce n'a pas été par suite d'un jugement populaire, mais bien par l'ordre d'un autre roi qui voulait traiter son rival en usurpateur.

III. — L'administration de l'Égypte, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête des Perses, était aux mains d'une bureaucratie puissante, nombreuse, savamment constituée, avec une hiérarchie à laquelle les pays les plus bureaucratiques du monde moderne n'ont rien de supérieur ; c'était là ce qu'on appelait l'immense corporation des scribes. Cette administration était très-paperassière et tenait sa comptabi-

lité de la façon la plus régulière. Parmi les papyrus conservés jusqu'à nous il y a un assez grand nombre de rapports administratifs et de fragments de registres des comptes publics.

Les services dont le personnel était le plus nombreux et le plus savamment monté étaient ceux des travaux publics, de la guerre et de l'intendance des revenus de l'État. L'argent monnayé était inconnu, tous les impôts se percevaient en nature. Le sol était divisé en trois catégories suivant la nature des redevances qu'il fournissait à l'État : les canaux (*maou*) payaient la dîme en poissons, les terres arables (*ouou*) en céréales, et les marais (*pehou*) en têtes de bétail. Un cadastre soigneusement établi, et tenu au courant des mutations, comprenait pour chaque district le relevé de toutes les espèces de terres et les noms de ceux qui les possédaient.

IV. — Le territoire de l'Égypte proprement dite était divisé, sous le rapport de l'administration, en un certain nombre de districts auxquels les Grecs donnèrent le nom de *nomes*. Le chef-lieu du nome était le sanctuaire de telle ou telle divinité ; et chaque temple principal formait, avec le territoire qui en dépendait, un nome particulier qui se distinguait des autres par son culte et par ses cérémonies. C'est ce que dit Hérodote et que confirment les monuments. Le nombre des nomes ou préfectures était, sous la domination grecque des Ptolémées, de trente-six, dix dans la Haute-Égypte, seize dans l'Égypte-Moyenne, et dix dans la Basse-Égypte. Au temps des Pharaons, on ne distinguait que deux régions, la Supérieure et l'Inférieure, et chacune comprenait vingt-deux nomes, en tout, par conséquent, quarante-quatre. On en trouve des listes sur les parois de certains temples, et c'est d'après ces listes que nous avons dressé le tableau suivant des nomes et de leurs divinités tutélaires.

NOMS ÉGYPTIENS	NOMS GRECS	DISTRICTS MODERNES CORRESPONDANTS	DIVINITÉS PROTECTRICES
1. Kens	La Nubie	La Nubie	Chnoum-ra.
2. Tes-Hor	Apollinopolite	Edfou	Har-hat.
3. Ten	Latopolite	Esneh	La déesse Souvan.
4. Tsam	Diospolite	Médinet-Abou	Month.
5. Horti	Coptite	Keft	Min.
6. Emsouh	Tentyrite	Dendérah	La déesse Isis.
7. Seschesch	Phathyrite	Hon	La déesse Hathor.
8. Abôt	Thinite	Arabat-el-Matfouneh	Anhour.
9. Sechem	Panopolite	Achmim	Min.
10. Tsets	Aphroditopolite	Ldfeh	Harsiési.
11. Scheshotep	Antéopolite	Kaou	Chnoum.
12 Touf	Hypsélite	Sotb	Anubis.
13. Chesf-chent	Lycopolite supérieur	Syout	Ap-herou.
14. Chesf-pehou	Lycopolite inférieur	Manfalout	La déesse Hathor.
15 Oun	Hermopolite supérieur	Aschmounéin	Thoth.
16. Sah	Hermopolite inférieur	Minieh	Horus de Behen.
17. Anoup	Cynopolite	El-Kais	Anubis.
18 Seb	Oxyrynchite	Behnésah	Anubis.
19. Tsebets	Aphroditopolite	.....	La déesse Nephthys.
20. Neha-chent	Arsinoïte supérieur	Le Fayoum	Sevek.
21. Neha-pehou	Arsinoïte inférieur		La déesse Hathor.
22. Seft	Héracléopolite	Anasieh	.....

RÉGION INFÉRIEURE

NOMS ÉGYPTIENS	NOMS GRECS	DISTRICTS MODERNES CORRESPONDANTS	DIVINITÉS PROTECTRICES
1. Sebt-het	Memphite	Menf	Phtah-Sokar-Osiris.
2. Aa	Latopolite	Aousim	La déesse Bast (la Bubastis des Grecs).
3. Ament	Libyque	.....	La déesse Hathor.
4. Saï-res	Saïte supérieur	Saa	La déesse Neith.
5. Saï-méhit	Saïte inférieur	Alexandrie	
6. Ka	Athribite	Ktrib	Hor.
7. .... ament	.....	.....	Sevek.
8. .... abt	.....	.....	.....
9. Ati	Canopique (?)	.....	Osiris.
10. Ka-kem	.....	.....	Apis.
11. Ka-hebs	.....	.....	Osiris.
12. Ka-sché	.....	.....	.....
13. Hak	Héliopolite	Matarieh	Atoum.
14. Choun-abt	Heroopolite	Ouady-Toumilat	Horus.
15. Habou	Bubastite	Tell-Bastah	La déesse Hathor.
16. Chev	Thmuite	.....	La déesse Hatméhi.
17. Sam-hout	.....	.....	Samta.
18. Chroud-chen	.....	.....	.....
19. Chroud-pehou	Bouto (?)	.....	La déesse Bouto.
20. Sept-hor	Arabique	.....	Sept-achem.
21. An	.....	.....	Horus.
22. Men	Mendésien	.....	Ba-n-ded (Mendis).

A la tête de chaque nome était un gouverneur, appelé par les Grecs nomarque. Toute l'administration se rattachait à cette institution. Il y avait au-dessous des nomarques d'autres magistrats, qui leur étaient subordonnés et qui, nommés par les Grecs toparques, administraient les districts secondaires et les cantons.

Un esprit de particularisme local très-marqué animait les nomes. Ils avaient de l'un à l'autre de fréquentes querelles, politiques ou religieuses, qui dégénéraient souvent en émeutes et en rixes sanglantes.

V. — L'organisation judiciaire était presque indépendante du pouvoir royal ; les rois ne jugeaient eux-mêmes qu'en suprême ressort, dans des cas très-rares et en général dans des affaires qui tenaient par quelque côté à la politique. La juridiction ordinaire et régulière appartenait à des tribunaux qui étaient tenus d'observer rigoureusement les lois. La classe sacerdotale était en possession de recruter la magistrature égyptienne. Les grandes villes de Memphis, d'Héliopolis, de Thèbes, qui renfermaient les colléges sacerdotaux les plus florissants, fournissaient les principaux juges ; chacune en donnait dix. Ces trente juges choisissaient entre eux un président, et la place que celui-ci laissait libre était immédiatement remplie par un autre juge de la même ville. Ces magistrats étaient entretenus aux dépens du trésor royal, et le président avait des appointements considérables. Les affaires se traitaient par écrit, jamais de vive voix, afin, disait-on, de prévenir tout ce qui pouvait troubler l'impartialité du juge en excitant les passions. Le demandeur dans les procès civils, l'accusateur dans les procès criminels (car il n'y avait pas de ministère public) présentait d'abord sa plainte par écrit et indiquait le dédommagement auquel il prétendait ou la peine dont il requérait l'application contre le coupa-

ble. Le défendeur ou l'accusé recevait communication de la requête de la partie adverse, et devait répondre aussi par écrit à chacun de ses chefs. Il était permis au demandeur de faire encore une réplique et au défendeur d'y répondre. Le tribunal était alors obligé de prononcer son jugement, qui était rendu par écrit et scellé du sceau du président. Celui-ci portait au col une chaîne d'or, à laquelle était suspendue une image en pierre précieuse, qui représentait la déesse Ma, la vérité et la justice, reconnaissable à l'attribut de la plume d'autruche placé au-dessus de sa tête. Il fallait que le président mît cette chaîne pour que la séance pût commencer. Quand l'arrêt était rendu, le président imposait cette image de la vérité sur l'une des parties mises en présence, et le procès était jugé.

Nous possédons les dossiers de deux procès criminels égyptiens ; le premier, jugé par une commission nommée spécialement par le roi, est celui des conspirateurs du règne de Ramsès III ; le second, jugé par les tribunaux ordinaires, celui d'une bande de voleurs qui, sous Ramsès IV, s'était organisée pour dévaliser les tombeaux de Thèbes. Le résumé de l'enquête de ce dernier procès est conservé dans un papyrus du Musée Britannique. Malheureusement dans les papyrus jusqu'à présent retrouvés et connus il n'y a aucun document original et authentique relatif à un procès civil. Une juridiction spéciale était réservée pour les affaires qui touchaient à la religion, comme les procès de magie.

§ 3. — Lois.

I. — Les lois égyptiennes étaient trop remarquables pour que nous puissions les passer sous silence. « L'É-» gypte, a dit Bossuet, était la source de toute bonne

» police. » En effet, quelque imparfaites que soient les notions que nous possédons à cet égard, il est facile de voir, d'après les écrivains anciens, que la législation égyptienne respectait tous les grands sentiments de l'âme humaine et qu'elle répondait aux besoins les plus élevés de l'ordre social. Rappelons quelques-unes de ces lois, et laissons parler Diodore de Sicile, très-complet et très-bien informé à ce sujet.

II. — « D'abord le parjure était puni de mort, parce qu'il est la réunion des deux plus grands crimes qu'on puisse commettre, l'un contre les dieux et l'autre contre les hommes. Celui qui voyait dans son chemin un homme aux prises avec un assassin ou subissant quelque violence, et ne le secourait pas lorsqu'il le pouvait, était condamné à mort. S'il avait été réellement dans l'impossibilité de porter du secours, il devait dénoncer les coupables et les traduire devant les tribunaux. S'il ne le faisait pas, il était condamné à recevoir un nombre déterminé de coups de verge et à la privation de toute nourriture pendant trois jours. Ceux qui faisaient des accusations mensongères subissaient, lorsqu'ils étaient démasqués, la peine infligée aux calomniateurs. Il était ordonné à tout Égyptien de déposer chez le magistrat un écrit indiquant ses moyens de subsistance ; celui qui faisait une déclaration fausse ou qui gagnait sa vie par des moyens illicites était condamné à mort. Celui qui avait tué volontairement, soit un homme libre, soit un esclave, était puni de mort ; car les lois voulaient frapper, non d'après les différences de fortune, mais d'après l'intention du malfaiteur ; en même temps par les ménagements dont on usait envers les esclaves, on les engageait à ne jamais offenser un homme libre. Une femme enceinte, condamnée à mort, ne subissait sa peine qu'après avoir enfanté : on pensait qu'il était sou-

vrainement injuste de faire participer un être innocent à la peine du coupable, et de faire expier, par la vie de deux personnes, le crime commis par une seule. Les juges qui faisaient mourir un innocent étaient aussi coupables que s'ils avaient acquitté un meurtrier.

» Parmi les lois qui concernaient les soldats, il y en avait une qui infligeait, non pas la mort, mais l'infamie à celui qui avait déserté les rangs, ou qui n'avait point exécuté l'ordre de ses chefs. Si plus tard il effaçait sa honte par quelque action d'éclat, il était rétabli dans son poste. Ainsi le législateur faisait du déshonneur une peine plus terrible que la mort, pour habituer les guerriers à regarder l'infamie comme le plus grand de tous les malheurs ; en même temps ceux qui avaient été punis de cette façon pouvaient rendre de grands services pour recouvrer la confiance première, tandis que, s'ils avaient été condamnés à mort, ils n'auraient plus été d'aucune utilité pour l'État. L'espion, qui avait révélé à l'ennemi des plans secrets, était condamné à avoir la langue coupée. Les faux monnayeurs, ceux qui falsifiaient les poids et les mesures, ou qui contrefaisaient les sceaux, ceux qui rédigeaient des écritures fausses ou altéraient les actes publics, étaient condamnés à avoir les deux mains coupées. Les lois concernant les femmes étaient très-sévères. Celui qui était convaincu d'avoir fait violence à une femme libre devait être mutilé, car on considérait que ce crime comprenait en lui-même trois maux très-grands : l'insulte, la corruption des mœurs et la confusion des enfants. Pour l'adultère commis sans violence, l'homme était condamné à recevoir mille coups de verges, et la femme à avoir le nez coupé. Le législateur voulait qu'elle fût privée de ses attraits, qu'elle n'avait employés que pour la séduction. »

III. — Quelques-unes des lois civiles n'étaient pas

moins remarquables. On attribuait au roi Bokenranf (Bocchoris) divers règlements relatifs aux transactions commerciales. Ainsi une dette était nulle si le débiteur affirmait, par un serment solennel, ne rien devoir au créancier qui n'était nanti d'aucun titre. Dans aucun compte, l'intérêt dû ne devait dépasser le capital. Les biens du débiteur étaient engagés pour ses dettes, mais non sa personne. Le législateur avait pensé que la personne du citoyen appartenait à l'État, qui, à tout moment, peut le réclamer pour son service, soit dans la guerre, soit dans la paix. La contrainte par corps n'était donc, dans aucun cas, admise. Hérodote parle aussi d'une loi assez singulière attribuée à Osortasen III (Raschakéou-Asychis), et qui autorisait les Égyptiens à emprunter en mettant en gage la momie de leurs pères. Le prêteur était en même temps en possession du tombeau de l'emprunteur. Celui qui ne payait pas sa dette était privé des honneurs de la sépulture de famille, et en privait aussi ceux de ses enfants qui mouraient pendant la durée de cet engagement sacré.

Nombre de contrats de vente et de louage de fonds de terre et de maisons, tracés sur papyrus, nous ont été conservés dans les hypogées funéraires au milieu des papiers de famille des défunts. On y voit de quelles garanties, de combien de formalités protectrices la propriété était environnée dans l'Égypte antique.

§ 4. — Mœurs et coutumes.

I. — Il faudrait d'immenses détails pour faire connaître tout ce que les monuments nous ont appris sur les coutumes et la vie privée des Égyptiens. Ce

peuple était à la fois agriculteur, industriel et guerrier. Le sol fertile de la vallée du Nil fut de tout temps cultivé par sa nombreuse population, et si les machines proprement dites manquèrent toujours aux Égyptiens, si la fabrication des objets de consommation journalière et universelle paraît avoir été chez eux obtenue par des procédés aussi simples que ceux de leur agriculture, les objets de luxe, d'un luxe à la fois élégant et dispendieux, furent de très-bonne heure produits en Égypte; les musées d'Europe en contiennent des preuves trop nombreuses et trop décisives pour laisser un doute à cet égard. Un grand nombre d'ouvriers étaient employés au tissage et à la teinture de riches étoffes. L'art de travailler les métaux, de fabriquer la porcelaine et le verre, de préparer l'émail et le mastic pour les mosaïques, avait atteint sur les bords du Nil un haut degré de perfection ; enfin les produits de l'industrie égyptienne étaient exportés par terre et par mer dans les contrées les plus lointaines. La nation ne connaissait, du reste, pas l'usage de la monnaie; on faisait le commerce par voie d'échange, ou bien en employant les métaux à l'état de lingots pour leur valeur de poids.

Hérodote remarque dans les habitudes industrielles et commerciales des Égyptiens deux particularités absolument contraires aux usages des Grecs : c'étaient des hommes qui travaillaient à la fabrication des tissus et faisaient marcher les métiers : c'étaient souvent des femmes qui s'adonnaient aux opérations du négoce.

II. — En général, le caractère de l'Égyptien était facile, ses mœurs douces et telles qu'on devait les trouver chez un peuple naturellement obéissant, profondément religieux et de très-bonne heure civilisé. « Il n'y a parmi les Grecs, dit Hérodote, que les Lacédémo-

niens qui s'accordent avec les Égyptiens dans le respect que les jeunes gens ont pour les vieillards ; si un jeune homme rencontre un vieillard, il lui cède le pas et se détourne ; si un vieillard survient dans un endroit où se trouve un jeune homme, celui-ci se lève. Lorsque les Égyptiens se rencontrent, au lieu de se saluer de paroles, ils se font une profonde révérence en baissant la main jusqu'aux genoux. »

Le même auteur dit encore, et l'étude des monuments confirme sur tous les points son témoignage : « Après les Libyens, il n'y a point d'hommes si sains et d'un meilleur tempérament que les Égyptiens... Ils sont persuadés que toutes nos maladies viennent des aliments que nous prenons... Ils font leur pain avec de l'épeautre ou blé barbu ; ils boivent de la bière dans certains districts, et vivent de poissons crus, séchés au soleil ou mis dans de la saumure ; ils mangent crus, pareillement, les cailles, les canards et quelques petits oiseaux, qu'ils ont eu soin de saler auparavant ; enfin, à l'exception des oiseaux et des poissons sacrés, ils se nourrissent de toutes les autres espèces qu'ils ont chez eux, et les mangent ou rôties ou bouillies.

» Leurs habits sont de lin, composés d'une pièce d'étoffe enroulée autour des reins, avec des franges sur les jambes ; par-dessus ils s'enveloppent d'un manteau de laine blanche, mais ils ne le portent pas dans les temples. On ne les ensevelit pas non plus avec cet habit, les lois de la religion le défendent. »

III. — « Aux festins que font les riches, rapporte encore Hérodote, on porte, après le repas, autour de la salle, un cercueil avec une figure en bois si bien travaillée qu'elle représente parfaitement un mort. On la montre à tous les convives, tour à tour, en leur disant : « Jetez les yeux sur cet homme, vous lui ressemblerez

» après votre mort ; buvez donc maintenant et vous di-
» vertissez. »

« La médecine est si sagement distribuée en Égypte, qu'un médecin ne se mêle que d'une espèce de maladie et non de plusieurs. Aussi y a-t-il un grand nombre de médecins ; les uns sont pour les yeux, les autres pour la tête ; ceux-ci pour les dents, ceux-là pour les maux d'estomac, d'autres pour les maladies internes. »

Le soin du corps, le besoin de le soustraire après la mort à toutes les chances de destruction était encore une des préoccupations sérieuses des Égyptiens. De là la coutume des embaumements, qui se rattachait, du reste, à l'ensemble des idées religieuses sur les destinées de l'âme après la mort. Il fallait que le corps fût mis à l'abri de toute profanation, de toute corruption, afin que l'âme pût le retrouver intact au jour de la résurrection. De là ces précautions infinies pour la conservation des cadavres ; de là cette quantité énorme de momies qui remplissent nos musées et qu'on retrouve partout en Égypte. Il faut lire dans Hérodote la curieuse description des procédés employés pour les embaumements, qui différaient suivant le rang et la fortune de chacun.

§ 3. — Écriture.

I. — Les Grecs ont donné le nom d'*hiéroglyphes*, c'est-à-dire « sculptures sacrées, » à l'écriture nationale des Égyptiens, composée tout entière d'images d'objets matériels. Bien que très-impropre, ce nom a été adopté par les modernes et est si complétement passé dans l'usage, que l'on ne saurait plus aujourd'hui le remplacer par une appellation plus exacte. Ni les Grecs

ni les Romains, quand ils ont été les maîtres de l'Égypte, n'ont cherché à s'instruire de la façon de lire cette écriture, qui leur paraissait un arcane et dont cependant les indigènes continuaient à se servir sous leur autorité. Pendant des siècles et des siècles le déchiffrement des hiéroglyphes, pour lequel les écrivains classiques ne fournissaient ainsi aucun secours, est demeuré enveloppé de nuages mystérieux, et l'on désespérait de jamais parvenir à les dissiper. Le génie pénétrant d'un Français est enfin parvenu, il n'y a pas encore cinquante ans, à soulever le voile. Réalisant, par un prodigieux effort d'induction et de divination, la plus grande découverte du XIX^e^ siècle dans le domaine des sciences historiques, Jean-François Champollion, né à Figeac (Lot) le 23 décembre 1790, mort à Paris le 4 mars 1832, parvint à fixer sur des bases solides les principes de la lecture des hiéroglyphes. Nombre de savants l'ont suivi dans la voie qu'il avait ouverte; ce sont principalement MM. Ch. Lenormant, Ampère, de Rougé, Mariette et Chabas en France; MM. Lepsius et Brugsch en Allemagne; M. Birch en Angleterre. Par leurs études approfondies et persévérantes, la découverte de Champollion a été perfectionnée et complétée, les résultats en ont été étendus. Elle ne saurait plus maintenant être mise en doute par personne, et les hiéroglyphes de l'antique Égypte se traduisent avec autant de certitude que les livres de la littérature classique.

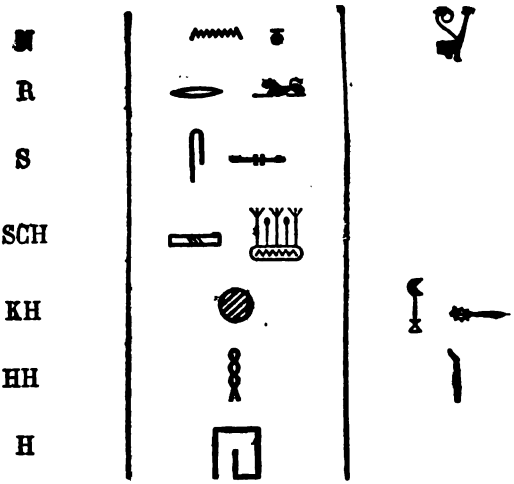
II. — Il n'est plus possible, dans l'état actuel de la science, de soutenir, comme on l'a fait pendant si longtemps, que les hiéroglyphes étaient une écriture mystérieuse, réservée seulement aux prêtres et les maintenant seuls en possession du dépôt des connaissances. L'écriture hiéroglyphique se retrouve partout, sur les

ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM

monuments publics et sur des objets de la vie domestique, dans les récits historiques et dans les éloges des rois destinés à la plus grande publicité, s'adressant à la postérité la plus reculée, comme dans l'exposé des plus subtiles doctrines de la religion égyptienne. Ce serait aussi une opinion très-éloignée de la vérité que de regarder les hiéroglyphes comme étant toujours, ou même généralement, des symboles. Il y a sans doute parmi eux des caractères *symboliques*, le plus souvent d'une intelligence facile, comme il y a, et en grand nombre, des caractères *figuratifs* qui représentent l'objet lui-même ; mais la majorité des signes qui se trouvent dans tout texte hiéroglyphique sont des caractères *phonétiques*, c'est-à-dire représentant soit des syllabes (et ceux-là sont assez variés pour offrir quelquefois des difficultés sérieuses), soit des lettres appartenant à un alphabet médiocrement compliqué. Ces lettres sont aussi des dessins d'objets, mais d'objets dont le nom égyptien commençait par la lettre en question, comme les caractères syllabiques (véritables *rébus*) représentaient un objet désigné par cette syllabe. C'est même ainsi que Champollion est parvenu à reconstruire tout le système de l'écriture et de la langue égyptienne, dès que la comparaison des noms propres royaux (désignés par un encadrement ou cartouche) dans des textes joints à une traduction grecque — comme la fameuse inscription de Rosette — lui eut permis de faire les premiers pas dans le déchiffrement de l'alphabet, s'aidant pour le reste de la connaissance du copte, langue dérivée et très-voisine de l'ancien égyptien, qui est demeurée jusqu'à nos jours la langue liturgique des chrétiens de l'Égypte.

III. — Le tableau suivant contient l'alphabet égyptien proprement dit, tel qu'on peut l'extraire des textes tracés en hiéroglyphes.

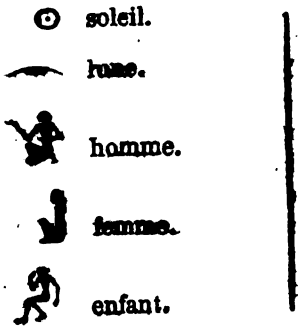
	Signes d'un usage très-habituel.	Signes d'un usage plus rare.
A		
Â		
I		
OU		
F		
B		
P		
K		
Q		
G		
T		
D		
TS		
M		



IV. — Les mots écrits phonétiquement, c'est-à-dire dont l'écriture représente le son, la prononciation, soit au moyen des lettres de cet alphabet, soit au moyen des nombreux signes syllabiques usités des scribes égyptiens, composent la plus grande partie de tout texte hiéroglyphique. Mais, de distance en distance, on y rencontre aussi des mots exprimés au moyen d'un caractère *idéographique*, c'est-à-dire d'une figure qui peint à elle seule l'idée exprimée par le mot, indépendamment du son de ce mot et de la prononciation qu'on lui donnait en lisant le texte. Un tel mélange d'éléments de deux natures absolument différentes dans une même écriture n'est pas un fait aussi bizarre, aussi en dehors de nos habitudes qu'il peut le sembler au premier abord. Nous aussi nous avons nos signes idéographiphes, que nous employons souvent au milieu d'une phrase dont tous les autres mots sont écrits alphabétiquement. Tels sont nos signes algébriques (+ plus, — moins, etc.); tels sont surtout nos chiffres, qui pour

toutes les nations européennes peignent l'idée des mêmes nombres, d'une manière absolument indépendante de toute lecture prononcée, car chaque nation les lit par un mot différent, qui est celui par lequel elle désigne le nombre.

Ainsi que nous l'avons déjà dit tout à l'heure, ces signes idéographiques sont de deux espèces, *figuratifs* ou *symboliques*. Les premiers consistent dans la figure même de l'objet matériel que l'on veut désigner, et n'ont pas d'autre signification. En voici quelques exemples.



Quant aux symboles, ce sont aussi des représentations de choses concrètes employées à représenter des idées abstraites et quelquefois aussi des idées concrètes dont l'expression figurative directe aurait demandé des images trop développées et trop compliquées. Ils sont formés de quatre manières différentes :

1° Par *synecdoche*, en peignant la partie pour le tout; ce sont alors de simples abréviations des caractères figuratifs dont on eût craint la complication. C'est ainsi que l'idée de *combat* est notée par deux bras armés, l'un d'un bouclier et l'autre d'une hache d'armes; les deux prunelles rendent quelquefois l'idée des *yeux*, et pour

écrire *bœuf* on se borne quelquefois à dessiner la tête de l'animal au lieu de sa figure entière.

2° Par *métonymie*, en peignant la cause pour l'effet, l'effet pour la cause, ou l'instrument pour l'ouvrage produit. Ainsi le *mois* est exprimé par l'image de la lune, le *jour* par celle du soleil, qui en est l'auteur et la cause, le *feu* par une colonne de fumée sortant d'un réchaud, l'action de *voir* par les deux yeux ou les deux prunelles, l'*écriture* par le roseau à écrire uni à un vase à encre et à une palette.

3° Par *métaphore*, en peignant un objet qui avait quelque similitude réelle ou généralement supposée et facile à comprendre avec l'objet de l'idée à exprimer. Le vautour était le symbole de l'idée de *mère*, parce que l'on croyait que cette espèce d'oiseaux ne comprenait que des femelles et produisait sans le concours du mâle; la figure de l'oie du Nil signifiait *fils*, à cause de l'opinion populaire qui attribuait à ce volatile des vertus de piété filiale dignes de servir d'exemple aux hommes. La *priorité*, la *prééminence* ou la *supériorité* s'exprimaient par les parties antérieures du lion; les idées de *vigilance* et de *vaillance* par la tête du même animal, qu'on disait dormir les yeux ouverts. L'abeille voulait dire *roi*, parce que cet insecte est soumis à un gouvernement régulier et en apparence monarchique.

4° Par *énigmes*, en employant, pour exprimer une idée, l'image d'un objet physique n'ayant que des rapports très-cachés, excessivement éloignés, souvent même de pure convention, avec l'objet de l'idée à noter. D'après cette méthode, fort vague de sa nature, une plume d'autruche signifiait la *justice*, parce que, disait-on, toutes les plumes de cet oiseau sont égales; un rameau de palmier représentait l'*année*, parce qu'on supposait que cet arbre poussait douze rameaux par an, un dans chaque mois; une corbeille tressée en joncs était

le symbole des idées de *seigneur* et de *totalité*; le serpent uræus de celles de *royauté* et de *divinité*.

combat.

yeux.

bœuf.

mois.

jour.

feu.

voir.

écrire.

mère.

fils.

chef. supérieur.

vigilance. vaillance.

roi.

justice.

année.

seigneur. tout.

dieu. roi.

V. — Outre les hiéroglyphes proprement dits, dont nous avons essayé de faire comprendre la nature, les Égyptiens avaient une écriture cursive, à laquelle on a donné, d'après les Grecs, le nom tout à fait inexact d'*hiératique*. Les caractères en sont une abréviation plus ou moins altérée des hiéroglyphes. C'est dans ce système que sont écrits presque tous les *livres* sur papyrus que nous possédons aujourd'hui, ainsi que les registres de comptes et les contrats du temps de la XVIII^e^ et de la XIX^e^ dynastie. Enfin, au VII^e^ siècle avant Jésus-Christ (du moins on n'en connaît pas d'exemple antérieur) on commença à faire usage d'une

écriture plus abrégée encore, que les Grecs ont appelée *démotique*. Bien que l'on n'y reconnaisse plus le tracé d'aucune des images primitives, cette écriture renferme encore le même mélange de phonétisme et d'idéographie que les hiéroglyphes.

§ 6. — Littérature et sciences.

I. — La littérature égyptienne était nombreuse et célèbre; les auteurs classiques parlent fréquemment des livres de l'Égypte. Dans le Rhamesséum de Karnak on a retrouvé la salle de la bibliothèque, placée sous la protection de Thoth, dieu des sciences et des arts, et de la déesse Saf, *dame des lettres*.

Nous ne possédons malheureusement plus que bien peu de choses de toutes ces richesses littéraires où allèrent puiser quelques-uns des plus beaux génies de l'antiquité grecque. Mais ce que l'on a pu jusqu'à présent retrouver et lire de manuscrits sur papyrus peut donner une certaine idée de la variété des sujets traités dans les livres égyptiens.

II. — Le premier rang y appartient aux livres religieux, et surtout à celui dont on possède le plus de copies, à ce grand ouvrage sacré contenant l'exposé complet des croyances égyptiennes sur le sort de l'âme après la mort, que les savants modernes ont appelé *Rituel funéraire*, mais qui en réalité portait le titre de *Livre de la manifestation à la lumière*. On en déposait dans chaque cercueil de momie un exemplaire plus ou moins complet suivant la fortune du défunt. Une révision de ce livre fut exécutée sous la XXVI[e] dynastie et il prit alors sa forme définitive. Mais beaucoup de ses parties remontent à la plus haute antiquité. Certains

chapitres sont indiqués comme composés sous le roi Hesep-ti de la Ire dynastie, d'autres comme datant du règne de Menkéra (IVe dynastie), et en effet on a trouvé un grand nombre de chapitres du *Rituel* sur des monuments fort antérieurs à l'invasion des Pasteurs.

Toute la série des pèlerinages que l'âme, une fois séparée du corps, était censée accomplir dans les régions diverses du ciel infernal se trouve racontée dans ce livre, où l'on rencontre aussi des hymnes, des prières, des formules pour toutes les cérémonies relatives aux funérailles et au culte des morts. La doctrine de l'immortalité de l'âme en fait le fond, mais en même temps il ne s'en détache pas une conception bien nette de sa personnalité.

Le lecteur verra, nous n'en doutons pas, avec intérêt une analyse succincte d'un livre qui tient une si grande place dans la littérature de l'Égypte et renferme l'exposé des principales doctrines philosophiques et religieuses de la civilisation pharaonique.

III. — Le *Rituel funéraire* s'ouvre par une grande scène dialoguée qui se passe au moment même de la mort, lorsque l'âme vient de se séparer du corps. Le mort, s'adressant à la divinité infernale, énumère tous ses titres à sa faveur et lui demande de l'admettre dans son empire. Le chœur des âmes glorifiées intervient, comme dans la tragédie grecque, et appuie la prière du défunt. Le prêtre sur la terre prend à son tour la parole et joint sa voix pour implorer aussi la clémence divine. Enfin Osiris, le dieu des régions inférieures, répond au mort : « Ne crains rien en m'adressant ta prière » pour l'éternelle durée de ton âme, pour que j'ordonne » que tu franchisses le seuil. » Rassurée par cette parole divine, l'âme du défunt pénètre dans le *Ker-neter*, la terre des défunts, et recommence ses invocations.

Après le début grandiose que nous venons d'analyser, viennent plusieurs petits chapitres, beaucoup moins importants, relatifs aussi à la mort et aux premières cérémonies des funérailles. Enfin, l'âme du défunt a franchi les portes du Ker-neter ; il pénètre dans cette région infernale, et, à son entrée, il est ébloui de l'éclat du Soleil, qui se manifeste à lui pour la première fois dans l'hémisphère inférieur. Il entonne un hymne de louanges au Soleil, sous forme d'invocations et de litanies entremêlées.

Après cet hymne, une grande vignette, représentant l'adoration et la glorification du Soleil, à la fois dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, indique la fin de la première partie du *Rituel*, qui en est comme l'introduction. La seconde partie va nous retracer les diverses péripéties des migrations de l'âme dans l'hémisphère inférieur.

« Les Égyptiens, dit Horapollon dans ses *Hiéroglyphiques*, appellent la science *sbo*, ce qui veut dire plénitude de nourriture. » Ce passage renferme certainement une allusion aux idées religieuses sur la destinée des morts. La science et la nourriture sont en effet identifiées à chaque instant dans le *Rituel*. La science des choses religieuses est cette nourriture mystique que l'âme doit emporter avec elle et qui doit la soutenir dans ses pérégrinations et dans ses traverses. L'âme qui n'aura pas assez de science ne parviendra pas au terme de son voyage et sera repoussée au tribunal d'Osiris. Il faut donc, avant qu'elle commence son voyage, la munir d'une provision de cette nourriture divine. C'est à cela qu'est destiné le long chapitre qui ouvre la seconde partie. Il est accompagné d'une grande vignette, qui représente une série des symboles les plus augustes de la religion égyptienne. Le texte contient la description de ces symboles avec leur *expli-*

cation mystique. Au commencement du chapitre, descriptions et explications sont assez claires; mais, à mesure que l'on avance, on s'élève dans une région plus haute et plus obscure; à la fin du chapitre, le fil se perd pour nous presque complétement, et, comme il arrive souvent en pareil cas, l'explication finit par devenir beaucoup plus difficile à comprendre que le symbole et la phrase expliquée.

Vient ensuite une série de prières à prononcer pendant l'embaumement, tandis qu'on enroule le corps dans ses bandelettes [1]. Ces invocations sont adressées à Thoth, l'Hermès égyptien, qui remplit, comme dans la religion des Grecs, le rôle de *psychopompe* ou de conducteur des âmes. Elles présentent un haut intérêt, car chacune fait allusion à un fait de la grande épopée d'Osiris et de sa lutte contre Typhon, dont Plutarque et Synésius nous ont laissé des versions plus récentes. Le mort s'adresse au dieu et lui demande de lui rendre encore le service que, dans cette circonstance solennelle, il a rendu à Osiris et à son fils Horus, *vengeur de son père*.

Une fois le corps enveloppé dans sa momie, l'âme bien pourvue de la provision de science qui lui est nécessaire, le mort va commencer son voyage. Mais il est encore immobile, il n'a plus l'usage de ses membres; il faut qu'il s'adresse aux dieux qui lui rendent successivement toutes les facultés qu'il avait dans sa vie terrestre, pour qu'il puisse se tenir debout, marcher, parler, prendre sa nourriture et combattre [2]. Ainsi muni, il part; et avec l'aide de son scarabée, qu'il tient sur son cœur comme passe-port, il franchit l'entrée des enfers [3].

Dès les premiers pas, des obstacles terribles se pré-

1. Chap. XVIII-XX. — 2. Chap. XXI-XXIX. — 3. Chap. XXX.

sentent sur son chemin. Des monstres effroyables, serviteurs de Typhon, crocodiles de terre et d'eau, serpents de toutes sortes, tortues et autres reptiles, se précipitent sur le mort pour le dévorer[1]. Alors s'engage une série de combats, où le mort et les animaux contre lesquels il lutte s'adressent mutuellement des injures à la façon des héros d'Homère. Enfin l'*Osiris* (c'est le nom que reçoivent tous les morts, ainsi que nous l'expliquerons dans le paragraphe suivant) a vaincu tous ses ennemis; il a renversé les monstres typhoniens et forcé le passage; dans l'exaltation de sa victoire, il entonne un chant de triomphe[2], où il s'assimile à tous les dieux, dont les membres sont devenus les siens. « Mes cheveux, dit-il, sont ceux de l'abîme céleste; ma face, celle du Soleil; mes yeux, ceux d'Hathor (la Vénus égyptienne); » et ainsi de suite toutes les parties de son corps. Il a même la force de Seth, c'est-à-dire de Typhon; car la lutte du bon et du mauvais principe n'est qu'apparente; au fond, ils se confondent l'un et l'autre dans le même panthéisme, et reçoivent également les adorations de l'initié.

Après de pareils travaux, le mort a besoin de repos; il s'arrête quelque temps pour reprendre ses forces et repaître sa faim dévorante[3]. Il a évité de grands dangers; il ne s'est pas égaré dans le désert où on meurt de faim et de soif[4]. Du haut de l'arbre de vie, la déesse Nout lui verse une eau salutaire, qui le rafraîchit[5] et lui permet de recommencer sa route, afin d'atteindre la première porte du ciel.

Là, s'engage un dialogue entre le mort et la lumière divine qui l'instruit[6]. Ce dialogue présente les plus remarquables rapports avec le dialogue placé au début

1. Chap. XXXI-XLI. — 2. Chap. XLII. — 3. Chap. LII-LVI. — 4. Chap. L et LI. — 5. Chap. LVII et LXIII. — 6. Chap. LXIV.

des livres que les Grecs Alexandrins ont donné comme traduits des antiques écrits religieux de l'Égypte, entre Thoth et la lumière, laquelle explique également à Thoth les mystères les plus sublimes de la nature. Ce morceau est certainement un des plus beaux et des plus grandioses du *Rituel funéraire;* il peut marcher presque de pair avec les invocations au Soleil qui terminent la première partie.

Le mort a franchi la porte ; il continue à s'avancer, illuminé par cette nouvelle lumière à laquelle il adresse ses invocations [1]. Il entre alors dans une série de transformations où il s'élève peu à peu, revêtant la forme et s'identifiant avec les symboles divins les plus élevés. Il se change successivement en épervier [2], en *ange* ou messager divin [3], en lotus [4], en héron [5], en grue [6], en oiseau à tête humaine, image de l'âme [7], en hirondelle [8], en serpent [9], et en crocodile [10].

Jusqu'ici l'âme du défunt a fait seule sa pérégrination ; elle a revêtu une espèce d'εἴδωλον, s'il m'est permis d'employer cette expression grecque intraduisible en français, c'est-à-dire une image, une apparence de son corps qui reste étendu sur le lit funèbre. Après les transformations, l'âme vient se réunir à son corps, qui lui est devenu nécessaire pour le reste du voyage. C'est pour cela que le soin de l'embaumement est une chose si importante ; il faut que l'âme retrouve le corps intact et bien conservé. « Oh ! s'écrie le corps, que je » réunisse mon âme brillante avec moi dans la demeure » du maître des souffles (de la vie) : n'ordonne pas aux » gardiens du ciel, pour ce qui me concerne, de faire » la destruction, de manière à éloigner mon âme de

1. Chap. LXV-LXX. — 2. Chap. LXXVII-LXXVIII. — 3. Chap. LXXIX. — 4. Chap. LXXXI. — 5. Chap. LXXXIII. — 6. Chap. LXXXIV. — 7. Chap. LXXXV. — 8. Chap. LXXXVI. — 9. Chap. LXXXVII. — 10. Chap. LXXXVIII.

» mon cadavre, et à empêcher l'œil d'Horus, qui est » avec toi, de me préparer les chemins. »

Le mort traverse la demeure de Thoth, qui lui remet un livre contenant des instructions pour le reste de sa route et de nouvelles leçons de science dont il va bientôt avoir besoin [1]. Il arrive en effet sur les bords du fleuve infernal, qui le sépare des Champs-Élysées; mais là un nouveau danger l'attend. Un faux nautonier, envoyé par les puissances typhoniennes, est embusqué sur sa route et essaye, par de trompeuses paroles, de l'attirer dans sa barque, qui l'égarera et l'emportera vers l'orient au lieu de l'occident, terme de sa course, où il doit rejoindre le soleil infernal [2]. Le mort surmonte encore ce nouveau péril; il démasque la perfidie du faux pilote et le repousse en l'accablant d'injures. Il rencontre enfin la véritable barque, celle qui doit le conduire au port [3]. Mais, avant d'y monter, il faut qu'on sache s'il est véritablement capable de faire sa navigation; s'il possède, à un degré suffisant, cette science indispensable pour son salut. Le batelier divin lui fait donc subir un interrogatoire, l'initiation préliminaire qui semble répondre aux petits mystères dans le culte d'Éleusis. Le mort passe un examen de capitaine [4]; chacune des parties de la barque semble successivement s'animer, elle demande quel est son nom et le sens mystique de ce nom.

« Dis-moi le nom du piquet pour amarrer la bar- » que? — Le Seigneur des mondes dans son enveloppe » est ton nom. — Dis-moi le nom du maillet? — L'ad- » versaire d'Apis est ton nom. — Dis-moi le nom de » la corde? — Le nœud attaché au piquet? Anubis, » dans les circonvolutions du lien, est ton nom. » Et ainsi de suite.

1. Chap. xc. — 2. Chap. xciii. — 3. Chap. xcviii. — 4. Chap. xci.

Après avoir encore surmonté cette épreuve, le mort s'embarque, traverse le fleuve infernal et prend terre sur l'autre rive, où il parvient bientôt dans les Champs-Élysées, au sein de la vallée d'Aoura ou de Balot, dont le *Rituel* nous donne la géographie en ces termes : « Est cette vallée de Balot (l'abondance) à l'orient du » ciel, de trois cent soixante-dix perches en longueur, » de cent quarante coudées de largeur. Est un croco- » dile, seigneur de Balot, à l'orient de cette vallée, dans » sa demeure divine, au-dessus de l'enceinte. Est un » serpent en tête de cette vallée, long de trente coudées, » le corps gros de dix coudées de tour [1]... Au midi, est » le lac des principes sacrés, et le nord est formé par » les eaux de la matière primordiale [2]. »

Un grand tableau qui suit [3] nous montre cette vallée, véritable Égypte souterraine, entrecoupée de canaux, dans laquelle nous voyons l'*Osiris* se livrer à toutes les opérations de l'agriculture, labourer, semer, moissonner et récolter dans les champs divins une ample provision de ce froment de la science qui va bientôt lui être plus nécessaire que jamais. Il arrive en effet au terme de son voyage; il n'a plus devant lui que la dernière, mais aussi la plus terrible de ses épreuves.

Conduit par Anubis, il traverse le labyrinthe à l'aide du fil qui les guide dans ses dédales [4] et pénètre enfin dans le prétoire où l'attend Osiris assis sur son trône et assisté de ses quarante-deux terribles assesseurs. C'est là que va être prononcée la sentence décisive qui admettra le mort dans la béatitude, ou l'en exclura pour toujours [5]. Alors commence un nouvel interrogatoire, bien plus solennel que le premier. Il faut que le mort fasse preuve de sa science; il faut qu'il montre qu'elle est

1. Chap. CVIII. — 2. Chap. CIX, coll. 1. — 3. Chap. CX. — 4. Chap. CXVII-CXIX. — 5. Chap. CXXV.

assez grande pour lui donner droit d'être admis au sort des âmes glorifiées. Chacun des quarante-deux jurés, portant un nom mystique, l'interroge à son tour ; il faut qu'il lui dise ce qu'est ce nom et ce qu'il signifie. Ce n'est rien encore ; il doit rendre compte de toute sa vie. Ici commence une des parties certainement les plus curieuses du *Rituel funéraire ;* c'est ce que Champollion a appelé la *confession négative*, et qu'on pourrait désigner plus exactement par le mot d'*apologie*. Le mort s'adresse successivement à chacun de ses juges et lui déclare pour sa justification qu'il n'a pas commis telle ou telle action coupable. Nous avons là tout le code de la conscience égyptienne.

« Je n'ai pas blasphémé, dit le mort. Je n'ai pas » trompé. Je n'ai pas volé. Je n'ai pas tué en trahison. » Je n'ai traité personne avec cruauté. Je n'ai excité » aucun trouble. Je n'ai pas été paresseux. Je ne me » suis pas enivré. Je n'ai pas fait de commandements » injustes. Je n'ai pas eu une curiosité indiscrète. Je » n'ai pas laissé aller ma bouche au bavardage. Je n'ai » frappé personne. Je n'ai causé de crainte à personne. » Je n'ai pas médit d'autrui. Je n'ai pas rongé mon » cœur d'envie. Je n'ai mal parlé ni du roi ni de mon » père. Je n'ai pas intenté de fausses accusations... Je » n'ai pas retiré le lait de la bouche des nourrissons. » Je n'ai pas pratiqué d'avortement... Je n'ai pas fait » de mal à mon esclave en abusant de ma supériorité » sur lui. » Le mort ne se borne pas, du reste, à la dénégation du mal, il parle de ce qu'il a fait de bien dans sa vie : « J'ai fait aux dieux les offrandes qui leur » étaient dues. J'ai donné à manger à celui qui avait » faim ; j'ai donné à boire à celui qui avait soif ; j'ai » fourni des vêtements à celui qui était nu. » On est stupéfait, en lisant ces passages, de la morale avancée, supérieure à celle de tous les autres peuples de l'anti-

quité, que les Égyptiens avaient su fonder sur une base aussi fragile que celle de leur religion. C'étaient sans doute ces lumières, ces délicatesses de la conscience qui leur avaient valu la réputation de sagesse dont l'Écriture Sainte n'a pas dédaigné de se faire elle-même l'écho.

A côté de ces préceptes généraux, l'*Apologie* nous montre des prescriptions de police et d'ordre public, que l'intérêt commun avait fait élever en Égypte au rang des devoirs qui engagent la conscience. Ainsi le mort se disculpe d'avoir intercepté les canaux d'irrigation et d'avoir jamais entravé la distribution des eaux du fleuve dans la campagne; il déclare qu'il n'a pas endommagé les pierres qui servent à amarrer les barques au rivage. Viennent aussi les fautes contre la religion, dont quelques-unes nous paraissent bizarres, surtout quand on les trouve au même rang que les véritables atteintes à la morale. Le mort n'a pas altéré les prières, il n'y a introduit aucune interpolation, il n'a pas porté atteinte aux propriétés sacrées, en s'emparant des troupeaux ou en pêchant les poissons divins dans leurs lacs; il n'a pas volé les offrandes sur l'autel, enfin il n'a pas souillé de ses excréments les flots sacrés du Nil.

L'*Osiris* s'est pleinement justifié; son cœur a été mis dans la balance avec la justice, et on ne l'a pas trouvé plus lourd; les quarante-deux jurés lui ont reconnu la science nécessaire. Osiris rend sa sentence, que Thoth, comme greffier du tribunal, inscrit sur son livre, et le mort entre enfin dans la béatitude.

C'est ici que s'ouvre la troisième partie du *Rituel funéraire*, plus mystique et plus obscure que les deux autres. Elle nous fait voir l'*Osiris* désormais identifié avec le soleil, parcourant avec lui et comme lui, les diverses demeures du ciel, et le lac de feu, source de

toute lumière. Puis il s'élève par degrés dans l'époptisme jusqu'à la contemplation et à l'identification avec une figure symbolique qui réunit les attributs de toutes les divinités du Panthéon égyptien, et dont la représentation termine l'ouvrage.

IV. — La même doctrine exactement que dans le *Rituel funéraire*, mais sous une forme bien plus abrégée, se retrouve dans le *Livre des migrations*, ouvrage fort court déposé quelquefois dans des sépultures de date peu ancienne [1]. On possède aussi quelques exemplaires d'un livre, presque tout en figures avec fort peu de texte, sur les voyages du Soleil dans le monde inférieur, et des fragments assez nombreux de recueils d'hymnes, parfois de la plus haute poésie.

Toute cette science de l'homme et du monde, toutes ces notions d'une autre vie, avaient été communiquées aux Égyptiens, disaient les prêtres, par Thoth, le premier Hermès, le Trismégiste ou trois fois très-grand, qui écrivit tous ses livres par l'ordre du dieu suprême. Le premier Thoth fut l'Hermès céleste ou l'intelligence divine personnifiée. Le second Hermès, qui ne fut qu'une imitation du premier, passait pour l'auteur de toutes les institutions sociales de l'Égypte. C'était lui qui avait organisé la nation égyptienne, établi la religion, réglé les cérémonies du culte, enseigné aux hommes l'astronomie et la science des nombres, la géométrie et l'usage des poids et mesures, la langue et l'écriture, les beaux-arts, en un mot tout ce qui constitue la civilisation. Toutes ces connaissances avaient été consignées dans des livres sacrés au nombre de quarante-deux, et les prêtres égyptiens, qui en étaient les dépositaires, devaient en savoir le contenu, en tota-

1. Il a été traduit par M. Brugsch, *Saï-an-sinsin*. Berlin, 1851.

lité ou en partie, selon l'ordre de leurs fonctions et leur rang dans la hiérarchie. Il est très-vraisemblable que le *Rituel funéraire* était un de ces livres hermétiques. De même qu'Osiris était le modèle des rois, Thoth ou Hermès était le type du prêtre, du ministre de la science et de la religion. Il personnifiait toutes les découvertes faites par les membres de la caste sacerdotale, dont il était tout à la fois l'instituteur et l'image; Thoth enfin, c'était la caste savante elle-même, c'était la science selon les idées égyptiennes.

V. — Nous avons donné plus haut l'analyse du poëme épique de Pentaour sur l'exploit de Ramsès II contre les Khétas et cité le fragment d'une chronique de l'expulsion des Pasteurs. Nous avons également signalé l'existence du papyrus de Turin, qui contenait une liste complète des rois avec la durée de leurs règnes. L'histoire, tantôt sous forme de poëme, tantôt sous celle de chroniques ou de résumés de chronologie, tenait une grande place dans la littérature des anciens Égyptiens. Mais, comme on le voit, les échantillons qui en sont parvenus jusqu'à nous sont bien peu nombreux.

Le musée de Turin possède un fragment de carte géographique du temps de Séti I^er^, qui embrasse la région des mines d'or de la Nubie. D'autres papyrus, principalement au Musée Britannique, renferment des collections de lettres de scribes célèbres, conservées comme modèles de style et en plus d'un endroit intéressantes pour l'histoire. Nous avons aussi des recueils d'exercices littéraires, analogues aux *déclamations* des rhéteurs grecs ou romains. Comme échantillon de ce genre de morceaux, nous citerons un fragment sur les fatigues du métier des armes, écrit au temps des grandes guerres de la XIX^e^ dynastie et scandé en versets à la façon de la Bible.

« Quand tu recevras cet écrit de prose cadencée, ah ! » puisses-tu trouver agréable l'œuvre de l'écrivain !

» Je veux te dépeindre les nombreuses tribulations de » l'officier d'infanterie.

» Tout jeune encore, il est renfermé dans la caserne.

» Une armure qui le serre entoure son corps; une » pièce défensive descend sur ses yeux;

» La visière est sur ses sourcils; sa tête est protégée » contre les blessures.

» Il se trouve serré comme un rouleau de papyrus, et » ses mouvements sont gênés dans le combat.

» Te dirai-je ses expéditions en Syrie, ses marches » vers les régions lointaines ?

» Il doit porter son eau sur son épaule, comme les » ânes leur charge.

» Son dos est enflé comme celui d'une bête de somme » et son échine est ployée.

» Quand il est désaltéré par une eau corrompue, il » faut qu'il retourne à la garde de nuit.

» S'il arrive à l'ennemi, il est comme une oie prise » au filet, et ses membres n'ont aucune vigueur.

» Quand il revient vers l'Égypte, il est comme le bois » rongé des vers.

» Si la maladie arrive et le force à se coucher, on le » charge sur un âne;

» Ses effets sont pillés par les voleurs et son serviteur » l'abandonne. »

Ce que l'on se serait moins attendu à trouver dans la littérature de la grave et solennelle Égypte, ce sont des œuvres de pure imagination, des romans. Il en est pourtant quelques-uns, et M. de Rougé a traduit le plus considérable de ceux qui sont parvenus jusqu'à nous. Ces romans, du reste, ont tous au fond un caractère essentiellement religieux, car les religions du paganisme ont constamment employé, pour enseigner

leurs dogmes, la voie du conte et de l'apologue. Nous pourrions en citer de nombreux et bien curieux exemples dans des historiettes que la tradition populaire a conservées jusqu'à nos jours, à commencer par celle de *Cendrillon*, si bien rajeunie par la plume de Perrault, qui sous sa forme antique, donnée par Lucien, n'est autre chose qu'un mythe des religions de l'Asie.

VI. — La littérature des sciences, à en juger par ce que disent les écrivains classiques, devait être assez développée en Égypte. Nous en avons quelques échantillons.

Deux traités de médecine, dont l'un conservé au Musée de Berlin [1], donnent une assez pauvre idée de ce qu'était cet art dans la civilisation pharaonique. Il consistait dans l'emploi de recettes purement empiriques, et souvent on ne saurait plus bizarres. On remarquera cependant dans ces traités quelques bonnes observations de séméiotique et des indices d'une certaine connaissance de l'anatomie du corps humain, mais en même temps des théories d'une physiologie véritablement fantastique.

Un papyrus, récemment acquis par le Musée Britannique, contient une douzaine de théorèmes d'un traité de géométrie pratique qui allait au delà des problèmes essentiels et élémentaires de trigonométrie plane.

La science des Égyptiens en astronomie était réelle ; ils avaient une année de trois cent soixante-cinq jours en usage depuis les temps les plus reculés, et plus tard ils avaient inventé une période astronomique très-ingénieuse pour ramener de distance en distance l'accord entre cette année dite *vague*, et l'année réelle et *fixe* de

1. Voy. Brugsch, *Études sur un papyrus médical de Berlin*. Leipzig, 1853. — Chabas, *Mélanges égyptologiques*, t. I.

trois cent soixante-cinq jours un quart. Mais ils n'avaient pas dépassé ce que peut donner une observation patiente et attentive faite avec le seul secours des yeux, secours insuffisant, même sous un beau ciel, pour noter le moment précis de chaque phénomène. Les instruments leur manquèrent toujours. De plus, leur manière de désigner les constellations différait de la nôtre. Ce n'est qu'aux derniers temps de leur histoire qu'ils empruntèrent le zodiaque des Grecs ; aussi l'interprétation des monuments astronomiques remontant aux siècles des Pharaons est-elle d'une extrême difficulté, l'assimilation des étoiles à celles que nous connaissons n'ayant pu se faire que pour un très-petit nombre de cas. M. Brugsch est pourtant parvenu à traduire un catalogue d'observations planétaires dont on ignore la date précise.

Les Égyptiens croyaient à l'astrologie et comptaient cette trompeuse superstition au nombre des sciences. Dans un papyrus du Musée Britannique, on a reconnu les fragments d'un calendrier astrologique rédigé sous la XIX^{e} dynastie, et contenant pour chaque jour l'indication des actes dont on devait s'y abstenir, l'influence des astres les rendant dangereux et funestes.

§ 7. — Religion.

I. — Hérodote, en visitant l'Égypte, fut frappé de l'extrême dévotion des habitants ; aussi nous les représente-t-il comme les plus religieux des hommes, et surpassant tous les autres peuples par le culte qu'ils rendent aux dieux. En effet, sans parler de ces pompes sacrées dont la majesté frappait vivement les étrangers, de ces fêtes magnifiques où l'on portait processionnellement les *naos* ou arches des divinités et les barques qui

leur étaient consacrées, fêtes innombrables dont le calendrier était souvent inscrit à l'entrée des temples, sans rappeler ces vastes sanctuaires où les bas-reliefs, les peintures, les décorations, étaient répandus à profusion, on se trouvait sans cesse, sur les bords du Nil, en présence d'une pensée religieuse. Tout en Égypte portait l'empreinte de la religion. L'écriture était si remplie de symboles sacrés et d'allusions aux mythes divins, qu'en dehors de la religion égyptienne l'emploi en devenait pour ainsi dire impossible. Les lettres et les sciences n'étaient que des branches de la théologie. Les arts ne travaillaient guère qu'en vue du culte et pour la glorification des dieux ou des rois divinisés. Les prescriptions religieuses étaient si multipliées, si itératives, qu'il n'était pas possible d'exercer une profession, de pourvoir même à sa nourriture et à ses premiers besoins sans avoir constamment présentes à la mémoire les règles établies par les prêtres. Chaque province avait ses dieux spéciaux, ses rites particuliers, ses animaux sacrés. Il semble même que l'élément sacerdotal ait présidé dans le principe à la distribution du pays en nomes, et que ç'aient été à l'origine des districts religieux.

II. — La religion chrétienne n'a pas craint de se révéler à tous, et, malgré la profondeur de ses dogmes, elle a su se rendre accessible aux grands et aux petits, aux ignorants et aux savants, parce qu'elle est la vérité éternelle qui s'adresse au genre humain tout entier. Mais il n'en était pas de même des fausses religions de l'antiquité. Ce qu'il y eut de plus élevé, de plus philosophique en elles resta toujours renfermé dans le sanctuaire, pour l'honneur et le profit des prêtres et d'un certain nombre d'initiés. En Égypte, comme partout dans le paganisme, il y avait en réalité deux religions, l'une à l'usage des classes populaires, qui n'était que la

forme extérieure de la doctrine ésotérique et présentait un monstrueux assemblage des plus grossières superstitions ; l'autre, connue seulement de ceux qui avaient approfondi la science religieuse, renfermait quelques dogmes plus relevés et formait une sorte de théologie savante, au fond de laquelle se retrouvait la grande idée de l'unité de Dieu. Hérodote nous apprend, en effet, que les Égyptiens de Thèbes reconnaissaient un dieu unique, qui n'avait pas eu de commencement et qui ne devait pas avoir de fin. Cette assertion du père de l'histoire est confirmée par la lecture des textes sacrés de l'antique Égypte, où il est dit de ce Dieu, « qu'il est » le seul générateur dans le ciel et sur la terre, et qu'il » n'est point engendré... Qu'il est le seul Dieu vivant » en vérité, celui qui s'engendre lui-même... celui qui » existe depuis le commencement... qui a tout fait et » n'a pas été fait. »

Cette idée sublime, qui n'était que le reflet d'une révélation primitive, a peut-être présidé à la construction des plus curieux temples de l'Égypte. C'est ainsi, du moins, que l'on pourrait expliquer ces grands édifices religieux des âges primitifs, sans images sculptées, sans idoles, comme M. Mariette en a découvert un près des pyramides. Malheureusement elle fut obscurcie de très-bonne heure et défigurée par les conceptions des prêtres, ainsi que par l'ignorance de la multitude. L'idée de Dieu se confondit peu à peu avec les manifestations de sa puissance ; ses attributs et ses qualités furent personnifiés en une foule d'agents secondaires, distribués dans un ordre hiérarchique, concourant à l'organisation générale du monde et à la conservation des êtres. C'est ainsi que se forma ce polythéisme qui, dans la variété et la bizarrerie de ses symboles, finit par embrasser la nature entière.

III. — L'esprit des Égyptiens était avant tout préoccupé du sort qui attend l'homme dans l'autre vie. Cette existence future, ils croyaient en apercevoir dans mille phénomènes naturels les images et les symboles ; mais elle leur paraissait plus particulièrement annoncée par le cours quotidien du soleil. Cet astre leur semblait reproduire chaque jour dans la marche qu'il accomplit les transformations réservées à l'âme humaine. Pour un peuple ignorant de la véritable nature des corps célestes, une telle conception n'avait, du reste, rien d'étrange. Le Soleil ou, comme disaient les Égyptiens, Ra, passe alternativement du séjour des ténèbres ou de la mort dans le séjour de la lumière ou de la vie. Ses feux bienfaisants font naître et entretiennent l'existence ; le Soleil joue donc, par rapport à l'univers, le rôle de générateur, de père ; il engendre la vie, mais il n'a point été engendré ; existant par lui-même, il est à lui-même son propre générateur. Ce symbolisme une fois accepté, il s'accusa de plus en plus, et l'imagination des Égyptiens chercha dans la succession des phénomènes solaires l'indication des phases diverses de l'existence humaine. Chaque point de la course de l'astre lumineux fut regardé comme correspondant aux différentes étapes de cette existence.

Ra ne s'offrait pas d'ailleurs seulement comme le prototype céleste de l'homme qui naît, vit et meurt pour renaître encore ; ainsi que chez les autres peuples païens de l'antiquité, il était considéré comme une divinité, comme la divinité suprême, parce qu'il est le plus éclatant, le plus grand des astres, celui dont l'action bienfaisante vivifie le monde. La conception théologique des Égyptiens ne s'arrêta pas là ; elle le subdivisa pour ainsi dire en plusieurs divinités. Envisagé dans ses diverses stations, sous ses divers aspects, il devint un dieu différent, ayant son nom particulier, ses attributs, son

culte ; c'est un trait que la mythologie égyptienne a de commun avec presque toutes les autres mythologies. Ainsi, le soleil dans son existence nocturne est Atoum ; quand il brille au méridien, il est Ra ; quand il fait naître et entretient la vie, il est Khéper. Ce furent là les trois formes principales de la divinité solaire, mais on en imagina beaucoup d'autres. La nuit précédant le jour, Atoum fut considéré comme né avant Ra et sorti d'abord seul de l'abîme ou du chaos. On réunit les trois manifestations de la puissance solaire en une triade divine qui devint le prototype d'une foule d'autres triades, composées de divinités qui personnifiaient les diverses relations du soleil avec la nature, ses diverses influences sur les phénomènes cosmiques.

IV. — L'anthropomorphisme, c'est-à-dire la conception des dieux sous figure humaine, s'insinua dans ces premières données sabéistes, et les Égyptiens se représentèrent la génération des dieux comme s'étant opérée par des voies identiques à la génération humaine. Voilà pourquoi ils transportèrent dans leur théogonie les idées qu'ils se faisaient sur le rôle respectif des sexes dans cet acte mystérieux de la nature. Diodore de Sicile dit que dans l'opinion des Égyptiens, le père est l'unique auteur de l'enfant; la mère ne fait que lui donner la nourriture et la demeure. C'était aussi ce rôle qui était assigné dans la théogonie au principe féminin, personnifié à Thèbes dans la déesse Maut, à Saïs dans la déesse Neith, mère de Soleil. Ce principe ne représentait que la matière purement inerte, que le milieu sans vie au sein duquel la génération s'était opérée. Aussi, pour emprunter le langage mystique des prêtres égyptiens, la mère génératrice des dieux était-elle une création du dieu Noum ou Chnouphis, individualisation du souffle divin qui anime la matière, symbolisé par le

bélier, car ce qui s'était produit pour le soleil se produisit aussi pour la divinité, conçue d'une manière plus générale et plus élevée. Chacun de ses actes fut personnifié en un dieu séparé, en une nouvelle personne divine. Chnouphis est la divinité animant la matière et lui donnant la vie; c'est le premier des démiurges ou créateurs. On voit par là que d'après la doctrine de l'Egypte, la matière inerte, réceptacle de la vie, identifiée au principe femelle, n'était pas coéternelle à Dieu, mais créée de son souffle, comme le chaos dans le récit de la Genèse et dans la révélation patriarcale, dont on doit voir ici un écho altéré. L'assimilation du cours du Soleil à la génération se compliqua dès lors d'un symbolisme nouveau. L'hémisphère inférieur, où l'astre descend après son coucher, fut personnifié par la déesse Hathor. Celle ci était conséquemment donnée comme la mère de Ra ; on admettait qu'elle avait porté dans son sein le père des êtres, et la vache lui fut donnée pour symbole. Les Grecs, plus tard, s'imaginèrent y reconnaître leur Aphrodite. Adoré comme sortant des flancs de cette vache divine, le Soleil prenait le nom d'Horus; on le figurait comme un enfant s'élevant au-dessus des eaux sur une fleur de lotus. A son entrée dans le monde, il était reçu par cette même vache, déifiée alors sous le nom de Noub.

V. — La navigation étant en Égypte le mode de transport habituel — car le Nil constituait, comme nous l'avons déjà dit, la grande artère de communication — c'était sur une barque que l'on représentait dans sa course, soit la triade solaire, soit le Soleil de l'hémisphère inférieur, emblème de l'autre vie. Ce Soleil infernal prenait plus spécialement le nom d'Osiris. On lui assignait pour compagnons et assesseurs les douze heures de la nuit, personnifiées en autant de dieux, à

la tête desquels on plaçait Horus, c'est-à-dire le soleil levant lui-même, et le mythe racontait que ce dieu perçait de son dard le serpent Apophis ou Apap, personnification des vapeurs crépusculaires que l'astre naissant dissipe par ses feux. Cette lutte d'Osiris ou d'Horus, son fils, contre les ténèbres fut tout naturellement rapprochée de celle du bien ou du mal, par un symbolisme que l'on retrouve également dans toutes les mythologies. De là une fable devenue fort populaire en Égypte et à laquelle une foule de monuments font allusion. Le mal fut personnifié par un dieu particulier, Set ou Soutekh, appelé aussi quelquefois Baal, qui était le dieu suprême des populations asiatiques voisines et fut plus tard celui des Pasteurs ; les Grecs le confondirent avec leur Typhon, et l'on disait qu'Osiris avait succombé sous ses coups. Ressuscité par les prières et les invocations d'Isis, son épouse, qui reproduit les traits de Maut, de Neith et d'Hathor, le dieu bon avait trouvé un vengeur dans son fils Horus. La mort d'Osiris, la douleur d'Isis, la défaite finale de Set, tout cela fournit à la légende un thème inépuisable de créations qui rappellent ce que l'on retrouve en diverses religions de l'Orient, et notamment l'histoire de Cybèle et d'Atys, de Vénus et d'Adonis.

VI. — Une fois la course du soleil regardée comme le type de l'existence dans le monde infernal, la doctrine de l'autre vie chez les Égyptiens n'eut plus pour se constituer qu'à reproduire le même symbolisme. L'homme ne descend dans la tombe que pour ressusciter ; après sa résurrection il reprendra une vie nouvelle à côté ou dans le sein de l'astre lumineux. L'âme est immortelle comme Ra, et elle accomplit le même pèlerinage. Aussi voit-on sur certains couvercles de sarcophages l'âme figurée par un épervier à tête humaine

tenant dans ses serres les deux anneaux de l'éternité, et au-dessus, comme emblème de la vie nouvelle réservée au défunt, le Soleil levant assisté dans son cours par les déesses Isis et Nephthys. Cela explique pourquoi la période solaire symbolisée par l'oiseau *Vennou* (le vanneau), que les Grecs appelèrent le phénix, fut l'image du cycle de la vie humaine ; l'oiseau mystérieux était censé accompagner l'homme durant sa course dans le monde inférieur. Le mort ressuscitait après ce pèlerinage infernal ; l'âme devait rentrer dans le corps afin de lui rendre le mouvement et la vie, ou, pour parler le langage de la mythologie égyptienne, le défunt arrivait finalement à la barque du Soleil, il y était reçu par Ra, le dieu scarabée, et devait briller de l'éclat qu'il lui empruntait. Les tombeaux, les cercueils de momies abondent en peintures qui retracent les diverses scènes de cette existence invisible. Une des vignettes du *Rituel funéraire* représente la momie couchée sur un lit funèbre, et l'âme ou l'épervier à tête humaine volant vers elle et lui apportant la croix ansée, emblème de la vie.

Cette doctrine, qui avait peut-être été importée d'Asie en Égypte, remonte à la plus haute antiquité ; elle conduisait nécessairement à inspirer un grand respect pour les restes des morts, puisqu'ils devaient un jour être rappelés à la vie, et elle a été l'origine de l'usage d'embaumer les cadavres. Les Égyptiens tenaient à conserver intact et à protéger contre toute destruction ce corps destiné à jouir d'une existence plus parfaite. Ils s'imaginaient d'ailleurs qu'ainsi entourées d'enveloppes les momies n'étaient pas privées de toute espèce de vie, et le *Rituel* nous montre que le défunt était supposé se servir encore de ses organes et de ses membres ; mais afin de mieux assurer la conservation de la chaleur vitale, on recourait à l'emploi de formules

mystiques prononcées au moment des funérailles, à de certaines amulettes que l'on plaçait sur la momie. En général, la plupart des cérémonies funéraires, les enveloppes diverses des momies, les sujets peints soit à l'intérieur, soit à l'extérieur des cercueils, ont trait aux différentes phases de la résurrection, telles que la cessation de la raideur cadavérique, le fonctionnement nouveau des organes, le retour de l'âme.

VII. — La croyance à l'immortalité ne s'est jamais séparée de l'idée d'une rémunération future des actions humaines, et c'est ce qu'on observe en particulier dans l'ancienne Égypte. Quoique tous les corps descendissent dans le monde infernal, dans le *Ker-neter*, comme on l'appelait, ils n'étaient pas néanmoins tous assurés de la résurrection. Pour l'obtenir, il fallait n'avoir commis aucune faute grave, soit en action, soit en pensée, comme cela ressort de la scène de la *psychostasie* ou pèsement de l'âme, figurée dans le *Rituel funéraire* et sur plusieurs cercueils de momies. Le mort, nous l'avons déjà vu, devait être jugé par Osiris et ses quarante-deux assesseurs; son cœur était placé dans un des plateaux de la balance que tenaient Horus et Anubis; dans l'autre, on voit l'image de la justice; le dieu Thoth enregistrait le résultat du pèsement. De ce jugement, rendu dans « la salle de la double justice, » dépendait le sort irrévocable de l'âme. Le défunt était-il convaincu de fautes irrémissibles, il devenait la proie d'un monstre infernal à tête d'hippopotame; il était décapité par Horus ou par Smou, une des formes de Set, sur le *nemma* ou échafaud infernal. L'anéantissement de l'être était tenu par les Égyptiens pour le châtiment réservé aux méchants. Quant au juste, purifié de ses péchés véniels par un feu que gardaient quatre génies à faces de singe, il entrait dans le *plérome*

ou la béatitude, et, devenu le compagnon d'Osiris, l'être bon par excellence (*Ounnofré*), il était nourri par lui de mets délicieux. Toutefois le juste lui-même, parce qu'en sa qualité d'homme il avait été nécessairement pécheur, n'arrivait pas à la béatitude finale sans avoir traversé bien des épreuves. Le mort, en descendant dans le *Ker-neter*, se voyait obligé de franchir quinze pylones ou portiques gardés par des génies armés de glaives; il n'y pouvait passer qu'en prouvant ses bonnes actions et sa science des choses divines, c'est-à-dire son initiation : il était soumis aux rudes travaux que nous avons racontés en analysant le *Rituel funéraire*. Il avait à soutenir contre des monstres, des animaux fantastiques, de terribles combats, et ne triomphait qu'en s'armant de formules sacramentelles, d'exorcismes, qui remplissent onze chapitres du *Rituel*. L'une de ces bêtes, acharnée à la porte de l'âme, véritable démon, était le grand serpent Refrof ou Apap, l'ennemi du Soleil. Entre autres moyens singuliers auxquels le défunt avait recours pour conjurer ces fantômes diaboliques, était celui d'assimiler chacun de ses membres à ceux des divers dieux et de diviniser ainsi en quelque sorte sa propre substance. Le méchant à son tour, avant d'être anéanti, était condamné à souffrir mille tortures, et sous la forme d'esprit malfaisant il revenait ici-bas inquiéter les hommes et s'attacher à leur perte; il entrait dans le corps d'animaux immondes.

Le soleil, personnifié dans Osiris, fournissait, on le voit, le thème de toute la métempsycose égyptienne. Du dieu qui anime et entretient la vie, il était devenu le dieu rémunérateur et sauveur. On en vint même à regarder Osiris comme accompagnant le mort dans son pèlerinage infernal, comme prenant l'homme à sa descente dans le *Ker-neter* et le conduisant à la lumière éternelle. Ressuscité le premier d'entre les morts, il

faisait ressusciter les justes à leur tour, après les avoir aidés à triompher de toutes les épreuves. Le mort finissait même par s'identifier complétement avec Osiris, à se fondre pour ainsi dire dans sa substance au point de perdre toute personnalité; ses épreuves devenaient celles du dieu lui-même ; aussi, dès le moment de son trépas, tout défunt était-il appelé « l'Osiris un tel. »

VIII. — Dans ce rapide exposé des doctrines essentielles et fondamentales de la religion de l'antique Égypte, nous n'avons esquissé que les plus grands traits, nous n'avons indiqué que les personnages principaux du panthéon qui s'était formé par la subdivision de l'unité du premier principe, dont la notion se maintenait toujours au fond des sanctuaires où l'on s'efforçait de trouver des combinaisons plus ou moins ingénieuses de la concilier avec le fait du polythéisme. Nous ne saurions entrer ici dans l'énumération des personnages secondaires de l'Olympe pharaonique; leur nombre la rendrait beaucoup trop longue. En effet, ces dieux qui n'étaient à l'origine que des attributs et des qualités du seul être absolu et éternel, mais auxquels on avait fini par attribuer une existence propre et personnelle, pouvaient être indéfiniment multipliés, et certes la superstition populaire ne s'en était pas fait faute. Souvent beaucoup de ces personnages procèdent de la même conception et peuvent être ramenés à une même figure; lorsqu'on les étudie de près, leur diversité extérieure s'efface, on les voit se confondre les uns avec les autres, et on arrive rapidement à cette conclusion que la mythologie égyptienne et tout le peuple de ses dieux se réduisent à un très-petit nombre d'éléments, qui vont en se diversifiant à l'infini dans leur expression extérieure.

Mais dans la religion populaire et visible, dans celle

que les cérémonies extérieures des temples étaient aux yeux du public, tous ces êtres divins se présentaient comme absolument distincts; le peuple les tenait pour tels; les prêtres seuls et ceux qu'ils avaient instruits dans les secrets des choses religieuses savaient à quoi s'en tenir sur le fond des doctrines. Ainsi la religion égyptienne, qui avait pour base première une confession formelle de l'unité divine, dernier reste de la révélation primitive, se présentait aux regards comme un polythéisme sans frein, aux divinités bizarres et souvent monstrueuses, et pour le peuple, pour les ignorants elle n'était pas autre chose.

IX. — Dans le culte extérieur et public, les divinités, indéfiniment multipliées, se groupaient toujours par triades ou séries de trois, qui plaçaient sous les yeux du peuple l'image du mystère de la génération divine, sous les traits d'une famille constituée comme celles des hommes et composée d'un père, d'une mère et d'un fils. Ces groupes, ces familles divines qui reproduisaient sous une forme matérielle et tangible la conception fondamentale de la doctrine mystérieuse et primitive, étaient censées s'enfanter successivement les unes les autres et formaient ainsi une chaîne continue d'émanations descendant de la divinité suprême, se rapprochant à chaque degré davantage de la terre et finissant par arriver presque au niveau de l'humanité.

Ici la politique était intervenue directement et d'une manière fort habile dans l'organisation du culte public. Chaque triade était adorée dans le sanctuaire d'une des villes capitales des nomes; il n'y avait pas deux villes qui adorassent la même triade. Or, le rang que tenait dans l'échelle des émanations le groupe divin adoré dans le temple était en raison directe de l'importance politique et administrative de la ville. C'est à peine si l'on

pourrait citer deux ou trois exceptions, qui tiennent à ce que des villes fort importantes à l'époque reculée où le culte officiel avait été organisé, étaient avec le temps déchues de leur importance, sans que leur culte eût perdu son rang hiérarchique.

La triade suprême était celle de Thèbes, composée d'Ammon-Ra (Ammon Soleil), le plus grand dieu du culte officiel de l'Égypte à partir du moment où la XII^e^ dynastie eut établi la capitale du pays dans la cité d'où elle tirait son origine, de Maut, la mère divine par excellence, et de Chons, fils d'Ammon, mais aussi transformation d'Ammon lui-même, car dans ces groupes divins le fils est toujours identique à son père. Ammon, du reste, est sans contredit la forme la plus élevée et la plus spiritualiste sous laquelle le sacerdoce égyptien ait présenté la divinité aux adorations de la foule dans ses sanctuaires. C'est le dieu invisible et insondable ; son nom signifie le *caché*, et en effet il est le ressort mystérieux qui crée, conserve et gouverne le monde. Un précieux passage du *Rituel funéraire* le présente formellement comme le premier et unique principe dont les autres personnages divins ne sont que des attributs. « Ammon-Ra, y est-il dit, crée ses membres ; ils de» viennent les dieux qui lui sont associés. »

Le dieu-père dans la triade de Memphis était Phtah, le second démiurge, personnification de l'énergie créatrice, mais à un rang d'émanation inférieur à celui de Chnouphis, seigneur de justice et ordonnateur des mondes, considéré comme auteur de l'univers visible, mais dont les attributs expriment une confusion absolue entre le créateur et la créature, entre l'auteur de l'ordre du monde et la matière informe. Son épouse était Pascht, la grande déesse de Bubastis, à tête de lionne et quelquefois de chatte, considérée comme vengeresse des crimes et comme une des formes de Maut ; le Soleil était

donné comme son fils dans le sanctuaire de la vieille capitale des dynasties primitives.

Month, à tête d'épervier, était la forme terrible et guerrière du Soleil, dont les rayons frappent comme des flèches et sont quelquefois mortels ; on l'adorait spécialement à Hermonthis avec la déesse Ritho, son épouse, et leur fils Harphré (Horus Soleil), nouvel exemple de l'identité du dieu-père et du dieu-fils.

Mais de toutes ces triades, celle qui était le plus rapprochée de l'humanité dans le culte extérieur, bien que sa conception, comme nous l'avons vu, fût une des plus hautes, était celle d'Osiris, d'Isis et d'Horus, objet d'un culte universel dans toutes les parties de l'Égypte. On la disait issue du dieu Seb, personnification de la terre, et de la déesse Nout, la voûte céleste. Osiris, disait la tradition, s'était manifesté au milieu des hommes et avait régné sur l'Égypte. Toute la légende de sa mort sous les coups de Set, de sa résurrection, de la vengeance tirée de ses ennemis par son fils Horus, passait pour s'être réalisée sur la terre, et chacune des villes de la vallée du Nil prétendait avoir été le théâtre d'un des épisodes de ce grand drame.

X. — Le symbolisme était l'essence même du génie de la nation égyptienne et de sa religion. L'abus de cette tendance produisit la plus grossière et la plus monstrueuse aberration du culte extérieur et populaire de la terre de Mitsraïm. Pour symboliser les attributs, les qualités et la nature des diverses divinités de leur panthéon, les prêtres égyptiens avaient eu recours aux êtres du règne animal. Le taureau, la vache, le bélier, le chat, le singe, le crocodile, l'hippopotame, l'épervier, l'ibis, le scarabée, etc., étaient les emblèmes chacun d'un personnage divin. On représentait le dieu sous la figure de cet animal, ou plus souvent encore, par un

accouplement étrange et particulier à l'Égypte, on lui en donnait la tête sur un corps humain. Mais les habitants des bords du Nil, éloignés de l'idolâtrie des autres nations païennes par un instinct de leur nature, avaient préféré porter leurs hommages à des images vivantes de leurs dieux plutôt qu'à des images inertes de pierre ou de métal, et ces images vivantes, ils les avaient trouvées dans les animaux qu'ils avaient choisis pour emblèmes de l'idée exprimée dans la conception de chaque dieu. De là ce culte des animaux sacrés, qui paraissait si étrange et si ridicule aux Grecs et aux Romains. Chacun d'eux était nourri avec beaucoup de soin, et selon ses goûts, dans le temple du dieu auquel il était consacré, et, après sa mort, il était embaumé. Certaines villes étaient particulièrement destinées à chaque espèce, car il ne faut pas croire que tous les animaux de chaque famille fussent sacrés. Quelques-uns seulement étaient entretenus aux frais de l'État et servis par les plus grands personnages. Ainsi, les chats sacrés, après avoir été embaumés, étaient transportés à Bubastis, les éperviers à Bouto, les ibis à Hermopolis. De même on n'adorait pas les mêmes animaux dans toutes les provinces. Les hippopotames n'étaient respectés que dans le nome de Paprémis. Les habitants de la province de Thèbes avaient le crocodile en grande vénération ; ailleurs on lui faisait la guerre. Nous le répétons, dans la conception première et pour ceux qui connaissaient le fond de la religion, ces animaux sacrés n'étaient que des simulacres vivants des divinités ; mais la superstition populaire en faisait des dieux réels, et leur culte était peut-être la partie de la religion à laquelle le peuple était le plus invinciblement attaché. « Si, dit Hérodote, on tue quel-» qu'un de ces animaux de dessein prémédité, on est » puni de mort ; si on l'a fait involontairement, on paie » l'amende qu'il plaît aux prêtres d'imposer ; mais si on

» tue un ibis ou un épervier, même sans le vouloir, on » ne peut éviter le dernier supplice. » Un soldat romain, sous les Ptolémées, ayant tué par hasard un chat sacré, fut égorgé par le peuple en furie, malgré l'intervention du roi et le nom si redoutable de Rome. On dit que Cambyse, lorsqu'il envahit l'Égypte, fit placer en avant de son armée une rangée d'animaux sacrés, et que les Égyptiens se laissèrent mettre en déroute pour ne pas tirer sur eux.

XI. — Il y avait pourtant trois de ces animaux sacrés, les plus vénérés et les plus célèbres de tous, que depuis l'origine de leur culte on considérait, par une conception dégradante, non comme des images, des simulacres, mais comme des incarnations de la divinité. C'étaient ceux dont l'adoration avait été établie, disait-on, par le roi Kékéou de la II^e^ dynastie, le taureau Mnévis, incarnation d'Osiris, adoré à Héliopolis; le bouc de Mendès, incarnation du dieu Khem ou Min, dans lequel se personnifiait de la façon la plus brutale, la force productrice et qui alors recevait le nom spécial de *Ba-n-ded*, « l'esprit de la région de stabilité, » d'où les Grecs ont fait Mendès; enfin le taureau Apis, incarnation de Phtah, dont le culte tenait le premier rang dans la religion de Memphis. Apis naissait, disaient les prêtres, d'une vache mystérieusement fécondée par un éclair descendu du ciel et demeurée vierge malgré son enfantement. Il devait être noir, avec un triangle blanc sur le front, une marque pareille à une demi-lune sur le dos, et une espèce de bourrelet ou de nœud de chair en forme de scarabée sous la langue. Quand le dieu venait à mourir, l'Égypte entière était en deuil, et partout on se livrait à de solennelles lamentations. Dès qu'il se manifestait de nouveau, chacun se parait de ses plus riches habits, et on se livrait aux plus grandes

réjouissances. Mais le taureau divin ne devait vivre qu'un nombre d'années déterminé, et au bout de ce temps, s'il n'était pas mort de mort naturelle, on le tuait, sauf à en porter le deuil.

Apis mort était embaumé et déposé dans les somptueux caveaux du temple appelé par les Grecs le Sérapéum, que les fouilles de M. Mariette ont rendu à la lumière. Il devenait alors l'objet d'un nouveau culte. Par le seul fait de son trépas, il se trouvait assimilé à Osiris, le dieu des régions infernales, et recevait le nom d'Osir-Hapi, d'où les Grecs ont fait Sérapis. D'une importance fort secondaire sous la monarchie pharaonique, le culte d'Osiris Apis ou Sérapis prit tout à coup un développement et un rôle capital au temps des Ptolémées. Changeant complétement de nature et de physionomie, il devint un culte mixte, dont la politique des Lagides fit un point de contact entre les deux populations, grecque et égyptienne.

XII. — Telle était donc en réalité la religion du peuple égyptien, un mélange bizarre et presque inextricable de quelques vérités sublimes, vestiges plus ou moins oblitérés de la révélation primitive, avec des conceptions métaphysiques et cosmogoniques souvent désordonnées et toujours grandioses, une morale épurée, un culte abject et des superstitions populaires de la dernière grossièreté. « Si vous entrez dans un temple, dit » Clément d'Alexandrie, un prêtre s'avance d'un air » grave, en chantant un hymne en langue égyptienne; » il soulève un peu le voile, comme pour vous montrer » le dieu; que voyez-vous alors? Un chat, un crocodile, » un serpent ou quelque autre animal dangereux. Le » dieu des Égyptiens paraît!... C'est une bête sauvage, » se vautrant sur un tapis de pourpre. »

§ 8. — Arts.

I. — Les Égyptiens ont été, avant les Grecs, celui de tous les peuples de l'antiquité qui a porté les arts plastiques au plus haut degré de perfection et de grandeur. Les Hellènes seuls sont parvenus à les surpasser.

Le génie du peuple égyptien se peint tout entier dans le caractère général de son architecture. Les fils de Mitsraïm, comme nous venons de le faire voir, croyaient fermement à l'immortalité de l'âme et désiraient l'immortalité de la matière, dans la pensée que l'âme rentrerait un jour dans son corps. Ils regardaient la vie d'ici-bas comme le prélude d'une existence meilleure. Aussi n'avaient-ils guère soin de l'habitation des vivants, tandis qu'ils déployaient une extrême magnificence dans la demeure des morts. Un peuple ainsi préoccupé de la vie future, un peuple qui a conservé des cadavres plus de quatre mille ans, devait développer dans son architecture la dimension qui assure la solidité de l'édifice et lui présage la durée sans fin. L'immense largeur des bases devait être le trait caractéristique de ses monuments : murs, piliers, colonnes, tout en effet dans la construction égyptienne est épais et court. Et, comme pour ajouter à l'évidence de cette inébranlable solidité, la largeur des bases est augmentée encore par une inclinaison en talus, qui donne à toute l'architecture une tendance pyramidale. Les pyramides elles-mêmes, celles de Memphis, dont la plus grande est le bâtiment le plus élevé de la terre, sont assises sur une base énorme : elles sont beaucoup moins hautes que larges. Ainsi, tous les monuments égyptiens, même ceux dont l'élévation est célèbre, sont cependant plus étonnants encore par l'étendue de leur dimension

en largeur, dimension qui les rend et les fait paraître impérissables et éternels.

II. — En racontant, dans le chapitre précédent, les annales de l'Égypte, nous avons indiqué les principales époques de sa sculpture et les traits essentiels qui la caractérisent : la première phase de développement entièrement libre et tourné surtout vers une exacte imitation de la nature sous les dynasties primitives ; l'introduction du canon hiératique et invariable des proportions vers la XII[e] dynastie ; l'apogée de son style dans le sens grandiose et religieux sous la XVIII[e] et le commencement de la XIX[e] ; la décadence absolue qui commence à la fin du règne de Ramsès II ; enfin la dernière renaissance sous les rois Saïtes. Considérée dans son ensemble, sans tenir compte de ces nuances entre les diverses époques, la sculpture égyptienne présente un caractère éminemment symbolique et rappelle toujours sa première destination, qui fut d'exprimer des idées religieuses et d'en être l'écriture imagée. Son berceau est dans le temple. Elle y figure d'abord à l'état de délinéation et ne fait que graver ses contours. Puis, elle s'enfonce en creux en dedans du mur ou elle saillit au dehors en bas-relief. Ensuite, elle se dégage de la muraille, non sans y adhérer encore par quelques attaches ; et quand enfin la statue est complétement isolée, — ce qui est très-rare, car elle est presque toujours adossée à un pilastre, — elle trahit infailliblement son origine, qui est l'architecture, et sa raison d'être, qui est le symbole. Jetez les yeux sur une figure égyptienne : les formes y sont accusées d'une manière concise, abrégée, non pas sans finesse, mais sans détails. Les lignes en sont droites et grandes. L'attitude est raide, imposante et fixe. Les jambes sont le plus souvent parallèles et jointes. Les pieds se touchent, ou bien,

s'ils sont l'un devant l'autre, ils suivent la même direction, ils restent aussi exactement parallèles. Les bras sont pendants le long du corps ou croisés sur la poitrine, à moins qu'ils ne se détachent pour montrer un attribut, un sceptre, la croix ansée, une fleur de lotus; mais dans cette pantomime solennelle et cabalistique, la figure fait des signes plutôt que des gestes; elle est en situation plutôt qu'en action, car son mouvement prévu et en quelque sorte immobile ne changera plus; il ne sera suivi d'aucun autre.

Cependant cet art égyptien, qui semble retenu par certains côtés dans une éternelle enfance, est un art essentiellement grand, majestueux, hautement formulé. Il est majestueux et grand par l'absence du détail, dont la suppression a été voulue et préméditée. Gravée en bas-relief ou sculptée en ronde-bosse, la figure égyptienne est modelée, non pas grossièrement, mais sommairement; elle n'est point dégrossie comme une ébauche; elle est au contraire finement dessinée, d'une simplicité choisie dans ses lignes et dans ses plans, d'une délicatesse élégante dans ses formes, ou pour mieux dire, dans ses formules algébriques.

Deux choses y sont évidentes et évidemment volontaires : le sacrifice des petites parties aux grandes, et la non-imitation de la vie réelle. Nue, la figure est vue comme à travers un voile; vêtue, elle est serrée dans une draperie collante, semblable à un second épiderme, de sorte que le nu se découvre quand il est voilé, et se voile quand il est découvert. Les muscles, les veines, les plis et les contractions de la peau n'y sont pas rendus, ni même la charpente osseuse. La variété qui distingue les êtres vivants, et qui est l'essence de la nature, est remplacée par une symétrie religieuse et sacerdotale pleine d'artifice et de majesté.

Tous les mouvements exécutés par plusieurs figures

sont soumis au parallélisme des membres doubles et paraissent obéir à un certain rhythme mystérieux, qui a été réglé dans le sanctuaire. Le plus sûr moyen d'expression dans l'art égyptien, est, en effet, la répétition.

Quels que soient le naturel et la souplesse d'un mouvement, il devient cérémonieux quand il est répété intentionnellement et plusieurs fois d'une manière identique, ainsi que nous le voyons si souvent dans les sculptures de l'antique Égypte. Elle appartient à l'ordre des choses sublimes, cette répétition persistante qui fait de toute marche une procession, de tout mouvement un emblème religieux, de toute pantomime une cadence sacrée.

Le style égyptien est donc monumental par le laconisme du modelé, par l'austérité des lignes et par leur ressemblance avec les verticales et les horizontales de l'architecture. Il est imposant parce qu'il est une pure émanation de l'esprit ; il est colossal, même dans les petites figures, parce qu'il est surnaturel et surhumain. Il demeure toujours semblable à lui-même, parce qu'il représente la foi qui ne doit point varier ; enfin, le style égyptien est engendré par un principe autre que l'imitation, et c'est volontairement qu'il s'écarte de la vérité imitative, car la faculté de rendre fidèlement la nature n'était pas plus étrangère aux Égyptiens qu'aux Grecs, et la preuve en est dans la vérité que présentent quelquefois les images d'animaux, comparées à la manière convenue et artificielle dont la figure humaine est exprimée, aussi bien que dans les œuvres des écoles primitives mises en regard avec celles qui ont été produites depuis la XII[e] dynastie et l'établissement du canon sacerdotal des proportions du corps de l'homme.

Quand il modèle la tête humaine, le sculpteur égyptien l'imite avec plus de fidélité que le corps, et il montre bien ce qu'aurait pu être son imitation dans un art

qui fût resté libre. Avec quelle force est exprimée la conformation de chacune des races que les artistes ont voulu représenter ! Jamais aucun autre peuple, dans les œuvres de son art, n'a aussi bien rendu la vérité ethnographique.

Est-il besoin d'insister sur la tendance au symbolisme, dominante dans la sculpture égyptienne, alors que tant de figures nous y offrent la combinaison monstrueuse de corps humains avec des têtes d'animaux ? « En montrant aux yeux, a fort bien dit Raoul Rochette, un corps d'homme surmonté d'une tête de lion, de chacal ou de crocodile, l'Égypte n'eut certainement pas l'intention de faire croire à la réalité d'un être pareil ; c'était une pensée qu'elle voulait rendre sensible plutôt qu'une image vraie qu'elle prétendait offrir. Le mélange des deux natures était là pour avertir que ce corps humain servant de support à une tête d'animal était une pensée écrite, la personnification d'une idée et non pas l'image d'un être réel. » Ainsi, on peut le dire, la sculpture égyptienne demeura une forme de l'écriture, un art essentiellement symbolique, et ce fut une raison de plus pour qu'elle restât immobile. Le symbole fut pour ce grand art ce qu'étaient pour les morts embaumés les aromates qui les conservaient ; il le momifia, mais, en le momifiant, il le rendit incorruptible.

III. — La peinture n'a guère été employée par les Égyptiens que d'une manière décorative, pour accompagner et rehausser l'architecture et la sculpture, qui étaient toujours coloriées. Cependant on rencontre quelques petites stèles en bois où les sujets sont seulement peints, souvent avec une extrême finesse et une grande recherche de style, ou bien des tombeaux dont la roche ne se prêtait pas à l'exécution de délicates sculptures et dont les parois intérieures ont été revêtues d'un enduit

peint ; mais cette peinture est toute sculpturale et conçue absolument d'après les principes du bas-relief. Les manuscrits sur papyrus du *Rituel funéraire* nous offrent aussi le plus habituellement des vignettes dessinées à la plume avec une liberté, une sûreté de main et une hardiesse extrêmes, quelquefois avec une pureté dans le trait qui rappelle les décorations des vases grecs.

§ 9. — Principaux monuments.

I. — *Les Pyramides.* — Les monuments de l'Égypte les plus imposants par leur masse et les plus curieux par leur antiquité sont sans contredit les grandes pyramides de Gizeh. Nous avons raconté plus haut quels travaux immenses leur construction avait réclamés ; mais on s'en fera peut-être une idée plus précise quand on saura que la plus grande, la pyramide de Khoufou (Chéops), se compose de plus de deux cents assises ou couches de blocs énormes ; qu'intacte elle avait cent cinquante-deux mètres de hauteur, à peu près le double de l'élévation des tours de Notre-Dame de Paris ; que sa base mesure deux cent trente-cinq mètres de longueur, qu'enfin les pierres dont elle se compose forment une masse véritablement effrayante de vingt-cinq millions de mètres cubes, qui pourrait fournir les matériaux d'un mur haut de six pieds et long de mille lieues. Pour soulager du poids immense qu'elle devait porter la chambre destinée au sarcophage royal, on a ménagé au-dessus, dans la masse du monument, des vides formant cinq petites chambres basses. Une seconde chambre sépulcrale est placée presque exactement au-dessous de la première, mais taillée dans le roc et non ménagée dans la construction même. L'orientation de ce gigantesque

monument est parfaite ; ses quatre faces regardent exactement les quatre points cardinaux.

La disposition des deux autres pyramides est analogue ; seulement leur maçonnerie n'offre aucun vide et les chambres qu'elles renferment sont taillées dans le roc. La seconde diffère par sa hauteur de la première, et cette différence est rendue plus sensible par l'élévation du rocher sur lequel la première est assise ; sa construction intérieure est aussi loin d'égaler en beauté celle de la grande pyramide. Elle avait été élevée pour recevoir le corps de Schafra (Chéphren), et est la seule à posséder encore en partie son revêtement extérieur.

La troisième pyramide n'atteint pas en hauteur le tiers de la première, mais elle était plus ornée ; on y a trouvé le cercueil en bois du roi Menkéra (Mycérinus), par qui elle fut construite. La salle où il a été découvert était entièrement revêtue de granit ; or, pour trouver cette roche, il faut remonter le Nil jusque vers la première cataracte : c'est donc de là qu'on avait dû l'apporter sur des bateaux. Cette pyramide avait aussi un revêtement extérieur tout en granit de Syène, mais un peu moins ancien, paraît-il, que le monument même et ajouté par la reine Net-aker (Nitocris), de la VI^e^ dynastie.

Le sphinx colossal qu'on voit au pied des grandes pyramides, et qui en forme comme l'appendice, est un monument achevé, sinon exécuté tout entier, sous le règne de Schafra. Il a près de quatre-vingt-dix pieds de long et environ soixante-quatorze pieds de haut ; sa tête a vingt-six pieds du menton au sommet. Il est taillé dans le rocher sur lequel il repose ; les assises du rocher partagent sa face en zones horizontales. On a profité, pour la bouche, d'une des lignes de séparation des couches. Le grand sphinx était une image du dieu Harmachou, le soleil à son coucher, dieu essentielle-

ment funèbre ; entre ses deux pattes de devant se trouvait un petit sanctuaire consacré à cette divinité, qui fut reconstruit par Thoutmès III. « Cette grande figure mutilée, dit Ampère, est d'un effet prodigieux ; c'est comme une apparition éternelle. Le fantôme de pierre paraît attentif ; on dirait qu'il entend et qu'il regarde. Sa grande oreille semble recueillir les bruits du passé ; ses yeux tournés vers l'orient semblent épier l'avenir ; le regard a une profondeur et une vérité qui fascinent le spectateur. Sur cette figure, moitié statue, moitié montagne, on découvre une majesté singulière, une grande sérénité et même une certaine douceur. »

Outre Gizeh, nombre d'autres localités, plus ou moins voisines de Memphis, possèdent des pyramides, moins considérables, il est vrai. On en reconnaît encore aujourd'hui soixante-sept, et en effet ce genre de sépultures royales a été en usage jusque sous la XII^e^ dynastie. A Gizeh même, il y en a neuf en tout. On en voit encore des groupes importants à Zaouyet-el-Arriân et à Abousir au S. S. E. de Gizeh ; l'une de celles de cette dernière localité porte inscrits les noms des trois rois de la V^e^ dynastie, qui y ont été enterrés. Sakkarah offre aussi plusieurs pyramides ; la plus grande, disposée par étages, est, comme nous l'avons dit plus haut, le plus antique monument de l'Égypte, car elle paraît avoir servi de sépulture au roi Kékéou, de la II^e^ dynastie ; une autre, qui semble avoir été couronnée par une très-vaste plate-forme et dont les ruines sont appelées aujourd'hui par les Arabes Mastabat-el-Faraoun, était la tombe du roi Ounas, de la VI^e^ dynastie. Enfin le village de Daschour possède aussi cinq de ces monuments, dont le plus élevé a trois cent vingt-six pieds de haut ; une des pyramides de Daschour est en briques crues ; c'était le tombeau d'Osortasen III (XII^e^ dynastie), elle est pré-

cédée d'un petit sanctuaire qui servait au culte du roi défunt.

II. — *Le Labyrinthe.* — Le Labyrinthe, fondé, comme le raconte Manéthon, par un roi de la XII[e] dynastie, Amenemhé III, mais peut-être achevé ou réparé après le départ des Éthiopiens, s'il faut ajouter foi au témoignage d'Hérodote, avait, presque autant que les pyramides elles-mêmes, attiré l'attention et la surprise des anciens voyageurs grecs. Hérodote le place même au-dessus, et le dépeint comme formé de « douze cours » couvertes, opposées l'une à l'autre par leurs entrées, » six au nord et six au midi, toutes enveloppées d'une » enceinte commune et renfermant trois mille cham- » bres, moitié sur terre, moitié dessous. » Il ajoute qu'il n'a vu que les premières ; on ne voulut pas le conduire dans les lieux souterrains qui renfermaient, lui dit-on, les tombeaux des princes auteurs du Labyrinthe et ceux des crocodiles sacrés. « Les issues des » appartements et les détours si variés pour traverser » les cours me causaient, dit-il encore, un étonnement » inépuisable, quand je passais des appartements dans » les galeries, des chambres d'un palais dans un autre » palais. Le toit est partout de pierre comme les murs ; » ceux-ci sont en grande partie ornés de sculptures. » Chaque palais a un péristyle de pierre blanche assez » régulier, à chaque angle du labyrinthe est une pyra- » mide de quarante orgyes de hauteur, où sont gravés » des hiéroglyphes ; on y entre par un chemin sou- » terrain. »

Vingt-trois siècles après Hérodote, le 25 juin 1843, M. Lepsius écrivait sur les ruines du même monument : « C'est du Labyrinthe que vous iront chercher ces lignes ; non d'un labyrinthe douteux ou du moins toujours contesté, dont je n'avais pu me faire une idée

d'après les descriptions toujours défectueuses des voyageurs, qui le plaçaient tantôt ici, tantôt là. Il en reste encore une masse considérable de ruines ; au milieu d'elles un grand espace où étaient les cours, avec les restes de grandes colonnes de granit, formées d'une seule pierre, et d'autres recouvertes d'une pierre calcaire blanche, dure, luisante presque comme du marbre..... La première vue du terrain découvre à l'œil un nombre vraiment labyrinthique de chambres brouillées entre elles (*verwirrter*, dit en allemand M. Lepsius) tant au-dessus qu'au-dessous du sol..... Nous y trouvons à la lettre des centaines de chambres, l'une auprès de l'autre, souvent de très-petites auprès de grandes, de grandes pièces soutenues par de petites colonnes, liées par des corridors, sans régularité pour l'entrée et la sortie, en sorte que sur ce point la description d'Hérodote et de Strabon est pleinement justifiée..... Quant à la disposition de l'ensemble, il consiste en trois masses de constructions, épaisses de trois cents pieds et dessinant un espace de six cents pieds de long sur cinq cents de large. Le quatrième côté, l'un des petits, est occupé par la pyramide, qui a trois cents pieds en carré à sa base..... Du côté oriental, surtout à l'extrémité sud, les murs des chambres s'élèvent à dix pieds au-dessus du sol ; et du haut de la pyramide on découvre un plan régulier de tout l'édifice. » Le docte voyageur y a vu plusieurs fois inscrit le nom d'Amenemhé III, fondateur du monument.

III. — *Grottes funéraires.* — « Les Égyptiens, dit » Diodore de Sicile, appellent les demeures des vivants » des gîtes, parce qu'on y demeure peu de temps ; les » tombeaux, au contraire, ils les appellent « maisons » éternelles, » parce qu'on y est toujours. Voilà pour» quoi ils ont peu de soin d'orner leurs maisons, tandis

» qu'ils ne négligent rien pour la splendeur de leurs » tombeaux. » Nous ne pouvons pas ici énumérer et décrire les innombrables grottes funéraires de particuliers, toutes décorées de sculptures, qui se succèdent comme d'étape en étape tout le long de la vallée du Nil, et dont les plus remarquables sont celles des environs de Memphis (Gizeh et Sakkarah), celles de Béni-Hassan dans l'Égypte Moyenne et celles de Gournah, la principale nécropole des habitants de Thèbes. Mais il faut du moins s'arrêter aux célèbres tombes royales de Thèbes, décrites par tous les voyageurs archéologues qui ont visité l'Égypte. Ce sont des édifices souterrains presque aussi étonnants que les grandioses constructions du voisinage.

Les plus anciens tombeaux thébains remontent à la XI^e^ dynastie; ce sont ceux des Entef, découverts auprès du village de Drah-abou'l-Neggah. A cette époque le sarcophage seul est orné. Les rois de la XII^e^ dynastie, bien que Thébains d'origine, paraissent s'être fait enterrer au Fayoum et dans les environs de Memphis, sous des pyramides. L'époque de décadence, puis de désastres, qui suit celle-là, n'a pas laissé de grands monuments; on ne connaît les tombeaux ni des Sévekhotep, ni d'aucun des princes thébains qui luttèrent contre les Pasteurs. C'est à Drah-abou'l-Neggah qu'a été découvert celui de la reine Aah-hotep, mère d'Ahmès. A la XVIII^e^ dynastie appartiennent les sépulcres de la vallée d'Assassif, où furent ensevelis Amenhotep III et Aï, l'un des usurpateurs de la fin de cette période. Ce n'est pas cependant du temps de la XVIII^e^ dynastie, mais de l'âge des Ramsès de la XIX^e^ et de la XX^e^, que datent les plus magnifiques des sépultures royales de Thèbes, celles de Biban-el-Molouk, que les Grecs appelaient *les Syringes* et qu'ils rangeaient au nombre des merveilles de l'Égypte.

Le tombeau de Ramsès V est le plus remarquable par la longue série de sculptures ou de peintures qui ornent, dans les flancs de la montagne, une succession de salles ou de galeries qu'il faut traverser pour parvenir à la salle du sarcophage. Ce sont des scènes mythologiques et astronomiques, représentant la marche du soleil et les peines ou les récompenses que l'âme doit rencontrer dans l'autre vie. La salle du sarcophage, décrite en grands détails dans les lettres de Champollion, reproduit la marche du soleil, et les parois en sont couvertes de milliers d'hiéroglyphes. Parmi les seize tombes de la vallée de Biban-el-Molouk, une partie seulement ont leur décoration achevée dans toute leur étendue ; ce sont celles des princes qui ont régné le plus longtemps ; car on commençait à travailler à la sépulture royale dès le commencement du règne, et on pouvait l'achever plus ou moins suivant le temps que le souverain demeurait sur le trône. Une fois le corps déposé dans le sépulcre, la porte en était fermée pour ne plus s'ouvrir. Au nombre des sépulcres les plus achevés et les plus curieux, il faut compter ceux de Séti I^er^ et de Ramsès III. C'est dans le premier que sont représentées les différentes races humaines, telles que les concevaient les Égyptiens ; les sculptures du second représentent, comme dans les tombeaux des âges primitifs, des objets relatifs à la vie privée, mais aussi le tableau symbolique de l'année égyptienne figurée par six images du Nil et six images de l'Égypte personnifiée, portant chacune les productions particulières à la division de l'année que ces images représentent. On sait, en effet, que ce sont les eaux du Nil qui déterminent en Égypte la succession des saisons agricoles.

IV. — *Temples et Palais.* — La division de l'armée française que commandait le général Desaix, lancée

dans la Haute-Égypte à la poursuite de Mourad-bey et de ses Mamelouks, manquant de tout, dénuée de vivres, accablée par la chaleur, lorsqu'elle aperçut pour la première fois les ruines de Thèbes, oublia tout d'un coup sa fatigue, ses souffrances, le voisinage de l'ennemi, et saisie d'enthousiasme, se mit à battre des mains d'un mouvement unanime. C'est qu'en effet Thèbes, malgré tous les désastres qui ont fondu successivement pendant tant de siècles sur cette ville sainte d'Ammon, malgré l'œuvre destructrice du temps des barbares, présente encore le plus grandiose et le plus prodigieux ensemble de constructions élevées par la main des hommes qui existe dans le monde.

A Karnak, d'abord, dans la partie nord-est de l'ancienne ville et sur la rive droite du Nil, se présente une série de constructions à laquelle ont travaillé presque toutes les dynasties, depuis Osortasen 1^er^ jusqu'au Ptolémée père de la fameuse Cléopâtre. La description de cette vaste réunion de monuments demanderait à elle seule un volume entier. Pour donner une idée de son étendue, il nous suffira de dire que l'enceinte consacrée de Karnak s'étend sur une longueur de mille cent soixante-dix pieds, sans compter les avenues de sphinx qui s'étendent devant le pylône extérieur, ni le second temple élevé sur le même axe par Ramsès II, mais en arrière du mur postérieur du premier, en sorte que la longueur totale est d'environ deux mille pieds. C'est là que se trouve cette salle hypostyle de Séti I^er^, dont les paroles ne peuvent donner qu'une imparfaite idée. « L'imagination, dit Champollion, qui en Europe s'élance bien au-dessus de nos portiques, s'arrête et tombe impuissante au pied des cent quarante colonnes de la salle de Karnak..... Je me garderai bien de rien décrire, car ou mes expressions ne vaudraient pas la millième partie de ce qu'on doit

dire en parlant de tels objets, ou bien, si j'en traçais une faible esquisse, même très-décolorée, je passerais pour un enthousiaste et peut-être même pour un fou.» — « Imaginez, dit à son tour Ampère, une forêt de tours ; représentez-vous cent quarante colonnes égales en grosseur à la colonne de la place Vendôme, dont les plus hautes ont soixante-dix pieds de haut (c'est presque la hauteur de notre obélisque) et onze pieds de diamètre, couvertes de bas-reliefs et d'hiéroglyphes; les chapiteaux ont soixante-cinq pieds de circonférence ; la salle a trois cent dix-neuf pieds de longueur et plus de cent cinquante de large. Cette salle était entièrement couverte, et l'on voit encore une des fenêtres qui l'éclairaient. » — « Il est impossible, écrivait à son tour M. Lepsius, de rendre l'impression qu'on éprouve, quand on entre pour la première fois dans cette forêt de colonnes et qu'on s'y promène de rang en rang, entre ces grandes figures de dieux et de rois qui les couvrent, tantôt en entier, tantôt en partie. Tous les murs sont couverts de sculptures peintes, les unes en relief, les autres en creux ; elles n'ont été achevées que sous les héritiers de Séthos et surtout sous Ramsès, son fils. »

Une série de colonnades, de béliers colossaux en granit formant des avenues, et de chaussées, relie les édifices de Karnak à ceux de Louxor. Ici encore nous avons affaire à un assemblage de monuments de différentes époques, où chaque génération a apporté sa pierre. La partie la plus ancienne, le temple principal, est l'œuvre d'Amenhotep III ; au nord de ce premier temple, une galerie de colonnes conduit à un second, élevé par Ramsès II, qui couvre encore une superficie de deux mille cinq cents mètres. C'est en avant de la cour qui précédait ce temple que Ramsès avait fait élever les deux obélisques dont l'un orne aujourd'hui la place de la Concorde à Paris.

Sur la rive gauche du Nil, non loin du village de Gournah, se trouve un édifice où tout rappelle Ramsès II et sa famille ; aussi Champollion l'a-t-il nommé le Ramesséum. C'était bien manifestement le palais de ce prince. Il se compose d'une suite de cours et de salles entourées ou remplies de colonnes couvertes d'inscriptions hiéroglyphiques qui racontaient les exploits du roi. Un colosse en granit de dix-sept mètres de haut représentait Ramsès assis sur son trône. C'est la plus grande ruine de statue qu'il soit possible de voir ; son pied seul a plus de quatre mètres de long.

Du palais d'Amenhotep III, situé tout auprès, il ne reste plus que d'informes débris et les deux fameux colosses, dont l'un avait reçu des Grecs le nom de Memnon. A Gournah même sont les ruines d'un autre édifice important, commencé pendant la jeunesse de Thoutmès III, continué par Séti et son fils. Enfin, un peu plus au sud on rencontre l'immense et magnifique palais de Médinet-Abou, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler, à propos des tableaux historiques qui y retracent les principaux événements du règne de Ramsès III.

Les ruines de Thèbes sont les plus considérables et les plus majestueuses de toute l'Égypte. Aussi devions-nous en parler avec quelques développements. Mais il ne faudrait pas croire qu'elles fussent les seules qui subsistent sur les bords du Nil. Nombre d'autres localités, Philæ, Ombos, Edfou, Esné, Hermonthis, Dendéra, possèdent des temples somptueux, dont quelques-uns presque intacts, mais pour la plupart reconstruits sous les Ptolémées conformément aux traditions de l'âge pharaonique. A Abydos les fouilles de M. Mariette ont rendu au jour dans son intégrité l'un des temples les plus grands et les plus beaux comme art qui existent dans toute l'Égypte, temple datant du règne de Séti I^{er} ; il mesure quatre cent quatre-vingt-six pieds de

longueur. Le sanctuaire de Soutekh à Tanis, œuvre de Ramsès II, de Mérenphtah et de Séti II, a été découvert en ruines par notre savant compatriote ; mais onze obélisques, de nombreuses colonnes monolithes de granit, des stèles colossales retirées des décombres, prouvent que cet édifice pouvait presque marcher de pair avec les constructions que la même époque a laissées à Thèbes.

Aucun monument de Memphis ne subsiste encore debout ; les débris qui peuvent en demeurer sont cachés sous le sol. Un seul des temples de cette grande ville a été déblayé ; c'est le Sérapéum retrouvé par M. Mariette, qui enferme dans son enceinte les sépultures des Apis, depuis la XIX^e^ dynastie jusqu'à la domination romaine.

Il faut enfin, avant de terminer ce chapitre, signaler en quelques mots les nombreux édifices de l'âge pharaonique qui s'échelonnent sur les rives du Nil en Nubie, depuis la première jusqu'à la seconde cataracte, et surtout le prodigieux temple souterrain d'Ibsamboul, avec les sculptures historiques et religieuses qui couvrent ses parois et sa façade garnie de quatre colosses représentant Ramsès II assis, hauts de soixante-cinq pieds chacun et sculptés dans le rocher. « Ces masses extragigantesques, dit Charles Lenormant, sont traitées d'une manière plutôt large que précieuse, sauf les têtes auxquelles je n'ai rien vu d'égal pour la vérité, la vie et le modelé. Winckelmann n'a pas tracé d'autres règles pour cette beauté calme qu'il regarde comme le comble de l'art. La Junon Ludovisi, quatre fois au moins plus petite, ne l'emporte pas par le sentiment de l'ensemble, par l'harmonie de tant de parties simultanément étendues. Donnez le mouvement à ces rochers et l'art grec sera vaincu. »

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

Les temps primitifs

CHAPITRE PREMIER

RÉCIT DE LA BIBLE

	Pages
1. L'espèce humaine jusqu'au déluge	1
2. Le Déluge	8
3. Dispersion des peuples	11

CHAPITRE II

TRADITIONS PARALLÈLES AU RÉCIT BIBLIQUE

1. La création, la déchéance et les patriarches antédiluviens	13
2. Le Déluge	20
3. Le berceau de l'humanité primitive	31
4. La Tour des langues	36

CHAPITRE III

VESTIGES MATÉRIELS DE L'HUMANITÉ PRIMITIVE

1. Restes de l'époque archéolithique	39
2. Restes de l'époque néolithique	50
3. Relation de temps entre ces deux époques	59
4. L'archéologie préhistorique et la Bible	65

CHAPITRE IV

LES RACES HUMAINES ET LES LANGUES

Pages.
1. L'unité de l'espèce humaine et ses variations 81
2. Les quatre grandes races humaines..... 91
3. La descendance des fils de Noé dans la Genèse..... 96
4. Familles principales des langues..... 110
5. Les langues sémitiques 119
6. Les langues indo-européennes..... 125

LIVRE DEUXIÈME

Les Israélites

CHAPITRE PREMIER

LES PATRIARCHES — LES ISRAÉLITES EN ÉGYPTE — MOÏSE

1. Abraham..... 135
2. Isaac et Jacob 145
3. Joseph en Égypte..... 150
4. Les Israélites en Égypte et l'Exode..... 154
5. Les Israélites au Sinaï..... 162
6. La loi de Moïse 167
7. Le Tabernacle..... 173
8. Séjour dans le désert..... 177
9. Conquête du pays à l'est du Jourdain..... 181

CHAPITRE II

ÉTABLISSEMENT DES ISRAÉLITES DANS LA TERRE PROMISE — LES JUGES

1. Conquête du pays de Chanaan. — Josué..... 186
2. Période de repos. — Première servitude. — Commencement des Juges..... 191
3. Aod, Samgar, Débora, Gédéon et Jephté..... 198
4. Héli et Samuel..... 204

CHAPITRE III

ROYAUTÉ UNIQUE SUR LE PEUPLE D'ISRAËL — SAÜL, DAVID, SALOMON

Pages.
1. Établissement de la royauté. — Saül (1097-1058)..... 216
2. David (1058-1019)..... 225
3. Salomon (1019-978)..... 234

CHAPITRE IV

SCHISME DES DIX TRIBUS — ROYAUME D'ISRAËL ET DE JUDA
CHUTE DE SAMARIE ET DE JÉRUSALEM

1. Roboam et Jéroboam. — Schisme des dix tribus (978-957).. 243
2. Désordres et revers dans le royaume d'Israël (957-919)..... 252
3. Achab, Josaphat et leurs enfants (919-886)..... 258
4. Les royaumes de Juda et d'Israël depuis le règne d'Athalie jusqu'à la mort d'Ozias (886-758)..... 271
5. Intervention des Assyriens en Palestine. — Déclin du royaume d'Israël et chute de Samarie (758-721)..... 281
6. Le royaume de Juda, de la prise de Samarie à la bataille de Mageddo (721-610)..... 287
7. Agonie du royaume de Juda. — Nabuchodonosor. — Prise de Jérusalem (610-588)..... 304

LIVRE TROISIÈME

Les Égyptiens

CHAPITRE PREMIER

L'ÉGYPTE — LE NIL ET SES INONDATIONS — ROIS DE L'ANCIEN EMPIRE

1. Géographie physique de l'Égypte. — Le Nil. — Ses inondations..... 314
2. Sources principales de l'histoire d'Égypte..... 318
3. Fondation de la monarchie. — Premières dynasties..... 328

Pages.

4. Quatrième et cinquième dynasties. — Age des grandes pyramides 334
5. De la sixième dynastie à la onzième. — Éclipse temporaire de la civilisation égyptienne 343

CHAPITRE II

LE MOYEN EMPIRE

1. Onzième et douzième dynasties. — Le Labyrinthe et le lac Mœris 348
2. Treizième et quatorzième dynasties 355
3. Invasion et domination des Pasteurs 359
4. Expulsion des Pasteurs. — Ahmès 365

CHAPITRE III

LES GRANDS CONQUÉRANTS DU NOUVEL EMPIRE — PUISSANCE EXTÉRIEURE DE L'ÉGYPTE

1. La dix-huitième dynastie. — Premiers successeurs d'Ahmès (XVII^e siècle) 371
2. Suite de la dix-huitième dynastie. — Thoutmès III. — Apogée de la puissance militaire de l'Égypte (vers 1600; règne d'environ un demi-siècle) 377
3. Derniers rois de la dix-huitième dynastie. — Troubles religieux (XVI^e siècle) 388
4. Commencement de la dix-neuvième dynastie. — Séti I^er (XV^e siècle) 395
5. Ramsès II. — Sésostris (fin du XV^e et première moitié du XIV^e siècle) 404
6. Fin de la dix-neuvième dynastie. — Invasion étrangère. — L'Exode (XIV^e siècle) 428
7. Commencement de la vingtième dynastie. — Ramsès III (fin du XIV^e siècle) 436

CHAPITRE IV

DÉCADENCE ET CHUTE DE LA MONARCHIE ÉGYPTIENNE

1. Fin de la vingtième dynastie. — Vingt et unième maison royale (du XIII^e au commencement du X^e siècle) 445

Pages.
2. Vingt deuxième, vingt-troisième et vingt-quatrième dynasties (x^e^, ix^e^ et viii^e^ siècles)..... 452
3. Dynastie éthiopienne (725-665 avant J.-C.)..... 457
4. Dodécarchie — Les rois Saïtes (665-527)..... 464

CHAPITRE V

CIVILISATION, MŒURS ET MONUMENTS DE L'ÉGYPTE

1. Constitution sociale,..... 476
2. Organisation politique et administration..... 481
3. Lois..... 492
4. Mœurs et coutumes..... 495
5. Écriture..... 498
6. Littérature et sciences..... 506
7. Religion..... 520
8. Arts..... 537
9. Principaux monuments :
Les Pyramides..... 542
Le Labyrinthe..... 545
Grottes funéraires..... 546
Temples et palais..... 548

Imprimerie L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

ERRATA

Page 10, ligne 3 de la note, *au lieu de :* l'abbé Bernard, *lisez :* l'abbé Lambert.

Page 34, ligne 8, *au lieu de :* le pays du sommet du Mérou, *lisez :* au-dessous du Mérou.

Page 37, lignes 8, 23 et 29, *au lieu de :* Nabuchodonosor, *lisez :* Nabuchodorossor.

Page 77, ligne 11, *au lieu de :* Sem, *lisez :* Seth.

Page 261, ligne 30, *au lieu de :* Salmanassar V, *lisez :* Salmanassar IV.

Page 272, ligne 32, même correction.

Page 285, ligne 21, *au lieu de :* Salmanassar VII, *lisez :* Salmanassar VI.

MANUEL

D'HISTOIRE ANCIENNE

DE L'ORIENT

Paris. — JULES BONAVENTURE, imprimeur,
quai des Grands-Augustins, 55.

MANUEL

D'HISTOIRE ANCIENNE

DE L'ORIENT

JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES

PAR

FRANÇOIS LENORMANT

Sous-Bibliothécaire de l'Institut.

TOME DEUXIÈME:

ASSYRIENS — BABYLONIENS — MÈDES — PERSES

PARIS

A. LEVY FILS, LIBRAIRE-EDITEUR

RUE DE SEINE, 29.

1869

LIVRE QUATRIÈME

Les Assyriens et les Babyloniens.

CHAPITRE PREMIER

L'EMPIRE PRIMITIF DE CHALDÉE.

SOURCES PRINCIPALES :

Écrivains classiques. Les fragments de Bérose, réunis dans le tome II des *Fragmenta historicorum graecorum* de la collection Didot. — Hérodote, livre I.— Diodore de Sicile, livre II.— Eusèbe, *Chronique*, livre I. chapitres XIV et XV.—Le Canon des rois de Babylone, dans l'*Almageste* de l'astronome Ptolémée.

Collections de monuments assyriens. Botta, *Monument de Ninive*, Paris, 5 vol. in-fol. — Layard, *Monuments of Nineveh*, Londres, 1851, in-fol.; *Monuments of Nineveh, second series*, Londres, 1853, in-fol. *Nineveh and its remains*, Londres, 1851, 2 vol. : *Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon with travels in Armenia, Kurdistan and the desert*, Londres, 1853.— Loftus, *Travels in Chaldæa and Susiana*, Londres, 1856. — Victor Place, *Ninive et l'Assyrie*, Paris, in-fol. en cours de publication.

Collections de textes cunéiformes : Botta, *Inscriptions de Khorsabad*, Paris, 1848.—Layard, *Inscriptions in the cuneiform character from Assyrian monuments*, Londres, 1851, — Rawlinson et Norris, *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, Londres, 1861 et 1866, 2 vol in-fol.

Travaux des savants modernes sur le déchiffrement de l'écriture et la langue : Botta, *Mémoire sur l'écriture cunéiforme assyrienne*, Paris, 1849. — De Saulcy, *Recherches sur l'écriture cunéiforme assyrienne*, Paris, 1849, autographié. — Hincks : *On the Khorsabad inscriptions*, Dublin, 1850.

On the Assyrio-Babylonian phonetic characters, Dublin, 1852; *On the personal pronoms of the Assyrian and other languages*, Dublin, 1854; *On Assyrian verb* dans le *Journal of sacred litterature* de juillet 1855, plus un grand nombre de dissertations dans les Mémoires de l'Académie Irlandaise, dans les Transactions de la Société Royale de littérature et dans le Journal de la Société asiatique de Londres. — Rawlinson, *On the inscriptions of Assyria and Babylonia*, Londres, 1851; *Babylonian translation of the great persian inscription at Behistun*, Londres, 1851. — Oppert, *Etudes assyriennes, Inscription de Borsippa*, Paris, 1857; *Expédition en Mésopotamie*, tome II; *Eléments de la grammaire assyrienne*, Paris, 1860; *Commentaire de la grande inscription du palais de Khorsabad*, Paris, 1865.—Ménant, *Des Ecritures cunéiformes*, 2e édition, Paris, 1864; *Exposé des éléments de la grammaire assyrienne*, Paris 1868. — Norris, *Assyrian dictionary*, Londres, en cours de publication.

Travaux des savants modernes sur l'histoire. — De Saulcy, *Mémoire sur la chronologie des empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane*, Paris, 1849. — Guigniaut, article *Chaldée*, dans l'*Encyclopédie moderne*.— Heeren, *Politique et commerce des peuples de l'antiquité*, trad. française, t. II. — — Georges Rawlinson, *The five great monarchies of ancient eastern world*, Londres, 1862-1868, 3 vol. — Henri Rawlinson, *Note on the early history of Babylonia*, Londres, 1856; *On the orthography of some of the late royal names of Assyrian and Babylonian history*, Londres, 1856, et de nombreux articles dans l'*Athenæum* et dans le Journal de la Société asiatique de Londres. — *Inscription of Tiglathpileser I, King of Assyria, as translated by sir H. Rawlinson, Fox Talbot, esq., Dr Hincks, and Dr Oppert*, Londres, 1857.—Oppert, *Rapport au Ministre de l'instruction publique*, Paris, 1857; *Expédition en Mésopotamie*, tome I; *Les inscriptions des Sargonides*, Paris, 1862; *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie, d'après les monuments*, Paris, 1865; Articles Babylone et Babyloniens dans la deuxième édition de l'*Encyclopédie du XIXe siècle; La chronologie biblique fixée par les éclipses des inscriptions cunéiformes*, Paris, 1868. — Oppert et Ménant, *Les Fastes de Sargon*, Paris, 1863. — Ménant, *Les briques de Babylone*, Caen, 1859; *Inscriptions de Hammourabi, roi de Babylone*, Paris, 1863.—Brandis, *Ueber den historischer Gewinn aus der Entzifferung der Assyrischen Inschriften*, Berlin, 1856. — F. Lenormant, *Essai sur un document mathématique chaldéen et sur le système métrique de Babylone*, Paris, 1868, autographié.

§ 1. — Le bassin de l'Euphrate et du Tigre.

I. — L'immense étendue de déserts qui traverse d'ouest en est tout l'hémisphère oriental du globe, depuis l'Océan Atlantique jusqu'à la Mer Jaune, interrompu une première fois, à la frontière de l'Afrique et de l'Asie, par la vallée du Nil, est interrompu de nouveau, vers

le centre de son développement en largeur par un second oasis, plus vaste que celui de l'Egypte, mais non moins fertile, qui marque précisément le point où le désert change de nature géologique, et d'une plaine basse devient un plateau très-élevé. A l'ouest de cette terre privilégiée, les solitudes de l'Afrique et de l'Asie sont des mers de sable, qui dépassent à peine le niveau de l'Océan, quand elles n'y sont pas inférieures; à l'est, au contraire, dans la Perse, le Kerman, le Séïstan, la Tartarie chinoise et la Mongolie, le désert consiste en une série de plateaux étagés, qui ont de 3,000 à 10,000 pieds d'élévation.

Ce sont les deux grands fleuves de l'Euphrate et du Tigre, qui forment, en l'enveloppant de leurs eaux, ce vaste oasis, appelé des anciens Sémites Naharaïn et des Grecs Mésopotamie, et que désigne également le nom, employé seulement dans les plus anciens récits de la Bible, de pays de Sennaar. Les deux fleuves, d'un volume environ égal, prennent leur source tout près l'un de l'autre dans les flancs du mont Niphatès (le Keleschin d'aujourd'hui) en Arménie; mais ils coulent d'abord dans deux directions absolument opposées, et ils débouchent dans la plaine aux deux extrémités de la chaîne du mont Masius (le Karadjeh-dagh actuel), le Tigre à l'est et l'Euphrate à l'ouest. A partir de ce moment, ils vont en se rapprochant graduellement jusqu'au 34° de latitude, où ils se mettent à couler parallèlement pendant 80 lieues; puis ils se réunissent en un même lit, actuellement appelé Schat-el-Arab, et se jettent dans le golfe Persique.

II. — Par la constitution géologique de son sol, aussi bien que par l'aspect de ses campagnes et leur fertilité, la Mésopotamie se divise en deux parties bien distinctes, celle du nord et celle du sud, dont la limite se trouve

au point où les deux fleuves commencent à avoir un cours parallèle, à la hauteur de Hit sur l'Euphrate et de Samarah sur le Tigre. Toute la partie septentrionale, partagée à son tour en deux par le fleuve Chaboras (le Khabour moderne), qui, sorti du mont Masius, coule du nord au sud, et va se jeter dans l'Euphrate à Karkémisch, séparant l'Assyrie, à l'orient, de la Mésopotamie araméenne ou Osrhoëne des Grecs, à l'occident; toute la partie septentrionale, disons-nous, constitue une grande plaine de formation secondaire, qui n'est fertile que là où existent des sources et des cours d'eau abondants, comme dans l'Osrhoëne et les environs du mont Singar, mais qui dans le reste de son étendue participe encore des déserts voisins, et a toujours dû être comme eux stérile et impropre à la culture. La portion méridionale, au contraire, c'est-à-dire la Babylonie et la Chaldée, est une plaine encore plus basse, entièrement formée par les alluvions modernes (dans le sens géologique du mot) des deux fleuves. Ils ne sont plus alors qu'à une journée de distance l'un de l'autre, et le pays offre l'aspect d'une immense prairie, qui n'a besoin que d'être arrosée pour donner des récoltes prodigieuses. Les chaleurs de l'été dans cette région paraissent excessives, même aux Orientaux; mais les hivers sont tempérés et délicieux. L'Euphrate et le Tigre voient leurs eaux grossir périodiquement chaque année, et inondent les terres basses, quoiqu'ils n'y apportent pas de limon comme le Nil; pourtant ces irrigations naturelles, dirigées par l'art comme elles l'étaient dans l'antiquité, feraient encore de la Chaldée le jardin de l'Asie. Le riz et l'orge y rendaient jadis jusqu'à deux cents pour un; aujourd'hui, les canaux étant négligés, le produit n'est que le dixième de l'ancien. Le pays manque d'arbres autres que les dattiers, qui y forment de véritables forêts, quelquefois d'une énorme étendue.

III. — On voit par cette esquisse quelle analogie de conditions naturelles le bassin de l'Euphrate et du Tigre, surtout dans la Chaldée, sa partie méridionale, présente avec l'Egypte. C'est de même un présent du fleuve, une terre d'une incomparable fécondité produisant presque sans travail au milieu de déserts. La nature elle-même a préparé les deux contrées pour être le théâtre où les premières sociétés humaines pourraient se constituer et entrer dans la voie de la civilisation. Aussi est-ce dans les plaines arrosées par les deux grands fleuves de l'Asie occidentale que se sont successivement rencontrées toutes les races de l'ancien monde, et que, depuis Nemrod jusqu'aux successeurs de Mahomet, elles se sont disputé l'empire de l'Asie. L'Egypte et la Mésopotamie ont été les deux plus antiques foyers de culture, presque aussi antiques l'un que l'autre, bien que la priorité appartienne à Babylone plutôt qu'à Memphis; elles ont été également les deux rivales aux mains desquelles s'est toujours trouvée placée alternativement la domination de l'Asie occidentale. L'Euphrate et le Nil communiquent librement par des chemins faciles et propices au passage des grandes armées. Toutes les fois que l'Egypte s'est trouvée entre les mains d'un homme énergique, elle a prétendu soumettre la Mésopotamie à son pouvoir, comme si une loi inévitable ne permettait pas la coexistence de ces deux empires rivaux, munis des mêmes ressources et placés dans des conditions analogues. Un Thoutmès III ou un Séti à Thèbes, comme un Saladin au Caire et un Méhemet-Ali à Alexandrie, n'ont pas eu de plus constante préoccupation que de diriger leurs troupes sur l'Euphrate et d'en tenter la conquête. De même, toutes les fois qu'un pouvoir fort s'est élevé sur les rives de ce fleuve, à Bagdad aussi bien qu'à Babylone ou à Ninive, il a menacé l'Egypte et cherché à l'asservir. L'histoire de l'Asie antique et celle de l'Asie musulmane

se composent presque exclusivement des oscillations de l'antagonisme politique des empires de l'Egypte et de la Mésopotamie, interrompues seulement lorsque la puissance militaire de l'Occident européen est entrée en lice avec sa supériorité morale, comme au temps de la conquête d'Alexandre et au temps des Croisades.

§ 2. — Population primitive de la Chaldée

I. — La Bible nous reporte au bassin de l'Euphrate et du Tigre pour nous faire assister au début de l'histoire des sociétés humaines. « Les peuples, dit la Genèse, étant « venus de l'Orient, trouvèrent une campagne dans le « pays de Sennaar, et ils y habitèrent. » C'est là que les Livres Saints leur font construire Babel, la première grande ville post-diluvienne, et placent l'histoire de la confusion des langues ainsi que de la dispersion des peuples. On a vu plus haut ce récit, qui existait, nous l'avons montré, dans les traditions babyloniennes comme dans l'histoire mosaïque.

Après la dispersion des Noachides, d'abord agglomérés dans les immenses plaines de Sennaar, il resta dans le pays un noyau très-considérable de races diverses et mélangées. C'est ce qui ressort du récit de la Bible, et ce qu'attestaient aussi les traditions babyloniennes recueillies soigneusement à l'époque des Séleucides par l'historien Bérose, prêtre chaldéen, qui traduisit en grec les annales de son pays. « Il y eut d'abord à Babylone, « dit-il, une grande quantité d'hommes de nations di- « verses, qui avaient colonisé la Chaldée. »

II. — Aussi haut que les monuments nous fassent remonter, nous distinguons dans cette population très-mêlée qui couvrait le sol de la Babylonie et de la Chal-

dée, deux éléments principaux, deux grandes nations, les Soumir et les Accad, qui habitaient le nord et le sud de la contrée. Dès qu'un empire monarchique est constitué dans ces parages, le premier titre des souverains est celui de « roi des Soumir et des Accad, » titre qui a été conservé par tradition dans les protocoles officiels des rois assyriens et babyloniens jusqu'à la fin de de leur empire, bien qu'il n'eût plus alors de signification réelle. Les Accad occupaient les districts les plus méridionaux ; ils avaient pour centre une ville qui reçut d'eux le nom même d'Accad, et qui paraît avoir été la même que Nipour, la moderne Niffar. La position des Soumir était plus septentrionale; ils avaient aussi une ville de leur nom, la *Sumere* qu'Ammien Marcellin [1] mentionne sur le Tigre, non loin de Ctésiphon.

De ces deux grands peuples constituant le fond de la population de la Chaldée, l'un était de la race de Cham et du rameau de Kousch. La présence des Kouschites dans la Chaldée et la Babylonie est attestée par la Bible, par Bérose et par le témoignage unanime de l'antiquité. C'est à eux, nous l'avons déjà dit, qu'a dû appartenir en propre la langue de la famille dite *sémitique*, à laquelle les savants ont donné le nom d'*assyrien*. Cette langue était commune à Babylone et à Ninive, et nous la trouvons en usage dans la Chaldée aussi haut qu'il nous soit donné de remonter à l'aide des monuments originaux. Nous avons établi que la plupart des peuples chamites, particulièrement tous ceux des rameaux de Kousch et de Chanaan, parlaient des idiômes analogues. Enfin, c'est vainement que l'on chercherait dans les annales primitives de Babylone et des pays environnants un événement à la suite duquel les Sémites y soient tout d'un coup devenus assez prépondérants pour imposer leur langue.

L'autre élément principal de la population originaire des rives du Bas-Tigre et du Bas-Euphrate appartenait à la race touranienne. Il parlait une langue de la famille ouralo-finnoise, que nous trouvons employée dans une partie des inscriptions les plus anciennes des monarques chaldéens, et dont les monuments prouvent que l'usage se maintint jusqu'au temps de Nabuchodorossor.

III. — L'existence d'une antique civilisation touranienne et la présence de peuples de cette race dans la Chaldée est un des faits les plus nouveaux et les plus inattendus qui soient sortis du déchiffrement des inscriptions cunéiformes et de l'étude des monuments originaux du monde chaldéo-assyrien. Il est cependant incontestable, et jette une précieuse lumière sur l'histoire la plus ancienne de l'Asie.

Nous avons fait voir plus haut que les Touryas étaient une des races qui s'étaient répandues les premières dans le monde, avant les grandes migrations sémitiques et aryennes, et qu'en Asie comme en Europe ils avaient couvert une immense étendue de territoire. Du Tigre à l'Indus ils occupaient alors, au nord des Kouschites, tous les pays qui furent ensuite conquis par les Iraniens, et ils tenaient la plus grande partie de l'Inde. Quand les Sémites d'un côté, les Aryâs de l'autre, eurent opéré leurs migrations et se furent établis sur les terres qu'ils ne devaient plus quitter, il resta toujours entre eux, pour les séparer, une zône de populations touraniennes, s'avançant comme un coin jusqu'au golfe Persique et occupant les montagnes qui séparent la Perse du bassin de l'Euphrate et du Tigre.

La Médie n'était pas, comme on se l'est souvent figuré, uniquement peuplée par la race indo-européenne; au contraire, la majeure partie de ses habitants appartenait, alors comme aujourd'hui, à la race de Touran. Le nom

même de « Médie » est un mot purement touranien, qui signifie *pays*, *contrée*. Il suffirait à lui seul pour prouver, si bien d'autres indications positives ne venaient le démontrer, que le fond de la population de cette contrée a toujours, jusqu'à notre temps, appartenu à la race tartaro-finnoise, quoiqu'à dater d'une certaine époque la classe dominante et aristocratique fût de race aryenne. Et cette Médie touranienne ne cessa que très-tard de lutter, avec des chances diverses, contre le dualisme de la religion de Zoroastre.

Plus au sud, les Touraniens formaient une notable portion de la population de la Susiane, sur la rive gauche du Tigre dans son cours inférieur, et pendant longtemps leur langage y fut prédominant. Ce curieux pays, placé à la limite commune de toutes les races diverses de l'Asie occidentale, les voyait, du reste, toutes confondues et enchevêtrées sur son sol. On y rencontrait en même temps les Elamites de la race de Sem, les Susiens proprement dits et les Apharséens issus de la famille touranienne, les Uxiens, rameau des Aryas, et les Cosséens descendus de Cham par la branche de Kousch, conservant tous leur nationalité distincte et superposés les uns aux autres comme le sont aujourd'hui les populations d'origines diverses qui peuplent la Hongrie.

Les Touraniens de la Chaldée formaient le dernier anneau de la chaîne et se rattachaient à ceux de la Susiane.

Le centre primitif d'où tous les peuples de Touran avaient rayonné dans le monde était vers l'orient du lac d'Aral. Là, depuis une époque extrêmement ancienne, ils étaient en possession d'une civilisation propre, caractérisée par un sabéisme grossier, une tendance éminemment matérialiste, un défaut complet d'élévation morale, mais en même temps un développement

extraordinaire de certaines connaissances, par de grands progrès dans certains côtés de la culture matérielle, tandis que d'autres restaient à un état rudimentaire. Cette civilisation étrange et incomplète exerça sur une très-notable portion de l'Asie une prépondérance absolue, à laquelle l'historien Justin [1] attribue quinze cents ans de durée. Tous les Touraniens de l'Asie l'emportèrent avec eux dans les diverses contrées où ils se fixèrent, car pour ceux de l'Europe ils paraissent s'être, au moins le rameau que représentent encore aujourd'hui les Esthoniens, séparés beaucoup plus tôt, avant toute civilisation. Cette culture particulière fut introduite par les Soumir sur les bords du Tigre, par les Dravidiens dans l'Inde. Ce fut elle aussi que les *Cent familles*, premier noyau de la nation chinoise, portèrent au milieu des Miao-Tseu et des autres populations autochthones du Céleste-Empire, et qui devint le point de départ du développement de civilisation de la Chine, si à part de celui des autres nations du monde.

Au reste, les nations touraniennes qui se maintinrent, comme nous venons de le faire voir, entre le monde aryen et le monde sémitique, dans la Médie, la Susiane et la Chaldée, n'appartenaient pas au même rameau de la race de Touran. Nous en avons la preuve par la différence de leurs idiomes. La langue médique, dont les monuments sont assez nombreux et dont les caractères essentiels ont été établis par les recherches de Westergard, de M. de Saulcy et de M. Norris, est décidément une langue turque. Celle des tribus touraniennes de la Chaldée, dont la clef a été donnée par les travaux de M. Oppert et à laquelle nous avons proposé ailleurs de donner le nom de *chaldéen*, présente au contraire des analogies bien plus étroites avec les idiomes du groupe

[1] II, 8.

ouralo-finnois ; beaucoup des mots de son vocabulaire et la plupart de ses formes grammaticales sont particulièrement voisins du finlandais. Quant au susien, beaucoup plus imparfaitement connu, le peu qu'on en sait paraît participer à la fois du groupe ouralo-finnois et du groupe dravidien. On est en droit de supposer qu'il fournira un jour le nœud de jonction, longtemps cherché des savants, entre ces deux groupes linguistiques dont la parenté originaire est certaine. Ceci s'accorde parfaitement avec la situation géographique des Susiens ; car ils devaient confiner dans l'origine aux Dravidiens, qui paraissent s'être étendus primitivement sur l'Ariane et la Perse, et qui, plus tard, chassés par les Aryâs de ces contrées comme des bassins de l'Indus et du Gange, finirent par être refoulés dans la péninsule de l'Hindoustan, bien loin des autres peuples issus comme eux de Touran.

IV. — Des Soumir et des Accad il est facile de discerner quels étaient les Touraniens et quels étaient les Kouschites. Leur position géographique respective suffirait à le déterminer. Les Accad étaient les plus méridionaux ; ils touchaient à la mer et continuaient cette chaîne de populations kouschites qui s'étendaient depuis le détroit de Bab-el-Mandeb jusqu'au Malabar, tenant tout le littoral du golfe Persique et de la mer des Indes, sur laquelle elles créèrent les premières navigations dès les débuts de l'âge historique. Les Soumir, au contraire, par leur position septentrionale sont rattachés aux Touraniens et formaient une prolongation de leur territoire. Mais si ces deux nations étaient les plus importantes et les plus nombreuses dans la Chaldée et la Babylonie, si elles y constituaient le fond principal de la population, elles n'y étaient pas seules ; d'autres races s'y trouvaient mêlées à elles un peu partout, sans

avoir une région exclusive et aussi bien déterminée. Il y avait dans le pays des Sémites en assez grand nombre, à l'état nomade et à l'état sédentaire. C'étaient d'abord les Assyriens, dont le noyau principal sortit du pays de Sennaar à une époque dont le rédacteur de la Genèse avait conservé le souvenir, et dont une portion paraît être restée en arrière, mêlée aux Soumir et aux Accad. C'étaient aussi les Taréchites ou descendants d'Héber et de Tharé, qui habitaient autour de la ville d'Our et n'en partirent pour aller s'établir à Harrân, point de départ de la vocation d'Abraham, que lorsque ce patriarche était déjà né. Enfin un assez grand nombre de familles de la race d'Aram, qui tenait la partie nord-ouest de la Mésopotamie, entre le Chaboras et l'Euphrate, s'étaient établies de très-bonne heure à Babylone et dans le pays qui en dépendait, à tel point que leur langue y était déjà d'un usage vulgaire et général, concurremment avec l'assyrien, dès le neuvième ou le dixième siècle avant l'ère chrétienne.

Certaines expressions des plus anciens protocoles royaux semblent ne pouvoir s'expliquer qu'en admettant dans la population de la Chaldée quatre éléments d'origines diverses, comme ceux dont nous venons de constater l'existence en Susiane. Il faudrait donc admettre qu'on y rencontrait aussi, du moins à partir d'une certaine époque, quelques tribus aryennes, sans qu'on puisse déterminer encore les points précis où elles avaient fixé leurs demeures. Nous verrons du reste tout à l'heure que les Aryas eurent un moment de prédominance guerrière dans l'histoire primitive de Babylone.

V. — Ce fut la fusion des génies et des institutions propres à ces populations si diverses, réunies sur le même territoire, qui donna naissance à cette grande civi-

lisation de Babylone et de la Chaldée, appelée à jouer un rôle si considérable sur toute l'Asie antérieure, qu'elle pénétra de son influence. Les deux éléments kouschite et touranien y eurent la plus grande part, mais il est bien difficile de déterminer ce qui, dans cette création mixte que nous n'apercevons que toute constituée, vint des Soumir et vint des Accad. On a pourtant des raisons de penser que la religion, l'astronomie et la culture industrielle furent l'apport des Kouschites. C'est ce qu'indiquait la tradition babylonienne, qui plaçait le berceau de ses croyances religieuses sur le rivage du golfe Persique, et qui faisait sortir des eaux de cette mer le dieu-poisson Oannès pour révéler aux hommes les lois sacerdotales.

Quant aux Touraniens, c'est par eux que fut apporté à Babylone et en Assyrie le singulier système d'écriture que l'on appelle cunéiforme, chaque caractère y étant composé d'un assemblage de traits ayant chacun la forme d'un coin ou d'un clou. Les belles recherches de M. Oppert ont établi ce fait d'une manière désormais incontestable.

L'écriture cunéiforme a été déchiffrée seulement dans les dernières années, et nous en expliquerons plus loin le mécanisme d'une manière détaillée. Les caractères qui la composent représentent ou des valeurs idéographiques ou des valeurs syllabiques; le plus souvent même ils sont, suivant la place où on s'en sert, susceptibles des deux emplois. Ils offraient à l'origine le dessin grossier ou l'image symbolique, bien altérée depuis, de l'objet concret ou de l'idée abstraite exprimée ou rappelée par la syllabe qui constitue leur valeur phonétique, non dans la langue assyrienne, mais dans l'idiome des Touraniens de la Chaldée. Ainsi l'idée de « dieu » se rend en assyrien par le mot *ilou*, mais le caractère qui représente idéographiquement cette notion, et qui avait pri-

mitivement la forme d'une étoile, se prononce *an* quand il est employé comme signe syllabique, parce que, dans la langue *chaldéenne*, « dieu » se disait *annap*. Ainsi encore, le caractère qui signifie « oreille » se trouve dans d'autres cas avec la prononciation *pi*, parce que les Touraniens de la Chaldée exprimaient cette idée par le mot *pil* (magyar : *fül*). Le même signe veut dire « poisson » et représente la syllabe *ha*, parce que « poisson » se disait *hal* (finlandais : *hal*); un autre réunit les valeurs de « deux » et de la syllabe *kas*, « deux » se disant *kas* (magyar : *ket*); un troisième s'emploie à la fois pour rendre « nez » et le son *ar*, car, toujours dans le même idiome, le « nez » était désigné par le mot *ar* (magyar : *orr*). Ces exemples suffisent, mais nous pourrions les multiplier indéfiniment.

L'écriture cunéiforme est donc d'origine touranienne, et elle constitue l'apport principal des Soumir dans la civilisation babylonienne. Aussi ce peuple est-il souvent désigné par un groupe idéographique composé des deux caractères « langue » et « flèche, » qui le caractérise bien évidemment comme ayant été par excellence et à l'origine « le peuple dont la langue s'écrivait avec des « caractères en forme de têtes de flèches, » c'est-à-dire des caractères cunéiformes. Les Soumir ou Touraniens de la Chaldée inventèrent-ils ce système d'écriture sur les rives du bas Tigre ou bien l'apportèrent-ils d'une autre région, où il s'était constitué avant leur migration définitive ? On conçoit que c'est une question à laquelle il serait téméraire de prétendre donner, dans l'état actuel de la science, une réponse complétement affirmative. Cependant, lorsqu'on étudie les signes constitutifs de l'écriture cunéiforme en essayant de remonter aux images d'objets matériels que ces signes représentaient originairement, la nature même de ces objets semble conduire, comme lieu d'origine de l'écriture, à une autre

région que la Chaldée, à une région plus septentrionale, dont la faune et la flore étaient notablement différentes, où par exemple ni le lion, ni aucun des grands carnassiers de race féline n'étaient connus, et où le palmier n'existait pas non plus.

VI. — Faut-il voir un rameau des Soumir ou Touraniens du Nord de la Chaldée, leur tribu dominante dès l'origine, ou bien une autre nation touranienne, dans les *Chaldéens* proprement dits, dont l'établissement est encore enveloppé des plus grandes obscurités? Ce qui est certain, c'est que ces Chaldéens se superposèrent également aux deux grands éléments constitutifs de la population du pays, sans doute par voie de conquête, et qu'ils restèrent depuis lors à l'état de caste supérieure et savante, en possession à la fois du sacerdoce et de la suprématie guerrière. Ils n'appartenaient ni à la race de Sem, comme les Assyriens, ni à la race de Cham, comme les Accad ou Kouschites du bas Euphrate. Mais ils étaient établis déjà au milieu des Accad au temps d'Abraham, où la grande ville d'Our s'appelait déjà « Our des Chaldéens, » et antérieurement encore, quand la tribu sémitique d'où devaient sortir les Hébreux fut désignée par le nom d'Arphaxad, qui signifie, nous l'avons déjà dit, « limitrophe du Chaldéen. » Leur patrie originaire paraît avoir été les montagnes au nord-est de la Mésopotamie, où les géographes classiques signalent des populations du nom de *Chaldæi, Carduchi, Gorduæi*, et où habitent encore les tribus kurdes. Les Chaldéens surent fonder leur domination politique et leur ascendant moral d'une manière assez forte pour qu'il se maintînt à travers toutes les révolutions que le pays eut à subir. Ils eurent le talent de s'assimiler complétement avec la population au-dessus de laquelle ils s'étaient constitués et demeurèrent à l'état d'aristocratie domi-

nante. Ils adoptèrent sa langue et sa culture, amalgamée avec la leur propre, et conservèrent leur situation de supériorité. Mais tout en adoptant dans l'usage ordinaire et dans leurs rapports avec le reste de la population l'idiome sémitique commun à Babylone et à Ninive, ils ne cessèrent pas pour cela de se servir entre eux, jusqu'à la fin de l'indépendance de Babylone, de leur idiome propre, appartenant à la famille ouralo-finnoise, de cet idiome *chaldéen* dont nous avons déjà parlé, qui avait été celui des premiers inventeurs de l'écriture cunéiforme et qui paraît avoir été celui des Soumir. Les lois constitutives de la société babylonienne étaient rédigées dans cet idiome. On en possède au Musée Britannique quelques fragments, relatifs à l'organisation de la famille, qui se présentent à nos regards en double texte, *chaldéen* touranien et assyrien sémitique. Lorsqu'on étudie comparativement ces deux versions, on constate que le texte original et primitif est le texte touranien, tandis que le texte assyrien n'est qu'une traduction postérieure, où il est facile de relever plusieurs solécismes.

§ 3. — Origine des États d'Assyrie et de Chaldée. — Nemrod. — Premier empire Kouschite.

I. — Les populations si diverses qui se trouvaient juxtaposées sur le sol de la Babylonie et de la Chaldée, durent vivre d'abord séparément les unes des autres. Il y eut certainement une époque primitive de morcellement des tribus, de petites royautés locales, et quelques souvenirs s'en étaient conservés dans les traditions babyloniennes, comme par exemple celui de ce Saryukin, roi de la ville d'Agani, qui apparaît dans quelques textes comme un héros de légende et presque

un demi-dieu. Mais l'histoire ne commence réellement dans le bassin du Tigre et de l'Euphrate, comme du reste aussi en Egypte, qu'au moment où se forma dans la Chaldée et la Babylonie un État unique, réunissant toutes les tribus sous son sceptre, Etat constitué dès une époque si antique qu'elle paraissait déjà légendaire à l'auteur de la Genèse. Dans cet État, le premier régulièrement organisé du monde, entre toutes les races diverses qui le peuplaient, la prépondérance et la domination appartinrent d'abord aux Chamites du sang de Kousch.

« De Kousch, dit la Genèse, naquit Nemrod, qui com-
« mença à être puissant sur la terre,

« Et fut un fort chasseur devant le Seigneur. De là
« vint le proverbe : un fort chasseur devant le Seigneur
« comme Nemrod.

« L'origine de son empire fut Babel, Erech, Accad et
« Chalanné, dans le pays de Sennaar.

« De ce pays sortit Assur, qui bâtit Ninive et les rues
« de cette ville, et Calach,

« Et aussi Resen, entre Ninive et Calach, qui est la
« grande ville. »

De cet inappréciable passage du livre inspiré ressortent plusieurs faits d'une importance capitale pour l'histoire primitive de la Mésopotamie. Nous y voyons d'abord que les Sémites de la race d'Assur demeurèrent longtemps mêlés aux Kouschites de la Chaldée, et n'en sortirent qu'à une époque déjà historique, sans doute pour se soustraire à leur domination, émigrant vers le nord, où ils formèrent un nouvel État, distinct du premier et fondèrent les villes assyriennes. Cette habitation prolongée les uns avec les autres explique comment Assyriens et Babyloniens avaient même langue et même culture, malgré la différence de leurs origines.

Le texte de la Genèse nous révèle aussi l'existence

d'une tétrapole ou confédération de quatre cités dominantes sur le reste du pays, qui avait servi de base à l'empire de Nemrod. Ces quatre cités étaient : 1° Babylone ; 2° Erech, l'Orchoé des géographes classiques, la Warkah de nos jours, située sur la rive gauche de l'Euphrate, à quarante lieues au sud de Babylone, et dont le nom religieux était « la ville de la lune ; » 3° Accad, l'ancien centre des tribus des Accad, appelée aussi Nipour et « la ville du seigneur du monde, » dont le site se trouvait assez exactement au milieu de la Chaldée proprement dite, sur les bords du fameux Canal-Royal ; 4° Chalanné, « la demeure d'Oannès, » appelée également Our, mot *chaldéen*, qui signifiait « la ville » par excellence, et désignée de plus par les noms religieux de « la ville du dieu qui veille sur la « lune » et « la ville de la maison du monde ; » les ruines en portent aujourd'hui le nom de Mougheïr et sont situées près du premier confluent du Tigre et de l'Euphrate, à quelque distance du fleuve et sur sa rive droite. Toutes les quatre paraissent avoir eu concurremment le rang de capitales pendant toute la durée du premier empire de Chaldée, et les rois y résidaient alternativement. La tétrapole, du reste, avait un caractère sacré en même temps qu'un rôle politique ; ses quatre villes étaient dans les idées des Chaldéens une image terrestre des quatre régions du ciel ou des quatre points cardinaux, de même que pour les Egyptiens les deux parties, supérieure et inférieure, de l'Egypte, étaient une image céleste des deux hémisphères du monde. De là le titre de « roi des quatre régions, » qui fait partie essentielle du protocole des vieux rois chaldéens et a été plus tard abandonné par les monarques assyriens. Au lieu des « quatre régions, » il est quelquefois question des « quatre langues, » ce qui semble indiquer aussi un rapport établi entre le

nombre des villes de la tétrapole et celui des éléments constitutifs dont la réunion formait la population du pays.

II. — La fondation de l'État kouschite du bas Euphrate dut à peu de chose près coïncider avec l'établissement d'un autre rameau des fils de Cham en Egypte et avec l'apparition des premiers germes de civilisation sur les bords du Nil. Les fragments de Bérose mentionnent cette première dynastie, à laquelle ils donnent quatre-vingt-six rois (ce qui suppose environ quinze siècles de durée), et dont ils appellent le fondateur Evéchoüs. Dans le dernier élément de ce nom, il semble que l'on reconnaisse celui de Kousch. Peut-être l'appellation conservée par Bérose était-elle un surnom traditionnel du chef de la dynastie chamite, qui aurait signifié quelque chose comme « le fils de Kousch [1], » de même que le nom donné par la Genèse à ce personnage, Nemrod, est une épithète sémitique signifiant « le rebelle. » Evéchoüs, toujours suivant Bérose, eut pour successeur Chomasbélus, nom dont la forme originale Samas-bel, « le serviteur du dieu Bel, » paraît se restituer avec un grand degré de vraisemblance.

III. — Nous ne savons rien, du reste, par les sources littéraires sacrées ou profanes, de l'histoire des princes successeurs de Nemrod, ni de celle des premiers temps de l'Assyrie. Ce qu'il est seulement permis d'entrevoir à travers les traditions plus ou moins fabuleuses des annales babyloniennes conservées par Bérose, c'est que la Chaldée et l'Assyrie eurent d'abord une existence distincte. Les Assyriens-Sémites occupèrent la plaine stérile qui s'étend au sud des montagnes de l'Arménie,

[1] Evéchoüs ne serait-il pas l'assyrien *Avil-Kousch*, « l'homme de Kousch » ?

entre le Chaboras et le Tigre, et la région montueuse située au-delà du Tigre, jusqu'à la Médie. Ce fut dans cette dernière région, sur la rive gauche du fleuve, qu'ils fondèrent Ninive. La civilisation matérielle avec tous ses raffinements paraît s'être développée chez eux moins vite que dans la Chaldée ; habitants d'un sol plus rebelle et d'un climat moins énervant, ils restèrent toujours plus rudes, mais en même temps plus virils et plus guerriers que leurs voisins du sud. Toutes les vraisemblances paraissent aussi indiquer que les Assyriens ne formèrent pas à l'origine un empire unique, une grande monarchie, mais bien une confédération de tribus avec des chefs essentiellement militaires. Leurs principales villes, Ninive, Résen, Calach, Assur ou Elassar, et Singar, dont le plus grand nombre se trouvaient à l'orient du Tigre, eurent certainement, dans les temps primitifs, chacune son roi séparé.

Les Chamites de Babylone, au contraire, s'étendirent librement dans les campagnes fécondes de la Chaldée, jusqu'au golfe Persique. Leur domination y fut marquée par cette culture industrielle et ces progrès scientifiques, liés à des idées et à des traditions superstitieuses et mythologiques, que l'on a reconnus partout où les Kouschites ont porté leurs établissements, et qui constituent leur part dans l'histoire du développement de l'humanité : agriculture, exploitation des métaux usuels et précieux, commerce par terre et par mer. La population s'accrut rapidement sur un sol fertile ; les villes se multiplièrent, les arts et les sciences commencèrent à se développer ; l'astronomie prit naissance sous un ciel splendide ; en même temps s'établit, sur les ruines des croyances primitives que la révélation avait enseignées aux ancêtres de la race humaine, le culte du soleil et des autres corps célestes, qui devait servir de fondement à la religion de ces contrées.

Les Assyriens avaient déjà emporté une partie de cette culture avec eux lors de leur migration vers le Nord. Ils continuèrent à demeurer sous l'influence directe et presque exclusive des Babyloniens, qui les avaient précédés dans les voies de la civilisation et qui furent leurs instituteurs en tout ce qui s'y rapporte. Aussi de très-bonne heure, et sans doute même antérieurement à l'époque où des monarques chaldéens conquirent l'Assyrie par la force des armes, il n'y eut plus en réalité, malgré la diversité des origines, qu'une seule nation, de nature mixte, celle des Chaldéo-Assyriens, dans toute l'étendue des plaines baignées par le Tigre et l'Euphrate. A dater de ce moment, cette grande et nombreuse nation se montre encore quelquefois à nous divisée en deux empires. Ninive et Babylone n'obéissent pas toujours au même sceptre. Mais une invincible tendance à l'unité se manifeste désormais en elle, et le plus souvent ses deux portions sont réunies sous l'autorité d'un seul monarque. Les changements principaux qui s'opèrent dans la longue série des rois Chaldéo-Assyriens se réduisent aux fluctuations du centre de gravité de leur puissance, qui oscille entre la Babylonie et l'Assyrie. Déplacé, tantôt du midi, où il avait pris naissance, au nord, tantôt du nord au sud, l'empire de la Mésopotamie s'appelle, suivant ces changements, *empire chaldéen* ou *empire assyrien*. Mais le culte, les mœurs, le langage et l'étendue de ces deux royaumes alternants restent essentiellement les mêmes.

§ 4. — Dynasties de l'empire chaldéen suivant Bérose.

I. — Après une durée pour l'appréciation de laquelle nous n'avons aucune donnée, la première dynastie

kouschite ou accadienne de Babylone fut renversée par une invasion étrangère, un peu plus de deux mille cinq cents ans avant notre ère. Les envahisseurs étaient les Aryas de race japhétique, et cet événement paraît avoir coïncidé avec la grande migration par laquelle les populations iraniennes, issues de Japhet, quittant leur patrie primitive des bords de l'Oxus, se dirigèrent à l'ouest pour chercher de nouvelles demeures dans la Médie et la Perse, tandis qu'un autre rameau de la même grande race descendait sur l'Inde.

Bérose qualifie de Mèdes, c'est-à-dire d'appartenant au rameau iranien, ceux qui vinrent en Mésopotamie, et, après avoir détrôné les rois kouschites, règnèrent à Babylone pendant 224 ans. Il rattache à cette conquête un nom célèbre dans les traditions de l'Orient, celui de Zoroastre, chef des Bactriens, conquérant et législateur tout à la fois, et dont les doctrines religieuses, propagées par la guerre, laissèrent dans les contrées voisines du Tigre et de l'Euphrate, et particulièrement en Perse et en Médie, une si profonde empreinte. Que Zoroastre en personne soit venu à Babylone, c'est ce qui ne paraît guère vraisemblable, et sans doute l'intervention de son nom à cette époque dans les traditions historiques chaldéennes indique seulement que les envahisseurs aryens professaient déjà la religion dualiste, sur laquelle nous reviendrons avec détail plus tard. Au reste, si les souvenirs traditionnels des anciens Perses nous apprennent que les doctrines de Zoroastre furent répandues par lui dans la Bactriane, qui devint le berceau de cette croyance, antérieurement à la migration des Iraniens vers la Perse, elles ne nous enseignent rien de positif ni sur la patrie de Zoroastre lui-même, ni surtout sur l'époque précise où il vécut.

II. — Mais le règne des Aryas à Babylone et dans la

Mésopotamie dut bientôt finir. Leur domination ne put jamais s'établir autrement que d'une façon éphémère dans l'Asie en deçà du mont Zagrus; elle prit fin pour toujours en Chaldée et pour quelques siècles en Médie, par la défaite de l'élément aryen, sur lequel l'élément touranien, son antagoniste de temps immémorial, reprit le dessus.

Après la dynastie mède ou aryenne, Bérose enregistrait une nouvelle dynastie, qui l'avait supplantée. Malheureusement les fragments, tels qu'ils sont parvenus jusqu'à nous, ne donnent ni la durée ni l'origine de cette famille de princes, qui compta onze rois. Les savants, à l'exemple de MM. Rawlinson et Oppert, sont depuis un certain temps d'accord pour admettre qu'elle régna un peu plus de deux siècles et occupa le trône des environs de l'an 2300 à ceux de l'an 2100 avant l'ère chrétienne. Quant à sa patrie, des preuves d'une valeur décisive indiquent qu'elle était élamite ou susienne et qu'elle s'était implantée par la conquête. C'est en effet à cette époque même que la Bible nous montre Chodorlahomor, roi d'Elam, maître de tout le bassin du Tigre et de l'Euphrate; il a pour vassaux Amraphel, roi de Sennaar, c'est-à-dire de la Chaldée; Arioch, roi d'Elassar, la principale des villes assyriennes à ce moment, et Targal, « roi des nations; » suivi par eux, il se met en campagne vers l'occident, conquiert momentanément toute la Syrie jusqu'aux frontières de l'Egypte, pille les villes de Sodome et de Gomorrhe, emmène Loth prisonnier et est enfin battu par Abraham. Le nom de Chodorlahomor appartient incontestablement à l'idiome des Touraniens de Suse et se compose d'éléments que nous retrouvons beaucoup plus tard dans les noms propres fournis par les inscriptions indigènes de cette contrée. Quant au nom du « roi des nations, » le texte hébraïque des Massorètes l'écrit Tidal et la version grecque des Septante

Targal; cette dernière forme doit être préférée sans hésitation, car elle fournit le mot *Tourgal* qui, dans un des antiques idiomes touraniens révélés par les inscriptions cunéiformes (le chaldéen), signifie « grand chef » Les « nations » à la tête desquelles ce personnage se trouvait placé étaient probablement des tribus scythiques ou touraniennes menant encore la vie nomade.

Tels sont les arguments dont on s'est jusqu'ici servi pour établir que la troisième dynastie de Bérose était élamite ou susienne. Mais le fait est aujourd'hui prouvé d'une manière définitive par un témoignage précis, inscrit dans les textes cunéiformes, qui nous apprend le nom du fondateur de cette dynastie et la date de son établissement. Assourbanipal, le dernier des conquérants assyriens, dit dans deux inscriptions avoir pris Suse mille six cent trente cinq ans après que Chodornakhounta, roi d'Elam, avait fait la conquête de la Babylonie. Il trouva dans la ville des statues de dieux enlevées à Erech par Chodornakhounta et les rétablit dans le lieu où elles avaient été primitivement placées. C'est en 660 avant Jésus-Christ qu'Assourbanipal prit Suse. La date de la conquête de Babylone par Chodornakhounta et de l'établissement de la dynastie élamite dans la Chaldée est donc celle de 2295 avant Jésus-Christ.

III. — Une nouvelle dynastie succède à celle-ci dans les listes de Bérose. Les chiffres de l'historien, qui paraissent avoir une très-haute valeur et être basés sur une chronologie à la fois savante et régulière, en placent l'avénement à 2017 avant notre ère. Cette dynastie est indiquée comme proprement chaldéenne. Bérose lui donne quarante-neuf rois et 458 ans de durée. Elle conduit jusqu'à la conquête de la Mésopotamie par les pharaons égyptiens de la XVIII[e] dynastie. Les fragments que nous ont transmis les chronographes byzantins

n'ont pas conservé, du reste, un seul nom des princes que l'historien de Babylone avait inscrits dans cette partie de son canon.

§ 5. — Noms royaux fournis par les inscriptions.

I. — Les ruines de la Chaldée n'ont encore été explorées que d'une manière très-imparfaite. Il n'a pas été possible d'y faire de fouilles suivies et sur une grande échelle. Mais les résultats des voyages de M. Loftus et du colonel Taylor permettent d'avoir la conviction que les vieilles cités des rives du bas Euphrate ne rendront pas, le jour où on pourra les explorer à fond et les fouiller sérieusement, moins de trésors que celles de l'Égypte. Elles renferment, en effet, un très-grand nombre de monuments, et quelques-uns gigantesques, remontant jusqu'à l'âge de l'empire primitif de Chaldée.

Les inscriptions rapportées en Europe, et qui sont pour la plupart estampées sur les briques, nous ont fourni jusqu'à présent une cinquantaine de noms royaux appartenant à cet empire. Ils ne forment pas une série continue, mais doivent au contraire être répartis sur une assez longue suite de siècles. Les variations paléographiques qu'on observe dans l'écriture des inscriptions amènent à y discerner plusieurs époques diverses, dont quelques-unes semblent notablement éloignées les unes des autres. En général, les noms que l'on connaît se réunissent par petits groupes de deux ou trois, laissant entre eux d'énormes lacunes que des découvertes ultérieures viendront successivement combler.

Dans cet état des choses, il est encore impossible de classer les noms royaux relevés jusqu'à présent dans les ruines d'Our, d'Erech, de Larsam (aujourd'hui Senkereh), la Larancha de Bérose, de Nipour (aujourd'hui

Niffar) et de Sippara, l'Héliopolis des géographes grecs (aujourd'hui Soufeïra), en leur assignant leur place précise dans les quatre dynasties indiquées par Bérose. Mais on peut déjà déterminer dans une certaine mesure leur plus au moins d'antiquité respective et poser quelques jalons d'histoire monumentale concordant avec les données que le prêtre chaldéen avait réunies pour l'instruction des Grecs du temps des Séleucides.

II. — Le plus ancien monarque de Chaldée dont nous possédions des inscriptions est Ourcham (?), dont le nom signifie « lumière du soleil. » Il a été connu de l'antiquité classique, qui le considérait comme tellement légendaire qu'Ovide[1] a placé dans sa famille l'histoire mythologique de Clytie et de Leucothée; c'était, dit-on, le septième roi de l'empire. Ses inscriptions nous offrent le type le plus antique que l'on connaisse jusqu'à présent de l'écriture cunéiforme, celui où se retrouve le mieux le dessin des figures hiéroglyphiques originaires. Ses monuments présentent tous les caractères d'une prodigieuse ancienneté, qui ne le cède pas à celle des monuments égyptiens de la IIIe ou de la IVe dynastie. Il fut l'auteur de la grande pyramide d'Our ou Chalanné, qui, nous l'avons déjà vu, disputait à celle de Borsippa la gloire d'avoir été la Tour des Langues. Enfin, certaines de ses constructions tombaient déjà en ruines au temps de la dynastie élamite, dont un des rois, Pournapouryas Ier, restaura celles qu'il avait élevées à Larsam en l'honneur du Soleil. Toutes ces données nous amènent à placer hardiment Ourcham au début même de l'empire, dans la dynastie kouschite ou accadienne de Nemrod, plutôt vers son commencement que vers sa fin. Grâce aux découvertes

[1] *Metamorph.* IV, v, 212.

les plus récentes de la science, la figure de ce vieux roi, de fabuleuse, est redevenue pleinement historique. Il fut le roi constructeur par excellence dans l'ancien empire chaldéen : c'est lui qui éleva dans Our, outre le grand temple pyramidal, qui était dédié à Sin, le dieu de la lune, l'enceinte fortifiée de la ville; dans Nipour un temple à la déesse du firmament, et un autre à Bilit Taauth, la mère des dieux; dans Erech un second temple à Bilit; dans Sippara enfin et dans Larsam des sanctuaires monumentaux en l'honneur du Soleil. Son nom, estampé sur les briques des constructions, a été retrouvé dans les décombres de toutes les villes de la Basse-Chaldée; mais on ne découvre aucun souvenir de ce règne important au nord de Babylone. Ilgi, fils d'Ourcham, acheva la construction du temple de Sin à Our.

C'est à très-peu de distance de ces deux princes qu'il faut placer Sagaraktiyas, que le roi d'origine élamite Kourigalzou Ier considérait déjà comme très-antique. Ce fut le monarque qui bâtit à Sippara le temple le plus considérable de cette ville sacrée, longuement mentionné par Bérose, sur l'emplacement où l'on prétendait que le roi mythique Xisuthrus avait, au moment du déluge, caché en terre les tables contenant le récit des premiers temps de l'humanité et la révélation des mystères de la cosmogonie. Un vase d'albâtre portant le nom de son fils Naram-Sin (celui qui exalte le dieu de la lune) offre un type d'écriture aussi archaïque que celui des inscriptions d'Ourcham.

Un roi qui peut presque le disputer comme antiquité à Naram-Sin et à son père est Sin-Saïd (le dieu de la lune est son seigneur), qui exécuta des travaux considérables à Erech. L'analogie étroite de formation des noms semble devoir faire rattacher à la même race royale tout un groupe de princes, évidemment, du reste,

postérieurs de plusieurs générations. Tous y ont, comme élément principal de leur nom propre, le nom du dieu Sin, le grand dieu de la ville d'Our, dont le culte paraît avoir été tout à fait propre à la race de Kousch, car elle le porta partout où elle alla, et qui ne joua plus qu'un rôle secondaire dans le panthéon des âges postérieurs de la Chaldée. Ce sont Irsou-Sin, Rim-Sin, Amar-Sin, Sin-inoun, Sin-habal..., qui tous ont laissé des vestiges monumentaux dans la ville d'Our. On remarquera que tous les noms que nous venons de passer en revue, à part celui de Sagaraktiyas, appartiennent à la langue assyrienne et y ont un sens facilement reconnaissable. Les noms royaux que nous rencontrerons dans les époques postérieures de l'existence de l'empire ont un tout autre caractère. Or, nous avons essayé déjà d'établir que cet idiome, de la famille improprement nommée *sémitique*, était la langue nationale des Kouschites de la monarchie de Nemrod.

Sous les rois primitifs que nous venons d'énumérer, le centre de la vie politique de l'empire, son foyer et son berceau, se montre à nos regards dans la partie méridionale de la Chaldée, près du golfe Persique, au cœur même du pays exclusivement kouschite ou accadien. La grande ville, la capitale politique, celle où les souverains résident constamment et que chacun d'eux s'étudie à embellir par des édifices nouveaux, est Our. Babylone était alors bien évidemment soumise à sa suprématie dans les choses de gouvernement, mais elle était la ville sainte, la ville savante, la métropole religieuse. De même que les quatre cités de la tétrapole, dont nous avons parlé plus haut, primaient toutes les autres villes du pays, Our primait le reste de la tétrapole.

II. — L'invasion des Mèdes aryens n'a pas dû laisser

beaucoup de monuments; comme les Pasteurs chananéens par rapport aux Égyptiens, ils étaient encore des barbares en regard de la civilisation chaldéenne. Aussi leur époque sera probablement marquée toujours par une lacune dans la série monumentale. Du moins on n'a encore rencontré, dans les inscriptions jusqu'à présent découvertes, aucun nom royal d'une physionomie aryenne, tels que devaient être ceux des princes de la dynastie médique. Il n'en est pas de même de la dynastie élamite ou susienne qui les renversa.

Nous n'avons pas d'inscriptions de Chodorlahomor ni de Chodornakhounta, mais nous en possédons d'un roi que l'analogie de nom rapporte bien évidemment à la même famille et dont l'appellation appartient à la langue susienne, Chodormabog. Il s'intitule dans une inscription d'Our « vainqueur de l'Occident, » et dans un autre texte son fils dit de lui : « Mon père a augmenté l'empire de la ville d'Our. » C'était donc un conquérant comme Chodorlahomor, dont il suivait les traditions guerrières. Chodormabog eut un fils qui lui succéda sur le trône et qui portait le nom purement assyrien de Zikar-Sin (le serviteur du dieu de la lune); la dynastie se nationalisait avec le temps et adoptait la langue du pays.

A la même race royale doivent sans doute être également rapportés deux rois dont les noms sont susiens, Pournapouryas I^er^ et son fils Kourigalzou I^er^, qui furent tous deux des princes constructeurs. Mais ils paraissent y être un peu plus anciens, antérieurs même à Chodorlahomor et à l'établissement de la souveraineté de la dynastie élamite sur l'Assyrie. En effet, Kourigalzou, voulant mettre à couvert la frontière septentrionale de la Chaldée, du côté des Assyriens, y bâtit une forteresse importante, désignée encore quinze siècles après, sous Saryukin, comme la clef du pays; on l'appelait Dour-Kourigalzou, « le château de Kourigalzou, » et des

ruines très-considérables en subsistent encore aujourd'hui dans la localité d'Akarkouf, à l'ouest de Bagdad.

III. — Nous arrivons maintenant à des princes dont la date est certaine, le roi Ismidagan (Dagon l'entend) et ses fils, Goungoun et Samsi-Bin, qui occupèrent le trône après lui. Sous ces princes la domination des monarques de Chaldée embrassait toute l'Assyrie; l'étendue donnée à l'empire par la dynastie élamite se maintenait. On a trouvé de leurs inscriptions à Our, où ils avaient encore leur résidence royale; mais en même temps le temple du dieu Oannès à Elassar (aujourd'hui Kalah-Scherghât), sur le haut Tigre, en pleine Assyrie, avait été édifié par Ismidagan, qui faisait ainsi acte de souveraineté dans ce pays. C'est Teglathphalasar Ier qui nous l'apprend dans les récits officiels de son règne, en racontant qu'il releva ledit temple 701 ans après sa première construction. Teglathphalasar Ier, nous le verrons plus loin, régnait en 1100 avant J.-C.; la donnée chronologique fournie par son inscription reporte d'une manière précise vers l'année 1800 le règne d'Ismidagan. Ce monarque appartient donc avec certitude à la dynastie proprement chaldéenne de Bérose. Le temps où il vécut fut celui où l'ancien empire atteignit l'apogée de sa puissance, grâce à la réunion de l'Assyrie et de la Chaldée, car c'est le temps même où Manéthon nous montre en Égypte le premier roi de la dynastie régulière des Pasteurs, Set-aa-pehti Noubti, effrayé du développement de cet empire et se fortifiant dans Avaris, par crainte d'une attaque partie des bords de l'Euphrate.

C'est également à l'âge culminant de la force et de la prospérité du premier empire chaldéen, lorsqu'il embrassait toute la Mésopotamie, mais cinq règnes au moins après Ismidagan, que doit être placé Hammou-

rabi, le mieux connu actuellement des rois de cet empire, grâce au travail spécial qu'un assyriologue français, M. Ménant, a consacré à ses inscriptions. Hammourabi fut un roi puissant, qui éleva des constructions nombreuses dans les diverses parties de ses états, principalement dans la Chaldée et dans l'Irâk. Il paraît avoir résidé plutôt à Babylone qu'à Our. L'œuvre capitale de son règne, la plus grande et en même temps la plus bienfaisante, fut la création du fameux canal Royal de Babylone, artère principale et centre du système d'irrigation de la haute Chaldée, que Nabuchodonossor répara plus tard et dont Hérodote parle comme d'une des merveilles de la Babylonie; ce Canal reçut d'abord le nom du roi son créateur. « J'ai fait, dit ce « prince dans une inscription, creuser le Nahar-Ham- « mourabi (canal de Hammourabi), la bénédiction des « hommes de la Babylonie..... J'ai dirigé les eaux de « ses branches sur les plaines désertes, je les ai fait « déverser dans les fossés desséchés; j'ai donné ainsi « des eaux perpétuelles aux peuples..... J'ai réparti les « habitants du pays des Soumir et des Accad dans des « bourgs étendus; j'ai changé les plaines désertes en « terres arrosées, je leur ai donné la fertilité et l'abon- « dance; j'en ai fait une demeure de bonheur. » L'inscription à laquelle nous empruntons ces passages est le plus ancien texte que nous possédions écrit phonétiquement en langue assyrienne, comme le sont toutes les inscriptions postérieures des monarques d'Assyrie ou de Babylone. Les textes monumentaux des rois plus anciens, et encore une partie de ceux de Hammourabi lui-même, sont composés presque exclusivement de signes idéographiques, et le petit nombre de formes grammaticales qu'on y trouve écrites phonétiquement montrent que les uns devaient être lus dans l'idiome chaldéen touranien, les autres dans l'idiome assyrien

sémitique; la différence de style qui les distingue ainsi des textes postérieurs en rend l'interprétation fort difficile.

Hammourabi avait été immédiatement précédé par une reine; c'est le seul règne de femme que nous constations dans la suite des divers empires du bassin de l'Euphrate. Ce renseignement nous est fourni par un fragment de liste royale en écriture cunéiforme, inscrit sur une tablette de terre cuite que possède le Musée Britannique. Il enregistre après Hammourabi treize noms de souverains sur l'histoire desquels nous n'avons aucune donnée; tous sont purement chaldéens dans le sens le plus restreint du mot, c'est-à-dire touraniens, ce qui confirme l'indication de Bérose sur l'origine de cette dynastie; quelques-uns se rapprochent beaucoup des noms que nous trouvons plus tard dans les inscriptions de Suse; mais le fait n'a rien de surprenant, les Chaldéens proprement dits et la population dominante dans la Susiane étant également de sang touranien. La tablette accompagnait ces noms de leur traduction en assyrien; malheureusement elle est très-mutilée. La série de rois fournie ainsi après Hammourabi par la liste de Londres doit nous mener bien près de la fin de la dynastie chaldéenne, qui tombe en 1559 avant J.-C., d'après les chiffres de Bérose.

§ 6. — Monuments de l'empire primitif de Chaldée.

I. — L'époque du premier empire de Chaldée a laissé dans la portion la plus méridionale du bassin de l'Euphrate et du Tigre des vestiges monumentaux nombreux et des proportions les plus grandioses. Les ruines d'Our, d'Erech, de Sippara, de Nipour et de Larsam remontent pour la plus grande partie à cet âge si reculé. Les rois babyloniens de la dernière époque, Nabucho-

dorossor et ses successeurs, n'ont guère fait que réparer les temples et les enceintes de ces villes; mais ils ne les ont pas construits.

La pierre manque absolument dans les plaines d'alluvion de la Chaldée; il faudrait la faire venir de loin et à grands frais. Aussi toutes les constructions des rois du premier empire, comme celles de la Tour de Babel, comme celles de Babylone à toutes les époques, étaient exclusivement faites en briques. C'est sur ces briques que l'on estampait le nom du roi qui élevait l'édifice, et la plupart des inscriptions que nous possédons des princes chaldéens de la première époque sont des légendes de cette espèce. Le plus ordinairement la masse intérieure des maçonneries est en briques simplement séchées au soleil, auxquelles de distance en distance un lit de roseaux entrelacés et noyés dans le bitume vient prêter plus de cohésion; c'est le procédé décrit par Hérodote quand il parle de la construction des murs de Babylone. Quelquefois aussi des chaînes de briques cuites sont placées à diverses hauteurs dans la maçonnerie pour donner plus de solidité à l'ensemble. Le massif en briques crues est presque constamment, sauf de rares exceptions, enveloppé d'un revêtement en briques cuites, destiné à le protéger contre l'action des pluies et à l'empêcher de s'ébouler.

II. — Les édifices sacrés de cette époque reproduisent tous le même type. C'est une pyramide à étages, composée d'une série de hautes terrasses carrées superposées, en retraite les unes sur les autres sur toutes leurs faces, de telle façon que celle d'en bas occupe une très-grande surface, tandis que celle du sommet est fort étroite. C'est ainsi que la Tour de Babel était déjà disposée, et c'est le même type que reproduisent les plus antiques parmi les pyramides d'Égypte, celle de Sakka-

rah, par exemple. Cette donnée des constructions sacrées était en rapport avec la nature essentiellement astronomique du culte chaldéen dès sa première origine. On croyait ainsi se rapprocher des corps célestes, objets de l'adoration publique, et on créait de véritables observatoires pour en suivre le cours. Sur la plate-forme supérieure s'élevait une petite chapelle ou chambre carrée, richement ornementée, dans laquelle était l'image de la divinité du temple. Le revêtement de chacune des terrasses superposées était en briques d'une dimension et d'une couleur différentes de celles des autres. Quelquefois, comme au grand temple de Our, l'étage inférieur, qui supportait le poids de l'ensemble et réclamait une solidité toute spéciale, était contre-butté par de puissants contreforts en briques cuites, disposés avec une grande intelligence.

Construits avec les mêmes matériaux, qui se désagrègent si facilement, les palais et les habitations de l'époque primitive, dans les villes de la Chaldée, n'ont laissé sur leur emplacement que des amas de décombres informes où l'on ne peut reconnaître aucune disposition d'édifice. On est cependant parvenu à y constater, grâce aux fouilles du colonel Taylor, que les salles étaient longues et étroites, presque comme de vrais couloirs, car on ne peut donner qu'une très-faible portée à des voûtes en pisé ou en briques crues. Les parois intérieures en étaient revêtues d'un épais enduit de mortier, dans lequel étaient fichés des cônes en terre cuite de couleur, présentant au dehors leur section inférieure et dessinant sur la muraille des losanges, des chevrons ou des damiers. On y voit aussi de distance en distance des saillies semi-circulaires qui ressemblent à des colonnes engagées, mais sans bases et très-probablement aussi sans chapiteaux.

Les tombeaux du même âge, dont on a observé un

grand nombre à Our, se composent d'une petite chambre longue de sept pieds, large de trois et demi et haute de cinq, maçonnée en briques cuites. On y remarque des essais de voûte pointue formée par une série d'assises avançant en encorbellement les unes sur les autres, système dont on trouve également des exemples dans quelques monuments de l'Égypte et dans les constructions pélasgiques de la Grèce.

III. — Les poteries exhumées de ces tombeaux sont en général grossières, et la plupart ont été modelées à la main, sans l'aide du tour. Cependant cet utile appareil était déjà connu, car on rencontre en même temps des vases plus soignés, qui portent la trace de son emploi.

Les ustensiles également recueillis dans les sépultures prouvent que les Chaldéens, dès le temps de leurs plus anciens rois, étaient maîtres des secrets de la métallurgie de l'or, du bronze, du plomb et même du fer, secrets dont la connaissance avait été apportée à leur civilisation par l'élément kouschite. Mais, bien que connus et habilement travaillés, les métaux étaient encore peu répandus chez eux; aussi continuaient-ils à faire grand usage d'instruments en silex taillé et poli, couteaux, têtes de flèches, haches et marteaux. Le métal le plus usuel était le bronze; c'est en bronze que sont tous les ustensiles et tous les instruments métalliques. Quant au fer, il était encore assez rare pour être regardé comme un métal précieux; au lieu d'en faire des outils, on le réservait pour en faire des bracelets et d'autres parures grossières.

IV. — Pour ce qui est des arts plastiques proprement dits, de ceux qui ont pour objet l'imitation de la nature vivante et spécialement de la figure humaine, nous

n'avons ni sculpture, ni peinture babylonienne ou chaldéenne d'ancienne date, à part une figurine de bronze d'une déesse portant la légende royale de Chodormabog, que possède le Musée du Louvre, et une statuette fragmentée en albâtre, du Musée Britannique, représentant le dieu Nébo. Mais un certain nombre de ces cylindres de pierres dures à gravure en creux qui servaient de cachets, cylindres de travail babylonien avec des inscriptions en caractères cunéiformes d'un type archaïque, doivent remonter aux temps de l'empire chaldéen. Le fait est au moins certain pour deux, celui d'abord que possédait Ker-Porter et qu'il a fait graver dans la relation de ses voyages; c'était, en effet, le propre sceau du roi Ourcham; puis pour le cylindre de son fils Ilgi, qui est un des plus précieux trésors du Musée Britannique.

L'art y est le même que dans les pierres gravées babyloniennes de temps très-postérieurs, jusqu'à Nabuchodorossor et à la domination des Perses, et il s'y montre pour le moins aussi avancé.

V.— Nous avons déjà dit que la science astronomique s'était constituée chez les habitants de la Chaldée à l'état d'une véritable science dès les temps les plus reculés, et que ses premiers progrès remontaient jusqu'à l'époque presque légendaire de Nemrod. Dès les temps les plus anciens où nous fassent remonter les monuments, l'astronomie était, à Babylone et dans la Chaldée, beaucoup plus avancée qu'elle ne le fut jamais en Égypte. Tous les progrès que l'on pouvait réaliser dans cette science avec le simple secours des yeux et sans l'aide d'instruments d'optique perfectionnés avaient déjà été accomplis par les Chaldéens. Ils avaient même reconnu le déplacement annuel du point équinoxial sur l'écliptique, dont on attribue d'ordinaire la découverte à l'astronome grec Hipparque. Mais, faute d'instruments

précis, ils l'avaient mal calculé, comme le fit du reste également Hipparque. Ils avaient cru observer que la précession annuelle était de 30 secondes, tandis qu'elle est en réalité de 50. C'est sur cette base qu'ils avaient admis une grande période astronomique de 43,200 années solaires, qui représentait, d'après leur manière de calculer, la période totale de la précession des équinoxes (laquelle est en réalité de 26,000 ans), et dont les divisions, appelées *sare*, *nère* et *sosse*, servaient de fondement à leurs computs chronologiques.

La science des nombres, indispensable à toute astronomie un peu savante, était aussi fort avancée chez ce peuple. On pourrait déjà l'induire avec certitude de l'établissement de ces périodes; mais on en a de plus la preuve matérielle et positive par une tablette de terre cuite découverte dans les ruines de Larsam et conservée au Musée Britannique, qui contient une liste des carrés des nombres fractionnaires depuis $\frac{1}{60}$ jusqu'à $\frac{59}{60}$ ou $\frac{1}{60}$ calculés avec une parfaite exactitude.

§ 7. — Époque de la prépondérance égyptienne et des rois arabes.

I. — Nous avons montré que, du XXIII^e^ siècle environ avant l'ère chrétienne jusqu'au XVIII^e^, l'empire de Chaldée, dont le siége était à Our, avait embrassé toute la Mésopotamie et compris les Assyriens au nombre de ses peuples. Ce grand développement de puissance ne dura pas plus de trois à quatre siècles, et l'Assyrie échappa à la domination des Chaldéens pour revenir à son état antérieur. L'histoire de la Mésopotamie est alors pendant quatre cents ans écrite sur les monuments de l'Égypte.

Lorsque, dans la seconde moitié du XVII^e^ siècle,

Thoutmès Ier, vainqueur de la Syrie, franchit l'Euphrate à Karkémisch, et, le premier entre les Pharaons, fait fouler à ses légions le sol de la Mésopotamie, il n'est plus question d'un empire unique englobant tout le bassin des deux grands fleuves asiatiques. L'Assyrie, dans les bulletins des campagnes égyptiennes, se montre à nous avec une existence politique séparée de la Babylonie; elle ne forme même plus un seul royaume. Les Rotennou (appellation égyptienne des Assyriens) sont une confédération de petits Etats gouvernés par des princes égaux entre eux, dont aucun ne paraît exercer une suzeraineté sur les autres; et cette confédération étend son influence sur l'Osrhoëne ou Mésopotamie araméenne, ainsi que sur les plaines qui s'étendent de l'Euphrate à l'Anti-Liban; les princes syriens de ces dernières contrées font partie de la ligue et y figurent au même rang que les chefs assyriens. Quant au successeur des puissants monarques tels qu'Ismidagan et Hammourabi, il n'est plus qu'un simple « roi de Babel, » l'égal des rois de Ninive, d'Assur (Elassar) et de Singar.

II. — Thoutmès Ier n'avait fait que pousser une pointe hardie au delà de l'Euphrate; il n'y avait pas établi de domination sérieuse. Vers le milieu du XVIe siècle, dans les grandes guerres dont nous avons donné plus haut le récit d'après les inscriptions hiéroglyphiques, Thoutmès III soumit au sceptre égyptien toute la Mésopotamie, depuis Ninive jusqu'à Babylone, et y installa des garnisons dans les places fortes pour assurer l'obéissance du pays. Nous avons expliqué de quelle manière il organisa l'administration des contrées asiatiques conquises par ses armes. Les Pharaons n'en firent pas des provinces directement administrées par des gouverneurs égyptiens; ils conservèrent partout les petites royautés locales, en les réduisant à l'état de vasselage. Seule-

ment, ils leur imposèrent de payer un tribut, de fournir des contingents militaires; les princes locaux durent recevoir l'investiture du roi d'Égypte et furent obligés d'envoyer leurs fils à la cour de Thèbes pour y recevoir une éducation tout égyptienne et y demeurer comme ôtages jusqu'au moment où ils seraient à leur tour installés sur le trône. Comme de raison, le Pharaon suzerain se réservait le droit de détrôner et de remplacer par d'autres les princes vassaux qui se révolteraient ou dont la fidélité lui deviendrait suspecte. C'était, on le voit, le système que les Romains renouvelèrent plus tard dans l'administration des royaumes *alliés*.

III. — Ce furent évidemment les campagnes de Thoutmès III qui renversèrent du trône les derniers descendants de la dynastie chaldéenne. En effet, l'an 1559, date assignée par Bérose à la fin de cette dynastie, tombe précisément dans son règne; on serait même en droit de regarder la date de 1559 comme identique avec l'an 31 de Thoutmès, année où nous savons par les annales inscrites sur la muraille de Karnak que ce prince prit Babylone. Bérose dit que les princes chaldéens furent remplacés par neuf rois arabes, qui régnèrent 245 ans, c'est-à-dire de 1559 à 1314. Plusieurs savants ont cherché à assimiler ces rois arabes aux Khétas des monuments égyptiens; mais, quelle que soit l'autorité de ceux qui l'ont proposée, nous ne saurions admettre cette assimilation. En 1559 avant J.-C., il n'était encore aucunement question des Khétas ou Héthéens, qui n'apparaissent avec un rôle prépondérant dans les affaires de l'Asie antérieure qu'un siècle plus tard. De plus, le territoire des Khétas et les limites de leur puissance sont parfaitement déterminés par les textes historiques de l'Égypte; ils s'étendirent quelquefois assez loin vers le sud, le long de l'Euphrate, mais ils ne franchirent

pas ce fleuve, et l'on ne parle jamais de Khétas dans la Mésopotamie, où sont toujours les Rotennou.

Pour nous, les rois arabes de Bérose ne sont et ne sauraient être autres que les princes sémites installés à Babylone par les rois d'Égypte à la place de la dynastie chaldéenne pour y représenter leur autorité. Ils commencent, comme nous venons de le voir, juste au moment où les Egyptiens se rendent pour la première fois maîtres de Babylone ; ils durent précisément autant que la suprématie réelle des Égyptiens au delà de l'Euphrate, pendant la fin de la XVIII^e^ dynastie et toute la XIX^e^ ; enfin, leur pouvoir se termine en 1314, c'est-à-dire au moment même où les annales de l'Égypte enregistrent une révolte générale de l'Asie antérieure coïncidant avec l'avénement de la XX^e^ dynastie, révolte que le dernier conquérant égyptien, Rhamsès III, réprima sévèrement dans la Syrie et la Haute-Mésopotamie, mais qu'il ne paraît pas avoir osé poursuivre jusqu'à Babylone.

Remarquons cependant que les découvertes les plus récentes de l'assyriologie ne paraissent pas permettre de faire, avec Bérose, occuper par les rois arabes toute l'époque de la suprématie égyptienne, tout l'intervalle entre 1555 et 1314. A la fin de cette période et antérieurement à 1314 — nous le montrerons tout à l'heure — les inscriptions assyriennes nous font connaître quelques rois de Babylone dont les noms appartiennent à la langue des Chaldéens touraniens. Il faut donc admettre que dans le XV^e^ siècle avant notre ère, peut-être à la faveur des troubles qui marquèrent en Égypte la fin de la XVIII^e^ dynastie, une famille royale *chaldéenne* s'était substituée sur le trône de Babylone à la famille *arabe*, mais en continuant à reconnaître la suzeraineté pharaonique.

IV. — Nous avons quelques doutes sur l'exactitude de la désignation de ces rois comme *Arabes*, terme qui, du reste, dans l'antiquité classique, avait le sens le plus vague et le plus étendu, et s'appliquait quelquefois à tous les Sémites. Il nous semble plus conforme aux vraisemblances de supposer que les princes installés à la tête du gouvernement de Babylone par les Pharaons devaient être Chananéens d'origine. Et précisément le livre de l'*Agriculture nabatéenne*, livre écrit en arabe au xe siècle, qui, au milieu d'un fatras de données sans valeur sérieuse, contient quelques extraits précieux de traditions indigènes ou plutôt d'ouvrages aujourd'hui perdus qui avaient été composés sous les successeurs d'Alexandre, mentionne à cette époque même de l'histoire de Babylone une dynastie de rois chananéens qui, « après de longs combats, » aurait renversé et supplanté la dynastie chaldéenne. Le chronographe byzantin George le Syncelle donne, on ne sait d'après quel historien, six noms de rois qu'il attribue à cette dynastie dite arabe; leurs formes purement babyloniennes sont de nature à inspirer des doutes sérieux sur l'exactitude du renseignement. Cependant nous devons remarquer qu'un de ces noms, Nabou (le Nabius du Syncelle), a été trouvé estampé sur des briques d'Erech et de Babylone, qui paraissent au savant M. J. Oppert appartenir effectivement au temps des rois arabes de Bérose. Le Musée Britannique possède une statue mutilée, en basalte noir, du roi Nabou, et le Louvre plusieurs inscriptions du même prince. Ces monuments appartiennent encore à une époque archaïque, mais les titres du roi diffèrent complétement de ceux des monarques de l'empire primitif; leur modestie semble indiquer un prince qui ne jouissait pas de la plénitude de la souveraineté et se trouvait soumis au vasselage d'un suzerain plus puissant.

V. — C'est au même âge que nous rapportons une précieuse tête en pierre calcaire revêtue de couleurs qui a été découverte à Babylone et que possède le musée du Louvre. Cette tête, d'un travail grossier, mais empreint d'un accent énergique et d'une assez grande réalité dans le type, représente bien évidemment un Egyptien. On y remarque une intention manifeste d'imiter le style des œuvres de l'Egypte, et du reste l'art pharaonique à cette époque de domination a laissé des monuments dans plusieurs parties du bassin de l'Euphrate. Les conquérants thébains, leurs inscriptions nous l'apprennent, y avaient élevé des stèles commémoratives de leurs victoires, et sans doute le progrès des explorations en fera découvrir quelques-unes. On a retrouvé les ruines de la forteresse construite par Thoutmès III à Karkémisch pour assurer le passage de l'Euphrate, et dans ces ruines un grand nombre de petits objets de fabrication égyptienne, portant des légendes hiéroglyphiques. On en a exhumé sur d'autres points et jusqu'à Babylone même.

Il est certain qu'à cette époque l'art égyptien exerça une puissante et souveraine influence sur l'art assyro-chaldéen, jusqu'alors dans une enfance qui touchait à la grossièreté. Plus tard l'art de l'Assyrie parvint à se soustraire entièrement à cette influence et prit une physionomie tout à fait originale, inspirée par des principes diamétralement opposés à ceux de la plastique égyptienne. Mais l'action de l'Egypte, qui avait devancé de bien des siècles les Assyriens et les Babyloniens dans la voie de l'art véritable, se prolongea quelque temps encore après que la domination eut cessé. Nous en avons la preuve par certains monuments, surtout par les précieux plats de bronze ciselés, aujourd'hui conservés au Musée Britannique, que les fouilles de M. Layard ont fait découvrir à Calach dans le palais du

roi Assournazirpal et qui, certainement antérieurs à ce roi, peuvent-être rapportés au XI^e^ ou au XII^e^ siècle avant l'ère chrétienne. Le travail de ces plats offre déjà aux regards un faire particulier, qui n'est pas celui de l'Egypte. Mais l'ornementation en est tout égyptienne, ainsi que les figures et les symboles qui y sont représentés. C'est l'art égyptien traduit et imité par des mains assyriennes.

CHAPITRE II

LE PREMIER EMPIRE ASSYRIEN.

§ 1. — Fondation du premier empire assyrien. — Fables sur cet empire. — Ninus et Sémiramis.

I. — Nous voici arrivés à l'époque où doivent être placés les débuts de l'empire assyrien. C'est alors que les écrivains grecs font apparaître dans l'histoire les noms fabuleux de Ninus et de Sémiramis. Diodore de Sicile nous a laissé, d'après Ctésias, un brillant tableau du règne de ces deux personnages. Les progrès de la science, l'étude directe des monuments assyriens et de leurs inscriptions, permettent aujourd'hui d'affirmer de la manière la plus positive que ni Sémiramis ni son époux Ninus n'ont jamais existé, que leur histoire est une pure légende, une fable sans fondement réel qu'il faut rayer désormais des annales de l'Asie. Mais elle a eu tant de cours pendant vingt siècles, il y est fait si souvent allusion dans la littérature classique, que nous ne saurions la passer sous silence avec le mépris qu'elle mériterait et

qu'il nous faut la rapporter ici, tout en la déclarant d'un bout à l'autre apocryphe.

II. — Suivant le récit légendaire que Ctésias fit le premier connaître aux Grecs, la Babylonie venait d'être démembrée à la suite d'une invasion d'Arabes, lorsque Ninus, le chef des Assyriens, entreprit de délivrer le pays de ces barbares. Avant d'attaquer la Babylonie, il organisa un corps d'armée composé de jeunes gens d'élite et les prépara par des exercices multipliés à toutes les fatigues et à tous les dangers de la guerre. Ensuite il fit alliance avec un chef arabe, jaloux comme lui de la fortune de Babylone, et avec une forte armée il assaillit les Babyloniens.

« Leur pays, continue le récit extrait de Ctésias, avait beaucoup de villes bien peuplées ; mais les habitants, inexpérimentés dans l'art de la guerre, furent facilement vaincus et soumis au tribut. Ninus emmena prisonniers le roi et ses enfants, et les mit à mort. De là il marcha sur l'Arménie et épouvanta les indigènes par le sac de quelques villes. Barzanès, le roi de cette contrée, se voyant hors d'état de résister, alla au-devant de l'ennemi avec des présents et lui offrit sa soumission. Ninus le traita généreusement, lui laissa son royaume et n'exigea de lui qu'un contingent de troupes auxiliaires. Le roi de Médie, attaqué ensuite, voulut résister ; mais, abandonné des siens, il fut fait prisonnier et mis en croix. En dix-sept ans, Ninus se rendit ainsi maître de toutes les contrées comprises entre la Méditerranée et l'Indus.

« Au retour de ces expéditions, et pour donner à ses États une capitale digne de lui, il reconstruisit Ninive, qu'il appela de son nom. Cette ville eut la forme d'un quadrilatère oblong. Ses côtés les plus longs avaient 150 stades et les plus courts 90 ; de telle sorte que la

totalité de l'enceinte était de 480 stades (89 kilomètres) ! Les tours qui la défendaient étaient au nombre de 15,000 et avaient chacune 70 mètres d'élévation ! Outre les Assyriens, qui formaient la partie la plus riche et la plus puissante de la population, Ninus admit dans sa capitale un grand nombre d'étrangers, et bientôt Ninive devint la plus grande et la plus florissante cité du monde.

« Ces travaux ne firent pas perdre à Ninus ses goûts guerriers; il entreprit la conquête de la Bactriane, qu'il avait déjà vainement tentée. C'est dans le cours de cette guerre que se montre pour la première fois Sémiramis, qui allait bientôt attacher à son nom une si grande célébrité. Elle était fille de Dercéto ou Atergatis, déesse de la nature génératrice, dont le culte avait son siége principal à Ascalon. Dercéto avait exposé le fruit de son amour clandestin pour un jeune mortel, et un berger du nom de Simas avait recueilli et élevé cet enfant. Oannès, gouverneur de la Syrie, avait ensuite épousé Sémiramis pour sa beauté et elle l'avait suivi à l'armée royale dans la guerre de Bactriane. Un acte de bravoure lui valut le rang de sultane-reine. Ninus, après avoir battu les Bactriens en rase campagne, assiégeait inutilement leur capitale lorsque Sémiramis, travestie en guerrier, trouva moyen d'escalader la forteresse, et, par un signal élevé sur le mur, avertit de son succès les troupes de Ninus, qui emportèrent la place. Ninus, émerveillé d'une telle bravoure, l'enleva à Oannès et en fit son épouse; il mourut quelque temps après, et laissa Sémiramis souveraine de l'empire.

« Sémiramis, une fois en possession du pouvoir suprême, donna l'essor à son génie naturellement entreprenant. Jalouse de surpasser la gloire de ceux qui l'avaient précédée, elle conçut le dessein de bâtir une ville dans la Chaldée. Vivement frappée des avantages de la

situation de Babylone, elle voulut en faire une des capitales de l'empire assyrien.

« L'enceinte de la ville, dit toujours Diodore de Sicile d'après Ctésias, fut formée par un mur de 360 stades de longueur (66 kilomètres), flanqué de beaucoup de tours; l'Euphrate passait au milieu. Telle fut la magnificence de l'ouvrage que la largeur des murs suffisait au passage de six chars de front. Quant à la hauteur, Ctésias la portait à 86 mètres, tandis que d'autres écrivains grecs l'estiment à 25 mètres seulement et disent que la largeur n'était que celle de deux chars. Les mêmes auteurs estiment le circuit à 365 stades, par la raison que Sémiramis aurait voulu imiter le nombre des jours de l'année. Ces murs furent faits de briques crues enduites d'asphalte. Les tours, d'une hauteur et d'une largeur proportionnées, ne furent qu'au nombre de 250... Le premier travail étant fini, Sémiramis choisit l'endroit où l'Euphrate était le plus étroit et elle y jeta un pont de la longueur de cinq stades. Par des moyens ingénieux, on fonda dans le lit du fleuve des piles espacées de douze pieds, dont les pierres furent jointes avec de fortes agrafes de fer, scellées elles-mêmes par du plomb fondu, qui fut coulé dans leurs mortaises. L'avant-bec de ces piles eut la forme d'un angle qui, divisant l'eau, la fit glisser plus doucement sur ses flancs obliques et modéra ainsi l'effort du courant contre l'épaisseur des massifs. Sur ces piles on étendit des poutres de cèdre et de cyprès, avec de très-grands troncs de palmiers, de manière à former un tablier de trente pieds de large... La reine fit ensuite construire à grands frais, sur chaque rive du fleuve, un quai dont le mur eut la même largeur que celui de la ville, pendant une longueur de 160 stades (près de 30 kilomètres). En face des deux entrées du pont, elle fit élever deux châteaux flanqués de tours et entourés d'une triple enceinte de murailles...

Sur les briques encore crues qui servirent à ces constructions, on moula des figures d'animaux de toute espèce, coloriés de manière à représenter la nature vivante. Sémiramis exécuta encore un autre ouvrage prodigieux : ce fut de creuser, dans un terrain bas, un grand bassin ou réservoir carré... Ce travail fait, on dériva le fleuve dans le bassin, et aussitôt on se hâta de construire dans son lit, mis à sec, une galerie couverte qui s'étendait de l'un à l'autre château. La construction fut achevée en sept jours, au bout desquels, le fleuve étant ramené dans son lit, Sémiramis put passer à pied sec par-dessous l'eau, de l'une à l'autre de ses forteresses. Elle fit poser aux deux extrémités de cette galerie des portes de bronze, qui, prétend Ctésias, subsistèrent jusqu'au temps des Perses. Enfin elle bâtit au milieu de la ville le temple du dieu Bel.

« Sémiramis, après avoir achevé ces ouvrages dans la Babylonie, entreprit une expédition contre les Mèdes, qui s'étaient révoltés. Elle soumit de nouveau ce pays et y laissa des monuments immortels de son passage. Arrivée en face du mont Bagistan, elle y fit construire une maison royale. Une des parois de la montagne est formée de rochers taillés à pic d'une hauteur effrayante ; elle fit graver sur ce roc son image entourée de celles de cent de ses gardes, avec une inscription racontant ses exploits. Diodore lui attribue aussi la fondation d'Ecbatane, où les rois d'Assyrie, dit-il, vinrent dans la suite passer chaque été. Comme la ville manquait d'eau et qu'il n'y avait aucune source dans le voisinage, elle amena à grands frais et à l'aide de travaux prodigieux une eau pure et abondante dans tous les quartiers. Pour cela elle perça le mont Oronte et y creusa un canal de trois mètres de largeur sur treize mètres de profondeur, qui communiquait avec un lac situé de l'autre côté de la montagne. »

De la Médie, Sémiramis se dirigea vers la Perse et parcourut toutes les autres contrées qu'elle possédait en Asie. En Arménie, elle éleva, près du lac de Van, une ville avec un palais immense. Partout où elle allait, dit Ctésias, elle perçait les montagnes, brisait les rochers, pratiquait de grandes et belles routes. Dans les plaines, elle érigeait des collines qui servaient de tombeaux à ses généraux morts pendant l'expédition ou de fondement à des villes nouvelles.

Toujours suivant le même auteur, elle soumit également l'Egypte et la plus grande partie de l'Ethiopie. Elle entreprit aussi une expédition contre l'Inde, dont les richesses excitaient ses convoitises. Stratobatis, roi des Indiens, instruit des immenses préparatifs de la reine de Babylone, mit sur pied des forces considérables, puis défia Sémiramis elle-même, dans une lettre où il lui reprochait les débauches de sa vie privée, et la menaçait de la mettre en croix dans le cas où il serait vainqueur. Sémiramis n'en attaqua pas moins le monarque indien. Mais les éléphants de Stratobatis lui assurèrent la victoire. L'armée de Sémiramis fut mise en fuite et détruite aux deux tiers.

A la suite de cet échec, elle rentra dans ses états d'où elle ne sortit plus. Elle poursuivit l'exécution de ses grands travaux; et telles furent l'activité et la renommée de cette reine qu'après elle, suivant Strabon, tout grand ouvrage en Asie lui fut attribué par la voix populaire. Alexandre trouva, raconte-t-on, son nom inscrit sur les frontières de la Scythie, alors considérée comme la borne du monde habité. C'est cette inscription dont le texte prétendu nous a été conservé par Polyen et dans laquelle Sémiramis, parlant d'elle-même, se serait exprimée ainsi :

« La nature m'a donné le corps d'une femme ; mais « mes actions m'ont égalée au plus vaillant des hommes.

« J'ai régi l'empire de Ninus qui vers l'Orient touche au
« fleuve Hinaman (l'Indus), vers le sud au pays de
« l'encens et de la myrrhe (l'Arabie Heureuse), vers le
« nord aux Saces et aux Sogdiens. Avant moi, aucun
« Assyrien n'avait vu de mers; j'en ai vu quatre, que
« personne n'abordait, tant elles étaient éloignées. J'ai
« contraint les fleuves de couler où je voulais, et je ne
« l'ai voulu qu'aux lieux où ils étaient utiles : j'ai rendu
« féconde la terre stérile en l'arrosant de mes fleuves.
« J'ai élevé des forteresses inexpugnables, j'ai percé
« avec le fer des routes à travers les rochers imprati-
« cables. J'ai frayé à mes chariots des chemins que les
« bêtes féroces elles-mêmes n'avaient pas parcourus.
« Et au milieu de ces occupations, j'ai trouvé du temps
« pour mes plaisirs et pour mes amours. »

Cependant, ayant appris que son fils Ninyas lui tendait des embûches, elle prit le parti d'abdiquer. Loin de punir le conspirateur, elle lui remit l'empire, ordonna à tous les gouverneurs d'obéir au nouveau souverain, et disparut, changée en colombe. On l'adora comme une déesse.

III. — Telle est la légende que Ctésias a le premier propagée chez les Grecs. Nous le répétons, elle ne contient pas un seul mot authentique; les monuments assyriens la démentent sur tous les points. Les personnages de Ninus et de Sémiramis n'appartiennent en aucune façon à l'histoire réelle; ils n'ont jamais existé. Ninus, son nom même l'indique suffisamment, est une personnification collective de la ville de Ninive et de sa puissance, sous le nom de laquelle les récits populaires ont groupé tous les exploits, toutes les conquêtes des rois des différentes dynasties assyriennes, et même, car ces récits amplifient toujours, des conquêtes que n'a jamais faites aucun monarque de Ninive. De même

que les expéditions militaires ont été réunies autour du nom de Ninus, bien qu'on en ait aussi attribué à Sémiramis, la légende a surtout gratifié cette reine fabuleuse de la gloire de tous les travaux utiles ou gigantesques exécutés aux époques les plus diverses par des souverains asiatiques, quelle qu'en fût l'origine. Elle lui a attribué toutes les constructions de Babylone, depuis celle de la Tour de Babel, dont ne diffère pas le temple de Bel, jusqu'à celles du temps de Nabuchodorossor et de ses successeurs; elle a placé de même sous son nom les travaux du roi Déjocès à Ecbatane, et l'exécution des grandioses sculptures du mont Bagistan dans la Médie (aujourd'hui Behistoun), qui datent du règne de Darius, fils d'Hystape.

Le nom de Sémiramis a été emprunté à une reine véritablement historique, qui vivait cinq siècles après l'époque où la légende plaçait la Sémiramis fabuleuse, Sammouramit, femme de Binlikhous III, reine qui fit exécuter quelques travaux importants à Babylone, mais à laquelle aucun autre trait du récit de Ctésias ne peut s'appliquer. Mais, en réalité, ce que nous devons reconnaître dans la fameuse Sémiramis, avec tous les savants modernes, c'est un des personnages mythologiques de la religion des bords de l'Euphrate. La légende la caractérise bien, du reste, comme une déesse, quand elle en fait la fille de Dercéto et quand elle raconte sa métamorphose finale et son culte. Et en effet, tous les traits fondamentaux de son caractère et des aventures qu'on lui attribuait concordent pour montrer en elle une forme héroïque de la grande déesse de la religion de Babylone, qui réunissait en elle les deux attributions, en apparence opposées, d'être à la fois voluptueuse et guerrière, et dont un des principaux symboles était la colombe. Avec son époux Ninus, le guerrier, et son fils Ninyas, le prince efféminé caché dans le fond de son

harem, Sémiramis reproduit exactement sur la terre la triade suprême du culte babylonien. Et la conception n'en était pas propre aux Chaldéo-Assyriens; ils l'avaient empruntée, comme la plus grande partie de leur religion, aux Kouschites, car le même groupe de personnages mythiques se trouve placé par la tradition populaire en tête des dynasties primitives, partout où la race de Kousch a inauguré la civilisation, dans l'Inde aussi bien que dans la Mésopotamie.

IV. — Au reste, la légende de Ninus et de Sémiramis ne fait son apparition que fort tard. Elle n'est pas assyrienne ou babylonienne, mais bien exclusivement perse. Bérose, qui travaillait sur les archives officielles de l'Assyrie et de la Chaldée, ne l'a pas connue, non plus qu'Hérodote, qui savait toujours si bien se renseigner; et qui, ayant été de sa personne à Babylone, s'était fait raconter par les Chaldéens l'histoire de leur pays. C'est à la cour de Perse que Ctésias, médecin du roi Artaxerxe Mnémon, avait entendu faire ce récit, qu'il admit avec la plus entière crédulité, et qu'il s'empressa de faire connaître à ses compatriotes comme préférable aux données d'Hérodote. Il faut le reconnaître, c'était bien mal s'adresser pour des renseignements en pareille matière que de s'adresser aux Perses, car ce peuple a toujours été et est encore maintenant, avec ses proches voisins les Indiens, celui dans le monde qui a le moins le sens de l'histoire. Le sens historique manque absolument dans les fameuses annales gravées sur le rocher de Behistoun, où Darius indique les jours et les mois des principaux événements de son règne, mais oublie d'en noter les années; le même défaut se manifeste chez les Persans modernes, seul peuple dont le grand poëte soit en même temps l'unique historien, et qui n'ait pas d'autre récit de son passé qu'un *Livre des rois*

dont la valeur historique est encore bien au-dessous de celle de nos chansons de geste du moyen-âge. Cette infirmité scientifique m'a souvent frappé dans des conversations avec des Persans qui passaient pour des lettrés de leur pays, et qui sur l'histoire moderne de l'Asie avaient les idées les plus étranges. Quelle valeur pouvaient avoir les renseignements fournis sur ses ennemis vaincus par une nation qui dans sa propre histoire a oublié de très-bonne heure le nom du grand Cyrus, fondateur de son empire, et présente comme liés par une étroite parenté des personnages qui ont vécu à dix-sept siècles de distance?

V. — La légende adoptée à la cour de Perse sur Ninus et Sémiramis, et en général sur l'ensemble de l'histoire de l'empire d'Assyrie, avait d'ailleurs en partie sa source dans un intérêt facile à démêler. On s'en rendra compte par la fin de l'histoire.

Ninyas, disait-elle, succéda à sa mère. Ce prince n'eut pas les mœurs guerrières de ses prédécesseurs; uniquement occupé de ses plaisirs, il mena au fond de son palais une vie pacifique et obscure; il se bornait à assurer la sécurité de son empire et à maintenir ses sujets dans l'obéissance, en tenant sur pied une armée nombreuse, levée annuellement dans toutes les provinces. Il rassemblait ses troupes près de Ninive, donnait à chaque nation un gouverneur très-dévoué à sa personne, puis, à la fin de l'année, il congédiait ses soldats, que d'autres, en nombre égal, venaient remplacer. Ce renouvellement incessant de l'armée empêchait qu'il ne se formât des relations trop intimes entre les chefs et les soldats, et prévenait tout complot contre le souverain. D'un autre côté, en se rendant invisible, il voilait à tous les regards sa vie voluptueuse; et, comme s'il eût été un dieu, personne n'osait en mal parler. Ses successeurs, jusqu'à

Sardanapale, l'imitèrent; aussi, ces rois sont-ils restés ensevelis dans la plus complète obscurité. Mais pendant treize cents ans ils se succédèrent tranquillement, sans que leur pouvoir fût jamais contesté ni que l'étendue de leurs domaines reçût aucune atteinte.

La politique des monarques perses avait un intérêt capital à faire ainsi remonter jusqu'à la plus haute antiquité l'exemple d'un empire maintenu sur les nations de l'Asie par l'obéissance qu'inspirait le nom d'un souverain, fût-il enseveli dans ses plaisirs et invisible au fond de son palais; maintenu aussi par une politique ombrageuse qui ne permettait pas à ses sujets de contrées diverses d'acquérir une expérience complète du métier des armes et de se connaître dans les camps, mais envoyait dans chaque province les agents de son pouvoir absolu. Comme ils se prétendaient substitués aux droits de l'empire assyrien, en prêtant à cet empire un semblable caractère, ils donnaient à leur propre domination, fondée sur la force des armes, l'autorité d'une tradition bien des fois séculaire et un caractère de véritable légitimité. Cette intention devient encore plus manifeste si l'on a soin de remarquer l'étendue que la légende rapportée par Ctésias attribuait aux domaines de l'empire assyrien, et la durée qu'elle assignait à cet empire. Les conquêtes de Ninus et de Sémiramis excèdent de beaucoup la réalité de celles d'aucun monarque de l'Assyrie, même des plus puissants, mais elles embrassent précisément toute l'étendue de l'empire des Achéménides depuis le règne de Darius fils d'Hystaspe. Quant à la question de durée, le lecteur, par ce qui précède, est déjà en état de juger à quel degré est absurde et contraire à l'histoire cette tradition d'un empire remontant à treize siècles au-delà de l'insurrection qui renversa Sardanapale, d'une dynastie dont la vingtième génération vivait au temps de la guerre de Troie,

n'ayant éprouvé ni démembrement ni révolte de ses provinces, n'ayant pas même eu besoin de se montrer en armes à ses sujets. Mais le nombre de siècles ainsi indiqué représente précisément, à bien peu de chose près, la somme totale de la durée des dynasties d'origines diverses qui se succédèrent depuis l'établissement de la dynastie proprement chaldéenne jusqu'à la destruction de Ninive par les Mèdes et les Babyloniens sous Sardanapale. Ainsi toute l'histoire de la Mésopotamie était présentée par les rois de Perse pour l'instruction de leurs sujets comme celle d'un seul et même empire, dont l'unité et l'autorité n'auraient jamais été contestées et dont ils auraient eux-mêmes été les héritiers et les successeurs. C'est de cette manière que chez tous les peuples l'intérêt politique a bien souvent fait écrire l'histoire officielle.

§ 2. — Première dynastie assyrienne.

(XV^e^-XI^e^ siècles.)

I. — Nous nous trouvions obligé de parler des récits légendaires de Ctésias pour en rejeter et pour en montrer le caractère entièrement fabuleux. Mais en voici bien assez sur ce sujet; il est grand temps de revenir à l'histoire réelle, telle qu'elle nous est enseignée par l'étude des monuments originaux des rois assyriens.

Les savants modernes qui se sont occupés de l'histoire d'Assyrie placent généralement, d'après les données de Bérose confirmées par un passage d'Hérodote, la fondation de l'empire ninivite en 1314 avant Jésus-Christ; mais les renseignements fournis par Bérose se rapportent à Babylone et non à l'Assyrie même. La date de 1314 est donc celle du moment où les rois assyriens devinrent

maîtres de la Babylonie, non celle de leur commencement à Ninive. Et en effet des monuments positifs ne nous permettent plus aujourd'hui de douter que la monarchie assyrienne n'ait débuté dans le xv^e^ siécle avant notre ère, pendant que la suprématie de l'Egypte s'étendait sur tout le bassin de l'Euphrate et du Tigre.

Les commencements, comme ceux de toute chose ici-bas, en furent modestes. A l'avénement de la dynastie ce dut être simplement le petit royaume de Ninive, tel qu'il existait dans la confédération de Rotennou. Loin de débuter par des conquêtes du genre de celles que l'on attribuait à Ninus, il ne s'agrandit que peu à peu, absorba graduellement les autres petits États de même race, ses voisins, réunit ainsi en un seul corps de nation toute l'Assyrie, puis, gagnant encore du terrain, s'étendit du côté de la Chaldée en tendant à embrasser la Mésopotamie entière dans un même ensemble monarchique. L'historien arménien Moïse de Khorène nous a conservé à ce sujet un précieux document, qui devait provenir d'une source ancienne et authentique; c'est une liste de noms qu'il a pris pour ceux des premiers rois d'Assyrie : Ninus, Chalaos, Arbelus, Anebos, Babios. Malgré quelques altérations, on reconnaît dès le premier coup d'œil ces noms pour être, non pas ceux d'hommes, mais ceux de villes importantes et bien connues, énumérées dans l'ordre de leur incorporation aux états des monarques assyriens : Ninive, Calach, Arbèles, Nipour et Babylone. Ainsi cet inappréciable fragment, conservé par un historien qui n'en comprenait plus la véritable signification, nous fait assister pour ainsi dire aux progrès de l'empire et à l'extension successive de ses limites.

II. — L'histoire des premières époques de la royauté ninivite et de ses relations avec Babylone est racontée

dans une précieuse tablette du Musée Britannique, fragment d'un manuel historique à l'usage des étudiants assyriens, dont une partie seulement a été publiée et dont rien n'a été encore traduit, mais que nous avons étudiée soigneusement sur l'original à Londres, et dont nous allons résumer les principales données.

Le récit ne commence malheureusement pas avec la monarchie, dont nous ignorons le fondateur; mais le premier prince dont il parle régnait vers 1450 avant Jésus-Christ et était encore très-voisin de l'établissement de la royauté assyrienne. Il s'appelait Assourbelnisisou et fit un traité avec Karatadas, roi de Babylone. Ce traité fut confirmé entre son successeur Bousour-Assour et Pournapouryas, roi de Babylone. Vint ensuite, sur le trône de Ninive, Assouroubalat, qui paraît avoir régné vers 1400. Il maria sa fille à Pournapouryas, et son petit-fils, Karahardas, monta fort jeune sur le trône de Babel. Mais il fut bientôt assassiné par un certain Nazibougas, qui usurpa le sceptre. Alors les Assyriens firent une expédition en Babylonie sous la conduite d'Assouroubalat, mirent à mort Nazibougas et placèrent sur le trône Kourigalzou, second fils de Pournapouryas. Ces deux noms ont une physionomie toute élamite, et nous les avons déjà vus parmi les successeurs de Chodornakhounta; mais la communauté d'origine touranienne entre les Chaldéens de Babylone et les Susiens explique cette présence de noms semblables des deux côtés.

Nos connaissances présentent ici une courte lacune, de un ou deux règnes seulement; puis nous nous trouvons en présence de quatre rois dont les noms sont inscrits sur divers monuments, mais dont nous ignorons les faits et gestes, Bellikhous, Poudiel, Binlikhous I$_{er}$ et Salmanassar I^{er}. Celui-ci eut pour fils Teglath-Samdan I^{er} qui — plusieurs textes assyriens nous l'affirment — fut le conquérant de la Babylonie et de la Chaldée. Senna-

chérib, dans une de ses inscriptions, nous dit qu'il régnait six cents ans avant lui, ce qui nous reporte aux environs de 1300 avant Jésus-Christ et coïncide pleinement avec la date de 1314 donnée par Bérose pour l'établissement de l'autorité des princes assyriens à Babylone.

III. — La métropole de la Chaldée dépendit donc de la suprématie des Assyriens à partir de Teglath-Samdan. Mais elle ne fut, ni alors, ni jamais, sous les rois d'Assyrie, traitée comme une simple ville de province, soumise à un gouverneur nommé par le roi. Elle garda ses princes particuliers, qui se succédèrent héréditairement et furent seulement vassaux du roi de Ninive. Ce fut, du reste, le système constant de la monarchie assyrienne pour le gouvernement des pays conquis, que de conserver les royautés locales en les réduisant à l'état de vasselage et en les tranformant pour ainsi dire en satrapies héréditaires. Le système allait même plus loin, et l'un de ses principes, continué plus tard par les Perses, était le respect absolu de l'hérédité régulière du pouvoir et de la légitimité monarchique dans les familles royales des contrées conquises. Lorsqu'un roi vassal se révoltait, son suzerain d'Assyrie le traitait personnellement avec la dernière rigueur; il n'était pas rare qu'il le fît empaler ou écorcher vivant; mais c'était toujours le fils et l'héritier légitime du vaincu qu'il instituait à sa place. Avec un semblable système, qui au lendemain d'un exemple terrible sur un révolté remettait l'autorité à son fils, sans s'inquiéter des ferments de haine et de vengeance que son cœur pouvait renfermer, les rébellions devaient se renouveler fréquemment, l'unité de l'empire devait dépendre uniquement du plus ou moins de fermeté de la main qui, au sommet, en tenait les rênes; la soumission de certaines provinces devait être toujours à recom-

mencer, car périodiquement elles essayaient de se soustraire à la domination dès qu'elles apercevaient un indice de faiblesse dans le pouvoir suprême. Aussi, pour nous restreindre actuellement à ce qui regarde en particulier Babylone et la Chaldée, si la grande cité fut de bonne heure soumise à la suzeraineté de Ninive, sa soumission ne fut jamais qu'imparfaite et précaire. A chaque instant, dans le cours des annales assyriennes, nous voyons les princes de Babylone se soulever et chercher à reconquérir leur pleine indépendance ; toujours châtiés, ils recommencent toujours.

Il y avait, du reste, entre les vassaux et les suzerains une curieuse querelle de titres, que les monuments nous révèlent. Les rois ninivites s'intitulaient « vicaires des dieux à Babylone, » et ils ne voulaient pas permettre aux princes qui régnaient dans cette ville de s'en dire souverains. Ceux-ci, sur leurs propres monuments, prenaient toujours le nom de « rois de Babylone, » mais à Ninive on ne les appelait officiellement que « rois de Kar-Dounyas, » ou de la basse Chaldée.

Mais si Teglath-Samdan, en prenant Babylone, y maintint un roi particulier, il changea bien évidemment la famille de ces rois. Car, à partir de lui, leurs noms, au lieu d'être chaldéens touraniens comme ceux que nous avons enregistrés tout à l'heure, ont un caractère purement sémitique et sont empruntés à la langue dite assyrienne.

IV. — Teglath-Samdan eut pour successeur son fils Belchodorossor. Babylone se révolta sous ce prince et le monarque chaldéen Binbaladan, après avoir chassé les étrangers de ses domaines, envahit à son tour l'Assyrie. Belchodorossor fut tué dans la lutte et les Babyloniens emportèrent de nombreux trophées, entre autres le sceau royal de Teglath-Samdan. Binbaladan est connu par

plusieurs inscriptions comme ayant construit les vastes fortifications de Nipour, dont il faisait un des boulevards de la Babylonie.

C'est alors qu'arriva au trône un prince du nom de Adarpalassar (Adar — l'Hercule assyrien — a donné un fils), dont il est dit dans une inscription « qu'il organisa « le pays d'Assur et qu'il institua le premier les armées « d'Assyrie. » Binbaladan, ayant voulu envahir de nouveau l'Assyrie au commencement du règne d'Adarpalassar fut vaincu dans une grande bataille sous les murs d'Elassar. Ce roi, comme ses prédécesseurs, devait n'avoir pas encore secoué complétement la suprématie égyptienne, qui, même depuis la cessation des grandes campagnes pharaoniques, continuait à s'étendre sur l'Assyrie, en tendant chaque jour davantage à devenir nominale. Nous avons vu plus haut, par un texte positif, que sous Ramsès XII, vers 1150, le roi d'Égypte percevait encore, plus ou moins régulièrement, un tribut de la Mésopotamie ; mais nous avons vu aussi que presque immédiatement après, toute suprématie cessa, et même toute prétention de ce genre, à la suite de l'usurpation du grand-prêtre Her-Hor. Le roi d'Assyrie sous lequel eut lieu cet événement dut être Assourdayan, fils et successeur de Adarpalassar ; c'est en effet, à la cessation des derniers vestiges de vasselage étranger que s'appliquent naturellement les expressions qui le caractérisent dans l'inscription où tous ces princes sont mentionnés : « *Il porta le sceptre suprême*, il illustra la nation de Bel... « *et obscurcit ce qui était avant lui.* » Nous savons, en outre, que ce prince envahit la Babylonie à son tour pour venger son grand-père, et fit reconnaître son autorité suprême dans tout ce pays, d'où il enleva un énorme butin.

Son fils Moutakkil-Nabou (confiant dans le dieu Nébo lui succéda ; puis vint Assourişisi, (le dieu Assour élève

sa tête), « roi puissant, dit l'inscription, qui attaqua les « contrées rebelles, qui annexa les pays de toute la « terre. » Nous savons d'ailleurs qu'il réprima la révolte d'un prince de Babylone nommé Nabuchodorossor, qui par deux fois essaya d'envahir l'Assyrie ; mais les expressions que nous venons de citer prouvent qu'en outre il agrandit l'empire par de nouvelles conquêtes. Son fils, Teglathphalasar Ier, fut aussi un conquérant et exerça glorieusement le pouvoir. Une longue inscription tracée sur un prisme de terre cuite, dont on a trouvé quatre exemplaires dans les fondations d'un temple d'Elassar (Kalah-Scherghât), raconte les campagnes de la première partie de son règne ; elle est devenue célèbre dans la science, parce que c'est elle dont la Société asiatique de Londres s'est servie pour l'épreuve qu'elle a proposée aux principaux assyriologues, MM. le général Rawlinson, Fox Talbot, le docteur Hincks et Oppert, pour vérifier la valeur de leur méthode, leur en demandant à chacun séparément une traduction ; et toutes, ajoutons-le en passant, se sont trouvées concordantes. Le récit de cette inscription est aussi en désaccord avec la vie attribuée par Ctésias aux successeurs du fabuleux Ninyas, qu'avec la géographie politique qui résulterait pour leur époque des légendes dont il s'est fait l'écho. Nous y voyons Teglathphalasar commencer, l'année même de son avénement, par vaincre les Moschiens, voisins du Pont-Euxin, qui étaient descendus, leurs cinq rois en tête, au secours de la Commagène révoltée contre la domination assyrienne et subjuguer de nouveau ce dernier pays. Il guerroye ensuite dans les districts arméniens situés au-dessus des sources du Tigre; la même année, conduisant encore d'autres troupes dans une direction opposée, il franchit le petit Zab, pénètre dans les montagnes et soumet quelques tribus de la Chalonitide et de la Médie occidentale. Ses efforts militaires

sont ensuite dirigés vers le nord-est ; il raconte ses combats contre un grand nombre de tribus absolument obscures qui paraissent avoir occupé les environs du lac d'Ourmiah et la région frontière entre l'Arménie et la Médie ; à la suite de ces combats il parvint à pénétrer jusqu'à la « mer Supérieure, » c'est-à-dire à la mer Caspienne. Enfin, la quatrième année de son règne, Teglathphalasar entreprend la conquête « des pays d'Aram, qui ne reconnaissaient pas Assour, mon Seigneur. » Le premier de sa race, il franchit l'Euphrate, s'empare de Karkémisch, impose un tribut aux Khatti, les Khétas des monuments égyptiens, les Héthéens septentrionaux de la Bible, et pénètre jusque dans la chaîne de l'Amanus (Koumani). Au milieu de ces grandes guerres, il n'oublie pas les travaux de la paix ; par ses ordres, les édifices religieux de la ville d'Elassar, où il faisait sa résidence habituelle, sont rebâtis avec magnificence, entre autres le grand temple d'Oannès, jadis construit par Ismidagan, que le roi Assourdayan avait fait raser pour le réédifier à nouveau, mais dont les travaux étaient demeurés interrompus pendant soixante-dix ans.

Le prisme s'arrête à la quatrième année de son règne, mais l'inscription, en partie encore inédite, d'un obélisque fragmenté que possède aussi le Musée Britannique, nous montre Tegtathphalasar Ier entrant quelques années après avec son armée dans le Liban et devenant maître d'Aradus. Il monte sur un vaisseau de cette cité pour aller à la pêche maritime, chose qu'aucun roi d'Assyrie n'avait encore faite, et il enregistre au nombre de ses exploits les plus saillants, qu'il a tué un dauphin de sa main. Au bruit de ses succès, les princes de Tanis qui devaient s'allier aussi à Salomon, lui adressent une ambassade pour rechercher son amitié. « Le roi d'Égypte, « dit l'inscription, lui envoya comme cadeau extraordi-

« naire un crocodile de son fleuve et des baleines de la « grande mer. »

A ces guerres lointaines succédèrent de graves démêlés avec Babylone, qui sont racontés dans la tablette du Musée Britannique sur les relations entre les deux pays. Mardochidinakhé, roi de Babylone, se révolta et proclama son indépendance. Teglathphalasar, pour essayer de le réduire, envahit d'abord la Chaldée; mais il fut repoussé, et Mardochidinakhé, vainqueur dans les premiers combats, entra en Assyrie, où il prit d'assaut la ville de Hékali. Le grand Sennachérib se vante, dans une inscription, d'avoir rapporté à Ninive, après une défaite des Babyloniens, les statues des dieux que Mardochidinakhé avait enlevé de Hékali quatre cent dix-huit ans auparavant, c'est-à-dire vers 1100 avant Jésus-Christ.

Teglathphalasar, après cette défaite, ne put reprendre l'offensive qu'au bout de quelques années, mais alors avec de grands succès, car il prit successivement Dour-Kourigalzou, Sippara et Babylone. Son fils aîné, Assourbelkala, termina enfin la guerre par une paix dans laquelle Nabousapikzir, successeur de Mardochidinakhé, reconnut de nouveau la suprématie politique de Ninive sur Babylone. Cet Assourbelkala est l'auteur de la dédicace d'une statue mutilée de déesse qui a été retrouvée à Ninive et que possède le Musée Britannique.

V. — Il eut pour successeur son frère cadet, Samsi-Bin II, dont on ne sait qu'une chose : c'est qu'il répara un des principaux temples de Ninive. Vint ensuite Assourrabamar, prince malheureux, qui, vers 1080 ou 1070, fut vaincu dans une bataille décisive par le roi des Héthéens, et perdit toutes les conquêtes de Teglathphalasar Ier, au delà de l'Euphrate. Ce fut là ce qui permit, peu de temps après, la formation de l'empire de

David et de Salomon. Mais la dynastie à laquelle appartenait Assourrabamar ne se releva pas de l'humiliation de ce désastre. Au bout de peu de temps, l'intendant des jardins royaux Belkatirassou (le dieu Bel a fortifié ma main), le Bélitaras des auteurs grecs [1] se mit à la tête d'une conspiration, renversa son maître et devint le chef d'une nouvelle famille de rois [2].

§ 3. — Premiers princes de la dynastie de Bélitaras. — Assournazirpal.

(1070-905.)

I. — Belkatirassou, autrement dit Bélitaras, est appelé « l'origine de la royauté » dans une inscription émanée d'un de ses descendants, laquelle nous fait connaître la série des premiers successeurs de ce chef de dynastie. Salmanassar II régna immédiatement après lui, et fut le premier fondateur du magnifique palais de la ville de Calach (aujourd'hui Nimroud), reconstruit un peu plus tard par Assournazirpal.

Son successeur s'appela Irib-Bin. Assouridinakhé (le dieu Assur a donné des frères) vint ensuite, puis un troisième Salmanassar et un prince du nom d'Assourédilili (Assur est l'arbitre des dieux). De ces rois nous ne connaissons aucun fait précis ni aucune date : ce furent eux, nous pouvons le conjecturer avec une entière confiance, qui s'emparèrent de la Médie et la réunirent à l'empire

[1] On peut, en traduisant l'idéogramme « main » par un autre synonyme, d'un emploi plus rare, il est vrai, lire *Belidiarassou*, ce qui serait encore plus voisin du Bélitaras des écrivains grecs.

[2] Agathias (édition de Paris, 1660), p. 62.

assyrien. Il est en effet certain que cette contrée n'était pas encore soumise sous Teglathphalasar Ier, et nous allons la voir maintenant, sous tous les princes postérieurs, énumérée parmi les dépendances de la monarchie.

Avec Binlikhous II, la chronologie devient certaine : les Assyriens avaient un magistrat spécial qui donnait son nom à l'année, comme les archontes à Athènes et les consuls à Rome ; or nous possédons une liste presque complète de ces éponymes avec l'indication des régnes auxquels ils correspondaient, à partir de Binlikhous II, liste tracée en caractères cunéiformes sur des tablettes de terre cuite qui font partie des collections du Musée Britannique. Binlikhous régna vingt ans, de 956 à 936 avant notre ère, son fils Teglath-Samdan II six ans, de 935 à 930. Le annales de ce dernier prince nous manquent, mais les rois postérieurs le citent comme un grand guerrier ; il fit entre autres une campagne vers les sources du Tigre, au milieu des montagnes, et y dressa une stèle commémorative de son passage.

II. — Si nous ne possédons pas de documents du règne de ce monarque, en revanche, ceux de son fils Assournazirpal (le dieu Assur protége son fils), abondent. Le grand palais de Calach (Nimroud), avec ses salles magnifiques décorées de sculptures et sa grande pyramide qui servait à observer les astres et au sommet de laquelle un sanctuaire leur était consacré, monument fouillé par le voyageur anglais M. Layard, a été rebâti par ce prince; partout on y rencontre ses traces, ou, comme il le dit lui-même, « la gloire de son nom. » Dans toutes les grandes collections de l'Europe, on possède de ses bas-reliefs, ordinairement défigurés par une bande d'inscriptions qui passe sur le corps des personnages et contient partout le même texte. De gigantesques taureaux à face

humaine et des lions non moins colossaux portent ses textes gravés au-dessous de leurs jambes; une stèle, actuellement à Londres, renferme le récit de ses campagnes ; le même récit se retrouve, encore plus développé, sur un immense monolithe qui formait le seuil du temple de Adar-Samdan, l'Hercule assyrien, à Calach ; c'est la plus longue de toutes les inscriptions assyriennes connues.

Seul parmi les monarques asiatiques, Assournazirpal nous a laissé sa statue, que possède le Musée Britannique. Il est debout ; d'une main il tient une faux et de l'autre une massue. Sur sa poitrine, on lit :

« Assournazirpal, grand roi, roi puissant, roi des lé-
« gions, roi d'Assyrie, fils de Teglath-Samdan, grand roi,
« roi puissant, roi des légions, roi d'Assyrie, fils de Bin-
« likhous, grand roi, roi puissant, roi d'Assyrie.

« Il posséda les terres depuis les rives du Tigre jus-
« qu'au Liban; il soumit à sa puissance les grandes
« mers et tous les pays depuis le lever jusqu'au coucher
« du soleil. »

II. — Le fils de Teglath-Samdan II monta sur le trône le 2 juillet 930, jour marqué par une éclipse partielle de soleil vue à Ninive, laquelle est à plusieurs reprises mentionnée sur ses monuments et fut regardée comme un augure particulièrement favorable pour le règne qui s'ouvrait. Il porta le sceptre pendant vingt-cinq ans, de 930 à 905. Son règne fut la première affirmation de la puissance assyrienne de la nouvelle dynastie dans ses vues sur la domination de l'Asie et surtout des contrées occidentales.

Le récit officiel des guerres de ce prince jusqu'à la vingtième année de règne, gravé sur le monolithe de Calach, peint en traits saisissants le caractère belliqueux et féroce d'un prince qui ne manqua jamais de faire écor-

cher vivants ses vassaux révoltés, et qui disait dans l'inscription d'une stèle élevée sur l'emplacement d'une ville rasée par lui : « Sur les ruines ma figure s'épanouit, « dans l'assouvissement de mon courroux je trouve ma « satisfaction. »

Il n'y eut pas une seule année de son règne qui ne fut marquée par une expédition militaire. La plupart eurent lieu dans les montagnes de l'Arménie, dans la Commagène et dans le Pont, où dominaient alors les Moschiens, enfin dans la Médie et probablement dans une portion de la Perse occidentale. Mais les noms de tribus et de districts qui paraissent se rapporter à ces dernières régions, ne se laissent pas encore assimiler à des localités connues d'ailleurs, et par conséquent il est impossible, dans l'état actuel de la science, de déterminer jusqu'où il porta ses armes dans l'est. D'autres campagnes eurent pour théâtre les bords de l'Euphrate, dont il soumit toute la rive droite, l'Irâk-Araby de nos jours, divisé alors en plusieurs royaumes florissants. Assournazirpal eut aussi à réprimer, surtout dans les premières années de son règne, des révoltes nombreuses dans le nord de l'Assyrie et dans la Basse-Chaldée ; il les punit avec une impitoyable rigueur.

En 925, il vainquit Nabobaladan, roi de Babylone, son frère Zabdan et son général Belbaladan, qui avaient eu l'audace de se soulever et de fournir des secours aux gens du pays de Soukhi, sur la rive orientale de l'Euphrate. Le châtiment qui suivit cette audace fut tel que Babylone ne remua plus de tout le reste du règne.

Franchissant l'Euphrate, Assournazirpal réduisit à l'obéissance toute la Syrie septentrionale, le pays des Khatti ou Héthéens, la chaîne de l'Amanus (Koumani), et le bassin de l'Oronte (Aranta). Bien qu'il se dise maître du Liban et qu'il raconte que dans l'année qui correspond à 916 avant Jésus-Christ, après être descendu en personne

dans la Phénicie jusqu'au bord de la Méditerranée, il reçut un tribut des villes de Tyr, Sidon, Byblos et Aradus, il ne paraît pas avoir subjugé réellement les cités phéniciennes et avoir fait dans ce pays autre chose qu'une pointe momentanée. De ce côté, il n'osait pas s'aventurer trop avant ; les royaumes de Juda et d'Israël étaient encore très-puissants et pouvaient en se coalisant lui opposer une résistance redoutable ; ainsi Josaphat et Achab, ses contemporains, avaient pu l'un et l'autre soutenir avec succès la guerre contre les Araméens du royaume de Damas, qu'Assournazirpal, du reste n'attaqua pas non plus.

§ 4. — De Salmanassar IV à Binlikhous et Sammouramit.

(905—828.)

I. — Les exploits de ce prince guerrier furent encore surpassés par ceux de son fils Salmanassar IV, qui régna de 905 à 865. C'est à partir du règne de ce prince que l'histoire assyrienne commence à se trouver dans une connexion étroite et constante avec l'histoire biblique, aux récits de laquelle elle apporte la plus précieuse et la plus éclatante des confirmations. Salmanassar fut le constructeur du grand palais central à Calach (aujourd'hui Nimroud), fouillé par M. Layard. C'est là que l'on a trouvé les inscriptions qui nous ont fait connaître ses annales et dont la plus importante est celle d'un obélisque de basalte, actuellement au Musée Britannique, où sont énumérées sommairement toutes les campagnes entreprises par lui-même ou par ses ordres. Il fortifia, comme gardienne de l'Assyrie proprement dite du côté de la Chaldée, toujours remuante et disposée à l'insur-

rection, la ville d'Assur ou Elassar (aujourd'hui Kalah-Scherghât), ainsi que le démontrent les inscriptions des briques des murailles, qui portent son nom, et le texte gravé sur le piédestal d'une statue, malheureusement mutilée.

La plupart des expéditions de Salmanassar V, qui se succèdent d'année en année, sont dirigées, comme celles de son père, tantôt au nord, dans l'Arménie et le Pont, tantôt à l'orient, dans la Médie, toujours assez mal soumise, tantôt au sud, dans la Chaldée, où les révoltes se renouvellent à chaque instant, tantôt enfin à l'ouest, vers les pays syriens et la région de l'Amanus. Mais de ce côté il pousse plus loin que ses prédécesseurs, et c'est alors qu'il se trouve entrer en rapports avec les personnages bibliques. La partie de ses annales qui a trait aux campagnes où il se rencontra avec les rois de Damas et d'Israël a pour nous un intérêt tout particulier, bien plus grand que celui qui s'attache aux guerres poursuivies dans d'autres directions. Aussi, après avoir simplement indiqué ces dernières, citerons-nous ce que Salmanassar, dans ses relations officielles, dit lui-même de ses campagnes dans la Syrie méridionale.

« Dans ma sixième campagne (900), je m'avançai vers « les villes des rives du Balikh » (le fleuve Bélias des géographes classiques, qui part des environs d'Edesse et va se jeter dans l'Euphrate en amont de Thapsacus), « je tuai Giammou, le chef de leur ville... Je traversai « l'Euphrate dans un bac et je perçus un tribut des « rois de Syrie.

« Dans ces jours, Ben-hidri de Damas, Sakhoulina de « Hamath, et les rois de Syrie et ceux des rivages de la « mer se fièrent à leurs pieds rapides et vinrent à moi « pour me livrer bataille. Avec l'aide d'Assur, le grand « maître, mon seigneur, je combattis contre eux, je les « vainquis. Je leur pris leurs chars, leur cavalerie,

« leurs armes de guerre, et je mis hors de combat « vingt mille cinq cents de leurs soldats. »

C'est à l'occasion de cette bataille, livrée à Karkar, que la stèle découverte aux sources du Tigre, en énumérant les forces des confédérés, mentionne « dix mille « hommes d'Achab d'Israël, » témoignage précieux de l'intimité momentanée d'Achab et de Ben-hidri, que signalaient les récits de la Bible. Parmi les princes ligués contre les Assyriens on remarque encore les noms de Matanbaal, roi d'Arvad, Adonibaal, roi de Sidon, Baasa, fils de Rohob, roi d'Ammon et par conséquent vassal d'Achab, enfin un scheikh arabe du nom de Djendib.

» Dans ma dixième campagne (896), dit une autre « inscription, je franchis l'Euphrate pour la huitième « fois, je détruisis les villes de Sangar, de Karkémisch, « je les démolis, je les brûlai par le feu... Ben-hidri de « Damas, Sakhoulina de Hamath et douze rois des bords « de la mer eurent confiance dans leurs...; ils s'avan- « cèrent vers moi pour me livrer bataille. Je combattis « avec eux et les vainquis. Je capturai leurs chars, leur « cavalerie, leurs armes. Ils s'enfuirent pour sauver leurs « vies.

« Dans ma onzième campagne (895), je sortis de Ni- « nive, je franchis, pour la neuvième fois, l'Euphrate « dans un bac... Je me tournai vers le mont Amanus, « j'attaquai le pays de Iarak. Je descendis vers Hamath, « j'occupai Astamakou et quatre-vingt-neuf autres « villes; j'y fis un massacre général, j'en emmenai les « habitants captifs. Dans ces jours, Ben-hidri de Damas, « Sakhoulina de Hamath et douze rois de la côte eurent « confiance dans leurs...; ils s'avancèrent vers moi « pour me livrer bataille, et je les mis en fuite; dix « mille soldats tombèrent sous les coups de mes armes; « je capturai leurs chars, leur cavalerie et leurs appro- « visionnements de guerre.

« Dans ma quatorzième campagne (892), » continue le roi plus loin, « je fis un recensement de mes vastes « territoires sans nombre; je franchis l'Euphrate par « un gué avec cent vingt mille hommes. Alors Ben-hidri « de Damas, Sakhoulina de Hamath et les douze rois de « la côte, haute et basse, qui avaient compté leurs ar- « mées innombrables, s'avancèrent vers moi. Je les « combattis et les mis en fuite; j'enlevai leurs chars, « leur cavalerie, je pris leurs armes. Ils s'enfuirent « pour sauver leur vie. »

Ces guerres de Syrie avaient été interrompues, en 898 et 897, par une intervention à Babylone. Le roi particulier de cette grande cité et de toute la Chaldée, Mardochinaddinsou, fût détrôné par son frère bâtard, Mardochbelousati. Salmanassar marcha vers le Bas-Euphrate pour rétablir Mardochinaddinsou. La guerre dura deux ans et l'opération décisive fut le siége d'une ville de Gananat, dont on ne sait pas la situation précise. Ce fut seulement dans la deuxième année que Salmanassar entra à Babylone et détrôna l'usurpateur.

La seizième campagne de Salmanassar IV (890) ouvre une nouvelle période de combats; le roi franchit le Zab ou Zabat pour porter la guerre aux peuples des montagnes de la Haute-Médie, puis au-delà chez les nations scythiques qui bordaient le midi de la mer Caspienne. Toutefois il n'abandonne pas pour cela les contrées de l'ouest, où il va se trouver désormais en lutte avec le roi qu'une révolution, provoquée par l'influence du prophète Elisée, a fait asseoir sur le trône de Damas à la place de Ben-hidri.

« Dans ma dix-huitième campagne (886), » lisons-nous sur l'obélisque de Nimroud, « je franchis l'Eu- « phrate pour la seizième fois. Hazaël, roi de Damas, « vint à ma rencontre pour me livrer bataille. Je lui

« pris onze cent vingt-un chars et quatre cent soixante-
« dix cavaliers, avec son camp.

« Dans ma dix-neuvième campagne (885), je traversai
« l'Euphrate pour la dix-huitième fois; je marchai vers
« le mont Amanus, et j'y coupai des poutres de cèdre.

« Dans ma vingt-et-unième campagne (883), je tra-
« versai l'Euphrate pour la vingt-deuxième fois; je
« marchai vers les villes de Hazaël de Damas. Je reçus
« des tributs de Tyr, de Sidon et de Byblos. »

C'est évidemment à la suite de cette campagne que Jéhu, roi d'Israël, dont Hazaël ravageait cruellement les provinces, mendia l'appui de Salmanassar contre ce redoutable ennemi. L'inscription de l'obélisque dit que le roi d'Assyrie reçut un tribut de Jéhu et l'appelle à cette occasion « fils d'Amri, » car la grande renommée du fondateur de Samarie faisait considérer par les Assyriens tous les rois d'Israël comme ses descendants. *Un* des bas-reliefs du même monument représente Jéhu se prosternant à terre devant Salmanassar, comme s'il se reconnaissait son vassal.

Les annales de Salmanassar ne parlent plus après cela ni des rois de Damas, ni de ceux d'Israël. Elles enregistrent comme la vingt-septième campagne (877) une grande guerre en Arménie, qui amène la soumission de toutes les parties de ce pays qui résistaient encore au monarque assyrien. Dans la trente-et-unième campagne (873), la dernière qui soit mentionnée sur l'obélisque, le roi envoie de nouveau le général en chef (*tartan*) de ses armées en Arménie, où il livre au pillage cinquante villes, dont celle de Van; pendant ce temps il se rend de sa personne en Médie, soumet une partie des districts du nord de cette contrée, qui s'étaient mis en état de rébellion, châtie ceux qui environnent le mont Elvend, où fut bâtie plus tard Ecbatane, et enfin s'en va guerroyer chez les Scythes de la mer Caspienne.

II. — La chronologie officielle des Assyriens termine le règne de Salmanassar IV en 870, date de sa mort. Mais pendant les deux dernières années son pouvoir fut annulé, réduit aux deux seules villes de Ninive et de Calach. Son second fils, Assourdaninpal, à la suite d'événements qui demeurent inconnus pour nous, leva contre son père l'étendard de la révolte, prit le titre royal et fut aussitôt soutenu par vingt-sept villes, des plus importantes de l'empire, qui se déclarèrent en sa faveur. Un monument nous a conservé la liste de ces villes, parmi lesquelles nous voyons figurer Arrapkha, capitale de la province d'Arrapachitis, Amida (aujourd'hui Diarbekir), Arbèles, Elassar et toutes les places des bords du Tigre. Une guerre s'engagea entre le père et le fils rebelle; l'armée passa du côté de ce dernier; il se fit reconnaître par toutes les provinces et tint Salmanassar jusqu'à sa mort confiné dans la capitale, où il le bloquait étroitement.

III. — Salmanassar étant mort en 870, son fils Samas-Bin continua la lignée légitime. Il parvint à réprimer rapidement la révolte de son frère Assourdaninpal et à le dépouiller de l'autorité qu'il avait usurpée. Du reste, le monument dans lequel il nous fait connaître les exploits des premières années de son règne ne donne aucun détail sur cette guerre civile; il se borne, après avoir énuméré les villes qui étaient les foyers originaires du parti d'Assourdaninpal, à dire simplement : « Avec l'aide des grands dieux, mes maîtres, je les sou-« mis à mon empire. »

L'usurpation du second fils de Salmanassar et une guerre civile de cinq ans avaient amené bien des désordres dans l'empire et ébranlé la fidélité de bien des provinces. Les premières années de Samas-Bin furent occupées à tout faire rentrer dans l'ordre. Dans le récit qui

nous en a été conservé et qui ne va que jusqu'à l'an 4 du règne, nous voyons ce prince réduire et châtier d'une manière terrible l'Osrhoëne ou Mésopotamie araméenne qui avait fait défection, ramener à l'obéissance les districts montagneux où le Tigre et l'Euphrate prennent naissance, puis l'Arménie proprement dite. Dans la quatrième année, il marche contre Mardochbalatirib, roi de Babylone, qui avait profité des désordres de l'Assyrie pour se déclarer indépendant, et que soutenaient les Susiens ou Elamites; il le défait complétement et le force à fuir dans le désert, tue beaucoup d'hommes de son armée dans le combat, prend deux cents chars de guerre et fait sept mille prisonniers, dont cinq mille sont égorgés sur le champ de bataille, pour servir d'exemple. Malheureusement nos renseignements s'arrêtent à cette date, et nous ne savons absolument rien sur le plus grand nombre des années de Samas-Bin, ainsi que sur ses entreprises contre l'ouest de l'Asie, la Syrie et la Palestine, qui durent succéder alors aux campagnes qui avaient pour but de rétablir l'autorité royale dans toutes les anciennes provinces de l'empire. Ce prince demeura en effet sur le trône jusqu'en 857. En 859 et 858, il avait dû réprimer une grande révolte de Babylone et de la Chaldée.

IV. — Binlikhous III, qui vint après, régna vingt-neuf ans, de 857 à 828. Une inscription émanée de lui et gravée dans les premières années de son règne, en décrivant l'étendue de son empire, dit qu'il gouvernait, d'un côté, « depuis les pays de Silouna, qui est au soleil le-« vant, les pays d'Elam, l'Albanie (au pied du Caucase), « Kharkhar, Arazias, Misou, la Médie, Giratbounda « (portion de l'Atropatène dont il est fréquemment fait « mention dans les inscriptions cunéiformes), les pays « de Mounna, Parsoua (la Parthyène), Allabria (l'Hyrca

« nie), Abdadana (le pays d'Hécatompyle), Namri (les « Scythes Caspiens), jusqu'à toutes les tribus d'Andiou « (tribus scythiques ou touraniennes), dont le site est « lointain, le pays montagneux dans son ensemble jus- « qu'à la mer du soleil levant (la mer Caspienne); de « l'autre côté, à partir de l'Euphrate, la Syrie, la Phé- « nicie entière, les pays de Tyr, de Sidon, de la de- « meure d'Amri (Samarie), d'Édom, des Philistins, jus- « qu'à la mer du soleil couchant (la Méditerranée). » A tous ces pays il dit qu'il « imposa la prestation des « tributs. »

« Je marchai, dit-il encore, contre le pays de Syrie, « et je pris Marih, roi de Syrie, dans Damas, la ville de « sa royauté. La crainte immense d'Assur, son maître, « l'entraîna, il embrassa mes genoux et fit sa soumis- « sion. »

Binlikhous III fut un prince guerrier; chaque année de son règne fut marquée par une expédition. Nous en avons l'indication sommaire dans une tablette chronologique du Musée Britannique, contenant un fragment (qui va de la fin du règne de Samas-Bin à celui de Teglathphalasar II) d'un canon des éponymes où les principaux événements étaient mentionnés année par année. Presque toutes eurent pour théâtre l'Arménie méridionale et le pays de Van, qui n'était maintenu dans l'obéissance que par de continuelles démonstrations guerrières, puis les pays du nord de la Médie jusqu'à la mer Caspienne; d'autres aussi furent dirigées au delà de la Parthyène, vers l'Ariane et ses diverses contrées, qui étaient pour les Assyriens l'extrême Orient. Nous ignorons, du reste, comment on appelait cette région dans la langue assyrienne, car elle est toujours désignée par un groupe idéographique dont la prononciation n'est pas connue. Après la défaite de Marih, roi de Damas, la soumission des provinces occidentales ne fut

plus troublée pendant tout le règne, car on n'y indique aucune campagne. L'année 849 fut marquée par une grande peste en Assyrie, 834 par un jubilé religieux dont la nature précise n'est malheureusement pas indiquée, enfin 833 par l'inauguration solennelle d'un nouveau temple du dieu Nébo dans la capitale.

V. — Mais le monument le plus intéressant du règne de Binlikhous III est la statue de Nébo, l'un des grands dieux de Babylone, découverte par M. Loftus et actuellement au Musée Britannique. L'inscription gravée sur la base de cette statue mentionne l'épouse du prince et la nomme « la reine Sammouramit. » C'est la seule Sémiramis historique, celle dont parle Hérodote, qui la place fort exactement un siècle et demi environ avant Nitocris, la femme de Nabopolassar, roi de Babylone. « Sémiramis, « ajoute le père de l'histoire, fit faire ces digues magni- « fiques qui retiennent l'Euphrate dans son lit et l'em- « pêchent d'inonder la campagne autour de Babylone. » Mais comment Hérodote et la tradition babylonienne, dont il est le fidèle rapporteur, ont-ils attribué ces utiles travaux à la reine et non à son mari Binlikhous ? On a supposé d'abord, pour résoudre ce problème, que Sammouramit avait gouverné pendant quelque temps seule, comme reine régnante, après la mort de son époux. Mais cette conjecture est absolument démentie par la table des éponymes du Musée Britannique, où l'on voit qu'il n'y eut jamais de règne de Sammouramit seule. Dans notre opinion, l'unique explication possible serait celle qui consisterait à regarder Binlikhous et Sammouramit comme les Ferdinand et Isabelle de la Mésopotamie. La tendance de Babylone et de la Chaldée à former un État séparé de l'Assyrie allait en se prononçant toujours davantage ; au temps de Binlikhous elle était déjà bien puissante, et le jour n'était pas éloigné où en effet la sé-

paration allait s'opérer d'une manière définitive, en entraînant la chute de Ninive. Dans une pareille situation des choses, n'est-il pas tout naturel qu'un roi d'Assyrie ait cherché à assurer son autorité en Chaldée par son mariage avec une fille du sang des princes de cette contrée, ses vassaux, qui lui apportait aux yeux du peuple de Babylone des droits légitimes à la possession du pays, en même temps que le bénéfice de l'affection qui s'attachait à la maison princière propre à la contrée? Sammouramit est donc pour nous une princesse babylonienne épousée par Binlikhous, qui aura régné de nom à Babylone, en même temps que son mari à Ninive, et que les Babyloniens auront enregistrée seule dans leurs annales nationales. Et en effet il faut que sa situation fût bien particulière et qu'on la regardât comme reine de son chef dans une partie de l'empire, pour l'avoir nommée en reine et sur le même rang que le roi dans les monuments officiels comme l'inscription de la statue de Nébo. C'est la seule princesse que mentionnent jamais les textes assyriens, chose toute naturelle, car, à moins d'une circonstance exceptionnelle comme celle que nous supposons pour Sammouramit, dans l'organisation de la vie de harem, telle qu'elle était établie chez les monarques assyriens et qu'elle s'est conservée jusqu'à nos jours, il ne saurait y avoir des reines, mais seulement des concubines favorites.

§ 5. — Assourlikhous ou Sardanapale. — Chute du premier empire d'Assyrie.

(898-789).

I. — Le développement exagéré qu'avait pris l'empire assyrien était un fait contre nature ; les monarques de

Ninive n'étaient aucunement parvenus à réunir en un seul corps de nation les peuples nombreux qu'ils avaient soumis par les armes et à étouffer en eux l'esprit d'indépendance ; ils ne l'avaient même pas cherché. L'empire manquait absolument de cohésion ; son système administratif était si imparfait, le lien qui rattachait les diverses provinces entre elles et avec le centre de la monarchie était si fragile, qu'à chaque commencement de règne, pour ainsi dire, on voyait la révolte éclater, tantôt sur un point et tantôt sur un autre. Il était donc facile de prévoir qu'aussitôt qu'une main véritablement virile cesserait de tenir le gouvernail, aussitôt que le roi d'Assyrie ne serait plus un prince actif et guerrier, toujours en campagne, toujours à la tête de son armée, l'ensemble laborieusement créé par les conquérants du xe et du ixe siècle tomberait en dissolution, que l'édifice de l'empire s'écroulerait rapidement, et que cette immense monarchie s'évanouirait en fumée avec une facilité qui étonnerait le monde. C'est ce qui arriva après Binlikhous III.

II. — La tablette du Musée Britannique, dont nous parlions tout à l'heure, permet de suivre alors année par année les événements et les progrès de la dissolution de l'empire. Sous Salmanassar V, qui régna de 828 à 818, on fait encore quelques expéditions lointaines, par exemple vers Damas en 819 ; mais les forces de l'empire sont surtout occupées, pendant bien des années de suite, à contenir des pays jadis soumis, comme l'Arménie, où la révolte passe à l'état chronique ; les guerres dans une même province s'éternisent, occupent quelquefois jusqu'à six campagnes (guerre d'Arménie de 827 à 822), ce qui prouve qu'on n'y obtient plus que des succès bien peu décisifs. Sous Assouredilili II, qui occupe le trône de 818 à 800, nous ne voyons plus de

conquêtes nouvelles; les insurrections se multiplient et ne se produisent plus seulement aux extrémités de l'empire; elles en gagnent le cœur et se rapprochent toujours davantage de Ninive. L'esprit de révolte grandit dans les provinces; une grande insurrection devient imminente et la première occasion la fera bientôt éclater. On en arrive à ce point qu'en 804 la tablette du Musée Britannique enregistre comme un fait notable, dans la colonne des événements : « paix dans le pays. » On mentionne aussi sous ce règne deux grandes pestes, en 811 et 805, et le 13 juin 809 (30 sivan de l'éponymie des Bourelsalkhi), une éclipse presque totale de soleil vue à Ninive.

La révolution ne tarda pas à venir. Assourlikhous avait reçu le sceptre en 800 et était revenu résider à Ninive, que son prédécesseur avait quittée pour habiter Elassar; c'est le Sardanapale des Grecs, type à jamais fameux du prince voluptueux et efféminé. La tablette du Musée Britannique n'enregistre sous son règne que deux expéditions très-peu importantes, en 795 et 794 ; à toutes les autres années nous trouvons la mention : « paix dans le pays, » qui prouve que l'on ne faisait rien et que les travaux de la guerre étaient abandonnés. Sardanapale s'était en effet plongé tout entier dans les débauches du harem et ne sortait plus de son palais, renonçant à toute vie virile et guerrière. Il régnait ainsi depuis sept ans, et le mécontentement allait toujours croissant, le désir d'indépendance se propageait parmi les provinces soumises, le lien de leur obéissance se relâchait chaque année davantage et devenait plus près de se rompre, quand Arbace, chef des contingents mèdes de l'armée et Mède de nation lui-même, eut l'occasion de voir au fond du palais de Ninive le roi vêtu en femme, le fuseau à la main, cachant derrière les clôtures du harem la lâche oisiveté de sa vie voluptueuse. Il jugea que l'on aurait

facilement raison d'un prince aussi dégradé, qui serait incapable de renouveler les traditions vaillantes de ses ancêtres; le temps lui parut donc venu, pour les provinces que la force des armes retenait seule, de secouer définitivement le joug du despotisme assyrien. Arbace communiqua ses pensées et ses projets au prince alors placé à la tête de Babylone, le Chaldéen Phul, surnommé Balazou (le terrible), ce que les Grecs ont rendu par Bélésis; celui-ci y adhéra avec un empressement que l'on pouvait attendre de cette nation des Babyloniens dont on avait vu les soulèvements se renouveler périodiquement. Arbace et Balazou se concertèrent avec les autres chefs des contingents étrangers, avec les princes vassaux des pays qui aspiraient à l'indépendance; tous résolurent de renverser Sardanapale. Arbace s'engagea à soulever les Mèdes et les Perses, tandis que Balazou insurgerait Babylone et la Chaldée. Au bout de l'année, les chefs rassemblèrent leurs soldats au nombre de quarante mille en Assyrie, sous prétexte de relever, selon l'usage, les troupes qui y avaient fait le service l'année précédente. Une fois là, les soldats se mirent en état de rébellion ouverte. La tablette du Musée Britannique nous apprend que ce fut à Calach que commença l'insurrection, en 792. Immédiatement le désordre fut tel, qu'il n'y eut plus, à dater de cette année, de désignation d'éponyme.

III. — Sardanapale, tiré brusquement de ses débauches par un péril qu'il n'avait pas su prévoir, se montra tout à coup plein d'activité et de courage; il se mit à la tête des troupes proprement assyriennes, qui lui restaient fidèles, affronta les rebelles et les battit complétement à trois reprises successives. Déjà les conjurés commençaient à désespérer du succès, lorsque Phul, appelant la superstition au secours d'une cause qui paraissait perdue, leur déclara que s'ils voulaient tenir

encore cinq jours, les dieux, dont il avait consulté la volonté en observant les astres, leur assureraient infailliblement la victoire.

En effet, quelques jours après, un corps considérable que le roi avait appelé à son secours des provinces voisines de la mer Caspienne passa en arrivant du côté des insurgés et leur donna la victoire. Sardanapale alors se renferma dans Ninive, bien déterminé à s'y défendre jusqu'à la mort. Le siége dura deux ans, car les murs de la ville défiaient les machines et il fallait la réduire par la famine. Sardanapale ne redoutait rien, confiant dans un oracle qui avait déclaré que Ninive ne serait jamais prise, à moins que le fleuve ne devînt son ennemi. Mais la troisième année il tomba des pluies si abondantes que les eaux du Tigre inondèrent une partie de la ville et renversèrent une muraille de ses fortifications sur une étendue de 20 stades. Alors le roi, persuadé que l'oracle était accompli, désespéra de son salut, et pour ne pas tomber vivant aux mains de l'ennemi, il fit dresser dans son palais un immense bûcher, sur lequel il plaça son or, son argent, ses vêtements royaux ; puis, s'enfermant avec ses femmes et ses eunuques dans une chambre construite au milieu du bûcher, il disparut dans les flammes.

Ninive ouvrit ses portes aux assiégeants ; mais cette soumission tardive ne sauva pas l'orgueilleuse cité. Elle fut pillée, livrée aux flammes, puis rasée avec un soin haineux dans lequel on peut voir quelles colères les implacables sévérités des conquérants assyriens avaient amassées dans le cœur des peuples qu'ils avaient soumis. Les Mèdes et les Babyloniens ne laissèrent pas pierre sur pierre des remparts, du palais, des temples ou des maisons de la cité qui pendant deux siècles avait dominé sur toute l'Asie antérieure, à tel point que les fouilles des explorateurs modernes sur l'emplacement

de Ninive n'ont pas encore fait retrouver *un seul pan de mur* antérieur à la prise de la ville par Arbace et Balazou. Ce que nous possédons de la première Ninive se réduit à une statue brisée. L'histoire n'offre pas un second exemple d'une destruction aussi radicale. L'empire assyrien fut renversé comme sa capitale, et les peuples qui avaient pris part à la révolte formèrent des États indépendants, les Mèdes sous Arbace; les Babyloniens sous Phul ou Balazou, les gens de Suse sous le prince Soutrouk-Nakhounta. Quant à l'Assyrie, réduite à la condition d'esclavage où elle avait tenu les autres contrées, elle devint pour quelque temps une dépendance de Babylone.

Ce grand événement s'accomplit en l'an 789 avant l'ère chrétienne.

CHAPITRE III

LE SECOND EMPIRE ASSYRIEN.

§ 1. — Règne de Phul. — Rétablissement de l'empire assyrien.

(789-721.)

I. — Ninive renversée, tandis que les Mèdes, contents pour le moment d'avoir reconquis leur indépendance, se retiraient dans leurs montagnes sans plus se soucier des affaires de la Mésopotamie, le Chaldéen Phul-Balazou, autrement dit Bélésis, s'empara de l'Assyrie, qu'il rendit pour quelque temps dépendante de Babylone, et s'assura également de la possession des provinces occidentales de la monarchie assyrienne, c'est-à-dire des pays araméens de l'un et de l'autre côté de l'Euphrate.

On n'a encore retrouvé aucune inscription de ce prince et les historiens classiques ne rapportent aucun de ses actes après la prise de Ninive. Aussi tout ce que nous savons de son histoire se réduit au récit de la Bible sur l'invasion qu'en 770 il fit dans le royaume d'Israël. Manahem venait d'y monter sur le trône, qu'il avait souillé du meurtre de son prédécesseur; mais des factions ar-

dentes et redoutables lui disputaient encore le pouvoir. Incapable, au milieu de ces troubles civils, de repousser une invasion étrangère, il ne put détourner l'orage qui le menaçait qu'en se reconnaissant tributaire de Phul, auquel il paya mille talents ; en échange de cette humiliation, il obtint l'appui du monarque assyrien, qui l'aida à s'affermir sur le trône.

II. — Mais la domination des Chaldéens sur l'Assyrie ne put pas se maintenir au delà de la fin du règne de Phul, qui mourut en 747. Les Assyriens étaient de beaucoup la plus belliqueuse des populations de la Mésopotamie ; c'était un peuple essentiellement viril et militaire, chez lequel, au VIII^e^ siècle, l'esprit des grandes guerres des deux siècles précédents ne s'était pas encore éteint, malgré le désastre de Sardanapale. Il n'avait été écrasé que par une coalition des Mèdes, des Susiens et des Babyloniens, descendus en masse devant sa capitale avec l'irrésistible ardeur d'une haine sans bornes. Mais lorsque les Mèdes et les Susiens furent rentrés dans leurs frontières, où ils se tinrent tranquilles, satisfaits d'avoir rasé la ville orgueilleuse qui les avait longtemps opprimés, lorsque les Assyriens n'eurent plus en face d'eux que les Babyloniens, qui les avaient momentanément asservis, ceux-ci étaient trop faibles, trop amollis, trop peu doués de puissance et d'énergie guerrière en regard de leurs voisins du nord, pour que leur domination pût se maintenir longtemps. L'esprit d'indépendance se réveilla rapidement dans les populeuses cités assyriennes, si jamais il s'y était éteint, et quarante-cinq ans après la ruine de Ninive une insurrection générale chassa les Babyloniens de l'Assyrie. La maison royale des descendants de Belkatirassou ne s'était pas entièrement éteinte avec Assourlikhous et sur son bûcher. Il en était resté des princes cachés quelque part

dans le pays; ce fut l'un d'eux, Teglathphalasar II, que les Assyriens soulevés placèrent à leur tête. Évidemment la révolte dut commencer aussitôt à la mort de Phul, en 747. Mais elle ne triompha pas du premier coup; les Babyloniens ne pouvaient abandonner leur conquête sans résistance. Il y eut une lutte qui se prolongea plusieurs années, et ce fut seulement du 13 du mois d'aïr (en mai) de l'an 744 que Teglathphalasar, définitivement vainqueur, put compter son avénement au trône. Cette année même, l'usage exclusivement assyrien des éponymes fut rétabli; car du temps de Phul on avait compté les dates à la manière babylonienne, par années de règne.

III. — L'Osrhoëne et le nord de la Syrie avaient été si complétement écrasés par les conquérants assyriens du x^e^ et du ix^e^ siècles, que ces contrées n'étaient plus en état d'avoir une vie propre et d'aspirer à l'indépendance. Désormais satellites de Ninive, elles changeaient de maître au gré des révolutions de l'Assyrie et elles obéissaient à quiconque y régnait. Après la chute d'Assourlikhous ou Sardanapale, elles avaient passé sous le joug de Phul; le royaume d'Assyrie étant rétabli, elles reçurent docilement leurs lois de Teglathphalasar. Au reste, la tablette chronologique de Londres nous apprend que l'année même de son avénement ce prince se rendit jusqu'à l'Euphrate pour faire reconnaître son autorité dans les provinces de l'ouest.

En 742, Teglathphalasar, pour achever de réorganiser l'administration de son empire, fit faire un dénombrement de la population. La même année, il battit les Arméniens, qui avaient secoué en même temps que les Mèdes le fardeau de la suprématie ninivite, et cette victoire est qualifiée de « massacre » dans la tablette du Musée Britannique. Au printemps de 741, il se rendit en

Syrie pour soumettre la ville d'Arpad, qui seule refusait de lui obéir; le siége en dura trois ans, de 741 à 739. La présence du roi d'Assyrie dans le voisinage du royaume d'Israël y amena une révolution; Phacée fut renversé momentanément par Manahem II, client de Teglathphalasar, qui, dans une inscription de la huitième année du règne de ce dernier prince (737), est compté parmi ses tributaires. Mais en 734 Phacée, profitant de ce que le monarque ninivite était occupé à guerroyer en Arménie, s'empara de nouveau de la couronne, se déclara indépendant de l'Assyrie et noua avec Rasin, roi de Damas, une alliance pour résister à sa puissance.

Achaz, roi de Juda, sérieusement menacé par Phacée et Rasin, implora le secours de Teglathphalasar, qui saisit avec empressement ce prétexte pour venir châtier les deux princes, qu'il regardait comme des rebelles. Il accourut à la tête d'une nombreuse armée, prit Damas, tua son roi Rasin et raya de la carte le royaume de Syrie, enleva à Phacée la moitié de son territoire, et le réduisit pour le reste au plus humiliant vasselage, le condamnant à payer un tribut très-considérable. C'est dans cette guerre, prolongée pendant trois ans (de 733 à 731) que nous voyons enployer pour la première fois par Teglathphalasar le barbare système des transplantations en masse de populations vaincues dans des contrées éloignées de leur sol natal, système qui semble avoir été inconnu aux rois assyriens du premier empire, mais que ceux du second, et après eux les Babyloniens, pratiquèrent constamment et qui leur paraissait sans doute propre à empêcher les révoltes. L'aristocratie du royaume de Damas fut transportée en Arménie, sur les bords du fleuve Cyrus; les tribus israélites de Ruben, de Gad et de Manassé emmenées captives en Assyrie. Des colonies militaires assyriennes et chal-

déennes les remplacèrent dans leurs foyers. Quant à Achaz, roi de Juda, il paya cher le service que lui avait rendu le roi d'Assyrie en le débarrassant de ses ennemis; il dut, lui aussi, se reconnaître vassal de Teglathphalasar, auquel il alla rendre hommage à Damas, et il s'engagea envers lui à un tribut, qui fut payé jusqu'à sa mort et à l'avénement d'Ezéchias.

Dans l'intervalle entre les deux campagnes de Syrie, en 736, Teglathphalasar, laissant de côté la Médie proprement dite, qu'il n'osait pas attaquer, et prenant pour base d'opérations l'Atropatène, dont ses précédentes guerres l'avaient rendu maître, entreprit une grande expédition dans les pays qui, pour les Assyriens, constituaient l'extrême Orient, c'est-à-dire dans la contrée nommée Ariane par les géographes classiques. Il y pénétra plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs et parvint jusqu'à la frontière de l'Inde. Et en effet, dans une inscription de la fin de son règne, il nomme parmi les pays qui lui payaient tribut, après les petits États scythiques des bords de la mer Caspienne, ceux de Parsouas (la Parthyène), Zikrouti (la Sagartie carmanienne), Nissa (le *Nisâi* du Zend-Avesta, la Nisæa des géographes classiques), Ariarma (l'Arie) et Arakouttou (l'Arachosie), sur l'identification desquels il n'est pas possible de se méprendre.

IV. — Salmanassar VI succéda à Teglathphalasar en 727. Nous n'avons pas de monuments de son règne, à part des étalons de poids en bronze, transportés à Londres, et nous n'en connaissons la durée précise que par les tables des éponymes conservées au Musée Britannique. Les seuls événements que nous connaissions du temps de ce prince nous sont racontés par la Bible. Osée, parvenu au trône d'Israël en 730 par le meurtre de Phacée, avait commencé son règne en se soumettant au même

tribut que son prédécesseur. Mais au bout de quelques années, ayant conclu avec le roi éthiopien Schabak, devenu maître de l'Égypte en 725, une alliance offensive et défensive contre l'Assyrie, il se crut assez fort pour se déclarer indépendant. Salmanassar, voulant couper court à cette révolte avant que le conquérant éthiopien n'eût eu le temps de réaliser les promesses qu'il avait faites à Osée, rassembla son armée en hâte et fondit sur le royaume d'Israël. Il s'empara de la personne d'Osée et l'enferma en prison, se rendit sans difficulté maître du territoire exigu que son prédécesseur avait laissé à Israël, et vint mettre le siége devant Samarie, la capitale, en décembre 724. Cette ville, devenue le dernier rempart de la nationalité israélite, se défendit avec une énergie désespérée. Salmanassar dut renoncer à l'enlever de vive force et se résoudre à la réduire par un blocus; mais il ne vit pas succomber Samarie. Un peu plus d'un an après le commencement du siége, en 722, il mourut; nous ne savons pas si ce fut en Assyrie, où il serait retourné, laissant ses généraux devant la place, ou bien sur le territoire du royaume d'Israël.

§ 2. — Saryukin.

I. — Salmanassar en mourant ne laissait qu'un fils en bas âge. Le *tartan*, ou général en chef de ses troupes, nommé Saryukin, qui descendait aussi, par une autre branche, de l'ancienne famille royale, s'empara alors du pouvoir et ceignit la couronne. Mais son avénement ne fut pas sans difficultés; il avait des compétiteurs, et six mois se passèrent entre la mort de Salmanassar et le début de son pouvoir. Un prodige céleste, la fameuse éclipse de lune du 19 mars 721, la même qui joue un

rôle important dans la construction des tables de l'astronome grec Ptolémée, exerça sur l'élection de Saryukin une influence dont nous ne nous rendons pas un compte exact; dans ses inscriptions il est souvent question « des « princes qui, devant Harrân, interprétèrent l'éclipse « en sa faveur et écrivirent leur adhésion au milieu des « sacrifices offerts à Oannès et à Dagon. » Il ne gouverna, du reste, pendant les trois premières années, que comme tuteur et co-régent du jeune Samdanmalik (Samdan — l'Hercule assyrien — est roi), fils de Salmanassar. Les tables des éponymes du Musée Britannique nous apprennent que ce fut seulement à partir de 718 que Saryukin régna seul; mais il comptait ses années à partir de 721.

Cet usurpateur fut un grand roi, un conquérant redoutable, qui rendit à l'empire d'Assyrie toute son ancienne gloire, avec l'étendue qu'il avait eue avant le désastre d'Assourlikhous, et même l'accrut de territoires nouveaux, qui n'avaient jamais été soumis à Ninive. Grâce aux longues inscriptions du palais de Khorsabad, fouillé par M. Botta, son règne est connu dans tous ses détails et mieux que ceux de plus d'un empereur romain.

II. — « Voici ce que j'ai fait, » dit Saryukin dans la plus longue des inscriptions où il raconte ses annales, « depuis le commencement de mon règne jusqu'à ma « quinzième campagne.

« J'ai défait, dans les plaines de Kalou, Khoumbani-« gas, roi d'Elam.

« J'ai assiégé, pris, occupé la ville de Samarie et em-« mené en captivité 27,280 personnes qui l'habitaient... « J'ai changé les établissements antérieurs du pays et « institué au-dessus d'eux mes lieutenants. »

La chute de Samarie et l'anéantissement du royaume d'Israël eurent lieu, comme nous l'avons dit plus haut,

en juillet 721. Les habitants de la capitale, ainsi que les principales familles de l'aristocratie éphraïmite, furent transportés à Calach, qui depuis la ruine de Ninive était devenue la résidence habituelle des rois, sur les rives du fleuve Chaboras, et dans quelques villes de Médie récemment reconquises. A leur place, Saryukin établit dans le pays des colonies de captifs des provinces du bas Tigre, tombés en son pouvoir pendant la guerre contre le roi d'Elam. La Bible, complétement d'accord avec l'inscription, nous apprend que le pays d'Israël ne fut pas alors reconstitué en royaume tributaire, mais en province directe, occupée militairement et gouvernée par un fonctionnaire assyrien.

« Hanon, roi de Gaza, et Sebeh (Schabak), sultan « d'Égypte, se réunirent à Raphia pour me livrer ba- « taille; ils vinrent en ma présence, je les mis en dé- « route. Sebeh s'enfuit... Je pris de ma main Hanon, « roi de Gaza.

« J'imposai des tributs au Pharaon d'Egypte, à Sam- « sié, reine d'Arabie, à Yatâamir le Sabéen, de l'or, des « aromates, des chevaux, des chameaux. »

Nous passons ici ce que dit l'inscription de la conquête de contrées qui doivent appartenir à l'intérieur de l'Asie Mineure, mais que l'on n'est pas encore parvenu à identifier à des noms connus dans la géographie classique, comme celles de Sinoukhta et de Khoulli. Saryukin avait accordé la Cilicie au roi de ce dernier pays; mais comme il s'était ensuite révolté, il fut interné en Assyrie avec tous les grands de sa cour.

« Yaoubid d'Hamath n'était pas le légitime maître du « trône... Il excita contre moi les villes d'Arpad, de « Simyra, de Damas et de Samarie, et se prépara à la « bataille. J'emmenai toutes les troupes du dieu Assur; « j'assiégeai dans la ville de Karkar, qui s'était décla- « rée pour le rebelle, lui et ses guerriers; je pris Karkar

« et la réduisis en cendres. Je le pris lui-même, je lui « fis arracher la peau, je tuai les chefs des rebelles « dans chacune de ces villes et j'en fis des lieux de dé- « solation.....

« Tant qu'Iranzou de Van vivait, il était soumis et dé- « voué à mon empire, mais la mort l'enleva. Ses sujets « placèrent son fils Aza sur le trône. Urzaha l'Arménien « intrigua avec les peuples du mont Mildis (le Niphatès « des Grecs), de Zikarta (la Sagartie médique), de « Misiandi (les Matiens de la géographie classique), « avec les grands de Van, et les entraîna à la défec- « tion. Ils abandonnèrent le corps de leur maître Aza « sur les sommets des montagnes. Ullousoun de Van, « son frère, qu'ils avaient mis sur le trône, s'inclina de- « vant Urzaha et lui donna vingt-deux places fortes avec « leurs garnisons. Dans la colère de mon cœur, je « comptai toutes les armées du dieu Assur, et je m'a- « vançai pour attaquer ce pays. Ullousoun de Van, « voyant mon approche, sortit avec ses troupes et se « tint en lieu sûr dans les ravins des hautes montagnes. « J'occupai Izirti, la ville de sa royauté, les villes « d'Isibia et d'Armit, ses redoutables forteresses; je les « réduisis en cendres. Je tuai tout ce qui appartenait à « Urzaha l'Arménien; je pris de ma main deux cent cin- « quante membres de sa famille; j'occupai cinquante- « cinq villes murées... et les réduisis en cendres. Les « vingt-deux villes fortes d'Ullousoun, dont Urzaha était « devenu maître, je les incorporai à l'Assyrie. »

Saryukin raconte ensuite comment il ravagea, toujours en Arménie, les États de Mitatti, roi de Zikarta ou de la Sagartie, et pilla vingt-trois de ses villes, comment il s'empara de la personne de Sagadatti, roi du mont Mildis, et le fit écorcher vivant, scène représentée dans les bas-reliefs du palais de Khorsabad. Vient après le récit d'autres campagnes dans l'Arménie, où le roi Urzaha

demeure encore pendant plusieurs années son ennemi le plus irréconciliable, fomentant sans cesse de nouvelles défections parmi les princes vassaux, jusqu'au jour où, vaincu, il est obligé de se donner la mort pour ne pas tomber aux mains de Saryukin ; dans la Médie, dont beaucoup de districts reviennent sous le joug assyrien ; dans la Parthyène, où la grande ville de Sourgadia est prise d'assaut ; dans l'Albanie du Caucase ; dans les montagnes de la Cilicie et dans la Pisidie, dont une des villes, Pappa, voit ses habitants transportés à Damas. Le même système de transplantation des vaincus est, du reste, appliqué dans toutes les conquêtes de Saryukin.

« Azouri, roi d'Azoth, s'obstina à ne plus fournir son « tribut ; il envoya aux rois ses voisins des messages « hostiles à l'Assyrie. Je méditai une vengeance et je le « remplaçai par un autre ; j'élevai, à sa place, son frère « Akhîmit à la royauté. Mais le peuple, avide de révolte, « se lassa du gouvernement d'Akhimit, et éleva Yaman, « qui ne fut pas maître légitime du trône. Dans ma co- « lère... je marchai contre Azoth avec mes guerriers, « qui ne se séparaient pas des vestiges de mes sandales.

« Yaman apprit de loin mon approche et s'enfuit au « delà de l'Egypte, du côté de Méroé, et jamais on ne « revit plus sa trace. J'assiégeai, je pris Azoth... ; j'en- « levai comme captifs ses dieux, sa femme, ses fils, ses « filles, ses trésors, le contenu de son palais et les habi- « tants de son pays. Je rebâtis de nouveau ses villes et « j'y plaçai les hommes que mon bras avait conquis « dans les pays du soleil levant ; je mis au-dessus d'eux « mon lieutenant pour les gouverner, et je les traitai « comme des Assyriens. »

Cette guerre d'Azoth, qu'une autre inscription fixe à l'an 710, est aussi mentionnée par la Bible.

« Le roi de Méroé demeure dans un pays désert. » Il ne faut pas confondre ce prince avec l'Éthiopien Schabak,

dont la capitale était à Napata. Ce prince, nous apprennent d'autres documents de Saryukin, avait fourni un asile à Yaman, ce qui explique son intervention subite dans le récit de l'inscription. Il paraît que le roi d'Assyrie fit des préparatifs de guerre contre lui, et que malgré les distances qui pouvaient paraître de nature à le mettre à couvert, il voulut détourner l'orage. « ... Depuis les jours les plus reculés, ses pères n'avaient « jamais envoyé d'ambassadeurs aux rois mes ancêtres « pour demander paix et amitié, et pour reconnaître la « puissance de Mérodach. Mais la terreur immense qu'in- « spirait ma majesté agit sur lui, et la crainte tourna « autrement ses intentions. Il reconnut la grandeur du « dieu Adar, dirigea ses pas vers l'Assyrie, et se pro- « sterna devant moi. »

Vient ensuite le récit d'une révolte de la Commagène, sévèrement châtiée, et d'une guerre civile en Albanie au sujet de la succession à la couronne, dans laquelle Saryukin intervient et place un des prétendants sur le trône.

« Mérodach-Baladan, fils d'Yakin » (sans doute le Kinzirus du canon des rois de Babylone conservé par l'astronome grec Ptolémée), « roi de Chaldée, ne respectait « pas la mémoire des dieux...; il éluda leurs préceptes « et négligea sa dévotion. Il s'était adjoint pour l'assis- « ter Khoumbanigas, roi d'Elam. Il avait excité contre « moi toutes les tribus nomades (de l'Irâk-Araby). Il se « prépara à une bataille et se porta en avant. » Saryukin continue son récit en disant comment il rassembla toutes ses forces pour combattre Mérodachbaladan. Celui-ci, prenant peur, évacua Babylone et se replia sur la Basse-Chaldée, auprès d'une forteresse construite par son père sous le nom de Dour-Yakin. Là une bataille sanglante s'engagea, que l'inscription raconte en grands détails; elle se termina par la défaite du roi chaldée n et

ses alliés, qui s'empressèrent de faire leur soumission le soir même. « Mérodachbaladan, continue Saryukin, « abandonna dans son camp les insignes de sa royauté, « la tiare d'or, le trône d'or, le parasol d'or, le sceptre « d'or, le char d'argent...; clandestinement il se sauva. « J'assiégeai, j'enlevai la ville de Dour-Yakin. Je pris « comme dépouilles et captifs, lui-même et sa femme, « ses fils, ses filles, l'or, l'argent, tout ce qu'il possé- « dait... Je rendis responsable de leur péché chacune « des familles et chacun des hommes qui s'étaient sous- « traits à ma domination. Je réduisis la ville en cendres; « je minai et détruisis ses murailles. » La guerre avait eu lieu dans l'hiver, et Saryukin rentra triomphalement à Babylone en février.

Cette bataille de Dour-Yakin, revanche de la destruction de Ninive, qui replaçait Babylone sous la domination assyrienne dont Phul l'avait délivrée, eut lieu en 709, d'après le canon chronologique conservé par Ptolémée. Saryukin, après avoir détrôné Mérodachbaladan, ne rétablit pas à Babylone un prince vassal, comme l'avaient fait les autres monarques d'Assyrie, mais bien un simple satrape à la nomination royale, appelé Naboupakidili. Les captifs faits antérieurement dans la Commagène furent établis dans la Basse-Chaldée et dans la Susiane, ou pays d'Elam. En retour, ceux que l'on enleva de ces contrées allèrent rejoindre les colonies déjà envoyées quelques années auparavant sur le territoire du royaume d'Israël.

« Les sept rois du pays de Iatnan (l'île de Cypre), « qui à sept jours de navigation au milieu de la mer « du soleil couchant ont établi leur demeure, et dont « personne parmi les rois mes pères, en Assyrie et en « Chaldée, n'avait entendu prononcer le nom, avaient « appris mes hauts faits en Chaldée et en Syrie, et « ma gloire qui s'était étendue de loin jusqu'au mi-

« lieu de la mer. Ils abaissèrent leur orgueil et s'humi-
« lièrent eux-mêmes; ils se présentèrent ensemble de-
« vant moi à Babylone, portant des métaux, de l'or, de
« l'argent, des vases, du bois d'ébène, et les fabrica-
« tions de leur pays; ils s'inclinèrent devant moi. »
Cette soumission générale de l'île de Cypre au monarque assyrien est placée par une autre inscription à l'an 708. On a découvert il y a quelques années, dans cette île, à Larnaca, l'ancienne Citium, une grande stèle de granit à inscription cunéiforme qui représente le roi Saryukin.

III. — La grande inscription à laquelle nous avons emprunté toutes ces citations, et qui est connue dans la science sous le nom de *Fastes de Saryukin*, n'enregistre que les victoires du roi et passe complétement sous silence le grave échec qu'au milieu de ses prospérités il essuya devant Tyr. Une autre inscription le transforme en succès, mais n'y consacre qu'une phrase, ne voulant pas insister sur ce souvenir pénible pour l'orgueil royal. A la suite du récit de la bataille de Raphia, on y lit : « Arbitre
« des combats, je traversai la mer de Jamnia dans des
« vaisseaux comme un poisson. J'annexai Koui et Tyr. »
Or, voici comment les annales de Tyr, citées par l'historien juif Josèphe, racontaient les choses; et ici c'est plutôt elles qu'il faut croire. « Elouli régna trente-six ans.
« Il réduisit à l'obéissance avec sa flotte les gens de Ci-
« tium, qui s'étaient révoltés. Peu après, le roi d'Assy-
« rie à la tête de son armée parcourut toute la Phénicie,
« dont il se retira quand les villes eurent fait leur sou-
« mission. Sidon, Acco, Palætyr et la plupart des autres
« villes abandonnèrent alors Tyr et se donnèrent au roi
« d'Assyrie. Mais Tyr refusa de se soumettre, et le roi
« revint pour lui faire la guerre, ayant reçu des autres
« Phéniciens soixante grands navires et huit cents

« rameurs. Les Tyriens, avec douze navires seulement, « battirent sa flotte et lui firent cinq cents prisonniers, « d'où rejaillit sur eux un grand honneur. Alors le roi « bloqua leur ville par terre et intercepta les aqueducs « qui amenaient l'eau, espérant déterminer par là leur « soumission. Mais les Tyriens, ayant creusé des puits « dans l'intérieur de leur ville, résistèrent cinq ans. » Au bout d'un aussi long temps d'un siége inutile, les Assyriens durent se retirer.

IV. — En 711, au milieu de ses succès militaires, Saryukin entreprit de construire, « pour remplacer Ninive », qui ne s'était pas encore relevée de ses ruines, à seize kilomètres de l'emplacement de cette ancienne capitale, une grande et nouvelle ville, à laquelle il donna le nom de Dour-Saryukin (le château de Saryukin). C'est la localité appelée aujourd'hui Khorsabad, où les premières œuvres connues de l'art assyrien ont été trouvées et dont le palais magnifique, tout entier l'œuvre de Saryukin, a été déblayé dans les travaux successifs de deux de nos compatriotes, M. Botta et M. Victor Place. Les plus belles sculptures en sont conservées au Musée du Louvre, dont elles font l'ornement. Nous reviendrons un peu plus loin sur les ruines de cette ville et de son palais, dont la construction fut achevée en 706. Pour le moment, nous citerons seulement ce qu'en dit Saryukin lui-même dans l'inscription de ses Fastes. Il y a là des détails sur certaines parties de la structure d'un palais assyrien, qui sont précieux à recueillir. « Au pied des Mousri, pour « remplacer Ninive, j'ai élevé, d'après la volonté divine « et le vœu de mon cœur, une ville que j'ai appelée Dour- « Saryukin. Nisroch, Sin, Samas, Nébo, Ao, Adar et leurs « grandes épouses, qui règnent éternellement en Méso- « potamie, ont béni les merveilles splendides, les rues superbes de la ville de Dour-Saryukin.... J'ai bâti dans

« la ville un palais couvert en peaux de cétacés, avec des « boiseries en santal, ébène, sapin, cèdre, cyprès, pis- « tachier sauvage, un palais d'une incomparable splen- « deur, pour le siége de ma royauté.... J'y ai écrit la gloire « des dieux. Au-dessus j'ai bâti une charpente en bois de « cèdre. J'ai revêtu les poutres de bronze.... J'ai fait un « escalier en spirale sur le modèle de celui du grand « temple de Syrie qu'on nomme Bethilanni.... J'ai sculp- « pté avec art des pierres de la montagne. Pour décorer « les portes, j'ai fait des enjolivements dans les linteaux « et les montants; j'ai placé au-dessus des traverses en « pierre de gypse.... Mon palais renferme de l'or, de « l'argent, des vases de ces deux métaux, des couleurs, « du fer, les produits de nombreuses mines, des étoffes « teintes en safran, des draps bleus et pourpres, de l'am- « bre gris, des peaux de cétacés, des perles, du bois de « santal et d'ébène, des chevaux d'Egypte, des ânes, des « mulets, des chameaux, du butin de toutes sortes. »

V.— En 706 les travaux de Dour-Saryukin étaient terminés, et le 22 du mois de tasrit (en octobre) avait lieu la cérémonie solennelle de la consécration religieuse de la nouvelle ville, de son palais et de ses temples. Deux ans après, en 704, le 12 du mois d'ab (en août), Saryukin fut assassiné; on ignore par qui, peut-être fut-ce par des conspirateurs chaldéens, car aussitôt après le meurtre Babylone s'insurgea, sous la conduite d'un certain Agisès. Celui-ci fut bientôt mis à mort à son tour par un second Mérodachbaladan, probablement fils du vaincu de la bataille de Dour-Yakin, lequel prit le commandement des Babyloniens. Pendant ce temps, en Assyrie, Sennachérib, fils de Saryukin, succédait à son père.

§ 3. — Sennachérib.

(704-681.)

I.— Sennachérib, ou plus exactement Sinakhérib (Sin — le dieu de la lune — a multiplié les frères), est le plus célèbre des conquérants assyriens, grâce aux récits concordants d'Hérodote et de la Bible. Nous possédons la narration officielle de ses guerres jusqu'en 684, dans une énorme inscription en 480 lignes d'écriture très-serrée, tracée sur les six faces d'un prisme de terre cuite que possède le Musée Britannique, sans compter un grand nombre d'autres textes fort importants aussi pour l'histoire. Nous allons, comme pour les Fastes de Saryukin, en rapporter les passages les plus saillants ; ils montreront ce que fut le règne d'un prince qui disait avec tant de superbe : « J'ai réduit sous ma puissance tous ceux « qui portaient haut la tête. »

« Dans ma première campagne, je vainquis Mérodach-« baladan, roi de Chaldée, et les armées d'Elam, dans le « voisinage de Kis. Au milieu de la bataille, il s'éloigna « furtivement.... Les chariots, les chevaux, qui étaient « dans la mêlée, se tournèrent contre lui ; seul, il s'é-« chappa vers son palais de Babylone. Mais j'ouvris son « trésor, j'y saisis de l'or, de l'argent, son mobilier, ses « vêtements, sa femme, ses hommes, ses grands, les « esclaves mâles et femelles, les domestiques du palais, « les soldats ; je les fis sortir et je les vendis comme es-« claves. Avec l'aide d'Assur, mon seigneur, j'assiégeai « 79 grandes villes fortes de la Chaldée, et 820 petites « bourgades des environs.... Les tribus d'Ourbi, d'Aram, « de Kaldou, qui se trouvaient dans les villes d'Erech, de « Nipour, de Kis, de Chalanné et de Cutha, je les fis

« sortir, je les vendis comme esclaves. » Le canon chronologique de Ptolémée nous fait savoir qu'après cette victoire Sennachérib établit à Babylone, non plus un simple satrape, comme avait fait son père, mais un prince vassal, qu'il appelle Bélibus. C'était un jeune Ninivite, élevé dans le palais royal.

Dans le cours de sa deuxième campagne, Sennachérib tourna ses armes contre les tribus belliqueuses du nord et de l'est, en Arménie, en Médie, en Albanie, chez les Parthes et en Commagène; il y remporta des victoires signalées.

II. — « Dans ma troisième campagne, je marchai vers « la Syrie. Elouli était roi des Sidoniens; la grande ré- « putation de ma majesté l'avait terrifié, et il s'était enfui « sur les îles au milieu de la mer et avait abandonné son « pays. Les villes de la grande Sidon et de la petite Si- « don, Betzitti, Sarepta, Ecdippa, Acé, les grandes villes, « les citadelles, les places de pélerinage et de dévotion, « les temples, tout avait été terrifié par la gloire d'Assur, « mon maître; ils se rendirent à moi. J'instituai Ethbaal « sur le trône de la royauté. Je lui imposai le tribut et « la dîme de la suzeraineté.

« Ethbaal de Sidon, Abdilit d'Aradus, Mitenti d'Azoth, « Pedouil d'Ammon, Chamosnadab de Moab, Molo- « chram d'Edom, les rois de la Phénicie entière appor- « tèrent avec lui en ma présence de nombreux tributs « et s'inclinèrent devant moi.

« Mais Sidka d'Ascalon ne se soumit pas à moi; j'en- « levai ses dieux de la maison de ses pères, je l'emmenai « captif, lui, sa femme, ses fils et ses filles, ses frères, « rejetons de sa race, et je les conduisis en Assyrie....

« Les vicaires, dignitaires et habitants de Migron, « avaient trahi le roi Padi, inspiré d'amitié et de zèle

ASHM... OXFO... MUSEUM

« pour l'Assyrie, le protégé de Adar, et ils l'avaient livré « à Ezéchias de Juda....

« Mais leur cœur redoutait les rois d'Egypte : car les « archers, les chars, les chevaux du roi d'Ethiopie, des « multitudes innombrables, se réunirent et marchèrent « contre moi. Leurs chefs disposèrent l'ordre de bataille « en vue de la ville d'Eltheca et inspectèrent leurs servi- « teurs. Dans l'adoration du dieu Assur, mon maître, « je combattis avec eux et je les mis en fuite. Les con- « ducteurs des chars et les fils du roi d'Egypte, ainsi « que les conducteurs des chars du roi de Méroé, furent « atteints vivants par ma main au milieu de la bataille. « J'assiégeai et je pris les villes d'Eltheca et de Thamna, « et j'enlevai leurs captifs.

« Alors je revins vers Migron ; je dégradai les vicaires « et les dignitaires qui s'étaient révoltés, et je les tuai ; « je mis en croix leurs cadavres sur les enceintes de la « ville ; je vendis comme esclaves les hommes de la « ville qui avaient commis des violences et des crimes. « Quant à ceux qui n'avaient pas commis de crimes ou « de péchés, et qui ne méprisaient pas leurs maîtres, je « prononçai leur absolution. Je fis sortir Padi, leur roi, « de Jérusalem et je le réintégrai sur le trône de sa « royauté. Je lui imposai le tribut qui est la reconnais- « sance de ma suzeraineté.

« Mais Ezéchias de Juda ne se soumit pas. Il y eut « 44 villes murées et un nombre infini de bourgs que « je combattis en domptant leur orgueil et en affrontant « leur colère. Aidé par le feu, le massacre, les combats « et les tours de siége, je les emportai, je les occupai ; « j'en fis sortir 200,150 personnes grandes et petites, « hommes et femmes, des chevaux, des ânes, des mulets, « des chameaux, des bœufs et des moutons sans nombre, « et je les emmenai comme butin. Quant à lui, je l'en- « fermai dans Jérusalem, la ville de sa puissance, comme

« un oiseau dans sa cage. J'investis et je bloquai les forts « au-dessus d'elle ; ceux qui sortaient de la grande porte « de la ville furent saisis et faits prisonniers. Je séparai « les villes que j'avais pillées de son pays, et je les donnai « à Mitenti, roi d'Azoth, à Padi, roi de Migron, et à Is- « mabaal, roi de Gaza.

« Alors la crainte de ma majesté terrifia cet Ezéchias « de Juda ; il donna congé aux hommes du guet et aux « troupes gardiennes qu'il avait assemblées pour la dé- « fense de Jérusalem. Il les envoya vers moi à Ninive, « la ville de ma souveraineté, avec 30 talents d'or et « 400 talents d'argent, des métaux, des rubis, des perles, « de grandes escarboucles, des selles en peau, des trônes « garnis de cuir, de l'ambre, des peaux de veaux marins, « du bois de santal, du bois d'ébène, le contenu de son « trésor, ainsi qu'avec ses filles, les femmes de son palais, « ses esclaves mâles et femelles. Il délégua son am- « bassadeur pour présenter ces tributs et faire sa sou- « mission. »

Les inscriptions de Sennachérib lui-même confirment, on le voit, d'une manière éclatante, le récit de la Bible sur la rançon qu'Ezéchias dut se résigner à payer pour sauver Jérusalem, devant laquelle le conquérant assyrien s'était présenté une première fois. Mais Sennachérib n'a pas tout dit, et ses annales se taisent sur le désastre qu'éprouva son armée dans sa seconde tentative sur la capitale de Juda. Il y passe si bien tout cet épisode de son histoire, qu'il ne mentionne même pas le siége de Lachis, pendant lequel il envoya sommer Ezéchias de lui rendre sa ville ; la soumission de Lachis est pourtant représentée dans un grand bas-relief du palais de Ninive même, que possède actuellement le Musée Britannique.

III. — Désireux de rendre à ses armes l'éclat qu'avait momentanément compromis leur échec devant Jérusa-

lem, Sennachérib, l'année suivante (699 avant Jésus-Christ), marcha contre Babylone, où de graves événements s'étaient accomplis pendant son absence. Bélibus avait été chassé par une insurrection que dirigeait encore Mérodachbaladan, évadé de sa prison. Cet indomptable champion de l'indépendance babylonienne se mit aussitôt en état de défense contre le monarque assyrien, de la part duquel il s'attendait à une guerre sans trêve. La Bible nous le montre sollicitant l'alliance d'Ezéchias après le désastre de Sennachérib devant Jérusalem. Malheureusement la partie de l'inscription de Londres qui avait trait à la campagne contre Mérodachbaladan est très-mutilée. On y voit seulement que Sennachérib poursuivit le prince babylonien jusque dans les marais de la Basse-Chaldée, où il le vainquit dans une grande bataille ; Mérodachbaladan s'enfuit alors dans l'Elymaïs et y mourut bientôt. « A mon « retour, dit Sennachérib, je plaçai sur le trône de sa « royauté (à Babylone) Assournadin, mon fils aîné, le « rejeton de ma bénédiction. » Ceci est également attesté par Bérose et par le canon de Ptolémée.

Cette guerre finie, Sennachérib en entreprit une autre, que la nature des lieux rendait fort pénible, dans les montagnes de l'est, vers les frontières de la Médie et de la Susiane. Il y prit un grand nombre de villes, « perchées comme des nids d'oiseaux, » dont l'assimilation avec des localités modernes est encore impossible. Poussant ses avantages plus avant, dans des contrées qui n'avaient pas encore senti le poids des armes assyriennes, Sennachérib attaque le pays de Dayi, dans lequel nous reconnaissons, avec sir H. Rawlinson, le territoire des *Dai*, signalés par Hérodote comme une des tribus de la Perse. Leur roi est appelé Maniya, nom dont le caractère iranien est manifeste. « J'enlevai, dit le roi, les hommes, les bêtes de somme,

« les bœufs, les moutons ; je détruisis les villes, je les « démolis, je les réduisis en cendres. »

IV. — Quelques années de paix succédèrent à ces terribles guerres. Sennachérib en profita pour mettre à exécution le projet qu'il avait conçu de rebâtir Ninive et d'y fixer le siége de sa puissance, à l'exemple des grands monarques du x^e^ et du ix^e^ siècle. Déjà cette ville fameuse commençait à se relever de ses ruines; des habitants étaient revenus se fixer sur son emplacement, mais elle n'avait plus rien de son éclat d'autrefois ; l'antique capitale n'était plus qu'une simple bourgade. Sennachérib en refit la reine de l'Asie, une cité assez magnifique pour rivaliser avec les splendeurs de Babylone. « J'ai relevé, dit-il dans une inscription, tous les « édifices de Ninive, ma royale cité.. J'ai reconstruit ses « rues anciennes, j'ai élargi les plus étroites, j'ai fait de « la ville entière une cité resplendissante comme le « soleil. » Dour-Saryukin, construite par son père, perdit son importance, et une grande partie de sa population vint s'établir à Ninive. Cependant elle continua à subsister, car trois siècles après Xénophon la mentionne sous le nom de Mespila. Au milieu de la capitale ressuscitée, Sennachérib rebâtit le palais royal « en albâtre et en cèdres, » avec une extrême magnificence. C'est le palais que les habitants actuels de la contrée appellent Koyoundjik et qui a été fouillé par le voyageur anglais M. Layard. Les principales sculptures en ont été transportées à Londres. En l'élevant, Sennachérib croyait à l'éternité de sa dynastie, et il adressait à ses successeurs, dans une inscription, ces paroles dont la destruction nouvelle de Ninive, bien peu de temps après, ont fait une amère ironie : « Ce palais vieillira et tom- « bera en ruines dans la suite des jours. Que mon suc- « cesseur relève les ruines, qu'il rétablisse les lignes

« qui contiennent l'écriture de mon nom. Qu'il restaure « les peintures, qu'il nettoie les bas-reliefs et qu'il les « remette en place ! Alors Assur et Istar écouteront sa « prière. Mais celui qui altérerait mon écriture et mon « nom, qu'Assur, le grand dieu, le père des dieux, le « traite en rebelle, qu'il lui enlève son sceptre et son « trône, qu'il brise son glaive. »

V. — Mais il fallut bientôt encore combattre Babylone, qui, toujours vaincue, se relevait toujours, et dont les insurrections incessantes étaient devenues la principale préoccupation des rois d'Assyrie. Assournadin, fils aîné de Sennachérib, qu'il avait installé comme prince dans cette ville, mourut en 693 ; il eut pour successeur dans la vice-royauté un certain Irigibel, qui mourut à son tour au bout d'un an, et fut remplacé par un personnage appelé Mesisimordach, que la forme de son nom révèle comme un Babylonien d'origine. Au commencement de l'année 688, un mouvement éclata dans le pays de Kar-Dounyas, la Characène de la géographie classique, c'est-à-dire la portion de la Chaldée la plus voisine de la mer ; la grande ville de Bet-Yakin en fut le foyer. Sennachérib accourut avec son armée pour étouffer la rébellion dès ses débuts. N'osant pas l'attendre dans leurs murailles, les habitants de Bet-Yakin émigrèrent en masse vers la Susiane, dont le roi Chodornakhounta leur avait promis appui. Le monarque assyrien les y poursuivit ; craignant d'aventurer ses troupes dans les marécages presque impraticables qui s'étendaient à l'est du canal de Gamboul, le Schat-el-Arab de nos jours, il aborda par mer le littoral de la Susiane voisin de la Chaldée et il y promena la dévastation.

Mais pendant ce temps Babylone s'insurgeait, d'accord avec le roi d'Elam, sur les derrières de Sennaché-

rib. Un certain Souzoub, fils de Gatoul, y fut proclamé roi. Lorsque le souverain d'Assyrie, vainqueur dans son expédition, reprit la route de Ninive, il trouva Souzoub qui lui barrait le passage; une bataille s'engagea. « Je « vainquis Souzoub, dit Sennachérib, je le pris de ma « main vivant; je l'épargnai comme un dépôt et un « signe d'alliance du dieu Ninip. Je le conduisis en « Assyrie. » Le rebelle babylonien fut interné sous bonne garde dans la ville de Lakhir.

Au printemps suivant Sennachérib marcha de nouveau contre la Susiane, dont le roi venait de favoriser les insurgés. Il ravagea toute la partie basse, la plaine où le Choaspès, l'Eulæus et le Pasitigre déploient leurs cours avant de se jeter dans le Tigre. Trente-quatre villes de ces cantons furent prises et livrées aux flammes. « Je fis, dit le conquérant, monter dans les vastes cieux « la fumée de leurs incendies comme celle d'un seul « sacrifice. Alors Chodornakhounta, roi d'Elam, ap- « prit la prise de ses villes et fut effrayé. Il fit monter « le reste de ses hommes dans les citadelles élevées « pour y résister. Lui-même abandonna sa capitale, « Madaktou (la Badaca des géographes classiques, sur « l'Eulæus), et il se retira vers Khaïlda, qui est dans « les montagnes. Je décrétai une expédition contre Ma- « daktou. » Mais au moment où cette entreprise décisive allait être tentée, Sennachérib se retira, les augures ayant été défavorables. Trois mois après, Chodornakhounta mourut et fut remplacé sur le trône par son frère Oumman-Minan.

VI. — En 685, Souzoub parvint à s'échapper de sa prison. Il passa d'abord quelques mois en Susiane, et, s'étant assuré le concours du nouveau roi, il reparut à Babylone. « Les Babyloniens, dit Sennachérib, lui con- « fièrent la royauté des Soumir et des Accad. Il ouvrit

« le trésor de la Pyramide ; l'or et l'argent des temples « de Bel et de Zarpanit, il le pilla pour le donner à « Oumman-Minan, roi d'Elam. Il lui fit dire : « Dispose « ton armée et organise tes forces ; marche vers Baby- « lone et viens nous secourir. » Ce Susien, dont j'avais, « dans une précédente expédition, attaqué et détruit les « villes, accepta le projet dans son cœur. Il imposa ses « villes, leva son armée et augmenta sa puissance par « des chars et des chevaux..... Ils vinrent pour com- « mettre des crimes comme une nuée de sauterelles « qui s'abat sur la campagne pour la dévaster..... Le « cœur rempli de courroux, je montai en hâte sur mon « char de bataille le plus élevé, qui balaye les ennemis. « Je pris dans mes mains l'arc puissant que le dieu Assur « m'a donné... Je me ruai comme le feu dévorant sur « toutes ces armées rebelles, comme le dieu Bin l'inon- « dateur. Par la grâce d'Assur, mon maître, je marchai « vers ma proie pour la détruire ; comme une tempête dé- « vastatrice, je versai la stupeur sur mes adversaires. « Par la protection d'Assur et l'ouragan de la bataille, « j'ébranlai la force de leur résistance, et je fis chan- « celer leur fermeté. L'armée des rebelles, à cause de « mes attaques terribles, se replia, et leurs chefs délibé- « rèrent, réduits au désespoir. » Sennachérib raconte alors comment il acheta la trahison du chef d'état-major de l'armée du roi d'Elam, nommé Khoumba-Oundasa, qui lui révéla les plans de son maître et lui donna les moyens de remporter une victoire facile sur l'armée combinée des Susiens et des insurgés chaldéens, qui comptait 150,000 hommes sous ses drapeaux. « Sur la « terre mouillée, les harnais, les armes prises dans mes « attaques, nageaient dans le sang des ennemis comme « dans un fleuve ; car les chars de bataille, qui enlèvent « hommes et bêtes, avaient dans leur course écrasé les « corps sanglants et les membres. J'entassai les ca-

« davres de leurs soldats comme des trophées, et je « leur coupai les extrémités. Je mutilai ceux que je pris « vivants, comme des brins de paille ; et pour punition, « je leur coupai les mains. » Parmi les prisonniers se trouvait Naboubalariskoun, fils de Mérodachbaladan, qui s'était joint à l'armée. Oumman-Minan et Souzoub échappèrent à grand'peine au vainqueur et se réfugièrent en Susiane.

VII. — En 684, Sennachérib dédia solennellement son nouveau palais de Ninive, le plus vaste de toute l'Assyrie. Il se croyait alors débarrassé de tout souci du côté de Babylone. Mais l'année suivante, Souzoub revint encore une fois dans cette ville, qui l'accueillit avec enthousiasme ; comme aux deux précédentes révoltes, le roi d'Elam lui avait fourni une armée de secours. Il fallut livrer encore une grande bataille, qui ruina définitivement cette fois la cause de Souzoub et livra Babylone au monarque ninivite. Exaspéré par cette persistance à renouveler la lutte, Sennachérib châtia Babylone d'une manière terrible. Malgré son caractère sacré, que les Assyriens respectaient presque autant que les Chaldéens, la ville fut mise à sac et en grande partie détruite par les flammes. Les monuments les plus augustes de la religion souffrirent eux-mêmes beaucoup de la fureur des soldats d'Assur. Sennachérib rapporta triomphalement à Ninive, comme les plus précieux trophées de son expédition, les statues des dieux que Mardochidinakhé avait enlevées de la ville de Hékali 418 ans auparavant, après avoir vaincu Teglathphalasar I^er^, ainsi que le sceau royal de Salmanassar I^er^, trophée des guerres antiques de Binbaladan. Mais quand le premier moment de sa colère fut passé, il n'osa pas pousser jusqu'au bout la vengeance contre une ville qui était la cité des dieux par excellence et lui enlever son

privilége antique de posséder un roi dépendant de celui de Ninive. Il installa donc sur le trône en 682, dans Babylone à demi ruinée, son quatrième fils, Assarahaddon (le dieu Assur a donné des frères).

Ce fut vers le même temps, à la fin de son règne, que les troupes de Sennachérib, suivant le récit de Bérose, eurent en Cilicie une collision sérieuse avec les Grecs, qui tentaient d'y fonder des colonies; les Assyriens furent vainqueurs et élevèrent une stèle commémorative de cet événement. Bérose ajoute que ce fut alors que fut fondée par Sennachérib, sur la côte de la Cilicie, la ville de Tarse, dont d'autres auteurs attribuaient l'origine à un Sardanapale.

Sennachérib, après vingt-trois ans de règne, en 681, fut assassiné dans le temple du dieu Nisroch par ses deux fils, Adarmalik et Assoursarossor.

§ 4. — Assarahaddon et Assourbanipal.

(681-647.)

I. — Les deux assassins de Sennachérib ne tirèrent aucun profit de leur parricide. Assarahaddon (ou plus exactement Assourakhiddin) accourut de Babylone à Ninive, les contraignit de fuir en Arménie devant l'indignation publique, et monta sur le trône.

Assarahaddon (681-667) fut, comme son père, un prince guerrier, qui porta au loin les armes victorieuses de l'Assyrie. Nous connaissons avec détail tous les exploits militaires des premières années de son règne jusqu'en 672 (éponymie d'Atarel, préfet de Lakhir), date d'un prisme de terre-cuite du Musée Britannique, où ces événements sont énumérés dans leur ordre chronologique, mais sans que malheureusement les années de chacun soient indiquées.

La première campagne fut dirigée vers la Phénicie, dont la soumission, comme celle de Babylone, était toujours précaire. « J'ai attaqué la ville de Sidon qui « est au milieu de la mer, dit le roi dans le prisme de « Londres. J'ai mis à mort tous ses grands ; j'ai anéanti « ses murailles et ses maisons, je les ai jetées dans la « mer. J'ai anéanti l'emplacement de ses autels. Abdi- « milkout, le roi de la ville, avait fui ma puissance « jusqu'au milieu de la mer. Comme un poisson, j'ai « traversé les flots et j'ai abattu son orgueil. J'ai em- « porté tout ce que j'ai pu de ses trésors, de l'or, de « l'argent, des pierres précieuses, de l'ambre, des « peaux de cétacés, du bois de santal et d'ébène, des « étoffes teintes en pourpre et en bleu, tout ce que con- « tenait sa maison. J'ai transporté en Assyrie les « hommes et les femmes en nombre immense, les « bœufs, les moutons et les bêtes de somme. J'ai réparti « les habitants de la Syrie et du rivage de la mer, tous « dans des pays étrangers ; j'ai bâti en Syrie une for- « teresse que j'ai appelée Dour-Assarahaddon ; j'y ai « établi les hommes que mon arc a domptés dans les « montagnes et près de la mer du soleil levant (la mer «Caspienne. »

C'est à la suite de cette campagne en Phénicie qu'Assarahaddon vint attaquer le royaume de Juda. Le roi Manassé, ayant voulu le combattre, fut vaincu, fait prisonnier et interné pour quelque temps à Babylone. Mais le monarque assyrien l'en fit bientôt revenir et le replaça sur le trône aux conditions d'un vassal ; aussi ses inscriptions enregistrent-elles Manassé parmi ses tributaires. Assarahaddon, vers le même temps, compléta la colonisation de l'ancien territoire d'Israël, en y établissant de nouveaux essaims de gens de la Basse-Chaldée et du pays d'Elam, réduits en captivité dans ses guerres.

II. — En effet, après deux campagnes sommairement indiquées, dont l'une eut pour théâtre le pays de Van, et dont l'autre, conduite sur les bords de la mer Noire, amena la soumission des Tibaréniens (*Tabal*), des Mosynœques (*Masnaki*) et des Cimmériens (*Gimirraï*), qui avaient déjà franchi le Caucase et commençaient alors leurs invasions en Asie Mineure, Assarahaddon dut tourner ses armes contre la partie de la Chaldée voisine du golfe Persique, qui fut plus tard la Characène et où Nabozirsimtat, second fils de Merodachbaladan, avait réussi à se créer un petit royaume indépendant. Il le vainquit, le détrôna et institua à sa place son frère puîné Nahidmardoch, à titre de vassal. Mais pendant ce temps une nouvelle révolte avait eu lieu dans la Babylonie. Un certain Samasibni en était le chef. Ne se sentant pas en état de se maintenir dans la grande cité, dont les fortifications étaient restées démantelées depuis sa dernière prise par Sennachérib, il s'était renfermé dans la ville voisine de Bet-Dakkourri, emportant avec lui les tablettes astrologiques des temples de Babylone et de Borsippa. « Moi, dit Assarahaddon, dans le respect du maître sublime « et de Nébo, j'ai restitué ces tablettes et les ai confiées « aux hommes de Babylone et de Borsippa. J'ai placé « sur son trône Nabousallim, fils de Balazou, qui res- « pectait les lois. »

« La ville d'Ad-Doumou, la ville de la puissance des « Arabes, qu'avait prise Sennachérib, roi d'Assyrie, le « père qui m'a engendré, je l'ai de nouveau attaquée et « j'en ai emmené les habitants captifs en Assyrie..... « Le délégué de la reine des Arabes s'en vint à Ninive « avec beaucoup de présents et s'inclina devant moi. Il « me supplia de lui rendre ses dieux. J'exauçai son « vœu ; je restaurai les images de ces dieux qui avaient « été détériorées. Je fis écrire sur ces images les éloges « d'Assur et la gloire de mon nom ; je les apportai et je

« les lui restituai. Je nommai à la royauté des Arabes « Tabouya, une femme de mon harem. Comme prix des « dieux que j'ai restitués à ce pays, j'ai augmenté le « tribut qu'on payait à mon père, de soixante-cinq cha- « meaux que je leur ai imposés en plus. » Nous reparlerons plus loin, dans le livre consacré à l'histoire des Arabes, de ce royaume que gouvernaient des reines, investies en même temps d'un sacerdoce. Disons seulement ici que sa capitale, Ad-Doumou, est le Douma de la Bible, le Daumat-el-Djandal des géographes arabes du moyen âge.

A la suite de cette campagne, Assarahaddon régla aussi les affaires du royaume arabe du Hedjâz, dont la capitale, nous le savons par les inscriptions d'Assourbanipal, était Yathrib, aujourd'hui Médine. Le roi, appelé Haçân, étant mort, il donna l'investiture à son fils Yâla, auquel il imposa un tribut considérable.

Vient ensuite le récit d'une autre expédition bien plus lointaine dans la péninsule arabique. Elle marque le point extrême où furent portées de ce côté les armes assyriennes, qui n'y firent, du reste, qu'une apparition. Le but de cette expédition fut un pays nommé Bâzou, situé dans le sud au delà de 140 schœnes (1,629 kilomètres) de désert et d'une chaîne de montagnes qu'on mettait quarante heures à traverser. C'est nécessairement, d'après ces indications de distances, un des districts intérieurs du Hadhramaut ou du pays de Mahra.

Revenu de cette lointaine campagne, Assarahaddon eut à soumettre une rébellion du roitelet du canton de Gamboul, dont les sujets « demeurent comme des pois- » sons au milieu des eaux et des marais, » sur la rive orientale du Schat-el-Arab. Puis il soumit, après une guerre longue et assez difficile, une partie des districts méridionaux de la Médie et pénétra jusque dans la Perse

occidentale, où il fit prisonniers les deux gouverneurs de villes Sithrapherne et Hypherne.

III. — Bien qu'il ait fait construire à Ninive un nouveau palais, « une maison des butins, » dans les fondations de laquelle a été découvert le prisme du Musée Britannique, Assarahaddon résidait plus habituellement à Babylone. Il avait une préférence marquée pour cette ville, dont il avait été vice-roi avant la mort de son père. Il en assurait d'ailleurs la soumission en y habitant, tandis qu'il était toujours sûr de la fidélité de Ninive et de l'Assyrie. Ce fut lui qui entreprit d'en faire la plus grande et la plus belle ville de l'Asie. Il en commença les gigantesques enceintes et il arrêta le premier plan des travaux qui, repris plus tard par Nabopolassar et Nabuchodorossor, devaient porter à un si haut point la splendeur de Babylone.

Dans le prisme de Londres nous trouvons l'énumération des rois qui lui payaient tribut dans les contrées de l'ouest à la date de 672. Ce sont d'abord, avec Manassé, roi de Juda, les princes phéniciens, sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir plus loin, dans le livre où nous traiterons de l'histoire des fils de Chanaan; puis viennent les dix rois de l'île de Cypre; la plupart ont des noms grecs parfaitement reconnaissables, ce qui prouve que l'élément hellénique était dès lors dominant en Cypre, et s'y soumettait sans répugnance à la suzeraineté ninivite. Ce sont : Ægistus, roi d'Idalium; Pythagoras, roi de Citium; Cius (?), roi de Salamis; Ithodagon, roi de Paphos; Ariel, roi de Soli; Damas, roi de Curium; Romis, roi de Tamassus; Damus, roi d'Amathonte; Onaergès, roi de Liménium, et Baali, roi d'Oupri.

Assarahaddon étendit de ce côté son empire, en 67?, par une nouvelle et bien importante conquête. Il reprit

les projets de son père sur l'Égypte, en profitant du mécontentement des petits princes qui gouvernaient alors chacune des cités du Delta, contre le roi éthiopien Tahraka, leur suzerain. Les troupes de ce dernier furent vaincues dans une bataille décisive, et Assarahaddon s'empara de toute l'Égypte jusqu'aux cataractes de Syène. Depuis lors il s'intitula, sur les monuments, « roi d'Égypte et d'Éthiopie » en même temps que « roi d'Assyrie » et « vicaire des dieux à Babylone. » Des garnisons assyriennes furent mises dans les principales villes de l'Égypte, à quelques-unes desquelles on imposa des noms nouveaux tirés de la langue d'Assur. Le pays fut divisé en vingt petites principautés, sous la suprématie du prince saïte Néchao, mis en possession de Memphis.

Cet état de choses dura jusqu'en 668. Alors Assarahaddon, gravement atteint de la maladie dont il devait mourir et se sentant hors d'état de porter plus longtemps le poids des grandes affaires de la monarchie, se décida à abdiquer la couronne en faveur de son fils aîné, Assourbanipal. Dans une proclamation qui est venue jusqu'à nous et qui porte la date du 12 aïr de l'éponymie de Marlarmi (mai 668), il annonça sa résolution à ses peuples et remit à Assourbanipal le gouvernement de Ninive et de tout l'empire, se réservant seulement sa chère Babylone, où il continua de régner. On possède au Musée Britannique le fragment d'une lettre écrite à cette époque par Assourbanipal à son père ; il y donne à Assarahaddon le titre de roi de Babylone et se qualifie lui-même de roi d'Assyrie. Mais dès l'année suivante, Assarahaddon mourut. Il eut son second fils, Samoulsamougin (le Saosdouchin du Canon de Ptolémée), pour successeur sur le trône de Babylone et de la Chaldée, qui demeura distinct de celui de Ninive, mais subordonné.

En 668, Tahraka, profitant des circonstances de la maladie et de l'abdication d'Assarahaddon, ainsi que de l'incertitude du changement de règne, avait reconquis toute l'Egypte sur les Assyriens.

IV. — Assourbanipal (667-647) fut un digne fils de son père, un rude batailleur, sous lequel les armes assyriennes ne déchurent pas de leur réputation. Il commença par tourner ses efforts contre l'Égypte, avant même la mort de son père, et inaugura son règne par trois expéditions successives sur les rives du Nil, qui toutes les trois l'amenèrent en vainqueur jusque dans Thèbes. A la seconde, il installa Néchao sur le trône de la cité d'Ammon ; dans la troisième, il vint pour venger ce prince, mis à mort par Rot-Amen, beau-fils et successeur de Tahraka. Il donna alors à l'Égypte une administration tout assyrienne ; mais, après son départ, ses officiers ne purent s'y maintenir, et sa troisième campagne ne fut en réalité qu'une razzia sur une énorme échelle. Cependant la suprématie assyrienne subsista quelque temps encore sur la Basse-Égypte, et les rois de la Dodécarchie, dans le Delta, payaient tribut à Ninive, tandis que les Éthiopiens de Piankhi dominaient dans la Haute-Egypte.

Nous avons déjà parlé de cette guerre avec plus de détails dans le livre consacré à l'histoire d'Égypte. C'est, du reste, la seule des campagnes d'Assourbanipal qui ait jusqu'à présent été l'objet des études des savants. Les textes historiques de ce prince, que le Musée Britannique possède en assez grand nombre, n'ont même pas été publiés ; aussi serons-nous obligé d'en parler assez brièvement, d'après les notions sommaires que nous avons pu en prendre à Londres, sur les monuments originaux, et d'après les études plus approfondies qu'a faites de certaines parties notre maître et ami, M. Oppert.

La Phénicie s'était révoltée en même temps que Rot-Amen envahissait l'Egypte. Après sa troisième campagne sur les rives du Nil, en 666, Assourbanipal, revenant en Assyrie, châtia les vassaux indociles qui gouvernaient les cités chananéennes. Il prit d'abord Acco, puis Tyr, dont il reçut à merci le roi, nommé Baal. Aradus lui offrit plus de résistance; le siége en fut difficile et meurtrier; mais enfin la ville fut emportée et son roi, nommé Yakindou, se suicida pour ne pas tomber vivant entre les mains du vainqueur. Assourbanipal fit prisonniers les huit fils de Yakindou, dont il donne la liste. Mais il n'accorda la vie qu'à un seul, à l'aîné, Azbaal, qu'il institua roi d'Aradus. Les sept autres furent mis à mort. La Phénicie ainsi ramenée par force à l'obéissance, Assourbanipal marcha sur la Cilicie, qui s'était aussi révoltée. Une courte campagne suffit pour la réduire, et le roi de cette contrée, en signe de soumission, livra sa fille pour le harem du monarque ninivite. C'est à cette guerre qu'une tradition fort répandue dans l'antiquité rattachait la fondation de la ville de Tarse.

L'année suivante (665), Assourbanipal se trouvait à Ninive lorsqu'il reçut une ambassade de Gygès, roi des Lydiens, qui, voyant ses Etats envahis par les Cimmériens et ne sachant comment les repousser, se déclara vassal de l'Assyrie pour obtenir des secours contre d'aussi terribles ennemis. Un corps auxiliaire assyrien lui fut envoyé; grâce à l'appui de ces troupes, Gygès remporta la victoire et fit conduire les deux principaux chefs des Cimmériens prisonniers à Ninive. La suprématie de l'empire fut ainsi établie sur toute l'Asie Mineure, jusqu'à la mer Egée.

V. — Mais pendant ce temps s'amoncelait le plus formidable orage qui eût menacé la monarchie assyrienne depuis le désastre d'Assourlikhous. Le frère cadet d'As-

sourbanipal, Samoulsamougin, gouvernait, comme nous l'avons dit tout à l'heure, Babylone et la Chaldée. Il médita de renverser son aîné et de s'asseoir à sa place sur le trône de Ninive. Pour y parvenir, il noua une grande conspiration avec le roi de Susiane et la plupart des princes tributaires des pays méridionaux de la monarchie. En 663, il leva l'étendard de la révolte. Pour rendre la cause de son ambition nationale parmi les Chaldéens, il appela auprès de lui Nabobelsoum, le petit-fils du grand Mérodachbaladan, cet indomptable champion de l'indépendance babylonienne, et il lui donna, comme roi d'Assyrie, l'investiture du sceptre de Babylone. Téoumman, roi d'Elam, se déclara en sa faveur et vint en Babylonie avec une nombreuse armée pour le soutenir. Mathan, roi des Nabatéens, et Ywaitê, roi des Arabes du Hedjâz, se joignirent également à la révolte, et le dernier envoya des troupes au secours de Samoulsamougin, sous la conduite d'un scheikh nommé Aym, fils de Théir. Psamétik, prince de Saïs, saisit l'occasion pour renverser ses collègues de la Dodécarchie et pour rétablir la pleine indépendance de l'Egypte. Gygès ne se souciant plus des devoirs de vassal qu'il avait acceptés deux ans auparavant, lui fournit un appui efficace, et un corps de Lydiens contribua considérablement à chasser les quelques garnisons assyriennes qui demeuraient encore dans le Delta.

La situation était terrible; la révolte se montrait à la fois sur presque tous les points, avec un ensemble qui révélait le concert préalable ; si on ne parvenait pas à l'arrêter rapidement, avant qu'elle n'eût gagné les provinces du Nord, l'empire était perdu. Assourbanipal fit face au danger avec énergie et sang-froid. Faisant la part du feu, il renonça à toute nouvelle tentative sur l'Egypte, et accepta de ce côté les faits accomplis par l'avénement de Psamétik. Du côté de la Lydie, ne pou-

vant pas aller lui-même punir la félonie de Gygès, ayant aussi besoin de concentrer toutes les forces assyriennes d'un autre côté pour étouffer la rébellion dans son foyer même, il appela les Cimmériens à se jeter de nouveau sur la contrée. Ceux-ci ne se firent pas prier ; ils dévastèrent toute la Lydie et s'emparèrent de ville de Sardes, mais non de la citadelle. Gygès fut tué au milieu de l'invasion. Son fils Ardys, en lui succédant, s'empressa de faire sa soumission à Assourbanipal, qui parvint à décider les Cimmériens à la retraite.

Ainsi délivré du péril des diversions qui auraient pu survenir du côté de la Lydie, Assourbanipal marcha contre son frère, afin d'étouffer au plus tôt la révolte dans son foyer même. La campagne paraît avoir été courte et décisive. Assourbanipal battit en plusieurs rencontres d'une manière complète l'armée des Chaldéens, ainsi que leurs auxiliaires, Téoumman, roi d'Elam, et Aym, fils de Théir, rejetant l'un sur la Susiane et l'autre sur l'Arabie. Il fit alors son entrée triomphale à Babylone. Samoulsamougin, effrayé, ne se sentit pas l'énergie de continuer la lutte ; il vint faire sa soumission et implorer la clémence de son frère. En général les rois d'Assyrie étaient en pareil cas impitoyables pour les rebelles vaincus ; c'était une règle d'Etat de les mettre à mort. Mais Assourbanipal sut ne pas oublier que celui qui était à ses pieds était son frère ; il lui pardonna et le replaça sur le trône de la grande cité babylonienne, où Samoulsamougin demeura jusqu'à la fin de ses jours, désormais invariablement fidèle à la suzeraineté ninivite. Il faut sans doute attribuer cette clémence fraternelle d'Assourbanipal aux prières et aux conseils de sa sœur Serouya-Edirat, qui paraît avoir exercé une grande influence sur lui et qui est nommée sur plusieurs monuments en compagnie des deux frères.

VI. — Mais si le roi de Babylone, premier auteur de la révolte, avait ainsi fait presque aussitôt sa soumission, il n'en était pas de même de ses alliés, qui se montraient résolus à continuer la guerre et que le roi d'Assyrie devait vaincre pour assurer la tranquilité de son empire. Voulant faire face au danger le plus sérieux, Assourbanipal se tourna contre la Susiane. Téoumman, entouré de ses quatre parents, Oummanibi, Tamaritou, Indabibi et Oummanaldas, qui commandaient aux quatre grandes divisions du pays, rassemblait en hâte de nouvelles troupes et se préparait à envahir la Chaldée. Il avait donné asile dans ses Etats à Nabobelsoum et à ses partisans, qui lui promettaient de faire soulever toutes les provinces du bas Euphrate aussitôt que son armée aurait passé la frontière. Assourbanipal le prévint et entra en Susiane. Après plusieurs engagements de moindre importance, une grande bataille fut livrée sur le bord du fleuve Oulaï (Eulæus). Elle se termina par la défaite des Susiens. Téoumman et son fils, encore très-jeune, furent faits prisonniers. Assourbanipal se présenta aussitôt devant Suse, dont la porte lui était ouverte, et installa sur le trône, comme vassal de l'Assyrie, Oummanaldas, qu'il avait pris dans un des premiers combats de la campagne et qu'il avait décidé à le servir.

De vastes tableaux, analogues à ceux qui se déploient sur les pylones des temples de l'Égypte et offrent de même des centaines de personnages dans leurs compositions, nous font assister à cette guerre heureuse ; ils viennent du palais de Koyoundjik et sont maintenant à Londres. C'est un drame complet, retracé de la manière la plus saisissante. On voit d'abord la bataille qui décida du sort de la contrée, bataille livrée à peu de distance en avant de Suse. Les guerriers élamites, malgré leur vive résistance, sont taillés en pièces et précipités dans l'Eulæus, dont les flots englou-

tissent un grand nombre d'entre eux. Dans le tableau suivant, Assourbanipal, profitant de sa victoire, marche droit vers Suse. On distingue ensuite la ville (désignée par son nom) avec ses remparts crénelés et ses maisons aux toits plats, au milieu d'une forêt de palmiers. Le monarque assyrien a fait arrêter son char non loin des portes, et deux de ses officiers présentent au peuple Oummanaldas, que dans sa volonté souveraine il impose au pays, à la place du roi qui a osé le combattre. Alors, tandis que l'Eulæus roule encore au pied des murailles les cadavres des derniers défenseurs de l'indépendance nationale, le peuple de la capitale, affolé de terreur et espérant fléchir à force d'avilissement un vainqueur irrité, sort en foule, hommes, femmes et enfants, avec des harpes, des flûtes et des tambourins, et salue de ses chants et de ses danses le nouveau chef installé par les étrangers. Pendant ce temps, et à quelques pas de la scène de fête, les chefs de l'armée vaincue expient dans les tortures le crime d'avoir osé défendre leur roi et leur pays; l'un est écorché vivant, les autres ont les oreilles coupées, les yeux crevés, la barbe et les ongles arrachés. Ces compositions aux figures très-nombreuses, traitées avec une extrême finesse, n'ont pas plus de perspective que les tableaux historiques égyptiens; mais on ne saurait se lasser d'y admirer la vie et le mouvement qui règnent dans tous les groupes, la vérité des types, l'heureuse naïveté des attitudes.

Téoumman fut décapité; une inscription monumentale que possède le Musée Britannique est consacrée à garder la mémoire de cet événement. Mais la guerre n'était pas finie pour cela. Elle continua dans les montagnes de la Susiane avec un grand acharnement jusqu'en 661. Oummanibi, Tamaritou et Indabibi, ceignirent successivement le diadême et luttèrent dans les parties les plus difficilement accessibles du pays contre les

Assyriens, tandis qu'Oummanaldas régnait à Suse sous la protection de ces derniers. Mais tous les trois tombèrent successivement sur les champs de bataille ; la résistance nationale n'eut plus de chefs, et l'autorité d'Oummanaldas fut reconnue dans tout le pays. Assourbanipal se retira avec ses troupes en Assyrie, considérant la guerre comme terminée.

VII. — Cependant, à peine l'armée ninivite était-elle rentrée dans ses foyers, qu'Oummanaldas, qui avait accepté d'être un docile client des Assyriens, changea de rôle. Jetant le masque dont il s'était couvert depuis deux ans, pressé sans doute aussi par le sentiment national des Elamites, qui repoussaient énergiquement la domination étrangère, et n'avaient cessé la lutte que faute d'avoir un prince à leur tête, il rompit avec le monarque de Ninive, et fit de grands préparatifs militaires. Nabobelsoum et les patriotes chaldéens, qui se tenaient cachés dans les montagnes, furent appelés à la cour, et nouèrent d'actives correspondances avec leurs partisans dans le pays au sud de Babylone. Au printemps de 660, Assourbanipal dut entamer une nouvelle guerre en Susiane. Au lieu de pénétrer dans le pays en venant de la Chaldée, comme dans les campagnes précédentes, il y entra par le nord-ouest, en venant directement d'Assyrie.

On prit d'abord la ville de Rasi, capitale du district de Ras, située dans la partie septentrionale de la Susiane, entre les montagnes de la Mésobatène et le Tigre, puis la ville de Hamanou, située dans la même région, mais un peu plus au sud. Oummanaldas se trouvait avec ses troupes à Madaktou, la Badaca des géographes classiques : en apprenant la marche victorieuse des Assyriens, il prit peur et se réfugia dans Suse. L'armée assyrienne franchit, sans coup férir, le fleure Ititê, le Choaspès de

Grecs, occupa Madaktou et Oundasi, autre ville située sur le même fleuve. De là, Assourbanipal marcha contre Suse. Oummanaldas n'avait pas osé l'y attendre et s'était retiré vers les montagnes avec le gros de son armée, laissant seulement une garnison dans sa capitale. Assourbanipal entra dans Suse de vive force et poussa aussitôt plus avant, poursuivant toujours Oummanaldas, qui continuait à se replier devant lui. Il prit ainsi les villes de Din, de Pidilma et de Boubilou, dont on ne saurait encore déterminer la situation précise, dans l'état si imparfait de nos connaissances sur la géographie de la Susiane. Le roi d'Elam s'était retiré dans les montagnes de Banoun. Les Assyriens l'y atteignirent et enlevèrent d'assaut la ville de Banoun; mais il parvint à leur échapper, ainsi que Nabobelsoum, qui ne l'avait pas quitté.

Alors Assourbanipal, lassé de cette poursuite sans résultats, adopta d'autres moyens pour contraindre le pays et son prince à la soumission. Il rentra dans Suse, et livra la ville au pillage de ses soldats. Les trésors royaux et les archives furent enlevés et transportés à Ninive. Les temples furent ouverts et systématiquement profanés; on en tira, pour les envoyer en Assyrie, les statues des dieux « qu'aucun œil n'avait vues », dit le prisme de Londres, ce qui semble indiquer que dans les temples de la Susiane les images divines étaient placées dans une sorte de *Saint des saints* inaccessible à la foule. Assourbanipal donne ici la liste des dieux dont il emporta les statues, et nous croyons devoir la reproduire, car c'est le seul document que l'antiquité nous ait légué sur les dieux nationaux du pays d'Elam. C'étaient : Soumoud, Bagamar, Partikira, Ammankasibar, Ansapata, Ragiba, Simgam, Karsa, Kirsamas, Soudami, Aipaksina, Dilala, Panindimri, Silagara, Napsou et Kindakourbou. Ces dieux, aux noms étranges, paraissent avoir présenté la

plus grande analogie avec les dieux de la Chaldée et de l'Assyrie, mais sous des appellations absolument différentes.

Quand il eut ainsi pillé et dévasté Suse, quand il eut détruit le temple qui, dans cette ville, contenait l'oracle que tous les gens d'Elam venaient consulter avec une grande dévotion, Assourbanipal se mit à parcourir le pays en y portant le fer et la flamme, brûlant les bourgs, les villages, toutes les habitations, détruisant les récoltes, coupant les plantations, faisant mettre à mort tous les troupeaux, réduisant en esclavage tous les habitants qu'il rencontrait. Ces effroyables exécutions durèrent sans interruption pendant un mois et vingt-cinq jours, et se répandirent sur une vaste étendue de territoire. Elles terrifièrent la population, qui, de tous les côtés, demanda la paix. Les soldats qui entouraient Oummanaldas désertèrent pour aller faire leur soumission. Lui-même entra en négociations avec le monarque assyrien. Nabobelsoum le Chaldéen, désespéré, craignant d'être livré, se fit tuer par son écuyer. Oummanaldas fit couper la tête du cadavre et l'envoya au roi d'Assyrie en implorant sa merci. Assourbanipal l'accueillit avec bienveillance, et après avoir pris des garanties de sa fidélité future, lui conserva le sceptre à titre de vassal.

Un petit bas-relief, conservé au Musée Britannique et provenant de Koyoundjik, représente Assourbanipal banquetant au milieu de ses femmes dans les jardins du harem de Ninive. La tête de Nabobelsoum, salée et préparée, est suspendue à l'un des arbres du jardin, en face du roi, de manière à ce qu'au milieu de la fête, il puisse assaisonner ses plaisirs du spectacle de la dépouille de son ennemi vaincu.

VIII. — Les guerres d'Elam étaient terminées. Les armes de l'Assyrie triomphaient de ce côté, et Assourbanipal sortait vainqueur de la crise qui avait mis un

moment sa puissance à deux doigts de l'abîme. Mais la révolte de l'Arabie et de la Nabatène subsistait toujours. Le roi d'Assyrie résolut de réduire à leur tour ces pays à l'obéissance, et de punir la conduite de leurs rois. Celui des Arabes, Ywaitê, fils de Nouray, avait profité des événements des dernières années, de la rébellion de la Chaldée et des guerres de Susiane, pour agrandir démesurément ses Etats sans opposition de la part de l'Assyrie ; grâce à ses généraux Aym et Abyatê, tous deux fils de Théir, qui guerroyaient pour lui, car il n'est nulle part indiqué comme ayant personnellement assisté à un combat, il s'était créé un vaste empire, qui ne comprenait plus seulement le Hedjâz, domaine héréditaire de ses ancêtres, mais la majeure partie de la péninsule arabique, les différentes parties du Nedjd, le Djebel-Schommer, le Djauf, le désert de Syrie, et même toute la rive occidentale de l'Euphrate dans son cours inférieur, formant ce qu'on appelle aujourd'hui l'Irâk-Araby.

La guerre commença en 659, et dura trois ans. La première campagne fut consacrée à reconquérir l'Irâk et à en reprendre successivement les villes. La plus importante était Hirata, sur l'emplacement, où fut plus tard Hîra, si célèbre dans l'histoire des Arabes aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Dans la seconde campagne (658), l'armée assyrienne débuta par franchir le désert de Syrie et gagner le plateau central de l'Arabie; elle parcourut ensuite ce plateau dans toute son étendue, en suivant un itinéraire que nous étudierons dans le livre qui sera consacré à l'histoire des Arabes. Dans ces contrées on prit un grand nombre de villes fortifiées; enfin l'on parvint jusqu'au fond du Nedjd, à une cité appelée Corassid, où l'armée attendit l'ouverture de la troisième campagne. Dans celle-ci (637), le Nedjd étant complétement soumis, Assourbanipal attaqua le Hedjâz, portant ainsi ses coups au cœur même de la puissance

d'Ywaitê. De Corassid il gagna le littoral de la mer Rouge, où il vint assiéger et prendre successivement Djisda (Djeddah) et Yanbo. Enfin il mit le sceau à ses succès par la prise de la grande cité de Yathrib (aujourd'hui Médine). Ywaitê, désespérant de la fortune, demanda l'*aman* qui lui fut accordé; ses deux généraux, Aym et Abyatê, furent livrés à Assourbanipal et écorchés vivants par ordre de ce monarque. Des bas-reliefs du palais de Koyoundjik, transportés à Londres, représentent quelques épisodes de cette guerre d'Arabie, la défaite d'une tribu montée sur des chameaux et la surprise d'un douar, dont les guerriers sont égorgés dans leurs tentes.

Assourbanipal revint du Hedjâz en Syrie, et dans son retour châtia aussi les Nabatéens, dont le pays fut dévasté, la capitale prise par l'armée qui venait de vaincre les Arabes. Le roi Mathan obtint sa grâce en se jetant aux pieds du monarque ninivite.

Ce dernier acte du grand drame dont la révolte de Samoulsamougin avait donné le signal, fut court, et remplit seulement les derniers mois de 657.

En 655, Assourbanipal fut obligé de retourner encore une fois en armes dans le pays d'Elam, pour réprimer une révolte contre Oummanaldas, qui se montrait désormais un fidèle vassal. Toute indication nous manque jusqu'à présent sur les événements des huit dernières années de son règne.

VIII. — Les affaires de Lydie et la domination sur l'île de Cypre firent connaître des Grecs Assourbanipal. Tout concorde à montrer en lui le Sardanapale guerrier et conquérant dont parlent plusieurs historiens classiques, en le distinguant soigneusement du Sardanapale voluptueux et efféminé entre les mains duquel périt le premier empire de Ninive.

A propos de ce prince, les historiens grecs de l'époque

alexandrine ont commis deux erreurs assez curieuses pour être notées, et qui tiennent l'une et l'autre bien manifestement à des confusions dans la lecture d'inscriptions assyriennes, preuve qu'il y avait alors parmi les Hellènes quelques savants qui étudiaient l'écriture cunéiforme et ses monuments, ce qu'aucun ne fit pour les hiéroglyphes de l'Egypte.

Clitarque raconte que dans une inscription existant à Tarse, où l'on peut en effet admettre que ce prince ait passé dans le cours de ses expéditions et ait laissé un monument de son passage, Sardanapale se disait « fils « d'Anakyndaraxarès. » Mais ce prétendu nom patronymique n'est autre que le titre inscrit presque toujours à la suite du nom des monarques assyriens, « moi, au- « guste roi d'Assyrie, » *Anaku nadu sarru Assur*, d'où un lecteur inexpérimenté a fait Anakyndaraxare, qu'il a pris pour un nom d'homme. D'autres écrivains disent que Sardanapale était surnommé Conosconcoléros ; ici encore c'est un titre royal qui a été regardé par erreur comme un nom propre. Les rois d'Assyrie s'intitulent très-habituellement « moi, le roi, vicaire du dieu « Assur, » et ce titre est presque toujours écrit idéographiquement, au moyen de signes qui, si on se trompait sur leur valeur et si on les prenait comme phonétiques, donneraient la prononciation *Kounouşskounkilassour ;* de là le prétendu Conosconcoléros. Beaucoup des erreurs que les historiens grecs, surtout ceux de l'âge alexandrin, ont commises au sujet de l'histoire des monarques assyriens, doivent tenir à de fausses lectures de ce genre.

C'est Assourbanipal qui termina le magnifique palais de Ninive, commencé par Sennachérib ; les sculptures de la partie qu'il en fit élever sont les œuvres les plus fines et les plus achevées que nous connaissions jusqu'à présent de l'art assyrien. Il y avait établi une riche

bibliothèque, dont les débris, retrouvés par M. Layard, sont maintenant à Londres et ont puissamment servi au déchiffrement de l'écriture cunéiforme.

§ 5. — Fin du second empire d'Assyrie. — Ruine définitive de Ninive.

(647-606.)

I. — Assouredilili III (647-625), fils et successeur d'Assourbanipal, réunit la couronne de Babylone à celle de Ninive, probablement en dépouillant Samoulsamougin, car il était maître de la grande cité chaldéenne quelques mois après son avénement, et il est peu vraisemblable que les deux fils d'Assarahaddon soient morts précisément dans la même année. Sous le règne de ce prince, qui est le Chiniladan des auteurs grecs, l'Assyrie remporta son dernier succès militaire. Un royaume unique avait succédé en Médie à la confédération anarchique de chefs locaux, qui avait offert à Saryukin et à son fils tant de facilités pour leurs conquêtes. Phraorte, monté sur le trône des Mèdes en 657, expulsa les Assyriens des positions qu'ils tenaient encore dans son pays, conquit la Perse et tous les pays iraniens situés en deçà de l'Hindou-Kousch et des déserts de la Carmanie. Ayant ainsi fait de la monarchie médique un vaste empire militaire, il se crut en mesure de reprendre l'œuvre d'Arbace et de détruire la puissance de Ninive. Il descendit donc sur l'Assyrie; mais Assouredilili vint à sa rencontre avec une nombreuse armée. Une grande bataille se livra au débouché des montagnes (635); Phraorte y fut tué et l'armée mède détruite.

Cependant l'empire assyrien touchait à sa fin; ses forces militaires tombaient en décadence, ses trésors s'épuisaient, et pendant ce temps ses voisins grandis-

saient. En 625, Cyaxare, roi des Mèdes et successeur de Phraorte, vainqueur de l'Asie Mineure qu'il avait conquise jusqu'au fleuve Halys, profitant de la mort d'Assouredilili et du trouble dans lequel elle avait jeté l'Assyrie, vint mettre le siége devant Ninive, tandis que le Chaldéen Nabopolassar soulevait Babylone, s'y faisait proclamer roi et y rétablissait l'indépendance. Ninive allait succomber lorsque l'invasion des Scythes vint pour quelques années encore la sauver, en tombant comme un torrent dévastateur sur le pays des Mèdes et en asservissant ce peuple pendant 19 ans.

II. — Saruc ou Assaracus, c'est-à-dire peut-être un nouvel Assarahaddon, dont nous ne possédons pas de monuments (625-606), prit alors le sceptre, et, grâce au répit accordé à Ninive par l'invasion des Scythes, gouverna tout ce temps assez tranquillement, mais gouverna un empire affaibli, abaissé, démembré, sans force et sans vie, qu'il n'essaya pas même de relever. Puis, quand Cyaxare fut parvenu à délivrer son royaume des hordes touraniennes, il revint sous les murs de Ninive, plus résolu que jamais à reprendre l'œuvre d'Arbace et à anéantir pour toujours la cité qui avait fait peser sur l'Asie un joug si dur et si implacable. Nabopolassar et ses Babyloniens lui fournirent leur concours avec la même ardeur que Phul avait apportée à soutenir Arbace. Après un siége long et meurtrier, Ninive succomba, et Assaracus, dans son désespoir, se tua, comme son prédécesseur Assourlikhous. Les vainqueurs détruisirent la ville, incendièrent ses palais et ses temples, et la splendide Ninive de Sennachérib, une des gloires de l'Asie, ne fut plus qu'un monceau de ruines (606).

Cet immense désastre, qui changea la face de l'Asie, n'est rappelé sur aucun monument connu, et il n'a pas

laissé la moindre trace dans les écrivains de l'antiquité classique (à part Bérose), lesquels ont confondu la prise et la ruine de Ninive avec la chute du premier empire assyrien en 788. Seul le peuple hébreu, par la voix de ses prophètes, nous a transmis le souvenir de cette grande destruction, où sa foi ardente et le sentiment de ses malheurs lui montrèrent le redoutable effet des vengeances divines.

« Jéhovah est un dieu jaloux et un dieu vengeur, « s'écrie le prophète Nahum ; Jéhovah fait éclater sa « vengeance et le fait avec fureur.

« Le destructeur vient contre toi, ô Ninive ! Il vient « assiéger tes forteresses. Assyrien, mets des sentinelles « sur le chemin, fortifie tes reins, rassemble le plus de « forces que tu pourras.

« Ce sera en vain ; car Jéhovah va punir l'insolence « avec laquelle tu as traité Jacob et Israël.

« L'ennemi fera marcher ses plus vaillants hommes ; « ils iront à l'attaque d'une course précipitée, ils se « hâteront de monter sur la muraille et ils prépareront « des machines où ils seront à couvert.

« Enfin ces portes par où les peuples entraient comme « des fleuves seront ouvertes. Le temple est détruit jus- « qu'aux fondements. Ninive est remplie d'habitants « comme une piscine remplie d'eau. Ils prennent la « fuite. Elle crie : « Demeurez ; » mais personne ne « tourne la tête.

« Pillez l'argent, pillez l'or ; ses richesses sont infi- « nies ; sa magnificence est au-dessus de tout ce qu'on « peut imaginer.

« Ninive est pillée, elle est dépouillée de tout, elle est « déchirée, les cœurs sèchent d'effroi, les genoux trem- « blent, les reins sont pénétrés de douleur, tous les vi- « sages sont noirs et défigurés.

« Où est maintenant cette caverne de lions ? Où sont

« ces viandis de lionceaux ? Où est cette caverne où se « retiraient le lion, la lionne et leurs petits, sans que « personne les y vînt troubler ?

« Je viens à toi, dit le dieu des armées ; je mettrai le « feu à tes chars de guerre et je les réduirai en fumée ; « l'épée dévorera tes jeunes lions ; je te mettrai hors « d'état d'enlever la proie de dessus terre, et on n'en- « tendra plus la voix insolente des ambassadeurs que « tu envoyais.

« O roi d'Assur ! tes généraux se sont endormis, tes « princes ont été ensevelis dans le sommeil, ton peuple « a été dispersé dans les montagnes, et il n'y a personne « pour le rassembler.

« Il n'y a point de remède à ta blessure, ta plaie est « mortelle ; tous ceux qui ont appris ce qui t'est arrivé « ont applaudi à tes maux. »

La malédiction des prophètes s'accomplit à la lettre. Deux siècles seulement après cette terrible catastrophe, Xénophon, qui traversa ces lieux avec les Dix Mille, ne prononce même pas le nom de Ninive, non plus que les historiens d'Alexandre. Une colonie du nom de Ninus fut établie par les Romains sur ses décombres ; les Sassanides la détruisirent. A dater de ce moment le souvenir de Ninive fut entièrement oublié sur les lieux mêmes où elle avait existé. La ville qui se bâtit au moyen âge sur la rive droite du Tigre, en face de l'emplacement de la cité royale de Sennachérib, reçut des Arabes le nom de Mossoul. C'est de nos jours seulement que la capitale de l'Assyrie devait être retrouvée, toute en ruines, sous le sol où elle était ensevelie depuis 2450 ans.

CHAPITRE IV

CIVILISATION, MŒURS ET MONUMENTS DE L'ASSYRIE.

§ 1. — Organisation politique et sociale.

I. — La monarchie assyrienne réalisait, sans doute à l'exemple de la première monarchie chamite de Babylone à laquelle elle devait une partie de sa civilisation, le type qu'ont reproduit depuis toutes les monarchies asiatiques, aussi bien celle des khalifes musulmans que celles des Perses Achéménides et Sassanides, type que la monarchie des Ottomans à Constantinople et l'empire de Russie offrent encore de nos jours en Europe comme une monstrueuse dénégation des progrès de la liberté et de la civilisation. C'était un despotisme sans limites et sans frein, traversé seulement de temps à autre par de sanglantes révolutions de palais.

Le roi cependant n'était pas en Assyrie, de même qu'en Égypte, considéré comme un dieu; les monuments de Ninive et des villes voisines ne nous offrent aucun vestige de ce culte religieux que les monuments

pharaoniques font voir rendu à la personne du souverain, on n'y trouve même pas de traces d'une apothéose après sa mort. Le roi était toujours regardé comme un homme ; même lorsque, dans les textes, le roi s'adresse aux dieux, le langage que l'on met dans sa bouche contraste avec celui que l'on trouve partout ailleurs dans le monde païen en pareil cas ; il est empreint à un degré remarquable du sentiment de la faiblesse humaine en présence de la divinité ; bien plus, de ce sentiment que le monarque est sujet au péché comme les autres hommes. On en aura un exemple dans la belle prière du roi Assourbanipal inscrite sur une tablette encore inédite du Musée Britannique [1].

« Que le regard de sollicitude qui brille dans ta face « éternelle dissipe mes angoisses, et que jamais n'ap- « prochent de moi le courroux et la fureur du dieu.

« Que mes manquements et mes péchés soient effacés « et que je me trouve réconcilié avec lui, car je suis « l'esclave de sa puissance, l'adorateur des grands « dieux.

« Que de ta face puissante vienne mon secours.

« Qu'il brille comme le ciel et me favorise en m'accor- « dant le bonheur et des richesses abondantes.

« Qu'il soit fécond comme la terre en bonheur et en « biens de toute sorte. »

Mais cet homme, qui se reconnaissait pour si peu de chose en présence des dieux, par rapport aux autres hommes, réunissait dans ses mains le double pouvoir spirituel et temporel ; il était à la fois souverain pontife et autocrate ; on l'appelait « le vicaire des dieux sur la terre, » et son autorité, tenue ainsi pour émanant d'une source divine, était absolue sur les âmes comme sur les corps.

[1] Cotée K 163. L'indication du dieu auquel était adressée cette prière a malheureusement disparu.

Les monuments nous font pénétrer dans la vie de la cour de Ninive, dont les représentations alternent avec celles des guerres qui agrandissent sans cesse l'étendue de la monarchie. Dans son palais, qui est en même temps une citadelle, le roi des rois est entouré d'une cour nombreuse, où les eunuques remplissent les premières fonctions. Le chef de ceux-ci (*rab saris*) exerce une surveillance générale sur tout ce qui vit à la cour : comme le *kizlar-aga* ou chef des eunuques noirs encore aujourd'hui à Constantinople, il est, après le souverain, le premier personnage de l'empire. Il suit le roi à la guerre, ainsi que le chef des prêtres et la cour entière, y compris les femmes, que l'on transporte à la suite de l'armée dans des *arabas* soigneusement fermés. Parmi les grands officiers de la maison royale figurent, en outre, le préfet du palais (*mil hekal*), le grand échanson (*rab saké*) et le chef des gardes, chargé des fonctions de grand-prévôt et de la direction des exécutions capitales. Ces officiers du palais, attachés directement à la personne du roi et à son service intime, sont en même temps les premiers personnages de l'État, les chefs du gouvernement. Avec le ministre d'État (*milik*), le général en chef des armées (*tartan*) et le « gouverneur du pays, » véritable ministre de l'intérieur, ils forment une sorte de conseil des ministres, qui dirige l'administration de l'empire sous la haute autorité du roi, souvent enseveli dans les voluptés du harem et indifférent aux affaires. Mais ils n'exercent pas leurs fonctions à titre héréditaire, comme dans une monarchie féodale; ils sont à la nomination exclusive et à la merci du souverain, dont le caprice va quelquefois les chercher dans les rangs inférieurs du peuple et peut aussi les précipiter en un instant du faîte des honneurs dans la poussière.

II. — Les nombreuses provinces de la vaste monarchie assyrienne étaient divisées en deux classes, celles que les agents du roi administraient directement et celles qui étaient simplement vassales. Nous avons déjà parlé de l'organisation de ces dernières, qui comprenaient la plupart des contrées conquises. Les provinces vassales conservaient, les inscriptions assyriennes nous l'attestent formellement, leur organisation traditionnelle et leurs lois particulières, révisées seulement quelquefois par le monarque suzerain; leur maison royale était maintenue sur le trône, mais obligée de reconnaître le roi des rois pour son maître, de lui payer annuellement un tribut considérable et de fournir un contingent nombreux à ses armées. Nous avons fait remarquer plus haut l'étrange respect que les rois d'Assyrie, surtout ceux du premier empire, avaient pour l'ordre légitime d'hérédité monarchique dans ces familles royales des pays vassaux, respect qui allait jusqu'à réinstaller presque constamment à la tête du pouvoir le fils et héritier naturel d'un vassal dont on venait de châtier la révolte en le faisant périr dans les plus atroces supplices. Ce n'était que dans des cas très-rares, après une série de rébellions incessamment renouvelées, après une haute trahison trop éclatante, que le roi d'Assyrie dépouillait une province jusque-là tributaire de ses priviléges, et, suivant la formule officiellement consacrée, « la traitait comme les Assyriens, » c'est-à-dire en faisait une province directement gouvernée par un simple préfet envoyé de Ninive, ainsi que Saryukin le fit pour le royaume d'Israël et tenta de le faire pour Babylone.

Les provinces directes comprenaient l'Assyrie même et quelques contrées conquises que l'on voulait tenir dans une sujétion plus étroite. Elles étaient gouvernées par des satrapes ou préfets, nommés et révoqués par le

roi et choisis parmi les officiers de la cour; tous n'étaient pas du même rang, suivant le plus ou moins d'importance de la province et de la ville qu'ils avaient à administrer; les quatre plus élevés dans la hiérarchie des honneurs paraissent avoir été le préfet de Ninive, celui de Calach, celui d'Elassar et celui d'Arbèles. On comptait après eux, dans la première classe, s'il est permis de s'exprimer ainsi, les préfets de Nisibe, d'Arrapkha, de Resen, de Lakhir, de Kirrour, de Gozan, de Reseph, de Mazamoua et de Karkémisch.

Un des principaux devoirs des satrapes ou préfets était le recouvrement des impôts, qu'ils percevaient, soit en argent, soit en nature, et sur le produit desquels ils faisaient un prélèvement pour eux-mêmes. Comme les satrapes de l'empire perse plus tard et les pachas turcs de nos jours, ils avaient le commandement des garnisons militaires de leur province, levaient et organisaient le contingent annuel pour l'armée. Ils étaient assistés d'un grand juge et d'un intendant des finances, à la suite desquels venaient une multitude de juges et de fonctionnaires subordonnés, répartis dans les divisions et subdivisions des provinces. Tout au bas de la hiérarchie, dans chaque bourg, était un administrateur local, qui ne pouvait rien sans l'assentiment d'une espèce de conseil municipal qu'il présidait.

III. — Pour les travaux de l'administration centrale, le gouvernement des provinces directes et les relations quasi-diplomatiques entre le pouvoir souverain et les principautés vassales, l'Assyrie n'avait pas un corps de scribes moins nombreux que l'Égypte, une bureaucratie aux rouages moins compliqués et moins savamment organisés. Dominant des populations de races absolument diverses, les monarques assyriens ne pouvaient ni avoir une seule langue officielle, ni rédiger leurs

actes et leurs pièces administratives dans tous les langages locaux des provinces conquises; il avait fallu faire un choix. Trois langues avaient été prises pour servir dans l'usage officiel, et à cette division correspondait l'existence de trois chancelleries distinctes, chargées de l'administration des trois grandes divisions ethnographiques de la monarchie. C'est le système que sont obligés d'adopter tous les empires qui, au lieu de se borner à une seule nation compacte et nettement délimitée, embrassent des mosaïques de peuples divers; c'est encore aujourd'hui celui qui préside à l'organisation bureaucratique de l'administration autrichienne. Dans l'empire d'Assyrie les trois chancelleries, dont l'existence nous est attestée par des textes et des monuments nombreux, étaient la chaldéo-assyrienne, la touranienne et l'araméenne. La première avait dans ses attributions les provinces centrales, celles du bassin de l'Euphrate et du Tigre, l'Assyrie et la Babylonie. Le domaine de la seconde embrassait tous les pays du nord et de l'est, où, somme toute, l'élément touranien, mêlé à certains autres très-divers, était le plus nombreux dans la population, et où le gouvernement assyrien le trouvait plus docile, plus soumis, moins désireux d'indépendance que l'élément aryen ou japhétique, et s'étudiait par suite à lui donner la prépondérance. Quant à la chancellerie araméenne, toutes les provinces occidentales lui étaient confiées, même la Phénicie, le royaume d'Israël et les tribus arabes, qui parlaient d'autres langues que le syriaque, mais recevaient les décrets du roi des rois dans cette langue. La race syrienne ou d'Aram avait, en effet, après avoir d'abord énergiquement résisté à la conquête ninivite dans l'Osrhoëne et le nord de la Syrie, fini par se donner complétement au grand empire mésopotamien, et elle apporta plus tard au service des Babyloniens, puis des Perses, le même

zèle qu'à celui des Assyriens. Aussi les Araméens étaient-ils devenus les agents dévoués et constants du grand empire dans toute la moitié occidentale du monde sémitique, et dans ces contrées l'extension de la puissance effective et guerrière de l'Assyrie était toujours accompagnée d'une extension de l'influence et de la langue araméenne. Quand les royaumes d'Israël et de Juda furent tombés sous les coups, l'un de Saryukin et l'autre de Nabuchodorossor, il suffit d'un très-petit nombre de générations pour que, sous le joug du grand empire, la population y perdît l'usage de l'hébreu pour adopter celui d'un dialecte syrien.

IV. — On a retrouvé, dans la salle des archives du palais de Koyoundjik, un certain nombre de pétitions au roi, tracées sur des tablettes de terre cuite. Malgré l'obséquiosité servile de leurs formules, ces documents prouvent que les Assyriens proprement dits, la population privilégiée de l'empire, avaient vis-à-vis de leurs princes une attitude d'une certaine liberté, et qu'ils savaient faire parvenir la vérité jusqu'à leurs oreilles. Voici comme exemple la traduction d'une tablette encore inédite du Musée Britannique [1], où est dénoncée une malversation du préfet du palais et du ministre d'Etat; elle paraît dater du règne d'Assourbanipal :

« Au roi mon seigneur, son serviteur suppliant Zikar-
« Nébo, salut.

« Au roi mon seigneur. Qu'Assur, Samas, Bel, Zar-
« panit, Nébo, Tasmit, Istar de Ninive, Istar d'Arbèles,
« les dieux grands, protecteurs de la royauté, accordent
« cent ans de vie au roi mon seigneur, et des esclaves
« et des épouses en grand nombre au roi mon seigneur!

[1] Cotée K 538.

« L'or que, dans le mois de tasrit, le ministre d'Etat et « le préfet du palais m'ont fait verser, trois talents d'or « pur et quatre talents d'or allié, pour exécuter l'image de « notre roi et de la mère du roi, n'a pas été donné (aux « ouvriers).

« Que le roi mon seigneur donne ordre au ministre « d'Etat et au préfet du palais de rendre l'or, de le don- « ner d'ici au mois de ..... à l'armée, et de le faire « exactement. »

Nous avons aussi des pétitions adressées aux fonctionnaires supérieurs de la cour; les formules n'y sont guère moins humbles qu'envers le roi lui-même. Une tablette inédite du Musée Britannique, émanée d'une femme que son nom semble indiquer comme Israélite, commence ainsi :

« A mon seigneur le préfet du palais, l'esclave sup- « pliante Sara. Que Bilit de Telit et Bilit de Babylone, « Nébo, Tasmit, Istar de Ninive et Istar d'Arbèles, lui « soient favorables pendant de longs jours; que le bien « moral et le bien matériel soient donnés à mon sei- « gneur! »

V. — Une institution propre à la monarchie assyrienne, et que ne connut pas la Chaldée, était celle des *éponymes*, entièrement analogue à ce qu'était devenue l'institution des consuls à Rome sous les empereurs. Tous les ans, le roi désignait un magistrat qui n'avait pas d'autre fonction que de donner son nom à l'année dans les fastes chronologiques. L'éponyme était toujours choisi dans les rangs supérieurs de l'administration. Les plus hauts officiers de la couronne étaient de droit appelés à cet honneur dans un ordre régulier pendant les premières années d'un règne. C'était le roi lui-même qui se réservait son éponymie initiale, au premier renouvellement d'année après son avénement. L'année

suivante, l'éponyme était le général en chef des armées, ensuite le chef des eunuques, puis le préfet du palais, puis le ministre d'Etat et enfin le « gouverneur du pays; » ce roulement nous donne évidemment l'ordre des préséances parmi les fonctionnaires les plus élevés de l'Assyrie. Une fois cette série d'éponymes de droit épuisée, le roi choisissait à sa volonté parmi les préfets de première classe. Tel était du moins l'état des choses dans le premier empire assyrien; sous le second empire il n'y eut plus de roulement régulier; le roi choisit dès la première année celui qu'il voulut parmi les individus susceptibles d'être appelés à l'éponymie, sans même plus se réserver régulièrement la sienne propre.

L'institution des éponymes, que quelques pays, comme le royaume de Saba dans le Yémen, adoptèrent à l'imitation de la monarchie ninivite, devait être, de même que celle des consulats romains sous l'empire, un dernier vestige traditionnel d'une époque où les tribus assyriennes étaient constituées en gouvernement républicain avec des magistrats annuels.

VI. — Nous n'avons pas de données suffisantes pour reconstituer l'organisation complète et la hiérarchie des fonctions sacerdotales et judiciaires. Quant à l'armée, dont le roi était le chef suprême et qu'il dirigeait souvent en personne dans ses expéditions, elle avait à sa tête le généralissime, appelé en assyrien *tartan,* qui paraît avoir été une sorte de ministre de la guerre. Elle se composait de deux éléments : les troupes proprement assyriennes qui en formaient le noyau le plus fidèle et la véritable force, puis les contingents des principautés vassales. Les Assyriens étant un peuple essentiellement guerrier et la nation dominante de l'empire, tous sans exception paraissent avoir été pendant un certain nombre d'années astreints au service militaire ; mais, à

moins qu'ils n'entrassent dans quelque corps permanent comme la garde du prince, ils ne semblent jamais avoir été retenus bien longtemps de suite sous les drapeaux. Chaque année on faisait un nouvel appel, plus ou moins nombreux suivant les circonstances et les besoins, mais dont le chiffre était en général réparti sur les diverses provinces de manière à n'arrêter dans aucune d'elles les travaux de l'agriculture. Quant aux contingents des pays vassaux, le gouvernement central en fixait seulement le chiffre et imposait au prince du pays de le fournir à une certaine date ; celui-ci le levait comme il voulait ou comme il pouvait. Chacun de ces contingents était commandé par des chefs de son pays. En guerre, le roi plaçait généralement à la tête de chacun des corps de son armée un des grands officiers de sa cour, les exploits militaires étant un des principaux moyens, chez un peuple belliqueux et sous l'autorité de princes presque tous préoccupés de conquêtes, de s'élever dans la hiérarchie politique et de parvenir aux fonctions du palais.

L'art militaire avait, du reste, fait de très-grands progrès chez les Assyriens, surtout en tout ce qui tient à l'art de l'ingénieur. Ce que nous connaissons de leurs fortifications, et par les ruines qui en subsistent et par les sculptures historiques des palais, révèle une grande science et une grande habileté dans les flanquements de tours et dans le commandement réciproque des divers ouvrages. Ils avaient aussi poussé très-loin la poliorcétique et la construction des machines de guerre. Dans les bas-reliefs qui représentent les siéges de forteresses par les monarques assyriens, nous les voyons employer le bélier protégé par une tortue roulante que recouvrent des peaux de bêtes constamment mouillées contre les projectiles incendiaires ; à côté sont de grandes tours roulantes en bois, chargées d'archers et de frondeurs et

dominant la crête du rempart ennemi ; tortues et tours sont poussées sur des chaussées en plan incliné que l'on a conduites jusqu'au pied des murailles de la place ; des mineurs, enfermés dans leurs galeries souterraines, sapent le pied des remparts ; d'autres renversent la contre-escarpe maçonnée du fossé pour remplir avec ses débris le fossé lui-même ; des archers habiles, protégés chacun par un soldat qui tient devant lui une sorte de mantelet ou de grande targe d'osier à hauteur d'homme, revêtue de cuir, se sont avancés jusqu'au bord du fossé et de là tirent aux créneaux pour éloigner les défenseurs ou lancent par-dessus la muraille des flèches environnées d'étoupes enflammées qui doivent mettre le feu aux maisons ; enfin des fantassins appliquent de grandes échelles articulées aux remparts et se préparent à donner l'assaut, sous la protection des tours mobiles et des archers.

VII. — Il n'y avait en Assyrie ni castes, ni classes rigoureusement délimitées dans la population, ni aristocratie héréditaire et constituée d'une manière stable. L'égalité sociale y régnait, mais cette égalité qu'établit et aime le despotisme parce qu'elle facilite son action, cette égalité où le niveau commun est donné par le joug qui pèse sur tous, et où il n'y a entre les hommes d'autre hiérarchie que celle des fonctions où les appelle la volonté sans contrôle et souvent le caprice du maître. Il n'y avait même pas dans l'empire une distinction constante et tranchée entre les Assyriens et les peuples subjugués. Souvent des hommes de ces peuples se trouvaient appelés par la volonté royale aux plus éminentes fonctions, et les grandes charges de la cour, qui donnaient part à la direction suprême des affaires de l'Etat, n'étaient pas exclusivement remplies par des Assyriens. C'est ainsi qu'un peu plus tard, à Babylone, le prophète

Daniel fut ministre de Nabuchodorossor, après avoir reçu le nom babylonien de Beltasossor, et que les trois jeunes israélites Hananiah, Misaël et Azariah, après une métamorphose semblable, furent faits intendants des constructions de la cité royale. L'organisation de la triple chancellerie conduisait, du reste, par une pente naturelle, à ce résultat, en attirant au centre du gouvernement, pour y occuper des postes administratifs d'une certaine importance, des hommes des contrées soumises, qui avaient ainsi l'occasion de faire preuve de leurs talents sur un théâtre favorable.

VIII. — Les écrivains classiques ne nous fournissent pas sur les lois assyriennes des renseignements aussi détaillés que sur celles de l'Egypte. En matière criminelle nous savons seulement que la procédure était sommaire, la loi draconienne et les peines atroces; la torture était admise pour arracher des aveux aux accusés, et la peine de mort ne s'appliquait presque jamais sans des raffinements de cruauté que l'Egypte, par exemple, ne connut pas. La simple décapitation était rare et passait pour un traitement plein de douceur; dans certains cas on mettait en croix, dans d'autres on empalait, dans d'autres enfin le condamné était écorché vif. Les cadavres des suppliciés étaient privés de sépulture et exposés à la dent des animaux sauvages. Pour des fautes de moindre importance que celles qui méritaient la mort, la mutilation d'un ou de plusieurs membres était une peine très-habituelle, ainsi que celle de crever les yeux.

Nous en savons un peu plus long sur les lois civiles, grâce à plusieurs contrats de vente ou de louage de propriétés foncières ou d'esclaves, qui sont parvenus jusqu'à nous, tracés sur des tablettes d'argile que l'on passait ensuite au four pour les conserver. Les plus anciens

de ces contrats datent des temps les plus élevés de l'empire primitif de Chaldée, du règne de Sin-Saïd ; les plus récents de l'époque grecque, et on y lit les noms des rois Séleucides Séleucus Philopator, Antiochus Epiphane et Démétrius Nicator. On en possède donc de toutes les périodes de l'énorme durée de la civilisation chaldéo-assyrienne. Nous y apprenons de combien de garanties civiles et religieuses la propriété territoriale était environnée en Assyrie. La transmission ne pouvait en avoir lieu que par des formules solennelles et d'un caractère sacré, ainsi que par un acte reçu par un officier public et auquel intervenaient un certain nombre de témoins. Quand il y avait lieu de déposer une somme en garantie de l'exécution du contrat, elle était remise dans le trésor d'un temple, dont les prêtres étaient présents à l'acte. Un cadastre, soigneusement établi et tenu au courant des mutations, servait de contrôle à l'état de possession des terres et de base à la répartition des impôts. Les canaux d'irrigation, multipliés dans tout le pays et source principale de sa prospérité agricole, étaient l'origine d'un grand nombre de servitudes et d'obligations réciproques entre les propriétaires, et leur régime devait servir de point de départ à la majorité des procès civils portés devant les tribunaux de l'Assyrie.

Comme chez tous les peuples antiques, non-seulement les biens, mais la personne même du débiteur répondaient de sa dette envers le créancier. Celui qui était déclaré insolvable devenait l'esclave de son créancier, qui pouvait le vendre ou l'employer à son service, et l'esclave à perpétuité, car en Assyrie la loi ne limitait pas, comme chez les Hébreux, à un certain nombre d'années la servitude du citoyen tombé dans les fers d'un créancier impitoyable. Une portion des esclaves en Assyrie se composait donc d'Assyriens, réduits à cette condition par l'impossibilité d'acquitter leurs dettes. Le

reste était des captifs étrangers saisis dans les guerres et vendus à l'encan, ou bien amenés du dehors par les marchands d'esclaves qui affluaient à Ninive et dans les grandes villes. Les peuples du Caucase, à cette époque reculée comme aujourd'hui, avaient déjà l'habitude de vendre eux-mêmes leurs fils et leurs filles, après les avoir élevés dans cette intention. La vente des esclaves en Assyrie était soumise aux mêmes formalités que celle des fonds de terre ; il fallait de même un acte authentique et la présence de témoins. Un de ces actes a été publié et traduit par M. Oppert.

IX. — La polygamie était admise dans tous les rangs de la société, mais les riches seuls avaient les moyens de la pratiquer. Le harem royal était élevé à la hauteur d'une institution d'Etat et avait un monstrueux développement. Les inscriptions trouvées dans l'intérieur du harem de Saryukin au palais de Khorsabad, et relatives à la dédicace de ce bâtiment, contiennent à ce sujet les plus étranges détails, tellement étranges qu'il serait impossible de les reproduire ici. Les mariages étaient placés sous la protection spéciale du dieu Nisroch. La femme apportait dans le ménage un immeuble que son père lui constituait en dot. La célèbre pierre babylonienne de la Bibliothèque Impériale de Paris, connue sous le nom de *Caillou-Michaux*, contient l'acte constitutif d'un de ces immeubles dotaux, dont la propriété est placée sous la garantie des imprécations les plus terribles contre quiconque y porterait atteinte.

Une tablette du Musée Britannique contient un fragment de loi civile en double texte, chaldéen touranien et assyrien sémitique, sur les droits et devoirs réciproques du mari et de la femme, du père et des enfants, etc. On y voit que la constitution de la famille assyrienne était basée sur la puissance paternelle et

maritale aussi absolue que possible, et poussée jusqu'à sa dernière extrémité. Aucune garantie protectrice n'y est donnée aux êtres faibles. Le mari qui veut répudier sa femme doit seulement lui payer deux mines d'argent ; la femme qui trompe son mari ou qui veut se séparer de lui sera jetée dans le fleuve. Le maître n'est tenu à rien envers son esclave blessé ou malade ; mais l'intendant par la faute duquel un esclave meurt ou devient temporairement incapable de travail doit payer une indemnité au maître pour le tort fait à sa chose.

§ 2. — Mœurs et coutumes.

I. — Les Assyriens, que l'on a appelés avec assez de raison « les Romains de l'Asie antique, » étaient par essence un peuple rude et belliqueux. Leurs propres monuments nous les montrent petits de taille, mais trapus et vigoureux, avec des muscles qui indiquent une force extraordinairement développée ; leur nez est fort et busqué, leurs yeux sont grands, leur visage porte les caractères les plus accentués du type sémitique. Au moral, ils peuvent, par leurs qualités et leurs vices, être regardés comme un des types les plus complets de ce qu'a toujours été un peuple conquérant en Asie. Intrépides dans les combats, mais féroces au plus haut point, amoureux du sang et du pillage, pleins d'un dévouement exalté pour leurs princes, remplis d'un incommensurable orgueil et se croyant supérieurs à tous les autres peuples, infatigables dans les privations, enclins à la ruse et à la trahison, doués par excellence des instincts de la domination, actifs, persévérants, ils constituaient une de ces nations que la Providence semble avoir formées pour faire passer les autres pendant un

certain temps sous le joug, et pour servir de ministres de ses châtiments. La rudesse et l'énergie de leurs natures était telle qu'ils résistèrent des siècles entiers à l'influence énervante du luxe, qui, à la suite de tant de conquêtes, avait envahi leurs cités, où affluaient toutes les richesses du monde, et qu'après le désastre de Sardanapale il leur suffit d'un demi-siècle pour se relever et reprendre le cours de leurs conquêtes, plus terribles que jamais. Aucun autre peuple de l'Asie n'a su conserver aussi longtemps sa suprématie militaire et échapper de même pendant plusieurs siècles aux conséquences corruptrices de ses propres succès, en rencontrant des résistances aussi persistantes dans les peuples qu'il soumettait et en étant environné d'aussi redoutables voisins.

Les Assyriens étaient un peuple naturellement religieux, dans la vie duquel le culte des dieux tenait une grande place. Sans être aussi dévots que les Egyptiens, tout révèle chez eux une piété qui, mise au service d'une autre religion que leur dégradant polythéisme, eût pu être la source de grandes vertus. Ils étaient de plus une race intelligente autant que guerrière, apte aux occupations les plus variées et supérieure dans des ordres de choses très-divers.

II. — Le sol de l'Assyrie était et est encore extrêmement fertile partout où l'on peut amener de l'eau. L'agriculture, enseignée aux Assyriens par leurs voisins de Babylone qui avaient commencé par être leurs maîtres, était arrivée au plus haut degré de perfection dès une époque fort ancienne dans toute la Mésopotamie, aussi bien dans l'Assyrie que dans la Chaldée. Les méthodes les plus savantes y étaient en vigueur, basées à la fois sur une pratique remontant aux âges les plus reculés et sur une théorie ingénieusement raisonnée. Aucun autre peuple de l'antiquité n'alla plus loin dans

le domaine de l'art agricole, et sur bien des points de cet art les modernes ont réinventé, mais n'ont point dépassé ce que faisaient les Babyloniens et les Ninivites. Un système d'irrigations étendu à toute la contrée, et d'autant plus nécessaire qu'il n'y pleut presque jamais, était la première base de cette agriculture; il était poussé au plus haut point de perfection. C'était dans les plaines basses et facilement arrosables de la Chaldée que ce système avait pris naissance et avait été d'abord pratiqué; mais ensuite il avait été appliqué à l'Assyrie entière, où sa réalisation offrait cependant de plus grandes difficultés, réclamait plus de science et de travail. Tous les cours d'eau du pays y fournissaient leur tribut, et l'on peut dire que les Assyriens, sur leur territoire, ne laissaient pas perdre une seule goutte du précieux élément auquel est attaché, sous les climats orientaux, le secret de la fécondité du sol.

III. — Mais l'industrie n'était pas moins développée chez les Assyriens que l'agriculture. Là encore, au moins pour certaines fabrications, ils avaient été précédés par les Babyloniens et en avaient suivi les enseignements. Les étoffes d'Assyrie aux couleurs éclatantes étaient célèbres, dans tout le monde antique, et par la beauté de leurs teintures et surtout par les merveilleuses broderies de figures humaines ou symboliques, de processions d'animaux, de symboles divins, de fleurs, qui les couvraient. Dans les sculptures assyriennes tous les personnages importants, le roi et les dieux tous les premiers, ont des vêtements entièrement décorés de ces fameuses broderies, et nous pouvons juger par là de ce qu'était leur splendeur ; ce sont elles qui, apportées par le commerce, ont servi de types à la décoration des plus anciens vases peints de la Grèce.

Le travail des métaux était très-perfectionné en Assyrie. Les meubles incrustés ou revêtus de métal tenaient

une grande place dans le mobilier des palais. Le Musée Britannique possède un très-beau trône de bronze, trouvé au palais de Calach dans une salle dont les bas-reliefs représentaient le roi Assournazirpal assis sur un siége semblable. On employait, dans la décoration des salles, de longues frises composées de feuilles de bronze travaillées au repoussé et représentant des figures d'animaux ou de monstres fantastiques; les poutres saillantes des plafonds étaient aussi souvent revêtues de feuilles de bronze du même genre. On exécutait en grand nombre des vases de bronze, d'argent ou d'or soigneusement ciselés et couverts de sujets; ces pièces d'orfévrerie assyrienne étaient portées très-loin par le commerce. On voit par un passage des lettres de Thémistocle qu'elles étaient fort recherchées à Athènes au temps des guerres médiques, et l'on en a trouvé jusque dans les tombeaux de l'Etrurie.

Les Assyriens employaient les outils de fer et d'acier, mais ils ne paraissent pas les avoir fabriqués eux-mêmes. Sans doute ils les tiraient des provinces voisines du Caucase, où la métallurgie de l'acier par les Chalybes remontait aux âges les plus primitifs de l'humanité. Ce n'étaient pas, du reste, les seuls produits manufacturés d'un usage habituel chez eux qu'ils dussent au commerce étranger. Les étoffes teintes en pourpre ou en azur leur venaient de la Phénicie, ainsi qu'une partie des verreries; les mousselines diaphanes, de l'Egypte. Tous les ivoires sculptés que l'on a jusqu'à présent exhumés des ruines des palais assyriens, où on les employait en grand nombre à l'ornementation des meubles, paraissent de travail phénicien. L'Assyrie, du reste, exportait dans les pays avec lesquels elle était en relations de commerce autant de produits manufacturés qu'elle en importait. Si l'on a trouvé à Ninive un certain nombre d'objets évidemment fabriqués en Egypte, les sépultures des bords du Nil ont également fourni à

leurs explorateurs des œuvres de l'industrie assyrienne, surtout de petits meubles en bois précieux et des objets en terre émaillée.

La céramique émaillée, produite par un tout autre procédé que celle de l'Egypte, au moyen d'une glaçure silico-alcaline appliquée sur l'argile ordinaire au lieu de l'être sur une fritte sableuse, et susceptible de beaucoup plus d'applications variées, était en effet une des industries les plus florissantes et les plus développées dans la Mésopotamie, qui dès le temps de la XVIII[e] dynastie égyptienne acquittait une partie de son tribut au Pharaon en produits de ce genre. Elle avait été créée par les Babyloniens, mais elle avait fini par n'être pas moins développée en Assyrie qu'en Chaldée. Les revêtements de murailles en briques émaillées composant par leur réunion de véritables tableaux, scènes de guerre ou de chasse, images de divinités, processions d'animaux, étaient un des grands éléments de décoration dans l'architecture chaldéo-assyrienne; Ctésias les décrit dans les palais de Babylone, le prophète Nahum dans ceux de Ninive, et on en a retrouvé des débris dans les édifices que l'on a fouillés, particulièrement à Khorsabad. L'usage s'en est conservé traditionnellement depuis l'antiquité dans cette partie de l'Asie, car les carreaux émaillés sont encore aujourd'hui le principal ornement des palais et des mosquées de la Perse, et le moyen âge a produit en ce genre à Ispahan de véritables merveilles.

Les Assyriens faisaient aussi des poteries peintes et des verres; on voit au Musée Britannique un joli vase de cette dernière matière, portant le nom de Saryukin en caractères cunéiformes.

IV. — Le costume des Assyriens se composait d'une robe ouverte sur le côté, souvent bordée de franges et décorée de riches broderies, descendant jusqu'aux pieds et serrée à la taille par une large ceinture, exactement

semblable, en un mot, au *djubeh* des Orientaux de nos jours. Les gens du bas peuple et les soldats portaient la tunique plus courte, descendant seulement jusqu'aux genoux pour laisser la démarche libre. Le roi, en costume de cérémonie, mettait par-dessus la robe une sorte de longue dalmatique passée obliquement sur une seule épaule et splendidement ornementée, qui est également attribuée sur les monuments de l'art aux figures des dieux. Une haute tiare de forme conique surmontait sa tête et il avait à la main un long sceptre en bâton, presque de hauteur d'homme. Les insignes extérieurs de son pouvoir, quand il sortait en public, étaient ceux que les monarques asiatiques ont encore conservés de nos jours, le parasol et les grands chasse-mouches de plumes portés derrière lui par des esclaves.

Les Assyriens portaient tous les cheveux longs et bouclés à l'extrémité, la barbe en coin, soigneusement frisée et disposée par étages. Ils aimaient à se charger de bijoux, grandes boucles d'oreilles, anneaux, bracelets. Des soldats, les uns étaient revêtus d'une cuirasse en petites pièces de métal protégeant le torse et laissant passer au-dessous la tunique : c'étaient probablement les vélites ; les autres, de longues cottes de mailles descendant jusqu'aux pieds, avec un casque conique auquel était attaché un voile de mailles descendant sur la nuque et revenant encadrer le menton, comme en portent encore aujourd'hui les Circassiens.

Nous ne parlons pas du costume des Assyriennes, que l'on ignore presque entièrement, les auteurs classiques ne donnant aucun renseignement à son sujet, et les femmes ne figurant dans les sculptures des palais que parmi les populations vaincues et traînées en captivité. Cette absence de représentations féminines dans les œuvres de l'art assyrien était, du reste, une conséquence naturelle et presque forcée du confinement des femmes derrière les clôtures du harem. Nous n'y connaissons

qu'une seule exception : c'est un petit bas-relief tiré des appartements intérieurs d'Assourbanipal à Koyoundjik, qui retrace un repas du roi dans la demeure de ses femmes.

V. — Parmi les usages que l'Assyrie offre pour la première fois à nos regards et qui se sont conservés jusqu'à nos jours dans les cours de l'Asie, on ne saurait oublier ces grandes chasses où les monarques ninivites se plaisaient à entasser les victimes et à percer de leurs flèches les fauves du désert. Dans les plaines immenses de l'Assyrie, quelque bien cultivé que fût le pays, il y avait de vastes espaces, des steppes à perte de vue où, l'irrigation n'étant pas possible, la culture devait s'arrêter, qui par conséquent demeuraient inhabitées et désertes. Là pullulaient les lions, les onagres, les taureaux sauvages, les autruches ; Xénophon, qui traversa ces contrées avec les Dix Mille, nous l'atteste, et les monuments joignent leur témoignage au sien. Ce sont ces animaux que les rois allaient chasser en grande pompe, entourés de tout l'attirail d'une expédition militaire, comme le font encore les schahs de Perse et comme le faisaient au siècle dernier dans l'Inde les descendants du Grand Mogol. Les voyageurs qui ont assisté à ces chasses gigantesques, tels que Tavernier et Chardin, racontent que ce sont de véritables boucheries, où l'on tue les animaux par centaines, mais où le monarque ne court aucun danger. Un corps de troupes tout entier, répandu dans la campagne en rabatteurs, force, par ses cris et par un charivari le plus bruyant possible, les animaux, féroces ou inoffensifs, à se réfugier dans une enceinte préparée à l'avance où ils s'entassent en nombre énorme. Là le prince, embusqué en toute sécurité et protégé contre les bonds des lions ou des tigres par de puissantes palissades, choisit à loisir les animaux qu'il veut tirer et les abat sans avoir rien à craindre d'eux. Il est probable que les choses devaient dans la réalité se

passer de même en Assyrie. Mais la flatterie des artistes, dans les représentations de ces chasses, dont les monarques aimaient à couvrir les murailles de leurs palais, ont donné aux princes une attitude plus héroïque. Ils parcourent dans leur char les forêts et les steppes où les lions bondissent autour d'eux, ils luttent presque corps à corps avec les animaux les plus terribles, s'exposent à des dangers sans nombre de la part de ces monstres et font preuve de leur courage autant que de leur adresse. C'est plus noble, plus grandiose, plus épique; mais nous doutons fort que ces scènes soient conformes à l'exacte réalité.

Il est vrai que le secret de la comédie nous est révélé par plusieurs bas-reliefs d'Assourbanipal. Ce prince est un de ceux qui se sont montrés les plus fiers de leurs exploits de chasse. Il a fait représenter dans toutes les parties de son palais des épisodes de ses luttes contre les lions, accompagnées d'inscriptions explicatives qui précisent les faits. Sur un bas-relief du Louvre, on lit : « Dans une de mes chasses, un lion s'approcha de moi, « je le saisis par la crinière au-dessus des oreilles. En « invoquant Assur et Istar, la souveraine des combats, « j'ai traversé ses entrailles de ma lance, la parole de ma « main. » Sur un bas-relief du Musée Britannique: « Ce fut « dans une des excursions de Ma Majesté que je saisis le « lion par la queue. Avec l'aide de Adar et de Nergal, je « dispersai sa cervelle avec ma massue. » Il n'y a guère moyen de douter que le fait représenté à côté de ces inscriptions ne soit en effet arrivé. Mais un détail de quelques-uns de ces bas-reliefs diminue le mérite de ces exploits royaux. On y voit en effet des esclaves qui font sortir d'une cage le lion que va combattre le souverain. Il ne s'attaquait donc pas à ces terribles animaux en liberté, mais on lui amenait sur son terrain de chasse des lions préparés d'avance pour lui faire courir moins

de dangers, des lions auxquels on avait coupé les griffes et limé les dents ou dont on avait diminué les facultés de défense par quelque breuvage stupéfiant.

Dans tous les cas, les rois assyriens, quand ils faisaient rédiger leurs annales officielles pour les graver sur les parois des temples ou des palais, avaient autant de soin d'y mentionner le nombre de lions, de taureaux sauvages et même de sangliers qu'ils avaient tués de leur main, que d'y raconter leurs campagnes et les villes qu'ils avaient prises. C'était une manière pour eux de s'assimiler aux dieux destructeurs de monstres.

La plus curieuse inscription de ce genre est celle de l'obélisque de Teglathphalasar Ier au Musée Britannique. Nous en citerons les principaux passages : « Adar et « Nergal ont rehaussé sa force, et lui ont accordé la « gloire et la valeur. Monté sur des vaisseaux d'Aradus, « il a tué un dauphin dans la grande mer. Il a tué des « sangliers, des buffles sauvages dans la ville d'Arazik « qui est en face de la Syrie, aux pieds du Liban. Il a « pris vivants les petits des sangliers, il en a dispersé le « troupeau; il a tué les sangliers avec son arc, il a pris « des sangliers vivants qu'il a transportés dans sa ville « d'Hassar. Il a renfermé cent-vingt lions dans l'enceinte « de chasse; dans sa vaillance, monté sur son char, il « les a étendus à ses pieds avec sa lance. Il a pris des « lions dans des piéges à trappes... Il a pêché dans la « mer de l'occident et dans la mer de l'étoile du levant « avec des harpons de fer. Dans les pays d'Ebech, Our- « rasi, Azamari, Ankarna, Pizitou, Kaziyara, les mon- « tagnes d'Assyrie et de Khana, sur les versants du « pays de Louloumi et dans les montagnes où sont les « sources des deux fleuves (l'Euphrate et le Tigre), il a « pris des chèvres sauvages, des chamois, des onagres « et des bouquetins. » Le prince qui faisait de ces faits de chasse de si glorieux exploits était bien le successeur de ce Nemrod dont on peignait la puissance en disant qu'il

avait été « un grand chasseur devant le Seigneur; » il en continuait la tradition.

§ 3. — Écriture.

I. — Nous avons déjà dit quelques mots de l'écriture *cunéiforme* des inscriptions de l'Assyrie et de la Babylonie, dont nous avons rapporté l'origine aux Soumir, c'est-à-dire à l'élément touranien de la population primitive de la Chaldée. Ce système est l'un des plus compliqués dont les hommes se soient jamais servis pour écrire leurs pensées. Le déchiffrement en présentait d'énormes difficultés; il est accompli maintenant, fondé sur des bases désormais certaines, et il doit être mis au nombre des plus magnifiques et des plus fécondes découvertes de ce siècle dans le domaine des sciences historiques.

La découverte, du reste, n'en est pas sortie tout armée du cerveau d'un seul homme, comme celle de la lecture des hiéroglyphes égyptiens. Plusieurs érudits ont part à la gloire qui s'attache aux premiers déchiffreurs de l'écriture cunéiforme, et au lieu d'être le résultat d'une illumination subite du génie, le succès a été ici la conséquence d'une longue série d'efforts répétés et patients. Avant même que la pioche des fouilleurs n'eût commencé à révéler au jour les palais ensevelis sous le sol de l'Assyrie, lorsqu'on ne possédait encore qu'un nombre imperceptible de monuments de cette étrange écriture, un des esprits les plus ingénieux de la science allemande dans notre siècle, Grotefend, sut poser pour l'étude quelques jalons que les progrès postérieurs n'ont pas fait changer; par une véritable divination, il parvint à lire dans quelques inscriptions provenant de Babylone le nom de Nabuchodorossor. Vinrent les grandes trou-

veilles de MM. Botta et Layard, les fouilles des palais de Khorsabad, de Nimroud et de Koyoundjik. Elles fournissaient à l'étude une masse énorme de documents. M. de Longpérier et M. de Saulcy les abordèrent les premiers, en firent jaillir des résultats importants, et, s'ils ne consommèrent pas la découverte définitive du déchiffrement, préparèrent merveilleusement le terrain à leurs successeurs. M. de Saulcy fut celui qui alla le plus loin ; il détermina les valeurs simples d'un grand nombre de signes, entrevit le premier le syllabisme de l'écriture et établit le caractère sémitique de la langue. Nul doute que s'il n'avait pas abandonné trop tôt ces études il eût gardé sur ses concurrents l'avance qu'il avait prise au début.

Le point de départ de la lecture des hiéroglyphes égyptiens avait été pour Champollion la fameuse *Pierre de Rosette*, qui contenait une partie d'un décret rendu sous les Ptolémées par les prêtres de l'Égypte, à la fois en hiéroglyphes et en grec. Un secours de cette nature était indispensable pour arriver à des résultats décisifs dans la lecture des caractères cunéiformes. Il fut fourni par l'inscription de Behistoun, immense texte où Darius, fils d'Hystaspe, a raconté toute sa vie et qu'il a fait graver sur un rocher de la Médie, à la fois dans les écritures et les langues des Perses, des Mèdes et des Assyriens. On lisait, depuis le commencement du siècle actuel, avec certitude l'écriture, aussi cunéiforme, et la langue des Perses; la portion du monument de Behistoun écrite dans cet idiome devait donc jouer dans l'analyse et le déchiffrement des textes médique et assyrien du même monument un rôle identique à celui du texte grec dans l'inscription de Rosette. Aussi, à partir de la publication du monument de Behistoun, faite par M. le général Rawlinson, qui avait été en chercher la copie au travers de mille difficultés, l'étude des écritures cunéiformes prit

une nouvelle physionomie et se mit à marcher à pas de géant dans la voie du progrès.

Trois savants de premier ordre, M. le général Rawlinson en Angleterre, M. le docteur Hincks en Irlande, et M. Jules Oppert en France, la poursuivaient concurremment avec une noble émulation et un égal succès. Sur un grand nombre des points les plus essentiels, il leur est arrivé plus d'une fois d'atteindre le résultat en même temps; chacun de son côté, et de le publier au même moment, sans qu'il soit possible d'établir la priorité, ni pour l'un ni pour l'autre. Enfin, grâce à leurs efforts, en quelques années, la science de l'assyriologie s'est trouvée fondée, et le déchiffrement de l'antique système graphique de Ninive et de Babylone est devenu un fait acquis. A M. Oppert revient l'honneur, après ces premiers travaux décousus et un peu confus, d'avoir systématisé la découverte, d'avoir dégagé les faits essentiels et les lois qui en découlaient, d'avoir enfin, avant tout autre, établi la grammaire de l'écriture et de la langue des Assyriens. Ce sont ces grands et méritoires travaux que l'Institut de France, en 1863, a récompensés en lui décernant le prix qui, tous les dix ans, couronne la plus belle découverte faite dans le domaine des études de chacune de ses académies.

II. — Les savants ont donné le nom d'*anarien* au système cunéiforme des inscriptions de Ninive et de Babylone, par opposition avec le système cunéiforme *aryen* en usage chez les Perses. Il a fallu choisir un nom aussi général et aussi vague, parce que l'écriture qu'il désigne ne s'appliquait pas seulement à l'idiome des Chaldéo-Assyriens, mais pour le moins à cinq langues différentes appartenant même aux groupes les plus divers :

1° L'*assyrien*, langue de la famille sémitique qui était parlée également à Babylone et à Ninive;

2° L'*arménïaque*, idiome aryen ou indo-européen, dont

se servaient les populations de l'Arménie au IXe et au VIIIe siècle avant notre ère, et dans lequel sont conçues les nombreuses inscriptions cunéiformes gravées sur les rochers voisins de la ville de Van ;

3° Le *susien*, ou langue de toutes les inscriptions de Suse et du pays d'Élam, qui se rattache à la famille touranienne ;

4° Le *mède*, idiome touranien, du groupe turc, qui prévalait dans la Médie ; toutes les inscriptions officielles des Perses Achéménides sont rédigées à la fois en perse, en mède et en assyrien ;

5° Le *chaldéen*, autre idiome touranien, du groupe ouralo-finnois, qui avait été primitivement la langue nationale des Chaldéens avant leur établissement à Babylone comme caste supérieure, et dont ils conservèrent jusqu'à la fin de leur suprématie l'usage entre eux, comme nous l'avons déjà expliqué plus haut.

Il y avait peut-être, et même probablement, d'autres langues encore à l'expression desquelles le système de l'écriture cunéiforme anarienne avait été appliqué, mais celles-ci sont celles dont jusqu'à présent on a retrouvé des monuments.

III. — L'écriture cunéiforme anarienne, la science l'a aujourd'hui démontré, fut à son origine hiéroglyphique, c'est-à-dire composée d'images d'objets matériels, dont on peut arriver à restituer la forme dans un certain nombre de cas donnés. Une inscription tout entière tracée avec ces hiéroglyphes existe à Suse ; on le sait positivement, mais elle n'a pas encore été copiée et par conséquent elle ne se trouve malheureusement pas à portée de l'étude. Bientôt, et par une pente naturelle, la représentation figurée subit dans l'usage une transformation qui reproduisit le phénomène par lequel l'écriture hiératique égyptienne était sortie des hiéroglyphes et l'écriture chinoise actuelle des images qui en furent

l'origine. Le besoin de simplifier amena à remplacer l'image par quelques traits, qui, sans en rendre exactement la forme, en rappelaient du moins les apparences les plus caractéristiques. Les plus anciens monuments de Babylone et de la Chaldée, comme les briques, ont leurs inscriptions tracées avec ce type d'écriture, qui n'est pas encore cunéiforme, et que les savants ont appelé *hiératique*.

C'est de là que se forma la véritable écriture cunéiforme, dont la particularité distinctive est celle-ci que tous les signes, quelle que fût leur forme originaire, y ont été ramenés de gré ou de force à figurer une combinaison plus ou moins compliquée de traits en *clou* ou en *coin*, ou . La forme de cet élément générateur de toutes les figures des signes employés dans l'écriture cunéiforme devint chez les Assyriens un des symboles sacrés de l'intelligence divine, mais au début elle n'était que le résultat de la manière d'écrire. Les Assyriens et les Babyloniens ne traçaient les signes de leur écriture ni à l'encre avec le calame ou le pinceau sur le papyrus, des peaux préparées ou des bandelettes de toile, ni à la pointe sèche sur des planchettes, des feuilles de palmier ou des écorces d'arbre. Faute d'autres ressources facilement à leur portée, ils les dessinaient en creux sur des tablettes d'argile molle qu'ils faisaient cuire quand ils voulaient les conserver. Or l'élément tout particulier qui produit l'aspect original de l'écriture cunéiforme, le *clou*, n'est autre que le sillon tracé dans l'argile par le style triangulaire dont on se servait pour cet usage et dont on a trouvé de nombreux échantillons dans les ruines de Nine. Le clou s'exécute aussi en deux coups de ciseau, et il était plus facile et plus expéditif de graver sur pierre une écriture de ce genre que d'y sculpter des figures entières. L'écriture hiéroglyphique, ainsi transformée, se simplifia; on oublia peu à peu l'image qui

avait servi de prototype à chaque caractère, et on réduisit le nombre de traits cunéiformes qui composaient ces caractères, de telle façon qu'ils finirent par prendre l'aspect de combinaisons purement conventionnelles.

Ainsi, de l'*image hiéroglyphique* est sortie d'abord une écriture *hiératique;* de celle-ci la première écriture *cunéiforme*, dite *archaïque*. Elle était encore fort compliquée, mais elle se simplifia dans un quatrième type, qui fut le plus employé de tous, et au moyen duquel sont écrites la plupart des inscriptions assyriennes, celui que les érudits ont appelé *moderne*. Enfin ce dernier même, dans ses applications à l'usage journalier, prit une forme spéciale plus abrégée encore et d'un tracé plus rapide, que l'on nomme le type *cursif*. Les monuments de l'empire primitif de Chaldée n'offrent jamais que le type *archaïque* de l'écriture cunéiforme, qui paraît avoir été le seul connu alors. Au contraire, du temps des rois assyriens, dont nous avons des monuments en grand nombre, c'est-à-dire du x^e^ au viii^e^ siècle avant l'ère chrétienne, le type *cursif* servait pour les textes écrits sur l'argile molle, qui étaient comme les manuscrits de l'Assyrie et de la Chaldée; quant aux inscriptions monumentales, on y employait également, au choix du lapicide, le type *archaïque* ou le type *moderne*, comme chez nous on grave les inscriptions, tantôt en lettres gothiques et tantôt en lettres romaines.

Le type *archaïque* est le même dans tous les pays où l'écriture cunéiforme anarienne était en usage; le type *moderne* offre, au contraire, des différences paléographiques assez sensibles entre Ninive, Babylone et la Médie.

IV. — Comme toutes les écritures hiéroglyphiques, le cunéiforme anarien a débuté par l'idéographisme pur et en a gardé jusqu'à la fin de son existence de nombreux vestiges. Les signes d'idées de cette écriture,

comme ceux du système égyptien, étaient sans doute à l'origine, quand ils étaient des hiéroglyphes, les uns figuratifs, les autres symboliques. Mais il n'y en a qu'un bien petit nombre dans le tracé cunéiforme desquels on puisse retrouver l'ancienne représentation figurative, comme ceux-ci, par exemple :

soleil.

poisson.

pelle.

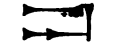
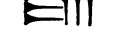
oreille.

La grande majorité, dans l'état où nous les offrent les monuments, ne sont plus que de purs groupes conventionnels dont on devait connaître la signification d'une manière empirique.

V. — A cet élément idéographique se joint et se mêle, de même que dans les hiéroglyphes de l'Egypte, un élément phonétique ou de peinture des sons, qui est en majorité dans tous les textes de l'époque assyrienne, en minorité dans ceux qui datent de l'âge de l'empire primitif de Chaldée. Mais cet élément n'est pas *alphabétique* comme chez les Égyptiens; il est *syllabique*, car aucun des peuples qui se servaient de l'écriture cunéiforme anarienne ne s'était élevé assez haut dans l'analyse philosophique du langage pour arriver à décomposer la syllabe et à y distinguer la consonne muette par elle-même du son vocal qui lui sert de motion. Le tableau suivant comprend le syllabaire essentiel de l'écriture cunéiforme anarienne, c'est-à-dire la série des signes de l'usage le plus habituel, qui représentent les syllabes *simples* ou formées d'une seule consonne et d'une seule voyelle; ce sont ceux qui constituent la base fondamentale de tout texte assyrien. Quant aux syllabes *complexes*, qui présentent un son vocal entre deux con-

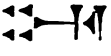
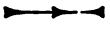
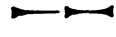
sonnes, on les rendait quelquefois par des signes spéciaux, mais plus souvent par la juxtaposition de deux signes de syllabes simples, l'un à voyelle désinente et l'autre à voyelle initiale; ainsi *mat* s'écrivait *ma-at*, *bir bi-ir*, etc. Notre tableau est divisé en trois colonnes, qui présentent la forme du même caractère dans les trois variétés paléographiques du type moderne de l'écriture, le type dont les monuments sont les plus nombreux.

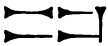
	Babylone.	Ninive.	Médie.
a			
i			
u			
á			
é			
ú			
ba			
bi			
bu			
ga			

gi			
gu			
da			
di			"
du			
ha			"
za			
zi			
zu			
kha			
khi			
khu			
akh			
ikh			"
ukh			"
thu			"

ha			"
ki			
ku			
ak			
ik			
uk			
la			
li			
lu			
al			"
il			"
ul			
ma			
mi			
mé			"
mù			

am			"
im			
um			
na			
ni			
né			"
nu			
an			
in			
un			
sa			
si			"
sé			"
su			
as			
is			

us			"
pa			
pi			
pu			"
ap			
ip			
up		"	
qa			
qi			"
qu			"
ra			
ri			
ru			
ar			"
ir			
er			"

ur			"
úr			
scha			
schi			
schu			
schè			
schú			"
asch			
isch			
usch			"
ta			
ti			
tu			
at			
it			"
ut			

VI. — A bien peu d'exceptions près, les valeurs idéographiques et les valeurs phonétiques des signes de l'écriture sont exactement les mêmes, que le texte soit conçu en assyrien, en arméniaque, en susien ou en mède. Mais la plupart du temps les caractères sont susceptibles, suivant la place où on les emploie, d'avoir une double valeur, idéographique et phonétique, et alors dans toutes les langues qu'écrit ce système graphique, sauf dans celle des Chaldéens touraniens, le son affecté au signe dans son rôle phonétique se trouve sans aucune espèce de rapport avec la prononciation qui dans l'idiome parlé représentait sa signification idéographique. Prenons, par exemple, dans un texte assyrien le caractère ; idéographiquement il rend la notion de « dieu, » et alors s'articulait *ilou;* phonétiquement il peint la syllabe *an*. De même, le caractère comme idéogramme veut dire « père, » et se lisait *abou*, et en même temps il est le signe de la syllabe *at*.

L'explication de ce phénomène réside dans l'origine étrangère de l'écriture. Nous avons déjà dit que la science est arrivée à démontrer que le système cunéiforme anarien avait été inventé et introduit dans la Mésopotamie par un peuple de race touranienne ou ougro-finnoise, les Soumir, qui furent les premiers habitants d'une partie de la Chaldée. Chez ce peuple, la valeur phonétique et la valeur idéographique des signes se trouvaient en rapport, l'une avait amené l'autre ; la prononciation de chaque caractère comme phonétique était la syllabe initiale du mot représentant dans la langue sa signification comme idéogramme. notait la syllabe *an* parce qu'il voulait dire « dieu, » ce qui se prononçait AN*nap* ; la syllabe *at* parce qu'il voulait

dire « père » et que cette idée était rendue par le mot AT*ta*. Quand l'écriture passa de ses inventeurs touraniens à d'autres peuples, Chaldéo-Assyriens, Arméniens, Susiens, etc., ceux-ci empruntèrent à la fois les valeurs phonétiques et les valeurs idéographiques, et comme ces dernières se trouvaient désormais répondre à des mots d'un son tout différent, l'accord fut rompu.

VII. — Mais là ne s'arrêtaient pas les complications de l'écriture cunéiforme anarienne. A ce premier fait, déjà passablement embarrassant, de la possibilité de se servir de presque tous les caractères dans deux emplois absolument en désaccord, l'un comme phonétique et l'autre comme idéogramme, il faut joindre le phénomène de la *polyphonie*, source de bien autres difficultés. Il consiste dans l'existence de deux ou trois valeurs différentes pour un même signe dans les cas où il est pris comme phonétique. Ainsi , qui signifie idéographiquement « donner l'onction » et alors correspond en assyrien au mot *naçak*, représente, comme phonétique, tantôt la syllabe simple *pa*, tantôt la syllabe complexe *khat*. Le fait est si étrange que sa première annonce n'a rencontré d'abord qu'incrédulité dans le monde scientifique ; mais il est établi sur des preuves tellement positives qu'il a bien fallu finir par se rendre à l'évidence et par l'accepter ; on a, du reste, signalé un fait analogue pour quelques caractères dans les hiéroglyphes égyptiens. Il dérive de ce que les caractères idéographiques, tout comme les mots de la langue parlée, étaient susceptibles de recevoir quelquefois plusieurs acceptions voisines, par exemple une acception concrète et une acception abstraite, ou bien une acception de substantif et une acception de verbe. Or, ces acceptions diverses correspondaient souvent dans la langue à des mots tout

différents comme son, d'où avaient découlé plusieurs valeurs phonétiques.

Nous ne saurions nous étendre plus longuement sur ce sujet, mais nous en avons assez dit pour faire voir combien était compliqué, rempli d'obscurités et prêtant à de nombreuses chances d'erreur dans la lecture, le système de l'écriture cunéiforme anarienne, en usage dans l'Assyrie et à Babylone depuis plus de trente siècles avant Jésus-Christ jusque sous la domination des Séleucides. Sans doute les Assyriens devaient se tirer d'affaire plus facilement que nous dans cette inextricable confusion, mais cependant elle était encore très-grande pour eux; nous n'en voulons pour preuve que le nombre des fragments de syllabaires et de vocabulaires grammaticaux tracés sur des tablettes d'argile, et destinés à révéler aux disciples des hiérogrammates d'Assourbanipal les arcanes du système graphique national, que l'on a trouvés en telle abondance dans les ruines de Ninive. Une bonne moitié de ce que nous possédons de monuments de l'écriture cunéiforme anarienne se composent de guide-ânes, qui peuvent nous servir à déchiffrer l'autre moitié, et que nous consultons exactement comme le faisaient, il y a deux mille cinq cents ans, les étudiants de l'antique pays d'Assur. Mais si ces débris des syllabaires, composés par les Assyriens eux-mêmes pour s'aider à lire leur propre écriture, fournissent de bien précieux secours à la science moderne pour le déchiffrement du système cunéiforme, ils prouvent quelle a été de tout temps la complication et l'obscurité de ce système, puisque, pour le bien comprendre et s'en servir régulièrement, au temps de son emploi le plus florissant et le plus étendu, le peuple même dont il était alors l'écriture exclusive et nationale avait un indispensable besoin de secours de ce genre.

§ 4. — Littérature et Sciences.

I. — Bérose nous apprend que les Babyloniens et les Assyriens possédaient des livres sacrés, au nombre de huit, qu'ils attribuaient au dieu Oannès, instituteur mythique de la première civilisation de la Basse-Chaldée. C'est de ces livres qu'il a tiré les précieux renseignements qu'il nous donne sur le système cosmogonique de Babylone ; c'est aussi de la même source, mais indirectement, que proviennent les notions si exactes sur la religion chaldéo-assyrienne qu'a conservées le philosophe grec Damascius.

Aucun fragment des livres d'Oannès n'est parvenu jusqu'à nous dans son texte original, non plus qu'aucun fragment des chroniques qui racontaient dans toute son étendue l'histoire de Ninive et de Babylone. Mais par leur développement insolite, certaines des inscriptions où les monarques assyriens ont raconté en détail les annales de leurs règnes équivalent réellement à des livres, et nous pouvons nous y faire une idée de ce qu'était le style proprement littéraire des Assyriens dans les matières historiques. Même au travers d'une traduction, comme le lecteur a pu l'observer par les fragments que nous en avons cités, ces documents ont une puissante et fière tournure. Le style en est grandiose, l'allure ferme et nerveuse, les métaphores hardies et saisissantes, la tournure de la pensée poétique ; un certain souffle d'épopée anime ces récits, dans lesquels se complaisait l'orgueil des souverains du grand empire.

II. — Tous les débris que nous connaissons de livres proprement dits de l'antiquité assyrienne ont été trouvés dans les fouilles de M. Layard, et proviennent de la bibliothèque fondée par le roi Assourbanipal dans une

des salles de son palais de Ninive. Singulière bibliothèque ! qui se composait exclusivement de tablettes plates et carrées en terre cuite portant sur l'une et l'autre de leurs deux faces une page d'écriture cunéiforme cursive très-fine et très-serrée, tracée sur l'argile encore fraîche. Chacune était numérotée et formait le feuillet d'un livre, dont l'ensemble était constitué par la réunion d'une série de tablettes pareilles, sans doute empilées les unes sur les autres dans une même case de la bibliothèque.

L'immense majorité des tablettes encore subsistantes de la bibliothèque d'Assourbanipal, lesquelles sont aujourd'hui conservées au Musée Britannique, contiennent les restes d'une vaste encyclopédie grammaticale, qui traitait des difficultés de l'écriture au moins autant que de la langue. Nous y voyons que la grammaire était parvenue chez les Assyriens à l'état d'une véritable science très-avancée, et dont on s'occupait beaucoup, conséquence naturelle et presque inévitable de la complication du système graphique, qui exigeait des études longues et approfondies. Nous y voyons aussi, par la formule placée au bas d'une tablette qui contient la fin d'un des traités de l'encyclopédie grammaticale, que la bibliothèque du palais de Ninive, dans la pensée même de son fondateur, devait être une bibliothèque publique : « Palais d'Assourbanipal, roi « du monde, roi d'Assyrie, à qui le dieu Nébo et la « déesse Tasmit (la déesse de la science) ont donné des « oreilles pour entendre et ouvert les yeux pour voir, « ce qui est la base du gouvernement. Ils ont révélé « aux rois mes prédécesseurs cette écriture cunéiforme, « la manifestation du dieu Nébo, du dieu de l'intelli- « gence suprême ; je l'ai écrite sur des tablettes, je l'ai « signée, je l'ai rangée, je l'ai placée dans mon palais « pour l'instruction de mes sujets. »

L'encyclopédie grammaticale rédigée par les ordres d'Assourbanipal était divisée en plusieurs traités. Nous avons les fragments de sept :

1° Un lexique de la langue chaldéenne touranienne avec le sens de ses mots en assyrien ; il devait servir à l'interprétation de certains traités de religion et de science que les savants ou les prêtres Chaldéens avaient sans doute rédigés dans leur langue particulière pour les rendre inaccessibles au vulgaire profane; nous avons aussi remarqué plus haut que le texte original des lois civiles fondamentales était en langue chaldéenne ;

2° Un dictionnaire des synonymes de la langue assyrienne;

3° Une grammaire de la même langue, avec les paradigmes des conjugaisons verbales;

4° Un dictionnaire des signes de l'écriture cunéiforme anarienne, avec leurs significations idéographiques et l'indication de leurs valeurs phonétiques;

5° Un autre dictionnaire des mêmes signes, mis en regard des hiéroglyphes primitifs dont ils dérivent;

6° Un lexique des expressions particulières, et généralement idéographiques, employées dans les inscriptions de l'empire primitif de Chaldée; ceci révèle une préoccupation archéologique fort remarquable, et nous savons en effet que les rois ninivites et babyloniens des derniers temps recherchaient activement, dans les temples qu'ils réparaient, les inscriptions de leurs antiques fondateurs; nous avons ainsi sur un prisme de Nabonahid, conservé au Musée Britannique la traduction d'une inscription de Sagaraktiyas, qu'il avait découverte dans les fondations du grand temple de Sippara ;

7° Des tableaux en exemples pour enseigner les constructions grammaticales et l'équivalence des modes d'expression idéographiques et phonétiques.

Tous ces traités, dont les fragments sont d'un prix inestimable pour nous, ne brillaient pas par la méthode.

III. — Là ne se bornent pas les richesses de la bibliothèque du palais de Ninive. Les fragments des traités grammaticaux, publiés en fac-simile depuis plusieurs années par l'administration du Musée Britannique, sont ceux qui ont acquis la plus grande célébrité dans la science et dont on s'est le plus occupé, car ils fournissaient un secours inappréciable pour le déchiffrement de l'écriture cunéiforme. Mais les tablettes d'argile rapportées par M. Layard contiennent les restes de bien d'autres livres.

On y trouve, comme nous l'avons déjà dit, des fragments de lois. Le droit y était en outre représenté par un certain nombre de contrats entre particuliers qui ne pouvaient se trouver là qu'à titre de *formulæ juris privati*, sans compter les pièces administratives beaucoup plus nombreuses encore, cette bibliothèque servant en même temps de salle d'archives au palais. Les débris de tables des éponymes, embrassant presque sans lacune un espace de près de trois siècles, prouvent qu'il y avait aussi des livres de chronologie. On en distingue quatre exemplaires : les deux premiers contenant seulement la liste des personnages qui avaient donné leurs noms aux années, divisée par règnes ; les deux autres, infiniment plus précieux et auxquels nous avons fait plus haut de nombreux emprunts, où cette liste était accompagnée de l'indication sommaire des principaux événements de chaque année. Une tablette fragmentée est l'unique débris subsistant d'un manuel d'histoire de Ninive et de Babylone, où les annales des deux cités étaient disposées parallèlement; c'était surtout un résumé de leurs rapports politiques et diplomatiques aux diverses

époques. C'est à ce fragment que nous avons emprunté nos renseignements sur les plus anciens rois ninivites et leurs relations avec les rois babyloniens.

On a trouvé aussi des fragments mythologiques, jusqu'à présent non interprétés; dont quelques-uns sont publiés dans le recueil d'inscriptions du Musée Britannique; ce sont des listes des différentes épithètes d'un même dieu, de ses fonctions et de ses attributs; des tables indiquant toutes les localités où se trouvaient ses principaux temples; enfin, des documents infiniment importants sur les divinités étrangères. A côté, se trouvent des restes de collections d'hymnes, dont le style rappelle quelquefois celui des Psaumes. Viennent ensuite les restes d'une sorte d'encyclopédie ou de dictionnaire géographique, où se trouvaient énumérées les contrées, les villes, les montagnes, les fleuves connus des Assyriens, ceux d'un répertoire des noms propres en usage dans la contrée, enfin des documents statistiques d'un prix inestimable sur la hiérarchie des fonctions administratives, sur les diverses provinces de la monarchie, leurs productions et leurs revenus. Plusieurs tablettes contiennent les débris de listes des villes tributaires de l'Osrhoène, du Taurus, de la Syrie, de la Palestine, de l'Arabie, de l'Egypte, avec l'indication des sommes qu'elles payaient ou des contributions qu'elles fournissaient en nature, particulièrement en grains. Nous avons encore un catalogue des édifices importants de la Babylonie et de la Chaldée, classés par natures de monuments, temples, pyramides, citadelles fortifiées.

IV. — L'histoire naturelle est également représentée dans les débris de la bibliothèque du palais de Ninive. On y trouve des listes des plantes et des minéraux connus, des bois employés pour la construction ou l'ameu-

blement; des métaux, des pierres propres à l'architecture et à la sculpture. On remarque surtout avec intérêt le fragment d'une liste de toutes les espèces animales que connaissaient les Assyriens, classés méthodiquement par familles et par genres. Sans doute les grandes divisions de ce classement appartiennent à une science bien rudimentaire, mais on est étonné d'y voir que les Assyriens avaient déjà inventé une nomenclature scientifique, pareille dans son principe à la nomenclature linnéenne. En regard du nom vulgaire de l'animal dans la langue parlée est placé un nom savant et idéographique, composé d'un signe de genre invariable et d'une épithète caractéristique qui varie pour chaque espèce.

Par contre, on n'y trouve aucune trace se rapportant à une médecine raisonnée et scientifique. Cet art indispensable n'existait en réalité pas dans la civilisation chaldéo-assyrienne. Hérodote signale comme une des particularités les plus originales des mœurs de Babylone l'absence des médecins, dont le peuple entier faisait l'office. On s'abordait dans la rue pour se demander mutuellement des conseils sur les maux dont on souffrait. Des malades étaient portés sur la voie publique, et c'est là qu'on délibérait sur le traitement que la maladie semblait comporter. La médecine se confondait, du reste, avec la magie, si développée chez les Chaldéo-Assyriens; il ne paraît pas que le plus souvent on employât d'autres remèdes que les conjurations et les incantations, la maladie étant considérée comme le résultat de l'action d'esprits malins qui s'abattaient sur la personne. Une tablette contient une série d'incantations de ce genre contre les maux qui peuvent frapper la femme enceinte ou la nourrice; elles sont en double texte, chaldéen touranien et assyrien sémitique. D'autres formules, contre des maux divers ou contre la puis-

sance des charmes magiques, se lisent sur des tablettes ou sur des amulettes. On y reconnaît avec étonnement des acclamations qui demeuraient encore en usage dans la magie du moyen âge, sans qu'on en comprît alors le sens, comme la fameuse formule *hilka, hilka, béscha, béscha!* Ce sont, en effet, quatre mots purement assyriens, signifiant : « Va-t'en, va-t'en, mauvais, mauvais. » Ils pénétrèrent en Occident avec les magiciens chaldéens de la décadence romaine, et les adeptes des sciences occultes se les transmirent de génération en génération, comme des mots mystérieux dont la puissance était souveraine sur les esprits de ténèbres.

V. — Mais les sciences qui, après la grammaire, tiennent le plus de place dans ces fragments, dont une faible partie seulement a été publiée, sont les mathématiques et l'astronomie. La bibliothèque fondée par Assourbanipal contenait plusieurs traités d'arithmétique, dont les débris donnent à penser que ce fut à la civilisation de la Mésopotamie que Pythagore emprunta le système de la fameuse table de multiplication à laquelle son nom est demeuré attaché. Elle contenait aussi des catalogues d'observations stellaires et planétaires, dont les débris sont parvenus jusqu'à nous, entre autres des tables des levers de Vénus, de Jupiter et de Mars, et d'autres des phases de la lune, jour par jour, dans le mois. Nous avons déjà parlé, dans le chapitre précédent, de l'antiquité des progrès de la science astronomique à Babylone. Les Assyriens avaient été sur ce terrain les élèves des Babyloniens et leur science était la même. Les astronomes de la Mésopotamie antique étaient parvenus à déterminer le mouvement moyen journalier de la lune, dont le cours avait été pour eux le principe de la mesure du temps; et par la période de 223 lunaisons qu'ils connurent, ils étaient arrivés à prédire les éclipses de la

lune. La plus anciennement calculée, celle du 19 mars 721 avant Jésus-Christ, leur est due, et leurs calculs ne diffèrent des nôtres que de quelques minutes. Moins habiles à calculer les éclipses du soleil, qui offrent de plus grandes difficultés, ils n'osaient, dit Diodore, les prédire, et se contentaient de les observer et de les enregistrer. C'est ainsi que nous avons vu plus haut les deux éclipses solaires du 2 juillet 930 et du 13 juin 809 mentionnées sur les monuments.

Beaucoup de choses encore en usage dans l'astronomie nous viennent de la civilisation chaldéo-assyrienne et de sa science, à laquelle toute l'antiquité rendait un juste hommage. Telles sont la division de l'écliptique en douze parties égales constituant le *Zodiaque*, dont les figures ou catastérismes paraissent avoir également la même origine; la division du cercle en trois cent soixante degrés et de chaque corde du rayon en trois cent soixante degrés; celle du degré en soixante minutes, de la minute en soixante secondes et de la seconde en soixante tierces, ainsi que l'invention du mode de notation qui sert encore à marquer ces divisions du degré. Ce sont aussi les Chaldéo-Assyriens qui instituèrent la semaine de sept jours, consacrés aux sept corps planétaires qu'ils adoraient comme des êtres divins, et depuis un temps immémorial l'ordre de leurs jours n'a pas été changé. Inventeurs du gnomon, ils furent les premiers à diviser la journée en vingt-quatre heures, l'heure en soixante minutes et la minute en soixante secondes. Leurs grandes périodes de temps étaient calquées sur ce modèle. Le grand cycle de quarante-trois mille deux cents ans, qui était dans leur opinion celui de la précession des équinoxes, était regardé comme un jour de la vie de l'univers; il se divisait donc en douze sares ou heures cosmiques, de trois mille six cents ans, dont chacun comprenait six nères de 600 ans; le nère, à son tour, se

subdivisait en dix sosses ou minutes cosmiques, composées chacune de soixante ans, et l'année ordinaire se trouvait être ainsi la seconde de la grande période chronologique.

Tout cela reposait sur la méthode de numération des fractions particulière aux Chaldéo-Assyriens. Ils divisaient invariablement l'unité en soixante parties égales, divisées à leur tour en soixante, et ils continuaient à l'infini l'échelle des fractions inférieures, toutes sexagésimales les unes par rapport aux autres. C'était là bien évidemment le résultat d'une combinaison savante et d'une nature toute pratique, destinée à concilier les deux systèmes de division de l'unité qui depuis qu'il y a des hommes sont en lutte et se partagent les peuples, le système décimal et le système duodécimal. 60 a en effet pour diviseurs tous les diviseurs de 10 et de 12, et c'est, parmi les nombres que l'on pouvait choisir comme dénominateur invariable des fractions, celui qui compte le plus de diviseurs. La numération sexagésimale réglait l'échelle des divisions et des multiples dans le système métrique de Babylone et de Ninive, le plus savant et le mieux organisé de toute l'antiquité.

C'est en effet le seul, jusqu'à notre système métrique français, dont toutes les parties fussent scientifiquement coordonnées et qui reposât sur la conception fondamentale de l'engendrement de toutes les unités des mesures de superficie, de capacité et de poids par une unité première et typique de mesure linéaire, conception qui fut aussi celle que prit pour point de départ notre commission républicaine des poids et mesures. La coudée, de 525 millimètres de longueur, était la base de tout le système. On la divisait en 60 lignes, correspondant aux 60 minutes du degré. Multipliée par 360, c'est-à-dire par le nombre des degrés du cercle, elle produisait le stade (de 189 mètres), unité des mesures itiné-

raires. Le pied (de 0 m. 315) était à la coudée :: 3 : 5 et comprenait, par conséquent, 36 lignes. Le carré construit sur ce pied (0 m. c. 100) devint l'unité inférieure et fondamentale qui engendra toute l'échelle des mesures agraires ou de superficie. Le cube du pied était le métrète ou médimne (de 31 litres 50), pivot de tout le système des mesures de capacité, et le poids du pied cube rempli d'eau avait donné le talent (de 30 kil. 650 gr.), unité fondamentale des poids, dont la division par fractions sexagésimales produisait la mine (de 510 gr. 83) et la drachme (de 8 gr. 513). La plupart de ces mesures passèrent du bassin de l'Euphrate et du Tigre dans les différentes contrées de l'Asie antérieure et même chez les Grecs, souvent en conservant leurs noms, car μνα et ὀβολὸς sont des mots assyriens hellénisés, mais en s'altérant plus ou moins sur la route et surtout en perdant leur savante coordination.

VI. — Les Chaldéo-Assyriens connaissaient l'année solaire de trois cent soixante-cinq jours un quart, et ils en faisaient usage dans leurs calculs astronomiques. Mais leur année ordinaire, religieuse et civile, était une année lunaire, composée de douze mois alternativement pleins et caves, c'est-à-dire de 30 et de 29 jours. Cette année leur fut empruntée par les Hébreux antérieurement à l'époque de Moïse et probablement dès le temps d'Abraham. Les noms mêmes des mois juifs sont les noms des mois assyriens, ainsi qu'on le verra par le tableau suivant, où les deux calendriers sont mis en parallèle.

TABLEAU

DE L'ANNÉE ASSYRIENNE.

MOIS ASSYRIENS.		MOIS JUIFS.	NOMBRE DE JOURS.
NOMS RELIGIEUX.	NOMS VULGAIRES		
1. Mois du commencement.	Nisan.....	Nisan	0
2. — du taureau.....	Aïr	Iyar	29
3. — de la brique.....	Sivan	Sivan	30
4. — de la main	Douz	Tammouz ...	29
5. — du feu.....	Ab.	Ab.....	30
6. — de la citadelle.....	Ouloul	Eloul.....	29
7. — du rempart...	Tasrit	Tisri	30
8. — de la fondation.....	Arach-Samna	Marchesvan.	29
9. — de la nuée	Kisiliv	Kislev	30
10. — de la pluie	Tebit.....	Tebet.....	29
11. — de l'arpentage.....	Sabat	Sebat	30
12. — de la fin.....	Addar.....	Adar.....	30

La plupart des noms religieux ont trait à la saison de l'année où tombaient les mois; tels sont ceux de Ab, qui correspond aux plus grandes chaleurs; de Kisiliv et de Tebit, qui tombent dans les pluies de l'hiver. D'autres désignent les occupations principales; des prescriptions religieuses commandaient de mouler les briques pour la construction des édifices dans le mois de Sivan et d'en jeter les fondations dans le mois d'Arach-Samna, ainsi que de placer dans celui de Sabat les opérations d'arpentage des terres. Quant au nom symbolique d'Aïr, il paraît désigner le signe zodiacal où le soleil se trouvait à ce moment de l'année.

C'est encore à la civilisation chaldéo-assyrienne que

les Hébreux ont emprunté leur double manière de commencer l'année : l'année religieuse partant du 1er Nisan, vers l'équinoxe de printemps, l'année civile du 1er Tisri, vers l'équinoxe d'automne. Les éponymies (*limmou*) suivaient le système de l'année civile et commençaient au 1er Tasrit. Ce système avait, du reste, pour point de départ la croyance babylonienne, que le monde avait été créé à l'équinoxe d'automne.

La concordance de l'année lunaire, d'usage habituel, avec l'année solaire de 365 jours un quart était établie au moyen d'un cycle d'intercalation de 8 ans. La quatrième année on intercalait après Addar un mois appelé *Magrou sa Addari*, qui correspond au *véadar* des Juifs; la huitième on en intercalait deux, l'un après Addar et l'autre, appelé *Magrou sa Oulouli*, après Ouloul; ce cycle octaétérique fut introduit chez les Grecs par Cléostrate de Ténédos et y demeura en usage jusqu'aux grands travaux de Méton et de Callippe. Nous ignorons de quelle manière les Chaldéo-Assyriens apportaient à ces inexactitudes la correction indispensable pour leurs calculs astronomiques.

§ 5. — Religion.

I. — Grâce aux savantes explorations dont les contrées voisines du Tigre et de l'Euphrate ont été le théâtre depuis vingt-cinq ans, nous avons sur la mythologie assyro-babylonienne des notions un peu plus précises que celles qui nous avaient été transmises par les Grecs. Toutefois il reste encore de grandes obscurités sur bien des points de cette religion, qui, sauf quelques différences, était commune aux deux grandes cités sémitiques de la Mésopotamie.

La religion de l'Assyrie et de Babylone était, dans ses

principes essentiels et dans l'esprit général qui présidait à ses conceptions, une religion de la même nature que celle de l'Egypte, et qu'en général toutes les religions du paganisme. Lorsqu'on y pénétrait au delà de l'écorce extérieure de polythéisme grossier qu'elle avait revêtue dans les superstitions populaires, et qu'on s'élevait jusqu'aux conceptions d'un ordre plus haut qui en avaient été le point de départ, on y retrouvait la notion fondamentale de l'unité divine, dernier reste de la révélation primitive, mais défigurée par les monstrueuses rêveries du panthéisme, qui confond la créature avec le Créateur et transforme l'être divin en un dieu-monde, dont tous les phénomènes de la nature sont les manifestations. Au-dessous de ce dieu suprême et unique, puisqu'il est le grand Tout dans lequel toutes choses se confondent et s'absorbent, sont échelonnés, dans un ordre d'émanation qui correspond à leur ordre d'importance, tout un peuple de dieux secondaires, émanés de sa substance, qui ne sont autres que ses attributs et ses manifestations personnifiées. C'est dans ces personnages divins secondaires et dans leur nature réciproque que se marquent surtout les différences entre les diverses religions païennes, dont le principe premier est toujours le même. Ainsi que nous l'avons fait voir plus haut, l'imagination des Egyptiens avait été surtout frappée par les péripéties successives de la course journalière et annuelle du soleil ; ils y avaient vu la manifestation la plus imposante de la divinité, celle qui révélait le mieux les lois de l'ordre du monde, et ils y avaient cherché leurs personnifications divines. Les Chaldéo-Assyriens, au contraire, adonnés d'une manière toute spéciale à l'astronomie, lurent dans l'ensemble du système sidéral et surtout planétaire la révélation de l'être divin. Ils considérèrent les astres comme ses vraies manifestations extérieures, et ils en firent

dans leur système religieux l'apparence visible des hypostases divines émanées de la substance de l'être absolu, qu'ils identifiaient avec le monde, son ouvrage.

II. — Le dieu suprême, le premier et unique principe d'où dérivent tous les autres dieux, était Ilou, dont le nom signifie « le dieu » par excellence. Sa conception était trop compréhensive, trop vaste, pour recevoir une forme extérieure bien déterminée et par conséquent les adorations habituelles du peuple; à ce point de vue, les Grecs lui avaient trouvé une certaine analogie avec leur Chronos, auquel ils l'assimilèrent. En Chaldée il ne paraît pas qu'aucun temple lui ait été spécialement dédié; mais à Ninive, et en général dans toute l'Assyrie, il recevait le nom exclusivement national d'Assour, d'où venait celui du pays (*Mat Assour*), et qui paraît dérivé lui-même de l'appellation aryenne de la divinité, *Asoura*. A ce titre il était le grand dieu du pays, le protecteur spécial des Assyriens, celui qui donnait la victoire à leurs armes. Les inscriptions le qualifient de « maître ou chef des dieux. » C'est lui qu'il faut reconnaître dans une représentation, très-rare sur les monuments assyriens et adoptée plus tard par les Perses pour figurer leur Ormuzd, représentation composée d'un buste humain coiffé de la tiare royale, sortant d'un cercle porté sur deux grandes ailes d'aigle ouvertes et la queue du même animal.

III. — Au-dessous d'Ilou, la source universelle et mystérieuse, venait une triade composée de ses trois premières manifestations extérieures et visibles, qui occupait le sommet de l'échelle des dieux dans le culte populaire. Anou, l'Oannès des écrivains grecs, le chaos primordial, première émanation matérielle de l'être divin; Bel, le démiurge, l'organisateur du monde; Ao,

appelé aussi Bin, c'est-à-dire le dieu « fils » par excellence, la lumière divine, l'intelligence qui pénètre l'univers, le dirige et le fait vivre. Ces trois personnifications divines, égales en puissance et consubstantielles, n'étaient pas placées sur le même degré d'émanation, mais regardées au contraire comme issues les unes des autres, Ao d'Oannès et Bel de Ao. Oannès, « le seigneur du monde inférieur, le seigneur des ténèbres, » était figuré sur les monuments sous la figure étrange d'un homme muni d'une queue d'aigle, et coiffé d'un énorme poisson dont la gueule ouverte se dresse au-dessus de sa tête et dont le corps couvre ses épaules; c'est sous cette forme, dit Bérose d'après les traditions babyloniennes, qu'à l'origine des choses il flottait à la surface des eaux du chaos. Bel, « le père des dieux, » était habituellement représenté avec une figure entièrement humaine, en costume de roi, la tiare munie de cornes de taureau, symbole de puissance. Mais ce dieu était aussi susceptible de plusieurs autres formes secondaires, dont la plus importante était celle de Bel-Dagon, au buste humain saillant d'un corps de poisson. Nous ne connaissons pas exactement le type figuré d'Ao ou Bin, « le guide intelligent, le seigneur du monde visible, le seigneur des connaissances, de la gloire, de la vie; » le serpent paraît avoir été son symbole principal.

A chacun des dieux de cette triade suprême correspondait une divinité féminine, qui en était le dédoublement, la forme passive, et, pour nous servir de l'expression même contenue dans plusieurs inscriptions, « le reflet. » Anat, l'Anaïtis des inscriptions grecques, la matière passive et féconde répondait à Oannès; Bilit, dont le nom fut rendu par les Grecs en Mylitta, « la mère des dieux, » à Bel; enfin Taauth, « la grande dame, » souvent confondue avec Mylitta, était le dédoublement féminin d'Ao.

IV. — La première triade représentait, comme on vient de le voir, la génération du monde matériel, émané de la subtance de l'être divin : d'abord le chaos primordial, la matière incréée, issue du principe fondamental et unique de toutes choses; puis l'intelligence, nous dirions volontiers le Verbe, qui l'anime et la rend féconde; enfin le démiurge qui l'ordonne et en fait sortir l'univers organisé, se confondant lui-même avec cet univers. La série des émanations se continuait alors et produisait une seconde triade, dont les personnages, abandonnant désormais le caractère général et indéterminé de ceux de la première, prenaient une physionomie décidément sidérale et représentaient des corps célestes déterminés, ceux dans lesquels les Chaldéo-Assyriens voyaient les manifestations extérieures les plus éclatantes de la divinité : c'étaient Samas, le soleil; *Sin*, le dieu-lune; et une nouvelle forme d'Ao ou Bin, inférieure à la première, dans laquelle il se caractérisait comme dieu de l'atmosphère et du firmament.

V. — Au-dessous de cette seconde triade, dans la hiérarchie divine et dans l'ordre des émanations, se classaient les dieux des cinq planètes. Adar (Saturne), Mérodach (Jupiter), Nergal (Mars), Istar (Vénus) et Nébo (Mercure). Mérodach, dont le culte, très-secondaire à Ninive, avait une haute importance à Babylone, où on la regardait comme un des plus grands dieux, était une forme secondaire, une manifestation de Bel à un degré inférieur de la hiérarchie; on l'appelait « l'ancien des dieux, le juge suprême, le maître de l'horoscope; » il était figuré sous les traits d'un homme debout et marchant, un glaive nu à la main. Adar, « le feu (1) » dit

(1) C'est le personnage divin dont le nom a été jusqu'à présent transcrit *Ninip*. Nous donnerons ailleurs la justification et les preuves de notre nouvelle lecture *Adar*.

aussi Samdan, « le puissant, » bien que sa planète ait été appelée Saturne par les Grecs, était en réalité l'Hercule assyrien ; ses qualifications sont « le terrible, le seigneur des braves, le maître de la force, le destructeur des ennemis, celui qui réduit les désobéissants, l'exterminateur des rebelles, » et dans d'autres cas « le fils du zodiaque. » Sur quelques monuments il est représenté en pendant avec Mérodach et de la même manière ; c'est aussi lui qu'il faut reconnaître dans les magnifiques colosses du Musée du Louvre, où l'on voit un dieu à l'aspect terrible, étouffant sous son bras un lion figuré tout petit par rapport à lui. Avec le surnom de *malik*, « roi, » *Adar-malik*, la Bible nous le présente, en compagnie de « Oannès roi, » *Anou-malik*, comme le dieu principal de Sippara, dont les habitants faisaient passer leurs enfants par le feu en son honneur. En général ces dieux des planètes ne sont que des formes, des manifestations secondes des dieux de l'ordre supérieur. Tel est le rapport entre Nébo et Ao ; Nébo est aussi qualifié « d'intelligence suprême, » il est le dieu de l'inspiration prophétique et de l'éloquence, et en même temps celui de l'onction royale, le protecteur spécial des rois et le type qu'ils reproduisent sur la terre. De même qu'à Bel, on lui donne dans les monuments de l'art une figure purement humaine, avec la tiare et le costume des rois ; trois paires de cornes rangées l'une au-dessus de l'autre garnissent sa tiare, et quatre grandes ailes sont souvent attachées à ses épaules ; le sceptre est aussi un de ses attributs habituels. Istar reproduit parmi les dieux des planètes Anat et Bilit, la grande déesse nature, mère de tous les dieux et de tous les êtres ; elle en est la forme active et guerrière, car on l'appelle « la déesse des batailles, la reine des victoires, celle qui conduit au combat les armées, celle qui juge les exploits de la guerre ; » mais

sa forme est double, elle réunit les deux attributs de déesse farouche et sanguinaire et de déesse voluptueuse, car sous les noms de Zarpanit et de Nana elle préside à la reproduction des êtres et aux plaisirs des sens; on la représente alors entièrement nue, toujours de face, les deux mains sur la poitrine. Aussi distingue-t-on toujours deux Istar, celle d'Arbèles (appelée aussi Arbaïl) et celle de Ninive, qui président aux deux quinzaines du mois (1); le nom pluriel de la double Istar, *Istarath*, est devenu l'origine de l'Astoreth phénicienne. Quant à Nergal, dont l'image, fort rare, est portée sur des pieds de coq et tient un glaive à la main, l'application du nom de Mars à son astre était toute naturelle, car les titres qu'il reçoit dans les inscriptions sont « le grand héros, le roi des mêlées, le maître des batailles, le champion des dieux, » et aussi « le dieu de la chasse. »

VI. — Tels étaient les grands dieux de Ninive et de Babylone. Au-dessous d'eux la superstition populaire admettait un peuple de personnifications d'ordre inférieur, de petits dieux ou plus exactement de génies, qui ne méritent pas de nous arrêter. Nous signalerons plutôt, avant de terminer, quelques personnages encore qui se montrent à nous sur les monuments comme tenant un rang considérable dans le panthéon chaldéo-assyrien, qui étaient évidemment des formes des dieux nommés tout à l'heure, mais dont la place exacte n'a pas encore pu être jusqu'à présent déterminée d'une manière suffisamment précise. Tel est Nisroch, appelé aussi Salman, » le roi des fluides, » celui qui « préside au cours des destinées humaines, » et qui dans d'autre cas est donné

(1) De là une désignation idéographique d'Istar fréquemment employée : « La déesse quinze, » de même que Sin, qui préside au mois, est appelé : « Le dieu trente. »

comme le protecteur des mariages; c'est ce dieu, muni d'une tête d'aigle et de grandes ailes, dont l'image est si fréquente dans les sculptures des palais assyriens. On a vu plus haut que ce fut dans le temple de ce dieu à Ninive que Sennachérib fut assassiné par ses fils. Peut-être faudrait-il voir en lui une forme d'Oannès.

Les grands dieux sont souvent tous invoqués, les uns après les autres, en tête des inscriptions solennelles des rois d'Assyrie. Saryukin avait donné les noms de huit d'entre eux aux portes de la ville qu'il fonda. « Samas « me fait acquérir ce que je possède, dit-il dans une in- « scription : Bin m'apporte le bonheur ; j'ai nommé les « grandes portes de l'Orient portes de Samas et de Bin. « Bel-Dagon pose les fondements de ma ville, Bilit « Taauth broie comme le fard les éléments du monde ; « j'ai donné aux grandes portes du midi les noms « de portes de Bel-Dagon et de Bilit Taauth. Oannès « active les œuvres de ma main ; Istar conduit au « combat les armées ; j'ai appelé les grandes portes « de l'occident portes d'Oannès et d'Istar. Nisroch-Sal- « man dirige les mariages ; la Souveraine des dieux pré- « side aux enfantements ; j'ai consacré les grandes portes « du nord à Nisroch et à Bilit. »

§ 6. — Arts.

I. — Pendant bien longtemps il fallut croire sur parole les auteurs, tels que Ctésias, dans ce qu'ils disaient d'un grand développement des arts chez les Assyriens et dans les descriptions qu'ils donnaient des splendeurs des édifices de Ninive et de Babylone. C'est seulement en 1844, sur l'emplacement d'un pauvre petit village du nom de Khorsabad, situé non loin de Mossoul, que notre compatriote M. Botta, alors consul de France dans cette

dernière ville, fit la première découverte d'un palais assyrien. Cette découverte en amena bientôt d'autres, et maintenant tout le monde connaît un art dont, il y a si peu de temps encore, on ne pouvait soupçonner l'existence et la grandeur que sur la foi de témoignages littéraires. Il est donc possible maintenant, grâce aux spécimens de cet art qui remplissent les grandes collections de l'Europe, surtout celles du Louvre et du Musée Britannique, grâce aux splendides publications dont les fouilles de l'Assyrie ont été l'objet en France et en Angleterre de la part de MM. Botta, Place et Layard, grâce surtout aux belles études d'un architecte français, M. Thomas, publiées dans l'ouvrage de M. Place, d'esquisser les caractères essentiels et distinctifs de l'architecture, de la sculpture et de la peinture chez les Assyriens.

II. — En général, les Assyriens avaient l'habitude d'élever des tertres considérables ou collines factices, qui servaient de plate-forme aux temples, aux palais, aux villes qu'ils construisaient. Ninive était presque entièrement bâtie sur des éminences artificielles de cette nature, qui s'étendaient sur une ligne immense. Ses murs avaient trois cent soixante stades de circuit, d'après le témoignage d'une inscription de Sennachérib; ils étaient construits à l'extérieur en briques; l'intérieur se composait de terres rapportées, ce qui explique comment, quand le revêtement de briques fut enlevé, cette masse de terre s'éboula et se confondit avec le sol. La vaste enceinte de la cité reine de l'Assyrie présentait la forme d'un quadrilatère, elle se reconnaît encore, indiquée par une série d'éminences consécutives, éparses dans la plaine.

Les monticules artificiels qui servaient de soubassement aux grands édifices, et dont le sommet en recèle

encore les débris, se rencontrent au nombre de plusieurs centaines dans les diverses parties de l'Assyrie. On n'en a encore fouillé que trois, qui contenaient le palais de Khorsabad (Dour-Saryukin), Nimroud (Calach) et Koyoundjik (Ninive).

Portés sur des collines factices, ces palais, par leur mode de construction, étaient en réalité comme une seconde colline faite de main d'homme et superposée à la première, dans les flancs de laquelle les salles auraient été creusées, disposition qui paraît avoir été commandée à la fois par la nature des matériaux et par le besoin de créer des demeures fraîches sous un climat brûlant. Le sol de l'Assyrie fournit en abondance des pierres propres à bâtir, et en outre un albâtre gypseux de couleur grise, très-facile à sculpter, mais trop peu solide pour que l'on pût songer à en former les murailles d'édifices gigantesques. Mais les Babyloniens, instituteurs des Ninivites, avaient été conduits, par la nature du sol de leurs plaines, exclusivement composé d'alluvions argileuses, à élever toutes leurs constructions en briques, les unes cuites, les autres simplement séchées au soleil.

Les Assyriens ne s'écartèrent pas des traditions de leurs maîtres, malgré la constitution différente de leur territoire ; mais ils préférèrent à la brique séchée ou cuite une espèce de pisé particulier dont ils semblent avoir été les inventeurs, composé de briques encore molles, qui adhéraient intimement les unes aux autres sans ciment, de telle façon que chaque muraille, chaque voûte, une fois séchée, constituait une seule masse compacte. C'est là l'unique élément de la construction de tous les édifices assyriens que l'on a fouillés jusqu'à présent ; la pierre n'y apparaît que formant des revêtements, disposée en grandes plaques sculptées de peu d'épaisseur le long des parois des salles décorées avec le plus de

luxe, en parements appareillés sur les faces extérieures des terrasses. La nature des matériaux employés exerce une influence décisive sur les dispositions de l'architecture, qu'elle impose d'une manière impérieuse. Construisant exclusivement en pisé, les Assyriens durent donner une énorme épaisseur aux murailles, ne faire jamais que des salles très-étroites et très-basses pour leur longueur, car une voûte en pisé ne peut avoir qu'une faible portée, ne pas élever leurs édifices de plus d'un étage, enfin en surcharger la couverture d'une masse de terres extrêmement épaisse, afin que la pluie ne traversât pas et qu'elle ne pût pas se fendre dans toute son épaisseur sous l'action desséchante des rayons du soleil. De là le caractère essentiel et l'aspect général de leur architecture, qui a, pour sa hauteur, un développement à la base encore bien plus grand que celle de l'Egypte.

III.— Quelques-uns des palais assyriens occupent une énorme étendue. Celui de Sennachérib à Koyoundjik couvre une surface presque égale à celle du grand temple de Karnak en Egypte. Le plan, du reste, en est toujours le même ; ce sont des successions d'immenses cours carrées, plus ou moins nombreuses suivant le développement donné à l'édifice, autour desquelles se groupent des salles disposées en enfilade, sans aucun passage de dégagement. D'autres cours ou esplanades sont placées entre l'édifice lui-même et la muraille en terrasse qui borde extérieurement le monticule sur lequel il est bâti. Les salles n'ont jamais plus de 40 pieds de largeur, mais leur longueur est souvent très-considérable, ce qui leur donne l'aspect de véritables galeries. La plus grande de celles du palais de Khorsabad a 116 pieds de long ; dans le palais d'Assournasirpal à Nimroud, on en trouve une qui a 140 pieds ; enfin la longueur de la principale salle du palais de Koyoundjik est de 180 pieds. Ces longues

galeries, qui servaient de salles de cérémonies, constituent une des particularités les plus caractéristiques de l'architecture assyrienne. Les parois intérieures des grandes salles étaient, comme nous l'avons déjà dit tout à l'heure, décorées de revêtements en pierre sculptés jusqu'à une certaine hauteur, et au-dessus de briques émaillées. D'autres salles étaient uniquement décorées par ce dernier procédé. Les simples chambres ou les salles moins luxueuses, destinées à des occasions moins solennelles, avaient leurs murailles recouvertes d'un enduit de stuc coloré, quelquefois avec des peintures à fresque. Nous apprenons aussi par les inscriptions qu'il y avait beaucoup de pièces entièrement lambrissées de bois et qu'on y employait quelquefois les essences les plus précieuses ; les espèces nommées comme servant à former ces lambris sont le pin maritime, le sapin, le cyprès, le cèdre, le pistachier sauvage, l'ébène et le santal. On n'en a pas jusqu'à présent retrouvé de vestiges, car tous les palais fouillés avaient été dévastés par l'incendie dans les désastres qui marquèrent la fin de l'empire d'Assyrie.

Pour les réunions auxquelles les grandes galeries intérieures ne suffisaient pas, c'étaient les cours elles-mêmes, décorées de gigantesques sculptures sur toutes leurs faces et couvertes d'un *velum* étendu dans ces occasions, qui servaient de salles. De minces colonnes, quelquefois en pierre, plus souvent en bois revêtu de métal, soutenaient autour de ces cours des portiques en bois peints de couleurs éclatantes. Quelquefois elles imitaient des palmiers ou d'autres arbres, le plus souvent elles étaient terminées par des chapiteaux à volutes, origine première de l'ordre ionique ; quelquefois enfin elles étaient surmontées par des figures de métal représentant des animaux réels ou fantastiques.

Toutes les grandes portes qui s'ouvrent sur les cours

et les esplanades et qui donnent accès aux principales parties des édifices sont décorées de statues colossales représentant des taureaux ailés à face humaine; la face de ces animaux symboliques est tournée vers l'extérieur, et leur corps est appliqué contre les parois de la porte. La proportion des taureaux, qui est toujours colossale, varie suivant la largeur et l'importance de la baie qu'ils accompagnent. Quelques érudits ont cru reconnaître dans ces animaux fantastiques l'image du dieu Ninip ou de Bel-Mérodach, placé comme protecteur à l'entrée du palais. Mais, pour nous, nous croyons que les taureaux de Ninive, prototypes des *Cherubim* de l'Arche d'alliance, ne représentent aucune divinité déterminée, mais offrent aux regards l'expression d'une conception emblématique analogue à celle du sphinx égyptien, un symbole générique de la puissance divine, protectrice et gardienne, qui réunit la force matérielle et l'intelligence, de même que cette figure unit en elle le corps du plus vigoureux des animaux à la tête de l'homme. On appelait ces taureaux *alapi* ou *kiroubi*, et ce dernier nom, *kiroub*, s'appliquait ensuite, par extension, à la porte elle-même. Quelquefois à la place des taureaux on trouve des lions, également ailés et à tête humaine, prototypes du sphinx de la Grèce, qui doivent être une variante du même symbole; c'est ce que les inscriptions qui décrivent les travaux du palais appellent des *nir-galli*. Enfin, à la porte d'un des édifices de Nimroud, ces monstres emblématiques sont remplacés par de simples lions de dimensions colossales, debout, en attitude de gardiens vigilants et terribles. Au-dessus des figures de taureaux ou de celles qui, comme nous venons de le voir, les remplacent quelquefois, les grandes portes étaient disposées en voûte cintrée, à l'archivolte décorée à l'extérieur en briques émaillées. Une de ces voûtes a été découverte intacte, avec toute son ornementation,

dans les fouilles de M. Place à Khorsabad. Elle devait être rapportée à Paris; mais un accident à jamais regrettable l'a fait engloutir dans les eaux du Tigre avec toutes les antiquités recueillies par l'Expédition française en Mésopotamie.

Les toits des édifices assyriens étaient plats, en terrasse, bordés de tous les côtés par un feston de créneaux en gradins, dont la disposition a été conservée par l'architecture arabe du moyen âge pour le couronnement des murailles extérieures des édifices, ainsi qu'on peut le voir aux belles mosquées du Caire. Cette particularité caractéristique est nettement indiquée dans toutes les représentations de monuments que contiennent les bas-reliefs; aussi M. Thomas a-t-il été pleinement en droit de l'introduire dans ses restaurations. Mais ce n'est pas le seul emprunt que l'architecture de l'Arabie et de la Perse ait fait aux traditions de l'art assyrien. Lorsqu'on voit les dessins dans lesquels l'habile architecte adjoint à M. Place a restitué l'aspect extérieur des diverses parties du palais de Khorsabad, on se croirait en présence d'un édifice arabe. Le rôle si considérable des revêtements en faïence émaillée dans les monuments persans du moyen âge, tire son origine de l'Assyrie. L'emploi des coupoles dans l'architecture arabe et persane a la même origine. Il résulte des indications les plus positives fournies par les fouilles de M. Place, qu'un certain nombre de salles, de forme carrée et d'une médiocre étendue, étaient couvertes de coupoles hémisphériques, moulées d'un seul bloc en pisé, qui faisaient saillie au-dessus des terrasses. Plusieurs bas-reliefs représentent, du reste, ces coupoles assyriennes.

Les autres salles étaient voutées ou bien à plafond plat, et les inscriptions nous apprennent que ce plafond était formé par une solide charpente soutenant la masse de la terre du toit. On y mettait généralement en œuvre

les bois résineux, considérés comme plus incorruptibles que les autres, pin maritime, sapin, cyprès et cèdre. Ce dernier bois s'apportait à grands frais des forêts du Liban et de l'Amanus; on y faisait quelquefois des expéditions militaires rien que pour couper des cèdres. Les poutres saillantes, nous l'apprenons encore par les monuments, étaient revêtues de feuilles de bronze, sans doute estampées d'ornements ou de figures.

Les salles étaient éclairées par des ouvertures dans le plafond, comme le sont encore aujourd'hui les habitations de l'Arménie, car on n'a trouvé aucune trace de fenêtre; d'ailleurs les palais présentent souvent des salles que d'autres entourent de tous les côtés, et qui, par conséquent, ne pouvaient recevoir de jour que par ce système. Mais l'ardeur du soleil dans l'été, la violence des pluies dans l'hiver, ne permettaient pas de laisser ces lucernaires entièrement ouverts à l'air libre. Je crois avoir découvert dans les inscriptions l'indication de leur mode de couverture. On y employait des peaux de cétacés traitées par les procédés de la parcheminerie, et devenues de cette manière translucides, qui pouvaient faire l'office d'un vitrage dépoli. C'est ainsi qu'encore aujourd'hui les Danois du Groënland se servent de la peau du narval pour faire des carreaux à leurs fenêtres.

Ajoutons un dernier fait qui a bien son importance dans l'histoire de l'art de bâtir. C'est que les Assyriens, dès le temps d'Assournasirpal, connaissaient et employaient la voûte à claveaux en forme de cintre ou en forme d'ogive. On a trouvé un aqueduc voûté de cette manière en briques cuites, qui servait à emmener les eaux, sous la portion la plus ancienne du palais de Nimroud.

Les cours et les salles des édifices assyriens étaient pavées en grandes briques cuites au four; les seuils des portes en pierre sculptée de manière à imiter une natte

d'un riche dessin. Les murs reposaient sur une couche de sable dans laquelle sont mêlées, suivant un usage superstitieux dont parlent plusieurs inscriptions, des amulettes de diverses natures, principalement des colliers composés de gros grains de cornaline enfilés. Sous le seuil de la porte d'entrée étaient cachées des idoles d'argile, placées là comme pour empêcher toute mauvaise influence de pénétrer dans l'intérieur.

IV. — Un seul des palais de l'Assyrie a été jusqu'à présent déblayé d'une manière complète dans toutes ses parties. C'est celui de Khorsabad (Dour-Saryukin), qui précisément offre l'intérêt d'une grande unité de plan, ayant été élevé en peu d'années sous un même règne et d'après une conception d'ensemble. On peut donc le prendre comme un excellent type de la manière dont les Assyriens entendaient le plan et la disposition d'un palais. Il se compose de trois grands bâtiments bien distincts et de dimensions différentes, reliés entre eux et formant une seule habitation royale, élevée sur un énorme monticule factice. Ces bâtiments correspondent précisément aux trois divisions que présente encore aujourd'hui toute habitation luxueuse et soignée de Bagdad ou de Bassora : le *sérail* ou palais proprement dit, qu'habitent les hommes et où se trouvent les appartements de réception ou *sélamlik ;* le *harem ;* et le *khan*, c'est-à-dire les dépendances de service, ce que dans nos châteaux français on appelle les *communs*. L'analogie est si absolue que, dans l'ignorance où l'on est des appellations assyriennes de chacune d'elles, il est impossible de ne pas appliquer aux diverses parties du palais de Khorsabad et des autres palais assyriens les noms actuellement en usage dans la contrée pour désigner les grandes divisions de l'habitation.

Les différents bâtiments du palais de Khorsabad s'éle-

vaient sur deux plate-formes de hauteurs différentes disposées en forme de T. L'une, la plus haute était carrée, avec ses angles très-exactement dirigés vers les quatre points cardinaux; l'autre, notablement plus basse et en forme de rectangle allongé, s'appliquait le long de la face sud-est de la terrasse carrée qu'elle dépassait par ses deux extrémités. La terrasse supérieure servait de soubassement au palais proprement dit, dont l'entrée principale était au nord-est, du côté de la campagne, et donnait sur le terre-plein des remparts de la ville. Cette entrée, du reste, n'était pas au milieu de la façade, car jamais peuple ne s'est montré moins préoccupé que les Assyriens de la régularité et du parallélisme dans son architecture; ainsi toutes les cours de leurs palais présentent quatre grandes portes sur leurs quatre faces, mais jamais on n'en trouve une placée exactement en face de celle qui devrait lui faire pendant. La masse générale du *sérail* ou palais dessine en plan une forme carrée, sauf quelques petites irrégularités, peu marquées pour une construction assyrienne. L'entrée principale du nord-est donne accès dans une immense cour d'honneur de forme rectangulaire, entourée de bâtiments de tous les côtés. Ceux placés sur trois de ses faces, très-peu développés, devaient contenir des logements pour les esclaves et les gardes en service auprès du souverain; celui du fond était le corps de logis principal du palais. Chose tout à fait insolite, il avait une façade très-régulière, avec sa porte, la plus splendidement ornementée de tout l'édifice, exactement placée au milieu. Quant à la distribution intérieure de ce corps de logis, le plus vaste dans l'ensemble des constructions de Khorsabad, elle n'offrait ni régularité ni symétrie : les deux tiers nord-ouest du bâtiment étaient occupés par l'appartement de réception ou *sélamlik*, avec ses grandes et somptueuses galeries aux murailles re-

vêtues de bas-reliefs, le tiers sud-est par l'appartement d'habitation, aux chambres plus petites et moins splendidement ornées. Des passages s'ouvraient dans les deux faces latérales de la cour d'honneur. L'un, celui de la face nord-ouest, conduisait à une esplanade carrée occupant l'angle nord du monticule artificiel du palais, laquelle servait de cour en avant d'un bâtiment appuyé à la face nord-ouest du *sérail*, avec lequel il n'avait aucune communication par l'intérieur. Ce bâtiment était décoré avec le plus grand luxe ; il comprenait six vastes salles garnies de sculptures et quelques autres pièces plus petites; c'était comme un palais greffé sur le premier, comme un second *sélamlik* rivalisant de splendeur avec celui du *sérail*. Quelle pouvait en être la destination ? Il serait bien téméraire de rien affirmer à ce sujet ; mais peut-être pourrait-on conjecturer que c'était le palais du prince héritier, car Sennachérib était déjà un grand personnage du vivant de son père Saryukin et devait avoir, dans l'ensemble des édifices de la demeure royale, son palais particulier. Le passage ouvert dans la face sud-est de la cour d'honneur du *sérail* conduisait à la plate-forme inférieure et à la grande cour des dépendances.

La plate-forme inférieure du monticule factice amoncelé pour porter le palais de Saryukin était en effet occupée par le *khan* et par le *harem*. C'était la partie des constructions qui regardait la ville et communiquait directement avec elle. Au milieu était le *khan* proprement dit, c'est-à-dire une immense cour carrée entourée sur ses quatre côtés de bâtiments qui comprenaient les écuries, les logements des palefreniers et de la plupart des esclaves. On y accédait de la ville par un énorme perron à deux rampes, placé au milieu de la terrasse du sud-est. Un passage richement décoré conduisait, comme nous venons de le dire, de cette cour du *khan* dans la

cour d'honneur du *sérail;* deux petites portes de dégagement la mettaient aussi en communication directe avec les appartements d'habitation du palais. A droite de la vaste cour dont nous venons de parler et à laquelle doit être spécialement appliqué le nom de *khan,* s'élevait un bâtiment assez étendu présentant plusieurs cours et de nombreuses chambres, qui faisait aussi partie des dépendances ou des *communs* du palais. Pour continuer à y appliquer les dénominations en usage encore dans les palais orientaux modernes, si analogues à ceux de l'Assyrie, il faudrait le distinguer du *khan* et lui donner le nom de *khazneh* ou trésor, car c'était là, comme l'ont prouvé les fouilles de M. Place, qu'étaient les magasins d'approvisionnements et d'ustensiles pour le service de la maison royale, ainsi que les salles renfermant les richesses de toute nature, conquises par la force des armes, que Saryukin, dans l'inscription dédicatoire, dit avoir entassées dans son palais.

Le *harem* fait pendant au *khazneh*; c'est un bâtiment d'une moindre étendue, qui comprend trois cours, dont l'une aux murailles couvertes de la plus riche décoration en briques émaillées, plusieurs longues galeries destinées sans doute à des fêtes ou à des festins, enfin un grand nombre de chambres d'habitation. La clôture de ce harem était aussi rigoureuse que possible, et toutes ses communications avec le dehors étaient interceptées; les femmes s'y trouvaient dans une véritable prison. Un seul vestibule gardé par un poste d'eunuques y donnait accès; il avait deux issues : l'une communiquant avec la grande cour des dépendances, c'était l'entrée par laquelle on pénétrait du dehors pour le service; l'autre s'ouvrant sur une cour longue et étroite qui conduisait aux appartements d'habitation du *sérail*, c'est par là que le roi se rendait librement, et sans être vu du public, au milieu de ses femmes.

En arrière du *harem* s'élevait une énorme tour ou pyramide à sept étages, haute de quarante-trois mètres. On remarque les vestiges de constructions pareilles à Nimroud (Calach) et à Kalah-Scherghât (Elassar), et il y en avait certainement dans les dépendances de tous les palais assyriens, car les inscriptions parlent aussi à plusieurs reprises de celle du palais de Ninive. Les sept étages, égaux entre eux en hauteur et disposés en retraite les uns sur les autres, étaient revêtus d'un stuc coloré différemment pour chacun, et présentaient ainsi aux regards les couleurs sacrées des sept corps sidéraux, superposées de manière à commencer en bas par celle du moins important, et à finir en haut par celle du premier de tous, blanc (Vénus), noir (Saturne), pourpre (Jupiter), bleu (Mercure), vermillon (Mars), argent (la lune) et, or (le soleil). C'était l'antique pyramide à étages du premier empire sémitique de Chaldée, adoptée par les Assyriens, et très-légèrement modifiée dans sa forme par une extension moins grande de sa base et une retraite un peu moins prononcée des étages les uns sur les autres, de manière à être plutôt désormais une tour qu'une pyramide. Mais cette espèce de construction, que l'on appelait *zikurat* et dont l'érection est très-fréquemment mentionnée par les rois dans leurs propres annales, ne servait plus de temple en Assyrie comme en Chaldée sous le premier empire, et, comme elle, continuait encore à Babylone jusqu'à la ruine de cette ville. Le sanctuaire qui couronnait l'étage supérieur des pyramides chaldéennes avait été supprimé. La *zikurat* assyrienne n'était plus qu'un simple observatoire au sommet duquel les prêtres astrologues, élèves des Chaldéens, cherchaient à lire l'avenir dans les étoiles. L'astronomie avait, en effet, rapidement dégénéré en astrologie dans la Chaldée; l'opinion de l'influence directe des astres sur les choses terrestres faisait partie des croyances les plus fer-

ASHMOLEAN OXFORD MUSEUM

mement enracinées à Babylone, et de là elle avait passé en Assyrie. Les rois ninivites, comme ceux de Babylone, ne faisaient rien sans avoir consulté les présages du ciel, et c'est pour cela qu'ils tenaient à avoir toujours auprès d'eux, dans leur palais, des astrologues et leur observatoire. Nous avons vu plus haut Sennachérib lui-même raconter comment il renonça à une expédition entreprise avec les chances les plus grandes de succès, et refusa une bataille décisive où tout devait lui faire espérer la victoire, parce que les conjonctions des astres s'étaient montrées défavorables. Nous avons constaté aussi, d'après les monuments, l'influence que deux éclipses, l'une de soleil et l'autre de lune, avaient exercées à l'avénement d'Assournasirpal et de Saryukin.

Les astrologues royaux suivaient constamment, du haut de la *zikurat*, l'état du ciel sidéral et ses mouvements, pour les interpréter au moyen de ces tables astrologiques dont il est si souvent question dans les inscriptions. Ils rendaient compte au monarque de toutes leurs observations, et les archives du palais de Koyoundjik nous ont conservé un certain nombre de tablettes où sont consignés des rapports de ce genre. Nous en citerons un comme exemple; il a trait à l'observation du jour précis de l'équinoxe de printemps. « Le 6 du mois « de sivan le jour et la nuit ont été égaux : six heures « doubles pour le jour, six heures doubles pour la nuit. « Que Nébo et Mérodach protégent le roi mon seigneur! »

En voici maintenant un, tracé sur une tablette encore inédite du Musée Britannique (cotée K 86) : « Au fonda- « teur des édifices, le roi mon seigneur, son humble ser- « viteur Naboïddin, grand-astrologue de Ninive. Que « Nébo et Mérodach soient propices au fondateur des « édifices, le roi mon seigneur. Le 15 du mois, nous « avons observé l'entrée de la lune dans le nœud lu- « naire, suivie d'effet. La lune a été éclipsée. »

Un autre, de la même collection (coté K 78), est ainsi conçu : « Au roi, mon seigneur, son humble serviteur « Istar..., grand-astrologue d'Arbèles. Paix au roi, mon « seigneur. Que Nébo, Mérodach et Istar d'Arbèles soient « propices au roi, mon seigneur. Le 29 du mois de « sivan, nous avons observé le nœud lunaire, mais « nous n'avons pas vu la lune. Le 2 du mois de douz, « dans l'année de Belsoun, préfet de la ville de Himir- « dan. » De ce dernier texte résulte, par parenthèse, que les astrologues assyro-chaldéens, n'étant pas en mesure de calculer les éclipses de soleil, demeuraient attentifs à chaque néoménie, pour voir s'il ne s'en produirait pas une.

V. — Les *zikurat* n'étaient donc pas des sanctuaires du culte, comme l'avaient cru d'abord quelques érudits, par analogie avec ce qui avait lieu en Chaldée. Mais les Assyriens avaient de véritables temples, dont le style architectural ressemblait fort à celui de leurs palais. On n'a encore fouillé aucun des grands édifices sacrés de l'Assyrie, dont la splendeur devait sans doute pouvoir rivaliser sur certains points avec ceux de l'Egypte. Mais les explorateurs des monuments de cette contrée ont retrouvé à Nimroud, à Khorsabad et à Koyoundjik des temples de dimensions restreintes, mais décorés avec un très-grand soin, qui font partie des dépendances des palais et doivent reproduire en plus petit les dispositions des grands sanctuaires. Celui de Khorsabad est situé à l'angle ouest de la plate-forme supérieure, derrière le sérail ; ceux de Nimroud (car il y en a deux) sont auprès de la *zikurat*. La partie essentielle de ces temples, le sanctuaire proprement dit, est toujours formée par une grande salle longue, à l'une des extrémités de laquelle une niche carrée de dimensions considérables renfermait la statue du dieu. Quelquefois cette

salle est précédée d'une autre plus petite, qui forme vestibule ou *pronaos;* alors l'entrée est à l'extrémité opposée à celle où se trouve la niche sacrée; d'autres fois il n'y a pas de vestibule; alors l'entrée se trouve placée sur le côté de la *cella,* de manière à ce qu'il ne fût pas possible d'apercevoir de l'extérieur l'image divine. Quelques petites pièces destinées au service du culte et à la garde des ustensiles sacrés environnent la salle principale ou *cella.* Des bas-reliefs représentant des sujets exclusivement religieux décorent les parois de cette dernière salle; la porte d'entrée est flanquée de lions ou de taureaux, comme celles des palais. Les murailles extérieures des temples étaient revêtues de briques émaillées.

VI. — La sculpture était de tous les arts celui qui avait fait le plus de progrès en Assyrie, et celui dont le développement y avait pris la physionomie la plus originale. Nous ne savons ce qu'il était au début de la monarchie, mais quatre siècles après, sous Assournasirpal, il était encore empreint des caractères incontestables du plus complet archaïsme, rempli de rudesse et d'une grandeur encore sauvage. Sous Saryukin et Sennachérib, il avait acquis plus de finesse dans le détail, d'habileté dans l'exécution, en gardant encore sa grande tournure; il excellait surtout alors dans les représentations colossales. Enfin, sous Assourbanipal, à la fin de la monarchie, il atteignit son suprême degré d'élégance, de finesse, de vie, de perfection dans l'imitation de la nature, mais en perdant le grandiose des œuvres plus anciennes.

La sculpture assyrienne est un des grands arts de l'antiquité; c'est elle dont les enseignements, adoptés et transmis par les populations de l'Asie-Mineure, ont présidé aux premiers pas de la sculpture grecque. Entre

les œuvres du ciseau des artistes ninivites et celles des Hellènes de l'époque archaïque, jusqu'aux Eginètes, on observe une étonnante parenté ; le célèbre bas-relief primitif d'Athènes, connu sous le nom vulgaire de *Guerrier de Marathon*, semble détaché des parois de Khorsabad ou de Koyoundjik. Comme tous les arts primitifs, la sculpture assyrienne offre, aussi bien que la sculpture égyptienne, une imparfaite imitation de la nature, une roideur maladroite et presque architecturale dans le dessin des figures, des partis pris conventionnels en grand nombre, dans le genre de ceux que les enfants de tous les pays adoptent pour leurs premiers essais de dessin. Toutes les figures, par exemple, dans les bas-reliefs, sont posées de profil, au risque même de déranger la composition, parce qu'il est plus facile de modeler en méplat un profil qu'une face. Mais l'art assyrien dérive d'un tout autre principe que l'art égyptien ; il n'en a pas la gravité solennelle et monumentale. Au lieu de procéder par grandes masses, de dégager pour ainsi dire les formules algébriques des formes de la nature, de simplifier les plans et les lignes en réduisant le modelé, par un choix systématique et intelligent à la fois, à ses éléments essentiels et caractéristiques, il cherche à rendre le détail avec un soin minutieux, il n'oublie ni une broderie du vêtement, ni une mèche des cheveux ou de la barbe, ni un muscle des bras ou des jambes. A force de s'étudier à reproduire les détails, l'art assyrien arrive à s'éloigner de la réalité autant que l'art égyptien, mais dans la voie diamétralement opposée. Les choses secondaires prennent une importance exagérée qui nuit aux lignes de l'ensemble ; la musculature des membres, à force d'être accentuée, devient monstrueuse ; les proportions entre les diverses parties du corps ne sont plus exactes, et, à ce point de vue, la sculpture assyrienne demeure fort au-dessous

de la sculpture égyptienne. Elle n'a pas non plus le même souffle d'idéal, la même hauteur d'inspiration, le même caractère de grandeur calme et religieuse ; mais en revanche elle a une énergie, une vie, un mouvement que l'art de l'Egypte n'a jamais connu. La manière dont les sculptures assyriennes sont exécutées ajoute encore à cette impression d'énergie ; le ciseau assyrien était maladroit, il ne réussissait que lorsqu'il avait affaire à cet albâtre gypseux assez tendre qui forme toutes les plaques de revêtement des palais ; et lorsqu'il s'essayait sur les pierres dures comme le basalte, que les artistes égyptiens travaillèrent avec une finesse de camée, ses œuvres étaient étonnamment grossières, comme on peut le voir par l'obélisque de Nimroud. Mais il rachetait cette maladresse par une verve inouïe, par une rudesse pleine de grandeur et de fougue : tantôt il attaquait la pierre avec une vivacité qui y creusait des sillons profonds et de vives arêtes où se jouait la lumière ; tantôt il l'égratignait comme la griffe d'un lion.

La sculpture assyrienne, du reste, se montrait dans la représentation des animaux supérieure à ce qu'elle était dans le rendu de la figure humaine. Mais là encore elle procédait du principe opposé à celui de l'art pharaonique. Ne pouvant lutter avec la nature qui possède le secret de la vie, les Egyptiens s'étaient élevés au-dessus d'elle, en l'abrégeant. Les formes essentielles de l'animal, étant résumées, avaient été par cela même agrandies ; les détails s'effaçant, il n'était resté que l'espèce dans sa signification la plus énergique. Toute la famille des lions étant représentée par un seul lion, toujours le même, la formule était plus puissante et l'image plus grandiose. Au lieu de cet art formidable, laconique et solennel, qui, passant avec finesse des grandes masses aux grands plans, modelait sommaire-

ment les formes, les Assyriens cherchaient dans la représentation des animaux une sculpture plus remuée, plus fouillée, plus colorée, qui rendît autant que possible les détails de la nature, et qui, au lieu de se borner pour chaque espèce à un type unique et conventionnel, donnât un caractère individuel à toutes les figures, en peignant avec réalité pour chacune l'action, et, si l'on peut ainsi parler, la passion du moment. En ce genre ils atteignirent la perfection vers le temps d'Assourbanipal, et dans les sculptures du palais de Koyoundjik on voit, au milieu des scènes de chasse, des figures d'animaux auxquelles aucun autre art, même celui des Grecs, ne pourrait en opposer de supérieures comme expression. Nous signalerons surtout comme un incomparable chef-d'œuvre de vie, de pathétique en ce genre et de vérité à la fois individuelle et typique, tout un grand bas-relief d'une chasse au lion actuellement conservé au Musée Britannique, et surtout une certaine figure de lionne qui, la colonne vertébrale brisée par un coup de flèche, a déjà les parties postérieures du corps privées de mouvement, mais se relève péniblement sur les pattes de devant pour rugir après les chasseurs, et les menacer de sa gueule béante.

VII. — La sculpture assyrienne est tout à fait inférieure à elle-même dans les œuvres de la statuaire; elle ne déploie ses mérites supérieurs que dans le bas-relief. Les quelques statues assyriennes que nous possédons sont conçues avec une incroyable maladresse. Absolument plates, elles ne peuvent être vues que de face. Aussi les artistes ninivites évitaient-ils d'en faire autant que possible, tandis qu'ils multipliaient à l'infini les bas-reliefs, qui étaient pour eux le grand moyen d'expression de l'art. Les trois époques principales que nous avons signalées plus haut dans le développement de

l'art assyrien, tel qu'il est connu de nous jusqu'à présent, correspondent à trois systèmes bien tranchés dans la composition des bas-reliefs. Sous Assournasirpal les figures sont peu nombreuses, groupées dans des compositions simples et fort rudimentaires encore, qui deviennent très-confuses dès que l'on essaye d'y introduire plus de personnages, comme dans certaines représentations de siéges, où l'on remarque aussi l'absence de toute préoccupation des lois de la perspective; les mouvements des figures sont en général sobres, contenus, mais pleins de vérité et de convenance. Sous Saryukin et Sennachérib les artistes deviennent plus ambitieux; ils veulent combiner de vastes scènes aux nombreux personnages, dans lesquelles ils savent mettre plus de clarté, mais pas plus de perspective que leurs prédécesseurs. A toutes les scènes de chasse ou de guerre ils donnent un fond de paysage grossièrement exécuté, où ils s'efforcent de déterminer la nature du lieu de la scène par ses arbres et ses animaux caractéristiques, mais avec les plus étranges erreurs dans les proportions réciproques des choses; on y voit par exemple, au milieu des flots, des poissons aussi gros que les navires, et dans les bois des oiseaux qui ont la moitié de la taille des guerriers qui les traversent. Les gestes des figures sont plus accentués, plus énergiques qu'à la première époque et non moins vrais. Au temps d'Assourbanipal enfin, le bas-relief rentre dans des données plus conformes aux conditions réelles et aux sains principes du genre; on renonce aux fonds de paysage, à la prétention de représenter simultanément des scènes disposées sur plusieurs plans différents; la nature des lieux où se passent les épisodes de guerre et de chasse est seulement indiquée par quelques arbres, rendus avec une frappante vérité, ou par quelques édifices sobrement esquissés; il y a donc moins d'occasions de

fautes de perspective. En même temps on remarque encore un grand progrès sur l'époque précédente dans la vie et le mouvement des personnages, ainsi que dans l'art de les grouper et de balancer les divers éléments de la composition.

VIII. — Toutes les sculptures assyriennes étaient peintes de couleurs éclatantes, dont on peut observer les vestiges sur les bas-reliefs conservés dans nos musées. En outre, la peinture proprement dite avait une part importante dans la décoration des édifices de l'Assyrie, soit sous la forme de revêtements en briques émaillées, soit sous la forme de fresques. Aucune grande composition de cette nature n'est parvenue jusqu'à nous; mais cependant on en connaît assez de fragments pour être en état d'affirmer que les peintures assyriennes étaient conçues dans le sentiment et dans les données du bas-relief. Les figures, qui se détachaient isolément sur un fond de couleur uniforme, n'étaient aucunement modelées, mais formées par des teintes plates que cerne un gros trait noir ou blanc, dessinant tous les contours et remplissant exactement le même rôle que les armatures en plomb dans les vitraux de nos églises du XIIIe siècle.

IX. — Un art fort cultivé des Assyriens, et qui était parvenu chez eux à un haut degré de perfection, était encore celui de la gravure en creux sur pierres dures. Elle était principalement appliquée à ces cylindres qui servaient de cachets, et dont on prenait l'empreinte en les roulant. Les sujets qui y sont figurés ont pour la plupart un caractère religieux; ce sont des réunions de symboles sacrés ou des images de divinités adorées par un ou plusieurs personnages humains. Quelquefois aussi on y voit des scènes de chasse. La grande majorité de

ces cylindres sont des productions de pacotille, dont le travail est très-négligé. Mais il en est aussi d'une exécution soignée, qui se font alors remarquer par une extrême finesse de gravure et qui, malgré leurs petites dimensions, ne le cèdent comme beauté d'art à aucun des meilleurs bas-reliefs de Khorsabad ou de Koyoundjik.

CHAPITRE V

LE NOUVEL EMPIRE CHALDÉEN.

§ 1. — Coup d'œil sur l'histoire de Babylone sous la suzeraineté des Assyriens.

(1314-625.)

I. — C'était dans la Chaldée que le plus antique empire de la Mésopotamie avait eu son siége. Il avait eu son centre au sud de Babylone, et si cette grande ville, la plus anciennement fondée du bassin du Tigre et de l'Euphrate, y avait toujours tenu un rang très-considérable, si elle en avait été la métropole religieuse, elle n'en avait jamais été la capitale politique. Nous avons vu aussi plus haut que les Egyptiens, sous Thoutmès III, avaient renversé la dynastie chaldéenne et installé à Babylone des princes désignés comme Arabes par Bérose, qui y régnèrent pendant deux siècles et demi. Lorsque l'empire assyrien se constitua, vers la fin du XIV^e^ siècle avant l'ère chrétienne, profitant de l'affaiblissement de la puissance de l'Egypte, Babylone, nous l'avons montré,

était gouvernée par une dynastie de princes que la forme de leurs noms révèle comme Chaldéens touraniens, ou plutôt encore comme Elamites. Nous avons raconté plus haut les querelles sanglantes des rois de Babylone Karatadas, Pournapouryas, Karahardas, Nazibougas et Karahardas avec les premiers monarques ninivites, Assourbelnisisou, Bousour-Assour et Assouroubalat, querelles qui remplirent une grande partie du XV^e^ et du XIV^e^ siècle avant notre ère.

En 1314, Teglath-Samdan I^er^ conquit les pays du Bas-Euphrate, et fit de Babylone une dépendance de Ninive, en y implantant une nouvelle dynastie de princes d'origine chaldéo-assyrienne, aux noms purement sémitiques. En effet, même après cette conquête, la cité de Nemrod garda dans sa nouvelle condition ses rois particuliers, à l'état de vassaux du monarque d'Assyrie. Même à cette époque où son astre s'était fort éclipsé, elle pouvait comme importance et comme population balancer Ninive; aussi n'était-ce pas une possession commode et facile à tenir dans l'obéissance. Ville essentiellement indocile, Babylone se révoltait à chaque instant contre ses maîtres, aspirait à l'indépendance, et pendant les six siècles que dura l'empire assyrien, nous voyons à chaque instant ses princes guerroyer contre leurs suzerains.

C'est ainsi que sous le successeur même de Teglath-Samdan, Belchodorossor, nous avons vu le prince de Babylone, Binbaladan, non-seulement se révolter, mais envahir momentanément l'Assyrie. Ce fut ce Binbaladan qui bâtit autour de la ville de Nipour un mur d'enceinte appelé Nivit-Mardoch, la « demeure de Mérodach. » Il fut vaincu et contraint à la soumission par le roi de Ninive Adarpalassar, vers le milieu du XII^e^ siècle. Son successeur, Nabuchodorossor, entra aussi en lutte avec le monarque assyrien Assourrisisi. Plus grave en-

core fut la révolte de Mardochidinakhé (vers 1100 avant J. C.) contre Teglathphalasar Ier. Ayant d'abord vaincu son suzerain, le prince babylonien entra en Assyrie, et mit à sac la ville de Hékali. Quelques années après, il fut battu à son tour, et Teglathphalasar emporta Babylone de vive force.

Nous ignorons encore, faute de monuments, ce qui se passa à Babylone après les désastres du roi d'Assyrie Assourrabamar. Il est probable qu'elle échappa temporairement à la suzeraineté ninivite, et que les premiers princes de la dynastie de Belkabirassou, peut-être son fondateur lui-même, s'occupèrent tout d'abord de faire rentrer Babylone dans l'obéissance. Nous n'avons aucun document sur les guerres qui les conduisirent à ce résultat, mais ce que nous savons seulement, c'est que le succès fut complet et que la grande ville chaldéenne fut assez rudement châtiée pour n'avoir plus renouvelé de tentative de révolte pendant plus d'un siècle. Ses princes, pendant tout cet intervalle de temps, ne furent en réalité que des satrapes héréditaires du monarque ninivite. On n'en connaît encore qu'un seul, Irib-Mardoch, dont le nom se lit sur quelques poids conservés au Musée Britannique. Mais en suivant l'histoire de l'Assyrie, nous avons vu Nabobaladan, roi de Babylone, tenter une révolte, étouffée presque avant de naître, contre Assournasirpal, puis les mouvements de Babylone et de la Chaldée recommencer avec une violence nouvelle sous Salmanassar IV, à tel point que ce roi fut obligé de fortifier d'une manière formidable la ville frontière d'Elassar et d'y établir une nombreuse garnison pour tenir le pays en bride. Pendant la révolte d'Assourdaninpal et la guerre civile qui en fut la conséquence, la Chaldée avait échappé à ses dominateurs septentrionaux et proclamé son indépendance en élevant au trône un nommé Mardochbalatirib; il fallut

que Samas-Bin, à son avénement, en refit la conquête. Binlikhous III, son successeur, pour s'assurer la possession de Babylone tout en donnant satisfaction aux instincts d'indépendance du peuple de cette ville, épousa une princesse de sa famille royale, Sammouramit, qui régna de nom à Babylone, tandis que son mari régnait à Ninive. On fit alors de grands travaux dans la cité chaldéenne, principalement la construction des digues de l'Euphrate.

II. — Trente-quatre ans plus tard, Phul-Balazou, le Bélésys des Grecs, prince de Babylone, se joignit, ainsi que nous l'avons raconté, à l'insurrection du Mède Arbace et du Susien Soutrouk-Nakhounta contre Assourlikhous, le Sardanapale des Grecs, et prit part à la destruction totale de Ninive (788). Il avait été de tous les confédérés le plus tenace, le plus acharné à la ruine de la puissance assyrienne; quand Ninive fut tombée, les Mèdes et les Susiens se contentèrent d'avoir reconquis leur propre indépendance; Phul, au contraire, s'empara de l'Assyrie et des provinces occidentales de l'empire, qu'il rendit pour quelque temps vassales de Babylone. Ce fut alors qu'il fit une expédition dans le royaume d'Israël. Vers 747, sans doute à la suite de la mort de Phul-Balazou, l'Assyrie échappa au joug de ses conquérants momentanés; Teglathphalasar II, descendant de l'ancienne maison royale, y fut proclamé roi, chassa les Chaldéens et rétablit aussi son autorité sur les provinces occidentales, l'Osrhoëne et la Syrie. Mais la complète indépendance du royaume de Babylone, œuvre de Phul, se maintint quelque temps encore, sans que les Assyriens osassent y porter atteinte.

Le successeur de Phul, Nabonassar, pour effacer le souvenir de la domination étrangère, brûla tous les documents de l'histoire des rois de Ninive qui avaient

régné sur Babylone, et voulut commencer une ère nouvelle, à laquelle il donna son nom. L'ère de Nabonassar débute à son avénement, en 747 ; à partir de cette époque, l'astronome grec Ptolémée nous a conservé un canon des rois de Babylone dont les données sont pleinement confirmées par les monuments.

Cependant, après Nabonassar, le royaume de Babylone tomba rapidement en décadence; il fut en proie à des désordres que nous ne connaissons que d'une manière imparfaite. Le canon de Ptolémée enregistre alors quatre rois en douze ans, ce qui indique suffisamment un temps de troubles et de révolutions. Les rois d'Assyrie, redevenus plus puissants que jamais, en profitèrent pour réclamer leurs anciens droits de suzeraineté ; en 709 Saryukin, après la bataille sanglante de Dour-Yakin, reconquit Babylone et la Chaldée. A dater de ce moment l'histoire de l'Etat babylonien n'est connue que par ses rapports, presque toujours malheureux, avec l'empire assyrien, par ses révoltes incessantes et infructueuses. Le véritable héros national de cette époque, l'indomptable champion de l'indépendance de Babylone est Mérodach-baladan, détrôné une première fois par Saryukin, puis de nouveau, à plusieurs reprises, en lutte avec lui et avec son fils Sennachérib, infatigable dans sa haine contre le joug assyrien, toujours vaincu et se relevant toujours, s'échappant des prisons où les rois d'Assyrie l'enfermaient pour revenir se mettre à la tête des Babyloniens, n'abandonnant enfin les armes qu'avec la vie. Souzoub, fils de Gatoul, ne fut pas moins intrépide ni moins persistant. Assarahaddon, le quatrième fils de Sennachérib, était vice-roi de Babylone au nom de son père quand il succéda au trône de Ninive. Il y maintint toujours, nous l'avons déjà dit, sa résidence habituelle, et ce fut là qu'il emmena prisonnier Manassé, roi de Juda. Assarahaddon s'occupa activement de réparer les plus im-

portants monuments de Babylone, qui avaient énormément souffert dans les dernières guerres et principalement dans le sac de 683, par ordre de Sennachérib. Ce fut aussi lui qui conçut le plan et commença la construction des deux immenses enceintes dont l'achèvement fit la gloire de Nabuchodorossor. Quand il eut abdiqué en faveur de son fils Assourbanipal la couronne de Ninive, Assarahaddon demeura encore, mais pour peu de temps, roi de Babylone. A sa mort, son second fils, Samoulsamougin, lui succéda dans cette ville, mais comme vassal d'Assourbanipal. Nous avons raconté plus haut en détail sa révolte, à laquelle fut mêlé Nabobelsoum, le petit-fils du grand Mérodachbaladan. Mais les deux Etats se trouvaient de nouveau réunis, et il n'y avait plus de roi de Babylone, lorsque, vers 626, le Chaldéen Nabopolassar reçut de l'avant-dernier roi d'Assyrie, Assourédilili III, la mission d'aller gouverner Babylone et la Chaldée, et de préserver ce pays de barbares qui le menaçaient.

§ 2. — Nabopolassar.

(625-604.)

I. — Le véritable fondateur de la puissance chaldéo-babylonienne fut Nabopolassar. Babylone, qui, sous ses obscurs prédécesseurs, était sujette des Ninivites, sort enfin de cet état de dépendance et s'élève au plus haut point de pouvoir et de grandeur. « Je vais, » disaient quelques années auparavant au nom du Seigneur les prophètes, menaçant à la fois des châtiments divins Ninive et le royaume de Juda, « je vais susciter les « Chaldéens, cette nation cruelle et d'une incroyable « vitesse, qui court toutes les terres pour s'emparer des

« demeures des autres. Elle porte avec elle l'horreur et « l'effroi ; elle ne reconnaît point d'autre juge qu'elle- « même ; elle réussit dans ses entreprises. Ses chevaux « sont plus légers que les léopards et plus rapides que « les loups qui courent le soir. Sa cavalerie se répandra « de toute part, et ses cavaliers voleront comme l'aigle « qui fond sur sa proie. »

Envoyé à Babylone comme satrape ou préfet, car depuis vingt-deux ans Assourédilili avait privé cette orgueilleuse cité du droit d'avoir son prince à elle et en avait fait une dépendance directe du trône de Ninive, Nabopolassar qui, sans doute, pour obtenir cette faveur, avait joué auprès du monarque assyrien le rôle de courtisan, conçut aussitôt le projet de se substituer à son maître et d'affranchir pour toujours son pays natal. Il députa vers le roi des Mèdes, qui venait de se créer un empire considérable et une puissance militaire de premier ordre, en conquérant toutes les contrées qui avaient formé pendant plusieurs siècles les provinces septentrionales de la monarchie assyrienne et en pénétrant jusque dans l'Asie Mineure. Ce roi était Cyaxare, ainsi que nous l'apprend Hérodote; Eusèbe et George le Syncelle le nomment Astyage, mais cette appellation paraît avoir été chez les Mèdes un titre ou un surnom, et non pas un nom propre. Nabopolassar ourdit avec lui un complot contre la puissance ninivite, et pour sceller l'alliance maria son fils Nabuchodonosor ou plus exactement Nabuchodorossor, comme l'écrit Bérose (le dieu Nébo protége ma tiare), avec la fille du roi de Médie. Bientôt la mort du roi assyrien leur fournit l'occasion qu'ils attendaient pour se déclarer. Cyaxare vint mettre le siége devant Ninive, et Nabopolassar, se proclamant roi, lui envoya de nombreuses troupes auxiliaires pour l'aider dans son entreprise.

II. — Nous avons déjà raconté comment l'invasion des Scythes, en fondant subitement sur la Médie et en l'asservissant momentanément, sauva pour quelque temps de la destruction la capitale de l'Assyrie. Babylone et la Chaldée demeurèrent à l'abri des ravages des Scythes; Nabopolassar fut donc plus heureux que son allié; s'il dut renoncer pour le moment à la prise de Ninive et laisser subsister encore pendant dix-neuf ans un fantôme de monarchie assyrienne, il demeura paisible possesseur de ses Etats, et mit ce temps à profit pour affermir l'indépendance qu'il avait conquise, ainsi que pour fonder sur des bases solides la puissance de la royauté babylonienne.

Profitant de la faiblesse et de l'inaction de Saruc, dernier monarque ninivite, il conquit la portion occidentale et araméenne de la Mésopotamie, c'est-à-dire l'Osrhoëne, et réduisit le descendant de Saryukin et de Sennachérib à la possession de l'Assyrie proprement dite. Mais il ne fit pas franchir l'Euphrate à ses armées, évitant d'entrer en lutte, avant que Ninive ne fût définitivement tombée, avec le roi d'Egypte Néchao, qui à ce moment, vainqueur à Mageddo de Josias, roi de Juda, conquérait toute la Syrie et prenait sa part des dépouilles de l'empire assyrien.

III. — Tandis qu'il étendait ainsi son territoire et substituait graduellement la domination de Babylone à celle de Ninive, Nabopolassar s'occupait activement de rendre l'antique splendeur à sa capitale, et de relever ses édifices dont la plupart, malgré les travaux d'Assarahaddon, tombaient en ruines. Nabopolassar avait épousé une princesse qu'Hérodote appelle Nitocris et que son nom purement égyptien (Net-aker, la Neith victorieuse) semble indiquer comme née sur les bords du Nil et appartenant à la famille royale, originaire de Saïs,

qui régnait alors sur la terre des Pharaons. Nitocris ne paraît pas avoir eu dans l'Etat, à côté de son mari Nabopolassar, une situation moins considérable que Sammouramit (la Sémiramis d'Hérodote) à côté de Binlikhous III. Il semble que ce fut elle qui dirigea les grands travaux exécutés alors à Babylone, car Hérodote, si exact et si bien informé de toute l'histoire du royaume chaldéen à cette époque, lui en attribue la gloire, tandis que Nabuchodorossor, dans ses inscriptions officielles, la rapporte à son père.

« Parmi plusieurs ouvrages dignes de mémoire, dit Hérodote, Nitocris fit celui-ci. Ayant remarqué que les Mèdes, devenus puissants, ne pouvaient rester en repos et qu'ils s'étaient rendus maîtres de plusieurs villes, elle se fortifia d'avance contre eux autant qu'elle le put. Premièrement, elle fit creuser des canaux au-dessus de Babylone ; par ce moyen, l'Euphrate, qui traverse la ville par le milieu, de droit qu'il était auparavant devint oblique et tortueux, au point qu'il passe trois fois par Ardérieca, bourgade d'Assyrie ; et encore maintenant ceux qui se transportent de la Méditerranée à Babylone rencontrent, en descendant l'Euphrate, ce bourg trois fois en trois jours.

« Elle fit faire ensuite de chaque côté une levée digne d'admiration, tant pour sa largeur que pour sa hauteur, bien loin au-dessus de Babylone ; et à une petite distance du fleuve, elle fit creuser un lac destiné à recevoir ses eaux quand il vient à déborder. Il avait 420 stades de tour : quant à la profondeur, on le creusa jusqu'à ce qu'on trouvât l'eau. La terre qu'on en tira servit à relever les bords de la rivière. Le lac achevé, on en revêtit les bords de pierre. Ces deux ouvrages, savoir l'Euphrate rendu tortueux et le lac, avaient pour but de ralentir le cours du fleuve en brisant son impétuosité par un grand nombre de sinuosités, et d'obliger ceux qui se ren-

draient par eau à Babylone d'y aller en faisant plusieurs détours, et de les forcer, au sortir de ces détours, à entrer dans un lac immense. Elle fit faire ces travaux dans la partie de ses États la plus exposée à l'irruption des Mèdes, et du côté où ils avaient le moins de chemin à faire pour entrer sur ses terres.

« Ce fut ainsi que cette princesse fortifia son pays; quand ces ouvrages furent achevés, voici ceux qu'elle y ajouta : Babylone est divisée en deux parties, et l'Euphrate la traverse par le milieu. Sous les rois précédents, quand on voulait aller d'un côté de la ville à l'autre, il fallait nécessairement passer le fleuve en bateau, ce qui était, à mon avis, fort incommode. Nitocris y pourvut; le lac qu'elle creusa pour obvier aux débordements du fleuve lui permit d'ajouter à ce travail un autre ouvrage qui a éternisé sa mémoire.

« Elle fit tailler de grandes pierres, et lorsqu'elles furent prêtes à être mises en œuvre, et que le lac eut été creusé, elle détourna les eaux de l'Euphrate dans ce lac. Pendant qu'il se remplissait, l'ancien lit du fleuve demeura à sec. Ce fut alors qu'on en revêtit les bords de briques cuites en dedans de la ville, ainsi que les descentes des petites portes à la rivière (la rive de l'Euphrate de l'un et de l'autre côté était bordée d'une muraille d'enceinte qui enfermait chacun des deux quartiers de la ville). On bâtit aussi au milieu de Babylone un pont avec les pierres qu'on avait tirées des carrières, et on les lia ensemble avec du fer et du plomb. Pendant le jour on y passait sur des pièces de bois carrées, qu'on retirait le soir, de crainte que les habitants n'allassent de l'un à l'autre côté du fleuve pendant la nuit, afin de se voler réciproquement. Le pont achevé, on fit entrer l'Euphrate dans son ancien lit, et ce fut alors que les Babyloniens s'aperçurent de l'utilité du lac, et qu'ils reconnurent la commodité du pont. »

IV. — En 607, Nabopolassar, qui se sentait déjà vieux et affaibli, qui voyait en même temps une lutte sérieuse avec la monarchie égyptienne devenir imminente, par suite des progrès de Néchao, lequel, maître de toute la Syrie, menaçait déjà l'Euphrate, crut devoir associer à son pouvoir un prince plus jeune et plus actif. Nabuchodorossor régna conjointement avec son père durant les trois années qui suivirent, ce qui a donné lieu à une double manière de compter les dates du nouveau règne, les uns prenant pour point de départ cette association, les autres partant de la mort de Nabopolassar.

L'année 606 avant Jésus-Christ fut décisive dans l'histoire de la monarchie chaldéenne fondée par Nabopolassar ; c'est, en effet, à dater de cette année qu'elle devint définitivement la souveraine de l'Asie antérieure et qu'elle fit passer dans ses mains la totalité de la suprématie guerrière et politique qui avait d'abord appartenu à l'Egypte, puis à l'Assyrie, résultat dû à deux grandes guerres que la royauté de Babylone soutint à la fois en 606, et qui toutes deux se terminèrent pour elle par d'éclatantes victoires.

Les Mèdes étant enfin parvenus à se débarrasser des envahisseurs scythes et à reprendre, avec leur pleine indépendance, leur liberté d'action, Nabopolassar renouvela son alliance avec Cyaxare, et tous les deux reprirent l'entreprise qu'ils avaient dû abandonner dix-neuf ans plus tôt contre Ninive. Elle était devenue plus facile encore, car la monarchie assyrienne avait été depuis lors en s'affaiblissant toujours, entre les mains incapables et débiles de Saruc, et avait successivement perdu toutes ses provinces. Cependant au dernier moment, quand les armées coalisées des Babyloniens et des Mèdes se présentèrent sous les remparts de Ninive, l'antique courage des Assyriens parut se réveiller. La ville résista avec vigueur et opiniâtreté ; il fallut un siége très-long

pour la réduire ; mais à la fin elle fut prise et complétement ruinée, avec un systématique acharnement. Les vainqueurs se partagèrent le territoire de l'Assyrie ; les Mèdes eurent les montagnes septentrionales et orientales, c'est-à-dire la moindre partie de la contrée ; le roi de Babylone joignit à ses États toutes les immenses plaines de la région méridionale, qui en étaient limitrophes et qui constituaient la portion la plus étendue à la fois et la plus fertile de l'Assyrie.

Tandis qu'il s'occupait lui-même de l'entreprise contre Ninive, Nabopolassar confia à son fils la tâche la plus difficile, celle qui demandait le plus de vaillance et d'activité, la tâche d'arrêter les progrès de Néchao, qui venait de former le siége de Karkémisch, afin de s'emparer du passage de l'Euphrate et de recommencer en Mésopotamie les expéditions conquérantes des Thoutmès, des Séti et des Rhamsès. Nabuchodorossor, placé à la tête de l'élite des armées chaldéennes, marcha contre les Egyptiens et leur fit essuyer une éclatante défaite sous les murs de Karkémisch. « Depuis ce temps-là, dit « la Bible, le roi d'Egypte ne sortit plus de son royaume, « parce que le roi de Babylone avait emporté tout ce qui « était à son ennemi, depuis le Torrent d'Egypte jusqu'au « fleuve de l'Euphrate. » Nabuchodorossor poursuivit son adversaire l'épée dans les reins jusqu'à la frontière de l'Egypte ; mais, ayant appris devant Péluse la mort de son père (604), il revint sur ses pas pour prendre possession d'un trône qui, tout récemment élevé, pouvait se trouver ébranlé par un changement de règne. Dans ces circonstances, raconte l'historien babylonien Bérose, il mit ordre aux affaires d'Egypte, de Syrie et des pays adjacents, et confiant à des chefs dévoués la conduite des nombreux prisonniers qu'il emmenait, ainsi que le commandement des garnisons laissées dans les provinces conquises, il partit avec une faible escorte, tra-

versa le désert à grandes journées et arriva ainsi directement à Babylone, où le chef de la caste des Chaldéens lui remit le gouvernement, qu'il exerçait comme régent depuis la mort de Nabopolassar.

§ 3. — Nabuchodorossor.

(604-561)

I. — La défaite du roi d'Égypte avait préparé la ruine du royaume de Juda, seule portion de la Palestine qui ne fût pas encore soumise à la domination de la monarchie chaldéenne et qui eût échappé aux conséquences de la bataille de Karkémisch. Deux ans après que la mort de son père l'eut laissé seul en possession du pouvoir (602), Nabuchodorossor, revenu en Syrie, attaqua Joakim, roi de Juda, lui imposa un tribut et emmena à Babylone de nombreux ôtages, avec une partie des vases sacrés du temple de Jérusalem; mais trois ans ne s'étaient pas encore écoulés que le prince hébreu se révoltait, comptant sur l'appui de l'Egypte, qui ne fit rien en réalité pour le soutenir, et mourait presque aussitôt, laissant sur la tête de son fils Jéchonias tout le poids des suites de sa rébellion. Jéchonias ne régna que trois mois. Nabuchodorossor envoya contre lui son armée, puis se rendit lui-même en Judée, et le jeune roi de Juda se vit obligé de se remettre entre les mains de son ennemi avec toute sa maison (599). Nabuchodorossor ne se contenta pas de ces captifs royaux, il entra dans Jérusalem, dépouilla le temple et le palais de tous leurs trésors, emmena prisonniers les plus vaillants hommes de l'armée, au nombre de dix mille, avec une partie des artisans, entre

autres les forgerons et les armuriers (précaution soupçonneuse pour que le pays ne pût pas se remettre sérieusement en état de défense); il ne laissa enfin dans la ville que les gens les plus pauvres. Il transféra aussi à Babylone Jéchonias avec sa mère, ses femmes et ses eunuques, et il y enferma dans une étroite prison l'infortuné roi de Juda. Puis, affectant de laisser à la nation une ombre d'indépendance, il plaça sur le trône de Jérusalem l'oncle du jeune prince, Sédécias.

Ce prince, non moins aveugle que ses prédécesseurs, resta sourd aux avertissements de Jérémie, qui lui conseillait une politique de prudence et de soumission envers le monarque de Babylone. Etant parvenu à ourdir une coalition avec le roi d'Egypte et les cités phéniciennes, il se crut en état de secouer le joug et se mit en rébellion ouverte par le refus du tribut de vasselage (590). Nabuchodorossor irrité marcha de nouveau contre Jérusalem, mais il dut presque aussitôt lever le siége de cette ville pour aller offrir la bataille au pharaon Ouahprahet, qui s'avançait au secours de Sédécias.

Le roi d'Egypte s'étant retiré sans coup férir, les Chaldéens revinrent en Judée, prirent les villes de Lachis et d'Asécha, et reparurent devant Jérusalem. Durant dix-huit mois, les Hébreux de la capitale repoussèrent toutes les attaques; mais la famine triompha de leur constance. Les Assyriens pénétrèrent par une brèche dans la ville, d'où le roi chercha à s'enfuir avec quelques serviteurs vers le Jourdain; mais il fut pris les Chaldéens dans la plaine de Jéricho et amené au roi de Babylone, qui fit mourir ses fils en sa présence, lui creva les yeux à lui-même et l'emmena chargé de chaînes à Babylone (588). Un mois après, Nabuzardan, commandant des gardes du monarque babylonien, entra dans la ville, et aussitôt l'œuvre de destruction commença. Le temple du Seigneur et le palais royal furent brûlés; le grand-prêtre

fut égorgé avec soixante des principaux habitants, et toutes les familles de la classe supérieure qui ne s'étaient pas cachées dans le désert furent emmenées en captivité.

Nabuchodorossor avait nommé un Hébreu, Godolias, à la dignité de gouverneur du territoire de Juda, mais celui-ci fut au bout de quelques mois assassiné par un personnage de la maison royale, nommé Ismaël. Les principaux Juifs demeurés dans le pays, craignant la vengeance de Nabuchodorossor, se retirèrent en Egypte, où ils espéraient trouver quelque sécurité. Mais Ouahprahet, qui leur avait donné asile, attira sur ses États la colère du monarque babylonien. La partie orientale du Delta fut envahie et livrée aux ravages de l'armée chaldéenne.

II. — L'altier roi de Babylone n'était point encore satisfait; il aspirait à la conquête de la Phénicie, dont les immenses richesses attiraient ses convoitises. Depuis longtemps aussi la grande voix des prophètes avait annoncé au peuple de Tyr, en possession depuis six cents ans de l'hégémonie sur les autres villes, les malheurs qui le menaçaient. « Voici, disait Ezéchiel, que j'amène-« rai contre Tyr Nabuchodorossor, roi de Babylone, roi « des rois, avec sa cavalerie et ses chars. Il élèvera des « tours de bois, des chaussées en terre contre les rem-« parts, il fera frapper ses béliers. » Les Tyriens résistèrent longtemps avec la constance et l'opiniâtreté qu'ils avaient jadis montrée contre Saryukin, et le siége de leur ville ne dura pas moins de treize ans. Mais à la fin Tyr fut emportée d'assaut par le roi de Babylone en personne (574), qui traita les Tyriens comme les Juifs et transporta en Chaldée les familles les plus distinguées du pays. Les colonies que Tyr possédait alors sur la côte septentrionale de l'Afrique et en Espagne, comme Carthage, non encore indépendante, et Gadès (aujour-

d'hui Cadix), reconnurent la suzeraineté du vainqueur de la mère-patrie. De là l'origine des fabuleux récits qui plus tard firent aller Nabuchodorossor en personne à la tête de ses légions jusqu'aux Colonnes d'Hercule, et lui attribuèrent la gloire d'avoir soumis les Ibères d'Espagne les armes à la main (1).

Tyr une fois prise, Nabuchodorossor, avant de retourner à Babylone, attaqua les peuples de l'Idumée, de Moab et d'Ammon, qui s'étaient associés à la dernière tentative de soulèvement du royaume de Juda, et les contraignit à la soumission. Il fit aussi une grande campagne en Arabie, parcourut en vainqueur tout le Hedjâz et le Nedjd, et pénétra jusque dans le royaume sabéen du Yémen. Ces guerres, qui avaient été aussi annoncées par les prophètes, terminèrent la série des conquêtes du roi chaldéen dans l'Asie occidentale.

III. — Rentré dans ses États, Nabuchodorossor ne se rendit pas moins célèbre par son administration intérieure que par ses conquêtes au dehors. La guerre avait mis en son pouvoir des richesses immenses et d'innombrables captifs, qu'il employa à ces grands travaux d'embellissement et d'utilité publique qui firent de Babylone la plus célèbre ville du monde.

« Elle est si magnifique, dit Hérodote, qui l'avait visitée dans le cours du v^e^ siècle avant l'ère chrétienne, que nous ne connaissons pas une ville qu'on puisse lui comparer. Située dans une grande plaine, Babylone a une forme carrée; chacun de ses côtés a 120 stades de long. Un fossé large, profond et plein d'eau règne tout autour; ou trouve ensuite un mur de 50 coudées royales d'épaisseur sur 200 en hauteur.

(1) Strab. XV, p. 687. — Joseph. *Ant. jud.* X, 11, 1. — Euseb. *Praepar. evang.* IX, p. 456.
La source de tous ces passages était dans l'historien Mégasthène.

« Il est utile d'ajouter à ce que je viens de dire l'emploi qu'on fit de la terre des fossés, et de quelle façon la muraille fut bâtie. A mesure qu'on creusait les fossés on en convertissait la terre en briques, et lorsqu'il y en eut une quantité suffisante, on les fit cuire dans des fourneaux; ensuite, pour les relier entre elles, on se servit de bitume chaud, et de trente en trente couches de briques, on mit des lits de roseaux entrelacés ensemble. On bâtit d'abord de cette manière les revêtements du fossé. On passa ensuite aux murs que l'on construisit de même. Au sommet et sur le bord de cette muraille, on éleva des tours qui n'avaient qu'une seule chambre, les unes vis-à-vis des autres, entre lesquelles on laissa autant d'espace qu'il en fallait pour faire tourner un char à quatre chevaux. Il y avait à cette muraille cent portes de bronze massif, comme les jambages et les linteaux.

« L'Euphrate traverse Babylone par le milieu et la partage en deux quartiers. Ce fleuve est grand, profond et rapide; il vient de l'Arménie et se jette dans la mer Erythrée. L'une et l'autre muraille forment un coude sur le fleuve, et à cet endroit commence un mur de briques cuites dont sont bordés les deux côtés de l'Euphrate. Les maisons sont à trois et quatre étages. Les rues sont droites et coupées par d'autres qui aboutissent au fleuve. En face de celles-ci on a pratiqué, dans le mur construit le long du fleuve, de petites portes pareillement de bronze par où l'on descend sur ses bords. Il y en a autant que de rues de traverse.

« Le mur extérieur sert de défense. L'intérieur n'est pas moins fort; mais il est notablement moins étendu. Le centre des deux quartiers est remarquable : l'un, par le palais du roi, dont l'enceinte est grande et bien fortifiée; l'autre, par le lieu consacré à Bel, dont les portes sont d'airain et qui subsiste encore actuellement. »

La grande enceinte de Babylone, suivant les mesures

de M. Oppert, qui a complétement élucidé les questions relatives à la topographie de la vieille cité chaldéenne, renfermait un espace de 513 kilomètres carrés, c'est-à-dire un territoire grand comme le département de la Seine, quinze fois l'étendue de Paris en 1859, sept fois celle du Paris actuel. La seconde enceinte, plus restreinte, renfermait un espace de 290 kilomètres carrés, beaucoup plus grand que la ville de Londres.

Mais ces enceintes étaient bien moins les remparts d'une ville proprement dite qu'un immense camp retranché. Le territoire qu'enfermait la seconde, et à plus forte raison celui de la première, était loin d'être tout entier habité. Quinte-Curce parle de 90 stades de pourtour pour l'étendue couverte de maisons; le reste était cultivé et pouvait, pendant longtemps, fournir aux défenseurs de la ville les moyens d'éviter une famine, en même temps que le prodigieux développement de l'enceinte extérieure rendait un investissement impossible. Aristote, voulant donner une idée d'une ville telle qu'il la concevait, dit : « Ce n'est pas par des murs qu'on fait une ville. On n'aurait alors qu'à entourer le Péloponnèse d'un mur. Ce serait la même chose que Babylone ou toute autre ville dont le pourtour renferme plutôt un peuple qu'une cité. »

IV. — On a trouvé plus haut l'indication des travaux considérables qui avaient été exécutés à Babylone sous Binlikhous III et Sammouramit, sous Assarahaddon, puis sous Nabopolassar et Nitocris. Nabuchodorossor surpassa toutes les œuvres de ses prédécesseurs; sous son règne, Babylone devint la première ville du monde. Il refit presque entièrement la cité royale, bâtie sur la rive orientale de l'Euphrate, qui avait été le premier noyau de Babylone au temps des vieux monarques kouschites. Un nouveau palais y fut construit par ses ordres, conçu

dans des proportions gigantesques et beaucoup plus somptueux que l'ancien ; on en reconnaît l'emplacement dans le tumulus du Kasr, un des débris les plus considérables qui subsistent sur l'emplacement de Babylone.

Voici ce qu'il én dit lui-même dans la grande inscription conservée à Londres : « Nabopolassar, roi de Baby-« lone, mon père, avait commencé à bâtir le palais en « briques et avait élevé un autel au milieu. Il avait « plongé dans une eau profonde ses fondations.... J'ai « assis la substruction par un ouvrage en briques ; j'y « ai déposé la pierre de fondation. Je suis arrivé jus-« qu'au niveau des eaux et j'y ai mis profondément les « bases du palais. Je l'ai construit en bitume et en « briques.... J'ai employé pour sa charpente de grosses « poutres, de bois de cèdre avec des armatures en fer ; « j'y ai employé des briques vernissées formant des « inscriptions et des sujets, et des ouvrages en brique « vernissée encadrent aussi les portes. J'y ai amassé de « l'argent, de l'or, des métaux, des pierres précieuses « de tout genre et de toute valeur, une collection d'objets « de prix, des trésors immenses. J'y ai établi une « vaillante cohorte, la garnison de la royauté. »

Dans la vaste enceinte de ce palais et sur le bord même du fleuve, Nabuchodorossor fit élever et planter, comme une montagne artificielle, les fameux *jardins suspendus*, qui devaient rappeler à la reine Amytis, Mède d'origine, les pittoresques aspects de son pays. C'était une succession de terrasses étagées les unes au-dessus des autres, comme celle de l'Isola Bella dans le lac Majeur ; un soubassement énorme portait le tout, et de vastes souterrains étaient ménagés sous chacune des terrasses plantées ; le site de cette construction, qui excita les admirations unanimes de l'antiquité, a été reconnu par M. Oppert dans le tumulus d'Amram.

Dans la cité royale se trouvait l'édifice que les in-

scriptions elles-mêmes désignent comme le plus antique de la ville proprement dite de Babylone, la pyramide à degrés que l'on appelait « le temple des bases de la terre » ou bien encore *Val-saggatou*, ce qui dans la langue chaldéenne touranienne veut dire « le temple qui dresse sa tête. » Les prêtres chaldéens prétendaient y montrer le tombeau du dieu Bel-Mérodach, et il y avait un oracle fameux. Cette pyramide, œuvre de la dynastie kouschite, était en ruines à force de vétusté; Nabuchodorossor la répara et la reconstruisit en partie. « Val-saggatou, dit-il dans une inscription, est le grand « temple du ciel et de la terre, la demeure du maître des « dieux, Mérodach. J'en ai restauré le sanctuaire, le lieu « de repos de la souveraineté, en le revêtant d'or pur. » La pyramide de Babylone renfermait à sa base un sanctuaire de Nébo, à mi-hauteur la chambre sépulcrale du dieu Bel-Mérodach, où l'on consultait son oracle, enfin au sommet était un dernier sanctuaire, appelé le « sanctuaire mystique de Mérodach. » La distinction de ces trois parties est indispensable à faire pour comprendre les détails développés que Nabuchodorossor fournit dans l'inscription de Londres sur la restauration de la pyramide. « J'ai entrepris dans Val-saggatou la restauration « de la chambre de Mérodach; j'ai donné à sa coupole la « forme d'un lis et je l'ai revêtue d'or ciselé, de sorte « qu'elle resplendit comme le jour.... A la Haute-Colline « où se prononçaient les destinées, en dehors de notre « ville, se trouvait l'autel des destins; on l'érigea dans « Val-saggatou pendant les fêtes du commencement de « l'année.... Cet autel, l'autel de la souveraineté du « sublime maître des dieux, Mérodach, avait été fait en « argent par un roi ancien; je l'ai fait revêtir d'or pur « d'un poids immense.... J'ai employé à la boiserie de la « chambre des oracles les plus grands des arbres que j'ai « fait transporter des sommets du Liban. J'ai recouvert

« d'or pur les poutres énormes de cyprès employées à « la boiserie de la chambre des oracles ; dans la portion « inférieure de la boiserie j'ai fait des incrustations d'or, « d'argent, d'autres métaux et de gemmes.... J'ai fait « incruster de verres et de gemmes la voûte du sanc- « tuaire mystique de Mérodach, de sorte qu'elle repré- « sente le firmament avec ses étoiles. La merveille de « Babylone, je l'ai rebâtie et restaurée ; c'est ce temple « des bases du ciel et de la terre, dont j'ai élevé le som- « met en briques, en le revêtant extérieurement d'un « chapiteau de cuivre. »

V. — Tandis que ces travaux s'exécutaient dans la cité royale, la partie de Babylone appelée Hallat ou « la cité profane, » et dont la ville actuelle de Hillah occupe l'emplacement, fut plus que doublée par les nombreuses colonies de captifs que le monarque conquérant y transporta de tous les pays soumis par ses armes. C'est là que s'établirent les Hébreux emmenés de Jérusalem et du pays environnant. Ils y avaient le privilége, accordé sans doute à toutes les autres communautés d'exilés, de posséder des juges nationaux, ce qui prouve que dans le système gouvernemental du royaume de Babylone, comme dans celui de la Gaule mérovingienne et dans celui de la Turquie actuelle, la loi était personnelle et non territoriale. Ils y jouissaient aussi de la plus entière liberté dans l'exercice de leur culte, car Ezéchiel put remplir au milieu d'eux sans aucune entrave sa mission prophétique, bien qu'il annonçât publiquement le peu de durée de la puissance chaldéenne ; et ce fut à Babylone que furent composés, pour être chantés dans les réunions religieuses, certains psaumes comme l'admirable *Super flumina Babylonis*, où les vengeances divines étaient invoquées pour châtier les oppresseurs d'Israël.

Quelques Juifs parvinrent à des fonctions très-élevées de l'administration sans cesser de professer leur culte, comme Daniel, qui fut un des ministres du roi ; ils devaient seulement, en entrant dans les charges publiques, prendre un nom babylonien, ce qui était la marque d'une sorte de naturalisation.

VI. — Les murailles des enceintes de Babylone, commencées par Assarahaddon, furent achevées et construites pour la plus grande partie par Nabuchodorossor, et des inscriptions commémoratives que l'on a récemment retrouvées furent gravées pour transmettre à la postérité le souvenir de ce gigantesque travail. On remarquera la parfaite concordance des données qu'elles fournissent avec la description d'Hérodote, que nous avons citée plus haut.

« Imgour-Bel et Nivit-Bel, les grandes enceintes de « Babylone, je les ai bâties en carré..... J'ai maçonné « en bitume et en briques les escarpes des fossés qu'on « avait creusés..... J'ai fait ajuster dans les grandes « portes des battants en bronze, des rampes et des grilles, « et j'ai agrandi les rues de Babylone de façon à en faire « une merveille. Je me suis appliqué à protéger Baby- « lone et Val-saggatou (la pyramide) ; et dans les terrains « les plus élevés qui sont tout auprès de la grande porte « d'Istar, j'ai construit en bitume et en briques, depuis « le bord de l'Euphrate jusqu'au-dessous de la grande « porte, dans toute l'étendue des rues, de puissantes « forteresses. J'ai établi leurs fondations au-dessous du « niveau des eaux ; j'ai fortifié avec art ces enceintes.... « J'ai fait mesurer Imgour-Bel, le grand mur de Baby- « lone, l'inexpugnable, qu'aucun roi avant moi n'avait « fait : 4,000 mahargagar, voilà la superficie de Baby- « lone. » Ce chiffre correspond exactement aux 480 stades de circuit indiqués par Hérodote.

VII.—La construction des murailles eut pour résultat de réunir à la ville de Babylone proprement dite, dans une même enceinte, la première Babel, antérieure même à Nemrod, la ville qui avait vu la confusion des langues et à laquelle le souvenir s'en attachait, Borsippa, située à quelque distance sur la rive occidentale de l'Euphrate et qui jusqu'alors avait possédé une existence séparée. C'est là qu'il restaura la Tour de Babel, convertie depuis un temps immémorial en un monceau de décombres, et qu'il y établit le grand temple de Bel, appelé par les Babyloniens *Val-zida*, mot de la langue touranienne des Chaldéens dont nous ignorons encore le sens, et « la Tour des sept sphères célestes. » Nous avons cité dans notre premier livre les passages les plus saillants de l'inscription, trouvée dans les décombres mêmes de l'édifice, où Nabuchodorossor raconte cette restauration et rapporte, au sujet de l'origine du monument, une tradition exactement semblable à celle de la Bible. Hérodote, qui vit le temple de Bel tel que l'avait arrangé le grand conquérant chaldéen, le décrit en ces termes. « C'est un carré régulier qui a deux stades en tous sens (270 mètres). On voit au milieu une tour massive, qui a un stade (135 mètres), tant en longueur qu'en largeur; sur cette tour s'en élève une autre, et sur cette seconde encore une autre, et ainsi de suite, de sorte que l'on en compte jusqu'à huit. » Le soubassement avait 75 pieds de haut, et au-dessus chacun des étages 25 pieds; de sorte que le tout faisait une hauteur de 250 pieds. Des fouilles pratiquées par M. le général Rawlinson ont permis de constater que les sept étages, couronnés par le sanctuaire du dieu, avaient, comme ceux de la *zikurat* du palais assyrien de Khorsabad, des revêtements aux couleurs des sept corps sidéraux, mais disposés dans un autre ordre, c'est-à-dire, en commençant par le bas, noir (Saturne), blanc (Vénus), pourpre (Jupiter), bleu

(Mercure), vermillon (Mars), argent (la Lune), et or (le Soleil). Cet ordre, en partant du sommet, est celui des jours de la semaine.

« Dans la tour supérieure, continue Hérodote, est une chapelle, dans cette chapelle un lit bien garni, et près de ce lit une table d'or. On n'y voit point de statues, personne n'y passe la nuit, qu'une femme du pays que le dieu désigne.

« Dans ce temple il y a une autre chapelle, en bas, où l'on voit une grande statue d'or qui représente Jupiter (Bel-Mérodach) assis. Près de cette statue est encore une table d'or. On voit, hors de cette chapelle, un autel d'or, et un autre autel très-grand, sur lequel on immole du bétail. Les Chaldéens brûlent aussi, sur ce grand autel, tous les ans, à la fête du dieu, mille talents pesant d'encens. »

Tous ces renseignements se trouvent confirmés par le prophète Daniel, dont le livre contient encore d'intéressants renseignements sur le culte de Bel dans ce sanctuaire dont l'antique Tour de Babel, le plus vieux monument du monde, avait fourni le noyau. Suivant l'écrivain sacré, soixante-dix prêtres étaient attachés au service du temple, et tous les jours on offrait au dieu douze grandes mesures de farine du plus pur froment, quarante moutons et six grands vases de vin. Il y avait aussi dans ce temple, probablement dans le sanctuaire inférieur, un grand serpent que les Babyloniens adoraient comme l'image vivante de Bel, et que Daniel lui-même tua sous les yeux du roi.

« Borsippa, dit l'inscription de Londres, est la ville de « ceux qui exaltent le dieu, je l'ai ornée. Au milieu d'elle « j'ai fait construire *Val-zida*, la maison éternelle. J'en « ai complété la magnificence avec de l'or, de l'argent, « d'autres métaux, des pierres, des briques vernissées, « des charpentes de pin maritime et de cèdre. J'ai re-

« couvert d'or la charpente du lieu de repos de Nébo. « Les traverses de la porte des oracles ont été plaquées « d'argent.

« J'ai incrusté d'ivoire les montants, le seuil et le lin- « teau du lieu de repos. J'ai recouvert d'argent les mon- « tants en cèdre de la porte de la chambre des femmes. « J'ai bâti splendidement l'entrée du lieu de repos et le « portique tournant du temple en briques de différentes « couleurs.... J'ai construit le temple solidement. Pour « étonner les hommes, j'ai refait et renouvelé la mer- « veille de Borsippa, le temple des sept sphères du « monde; j'en ai élevé le faîte en briques, que j'ai revê- « tues de cuivre. J'ai plaqué de zones alternatives de « marbre et d'autres pierres le sanctuaire du dieu.

. . . . . .

« J'ai fait à Borsippa, dans le massif qui forme la base « de *Val-zida*, en l'honneur de Sin, qui soutient mon « autorité, le sanctuaire des assises d'Oannès, son tem- « ple, en forme de caverne. »

Dans l'inscription trouvée au milieu des ruines de la Tour, il y a aussi quelques détails de construction qui concordent avec ceux-ci, et quelques autres qui sont nouveaux : « Je n'en ai pas changé l'emplacement; « je n'en ai pas altéré les fondations. Dans le mois « du salut, au jour heureux, j'ai percé par des ar- « cades la brique crue des massifs et la brique cuite « des revêtements. J'ai ajusté les rampes circulaires; « j'ai inscrit mon nom dans la frise des arcades. J'ai « mis la main à reconstruire *Val-zida* et à en élever le « faîte, comme jadis elle dut être; je l'ai refondue et « bâtie, comme elle dut être dans les temps lointains; « j'en ai élevé le sommet. »

Enfin l'inscription dite du Baril de Phillips répète les mêmes renseignements, mais ajoute ce détail, inconnu d'ailleurs, que la déesse Nana était considérée comme

résidant avec le dieu dans le sanctuaire supérieur de la Tour.

VIII. — Les inscriptions cunéiformes de Nabuchodorossor nous fournissent encore de très-précieux détails sur l'administration intérieure de ce souverain, sur les dépouilles enlevées aux populations conquises, qui lui servirent à construire tous les édifices dont s'enorgueillissait la grande cité chaldéenne. Elles énumèrent les temples anciens qu'il restaura et les nouveaux qu'il éleva, non-seulement à Babylone et à Borsippa, mais à Cutha et dans nombre d'autres villes de la Chaldée; car toutes avaient énormément souffert sous les derniers monarques assyriens, qui avaient châtié avec tant de rudesse leur tentative d'indépendance, et toutes se relevèrent de leurs ruines en même temps que la capitale, sous Nabuchodorossor.

Voici d'abord les renseignements que contient à ce sujet l'inscription de Londres:

« J'ai bâti à Babylone, en l'honneur de la Souveraine « Sublime (Bilit Zarpanit), la mère qui m'a enfanté, le « *Temple de la déesse de la cime des montagnes,* qui est le « cœur de Babylone. » Des ruines considérables de ce temple existent au lieu nommé El-Kolaïah, près de Hillah. On y a trouvé, dans les décombres, une inscription dédicatoire portant le nom de Nabuchodorossor.

« J'ai fait construire dans Babylone, en bitume et en « briques, selon les règles de l'art, en l'honneur du « dieu Nébo, le régent suprême qui confère le sceptre « de la justice pour administrer les légions des hommes, « le *Temple de celui qui confère le sceptre,* son temple.

« J'ai bâti, dans Babylone, au dieu Sin, qui inspire « mon jugement, le *Temple de la grande lumière*, sa « maison.

« J'ai bâti dans Babylone, en bitume et en briques,

« en l'honneur du dieu Samas, qui inspire à mon corps « le sentiment de la justice, le *Temple du juge du monde*, « son temple. » C'est cet édifice qui occupait l'emplacement où s'élève aujourd'hui, dans la ville de Hillah, la mosquée encore appelée Mosquée du Soleil.

« J'ai bâti en forme d'équerre, en bitume et en briques, « à Babylone, en l'honneur du dieu Bin, qui verse « l'abondance dans mon pays, le *Temple du dispensateur « des orages*, son temple.

« J'ai construit à Babylone, en bitume et en briques, « comme un massif, en l'honneur de la Grande Déesse « (Nana), qui réjouit et qui soutient mon âme, le *Temple « des profondeurs* et le *Temple des hautes montagnes*, ses « temples.

« J'ai bâti, en entrant dans le mur de Babylone, en « forme d'équerre, en l'honneur de la souveraine de la « maison du ciel, la reine qui a pitié de moi, le temple « *Kikupan*, son temple.

« J'ai bâti à Borsippa un temple au dieu Adar-Sam- « dan, qui brise les armes de mes ennemis.

« J'ai bâti à Borsippa, en l'honneur de la grande « déesse (Nana), qui agrée mon cantique, le *Grand « temple*, le *Temple de la vie* et le *Temple de l'âme vivante*, « ses trois merveilles. » Ces trois temples, qui faisaient allusion au caractère lunaire de la déesse Nana et aux phases de l'astre, croissant, plein et décroissant, étaient placés sur un même massif, dont les décombres forment ce qu'on appelle aujourd'hui le Tell Ibrahim-el-Khalil, auprès du Birs-Nimroud.

« J'ai construit à Borsippa, en massif, le temple du « dieu Bin, qui fait éclater dans mon pays la foudre « prophétique. »

Les renseignements de l'inscription dite du Baril de Phillips se rapportent à d'autres édifices sacrés.

« Le 8 du mois d'Ouloul, je dédiai le portique du dieu

« Nergal et du dieu Nibkhaz, des dieux du temple *Val-*
« *pitlam*, à Cutha; j'accomplis l'oracle du grand dieu;
« j'ajoutai un nouveau portique à celui de la façade. »
Cutha, située au nord de Babylone, avait été comprise, comme Borsippa, dans l'immense enceinte de la muraille extérieure. Le dieu spécial de cette ville était Nergal, et nous apprenons, dans un des renseignements mythologiques contenus dans les tablettes de la bibliothèque d'Assourbanipal, qu'il y était adoré sous la figure d'un lion.

« J'ai fondé et construit le *Temple du jour* à Sippara,
« en l'honneur de Samas et de Sin, mes seigneurs.

« J'ai fondé et construit le *Temple du jour* à Larsam,
« en l'honneur de Samas et de Sin, mes seigneurs.

« J'ai fondé et construit le temple... à Our, en l'hon-
« neur du dieu Sin, le maître qui exalte ma royauté.

« J'ai fondé et construit le temple *Ikul-Anu* à Nipour,
« en l'honneur du dieu Oannès, mon maître.

« J'ai fondé et construit dans la ville de Bas, le *Temple*
« *de l'adoration éternelle*, en l'honneur du dieu Bel-Zarbi,
« mon seigneur.

A Babylone même ce prince, nous l'apprenons par ses inscriptions, acheva les quais de l'Euphrate, commencés par son père Nabopolassar et sa mère Nitocris. Non content d'orner et d'embellir « la ville de sa royauté, » comme il l'appelle dans ses monuments, et les autres cités soumises à son sceptre, il songea aussi à la fertilité de la Babylonie et à l'extension de son commerce. Il répara et remit en état le fameux canal royal ou Naharmalcha, créé treize cents ans auparavant par le roi Hammourabi, mais qui, avec le temps, s'était si bien obstrué que cette réparation fut considérée par les historiens comme une véritable création. Il fit creuser un lac immense au-dessous de Sippara, pour servir de réservoir à l'arrosement de la plaine. Enfin il assura

la navigation du golfe Persique en créant à l'embouchure du fleuve un vaste port à Térédon (appelé par les Babyloniens dans leur propre langue Kar-Dounyas).

IX. — Nabuchodorossor fut donc réellement un grand roi; mais l'orgueil le perdit et le conduisit à la démence, comme d'autres grands génies, également infatués de leurs succès. Déjà, dans l'inscription commémorative de la restauration de la Tour de Babel, il disait : « Mérodach, le grand seigneur, m'a lui-même « engendré. » Un peu plus tard, quand toutes ses grandes œuvres furent accomplies, il se crut un dieu, il voulut que chacun se prosternât devant sa propre statue, qu'il venait de faire faire en or. Trois Hébreux lui résistèrent; et, témoin du miracle par lequel Dieu les avait préservés des flammes, le roi de Babylone, dit la Bible, rendit hommage au Dieu d'Israël. Mais son orgueil n'en subsista pas moins, et un jour qu'il se promenait dans son palais, il commença à dire : « N'est-ce pas là cette « grande Babylone dont j'ai fait le siége de ma royauté, « que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance et « dans l'éclat de ma gloire? » Alors une voix du ciel lui dit : « Voici ce qui t'est annoncé, ô Nabuchodorossor; « ton royaume va passer en d'autres mains. On va même « te chasser de la compagnie des hommes; tu habiteras « avec les bêtes de la campagne, et sept espaces de « temps se passeront sur toi, jusqu'à ce que tu reconnaisses que le Très-Haut a un pouvoir absolu sur les « royaumes des hommes et qu'il les donne à qui il lui « plaît. »

Ce décret fut aussitôt accompli. Nabuchodorossor, frappé de la plus abjecte démence, fuit la société des hommes, et, imitant les animaux, chercha à se nourrir d'herbes comme eux; son corps, privé de soins et exposé aux intempéries, devint hideux.

Un personnage, nommé Bellabarisrouk, dont nous ignorons l'origine et dont le fils était gendre du roi, suivant d'assez grandes vraisemblances l'archi-mage ou chef de la caste des Chaldéens, se saisit alors du pouvoir, probablement comme régent de l'empire, pendant la folie du souverain; une inscription montre cependant qu'il prit le titre de roi et consomma ainsi une véritable et complète usurpation. Ce ne fut qu'au bout de sept mois[1] que Nabuchodorossor revint à lui et put reprendre l'exercice du pouvoir. Peu de temps après il mourut, après quarante-trois ans de règne (561), en prédisant, à ce que prétend Bérose, la ruine de l'empire babylonien.

§ 4. — Les successeurs de Nabuchodorossor. — Chute de l'empire de Babylone.

(561-538)

I. — Il n'était pas besoin d'un don surnaturel de prophétie pour prévoir que l'empire de Babylone, parvenu à un si haut degré de splendeur, était bien près de sa perte et que sa puissance ne mettrait pas à s'écrouler plus de temps qu'elle n'en avait mis à s'élever; il suffisait pour cela d'un esprit sagace et clairvoyant. Cet empire n'avait en effet par lui-même aucun élément sérieux de durée; le colosse, ainsi que dans la vision expliquée par Daniel, avait des pieds d'argile. La nation babylonienne n'était pas assez énergique et assez militaire pour être capable de maintenir, comme les Assyriens,

[1] L'historien juif Josèphe a mal interprété ici les paroles de la Bible et énormément exagéré le temps de la folie de Nabuchodorossor, en la prolongeant pendant sept années.

pendant plusieurs siècles sa domination sur cent peuples divers. Toute sa force guerrière consistait dans les hordes de cavaliers que fournissaient les tributs de l'Irâk-Araby et les populations de la Basse-Chaldée, hordes éminemment propres à couvrir en très-peu de temps une immense étendue de territoire avec l'impétuosité d'un torrent qui a rompu ses digues, mais non à conserver longtemps ces contrées et à y asseoir une domination solide. On observe en effet toujours dans l'histoire que les peuples dont la puissance militaire réside exclusivement dans la cavalerie sont capables de grandes et rapides conquêtes, mais ne parviennent jamais à les garder longtemps.

En même temps, dès le moment de la mort de Nabuchodorossor, des bruits menaçants commençaient à se répandre à Babylone. On disait qu'un nouveau peuple dominateur se révélait. Déjà le royaume des Mèdes était ébranlé par ce peuple, naguère encore son vassal. Les Perses, ainsi s'appelaient les nouveaux conquérants, étaient sortis de leurs âpres montagnes sous la conduite d'un jeune chef, que ses débuts dans la guerre élevaient déjà au rang des grands capitaines. Les prophètes israélites annonçaient, au reste, depuis longtemps d'une voix éclatante que la superbe Babylone aurait bientôt le sort qu'elle avait fait subir à Jérusalem. « Descends, assieds-« toi dans la poussière, s'écriaient-ils, vierge fille de « Babylone, assieds-toi par terre et non sur un trône, « fille des Chaldéens ! On ne t'appellera plus délicate et « voluptueuse. Prends les meules et mouds du blé ; ôte « ton voile et relève ta robe ; découvre ta cuisse pour « passer les torrents ; montre ta nudité, que l'on voie ta « honte ! »

II. — Nabuchodorossor eut pour successeur son fils Evilmérodach. Ce prince est signalé dans l'histoire sa-

crée par un trait d'humanité. Il fit au début de son règne sortir de prison le roi de Juda, Jéchonias, qui gémissait depuis trente-sept ans dans les fers, lui donna un rang supérieur à celui des autres rois captifs qui séjournaient dans cette capitale, l'admit à sa table et lui assigna une pension. Mais le reste de son règne ne correspondit pas à cette action honorable. Bérose le signale comme ayant foulé aux pieds toute loi et toute retenue. Un parti se forma contre lui; il fut assassiné par son beau-frère, le gendre de Nabuchodorossor et le fils du Bellabarisrouk qui avait usurpé le pouvoir pendant la folie du grand conquérant chaldéen (559), lequel portait le nom de Nergalsarossor (le dieu Nergal protége le roi), altéré en Neriglissor dans les fragments de Bérose. Evilmérodach n'avait régné que deux ans.

Cette tragédie domestique valut à Nergalsarossor un sceptre dont il usa sans dignité, et qu'il conserva peu.

Le gendre du vainqueur de Jérusalem se construisit un nouveau palais à Babylone, en dehors de la cité royale, sur la rive occidentale de l'Euphrate; il plaça des statues d'argent massif dans les différents sanctuaires de la pyramide du tombeau de Bel. Il régna quatre ans seulement et périt dans une grande bataille contre Cyrus et les Perses, vainqueurs de la Médie, auxquels il avait voulu disputer la possession de ce pays, jadis soumis aux rois d'Assyrie (555).

III. — Le fils et successeur de ce prince est appelé Laborosoarchod dans les fragments de Bérose; il est probable qu'il s'appelait réellement Bellabarisrouk comme son grand-père. C'était un enfant, et il n'occupa le trône qu'un petit nombre de mois. Les chefs de la caste des Chaldéens l'en précipitèrent, indignés des instincts vicieux et cruels qu'il témoignait déjà. Ils proclamèrent alors un des leurs, nommé Nabonahid (le dieu

Nébo est majestueux), le Labynète d'Hérodote, fils d'un certain Nabobalatirib (555). Celui-ci régna pendant les dix-sept dernières années de l'empire babylonien. A Babylone même, il refit les quais de la cité royale. Une inscription curieuse, de la dernière année de son règne, découverte à Our par le voyageur anglais M. Loftus, nous le montre faisant son *mea culpa* pour avoir négligé le culte des dieux et entreprenant de relever le temple de Sin pour obtenir la protection de ce dieu. Les termes en sont assez curieux pour mériter d'être rapportés. « Bien que moi-même, Nabonahid, roi de Babylone, « j'aie longtemps péché contre la grande divinité, sauve- « moi, accorde-moi longuement l'existence jusqu'aux « jours les plus avancés où l'homme puisse atteindre. « Et puisque j'ai Belsarossor, le rejeton de mon cœur, « mon fils aîné, propage, à cause de lui, l'adoration de « ta grande divinité. Que sa vie soit préservée sans « atteinte, aussi longtemps que le permettront les des- « tinées ! » Tout indique dans cette inscription l'œuvre d'un prince menacé d'un grand et pressant danger. Et en effet, l'année même dont date le monument d'Our, en 538, Cyrus, qui s'était déjà rendu maître de tout le reste de l'Asie, s'avança contre lui à la tête des Mèdes et des Perses, annonçant la résolution de réunir le royaume de Chaldée à ses États.

Nabonahid s'avança à la rencontre de Cyrus, mais il éprouva une défaite complète et alla, suivi d'un petit nombre de soldats, se renfermer dans Borsippa, tandis que Cyrus mettait le siége devant Babylone. Il résulte de ce fait, rapporté par Bérose, que le dernier monarque chaldéen ne s'était pas senti en mesure de défendre efficacement l'immense périmètre de la première enceinte élevée par Nabuchodorossor, laquelle enveloppait à la fois Babylone proprement dite, Borsippa et

Cutha, et qu'il l'avait laissé franchir sans obstacle à l'armée perse.

Babylone, couverte par sa seconde enceinte et par l'inexpugnable citadelle que lui formait la cité royale, n'était pas facile à réduire; pourvus de vivres pour plusieurs années, ses habitants dédaignaient un assiégeant moins bien approvisionné qu'eux-mêmes. Mais le temps fixé par la Providence pour le châtiment de la ville chaldéenne était arrivé. Cyrus, qui tout récemment avait épuisé par des canaux le Gyndès, affluent du Tigre, résolut de reproduire le même travail et d'entrer dans Babylone par le lit de l'Euphrate. Il ouvrit des écluses qui faisaient déverser les eaux du fleuve dans le lac artificiel creusé par Nitocris, et ses troupes, descendant alors dans l'Euphrate, où elles n'eurent de l'eau qu'au-dessus du genou, s'engagèrent dans la ville ou plutôt entre ses deux quartiers. Les habitants pouvaient encore les prendre comme dans un filet, en fermant sur eux les portes d'airain de leurs quais, et les accabler du haut de leurs murs. Mais ils célébraient alors une fête, et dans leur tumultueuse insouciance ils laissèrent occuper par l'ennemi le centre de la ville, avant que les quartiers éloignés en fussent seulement instruits. Ainsi se vérifièrent les prophéties qui annonçaient le desséchement du fleuve de Babylone, l'orgie de ses guerriers et de ses prêtres suivie du sommeil de la mort, ses portes ouvertes devant les ministres de la justice divine, et *Cyrus* (nommé par Isaïe, contemporain d'Ézéchias) prenant possession de cette orgueilleuse cité dont Jérémie avait *décrit* la prise au temps de sa plus haute puissance.

Nabonahid, en se retirant à Borsippa, avait laissé dans Babylone même son fils Belsarossor (le dieu Bel protége le roi), le Balthasar du livre de Daniel[1], associé par lui

[1] Baruch et le livre de Daniel appellent Balthasar « fils de Ne-

à la royauté. C'est au milieu même de la nuit de fête pendant laquelle les Perses surprirent Babylone, qu'il faut placer la scène du festin de Balthazar, racontée d'une manière si saisissante dans le livre de Daniel. Le fils de Nabonahid ayant profané dans cette orgie les vases sacrés du temple de Jérusalem, un signe effrayant — des doigts écrivant sur la muraille les trois fameux mots : *Mané, Thécel, Pharès* — lui annonça le châtiment que lui réservait la Providence. La nuit même, en effet, il fut tué par Darius le Mède, l'un des généraux de Cyrus, que ce prince avait chargé de conduire l'expédition nocturne et qui reçut, en récompense de son succès, la satrapie de Babylone[1].

Nabonahid échappa au sort funeste de son fils. Il n'at-

buchodorossor,» ce qui, jusqu'à ce qu'on eût retrouvé son nom dans les inscriptions cunéiformes, a causé le tourment de tous les commentateurs. Mais ici « fils » est employé dans le sens général et poétique de « successeur, » de même que nous avons vu plus haut, sur l'obélisque de Calach, Jéhu appelé « fils d'Amri.» Au reste, quand il s'agit des données historiques contenues dans le livre de Daniel, il ne faut jamais oublier ce fait capital que, si ce livre est parfaitement authentique et incontestablement écrit à Babylone, nous n'en possédons plus le texte original dans un état intact, mais seulement un remaniement écrit en partie en syro-chaldaïque et fait vers le IIIe siècle avant l'ère chrétienne par un transcripteur assez ignorant de l'histoire, qui a commis plusieurs confusions manifestes dans les noms des rois babyloniens.

[1] Le nom de Darius de Mède a été, comme celui de Balthasar, une véritable *crux interpretum*. Il n'est pas de conjecture qu'on n'ait faite à son sujet, parce qu'on croyait lire dans la Bible qu'il devint roi après la mort de Balthasar. Mais le texte dit seulement: « Et Darius le Mède entra en possession du royaume, » ce qui peut aussi bien s'entendre d'une investiture comme satrape que d'un avénement comme roi. Au reste, si l'on voulait absolument maintenir le sens autrefois attribué à cette phrase, Darius le Mède ne saurait être que Darius fils d'Hystaspe, dont l'auteur du remaniement du livre de Daniel aurait substitué le nom à celui de Cyrus, car il était en effet beaucoup plus célèbre au IIIe siècle avant Jésus-Christ.

tendit pas dans Borsippa un siége qui n'eût probablement pas été long et se rendit à Cyrus, qui l'envoya en Carmanie, où il finit ses jours. Dès lors le royaume babylonien avait cessé d'exister, quoique la ruine de la ville elle-même ait été graduelle et lente.

IV. — Babylone resta sous les rois de Perse une des capitales de leur empire. Plusieurs fois la fière cité essaya de relever la tête, car elle ne se résignait pas facilement à la perte de son indépendance; mais les révoltes n'eurent d'autre résultat que d'appeler sur ses habitants les vengeances des vainqueurs. Lors des troubles qui suivirent la mort de Cambyse (522), un certain Nidintabel s'y fit proclamer roi en se donnant pour Nabuchodorossor, fils de Nabonahid. Un camée que possède le musée de Berlin, œuvre grecque de travail archaïque, apporté à Babylone par le commerce, a été dédié par ce Nabuchodorossor à un de ses dieux, comme le prouve l'inscription cunéiforme gravée en creux tout autour. Quatre ans plus tard (518), Darius, fils d'Hystaspe, ne parvint à reprendre Babylone, après un siége de vingt mois, que grâce à la trahison de Zopyre. L'année suivante, nouvelle insurrection, bientôt vaincue, d'un nommé Arakhou, lequel se fit encore passer pour le fils de Nabonahid. Les Babyloniens ne se donnaient pas la peine d'examiner les prétentions de ces imposteurs: il leur suffisait qu'ils proclamassent l'indépendance et appelassent le peuple aux armes contre les Perses. En 508, une nouvelle insurrection eut plus de succès que les précédentes : elle arracha pour vingt ans Babylone et toute la Chaldée au joug des Perses, dont les monuments s'y interrompent pendant ce long intervalle. Mais Darius la vainquit enfin en 488, et, pour rendre toute révolte de Babylone désormais impossible, renversa ses murs, ses tours, ses fortifications immenses.

Quelques années après, Xerxès continua l'œuvre de son père et soumit la cité chaldéenne à un véritable pillage ; il enleva la statue d'or du dieu Nébo et les trésors du tombeau de Bel-Mérodach.

Le vainqueur des Perses, Alexandre, adopta une autre politique ; frappé de la beauté et des avantages de la situation de Babylone, il songea à la faire sortir de ses ruines ; mais le grand homme mourut avant d'avoir achevé son entreprise.

Les Séleucides voulurent avoir une capitale bâtie par eux-mêmes et portant leur nom ; ils fondèrent Séleucie sur les bords du Tigre, et les privilèges qu'ils accordèrent à ceux qui venaient s'y établir firent déserter Babylone. La nouvelle capitale eut jusqu'à 600,000 habitants. Cette prospérité ne dura pas plus longtemps que celle des nouveaux maîtres de l'Orient. Quand les Parthes eurent saisi l'empire de l'Asie, ils firent contre Séleucie ce que Séleucus Nicator avait fait contre Babylone : ils fondèrent une nouvelle cité, Ctésiphon ; celle-ci, à son tour, fut remplacée par la ville arabe de Bagdad, la capitale des khalifes, qui subsiste encore, tandis que les autres sont en ruines ou ont disparu. Bagdad, la dernière venue, aurait la même grandeur que ses sœurs aînées, malgré les dévastations de Houlagou et de Tamerlan, si le commerce du monde n'avait pas pris d'autres voies.

Du temps de Pline, Babylone était déjà déserte. Aujourd'hui, il ne reste plus de l'immense cité qu'un amas de décombres et un inépuisable magasin de matériaux où les populations voisines viennent incessamment prendre ce qui est à leur convenance, surtout de belles briques cuites au feu et parfaitement moulées, des dalles de marbre et des tuiles vernissées. Les collines de débris qui marquent les emplacements de ses principaux édifices, des palais, des Jardins suspendus, de la

Pyramide de Bel et de la Tour des langues, servent d'abri aux bêtes fauves du désert. Ainsi s'est accomplie à la lettre la prophétie d'Isaïe : « Je vais susciter contre « Babylone les Mèdes, qui ne chercheront ni l'or, ni « l'argent, mais qui perceront de leurs flèches les petits « enfants et n'épargneront pas le sein qui les nourrit. « Et cette Babylone si fière entre tous les empires, la « gloire et l'orgueil des Chaldéens, sera ce que le Sei- « gneur a fait de Sodome et de Gomorrhe. Elle ne sera « plus habitée dans la suite des générations. On ne « verra même pas l'Arabe y dresser sa tente, ni le pâtre « s'y reposer. Les bêtes féroces y auront leurs de- « meures; les maisons seront remplies de serpents, les « autruches y habiteront, et des monstres affreux se « montreront dans ces palais de volupté. »

CHAPITRE VI

MŒURS ET RELIGION DE BABYLONE.

§. 1. — Mœurs.

I. — La civilisation de Ninive et celle de Babylone étaient les mêmes. Entre l'Assyrie et la Chaldée il y avait conformité complète pour toutes les choses fondamentales et essentielles. Ce que nous avons dit dans un chapitre précédent au sujet des mœurs, des coutumes et de la religion des Assyriens, trouve donc encore ici son application, et nous devons nous borner à quelques indications rapides relativement au petit nombre de points sur lesquels le génie et la civilisation des deux grands peuples mésopotamiens s'écartaient l'un de l'autre et avaient une physionomie particulière.

Le vêtement des Babyloniens, d'après le témoignage d'Hérodote et les représentations des cylindres, consistait en une chemise de lin qui descendait jusqu'aux pieds ; sur cette chemise ils mettaient une tunique de laine assez longue, et par-dessus une veste blanche. Leurs cheveux étaient soigneusement frisés et ils por-

taient sur la tête des tiares hautes et pointues. A la guerre, ils se coiffaient de casques coniques pareils à ceux des Assyriens et revêtaient des cuirasses de lin matelassées. Leurs armes étaient des massues de bois garnies de fer, des lances, des épées très-courtes et des boucliers de bois.

Chaque Babylonien avait, pour établir son individualité, un bâton sur lequel devait être sculpté un emblême qu'il prenait comme symbole personnel, on pourrait dire comme armoirie. Chacun d'eux avait, en outre, un cachet, ordinairement en forme de cylindre. Un très-grand nombre de ces cylindres se sont conservés jusqu'à nous; ils portent, avec des représentations mythologiques, le nom du possesseur, celui de son père et celui de la divinité sous la protection de laquelle il se mettait spécialement. On trouvait chez les marchands des cylindres tout faits, sur lesquels on n'avait plus qu'à inscrire les noms, et il en est où la place réservée à ces noms est restée blanche.

II. — Les Babyloniens, dit Hérodote, ensevelissaient leurs morts dans du miel, ce qu'on a une certaine peine à comprendre. D'autres données semblent indiquer que l'on se servait aussi d'huile pour le même usage.

Leurs mariages se faisaient une fois l'an, dans une cérémonie publique où on mettait à l'enchère les filles nubiles. Les belles filles se payant fort cher, on se servait de cet argent pour donner une dot aux laides. On ne pouvait pas marier sa fille sans intermédiaires. La fête de ces mariages se célébrait dans le mois de sabat, et le jour principal en était le dernier du mois. On remettait à chaque jeune fille ainsi mariée par vente une olive de terre cuite percée comme pour être portée au col, où étaient inscrits son nom, celui de son mari et la date de la cérémonie. On a trouvé quelques-unes de ces

olives, et voici, comme échantillons, les inscriptions de trois de celles que possède le musée du Louvre. 1° « Mannutamat, qu'a acquise Bakit-Alsi, le jour de la « fête de sabat, l'an 9 de Mérodachbaladan, roi de « Babylone. » 2° « Binit-Nisukin, qu'a acquise Ha...kan. « au mois de sabat de l'an 10 de Mérodachbaladan, roi « de Babylone. » 3° « Halalat, qu'a acquise Marnarib, au « mois de sabat de l'an 11 de Mérodachbaladan, roi de « Babylone. »

Les écrivains grecs signalent encore, parmi les particularités des mœurs de Babylone, une fête d'été, qu'ils appellent les Sacées, et qui rappelait les Saturnales de Rome(1). Les esclaves, pendant cinq jours, commandaient à leurs maîtres, et l'un d'eux, couvert d'un manteau royal, recevait des honneurs souverains. C'est sans doute la grande fête dont Saryukin et Assarahaddon parlent à deux reprises dans leurs inscriptions comme d'une fête propre à Babylone, et qu'ils appellent *Çakmuku*, nom jusqu'à présent inexplicable et qui est peut-être emprunté à la langue chaldéenne touranienne. Ils la mentionnent comme ayant lieu au mois de nisan.

§ 2. — La caste des Chaldéens.

I. — La population, à Babylone et en Chaldée, n'était pas d'une race unique et pure, comme en Assyrie. Elle était, au contraire, essentiellement mélangée, et provenait, comme nous l'avons exposé plus haut, d'éléments kouschites, touraniens et sémitiques superposés les uns aux autres. De là étaient résultées, comme partout où des superpositions de populations du même genre s'é-

(1) Athen. XIX, p. 869.

taient produites, des distinctions de castes, hiérarchiquement inégales et adonnées à telle ou telle occupation. Les marchands, les artisans, les agriculteurs, formaient autant de castes. Les pêcheurs des marais voisins du golfe Persique constituaient aussi une caste à part, placée au dernier degré de l'échelle. Hérodote raconte qu'ils se nourrissaient seulement de poissons secs, qu'ils broyaient, et dont ils faisaient une espèce de gâteau. Les bas-reliefs assyriens nous les montrent, dans des scènes relatives aux campagnes de Sennachérib et d'Assourbanipal, vivant dans des îles au milieu des roseaux, ou bien habitant avec leurs familles sur des radeaux chargés de terre, qui forment des îles flottantes comme celles que l'on voit encore aujourd'hui dans certaines parties de la Chine et sur les lacs du Mexique.

La caste supérieure et dominante, caste entièrement fermée, se composait des Chaldéens proprement dits, dont nous avons essayé plus haut d'établir l'origine étrangère et conquérante, en les rapportant à la race touranienne. Ils s'étaient emparés de la possession exclusive du sacerdoce et par là dominaient l'État. Les écrivains classiques nous fournissent quelques détails sur leur organisation, leurs fonctions et leur pouvoir.

II. — « Les Chaldéens, dit Diodore de Sicile d'après Ctésias qui les avait vus à Babylone, sont les plus anciens des Babyloniens; ils forment dans l'État une classe semblable à celle des prêtres en Egypte. Institués pour exercer le culte des dieux, ils passent toute leur vie à méditer les questions philosophiques, et ils se sont acquis une grande réputation dans l'astrologie. Ils se livrent surtout à la science divinatoire et font des prédictions sur l'avenir; ils essayent de détourner le mal et de procurer le bien, soit par des purifications, soit par des sacrifices, soit par des enchantements. Ils sont ver-

sés dans l'art de prévoir l'avenir par le vol des oiseaux; ils expliquent les songes et les prodiges. Expérimentés dans l'inspection des entrailles des victimes, ils passent pour saisir exactement la vérité. Mais toutes ces connaissances ne sont pas enseignées de la même manière que chez les Grecs. La science des Chaldéens est une tradition de famille; le fils qui en hérite de son père est exempt de toute charge publique. Ayant pour précepteurs leurs parents, ils ont le double avantage d'apprendre toutes ces connaissances sans réserve, et d'ajouter plus de foi aux paroles de leurs maîtres. Habitués au travail dès l'enfance, ils font de grands progrès dans l'étude de l'astrologie, soit à cause de la facilité avec laquelle on apprend à cet âge, soit parce que leur instruction dure plus longtemps.... Les Chaldéens, demeurant toujours au même point de la science, reçoivent leurs traditions sans altération; les Grecs, au contraire, ne songeant qu'au gain, créent toujours de nouvelles sectes, se contredisent entre eux sur les doctrines les plus importantes et jettent le trouble dans l'âme de leurs disciples, qui, ballotés dans une incertitude continuelle, finissent par ne plus croire à rien. »

Voici, d'après le livre de Daniel, quelles étaient les attributions des Chaldéens; elles répondaient vraisemblablement à autant de classes distinctes et plus ou moins élevées dans la hiérarchie. Il y avait les scribes sacrés, interprètes des écritures; les tireurs d'horoscope ou interprètes des astres; les magiciens ou ceux qui prononçaient les formules magiques; les conjurateurs ou ceux qui avaient le pouvoir de conjurer les puissances malignes. Cette science divinatoire leur assurait une immense influence et les rendait, pour ainsi dire, maîtres de la destinée de chacun. Ils annonçaient ordinairement dans des almanachs, dont l'usage paraît remonter jusqu'à eux, tout ce que nos almanachs popu-

laires annoncent encore aujourd'hui : les accidents de la température, les catastrophes physiques et les événements de l'histoire. Les Chaldéens ne résidaient pas uniquement dans Babylone ; ils étaient disséminés dans la Babylonie entière. Ils avaient dans divers lieux des écoles plus ou moins florissantes : au rapport de Strabon, celle de Borsippa était la plus célèbre. Celle d'Orchoé ou Erech garda aussi une grande renommée et un remarquable éclat jusqu'à l'époque romaine. Du temps des Séleucides on y enseignait formellement le dogme de l'unité divine ; nous le savons par des tablettes à légendes cunéiformes portant la date de plusieurs rois grecs, trouvées à Warkah et conservées au Musée Britannique ; le seul nom divin qui y figure, et cela un grand nombre de fois, est celui du « Dieu Un. »

III. — Mais les Chaldéens ne se bornaient pas à leur rôles de prêtres et d'astrologues, et à l'influence sans bornes qu'il leur valait sur l'État et sur les individus. Ils s'étaient constitués en classe politique absolument dirigeante. C'étaient des membres de leur caste qui commandaient les armées, qui occupaient tous les premiers postes du pouvoir. C'était de leurs rangs qu'étaient sorties toutes les maisons royales qui se succédèrent à Babylone, soit comme vassales des Assyriens, soit, après Phul, dans une pleine indépendance. A la tête de leur hiérarchie et de leur caste était un archi-mage dont nous ignorons encore le titre national et réel ; c'était, après le roi, le premier personnage de l'empire ; il accompagnait le souverain partout, même à la guerre, pour diriger ses actions d'après les présages et les règles sacerdotales. Quand le roi mourait et que son successeur ne se trouvait pas là pour prendre immédiatement les rênes du gouvernement, c'était lui qui exerçait la régence pendant l'interrègne, comme il arriva entre la mort de Nabopolassar et l'avénement de Nabuchodorossor.

§ 3. — Commerce de Babylone.

I. — Babylone était naturellement appelée, par sa situation géographique, à une grande prospérité commerciale. Placée au point de jonction de la haute Asie et de l'Asie inférieure, à portée de deux grands fleuves qui la mettaient en communication avec le golfe Persique et la mer des Indes, elle devait être de bonne heure l'entrepôt des caravanes de l'Orient et de l'Occident, et en même temps le rendez-vous des navigateurs venus des cités de l'Afrique, de l'Arabie et de l'Inde. Tout atteste, en effet, que cette ville fut, dès la plus haute antiquité, l'un des principaux centres du commerce de l'Orient.

Babylone recevait les produits des différentes contrées de l'Asie et vendait en retour à celles-ci les produits de son industrie particulière. Parmi les objets qu'elle fabriquait en grande quantité dans ses nombreuses manufactures, les tissus de laine et de lin occupaient le principal rang. Les robes et les tapis n'étaient fabriqués nulle part avec une plus grande finesse et de plus vives couleurs qu'à Babylone. Ces manufactures si renommées ne se trouvaient pas seulement dans la capitale de l'empire, mais encore dans d'autres villes et bourgs de la Babylonie. Suivant Diodore de Sicile, il y avait sur les bords de l'Euphrate et du Tigre un grand nombre d'entrepôts destinés à recevoir soit les produits du pays, soit ceux des contrées étrangères. Au temps de Strabon, les plus importantes manufactures de lin étaient à Borsippa, alors de nouveau distincte de Babylone.

Outre les robes et les tapis, les Babyloniens confectionnaient aussi avec beaucoup d'art et de soin des objets

de luxe, tels que des armes ciselées, des meubles, des bijoux, des amulettes, des cylindres de pierre dure gravés en creux pour servir de cachets.

En échange de ces objets, Babylone recevait des diverses contrées de l'Asie tous les produits nécessaires aux besoins et au luxe d'une grande capitale. L'Arménie lui envoyait ses vins par l'Euphrate, dont Hérodote a décrit la navigation d'une manière si intéressante. L'Inde lui fournissait des pierres précieuses et ses grands chiens, dont le goût était si répandu en Babylonie et en Perse, que Tritantémis, satrape de Babylone sous les Achéménides, avait consacré à l'entretien de ces animaux quatre villes ou bourgades de son gouvernement, et qu'il avait, en retour, exempté ces villes de tout autre tribut. De ce pays, ainsi que de la Perse, venaient aussi des étoffes de laine d'un grand prix. De l'Arabie et de l'Éthiopie on lui apportait les parfums, les épices, l'or, l'ivoire et l'ébène.

II. — Babylone était en communication avec les différentes régions qui lui fournissaient leurs produits, par plusieurs grandes routes auxquelles elle servait de point de jonction. L'une de ces routes, partant de Babylone même, se dirigeait au nord, passait par Ecbatane, capitale de la Médie, puis, se prolongeant à l'est, traversait la ville de Ragæ, franchissait le fameux défilé des Portes Caspiennes, d'où elle descendait dans l'Hyrcanie, et de là se rendait par Hécatompylos jusqu'à la ville qui fut appelée plus tard Alexandrie d'Arie. Là elle se divisait en deux branches, dont l'une prenait la direction du nord vers la Bactriane et l'autre inclinait vers le sud, conduisant dans l'Inde par la Drangiane et l'Arachosie, en passant par les villes de Prophthasia, d'Arachotos et d'Ortospana. Dans ce dernier endroit elle se divisait encore en trois chemins, et c'est pour cela qu'il est appelé

par les géographes anciens le *trivium* de la Bactriane. Le premier chemin, se dirigeant à l'est et en droite ligne, s'avançait dans l'Inde en traversant les villes de Peucéla (*Pouschkalavati*) et de Taxila (*Takchaçila*). De Taxila, la route tournant au sud, traversait l'Hydaspe (*Vitastâ*), l'Hyphase (*Vipaça*), et de là allait jusqu'au confluent du Gange et du Jomanès (*Yamouna*), à Palibothra (*Patalipoutra*). La seconde voie, partie d'Ortospana, arrivait au même terme en traversant l'Arachosie; la troisième, remontant au nord, entrait dans la Bactriane et se continuait par Marachanda jusqu'au Iaxarte.

Une autre route mettait Babylone en relation avec les pays riverains de la Méditerranée. Elle se dirigeait droit au nord dans la Mésopotamie, arrivait à l'Euphrate, près d'Anthémusia, et de là tournait à l'ouest vers la mer. Une dernière route gagnait d'abord Suse, remontait au nord, en traversant l'Assyrie, vers l'Arménie, dont elle empruntait la partie méridionale, franchissait l'Euphrate, parcourait la Cilicie et entrait, par le défilé des Portes Ciliciennes, dans la Cappadoce. De là elle se rendait en Phrygie et aboutissait à Sardes, dans la Lydie. « Sur toute cette route il y avait, dit Hérodote qui l'avait parcourue en grande partie, des maisons royales ou stations qui servaient à loger les voyageurs avec toute leur suite. » C'étaient les caravansérails d'aujourd'hui. On comptait, ajoute l'historien grec, onze cents stations depuis Sardes jusqu'à Suse. Cette route est encore celle que suivent maintenant les caravanes qui partent de Smyrne pour Ispahan.

III.—L'Euphrate était la voie naturelle du commerce que Babylone entretenait avec l'Arménie et les pays du Caucase. On transportait les marchandises, d'après ce que raconte Hérodote, sur des radeaux de forme ronde soutenus sur des outres gonflées, comme les *kéleks* qui

servent encore aujourd'hui à la navigation du Tigre. On abandonnait ces radeaux au cours du fleuve; quand on était arrivé à Babylone et quand on avait vendu ses marchandises, on dégonflait les outres et on les emportait avec soi par la voie de terre, ainsi que les bois du radeau.

De grands travaux avaient été entrepris en vue de faciliter la navigation du fleuve; des digues avaient été élevées pour contenir ses eaux et les empêcher de se répandre dans l'intérieur des terres; des canaux sillonnaient le pays dans tous les sens et portaient partout la fécondité, ou faisaient communiquer entre eux les divers cantons de la Mésopotamie. Quelques-uns de ces canaux, entre autres le canal royal ou *Naharmalcha*, étaient si larges et si profonds, qu'ils pouvaient porter des navires marchands. Au moyen de ces dérivations nombreuses, on avait ralenti le cours du fleuve et brisé son impétuosité. Ce système de canalisation avait encore un autre but : il aidait à la défense du pays contre les invasions des peuples voisins.

La capitale de l'empire possédait aussi, au temps de sa prospérité, une puissante marine; ses vaisseaux allaient chercher à travers le golfe Persique les denrées précieuses du midi, les produits de l'Arabie et de l'Inde. Si l'on en croit Strabon, les Babyloniens avaient des comptoirs, des colonies dans ces parages; et Gerrha, un des plus riches entrepôts du monde, était, suivant le célèbre géographe, une colonie de Chaldéens. Les perles si riches et si abondantes du golfe Persique, les magnifiques plantations de l'île de Tylos, ne pouvaient manquer d'attirer leurs marchands. De cette île provenaient les cannes légères si fort recherchées dans toute l'Assyrie. C'est ainsi que les denrées, les produits de l'Asie et de l'Afrique affluaient à Babylone, et que de là ils se répandaient dans toutes les parties de l'empire.

§ 4. — Religion.

I. — La religion de Babylone était essentiellement la même que celle l'Assyrie; elle avait remonté le cours du Tigre, et son berceau primitif avait été bien évidemment la Chaldée, au temps antique du premier empire kouschite de Nemrod. Mais bien que toutes les données fondamentales du système religieux et tous les personnages divins fussent les mêmes chez les Assyriens et les Babyloniens, il y avait entre les deux peuples des différences de race et de génie qui amenaient certaines différences dans la religion.

Ainsi les Chaldéens avaient été conduits, dès les époques les plus anciennes, de l'astronomie à l'astrologie, qui avait pris chez eux un développement plus grand que jamais chez aucun autre peuple. « Suivant eux, dit Diodore de Sicile, les astres influent d'une manière absolue et décisive sur la naissance des hommes et déterminent leur bon ou leur mauvais destin. Les changements qui surviennent dans le ciel sont autant de signes de bonheur ou de malheur pour les pays et les nations, aussi bien que pour les rois ou les individus. Les astres deviennent ainsi les interprètes des volontés divines, ou, pour mieux dire, des arrêts du destin. » Avec de semblables préoccupations, leurs idées religieuses devaient nécessairement avoir revêtu une forme astronomique et astrologique bien plus accentuée encore qu'à Ninive. Aussi les Chaldéens concevaient-ils la hiérarchie divine dans une relation presque exclusive avec le monde sidéral. Au-dessous des deux triades supérieures, dont l'une était essentiellement cosmogonique et l'autre cosmique, au-dessous des divinités des cinq planètes, ils

admettaient douze conseillers des dieux, dont chacun présidait à un mois de l'année et à un des douze signes du zodiaque. Puis à ces divinités principales se rattachaient d'autres puissances distribuées dans un ordre tout à la fois scientifique et religieux, et entrant comme éléments essentiels dans le culte des Chaldéens. Ce panthéisme sidérique n'était pas seulement répandu dans la Chaldée, mais il avait gagné de proche en proche les pays voisins, où il avait profondément pénétré les croyances nationales. C'est ainsi que, suivant le témoignage du livre des Rois, les Israélites, en rapport fréquent avec Babylone, offraient de l'encens au soleil, à la lune, aux douze signes du zodiaque et à toute l'armée céleste. Nous savons aussi que certains rois de Juda avaient consacré des chevaux au soleil, à l'imitation des Babyloniens.

II. — Un tel système était trop savant, trop compliqué, pour répondre aux besoins grossiers, aux passions sensuelles de la foule. Mais c'étaient dans les formes que ces conceptions raffinées et scientifiques prenaient dans le culte populaire, que se manifestait à quel degré la grossièreté chamite primitive était restée profondément empreinte dans le peuple de Babylone, tandis qu'au contraire, en Assyrie, le génie sémitique du peuple avait donné aux mêmes conceptions tout le caractère de spiritualisme et d'élévation dont elles pouvaient être susceptibles. Tout prouve, en effet, que le naturalisme le plus effréné et le plus éhonté jouait un grand rôle dans le culte de Babylone. Les récits des historiens profanes, ceux des prophètes hébreux, les monuments nationaux, tels que cylindres et pierres gravées de diverses natures, témoignent de la quantité et de la variété des idoles qu'on adorait dans le pays.

Un des faits dominants dans l'organisation extérieure

et publique du culte national en Chaldée était la localisation du culte de chaque personnage divin dans une ville déterminée, où il était regardé comme le premier et le plus grand des dieux, quelle que fût d'ailleurs sa place dans la conception systématique et générale de la hiérarchie du panthéon babylonien. Cette faculté pour chaque personnage divin, même d'un ordre secondaire, de devenir, dans le lieu où il recevait spécialement les adorations, le premier des dieux, est, du reste, un fait qui se reproduit dans toutes les religions panthéistiques. Dans l'esprit de ces religions, en effet, l'unité divine, la substance première est un être insaisissable, invisible, qui se manifeste dans une grande variété d'attributs, tous personnifiés, tous divinisés, et qui se réfléchit dans une multitude de symboles. Ces symboles, la nature les fournit, l'homme les observe et les imite. Des corps immenses, tels que le soleil, la lune, la terre; des phénomènes tout-puissants, tels que la foudre, les volcans, les déluges, sont les expressions les plus étendues de la divinité; mais ces expressions ne sont jamais complètes. L'homme, pas plus par la pensée que par les yeux, ne peut percevoir l'unité divine; la pluralité, inséparable de cette unité, ne lui permet de voir à la fois qu'une des faces de l'être divin. Aussi, tout symbole, toute figure, tout nom, toute manifestation, toute émanation de la divinité, portent-ils en eux-mêmes un double caractère; positivement ils n'expriment qu'une des qualifications de l'être divin; virtuellement, ils en font pressentir l'unité et l'étendue.

Le dieu qui dans la ville même de Babylone et dans celle de Borsippa était le principal objet du culte, était Bel-Mérodach, avec son épouse Bilit ou Mylitta, la grande déesse Nature, qui revêtait les deux formes contraires de Taauth et de Zarpanit, l'une gravé et l'autre voluptueuse, comme les deux Vénus, Céleste et Vulgaire, de

la mythologie classique. Bilit avait un temple magnifique au centre même de Babylone, et une coutume infâme obligeait chaque femme du pays à y sacrifier sa pudeur, en se livrant, une fois en sa vie, à un étranger. A Our, le dieu de la ville, dès le temps du vieux roi Ourcham, était Sin, le dieu-Lune; à Sippara et à Larsam, c'était Samas, le Soleil; dans Erech et à Nipour, Bilit Taauth, « déesse du firmament. » A Cutha on adorait Nana ou Zarpanit sous le surnom de Succoth-Benoth, qui avait trait aux prostitutions en l'honneur de cette déesse.

III. — Le culte matérialiste et profondément immoral de la Babylonie devait naturellement exciter une profonde horreur chez les adorateurs de Jéhovah. De là leurs véhémentes invectives contre les idoles des Chaldéens. De là ces éloquentes apostrophes, qui offrent en même temps la peinture si vive d'un culte entièrement naturaliste et souvent obscène, qui n'était guère, d'ailleurs, qu'une exploitation permanente de la superstition populaire au profit de la caste sacerdotale.

« Vous verrez à Babylone, dit Baruch, des dieux d'or « et d'argent, que l'on porte sur les épaules, et qui se « font craindre par les nations.

« On emploie l'or pour ces dieux, comme on le fait « pour une jeune fille qui aime la parure. On met sur « leur tête des couronnes d'or, mais il arrive quelque- « fois que les prêtres de ces dieux leur dérobent l'or et « l'argent, et s'en servent pour eux-mêmes. Ils le don- « nent à des femmes inpudiques qu'ils entretiennent, « et après que ces mêmes femmes le leur ont rendu, ils « en parent encore leurs dieux; ils couvrent d'habits ces « dieux d'argent, d'or, de bois, comme on en revêt des « hommes.

« L'un de ces dieux (Nébo) porte un sceptre, comme

« un homme qui a le gouvernement d'une province. « L'autre (Bel-Mérodach) a une épée ou une hache à la « main, mais il ne peut s'en servir pour se défendre « contre les voleurs.

« Ils allument devant eux des lampes, et en plus grand « nombre que pour eux-mêmes ; mais ces dieux n'en « peuvent voir aucune, et ils sont comme des poutres « dans une maison.

« Ils disent que les reptiles qui sortent de la terre « leur lèchent le cœur par respect, lorsqu'ils les rongent « effectivement, eux et leurs habits.

« Les prêtres vendent les offrandes et en disposent « comme il leur plaît; leurs femmes en prennent aussi « tout ce qu'elles veulent et le mettent en réserve, sans « en rien donner aux pauvres et aux mendiants.

« Ces prêtres ôtent à leurs dieux les vêtements qu'on « leur a donnés, et ils en habillent leurs femmes et leurs « enfants.

« On voit aussi chez eux des femmes liées de vœux « infâmes, et de cordons qui en sont le symbole. Elles « sont assises dans les avenues, brûlant pour leurs dieux « des noyaux d'olive. »

§ 5. — Cosmogonie.

I. — Les Chaldéens, comme tous les peuples, s'étaient préoccupés du problème de l'origine du monde. Ils avaient une cosmogonie savante, exposée dans les livres d'Oannès. Les principaux traits nous en ont été conservés dans les extraits de Bérose donnés par les chronographes byzantins. Ils méritent d'être rapportés ici.

Nous avons déjà fait voir, dans notre chapitre précédent, que les trois émanations divines successives con-

stituant la triade la plus élevée dans la religion chaldéo-assyrienne, Oannès, Ao et Bel, représentaient la genèse du monde matériel émané de la substance de l'être divin: d'abord le chaos primordial, la matière increée, issue du principe fondamental et unique de toutes choses; puis l'intelligence ou le Verbe, qui l'anime et la rend féconde; enfin le démiurge qui l'ordonne et en fait sortir l'univers organisé, se confondant lui-même avec cet univers. Voici maintenant comment le dernier acte de cette trilogie, la naissance de l'univers organisé, son passage de l'état d'*être indéterminé* ou de *non-être en puissance d'être* (il faut se servir ici des termes de la philosophie hégélienne, qui a renouvelé de nos jours les conceptions des antiques panthéismes païens) à l'état d'*être déterminé*, son *devenir*, en un mot, était raconté symboliquement dans les livres sacrés et représenté dans les peintures intérieures du temple de Bel à Borsippa. Les acteurs du mythe cosmogonique sont Bel et son épouse, les personnages de la troisième émanation divine. Nous citons le texte même des fragments de Bérose.

« Il y eut un temps où tout était ténèbres et eau, et « dans cette eau s'engendrèrent des animaux monstrueux, « nés spontanément, et des figures les plus diverses : « des hommes à deux ailes, et quelques-uns avec qua- « tre, à deux faces, à deux têtes, l'une d'homme et l'au- « tre de femme, sur un seul corps, et avec les deux sexes « en même temps; des hommes avec des jambes et des « cornes de chèvre ou des pieds de cheval; d'autres avec « les membres postérieurs d'un cheval et ceux de devant « d'un homme, semblables aux hippocentaures. Il y « avait aussi des taureaux à tête humaine, des chiens à « quatre corps et à queue de poisson, des chevaux à tête « de chien, des hommes et d'autres animaux à tête ou à « corps de cheval et à queue de poisson, d'autres qua- « drupèdes aux formes confondues, des poissons, des

« reptiles, des serpents et toutes sortes de monstres
« merveilleux réunissant dans leur figure des éléments
« de divers règnes, dont on voit les images dans le temple
« de Bel. Une femme nommée Omorca présidait à cette
« création; elle porte dans la langue des Chaldéens le
« nom de Taauth[1]; chez les Grecs, c'est la mer et la lune.
« Les choses étant en cet état, Bel survint et coupa la
« femme en deux; la moitié inférieure de son corps de-
« vint la terre, et la moitié supérieure le ciel, et les êtres
« qui vivaient en elle disparurent. Ceci est une manière
« figurée d'exprimer la production de l'univers et des
« êtres animés, de la matière humide. Bel alors se tran-
« cha sa propre tête, et les autres dieux ayant pétri son
« sang avec la terre, il en naquit les hommes, qui pour
« cela sont doués d'intelligence et participent de la pen-
« sée divine. Bel, ayant divisé les ténèbres, sépara le
« ciel et la terre et ordonna le monde; et tous les êtres
« animés qui ne pouvaient pas supporter l'action de la
« lumière périrent. Bel, voyant que la terre était déserte
« quoique fertile, commanda à l'un des dieux secondai-
« res de se couper la tête à lui-même, et pétrissant
« le sang qui coulait avec la terre, il en créa les ani-
« maux qui peuvent vivre au contact de l'air. Bel forma
« aussi les astres, le soleil, la lune et les cinq pla-
« nètes. »

[1] Le texte porte Thalaith, nom qui ne s'est pas retrouvé dans les inscriptions cunéiformes. Mais maintenant que l'on commence à bien connaître les appellations originales des divinités chaldéo-assyriennes, il devient évident qu'il faut corriger dans le fragment de Bérose Θαλὰτθ au lieu de Θαλάτθ, car il s'agit ici de la déesse que mentionne aussi — sans aucun doute d'après Bérose — le philosophe Damascius, Bilit ou Mylitta Taauth, l'épouse de Bel, la mère des dieux et de tous les êtres, la grande déesse-nature de Babylone, la matière passive et féconde que le démiurge organise et d'où il tire l'univers.

II. — Le récit de Bérose, emprunté aux livres d'Oannès, continuait ensuite en racontant l'histoire primitive de l'humanité, jusqu'à la dispersion des peuples. Ici la tradition babylonienne, au milieu de ses rêveries mythologiques, offre les plus saisissantes analogies avec les souvenirs de la révélation patriarcale conservés dans le livre de la Genèse. Le nombre des patriarches antédiluviens, la tradition du déluge, celle de la construction de la Tour de Babel et de la confusion des langues, sont identiques des deux côtés.

« Il y eut à l'origine à Babylone, dit Bérose, une « grande quantité d'hommes de nations diverses, qui s'y « réunirent et colonisèrent la Chaldée. Ils vivaient à la « manière des brutes, sans mœurs et sans loi, lorsque, « la première année, de la mer Erythrée (le golfe Per- « sique) sur la plage de la Babylonie sortit un monstre « appelé Oannès, ayant la forme d'un poisson, portant « sous sa tête de poisson une autre tête d'homme et des « pieds d'homme attachés près de sa queue de poisson; « il avait la voix et le langage des hommes, et on voit « encore son effigie représentée. On raconte que ce « monstre passait le jour au milieu des hommes, sans « jamais prendre de nourriture, enseignant aux hommes « les lettres, les sciences et tous les arts utiles, la ma- « nière de bâtir des villes, d'élever des temples, les lois, « la géométrie, le secret de semer et de récolter, enfin « tout ce qui constitue la civilisation, à tel point que « depuis lors on n'a rien inventé de plus. Au coucher du « soleil, cet Oannès rentrait dans la mer et y passait la « nuit, car il était amphibie. Oannès écrivit un livre sur « la genèse du monde et sur les règles de la civilisation, « qu'il laissa aux hommes. »

Venait ensuite chez l'historien chaldéen le récit des dix premiers rois antédiluviens de Babylone, Alor (*Bélier de lumière*), Alapar (*Taureau de lumière*), Almélon

de Sippara (ce nom, signifiant « la ville des livres, » paraît ici traduit en grec par le Pantibibla que donnent les extraits de Bérose), Amménon, Amélagar de Sippara, Daon de Sippara, Aédorach de Sippara, Amempsin de Larsam, Otiarte de Larsam et enfin Xisuthrus. La légende cosmogonique leur attribuait, à tous ensemble, 432,000 ans de vie, et plaçait sous eux quatre nouvelles apparitions successives d'Oannès et une de Bel-Dagon, dont chacune avait valu à l'humanité un livre expliquant et complétant celui du premier Oannès.

III. — « Sous Xisuthrus, lisons-nous dans les extraits de Bérose, « arriva le grand déluge. Saturne (c'est ainsi que les Grecs traduisaient le nom de l'Ilou chaldéo-assyrien) « lui apparut dans son sommeil et lui annonça « que le quinzième jour du mois Dæsius (Sivan) les hom- « messeraient détruits par un cataclysme ; il lui comman- « da donc de prendre les écrits qui traitaient du com- « mencement, du milieu et de la fin de toutes les choses, « et de les enfouir en terre dans la ville du Soleil, appelée « Sippara, puis de construire un navire et d'y monter « avec ses parents et ses amis, d'y déposer des provi- « sions de toute nature, d'y embarquer les animaux « quadrupèdes et volatiles, enfin de s'abandonner aux « flots. Comme Xisuthrus demandait où il devait diriger « sa navigation, il lui fut répondu d'invoquer seulement « les dieux, et qu'il sauverait ainsi le genre humain. Il « obéit et fabriqua un navire long de cinq stades et large « de deux ; il y déposa tout ce qui avait été ordonné et y « fit entrer sa femme, ses enfants et ses amis les plus « intimes. Le déluge vint, et quand il eut cessé, Xisu- « thrus lâcha quelques oiseaux, qui, faute de trouver « où se nourrir et où se reposer, revinrent rapidement « au navire. Au bout de quelques jours, Xisuthrus les « lâcha de nouveau ; ils revinrent encore, ayant de la

« boue aux pieds. Enfin, lâchés pour la troisième fois, « ils ne revinrent plus, d'où Xisuthrus comprit que la « terre avait reparu, débarrassée des eaux. Il fit une « ouverture dans les parois du vaisseau et vit qu'il était « demeuré à sec auprès d'une montagne; alors il descen- « dit à terre avec sa femme, sa fille et le timonier du « navire, adora la terre, éleva un autel et offrit aux dieux « un sacrifice, à la suite duquel il disparut, ainsi que « ceux qui étaient descendus avec lui. Ceux qui étaient « demeurés dans le vaisseau, ne le voyant pas retourner, « descendirent à leur tour, et se mirent à le chercher en « l'appelant à grands cris par son nom; une voix du ciel « leur répondit en leur recommandant la piété, vertu qui « avait valu à Xisuthrus d'être transporté au milieu des « dieux. Elle leur recommanda aussi de retourner à « Babylone, conformément aux ordres du destin, et de « retirer de terre les écrits enfouis à Sippara, pour les « communiquer aux hommes, ajoutant que le lieu où ils « se trouvaient était l'Arménie. Alors ils sacrifièrent aux « dieux et revinrent à pied à Babylone. Les débris du na- « vire de Xisuthrus existent encore en Arménie, dans le « pays des Gordyéens, et les dévots en enlèvent des par- « celles d'asphalte, qui servent de talismans préserva- « teurs. Quant aux hommes, étant retournés dans la Ba- « bylonie, ils exhumèrent les écrits enterrés à Sippara, « bâtirent des villes et reconstruisirent Babylone. »

IV. — Ce n'est plus aux chronographes grecs, c'est à l'historien arménien Moïse de Khorène que nous devons la conservation de la suite du récit de Bérose : « Avant la « Tour et avant que le langage des hommes fût devenu « divers, après la navigation de Xisuthrus en Arménie, « Zervan, Titan et Japétosthe gouvernèrent la terre. « S'étant partagé le monde, Zervan, enflammé d'or- « gueil, voulut dominer les deux autres; Titan et Ja-

« pétosthe lui résistèrent et lui firent la guerre, parce « qu'il voulait établir ses fils rois de tout. Titan, dans ce « conflit, s'empara d'une certaine portion de l'héritage « de Zervan; leur sœur Astlik, en s'interposant, apaisa « la querelle par ses douceurs. » Japétosthe rappelle immédiatement le Japhet de la Bible; un autre fragment, que rapporte aussi Moïse de Khorène, assimile Zervan à Sem; quant à Titan, ce nom grec semble une traduction de l'épithète de Nemrod, « le rebelle, » par laquelle les Sémites désignaient l'auteur de la prépondérance primitive de la race chamite à Babylone, clairement indiquée dans le récit de Bérose par la conquête d'une partie de l'héritage de Zervan, faite par Titan.

V. — L'histoire des temps primitifs et fabuleux, préface de l'histoire primitive, se terminait, dans l'ouvrage du prêtre chaldéen qui avait rédigé en grec les annales de son pays, par la tradition de la Tour de Babel et de la confusion des langues. Nous avons déjà cité, dans le premier livre de ce Manuel, la mention si précieuse qui en est faite dans l'inscription de Nabuchodorossor relative à la restauration du monument auquel se rattachaient tous ces souvenirs. Voici comment Bérose racontait l'événement; ce qu'il dit est tout à fait d'accord, et avec la Bible, et avec les paroles de Nabuchodorossor : « Au temps où les hommes étaient encore tous réunis « ensemble et parlaient la même langue, ils se mirent « à construire une tour immense pour escalader le ciel. « Alors les dieux firent souffler de terribles tourbillons « de vent qui renversèrent les échafaudages et la tour « elle-même, et confondirent les langages des hommes « en faisant parler chacun différemment; c'est de là « que vint le nom de Babylone. » Un récit exactement semblable est rapporté par Moïse de Khorène, non plus

d'après Bérose, mais d'après un autre ouvrage grec, d'origine chaldéenne, dont il avait sous les yeux une version syriaque.

§ 6. — Arts.

I. — Babylone, tous les écrivains de l'antiquité sont d'accord pour l'attester, fut toujours très-supérieure à Ninive en ce qui est de la culture littéraire et des sciences. Toutes les notions scientifiques des Assyriens et les ouvrages fondamentaux de leur littérature, au premier rang les livres religieux, leur venaient de la Chaldée. Mais au point de vue des arts plastiques, les Babyloniens, à aucune époque, n'eurent le génie de leurs voisins ninivites, et ils demeurèrent toujours fort au-dessous d'eux. L'Assyrie avait été le berceau d'un des grands arts de l'antiquité, d'un art qui eut la plus profonde et la plus décisive influence sur les débuts de celui des Grecs ; Babylone et la Chaldée n'eurent rien de pareil.

Sans doute Babylone avait depuis les premiers jours de son existence, depuis le temps de la Tour de Babel, qui en avait été le plus ancien type, une architecture à elle particulière, architecture puissante et grandiose par la masse même de ses conceptions, peu variées du reste, car temples, palais et jardins suspendus y rentraient toujours dans la donnée de la pyramide à degrés ou des terrasses superposées, en retraite les unes sur les autres. Tel avait été — nous l'avons montré plus haut — le type général des édifices du premier empire de Chaldée, dont un certain nombre ont persisté jusqu'à nos jours. Tel fut, sans modification aucune, mille ans plus tard, lorsque la royauté babylonienne reprit son

ancien éclat et conquit la prépondérance dans l'Asie occidentale, le type invariable des grandes constructions de Nabuchodorossor. Cette architecture, qui ne connaissait d'autres matériaux que la brique crue ou cuite, exerça — nous l'avons aussi montré — une influence absolue sur celle de l'Assyrie, qui la copia jusque dans le choix de ses matériaux, bien qu'elle en eût eu facilement d'autres à sa disposition. Cependant il semble que les Assyriens varièrent la forme de leurs monuments et leurs lignes extérieures un peu plus que les Babyloniens.

II. — Mais si les Assyriens copiaient l'architecture de Babylone, ils avaient une sculpture qui était bien à eux et dans laquelle ils excellaient. L'imitation de la figure humaine, et en général de toute la nature vivante, était poussée chez eux au plus haut degré de perfection. Chez les Babyloniens, au contraire, il n'en était pas de même, et depuis l'époque où fut gravé le cylindre du vieux roi Ourcham jusqu'au temps de Nabuchodorossor, l'art plastique ne paraît pas avoir fait chez eux de sérieux progrès. Un savant éminent, Etienne Quatremère, a déjà depuis longtemps remarqué que les proportions de la statue colossale élevée par Nabuchodorossor, telles qu'elles sont données dans le livre de Daniel, « accusent « une ignorance complète, un oubli entier des rapports « entre les différentes parties du corps humain, » puisque sa hauteur était égale à dix fois sa largeur. Et ces proportions sont bien celles que l'on peut observer dans le petit nombre de monuments d'art babylonien parvenus jusqu'à nous. Sans doute, les proportions réciproques des diverses parties du corps humain ne sont pas aussi savamment calculées, aussi exactement observées dans les œuvres de la sculpture assyrienne que dans celles de l'art égyptien ; mais les erreurs qu'on y

observe ne sont rien à côté de celles vraiment monstrueuses qui semblent avoir été de règle dans la plastique de Babylone. L'art babylonien et l'art assyrien sont, du reste, si parfaitement indépendants l'un de l'autre, que dans la représentation de la figure humaine ils paraissent avoir pris pour point de départ les types de deux races différentes. Dans les sculptures de l'Assyrie, les figures sont généralement trapues : dans les œuvres babyloniennes, elles sont démesurément allongées et fluettes.

Ce que nous possédons jusqu'à présent en fait de monuments de l'art de Babylone se réduit à des cylindres et à d'autres pierres gravées, ainsi qu'à un petit nombre de briques émaillées portant des sujets symboliques et religieux. Non-seulement les figures y sont beaucoup trop allongées, mais leurs gestes sont gauches et faux, les compositions rudimentaires; tout y est froid, maladroit, sans vie; on sent un art qui n'est pas parvenu à sortir des langes de l'enfance. Les cylindres babyloniens sont toujours d'une exécution plus grossière que ceux que leur travail rapporte à l'Assyrie.

III. — La peinture, soit sous forme de fresques, soit sous celle de revêtements de briques émaillées, était le principal élément de décoration des édifices de Babylone. Ctésias décrit longuement celles du grand palais royal, qu'il attribuait à Sémiramis, tandis qu'elles étaient en réalité du règne de Nabuchodorossor. Elles représentaient les mêmes scènes de chasse et de guerre que les sculptures des palais assyriens, et la prise de Jérusalem y était sans doute figurée. Bérosé, dans un des fragments que nous venons de citer, donne quelques indications sur les peintures religieuses et cosmogoniques du temple de Bel, dont elles décoraient sans doute le sanctuaire. Beaucoup de ces peintures, en émail

sur briques, revêtaient les parois extérieures des constructions, qui portaient aussi de grandes inscriptions cunéiformes peintes, dont l'usage ne paraît jamais avoir été adopté en Assyrie.

La sculpture coloriée était aussi employée dans la décoration de quelques édifices babyloniens, comme le palais royal, où l'on en a trouvé de nombreux débris. Mais cette sculpture n'était pas exécutée en pierre comme dans les palais de l'Assyrie ; elle était en briques émaillées. On prenait une plaque d'argile d'une dimension assez grande pour pouvoir y composer le sujet tout entier que l'on voulait figurer. On modelait cette plaque d'argile en bas-relief, et on la coupait ensuite par des rectangles de la hauteur de huit centimètres et de la largeur de dix ou douze, dont chacun formait une brique. Ces morceaux, munis d'une marque de pose, étaient alors couverts séparément de couleurs vitrifiables et ensuite cuits au four. Plus tard, on les rassemblait en les unissant les uns aux autres avec du mortier, et dans ce travail de reconstruction du sujet l'ouvrier était guidé par les marques de pose. C'était le premier rudiment de ces mosaïques en bas-relief que les Grecs et les Romains exécutèrent quelquefois, et avec une si grande habileté.

Les pierres de diverses natures, en général les roches volcaniques, telles que le basalte, n'étaient employées dans les monuments babyloniens que pour les statues isolées. On a trouvé dans les ruines du palais de Babylone, au Kasr, un groupe colossal de ce genre représentant un lion qui dévore un homme. Cette unique sculpture babylonienne conservée jusqu'à nos jours, qui paraît avoir occupé une place d'honneur dans le palais de Nabuchodorossor, est de la plus étrange grossièreté.

observe ne sont rien à côté de celles vraiment monstrueuses qui semblent avoir été de règle dans la plastique de Babylone. L'art babylonien et l'art assyrien sont, du reste, si parfaitement indépendants l'un de l'autre, que dans la représentation de la figure humaine ils paraissent avoir pris pour point de départ les types de deux races différentes. Dans les sculptures de l'Assyrie, les figures sont généralement trapues : dans les œuvres babyloniennes, elles sont démesurément allongées et fluettes.

Ce que nous possédons jusqu'à présent en *fait* de monuments de l'art de Babylone se réduit à des cylindres et à d'autres pierres gravées, ainsi qu'à un petit nombre de briques émaillées portant des sujets symboliques et religieux. Non-seulement les figures y sont beaucoup trop allongées, mais leurs gestes sont gauches et faux, les compositions rudimentaires ; tout y est froid, maladroit, sans vie ; on sent un art qui n'est pas parvenu à sortir des langes de l'enfance. Les cylindres babyloniens sont toujours d'une exécution plus grossière que ceux que leur travail rapporte à l'Assyrie.

III. — La peinture, soit sous forme de fresques, soit sous celle de revêtements de briques émaillées, était le principal élément de décoration des édifices de Babylone. Ctésias décrit longuement celles du grand palais royal, qu'il attribuait à Sémiramis, tandis qu'elles étaient en réalité du règne de Nabuchodorossor. Elles représentaient les mêmes scènes de chasse et de guerre que les sculptures des palais assyriens, et la prise de Jérusalem y était sans doute figurée. Bérosé, dans un des fragments que nous venons de citer, donne quelques indications sur les peintures religieuses et cosmogoniques du temple de Bel, dont elles décoraient sans doute le sanctuaire. Beaucoup de ces peintures, en émail

sur briques, revêtaient les parois extérieures des constructions, qui portaient aussi de grandes inscriptions cunéiformes peintes, dont l'usage ne paraît jamais avoir été adopté en Assyrie.

La sculpture coloriée était aussi employée dans la décoration de quelques édifices babyloniens, comme le palais royal, où l'on en a trouvé de nombreux débris. Mais cette sculpture n'était pas exécutée en pierre comme dans les palais de l'Assyrie ; elle était en briques émaillées. On prenait une plaque d'argile d'une dimension assez grande pour pouvoir y composer le sujet tout entier que l'on voulait figurer. On modelait cette plaque d'argile en bas-relief, et on la coupait ensuite par des rectangles de la hauteur de huit centimètres et de la largeur de dix ou douze, dont chacun formait une brique. Ces morceaux, munis d'une marque de pose, étaient alors couverts séparément de couleurs vitrifiables et ensuite cuits au four. Plus tard, on les rassemblait en les unissant les uns aux autres avec du mortier, et dans ce travail de reconstruction du sujet l'ouvrier était guidé par les marques de pose. C'était le premier rudiment de ces mosaïques en bas-relief que les Grecs et les Romains exécutèrent quelquefois, et avec une si grande habileté.

Les pierres de diverses natures, en général les roches volcaniques, telles que le basalte, n'étaient employées dans les monuments babyloniens que pour les statues isolées. On a trouvé dans les ruines du palais de Babylone, au Kasr, un groupe colossal de ce genre représentant un lion qui dévore un homme. Cette unique sculpture babylonienne conservée jusqu'à nos jours, qui paraît avoir occupé une place d'honneur dans le palais de Nabuchodorossor, est de la plus étrange grossièreté.

LIVRE CINQUIÈME

Les Mèdes et les Perses.

CHAPITRE PREMIER

LES ARYAS PRIMITIFS.

Sources principales :

A. Kuhn, *Zur ältesten Geschichte der Indogermanischen Völker*, dans tome 1er des *Indische Studien* de M. A. Weber.— Benfey, *Griechiche Würzellexicon.* — Pott, *Etymologische Forschungen.*— Bergmann, *Les Peuples primitifs de la race de Japhet.* — P. Bœtticher, *Arica.*— E. Curtius, *Die Ionier vor der ionischer Wanderung.* — G. Curtius, *Grundzüge des griechischen Etymologie*, 1858-1862. — A. Pichet, *Les Origines indo-européennes ou les Aryas primitifs*, Paris, 1859-1863, 2 vol. — Schœbel, *Essai sur la religion première de la race Indo-Iranienne*, Paris, 1868, — Le Recueil des *Beitræge* de M. A. Kuhn et le Journal de philologie comparative que le même savant publie à Berlin.

§ 1. — Divisions et lieu de séjour des plus antiques ancêtres de la race aryenne.

I.—Les plus antiques souvenirs de la race japhétique ou indo-européenne ne nous reportent pas beaucoup

antérieurement aux environs de l'an 3000 avant l'ère chrétienne. Cette race était alors encore concentrée tout entière non loin du premier berceau de l'humanité post-diluvienne, du point de départ des Noachides, dans la Bactriane, pays que l'on est en droit de considérer comme la plus ancienne demeure historique de la race à laquelle nous appartenons, comme la ruche d'où ses diverses tribus ont essaimé successivement.

Bien que réunis encore dans une même contrée et formant un seul ensemble, les principaux rameaux issus de Japhet avaient alors déjà une existence individuelle et parlaient des dialectes séparés, mais se rattachant à une langue commune, dont chacun est devenu plus tard, après la dispersion des tribus, la souche d'une langue à part ou d'un groupe de langues. Toute cette grande race se donnait un nom commun, celui d'*Arya* ou *Airya* « les vénérables, » qui s'est conservé intact dans les traditions indiennes et dans l'appellation de la contrée asiatique spécialement nommée Arie, mais dont nous retrouvons aussi des vestiges chez tous les peuples issus de la famille aryaque, par exemple, dans les noms des *Arii* de la Germanie, des *Ases* de la Scandinavie, et de l'île d'*Erin* (l'Irlande). *Arya* dérive de la racine qui a produit en sanscrit *aryaman*, ami, *áriaka*, homme vénérable, *áriatá*, conduite honorable ; le sens de « vénérables, excellents » paraît donc y être bien positivement attaché.

En outre des distinctions de peuples, bien moins profondes qu'elles ne furent plus tard, la race indo-européenne ou japhétique, dès l'époque si reculée à laquelle nous remontons, présentait aux regards de l'observateur une division nettement tranchée, qui la séparait presque en deux nations : à l'orient ceux qu'on appelait plus spécialement *Aryas*, et dont les descendants habitèrent la Perse, l'Inde et toute la vaste ré-

gion connue des géographes classiques sous le nom d'Ariane; à l'Occident les *Yavana*[1] ou « jeunes » (sanscrit *yuvan*, latin *juvenis*, lithuanien *jaunas*, slavon *iunu*, gothique *juggs*), essaims lancés en avant vers les immenses solitudes ouvertes du côté de l'ouest et d'où descendirent les nations qui émigrèrent vers l'Europe. Ce nom se retrouve dans le *Javan* du chapitre X de la Genèse, et les Ioniens le conservèrent jusque dans les âges classiques (Ἴωνες, originairement Ἰάονες, Ἰάονες).

II.— On peut parvenir à déterminer, malgré les obscurités presque impénétrables d'un sujet sur lequel il n'existe aucun témoignage positif d'une date un peu haute et dans l'étude duquel l'hypothèse est un des principaux instruments d'investigation, la position respective que les diverses tribus de la famille aryaque primitive occupaient dans la patrie commune de la Bactriane, antérieurement au départ pour l'occident des nations qui peuplèrent l'Europe. Les Aryas, en entendant ce mot dans l'acception la plus restreinte, nous l'avons déjà dit, tenaient la partie orientale du pays. Un de leurs rameaux, les Iraniens — qui occupèrent ensuite la Perse et la Médie — devaient habiter le nord-est, avoisinant la Sogdiane vers le Belourtagh; même, poussés par l'accroissement de leur population, ils s'étaient étendus vers l'est, jusqu'aux hautes vallées des montagnes, d'où ils redescendirent un peu plus tard dans la Bactriane quand l'émigration des Yavanas eut laissé des cantons fertiles de ce pays dégarnis d'habitants; c'est ainsi que s'expliquent leurs anciennes traditions sur une époque où une nécessité divine les força de quitter temporairement l'*Aryanem Vaêdjo* ou Ariane primitive, séjour de délices, pour

[1] Lois de Manou, X, c. XLIV. — Ramâyana, I, c. XLV et XLVI; IV, CXLIII, édition Gorresio.

un pays au climat rigoureux où il y avait, dit un de leurs livres sacrés, « dix mois d'hiver et deux seulement d'été. » A côté des Iraniens, au sud-est, probablement dans les heureux districts du Badakchan, se trouvaient les tribus qui conquirent plus tard l'Inde et y devinrent les castes supérieures, appuyées alors aux versants de l'Hindou-Kousch, qu'il leur fallut traverser ou tourner pour arriver dans le Caboulistan et pénétrer de là dans l'Inde du nord. Cette position resserrée dans le fond de la Bactriane et fermée par les hautes chaînes du côté où l'émigration aurait pu s'effectuer naturellement, explique pourquoi les Aryas proprement dits restèrent plus longtemps que les autres tribus japhétiques dans les demeures premières de la race. Les Yavanas occupaient la moitié occidentale de la Bactriane de la manière suivante. Au sud-ouest, et vers les sources de l'Artamis et du Bactrus, devaient résider les tribus pélasgiques, d'où descendirent les Grecs, les Latins et les autres Italiotes, ainsi qu'une partie des populations de l'Asie Mineure; c'est de là que ces tribus s'avancèrent d'abord dans la direction de Hérat, pour continuer ensuite leur migration vers l'Asie Mineure et l'Hellespont, par le Khorassan et le Mazenderan. La tribu qui devait former le grand peuple des Celtes occupait la région de l'ouest, du côté de la Margiane. Parfaitement libre de ses mouvements du côté de l'occident, elle dut être une des premières à émigrer sous la pression de l'accroissement de la population dans les autres tribus. Les Celtes, suivant toutes les probabilités, s'étendirent d'abord vers Merv et l'Hyrcanie; puis, contournant au sud la mer Caspienne, ils firent une halte au pied du Caucase, dans les pays fertiles de l'Ibérie et de l'Albanie, dont les noms même semblent être restés comme une trace de leur établissement temporaire. Plus tard, poussés en avant sans doute par des colonies iraniennes, par les Géorgiens descendus des

montagnes de l'Arménie, et par des tribus venues du nord, ils franchirent les défilés du Caucase, contournèrent la mer Noire au nord, gagnèrent le Danube et remontèrent son cours pour pénétrer au centre de l'Europe et ne s'arrêter définitivement qu'aux limites extrêmes de notre occident. Cette longue migration ne s'accomplit pas tout d'une haleine, et sur cette route lointaine, bien des noms de pays, de fleuves et de peuplades d'ailleurs peu connues témoignent des établissements fondés par les Celtes, et envahis plus tard, en tout ou en partie, par le flot germanique qui leur succéda.

Pour en revenir à la Bactriane et aux antiques demeures des tribus japhétiques, qui s'y trouvaient encore rassemblées un peu plus de 3000 ans avant Jésus-Christ, il ne nous reste plus qu'à placer le long du cours de l'Oxus, qui faisait la limite de la contrée au nord, les tribus germaniques et slaves, s'étendant vers le sud au cœur du pays dans les fertiles vallées des affluents du grand fleuve, en contact par conséquent dans trois directions avec les autres tribus. De bonne heure ces deux races fécondes traversèrent l'Oxus pour s'étendre à l'aise dans les vastes régions de la Scythie et y demeurèrent, pendant bien des siècles peut-être, avant de se diriger vers l'Europe, où les poussa graduellement l'invasion des peuples touraniens. Ce dernier mouvement doit avoir commencé bien avant notre ère, en partant probablement des régions situées entre le Tanaïs, le Tyras et l'Ister, jusqu'au delà de l'Hæmus, car, au temps d'Alexandre, la masse des peuples germaniques s'était avancée déjà de la mer Noire jusqu'au Rhin et à la Baltique. Les Lithuano-Slaves répandus plus loin au nord et à l'est vinrent ensuite, et, trouvant l'Europe déjà occupée en grande partie, s'arrêtèrent dans les régions du nord-est.

§ 2. — Mœurs et degré de civilisation.

I. — La philologie comparative, s'attachant aux mots de la langue comme aux seuls monuments qui subsistent de cette époque primitive des populations japhétiques, est parvenue à reconstituer en grande partie le tableau de leur état social avant qu'elles ne se fussent dispersées. C'est à M. Pictet, de Genève, que revient l'honneur d'avoir poussé le plus loin et développé de la manière la plus complète ces recherches de « paléontologie linguistique, » comme il les a appelées lui-même par une expression très-heureuse. Le point de départ en a été cette remarque ingénieuse et certaine que les mots qui se retrouvent à la fois dans le sanscrit, langue sacrée de l'Inde, dans le zend, antique idiome des Iraniens, et dans les langues de l'Europe, sans avoir sensiblement changé de forme et de signification, donnent la mesure du degré de civilisation qu'avaient atteint les diverses tribus des Aryas et des Yavanas, lorsqu'elles vivaient encore côte à côte dans la Bactriane et qu'elles n'avaient pas quitté leur patrie commune pour se diriger vers les différents pays qu'elles habitèrent plus tard.

II. — Tous les mots qui se rapportent à la vie pastorale, à commencer par le nom même du bétail (sanscrit *paçu*; latin *pecus*; borussien *pecku*; grec πῶυ; gothique *faihu*), sont les mêmes dans les différents groupes de langues indo-européennes; d'où l'on est en droit de conclure que cette vie était principalement celle des Japhétites dans les contrées arrosées par l'Oxus. Les animaux domestiques leur étaient presque tous connus: ils avaient des bœufs (sanscrit, *go, gaús*; latin *bos*; grec βοῦς; alle-

mand *kuh*. — Sanscrit *vákhscha*; latin *vacca*); des chevaux (sanscrit *açva*; zend *açpa*; grec ἵππος et ἵκκος; latin *equus*), des chiens (sanscrit *çvan*; grec κύων; latin *canis*); des brebis (sanscrit *avis*; latin *ovis*; slavon *ovtza*; grec ὄις; des porcs (sanscrit *súkara*; latin *sus*; grec ὗς; ancien haut-allemand *sú*); des chèvres (sanscrit *ayá*; grec αἴξ; erse *agh*; irlandais *aighe*; lithuanien *ojis*.) — Bouc : (sanscrit *urana*; lithuanien *baronas*; transporté en grec au bélier : ἀρνός.) — Chevreau : (latin *hœdus*; sabin *fedus*; gothique *gaitsa*); des oies (sanscrit *hansa*; irlandais *ganra*; latin *anser*; ancien haut-allemand *kans*; grec χήν; russe *ghousse*).

La comparaison des mots nous apprend encore que ces populations savaient mettre les chevaux et les bœufs sous le joug (sanscrit *jugam*; grec ζυγόν; allemand *joch*) et les atteler à des chars portés sur des roues (sanscrit *ahschas*; latin *axis*; grec ἄξων, d'où ἅμαξα); mais elles ne pratiquaient guère l'art de l'équitation, à peine connu des Grecs de l'âge homérique. Elles avaient appris à travailler certains métaux, l'or (latin *aurum*; erse *or*; kymrique *awr*; berussien *ausis*; lithuanien *auksas*. — Sanscrit *hirana*; zend *zara*; ossète *gharin*); l'argent (sanscrit *vadjata*; zend *erezata*; arménien *ardzath*; grec ἀργύριον; latin *argentum*; irlandais *airgeat*) et le bronze, mais non encore le fer (le mot *ayas* signifiait originairement « métal » ; en gothique il est devenu le nom du fer, *ais*, en latin celui du bronze, *aes*; le grec σίδηρος paraît provenir de ce que le premier fer travaillé fut le fer météorique; enfin le latin *ferrum* est d'origine sémitique). Elles fourbissaient des armes, lance (sanscrit *çala*; irlandais *cáil*; sabin *curis*. — Sanscrit *kunta*; grec κοντός; latin *contus*), javelots (sanscrit *pîlu*; latin *pilum*; kymrique *pilwrn*; scandinave *pîla*); flèches (sanscrit *ischu*; grec ὀϊστός), mais il semble qu'elles ne connaissaient pas l'épée, qui n'a pas un nom commun dans toutes les langues de la famille. Il en est autrement du bouclier (sanscrit *tcharma*;

ancien allemand *scerm*; grec πάρμη; latin *parma*.—Latin *scutum*; irlandais *sciath*; slavon *schtitu*), que les peuples les plus sauvages emploient pour se défendre. Les Aryas primitifs, antérieurement à la séparation des tribus orientales et occidentales, façonnaient aussi des objets de parure, des bijoux plus ou moins grossiers (sanscrit *mani*; irlandais *máini*; grec μάνον; latin *monile*; anglo-saxon *menas*), tels que colliers (sanscrit *sara*; grec ὅρμος; slavon *useregu*) et anneaux (sanscrit *anguliya*; zend *angust*; latin *annulus*; irlandais *aigiolain*).

Leurs tribus n'habitaient pas sous des tentes comme les Arabes, ou sur des chariots, comme les Scythes; elles savaient construire des demeures fixes (sanscrit *dama*; zend *demâna*; grec δόμος; latin *domus*; irlandais *damh*; anglo-saxon *team*; slavon *domu*. — Sanscrit *véça*; zend *víç*; grec οἶκος; latin *vicus*; gothique *veihs*), renfermant le foyer domestique (sanscrit *vasi*, *vasta*; grec ἑστία, latin *vesta*; irlandais *fois*; lithuanien *weisle*), autour duquel la famille avait son siége (sanscrit *sadas*; zend *hadis*; grec ἕδος; latin *sedes*; irlandais *sadhbh*; scandinave *setr*; slavon *siedalo*), de véritables maisons avec des murs (latin *murus*; irlandais *múr*; anglo-saxon *múr*; ancien allemand *múra*; lithuanien *muras*); un toit (sanscrit *sthag*; grec στέγος; latin *tectum*; irlandais *teg*; anglo-saxon *thac*; lithuanien *stógas*) et une porte (sanscrit *dvára*; grec θύρα; gothique *dauro*; ancien allemand *turi*; latin *fores*; lithuanien *durrys*; irlandais *doras*), puis autour un enclos (sanscrit *mandira*; grec μάνδρα; irlandais *maindreach*). La réunion de ces maisons formait déjà villages (grec κώμη; gothique *haims*; lithuanien *kaimas*) et même des sortes de villes (sanscrit *pur*, *pura*; grec πόλις; lithuanien *pillis*; kymrique *plwy*).

III. — Les premiers éléments de l'agriculture n'étaient pas inconnus des Aryas de cet âge originaire. Mais ils

ne remuaient encore que faiblement le sol pour lui confier la semence, et c'est seulement après leurs migrations que les tribus japhétiques apprirent de peuples plus avancés à manier la charrue, à semer les différentes espèces de graines, à cultiver les légumes, à planter la vigne et à presser l'olive pour en retirer l'huile. Aussi la plupart des mots qui se rapportent à la vie agricole existent-ils avec la même signification en latin et en grec, mais on ne les retrouve pas avec leur sens particulier en sanscrit. Le grain (sanscrit *adna*, *anna*; latin *ador*; scandinave *aeti*; anglo-saxon *ata*; irlandais *etha*. — Sanscrit *sitya*; grec σῖτος), moulu (sanscrit *malana*; grec μύλλω; latin *molo*; irlandais *meilim*; gothique *malan*; lithuanien *málti*; slavon *mlieti*) et réduit en farine (sanscrit *samida*; grec σεμίδαλις; latin *simila*; scandinave *similia*; anglo-saxon *smeodoma*), faisait la base de la nourriture des Japhétites primitifs, et c'est par ce mode d'alimentation que celles de leurs tribus qui se dirigèrent vers l'occident se distinguaient des peuplades sauvages qui les y avaient précédées, réduites à se nourrir de faines et de glands. L'usage des viandes (sanscrit *kravya*; grec κρέας; anglo-saxon *hreaw*; scandinave *hrae*) leur était aussi connu, et il les assaisonnaient avec le sel (sanscrit *saras*; latin, *sal*; grec ἅλς). Enfin ils ne se servaient pas seulement de chars, ils avaient aussi des embarcations (sanscrit *naûs*; latin *navis*; grec ναῦς. — Sanscrit *plava*; grec πλοῖον; ancien-allemand *pfluoch*, *ploh*; scandinave *plogr*), toutefois c'étaient encore de frêles esquifs, qu'ils dirigeaient exclusivement à la rame (sanscrit *aritram*; grec ἐρετμός; latin *remus*) et qu'ils ne savaient gréer ni de mâts ni de voiles, car les mots qui désignent les choses ne sont pas communs, mais particuliers à chaque langue de la famille.

Sous le rapport des notions scientifiques, ces populations, quoique certainement encore très-ignorantes,

appliquaient cependant aux divisions de l'année les révolutions périodiques de la lune (mois, en latin *mensis*, en grec μήν, de *mâsa*, *mos*, « la lune, » en zend *mâo*; ancien allemand *mâno*; irlandais *mios*), et leur système de numération était déjà décimal.

§ 3. — La famille et la société.

I. — Chez les Aryas primitifs de la Bactriane, la famille se montre à nous respectée, et ses liens tout-puissants sont la base de l'organisation sociale. Le mariage (sanscrit *gama*; grec γάμος; irlandais *gamh*) est un acte sacré et libre [1], que précèdent des fiançailles et que symbolise l'union des deux mains. En sanscrit le mariage est appelé *karagraha* ou *panigraha*, « prise de la main, » et on trouve aussi l'époux désigné comme *hastagrâbha*, « le preneur de main; » en grec ἐγγύη « fiançailles, » dérive de l'antique nom de la main, *angu*; la *dextrarum junctio* était chez les Romains une partie essentielle de la cérémonie des noces; le slavon *obratchiniku*, « époux, » dérive de *raku*, « main. » L'époux, en présence du prêtre, soit que le sacerdoce devienne isolé, soit qu'il repose sur la tête du chef de famille ou de tribu, l'époux prend la main droite de l'épouse dans sa main droite en prononçant certaines formules sacrées; l'épouse est emmenée (en sanscrit *vahyâ*, épouse; *vôdhar*, époux, de la racine *vah*, « conduire, emmener; » — en zend *vaz*, en lithuanien *westi*, « conduire » et « épouser. » — *Cf. le* tchèque *wdam*, le kymrique *gweddu*, l'anglo-saxon

[1] Voy. dans le tome V des *Indische Studien*, de M. A. Weber, un travail spécial de M. le docteur Haas sur les cérémonies du mariage chez les Aryas.

weddian, le scandinave *ved*— en latin *ducere uxorem*.) Sur un char traîné par deux bœufs blancs[1], le père de la mariée offre à son gendre une vache qui, dans l'origine, était destinée au festin des noces, qui, plus tard, est consignée dans la maison du mari; c'est la dot, en sanscrit *gódâna*, « le don de la vache » (polonais *gody*), signe de la richesse agricole. Dans Homère[2] les jeunes filles recherchées en mariage sont appelées ἀλφεσίβοιαι, c'est-à-dire celles qui obtiennent des vaches de la part de leurs prétendants ; la dot s'appelle en ancien allemand *faderfio*, en scandinave *faedhering feoh*, « le bétail du père, » d'où vient l'expression de *maidenfee* encore en usage en Angleterre dans le même sens ; en irlandais, les mots *crodh*, *spré*, *spréidh*, signifient à la fois « bétail » et « dot ; » chez les paysans de la Souabe l'habitude se conserve de donner à l'épousée la plus belle vache de l'écurie, appelée *braut-kuh*. Les cheveux de l'épouse sont ensuite partagés avec un dard (une épine de porc-épic chez les Indiens, un fer de lance chez les Romains); on la conduit autour du foyer domestique et on la reçoit à la porte de sa nouvelle demeure en lui présentant l'eau et le feu. Des vestiges incontestables de ces cérémonies symboliques des âges primitifs se retrouvent dans les mœurs antiques de toutes les nations indo-européennes. Une fois introduite au foyer de son époux, l'épouse, chez les Aryas primitifs, est traitée avec les égards, avec la dignité dus à celle par qui doit se perpétuer la race. Elle y est seule, car la polygamie est un vice de décadence que le contact de civilisations corrompues pourra introduire dans l'Iran et dans quelques autres contrées; mais en général les fils de Japhet sont, de tous les hommes, ceux qui ont le plus fidèlement gardé le pré-

1 Rig-Vêda, X, LXXXV, 10.
2 *Iliad.* XVIII, v. 594.

cepte qui devait revivre avec l'Évangile: *solus cum sola*, de même qu'ils sont ceux chez qui la condition de la femme a été la plus haute et la plus honorée. Elle subit sans doute dans sa maison l'autorité maritale, mais cette autorité se tempère par l'amour mutuel, par le respect d'un côté et la protection de l'autre.

II.—C'est sous l'influence heureuse de ces sentiments qu'est accueillie la naissance de l'enfant, de celui « qui donne la joie, » *harschayitnu*, « qui accroît le bonheur, » *nandavardhana*, « qui chasse le chagrin, » *kleçapahá*, comme l'appellent les hymnes les plus antiques de l'Inde. Cette allégresse s'étend du fils à la fille; elle est aussi appelée par les Indiens *nandaná*, « celle qui réjouit. » Entre le frère et la sœur s'établissent ces doux nœuds si bien exprimés par les noms de « celui qui soutient, » *bhrátar*, de la racine *bhar*, « porter, supporter » (zend, *brátar;* grec φρατήρ, mot archaïque; latin *frater;* irlandais *bráthir;* gothique *brothar;* lithuanien *brolis*, contracté pour *brotélis;* slavon *bratru*), et de « celle qui est bonne, qui est amicale, » *svasar*, à rapprocher de *svasti*, « bonté, bonheur » (zend *qanhar;* latin *soror;* irlandais *sethar;* gothique *svistar;* borussien *shostro;* slavon, *sestra*). En même temps, les fonctions domestiques se distinguent: le fils est « celui qui purifie, » *putra*, de la racine *pú* (zend *puthra;* latin *puer;* armoricain *paotr*), c'est-à-dire celui qui, suivant l'idée conservée intacte chez les Indiens, libère le père de l'obligation d'engendrer; la fille est « la gardienne des troupeaux, celle qui trait les vaches, » *duhitar*, de la racine *duh* (zend *dughdar;* grec θυγάτηρ; gothique *dauhtar;* irlandais *dear;* lithuanien *dukte;* slavon, *duschti*); quant au père, son nom signifie « le protecteur » de la famille, *pitar*, de la racine *pá* (zend *pitar;* grec πατήρ; latin *pater;* gothique *fadar*), et l'expression qui désigne en général tout ascendant a le

même sens, *ávuka*, de la racine *av* (latin *avus;* kymrique *ewa;* gothique *avô;* lithuanien *awynas;* slavon *uietsi*); enfin l'appellation universelle de la mère dans toute la famille aryenne veut dire « la créatrice, » celle qui met les enfants au jour, *mâtar*, de la racine *mâ* (zend *mádar;* grec μήτηρ ; latin, *mater;* irlandais, *mathir;* lithuanien *mote;* slavon *mati*).

III. — En se développant, la famille a formé le clan, *viç;* c'est la réunion des frères, ainsi que l'indique son nom grec de φρατρία ; le clan est une parenté à l'origine des nations japhétiques, comme il le sera encore plus tard dans l'Iran, dans l'Inde, en Irlande et en Écosse, et chez les Slaves. A sa tête est un chef, le patriarche, l'aîné, le père de famille (sanscrit *viçpati;* zend *viçpaiti;* lithuanien *weszpatis;* slavon *gospodar*), investi d'un pouvoir absolu et de droit divin, qui se conservera dans celui du *paterfamilias* romain. Toutefois, il ne décide pas tout de sa seule autorité ; un conseil l'entoure, *sabhâ* (Cf le gothique *sibja* et l'irlandais *sabb*), composé d'un certain nombre d'anciens, tous pères de famille, et ce conseil délibère avec lui, suivant la coutume. Au-dessus du clan nous rencontrons la tribu, qui est une extension encore plus grande de la famille, et dont tous les membres s'attribuent une commune origine, ainsi que le marque son nom zend *zantu*, identique au latin *gens*, et son nom grec φυλή, de φύω « croître, engendrer, produire; » la réunion des tribus forme la nation, qui est aussi une famille encore plus vaste (sanscrit *djana*, pareil au grec γένος et au latin *genus;*—latin *natio*, pour *gnatio*), une multitude (grec πλῆθος ; latin *plebs;* kymrique, *plwyf;* anglo-saxon *folc;* slavon *plemé*), une réunion d'hommes rattachés par un lien commun (grec, δῆμος; irlandais, *damh;* anglo-saxon, *team*— de la racine *dam*, « lier »). Ce peuple a pour chef suprême, au-dessus

des chefs de clans et de tribus, un roi, dont le nom signifie « celui qui dirige, » *râdj*, de la racine *radj*, (latin *rex*; irlandais *rig*; gothique *reiks*), et « celui qui soutient, » *bharatha*, de la racine *bhar* (persan *bâri*; irlandais *barn*; gaulois *brennos*; anglo-saxon *beorn*).

Le roi, chez les nations primitives de la race de Japhet, fait la paix et la guerre; il commande aux guerriers (sanscrit *puri*; kymrique *por*; gothique *frauja*, désignations du prince qui dérivent de la racine *pur*, « marcher devant »). L'art des batailles commence, les villages et les bourgades s'entourent d'enceintes rustiquement fortifiées (sanscrit *varana*; zend *vara*; latin *vallum*; irlandais *fal*; ancien allemand *wari*; anglo-saxon *weal*; lithuanien *wólas*), où l'on élève déjà des tours (grec, πύργος; gothique *baurgs*; irlandais *brugh*). L'étranger vaincu est prisonnier et devient esclave. Le sanscrit *dasyu* « ennemi, » correspondant au grec δῄτος, nous donne l'origine de δεσπότης, « maître, » celui qui commande aux ennemis réduits en esclavage, en sanscrit *dâsapati*; à la même racine paraît aussi se rattacher le grec δοῦλος, « esclave » (irlandais *duile*), pour δοσυλος, parallèle au sanscrit *dasra*, synonyme de *dasyu*.

Le roi rend également la justice; mais, chose singulière, la décision, dans les cas douteux, est remise au jugement de Dieu; l'*ordalie* germanique retrouve là ses origines. C'est l'épreuve du feu, d'abord, la plus employée, puis l'épreuve de l'eau et de l'huile. « Que le « juge fasse prendre du feu à celui qu'il veut éprouver « ou qu'il ordonne de le plonger dans l'eau, disent les « vieilles lois indiennes de Manou [1], échos de la tradition « antérieure. Celui que la flamme ne brûle pas et que « la flamme ne fait pas surnager, doit être reconnu comme véridique. » Et en effet, dans l'un des

1 VIII, CXIV.

poëmes épiques de l'Inde, le *Ramayâna*, la belle et vertueuse Sita passe par le feu pour dissiper les injustes soupçons de son royal époux Rama. Voici comment se pratiquait l'épreuve du feu, transportée par les tribus japhétiques à la fois dans l'Occident et dans l'Inde : une tranchée remplie de charbons ardents était creusée et l'accusé devait la traverser; c'est le mode conservé par les Germains jusqu'au seuil du moyen âge; ou bien neuf cercles concentriques étaient tracés à un intervalle de seize doigts l'un de l'autre; on faisait rougir un fer de lance ou une boule de métal de cinq livres ; il fallait porter cet objet brûlant sans être blessé dans les huit premiers cercles, et le jeter dans le neuvième ; l'herbe devait en être brûlée. Cette épreuve a été fréquemment employée dans l'Inde : c'est aussi la *gestatio ferri* des Scandinaves, le « jugement par le fer » (*ienordal*) des Anglo-Saxons, et un précieux passage de Sophocle [1] en indique l'emploi chez les Hellènes des âges les plus anciens. Quant au jugement par l'eau, on jetait un anneau dans l'eau bouillante, et il fallait le retirer sans se brûler, genre d'épreuve que nos Francs avaient encore conservé quand ils envahirent la Gaule et que Grégoire de Tours décrit sous les rois mérovingiens; ou bien on était plongé, lié dans un bassin d'eau froide et on ne devait pas surnager; c'est « l'ordalie par l'eau » (*wasserordel*) du moyen âge germanique.

§ 4. — La religion.

I. La religion primitive des Japhétites, dont les hymnes sacrés ou Védas, conservés traditionnellement par

[1] *Antigone*, v. 264.

les tribus qui conquirent l'Inde, nous font connaître une forme dérivée déjà, mais très-voisine encore des données originaires, et qui a été le point de départ de toutes les mythologies des peuples indo-européens, particulièrement de celle des Grecs, reposait sur une conception monothéiste. Pour les ancêtres de notre race, tout venait de l'être céleste, de l'être par excellence, du Dieu, *Déva*, le Ζεὺς des Grecs, le *Deus* des Latins. Cet être divin était considéré comme « le vivant, » *Asoura* chez les Indiens, *Ahoura* chez les Iraniens, *Esus* chez les Celtes *Æsar*, chez les Etrusques; « l'esprit, » *Manyou* dans les Védas, *Mainyou* chez les Iraniens; « l'esprit divin et éternel qui pénètre l'univers, » *Nara* (kymrique *Ner*). Un des hymnes du Rig-Véda, se servant d'expressions presque bibliques, dit que le dieu que l'on invoque « est le seul « maître du monde; il remplit le ciel et la terre; il donne « la vie, il donne la force; tous les autres dieux désirent « sa bénédiction; la mort et l'immortalité ne sont que son « ombre; les montagnes couvertes de frimas, l'océan « avec ses flots, les vastes régions du ciel proclament sa « puissance. Par lui ont été solidement fondés le ciel, la « terre, l'espace, le firmament; il a répandu la lumière « dans l'atmosphère. Le ciel et la terre frémissent de « crainte en sa présence. Il est dieu au-dessus de tous les « dieux. » Les Hébreux seuls ont parlé dans les choses religieuses un plus sublime langage, et une si haute conception de la divinité mise en regard du grossier naturalisme des plus fameux sanctuaires de l'Asie sémitique ou chamitique montre d'une manière éclatante la supériorité morale et la tendance éminemment spiritualiste de la race de Japhet.

Mais cette notion de l'unité divine, reste des croyances primitives de l'humanité et de la révélation originelle, était chez les Japhétites primitifs, comme chez toutes les autres nations de l'antiquité qui n'avaient pas reçu

les mêmes secours du ciel que les Hébreux pour la conservation du dépôt de la vérité, défigurée par l'esprit du panthéisme et par la personnification des attributs, des qualités et des manifestations de l'être divin en autant de dieux différents, émanés de sa substance. Le dieu créateur était confondu avec l'univers créé par lui ; son unité se décomposait en une pluralité de personnages tenus aussi pour divins ainsi que l'indique le nom à la fois un et pluriel *Viçve Dêvas*, employé quelquefois par les Vêdas. Sans doute, la conception première de l'unité demeurait derrière ces personnifications secondaires, et un hymne du Rig-Véda dit formellement que « les sages donnent plusieurs noms à l'être qui est « un, » suivant la manière dont il se manifeste et le point de vue sous lequel on l'adore. Mais l'existence de ces personnifications distinctes et revêtues d'une existence individuelle constituait une altération déplorable de la conception originelle et l'oblitérait complétement dans le culte populaire, en conduisant à l'abîme du polythéisme et de l'idolâtrie. Chacune des qualifications et des attributions de l'être divin considéré comme le premier principe : *Pradjâpati*, le maître des créatures ; *Pourouscha*, l'âme suprême ; *Asoura*, l'esprit vivant (d'où, comme nous venons de le dire, *Esus* et *Æsar*, d'où aussi l'*Assour* ninivite) ; *Dakcha*, le puissant par la volonté, la sagesse ; *Mitra* ou *Aryaman*, le bienveillant, le dieu ami ; *Dhâtar*, le créateur ; *Savitar*, le producteur (le *Saturnus* des vieux Latins) ; *Tvaschtar*, le formateur ; chacune des forces de la nature et chacun des phénomènes physiques dans lesquels il se manifeste extérieurement, comme *Agni*, l'élément igné, le principe de vie, que nous reconnaissons dans l'*Héphæstos* des Grecs, et la *Vesta* des Latins ; *Indra*, la force vive de ce principe, qui se révèle dans le feu et dans l'éclair, appelé aussi *Dyâuschpitar*, « le père lumineux, le ciel père, » d'où le *Diespiter* ou

Jupiter des Romains; *Varouna*, le ciel (l'*Ouranos* de la religion grecque); *Souryâ*, le soleil (l'*Hélios* hellénique); *Parthivî Mûtar*, la terre mère, *Fira Módor* des Anglo-Saxons, la *Dé-méter* des Grecs, la *Hertha* des Germains, la *Mahte* des Lithuaniens, la *Tellus mater* ou *Ops* des Romains, etc., est adoré comme un être à part, formé de la substance du premier être. Et la tournure essentiellement anthropomorphiste du génie de la race indo-européenne tendait à prononcer plus peut-être que chez aucun autre peuple la distinction entre ces personnages secondaires, qui à l'origine se ramènent à la même et unique source, car elle leur donnait immédiatement dans l'imagination populaire et dans les expressions du langage une existence tout à fait à part et une forme déterminée; la même tendance transformait tous les rapports que la conception religieuse établissait entre eux, soit dans l'ordre moral, soit dans l'ordre physique, en mythes, c'est-à-dire en histoires dramatiques qui avaient pour acteurs des personnages vivant d'une vie semblable à celle des hommes; c'est ainsi que naquirent ces fables auxquelles la poésie des Grecs, et aussi celle de l'Inde, donnèrent un si grand éclat et prêtèrent des formes si brillamment variées.

II. Les Egyptiens, nous l'avons montré, avaient vu les manifestations les plus saisissantes et les plus hautes de l'être divin dans les phases de la course journalière et annuelle du soleil; c'est sur ce fondement qu'ils avaient construit l'édifice de leur religion. Les Babyloniens, et leurs élèves les Assyriens, avaient cherché surtout ces manifestations dans les corps sidéraux et les légions de l'armée céleste; aussi leur culte avait-il revêtu un caractère astronomique et astrologique qui fait sa physionomie propre. Les Aryas primitifs n'étaient pas assez savants pour concevoir de semblables systèmes. Les ma-

nifestations où ils reconnurent le pouvoir de l'être divin et dans lesquelles ils adorèrent ses attributs, celles qu'ils personnifièrent et qui devinrent le point de départ de leur mythologie, furent les phénomènes purement atmosphériques d'où dépend la fertilité de la nature, l'action directe du soleil sur la vie végétative, les vents, les vapeurs humides, les nuages, la foudre, la pluie. C'est ainsi que les Vêdas nous montrent parmi les personnages divins auxquels le culte s'adresse : *Uschas*, l'aurore, l'*Eos* des Grecs, l'*Ostara* des Germains; les *Açvins*, personnification des deux crépucules du matin et du soir, qui donne naissance aux *Dioscures* helléniques; les *Maruts*, les vents, dont le culte se discerne encore aux temps primitifs de la Grèce, surtout dans les *Tritopatores* athéniens, dont le nom rappelle de si près le *Tritsu* vêdique; les *Gandharvas* ou chevaux célestes, qui représentent les rayons du soleil et ont fourni le nom comme la première origine de la conception des *Centaures* helléniques.

Parmi les phénomènes de la nature, les Aryas primitifs furent surtout frappés, on le voit clairement dans les hymnes des Vêdas, par ceux qui semblaient révéler dans la nature une lutte, un antagonisme de deux phénomènes ou de deux principes opposés, la lutte du jour et de la nuit, des rayons solaires et des nuages ou des brouillards, l'éclair frappant la nue et en faisant jaillir les torrents de la pluie féconde qui y étaient auparavant emprisonnés, phénomènes physiques auxquels ils furent naturellement conduits à assimiler, dans l'ordre moral, cette lutte du bien et du mal dont l'homme ne peut manquer d'être le témoin s'il vit quelque temps sur la terre. De l'observation de ces phénomènes de lutte et d'antagonisme, qu'ils s'efforcèrent de concilier avec la conception de l'unité de substance et de principe, et à laquelle durent se joindre quelques restes des notions

de la révélation primitive sur l'antique « ennemi, » le tentateur, révolté contre l'Eternel, sortit le germe fondamental de la doctrine du dualisme, particulièrement développée chez tous les Aryas et qui devint plus tard la base essentielle du système religieux chez les Iraniens. On admit l'existence de deux principes éternellement en lutte dans le monde, bien qu'émanant tous deux de la même substance première et s'y confondant, principes dont l'antagonisme faisait la vie et la durée de l'univers. Ce fut dans les Vêdas et dans l'Inde le combat d'Indra le lumineux contre Vritra le ténébreux; chez les Iraniens celui d'Ahouramazda contre Agrimainyous, auquel la réforme de Zoroastre donna une si capitale importance; chez les Grecs, la lutte d'Apollon contre Python, de Jupiter et des Titans; dans les vieilles fables italiques, celle d'Hercule contre Cacus; ce fut enfin toute une infinité de mythes que l'on retrouve sans exception chez tous les peuples indo-européens et dont il serait trop long de présenter ici l'énumération.

III. — Le culte extérieur et surtout le sacrifice jouaient un rôle capital dans la religion des tribus japhétiques primitives. Le sacrifice est pour eux l'œuvre par excellence (*kratu*), à tel point qu'il est considéré lui-même comme participant de la nature divine; il comprend les rites, les offrandes et aussi les hymnes et les prières, et dans les hymnes on trouve à la fois le dogme et la morale.

Les rites vêdiques, dans leur simplicité primitive, paraissent avoir conservé intact le sacrifice des anciens âges, qui d'ailleurs se retrouve exactement semblable chez les vieux Pélasges de l'Arcadie[1], et dont les traits

1. Voy. Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*, t. I, p. 182.

principaux ont été conservés dans les cérémonies postérieures de tous les peuples de la race. Le chef de famille dresse sur un lieu élevé, qui puisse s'apercevoir de loin, un autel grossier, composé de mottes de gazon (*cespites* chez les Romains primitifs)[1], ou d'une pierre à large base, *gráva prithubudhna*, sous la libre voûte du ciel. Cet autel, destiné à être le siége, *dhási*, de la divinité, rend sacré le lieu où il s'élève, lieu qu'on appelle *vêdi* et qu'on entoure d'une enceinte, origine du τέμενος des Grecs. Pasteur, et vivant du produit de ses troupeaux, l'Arya consacre son autel par une onction de beurre liquide, *havis*; puis, s'étant mis à genoux, *mitadjnava*, ou debout les mains étendues vers le ciel, *uttánahasta*, il s'adresse à la divinité en prononçant l'invocation, *havam*, et en chantant des prières improvisées. Cependant du bois a été placé sur l'autel; on allume le feu, symbole et substance d'Agni, qu'on se procure par le frottement de deux branches sèches, *aráni*. L'adorateur élève dans une coupe de bois, *tchamasa*, *pôtra*, le *sôma*, le breuvage divin, la liqueur du dieu des batailles, qui anime le courage et l'exalte jusqu'à l'ivresse; c'est le suc fermenté que l'on tire de la tige et des feuilles de l'*asclepias acida*; il remplace le vin dans un pays où le vin et la vigne sont absolument inconnus; on l'appelle déjà *vinas*, « le désiré, » d'où viendra *vinum*; plus tard les tribus aryennes de l'Occident, parvenues dans des climats plus favorables, y substitueront le jus de la vigne, et *Sôma*, adoré lui-même comme un dieu, comme une forme d'Agni, donnera naissance au *Dionysos* des Grecs. Cette liqueur, *indu*, est jetée en libation sur le feu, dont la flamme vive consume aussi l'offrande, *prayas* ou *vâdja*. L'oblation consiste en beurre, *ghrita* ou *havis*, en lait caillé,

1. C'est ainsi qu'étaient encore faits, au temps de Pausanias, les autels de Zeus Lycæos et de Zeus Clarios en Arcadie (Pausan. VIII, LIII, 9).

dhadhi, en grains d'orge, *dhana*, et en gâteaux, *karambha*. D'ordinaire cette simple matière suffit; ce n'est que dans les cérémonies solennelles que le sacrifice devient sanglant; on immole alors des victimes prises dans les troupeaux, vaches ou chèvres; mais l'offrande la plus haute, la plus solennelle est celle du plus noble des animaux domestiques, le sacrifice du cheval, *açvaméda*, que les Scandinaves continuèrent à célébrer jusqu'à leur conversion au christianisme.

A l'holocauste, comme nous l'avons déjà dit, se joint la prière, l'hymne qui interprète les symboles, l'hymne qui est la louange (*stouti*) et qui ajoute à l'offrande matérielle l'offrande spirituelle. Il a été enseigné par *Vâtch*, (c'est le latin *vox*), la parole sainte, le Verbe, le « premier des êtres parlants, » le « trésor de la prière, » que le quatrième hymne du Rig-Vêda célèbre en ces termes magnifiques : « Je suis reine et maîtresse des richesses, « je suis sage... Celui qui naît, qui respire, qui entend, « mange avec moi les mets sacrés. Les ignorants me détruisent. Ainsi, écoute-moi, je dis une chose digne de « foi. Je dis une chose bonne pour les dieux et pour les « enfants de Manou (les hommes). Celui que j'aime, je le « fais terrible, pieux, sage, éclairé..... Je parcours le « ciel et la terre. J'existe dans tous les mondes et je m'étends jusqu'aux cieux. Telle que le vent, je respire « dans tous les mondes. Ma grandeur s'élève au-dessus « de cette terre, au-dessus du ciel même. »

§ 5. — Traditions cosmogoniques.

I. — Les tribus japhétiques, avant leur dispersion, possédaient déjà une cosmogonie pleine d'antiques souvenirs des premiers âges, et analogue par bien des côtés

aux traditions bibliques, mais altérée par la conception panthéistique, qui nie la création pour y substituer l'émanation, et fait de la matière une partie de la substance divine.

« Rien n'existait au commencement, » dit le dixième hymne du Rig-Véda, ni l'être, ni le non-être, point de « ciel, point de firmament. Qu'est-ce qui couvrait tout? « Quel était le réceptacle de tout? Etait-ce l'eau, le pro- « fond abîme? La mort n'existait pas alors, ni l'immor- « talité. Le jour ne luisait point dans la nuit. Seul le « Un respirait en lui-même sans souffle, et il n'y avait « rien d'autre au delà de lui. L'obscurité régnait au « commencement, entourant tout de ténèbres, comme « un océan sans lumière. Le germe caché dans son en- « veloppe sortit seul par la force de la chaleur. Le *désir* « en surgit d'abord et fut la première semence de l'es- « prit. Tel est le lien que les sages, en méditant, ont re- « connu dans leur cœur entre l'être et le non-être. »

C'est, sous une forme moins anthropomorphique et plus métaphysique, la donnée même du début de la *Théogonie* d'Hésiode : « Au commencement fut le Chaos, « puis la Terre, au vaste sein, base inébranlable de tous « les êtres, le ténébreux Tartare dans le fond de ses « abîmes, et l'*Amour*, le plus beau des dieux immor- « tels. » C'est aussi ce que chante un des chœurs les plus poétiques d'Aristophane : « Il existait le noir Chaos « et la Nuit, et, au commencement, le noir Érèbe et le « Tartare ; mais ni la terre, ni l'air, ni le ciel, n'étaient « encore. Dans le cercle infini de l'Érèbe, avant tout, la « nuit aux ailes noires produisit un œuf non couvé, « d'où, par la révolution du temps, jaillit l'Amour, père « des désirs, battant son dos de ses ailes dorées, et sem- « blable lui-même aux tourbillons de la tempête. Accou- « plé au chaos volatil et ténébreux, dans la profondeur « du Tartare, il enfanta... le ciel, l'océan, la terre et la

« race incorruptible des dieux immortels[1] » On le voit, la légende cosmogonique conçue par les Japhétites primitifs avec la donnée du chaos primordial, mais faisant sortir ce chaos par voie d'émanation de l'essence divine et représentant le monde organisé comme en sortant à son tour par une nouvelle émanation, avait été portée par les tribus dispersées loin du centre commun, aussi bien dans la Grèce que dans l'Inde.

II. — Il en fut de même du souvenir du déluge qui tenait bien évidemment une grande place dans les légendes des Japhétites primitifs de la Bactriane. « Un matin, » dit un poëme sanscrit de l'âge immédiatement postérieur à celui des Vêdas, le *Çatapatha Bráhmana*, traduit par M. Max Müller[2], « on apporta à Manou de « l'eau pour se laver; et quand il se fut lavé, un « poisson lui resta dans les mains. Et il lui adressa « ces mots : Protége-moi et je te sauverai. — De quoi « me sauveras-tu ? — Un déluge (*áugha*) emportera « toutes les créatures ; c'est là ce dont je te sauverai. « — Comment te protégerai-je ? Le poisson répon- « dit : — Tant que nous sommes petits, nous res- « tons en grand péril; car le poisson avale le poisson. « Garde-moi d'abord dans un vase. Quand je serai trop « gros, creuse un bassin pour m'y mettre. Quand j'au- « rai grandi encore, porte-moi dans l'Océan. Alors je « serai préservé de la destruction. — Bientôt il devint « un gros poisson. Il dit à Manou : Dans l'année même « où j'aurai atteint ma pleine croissance, le déluge sur- « viendra. Construis alors un vaisseau et adore-moi. « Quand les eaux s'élèveront, entre dans ce vaisseau et « je te sauverai.

1. Aristophane. *Av.* v. 693-702.
2. *Sanskr.-Litter.*, p. 425.

« Après l'avoir ainsi gardé, Manou porta le poisson « dans l'Océan. Dans l'année qu'il avait indiquée, Manou « construisit un vaisseau et adora le poisson. Et quand « le déluge fut arrivé, il entra dans le vaisseau. Alors le « poisson vint à lui en nageant, et Manou attacha le câble « du vaisseau à la corne du poisson, et par ce moyen « celui-ci le fit passer par dessus la montagne du nord. « Le poisson dit : Je t'ai sauvé, attache le vaisseau à un « arbre, pour que l'eau ne l'entraîne pas pendant que tu « es sur la montagne; à mesure que les eaux baisseront, « tu descendras. Manou descendit avec les eaux, et c'est « ce qu'on appelle *la Descente de Manou* sur la montagne « du nord. Le déluge avait emporté toutes les créatures, « et Manou resta seul. »

Manou est donc sauvé; aussitôt il offre le sacrifice, qui « sera le type de tous ceux des générations futures. » Par ce sacrifice il obtient une fille nommée Ilâ, qui devient surnaturellement la mère de l'humanité. Manou garde le titre de « père des hommes » (*manouschpitar*), à qui même son nom sert désormais d'appellation; car les hommes sont *Manôr apatya*, « la descendance de Manou, » et Manou veut dire « l'être intelligent, l'homme. »

Les Grecs avaient deux traditions différentes sur le cataclysme qui détruisit l'humanité primitive. La première se ratachait au nom d'Ogygès, le plus ancien roi de l'Attique, personnage tout à fait mythique et qui se perd dans la nuit des âges; son nom même était dérivé de celui qui désignait primitivement le déluge (en sanscrit *áugha*). On rapportait que, de son temps, tout le pays fut envahi par le déluge, dont les eaux s'élevèrent jusqu'au ciel et auquel il échappa dans un vaisseau avec quelques compagnons. La seconde tradition est la légende thessalienne de Deucalion. Zeus ayant résolu de détruire les hommes de l'âge de bronze dont les crimes

avaient excité sa colère, Deucalion, sur le conseil de Prométhée son père, construit un coffre dans lequel il se réfugie avec sa femme Pyrrha. Le déluge arrive ; le coffre flotte au gré des flots pendant neuf jours et neuf nuits, et est enfin déposé par les eaux sur le sommet du Parnasse. Deucalion et Pyrrha en sortent, offrent un sacrifice, et repeuplent le monde, suivant l'ordre de Jupiter, en jetant derrière eux *les os de la terre*, c'est-à-dire des pierres, qui se changent en hommes. La tradition grecque a ceci de remarquable qu'elle indique, comme le récit de la Genèse, le motif moral du déluge, la destruction des hommes pervertis, dont la légende indienne ne disait mot.

Chez les Celtes de la Grande-Bretagne, même tradition : « La première des catastrophes, disent les antiques poésies du pays de Galles [1], fut le débordement « du *Llynn llion* ou lac des flots, et la venue d'une inondation (*bawdd*) générale, par laquelle tous les hommes « furent noyés, à l'exception de Dwyfan et Dwyfach, qui « se sauvèrent dans un vaisseau sans agrès ; et c'est par « eux que l'île de Bretagne fut repeuplée. » Dans les mythes de l'Edda scandinave, les trois fils de Borr, Othin, Vili et Vé, petit-fils de Bure, le premier homme, tuent Ymir, le père des géants de la glace, dont le corps leur sert à construire la terre. Le sang s'écoule de ses blessures en telle abondance que toute la race des géants s'y noie, à l'exception de Bergelmir qui se sauve dans un bateau avec sa femme, et qui reproduit la race détruite. Les Lithuaniens, l'une des nations issues du sang de Japhet dont la langue est restée la plus voisine de l'origine, racontaient avant leur conversion au christianisme que le dieu Pramzimas, voyant la terre pleine de désordres, envoya deux géants, Wandu et Wéjas, l'eau et le vent,

1. *Myvyrian archæology of Wales*, t. II, p. 59.

pour la ravager. Ceux-ci bouleversèrent tout dans leur fureur, et quelques hommes seulement se sauvèrent sur une montagne. Alors, pris de compassion, Pramzimas, qui mangeait justement des noix célestes, en laissa choir près de la montagne une coquille, dans laquelle les hommes se réfugièrent et que les géants respectèrent. Echappés au désastre, ils se dispersèrent ensuite, et un seul couple très-âgé resta dans le pays, se désolant de ne pas avoir d'enfants. Pramzimas leur envoya son arc-en-ciel pour leur rendre l'espérance, et leur prescrit de sauter sur *les os de la terre*, car la légende lithuanienne emploie ici précisément la même expression que la légende grecque de Deucalion. Les deux vieux époux firent alors neuf sauts, et il en résulta neuf couples qui devinrent les aïeux des neuf tribus lithuaniennes [1].

On le voit, chacune des nations japhétiques qui, parties du berceau commun de la Bactriane, se sont dispersées dans les directions les plus opposées sur la surface du globe, a brodé suivant son génie propre des ornements plus ou moins puérils sur le fond de la tradition du cataclysme, emporté par elles de la contrée où elles vivaient d'abord toutes ensemble. Mais ce fond, plus ou moins déguisé par la broderie, reste constamment le même et reproduit tous les traits essentiels du récit biblique: un déluge formidable détruisant la race humaine pour châtier ses déportements, un seul juste choisi par la divinité pour échapper avec sa famille à ce désastre et devenant la souche d'une nouvelle humanité.

1. Hanush, *Slawische Mythologie*, p. 234.

ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM

CHAPITRE II

SÉPARATION DES NATIONS ARYENNES. — ZOROASTRE ET SA RELIGION.

SOURCES PRINCIPALES :

Anquetil-Duperron, *Le Zend-Avesta*, Paris, 1771, in-4, 3 vol. — Eugène Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, Paris, 1833, in-4 ; *Etudes sur la langue et sur les textes zends*, Paris, 1850, in-8. — Westergaard, *Zend-Avesta*, Copenhague, 1855, in-4. — Ménant, *Zoroastre, Essai sur la philosophie religieuse de la Perse*, 2e édition, Paris, 1857. — Spiegel, *Avesta, die heiligen Schriften der Parsen*, Leipsig, 1852-1859, 3 vol. ; *Die traditionnelle Literatur der Parsen*, Vienne, 1860 ; *Erân*, Berlin, 1863 ; *Commentar über das Avesta*, tome I, Leipzig, 1865. — Oppert, *l'Honover, ou Verbe créateur de Zoroastre*, Paris, 1862. — Max Duncker, *Geschichte der Arier in der alten Zeit*, Leipzig, 1867. — Firdoûsi, *Le livre des rois*, traduction de M. Mohl, tomes I et II ; Paris, imprimerie Royale.

§ 1. — Les Aryas après l'émigration des tribus occidentales.

I. — L'émigration vers l'occident des tribus japhétiques qui devaient former la population de l'Europe ne se fit pas en un seul jour et ne fut pas le résultat d'un même exode. Elle dut se produire graduellement par l'effet de l'accroissement numérique des Aryas proprement dits, qui, arrêtés à l'est par l'obstacle infranchis-

sable d'énormes montagnes, repoussaient peu à peu les diverses tribus des Yavanas vers l'ouest, où celles-ci trouvaient devant elles des espaces libres et immenses pour y aller chercher de nouvelles demeures. Il vint cependant un moment où ce mouvement d'émigration, commencé progressivement, se précipita sous l'action d'une cause plus déterminante que nous ignorons, et où tout ce qui restait des tribus ancêtres des nations de l'Europe partit à la fois pour chercher fortune, laissant les Aryas orientaux seuls en possession de la fertile contrée qui avait été le berceau de la race. Ce fut alors que les Iraniens descendirent des froides vallées du Belourtagh, où ils avaient été refoulés, et, trouvant le champ ouvert devant eux, revinrent sous le climat plus heureux de la Bactriane; ce fut alors aussi que les Aryas de l'un et de l'autre rameau, débordant au delà des limites de la contrée qui avait suffi jadis à toutes les tribus japhétiques primitives, occupèrent au nord la Sogdiane, de l'Oxus à l'Iaxarte, et au sud la province spécialement appelée Arie par les géographes classiques. Ce grand mouvement de populations se produisit 3,000 ans environ avant l'ère chrétienne.

II. — L'époque du retour des Iraniens vers leurs demeures primitives et de la première expansion des Aryas orientaux en dehors des frontières de la Bactriane est représentée dans les légendes populaires de l'Iran, recueillies par Firdoûsi, qui en fit son *Livre des Rois*, par le règne mythique de Djemschid (Yima-Kchaëta), déjà mentionné dans les livres de Zoroastre. Djemschid personnifie la société des Aryas qui commence à s'organiser d'une manière plus parfaite qu'à l'époque primitive, perfectionne son agriculture, commence à posséder de grandes villes, et constitue plus puissamment sa religion, mais en l'entraînant plus avant dans les voies du

naturalisme, car la légende iranienne, animée de l'esprit du zoroastrisme, reproche à Djemschid d'avoir terni sa gloire par l'établissement de l'idolâtrie.

Immédiatement après cette époque, la tradition de l'Iran, qui, bien qu'ayant revêtu des formes absolument fabuleuses, doit reposer sur quelques souvenirs historiques fort altérés, place une conquête étrangère, qui semble indiquer un moment où le premier empire Kouschite de Babylone, fondé par Nemrod, aurait étendu par la force des armes sa domination jusque sur la contrée habitée par les Aryas, comme le firent plus tard quelques-uns des monarques assyriens. Ce n'est, en effet qu'à un événement de ce genre que peut se rapporter le personnage mythique du conquérant *arabe* Zohak, tyran sanguinaire, corrupteur des mœurs, propagateur d'une religion obscène et monstrueuse, contre laquelle se révoltaient les instincts moraux des tribus japhétiques; de ce Zohak qui, comme le Moloch phénicien et l'Adar-Malik de Sepharvaïm dans la Chaldée, réclamait sans cesse des victimes humaines pour nourrir les deux serpents qui se dressaient sur ses épaules.

Mais la réaction du génie propre et du sentiment d'indépendance des Aryas ne tarda pas à éclater et à briser le joug des Chamites babyloniens. « Il y avait à Ispa« han (!), raconte la légende iranienne, un homme qui « était père de deux jeunes gens beaux de visage et « doués du plus heureux naturel. Un jour on saisit ces « deux jeunes gens et on les tua, sans s'inquiéter de leur « père ni de leur famille, pour nourrir de leur cervelle « les serpents de Zohak. Cet homme se nommait Cavèh. « Il était forgeron et travaillait sous un auvent devant « sa maison, quand on vint lui annoncer que ses enfants « avaient été pris et mis à mort. Au même instant il « sortit de son auvent, et, dans son trouble, il se mit à « courir par la ville avec la pièce de cuir que portent les

« forgerons pour garantir du feu leurs vêtements. Et il « se mit à pousser des cris et des gémissements dans « Ispahan, et les hommes se réunirent autour de lui. « Or, les habitants d'Ispahan étaient fatigués de la « cruauté de Zohak ; ils se levèrent en masse avec le « forgeron Cavêh, lequel attacha au bout d'un bâton « cette pièce de cuir qui le couvrait jusqu'aux pieds et « en fit son étendard. » Vainqueur des étrangers de Zohak, Cavêh plaça sur le trône Féridoun (Thraêtaona), le petit-fils de Djemschid. Nous avons cité cette légende, dont l'auteur musulman du XIe siècle a transporté la scène à Ispahan, capitale de la Perse de son temps, non pas qu'on puisse la regarder comme réellement historique, mais à cause de l'importance qu'elle acquit à une certaine époque. Quand les rois Sassanides eurent détruit l'empire des Parthes et rétabli la religion de Zoroastre dans toute sa pureté, ils firent, en souvenir de cette légende, fabriquer un étendard de cuir, qu'ils couvrirent de pierres précieuses, et qu'ils appelèrent « l'étendard de Cavêh. » On ne le déployait qu'aux occasions solennelles et décisives, quand le roi lui-même se mettait à la tête de ses troupes. Il était regardé comme le palladium sacré de la monarchie, de la nationalité et de la cause du zoroastrisme. Sa prise par les Arabes à la bataille de Kadésieh entraîna immédiatement la déroute de l'armée d'Yezdegerd et la ruine de la monarchie persane, tombée sous les armes de l'islamisme.

III. — C'est presque aussitôt après la délivrance des Aryas de la tyrannie de Zohak, sous le règne même de Féridoun, aussi mythique que ceux de ses prédécesseurs, mais représentant très-probablement une époque de l'histoire, que la tradition iranienne fait commencer la longue lutte, incessamment renouvelée pendant des siècles et des siècles, des Aryas contre les Touryas ou

Touraniens, c'est-à-dire les peuples ougro-finnois, principalement ceux du rameau turc. Nous avons eu déjà l'occasion de parler de l'antique puissance des nations touraniennes ou des Scythes d'Asie, auxquels l'historien Justin, en général si bien informé, attribue 1,500 ans de prépondérance sur une grande partie du continent asiatique. Nous avons aussi parlé de leur vieille civilisation longtemps méconnue et dont la science moderne commence à retrouver les vestiges, civilisation étrange et incomplète, marquée par un sabéisme grossier, un *chamanisme* analogue à celui que professent encore aujourd'hui la plupart des populations ougriennes, et que professaient jadis les Finnois, une tendance éminemment matérialiste, un défaut complet d'élévation morale, mais en même temps un développement extraordinaire de certaines connaissances, de grands progrès dans certains côtés de la culture matérielle, tandis que d'autres restaient à un état tout à fait rudimentaire, civilisation enfin à laquelle les populations du bassin de l'Euphrate et du Tigre, de l'Arménie et de la Susiane durent leur écriture cunéiforme. Leur divinité principale était le grand serpent dont Zoroastre fit l'emblème d'Ahriman, le principe du mal, serpent que la légende iranienne appelle Afrasiâb, et qui semble avoir, dans la langue antique des Touryas de la Médie, porté le nom de Farroursarrabba[1]. La tradition iranienne recueillie dans le *Livre des Rois*, et les livres zends du zoroastrisme représentent la guerre des Aryas et des Touryas comme une guerre de frères ennemis, et en effet nous avons montré dans notre premier chapitre que les populations ougro-finnoises devaient, suivant de grandes vraisemblances, être regardées comme un rameau de la race de Japhet plus an-

1. Voy. Oppert, *Rapport à M. le ministre de l'Instruction publique*, Paris, 1857.

ciennement détaché que les autres. Mais la guerre n'en fut pas moins acharnée et haineuse. Elle avait dès l'origine un caractère religieux au moins autant que national, et elle le prit encore plus après Zoroastre. Elle était d'ailleurs dans la force même des choses, car les Aryas et les Touryas étaient limitrophes, la tendance irrésistible de leurs migrations les poussait dans la même direction, ils aspiraient à la possession des mêmes contrées fertiles et bénies du ciel. Reléguée dans l'âpre région des plaines, au nord des Aryas, la masse principale des tribus touraniennes convoitait les heureuses vallées de la Bactriane et méditait d'en chasser ceux qui les détenaient. A l'ouest, un de leurs rameaux était descendu dans le Kurdistan actuel, la Médie et la Susiane, et précisément une partie des Aryas se dirigeait graduellement de ce côté, à mesure que l'accroissement de la population la poussait en avant. C'est au nord, dans la Sogdiane et sur la ligne de l'Iaxarte; à l'ouest, dans la Margiane et l'Hyrcanie, qu'Aryas et Touryas durent se trouver d'abord en contact et en antagonisme; c'est en effet dans ces régions que la légende iranienne place le commencement de la lutte, et elle y montre les Touraniens ayant d'abord le dessus.

IV. — A cet âge de l'histoire des Aryas, compris entre la migration des tribus occidentales qui allèrent gagner l'Europe et la division des tribus orientales en deux grands rameaux, dont l'un se dirigea vers la Médie et la Perse et l'autre vers l'Inde, appartiennent les plus antiques morceaux du recueil des Vêdas. Ils nous montrent un état de société pareil encore à celui de l'âge antérieur et la même religion. Seulement la population augmente rapidement, les villes grandissent, l'agriculture se développe, progresse et tend à prendre le dessus sur la vie pastorale. Aussi la société commence à s'orga-

niser hiérarchiquement ; il s'y forme petit à petit des classes, des ordres, qui ne sont pas encore des castes aux limites infranchissables, de l'une à l'autre desquelles on peut encore passer, mais dans lesquelles généralement les professions sont héréditaires. Ces classes sont celles des prêtres, des guerriers et des agriculteurs, que l'on distingue quelquefois en pasteurs et laboureurs. Ce sont les trois ordres que l'Avesta reconnaît chez les Iraniens et que plus tard on considéra comme descendant de trois fils de Zoroastre, ceux dont Hérodote signale l'existence chez les Perses de son temps. Dans l'Inde, sous l'influence de l'esprit brahmanique et au milieu des événements de la conquête, ces ordres des anciens Aryas devinrent des castes, les trois castes supérieures, tandis que la population vaincue de la race de Cham, les Dasyous ou Çoudras furent cantonnés dans les castes inférieures et méprisées.

§ 2. — Zoroastre.

I. — C'est alors que nous devons placer la grande réforme religieuse que suivirent les Iraniens et dont la gloire s'attache au nom de Zarathustra (splendeur d'or), plus connu sous la forme hellénisée de Zoroastre. Tous les écrivains de l'antiquité s'accordent à placer le personnage de Zoroastre dans une très-haute antiquité. Pline le dit de mille ans antérieur à Moïse (ce qui paraît bien être assez exactement la date réelle) ; Hermippe, qui traduisit ses livres en grec, le faisait remonter à 5,000 ans avant la prise de Troie ; Eudoxe à 6,000 ans avant la mort de Platon ; Xanthus de Lydie enfin à six siècles seulement avant Darius Ier de la dynastie des Achéménides. La science moderne, après les savantes études d'Eugène

Burnouf et de M. Spiegel sur les livres originaux du zoroastrisme, conquis au prix de tant de difficultés dans l'Inde par Anquetil-Duperron, arrive aujourd'hui, par une série de preuves et de déductions dont l'exposé ne saurait trouver ici sa place, à la conclusion qu'ont formulée également M. Spiegel et M. Oppert, c'est-à-dire que, si la date précise où vécut le fondateur de la religion du dualisme n'est pas possible à fixer encore faute d'éléments de précision, cette date est certainement fort élevée, bien que n'atteignant pas les limites fabuleuses des indications d'Hermippe et d'Eudoxe, et que toutes les vraisemblances concordent pour la rapporter aux environs du XXV^e^ ou du XXVI^e^ siècle avant Jésus-Christ, à l'époque adoptée par Pline.

II. — Nous ne savons rien de positif sur la vie de Zoroastre, sinon qu'il fut l'auteur de la doctrine religieuse à laquelle son nom est resté attaché. On ignore même quelle fut sa patrie; mais du moins le théâtre de ses prédications et des succès de sa doctrine est positivement déterminé par la concordance des témoignages des livres de l'Avesta, des écrivains classiques et des auteurs de l'Orient musulman. Ce fut la Bactriane, alors gouvernée par le roi Hystaspe (en zend *Vistaçpa*; en persan *Goustasp*), fils d'Aurvadaçpa (dans les auteurs persans du moyen-âge *Lohrasp*), fils de Kava Ouçrava (*Kaï-Khosrou*), fils de Kava Ous (*Kaï-Kaous*), fils de Kava Kavâta (*Kaï-Kobad*), fondateur de la dynastie des Kéaniens. Les écrivains persans du moyen âge, derniers échos de traditions populaires toutes mythiques, auxquelles Pline et Eubule, dans l'antiquité, faisaient déjà allusion, attribuent à Zoroastre une série de prodiges et de miracles sans fin. A l'âge de trente ans il reçoit sa mission d'Ormuzd lui-même, qui converse avec lui dans l'antre d'une montagne où il demeure retiré pendant vingt ans. Il se rend

ensuite à la cour du roi Hystaspe, qu'il convertit à force de miracles, et bientôt toute la Bactriane professe sa religion, mais une partie des populations aryennes refuse de l'admettre. Le réformateur périt enfin dans une invasion des Touraniens, ennemis nés du nouveau culte, qui se jettent sur la Bactriane, en prennent d'assaut la capitale et profanent les temples du feu. Mais cette tradition n'était pas la seule qui eût cours dans l'antiquité; d'autres légendes, non moins autorisées, donnaient un autre caractère à la figure de Zoroastre : elles en faisaient une sorte de Moïse, chef politique en même temps que législateur religieux. Trogue-Pompée, que nous ne connaissons malheureusement que par son abréviateur Justin, l'un des historiens de l'antiquité classique les plus remarquables par la finesse et la sûreté du sens critique, qui savait particulièrement bien choisir ses sources d'information et possédait une érudition merveilleusement variée, disait que Zoroastre avait lui-même gouverné les Bactriens, sans doute après la mort d'Hystaspe, et qu'à leur tête il avait prêché sa nouvelle religion les armes à la main, cherchant à l'imposer par la conquête aux autres Aryas.

III. — La vie de Zoroastre est donc enveloppée de ténèbres qui demeureront probablement toujours impénétrables, et nous ne connaissons ce législateur religieux de l'Iran que par son œuvre. Celle-ci est grande, élevée, digne d'une profonde admiration. La doctrine de Zoroastre est sans contredit le plus puissant effort de l'esprit humain vers le spiritualisme et la vérité métaphysique, sur lequel on ait essayé de fonder une religion en dehors de la révélation et par les seules forces de la raison naturelle; elle est la doctrine la plus pure, la plus noble et la plus voisine de la vérité parmi celles de l'Asie et de tout le monde antique, à part celle des

Hébreux, basée sur la parole divine. C'est la réaction des plus nobles instincts de la race japhétique, la race spiritualiste et philosophique par excellence entre les descendants de Noé, contre le panthéisme naturaliste et le polythéisme, sa conséquence inévitable, qui s'étaient graduellement introduits dans les croyances des Aryas et y avaient oblitéré les souvenirs de la révélation primitive. Aussi Zoroastre, dans son indignation contre le polythéisme et l'idolâtrie, transporte-t-il, par un procédé semblable à celui des prophètes d'Israël et des Pères de l'Eglise, les appellations des personnages divins de la religion vêdique aux esprits mauvais. Les dieux de cette religion, Dêvas, deviennent chez lui les démons; deux des plus importants, Indra et Çiva, sont transformés en ministres du principe du mal. Zoroastre, dans sa doctrine religieuse, tend au monothéisme pur; il s'élève d'un vol puissant vers ce dogme de la vérité éternelle, mais, ne faisant appel qu'aux seules forces de sa raison, privé du secours surnaturel de la révélation, il se heurte au formidable problème de l'origine du mal; c'est l'écueil sur lequel se brise son essort; incapable de le franchir, il retombe sur la conception funeste du dualisme.

§ 3. — La Religion de Zoroastre.

I. — La religion prêchée par le législateur de la Bactriane s'appelle le *mazdéisme* ou la « science universelle. » Elle a été révélée par la « Parole excellente, pure et agissante, » parole que Zoroastre a transmise aux hommes et qui est « la bonne loi. » Cette loi s'appelle Zend-Avesta, c'est-à-dire « loi et réforme, » car Zoroastre a toujours présenté sa doctrine comme un renouvellement de celle qui existait chez les Aryas aux

âges primitifs, avant l'invasion et la tyrannie de Zohak.

Le Zend-Avesta, l'ensemble des écrits constituant la loi religieuse des Mazdéens et attribués à Zoroastre, comprenait, au temps des rois Sassanides, les plus fervents adeptes qu'ait jamais possédés cette doctrine, 21 *naçkas* ou livres. La plus grande partie de cette collection a péri dans les persécutions acharnées que les musulmans, après la conquête de la Perse, firent subir à tout ce qui rappelait l'ancien culte. Un seul des livres qui la composaient est parvenu jusqu'à nous dans son intégrité, c'est le *Vidaévadâta*, « la loi contre les démons, » en persan *Vendidad*. Le *Yaçna* et le *Vispered* sont des collections de fragments. La réunion du *Vendidad*, du *Yaçna* et du *Vispered* constitue le recueil appelé *Vendidad-Sadé*. D'autres collections de fragments forment un autre recueil, du nom de *Yescht-Sadé*. C'est là tout ce qui est parvenu jusqu'à nous en fait de débris des livres zoroastriques dans le texte zend original. Mais nous avons en outre la traduction d'un écrit de la même origine, traitant de la cosmogonie, le *Boundéhesch*, traduction faite en pehlevi, la langue vulgaire de la plus grande partie de la Perse sous les Sassanides.

Sans doute, l'état dans lequel le texte des débris du Zend-Avesta se présente à nous ne remonte pas plus haut que l'âge des Sassanides, où l'antique loi des Mazdéens fut écrite avec un nouvel alphabet et soumise en conséquence à un travail de transcription pareil à celui qu'Esdras fit subir au Pentateuque. Sans doute ce texte présente plus d'un vestige d'interpolation et d'altération. Mais le fond et les parties essentielles remontent à la plus haute antiquité ; la preuve en est dans leur langue même, le zend, antique idiome de la Bactriane, l'un de ceux de la famille indo-européenne qui nous reportent le plus près des formes primitives, bien plus haut par exemple que le perse des inscriptions cunéiformes des

Achéménides. Ces fragments ne sont pas l'œuvre de Zoroastre lui-même, mais ils datent de bien longtemps et représentent encore le véritable esprit de sa doctrine. La critique moderne ne serait même pas éloignée de regarder comme émanant directement du célèbre législateur les *Gâthâs* ou chants placés à la fin du *Yaçna*, qui offrent un caractère d'archaïsme et de simplicité beaucoup plus grand que les autres morceaux, et où tous les points fondamentaux de la religion sont, du reste, nettement indiqués.

II. — La doctrine mazdéenne repousse de la manière la plus expresse l'idée de l'émanation dans l'origine du monde; les quelques passages où l'on voit apparaître une trace de cette idée sont le résultat d'une corruption postérieure, et la critique les rejette unanimement comme contraires à l'esprit essentiel et originaire de la religion. La doctrine de la création est au contraire exprimée de la façon la plus formelle dans maint et maint passage, et creuse dès l'abord un abîme entre l'enseignement de Zoroastre et les autres religions antiques, car elle repousse absolument toute conception panthéistique. La création est l'œuvre d'Ahouramazda (Ormuzd), « l'esprit sage, » appelé aussi « l'esprit saint, » (*Çpenta maynious*), le principe du bien, représenté par la lumière, par le soleil, par le feu, qu'on appelle son fils; il est le véritable dieu de la religion de Zoroastre, celui que le législateur considérerait comme unique, et le souverain maître de toutes choses, si le problème de l'origine du mal ne venait pas toujours se dresser devant son esprit et l'arrêter dans l'élan de sa tendance vers le monothéisme. « J'invoque et je célèbre, dit le *Yaçna*, « le créateur Ahouramazda, lumineux, resplendissant, « très-grand et très-bon, très-parfait et très-énergique, « très-intelligent et très-beau, éminent en pureté, qui

« possède la bonne science, source de plaisir, lui qui « nous a créés, qui nous a formés, qui nous a nourris, « lui le plus accompli des êtres intelligents. » Créateur de toutes choses, Ormuzd est lui-même incréé et éternel. Il n'a pas eu de commencement et il n'aura pas de fin. Il a accompli son œuvre de création en prononçant la « Parole, » le « Verbe créateur qui existe avant tout, » *Honover*. Mais ici, à l'occasion de cette doctrine si remarquable et si près de la vérité complète, il nous faut citer le texte même du *Yaçna*.

« Zoroastre demanda à Ahouramazda :

« Ahouramazda, esprit très-saint, créateur des « mondes existants, véridique ! Quelle fut, ô Ahoura- « mazda, la Parole qui exista avant le ciel, avant l'eau, « avant la terre, avant la vache, avant l'arbre, avant le « feu, fils d'Ahouramazda, avant l'homme véridique, « avant les Daévas et les animaux carnivores, avant « tout l'univers existant, avant tout le bien créé par « Mazda et ayant son germe dans la vérité.

« Alors Ahouramazda répondit :

« Ce fut la totalité du Verbe créateur, très-saint Zo- « roastre, je te le dirai. Elle exista avant le ciel, avant « l'eau, avant la terre, avant la vache, etc. (comme ci- « dessus).

« Telle est la totalité du Verbe créateur, ô très-saint « Zoroastre, que quand même elle n'est pas prononcée, « ni récitée, elle compense cent autres prières émanées « qui ne sont pas prononcées, ni récitées, ni chantées. « Et celui qui, dans ce monde-ci qui existe, ô très-saint « Zoroastre, se souvient de la totalité du Verbe créateur, « ou la profère quand il s'en est souvenu, ou la chante « quand il la profère, ou la célèbre quand il la chante, « je conduirai son âme trois fois à travers le pont du « monde meilleur, vers la meilleure existence, vers la « meilleure vérité, vers les meilleurs jours.

« ..... J'ai prononcé cette Parole qui contient le Verbe « et son effet pour accomplir la création de ce ciel, « avant la création de l'eau, de la terre, de l'arbre, de « la vache quadrupède, avant la naissance de l'homme « véridique à deux pieds. »

Aussi la fameuse et antique « prière des vingt-et-un mots, » qui remonte à Zoroastre lui-même et que ses sectateurs doivent répéter cent fois par jour, est-elle ainsi conçue : « De même que le Verbe de la Volonté « suprême, ainsi l'effet n'existe que parce qu'il procéde « de la vérité. La création de ce qui est bon dans la « pensée ou dans l'action appartient dans le monde à « Mazda et le règne est à Ahoura, que son propre Verbe « a constitué le destructeur des méchants. »

III. — Voilà certes une doctrine bien haute, d'une grande correction, qui touche presque à la vérité complète et tend directement au monothéisme absolu. Cependant Zoroastre, par une chute étrange, sort brusquement du dogme de l'unité divine, qui semblait la conséquence nécessaire de la conception d'Ormuzd. Le problème de l'origine du mal est le plus terrible de tous ceux qui se posent nécessairement à l'intelligence humaine dès qu'elle se met à réfléchir sur les causes premières ; c'est celui qui déroute le plus la raison. La philosophie, livrée à ses seules forces, a toujours été impuissante à le résoudre ; seule la doctrine juive et chrétienne, illuminée par un rayon d'en haut, a pu en donner la clef. Ainsi que nous l'avons déjà dit, ce problème fut l'écueil sur lequel sombra la conception religieuse de Zoroastre.

Sachant s'élever au-dessus des phénomènes physiques dont la contemplation avait tout primé dans l'établissement des religions païennes et avait conduit Egyptiens, Babyloniens et Aryas au panthéisme, préoccupé avant

tout de l'ordre moral et métaphysique, le réformateur religieux de la Bactriane ne pouvait manquer de voir se dresser devant son esprit, comme une inconnue menaçante et irréductible, la question de l'origine et de l'existence du mal. Ses aspirations étaient trop hautes, trop morales, pour qu'il pût en accepter la monstrueuse solution dans laquelle avaient roulé les systèmes panthéistiques des bords du Nil et de l'Euphrate, celle qu'Héraclite renouvela plus tard parmi les philosophes grecs : l'identité fondamentale des contraires, du bien et du mal, différents et opposés seulement dans l'apparence. Il lui était également impossible d'admettre que le Dieu qu'il concevait éternellement bon, pur, juste et parfait, eût créé le mal et l'eût placé lui-même dans le monde. Un secours surnaturel aurait pu seul tirer Zoroastre des difficultés d'un tel problème, et ce secours lui manqua. Réduite à elle-même, sa pensée fut égarée par le souvenir d'une doctrine que nous avons vue tenir une place capitale dans la religion des vieilles tribus japhétiques, celle de la lutte permanente de deux principes rivaux, issus de la même source, dont l'antagonisme produit l'existence et la durée de l'univers. C'est surtout dans les phénomènes de l'ordre physique que les anciens Aryas avaient vu cette lutte ; mais, par une pente assez naturelle, ils y avaient assimilé celle du bien et du mal. Zoroastre la transporta dans l'ordre moral et métaphysique, et elle devint la base de son système de dualisme. En face d'Ormuzd, le dieu bon, le principe du bien, il admit l'existence d'un principe opposé, contre lequel Ormuzd doit lutter constamment pour conserver son empire, principe égal à lui en puissance et d'une nature semblable, « l'esprit mauvais, » Agra-Mainyous, en persan Ahriman. C'est cet esprit qui a créé le mal moral et matériel, et la mort. La création était sortie des mains d'Ormuzd pure et parfaite

comme lui-même; c'est Ahriman qui la pervertit par son action funeste et qui travaille chaque jour à la pervertir et à la renverser, car il est le destructeur (*paurou-marka*) en même temps que l'esprit mauvais. Ahriman est éternel dans le passé comme Ormuzd; il n'a pas eu non plus de commencement et ne procède d'aucune essence antérieure. Mais l'instinct moral de Zoroastre n'a pas pu se résoudre à regarder sa puissance comme éternelle dans l'avenir, ce qui était pourtant la conséquence logique de la manière dont il concevait. Cet être qui n'a pas eu de commencement aura une fin. Un jour viendra, à la fin des siècles, où trois prophètes issus de Zoroastre, Oukhsyad-éréma, « la lumière croissante, » Oukhsyad-éréta, « la vérité croissante, » et Açtvad-éréta, « la vérité existante, » apporteront au monde les trois derniers livres du Zend-Avesta et convertiront tous les hommes au mazdéisme; alors le mal sera définitivement vaincu et anéanti, la création redeviendra aussi pure qu'au premier jour, et Ahriman disparaîtra pour jamais.

Telle est la doctrine véritable de Zoroastre sur ce point, celle qu'on peut avec toute certitude considérer comme l'orthodoxie mazdéenne; les sectes assez nombreuses qui plus tard, comme le manichéisme, ont soutenu l'éternité du principe mauvais dans l'avenir comme dans le passé et la continuation indéfinie de sa lutte contre le bon principe, étaient des sectes hérétiques par rapport à la pensée du fondateur de la religion.

IV. — Mais comment concilier l'existence de ces deux êtres absolus, égaux, semblables, coéternels? Zoroastre semble avoir évité l'examen de ce nouveau problème. C'est pour le résoudre que se forma plus tard la doctrine des Zarvaniens, véritable corruption du dogme primitif de Zoroastre, qui semble avoir commencé à paraître

vers le temps d'Alexandre, qui se développa dans le cours du moyen âge, surtout au contact des musulmans et des sectes panthéistes du schiisme qui pullulaient en Perse, doctrine que professent enfin de nos jours les Guèbres ou Parsis de Bombay, derniers sectateurs des idées de l'antique prophète de la Bactriane. Elle suppose antérieurement à Ormuzd et à Ahriman et au-dessus d'eux un personnage unique source de tout, « le Temps sans bornes, » Zarvân-akarana, qui aurait fait sortir de son sein par voie d'émanation les deux principes, pour les y absorber un jour de nouveau avec tous les êtres qui peuplent le monde. Cette monstrueuse conception, qui ramène le mazdéisme à un panthéisme absolu, qui substitue l'émanation à la création et réduit Ormuzd au rôle d'un démiurge organisateur de l'univers préexistant en puissance, au lieu du rôle de véritable créateur que lui assignait Zoroastre, qui assimile l'être en soi, la divinité, à la matière incréée, au chaos supposé éternel, qui détruit toute distinction dans l'ordre moral entre le bien et le mal, émanés l'un et l'autre de la même substance divine et destinés à s'y confondre de nouveau, par conséquent distincts seulement temporairement et en apparence; cette monstrueuse conception, dis-je, qui a désormais prévalu parmi les sectateurs du culte mazdéen, est absolument contraire à l'esprit même de la réforme de Zoroastre; on n'en découvre aucun vestige dans les morceaux réellement anciens du Zend-Avesta, et la science moderne s'est regardée comme en droit d'affirmer qu'elle n'avait jamais fait partie des enseignement du législateur religieux des Iraniens. La doctrine des Zarvaniens, comme l'ont reconnu MM. Spiegel, le baron d'Eckstein, Oppert, est le résultat d'une influence, d'une infiltration adultère des idées du panthéisme grossier et matérialiste de la Chaldée dans la religion de Zoroastre, qu'il a dénaturée sur ce point capital. *Mais il*

faut reconnaître qu'une étrange erreur métaphysique dans la doctrine véritablement zoroastrienne permettait de greffer assez facilement sur elle cette conception étrangère. En effet, Zoroastre ne paraît pas avoir compris que la notion de *temps* impliquait une notion essentielle de fini ; il l'a confondue avec celle de l'éternité. Le législateur religieux de la Bactriane n'a pas su concevoir la pensée d'un commencement au temps ; de là l'expression qu'il emploie à plusieurs reprises en parlant du temps, que « son étendue s'est créée elle-même ; » de là aussi celle que nous lisons dans le *Yaçna* : « l'Esprit-Saint « créa *dans le temps* sans bornes, » expression qui ouvrait la porte à la doctrine du Zarvân-akarana. Aussi les Zarvaniens disent-ils : « Le Temps préexiste à tout ; « on ne saurait lui concevoir un commencement ; donc « c'est en lui et par lui qu'a été produit Ormuzd lui-« même. »

V. — Toutes les conceptions secondaires de la religion mazdéenne découlent de la base première du dualisme. Au-dessous d'Ormuzd et d'Ahriman sont des génies puissants, créés par eux et non émanés de leur substance, qui les assistent dans leur œuvre bienfaisante et malfaisante ; ce sont de vrais anges ou démons, des créatures d'ordre surnaturel et non des dieux. Ormuzd a créé d'abord les six « immortels saints, » *Ameśaoçpentao* (en persan *Amschaspands*), qui sont Vôhoumanô, « le bon « esprit, » Asôvahistô, « le pur meilleur, » Khsathsôvairyô, « le roi puissant, » Çpenta-armâiti, » la sainte terre, » Haurvatât, « l'univers, » Amérétât, « l'immortalité ; » ceux qui portent les noms de la terre et de l'univers ne sont pas ces créatures matérielles elles-mêmes, mais bien les purs esprits que l'on considère comme présidant à leur existence et à leurs destinées. Au-dessous de ces esprits supérieurs viennent les Yazatas

(en persan *Yzeds*), esprits d'une classe moins élevée répandus dans tout l'univers existant et veillant à la conservation de ses diverses parties. Les Yazatas, comme les Amschaspands, sont l'objet d'un culte de la part des Mazdéens, culte d'une autre nature que celui qui s'adresse à la divinité, culte qui doit aussi être décerné à toutes les créatures que l'on regarde comme supérieures à l'homme, par exemple les astres dont l'adoration tient peu de place dans les écrits du Zend-Avesta, mais avait pris un grand développement sous les rois de Perse de la dynastie des Achéménides.

Au-dessous des Yazatas se placent les Fervers, formes pures des choses, créatures célestes répondant aux créatures terrestres, dont elles sont les types immortels. Les astres, les animaux, les hommes, les anges, tout être, en un mot, a son Ferver, qu'on implore par des prières et des sacrifices ; protecteur invisible qui veille incessamment sur l'être auquel il est attaché. Lorsqu'un homme meurt, son Ferver demeure au ciel ; aussi les prières pour les morts sont-elles, dans le mazdéisme, adressées aux Fervers des morts. Les cérémonies funèbres sont célébrées en leur honneur, et les dix derniers jours de l'année leur sont consacrés. Plus l'homme a été grand et juste, plus son Ferver est puissant.

A cette hiérarchie des esprits célestes est opposée une hiérarchie exactement semblable d'esprits mauvais, créés par Ahriman ; chacun d'eux contrecarre et combat l'œuvre bonne, l'œuvre conservatrice d'un des ministres d'Ormuzd. Si le principe du bien a ses six Amschaspands, Ahriman leur oppose ses six Darvands, dont le premier est Akômanô, « le mauvais esprit ; » le second Ander, le dieu Indra du culte védique ; le troisième Çaurva, le Çiva que l'Inde continue à adorer après les Aryas de l'âge védique ; le quatrième Nâsatya, autre divinité de la même espèce. Les adversaires des

Yazatas sont les Daévas (en persan *Dews*), les démons, qui ont juste les mêmes attributions dans le mal que leurs antagonistes dans le bien. C'est par eux que le premier homme a été séduit et soumis à une dégradation qu'Ormuzd a voulu réparer en révélant le Zend-Avesta. Mais le médiateur par excellence n'est cependant pas Zoroastre, de qui Ormuzd s'est servi pour cette révélation, car le législateur bactrien ne s'est jamais donné que comme un homme inspiré du ciel, un prophète; il n'a pas prétendu participer de la nature divine. Le médiateur est Mithra, dont l'origine n'est pas nettement expliquée dans ce qui nous reste des livres de Zoroastre, mais qui paraît issu d'Ormuzd et consubstantiel à lui; Mithra, qui a chassé du ciel Arihman, représenté par le serpent à deux pieds; Mithra, gardien des hommes après leur vie et leur juge après la mort; Mithra, dont le rôle est détaillé surtout dans les livres plus récents, mais dont le nom, le titre de victorieux et le rang élevé dans les croyances mazdéennes appartiennent authentiquement aux temps les plus antiques de cette religion. Et comme tout doit y être organisé en dualités hostiles, Mithra possède son pendant et son adversaire dans le monde d'Ahriman, c'est Mithra Daradj, « Mithra le mauvais, » qui s'étudie à détruire toutes ses œuvres bienfaisantes.

VI. — « La croyance aux peines et aux récompenses futures est nettement exprimée dans le Zend-Avesta, quoique sans beaucoup de développements et de détails; sans doute la matière était plus longuement traitée dans les livres qui sont perdus pour nous. L'âme qui pendant la vie a cédé aux séductions du mal ne peut franchir la redoutable épreuve du pont Chinvat, où les âmes sont amenées le jour qui suit la troisième nuit après la mort. Mais les bons en sortent victorieux, conduits par les

Yazatas célestes, et, accueillis dans le monde impérissable, ils vont rejoindre dans leur demeure Ormuzd et les Amschaspands qui siégent sur des trônes d'or; ces âmes glorifiées deviennent redoutables aux Daévas.

VII. — La morale du mazdéisme est simple et pure. Le fidèle adorateur d'Ormuzd a pour mission de combattre le mal sous toutes ses formes. Or, la profession la plus favorable à l'accomplissement de cette œuvre est celle de l'agriculture. Le prêtre, le guerrier et l'agriculteur sont les plus puissants soutiens de la loi mazdéenne; mais parmi les créatures qui sont les plus agréables à Ormuzd, l'agriculteur occupe un des premiers rangs « C'est un saint homme, dit Ahouramazda, que celui « qui s'est construit sur la terre une habitation dans laquelle il entretient le feu, du bétail, sa femme, ses « enfants et de bons troupeaux. Celui qui fait produire « du blé à la terre, celui qui cultive les fruits des champs, « celui-là cultive la pureté; il avance la loi d'Ahoura-« mazda autant que s'il offrait cent sacrifices. » Les règles morales du Zend-Avesta sont souvent d'une très-grande délicatesse, et on y remarque surtout une profonde horreur pour le mensonge, bien qu'à côté d'une certaine complaisance pour les jouissances matérielles. Mais on est surpris d'y rencontrer des passages qui témoignent d'une vénération religieuse pour certains animaux, surtout pour la vache et le chien, et en même temps une horreur extrême pour certains objets, principalement pour les cadavres humains, qu'il n'est permis de brûler ni d'enterrer, à cause du respect porté au feu et à la terre, mais que l'on doit abandonner aux oiseaux de proie (dans des enceintes réservées à cet effet); c'est encore aujourd'hui la coutume parmi le petit nombre de Mazdéens qui subsistent dans la Perse et dans l'Inde.

« Si cependant on veut bien y regarder de près, on est amené à reconnaître que les plus bizarres contrastes de cette religion s'expliquent par sa doctrine fondamentale, qui partage le monde entre les empires d'Ormuzd et d'Ahriman, jugeant ainsi absolument bons ou absolument mauvais par eux-mêmes les divers êtres de la création. Les animaux utiles, le blé, les pâturages, l'eau qui rafraîchit et désaltère, le feu qui aide à la conservation de la vie, sont réputés objets sacrés comme œuvres du bon principe ; certains animaux, au contraire, sont regardés comme les auxiliaires et les créatures du principe du mal. Une conséquence bien plus étrange encore — qui n'est peut-être pas formellement exprimée, mais qui est partout sous-entendue et supposée, et qu'a très-bien mise en lumière le savant traducteur et commentateur allemand du Zend-Avesta, M. Spiegel — est que la mort change à cet égard la condition de chaque être. Ahriman, en faisant périr ceux qui ont reçu la vie d'Ormuzd, demeure vainqueur sur ce point et reste maître du corps, qui est rangé parmi les objets impurs, et le contraire arrive quand Ormuzd ou les siens font périr une créature d'Ahriman. Il en résulte que le culte ne consiste guère que dans les prières, l'offrande du jus du haoma (la même plante que le *sôma* védique) et l'entretien du feu sacré ; les sacrifices sanglants y sont inconnus ; car, bien que la nourriture animale ne soit pas défendue aux Mazdéens d'une manière absolue, ce ne serait pas à leurs yeux un acte de piété que d'immoler une créature d'Ormuzd, et on ne peut lui offrir celles de son ennemi. Cependant Hérodote décrit avec les détails les plus précis des sacrifices sanglants chez les Perses de son temps, et en général il était très-bien informé des choses de leur religion ; si l'usage en existait alors, c'était une altération de l'esprit premier de la liturgie mazdéenne et une dérogation aux préceptes stricts du Zend-Avesta. » (Robiou.)

VIII. — « L'usage des Perses, dit Hérodote, n'est pas « d'élever aux dieux des statues, des temples, des autels; « ils traitent, au contraire, d'insensés ceux qui le font; « c'est, à mon avis, parce qu'ils ne croient pas, comme « les Grecs, que les dieux aient une forme humaine. » L'esprit fondamental du mazdéisme avait, en effet, la plus vive horreur de l'idolâtrie. Ormuzd est quelquefois représenté sur les monuments des rois achéménides planant au-dessus du souverain et le protégeant, sous des traits qui reproduisent exactement ceux de la figure d'Ilou chez les Assyriens; mais cette image n'est pas une idole à qui s'adressent les adorations, et d'ailleurs son emploi seul est une infidélité aux véritables préceptes de la religion, empruntée à un autre culte et à un usage étranger. L'unique image d'Ormuzd que le Zend-Avesta admette dans les sanctuaires et laisse intervenir dans le culte, parce qu'il la considère comme seule pure et presque immatérielle, est la flamme. De là le culte du feu sacré, que les Mazdéens n'adorent pas en lui-même, mais dans lequel ils adorent Ormuzd. Les seuls temples de la religion de Zoroastre sont les *atesch-gâhs* ou pyrées; là brûle sans jamais s'éteindre un bûcher dont la flamme est constamment entretenue et entourée d'une vénération liturgique par les prêtres, divisés en deux classes, les *mobeds* et les *herbeds*. Quelques monuments d'origine zoroastrienne représentent la figure d'Ormuzd apparaissant au milieu de la flamme du pyrée.

IX. — Les livres du Zend-Avesta renferment de curieux souvenirs sur l'origine des choses, qui se distinguent par leur précision et leur concordance avec les données bibliques. Pour Zoroastre comme pour Moïse, la création de l'univers visible est l'œuvre des six époques. C'est Ormuzd qui a tout fait sortir du néant avec l'aide des Amschaspands, et voici le témoignage

qu'il se rend dans un des fragments parvenus jusqu'à nous : « En quarante-cinq jours, moi Ormuzd, avec les « Amschaspands, j'ai bien travaillé, j'ai donné le ciel ; « j'ai ensuite célébré le *Gahanbâr* et lui ai donné le nom « de *Gah-Médiozerem.* » Chaque *gahanbâr* est une « réunion des temps, » une époque. Ormuzd reprend : « Je « célèbre Medioschem (la seconde époque) : en soixante- « cinq jours, moi Ormuzd, j'ai bien travaillé; j'ai donné « l'eau, et j'ai ensuite célébré le *gahanbâr* et lui ai « donné le nom de *Gah-Médioschem.* » Ainsi de suite, dans la même poésie et avec une formule semblable pour les quatre autres époques : En soixante-quinze « jours, moi Ormuzd, j'ai bien travaillé, j'ai donné la « terre... » C'est le *Gah-Peteschem.* — « En trente jours, « moi Ormuzd, j'ai bien travaillé, j'ai donné les arbres... » C'est le *Gah-Eiathrem.* — « En quatre-vingts jours, moi « Ormuzd, j'ai bien travaillé, j'ai donné les animaux... » C'est le *Gah-Médiareh.* — « En soixante-quinze jours, « moi Ormuzd, j'ai bien travaillé; j'ai donné l'homme... » C'est le *Gah-Hamespthmedem.* Une fête s'applique à chacune de ces époques, et la dernière est « celle du long sacrifice, du sacrifice perpétuel. »

Nous avons déjà dit que le mazdéisme professe formellement la doctrine de la déchéance de l'homme, induit en tentation par l'esprit du mal. Voici comment le livre du *Boundéhesch* raconte la chute de nos premiers parents : « Ormuzd parle de Meschia et de Meschiané « (le premier homme et la première femme). L'homme « fut, le père du monde fut. Le ciel lui était destiné, à « condition qu'il serait humble de cœur, qu'il ferait avec « humilité l'œuvre de la loi, qu'il serait pur dans ses « pensées, pur dans ses paroles, pur dans ses actions, « et qu'il n'invoquerait pas les Devs... D'abord ils dirent « ces paroles : « C'est Ormuzd qui a donné l'eau, la « terre, les arbres, les bestiaux, les astres, la lune, le

« soleil et tous les biens qui viennent d'une racine pure « et d'un fruit pur. » Ensuite le Mensonge courut sur « leurs pensées, il renversa leurs dispositions et leur « dit : « C'est Ahriman qui a donné l'eau, la terre, les « arbres, les animaux et tout ce qui a été nommé ci-des- « sus. » Ce fut ainsi qu'au commencement Ahriman les « trompa sur ce qui regardait les Devs : et jusqu'à la fin « ce cruel n'a cherché qu'à les séduire. En croyant ce « mensonge, tous les deux devinrent Darvands, et leurs « âmes seront dans l'enfer jusqu'au renouvellement des « corps... Le Dev qui dit le mensonge, devenu plus « hardi, *se présenta* une seconde fois, *et leur apporta des « fruits qu'ils mangèrent, et par là, de cent avantages « dont ils jouissaient, il ne leur en resta qu'un.* »

Le *Boundéhesch* enregistre aussi la tradition du déluge. Pour châtier les crimes des hommes et surtout de la race abominable des *Kharfesters*, ou « êtres méchants » par excellence, Taschter, « l'esprit créateur, » et les Yzeds font tant pleuvoir sur la terre qu'elle est couverte par les eaux jusqu'à la hauteur d'un homme. Tous les kharfesters trouvent la mort dans ce terrible cataclysme.

§ 4. — Séparation des Aryas.

I. — Une réforme religieuse aussi radicale et aussi importante que celle de Zoroastre ne pouvait s'établir sans de grandes résistances. Aussi les récits orientaux sur la vie du législateur et les témoignages des historiens classiques sont-ils d'accord pour dire que sa doctrine religieuse rencontra dans une partie des Aryas une opposition décidée, qui se traduisit par des luttes à main armée, des guerres religieuses. Mais de qui vinrent ces résistances? Les Iraniens paraissent avoir rapidement

adopté tous les principes du mazdéisme, qui s'accordaient probablement avec leurs tendances naturelles; d'ailleurs le réformateur était sorti du milieu d'eux, et c'était une puissante raison pour qu'ils se serrassent autour de lui. Ses adversaires se trouvèrent donc probablement parmi les tribus qui devaient conquérir l'Inde, tribus dans le sacerdoce desquelles les tendances panthéistiques qui donnèrent naissance au brahmanisme s'étaient déjà répandues, au moins à l'état de germe. En effet, nous croyons que l'on peut établir sur un grand nombre de preuves tout à fait décisives que la réforme et la prédication de Zoroastre furent antérieures au grand mouvement de migration par lequel les deux rameaux des Aryas, jusque-là coexistants sur le même territoire, se séparèrent et prirent leur route dans les deux directions opposées, l'un à l'ouest et l'autre à l'est, pour y chercher de nouvelles habitations. Ceci étant, lorsque, d'un côté, les légendes persanes sur Zoroastre, qui contiennent certainement une part de vérité historique, représentent ses principaux et ses plus ardents antagonistes comme faisant partie du sacerdoce des tribus aryo-indiennes, — ces légendes les qualifient de *brahmanes* par un anachronisme facile à comprendre et à rectifier — lorsque, de l'autre côté, nous voyons les hymnes du Rig-Vêda poursuivre de malédictions *Djaradâschti*, c'est-à-dire Zoroastre, et le ranger parmi les ennemis des dieux, on est amené à suivre l'opinion, soutenue déjà par d'excellents esprits, qui voit dans la scission produite par la réforme de Zoroastre, et dans les querelles religieuses qui en découlèrent, la cause déterminante de la séparation définitive des tribus aryennes en Iraniens et Indiens, et de l'émigration par laquelle elles se tournèrent le dos. Cette manière de voir est, du reste, généralement admise aujourd'hui dans la science, même par M. Max Müller, qui rejette pourtant l'assimilation du *Djaradâs-*

chti des Vêdas avec Zoroastre, acceptée par MM. Westergaard, Haug et Oppert.

II. — Les tribus fidèles à la religion vêdique et hostiles à la réforme de Zoroastre paraissent avoir eu le dessous dans la lutte qui s'engagea ainsi sur les questions de dogme et de culte. Elles durent en effet évacuer complétement la Bactriane, berceau premier de la race, qui resta la possession exclusive de leurs adversaires, et elles se retirèrent en masse de l'autre côté de la chaîne de l'Hindou-Kousch, que quelques-unes d'entre elles avaient déjà franchie du côté d'Attok pour aller occuper le pays auquel elles valurent le nom d'Arie. De là, s'avançant toujours vers l'est et le sud, elles occupèrent successivement le Paropanisus, la Drangiane, l'Arachosie et pénétrèrent dans la partie nord de la vallée de l'Indus, d'où leur domination finit, après une lutte de mille ans contre les populations autochthones de race chamitique, par s'étendre sur toute la péninsule indienne. Dès lors, séparées par les montagnes escarpées de l'Hindou-Kousch, les déserts de la Carmanie et la côte stérile de la Gédrosie, les deux fractions de la race des Aryas cessèrent pour un grand nombre de siècles d'avoir aucun contact; et dans cet isolement réciproque, les différences de leurs génies propres, de leurs religions et de leurs langages allèrent toujours en se prononçant de plus en plus.

III. — Les Iraniens, sectateurs de Zoroastre, gardèrent la Bactriane, la Sogdiane et la Margiane, où une portion de leurs tribus demeura fixée; quant aux autres, obligées à l'émigration par l'accroissement de leur population, elles se dirigèrent vers le sud-ouest, en traversant l'Hyrcanie, et envahirent la Médie, la Susiane, la Perse,

dont elles chassèrent facilement les habitants primitifs, de race kouschite, décrits dans les légendes iraniennes comme des hommes au teint noir, aux cheveux courts et laineux, enfin la partie fertile de la Carmanie, où la ville de Yezd devint un des principaux centres du culte mazdéen. Ils poussèrent même plus loin, dans le premier élan de leur expansion ; comme nous l'avons déjà vu plus haut, vers 2400 avant notre ère, ils descendirent dans la vallée de l'Euphrate et du Tigre, et s'emparèrent de Babylone, où une dynastie aryenne régna pendant 224 ans.

IV. — Le *Vendidad-Sadé* nous a conservé, dans son premier chapitre, un document d'une extrême antiquité et d'un intérêt de premier ordre sur ces migrations des Aryas occidentaux [1]. C'est une liste des pays successivement occupés par les Iraniens jusqu'aux portes de la Perse ; dans chacun de ces pays un fléau nouveau est suscité par Ahriman et force les adorateurs d'Ormuzd à chercher de nouvelles demeures. Sous cette forme mythique et légendaire on suit pas à pas l'extension des domaines de la race, qui laisse des colonies derrière elle dans tous les cantons qu'elle traverse, tandis que son noyau principal marche constamment vers l'Occident.

Le point de départ est l'*Aryânem-Vaêdjô*, c'est-à-dire, comme nous l'avons établi déjà dans le premier livre de cet ouvrage, le plateau de Pamir ; le fléau qui en chasse les Iraniens est le froid, devenu insupportable, « car il y avait dix mois d'hiver et seulement deux mois d'été. » Deuxième lieu de séjour : le pays de *Sugh-*

1. Voy. Haug, *Das erste Kapitel des Vendidâd*, dans le tome V de l'ouvrage de Bunsen, *Ægyptens Stelle in der Weltgeschichte*.

dha, c'est-à-dire la Sogdiane; le fléau qu'y suscite Ahriman est une épizootie qui ravage les troupeaux des Iraniens encore pasteurs. C'est là que se constitue le culte mazdéen; aussi le pays est il surnommé *Gáu*, c'est-à-dire « le sanctuaire du feu, » et plus tard les mots de *Sogd* et de Paradis deviennent synonymes pour les zoroastriens de la Perse. Troisième séjour: le pays de *Moûru*, la Margiane des géographes classiques, dont la capitale est encore aujourd'hui la ville de Merv; Ahriman y suscite « des guerres et des brigandages, » bien évidemment de la part des Touryas, dont les tribus touchaient à ce territoire. Quatrième séjour: le fertile pays de *Bakhdi*, la Bactriane proprement dite, le pays « des hautes bannières, » c'est-à-dire le siége de la royauté; cet heureux séjour devient bientôt infecté d'insectes et de plantes vénéneuses. Cinquième séjour: la contrée de *Nisáya*, la Nisæa des géographes grecs, dans le nord de la Parthyène; l'esprit du mal y suscite « l'incrédulité. » C'est le premier indice que nous trouvions dans le texte des querelles religieuses qui vont amener la scission parmi les Aryas. Sixième séjour: le pays de *Haróyu*, « riche en eaux; » c'est l'Arie des Grecs, la contrée où s'élève actuellement encore la ville de Hérat. « Ahriman y produit la grêle et la famine. » Septième séjour *Vaêkereta*, où est située *Dazhaka*; » c'est le canton où le *Livre des Rois* fait naître Roustem, le héros iranien par excellence, car la ville de Douschak est la capitale du Séïstan. De nouvelles querelles religieuses, plus vives encore que les premières, sont dites y avoir éclaté. Huitième séjour: le pays d'*Urvá*, que l'on croit identique au Caboulistan; les Aryas y sont en butte aux dévastations des tribus barbares du voisinage. Neuvième séjour: « *Khnenta*, où est située *Vehrkána*. » c'est-à-dire le pays de Kandahar où se trouve la ville d'Ourghandab; Ahriman y fait apparaître les vices contre nature, si sévèrement punis par

la loi de Zoroastre. Dixième séjour : la fertile région de *Harakaiti*, l'Arachosie ; Ahriman y introduit dans une partie du peuple l'usage impie d'enterrer les morts. Nous sommes ici en présence d'un nouveau souvenir de division religieuse, et cela sur un des usages les plus essentiels qui séparent les Indiens et les Mazdéens. L'Arachosie dut être, du reste, la contrée où s'opéra la scission définitive entre les deux rameaux des Aryas orientaux, car c'est de là que les tribus rebelles au mazdéisme passèrent dans le bassin de l'Indus, qui n'en était séparé que par une chaîne de montagnes. Le chapitre du *Vendidad-Sadé* va maintenant nous faire suivre la marche des Iraniens, demeurés désormais seuls. Mais après les avoir conduits jusqu'à leur entrée en Perse, il montre aussi la marche du rameau des Aryas de l'Inde, car il finit par parler d'un séjour dans le *Hapta-Hindu*, le *Sapta-Sindhu* védique, « le pays des sept fleuves, » le Pendjâb actuel, puis d'un autre au bord de l'Océan, vers les embouchures de l'Indus. Onzième séjour : *Haêtumat*, le pays qu'arrose le fleuve Hilmend, l'Etymander des géographes classiques ; Ahriman y fait naître « les péchés de la magie. » On le voit, les Iraniens ont repris leur route vers l'ouest. Douzième séjour : le pays de *Ragha*, c'est-à-dire le nord de la Médie, où tous les géographes anciens placent la ville de Ragæ, aujourd'hui Rey, tout à côté de Téhéran ; le texte y signale l'apparition de nouveaux infidèles, ce qui se rapporte bien évidemment aux altérations que la doctrine de Zoroastre subit en Médie, ainsi que nous le ferons voir dans le chapitre suivant. Treizième séjour : le pays de *Kakhra*, qui paraît être le Khorassan de nos jours. Ahriman y fait surgir l'usage abominable de brûler les morts. Quartorzième séjour : le canton de *Varena*, vers le mont Demavend de nos jours, au sud de la mer Caspienne ; les fléaux produits par Ahriman y sont des maladies sur les femmes et des ra-

vages des tribus touraniennes. « Là naquit Thraêtaona » (le Féridoun des traditions persanes du moyen âge), « le meurtrier du serpent pernicieux (Afrasiâb). » C'est le dernier point d'arrêt avant l'entrée de la nation dans l'Iran proprement dit ou dans la Perse.

CHAPITRE III

LES MÈDES ET LEUR EMPIRE.

Sources principales :

Ecrivains antiques : Hérodote, livre 1er. — Diodore de Sicile, livre II, d'après Ctésias. — Eusèbe, *Chronique*, livre 1er, chapitre XV, d'après Céphalion.

Travaux des érudits modernes sur l'histoire des Mèdes : Volney, *Chronologie d'Hérodote*, § VIII. — De Saulcy, *Mémoire sur la chronologie des empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane*, Paris, 1849. — Oppert, *Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique*, Paris, 1857. — Max Duncker *Geschichte der Arier in der alten Zeit*, Leipzig, 1867.

Travaux des érudits modernes sur la langue et l'écriture des Mèdes Westergaard, dans les Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord pour 1844. — Hincks, *On the first and second kinds of Persepolitan writing*, Dublin, 1846. — De Saulcy, *Recherches analytiques sur les inscriptions cunéiformes du système médique*, Paris, 1850. — Norris, *Memoir on the scythic version of the Behistun inscription*, Londres, 1853. — Ménant, *Les écritures cunéiformes*, 2e édition, Paris, 1864.

§ 1. — Les Mèdes aryens et touraniens. Le Magisme.

I. — Dans la Perse proprement dite et dans la Carmanie, qui en dépendit à partir de l'établissement des tribus japhétiques, les Iraniens ne rencontrèrent pas de résistance sérieuse de la part de la population primitive

et demeurèrent seuls maîtres du pays, où leur paisible possession ne fut troublée par aucun antagonisme sérieux. Il n'en fut pas de même dans la Médie. Là les tribus aryennes, comme nous l'avons déjà fait voir, avaient été précédées par les Touraniens, leurs éternels adversaires, dont la langue avait donné au pays son nom. Ces tribus touraniennes de la Médie formaient une population nombreuse et compacte, que les Iraniens ne purent pas expulser, et à laquelle ils durent par conséquent s'imposer comme conquérants. Dans de semblables circonstances, l'antique haine nationale entre Aryas et Touryas devait nécessairement se réveiller plus violente que jamais. A ses débuts, au nord, elle avait eu déjà un caractère marqué d'antagonisme religieux; la réforme de Zoroastre, suivie par les tribus iraniennes qui avaient envahi la Médie, prononça davantage ce caractère et rendit la lutte encore plus acharnée; le serpent Afrasiâb ressemblait trop à Ahriman pour qu'il pût y avoir entre lui et Ormuzd autre chose qu'une rivalité implacable; la lutte éternelle entre les deux principes que Zoroastre avait cru discerner dans le monde moral et dont il avait fait la base de sa religion, se trouvait ainsi transportée dans le domaine des faits réels et historiques.

II. — Courbés sous le premier élan de la conquête aryenne, les Touraniens de la Médie se relevèrent bientôt et engagèrent le combat avec ceux qui prétendaient les dominer. La lutte, incessamment renouvelée, des Iraniens et des Touraniens dans cette contrée où les deux éléments ennemis se trouvaient tous les deux trop forts pour que l'un pût expulser l'autre, dura plus de dix siècles, avec les alternatives les plus opposées. Elle n'a malheureusement pas d'histoire positive, mais le souvenir en vit, avec une étonnante netteté, au milieu des fables et des fictions poétiques qui ne parviennent pas à

le défigurer entièrement dans les traditions populaires persanes, mises en si beaux vers par Firdousi, dans son *Livre des Rois*. Ce temps est en effet celui des plus grandes et des plus illustres guerres d'Iran et de Touran, dont la tradition place presque constamment le théâtre sur le sol même de la Médie, celui des épisodes les plus brillants de cette lutte qui ne finit jamais. C'est le temps des exploits épiques et fabuleux de Roustem, de Kaï-Khosrou, de Farroukhzad, de tous les héros légendaires de la race iranienne. A plusieurs reprises, Afrasiâb l'emporte sur les guerriers de l'Iran et paraît au moment de les anéantir; cependant toujours, après des péripéties plus ou moins longues, avec plus ou moins de peine, il finit par être vaincu; mais toujours aussi, sans se lasser, il recommence le combat; au moment où on le croit écrasé, il relève la tête. Lorsque les guerriers de l'Adherbaïdjan et de l'Irâk-Adjémy ne sont plus de force à lutter seuls contre les serviteurs d'Afrasiâb et à leur tenir tête, ils appellent à leur secours les héros du Farsistan, tels que Roustem, et ceux-ci ramènent la victoire dans le camp des défenseurs de l'Iran. Il dut en être ainsi dans l'histoire réelle; plus d'une fois les Iraniens de la Médie, quand le sort des armes leur fut défavorable, quand ils se virent au moment d'être accablés définitivement par les Touraniens, durent appeler à leur secours, dans cette cause à la fois nationale et religieuse, leurs frères les Iraniens de la Perse. La légende populaire montre, à la fin de leurs luttes si prolongées, Iran triomphant de Touran et le soumettant à sa suprématie, sans cependant parvenir à le détruire. Ce fut en effet la fin des guerres de races dans la Médie; les Iraniens ne parvinrent pas à entamer sérieusement dans leur existence nationale les populations touraniennes qui les avaient précédés; mais ils s'imposèrent à elles de vive force, à l'état d'aristocratie conquérante et dominatrice.

III.—Lorsque, vers le x^e^ siècle avant l'ère chrétienne, la Médie commence à entrer dans le mouvement de l'histoire générale par la conquête qu'en font les monarques ninivites, nous en voyons la population divisée en six classes hiérarchiquement échelonnées, sinon six castes fermées, dont Hérodote nous a conservé les noms, Mages, Arizantes, Buses, Struchates, Budiens et Parétacéniens. Les quatre premières correspondent exactement aux classes de la société aryenne à l'âge védique et à celles de la Perse suivant Hérodote : ce sont les prêtres, les guerriers, les agriculteurs et les pasteurs. Leurs noms sont purement aryens : le premier est le perse *magus*, le sanscrit *magha*, il signifie «les grands»; la forme originale du second se restitue facilement en *Ariyazantus*, « ceux de la race des Aryas »; dans le troisième on reconnaît le perse *buzá*, sanscrit *bhûdja*, « autochthone »; le quatrième enfin est le perse *tchatrauval*, «vivant sous la tente». Les deux dernières classes étaient tout à fait inférieures et dédaignées; c'étaient les serfs de la glèbe et les nomades. Budiens est en effet bien évidemment le perse *búdiyá*, « celui qui est tenu par la terre, » et Parétacéniens le perse *paraitaka*, « nomades. » L'inscription de Behistoun, dans son texte assyrien, parle de « Mèdes qui n'ont pas de maisons », comme de rebelles méprisables; ce sont sans doute ces derniers. De l'appellation même des Arizantes il résulte positivement que les classes inférieures n'appartenaient pas comme eux à la race des Aryas, et le nom des agriculteurs propriétaires montre qu'ils étaient d'une autre race, qui avait occupé le pays antérieurement et qu'on tenait pour autochtone. En effet, les deux classes supérieures, celles des prêtres et des guerriers, étaient seules iraniennes; elles parlaient entre elles, Strabon nous l'atteste, le même langage que les Perses, les Bactriens et les Sogdiens, et cet idiome devait être en Médie une sorte

de langue aristocratique, comme le chaldéen touranien à Babylone, comme le français dans la société russe depuis le siècle dernier. Mais la masse de la population, les classes agricole, pastorale et industrielle, étaient restées purement touraniennes; elles avaient gardé leur vieil idiome de la souche ougro-finnoise, et c'était en réalité la vraie langue du pays, la langue prédominante, à tel point que plus tard les rois de Perse eux-mêmes, ces représentants de la suprématie de l'élément iranien pur, durent l'admettre au nombre des idiomes officiels de leur chancellerie, pour les provinces médiques. C'est cet idiome, appartenant décidément au groupe turc, qui a été reconstitué par les beaux travaux de MM. Westergaard, de Saulcy et Norris. On en possède d'assez nombreuses inscriptions, toutes jusqu'à présent du temps des rois perses Achéménides. Cette langue s'écrivait avec une forme particulière du syllabaire cunéiforme anarien, que nous avons comprise dans notre tableau du livre précédent.

IV. — Avec un semblable mélange de deux populations d'origines absolument diverses, qui avaient fini par s'établir en Médie après des luttes de races et de religions prolongées pendant tant de siècles, il était impossible que le zoroastrisme, apporté par les tribus iraniennes, s'y fût conservé pur de toute altération et de tout mélange adultère. Et, en effet, le système religieux des Mèdes était très-différent de celui des Perses. La religion des Mèdes était le *magisme*, ainsi nommé parce que la classe des Mages en formait le sacerdoce. On applique assez ordinairement ce nom de *magisme* à la religion zoroastrienne, et c'est là une confusion dont les écrivains grecs ont été les premiers auteurs, à commencer par Hérodote, qui avait voyagé en Médie et non dans la Perse proprement dite; mais elle repose sur une erreur for-

melle. Tous les historiens antiques s'accordent à dire que Cyrus, quand il se révolta contre les Mèdes et détruisit leur puissance au profit des Perses, rétablit la religion de Zoroastre; donc la religion des Mèdes différait de celle des Perses et n'était pas le mazdéisme pur. Darius, fils d'Hystaspe, qui devait savoir ces choses encore mieux qu'Hérodote, raconte formellement, dans les annales de son règne gravées sur le rocher de Behistoun, que les Mages, devenus un moment les maîtres de l'empire perse avec Gomatès, le faux Smerdis, avaient entrepris d'y substituer leur religion à celle de la nation ranienne, et que lui, Darius, à son avénement, renversa leurs temples et leurs autels. Jamais, dans aucun document positivement zoroastrien et d'origine perse ou bactrienne, il n'est question des Mages comme ministres de la religion [1]. Enfin, nous venons de voir tout à l'heure que le premier chapitre du *Vendidad-Sadé* place dans les pays de Ragha et de Kakhra, c'est-à-dire en pleine Médie, le berceau de graves hérésies dans la religion mazdéenne, hérésies dont l'une était caractérisée par l'usage de la crémation des corps après le décès.

Diverses indications d'un grand prix permettent de se faire une idée de ce qu'était le système religieux du magisme. Il avait pour base le dualisme de Zoroastre; mais dans l'intention d'y fondre en un seul tout les religions opposées des deux éléments constitutifs de la population, les mages essayaient d'y concilier Ormuzd

1. Je sais bien qu'une étymologie assez généralement adoptée suppose, au nom moderne des ministres du culte mazdéen, *mobed*, un primitif qui serait *magupati*, « le chef des Mages. » Mais ce primitif supposé n'a jamais été rencontré, et sa signification, il faut le reconnaître, ne concorde guère avec les fonctions du *mobed*, qui n'est pas un chef des Mages, mais un simple ministre du culte. Je crois donc qu'il faut chercher une autre étymologie à *mobed*.

avec Ahriman, auquel s'était identifié tout naturellement le serpent Afrasiâb, dieu des tribus d'origine touranienne. Sans doute, professant les premiers la doctrine des Zarvaniens, ils les considéraient comme consubstantiels et émanés tous les deux d'un seul et même principe préexistant; dans tous les cas ils les regardaient, pour le moins, de même que le fit plus tard la doctrine de Manès, comme éternellement égaux en puissance, dans l'avenir aussi bien que dans le passé, et ils tenaient leur antagonisme, plus apparent dès lors que réel, pour ne devoir jamais avoir de fin. Tandis qu'en Perse Ormuzd seul était adoré, Ahriman chargé de malédictions; en Médie, les deux principes du bien et du mal, Ormuzd et Ahriman, ou plus exactement, quand il s'agit de ce pays, Afrasiâb, recevaient également l'hommage des autels. Et, comme naturellement la population touranienne était plus portée à adorer son ancien dieu national que celui des conquérants aryens, dans le culte populaire Ahriman ou Afrasiâb primait certainement Ormuzd, d'autant plus qu'il est à remarquer que partout où on la voit livrée à elle-même, chez les anciens Finnois et chez les Tartares encore de nos jours, la race touranienne manifeste toujours une tendance étrange et caractéristique de ses instincts à adorer principalement, par un sentiment de terreur superstitieuse, les puissances qu'elle regarde comme infernales, ténébreuses et mauvaises. A ce point de vue, nous croyons que M. Oppert a eu raison de voir un reste du magisme des anciens Mèdes, et de la part qu'y tenaient les conceptions touraniennes, dans la bizarre religion des Yézidis ou « adorateurs du diable, » répandus encore aujourd'hui dans l'Irâk-Adjémy et dans le nord de la Mésopotamie; cette religion professe dans ses dogmes le dualisme mazdéen, mais dans son culte elle n'adore que le principe mauvais, « parce que, dit-elle, le culte

n'a pas d'autre objet que de fléchir la puissance divine, et que le principe du bien, excellemment bon, indulgent, clément, n'a pas besoin d'être fléchi[1]. »

Mais ce n'est pas la seule dérogation radicale que le magisme médique apportât aux sévères principes de Zoroastre, dont il défigurait entièrement la doctrine. Il est certain, d'après une masse très-considérable de preuves dont il serait trop long de donner ici l'énumération, que les Mages, comme les Perses eux-mêmes après qu'Artaxerce Mnémon, le fameux corrupteur de leur religion, y eut introduit de force le culte de l'Anaïtis babylonienne, avaient prétendu combiner le dualisme mazdéen avec le polythéisme chaldéo-assyrien, dont l'empire leur était limitrophe. Ils en admettaient tous les dieux, en les plaçant seulement, dans l'échelle des conceptions, à un rang inférieur à Ormuzd et au-dessus des Amschaspands; le culte des sept corps sidéraux, sous sa forme précisément chaldéenne, était particulièrement développé parmi eux. Mais de tous les personnages divins qu'ils avaient empruntés à l'Assyrie, celui qu'ils plaçaient le plus haut était celui de la grande déesse-nature Mylitta ou Anaïtis, identique à la Mère des dieux de Phrygie et à l'Astarté des Phéniciens. Nous n'en voulons pour preuve que les grands et si curieux bas-reliefs religieux sculptés sur les rochers de Maltaï, à la frontière de l'Assyrie et de la Médie, et sur ceux d'Yasili-Kaïa, vers l'extrême limite des possessions de l'empire médique en Asie-Mineure, bas-reliefs qui, les uns et les autres, ont évidemment eu le même peuple pour auteur et que nous n'hésitons pas à attribuer aux Mèdes. Le célèbre passage d'Hérodote où il assimile Mithra à la

1. Voy. sur cette population et sur ses doctrines les précieux détails contenus dans l'ouvrage de M. Layard, *Nineveh and Babylon*.

Vénus asiatique, positivement inexact et erroné si on le rapporte à la Perse et au zoroastrisme pur, doit peut-être trouver son application dans la religion de la Médie; il expliquerait alors comment les Mages avaient fait cadrer l'adoption du culte de Mylitta ou Anaïtis avec la part de doctrines zoroastriennes qu'ils avaient encore conservées; ç'aurait été en concevant le médiateur émané d'Ormuzd comme un être féminin ou plutôt androgyne, qui aurait été à la fois, suivant le côté par lequel on le considérait, Mithra ou Mylitta. Le sens qu'a revêtu le mot de *magie* semble aussi indiquer que les Mages se livraient tout spécialement aux pratiques de sorcellerie et d'incantations si formellement interdites par la doctrine de Zoroastre. Le premier chapitre du *Vendidad-Sadé* fait naître ces pratiques de sortiléges parmi les Iraniens dans le pays de Haêtumat, sur les bords de l'Hilmend, et cette partie de la Carmanie est toujours signalée, de même que la Médie, comme un pays de Mages.

V. — Lorsque la dynastie de Belkatirassou fonda définitivement l'édifice de la grande puissance territoriale de Ninive, la Médie fut un des premiers pays conquis. Nous manquons de données monumentales qui déterminent d'une manière positive et précise la date de cette conquête, mais nous avons fait voir plus haut qu'elle dut avoir lieu dans le courant du x^e^ siècle avant Jésus-Christ, antérieurement au règne d'Assournazirpal. Nous avons fait voir aussi que la politique assyrienne dans cette contrée fut de s'appuyer sur l'élément touranien, qu'elle trouvait plus docile et qui était par nature tout disposé à accepter sans répugnance le système d'absolutisme de cette politique. Les monarques ninivites tendirent donc à assurer en Médie la prépondérance de l'élément touranien et à neutraliser par lui le pouvoir

de la race aryenne, dont les instincts d'indépendance et de liberté presque républicaine ne pouvaient pas se soumettre aussi facilement à leur domination et étaient toujours prêts à se révolter contre elle. Les successeurs de Zohak devaient être les alliés naturels d'Afrasiâb. Mais aussi, à mesure que le poids du joug assyrien se fit sentir plus lourd et devint plus odieux à la population tout entière, sans distinction d'origine, une réaction d'une puissance irrésistible se produisit dans le sens de l'élément iranien, en qui se personnifiait la résistance à la tyrannie étrangère et l'esprit d'indépendance nationale. En faisant systématiquement la guerre à l'aristocratie iranienne de la Médie, les Assyriens firent plus que nuls autres pour affermir sa suprématie et pour amener la fusion des deux éléments, pendant tant de siècles hostiles, de la population de cette contrée. Quand les Mèdes portèrent le premier coup à la puissance ninivite, ce fut la portion aryenne de leur population qui prit l'initiative de ce grand mouvement. Arbace, son nom seul l'indique, était un pur Arya de race et d'origine, et ce fut à la tête des guerriers de la classe des Arizantes qu'il vint assiéger Sardanapale dans sa capitale.

§ 2. — Arbace et la République aryenne de Médie.

(788-710).

I. — Nous avons raconté, dans le chapitre consacré à l'histoire assyrienne, la révolte combinée du Mède Arbace, du Chaldéen Phul-Balazou et du Susien Soutrouk-Nakhounta, en 788 av. J.-C., la prise de Ninive et la mort de Sardanapale ; nous ne recommencerons donc pas ce

récit. Ninive une fois rasée et la haine des siens satisfaite, Arbace se retira dans son pays, affranchi par sa vaillance, laissant Phul se mettre en possession de l'Assyrie. Il mourut vingt-huit ans après, c'est-à-dire en 764, ayant jusqu'à sa mort gouverné la Médie.

II. — Arbace n'avait pas été proprement un roi, surtout dans le sens que les Asiatiques attachent à ce mot, mais bien plutôt le chef militaire unique d'une nation constituée républicainement. Après sa mort, les Mèdes continuèrent cette vie républicaine, mais dans un état de morcellement complet, personne n'étant plus parmi eux assez glorieux, assez puissant, assez considéré pour maintenir le lien commun d'un pouvoir central. Un morcellement de ce genre fut, du reste, pendant un très-grand nombre de siècles, la condition normale de tous les Iraniens, chez qui le système de la tribu, si bien en rapport avec la vie belliqueuse, pastorale et agricole, mais non industrielle, existait dans toute sa pureté et formait la base de l'organisation sociale. Les familles se groupaient en tribus, celles-ci en communautés, les communautés en districts plus étendus, gouvernés tantôt par un chef unique, dont le pouvoir était toujours limité par des formes parlementaires, tantôt par une assemblée populaire. Telle fut l'existence et l'organisation républicaine des Mèdes pendant cinquante ans après la mort d'Arbace. La nation était dans un état de morcellement complet; chacun de ces districts vivait isolé des autres, content de sa liberté locale; c'était seulement dans quelques rares occasions, en présence d'un danger imminent pour l'indépendance commune, qu'un sentiment d'unité nationale et de solidarité entre les diverses tribus parvenait à se réveiller; on élisait alors un chef suprême et unique, une sorte de dictateur, dont les pouvoirs n'étaient que temporaires. Tel fut l'Aspabara que

Saryukin, roi d'Assyrie, combattit dans la première année de son règne (720) et qui figure, sous le nom bien reconnaissable d'Astibaras, mais à une place chronologique inexacte, dans la liste des rois de Médie donnée par Diodore de Sicile d'après Ctésias.

Cette liste, du reste, inacceptable telle que l'historien cnidien la donnait, comme celle de monarques qui auraient gouverné tous les Mèdes, ne nous paraît pas non plus la fiction d'un impudent faussaire. Les noms qu'elle contient et qui sont parfaitement iraniens, Mandaucès, Sosarmus, Artycas, Arbianès, Artæus, Artynès, Astibaras, vainqueur des Saces, c'est-à-dire les tribus touraniennes, et Aspadas, doivent être des noms de chefs locaux, qui commandaient à telle ou telle partie du pays, et dont la tradition avait conservé le souvenir. L'état de division du pays entre différents chefs locaux est très-nettement indiqué dans le récit, parfaitement historique, que fait Ctésias de la querelle (changée sous la plume d'autres écrivains en légende mythique) entre Artæus et Parsondas, chef d'origine perse qui tenait une partie du pays et qui, forcé de fuir chez les Cadusiens de l'Atropatène, amena une guerre entre eux et les Mèdes proprement dits.

La liste de rois mèdes entre Arbace et Déjocès, empruntée par Eusèbe à Céphalion, a le même caractère que celle de Ctésias. Mais elle comprend moins de noms et paraît être la liste continue des chefs qui se succédèrent pendant cet intervalle de temps sur une même partie du pays. Ce sont probablement ceux du canton où s'éleva plus tard Ecbatane, les prédécesseurs directs et les ancêtres de Déjocès. Leurs noms sont : Mandaucès, Sosarmus et Artycas, les trois premiers de la liste de Ctésias, qui doit contenir ensuite les chefs d'une autre province.

III. — Si un état de morcellement semblable donnait pleinement satisfaction à l'esprit de liberté locale et d'indépendance individuelle, s'il pouvait convenir à une nation qu'aucun danger sérieux de l'extérieur ne menaçait, comme les Perses, il devenait funeste pour une nation placée dans les conditions où se trouvaient les Mèdes. En effet, à leurs portes, l'empire assyrien s'était rapidement relevé de son désastre, il avait reconstitué sa puissance militaire, plus redoutable que jamais, et il était rentré dans la voie des conquêtes. Il élevait des prétentions sur tous les pays qui lui avaient jadis appartenu et poursuivait surtout l'écrasement des Etats soustraits à sa puissance, dont la coalition avait amené la ruine de Ninive. Aussi, profitant du défaut d'unité et de la division de districts à districts qui existait chez les Mèdes, Salmanassar VI et Saryukin reconquirent-ils, petit à petit et canton à canton, la plus grande partie du territoire de la Médie, surtout la portion septentrionale, du côté de Ragæ, au delà de laquelle ils se rendirent aussi maîtres de la Parthyène. La contrée affranchie par Arbace paraissait au moment de retomber tout entière sous le joug assyrien, lorsque l'imminence du danger et le sentiment de la nécessité d'une défense commune décidèrent enfin les Mèdes à renoncer à leur indépendance cantonale et à se grouper en un seul Etat compacte, en adoptant la forme monarchique.

§ 3. — Déjocès. — Etablissement de la royauté chez les Mèdes.

(710-657)

I. — « Il y avait, dit Hérodote, chez les Mèdes un sage nommé Déjocès; il était fils de Phraorte. Ce Déjo-

cès, ambitieux de la royauté, se conduisit ainsi pour y parvenir. Les Mèdes vivaient divisés en cantons. Déjocès, considéré depuis longtemps dans le sien, y rendait la justice avec d'autant plus de zèle et d'application, que dans toute la Médie les lois étaient méprisées, et qu'il savait que ceux qui sont injustement opprimés détestent l'injustice. Les habitants de son canton, témoins de ses mœurs, le choisirent pour juge. Déjocès fit paraître dans toutes ses actions de la droiture et de la justice. Cette conduite lui attira de grands éloges de la part de ses concitoyens. Les habitants des autres cantons, jusqu'alors opprimés par d'injustes sentences, apprenant que Déjocès seul se conformait aux règles de l'équité, accoururent avec plaisir à son tribunal, et ne voulurent plus être jugés que par lui.

« La foule des clients augmentait tous les jours par la persuasion où l'on était de l'équité de ses jugements. Quand Déjocès vit qu'il portait seul le poids des affaires, il refusa de monter sur le tribunal où il avait jusqu'alors rendu la justice, et renonça formellement à ses fonctions. Il prétexta le tort qu'il se faisait à lui-même en négligeant ses propres affaires, tandis qu'il passait les jours entiers à terminer les différends d'autrui. Les brigandages et l'anarchie régnèrent plus que jamais dans les cantons de la Médie. Les Mèdes s'assemblèrent et tinrent conseil sur leur état actuel. Les amis de Déjocès y parlèrent à peu près en ces termes : « Puisque la vie « que nous menons ne nous permet plus d'habiter ce « pays, choisissons un roi ; la Médie étant alors gouver- « née par de bonnes lois, nous pourrons cultiver en paix « nos campagnes sans craindre d'en être chassés par « la violence et l'injustice. » Ce discours persuada les Mèdes de se donner un roi.

« Aussitôt on délibéra sur le choix. Toutes les louanges, tous les suffrages se réunirent en faveur de Déjo-

cès; il fut élu roi d'un consentement unanime. Il commanda qu'on lui bâtit un palais conforme à sa dignité, et qu'on lui donnât des gardes pour la sûreté de sa personne. Les Mèdes obéirent; on lui construisit, à l'endroit qu'il désigna, un édifice vaste et bien fortifié, et on lui permit de choisir dans toute la nation des gardes à son gré.

« Ce prince ne fut pas plutôt sur le trône, qu'il obligea ses sujets à lui bâtir une ville, à l'orner, à la fortifier, sans s'inquiéter des autres places. Les Mèdes, dociles à cet ordre, élevèrent cette ville forte et très-grande qu'on appelle Ecbatane (*Hangmatâna*), dont les diverses enceintes concentriques sont construites de manière que chacune ne surpasse l'enceinte inférieure que de la hauteur de ses créneaux. L'assiette du lieu, qui s'élève en colline, en facilita les moyens. Il y avait en tout sept enceintes; dans la dernière étaient le palais et le trésor du roi. Le circuit de la plus grande égale à peu près celui d'Athènes. Les créneaux de la première sont peints en blanc; ceux de la seconde en noir; ceux de la troisième en pourpre; ceux de la quatrième en bleu; ceux de la cinquième sont d'un rouge orangé. Quant aux deux dernières, les créneaux de l'une sont argentés, et ceux de l'autre dorés. »

Ce passage à lui seul suffirait à prouver le rôle important que le culte des sept corps sidéraux tenait dans la religion des Mèdes. Les couleurs qui y sont énumérées sont en effet précisément les couleurs sacrées des cinq planètes, de la lune et du soleil, disposées dans le même ordre que sur les étages de la *zikurat* du palais de Khorsabad, avec l'aspect de laquelle celui de ces sept enceintes, se dépassant les unes les autres en gradins, devait offrir une certaine analogie.

« Le palais construit, continue Hérodote, Déjocès ordonna au peuple de se loger dans les autres enceintes,

et il établit pour règle que personne du peuple n'entrerait chez le roi; que toutes les affaires s'expédieraient par l'entremise de certains officiers qui en feraient leurs rapports au monarque; que personne ne fixerait ses regards sur le prince, et qu'on ne rirait ni ne cracherait devant lui.

« Déjocès institua ce cérémonial imposant afin que les personnes qui avaient été élevées avec lui ne pussent lui montrer une familiarité inconvenante, ni conspirer contre sa personne. Il croyait qu'en se rendant invisible à ses sujets, il passerait pour être d'une espèce différente.

« Ces règlements faits, et son autorité affermie, il rendit sévèrement la justice. Les procès lui étaient envoyés par écrit; il les jugeait et renvoyait le dossier avec sa décision. Quant à la police, s'il apprenait que quelqu'un eût fait une chose injuste, il le mandait et lui infligeait une peine proportionnée au délit. Pour cet effet, il avait dans toutes ses provinces des émissaires qui veillaient sur les actions et les discours de ses sujets. »

Déjocès, proclamé roi en 710, au moment le plus brillant des conquêtes de Saryukin, lorsque la puissance assyrienne semblait devoir tout engloutir autour d'elle, n'eut pas le temps d'en voir commencer la décadence. Il acheva de constituer la nation des Mèdes, en rassemblant toutes leurs tribus en un seul corps. Après un règne de 53 ans il mourut, en 657, tandis qu'Assourbanipal régnait encore à Ninive, laissant à Phraorte (Fravartis), son fils, un pouvoir bien affermi.

4. — Phraorte et Cyaxare. — Grand développement de l'empire médique.

(657-595)

I. — Déjocès paraît avoir eu un règne pacifique, uniquement consacré à organiser intérieurement la nation médique afin de la rendre capable de hautes destinées; Phraorte (657-635) fut un conquérant. Nous ne savons rien de positif sur les sept premières années de son règne; mais elles durent être occupées à chasser les Assyriens des portions de la Médie qu'ils détenaient depuis le temps de Saryukin, car, au début des conquêtes extérieures de ce prince, nous le voyons maître incontesté de tous les pays des Mèdes, dont certainement une grande partie était au pouvoir des étrangers du temps de Déjocès.

Les grandes campagnes de Phraorte commencèrent en 650 et furent d'abord dirigées vers l'Orient. Il débuta par soumettre à son sceptre la Perse, qui, longtemps divisée en tribus sans lien fédéral sérieux entre elles, avait commencé à former un royaume unique vers le temps où la Médie s'était affranchie du joug de Ninive par la révolte d'Arbace. C'est de cette première monarchie perse qu'étaient satrapes Sitrapherne et Hypherne, vaincus et faits prisonniers par Assarahaddon. Elle comptait déjà cinq rois, dont nous ignorons les noms, avant Achæménès (*Hakhâmanis*, « l'amical ») qui en fut le dernier prince indépendant et qui, vaincu par Phraorte, dut se reconnaître vassal du roi des Mèdes. C'est de lui que descendirent Cyrus et les rois de Perse dits Achéménides.

Mais là ne se bornèrent pas dans cette direction les conquêtes du roi de Médie ; en quelques années il réduisit à l'obéissance toutes les nations situées en deçà de l'Hindou-Kousch et des déserts de la Carmanie, iraniennes pour la plupart. Ctésias dit formellement que les Parthes, peuple d'origine scythique ou touranienne, furent soumis par le grand-père d'Astyage, c'est-à-dire par Phraorte, dont il altère, du reste, complétement le nom. A dater du règne du même prince, nous voyons aussi la Bactriane, avec ses dépendances, l'Hyrcanie, la Margiane et la Sogdiane, obéir au roi mède. De l'autre côté de la Médie, à l'ouest, la nation aryenne des Arméniens, alliée des Mèdes depuis Arbace, auquel le roi de ce pays, Barouir, avait prêté son concours dans la guerre contre Ninive, dut aussi reconnaître la suzeraineté de Phraorte, et probablement en échange de cette soumission vit son territoire délivré des Assyriens, qui en occupaient une partie, et sous Saryukin et Sennachérib, avaient pénétré jusqu'à Van et même jusqu'à la chaîne de l'Ararat.

Ayant subjugué toutes ces nations et fait ainsi de la monarchie médique un vaste empire militaire, Phraorte se crut en mesure de reprendre l'œuvre d'Arbace, d'aller de nouveau détruire Ninive, relevée de ses ruines par Sennachérib, et de soumettre l'Assyrie à son sceptre. Mais la fortune des armes le trahit dans cette entreprise. Bien qu'amollis par leurs précédents succès, tombés en pleine décadence, laissant échapper une à une toutes leurs conquêtes, les Assyriens étaient encore un peuple guerrier. L'invasion des Mèdes produisit chez eux un élan de vaillance et d'énergie qui illustra leur roi d'alors, Assouredilili III. Ils y résistèrent vigoureusement, et dans une grande bataille qui fut alors livrée, Phraorte succomba avec l'élite de son armée (635).

II. — Son fils Cyaxare (Uvakhsatara) lui succéda sur le trône (635-595). Il fut encore plus belliqueux que son père. Averti par le sort funeste de celui-ci, ses premiers soins tendirent à donner aux Mèdes une bonne organisation militaire; il les forma en phalanges régulières, réunit en corps distincts les différentes armes, qui jusque-là combattaient confondues, les soumit à une discipline sévère et se prépara de cette manière à de nouvelles conquêtes. Le premier essai qu'il fit de ses forces consista à soumettre les Parthes, révoltés à la suite de la mort de Phraorte. Reprenant les projets de son père, il méditait la ruine de Ninive : suivant l'exemple d'Arbace, il chercha une alliance dans le sud du bassin du Tigre et de l'Euphrate, afin de ne pas se trouver seul dans une semblable entreprise. Un traité fut conclu entre Cyaxare et le Chaldéen Nabopolassar pour la conquête et le partage de l'Assyrie, et le gage de cette alliance fut le mariage d'Amytis, fille de Cyaxare, avec le jeune fils de Nabopolassar, Nabuchodorossor. En 625, la mort d'Assouredilili vint fournir aux deux alliés l'occasion de réaliser leur projet. Les Mèdes et les Chaldéens envahirent à la fois l'Assyrie, les uns par le nord et les autres par le sud. Déjà Cyaxare avait vaincu les Assyriens en bataille rangée, déjà il assiégeait Ninive, et Nabopolassar s'avançait avec toutes ses forces pour le rejoindre devant cette ville, lorsque le roi des Mèdes fut assailli à l'improviste par une nombreuse armée de Scythes, ayant à leur tête Madyas, leur roi. Ces Scythes n'étaient pas des auxiliaires accourus au secours de l'Assyrie; c'était une migration de peuple barbare marchant au hasard. Une guerre avait éclaté entre eux et leurs voisins, les Cimmériens, dans les steppes au nord de la mer Caspienne et du Caucase. Ayant vaincu les Cimmériens, les Scythes, lancés à leur poursuite, s'étaient égarés dans les défilés du Caucase,

et, marchant toujours devant eux sans savoir où ils allaient, avaient débouché comme un torrent sur la Médie. Cyaxare essaya de les arrêter, il perdit la bataille, et en une journée, de maître d'une grande portion de l'Asie, il se vit réduit à la condition de sujet des barbares.

Les Scythes dominèrent pendant dix-huit ans[1] sur toute l'Asie antérieure. De la Médie, où ils avaient établi leur quartier général, ils se jetèrent sur l'Assyrie, l'Osrhoëne, la Syrie, la Palestine, où ils pillèrent le fameux temple de Dercéto à Ascalon; ils ne s'arrêtèrent enfin que sur les frontières de l'Egypte, où Psamétik Ier acheta leur retraite à force d'argent et de présents. C'était une invasion d'horribles barbares, dont les cruautés et les ravages étaient dignes de celles que commirent, au moyen âge, leurs descendants, les Tartares de Gengis et de Timour. Ils ruinaient toutes les contrées qu'ils occupaient par leurs violences et leurs brigandages. Outre les tributs ordinaires, raconte Hérodote, ils exigeaient encore de chaque particulier un impôt arbitraire pour racheter sa vie et ses biens; et, indépendamment de ces exactions, ils parcouraient tout le pays, pillant et enlevant à chacun ce qui lui appartenait. C'est d'eux que le prophète Jérémie, voyant leur torrent approcher des frontières du royaume de Juda, disait : « Voici qu'un « peuple vient du nord; une grande nation est sortie des « flancs de la terre....; ils portent l'arc et le bouclier; ils « brisent et déchirent sans pitié....; leur bruit ressemble

1. Le texte d'Hérodote dit 28 ans, mais aujourd'hui que la chronologie assyrienne commence à être établie sur des bases solides, il devient évident qu'il faut corriger 18 au lieu de 28 chez l'historien d'Halicarnasse. En effet, l'invasion des Scythes eut lieu en 625; Cyaxare et Nabopolassar prirent Ninive en 606. Or, il est à penser que les Mèdes ne vinrent pas attaquer la capitale de l'Assyrie l'année même où ils étaient parvenus à si grande peine à se débarrasser du joug des Scythes.

« au bruissement des flots; ils montent des chevaux « armés eux-mêmes comme des guerriers.... Malheur à « nous! nous sommes ravagés. Un cri d'alarme vient du « côté de Dan; on apprend des horreurs de la montagne « d'Ephraïm.... Faites entendre dans Jérusalem que des « troupes d'éclaireurs viennent d'une terre lointaine.... « J'ai regardé le pays, il est désert.... J'ai vu les monta- « gnes, et elles tremblent; les collines, et elles se cho- « quent de terreur; j'ai regardé partout, il n'y a plus « d'hommes, les oiseaux du ciel se sont envolés. » Et plus loin : « J'amène sur vous une nation lointaine, « une nation robuste, antique, dont vous ne connaissez « point le langage, dont vous ne comprenez point les « paroles....; son carquois est un sépulcre ouvert....; « tous ses guerriers sont forts. Ils mangeront votre « pain, votre moisson, vos enfants, vos bœufs, vos figues, « vos raisins. »

III. — Plus que tous les autres, les Mèdes souffraient de ces envahisseurs, qui s'étaient établis chez eux et paraissaient ne devoir jamais en sortir. Ils ne parvinrent à s'en délivrer que par la trahison. Cyaxare et les membres de l'aristocratie médique invitèrent à une fête le roi et les principaux chefs des Scythes; là, ils les enivrèrent et les égorgèrent pendant leur ivresse. Toute la population de la Médie, agriculteurs et pâtres comme guerriers, touraniens comme iraniens, se leva en masse et massacra partout où elle le put les Scythes, privés de leurs chefs; une partie d'entre eux parvinrent à s'enfuir et à regagner par le Caucase la route de leurs steppes; d'autres eurent la vie sauve, mais furent réduits en esclavage et cantonnés dans certains districts de la Médie. C'est ainsi que les Mèdes recouvrèrent, en même temps que leur indépendance, la domination des contrées qu'ils possédaient auparavant.

Aussitôt délivré de ces envahisseurs barbares, Cyaxare renoua son alliance avec Nabopolassar et reprit ses projets favoris contre Ninive. En 606, l'orgueilleuse cité de Sennachérib fut prise et détruite, cette fois pour toujours. Les deux vainqueurs se partagèrent l'Assyrie, dont le nord appartint aux Mèdes et le sud aux Babyloniens.

Ce fut sans doute alors que les rois de Médie devinrent maîtres de la Susiane, qui confinait à la fois à leurs provinces proprement mèdes et à leurs provinces perses. Ce pays avait été définitivement réuni à l'empire assyrien par Assourbanipal, les rois chaldéens de la dynastie de Nabopolassar ne le possédèrent jamais, et nous voyons Cyrus en être maître aussitôt qu'il s'est assis sur le trône à la place d'Astyage. Il faut nécessairement en conclure que lors du partage des dépouilles de la puissance ninivite, les Mèdes se l'étaient adjugé.

IV. — Trois ans après, en 603, l'émigration d'une des tribus scythes qui avaient été conservées en Médie dans des conditions de servage et l'accueil qu'elle reçut d'Alyatte, roi de Lydie, amena une guerre entre Cyaxare et ce royaume, devenu depuis peu d'années maître de la Phrygie et de Cappadoce, et par conséquent limitrophe de l'empire de Médie sur sa frontière arménienne. « Pendant cinq années, dit Hérodote, les Mèdes et les Lydiens eurent alternativement l'avantage; la sixième, il y eut une espèce de combat nocturne, car après une fortune égale de part et d'autre, s'étant livré bataille, le jour se changea tout à coup en nuit, pendant que les deux armées étaient aux mains. Thalès de Milet avait prédit aux Ioniens ce changement, et il en avait fixé le temps, ainsi que l'année où il s'opéra. Les Lydiens et les Mèdes, voyant que la nuit avait pris la place du jour, cessèrent le combat, et s'empressèrent de faire la paix....

Les rois de Babylone et de Cilicie en furent les médiateurs. Persuadés que les traités ne peuvent avoir de solidité sans un puissant lien, ils engagèrent Alyatte à donner sa fille Aryénis à Astyage, fils de Cyaxare. » Le cours de l'Halys, fleuve qui partage la Cappadoce par le milieu, fut choisi pour la limite des deux empires. Les astronomes fixent l'éclipse totale de soleil survenue pendant la bataille entre les Lydiens et les Mèdes à l'an 597 avant Jésus-Christ. Cyaxare mourut deux ans après (595).

CHAPITRE IV

JEUNESSE DE CYRUS. — DESTRUCTION DE L'EMPIRE DES MÈDES.

SOURCES PRINCIPALES :

Écrivains antiques : Hérodote, livre 1er. — Diodore de Sicile, livre IV. — Justin, livre 1er. — Xénophon, *Cyropédie*.

Historiens modernes : Dubeux, *La Perse*, Paris, 1840. — Max Duncker, *Geschichte der Arier*, Leipzig, 1867.

Sur l'Arménie : Moïse de Khorène, *Histoire de l'Arménie*, trad. en français par Levaillant de Florival. — Eug. Boré, *Arménie*, 1838. — Dulaurier, *Les chants populaires de l'Arménie ancienne*, dans la *Revue des Deux-Mondes*.

§ 1. — Règne d'Astyage et enfance de Cyrus.

(595-560.)

I. — Astyage (Ajtahaga), fils de Cyaxare, lui succéda. Son règne fut long, et pendant trente ans ne paraît avoir été marqué par aucun événement saillant. Astyage ne fut pas un prince guerrier et conquérant ; l'histoire ne lui attribue aucune expédition hors des frontières assignées par ses prédécesseurs à la monarchie médique. Tous les traits que l'on peut recueillir sur son compte

révèlent en lui un tyran soupçonneux et perfide, et sa cruauté comme sa mauvaise foi furent pour beaucoup dans la catastrophe qui termina son règne.

II. — Astyage avait une fille nommée Mandane, qu'il maria au perse Cambyse (Kambujiya), fils de Teïspès et petit-fils d'Achéménès, investi sans doute, bien que les écrivains anciens ne le disent pas, du gouvernement de son pays natal à titre de satrape ou de prince vassal. Après ce mariage, suivant le récit d'Hérodote, il vit en songe une vigne qui sortait du sein de sa fille et qui couvrait toute l'Asie. Ayant demandé aux Mages l'interprétation de ce songe, il apprit que le fils qui naîtrait de Mandane régnerait un jour à sa place. Astyage prétendait bien ne pas perdre sa couronne, et il avait de plus deux petits-fils, Xathritas (Khsathrita) et Sithratachmès (Çithratakhma), auxquels il comptait la laisser en mourant. Il fit donc venir sa fille auprès de lui et la retint sous une garde sévère, bien décidé à faire périr l'enfant qu'elle mettrait au monde. Lorsqu'il fut né, Astyage fit appeler Harpagus, un de ses serviteurs les plus dévoués, et lui ordonna de mettre à mort l'enfant de Cambyse. Harpagus ne voulut pas se souiller lui-même d'un crime; il chargea un des pâtres d'Astyage d'exposer l'enfant sur une montagne déserte, pour qu'il y trouvât une mort certaine. Mais le pâtre n'exécuta pas cet ordre, et éleva le fils de Cambyse, que l'on appela Agradate et qui plus tard prit le nom de Cyrus, à la place de son propre fils, qui était mort en naissant.

III. — Cependant le jeune Agradate grandit dans son village. Une aventure, dont Hérodote fait le récit plus ou moins fabuleux, amena sa reconnaissance. « Un jour qu'il jouait avec d'autres enfants de son âge, ceux-ci l'élurent pour leur roi, lui qui était connu sous le nom

de fils du bouvier. Il distribua aux uns les places d'intendants de ses bâtiments, aux autres celles de gardes du corps; celui-ci était l'*œil du roi* (titre d'une des fonctions les plus élevées de la cour, qui, de chez les Mèdes, passa chez les Perses), celui-là devait lui présenter les requêtes des particuliers; chacun avait son emploi, selon ses talents et le jugement qu'en portait Agradate[1]. Le fils d'Artembarès, homme de distinction chez les Mèdes, jouait avec lui. Ayant refusé d'exécuter ses ordres, Agradate le fit saisir par d'autres enfants et maltraiter à coups de verges. On ne l'eut pas plutôt relâché, qu'outré d'un châtiment si indigne de sa naissance, il alla à la ville porter ses plaintes à *son père*, contre le fils du bouvier d'Astyage.

« Dans la colère où était Artembarès, il se *rendit auprès* du roi avec son fils, et se plaignit du traitement odieux qu'il avait reçu. « Maître, dit-il, en *découvrant* les épaules de son fils, « c'est ainsi que nous a outragés « un de tes esclaves, le fils de ton bouvier. » A *ce discours*, à cette vue, Astyage voulant venger le fils d'Artembarès, par égard pour son père, envoya *chercher le* pâtre Mitradate et son fils. Lorsqu'ils furent arrivés: « Comment, dit le prince à Agradate en le *regardant*, « étant ce que tu es, as-tu osé traiter d'une manière si « indigne le fils d'un des premiers de ma cour? »—« Je « l'ai fait avec justice, répondit Agradate. Les enfants « du village, avec lesquels il était, m'avaient, en *jouant*, « choisi pour leur roi. Je leur paraissais le plus digne. « Tous exécutaient mes ordres. Le fils d'Artembarès *n'y* « eut aucun égard et refusa de m'obéir. Je l'en ai puni. « Si cette action mérite quelque châtiment, me *voici* « prêt à le subir. »

1. Hérodote, dans tout ce récit, désigne le fils de Cambyse par le nom de Cyrus, sous lequel il acquit sa gloire. Nous avons cru devoir substituer celui d'Agradate, qu'il portait alors.

« La ressemblance des traits de cet enfant avec les siens, sa réponse noble, son âge qui s'accordait avec le temps de l'exposition de son petit-fils, tout concourait à frapper vivement l'esprit d'Astyage. Il demeura quelque temps sans parler; mais enfin, revenu à lui et voulant renvoyer Artembarès, afin de sonder Mitradate : « Ar-« tembarès, lui dit-il, vous n'aurez aucun sujet de vous « plaindre de moi, ni toi, mon fils. » Ensuite il ordonna à ses officiers de conduire Agradate dans l'intérieur du palais. Resté seul avec Mitradate, il lui demanda quel était cet enfant. Le bouvier soutint d'abord qu'il en était le père; mais à la vue des instruments de torture il avoua tout.

« Aussitôt Astyage fit venir Harpagus, lui répéta ce qu'il venait d'apprendre, ajoutant que l'enfant vivait et qu'il en était content. « Car enfin, dit-il, la manière dont « on l'avait traité me faisait beaucoup de peine, et j'étais « très-sensible aux reproches de ma fille. Mais puisque « la fortune nous a été favorable, envoie-moi ton fils « pour tenir compagnie au jeune prince nouvellement « arrivé, et ne manque pas de venir souper avec moi; « je veux offrir, pour le recouvrement de mon petit-fils, « des sacrifices aux dieux, à qui cet honneur est ré-« servé. » Harpagus s'étant, à ces paroles, prosterné devant le roi, s'en retourna chez lui, également flatté de l'heureuse issue de sa faute et de ce qu'il était invité au festin que le roi donnait. Il ne fut pas plutôt rentré chez lui qu'il appela son fils unique, âgé d'environ treize ans, et l'envoya au palais d'Astyage.

« Dès que cet enfant fut arrivé, le roi le fit égorger; on le coupa ensuite en morceaux, dont les uns furent rôtis et les autres bouillis. L'heure du repas venue, on servit à Astyage et aux autres convives du mouton, et à Harpagus le corps de son fils. Lorsqu'il parut avoir assez mangé, Astyage lui demanda s'il était content de ce re-

pas. « Très-content, » répondit Harpagus. Aussitôt ceux qui en avaient reçu l'ordre, apportant dans une corbeille couverte la tête, les mains et les pieds de son fils, la lui présentèrent en lui disant de la découvrir et d'en prendre ce qu'il voudrait. Il le fit, et en découvrant la corbeille, il reconnut les restes de son fils. Il ne se troubla point et sut se posséder. Astyage lui demanda s'il savait de quel gibier il avait mangé; il répondit qu'il le savait, mais que tout ce que faisait le roi lui était agréable. »

IV. — Les sujets d'un despote savent, comme lui, dissimuler et n'oublier jamais une injure. Harpagus attendit longtemps, mais se vengea enfin en excitant Agradate à la révolte. Astyage, après l'avoir reconnu pour son petit-fils, avait consulté les Mages, qui prétendirent que le songe était accompli : puisque Agradate avait été roi, il n'y avait plus de danger qui menaçât la couronne d'Astyage. Celui-ci le laissa aller en Perse, auprès de son père Cambyse. C'est là que les secrets messagers d'Harpagus vinrent le chercher, éveiller son ambition et lui promettre une victoire facile, en lui montrant les nombreux ennemis qu'Astyage s'était faits, par ses rigueurs, jusqu'au milieu de sa cour.

§ 2. — Les Perses et Cyrus.

I. — La patrie des Perses est la province montagneuse qui porte encore de nos jours le nom de *Farsistan*, c'est-à-dire l'habitation des Fars, des Perses. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, cette nation constituait le rameau le plus pur de la migration iranienne. Longtemps les Perses restèrent nomades, à demi barbares,

et durent à leur genre de vie et à leur climat souvent rigoureux la vigueur indomptable qui les animait. Ils étaient encore en partie nomades sous Cyrus, et ce prince savait bien tout ce que devait son peuple à un sol ingrat, à un ciel qui n'est pas toujours clément, lorsqu'il représentait à ses compagnons que la mollesse des peuples ne venait que de la douceur de leur climat et des richesses de leur terre. Aussi un certain Artembarès — autre que celui dont il vient d'être question — ayant voulu persuader à ses compatriotes d'échanger leur pays petit et montagneux pour une contrée plus vaste et meilleure, Cyrus combattit énergiquement sa proposition. « Les contrées les plus délicieuses, dit-il, « ne produisent ordinairement que des hommes mous « et efféminés, et la même terre qui porte les plus beaux « fruits n'engendre point des hommes belliqueux. » Les Perses, ajoute Hérodote, convaincus que le sentiment de Cyrus était le meilleur, préférèrent un pays incommode avec l'empire, à un excellent avec l'esclavage.

II. — Les Perses se divisaient en dix tribus et en trois classes sociales. Les tribus des Pasargadiens — ou plus exactement Parsagadiens, de la ville de Parçauvâdâ, « la forteresse des Perses, » appelée par les Grecs Pasargades — des Maraphiens et des Maspiens formaient l'aristocratie des guerriers. Les Parsagadiens l'emportaient sur tous les autres ; c'était de leurs rangs qu'était sorti Achæménès, l'aïeul de Cyrus. Les Panthialéens, les Déruséens, les Germaniens étaient les cultivateurs. Les Daëns, les Mardes, les Dropiques et les Sagartiens menaient la vie de pasteurs errants. Les voyageurs modernes retrouvent encore quelque chose de ces vieilles mœurs dans les montagnes du Farsistan.

Les Perses, avec les Bactriens, étaient de tous les peuples d'Iran ceux qui avaient conservé la religion

zoroastrienne dans sa plus grande pureté. La vie de morcellement et d'indépendance cantonale avec une liberté républicaine et des formes parlementaires, que nous avons montrée plus haut comme l'état normal et primitif des Iraniens, demeura en pleine vigueur chez eux jusqu'au temps de Cyrus. Ce fut par la libre délibération d'une véritable assemblée nationale que celui-ci fut élu roi de toute la nation. Même encore plus tard, au temps du plus grand éclat et de la plus grande puissance de l'empire perse, il resta quelque chose de ces formes antiques, de cet esprit d'indépendance et de liberté. La nature du gouvernement et de l'autorité du grand roi était toute différente dans les provinces de son empire et dans la Perse proprement dite. Partout ailleurs il était le pur souverain asiatique, absolu, sans contrôle, presque dieu; en Perse il n'était que le chef d'un peuple libre. Les Perses n'étaient soumis à aucun impôt. Le roi n'avait pas le droit de prononcer contre un d'eux un arrêt de mort pour une faute unique et sans observer des formes préservatrices de la justice; il semble même que l'institution du jugement de tout homme par ses pairs, c'est-à-dire du jury, existât parmi eux. C'étaient leurs légions belliqueuses et endurcies dans la vie de leurs montagnes qui formaient la vraie force militaire de l'armée du roi. Mais celui-ci ne pouvait pas les faire marcher absolument suivant son caprice : il fallait que la nation des Perses eût accepté son projet de guerre. Dans toutes les occasions solennelles, le monarque, dont un seul signe était un ordre pour les autres nations courbées sous son sceptre, réunissait autour de lui, avant de prendre sa décision, un véritable parlement, composé des chefs et des principaux parmi les Perses proprement dits, regardés presque comme ses égaux. C'est ainsi qu'Hérodote, toujours si bien informé et si exact, nous fait voir la déclaration de guerre de Darius

aux Grecs précédée d'une mûre délibération de ce parlement royal, où chacun exprime son avis avec une entière liberté. Et la connaissance d'un tel fait était si bien établie dans la Grèce, qu'un célèbre vase peint du Musée de Naples retrace, avec les noms des personnages, la scène de cette délibération. Ce n'est que plus tard, postérieurement à Xerxès, que ces derniers restes de vie libre disparurent, quand la nation perse fut amollie et corrompue elle-même par les richesses et par le contact de la corruption des peuples qu'elle avait vaincus. Alors le pouvoir du grand roi devint dans la Perse le même que dans le reste de l'empire, et les descendants des libres compagnons de Cyrus s'abaissèrent sous le joug d'un despotisme sans limites.

III. — La Perse antérieure à Cyrus, que sa constitution morcelée mettait peu en état de résister aux entreprises de grandes puissances militaires, ne put échapper aux invasions des conquérants qui s'emparèrent successivement de l'Asie antérieure; les Assyriens, sous les princes de la famille de Saryukin, conquirent une partie de son territoire; elle fut ensuite tout entière soumise aux Mèdes. C'est à ces derniers qu'elle obéissait, lorsqu'éclata la révolution qui lui rendit l'indépendance. Mais dans la vie simple et agreste qu'ils menaient sur leurs montagnes, les Perses avaient conservé toute l'énergie de leurs mœurs primitives; aussi le jour où, réunis sous la main d'un seul chef vaillant et habile, ils se trouvèrent en présence des Mèdes, déjà amollis et énervés par la civilisation, ils triomphèrent sans beaucoup de peine, et en un petit nombre d'années se rendirent maîtres de toute l'Asie.

« De cinq à vingt ans, dit Hérodote, on apprend trois choses aux jeunes Perses : à monter à cheval, à tirer de l'arc et à dire la vérité. » Ces quelques mots, en révélant

quelle était alors l'éducation toute guerrière et inspirée des plus nobles préceptes de la doctrine mazdéenne, que recevait la nation, infidèle plus tard à ces austères et saines traditions, expliquent ses rapides et prodigieux succès.

IV. — L'œuvre du fils de Cambyse, excité par sa propre ambition et par les conseils d'Harpagus, fut de réunir en un seul corps de nation, de soumettre à une autorité commune toutes les tribus des Perses; une fois ce résultat obtenu, il pouvait aspirer à tout. Il *se* donna d'abord comme ayant reçu d'Astyage la satrapie de la Perse; à ce titre, il convoqua les chefs des *tribus* à une grande assemblée. Là il leva le masque, exposa ses vues aux chefs iraniens réunis, leur montra *en* perspective la fortune, la puissance, l'indépendance surtout, et par ces perspectives il les décida à le proclamer *roi* et à attaquer le monarque des Mèdes. Ce fut alors qu'il changea son nom d'Agradate pour celui *de* Cyrus (Kurus). Il fit relever dans toute la Perse les *atesch-gahs* ou pyrées, que les Mèdes paraissent avoir renversés lors de leur conquête, et il rétablit l'exercice du culte zoroastrien dans toute sa sévère pureté; mais en même temps, désireux de ménager les susceptibilités des Mèdes, parmi lesquels il espérait trouver des partisans, fatigués de la tyrannie d'Astyage, il laissa subsister à côté les sanctuaires du magisme médique. Cyrus prescrivit une levée en masse de tous les guerriers des tribus perses, puis, quand il eut ainsi rassemblé une nombreuse armée, il marcha contre la Médie. Au bruit de sa révolte, Tigrane, roi d'Arménie, s'insurgea également, secoua le joug des Mèdes et fournit au jeune héros perse un précieux appui.

§ 3. — Coup d'œil sur l'histoire ancienne de l'Arménie. — Tigrane Ier et Astyage.

I. — La chaîne de montagnes qui, à partir des côtes de la mer Egée, court à travers l'Asie Mineure, la haute Mésopotamie, la Perse, la Bactriane, pour aller se rattacher au grand massif qui coupe l'Asie centrale, s'ouvre vers le nord, dans la direction du Pont-Euxin et de la mer Caspienne; elle forme un vaste réseau dont un embranchement, connu des anciens sous les noms de monts Paryadres ou Moschiques, va, en contournant l'angle sud-est de la mer Noire, se relier au Caucase. Le nom de région arménienne désigne le plateau dont cet embranchement est la pente nord-ouest, et qui a pour escarpement méridional la chaîne désignée sous le nom générique de Taurus. Le point culminant de ce massif est l'Ararat, qui élève à une hauteur de 16,000 pieds au-dessus du niveau de la mer son front couronné de neiges perpétuelles. L'Arménie forme comme un nœud de montagnes entre l'Asie Mineure d'un côté, la Médie d'un autre et l'Assyrie du troisième; aussi sa possession a-t-elle été toujours considérée comme ayant une importance stratégique capitale pour la domination de l'Asie.

La configuration du sol de l'Arménie est d'autant plus curieuse à étudier qu'elle a puissamment influé sur les vicissitudes que cette contrée éprouva dans le cours de son existence historique. Des montagnes plus ou moins élevées, des collines à pente douce, alternent partout avec des vallées dont plusieurs sont très-resserrées et dont quelques autres, comme celle de l'Araxe, s'épanouissent en une vaste plaine. Ici, sur les hauteurs, une

nature âpre et stérile; là, dans les bas-fonds, une fertilité qui va quelquefois jusqu'aux dernières limites. Sur un sol aussi accidenté, et où quantité de montagnes séparent, comme autant de barrières, les populations, jamais ne put s'établir un pouvoir unitaire, fort et stable, rayonnant sur toute l'étendue du pays. Depuis les siècles les plus reculés, l'Arménie apparaît dans l'histoire morcelée en une foule de petites principautés presque indépendantes de l'autorité royale et désunies entre elles. La monarchie arménienne manqua toujours de cohésion : affaiblie par les déchirements intérieurs que produisaient les vices de son organisation féodale, elle eut bien des fois à subir l'invasion et la conquête. Presque toujours elle fut sous la domination de maîtres étrangers, qui tantôt se contentèrent d'exercer sur elle un droit de suzeraineté, tantôt la firent gouverner par des lieutenants directs. Ce n'est qu'à de rares intervalles que quelques princes doués de talents politiques ou militaires parvinrent à s'affranchir du joug, mais leurs efforts n'aboutirent jamais qu'à une indépendance douteuse et viagère. L'Arménie resta impuissante contre les grands empires qui s'élevèrent autour d'elle en Asie, et elle finit par devenir une proie que se disputèrent les Romains et les Parthes, les Grecs de Byzance et les Perses Sassanides, dont les Arabes arrachèrent des lambeaux, et qu'enfin foulèrent aux pieds les Turcs et les Mongols.

II. — L'Arménie s'appela d'abord *Haïasdan ;* ses habitants primitifs paraissent avoir appartenu à la race kouschite. C'est la fameuse migration de Haïg, à laquelle remontent les plus anciens souvenirs du pays et qu'ils disent être partie de Babylone aussitôt après l'événement de la Tour des Langues. On les reconnaît dans les Accad, étroitement apparentés d'origine avec ceux de la Chaldée

que les textes assyriens nous montrent comme l'un des principaux éléments de la population de l'Arménie. Sur ce premier fond vint un peu plus tard se superposer la véritable nation arménienne, issue de la race japhétique, dans laquelle elle forme un rameau à part, intermédiaire entre les Iraniens et les Phrygiens, que le tableau ethnographique du chapitre X de la Genèse désigne sous le nom de Thogorma. C'est cette nouvelle immigration, plus considérable que la première, que représente dans les souvenirs nationaux le personnage mythique d'Arménag, second colonisateur du pays, que l'on a cherché plus tard à rattacher par un lien de parenté à Haïg.

La migration des Arméniens vers leur pays autour de l'Ararat précéda sans aucun doute celle des Iraniens, mais fut postérieure à celle des Celtes, qui s'arrêtèrent quelque temps sur une partie du territoire occupé après par cette nation. Ils durent être les premiers des Aryas proprement dits ou des tribus japhétiques orientales à s'éloigner du berceau commun de la race dans la Bactriane.

III. — L'Arménie a sur son territoire les sources de l'Euphrate et du Tigre, ainsi que les hautes vallées de ces deux fleuves. La posséder était donc pour les maîtres de la Mésopotamie une véritable nécessité, sous peine de voir par là déboucher sur leurs fertiles domaines une invasion des peuples du nord. Aussi, s'il y a quelque foi à prêter aux listes chronologiques des antiques rois d'Arménie, rapportées par Moïse de Khorène d'après des livres fort antérieurs à son temps, les souverains du premier empire sémitique de Chaldée, au temps de leur puissance culminante, lorsqu'ils étaient maîtres de l'Assyrie, vers l'époque d'Ismidagan et de Hammourabi, auraient déjà fait la conquête de l'Arménie. Ces listes

placent en effet en 1725 avant Jésus-Christ la défaite du roi arménien Anouschavan et l'établissement de la suprématie du grand empire mésopotamien sur ses Etats. Deux siècles après, le conquérant égyptien Thoutmès III, vainqueur des Rotennou et devenu maître de toute la Mésopotamie, depuis Ninive jusqu'à Babylone, alla chercher les Remenen ou Armenen dans leurs montagnes et les soumit au tribut. Lorsque l'empire assyrien se fonda pendant la décadence de la puissance égyptienne, le premier pays sur lequel il étendit sa domination fut l'Arménie, dès qu'il eut répudié la suzeraineté nominale de l'Egypte. Les plus anciennes campagnes assyriennes dont nous possédions le récit, celles de Teglathphalasar Ier, ont l'Arménie pour principal théâtre, et elles ont plutôt le caractère de répression de révoltes que d'une conquête entièrement nouvelle.

La domination assyrienne en Arménie se prolonge pendant quatre siècles et ne paraît pas avoir été sérieusement contestée dans tout ce long espace de temps. Divisée en un grand nombre de petites royautés, l'Arménie était comptée parmi les pays tributaires. L'influence assyrienne, pendant cette période de domination, fut assez profonde pour faire adopter par les Arméniens la religion de Babylone et de Ninive, dont quelques personnages survécurent même à l'établissement du mazdéisme. Ce furent ceux vers lesquels se tournaient le plus volontiers les adorations populaires, avant tout Anahid, l'Anat ou Anaïtis des Chaldéo-Assyriens, puis Sbantarad, Vahakn et Nané, les dieux armés et guerriers, correspondant à Mérodach, Nergal et Adar-Samdan. Il faut joindre à ces personnages divins, connus par Moïse de Khorène, ceux qui nous sont révélés par les inscriptions cunéiformes, Bagabarta ou Bagamazda (car la lecture de son nom est douteuse, qui paraît avoir joué le rôle d'un dieu suprême, et Haldia, la divinité

spéciale du pays de Van. Le pillage de son principal sanctuaire, situé dans la ville de Mussassir, sur les bords du lac de Van, est représenté ainsi que la destruction de la statue du dieu, dans les bas-reliefs du palais de Khorsabad. La légende fabuleuse de Sémiramis, dont nous avons montré l'origine toute religieuse au début, avant que la politique des Perses ne l'adoptât dans l'histoire officielle, était aussi répandue en Arménie que dans le bassin de l'Euphrate et du Tigre ; on attribuait à cette héroïne, dans les fables de la poésie populaire, les prodigieux travaux du château de Van, appelé quelquefois, par suite de ces légendes, Schamiramaguerd, » la cité de Sémiramis. »

IV. — Lorsque le Mède Arbace se révolta coutre Sardanapale et détruisit Ninive en 789, l'Arménien Barouir se joignit à lui, prit part à sa campagne et rendit indépendante la vieille terre de Haïg et d'Arménag. Il descendait, dit la tradition arménienne, des anciens souverains du pays et semble avoir été, au moment où il prit les armes contre lès Assyriens, prince du district de l'Ararat. Associé aux exploits d'Arbace, il devint après la victoire roi de toute l'Arménie, et les chefs des autres districts acceptèrent avec empressement la suprématie du libérateur et de ses descendants. Quant l'empire d'Assyrie se reconstitua, une grande partie de ses efforts furent consacrés à reconquérir l'Arménie, et en effet, il parvint à en soumettre toute la partie méridionale. En 742, Teglathphalasar II se vante d'avoir fait « un mas- « sacre » en Assyrie ; Barouir régnait encore, mais était bien près de sa fin. Puis vint le temps des guerres acharnées de Saryukin contre Urtsa, roi d'Arménie (le Hartchéa de la liste de Moïse de Khorène, fils de Barouir), et ses vassaux, tels qu'Ullousoun de Van, racontées dans les inscriptions cunéiformes de Khorsabad,

ainsi que le temps où le roi Argistis (le Gornhag de Moise de Khorène) exécuta dans les rochers de l'acropole de Van, où se lit son nom, une partie des grands travaux dont la fable populaire faisait plus tard honneur à Sémiramis. Pendant toute cette période de luttes, l'Arménie fut la fidèle alliée des Mèdes. Un peu plus tard, comme nous l'avons raconté, Phraorte en fit une dépendance de son empire, mais en la laissant en possession d'un roi particulier.

V. — Le prince qui gouvernait l'Arménie au temps d'Astyage était Tigrane Ier, l'un des rois qui tiennent la plus grande place dans les traditions du pays. Moïse de Khorène, empruntant ses récits aux poésies populaires, le décrit ainsi : « Héros aux cheveux blonds, argentés « par le bout, au visage coloré, au regard de miel; ses « membres étaient robustes, ses épaules larges, sa jambe « alerte, son pied bien tourné; toujours sobre dans ses « repas et réglé dans ses plaisirs. Nos ancêtres célé- « braient au son du pampirn (espèce de luth aux cordes « de métal) sa modération dans les plaisirs des sens, sa « magnanimité, son éloquence, ses qualités utiles dans « tout ce qui touche à l'humanité. Toujours juste dans « ses jugements et ami de l'équité, il tenait la balance en « main et pesait les actions de chacun. Il ne portait « point envie à ceux qui étaient plus grands que lui; il « ne méprisait pas ceux qui lui étaient inférieurs, et « n'avait d'autre ambition que d'étendre sur tous le man- « teau de sa sollicitude. »

Tigrane était profondément populaire parmi ses sujets; Astyage conçut de la jalousie contre lui. Il craignit de le voir se rendre indépendant, et, n'osant pas l'attaquer ouvertement, il conçut le projet de le mettre à mort par une de ces perfidies qui lui étaient habituelles, de manière à réduire ses États à la condition de province

directe, gouvernée par un simple satrape. Ayant demandé et obtenu la main de Dikranouhi, sœur de Tigrane, dont il fit sa seconde épouse, il essaya d'attirer ce prince auprès de lui à Ecbatane, où il comptait le faire assassiner. C'était précisément le temps où Cyrus appelait les Perses aux armes et se mettait en rébellion ouverte. Tigrane, prévenu secrètement par sa sœur, n'eut garde de tomber dans le piége. Résolu de tirer vengeance de la perfidie d'Astyage, il se révolta de son côté et rassembla les Arméniens pour entrer en Médie et y faire cause commune avec le jeune roi des Perses.

§ 4. — Défaite d'Astyage et chute de l'empire de Médie.

(559.)

I. — Astyage était endormi dans une paix profonde, croyant la prospérité de son empire et la durée de sa domination établies pour jamais, quand la double nouvelle des révoltes de Cyrus et de Tigrane vint le surprendre comme un coup de foudre. Ce fut du côté de la Perse qu'il jugea le danger le plus considérable et qu'il résolut de diriger au plus tôt toutes les forces dont il pouvait disposer. Mais dans son aveuglement, ignorant qu'Harpagus le trahissait et oubliant qu'il ne pouvait plus compter sur la fidélité d'un homme auquel il avait infligé une aussi odieuse et aussi cruelle offense, il lui donna le commandement de l'armée opposée à Cyrus. Tout concordait donc pour faciliter la conquête du fils de Cambyse. Les Mèdes, s'étant mis en campagne, en vinrent aux mains avec les Perses. Tous ceux à qui Harpagus n'avait pas fait part de ses projets se battirent avec courage. Le reste de l'armée passa à

l'ennemi. Astyage, furieux, fit mettre en croix les Mages qui lui avaient conseillé de laisser partir Cyrus. Puis il fit prendre les armes à ce qui restait dans ses États de guerriers de la tribu des Arizantes, jeunes et vieux, les mena contre les Perses, avec qui Tigrane et ses Arméniens avaient opéré leur jonction, et leur livra bataille auprès d'Ecbatane. Il fut complétement défait, la plupart de ses soldats restèrent sur le champ de bataille et lui-même tomba entre les mains de l'ennemi. Il avait régné trente-cinq ans. Ce fut la fin de l'empire de Médie, un moment si puissant, dont sa défaite fit passer l'héritage aux Perses.

II. — Hérodote dit simplement qu'Astyage devint le captif de Cyrus; Ctésias ajoute que le vainqueur le traita comme un père; mais les traditions arméniennes, au contraire, prétendent qu'il fut tué de la main de Tigrane. Le roi d'Arménie, après avoir repris avec lui sa sœur, emmena prisonniers dix mille Mèdes, avec la première des femmes d'Astyage, que Moïse de Khorène appelle Anouisch, mais qui doit être sans doute Aryénis, fille d'Alyatte. Il leur assigna pour demeure le pays qui s'étend depuis le revers de l'Ararat jusque sur les deux rives de l'Araxe, à l'est. Leur postérité s'y accrut considérablement et forma par la suite, jusqu'au IIe siècle de notre ère, un gouvernement particulier, appelé Mouratzian. A cette population mède de l'Ararat se rapportait, dans les souvenirs populaires de l'Arménie, tout un cycle de traditions et de légendes, dont s'inspirèrent plus d'une fois les poëtes et dont quelques traces sont restées éparses dans le livre de Moïse de Khorène.

Tigrane reconnut Cyrus pour son suzerain et se montra toujours envers lui un fidèle vassal. Ses descendants continuèrent de gouverner leur royaume sous la suzeraineté de la Perse, sans jamais se révolter, jusqu'à

Vahê, fils de Van, dernier prince de la dynastie, qui mourut en défendant la cause de Darius Codoman contre Alexandre le Grand. Ils n'étaient pas traités sur le même pied que les autres rois vassaux, mais avec beaucoup plus d'honneurs, comme les plus grands parmi les Perses proprement dits. Partisan déterminé de l'influence de la Perse et de tout ce qui en venait, autant que dévoué personnellement à Cyrus, qui avait brisé la tyrannie d'Astyage, Tigrane embrassa la religion de Zoroastre et la propagea dans ses États, où elle devint bientôt prédominante, mais en se combinant avec quelques restes du polythéisme assyrien antérieurement professé par la population. Aussi tous les mots qui expriment en arménien, encore aujourd'hui, le nom même de *dieu* et les idées de *sainteté*, de *feu*, de *bûcher*, de *culte*, etc., sont-ils purs iraniens.

III. — Est-il maintenant besoin d'indiquer comment Xénophon, s'écartant des données de tous les autres historiens, raconte la fin de l'empire de Médie et la manière dont Cyrus en hérita? Dans la *Cyropédie*, Astyage, grand-père de Cyrus, meurt naturellement et a pour successeur son fils Cyaxare II, dont aucun autre auteur n'a jamais entendu parler. Cyaxare, menacé d'une guerre formidable, met son neveu à la tête de ses armées et soumet les deux empires de Lydie et de Babylone. Cyrus lui succède légitimement, et transporte sans secousse aux Perses l'empire auparavant possédé par les Mèdes.

Ce récit, que tout dément, mais auquel certains érudits modernes, avant qu'on ne connût comme on la connaît aujourd'hui l'histoire antique de l'Orient, ont eu le tort d'ajouter foi, n'est pas même à réfuter. Xénophon n'a jamais eu, en effet, la pensée de le donner pour réel. En écrivant la *Cyropédie*, il ne prétendait pas

faire un livre d'histoire, mais un cadre romanesque pour l'exposé de ses théories politiques et pédagogiques. Il voulait y opposer un absolutisme idéal à la république également idéale de Platon. Se proposant donc de présenter dans Cyrus le modèle des rois et des guerriers, Xénophon devait, laissant de côté la réalité des faits, taire la spoliation d'Astyage et l'usurpation de son trône, car il ne fallait pas qu'aucun trait de son héros fût même discutable.

CHAPITRE V

CONQUÊTES DE CYRUS. — FONDATION DE LA PUISSANCE DE L'EMPIRE PERSE.

Sources principales :

Sur l'histoire des Perses : Les mêmes qu'au chapitre précédent.

Sur l'Asie Mineure et ses diverses populations : Volney, *Chronologie des rois lydiens*, dans le tome 1er de ses *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*. — Ernest Curtius, *Die Ionier vor der ionischen Wanderung*, Berlin, 1855. — D'Eckstein, *Questions relatives aux antiquités des peuples sémitiques*, Paris, 1857. — Lassen, *Ueber die Lykischen Inschriften und die alten Sprachen Kleinasiens*, dans le tome X du journal de la Société asiatique allemande. — Texier, *Asie Mineure*, Paris. — Perrot et Guillaume, *Expédition de Galatie*, en cours de publication. — A. Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*, tome 1er.

§ I. — Cyrus et les peuples Aryens.

I. — La défaite d'Astyage et la conquête de la Médie avaient pour résultat de donner à Cyrus la souveraineté des pays dépendant de son empire, et en particulier de toutes les nations aryennes situées en deçà de l'Hindou-

Kousch et des déserts de la Carmanie. Le conquérant se hâta d'en rendre la soumission effective, œuvre qui ne lui donna pas beaucoup de peine, car toutes ces nations, sœurs de la sienne, se sentaient attirées de sympathie vers le jeune héros perse, et préféraient naturellement la suprématie d'un peuple de race iranienne pure à celle des Mèdes, mélangés et pénétrés d'éléments étrangers.

La Carmanie était une dépendance naturelle de la Perse; Cyrus n'eut pas à la réduire, car toutes les vraisemblances semblent indiquer que ses tribus, ardemment mazdéennes, avaient pris part au premier soulèvement et marché contre Astyage avec les Perses. Les Bactriens, Ctésias nous l'atteste, se donnèrent spontanément, avec les habitants de la Sogdiane et de la Margiane, qui dépendaient d'eux, au restaurateur de la religion de Zoroastre, dont leur pays avait été le berceau et demeurait l'un des principaux foyers. La Parthie, bien que touranienne, enclavée entre la Médie et la Bactriane, n'osa pas résister et se soumit également sans combat.

II. — Pour assurer la tranquillité de la Bactriane, exposée à leurs fréquentes incursions et à leurs ravages, Cyrus s'occupa de dompter les Saces touraniens, habitant autour des sources de l'Iaxarte. Ils furent vaincus et leur roi Amorgès fait prisonnier dans le combat. Cyrus fit de leur pays une satrapie de son empire. Il se tourna ensuite vers l'Hyrcanie, voisine de la mer Caspienne, dont les peuples, Caspiens, Panumathes et Darites, issus du sang de Touran et mêlés à quelques Aryas en minorité, faisaient mine de résister. Mais ils ne tinrent pas devant ses troupes, et voyant leur territoire envahi, reconnurent presque sans combattre la souveraineté du roi de Perse.

III. — Ayant assuré de cette façon sa domination dans le nord-est, Cyrus, avec la coopération de Tigrane, qui gagna dans cette guerre la possession d'un certain nombre de districts limitrophes de l'Arménie, entreprit la conquête des pays voisins du Caucase, qui étaient demeurés indépendants de la monarchie médique. Ici la tâche fut plus difficile et plus lente, à cause des obstacles qu'offraient à la fois et la configuration du pays et le caractère belliqueux des populations. Cependant le roi de Perse finit par y réussir ; après quelques années de guerres sanglantes et acharnées, l'Albanie et l'Ibérie, c'est-à-dire le Daghestan et la Géorgie actuels, dépendirent de la couronne du jeune conquérant. Les Colchidiens cédèrent à ses armes ; les nations des âpres montagnes qui longent le littoral du sud-est du Pont-Euxin, Mardes, Macrons, Chalybes, Tibaréniens, célèbres dans tout le monde antique pour leur industrie métallurgique remontant jusqu'aux âges les plus reculés et pour l'invention de l'acier, furent écrasées et réduites à l'obéissance. Cyrus se trouva ainsi maître de toute la partie de l'Asie Mineure qui s'étend jusqu'au fleuve Halys.

Il lui avait fallu quatorze ans pour accomplir ces conquêtes, dont nous ne connaissons que les traits généraux et dont aucun historien ne nous révèle les incidents. Ce fut au moment où le vainqueur d'Astyage venait de les terminer qu'éclata entre lui et Crésus, roi de Lydie, la guerre qui devait le mettre en possession de l'Asie Mineure tout entière, jusqu'aux rivages de la mer Egée. Mais avant d'entreprendre le récit de cette guerre, il est nécessaire de placer ici quelques détails sur les diverses populations de l'Asie Mineure et sur l'histoire du royaume de Lydie.

§ 2. — Les populations de l'Asie Mineure.

I. — L'Asie Mineure est cette péninsule qui s'avance comme un immense promontoire entre le Pont-Euxin et la mer de Cypre, refoulant devant elle les flots de la mer Egée. La chaîne du Taurus couvre ses côtes méridionales de hautes montagnes, repaire dans tous les temps de populations insaisissables et toujours prêtes à descendre sur la mer et les plaines qui s'étendent à leurs pieds, pour piller les marchands et les laboureurs. Cette région montagneuse forme, de l'ouest à l'est, la Carie, la Lycie, la Pamphylie et la Cilicie, qui s'inclinent au sud vers la mer; la Pisidie, l'Isaurie et la Lycaonie, qui descendent, au nord, du haut des montagnes vers l'intérieur. A l'ouest sont, sur une côte profondément dentelée et sillonnée par de nombreux cours d'eau qui en fécondent le sol, la Troade, la Mysie, l'Eolide, l'Ionie et la Doride. En face de la côte du sud nous ne trouvons que deux grandes îles, Rhodes et Cypre. Au large de la côte de l'ouest s'étend tout un labyrinthe d'îles gracieuses, Lemnos, Chios, Samos et les Sporades. Au nord, vers le Pont-Euxin qui communique avec la mer Egée par les deux détroits successifs de l'Hellespont et du Bosphore de Thrace, sont la Mysie, la Bithynie, la Paphlagonie et le Pont; au centre enfin, la partie la moins favorisée de cette région, nous rencontrons la Phrygie et la Cappadoce.

II. — Les premiers habitants de l'Asie Mineure, dont les Cariens étaient le principal débris dans les temps classiques, paraissent avoir appartenu, comme ceux de presque toute l'Asie antérieure avant les grandes migra-

tions, des Sémites d'abord, puis des Japhétites, à la race de Cham. C'est ce que nous avons déjà fait remarquer dans le premier livre de ce manuel. Dés une époque très-reculée, des rameaux des descendants de Sem et de Japhet vinrent s'y superposer et formèrent la majeure partie des habitants de la contrée. L'Halys, aujourd'hui Kizil-Irmak, le plus grand fleuve de l'Asie Mineure, marquait la limite des deux races. Les populations à l'ouest de ce fleuve étaient pour la plupart, Phrygiens, Mysiens, Paphlagoniens, Bithyniens, de race indo-européenne, apparentés de très-près aux Thraces d'Europe; celles de l'est, c'est-à-dire les Cappadociens, les Ciliciens, les Pamphyliens et les Solymes, habitants d'une portion de la Lycie, appartenaient à la race sémitique et à la branche araméenne. L'Halys séparait donc deux groupes de langues : les unes, à droite, étaient d'origine sémitique et presque semblables, les médailles nous l'attestent, à l'idiome de la Syrie septentrionale ; les autres, à gauche, d'origine aryenne, appartenant au rameau thraco-pélasgique, ou, comme semble avoir été le phrygien, intermédiaires entre ce rameau et l'arménien. Cependant, en arrière des populations aryennes de la rive gauche de l'Halys, presque au bord de la mer Egée, on retrouvait une nation sémitique, isolée et avancée plus loin que les autres, les Lydiens, qui formaient une branche à part dans la race de Sem, tandis que les autres peuples de la même race situés au delà de l'Halys étaient de la branche d'Aram. Quant aux Lyciens, dont la demeure se trouvait sur la côte méridionale, entre les Chamites de la Carie et les Sémites de la Pamphylie, c'étaient des Indo-Européens ou Japhétites, que certains érudits, d'après l'étude de leur langue encore bien peu connue, prétendraient plus rapprochés des Iraniens que des Thraco-Pélasges. Ils devaient être les derniers débris d'une race qui avait eu dans les siècles les plus antiques

une grande extension dans l'Asie Mineure, l'Archipel et la Grèce même, race qui figure sous les règnes de Merenphtah et de Rhamsès III parmi les principaux ennemis de l'Egypte, venus « des îles et des côtes de la mer du nord, » sous le nom de *Léka*, et à laquelle appartenaient les Lélèges, ainsi que les plus anciens Laconiens.

III. — Bien qu'issus de trois races différentes, les Cariens, les Lydiens et les Mysiens, juxtaposés dans un étroit territoire, s'étaient assez mêlés, avaient noué des relations assez étroites pour oublier les rivalités qui avaient dû exister entre eux au moment de leur établissement, et pour se forger des fables généalogiques qui leur attribuaient une même origine et une très-proche parenté. Ils offraient en commun dans la ville de Mylasa des sacrifices à Zeus Carios, qui établissaient entre eux un lien religieux et presque national. Cependant les Cauniens, bien qu'ils parlassent la même langue que les Cariens, n'y prenaient point part.

Dans la partie septentrionale de l'Asie Mineure, les Bithyniens, les Mariandyniens et les Paphlagoniens formaient un groupe particulièrement compacte et dont l'origine thrace se révélait par les signes les plus frappants, car on retrouvait chez les populations des deux rives du Bosphore, non-seulement même langue, mais mêmes mœurs, l'amour de la guerre, du sang et du pillage. Les Phrygiens et les Mysiens leur étaient apparentés d'assez près.

Les Phrygiens, appelés Bryges en Europe quand ils habitaient au pied du mont Bermion, et dont le nom signifiait, dit-on, dans leur propre langue *hommes libres*, les Thraces de Bithynie et les Mysiens, venus, suivant Strabon, de la contrée que les Romains appelèrent Mœsie, au bord du Danube, sont représentés par la plupart des

écrivains antiques comme des émigrants ayant passé d'Europe en Asie. L'historien Xanthus de Lydie plaçait l'arrivée des Phrygiens en Asie Mineure après la guerre de Troie. Hérodote renverse cette tradition, et parle d'un corps nombreux de Teucriens et de Mysiens qui, avant cette guerre, auraient passé d'Asie en Europe, où ils se seraient avancés jusqu'au Pénée, refoulant devant eux les Thraces, qui franchirent alors le Bosphore et s'établirent en Bithynie. Plusieurs légendes identiques se retrouvaient à la fois en Europe et en Asie : celle de Midas, par exemple, en Phrygie et en Macédoine auprès du mont Bermion. De ces faits résultent la parenté de ces peuples, les antiques rapports de la Thrace et de l'Asie Mineure et par suite de la Grèce et de l'Asie, bien avant l'époque, pourtant ancienne déjà, où l'invasion des Doriens en Grèce chassa les Ioniens et les Eoliens qui vinrent couvrir de leurs cités toutes les côtes de la Lydie et de la Mysie, séparant désormais ces nations indigènes de la mer.

IV. — La plupart des nations de l'Asie Mineure n'ont pas d'histoire. Celle des Dardaniens de Troie, qui fondèrent le premier empire puissant dans cette partie du monde et qui, du temps de Rhamsès II que leurs guerriers vinrent combattre en Syrie, y partageaient la domination avec les Lékas ou Lyciens, ne peut être dégagée des fables mythologiques avec lesquelles les Grecs l'ont complétement amalgamée. Il n'y a que les Cariens, les Phrygiens et les Lydiens sur lesquels on sache quelque chose de positif, et encore, sauf pour ces derniers, cela se réduit à bien peu.

Les Cariens qui plus tard, lors de leur alliance intime avec les Lydiens et les Mysiens, se dirent descendants d'un frère des héros mythiques Lydus et Mysus, mais qui, dans la réalité, étaient surtout rapprochés des Cha-

nanéens par leur origine, eurent encore une grande puissance pendant un certain temps, après que les nations sémitiques et aryennes les eurent resserrés dans un étroit territoire à l'angle sud-ouest de la péninsule. Obligés alors de chercher sur la mer une nouvelle patrie, ils couvrirent la mer Egée de leurs vaisseaux et les îles de leurs colonies, car lorsque Nicias fit, en 426, la purification de Délos, on reconnut que la plupart des morts ensevelis dans l'île, et qu'on exhuma, étaient Cariens. Les Phéniciens et les Grecs les refoulèrent peu à peu. Ce fut Minos, roi de Crète, disait-on, qui chassa leurs pirates dans la mer Egée. L'établissement des colonies grecques sur leurs côtes, où les Doriens fondèrent ou agrandirent Cnide et Halicarnasse, les renferma dans l'intérieur des terres. Les conquérants vinrent même bientôt les y chercher, Crésus d'abord, puis Cyrus, qui leur laissa toutefois leurs chefs nationaux. Du moment qu'ils n'avaient plus pu être navigateurs et écumeurs de mer, les Cariens se mirent à faire le métier de mercenaires partout où on voulait bien acheter leurs services. David, à Jérusalem, en avait déjà un corps dans sa garde, à côté de celui des archers crétois; les rois égyptiens de la XXVI^e^ dynastie recrutèrent chez eux une bonne partie de leurs troupes étrangères. Le peu d'étendue de leur territoire, la difficulté d'y faire vivre une nombreuse population, qui les poussait à aller mener ce métier à l'étranger, rendait aussi fréquente chez eux la vente des enfants comme esclaves par leurs parents. Aussi les marchands d'hommes trouvaient si facilement à s'approvisionner dans ce pays, qu'à une certaine époque le nom de Carien devint synonyme de celui d'esclave.

V. — Ce que nous savons d'histoire précise sur les Phrygiens n'est presque rien ; mais il est certain que ce fut un grand peuple, puissamment civilisé, riche, qui

joua un rôle considérable et eut une influence très-notable, non-seulement sur les contrées immédiatement ses voisines, mais sur la Grèce elle-même et sur les débuts de sa culture, au temps de la dynastie des Pélopides, que la tradition faisait venir de Lydie ou de Phrygie à Argos. Sous certains rapports la civilisation de la Phrygie était très-raffinée, car un des modes de la musique grecque, qui tenait le milieu entre le mode lydien, plus aigu, et le mode dorien, plus grave, était appelé mode phrygien. Les musiciens Marsyas, Olympus, Hyagnis, qu'on retrouve dans les légendes grecques, étaient Phrygiens. La religion nationale de la Phrygie, célèbre dans tout le monde antique et propagée au loin à une certaine époque, était un panthéisme naturaliste grossier, qui avait dans ses idées fondamentales une grande analogie avec la religion chaldéo-assyrienne, mais qui revêtait une physionomie à part, grâce au développement qu'y avaient reçu certaines conceptions monstrueuses, et grâce surtout à son culte barbare, aux rites de ses prêtres appelés *Galles*, voués au célibat, qui gagnaient sur le peuple un ascendant d'autant plus sûr qu'ils l'effrayaient par leurs danses effrénées et leurs mutilations volontaires.

La Phrygie était renommée pour ses laines, qui étaient changées à Milet en tissus somptueux, pour sa bonne agriculture, ses fromages et ses salaisons. Dès une époque fort antique, ce pays forma un royaume florissant, qui devint surtout important après la chute de la prépondérance des Dardaniens, dont il paraît avoir dépendu au temps de leur grande prospérité. Le souvenir de ses richesses est venu jusqu'à nous dans les traditions relatives à Midas, qui changeait en or tout ce qu'il touchait. Cet État précéda immédiatement les Lydiens dans la domination de l'Asie Mineure, et, avant même de devenir conquérant, servit de lien entre la

civilisation du bassin de l'Euphrate et du Tigre et celles de la Lydie, de la Troade et de la Grèce. Malheureusement il ne reste de cette prospérité que quelques légendes entremêlées de données mythologiques, et des monuments funéraires, dont deux avec des inscriptions, taillés dans les rochers de la vallée supérieure du Sangarius. « Leur caractère tout indigène, dit un savant voyageur français, M. Texier, révèle le style architectural des vieux Phrygiens. Rien n'y indique l'influence d'un goût étranger; l'art phrygien s'y produit aussi éloigné des principes de l'art grec que de l'ancien style perse ou assyrien et de la curieuse originalité du style lycien. La langue même des inscriptions y est purement phrygienne; et cette langue, avec l'alphabet qui nous en a conservé les rares débris, reste enfermée dans les limites de l'ancien royaume où régna la dynastie de Midas. Dans toute l'étendue du pays où se trouvent ces restes vénérables du peuple indigène, on ne voit que de très-rares débris de monuments appartenant à l'époque romaine; il semble que les conquérants successifs de la contrée aient ignoré ces vallées solitaires, où plus tard des familles chrétiennes vinrent chercher un refuge contre la persécution du paganisme, peut-être aussi contre l'invasion musulmane. »

Les inscriptions des tombeaux de la vallée du Sangarius sont tracées avec un alphabet très-analogue aux plus anciennes formes de l'alphabet grec. D'après leurs caractères paléographiques, elles doivent être rapportées au VII^e^ ou au VIII^e^ siècle avant l'ère chrétienne. La langue en offre certaines ressemblances avec le grec, mais aussi des éléments d'une nature très-différente. Une de ces inscriptions est l'épitaphe d'un roi du nom de Midas, qui dut être un des derniers princes de la dynastie dont le fondateur, passé dans les légendes grecques

à l'état de personnage purement mythique, s'appelait aussi Midas.

Quant au royaume de Lydie, son histoire, mieux connue, mérite de former un paragraphe spécial.

§ 3. — Le royaume de Lydie et son territoire.

I. — Entre le pied du mont Tmolus et le fleuve Hermus, sur la rive droite du Pactole, s'élève une haute montagne qui domine une plaine large et fertile, dans laquelle s'ouvrent, vers l'est, les vallées de l'Hermus et du Caystre. Au pied de cette montagne était Sardes, aujourd'hui Sortkalé, la capitale des rois Lydiens. Le pays avait été d'abord habité par des Pélasges appelés Méoniens ; mais bientôt une race nouvelle soumit et chassa les anciens habitants, et ses rois régnèrent sur la contrée jusqu'à la conquête persique. Les Lydiens, qui avaient ainsi succédé aux Méoniens dans la possession de Sardes, étaient des Sémites. Le tableau ethnographique du chapitre X de la Genèse en a fait un rameau particulier de cette race, sous le nom de Loud ; tout ce que les écrivains grecs nous ont conservé de mots de leur langue appartient incontestablement à la souche sémitique. Ils eurent trois dynasties successives, que les Grecs désignent sous les noms d'Atyades, Héraclides et Mermnades.

II. — Des Atyades nous ne savons rien, si ce n'est qu'ils durent commencer à régner vers le XVI^e^ siècle avant l'ère chrétienne. Les légendes nationales plaçaient à leur début les deux héros mythiques Lydus et Tyrrhénus, ce dernier personnifiant la colonie lydienne

qui se dirigea par mer vers l'ouest, aborda aux côtes d'Italie et devint l'origine de l'aristocratie de l'Etrurie, en se superposant dans ce pays aux premiers habitants pélasges.

L'avénement de la dynastie des Héraclides eut lieu, d'après les indications d'Hérodote qui avait puisé aux sources indigènes, dans les environs de l'an 1200 avant Jésus-Christ. Les traditions lydiennes, déjà fort précises en ce qui regardait cette dynastie, lui attribuaient une origine assyrienne. On racontait, dit Hérodote, qu'elle avait été fondée par le prince Agron, fils de Belus, fils d'Alcée, fils d'Hercule, venu des rives du Tigre. Nous croyons, avec M. Oppert, que cette tradition repose sur une base historique. *Agron* est un nom tout assyrien qui veut dire « le fugitif; » les appellations qu'Hérodote présente comme celles des trois ancêtres d'Agron, Βῆλος Ἀλκαῖος Ἡρακλῆς sont précisément la traduction du nom et du titre de l'Hercule assyro-chaldéen, surnommé *Samdan*, « le fort, le puissant, » et quelquefois assimilé à Bel, Bel-Adar Samdan. Le fondateur de la dynastie des Héraclides de Lydie se révèle donc clairement dans les traditions recueillies par le père de l'histoire, comme un prince assyrien exilé et fugitif, issu d'une famille qui regardait le dieu Adar comme son auteur ou son protecteur spécial. Si nous nous reportons maintenant aux annales assyriennes, résumées par nous plus haut, nous y voyons que, juste vers l'an 1200, régnait à Ninive le véritable fondateur de la puissance de cette monarchie, appelé Adarpalassar, « Adar protége son fils; » des descendants de ce prince étaient, on le voit par le sens de son nom, très-naturellement appelés en grec Héraclides. Agron, « le fugitif, » nous semble, en conséquence, devoir être regardé comme un fils de Adarpalassar, un frère puîné d'Assourdayan, qui, par suite d'événements à nous inconnus, probablement d'une

compétition avec son frère, se retira en Lydie et s'y empara du pouvoir.

Les relations de l'Asie Mineure et de l'Assyrie remontaient à une époque fort antérieure. Au temps du pharaon Rhamsès II ou Sésostris, nous avons vu les Héthéens de la Syrie septentrionale grouper les Pisidiens, les Lyciens, les Mysiens, les Dardaniens et les Mosynœces dans la même confédération que les Rotennou ou Assyriens, pour résister à l'extension de la puissance égyptienne. La vieille sculpture indigène de l'Asie Mineure, dont nous avons des spécimens sur les rochers de Nymphi, près de Smyrne, et de Giaour-Kalé, ainsi que dans la fameuse Porte des lions de Mycènes, exécutée, disait la tradition, par les Cyclopes de Lycie, est un art directement issu de celui de l'Assyrie. L'influence de ce pays sur la péninsule devint encore plus grande et se changea presque en suzeraineté dans le temps qui s'étendit entre la conquête de l'Arménie par les monarques ninivites et les échecs de la puissance militaire assyrienne qui, au commencement du XI^e^ siècle avant Jésus-Christ, précédèrent l'usurpation de Belkatirassou, c'est-à-dire dans le temps même où la dynastie des Héraclides s'établit en Lydie. Lors du siége de Troie, l'arrivée, positivement historique, de Memnon l'Ethiopien ou le Kouschite d'Asie, à la tête d'un corps de Susiens, pour soutenir Priam, a tous les caractères d'un secours envoyé par le souverain du grand empire mésopotamien à un vassal en danger. Ctésias et Moïse de Khorène affirment que Priam reconnaissait la suzeraineté du roi d'Assyrie et que les annales de Ninive mentionnaient l'expédition dirigée vers la Troade pour lui venir en aide contre les Achéens ; il n'y a aucune raison sérieuse de contester leur témoignage.

III. — Les Héraclides fournirent vingt-deux rois à la

Lydie et occupèrent le trône pendant cinq siècles environ. Candaule, le dernier d'entre eux, fut assassiné, l'instigation de sa femme, par Gygès, qui devint le chef de la dynastie des Mermnades. Tout le monde connaît l'anecdote romanesque et bien peu historique qu'Hérodote raconte au sujet de cette révolution, qui paraît avoir été le résultat d'une réaction du vieil élément pélasgique des Méoniens contre l'élément sémitique des Lydiens proprement dits, d'où la dévotion que les Mermnades témoignèrent dès leurs premiers jours pour les sanctuaires de la Grèce. Les Cariens y avaient pris un concours actif, tandis qu'une partie de la population lydienne y résistait. L'avénement de Gygès, d'après les données chronologiques fournies par Hérodote, aurait eu lieu en 713 et sa mort en 675. Mais il faut ici forcement rapprocher de nous de dix ans les dates admises par l'historien d'Halicarnasse, car dans les inscriptions du prisme conservé au Musée britanique, Assourbanipal, roi d'Assyrie, mentionne ses relations avec *Gougou, roi des Loudi*, dans lequel il est impossible de méconnaître Gygès, roi des Lydiens, l'ambassade et les présents qu'il en reçut, vers 667 ou 666. La mort de Candaule et le début de la dynastie des Mermnades doivent être placés en701 et la mort de Gygès en 663. Cette dernière date est formellement donnée par le prisme assyrien.

L'avénement des Mermnades ouvre la période tout à fait historique des annales de la Lydie. Cet État avait alors deux ennemis : les Grecs, qui étaient venus s'établir sur ses côtes et qui lui interceptaient les approches de la mer; les barbares, c'est-à-dire les Thraces, dont les bandes pillardes franchissaient à chaque instant le Bosphore, et les Cimmériens, dernier rameau des Celtes resté en arrière de la migration du reste de la race, qui, acculés au Caucase par les Scythes, en franchissaient de temps en temps les défilés et se jetaient

comme un torrent sur l'Asie Mineure pour la ravager. Longtemps ces peuples remplirent la Lydie d'épouvante par des invasions subites. Ephèse les vit avec terreur camper sur les bords du Caystre; et sous le règne de Candaule, en 700, la ville de Magnésie, non loin de Méandre, fut complétement détruite par les Trères, que l'on dit une tribu des Cimmériens. Sardes même fut prise. Callinos, poëte élégiaque d'Ephèse, essaya d'être le Tyrtée de l'Ionie ; c'est alors qu'il écrivit les admirables vers où, sous la gravité douce du mètre élégiaque, respire un enthousiasme contenu qui n'a pas moins de puissance que l'accent le plus lyrique, une ardeur calme qui rappelle cette marche régulière et terrible dont les Crétois abordaient lentement, au son de la flûte et de la lyre, les bataillons ennemis. « Jusques à quand reste-« rez-vous abattus? Quand aurez-vous un cœur belli-« queux, ô jeunes gens? N'avez-vous pas honte de cette « mollesse devant les peuples voisins? Vous semblez « assis en paix, et la guerre est partout en votre pays.... « Que chacun de vous, en mourant, darde encore son « dernier javelot ! C'est l'honneur et la gloire de l'homme « de combattre pour son pays, ses enfants, sa jeune « épouse, contre l'ennemi. La mort viendra, le jour où « les Parques auront filé l'écheveau. Mais que chacun « marche droit, l'épée haute et le bouclier en avant de « la poitrine, quand la mêlée commence. Il n'est pas « dans la destinée que l'homme échappe à la mort, « quand même il a des immortels pour aïeux. Souvent « celui qui, à travers la bataille et le bruit des traits, a « passé sain et sauf, la mort l'atteint à son foyer. Celui-« là n'est pas cher au peuple ; il n'en est pas regretté ; « mais cet autre, petits et grands le pleurent s'il suc-« combe. L'homme de courage met en deuil le peuple « par sa mort ; et, vivant, il est l'égal des demi-dieux.

« On le contemple des yeux comme un rempart, car « seul il vaut un grand nombre. »

Nous ne savons si Callinos réussit à rendre quelque courage aux Ioniens, amollis déjà par trop de richesses: mais les Lydiens réussirent à se débarrasser des barbares. Le meurtrier de Candaule, Gygès, commença aussitôt, sans être inquiété, la soumission des Grecs de l'Asie Mineure; il s'empara de Colophon, de Magnésie du Sipyle, et ravagea les territoires de Smyrne et de Milet. Il se rendit si bien maître de la Troade, que les Milésiens furent obligés de demander son consentement avant d'y bâtir Abydos.

La fin de son règne fut malheureuse. Pressé par une invasion des Cymmériens, il ne put s'en délivrer qu'en achetant le secours des Assyriens au prix d'une soumission à la suprématie ninivite. Puis en 663, les Cimmériens, appelés par le roi d'Assyrie qui voulait châtier Gygès des secours qu'il avait fournis à l'égyptien Psamétik, ravagèrent toute la Lydie. Gygès mourut pendant cette invasion et son fils Ardys n'obtint la retraite des Cimmériens que par l'entremise du roi d'Assyrie, quand il se fut soumis de nouveau à lui payer tribut.

IV. — Sous le règne d'Ardys (663-624), les Cimmériens revinrent encore une fois, en 634, et s'emparèrent de Sardes, à l'exception de la citadelle. Mais ils se retirèrent bientôt, et ce fut leur dernière invasion. Quelques années après, les Scythes parvinrent enfin à les expulser de la région voisine du Caucase et les rejetèrent dans les steppes du nord du Pont-Euxin, d'où, refoulés graduellement vers l'ouest par la migration des peuples germaniques, ils finirent par arriver à l'extrémité de l'Europe, entre la Baltique et la mer du Nord, dans le Jutland actuel, auquel ils valurent le nom de Chersonèse Cimbrique. C'est de là que, plusieurs siècles après,

unis aux Teutons, avant-garde des Germains, ils se précipitèrent sur la Gaule pour se faire écraser auprès d'Aix par Marius et les Romains, qui les désignaient sous le nom de Cimbres.

Les Cimmériens partis, Ardys poursuivit les projets de son père contre les cités grecques et soumit la ville de Priène. Sadyatte (624-614) et Alyatte (614-558) continuèrent la guerre et dirigèrent leurs attaques principalement contre Milet. Alyatte espéra la réduire par la famine. Pendant cinq années les troupes lydiennes dévastèrent ses campagnes. « Chaque été, dit Hérodote, dès que les fruits et les moissons commençaient à mûrir, le roi partait à la tête de son armée, et la faisait marcher et camper au son des instruments. Arrivé sur le territoire des Milésiens, il respectait les habitations éparses dans les champs, au lieu de les livrer aux flammes, et n'en faisait pas même enlever les portes. Mais s'il les laissait debout, il détruisait entièrement les récoltes et les fruits et se retirait ensuite. Les Milésiens étant maîtres de la mer, il était inutile de tenter un siége régulier de la ville avec une armée de terre. Quant aux maisons de la campagne, en empêchant qu'on ne les abattît, son but était d'y rappeler les habitants, afin qu'ils pussent travailler la terre et l'ensemencer. En revenant l'année suivante, il trouvait toujours quelque chose à ravager. » De toutes les villes ioniennes, Chios seule envoya des secours aux Milésiens.

La guerre se prolongeait ainsi depuis onze ans, lorsque, dans une de ces expéditions, un temple de Minerve fut brûlé par les Lydiens ; presque aussitôt Alyatte tomba gravement malade ; il fit consulter l'oracle de Delphes, qui répondit : « Le roi ne guérira qu'après avoir fait reconstruire le temple de la déesse. » Alyatte envoya demander aux Milésiens une trêve qui lui permît d'exécuter l'ordre de la Pythie, et l'habileté de Thrasybule,

tyran de Milet, sut la transformer en une paix qui laissa à la cité grecque son entière indépendance. Alyatte fut plus heureux contre Smyrne, qu'il prit quelque temps après.

Se tournant ensuite contre les nations indigènes de l'intérieur de l'Asie Mineure, le roi de Lydie subjugua en peu d'années la Phrygie et la Cappadoce. Sa frontière se trouva ainsi toucher celle de l'empire des Mèdes, et bientôt, comme nous l'avons déjà raconté plus haut, une guerre s'engagea entre lui et Cyaxare. Elle dura six ans et se termina par la bataille de l'Éclipse (597), les Mèdes y gagnèrent une partie de la Cappadoce, et l'Halys devint la limite des deux empires, dont la paix et l'alliance fut cimentée par le mariage d'Aryénis, fille d'Alyatte, avec Astyage, fils de Cyaxare.

V. — Après un règne de cinquante-huit ans, Alyatte laissa, en 558, le trône à son fils Crésus (558-544), qui poursuivit contre les Grecs de l'Asie Mineure les entreprises de ses prédécesseurs. En vain Thalès de Milet conseilla aux Ioniens de nommer un sénat commun qui siégerait à Téos, position centrale, et de là gouvernerait toute l'Ionie comme une seule ville; ils ne voulurent pas renoncer à leur indépendance municipale et laissèrent leurs villes succomber, les unes après les autres, sous les coups de Crésus. Éphèse, gouvernée par Pindaros, fils de l'une de ses sœurs, tomba la première en son pouvoir, quoique les habitants, pour mettre leur ville sous la protection de Diane, eussent enveloppé leurs murs d'une corde qu'ils avaient attachée à l'autel de la déesse, dont le temple s'élevait non loin de la cité. Crésus fit ensuite la guerre aux Ioniens et aux Eoliens, mais à chaque ville successivement, employant, dit Hérodote, des raisons légitimes lorsqu'il en pouvait donner, ou des prétextes frivoles à défaut de raisons. Quand il

eut subjugué tous les Grecs d'Asie et qu'il les eut forcés à payer un tribut, Crésus voulut équiper une flotte pour attaquer les îles voisines. Mais Bias de Priène ou, selon d'autres, Pittacos de Mitylène, car l'un et l'autre se trouvaient alors à sa cour, parvint à le détourner de ce projet, en lui montrant en perspective la certitude d'un échec.

Cependant Crésus n'avait pas renoncé à faire de nouvelles conquêtes. C'était le moment où Cyrus venait de détruire la monarchie des Mèdes et poursuivait le cours de ses expéditions victorieuses dans tout le vaste pays situé entre l'Indou-Kousch et le fleuve Halys. Crésus, étroitement allié avec Astyage, brûlait de venger son beau-frère. Il ne pouvait, d'ailleurs, voir sans inquiétude l'accroissement si rapide et si menaçant de la puissance perse, et il devait s'attendre à ce que la force même des choses amènerait nécessairement une lutte prochaine entre son empire et celui du jeune conquérant qui venait de surgir en Asie. En prévision de cette éventualité, il voulut se rendre maître de toute l'Asie Mineure jusqu'à l'Halys, afin d'être en état d'opposer à Cyrus les forces d'une monarchie compacte et capable de balancer la puissance, récemment créée, des Perses. Une suite de campagnes heureuses lui permirent de réaliser ce plan, et lui livrèrent tout le territoire compris entre l'Hellespont, le Pont-Euxin, l'Halys et la chaîne du Taurus. Mysiens, Maryandiniens, Bithyniens, Paphlagoniens subirent en très-peu de temps le joug de la Lydie, car Crésus ne régna en tout que quatorze ans. Sur le versant méridional du Taurus, les Cariens et la Pamphylie furent aussi conquis; la Lycie parvint à préserver son indépendance, et Crésus n'osa pas attaquer la Cilicie, qui, possédée antérieurement par les Assyriens, paraît s'être trouvée alors aux mains des Babyloniens, depuis les campagnes de Nabuchodorossor dans la Syrie et les régions voisines.

A cette époque, la guerre était toujours accompagnée de pillage ; aussi l'opulence du conquérant et de son pays devint-elle célèbre, à tel point qu'elle est encore aujourd'hui demeurée proverbiale. La Lydie, d'ailleurs, était riche en métaux précieux. Les lavages des sables du Pactole donnaient de l'or en abondance ; Crésus avait fait ouvrir auprès de Pergame des mines du même métal. Aussi fut-ce lui qui fit frapper la première monnaie d'or qu'ait connue le monde antique, monnaie dont des échantillons sont parvenus jusqu'à nous. Les Lydiens étaient commerçants, industrieux ; ils passaient pour les plus anciens brocanteurs de la Méditerranée ; on vantait leurs onguents parfumés, leurs tapis, dont la tradition s'est conservée dans les fameux tapis de Smyrne, et l'habileté des esclaves tirés de leur pays. Mais la profonde dépravation de leurs mœurs leur avait ôté l'énergie nécessaire pour résister au choc d'un peuple aux habitudes mâles et courageuses comme l'étaient alors les Perses. Vaincus, ils se firent remarquer par leur servile obéissance envers leurs maîtres étrangers. Après Cyrus, les Lydiens et les Phrygiens se montrèrent toujours timides et soumis, à la différence des Mysiens, rudes montagnards qui furent toujours difficiles à tenir dans la dépendance.

§ 4. — Cyrus et Crésus. — Ruine de l'empire de Lydie.

(545-544).

I. — Au milieu de ses prospérités, Crésus eut une grande douleur. Le fils qu'il préférait, Atys, fut tué à la chasse (547). Il le pleura deux ans sans plus vouloir s'occuper des soins du gouvernement. Mais les progrès

de Cyrus dans la partie de l'Asie Mineure au delà de l'Halys, dans la Colchide, chez les Chalybes et leurs voisins, vinrent enfin le tirer de la douleur où il s'absorbait. Le danger se rapprochait de l'empire de Lydie et menaçait presque ses frontières. Crésus songea à prendre l'offensive avant que la puissance du conquérant perse ne fût devenue encore plus formidable, et à ne pas attendre que Cyrus le vînt chercher; mais auparavant il voulut consulter les oracles de la Grèce. Ceux de Delphes et d'Oropus lui prédirent que, s'il entreprenait la guerre, il détruirait un grand empire. Crésus interpréta cette réponse suivant ses espérances et voulut savoir encore si son empire, sans cesse agrandi, aurait une longue durée. La Pythie, dit-on, répondit : « Quand « un mulet sera roi des Mèdes, fuis alors, Lydien effé- « miné, sur les bords de l'Hermus ; garde-toi de résister, « et ne rougis point de ta lâcheté. » Crésus, pensant bien qu'un mulet ne monterait jamais sur le trône des Mèdes, conclut que ni lui ni ses descendants ne seraient privés de la puissance souveraine ; sans crainte alors, il fit une alliance inutile avec les Lacédémoniens et ouvrit les hostilités contre les Perses, malgré les conseils de prudence de son ministre Sandanis.

II. — Crésus franchit l'Halys au moyen d'un canal de dérivation qui fut exécuté par les conseils de Thalès, occupa la partie de la Cappadoce que la chute du royaume de Médie avait mise aux mains de Cyrus, et en transporta les habitants dans diverses parties de l'Asie Mineure. Cyrus, à cette nouvelle, accourut à la tête de toutes ses troupes. Une grande bataille fut livrée entre les Perses et les Lydiens dans le district de la Ptérie. La perte fut très-considérable des deux côtés, et la nuit sépara les combattants sans que la victoire se fût déclarée pour l'un ou l'autre parti.

Crésus pourtant se retira sur sa capitale ; il croyait la campagne finie pour cette année, et renvoya ses troupes, tout en pressant ses alliés, les Babyloniens, les Égyptiens et les Lacédémoniens de lui envoyer des secours à Sardes au printemps. Mais Cyrus envahit la Lydie à l'improviste, et parut bientôt sous les murs de Sardes. Crésus n'avait alors à sa disposition que la cavalerie lydienne. Nulle n'était plus brave ni plus habile dans les combats ; il sortit de Sardes avec elle pour tenter la fortune. La bataille se livra dans la vaste plaine de Thymbrée, en avant de la ville. « Cyrus, dit Hérodote, redoutant la cavalerie lydienne, suivit le conseil du Mède Harpagus. Il rassembla tous les chameaux qui portaient, à la suite de son armée, les vivres et les bagages, et les fit monter par des hommes équipés en cavaliers, avec ordre de marcher à la tête des troupes. Il commanda en même temps à l'infanterie de suivre les chameaux et posta tous ses cavaliers derrière les fantassins. Cyrus avait ainsi disposé son armée, parce que le cheval ne peut soutenir ni la vue ni l'odeur du chameau [1]. Par ce stratagème il rendait inutile la cavalerie sur laquelle Crésus fondait l'espérance d'une victoire. Les deux armées s'étant avancées pour combattre, les chevaux n'eurent pas plus tôt aperçu et senti les chameaux qu'ils reculèrent, et l'espoir de Crésus fut perdu. Les Lydiens cependant ne se laissèrent pas épouvanter : ils descendirent de cheval et combattirent à pied contre les Perses ; mais après une perte considérable de part et d'autre, ils prirent la fuite

1. Hérodote ne parle ici que des chevaux qui, comme ceux des Lydiens, n'ont jamais vu de chameaux et s'effraient alors au premier aspect de cet animal étrange. Autrement, l'éducation et l'habitude réunissent à faire parfaitement vivre et marcher ensemble chevaux et chameaux. Il n'y a pas une caravane de l'Asie où ces deux sortes d'animaux ne se trouvent côte à côte, et c'était aussi le cas dans l'armée de Cyrus.

et se renfermèrent dans leurs murailles, où les Perses les assiégèrent. »

Crésus, espérant que le siége traînerait en longueur, envoya chez ses alliés de nouveaux émissaires, qui devaient demander les plus prompts secours. Déjà les troupes lacédémoniennes étaient prêtes et les vaisseaux équipés, quand un autre courrier apporta la nouvelle que Sardes était pillée et Crésus prisonnier. Cyrus avait promis une récompense considérable à celui qui monterait le premier sur la muraille. Un certain Hydæarnès, Marde de nation, regardant un jour un côté de la citadelle qu'on n'avait pas fortifié, parce qu'il semblait inaccessible, vit un Lydien y descendre pour aller chercher son casque qui avait roulé jusqu'en bas, et remonter par le même chemin. Il suivit ses traces, d'autres Perses montèrent après lui, puis une grande multitude d'hommes; la ville fut ainsi prise, le quatorzième jour du siége. L'empire des Lydiens fut renversé, et le roi devint captif du nouveau maître de l'Asie, qui le traita avec générosité et souvent même le consulta pour ses entreprises.

III. — Mais tant de simplicité dans le récit de la fin d'un grand empire et d'un puissant monarque ne pouvait convenir à l'imagination des Grecs. Il se forma bientôt sur ces événements une légende merveilleuse qu'Hérodote recueillit et que nous allons transcrire. C'est un de ces beaux récits où l'on voit en jeu les oracles de la Grèce, la crédulité des peuples, les dieux sauvant à propos la réputation de leurs prêtres, et la douce moralité de l'harmonieux conteur.

« Crésus avait un fils doué de toutes sortes de belles qualités, mais qui était muet. Au temps de sa prospérité, Crésus avait tout mis en œuvre pour le guérir, et, entre autres moyens, il avait eu recours à l'oracle de Delphes.

La Pythie avait répondu : « Insensé Crésus, ne souhaite « pas d'entendre en ton palais la voix tant désirée de ton « fils; il commencera à parler le jour où commenceront « tes malheurs. » Après la prise de la ville, un Perse allait tuer Crésus sans le connaître. Le roi, accablé du poids de ses malheurs, ne faisait rien pour l'éviter ; mais le jeune prince muet, saisi d'effroi à la vue du Perse qui se jetait sur son père, fit un effort qui lui rendit la voix. « Soldat, s'écria-t-il, ne tue pas Crésus ! » Tels furent ses premiers mots, et dès lors il conserva la faculté de parler.

« Crésus était entre les mains des Perses. Il avait régné quatorze ans et détruit un grand empire, suivant la réponse de l'oracle; mais cet empire était le sien. Les Perses qui l'avaient fait prisonnier le menèrent à Cyrus. Celui-ci le fit monter, chargé de fers et entouré de quatorze jeunes Lydiens, sur un grand bûcher dressé exprès, soit pour sacrifier à quelque dieu ces prémices de la victoire, soit pour accomplir un vœu, soit enfin pour éprouver si Crésus, dont on vantait la piété, serait garanti des flammes par quelque divinité. Crésus, sur le bûcher, se rappela les paroles de Solon : « Que nul « homme ne peut se dire heureux tant qu'il respire en- « core, » et il lui vint à l'esprit que ce n'était pas sans la permission des dieux que ce sage les avait proférées. On assure qu'à cette pensée, revenu à lui-même, il sortit par un soupir du long silence qu'il avait gardé, et s'écria par trois fois : « Solon ! » Cyrus, frappé de ce nom, lui fit demander par ses interprètes quel était celui qu'il invoquait. Ils s'approchèrent et l'interrogèrent. Crésus d'abord ne répondit pas; forcé de parler, il dit : « C'est « un homme dont je préférerais l'entretien à toute la « richesse des rois. » Ce discours leur paraissant obscur, ils l'interrogèrent de nouveau. Vaincu par leurs instances et leurs importunités, Crésus reprit : « Un jour,

« Solon d'Athènes vint à ma cour [1]. Il contempla mes « richesses, et n'en fit aucun cas. Tout ce qu'il m'a dit « alors s'est confirmé par l'événement, et les avis de ce « philosophe ne me regardent pas plus que tous les « hommes en général, et surtout ceux qui se croient « heureux. » Ainsi parla Crésus. Le feu était déjà allumé, et le bûcher s'enflammait par les extrémités. Cyrus, apprenant par ses interprètes la réponse du roi, se repentit de l'ordre qu'il avait donné ; il songea qu'il était homme et que cependant il faisait brûler un homme qui n'avait pas été moins heureux que lui. D'ailleurs, il redouta la vengeance des dieux, et, réfléchissant sur l'instabilité des choses humaines, il commanda d'éteindre promptement le bûcher, et d'en faire descendre Crésus, ainsi que ses compagnons d'infortune; mais les plus grands efforts ne pouvaient surmonter la violence des flammes.

« Dans ce moment, si l'on en croit les Lydiens, Crésus, instruit du changement de Cyrus, à la vue de cette foule empressée à éteindre le feu sans pouvoir y réussir, implore à grand cris Apollon, le conjure, si ses offrandes lui ont été agréables, de le secourir, de le sauver d'un péril si pressant. Ses prières étaient accompagnées de larmes. Soudain, au milieu d'un ciel pur et serein, des nuages se rassemblent, un orage éclate, une pluie abondante éteint le bûcher. Ce prodige apprit à Cyrus combien Crésus était cher aux dieux par sa vertu. Il le fait descendre du bûcher, et lui dit : « Crésus, quel homme « t'a conseillé d'entrer sur mes terres avec une armée, « et de te déclarer mon ennemi au lieu d'être mon ami? » « — Roi, ton heureux destin et mon infortune m'ont « jeté dans cette malheureuse entreprise. Le dieu des

1. Malheureusement pour toute cette belle histoire, Solon était déjà revenu à Athènes de son grand voyage en Egypte et en Asie antérieurement à l'avénement de Crésus.

« Grecs en est la cause; lui seul m'a persuadé de l'atta-
« quer. Eh ! quel est l'homme assez insensé pour pré-
« férer la guerre à la paix? Dans la paix, les enfants
« ferment les yeux de leurs pères; dans la guerre, les
« pères enterrent leurs enfants. Mais enfin il a plu aux
« dieux que les choses se passassent de la sorte. »

Après ce discours, Cyrus ordonna qu'on lui ôtât ses fers, et le fit asseoir près de lui. Dans le moment, on pillait encore la ville de Sardes. Crésus conseilla au roi vainqueur d'arrêter ses soldats, et lui indiqua un moyen de leur enlever ces richesses qui devaient les corrompre et les porter à la révolte. Cyrus trouva le conseil très-sage, et, pour remercier son captif, il lui promit de lui accorder ce qu'il demanderait. « Maître, répondit Crésus, « la plus grande faveur serait de me permettre d'envoyer « au dieu des Grecs, celui de tous que j'ai le plus hono-« ré, les fers que voici, en lui faisant demander s'il est « permis de tromper ceux qui ont bien mérité de lui. » ..... Mais la Pythie fit cette réponse aux Lydiens qu'on avait envoyés : « Crésus a tort de se plaindre : Apollon « lui avait prédit qu'en faisant la guerre aux Perses, il « détruirait un grand empire; il aurait dû envoyer de-« mander au dieu s'il entendait l'empire des Lydiens ou « celui de Cyrus. Il n'a pas non plus, en dernier lieu, « compris la réponse d'Apollon relativement au mulet. « Cyrus fut ce mulet, les auteurs de ses jours étant de « deux nations différentes. » Crésus, apprenant cette ré-ponse, reconnut qu'il ne devait attribuer ses malheurs qu'à lui seul. »

§ 4. — Soumission des villes grecques de l'Ionie et du reste de l'Asie Mineure.

(544 - 539)

I. — Aussitôt après la soumission de la Lydie, les colonies grecques avaient offert à Cyrus de le reconnaître pour roi aux mêmes conditions que Crésus; mais le vainqueur répondit par le célèbre apologue du pêcheur qui, n'ayant pu attirer les poissons en jouant de la flûte, les prit tous avec son filet. Il fit cependant exception pour Milet. Il n'exigea pas que cette grande ville se soumît sans conditions, mais se contenta du tribut qu'elle payait à Crésus, et la détacha ainsi de la cause de ses frères.

Les autres Ioniens de la côte, car les insulaires étaient à l'abri de toute attaque, fortifièrent leurs villes et se rassemblèrent pour organiser la résistance au Panionion, leur sanctuaire commun, dédié à Neptune Héliconien. Là on résolut unanimement de demander des secours à Sparte. Les Spartiates répondirent par un refus. Mais, voulant se rendre compte des affaires de l'Ionie et pensant que leur nom aurait quelque poids auprès de Cyrus, ils envoyèrent des députés en Asie. Un d'eux alla jusqu'à Sardes pour déclarer au roi de Perse, au nom des Lacédémoniens, qu'il se gardât bien de faire tort à aucune ville de terre grecque, qu'autrement Sparte ne le souffrirait point. Cyrus reçut cette injonction avec mépris et répondit que c'était à Sparte de craindre d'éveiller sa colère. Il donna ensuite le gouvernement de Sardes à un Perse nommé Tabalus, et ayant chargé le Lydien Pactyas de transporter en Perse les trésors de Crésus et de la Lydie, il retourna à Ecbatane, emmenant Crésus avec lui.

ASHMOLEAN OXFORD MUSEUM

II. — Dès qu'il eut le dos tourné, Pactyas insurgea les Lydiens et assiégea Tabalus dans la citadelle de Sardes. Cyrus envoya aussitôt dans le pays le Mède Mazarès avec une forte armée. Mazarès ne trouva pas de résistance, et, pour prévenir toute autre révolte, opéra le désarmement général de la Lydie. Pactyas s'était enfui à Cymé dans l'Éolie, Mazarès en somma les habitants de le lui livrer. Les Cyméens, craignant la vengeance des Perses et ne voulant pas cependant irriter les dieux en livrant un suppliant, transportèrent Pactyas à Chios, dont les habitants le remirent au général perse, en échange du district d'Atarnée, sur la côte de Lydie, en face de Lesbos.

Mazarès marcha ensuite contre les villes grecques qui avaient fourni des secours aux rebelles. Priène fut prise; il en vendit les habitants comme esclaves, ravagea la vallée du Méandre et le territoire de Magnésie; mais peu de temps après, il tomba malade et mourut.

III. — Harpagus fut envoyé pour le remplacer et continuer la guerre contre les Ioniens. Il prenait leurs villes en élevant contre les murs des terrasses qui en atteignaient le faîte. Phocée fut ainsi assiégée; mais ses habitants donnèrent un grand exemple. Voyant qu'il leur était impossible de résister, ils prièrent Harpagus de retirer ses troupes pendant qu'ils délibéreraient sur les conditions qu'on leur avait proposées. Ils lancèrent alors leurs vaisseaux à la mer, y firent monter les femmes, les enfants, placèrent au milieu d'eux les statues de leurs divinités, et se dirigèrent vers Chios. Arrivés dans cette ville, ils voulurent acheter aux habitants les îles Œnusses; mais ceux-ci, redoutant pour leur commerce le voisinage d'un peuple actif et entreprenant, repoussèrent cette demande. Les fugitifs remirent à la voile et se retirèrent, partie à Alalia dans la Corse et partie à

Marseille, deux colonies qu'ils avaient fondées depuis un petit nombre d'années. Avant de s'éloigner pour toujours de l'Asie Mineure, ils revinrent à Phocée, surprirent la garnison perse et l'égorgèrent. Puis, faisant les plus terribles imprécations contre ceux qui se sépareraient de la flotte, ils jetèrent dans la mer une masse de fer rougi au feu, jurant de ne pas retourner à Phocée avant que cette masse ne revînt sur l'eau telle qu'ils l'y avaient jetée. Pourtant, au moment du départ, la moitié du peuple sentit sa constance fléchir et revint dans la ville. Le reste fit voile vers l'occident.

IV. — Les Téiens suivirent l'exemple des Phocéens, et allèrent en Thrace peupler et rebâtir la ville d'Abdère, fondée quelque temps auparavant par Timésias de Clazomène. Les autres villes tombèrent successivement au pouvoir du vainqueur et acceptèrent ses lois; plusieurs insulaires, qui avaient des domaines sur le continent, comme ceux de Chio et de Lesbos, crurent même prudent de désarmer sa colère par une soumission volontaire. Milet seule, qui avait traité avec Cyrus, ne fut pas inquiétée.

La Carie et la Lycie eurent ensuite le même sort que l'Ionie. En Lycie, la ville d'Arina, que les Grecs appelèrent plus tard Xanthus, se signala par une défense indomptable. Les habitants, ne pouvant plus résister, se brûlèrent eux-mêmes dans leurs maisons avec leurs femmes et leurs enfants. Caunus imita cet héroïque désespoir. Harpagus, en récompense de ses services, reçut la satrapie lycienne dans les conditions d'une souveraineté héréditaire, vassale du roi de Perse. Les récentes explorations y ont fait découvrir des monuments très-importants de son fils Kaïas, aujourd'hui conservés au Musée Britannique.

§ 6. — Conquête des pays au delà de l'Hindou-Kousch

(543 - 540)

I. — Pendant qu'Harpagus domptait l'Asie Mineure, nous dit Hérodote, Cyrus subjuguait en personne toutes les nations de l'Asie Supérieure. C'est à ces quelques mots que se réduisent les renseignements que l'histoire classique nous a légués sur une des parties les plus considérables des conquêtes du fondateur de la monarchie perse, la soumission des nations comprises entre la chaîne de l'Hindou-Kousch au nord, les déserts de la Carmanie à l'ouest, la mer Érythrée au sud, et les monts Parsyens à l'est. Ces nations lointaines n'avaient subi le joug, ni des Assyriens, ni des Mèdes; à partir de Cyrus nous les voyons dépendre de l'empire des Perses. Ce fut leur réduction qui occupa le conquérant dans l'intervalle *entre* la guerre de Lydie et la guerre de Babylone.

Là se trouvaient les riches provinces de l'Arie, de la Drangiane et de l'Arachosie, qui composent l'Afghanistan actuel. Elles étaient habitées par des tribus aryennes appartenant au même rameau que celles qui avaient fait la conquête de l'Inde. La réforme zoroastrienne n'avait pas été adoptée parmi elles; le brahmanisme, avec son mysticisme panthéistique, et le régime des castes ne s'y étaient pas non plus constitués comme dans l'Inde. Ces nations suivaient donc encore, à peu de chose près, la religion des Vêdas.

La langue que l'on parlait dans cette région était un des idiomes vulgaires dérivés du vieux sanscrit védique, le *pâli*, destiné à devenir plus tard la langue sacrée d'une grande partie des pays boudhistes. On l'écrivait, dans toute cette vaste contrée, spécialement dé-

signée sous le nom d'Ariane par les géographes classiques, avec un alphabet particulier, différent de ceux de l'Inde et d'origine sémitique. Les nations aryennes situées entre l'Hindou-Kousch et les monts Paryens, qui séparent l'Ariane de la vallée de l'Indus, ne paraissent pas, à en juger par le peu de temps que réclama leur conquête, avoir opposé une bien sérieuse résistance à Cyrus.

Les peuples qui habitaient sur les pentes du Caucase indien, Sattagydes et Aparytes (en sanscrit *Parada*), furent aussi compris dans la conquête perse. Enfin cette conquête, dès le temps de Cyrus s'étendit au delà de l'Hindou-Kousch, dans le Caboul actuel, sur toute la vallée du Cophès (*Koubha*) et le pays des Gandariens (*Gandhára*), par lequel l'empire des Achéménides vint dès lors toucher à l'Indus dans son cours supérieur. Les principales villes de ces dernières provinces étaient Kapiçâ, plus tard appelée Alexandrie du Caucase, Kabura, ou Ortospana, aujourd'hui Caboul, Nagara, aujourd'hui Djelalabad, et Puruschapura, aujourd'hui Peschaver.

II. — Au midi de l'Ariane, le long de la côte stérile et dépourvue de bons ports de la mer Érythrée, les Aryas ne s'étaient pas étendus. Là se trouvait la Gédrosie, le Beloutchistan de nos jours, où Hérodote place ses Ethiopiens asiatiques, derniers débris des habitants primitifs de la race de Kousch, refoulés sur ce territoire par l'invasion des tribus japhétiques. Ils étaient pauvres et menaient une vie toute barbare, comme encore aujourd'hui les habitants du même pays, qui semblent devoir être regardés comme leurs descendants. Malgré cette pauvreté, qui paraissait de nature à les mettre à l'abri, Cyrus les soumit à son sceptre.

Le conquérant perse ne changea rien, du reste, aux

divisions et aux coutumes établies avant sa conquête chez les peuples de cette région ; il se contenta d'imposer des tributs permanents, de laisser quelques garnisons dans les points stratégiques les plus importants et de lever des contingents pour ses armées. L'empire qu'il fondait était en effet un empire exclusivement militaire.

§ 7. — Destruction de la monarchie babylonienne.

(539 — 538

I. — Cyrus, marchant de conquêtes en conquêtes, aspirait à la domination de toute l'Asie. Pour réaliser ce rêve dans une proportion bien plus étendue qu'aucun monarque n'avait encore osé le concevoir, il ne lui restait plus qu'à détruire l'empire chaldéen de Babylone, fondé par Nabopolassar et Nabuchodorossor avec les débris de la vieille monarchie assyrienne, mais déjà tombé dans une pleine décadence. Babylone prise et ses provinces passées, par sa chute même, aux mains du chef des Perses, il ne devait plus rester, dans toute l'Asie encore connue, que l'Inde lointaine et les steppes où erraient les Scythes touraniens, au nord de la mer Caspienne, qui n'obéiraient pas aux ordres de Cyrus. Et sans doute il comptait bien un jour les soumettre à leur tour, une fois Babylone vaincue.

La conquête de l'Ariane terminée, il se tourna donc contre les Chaldéens et marcha droit sur leur capitale (539), pensant bien qu'il lui suffirait de s'en rendre maître pour devenir du même coup souverain de tout l'empire. Il partit, à la tête de son armée, d'Ecbatane, où il faisait sa résidence habituelle, n'ayant pas dans la Perse proprement dite de capitale en rapport avec la puissance et l'éclat de sa royauté. Bientôt on arriva sur

les bords du Gyndès, affluent du Tigre. Comme on essayait de le traverser, un de ces chevaux blancs qu'on appelait *sacrés* et que le commerce apportait à grands frais de Nysa dans le nord de l'Inde, entraîné par le courant, disparut. Cyrus, irrité de l'insulte du fleuve, jura qu'il le rendrait si petit et si faible que dans la suite les femmes même pourraient le traverser sans se mouiller les genoux. Aussitôt il suspend l'expédition, partage son armée en deux corps, creuse de chaque côté du fleuve 180 canaux et y détourne le Gyndès. A force de succès, la folie du pouvoir avait fini par saisir Cyrus, et sa puissante intelligence, tout comme plus tard la faible tête de Xerxès, voulait châtier la nature quand elle ne lui obéissait pas comme les hommes. Cette entreprise occupa tout l'été. Au printemps suivant, Cyrus parut devant Babylone, battit une armée sortie de la place, franchit les murailles de l'immense camp retranché de Nabuchodorossor, que leur développement insensé d'exagération rendait impossibles à défendre d'une manière efficace, et commença le siége de la ville elle-même, où Belsarossor (le Balthasar de Daniel), fils du roi, avait pris le commandement de la résistance, tandis que Nabonahid s'enfermait dans Borsippa.

II. — Les Babyloniens, qui depuis longtemps se sentaient menacés, avaient fait de grands préparatifs de défense, rassemblé des vivres, creusé de nouveaux fossés et réparé leurs remparts; aussi le siége ne les effrayait pas. Nous avons déjà dit, dans le livre consacré à Babylone, comment Cyrus réussit à le mener à bonne fin. Il plaça ses meilleures troupes, partie à l'endroit où le fleuve entrait dans la ville, partie à l'endroit où il en sortait; puis, avec le reste, il se rendit au lac de Nitocris, et détourna, à l'exemple de la reine de Babylone, par le canal de communication, le fleuve dans le lac. Les

eaux s'y écoulèrent, et l'ancien lit de l'Euphrate devenant guéable, les Perses entrèrent par là dans la ville. Si les Babyloniens avaient su découvrir à temps le dessein de Cyrus, ils auraient fait aisément périr l'armée tout entière. Ils n'auraient eu pour cela qu'à fermer les portes d'airain qui conduisaient au fleuve et à monter sur le mur qui le bordait, d'où ils eussent accablé les Perses de traits. Mais ceux-ci survinrent dans le moment où on s'y attendait le moins. Les habitants de Babylone célébraient ce jour-là une fête, et, dans l'ivresse du plaisir, ils oubliaient le danger qui les menaçait. C'est ainsi que l'imprévoyance générale livra Babylone; Belsarossor fut tué; Nabonahid, apprenant la chute de sa capitale, n'osa pas résister plus longtemps et se rendit prisonnier. L'empire chaldéen avait vécu; la chute de Babylone, comme l'avaient annoncé les prophètes, vengeait la ruine de Jérusalem. La grande cité prise, toutes les provinces de l'empire se soumirent sans résistance au vainqueur, et furent incorporées à la monarchie perse.

§ 8. — Liberté rendue aux Hébreux.

(536)

I. — Instruits par la voix des prophètes, les Juifs transportés à Babylone, qui constituaient l'élite intellectuelle de la nation, avaient suivi avec une ardente sympathie les progrès de la puissance de Cyrus et avaient appelé de leurs vœux sa victoire définitive sur la monarchie chaldéenne, car ils saluaient d'avance en lui l'*oint de Jéhovah*, qui devait abaisser l'orgueil de Babylone et devenir le libérateur du peuple saint. La Providence avait en effet appelé le conquérant perse à cette

glorieuse mission, dont il était naturellement préparé à être l'instrument. Le mazdéisme avait, en effet, certains points de sympathie avec la loi mosaïque. La religion du Zend-Avesta, dans le véritable esprit de ses principes, est aussi hostile à l'idolâtrie que celle du Pentateuque, quoiqu'elle n'enseigne pas, comme cette dernière, l'unité absolue de Dieu. Cyrus devait donc être attiré par la spiritualité de la religion des Hébreux et témoigner à ceux-ci plus de sympathie qu'aux autres populations du vaste empire babylonien.

Aussi, deux ans seulement après qu'il eut pris Babylone, en 536, faisant droit aux sollicitations que lui adressaient les Hébreux répandus dans ses Etats, il publia un édit permettant le retour des exilés dans la Palestine et la reconstruction du Temple de Jérusalem, édit dont le texte nous a été conservé dans le livre d'Esdras. « Ainsi dit Cyrus, roi de Perse. Jéhovah[1], le dieu du « ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre, et c'est « lui qui m'a ordonné de lui bâtir un temple à Jéru- « salem, qui est en Judée. Quiconque d'entre vous est « de son peuple, que son dieu soit avec lui, qu'il « monte à Jérusalem, qui est en Judée, et qu'il rebâtisse « le temple de Jéhovah, dieu d'Israël; c'est le dieu qui « est à Jérusalem. Et tous ceux qui, faute de moyens, « resteront en arrière dans les endroits où ils sont éta- « blis, les gens de l'endroit les aideront avec de l'argent, « de l'or, du bétail et d'autres biens, outre le don vo- « lontaire pour le temple de Dieu qui est à Jérusalem. »

II. — Un Israélite du nom de Sasbasar fut nommé par le roi gouverneur de Jérusalem et du pays immédiatement environnant; car, malgré la destruction du

1. Il est évident par ses expressions que Cyrus se plaisait à assimiler Jéhovah à Ormuzd.

Temple et tous les ravages de Nabuchodorossor, il était resté un noyau assez considérable de population dans l'antique capitale du royaume de Juda. Par l'ordre de Cyrus, le trésorier Mithradate remit à Sasbasar les vases d'or et d'argent du Temple, enlevés par Nabuchodorossor et conservés depuis lors comme trophées à Babylone. Le nouveau gouverneur partit avec une troupe d'exilés et aussitôt après son arrivée à Jérusalem commença les fondations d'un nouveau temple[1]. Mais les travaux ne marchèrent que lentement, entravés par la jalousie des ennemis traditionnels des Juifs, Ammonites, Moabites, Iduméens, auxquels se joignirent les Cuthéens établis à Samarie par les rois Assyriens, et qui ne pouvaient voir sans colère la résurrection d'un peuple qu'ils croyaient à jamais anéanti depuis la prise de Jérusalem. On n'avait encore fait que très-peu de choses au moment de la mort de Cyrus, dont le successeur, circonvenu par les Cuthéens de Samarie, ordonna, presque aussitôt monté sur le trône, que les travaux du Temple fussent suspendus jusqu'à nouvel ordre.

§ 9. — Fin de Cyrus.

(536-529)

I. — Cyrus régna en paix pendant huit ans après la prise de Babylone. En 529, soit passion insatiable de conquêtes, soit vieille haine des peuples de l'Iran contre ceux du Touran, soit désir de châtier les incursions de voisins incommodes, il entreprit une nouvelle guerre contre les Massagètes, dit Hérodote, contre les Derbices, dit Ctésias, mais c'était sans doute une tribu du même

1. Esdras, chapitre I.

peuple. La nation des Massagètes, le Magog de la Bible, de race touranienne ou turque, habitait les steppes au nord de l'Iaxarte. Ce fut dans dans cette guerre que le conquérant perse trouva la mort. Hérodote nous en a conservé un récit, qu'il avait recueilli dans le cours de son voyage en Médie.

II. — Suivant lui, Cyrus profita pour attaquer les Massagètes de ce que le peuple se trouvait gouverné par une femme, dont il espérait avoir plus facilement raison. Il rassembla une nombreuse armée, établit des ponts sur l'Iaxarte et passa sur l'autre rive. La reine Thomyris lui envoya un héraut pour lui proposer une sorte de ren contre en champ clos des deux armées sur le terrain qu'il choisirait, sur l'une ou l'autre rive du fleuve. Il choisit la rive massagète; mais au lieu de venir à un combat loyal, il prépara une embûche, sur le conseil de Crésus, qui l'accompagnait dans cette expédition. Elle consistait à laisser presque sans défense son camp, rempli de provisions de toute nature, de manière à ce que les Massagètes pussent y entrer facilement pour le piller, puis de tomber sur eux à l'improviste avec le gros de l'armée qu'on cacherait à cet effet.

« Cyrus, dit Hérodote, s'étant avancé à une journée de l'Iaxarte, laissa dans son camp ses plus mauvaises troupes et retourna vers le fleuve avec les meilleures. Les Massagètes vinrent attaquer le camp avec le tiers de leurs forces et passèrent au fil de l'épée ceux qui le gardaient. Voyant ensuite toutes choses prêtes pour le repas, ils se mirent à table, et, après avoir mangé et bu avec excès, ils s'endormirent. Les Perses survinrent alors, en tuèrent un grand nombre et firent encore plus de prisonniers, parmi lesquels Spargapithès (« celui qui aide dans le combat, » dans la langue des Touraniens

de la Médie *sbarrak pitti*), leur général, fils de Thomyris.

« Cette reine envoya aussitôt un héraut à Cyrus. « Prince altéré de sang, lui disait-elle, que ce succès « n'enfle point ton orgueil ; tu ne le dois qu'au jus de la « vigne, qu'à cette liqueur qui rend insensé. Tu as rem- « porté la victoire sur mon fils, non dans une bataille « et par tes propres forces, mais par l'appât de ce poison « séducteur. Ecoute et suis un bon conseil. Rends-moi « mon fils, et après avoir défait la plus facile partie de « mon armée, je veux bien encore que tu te retires im- « punément de mes États. Sinon, j'en jure par le Soleil, « le souverain maître des Massagètes, oui, je t'assouvirai « de sang, quelque altéré que tu en sois. »

« Cyrus ne tint aucun compte de ce discours. Quant à Spargapithès, étant revenu de son ivresse, il pria Cyrus de lui faire ôter ses chaînes. Il ne se vit pas plus tôt en liberté qu'il se tua. Thomyris rassembla alors toutes ses forces et livra bataille. Les deux armées étaient à quelque distance l'une de l'autre : on se tira d'abord une multitude de flèches ; les flèches épuisées, on fondit les uns sur les autres à coups de lance, et on se mêla l'épée à la main. On combattit longtemps de pied ferme avec un avantage égal et sans reculer. Enfin la victoire se déclara pour les Massagètes. La plus grande partie de l'armée des Perses périt en cet endroit. Cyrus lui-même fut tué après un règne de vingt-neuf ans accomplis. Thomyris, ayant fait chercher ce prince parmi les morts, maltraita son cadavre et lui fit plonger la tête dans une outre pleine de sang humain, en disant : « Quoique « vivante et victorieuse, tu m'as perdue en faisant périr « mon fils ; mais je t'assouvirai de sang comme je te l'ai « promis. »

III.—Cependant les Perses parvinrent à ravoir le corps

de Cyrus, qui fut somptueusement enseveli à Pasargades. Les restes de son mausolée subsistent encore sur l'emplacement de cette ville. Tout autour se dressent cinq piliers monolithes de très-fortes dimensions, sur lesquels on voit sculptée la figure du roi presque divinisée, telle que les Perses se représentaient les âmes glorifiées dans l'autre vie, admises à siéger avec les Amschaspands et les Yazatas célestes; elle est munie des quatre grandes ailes. Au-dessus de sa tête plane l'image d'Ormuzd. Une courte inscription cunéiforme accompagne la figure royale; elle est ainsi conçue : « Moi, je suis « Cyrus le roi, Achéménide. »

CHAPITRE VI

CAMBYSE. — LE FAUX SMERDIS. — DARIUS FILS D'HYSTASPE.

SOURCES PRINCIPALES :

Écrivains antiques : Hérodote, livres III et IV. — Diodore de Sicile, livres II et IV. — Justin, livres I et II.

Travaux des érudits modernes : Heeren, *Politique et commerce des peuples de l'antiquité*, trad. française, t. I. — Henri Rawlinson, *The persian cuneiform inscription at Behistun*, Londres, 1849. — Oppert, *Les inscriptions des Achéménides*, Paris, 1852. — Spiegel, *Die altpersischen Keilinschriften*, Leipzig, 1862; *Erân*, Berlin. 1863. — Max Duncker, *Geschichte der Arier*, Leipzig, 1867. — George Rawlinson, *The five great monarchies of ancient eastern world*, tome III.

Sur les Scythes d'Europe : Bergmann, *Les Scythes, les ancêtres des peuples germaniques et slaves*, Colmar, 1858; *Les Gètes, ou la Filiation généalogique des Scythes aux Gètes et des Gètes aux Germains et aux Scandinaves*, Strasbourg, 1859.

Sur l'affranchissement des Israélites : La Bible, livres d'*Esdras* et de *Néhémie*, prophéties de *Zacharie* et d'*Aggée*. — De Saulcy, *Étude chronologique des livres d'Esdras et de Néhémie*, Paris, 1868.

§ 1. — Cambyse. — Conquête de l'Égypte.

(529 — 525)

I. — Cyrus, en mourant, laissait deux fils: l'aîné, Cambyse (*Kambujiya*), monta sur le trône ; le plus jeune,

appelé Smerdis par Hérodote, mais qu'il serait plus exact d'appeler Bardias, car la forme originale de son nom était *Bardiya*, eut le gouvernement de la Bactriane, de la Parthie, de la Chorasmie et de la Carmanie, avec l'exemption de tout tribut, mais en reconnaissant la suprématie politique de son frère. A peine en possession de l'empire, dès que les conséquences du désastre subi chez les Massagètes eurent été réparées, Cambyse voulut se signaler, lui aussi, par des conquêtes, et il jeta ses vues sur l'Égypte, dont les richesses avaient toujours excité l'avidité des monarques asiatiques, et qui s'était attiré la rancune des Perses par son alliance avec Crésus. Hérodote assigne encore d'autres motifs à cette expédition, entre autres l'insulte personnelle faite à Cambyse par le roi Ahmès ou Amasis, qui lui avait envoyé en mariage Netiritis, fille de Ouahprahet, au lieu de sa propre fille que Cambyse avait demandée. Ce qui acheva de décider le roi de Perse fut l'arrivée d'un officier des mercenaires grecs du roi d'Égypte, nommé Phanès, qui, ayant eu à se plaindre d'Ahmès, se réfugia à la cour de Cambyse, l'informa de la situation du pays, et lui indiqua les moyens d'exécuter ses projets en toute sûreté. Cambyse, par les conseils de ce Grec, conclut un traité d'alliance avec les Arabes, maîtres des passages qui conduisaient par terre dans la vallée du Nil.

II. — « Il n'y a pas, dit Hérodote, de peuple plus religieux observateur de ses serments que les Arabes. Lorsqu'ils veulent engager leur foi, il faut qu'il y ait un tiers, un médiateur. Celui-ci, debout entre les deux contractants, tient une pierre aiguë et tranchante avec laquelle il leur fait à tous deux une incision à la paume de la main, près des grands doigts. Il prend ensuite un petit morceau de l'habit de chacun, le trempe dans leur sang et en frotte sept pierres qui sont au milieu d'eux,

en invoquant Orotal et Alilat, les seuls dieux qu'ils reconnaissent. Cette cérémonie achevée, celui qui a engagé sa foi donne ses amis pour garants. Lorsque le roi des Arabes eut ainsi conclu un traité avec les ambassadeurs de Cambyse, il fit remplir d'eau des outres de cuir et en fit charger tous les chameaux qu'il avait dans ses Etats. Cela fait, on les mena dans les lieux arides où il alla attendre l'armée de Cambyse. » Cette armée était très-nombreuse ; sa principale force consistait dans les légions des Perses proprement dits et dans quelques corps de Grecs des villes d'Ionie et d'Eolie, destinés spécialement à être opposés aux mercenaires grecs de l'armée égyptienne. Une grande flotte, équipée dans les ports de la Phénicie et montée par des marins de cette contrée, suivait le long de la côte les mouvements des troupes de terre et se dirigeait vers le littoral du Delta. Les préparatifs avaient duré plusieurs années et on se trouvait alors au commencement de 525.

III. — Ahmès venait de mourir, et son fils Psamétik III, le Psaménite d'Hérodote, lui avait succédé. Il marcha au devant de l'ennemi jusqu'à la branche pélusiaque du Nil. Les Grecs et les Cariens à sa solde voulurent venger la trahison de Phanès sur ses enfants, qu'il avait laissés dans le pays en partant pour la Perse. Ils les menèrent au camp, et ayant placé, à la vue de leur père, un cratère entre les deux armées, ils les égorgèrent. Mêlant ensuite à leur sang du vin et de l'eau dans le cratère, tous les auxiliaires vinrent en boire et s'engagèrent par des serments terribles à ne pas lâcher pied. Le combat s'engagea bientôt après. Suivant une tradition plus fameuse que certaine, Cambyse fit mettre au premier rang de son armée des chats, des éperviers et d'autres animaux tenus pour sacrés par les Egyptiens ; ceux-ci n'osèrent lancer leurs traits contre l'ennemi de peur de les

atteindre et lâchèrent pied au premier choc. Mais les mercenaires grecs et cariens n'avaient pas de semblables scrupules ; ils résistèrent vigoureusement, et la bataille fut longue et sanglante. A la fin, ils furent écrasés par la supériorité du nombre des Perses, et les débris de l'armée de Psamétik se réfugièrent en désordre à Memphis.

« J'ai vu, dit Hérodote, sur le champ de bataille, une chose fort surprenante. Les ossements de ceux qui périrent à cette journée forment deux monceaux séparés : ceux des Egyptiens d'un côté, ceux des Perses de l'autre. Les têtes des Perses sont si tendres qu'on peut les percer en les frappant avec un simple caillou ; celles des Egyptiens, au contraire, sont si dures qu'à peine peut-on les briser à coup de pierres. Les Egyptiens, en effet, commencent dès leur jeune âge à se raser la tête, de sorte que leur crâne durcit au soleil : les Perses, au contraire, ont le crâne faible, parce que dès leur jeunesse ils ont toujours la tête couverte. »

IV. — Cambyse, vainqueur, envoya aux Égyptiens retirés à Memphis un héraut, Perse de nation, pour les engager à traiter avec lui. Ce héraut remonta le fleuve sur un vaisseau de Mitylène. Dès que les Egyptiens le virent entrer dans Memphis, ils sortirent en foule de la citadelle, brisèrent le navire, mirent en pièces ceux qui le montaient et en transportèrent les membres dans la citadelle, en guise de trophées. Les Perses, furieux de cette violation du droit des gens, firent aussitôt le siège de la place, qui fut bientôt emportée.

V. — Le dixième jour après la prise de la citadelle, raconte Hérodote, le roi Psamétik fut conduit, par ordre de Cambyse, devant la ville avec quelques Egyptiens. On les y traita avec la dernière ignominie. Cambyse fit habiller la fille de ce prince en esclave, et l'envoya, une

cruche à la main, chercher de l'eau ; elle était accompagnée de plusieurs autres filles de qualité, vêtues de la même façon qu'elle. Ces jeunes filles, passant auprès de leurs pères, fondirent en larmes et jetèrent des cris lamentables. Le roi captif, quoiqu'il les vît et les reconnût, se contenta de baisser les yeux.

Cambyse fit ensuite passer devant Psamétik son fils accompagné de 2000 Egyptiens du même âge que lui, la corde au cou et un frein dans la bouche. On les menait à la mort pour venger les Mytiléniens tués à Memphis ; car les juges royaux avaient ordonné que pour chaque homme massacré en cette occasion, on ferait mourir dix Egyptiens des premières familles. Psamétik les vit, et reconnut son fils qu'on menait à la mort ; mais tandis que les autres Egyptiens placés autour de lui pleuraient et se lamentaient, il garda la même contenance qu'à la vue de sa fille. Il aperçut ensuite un vieillard qui mangeait ordinairement à sa table, dépouillé de tout, couvert de haillons et mendiant un morceau de pain des soldats de l'armée victorieuse ; à ce spectacle, il ne put s'empêcher de verser des larmes, et se frappa la tête, en appelant cet ami par son nom. Etonné de sa conduite, Cambyse lui en fit demander les motifs. « Fils de Cyrus, « répondit Psamétik, les malheurs de ma maison sont « trop grands pour qu'on puisse les pleurer ; mais le « triste sort d'un ami qui, au commencement de sa vieil- « lesse, est tombé dans l'indigence après avoir possédé « de grands biens, m'a paru mériter des larmes. »

« Cambyse, ajoute Hérodote, trouva cette réponse sensée. Les Egyptiens disent qu'elle fit verser des larmes, non-seulement à Crésus, qui avait suivi ce prince en Egypte, mais encore à tous les Perses présents. Cambyse fut lui-même si touché de compassion, qu'il commanda sur-le-champ de délivrer le fils de Psamétik et de lui amener le roi. Ceux qui allèrent chercher le jeune

prince le trouvèrent sans vie; on l'avait exécuté le premier. Mais ils amenèrent Psamétik à Cambyse, qui le traita généreusement. Il lui aurait même rendu le gouvernement de l'Egypte si on ne l'eût pas soupçonné de chercher, par ses intrigues, à troubler l'Etat. Ayant, en effet, sollicité les Egyptiens à la révolte, il fut découvert, et Cambyse le condamna à boire du sang de taureau, dont il mourut sur-le-champ. »

VI. — Cambyse alla de Memphis à Saïs pour exercer une indigne vengeance sur le cadavre d'Ahmès. Il fit tirer la momie de son tombeau, la fit déchirer à coups d'aiguillon, livrer à mille outrages, puis jeter dans un bûcher, ce qui était une double insulte à la religion des Perses, qui, regardant le feu comme la chose pure par excellence et comme l'image la plus sainte d'Ormuzd, considéraient comme une chose impie de le souiller en y jetant un cadavre; et à celle des Egyptiens, qui commandait de conserver pieusement les restes des morts.

Cependant Cambyse, dans les premiers temps de sa domination en Egypte, adopta une politique de ménagements envers les susceptibilités nationales des habitants. Il chercha à gagner la bienveillance des Égyptiens par des marques de déférence prodiguées aux plus considérés parmi ceux qu'avait épargnés la fureur de la conquête, et surtout par une protection déclarée pour leur culte. Il prit des titres purement égyptiens, chercha à se faire passer pour descendant des anciens rois d'Egypte, et se fit instruire dans les doctrines religieuses du pays. Sur les remontrances d'un Egyptien admis dans sa faveur, il fit même très-lestement évacuer par les vainqueurs l'enceinte d'un temple de Neit, dont on avait fait le quartier d'un corps d'armée. Cambyse ordonna de maintenir ou rétablir dans toute sa splendeur le culte des dieux de Saïs, et sans doute aussi des autres dieux

de l'Égypte. Il vint accomplir en personne dans cette ville tous les rites du culte, comme l'avait fait jusque-là chacun des rois du pays, et il se fit initier à ses mystères. Tous ces détails nous sont révélés par l'inscription de la statue du personnage même qui l'initia, statue exécutée sous Darius et conservée maintenant à Rome, au Musée du Vatican[1].

§ 2. — Expédition d'Éthiopie. — Folie et mort de Cambyse.

(525-522)

I. — L'Égypte était pacifiée ; on ne voyait plus cette fois, comme lors de la conquête éthiopienne, de guerre de partisans dans le Delta. La conquête de ce pays avait épouvanté les peuples voisins. Les Libyens se soumirent sans combat. Ils s'imposèrent un tribut et envoyèrent des présents. Les Cyrénéens et les Barcéens imitèrent cet exemple. Mais Cambyse se plaignit des premiers, qui ne lui avaient envoyé que 500 mines d'argent, qu'il distribua lui-même à ses troupes. Il résolut ensuite de faire la guerre à trois nations différentes à la fois : aux Carthaginois, aux Ammoniens et aux Ethiopiens, d'abord à ceux de Méroé, puis à ceux de l'Abyssinie, entre autres aux Macrobes, la plus lointaine tribu dont il eût entendu parler. Après avoir délibéré sur ces expéditions, il fut d'avis de diriger sa flotte contre Carthage, un détachement de son armée de terre contre l'oasis d'Ammon, et d'envoyer des espions chez les Ethiopiens, sous prétexte de porter des présents au roi. On alla chercher pour

1. Voy. De Rougé, *Mémoire sur la statue naophore du Vatican*, Paris, 1851.

cette mission des Ichthyophages, gens de tribus à demi sauvages des côtes de la mer Rouge, qui savaient la langue éthiopienne, et pendant ce temps Cambyse ordonna à son armée navale de faire voile pour Carthage. Mais les Phéniciens refusèrent d'obéir, parce qu'ils étaient liés avec les Carthaginois par les plus grands serments, et qu'en combattant contre ce peuple, issu de leurs pères, ils auraient cru violer les droits du sang et de la religion. Sur le refus des Phéniciens, le reste de la flotte ne s'étant pas trouvé assez fort pour une telle expédition, les Carthaginois évitèrent le joug que leur préparaient les Perses. Cambyse n'osa pas, en poursuivant ce projet s'aliéner les cités phéniciennes, qui s'étaient volontairement données à lui et qui fournissaient le meilleur de sa marine.

II. — Cependant les Ichthyophages que l'on devait envoyer comme espions en Ethiopie avaient reçu leurs instructions de Cambyse et étaient partis avec des présents pour le roi de Méroé. Celui-ci ne fut pas un seul instant dupe du prétendu but assigné à leur envoi. « Portez cet arc au roi de Perse, leur dit-il ; le roi d'E- « thiopie lui conseille de venir lui faire la guerre quand « il pourra le bander aussi facilement que lui. En atten- « dant, que Cambyse rende grâce aux dieux de n'avoir « pas inspiré aux Ethiopiens le désir d'agrandir leur « pays par de nouvelles conquêtes, »

Cambyse, transporté de colère quand ses espions lui eurent rapporté ce langage, se mit aussitôt en marche contre les Ethiopiens avec une témérité incroyable, un complet oubli des besoins de son armée et de sa propre sûreté, ainsi qu'une ignorance absolue des lieux où il allait lancer ses soldats. Arrivé à Thèbes, il détacha de son armée 50,000 hommes qu'il chargea d'aller réduire les Ammoniens et de mettre le feu au temple où leur

dieu rendait ses oracles. Pour lui, il continua sa route vers l'Ethiopie avec le reste de l'armée. Voulant abréger le chemin, il quitta les bords du Nil, au premier grand détour du fleuve, et s'avança par le désert. La route qu'il prenait était sans doute celle de Sebouâ à Abou-Hammed, que suivent effectivement bien des caravanes; on y trouve de loin en loin quelques puits qui peuvent suffire à renouveler les provisions d'eau d'un petit nombre de marchands, mais sur lesquels il serait extravagant de compter pour une armée; les caravanes même y sont exposées à des dangers très-réels. Lancés au milieu d'immenses plaines de sables, sans habitants, sans arbres, sans fourrages, sans eau, sans ressources d'aucune espèce, les soldats de Cambyse se virent réduits à la plus affreuse disette et en vinrent à se manger les uns les autres. Il fallut revenir sur ses pas après avoir perdu dans le désert la plus grande partie de l'armée.

Quant aux troupes envoyées contre l'oasis d'Ammon, leur sort précis demeura enveloppé de mystère. Elles ne purent pas parvenir à leur destination, et on n'en vit pas un seul homme revenir en Egypte. Les Ammoniens racontèrent que ce corps d'armée ayant fait, par le milieu du désert, à peu près la moitié du chemin, il s'était élevé du sud un vent impétueux qui les avait ensevelis sous des montagnes de sable.

III. — L'orgueil de Cambyse avait reçu par ces désastres une si cruelle blessure, que sa raison n'y résista pas. Les quinze mois qu'il vécut encore ne furent remplis que par des actes de folie et de cruauté.

En rentrant à Memphis, il trouva la population en fête. Le dieu Apis venait de se manifester, et on célébrait son apparition par de grandes réjouissonces. Cambyse, témoin de cette joie, s'imagina qu'elle venait de ses revers; il appela les magistrats de Memphis, et,

malgré leurs explications, les condamna à mort comme imposteurs. Il manda ensuite les prêtres, les fit battre de verges et ordonna de tuer tous les Egyptiens que l'on trouverait célébrant la fête. Il voulut voir le taureau sacré lui-même et se le fit amener. « Voilà bien un dieu digne des Egyptiens, » dit-il, et en même temps il le frappa de son épée dans la cuisse. Le dieu mourut quelque temps après de sa blessure ; M. Mariette a retrouvé l'épitaphe de cet Apis dans le Sérapéum, et elle est aujourd'hui conservée au Musée du Louvre.

Une tyrannie épouvantable s'abattit alors sur les Egyptiens. L'inscription de la statue du Vatican, bien qu'elle tâche de voiler sous des expressions vagues le souvenir de ces fureurs, avoue qu'il ne se vit jamais, de mémoire d'homme, de semblable calamité depuis le temps des Pasteurs. Le droit de propriété fut partout méconnu, le culte aboli ou entravé, les cérémonies funéraires, auxquelles l'Egypte attachait tant de prix, étaient troublées ou interdites.

IV. — Les Perses eux-mêmes n'étaient pas plus épargnés que les Egyptiens par ce fou furieux. Il ordonna le meurtre de son frère Smerdis ; Prexaspe, un de ses confidents, fut chargé de l'exécution. Bientôt ce fut le tour de la plus jeune de ses sœurs. Il avait voulu épouser cette sœur, contrairement aux coutumes de la Perse. Pour rassurer sa conscience, il avait fait assembler les juges de son empire afin de savoir d'eux s'il n'y avait pas une loi qui permit au frère d'épouser sa sœur. Les juges avaient répondu qu'ils ne connaissaient point de loi qui autorisât un pareil mariage, mais qu'il y en avait une qui permettait aux rois de Perse de faire personnellement tout ce qu'ils voulaient. Mais alors, dégoûté d'elle, il la tua au lieu de l'épouser.

Nombre de Perses de la classe aristocratique périrent

aussi. Un jour Cambyse fit enterrer vifs jusqu'à la tête douze personnages de sa cour. Une autre fois, s'adressant à Prexaspe, il lui demanda ce que les Perses pensaient de lui. « Maître, ils te comblent de louanges; « mais ils croient que tu as un peu trop de penchant « pour le vin. — Les Perses prétendent donc, reprit le « prince transporté de colère, que le vin me fait perdre « la raison ? Apprends s'ils disent vrai. Si je frappe au « milieu du cœur de ton fils que tu vois debout dans ce « vestibule, il sera constant que les Perses se trompent. » En disant ces mots, il banda son arc et frappa le fils de Prexaspe. Le jeune homme tomba; Cambyse fit ouvrir son corps pour voir où le coup avait porté, et la flèche se trouva au milieu du cœur. Alors, s'adressant tout joyeux au père : « Tu vois bien que les Perses ont « perdu l'esprit. As-tu vu quelqu'un frapper le but avec « plus de justesse ? » Une autre fois il voulut tuer Crésus.

V. — Pendant que Cambyse se livrait, en Egypte, à ces actes de démence furieuse, une révolution éclata en Perse, et rendit momentanément la souveraineté aux Mèdes. Cette révolution s'exécuta sous la direction et au profit des Mages, auxquels Cyrus avait laissé une grande influence et des positions importantes à sa cour, afin de ménager l'élément médique, dont une portion l'avait aidé à détrôner Astyage et s'était entièrement dévouée à sa cause. Il ne s'agissait pas seulement pour eux de s'emparer de l'autorité, mais bien de rétablir la prépondérance exclusive des Mèdes, et surtout la suprématie de leur religion, ennemie du mazdéisme pur des Perses. L'éloignement de Cambyse, le mécontentement général qui régnait dans l'empire, l'affaiblissement des mœurs et du caractère national des Perses, tout semblait faciliter ce mouvement. Deux Mages qui étaient frères se

chargèrent de l'exécution. Cambyse avait laissé à l'un d'eux l'administration des biens du domaine royal en Médie; ce fut l'auteur de la révolte. Ce Mage n'ignorait pas la mort de Smerdis; il savait qu'on la tenait cachée, qu'elle n'était connue que d'un petit nombre de Perses, et que la plupart croyaient ce prince vivant. Son frère Gaumatès ressemblait d'une manière frappante au fils de Cyrus que Cambyse venait de faire mourir. Il le plaça sur le trône sous le nom de Smerdis, et envoya des hérauts dans toutes les provinces et particulièrement en Egypte, pour défendre à l'armée d'obéir à Cambyse, et lui ordonner de ne reconnaître à l'avenir que Smerdis, fils de Cyrus. Aussitôt qu'il apprit cette révolte, Cambyse voulut partir pour la Perse, à la tête de ses troupes, qui lui demeuraient fidèles. Mais en montant à cheval avec la précipitation d'un fou, il se blessa grièvement avec sa propre épée. Malgré cette blessure, il se fit porter en avant dans une litière; la fatigue de la route envenima la plaie, la gangrène s'y mit, et Cambyse mourut dans un misérable village de la Syrie.

§ 3. — Le règne du faux Smerdis. — Élévation de Darius.

(522—521)

I. — Cambyse mort, le Mage Gaumatès se crut définitivement affermi sur le trône. Il régna paisiblement pendant quelques mois sous le nom de Smerdis, et, pour se rendre populaire, pour contrebalancer la mauvaise impression des entreprises religieuses que les Mages poursuivaient avec activité sous sa protection dans toutes les provinces iraniennes, persécutant les ministres du zo-

roastrisme et renversant ses autels, il exempta ceux de ses sujets qui avaient trois enfants de toute espèce d'impôts et du service militaire.

II. — Cependant, le mystère dont il vivait entouré, afin de n'être pas reconnu, inspira des soupçons. Un Perse du nom d'Otanès (*Utana*), fils de Socrès (*Sukhra*), gouverneur de la Cappadoce méridionale, dont la fille était devenue l'une des femmes du faux Smerdis, put se convaincre que celui-ci était un imposteur. Aussitôt il communiqua sa découverte à quelques-uns des principaux parmi les Perses, irrités comme lui de voir le pouvoir effectif et réel revenu aux Mèdes; ils se réunirent immédiatement et délibérèrent entre eux sur les moyens de renverser l'usurpateur. Les conjurés étaient au nombre de sept, tous de la tribu des Parsagadiens et pour la plupart issus du sang d'Achæménès; c'étaient avec Otanès, Intaphernès (*Vindafrâna*), fils d'Œsparès (*Uvaiçpâra*), Hydarnès (*Vidarna*), fils de Dysgarès (*Dujgara*), Gobryas (*Gaubruva*), fils de Mardonius (*Marduniya*), Mégabyze (*Bagamukhsa*), fils de Dadyès (*Daduhyâ*), Ardimanès (*Artimainyus*), fils d'Ochus, enfin Darius (*Dârayavus*), fils d'Hystaspe (*Vistâçpa*). Tous avaient été établis par Cyrus dans les gouvernements de provinces importantes ou dans les premiers offices de la couronne.

Darius fut d'avis qu'on attaquât aussitôt le Mage dans sa résidence avant que le bruit de la conspiration ne se répandît. Tous se rangèrent à son avis; incontinent ils marchèrent sur le château où se tenait le faux Smerdis et le tuèrent ainsi que les Mages qu'ils y rencontrèrent, en poussant de grands cris et en racontant aux Perses qui accouraient ce qui s'était passé. Aussitôt que la nouvelle en vint à Ecbatane, les Perses habitant la ville coururent aux armes, et, furieux de l'audacieuse usurpation des Mèdes, massacrèrent tous les Mages qu'ils

purent saisir; cet exemple fut suivi dans la plupart des villes de la Perse. Bien plus, une fête annuelle fut établie pour célébrer ce massacre, et on l'observait encore au siècle suivant; Hérodote l'appelle la *Magophonie*.

III. — La révolution ainsi faite, les sept conjurés délibérèrent sur la forme de gouvernement qu'il convenait de donner à la Perse, puisque la lignée directe de Cyrus était éteinte; après une discussion sérieuse sur les avantages et les inconvénients de chacune des trois formes, monarchique, aristocratique et démocratique, on s'arrêta à la première, qui fut jugée la meilleure. Cette délibération, racontée par Hérodote, a été traitée de fable par quelques historiens modernes; mais elle concorde parfaitement avec ce que nous avons dit plus haut des mœurs presque républicaines des Perses encore à cette époque; et dans la délibération des conjurés il ne s'agissait que du gouvernement à établir chez les Perses proprement dits, qui devaient, constitués en république ou en monarchie, continuer à gouverner autocratiquement les autres peuples. Quant à la manière dont il fallait élire le nouveau roi, il fut décidé que le lendemain matin les sept chefs se rendraient à cheval devant la ville, et qu'on proclamerait celui dont le cheval saluerait le premier de ses hennissements le soleil levant. Une ruse de l'écuyer de Darius assura la victoire à son maître (521). Il descendait d'Achæménès à la cinquième génération, par un frère cadet du père de Cyrus, Ariaramnès (*Ariyáramna*). Son père Hystaspe était gouverneur de la Perse, et le demeura après qu'il fut monté sur le trône.

Très-peu de temps après son avénement, Darius trouva le moyen de faire tuer Intaphernès et toute sa famille pour une cause très-futile : il redoutait sans doute en

lui un compétiteur. Les cinq autres conjurés reçurent en souveraineté héréditaire, mais vassale du roi, les provinces dont ils avaient le gouvernement.

IV. — Tel est le récit d'Hérodote. Il est confirmé dans toutes ses parties et complété sur beaucoup de points par un monument d'une importance capitale, qui est venu récemment apporter le plus éclatant hommage à la véracité du père de l'histoire.

A une lieue environ au nord de Kirmanschah, à gauche de la route de Bagdad à Hamadan, dans le Kurdistan persan et sur le territoire de l'ancienne Médie, se trouve le rocher de Behistoun, le mont Bagistan des géographes classiques, qui a une hauteur perpendiculaire de 456 mètres. Sur son flanc est sculpté un bas-relief colossal au-dessus d'une inscription tellement étendue que le voyageur Ker-Porter disait qu'il faudrait deux mois pour la copier. Le bas-relief représente un roi dans une attitude tranquille et recevant des ennemis prisonniers. Il foule à ses pieds le cadavre d'un vaincu. Ce roi est Darius; celui qu'il foule aux pieds, le Mage Gaumatès; les captifs sont les chefs qui, profitant du désordre causé par l'usurpation de ce dernier, se soulevèrent dans presque toutes les provinces. L'inscription, dont on doit la conquête et la publication à M. le général Rawlinson, répète trois fois le même texte, dans les trois langues officielles de la chancellerie des Achéménides. Elle raconte l'avénement de Darius et les faits de son règne jusqu'à l'an 514 av. J.-C. C'est le plus précieux document sur cette époque de l'histoire, et nous y ferons de nombreux emprunts, car ce texte traduit successivement par M. Rawlinson et par M. Oppert, est actuellement à la portée de tous.

Voici d'abord comment l'inscription de Behistoun raconte la mort du faux Smerdis et l'avénement du fils

l'Hystaspe. Il ne faut pas oublier que c'est un récit *fficiel*, dans lequel naturellement la conspiration des sept eigneurs perses devait se transformer en une restauration du pouvoir légitime, opérée par Darius avec l'aide d'hommes fidèles, » qui sont énumérés à la fin de 'inscription, exactement comme dans Hérodote.

« Lorsque Cambyse eut tué Smerdis, le peuple ignora « que Smerdis était mort. Après cela, Cambyse alla en « Egypte. Lorsque Cambyse était en Egypte, le peuple « devint rebelle. Le mensonge était fréquent dans le « pays, et en Perse, et en Médie, et dans les autres pro- « vinces.

« Il y avait alors un Mage nommé Gaumatès. Celui-ci « se leva de Pisiagades; il y a là une montagne nommée « Arcadris; ce fut le 24 du mois de viyakhna (février), « qu'il s'insurgea. Il trompa le peuple par ces paroles : « Je suis Smerdis, le fils de Cyrus, frère de Cambyse. » « Alors le peuple entier devint rebelle, alla vers lui en « abandonnant Cambyse, et la Perse et la Médie et les « autres provinces. Celui-là saisit l'empire.... Après « cela, Cambyse mourut en se blessant lui-même.

« Cet empire que Gaumatès le Mage ravit à Cambyse, « cet empire avait été à notre race dès longtemps. Après « que Gaumatès le Mage eut ravi à Cambyse et la Perse, « et la Médie, et les autres pays, il fit à sa volonté; il fut « roi.

« Le peuple le craignait à cause de sa cruauté. Il au- « rait tué beaucoup de monde qui connaissaient l'ancien « Smerdis, pour cela il aurait tué le peuple : « Afin que « l'on ne reconnaisse pas que je ne suis pas Smerdis, le « fils de Cyrus. » Personne n'osait dire quoi que ce fût à « l'égard de Gaumatès le Mage, jusqu'à ce que je vinsse. « Alors je priai Ormuzd; Ormuzd m'apporta du secours, « C'était le 10 du mois de bâgayâdis (mars), lorsque je « tuai, accompagné d'hommes fidèles, Gaumatès le Mage

« et ses principaux complices. Il y a un château nommé « Sikhtauvatis dans le pays de Nisée en Médie ; c'est là « que je le tuai. Je lui ravis l'empire. Par la volonté « d'Ormuzd je devins roi, Ormuzd me conféra l'empire.

« L'empire qui avait été arraché à notre race, je l'ai « restauré. Je l'ai remis à sa place. Comme il avait été « avant moi, ainsi je l'ai rétabli. Les autels que Gau- « matès le Mage avait renversés, je les ai relevés en « sauveur du peuple ; j'ai rétabli les chants et les saintes « cérémonies. »

Ce dernier paragraphe est capital, car il établit de la manière la plus précise l'antagonisme existant entre la religion des Mages et celle de Zoroastre, ainsi que le caractère essentiellement religieux de la révolution tentée par le faux Smerdis et de la réaction perse qui porta au trône Darius.

§ 4. — Troubles de l'empire perse.

(521-514)

I. — Darius, devenu roi de la manière que nous venons de raconter, se trouva, en prenant possession du pouvoir, placé en face d'une série de formidables insurrections, dont les unes avaient commencé sous le règne passager du faux Smerdis, et dont les autres éclatèrent aussitôt après son propre avénement. Il lui fallut six ans pour les réduire toutes et pour faire reconnaître son autorité dans l'étendue entière de l'empire. Ces mouvements n'étaient pas, en effet, de simples émotions populaires produites par un caprice passager, une vexation locale ou les instigations ambitieuses de quelque grand seigneur. Ils éclatèrent pour la plupart dans les contrées

ue des rivalités nationales séparaient profondément de eurs nouveaux maîtres et rappelèrent d'anciens souve- iirs d'indépendance. Du reste, presque toutes les parties le l'empire en furent successivement ou simultanément le théâtre; la Susiane et même un instant la Perse en furent témoins; mais il semble que les Mèdes, récemment irrités par la perte de leur prépondérance et le massacre des Mages; les Arméniens, blessés sans doute de se voir traités trop en sujets par ceux dont ils avaient entendu devenir surtout des alliés; enfin les Babyloniens, jaloux d'une indépendance dont ils avaient privé les Hébreux, et qui venaient de perdre à la fois la liberté et l'empire, furent ceux qui opposèrent la plus dangereuse résistance.

Hérodote n'a raconté qu'un petit nombre d'épisodes de ces troubles qui remplirent toute la première partie du règne de Darius, les plus importants, du reste. Mais l'inscription de Behistoun nous en fournit un récit complet, que nous allons reproduire.

II. — « Lorsque j'eus tué le Mage Gaumatès, un « homme nommé Athrinès, fils d'Opadarmès, se révolta « en Susiane. Il disait au peuple : « Je suis roi en Su- « siane..... » Et un homme babylonien nommé Nidin- « tabel, fils d'Ainiri, se révolta, lui aussi, en Babylonie. « Il dit en mentant au peuple : « Je suis Nabuchodoros- « sor, le fils de Nabonahid. » Alors le peuple babylonien « tout entier passa à ce Nidintabel...

« Alors j'envoyai une armée en Susiane; lui, Athrinès, « fut amené enchaîné devant moi. Je le tuai.

« Alors je marchai vers Babylone contre ce Nidintabel, « qui se disait Nabuchodorossor. L'armée de Nidintabel « défendait le Tigre; elle se tenait sur des bateaux..... « Alors je partageai l'armée en deux parties; je fis mon- « ter l'une sur des chameaux, je fis amener des chevaux

« pour l'autre. Ormuzd m'accorda son secours; par sa « volonté je franchis le Tigre. Ensuite je tuai beaucoup « de monde à Nidintabel. Ce fut le 27 du mois d'athriya- « dis (décembre) que nous livrâmes cette bataille.

« Alors je marchai contre Babylone. Lorsque je vins « près de Babylone à une ville nommée Zazâna sur « l'Euphrate, ce fut là que Nidintabel, qui se disait « Nabuchodorossor, s'approcha avec son armée pour « livrer bataille. Nous combattîmes, Ormuzd me prêta « son secours; par sa volonté je tuai beaucoup de monde « de l'armée de Nidintabel.... Ce fut le 2 du mois d'ai- « nâmaka (décembre) que nous livrâmes la bataille.

« Ensuite je marchai contre Babylone; je pris Baby- « lone et ce Nidintabel en personne, et je le tuai dans sa « capitale. »

Ce résumé officiel ne pouvait renfermer tous les détails qu'Hérodote fournit sur la guerre de Babylone et qui complètent le récit du texte de Behistoun. Darius, suivant ce que rapporte l'historien d'Halycarnasse, fut obligé de rassembler toutes ses forces pour soumettre la cité rebelle. Les Babyloniens avaient fait de grands préparatifs de défense, et, pour avoir moins à craindre de la famine, ils avaient eu la barbarie de tuer presque toutes les femmes de la ville. Le souvenir de la prise de leur cité par Cyrus tenait leur vigilance en éveil, ils repoussèrent toutes les attaques et déjouèrent toutes les ruses. Darius commençait à douter du succès de son entreprise, lorsque, le vingtième mois du siége, un de ses officiers, Dadyès, père du Mégabyze qui avait pris part à la conspiration contre le Mage, s'avisa d'un stratagème qui rendit le roi de Perse maître de la place. Hérodote l'appelle constamment Zopyre (*Zaidaupira*), et l'historien d'Halycarnasse se montre toujours si bien informé qu'il faut admettre que ce personnage portait deux noms

n même temps, chose assez commune chez les Orien-aux.

Zopyre proposa à Darius de s'introduire dans Babylone omme transfuge et victime des cruautés de son maître. our mieux tromper les Babyloniens, il se coupa le nez t les oreilles, se mit le corps en sang à coups de fouet, t se présenta en cet état au roi de Babylone. Les Baby-oniens l'accueillirent volontiers et lui accordèrent le ommandement d'un corps de troupes. Quelques jours près son arrivée, il sortit à la tête de l'armée, et, ainsi u'il avait été convenu avec Darius, il surprit et tailla en ièces un corps de mille hommes que le roi lui avait pposé. Dans une seconde sortie, il défit deux mille en-nemis, et dans une troisième quatre mille. Ces succès le rendirent tout-puissant parmi les assiégés, qui lui con-fièrent la garde des remparts. Ce fut la perte des Baby-loniens. Darius ayant, au jour convenu, fait approcher toutes ses forces, Zopyre leur ouvrit deux des portes de la place. Babylone tomba ainsi pour la seconde fois en la puissance des Perses, qui en démantelèrent les rem-parts et en enlevèrent les portes. Trois mille des prin-cipaux parmi les Babyloniens furent mis en croix.

Quant à Zopyre, l'antiquité admira beaucoup son dé-vouement, que nous appellerions aujourd'hui une tra-hison odieuse. Il obtint la ville de Babylone pour la gou-verner et en percevoir les revenus sa vie durant, et on rapporte que Darius déclarait souvent qu'il eût mieux aimé que Zopyre ne se fût pas traité si cruellement que de devenir maître de vingt autres villes comme Baby-lone. Si l'on en croit Plutarque, un jour qu'il tenait une grenade et que quelqu'un lui demandait quel bien il voudrait multiplier autant que les grains de ce fruit, il prononça le nom de Zopyre.

En combinant les données du récit d'Hérodote et de celui de l'inscription de Behistoun, on arrive assez faci-

lement à établir la chronologie de ces événements. La révolte de Babylone, et sans doute aussi celle de la Susiane, éclatèrent aussitôt qu'on apprit la mort de Cambyse, en 522. Le faux Smerdis ne fit rien pour les réprimer. Darius, monté sur le trône en 521, commença par envoyer une armée contre Suse, afin d'isoler les Babyloniens; la défaite et la prise d'Athrinès durent avoir lieu au printemps de 520. Alors Darius se mit en marche en personne contre Babylone. Au commencement de décembre 520, il passa le Tigre et livra la première bataille ; à la fin du même mois une seconde bataille enferma Nidintabel dans la ville. Le siége commença en janvier 519 ; il dura plus de vingt mois, et par conséquent dut finir vers septembre 518.

III. — « Pendant que j'étais à Babylone, » continue Darius dans l'inscription de Behistoun, » les provinces « suivantes devinrent rebelles contre moi : la Perse, la « Susiane, la Médie, l'Assyrie, l'Arménie, la Parthie, la « Margiane, la Sattagydie, la Scythie.

« Il fut un homme nommé Martiya..... Il se souleva « en Susiane et parla ainsi au peuple : « Je suis Oumman, « roi en Susiane[1]. » Je me mis en marche vers la Susiane; « puis les Susiens, tremblant devant moi, prirent ce « Martiya, qui était leur chef, et le tuèrent. »

Ceci se passa pendant la durée du siége de Babylone, dont Darius s'écarta peu de temps pour marcher vers Suse, et, suivant toutes les probabilités, dans l'automne de 519.

IV. — « Un homme nommé Phraorte, » lisons-nous dans l'inscription, « se révolta en Médie; il parla au peu-

1. Il se donnait sans doute pour descendant de l'ancienne dynastie nationale, dont un des derniers rois s'était appelé Téoumman.

« ple ainsi : « Je suis Xathritès, de la race de Cyaxare. »
« Puis le peuple mède devint rebelle contre moi et fit
« défection vers ce Phraorte; il était roi en Médie.

« L'armée perse et mède qui était auprès de moi m'é-
« tait fidèle; j'envoyai cette armée sous le commande-
« ment de mon serviteur, le Perse Hydarnès. Je parlai
« ainsi aux soldats : « Allez, battez cette armée mède
« qui ne m'obéit pas. » Ormuzd m'accorda son secours;
« par sa volonté, l'armée d'Hydarnès battit l'armée re-
« belle. Ce fut le 6 du mois d'anâmaka (décembre) qu'ils
« livrèrent la bataille (519).

« J'envoyai mon serviteur Dadarsès, un Arménien, en
« Arménie. Je lui parlai ainsi : « Marche et bats le peu-
« ple rebelle qui ne m'obéit pas. » Puis Dadarsès marcha
« pour subjuguer l'Arménie..... Ormuzd m'accorda son
« secours; par sa grâce mon armée tua beaucoup de
« monde à l'armée ennemie; ce fut le 6 du mois thu-
« ravâhara (mai) que la bataille fut livrée.

« Pour la deuxième fois les rebelles, se mettant en
« marche, attaquèrent Dadarsès. Il y a un fort en Ar-
« ménie nommé Tigra; c'est là qu'eut lieu le combat....
« Mon armée battit fortement l'armée des rebelles; la
« bataille eut lieu le 18 du mois de thuravâhara (mai).

« Pour la troisième fois les rebelles se mirent en mar-
« che pour attaquer Dadarsès et lui livrer bataille.....
« Par la grâce d'Ormuzd, mon armée tua beaucoup de
« monde de l'armée rebelle. Ce fut le 9 du mois de thâi-
« garçis (octobre) que la bataille fut livrée. Ensuite Da-
« darsès m'attendit longtemps en Arménie, jusqu'à ce
« que j'arrivasse en Médie. »

Ces trois combats, livrés dans le printemps et l'été de 519 (la révolte d'Arménie ayant été contemporaine de celle de Médie), n'avaient été en réalité rien moins que des victoires et n'avaient pu amener la soumission des Arméniens, car il fallut que Darius envoyât contre eux

un nouveau général et une nouvelle armée, qui leur livra bataille deux fois, à la fin de 519 et dans le printemps de 518. Bloquant Dadarsès au cœur de leurs montagnes, les rebelles d'Arménie avaient marché en avant et étaient descendus en Assyrie, fait grave, car la Médie n'était toujours pas domptée.

« Omisès est mon serviteur; je l'envoyai en Arménie « et lui parlai ainsi : « Marche, anéantis cette armée re- « belle qui ne m'obéit pas. » Puis Omisès marcha pour « se rendre maître de l'Arménie. Les rebelles vinrent « au-devant d'Omisès pour lui livrer bataille. Il y a en « Assyrie une contrée nommée....., c'est là qu'eut lieu « le combat..... Mon armée tua beaucoup de monde à « l'armée des rebelles; ce fut le 15 du mois d'anâmaka « (janvier) que se donna la bataille.

« Pour la deuxième fois, les ennemis se mirent en « marche contre Omisès pour tenter le combat. Il y a « une contrée en Arménie nommée Autiyârâ; c'est là « qu'ils combattirent. Par la grâce d'Ormuzd, mon ar- « mée tua beaucoup de monde à l'ennemi; ce fut vers « la fin du mois de thuravâhara (mai) qu'ils livrèrent « la bataille. Ensuite Omisès m'attendit en Arménie jus- « qu'à ce que j'arrivasse en Médie. »

V. — Tout ceci s'était passé tandis que Darius était retenu devant Babylone, dont le siége paraissait devoir s'éterniser, paralysant le meilleur des forces de la monarchie perse. Babylone ayant enfin succombé, Darius redevint maître de se porter avec le gros de son armée vers les autres provinces insurgées, et bientôt les choses changèrent de face.

« Ensuite, » dit alors l'inscription de Behistoun, continuant à placer le langage dans la bouche du roi, « je « partis de Babylone et je marchai contre la Médie pour « la pacifier. Il y a une ville en Médie nommée Gundu-

« rus; c'est là que Phraorte, qui se nommait roi en Mé-
« die, me rencontra avec son armée pour me livrer ba-
« taille..... Par la grâce d'Ormuzd, je tuai beaucoup de
« monde de cette armée de Phraorte. » La date de la bataille n'est plus lisible dans l'inscription, mais elle dut avoir lieu en novembre ou décembre 518.

« Ensuite ce Phraorte s'enfuit avec quelques cavaliers
« fidèles à Ragæ de Médie. J'envoyai des troupes à sa
« poursuite. Phraorte fut pris et amené devant moi. Je
« lui coupai le nez, les oreilles, la langue.... Il fut tenu
« enchaîné à ma Porte; tout le peuple le voyait. Ensuite
« je le fis crucifier à Ecbatane, lui et les hommes qui
« avaient été ses complices. »

La soumission de la Médie eut pour conséquence immédiate celle de l'Arménie; le récit officiel de Darius ne parle pas de cette dernière, car elle dut être obtenue sans combat, du moment que Phraorte eut été vaincu. En consultant la liste chronologique des rois d'Arménie donnée par Moïse de Khorène, on voit que la révolte de ce pays avait coïncidé avec la mort de Tigrane I^er^, le fidèle allié de Cyrus et en général des rois de Perse. Les insurgés, dont on ne connaît pas le chef, voulaient sans doute éloigner du trône son fils Vahakn; la victoire de Darius en Médie eut pour résultat d'asseoir solidement son pouvoir qu'il garda jusqu'à sa mort, en 493.

VI. — Après avoir raconté la mort de Phraorte, l'inscription de Behistoun indique le sort de quelques insurrections qui se rattachaient à celle de la Médie. C'est d'abord celle de la Sagartie, à la tête de laquelle s'était placé un individu du nom de Sithratachmès, qui se prétendait issu de Cyaxare. Le général mède Tachmaspadès le battit et le fit prisonnier vers le même moment où Phraorte était également pris. « Il fut amené devant moi.
« Je lui coupai le nez et les oreilles..... Il fut tenu en-

« chaîné à ma porte, et tout le peuple le voyait. Plus « tard, je le fis crucifier à Arbèles. »

C'est ensuite la révolte de la Parthie et de l'Hyrcanie, qui avaient embrassé le parti de Phraorte. Le prétendant mède étant vaincu et mis à mort, Darius envoya son propre père, Hystaspe, qui vivait encore, contre ces deux provinces, dont le fonds de la population était touranien. Il lui suffit, pour les réduire, de deux batailles, livrées en avril et en juillet 517.

La Margiane s'était également insurgée. Dadarsès, satrape de Bactriane, personnage différent de celui du même nom qui avait conduit une armée en Arménie, marcha contre cette portion rebelle de son gouvernement. En octobre 517, elle rentrait dans l'obéissance à la suite d'une bataille.

VII.—Tandis que les lieutenants de Darius achevaient ainsi de détruire les dernières ramifications de la révolte de Phraorte et que ce roi se trouvait encore en Médie, une des plus dangereuses insurrections que le fils d'Hystaspe ait eu à vaincre éclata dans la Perse même, sur la fidélité de laquelle il croyait pouvoir compter en toute occasion et dans laquelle il avait trouvé jusqu'alors son plus solide appui. Ce soulèvement fut provoqué par un nouveau faux Smerdis, qui s'appelait en réalité Vahyazdate, suivant le monument de Behistoun. C'était encore un des mouvements combinés de manière à coïncider avec celui de Phraorte ; mais il fit long feu, pour nous servir d'une expression vulgaire, et il éclata seulement lorsque le chef mède venait d'être vaincu. Darius envoya contre l'imposteur Vahyazdate un de ses généraux, du nom d'Artavarde, tandis que la guerre se continuait en Parthie et en Margiane. Deux batailles furent livrées sur le territoire de la Perse, en mai et en juillet 517 ; ce furent deux victoires pour le général de Darius, et à la

suite de la dernière Vahyazdate fut fait prisonnier. Darius le traita comme les autres chefs rebelles tombés entre ses mains et le fit mettre en croix.

Mais ce Vahyazdate avait envoyé un de ses partisans soulever l'Arachosie, et cette province, encore mal soumise, avait répondu à ses excitations. Le satrape d'Arachosie, nommé Hyanès (*Vivâna*), fut d'abord battu par les insurgés en décembre 517; mais Darius lui ayant envoyé des secours, il prit sa revanche et anéantit leur armée en avril 516.

VIII. — Darius avait rudement châtié Babylone de sa révolte; il devait penser que la grande cité chaldéenne ne ferait plus de nouvelles tentatives pour recouvrer son indépendance. Mais ce sentiment était trop vif chez elle pour pouvoir être facilement comprimé : en 516, profitant de ce que Darius était absent, occupé de guerres difficiles dans le fond des contrées aryennes, les Babyloniens se soulevèrent de nouveau. Ils se groupèrent autour d'un Arménien du nom d'Arakhou, fils de Haldita, lequel se donnait, lui aussi, pour Nabuchodorossor, fils de Nabonahid. Cette fois Darius n'alla pas en personne à Babylone; il y envoya un général mède du nom d'Intaphrès, qui emporta la ville d'assaut et s'empara de la personne d'Arakhou.

Un nouveau soulèvement de la Susiane accompagna celui de Babylone. Ce fut Gobryas, l'un des sept meurtriers du Mage, que Darius chargea de le réprimer. Il y réussit au printemps de 515.

IX. — On a vu plus haut que le pays des Saces, habitant aux sources de l'Iaxarte, avait été du nombre des provinces qui s'étaient insurgées en 519, pendant le siége de Babylone. Tant que Darius eut affaire à des révoltes sérieuses au cœur même de son empire, il ne

s'occupa pas de cette région si reculée ; mais quand il fut parvenu à étouffer toutes les autres rébellions et à asseoir solidement son autorité partout où Cyrus avait également régné, il se retourna vers les Saces. L'expédition étant difficile, il la dirigea en personne et parvint à s'emparer du roi Saroukha. Malheureusement la partie de l'inscription de Behistoun qui contenait le récit détaillé de cette campagne est déplorablement mutilée. Elle paraît avoir eu lieu en 514.

Ce fut la fin des travaux de Darius pour reconquérir pied à pied la totalité des domaines de la monarchie perse, un moment disloquée par les insurrections, et pour en reconstituer l'unité.

X. — Tel est le récit de l'inscription de Behistoun. La majorité des faits qu'il contient étaient absolument inconnus avant qu'on ne possédât cette inscription. Mais en revanche, Hérodote nous a conservé le souvenir d'un fait de la même époque dont l'inscription ne parle pas ; c'est la mort du puissant satrape de Lydie, Orètès, qui affectait l'indépendance, et que Darius fut réduit à faire assassiner, étant trop faible et trop occupé par les révoltes qui ébranlaient tout l'empire pour l'attaquer à force ouverte. Cet Orètès avait tué le gouverneur de Dascylion et son fils, quoiqu'ils fussent tous deux des Perses de distinction. Outre une infinité d'autres crimes, il avait assassiné un courrier de Darius, porteur d'ordres qui ne lui étaient pas agréables. Mais comme il avait une garde de 1,000 Perses et des forces considérables, puisque son gouvernement comprenait la Phrygie, la Lydie et l'Ionie, Darius imagina, pour s'en débarrasser, le moyen suivant. Il réunit les Perses les plus qualifiés et les plus fidèles à sa personne, et leur demanda : « Qui d'entre vous me promettra d'exécuter une chose « où il ne s'agit que d'habileté, et où il n'est pas né-

« cessaire d'employer la force et le grand nombre ? » En même temps il leur rappela les crimes d'Orétès et la nécessité de le punir. Aussitôt trente Perses s'offrirent à l'envi à le servir. Darius, ne voulant pas montrer de préférence, ordonna que le sort déciderait. Il tomba sur Bagæus. Voici comment s'y prit celui-ci. Il écrivit plusieurs lettres sur différentes affaires, les scella du sceau de Darius, et partit pour Sardes avec ces dépêches. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il alla trouver Orétès et donna les lettres l'une après l'autre au secrétaire du roi dans la satrapie pour en faire lecture. Il avait l'intention de sonder ainsi les gardes. Ayant remarqué qu'is avaient beaucoup de respect pour ces lettres du roi, il en donna une autre ainsi conçue : « Perses, le roi « Darius vous défend de servir désormais de gardes à « Orétès. » Aussitôt ils mirent bas leurs piques. Encouragé par cette soumission, Bagæus mit entre les mains du secrétaire la dernière lettre qu'il portait : « Le roi « Darius ordonne aux Perses qui sont à Sardes de tuer « Orétès. » A l'instant même les gardes tirèrent leurs épées et tuèrent le satrape.

Un des crimes d'Orétès avait été la mort de Polycrate, tyran de Samos. Il l'avait attiré à Sardes et l'avait fait mettre en croix. Syloson, frère de Polycrate, obtint de Darius, auquel il avait rendu, du temps de Cambyse, quelques services, qu'une armée perse le rétablît dans Samos. Cette île, naguère si puissante, devint ainsi tributaire du Grand Roi.

§ 5. — Organisation du gouvernement de l'empire.

(514-516)

I. — Darius était parvenu à vaincre toutes les révoltes ;

il se trouvait maître incontesté désormais de la totalité de l'immense empire de Cyrus; pour donner à son autorité un caractère de légitimité plus complète et se rattacher d'une manière plus étroite au fondateur de la monarchie, il en avait épousé les deux filles, Atossa et Artystone, car les rois de Perse s'étaient mis à pratiquer la polygamie à l'exemple des souverains mèdes et assyriens. Une fois devenu réellement roi, pour donner plus de cohésion à son empire et prévenir le retour de troubles pareils à ceux qu'il avait eus à combattre, il tourna pendant plusieurs années tous ses soins vers l'organisation du gouvernement, qui n'avait été qu'ébauchée par Cyrus. L'empire n'était alors qu'une vaste agglomération de tribus et de peuples différents, qu'un faible lien rattachait au pouvoir central. Les institutions des Perses étaient celles d'un peuple conquérant, obéissant à un chef qui pouvait disposer de la vie et des richesses des sujets acquis par ses armes comme d'un bien qui lui appartenait. « Les Perses, dit Hérodote, considèrent l'Asie comme leur propriété et le domaine du roi régnant. » Une sorte de despotisme militaire était donc la base du gouvernement, et on ne voit pas que les sujets aient eu d'autres garanties contre les vices d'un pareil système que la modération du prince.

Dans les idées des Orientaux, le roi n'est pas seulement le souverain, mais le propriétaire du pays. La division établie chez nous entre les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, pour garantir l'indépendance de chacun d'eux, est parfaitement inconnue aux peuples asiatiques. Le roi est la source de tout, le centre de tout; et le peuple n'intervient en aucune façon dans les affaires publiques. Il en était ainsi dans l'empire des Achéménides. Les rois de Perse gouvernaient leurs provinces de la même manière et avec le même pouvoir que les anciens rois d'Assyrie. Dans la Perse propre-

nent dite seule, leur pouvoir avait des limites, imposées par ce qui subsistait encore des anciennes institutions nationales et par la tradition de ce vieil esprit de liberté que nous avons fait voir chez la race iranienne.

II. — Le livre d'Esther offre le tableau le plus vivant que l'on puisse chercher de la cour des rois de Perse et nous fait pénétrer, mieux qu'aucun témoignage des écrivains classiques, dans les détails de l'organisation du gouvernement central après les établissements de Darius. Nous y voyons que le roi avait auprès de lui un conseil permanent, dont les membres étaient de véritables ministres. Ils tenaient le premier rang dans l'empire après le roi et administraient conjointement avec lui et sous sa direction les affaires générales.

Au-dessous de ce conseil on voit les sept chefs des eunuques, officiers ordinaires du prince, quelquefois consultés, mais plus ordinairement voués à des fonctions purement domestiques. Ils étaient en général les exécuteurs des volontés royales et jouaient quelquefois dans les provinces un rôle de commissaires extraordinaires assez analogue à celui des *missi dominici* de Charlemagne.

Dans les cas extraordinaires, quand il s'agissait par exemple d'entreprendre une grande expédition et d'appeler aux armes pour une entreprise lointaine la nation privilégiée des Perses, on convoquait une sorte d'assemblée, qui était le dernier reste des vieilles institutions libres et délibératives de cette nation. Elle se composait des satrapes, des commandants des troupes, des principaux officiers de la couronne, enfin de la tête de l'aristocratie militaire de la Perse, c'est-à-dire des premiers dans la tribu des Parsagadiens. Celui dont on adoptait l'avis répondait sur sa tête du succès de l'entreprise, disposition qui eut pour résultat d'enlever

rapidement tout caractère sérieux aux délibérations de l'assemblée et d'y supprimer toute liberté de parole.

Le palais, qui portait chez les Perses, comme aujourd'hui chez les Turcs, le nom de Porte, *duvara*, était inaccessible à la foule, et il était très-difficile d'être admis en présence du monarque, dont une étiquette sévère défendait l'approche. Les ministres, les courtisans employés dans l'intérieur du palais se tenaient, selon leur rang et leurs fonctions, dans les cours extérieures. Le nombre de ces serviteurs, des satellites, des maîtres de cérémonies, était très-considérable. Il fallait s'adresser à eux pour arriver jusqu'au prince, ce qui fit appeler quelques-uns d'entre eux *les oreilles*, *les yeux du roi*, etc. Celui qui pénétrait en la présence du roi sans une audience était puni de mort.

III. — Les pays soumis au sceptre de Darius, en 514, après l'apaisement des dernières révoltes, étaient, d'après l'énumération qu'en donne l'inscription de Behistoun : la Perse, la Médie, la Susiane, la Babylonie, l'Assyrie, l'Arabie (l'Irâk-Araby, à l'occident de l'Euphrate), l'Egypte, les îles de l'Archipel voisines de la côte d'Asie, la Lydie (entendue comme embrassant tout l'ancien royaume de Crésus), l'Ionie, l'Arménie, la Cappadoce, la Sagartie, la Parthie, la Drangiane, l'Arie, la Chorasmie, la Bactriane, la Sogdiane, le Paropamisus, la Sacie, la Sattagydie, l'Arachosie, la Macie, formant en tout vingt-trois provinces.

La Perse était exempte d'impôts, jouissait d'institutions spéciales et privilégiées. Quant aux autres provinces, l'administration était fort simple. Un corps de troupes était établi dans le pays conquis, pour en assurer la possession et y maintenir l'obéissance. A côté étaient placés des fonctionnaires chargés de lever les tributs et de les envoyer au roi. Sous Cyrus et Cambyse

ces tributs n'avaient rien de fixe, et les gouverneurs de provinces prenaient arbitrairement ce qui leur plaisait.

Pour prévenir les inconvénients d'un semblable système, assurer au pouvoir central un revenu invariable et mettre les provinces à l'abri d'exactions qui pouvaient devenir toujours la cause ou le prétexte de nouveaux soulèvements, Darius régla d'une manière définitive le tribut, soit en argent, soit en nature, que chaque province devait payer tous les ans. Ces impôts firent dire aux Perses que Darius était un marchand, Cambyse un maître et Cyrus un père : le premier, parce qu'il faisait argent de tout ; le second parce qu'il était dur et négligent ; le troisième, parce qu'il était doux et avait fait à ses sujets tout le bien qu'il avait pu.

Afin d'assurer la rentrée régulière des impôts, de donner plus de force à l'action du pouvoir central dans toutes les parties de l'Empire et d'égaliser l'importance des grands commandements militaires confiés aux satrapes en même temps que la levée des tributs, Darius procéda à une nouvelle division administrative des contrées soumises à son sceptre. Il les partagea en dix-neuf satrapies, et lorsqu'on en voit le tableau, dressé par Hérodote dans le troisième livre de son histoire, et qu'on le compare à la liste des vingt-trois provinces énumérées dans l'inscription de Behistoun, il en ressort clairement que la pensée dominante qui présida à la nouvelle organisation des satrapies fut la volonté de substituer une division purement artificielle et administrative à l'ancienne division des nations subjuguées, que Cyrus et Cambyse avaient conservée en transformant seulement chaque pays, jadis indépendant, en satrapie. C'était un moyen de rendre plus difficiles les révoltes nationales, dont Darius avait vu tout le danger au début de son règne.

IV.— Voici, du reste, quelles étaient les dix-neuf satrapies établies par Darius, avec le chiffre des tributs fournis par chacune d'elles. La Perse, à cause des conditions spéciales qui la régissaient, n'était pas comprise dans cette organisation.

1° Les Grecs d'Asie Mineure, Ioniens, Magnètes et Eoliens, avec la Carie, la Lycie et la Pamphylie ; tribut annuel : 400 talents d'argent.

2° La Lydie et la Mysie, avec les différentes tribus qui vivaient dans les montagnes entre ces deux contrées, Lasoniens, Cabaliens et Hygenniens ; tribut : 500 talents d'argent.

3° Les bords de l'Hellespont, la Phrygie, la Bithynie, la Paphlagonie et la Cappadoce; tribut: 360 talents d'argent.

4° La Cilicie; tribut: 300 chevaux blancs pour le service de la maison du roi, et 500 talents d'argent, dont 140 formaient la solde des corps de cavalerie cantonnés dans le pays et 360 étaient versés au trésor central.

5° La Phénicie, la Syrie, la Palestine et l'île de Cypre; tribut: 350 talents. Les tribus arabes du désert de Syrie et de la frontière d'Egypte dépendaient de cette satrapie, mais étaient exemptées de tout tribut.

6° L'Egypte, la Libye et la Cyrénaïque ; tribut: 700 talents d'argent, le produit de la pêche du lac Mœris et 700 talents en poids de blé pour l'entretien des garnisons de la satrapie.

7° Les Sattagydes, les Gandariens, les Dadices et les Aparytes, nations situées dans les montagnes du haut Indus; tribut: 170 talents.

8° La Susiane; tribut: 300 talents.

9° La Babylonie et l'Assyrie; tribut : 1000 talents et 500 jeunes eunuques.

10° La Médie ; tribut : 450 talents.

11° L'Hyrcanie, avec ses différentes populations, Caspiens, Pantimathes et Darites ; tribut : 200 talents.

12° La Bactriane ; tribut : 360 talents.

13° L'Arménie, avec les quelques districts que Cyrus y avait ajoutés pour récompenser les services de Tigrane Ier ; tribut : 400 talents.

14° Les Sagartiens, les Sarangéens, les Thamanéens, les Myciens, et les Utiens, qui paraissent avoir été les peuples de la Carmanie et de la Drangiane, ainsi que les habitants des îles situées à l'entrée du golfe Persique ; tribut : 600 talents.

15° Les Saces ; tribut : 200 talents.

16° La Parthie, la Chorasmie, la Sogdiane et l'Arie ; tribut : 300 talents.

17° Les Paricaniens et les Ethiopiens ou Kouschites de la Gédrosie ; tribut : 400 talents.

18° L'Ibérie et l'Albanie, entre l'Araxe et la chaîne du Caucase ; tribut : 200 talents.

19° Le Pont, avec les diverses petites nations qui l'habitaient, Moschiens, Tibaréniens, Macrons et Mosynœques ; tribut : 300 talents.

Lorsque Darius eut joint à ses États la rive droite de l'Indus, il en forma une vingtième satrapie, qui fournissait annuellement, comme tribut, 360 talents de poudre d'or.

Hérodote, réunissant toutes ces sommes, convertissant la valeur des monnaies perses en monnaies attiques et celle des talents d'or ou talents d'argent, évalue le revenu annuel que le gouvernement royal de la Perse tirait des vingt satrapies de ses États à 14,560 talents de la monnaie d'Athènes. Cela fait *en poids* 82 millions 799,866 francs, et, en tenant compte de ce qu'était alors la puissance de l'argent comparée à ce qu'elle est aujourd'hui, une valeur réelle de 662 millions 382,928 francs. Le budget des recettes des

rois Achéménides était, on le voit, déjà fort rond et devait suffire à tous les besoins de l'administration.

V.—Les satrapes étaient égaux entre eux; ils avaient partout les mêmes pouvoirs militaires et financiers, mais le système d'administration intérieure des diverses satrapies n'était pas uniforme; il offrait, au contraire, de l'une à l'autre, de très-grandes différences. Comme dans l'empire assyrien, il fallait distinguer dans l'empire perse les provinces directement administrées par les agents du pouvoir central, et les provinces simplement vassales, conservant leur autonomie intérieure, leurs institutions et leurs chefs nationaux.

Les provinces directement administrées étaient la deuxième, la quatrième, la sixième, la huitième, la neuvième, la dixième, la douzième, la quatorzième, la quinzième et la seizième satrapies. Aux unes, comme à la Lydie, à la Babylonie et à la Médie, c'était la crainte de voir naître des insurrections fréquentes et des aspirations à l'indépendance qui avait valu cet assujettissement plus étroit à l'autorité centrale; à d'autres, comme l'Égypte et la Cilicie, station principale de la flotte de guerre du Grand Roi, c'était leur importance stratégique; d'autres enfin, comme la Bactriane et les contrées voisines, se trouvaient dans cette condition parce qu'elles y avaient été antérieurement sous la monarchie mède: on y continuait les anciennes habitudes.

Dans les provinces de cette classe, le satrape n'avait pas seulement le commandement des troupes et la perception des impôts; il dirigeait toute l'administration, exercée par des agents à lui. Un des objets le plus recommandés à son attention était l'état de l'agriculture. Les Perses attachaient une grande importance à la culture de la terre. La loi de Zoroastre en faisait une obligation sacrée à ses disciples. « Le roi, dit Xénophon,

visite chaque année une partie de l'empire, et il fait visiter par délégués ce qu'il ne peut voir par lui-même. Il honore par des présents les magistrats dont le district est bien cultivé et abonde en fruits et en arbres, et il agrandit leur juridiction. Ceux au contraire dont la province est mal cultivée ou dépeuplée, soit par négligence, soit à cause des vexations, sont punis ou tout au moins destitués. »

VI.—Dans les pays réduits à l'état de simple vasselage, le satrape avait le commandement des troupes royales mises en garnison dans les points les plus importants et levait les tributs, qu'il envoyait au trésor, mais il n'administrait pas; il avait seulement le contrôle et la surveillance des administrations indigènes, qui demeuraient organisées comme avant la conquête; le rôle qu'il jouait auprès d'elles était semblable à celui des résidents que l'Angleterre entretient aujourd'hui auprès de certains rajahs de l'Inde.

Deux satrapies privilégiées formaient des royaumes compacts dont le chef héréditaire était en même temps le satrape et n'avait pas auprès de lui un agent direct du pouvoir royal. C'étaient la treizième et la dix-neuvième: l'Arménie, à laquelle la fidélité de Tigrane Ier et de ses descendants à la monarchie perse avait valu ce privilége extraordinaire; puis le Pont, qui n'était pas, du reste, un ancien royaume, mais au contraire une réunion de peuples indépendants les uns des autres jusqu'à la conquête de Cyrus, et groupés depuis sous l'autorité d'une branche des Achéménides, étroitement apparentée à la maison royale de Darius.

Partout ailleurs l'innovation du système établi par Darius sur ce qui avait existé auparavant consistait à réunir dans une même satrapie plusieurs petits Etats vassaux gouvernés par des princes indigènes, qui por-

taient quelquefois le titre de rois; de cette manière il n'y avait pas à craindre qu'un satrape pût, aussi facilement que s'il n'avait présidé qu'à une seule nation, profiter des tendances de cette nation à secouer le joug étranger pour se rendre lui-même indépendant, en s'identifiant à ses intérêts; en même temps les princes conservés à l'état de vassaux ne demeuraient plus aussi complétement maîtres dans leurs États que sous Cyrus ou Cambyse; ils étaient constamment surveillés par un fonctionnaire perse, agent et représentant de l'autorité centrale, qui leur était supérieur dans la hiérarchie de l'empire.

Ainsi, pour nous borner à quelques exemples, dans la première satrapie, chacune des cités grecques avait son tyran national ou chef unique (car le mot *tyran* n'avait pas alors le même sens outrageant qu'aujourd'hui); la Carie conservait ses rois indigènes, parmi lesquels on remarqua les deux Artémises, Mausole, Pixodare; la Pamphylie était dans le même cas; la Lycie formait aussi un Etat gouverné héréditairement par la descendance d'Harpagus; mais tous ces princes étaient dirigés et surveillés par le satrape qu'envoyait le Grand Roi. La troisième satrapie comprenait deux royaumes, domaines héréditaires de la famille de deux des assassins du mage Gaumatès. Dans la cinquième satrapie, chacune des cités phéniciennes continuait à avoir son roi, les provinces araméennes formaient plusieurs petits royaumes, les Cuthéens de Samarie avaient leur prince, et les Juifs de Jérusalem étaient gouvernés par leur grand-prêtre. Dans la vingtième satrapie, tous les districts des rives de l'Indus gardaient leurs petits rois particuliers.

Chacun des princes vassaux du monarque achéménide, rois ou simples tyrans, exerçait dans ses domaines, sous le contrôle et la surveillance du satrape dans le ressort duquel il était placé, et à condition de payer le tribut, ainsi que de fournir au suzerain les contingents

militaires qu'il réclamerait, toutes les prérogatives de la souveraineté. Il gouvernait comme il voulait et d'après les lois nationales; il avait ses troupes à lui, exclues seulement des forteresses où les Persans tenaient garnison; il levait sur ses sujets les impôts que bon lui semblait; il faisait même des traités avec d'autres princes placés dans les mêmes conditions ou avec des cités étrangères. Les belles recherches de M. Waddington[1] ont prouvé que dans l'empire perse le droit de monnayage était considéré comme un droit essentiellement municipal; on le laissait donc exercer librement, et sans mention du nom du monarque suzerain, par tous ceux des princes vassaux qui voulaient en user, et par les cités grecques demeurées en possession de ces droits d'autonomie locale qui leur étaient si chers. La monnaie du roi de Perse lui-même se frappait seulement dans les provinces directement administrées par ses agents.

Ayant dans sa dépendance beaucoup de princes et même de rois vassaux, le monarque achéménide s'intitulait Roi des rois ou Grand Roi.

VII. — Tel était le système des grandes divisions administratives et financières établies par Darius. Cette organisation fut modifiée dans la suite et perfectionnée sur un grand nombre de points de détail; mais elle subsista, dans ses circonscriptions principales et dans ses principes essentiels, jusqu'à la conquête de l'Asie par Alexandre.

C'était le roi qui nommait et révoquait les satrapes. La moindre désobéissance de leur part était regardée comme une rébellion et entraînait presque toujours la perte du coupable. Le plus simple soupçon suffisait pour perdre un satrape; le roi envoyait un exprès chargé

1. *Mélanges de numismatique*, tom. I.

de ses pleins pouvoirs, qui remettait aux gardes l'ordre de tuer le sujet rebelle, ce qui s'exécutait immédiatement.

Pour établir des communications rapides entre les différentes provinces de l'empire, on établit des courriers répartis par stations, distantes entre elles d'une journée de chemin, qui portaient les ordres du roi aux satrapes, et les dépêches de ceux-ci à la cour. Cette institution, qui favorisait singulièrement l'action du pouvoir central, fut encore une des innovations de Darius.

Mais, quelles que fussent les précautions prises par les rois de Perse pour surveiller les satrapes et les plier à l'obéissance, ils ne purent prévenir les révoltes fréquentes, les guerres intestines qui déchirèrent l'empire dans ses derniers temps. Trop de pouvoirs étaient réunis dans les mains des satrapes, et l'étendue de leurs gouvernements leur donnait trop d'importance personnelle. Ils finirent par se considérer comme de véritables princes souverains, et leurs provinces ne furent plus pour eux des pays confiés à leur administration, mais des domaines à exploiter. Dès lors le pouvoir central s'affaiblit en s'avilissant, et la prompte chute de l'empire, au temps d'Alexandre, montra la faiblesse du lien politique qui en réunissait les différentes parties.

§ 6. — Les constructions de Darius et l'architecture des Perses.

I. — Un des grands vices de la constitution encore imparfaite de l'empire perse sous Cyrus et Cambyse avait été l'absence d'une capitale, d'un siége fixe pour le pouvoir central. Les deux premiers rois avaient mené

une vie pour ainsi dire nomade, résidant tantôt dans une partie, tantôt dans une autre de leurs vastes États. Cyrus avait principalement résidé à Ecbatane, dans le palais bâti par Déjocès ; Cambyse n'était pas sorti de l'Egypte après qu'il en eut fait la conquête. L'usurpation du faux Smerdis avait montré le double danger du séjour trop prolongé du roi à l'une des extrémités de son empire et de la fixation du siége central des administrations dans le pays des Mèdes, qui rêvaient toujours de reprendre la suprématie enlevée à leur nation par les Perses. En réorganisant l'empire de manière à donner plus de force au pouvoir royal, Darius sentit le besoin absolu de doter sa monarchie d'une capitale fixe et dans une position centrale. Pour cela il fit choix de Suse, appuyée à la Perse proprement dite où résidait la force réelle de l'empire, près de la Babylonie à la fois et de la Médie, et à égale distance des deux extrémités de ses immenses domaines à l'orient et à l'occident. Il y construisit donc un magnifique palais, qui devint l'habitation constante des monarques achéménides toutes les fois qu'ils ne se trouvaient pas à la tête de leurs armées pour une expédition lointaine. En même temps il fonda, au cœur de la Perse proprement dite, la ville de Persépolis (*Pârçatakhra*) pour servir de lieu de sépulture à sa dynastie, et il y bâtit aussi un vaste palais.

II.— Le palais de Suse, fouillé il y a quelques années par le général Williams, le défenseur de Kars, et par un voyageur anglais, M. Loftus, n'est plus qu'un amas de décombres, où l'on reconnaît pourtant les caractères essentiels de l'architecture perse [1]. Mais celui de Persépolis, appelée Istakhar par les habitants modernes du

1. Voy. Loftus, *Travels in Chaldea and Susiana*, Londres.

pays, est encore debout en très-grande partie, et les ruines en font depuis des siècles l'admiration des voyageurs [1].

Une chaîne élevée de rochers en marbre gris, aux lignes de la plus grande beauté, présente une ouverture de forme semi-circulaire, dont les deux bras enveloppent le fond de l'édifice, tandis que le devant avance beaucoup dans la plaine. Le sol est une plate-forme taillée dans le roc et dont les quatre côtés répondent aux quatre points cardinaux; la position et la nature du terrain, utilisées par l'architecte, donnent à l'édifice l'aspect d'un amphithéâtre qui représente trois terrasses élevées les unes au-dessus des autres. Le tout est construit en marbre tiré des montagnes, et dont les blocs énormes sont réunis, sans chaux ni mortier, d'une manière si admirable qu'on a de la peine, avec l'attention la plus forte, à en découvrir les joints.

Des escaliers de marbre conduisent des terrasses inférieures aux terrasses supérieures; ils sont si larges et si commodes, que dix cavaliers, placés sur un même rang, pourraient les monter. L'escalier de la première terrasse conduisait à un portique dont il ne reste que quatre pilastres, qui formaient, deux à deux, l'entrée au nord et au sud. Des taureaux ailés, pareils à ceux des palais assyriens, sont sculptés dans ces pilastres et y accompagnaient de même la porte de chaque côté. Entre les pilastres se trouvent quatre colonnes; tout le reste est en ruines. De cette première terrasse on monte par des escaliers semblables, quoique moins larges, à la seconde terrasse, qui contenait quatre colonnades différentes dont il subsiste encore un certain nombre de colonnes. Elles sont cannelées, hautes de 17 mètres, et

1. Voy. les grands ouvrages de M. Texier et de M. Flandin sur les monuments antiques de la Perse.

si grosses que trois hommes peuvent à peine les embrasser. De doubles têtes d'animaux, réunis par la nuque, surmontent les chapiteaux. Elles laissent entre elles un vide où il y avait probablement des solives qui supportaient un toit plat; de sorte que le tout formait un grand péristyle. Par ce péristyle on arrive enfin à plusieurs édifices isolés les uns des autres; l'un, qui est le plus grand, est sur le même plan; les autres, plus reculés, s'élèvent sur une troisième terrasse. Ils contiennent tous quantité de chambres de diverses grandeurs, qui paraissent avoir été habitées. L'intérieur de ce monument offre une foule de représentations figurées qui ont pour l'antiquaire un intérêt d'autant plus vif qu'elles ont un caractère historique et qu'il s'y développe comme un poëme en l'honneur du roi pour qui a été construit l'édifice. Les parois des escaliers sont couvertes de figures disposées en procession, qui représentent les officiers de la cour, les gardes et les députés des diverses satrapies venant apporter au monarque, comme tribut, les plus remarquables productions de leurs pays respectifs. Les parois et les entrées des édifices du fond ne sont pas moins riches en bas-reliefs. On y voit le roi en costume de cérémonie, entouré de sa suite, des combats d'animaux sauvages ou d'animaux fabuleux, entre eux ou contre des hommes. Commencé par Darius, le palais de Persépolis a été achevé par Xerxès.

Dans le mur de rocher d'où sort la plate-forme qui sert de fondement à l'édifice, on aperçoit deux grands tombeaux. Une façade richement ornementée, considérablement élevée au-dessus du sol, et derrière laquelle se trouve une chambre carrée, est taillée dans le roc. Il a fallu, pour y parvenir, pratiquer une ouverture, et toutes les recherches pour retrouver l'ancienne entrée sont restées sans succès; le roc a été taillé à pic pour

rendre les monuments tout à fait inaccessibles. L'un de ces tombeaux, décoré d'une longue inscription, est celui de Darius; l'autre, sans inscription, doit être celui de Xerxès.

III.— La sculpture perse, telle qu'elle se montre à nous dans ces monuments, est issue directement de celle de l'Assyrie et n'est pas inférieure à son origine: l'exécution même est supérieure, le maniement du ciseau plus libre et plus savant, les proportions respectives des diverses parties du corps humain sont plus exactes et mieux observées. Mais où les Perses se montrent véritablement novateurs, c'est dans l'architecture. Sans doute là encore ils empruntent beaucoup aux féconds exemples de l'art assyrien : le système des terrasses étagées, les grandes sculptures extérieures formant des processions de figures, les portes flanquées de taureaux ailés sont des choses qui proviennent de Ninive; mais les Perses créent autant qu'ils imitent. Ils changent absolument le système de la construction. Plus de briques ou de pisé, comme à Babylone et à Ninive, mais le beau marbre des montagnes de la Perse, employé pour les murs et les colonnes à l'exclusion de tous les autres matériaux, taillé avec une grande précision et admirablement appareillé. Quant aux architraves et aux plafonds, ils étaient faits en bois, peints et en partie revêtus de lames métalliques. Mais ce qui est surtout caractéristique de l'architecture perse et n'appartient qu'à elle, c'est sa colonne. Dans les palais de Suse et de Persépolis la colonne est employée avec profusion, et toujours présente le même caractère. N'ayant à porter qu'une charge très-légère, puisqu'il n'y avait jamais plusieurs étages et que les parties supérieures de la construction étaient en bois, elle s'élève avec une légèreté prodigieuse, comme le tronc d'un arbre qui cherche

l'air et le soleil. Chez aucun peuple la colonne n'a été aussi élancée, n'a porté l'élégance aussi loin vers la gracilité. Les colonnes de Persépolis ont en hauteur treize fois leur diamètre à la base ; tout y révèle l'imitation en pierre d'une architecture originairement faite avec des bois légers. Ces colonnes se distinguent encore et par dessus tout des systèmes de supports employés par les Egyptiens, les Grecs ou même les Assyriens, par la disposition bizarre et fantastique de leurs chapiteaux, démesurément longs, se développant en plusieurs étages de volutes placées en sens inverse et se terminant par les deux avant-corps de taureaux sur lesquels reposait l'architrave. L'architecture perse est un art à part et un art qui sait unir les deux qualités de l'élégance et de la grandeur.

§ 7. — Les chancelleries de Darius et l'écriture des Perses.

1. — Gouvernant des pays et des nations des races les plus diverses, Darius, dans son organisation de l'empire, fut obligé de reprendre et d'étendre encore l'ancien système déjà mis en pratique par les monarques ninivites, d'avoir plusieurs chancelleries et d'admettre plusieurs idiomes à l'état de langues officielles. Sur la côte de l'Asie Mineure, les actes publics étaient promulgués en grec ; dans la Cappadoce, la Cilicie, la Syrie et la Palestine, en araméen ; pour le gouvernement de l'Égypte on se servait de la langue du pays et de l'écriture hiéroglyphique, exactement comme au temps des Pharaons ; les inscriptions des Achéménides dans les pays de l'Asie centrale, depuis Cyrus jusqu'à Darius Nothus,

sont rédigées en trois langues, écrites toutes trois en caractères cunéiformes : le perse, l'idiome touranien de la Médie, et l'assyrien.

II. — Nous avons parlé plus haut du système d'écriture au moyen duquel ces deux dernières langues sont exprimées. Celui qui sert à écrire l'idiome perse est tout différent, et n'a de commun avec le système graphique de Babylone et de l'Assyrie que le dessin cunéiforme de tous les traits qui composent les caractères [1]. C'est à Grotefend qu'on doit les premiers pas dans son déchiffrement et la constatation des valeurs d'une partie des signes. Les recherches du savant hanovrien furent continuées avec succès par Saint-Martin et par le danois Rask. Mais les travaux qui complétèrent définitivement la découverte et qui lui donnèrent un caractère de certitude définitive furent ceux que firent simultanément, en 1836, Eugène Burnouf et M. Lassen. Le docteur Hincks et sir Henry Rawlinson se sont aussi occupés du système graphique des Perses, et M. Oppert a achevé d'éclaircir les dernières questions qui restaient obscures à son sujet. L'origine de ce système d'écriture paraît devoir être cherchée en Bactriane. Primitivement il paraît avoir été syllabique. Mais dans les inscriptions des Achéménides il a déjà perdu ce caractère. Il est purement alphabétique et se compose de trente-six lettres dont voici le tableau.

1. Sur l'écriture cunéiforme perse, voy. Grotefend, *Prævia de cuneatis quas vocant inscriptionibus Persepolitanis legendis et explicandis relatio*, Gœttingne, 1802. — Eug. Burnouf, *Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes trouvées près de Hamadan*, Paris, 1836. —Lassen, *Die altpersischen Keilinschriften von Persepolis*, Bonn, 1836 — Hincks, *On the first and second kinds of Persepolitan writing*, Dublin, 1846.— Oppert, *Das Lautsystem des Altpersischen*, Berlin, 1847. — Ménant, *Les écritures cunéiformes*, 2e édit., Paris, 1864.

A		D devant *i*....	
I		D devant *u*....	
U		TH	
H		P.....	
Y		B.....	
V devant *a*, *u*.		F.....	
V devant *i*....		N devant *a*, *i*.	
K devant *a*, *i*.		N devant *u*....	
K devant *u*....		M devant *a*....	
G devant *a*, *i*.		M devant *i*....	
G devant *u*....		M devant *u*...	
KH.....		R devant *a*, *i*.	
C.....		R devant *u*....	
J devant *a*, *u*..		Ç.....	
J devant *i*.....		Ş	
T devant *a*, *i*..		Z.....	
T devant *u*....		THR.....	
D devant *a*....		L.....	

§ 8. — Darius et les Hébreux. Construction du nouveau temple de Jérusalem.

I. — Nous avons raconté plus haut comment Cyrus, presque aussitôt après être devenu maître de Babylone, s'était montré sympathique aux Hébreux, avait permis à ceux d'entre les captifs relégués dans les diverses provinces de la monarchie chaldéenne qui voudraient retourner à Jérusalem de le faire librement et avait confié le gouvernement du pays à Sasbasar, avec l'autorisation de reconstruire le Temple détruit par Nabuchodorossor. Nous avons aussi raconté l'opposition que Sasbasar rencontra dans l'accomplissement de son œuvre de la part des populations voisines, opposition qui se traduisit par des attaques à main armée et par des dénonciations auprès de la cour de Perse. Tant que Cyrus vécut, ces dénonciations ne trouvèrent pas de créance; mais quand il fut mort et que son fils Cambyse lui eut succédé, les Cuthéens de Samarie, que les Juifs avaient repoussés avec mépris, comme étrangers, quand ils leur avaient demandé de prendre part à l'érection du temple de Jéhovah, se vengèrent en adressant au roi deux mémoires successifs dans lesquels ils prétendaient que le chef établi à Jérusalem relevait les remparts de la ville au lieu du temple et préparait une insurrection qui le rendrait indépendant. Cambyse, naturellement soupçonneux, accueillit la dénonciation, qui eut un succès complet; le roi ordonna que les travaux des Juifs fussent suspendus jusqu'à nouvel ordre, et les autorités de Samarie, munies du firman royal, se hâtèrent d'aller à Jérusalem, où elles forcèrent à interrompre la construction du temple, à peine commencée du reste.

II. — Cambyse était mort, le faux Smerdis, puis Darius lui avait succédé sans que les Juifs osassent contrevenir à la défense qui leur avait été faite. La longue interruption des travaux du temple avait découragé même les hommes les plus zélés; on se disait que le moment fixé par la Providence pour le rétablissement du sanctuaire de Jéhovah n'était sans doute pas arrivé. Chacun dans Jérusalem s'occupait de ses intérêts particuliers; on construisait des maisons, et, négligeant le Temple, chacun employait ses moyens à augmenter son bien-être matériel. Cependant au milieu des troubles qui remplirent les premières années du règne de Darius, un grand mouvement de réveil national et d'esprit de retour vers la cité sainte se manifesta chez les Juifs de Babylone et des contrées voisines, sans qu'il soit possible de déterminer la cause qui en amena le développement. Un descendant de David, le prince Zorobabel, petit-fils de Salathiel, fils du roi Jéchonias, se joignit à Josué, petit-fils du grand-prêtre Séraïas et héritier du souverain pontificat. Se prévalant des termes de l'édit de Cyrus ils organisèrent une grande caravane de plus de cinquante mille personnes appartenant aux tribus de Juda et de Benjamin, avec plusieurs centaines de prêtres, de lévites et de serviteurs du sanctuaire appelés *nethinim*. Cette troupe d'exilés se mit en marche vers Jérusalem, où elle parvint au bout de quatre mois de voyage. On était alors dans la deuxième année de Darius (520).

Dès l'arrivée de la nouvelle colonie sur le sol de la Judée, Zorobabel et Josué s'occupèrent à organiser la nouvelle communauté conformément aux lois mosaïques, autant que les circonstances le permettaient. Un culte provisoire fut organisé, mais Zorobabel, par crainte des conflits avec les voisins malveillants, n'osa pas se mettre aux travaux du temple. Les choses restèrent en

suspens de cette manière pendant deux ans. Mais en 518 un prophète, nommé Aggée, se présenta devant Zorobabel et le grand-prêtre Josué pour presser enfin la restauration du sanctuaire auquel était attachée l'unité de la nation comme l'unité de la foi. L'année avait été stérile, et le prophète représentait cette stérilité comme un châtiment céleste mérité par ceux qui laissaient en ruines la maison de Dieu pour ne penser qu'à leurs propres maisons. Ces paroles firent une telle impression que les travaux furent repris au bout de quelques jours à peine. Dans le courant de la même année, Aggée revint à deux reprises encourager les chefs de la colonie, leur annonçant que la gloire du nouveau temple surpasserait celle de l'ancien. C'est aussi dans ce temps que Zacharie commença à prophétiser, excitant également les Hébreux au rétablissement complet du culte légal, des prescriptions mosaïques et surtout de l'esprit véritablement religieux.

III. — Les travaux, poursuivis avec zèle, ne tardèrent pas à éveiller l'attention de Tatthénaï, satrape de la province de Syrie, Phénicie et Palestine. Il se rendit à Jérusalem, accompagné des autres autorités de la province, et demanda aux Juifs qui les avait autorisés à exécuter ces travaux. Les Hébreux invoquèrent l'édit de Cyrus ; mais ils n'en avaient pas de copie officielle, et le satrape ne le connaissait pas. Cependant Tatthénaï ne leur était pas défavorable; sans ordonner la suspension des travaux, il fit un rapport à Darius et le pria de faire faire des recherches dans les archives du royaume afin de voir s'il existait réellement un décret de Cyrus en faveur des Juifs. L'édit fut retrouvé dans les archives d'Ecbatane, et Darius ordonna qu'on se conformât strictement à la volonté manifestée par Cyrus, en accordant aux Hébreux tous les secours dont ils pour-

raient avoir besoin. La construction du temple avança donc avec rapidité, et dans la sixième année de Darius (516), au troisième jour du douzième mois (février-mars), tous les travaux se trouvant achevés, on procéda solennellement à l'inauguration du nouveau sanctuaire. De toutes parts le peuple se rendit à Jérusalem pour assister à cette solennité; on offrit un grand sacrifice composé de cent taureaux, deux cents béliers et quatre cents agneaux. En outre, un sacrifice expiatoire de douze boucs fut offert au nom des douze tribus d'Israël, et le temple fut ainsi consacré symboliquement par toute la nation des Hébreux.

IV. — Nous ne possédons aucune description du temple construit par Zorobabel, et nous en ignorons même les dimensions. D'après le décret de Cyrus, il devait être plus vaste que celui de Salomon; mais les circonstances ne permirent pas de suivre à la lettre ces projets ambitieux, et il est certain que le second temple était, en dimensions comme en magnificence, très-inférieur au premier. S'il faut en croire Hécatée d'Abdère[1] contemporain d'Alexandre, qui visita Jérusalem, toute l'enceinte, au milieu de laquelle se trouvait le temple, avait environ cinq plèthres (500 pieds grecs) de longueur et cent coudées de largeur. Suivant un discours que Josèphe met dans la bouche d'Hérode, l'édifice de Zorobabel était beaucoup moins élevé que celui de Salomon. Au-dessus de la porte orientale de l'enceinte extérieure, on voyait, selon une tradition juive, la ville de Suse représentée en bas-relief, ce qui était un hommage rendu aux rois de Perse. Le grand autel du parvis était bâti en pierres blanches non polies; il avait, suivant Hécatée, vingt coudées en long et en large, et une

1. Cité par Josèphe (*Contr. Apion.* I, 22).

hauteur de douze coudées. Dans l'intérieur du sanctuaire, il n'y avait que les objets prescrits pour le tabernacle de Moïse, l'autel des parfums, le chandelier et la table des pains de proposition, qui étaient en or. Le Saint des Saints était vide, car l'Arche d'alliance avait disparu lors de la destruction de Jérusalem par Nabuchodorossor. On racontait qu'elle avait été mise en sûreté par le prophète Jérémie dans une caverne du mont Nébo, mais qu'on n'avait pu en retrouver la cachette.

§ 9. — Les Scythes d'Europe.

I. — Après avoir étouffé toutes les révoltes et donné à son empire, ainsi que nous l'avons raconté, une organisation nouvelle, Darius crut qu'il était d'une habile politique, pour conserver la paix à l'intérieur, d'occuper à l'extérieur l'activité guerrière de ses peuples et particulièrement des Perses. Son orgueil l'invitait d'ailleurs à entrer dans la voie des conquêtes, pour ne pas demeurer en arrière de ses prédécesseurs. Cyrus avait conquis l'Asie, Cambyse porté ses armes en Afrique; Darius résolut de devenir le maître de l'Europe. C'est dans cette intention que, sous le double prétexte d'empêcher à l'avenir des invasions toujours menaçantes et de tirer vengeance de la suprématie que des hordes scythiques avaient exercée pendant dix-huit ans sur toute l'Asie antérieure au temps de Cyaxare, le roi de Perse entreprit une grande expédition contre les Scythes.

II. — Le nom de *Scythes* chez les Grecs et celui de *Çakas* chez les Perses, exactement synonymes, étaient des appellations vagues et générales, qui désignaient toutes les tribus vivant à l'état nomade dans les steppes

immenses au nord de la mer Noire, du Caucase, de la mer Caspienne et du lac d'Aral, ainsi que plus loin encore à l'est, à quelque race, du reste, qu'elles appartinssent; aussi ces noms s'appliquaient-ils à des populations des origines les plus diverses. Les Scythes d'Asie, ceux auxquels l'appellation perse *Çaka* avait d'abord appartenu, ceux qui, sous Cyaxare, avaient pénétré jusque dans la Palestine, en dévastant tout sur leur passage, étaient incontestablement de race touranienne ou ougro-finnoise, et il faut reconnaître en eux les ancêtres des hordes dévastatrices de Gengis et de Timour. C'est eux que Cyrus avait été chercher au delà de l'Iaxarte et sous les coups desquels il avait trouvé la mort. Les Scythes d'Europe, au contraire, la science est en droit de l'affirmer aujourd'hui d'après l'étude des nombreux monuments d'art grec retraçant leurs traits, que l'on a trouvés dans la Russie méridionale [1], appartenaient à la race japhétique ou indo-européenne, et semblent dans cette race s'être particulièrement rattachés au rameau germanique. Ce sont eux que connurent d'abord les Grecs, et que désignait exclusivement à l'origine le nom hellénique de *Scythes*, étendu plus tard aux Touraniens, car il serait difficile de méconnaître dans ce nom le vieux mot gothique *skiatha*, signifiant « archer. »

La longue et si curieuse description qu'Hérodote donne des mœurs et du pays des Scythes ne s'applique qu'à ces derniers, aux Scythes proprement dits, aux tribus d'origine aryenne des steppes de la Russie, dont la masse principale habitait entre le Borysthène (le Dniéper de nos jours) et le Tanaïs (le Don). Grâce aux récits du

1. Voy. Ch. Lenormant, *Mémoire sur les antiquités du Bosphore Cimmérien*, dans le tome XXIV des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*.

père de l'histoire et aux monuments archéologiques auxquels nous venons de faire allusion, ils nous sont connus d'une manière assez complète. Leur puissance était à son apogée au temps où ils furent attaqués par Darius et où Hérodote peignait leurs mœurs; elle déclina bientôt après; les tribus émigrèrent graduellement dans la direction de l'est, et au temps de Mithridate, les Scythes ne comptaient plus sérieusement dans les affaires du littoral du Pont-Euxin, leur race avait presque disparu de cette région, leur pays était demeuré désert ou avait été occupé par les Sarmates.

III.— Au temps de leur grande force, les Scythes d'Europe formaient une vaste confédération composée de plusieurs tribus indépendantes, qui avaient chacune son chef séparé, son culte et ses coutumes particulières. Mais parmi ces tribus il en était une privilégiée, comme plus tard les Amales parmi les Goths et les Saliens parmi les Francs, qui exerçait sur le reste de la nation une sorte de suprématie et fournissait le roi par lequel l'unité religieuse et politique de la race était maintenue, le chef sous le commandement duquel toutes les forces de la Scythie se groupaient dans le cas d'un danger national; c'était celle des Scolotes (les hommes au bouclier : gothique *skildus:* norse *skiœldr*) que les Grecs appelaient Scythes Royaux, à cause de leur privilége.

Nous n'avons pas de renseignements précis sur les tribus scythiques qui habitaient entre l'Ister ou Danube et le Tyras (le Dniester), dans la Bessarabie actuelle; elles devaient être nomades et clair-semées, car Hérodote n'en dit rien. Entre le Tyras et l'Hypanis (le Boug), le littoral était habité par une population mixte composée de colons grecs et d'indigènes, que l'on appelait Tyrites; l'intérieur des terres appartenait aux Neures (les loups : norse *narfi*), puissante tribu de race scythi-

que pure, qui dans la partie septentrionale de son territoire occupait les deux rives de l'Hypanis ; elle s'étendait au nord jusqu'au point où la steppe devenait stérile et déserte, et après quelques journées de ce désert on rencontrait un nouveau pays habité, où se trouvait la sauvage population des Androphages ou « mangeurs d'hommes, » d'une tout autre origine que les Scythes, sans doute une population de Finnois, qui s'étendait assez loin vers l'est. Au delà de l'Hypanis, entre ce fleuve et le Borysthène, on rencontrait d'abord sur la rive du *liman* où tous deux se déchargent, les Callipides (les laboureurs ; polonais, *chllop*), Scythes presque entièrement civilisés par le contact de la colonie milésienne d'Olbia, établie au milieu de leur territoire ; ils avaient, comme plus tard, une portion des Scolotes autour de Panticapée (aujourd'hui Kertch), adopté en grande partie les mœurs grecques. Au-dessus d'eux, dans l'intérieur, habitaient les Alazones, moins profondément hellénisés, mais pourtant devenus sédentaires, agriculteurs et faisant avec la Grèce un grand commerce du blé de leurs plaines fertiles. Les Alazones étaient bornés au nord par les Neures. C'étaient encore des Scythes sédentaires et agriculteurs qui occupaient au delà du Borysthène et de la forêt d'Hylæa le pays jusqu'au fleuve Panticapès, à trois journées de marche vers l'orient ; la traversée de leur territoire dans la direction du nord demandait 11 jours de marche en ligne directe et 14 jours de navigation en remontant le Borysthène, à cause des détours de ce fleuve. On arrivait alors à une localité nommée Gerrhus, où se trouvaient les tombes des monarques suprêmes de toute la Scythie et où, disait-on, le fleuve Gerrhus communiquait avec le Borysthène avant de se diriger ensuite vers l'orient et d'aller se jeter dans le Palus Méotide (la mer d'Azof).

Au Panticapès commençait le territoire des Scythes

nomades, demeurés fidèles aux vieilles mœurs de la nation, qui s'étendaient jusqu'au Tanaïs. Ces peuples vivaient de chair de cheval et du lait de leurs juments, trait par des esclaves auxquels ils crevaient les yeux pour les empêcher de s'enfuir. Ils ne cultivaient pas la terre, et, comme encore aujourd'hui certaines hordes tartares, habitaient sur des chariots qui les transportaient incessamment d'une partie à l'autre des steppes où ils avaient leurs pâturages. On comptait parmi eux deux tribus principales : l'une, dont Hérodote ne nous fait pas connaître le nom national, entre le Panticapès et le Gerrhus; puis les Scolotes ou Scythes royaux entre le Gerrhus et le Tanaïs; le territoire de ces derniers, qui touchait au sud le Palus Méotide, s'étendait vers le nord jusqu'à vingt jours de marche de cette mer. Alors commençait le pays des Mélanchlænes ou « hommes aux vêtements noirs, » qui suivaient les usages des Scythes, mais parlaient une langue différente et appartenaient probablement à la souche finnoise. Les tribus nomades se regardaient comme plus nobles que les autres et considéraient avec mépris ceux des Scythes qui avaient abandonné la libre vie des steppes pour se fixer et devenir agriculteurs. C'est en eux que reposait la principale force guerrière de la nation.

IV. — « Les Scythes, dit Hérodote, n'ont qu'un petit nombre de dieux... Ils appellent Vesta (le feu) *Taviti* (sanscrit *dhavitá*); Jupiter *Papæos* (l'aïeul : grec πάππος; arménien *pap*); la terre *Apia;* Apollon (le soleil) *Œtosyros* (dans certaines inscriptions grecques du Bosphore Cimmérien nous trouvons la forme *Œtoscyros*); la Vénus Céleste *Artimpasa* (la noble dame; 1er élément : sanscrit *arthin*, gothique *arteins*, « noble; » 2e élément : sanscrit *pati*, gothique *faths*, « seigneur »); Neptune *Thamimasadas*. Ce dernier dieu n'est adoré que par les

Scythes Royaux... Ils sacrifient à tous leurs dieux, mais ils n'élèvent de sanctuaire permanent et d'autel qu'au seul Mars (le *Zio* des Suèves, le *Ty* des Frisons, le *Tyr* des chants scandinaves de l'Edda, le *Saxnot* ou « dieu porte-glaive » des Saxons, que les Quades et les Alains à l'époque romaine adoraient sous la forme d'une épée nue). Ce sanctuaire que l'on trouve au lieu de réunion des magistrats de chaque tribu, est ainsi construit : on entasse des fagots de menu bois et on en fait une pile de trois stades en longueur et en largeur, mais moins haute. Sur cette pile on pratique une espèce de plate-forme carrée dont trois côtés sont inaccessibles ; le quatrième va en pente, de manière qu'on puisse y monter. Tous les ans on y jette cent cinquante charretées de menu bois pour réparer l'affaissement produit par les injures des saisons. Au haut de la pile on plante un glaive de fer, qui tient lieu de simulacre de Mars. Ils offrent chaque année à ce glaive des sacrifices de moutons et de chevaux, et lui immolent plus de victimes qu'au reste des dieux. Ils lui sacrifient aussi le centième de leurs prisonniers, mais non de la même manière que les animaux ; ils font d'abord des libations de vin sur la tête des victimes humaines, les égorgent ensuite au-dessus d'un vase, portent ce vase au sommet de la pile de bois et arrosent du sang le glaive sacré. Pendant qu'on porte ce sang au haut de la pile, ceux qui sont au bas coupent le bras droit avec l'épaule à tous ceux qu'ils ont immolés, et le jettent en l'air. Après avoir achevé le sacrifice de toutes les autres victimes, ils se retirent, le bras reste où il est tombé, et le corps demeure étendu dans un autre endroit.

V. — « Voici les usages qu'ils observent à la guerre : un Scythe boit du sang du premier homme qu'il renverse, coupe la tête à tous ceux qu'il tue dans les com-

bats, et la porte au roi. Quand il lui a présenté la tête d'un ennemi, il a part au butin; sans cela il en serait privé. Pour écorcher une tête, le Scythe fait d'abord une incision à l'entour, vers les oreilles, et, la prenant par le bout, il en arrache la peau en la secouant. Il pétrit ensuite cette peau entre ses mains, après en avoir enlevé toute la chair avec une côte de bœuf, et quand il l'a bien amollie, il s'en sert comme d'une serviette. Il la suspend à la bride du cheval qu'il monte et s'en fait honneur; car, plus un Scythe peut avoir de ces sortes de serviettes, plus il est estimé vaillant et courageux. Il s'en trouvent beaucoup qui cousent ensemble des peaux humaines à la façon des capes de bergers et qui s'en font des vêtements. Plusieurs aussi écorchent jusqu'aux ongles inclusivement la main droite des ennemis qu'ils ont tués, et en font des couvercles à leurs carquois. La peau d'homme est, en effet, épaisse, et de toutes les peaux c'est la plus brillante par sa blancheur. D'autres enfin écorchent les hommes depuis les pieds jusqu'à la tête, et lorsqu'ils ont étendu leurs peaux sur des morceaux de bois, ils en font des couvertures pour les chevaux.

« Les Scythes n'emploient pas à l'usage que je vais dire toutes sortes de têtes indifféremment, mais seulement celles de leurs plus redoutables ennemis. Ils scient le crâne à la hauteur des sourcils et le nettoient. Les pauvres se contentent de le revêtir par dehors d'un cuir de bœuf sans apprêt. Les riches non-seulement le couvrent d'un morceau de peau de bœuf, mais ils le dorent aussi en dedans et s'en servent, tant les pauvres que les riches, comme d'une coupe à boire. Ils font la même chose des têtes de leurs compatriotes, si, à la suite d'une querelle, ils ont remporté sur eux la victoire dans le combat réglé en présence du roi. S'il vient chez eux quelque étranger dont ils fassent cas, ils lui présentent

ces têtes, lui content comment ceux à qui elles appartenaient les ont attaqués et comment ils les ont vaincus. Ils en tirent vanité, et appellent cela des marques de valeur.

« Chaque chef donne tous les ans un festin où l'on sert le vin dans un grand cratère. Tous ceux qui ont tué des ennemis en boivent; mais ceux qui ne peuvent pas se vanter de semblables exploits n'en goûtent point. Ils sont honteusement assis à part, et c'est pour eux une grande ignominie. Ceux qui ont tué un grand nombre d'ennemis boivent en même temps dans deux coupes jointes ensemble.» Ce dernier trait de mœurs est représenté sur une plaque d'or de travail grec découverte dans un tombeau de Panticapée.

« Lorsque les Scythes font un traité, continue Hérodote, ils versent du vin dans une grande coupe de terre, et les contractants y mêlent de leur sang en se faisant de légères incisions au corps avec une épée. Après quoi ils trempent dans cette coupe une épée, des flèches, une hache et un javelot. Ces cérémonies achevées, ils prononcent une longue formule de prières et boivent ensuite une partie de ce qui est dans la coupe, et après eux les personnes les plus distinguées de leur suite.

VI. — « Quand le roi vient à mourir, ils enduisent le corps de cire, lui fendent le ventre, et après l'avoir rempli de souchet broyé, de parfums, de graines de fenouil et d'anis, ils le recousent. On porte le corps à travers toutes les tribus; les habitants témoignent leur douleur en suivant le convoi d'un territoire à l'autre, et en se faisant à eux-mêmes de cruelles incisions. Quand le cadavre est parvenu à Gerrhus, à l'extrémité du pays habité par les Scythes (auprès de la première cataracte que l'on rencontrait en remontant le Borysthène), on le place au lieu de sa sépulture, sur un lit de branchages

et de feuilles entassées. Autour de lui on met, après les avoir préalablement étranglés, une de ses femmes, son échanson, son cuisinier, son écuyer, son valet, son courrier, ses chevaux et les prémices de toutes les choses à son usage. Cela fait, on amoncèle de la terre, de manière à former un tumulus aussi grand que possible. L'année révolue, ils prennent encore cinquante jeunes Scythes des serviteurs du roi, les étranglent avec pareil nombre de ses plus beaux chevaux, leur ôtent les entrailles et mettent de la paille à la place. Ils font subir aux chevaux la même opération et les disposent sur des pieux autour du tombeau royal, avec un mors et une bride. Puis ils prennent les cinquante jeunes gens qu'ils ont étranglés, les placent chacun sur un cheval, après leur avoir fait passer, le long de l'épine du dos jusqu'au col, une perche dont l'extrémité inférieure s'emboîte dans le pieu horizontal qui traverse le corps du cheval. Lorsqu'ils ont arrangé les cinquante cavaliers autour du tombeau, ils se retirent. »

VII. — Au temps de l'expédition de Darius et un peu plus tard, lorsqu'écrivait Hérodote, les Scythes étaient séparés, au sud, par le Danube, d'une population thrace appelée les Gètes, qui habitait le pays nommé plus tard sous les Romains la Mœsie, c'est-à-dire la Bulgarie actuelle, entre la chaîne des Balkans et le fleuve. « Les Gètes, dit Hérodote, se croient immortels et pensent que celui d'entre eux qui meurt va rejoindre leur dieu Zamolxis. Tous les cinq ans ils tirent au sort quelqu'un de leur nation et l'envoient porter de leurs nouvelles à Zamolxis, avec ordre de lui représenter leurs besoins. Voici comment se fait cette députation. Trois Gètes tiennent chacun une pique la pointe en haut; d'autres prennent alors par les pieds et par les mains celui qu'on envoie à Zamolxis, le balancent et le jettent de façon à ce qu'il

retombe sur la pointe des piques. S'il meurt de ses blessures, ils croient que le dieu leur est propice; s'il n'en meurt pas, ils accusent la victime d'être un méchant. Alors ils en députent un autre et lui donnent leurs ordres tandis qu'il est encore en vie. Ces mêmes Thraces tirent des flèches contre le ciel quand il tonne et qu'il éclaire. »

A l'ouest des Scythes, dans la partie montueuse de la Valachie actuelle et la Transylvanie, était une autre nation thrace, les Agathyrses (les très-hardis), habituellement alliés à la confédération scythique. Hérodote signale chez eux l'étrange coutume de la communauté des femmes et dit qu'autrement les mœurs étaient celles de tous les Thraces. Au nord-ouest, la population limitrophe était celle des Neures, dont nous avons déjà parlé et qui, bien que d'origine scythe, avaient leur roi à part, indépendant de l'autorité du roi des Scolotes. Ils occupaient le sol de la Podolie et de la Wolhynie. Les Scythes agriculteurs et nomades des rives du Borysthène et de la région qui s'étendait de ce fleuve au Tanaïs touchaient, du côté du nord, aux deux nations des Androphages et des Mélanchlænes, auxquelles nous avons cru pouvoir assigner une origine finnoise. Les premiers habitaient la Petite Russie et le gouvernement de Tchernigoff, les seconds l'Ukraine et les gouvernements de Koursk et de Voronèje. On les disait adonnés à la magie, et les Scythes faisaient sur leur compte les mêmes récits étranges que les Scandinaves firent plus tard sur le compte des Finnois qu'ils combattaient au bord de la Baltique.

Du côté de l'est, le Tanaïs séparait les Scythes Royaux des Sarmates, « les hommes (norse *maðr*) du nord (russe *sieuer*; norse *skûr*, ancien allemand *schauer*, « frison »), » qui s'avancèrent de proche en proche dans les siècles suivants, d'abord sur le territoire de l'ancienne Scythie, puis jusque dans la Lithuanie et sur la côte mé-

ridionale de la Baltique, mais qui alors se trouvaient concentrés dans la contrée qu'enferment au nord le Tanaïs et le Rha (le Volga de nos jours), à l'ouest le Palus Méotide, à l'est la mer Caspienne, et au sud la chaîne du Caucase. Pour Hérodote et Hippocrate, les Sarmates étaient une branche des Scythes, parlant un dialecte peu différent de leur langue et distingués surtout de leurs voisins par les habitudes guerrières de leurs femmes, dans lesquelles les Grecs croyaient reconnaître les fabuleuses Amazones. On n'a pas émis moins de conjectures contradictoires sur la question de savoir ce qu'étaient les Sarmates que sur celle des Scythes. Mais l'opinion la plus vraisemblable, celle qui a pour elle les meilleures autorités et à laquelle se sont rattachés la plupart des savants, les regarde comme une nation d'origine aryenne et comme les ancêtres des Slaves du moyen âge et de nos jours. En effet, quand on suit leur histoire dans les siècles postérieurs et leur longue migration vers l'occident, on voit sortir d'eux les Wendes ou Slaves de la Prusse et du Mecklembourg, les Lygiens de Tacite, c'est-à-dire les Lèches ou Polonais, enfin les Serbes ou Slaves de l'Illyrie et du Danube.

Au nord des Sarmates, et toujours entre le Tanaïs et le Rha, le Don et le Volga, dans les gouvernements actuels de Tamboff et de Saratoff, on trouvait les Budins, « peuple nombreux, dit Hérodote, aux yeux bleu clair, aux cheveux blonds, au teint coloré. » Ce peuple avait une grande importance religieuse au milieu des nations voisines; ses temples, son culte, ses fêtes, étaient célèbres. La majorité d'entre eux menait la vie pastorale; mais il y avait pourtant dans leur pays des agriculteurs sédentaires et même une grande ville, Gélonus, bâtie entièrement en bois, comme le sont encore aujourd'hui les villes de la même région, entre autres Astrakhan. Aux Budins était en effet mêlée une population d'une

autre race, les Gélons, qui prétendaient descendre de colons grecs des rivages du Palus Méotide forcés d'émigrer vers l'intérieur. Le nom des Budins paraît les caractériser comme des adorateurs de Woden ou Odin, et la description qu'Hérodote donne de leurs traits concorde avec un grand nombre d'arguments puissants pour faire reconnaître en eux les ancêtres des Scandinaves, qui ne vinrent se fixer dans la péninsule septentrionale de l'Europe que peu de temps avant l'ère chrétienne. Les traditions de l'Edda et des Sagas de la Scandinavie indiquent toutes comme berceau de la nation une contrée voisine du Palus Méotide, dans laquelle les Ases, — c'est le nom que ces traditions donnent aux Scandinaves primitifs, — adorateurs d'Odin, avaient atteint déjà un certain degré de civilisation et possédaient une grande ville, métropole religieuse de leur culte, comme le fut plus tard Upsal en Scandinavie, Asgard, « la cité des Ases, » à laquelle nous serions fort tentés d'assimiler la Gélonus d'Hérodote.

Au nord et au nord-est des Budins, on entrait en plein dans le domaine exclusif des populations touraniennes, ouraliennes ou ougro-finnoises, que nous avons vu tout à l'heure s'être étendues au nord des Scythes nomades et royaux, et qui constituaient le grand ensemble des peuples que les écrivains russes et scandinaves du commencement du moyen âge appellent les Thoudes. C'étaient d'abord les Thyssagètes, nombreuse tribu de chasseurs, à la frontière méridionale desquels les principaux affluents du Tanaïs prenaient leur source; ils occupaient par conséquent les gouvernements actuels de Pensa, de Simbirsk et de Kazan. A l'est de ceux-ci, dans le pays qui est aujourd'hui le gouvernement d'Orembourg, jusqu'au pied de la chaîne de l'Oural, se trouvait une autre population pour le nom de laquelle on a deux formes diverses, qui toutes deux la caracté-

risent d'une manière particulièrement marquée comme touranienne, car l'une, *Tyrcæ*, est le nom même des Turks, et l'autre, *Iyrcæ*, celui des Ouigours. La partie méridionale des montagnes mêmes de l'Oural, celle qu'on appelle de nos jours Oural baschkique, était habitée par les Argippéens, qu'Hérodote décrit sous des traits exactement semblables à ceux des Kalmouks et des Baschkirs contemporains. C'était une tribu d'un caractère sacré, qui paraît avoir été en possession du privilége de fournir les *chamans* de toutes les populations voisines de la même race. Les négociants grecs de Panticapée se rendaient jusque sur leur territoire pour chercher l'or recueilli plus au nord, dans le gouvernement actuel de Perm, par les Arimaspes ou « hommes à un seul œil, » chez lesquels les commerçants ne pénétraient pas, et sur le compte desquels on racontait mille fables. Au delà de la chaîne de l'Oural, entre le Tobol et l'Irtisch, dans la Sibérie méridionale, étaient les Issédons, qui voyaient aussi des marchands de Panticapée fréquenter leurs campements pour se procurer l'or des mines de l'Altaï. « Quand un Issédon a perdu son père, raconte Hérodote, tous ses parents lui amènent du bétail; ils l'égorgent, et l'ayant coupé par morceaux, ils dépècent de même le cadavre du père de celui qui les reçoit dans sa maison; mêlant ensuite toutes ces chairs ensemble, ils en font un festin. Ils ôtent les cheveux de la tête, et après l'avoir parfaitement nettoyée, ils la dorent et s'en servent comme d'un vase précieux dans les sacrifices solennels qu'ils offrent tous les ans. »

Plus au sud, immédiatement auprès de la mer Caspienne, le Rha ou Volga formait la limite occidentale des Scythes d'Asie ou Scythes touraniens, que les Sarmates et les Budins séparaient ainsi des Scythes d'Europe ou Scythes aryens. Hérodote les appelle Saces,

adoptant et hellénisant le nom perse *Çaka*. Ils s'étendaient bien loin dans l'est, et leur nation la plus puissante était celle des Massagètes, entre le lac Oxien, aujourd'hui le lac d'Aral, et la chaîne de l'Imaüs.

VIII. — Pour terminer ce qui se rapporte aux nations limitrophes des Scythes, que nous verrons jouer un grand rôle dans les événements de l'expédition de Darius, il nous reste à dire deux mots de quelques populations peu nombreuses qui habitaient, au midi des Scythes, dans la Crimée et sur les rives du Bosphore Cimmérien. La Crimée était alors appelée Chersonèse Taurique; sa portion orientale et septentrionale était occupée par les Scythes royaux ou Scolotes; quant à la moitié occidentale ou méridionale, elle avait pour maîtres les Taures, nation du même sang que les Thraces. Ce sont eux qui avaient à la pointe extrême de la péninsule, là où s'élève aujourd'hui le monastère de Saint-Georges occupé par nos troupes pendant le siége de Sébastopol, le fameux temple d'une déesse vierge et guerrière, assimilée par les Grecs à leur Diane, où ils immolaient les étrangers naufragés, et où la légende mythologique plaçait la reconnaissance d'Oreste et d'Iphigénie. Tout auprès de là des colons grecs élevèrent un peu plus tard la ville de Chersonèse, sur l'emplacement même de Sébastopol.

Le Bosphore Cimmérien devait son nom à la population celto-cimmérienne qui y avait fait pendant un certain temps sa résidence, et dont nous avons raconté plus haut les incursions en Asie Mineure. L'importante ville grecque de Panticapée, marché principal du commerce de l'or de l'Oural et de l'Altaï, située sur ce détroit, était la capitale d'un petit royaume assez florissant, gouverné par des princes scythes hellénisés. Le territoire de cette cité, comprenant toute la péninsule actuelle de Kertch,

était habitée par une population mixte, gréco-scythe et couvert par un rempart continu, dont on voit encore les vestiges, contre les incursions des Scythes Scolotes. Deux petites nations, dont on ignore l'origine précise et la véritable place ethnographique, dépendaient du royaume du Bosphore, sur l'autre côté du détroit. C'étaient, dans les îles que les alluvions du Kouban ont aujourd'hui réunies à la terre ferme, les Sindes, mêlés à quelques faibles debris des Cimmériens ; puis, sur la côte occidentale du Palus Méotide, auquel ils avaient valu son nom, tout à côté des Sarmates, les Méotes ou Maïtes.

§ 10. — Expédition de Darius contre les Scythes.

(508.)

Conquête de la Thrace.

(506.)

I. — Darius avait donc résolu de porter ses armes dans le pays des Scythes d'Europe et de les soumettre à son sceptre, comptant sans doute revenir par le pays des Scythes d'Asie et les réduire à l'obéissance. En vain Artaban, son frère, chercha à le détourner de cette expédition, en lui représentant la pauvreté des Scythes et les difficultés de l'entreprise. Darius partit de Suse avec 700,000 hommes. Dans cette armée étaient les trois fils d'un Perse nommé Œobaze. Le père pria Darius de lui laisser un de ses enfants. Ce vœu était un doute sur sa ortune ou une hésitation à le servir qui offensèrent le despote. Il répondit à Œobaze qu'il lui rendrait ses trois fils. Il les fit tuer sur l'heure et laissa leurs cadavres sur la route.

Cependant, par ses ordres, un pont de bateaux avait été jeté sur le Bosphore de Thrace au-dessus de Byzance, par Mandroclès de Samos. Arrivé là, il chargea les Ioniens de faire voile par l'Euxin jusqu'à l'Ister et de construire un autre pont sur ce fleuve; sa flotte était de 600 navires.

Les Thraces de Salmydessus, ceux des environs d'Apollonia et de Mésembrie, se rendirent sans combat au roi de Perse. Les Gètes, au contraire, voulurent se défendre; mais ils furent réduits sur-le-champ en esclavage. L'Ister franchi sans peine, Darius laissa aux Ioniens la garde du pont qu'ils avaient construit.

II. — Cependant l'arrivée des Perses avait jeté un grand trouble parmi les Scythes et les peuples de leur voisinage. Les rois des Taures, des Agathyrses, des Neures, des Androphages, des Mélanchlænes, des Budins et des Sarmates se réunirent en assemblée avec le roi et les chefs des Scythes. Ces derniers voulaient que toutes les nations rassemblassent leurs forces et attendissent les Perses de pied ferme pour les écraser dans une bataille décisive où l'on mettrait en ligne plus de monde encore qu'ils n'en amenaient. Les Budins et les Sarmates déclarèrent qu'ils feraient cause commune avec eux, quelle que pût être la fortune de la guerre. Les Agathyrses, les Neures, les Androphages, les Mélanchlænes et les Taures se retranchèrent au contraire dans une neutralité absolue, espérant éviter ainsi les maux de l'invasion. Les Scythes et leurs alliés décidèrent alors qu'au lieu de présenter la bataille aux Perses, on leur céderait peu à peu le terrain, en comblant les puits et les fontaines et en détruisant toutes les productions de la terre, de manière à les emmener aussi loin que possible de leur base d'opérations, puis qu'on les attirerait droit sur les terres de ceux qui avaient refusé

d'entrer dans la confédération pour forcer ceux-ci à combattre.

III. — Ce plan réussit complétement. Les Perses ne rencontrèrent devant eux que le désert et souffrirent prodigieusement dans leur marche. Mais Darius s'obstina à poursuivre les Scythes qui se retiraient toujours devant lui, en ayant soin de se tenir à une journée seulement de distance de son armée. Il arriva ainsi jusqu'aux embouchures du Tanaïs. Les Sarmates se montraient en armes sur l'autre rive du fleuve; le roi de Perse le franchit. Mais alors les Sarmates se mirent à suivre la même tactique que les Scythes, et, se repliant vers le nord, attirèrent Darius sur le territoire des Budins, qui évitèrent aussi le combat, en faisant le désert dans leur pays. Darius furieux incendia leur ville de Gélonus, évacuée par ses habitants. Il parvint de cette manière jusqu'au fleuve Oaros, un des affluents du Tanaïs, que nous croyons reconnaître dans le Vorona de nos jours. Sur les rives de ce fleuve il fit construire, dans les environs de la ville actuelle de Borissoglewsk, huit grands châteaux forts, à soixante stades les uns des autres, dans lesquels il comptait laisser des garnisons.

Mais tandis qu'il était occupé à diriger cette construction, ses éclaireurs vinrent lui annoncer que la grande armée des Scythes, qui avait disparu depuis les bords du Tanaïs, se montrait de nouveau à une journée de distance dans l'ouest. Laissant alors ses travaux inachevés, Darius se remit à la poursuite des ennemis, qui reprirent leur système de lente retraite. Entraînant le roi de Perse, dont l'armée se fondait graduellement par les fatigues de ces marches interminables, dans la direction contraire à celle qu'ils lui avaient fait suivre jusqu'alors, les Scythes le firent pénétrer après eux sur le territoire

des nations finnoises qui avaient voulu demeurer neutres, et les contraignirent ainsi à prendre les armes devant les envahisseurs. Darius, toujours à la poursuite de ses insaisissables adversaires, traversa ainsi dans toute leur largeur les pays des Mélanchlænes et des Androphages et parvint jusqu'au cœur de celui des Neures. Les Scythes comptaient l'attirer ensuite chez les Agathyrses et sans doute l'écraser alors dans les défilés des montagnes de la Transylvanie ; mais il fallut renoncer à ce projet, les Agathyrses ayant menacé de se ranger du côté des Perses si on faisait arriver l'invasion dans leur pays. Redescendant alors vers le sud, les hordes commandées par Indathyrse, roi des Scolotes, s'acheminèrent de manière à ramener les Perses au cœur de la Scythie.

IV. — Mais arrivé dans les environs du Borysthène, Darius se lassa enfin de cette poursuite inutile ; il s'arrêta, établit ses troupes dans un camp retranché et provoqua le roi Indathyrse au combat. Le Scythe répondit en ces termes : « Je vais te dire pourquoi nous ne t'avons pas combattu sur-le-champ. Comme nous ne craignons ni qu'on nous prenne nos villes, puisque nous n'en avons point, ni qu'on fasse du dégât sur nos terres, puique nous ne les cultivons pas, nous n'avons pas de motif pour livrer bataille. Si cependant tu veux nous y forcer, nous avons les tombeaux de nos pères ; trouve-les, et essaye de les renverser ; tu connaîtras alors si nous combattrons pour les défendre. Au lieu de la terre et de l'eau que tu me demandes, je t'enverrai des présents plus convenables. » Ces présents consistaient en un rat, une grenouille, un oiseau et cinq flèches. Personne ne pouvait pénétrer le sens de cette singulière offrande. Darius voulut y voir un gage de soumission, l'abandon que les Scythes lui faisaient de la terre, de

l'eau et de l'air. Mais Gobryas, un des sept qui avaient tué le faux Smerdis, donna une autre interprétation : « Perses, dit-il, ces présents signifient que si vous ne vous envolez pas dans les airs comme les oiseaux, ou si vous ne vous cachez pas sous terre comme des rats, ou si vous ne sautez pas dans les marais comme des grenouilles, vous ne reverrez jamais votre patrie, et que vous périrez par ces flèches. »

V. — Cependant le nombre de jours fixé par Darius pour son retour sur l'Ister était passé. Un parti de Scythes, à qui on avait confié la garde des environs du Palus Méotide, se raprocha de ce fleuve, et, s'étant abouché avec les Ioniens, les engagea fortement à rompre le pont qu'ils étaient chargés de garder et à retourner dans leur patrie, dont la perte du roi de Perse et de son armée assurerait la liberté. L'affaire fut mise en délibération. Miltiade d'Athènes, celui qui peu d'années après s'immortalisa à Marathon, et qui était alors tyran ou chef viager de la ville de Chersonèse sur l'Hellespont, fut d'avis de suivre le conseil des Scythes et de délivrer ainsi l'Ionie ; mais Histiée, tyran de Milet, s'y opposa. Il représenta aux autres tyrans des cités ioniennes qu'ils ne régnaient dans leurs villes que par Darius ; que si la puissance de ce prince était détruite, ils perdraient eux-mêmes l'autorité, les villes préférant toutes la démocratie à la tyrannie. Le sentiment d'Histiée prévalut et les Perses échappèrent à une perte certaine.

VI. — Les Scythes espéraient pourtant toujours que ni Darius ni aucun de ses soldats ne sortiraient vivants de leur pays ; pour achever de détruire les Perses, épuisés déjà par une campagne énorme et sans résultats dans un pays désert, ils comptaient sur l'hiver, cet éternel et invincible auxiliaire des habitants de la Russie. L'ex-

pédition perse avait commencé au printemps, mais déjà bien des mois s'étaient écoulés à poursuivre pendant près de 500 lieues dans les steppes l'insaisissable armée des Scythes. On touchait au commencement de la saison froide; pour avoir facilement raison de ce qui restait des légions de Darius, les soldats d'Indathyrse n'avaient plus qu'à gagner encore quelques semaines jusqu'à l'arrivée des grandes gelées. Aussi depuis que l'armée perse s'était arrêtée et demeurait enfermée dans son camp retranché, les Scythes faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour lui rendre confiance, lui faire espérer un succès qu'elle avait fini par croire impossible et la retenir ainsi dans le pays quelque temps encore, en l'empêchant de battre en retraite sur l'Ister. Dans cette intention, ils lui laissèrent remporter quelques succès partiels dans des escarmouches de cavalerie et faire quelques razzias heureuses de bétail.

Mais Darius finit par voir sa situation telle qu'elle était en réalité; il comprit que persister plus longtemps était se vouer à un désastre certain et incalculable. Une nuit, trompant la vigilance des Scythes, il décampa dans la direction de l'Ister, abandonnant ses tentes, ses bagages et ses malades en grand nombre. Les Scythes s'élancèrent à sa poursuite et taillèrent en pièces dans la retraite la plus grande partie de l'infanterie perse. Mais le roi lui-même avec sa cavalerie parvint à gagner le pont de l'Ister, qu'il fit rompre après son passage, sans plus s'inquiéter de ce qu'il pouvait laisser de troupes en arrière. Honteux et furieux de son désastre, il traversa la Thrace et s'embarqua à Sestos pour regagner l'Asie, après avoir confié à Mégabyze fils de Zopyre, l'un des sept conspirateurs qui avaient pris part au renversement et au meurtre du mage Gaumatès, le commandement de 80,000 hommes qu'il laissa en Europe.

VII. — Mégabyze, renonçant à toute nouvelle entreprise contre les Scythes, tourna ses efforts contre les Thraces, qu'il subjugua entièrement en un peu plus d'une année. Il attaqua ensuite la Macédoine et demanda à son roi, Amyntas Ier, la terre et l'eau, signe de soumission que ce prince accorda sans résistance. Mégabyze occupa aussi Périnthe et Byzance, la clef du Bosphore de Thrace, ainsi que les îles d'Imbros et de Lemnos dans la mer Egée. Ces conquêtes achevées, il passa en Asie et vint à Sardes, où Darius se trouvait momentanément, pour lui rendre compte du succès de sa mission.

§ 11.—Expéditions dans la Cyrénaïque et dans l'Inde.

I. — Tandis que Mégabyze soumettait ainsi la Thrace et la Macédoine, deux expéditions considérables avaient lieu simultanément aux deux extrémités de l'empire de Darius, et leur succès consolait l'orgueilleux monarque de son échec chez les Scythes.

La première eut lieu en Cyrénaïque. Ce pays, entièrement habité par des colons grecs d'origine dorienne, venait d'être le théâtre de troubles graves au milieu desquels le roi Arcésilas avait été obligé de prendre la fuite. Réintégré quelque temps après avec le secours des Samiens, il punit sévèrement ceux qui avaient pris part à la révolution, condamna les uns à mort et exila les autres. Mais il ne tarda pas lui-même à périr, dans Barcé, victime de la vengeance des exilés. Sa mère Phérétime, qui jouissait d'une grande considération à Cyrène, où elle assistait même aux délibérations du sénat, s'enfuit en Égypte, et supplia le satrape de ce pays, Aryandès, de venger son fils, sous prétexte qu'il

n'avait été assassiné que parce qu'il favorisait le parti des Perses.

Aryandès lui donna une armée considérable. Son intention n'était pas seulement de punir les Barcéens, mais de subjuguer la Libye tout entière. D'abord les Perses vinrent mettre le siége devant Barcé, et, au bout de neuf mois, forcèrent les habitants à promettre de payer tribu au roi. Le serment prêté, les Barcéens, comptant sur la foi du traité, ouvrirent leurs portes, sortirent de leur ville et y laissèrent entrer l'ennemi. Les Perses déclarèrent alors que le traité n'existait plus et s'emparèrent de la place. Ils livrèrent à Phérétime ceux d'entre les Barcéens qui avaient eu la plus grande part à l'assassinat de son fils; aussitôt elle ordonna qu'on les mît en croix autour des murailles, et ayant fait couper les seins à leurs femmes, elle en fit border le mur. Les Perses réduisirent le reste des habitants en esclavage. Ces captifs, envoyés au roi Darius, reçurent des terres en Bactriane, avec une bourgade à laquelle ils donnèrent le nom de Barcé.

Le reste de la Cyrénaïque se soumit aussitôt à la suzeraineté du roi de Perse, qu'elle avait déjà, du reste, reconnu pour son maître sous Cambyse. Carthage, terrifiée par le sort de Barcé et craignant qu'Aryandès ne voulût l'attaquer à son tour, se hâta de détourner ce danger en envoyant un tribut qu'elle paya pendant quelques années. Aussi Darius put-il, dans l'orgueilleuse inscription de son tombeau qui subsiste encore de nos jours sur un rocher de Persépolis, compter la grande cité phénicienne de la côte d'Afrique au nombre des États soumis à son sceptre.

II.—L'autre expédition fut dirigée contre les Indiens. Une armée partie de la province de Gandarie soumit les nations qui habitaient la partie de l'Himalaya que le

haut Indus traverse avant d'entrer dans le Pendjâb, Campyliens (en sanscrit *Kâmpilya*), Derdes (*Darada*), chez qui une vieille légende plaçait les fabuleuses fourmis qui recueillaient l'or des montagnes, Dyrbéens (*Dárva*), Abissares (*Abhisára*), enfin le pays de Cachmir (*Kaçmîra*). Ces peuples conservèrent leurs rois nationaux et furent réunis à la septième satrapie. Alors une flotte fut construite sur l'Indus, vers la hauteur de Peucéla (*Puschkalavatî*), par les ordres de Darius, avec des bois tirés du pays de Caspapyra, c'est-à-dire du Cachmir dont la capitale s'appelait en sanscrit *Kaçyapapûra*. Le commandement en fut donné à l'habile amiral grec Scylax de Caryanda, que la navigation qu'il fit alors a rendu célèbre. Sa flotte descendit l'Indus jusqu'à la mer ; ensuite faisant voile vers le couchant, elle arriva, après trente mois de navigation, à l'extrémité de la mer Rouge, dans le même port d'où le roi d'Égypte Néchao avait fait partir les Phéniciens pour entreprendre le tour de l'Afrique. A la suite de l'expédition de Scylax, l'autorité de Darius fut établie sur tout le pays situé entre la rive droite de l'Indus et les monts Parsyens ; il forma la vingtième satrapie, désignée par le nom d'Inde. Les peuples que cette satrapie contenait étaient, en descendant du nord au sud, les Xathres (en sanscrit *Kchatri*), les Abastaniens (*Ambastha*), une partie des Sydres (*Çúdra*), les Musicaniens (*Múschika*) et les Sambiens (*Samba*). Le district formé par le delta du Gange était appelé le Pattalène, du nom de sa capitale Pattala (*Pótala*), située au point où le fleuve se divise en plusieurs branches. Mais les Perses ne s'aventurèrent pas sur la rive gauche du fleuve et surtout dans le Pays des cinq fleuves, le Pendjâb actuel, habité par des populations belliqueuses qu'Alexandre devait avoir la gloire de vaincre le premier.

III. — Darius ne devait pas se contenter de ces nou-

veaux agrandissements de ses domaines. Il avait touché la terre d'Europe, rêvait de ce côté des conquêtes plus étendues et surtout plus éclatantes que celle de la Thrace et de la Macédoine. Soumettre la Grèce elle-même était devenu le but de son ambition. Le prétexte pour l'attaquer lui fut bientôt fourni par la révolte de l'Ionie, révolte dont un tyran menacé de disgrâce prit l'initiative et que les Athéniens soutinrent un instant, mais sans résolution et sans vigueur. Dès lors la Grèce devint le premier objet des préocupations du monarque perse et il engagea cette grande lutte qui par les armes, par la politique et par les armes encore se prolongea presque constamment pendant un siècle et demi, jusqu'à ce qu'elle eût amené la ruine de l'empire asiatique et la transformation de l'Asie occidentale sous l'action des arts, de la civilisation et de la langue des Grecs. C'est à ce moment que nous nous arrêtons, car, à dater du commencement des guerres médiques, l'histoire de l'Orient cesse à proprement parler et n'est plus qu'un épisode de l'histoire grecque, devenue celle de la civilisation.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE QUATRIÈME

Les Assyriens et les Babyloniens.

CHAPITRE PREMIER

L'EMPIRE PRIMITIF DE LA CHALDÉE

1. Le bassin de l'Euphrate et du Tibre..... 2
2. Population primitive de la Chaldée..... 6
3. Origine des États d'Assyrie et de Chaldée. — Nemrod. — Premier empire kouschite..... 16
4. Dynasties de l'empire chaldéen suivant Bérose..... 21
5. Noms royaux fournis par les inscriptions..... 25
6. Monuments de l'empire de Chaldée..... 32
7. Époque de la prépondérance égyptienne et des rois arabes..... 37

CHAPITRE II

LE PREMIER EMPIRE ASSYRIEN

1. Fondation du premier empire assyrien. — Fables sur cet empire. — Ninus et Sémiramis..... 44
2. Première dynastie assyrienne (XVe-XIe siècles)..... 55
3. Premiers princes de la dynastie de Bélitaras. — Assour-nazirpal (1070-905)..... 64
4. De Salmanassar IV à Binlikhous et Sammouramit (905-828)..... 68
5. Assourlikhous ou Sardanapale. — Chute du premier empire d'Assyrie (828-789)..... 77

CHAPITRE III

LE SECOND EMPIRE ASSYRIEN

1. Règne de Phul. — Rétablissement de l'empire assyrien (789-721) 83
2. Saryukin (721-704)..... 88
3. Sennachérib (704-681)..... 98
4. Assarhaddon et Assourbanipal (681-647)..... 108
5. Fin du second empire d'Assyrie. — Ruine définitive de Ninive (647-606) 125

CHAPITRE IV

CIVILISATION, MŒURS ET MONUMENTS DE L'ASSYRIE

1. Organisation politique et sociale..... 130
2. Mœurs et coutumes..... 144
3. Écriture..... 153
4. Littérature et sciences..... 169
5. Religion 180
6. Arts..... 187

CHAPITRE V

LE NOUVEL EMPIRE CHALDÉEN

1. Coup d'œil sur l'histoire de Babylone sous la suzeraineté des Assyriens (1314-625)..... 209
2. Nabopolassar (625-604)..... 214
3. Nabuchodorossor (604-561)..... 221
4. Les successeurs de Nabuchodorossor, — Chute de l'empire de Babylone (561-533)..... 238

CHAPITRE VI

MŒURS ET RELIGION DE BABYLONE

1. Mœurs..... 247
2. La caste des Chaldéens..... 249
3. Commerce de Babylone..... 253
4. Religion 257
5. Cosmogonie 261
6. Arts..... 268

LIVRE CINQUIÈME

Les Mèdes et les Perses.

CHAPITRE PREMIER

LES ARYAS PRIMITIFS

1. Divisions et lieu de séjour des plus antiques ancêtres de la race aryenne 273
2. Mœurs et degré de civilisation 278
3. La famille et la société 282
4. La religion 287
5. Traditions cosmogoniques 264

CHAPITRE II

SÉPARATION DES NATIONS ARYENNES. — ZOROASTRE ET SA RELIGION

1. Les Aryas après l'émigration des tribus occidentales.. 300
2. Zoroastre 306
3. La religion de Zoroastre 309
4. Séparation des Aryas 324

CHAPITRE III

LES MÈDES ET LEUR EMPIRE

1. Les Mèdes aryens et touraniens. — Le Magisme..... 331
2. Arbace et la république aryenne de Médie (788-710).. 340
3. Déjocès. — Établissement de la royauté chez les Mèdes (710-657)..... 343
4. Phraorte et Cyaxare. — Grand développement de l'empire médique (657-595)..... 347

CHAPITRE IV

JEUNESSE DE CYRUS. — DESTRUCTION DE L'EMPIRE DES MÈDES

1. Règne d'Astyage et enfance de Cyrus (595-560)..... 254
2. Les Perses et Cyrus..... 358
3. Coup d'œil sur l'histoire ancienne de l'Arménie. — Tigrane Ier et Astyage..... 363
4. Défaite d'Astyage et chute de l'empire de Médie (559). 369

CHAPITRE V

CONQUÊTES DE CYRUS. — FONDATION DE LA PUISSANCE DE L'EMPIRE PERSE

1. Cyrus et les peuples Aryens (559-545) 373
2. Les populations de l'Asie Mineure..... 376
3. Le royaume de Lydie et son territoire..... 383
4. Cyrus et Crésus. — Ruine de l'empire de Lydie (545-544) 389
5. Soumission des villes grecques de l'Ionie et du reste de l'Asie Mineure (544-539) 393
6. Conquête des pays au delà de l'Hindou-Kousch (542-540)..... 402
7. Destruction de la monarchie babylonienne (539-(538)... 404
8. Liberté rendue aux Hébreux (536)..... 406
9. Fin de Cyrus (536-529)..... 408

CHAPITRE VI

CAMBYSE. — LE FAUX SMERDIS. — DARIUS FILS D'HYSTASPE

1. Cambyse. — Conquête de l'Égypte (529-525)..... 413
2. Expédition d'Éthiopie. — Folie et mort de Cambyse (525-522)..... 418
3. Le règne du faux Smerdis. — Élévation de Darius (522-521)..... 423
4. Troubles de l'empire perse (521-514)..... 428
5. Organisation du gouvernement de Darius (514-516)..... 439
6. Les constructions de Darius et l'architecture des Perses 450
7. Les chancelleries de Darius et l'écriture des Perses..... 455
8. Darius et les Hébreux. Construction du nouveau temple de Jérusalem..... 458
9. Les Scythes d'Europe..... 462
10. Expédition de Darius contre les Scythes (508). — Conquête de la Thrace (506) 476
11. Expéditions dans la Cyrénaïque et dans l'Inde..... 482

ERRATA

Page 40, ligne 24, *au lieu de :* 1555, *lisez :* 1559.
Page 60, ligne 5, *au lieu de :* Adar a donné un fils, *lisez :* Adar favorise son fils.
Page 69, ligne 6, *au lieu de :* Salmanassar V, *lisez* : Salmanassar IV.
Page 79, ligne 21, *au lieu de :* Paix dans le pays, *lisez simplement :* Dans le pays.

ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM